BnF Gallica

La Vie parisienne...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

La Vie parisienne.... 1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

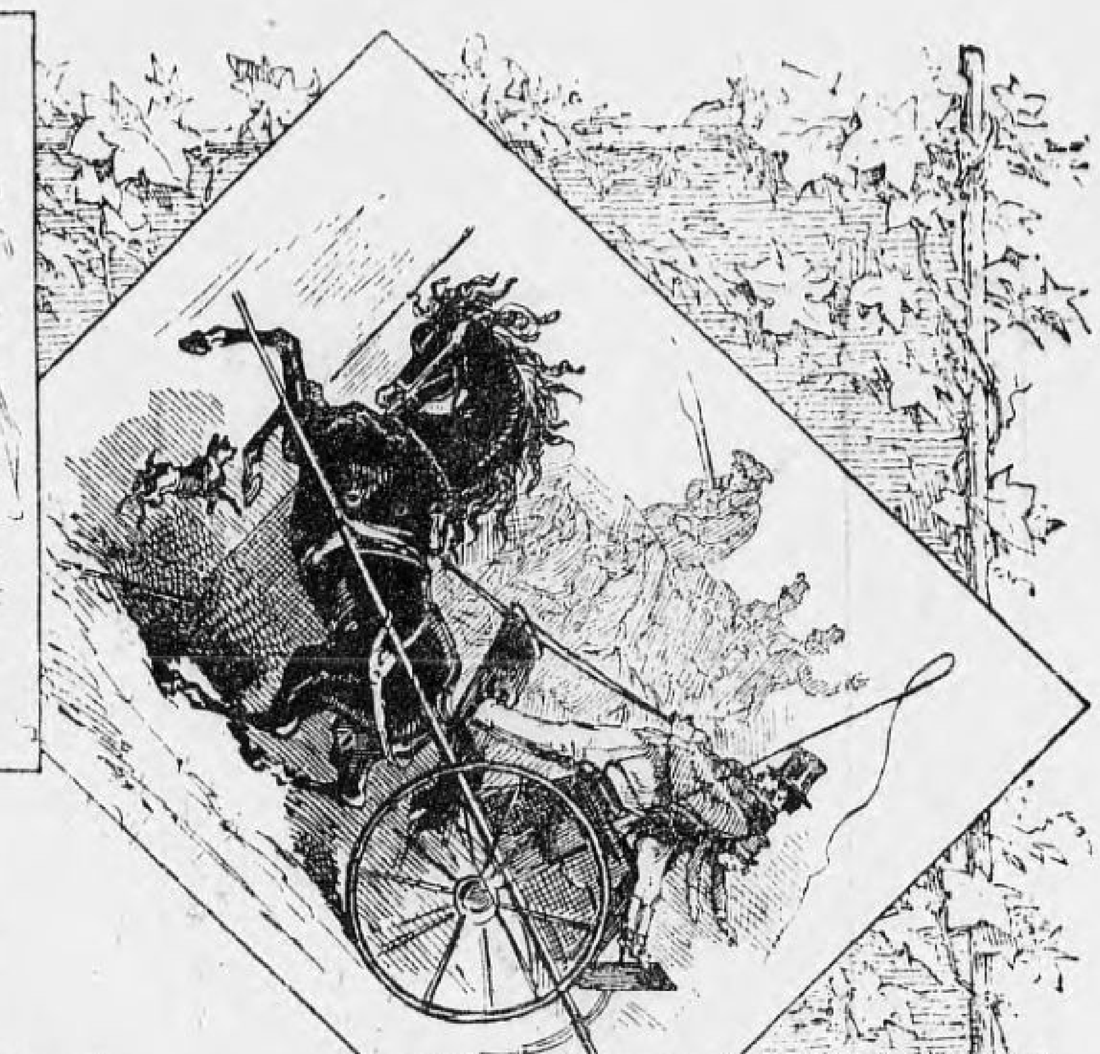
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisationcommerciale@bnf.fr**.

DÉPOT LÉGAL
Seine
29

NUMÉRO 26. — Samedi 25 Juin 1864. — 2me ANNÉE.





LA VIE PARISIENNE

DIRIGÉE PAR

MARCELIN

MŒURS ÉLÉGANTES
CHOSES DU JOUR — FANTAISIES — VOYAGES
THÉÂTRES — MUSIQUE
MODES

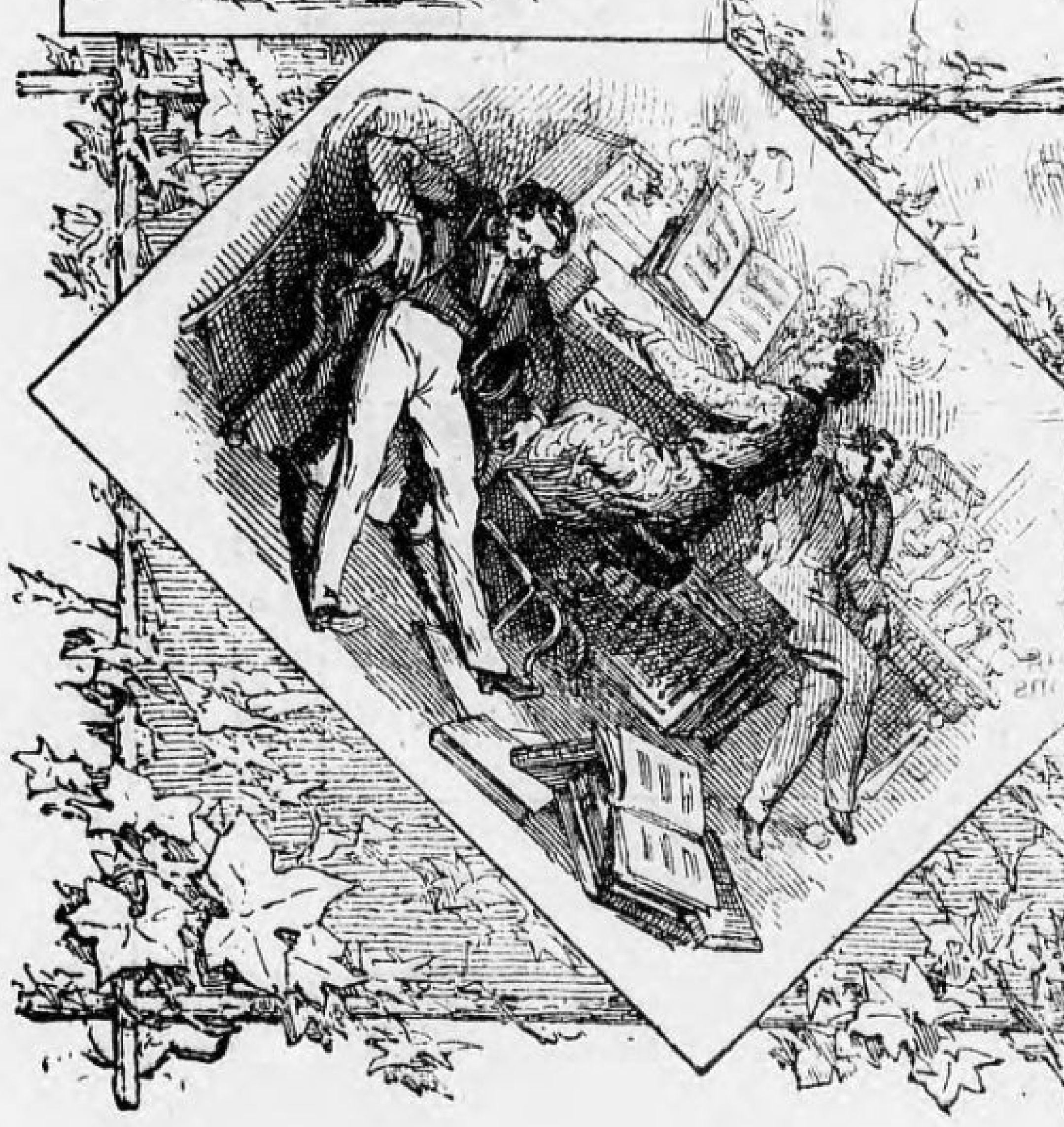


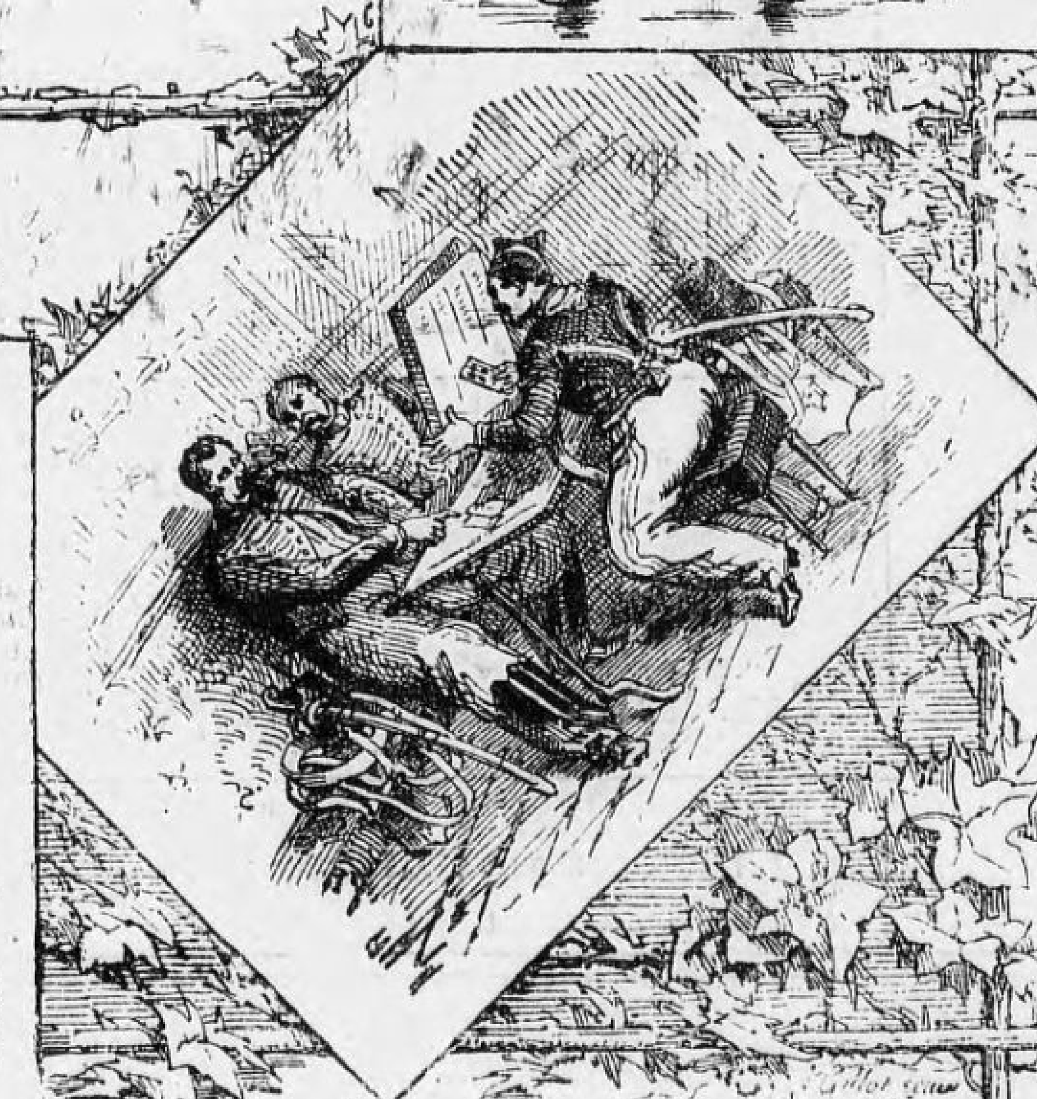





UN NUMÉRO TOUS LES SAMEDIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 7 fr.
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS.
Un numéro : 50 centimes.

BUREAUX, PLACE DE LA BOURSE, 9
Vente au numéro, chez DEFAUX, 8, rue du Croissant





Cette feuille se détache ici.



SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 25 JUIN

MON MARI! MA FEMME! par Z., dessin par E. Morin. — AUX BAINS DE MER. — LA LÉGENDE DU COMÉDIEN RAGLE, par ?... — LE NOBLE JEU DU CRICKETT, dessins par Hadol. — L'ÉCLAIR ET LARA, à l'Opéra-Comique, dessins par Marcelin. — LA MAITRESSE QUE J'AURAI, par Victor Poupin. — UNE SOIRÉE CHEZ LE COLONEL, par Frédéric d'A., dessins par G. Régamey. — OBSERVATIONS, par Alfred Bougeart. — LA REINE DES TOQUÉS, par A. A. — MON CONSEIL D'ADMINISTRATION, par X. — CHOSES ET AUTRES.

REVUE PARISIENNE

Les toilettes de bains de mer. — Voici l'heure où la mode cède le pas à la fantaisie, et à ce propos j'ajouterai : Vive la fantaisie! — Car il n'est rien de si joli que ces mille créations cosmopolites qui composent aujourd'hui le costume des femmes.

C'est à la *Compagnie lyonnaise* que l'on juge bien tout ce que la fantaisie peut faire éclore. Ici du moins on est sûr de ne jamais s'écarter du bon goût, et c'est là la considération la plus sérieuse pour une femme bien née.

Etre originalement, *spirituellement* parée sans tomber dans la prétention ou le pathos d'une toilette tapageuse; voilà le *nec plus ultrà* de l'élégance.

Pour une femme d'une fortune modeste qui veut rester irréprochable de ton dans sa simplicité même, c'est encore à la *Compagnie lyonnaise* qu'il faut s'adresser. Cette maison, toute aristocratique qu'elle soit, se met à la portée de toutes; si nos merveilleuses y trouvent de splendides tissus, des dentelles et des broderies sorties de la main des fées, la femme modeste et simple peut y choisir des étoffes aux dessins discrets et aux teintes douces, des confections aux ornements sobres. En un mot, la *Compagnie lyonnaise* pourrait être comparée à quelque royale serre où la violette éclot à côté des fleurs les plus rares.

Revenons aux costumes de bains de mer, innovés par cette maison si éminemment parisienne.

Rien n'est plus varié, plus seyant que les rotondes, — avec ou sans capuchon, — rouges ou blanches, rayées ou quadrillées de noir. Les chemises Garibaldi ont changé de forme; on les choisit en cachemire blanc ou en foulard.

Pour la fraîcheur du matin et du soir, il y a les vestes marines, qui, cet été, seront très en vogue. Les costumes complets de toile de grége ou de poil de chèvre sont aussi élégants que commodes. Le vêtement, demi-cintré, est brodé comme la robe. Cette toilette uniforme est de très bon goût.

Enfin, je rappelle pour les chaleurs les organdis peints, les mousselines imprimées, les mousselines de soie, légères comme la gaze; les foulards unis ou aux rayures et aux dessins variés.

Puis les châles de grenadine brodés ou, — comme haute nouveauté, les fonds de grenadine avec encadrement de haute dentelle. Les écharpes, les fastueuses rotondes en dentelle de Chantilly, les pittoresques burnous en dentelle de yak et mille autres objets encore. Il faut scrupuleusement visiter ces interminables salons de la *Compagnie lyonnaise* pour se faire une idée de tout ce que la mode met à la disposition d'une femme *réellement* élégante.

* * *

La *Photographie des trois Empereurs* est peut-être la seule qui n'ait pas exposé cette année. Muriel prétend qu'il n'ose pas exposer ses photographies, parce qu'il ne les fait pas retoucher, ce qui est le contraire de l'usage adopté au musée de cette année. Je ne sais s'il a tort; mais un fait certain, c'est que les gens qui reviennent des Champs-Élysées, où ils ont eu tant d'adresses d'anciennes réputations, montent simplement chez cet inconnu d'hier; les montres qu'il a placées sous le portique de l'aristocratique hôtel qu'il habite contiennent les portraits de nos célébrités parlementaires et artistiques les plus élevées. — Sa galerie des costumes féminins de tous pays est une des plus gracieuses et des plus idéales expositions que l'on ait vu. Muriel fait tout par lui-même, secondé par des hommes d'un talent reconnu et éprouvé par l'expérience; ses poses sont simples, sans prétention; il a une grande science de l'éclairage, et nous sommes heureux d'avoir deviné les premiers le succès qu'il a obtenu, surtout dans les grands portraits.

Il vient d'être chargé *officiellement* par le collége Sainte-Barbe et les anciens Barbistes de composer un album qui réunit toutes les têtes de cette grande famille; rien de plus curieux que cet ensemble de physionomies de cinq ans à quatre-vingt-treize ans, car tel est l'âge du doyen de ce vieux collége. Les portraits de MM. Labrouste et Blanchet, directeurs, sont hors ligne et remarquables à tous les points de vue.

Remarquez que vous n'avez jamais vu ni un prospectus, ni une affiche de cette maison; c'est donc une victoire remportée sans trompette; plus fort qu'à Jéricho.

J. d'E...

MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 30 juin, sont priés de le renouveler immédiatement, s'ils ne veulent éprouver aucun retard dans la réception de la *Vie Parisienne*.

Toute demande de renouvellement doit être accompagnée, autant que possible, de la bande de l'abonné.

Adresser un mandat de poste au nom du Directeur.

NOUVELLE PRIME AUX ABONNÉS DE *LA VIE PARISIENNE*

Voyage illustré dans les deux mondes.

Un volume de 404 pages, format des grands journaux illustrés, par MM. Mornand et J. Vilbort, avec 775 magnifiques gravures, reliure riche, tranches dorées.

Pour les abonnés de la *Vie parisienne*, 10 francs au lieu de 25 francs. 12 fr. 50 c. envoyé *franco* en province.

GILLOT, Graveur, 175, faubourg Saint-Martin.

Paris. — Imp. KUGELMANN, rue Grange-Batelière, 13.



MON MARI! MA FEMME!

Notes de Mademoiselle. — « Aujourd'hui, après une visite chez
» Mme de C., maman, en ôtant son chapeau, m'a dit : « Cécile, com-
» ment trouves-tu ce jeune homme en pantalon noisette, qui parlait
» musique tout à l'heure avec tant de feu?

» — Mais, maman, je trouve qu'il a a un nez assez long; je n'ai pas
» fait grande attention au reste.

» — C'est que... il est à marier, ce jeune homme, a ajouté ma
» mère avec un petit sourire, et elle a lissé ses bandeaux sans me re-
» garder.

» Je me suis sauvée en éclatant de rire, et j'ai couru jusqu'au jar-
» din. Je sentais le rouge qui me montait aux joues, et je riais mal-
» gré moi, car lorsque j'ai voulu ne plus rire, je n'ai pas pu m'en
» empêcher. Je me sentais toute tremblante, absolument comme ce
» jour où j'ai voulu tenir le cordon de la machine électrique. Il y a
» de ces bonheurs qui sont comme des coups de bâton. On devrait
» vous les administrer par morceaux. Mon cœur battait à tout rom-
» pre. Je l'entendais; et je marchais vite autour de la pelouse. J'a-
» vais trop chaud, et de temps en temps je sautais malgré moi. Je
» me contenais cependant à cause de ma chienne Blanchette, qui
» m'avait suivie. Elle est si fûtée qu'elle comprit bientôt ce dont
» il s'agissait; elle se mit à gambader en aboyant; il me sem-
» blait qu'elle aboyait le mot *madame*. Ce que c'est que l'imagi-
» nation! Je l'ai embrassée de bon cœur. Oh! si je me marie,
» je la garde avec moi; le pantalon noisette dira ce qu'il vou-
» dra... Que je suis folle! Je l'ai à peine vu ce monsieur! Je ne
» m'en séparerais pas certainement de ma pauvre Blanchette; elle
» aurait un fauteuil à elle dans *mon* salon... bleu... où on me rendra
» les visites de noce que j'aurai faites dans le cachemire... dans l'un
» des cachemires qui feront partie de la corbeille .. Comme tout cela
» s'enchaîne! est-ce adorable! Et qu'est-ce qui rira jaune? Ça sera
» ma petite Louise et puis ma petite Anna, et puis encore ma petite
» Marie... *Turlututu, chapeau pointu!* Et je laisserai traîner le petit
» bout par terre, avec la marque en dehors, et un tout petit morceau
» pointu en haut, grand comme rien. Ah! mais, si l'on s'imagine que
» je ne sais pas mettre un cachemire! n'est-ce pas, ma petite Blanchette,
» que petite maîtresse sera belle, belle, belle? Viens que je t'embrasse,
» et puis que je t'apprenne un tas de choses qu'il faut que tu saches
» pour quand tu te marieras. Vois-tu, ma chérie, on vous met aux
» oreilles de jolis petits morceaux de bouchon de carafe, qui coûtent
» 15,000 fr. pièce. Ah! ça te fait rire cela? Elle est coquette, cette
» petite chienne! Et puis on vous fait une jolie robe blanche qui
» traîne, en moire antique brochée, avec la jupe taillée en biais,
» vois-tu, bichette, comme cela, ça fait queue, avec le voile par des-
» sus; et puis on s'avance; les suisses font : toc, toc, et tout le monde
» vous regarde. On chuchotte, et les têtes s'inclinent :

» — Charmante, n'est-ce pas?

» — Ravissante. — Ce blanc lui va... un peu pâle... l'émotion...
» une candeur!... Charmante jeune femme !

» Et l'on entend tout cela en passant; ce sont comme autant de
» bouquets embaumés qui vous tombent aux pieds. Le grand orgue
» fait : patatra! Toutes les splendeurs du ciel, une pluie d'or, un
» concert d'anges, l'autel resplendit; des fleurs, des toilettes, des bi-
» joux, des lumières et le bon Dieu au fond... On se sent devenir
» folle, et il me semble que je monte au ciel rien qu'en y pensant.

» Et dire que tout cela, c'est ce pantalon noisette... Si j'avais pu
» me douter, je l'aurais regardé. Oh! il faudra le revoir avant de me
» décider. Ça ne fait rien, ça serait contrariant s'il ne me plaisait
» pas, ce jeune homme. Un piano à queue, moi qui l'oubliais! et
» un grand, c'est à prendre ou à laisser.

« Le soir, au dîner, impossible d'avaler une bouchée de pain.

« — Mais tu ne manges pas, Cécile?

« — Mais si, papa, je t'assure, c'est parce que... c'est le... c'est la température... Le fait est que je ne savais pas pourquoi je n'avais pas faim... Et mon pauvre papa s'est mis à rire; mais si tristement! Après tout, si ça doit lui faire de la peine, à mon pauvre petit père chéri, je ne me marie pas. Je crois d'ailleurs que je n'en ai plus guère envie. »

Notes de Monsieur. — « C'est une chose très singulière, cette manie qu'ont les femmes de ciquante ans de faire des mariages. Le moyen de répondre : *allez vous promener* à une femme, pas méchante du reste, qui vous dit : « Mais enfin, mais je vous en prie, voyez-la, ça ne vous engage à rien; — une dot superbe, des yeux grands comme cela, une chevelure magnifique, un cœur d'or, un esprit d'une finesse... Un beau-père!... on en mangerait! Une belle-maman... à monter en épingle pour les jours de fête, un vrai trésor! — C'est fait pour vous.

« — Mais enfin, chère madame, je dois vous dire que je n'ai nullement envie de me marier, mais nullement.

« — Mon cher ami, vous avez trente ans, et je peux vous dire, entre nous, qu'on aperçoit au-dessus de votre oreille trois fils d'argent. Vous n'échapperez pas à la loi commune, mon cher, — on m'a déjà dit cela pour la garde nationale et les maux d'estomac, — mariez-vous de bon gré, pendant que vous avez encore... quelque fraîcheur.

« — Vous me comblez, chère madame.

« — Mais du tout, vous n'êtes point repoussant, parbleu! vous le savez bien, mariez-vous avant de porter perruque, croyez-moi. D'ailleurs venez me voir demain, cela ne sera que poli puisque vous me devez une visite de digestion... peut être même bien deux. Venez, je vous donnerai ma main à baiser; — Vous comprenez que si vous négligez de venir me baiser la main, je n'ai plus qu'à rompre avec vous. — C'est dit?

« — C'est dit, à coup sûr. Vous auriez des abonnés avec de pareilles primes, — c'était gracieux cette petite phrase-là? Je me suis incliné, j'ai embrassé la main de Mme de C. et j'ai dit à demain.

« — Oui, à demain, vous verrez mon petit trésor.

« — Je ferai ce que vous voulez, chère madame; mais je ne me marie pas aussi sérieusement que cela dans ce moment-ci. »

« Je suis parti et j'ai allumé un cigare en répétant : Est-ce singulier cette manière de marier les gens malgré eux?

« Eh bien, c'est absurde à dire : j'ai fait des frais de toilette le lendemain pour aller chez Mme de C. On m'avait apporté le matin même un pantalon noisette, j'ai songé à mettre ce pantalon noisette, et en montant l'escalier, j'avais un empressement inaccoutumé; j'étais soucieux de l'effet que je produirais et j'enrageais en même temps de me sentir si niaisement enfant. A-t-on idée de cela?

« En somme, le petit trésor n'est pas mal du tout. On a parlé musique. J'ai été charmant, et je voyais sourire Mme de C. dans son coin. Entre nous, je trouvais amusant de jouer le rôle d'un jeune homme à marier. — C'était la première fois que cela m'arrivait. La belle-maman, qui a un port superbe, m'a beaucoup examiné; je ne serais pas étonné que ces dames aient causé de tout cela entre elles. C'est trop drôle; moi, le célibataire par principe, moi, l'homme le plus ennemi du mariage qu'il y ait au monde!

« Impossible d'attirer l'attention du petit trésor. C'était irritant. J'ai eu deux ou trois mots adorables; tout le monde a ri excepté elle. Singulière petite fille! Un moineau philosophe. Je comprends qu'on prenne du plaisir à étudier ces petits cerveaux-là.

Notes de Mademoiselle. — « Il est incontestable qu'il a de la distinction; il n'a plus remis son pantalon noisette. — Sa voix est bien timbrée; d'abord je n'aurais jamais épousé quelqu'un qui aurait parlé du nez! Il ne m'a pas encore fait l'ombre d'un petit compliment; j'ai cru même m'apercevoir à deux ou trois petites questions qu'il m'a faites à dîner l'autre soir chez Madame de C..., qu'il se moquait un peu de moi. — Singulière façon de plaire aux gens! Il me croit plus sotte que je ne suis, ce monsieur!... Eh bien! au fond, — personne ne m'écoute, je peux bien le dire, — au fond, cela ne me déplaît pas. Rien ne m'est désagréable comme ces confiseurs déguisés qui vous lancent perpétuellement à la tête des produits de leur boutique. Vous êtes belle par-ci, — vous êtes belle par-là... Si on ne savait pas au juste ce que l'on vaut, ce serait vraiment fâcheux. Lui, c'est tout différent. Quand il cause, on ne sait pas s'il parle sérieusement ou s'il raille. Je lui crois beaucoup d'esprit.

» — Et quel genre de musique préférez-vous, mademoiselle?

» — Je ne sais pas encore, lui ai-je répondu de l'air le plus naturel du monde; jusqu'à présent je n'ai de goût bien prononcé que pour la musique militaire. Oh! quand les régiments passent, je me cramponne au balcon!

» Il a beaucoup ri, comme un homme qui ne peut pas faire autrement, et il est resté longtemps ensuite sans me rien dire.

» Maman me dit souvent :

» — Cécile, comment le trouves-tu?

» — Mais, maman, je ne ne sais pas, moi; il me paraît bien, ce monsieur. Au fond, je le trouve très bien, sérieusement, très bien, parce que je me doute qu'il cache ses qualités. J'ai idée qu'il joue avec moi un rôle de railleur. Il raille trop pour être railleur. —

» Est-ce singulier! Cet être qui entre dans notre vie comme par une fenêtre ouverte, à l'improviste, sans sonner, sans prévenir, qui s'installe chez vous; car enfin j'y pense beaucoup, à ce monsieur! »

Oui, chère enfant, vous y pensez, et plus que vous ne vous l'avouez à vous-même. Cet inconnu d'hier a pris peu à peu une importance extrême. Il est entré dans votre esprit caché sous les dentelles, les cachemires et les bijoux. A la faveur du premier éblouissement que vous causait l'idée de devenir dame, il s'est faufilé, et le voilà maintenant qu'il relève la tête et vous dit tout haut :

— Mais, chère petite, c'est moi qui suis l'avenir; c'est moi qui ai dans ma main la petite clef qui ouvre la porte d'or; c'est moi qui briserai le barreau de la cage, moi qui dénouerai le ruban rose qui vous retient par la patte, pauvre petit oiseau; c'est sur mon bras qu'il faut s'appuyer pour arriver jusqu'au bonheur. Corbeilles, parures, indépendance, plaisirs de toutes sortes, — salon, visite, liberté d'allures, délicates jouissances de coquetterie et de vanité. Avenir délicieux, bonheur maternel, rien de tout cela n'est pas possible sans moi; et pour la première fois vous avez pensé que sous le mot *mariage* était caché le mot *mari*. Vous êtes devenue plus rêveuse après avoir fait cette découverte, et vous songiez le soir, devant votre glace, en roulant vos cheveux sous votre petit bonnet : Le mari a vraiment, dans le mariage, plus d'importance que je ne pensais. Je ne serais même pas fort étonnée qu'il fût le principal. — Le principal, c'est beaucoup dire, chère enfant. Mais enfin, le mari joue un rôle important dans cette affaire-là.

Notes de Monsieur. — « Je trouve positivement que Madame de C... en agit un peu trop sans façon avec moi. — Elle m'invite à dîner et, sans me prévenir, me met à côté de son petit trésor. Tout cela doit l'amuser beaucoup; mais on va croire, ma parole d'honneur! que le mariage me trotte par la tête, et c'est tout à fait contrariant, tout à fait. Il peut même se rencontrer une ou deux personnes qui trouvent ma conduite indélicate. Quand on veut se marier, on prévient. Mais, sac à papier! je ne veux pas me marier. C'est entendu, je ne veux pas me marier.

» Cette idée bien arrêtée me permet d'étudier le petit trésor de » Madame de C... avec toute liberté d'esprit. — Singulier produit de » notre civilisation! Est-ce une colombe ou un pompier? Charmante, » du reste, avec ses petits airs mécontents et son grand œil qui vous » regarde en face. D'où lui vient cet aplomb excessif? Est-ce le désir » d'apprendre ou la sécurité de la femme? Qui sait? Que penser de » ces accès de naïvetés, si excessifs, qu'on est tenté de ne les pas » prendre au sérieux? Que penser de ces grands éclats de rire qui » coupent la conversation et dont le sens vous échappe? Elle a une « intelligence qui vous fait trembler. — Comment allier tant de » finesse à tant de niaiserie, tant d'adresse et tant de gaucherie? » Dieu! si j'étais, en effet, à marier!... C'est horrible à penser. »

Je suis désolé de vous interrompre, cher monsieur; mais permettez-moi de vous dire que vous me paraissez être un homme perdu pour le célibat. Vous vous aventurez un peu bien avant, ce me semble, dans un pays gardé et où la sécurité des familles exige qu'il y ait beaucoup de piéges à loup. Je crains que le désir de faire de la botanique ne vous entraine trop loin, si loin, que vous ne sachiez plus votre route, et que votre esprit, s'exaltant davantage à chaque fleur nouvelle, votre ardente curiosité augmentant aussi à chaque merveille entrevue, je crains, dis-je, qu'accablé de fatigue et sous le charme d'une grande exaltation morale, vous ne vous jetiez un beau matin sur l'herbe en appelant un notaire. Oui, monsieur, un notaire, auquel vous direz d'une voix suppliante :

— Notaire, faites que je reste dans ce pays délicieux; j'y veux vivre, je veux le connaître. J'y devine des trésors sous chaque buisson, des délices infinis dans chaque fleur. — Je veux boire la rosée de ces herbes, m'étaler à mon aise sur ces gazons touffus et rêver à loisir à l'ombre de ce bosquet.

Le notaire, qui n'est pas méchant homme, vous donnera un permis de circluation pour la vie; on enlèvera les piéges à loup, vous commencerez vos promenades, et au bout de quelque temps vous vous direz en vous frappant le front :

— C'est singulier, ce pays n'est pas du tout ce que je pensais.

Mais n'anticipons pas sur les événements. — Nous vous laissons la parole.

—

Notes de Monsieur. « Je sens que je fais fausse route ou, pour » mieux dire, j'erre comme un niais et je me casse le nez à toutes les » barrières. La chère petite est une énigme, — énigme adorable. » Je n'y veux plus penser, et j'y reviens sans cesse. — J'ai voulu » me servir de mon expérience, — le fruit de mes études. — Cela ne » m'a servi à rien, — absolument comme si j'avais voulu étudier la » lune avec une lorgnette de spectacle. Je raisonne, je suis logique, je » conclus, je déduis... Enfin je suis absurde. Ajoutez à cela que je » sens ma finesse intellectuelle s'émousser, le verre de ma loupe se » ternir, et qu'à chaque épreuve nouvelle que je tente pour mieux » connaître l'esprit et le cœur de cette enfant, l'un de ses charmes » physique me saute aux yeux et détourne mon attention. Hier, je » cherchais à voir clair dans ses goûts littéraires, et j'ai aperçu sur » son cou un duvet si fin, des petits cheveux follets bouclant si gra» cieusement, qu'il m'a fallu remettre ma loupe dans ma poche. Je » me sens sous le *charme*... Je n'aurais pas voulu écrire ce mot-là; il » m'a échappé. Le fait est que le soleil me gagne, et je crains un coup » de sang. Mon chapeau s'est envolé je ne sais comment. Sac à pa» pier! sac à papier! je suis un célibataire bien à plaindre! Ma» dame de C... me rit au nez.

» — Eh bien! avez-vous fait la demande? Il est temps, vous savez? » Pauvre garçon! Mon cher, vous êtes dans un pot de miel : plus » vous vous débattrez, et plus vous enfoncerez. Ah! ah! ah!

» Et elle rit, et je suis furieux, et elle a raison. Et ce qu'il y a » d'horriblement cruel, c'est que plus je fais d'efforts pour me ren» dre compte de ma position déplorable, et moins je comprends ce » qui m'arrive. »

Notes de Mademoiselle. — « Il m'a regardé hier avec des yeux si » étranges que j'ai frissonné. Ce n'est pas que son regard fût mé» chant, non, mais il m'a semblé que son cœur me regardait, et » d'une façon si touchante, que ma main tremblait en brodant. » Oh! il s'en est bien aperçu; car il voit tout. Je n'ai point levé les » yeux; mais je me sentais sous son regard, et je suis allée vite » servir le thé. Quand je suis venue lui offrir une tasse, il jouait avec » mes ciseaux et regardait fixement la flamme de la lampe en mor» dant sa moustache. Est-ce drôle! mon premier mouvement a été » de lui dire :

» — Vous allez l'abîmer, cette moustache; moi qui l'aime tant!

» A quoi pensait-il? Il avait l'air sérieux et m'a répondu à peine. » Qu'ai-je fait? J'ai senti que je tremblais encore. Et ma mère, qui » voit tout cela du coin de l'œil, ne m'aide pas un peu. Ma pauvre » maman! Je suis folle, que pourrait-elle y faire? Oserai-je lui dire » maintenant tout ce qui se passe en moi? Quand on veut être guérie, » il faut dire au médecin ce que l'on éprouve, et je ne le sais pas, ce » que j'éprouve. — Dirai-je qu'il me passe dans l'esprit des idées sans » nom, que je ne saurais expliquer, mais qui me brûlent comme un » fer chaud? Dirai-je que je me sens isolée, sans force et comme » attirée vers un inconnu qui m'effraie et me charme? Et dirai-je » que la nuit, je tremble comme une feuille et souffle ma bougie pour » m'empêcher de rougir? Où vais-je? Cette main qu'il me tend, je la » crois bonne, généreuse, loyale; mais enfin, où vais-je? — Je suis » une enfant, j'ignore tout de la vie; un coup de baguette va faire » de moi une femme. J'ai peur de me briser sous ce coup, » que je redoute comme le tonnerre et que je désire comme le » bonheur... »

Notes de Monsieur. — « Oui, oui, cent fois oui! je manque à ma » parole; je renie mon passé, je foule aux pieds mes principes, je me » marie demain; oui, monsieur, demain, et je voudrais que ce fût » aujourd'hui. En finir avant tout, en finir, mon Dieu! Je flambe, » Seigneur, je flambe! Un notaire, avant que je sois en cendres! Je » suis irrité par cette longue attente, irrité par tous ces désirs que » je renferme dans la cage et qui mordent les barreaux. Je suis in» quiet, j'ai la fièvre, je sens que je joue ma tête et que le dé est en » l'air. Mais je l'aime, et de tout mon cœur. Je la désire et du cœur » et de l'esprit. J'en ai soif comme d'un breuvage étrange, peut-être » sucré, peut-être amer, qu'on a devant les yeux depuis cinq mois » et qu'on n'a pas goûté.

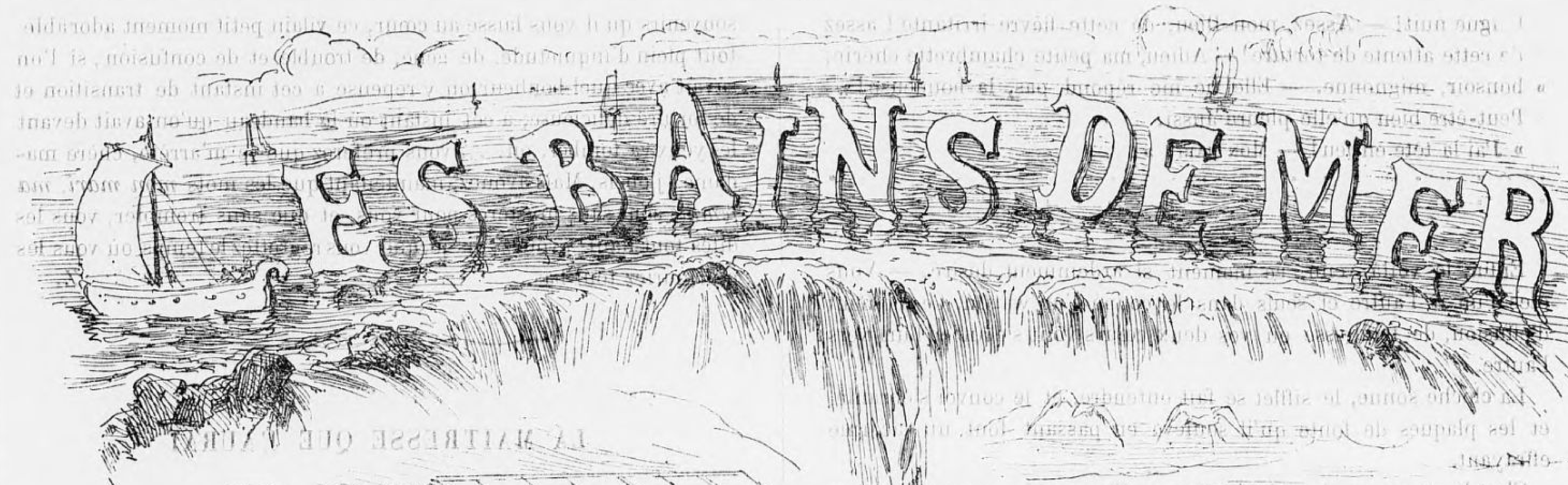
» Demain le beau-père s'évanouit, la belle-mère se vaporise, et » mon petit trésor me reste seul. Je l'enlève, après la messe, en che» min de fer; ça va plus vite. Et alors je lui ouvre mon cœur tout » grand, je l'étale sur ses genoux, et je lui dis :

» — Voilà, cher amour, voilà ta petite fortune. Montre-moi mon » trésor... Je ne rêve pas? — Non, voilà mon habit noir et ma cra» vate blanche. — Adieu, célibat! bonsoir, mon ami! — Il ne me » répondrait pas, il est furieux. J'ai la tête en feu. — Ma femme! »

Notes de Mademoiselle. — « Pas même six mois, et l'éclat de rire » s'est changé en larmes. Papa et maman pleurent en m'embrassant » et répètent tout bas :

» — Allons, c'est demain.

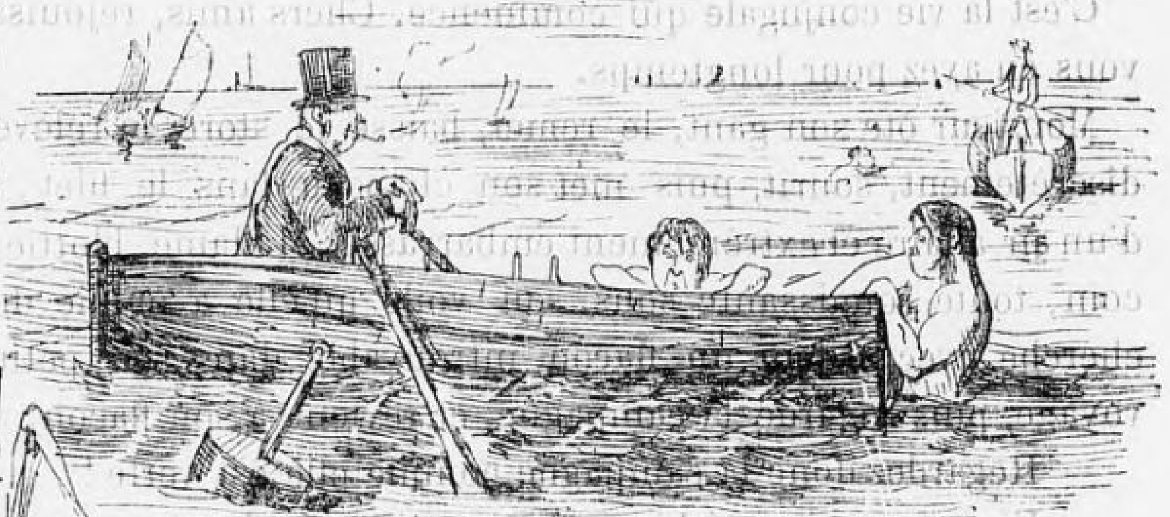
» Et je pleure avec eux. Tout mon pauvre passé se dresse devant » moi. Il me semble que les mille liens qui m'unissaient à lui se sont » brisés d'eux-mêmes et réunis ensemble pour m'entraîner vers celui » que j'aime; car je l'aime! Oh! je le sens, je l'aime, et je me donne » à lui. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Il me semble parfois que » je m'élance du haut d'un clocher! Si au moins j'avais ma main » dans la sienne; si je le sentais près de moi. Mais non! encore cette





DANS LE BAIN DES DAMES !

Voilà trois jeunes gens qui n'ont guère l'air de se douter de leur bonheur.



SANS CHAVIRER ?

Il n'y a pas de plus grand plaisir que d'aller gagner la haute mer pour se baigner ; seulement, c'est le diable pour remonter dans l barque.



SUR LA PLAGE, A LA MARÉE BASSE

On trouve quelquefois de si jolis coquillages !



— Mon chapeau ! mon chapeau !
— Soyez tranquille, belle dame, je le sauverai au péril de mes bottes !



— Après tout, pourquoi ne risquerait-on pas sa plume de côté tout comme une autre.



— Oh ! ma chère, voilà encore ces deux jeunes gens qui vont repasser de notre côté.

» longue nuit! — Assez, mon Dieu, de cette fièvre irritante! assez
» de cette attente de torture! — Adieu, ma petite chambrette chérie;
» bonsoir, mignonne. — Elle ne me répond pas, la boudeuse! —
» Peut-être bien qu'elle pleure aussi.
» J'ai la tête en feu! — Mon mari! »

. .

—

Enfin, le voilà venu, ce moment si ardemment désiré. — Vous êtes l'un à l'autre et seuls dans le coupé d'un wagon. Ce moment d'effusion, de tendresse où vos deux cœurs vont s'élancer l'un vers l'autre.

La cloche sonne, le sifflet se fait entendre, et le convoi s'ébranle, et les plaques de fonte qu'il soulève en passant font un vacarme effrayant.

C'est la vie conjugale qui commence. Chers amis, réjouissez-vous; vous en avez pour longtemps.

Monsieur ôte son gant, le remet, baisse le store, le relève, tousse discrètement, sourit, puis met son chapeau dans le filet, tout cela d'un air affairé et extrêmement embarrassé. Madame, blottie dans son coin, toute rougissante sous son voile qu'elle a oublié de relever, cherche avec ardeur un flacon introuvable dans son petit sac de voyage, puis regarde la campagne, et revient à son flacon.

— Regardez donc la campagne comme elle est verte!

— Vous vous trouvez bien, chère amie?... oui, très-verte, plus verte que je n'aurais cru.

Et madame, sans cesser de regarder la campagne, ajoute d'une petite voix qui tremble un peu :

— Oui, je suis très-bien, je vous remercie.

Très-bien! Elle est très-mal, la pauvre enfant. Elle sent comme un mur de glace entre elle et lui; — une timidité invincible lui ferme la bouche, la paralyse; elle a peur de paraitre niaise, sotte, indifférente, et elle craint d'autant plus de lui déplaire qu'elle l'aime davantage. Quel nom lui donner? monsieur? — Elle n'ose plus. — Mon mari? — Elle n'ose pas encore. Les mots lui manquent pour exprimer ce qu'elle éprouve, ou pour mieux dire, les mots lui semblent avoir un sens nouveau dont elle ne comprend pas bien la portée. Elle se tait dans la crainte d'en trop dire, et est au désespoir de n'en point dire assez.

Vous, monsieur, vous êtes à la torture, vous n'aviez guère prévu ce qui vous arrive maintenant. Vous vous rappelez ce petit pompier, comme vous l'appeliez vous-même, parlant haut, riant fort, et vous regardant en face, cette petite Parisienne mutine, tapageuse, aux allures hardies, ne doutant de rien, et vous êtes confus en découvrant la sainte ignorance et l'angélique pureté qui se cachaient sous tout cela. Toute votre jeunesse vous revient en tête et fait tapage dans votre cerveau. Les plaisirs d'autrefois, vos théories absurdes, vos moqueries ridicules, et tout ce long chapelet de baisers oubliés dont l'insupportable murmure vous poursuit comme un remords. — Comme vous voudriez effacer tout cela, passer l'éponge sur ces folies, et ne compter votre vie que du jour où vous l'avez connue!

Vous regrettez, Dieu me pardonne, de savoir lire, et vous songez qu'il serait délicieux d'apprendre en même temps qu'elle l'A B C de cette langue que vous savez trop bien, d'épeler lettre à lettre, de bégayer ensemble, d'étudier à vous deux le sens de chaque mot d'acquérir en un mot la science du bonheur par des efforts communs.

Calmez-vous, mon bon ami, il vous reste encore la jouissance délicieuse de recommencer avec elle le livre que vous avez mal lu et de pousser la science et le respect jusqu'à vous faire ignorant pour elle. Partagez ses entraves, jouissez de sa surprise et...

— Vraiment, vous n'êtes pas trop mal? Je crains le froid aux pieds pour vous.

— Je suis très bien. — Regardez donc tous ces pommiers en fleurs.

— C'est le printemps... le vrai.

—

Si l'on savait, n'est-il pas vrai, madame, si l'on savait les jolis doux souvenirs qu'il vous laisse au cœur, ce vilain petit moment adorable, tout plein d'inquiétude, de gêne, de trouble et de confusion; si l'on savait avec quel bonheur on y repense à cet instant de transition et de torture délicieuse; à cet instant où le bandeau qu'on avait devant les yeux va tomber, on..... vous préférez que je m'arrête, chère madame; j'obéis. Mais avouez, maintenant que les mots *mon mari, ma femme* sont sans mystères pour vous, et que sans trembler, vous les dites tout haut, avouez, dis-je, que vous regrettez le temps où vous les murmuriez tout bas.

Z.

LA MAITRESSE QUE J'AURAI

Ballade.

I

La perfide, l'ingrate, l'infidèle! Nichette! ah! Nichette! Vous vous êtes enfuie, mademoiselle, quand le printemps et les fleurs nous sont revenus; envolée comme l'oiseau bleu, au premier rayon de soleil, vers des parfums nouveaux, vers des amours plus jeunes...

Ne croyez pas surtout qu'en écrivant votre nom, une larme s'échappe de mes yeux, un soupir de ma poitrine; je vous ai bien aimée, mon blond lutin, mais si le réveil fut brusque, du moins est-il complet.

Et puis, des femmes, parbleu! Paris en regorge. Des petites, des grandes, des blondes, des brunes, des sentimentales, des romanesques, des soupeuses, des vertueuses... Des démons ou des anges! Et qui vous valent... peut être, Nichette. Demain, vous serez remplacée, mademoiselle. Et la maîtresse que j'aurai...

II

D'abord, la maitresse que j'aurai sera petite et brune. Je ne sais rien de piquant comme une brune mignonne à l'œil vif et moqueur. C'est que pendant deux ans, j'ai baisé vos longues tresses blondes, Nichette, et vos deux yeux bleus, plus langoureux qu'un clair de lune. Il faudra qu'elle ait sa volonté, beaucoup de volonté; qu'elle me tyrannise même un tout petit peu. Car vous étiez, Nichette, d'une soumission, d'une apathie, d'une indifférence rares; et cela fatigue de prendre toujours la parole pour deux. Il faudra qu'elle soit musicienne. Et par conséquent, elle saura m'écrire sans fautes monstrueuses; elle saura lire sans trop épeler, ce que vous ne pouviez pas faire, ma chère enfant. Ah! la maitresse que j'aurai!

Je lui veux la main fine, le pied cambré. Je lui veux les épaules adorables. Je lui veux la taille, la démarche d'une péri. Elle ne pleurera peut-être pas aux infortunes de Peau-d'Ane; mais elle ne bâillera pas aux Français! Elle aimera la campagne, non pas celle où les arbres à feuilles de zinc produisent des verres de couleur, mais la vraie campagne, avec des poules, des canards, des lapins, et des oiseaux dans le feuillage, et de bons paysans berrichons dans des champs de froment doré. Vous verrez qu'elle aura de l'esprit. Elle aura surtout du cœur!

III

Mais fou que je suis, hélas! Par le temps qui court, et parmi les femmes qui... courent, comment trouver une pareille maîtresse?

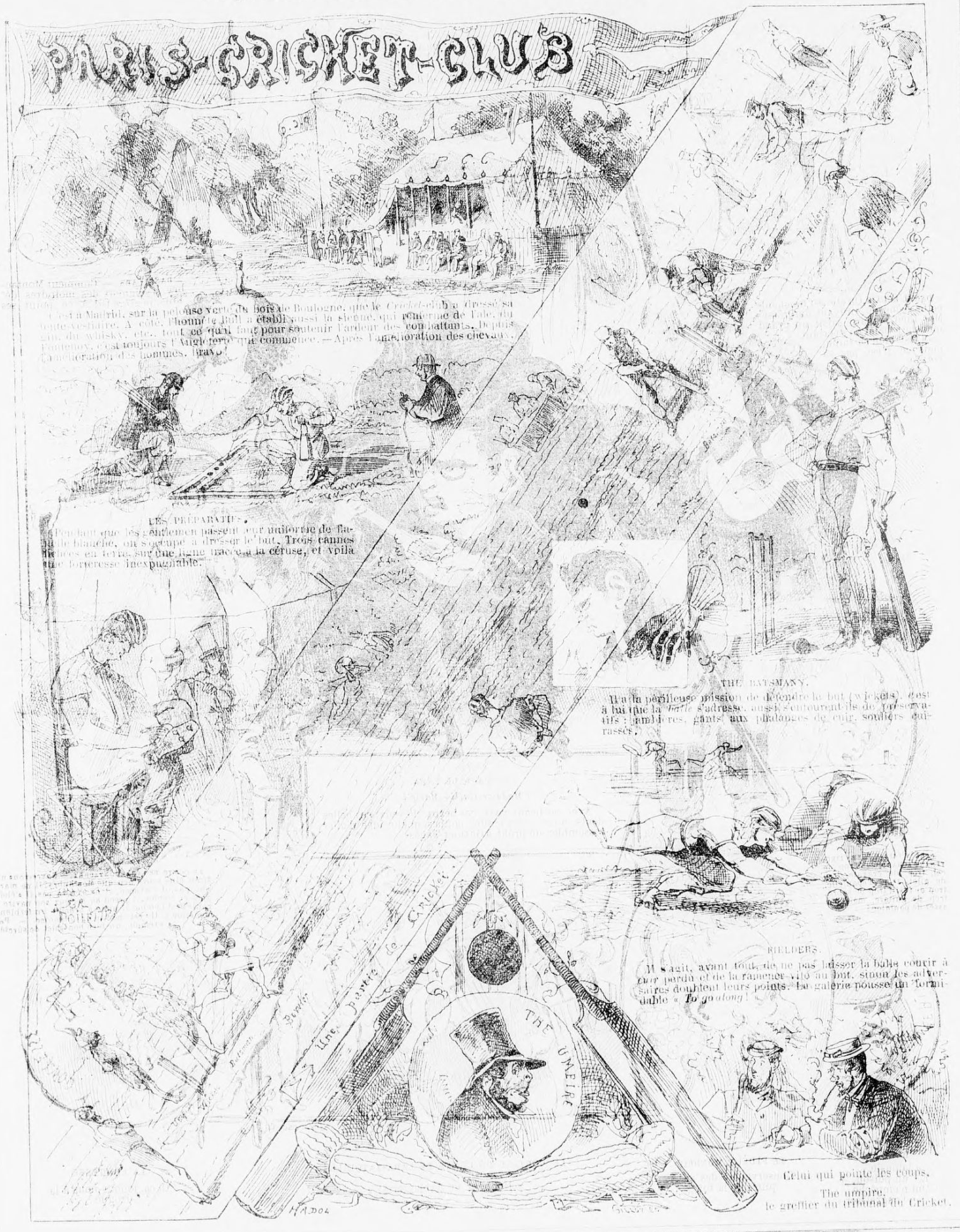
Une seule personne ressemble au portrait que j'ai tracé; c'est Mlle Emmeline Guillot. Emmeline! un joli nom, doux comme un baiser!

Quand l'oncle Boulaingrain est venu me proposer de me présenter à titre de prétendant, ai-je été assez sot en refusant! Mais j'aimais tant Nichette!... Est-ce qu'il serait trop tard? Je cours chez l'oncle Boulaingrain. Ah! Nichette, vous l'aurez voulu! Je vais me marier, et me bien marier. Entre nous tout est fini, Nichette.

La maîtresse que j'aurai... ce sera ma femme!

VICTOR P.

LE NOBLE JEU DU CRICKET



C'est à Madrid, sur la pelouse verte du bois de Boulogne, que le *Cricket*-club a dressé sa tente-vestiaire. A côté, l'honnête Bull a établi aussi la sienne, qui renferme de l'ale, du gin, du whisky, etc., tout ce qu'il faut pour soutenir l'ardeur des combattants. Depuis Fontenoy, c'est toujours l'Angleterre qui commence. — Après l'amélioration des chevaux, l'amélioration des hommes. Bravo!

LES PRÉPARATIFS.

Pendant que les gentlemen passent leur uniforme de flanelle blanche, on s'occupe à dresser le but. Trois cannes fichées en terre, sur une ligne tracée à la céruse, et voilà une forteresse inexpugnable.

THE BATSMAN.

Il a la périlleuse mission de défendre le but (wickets). C'est à lui que la *balle* s'adresse, aussi s'entourent-ils de préservatifs : jambières, gants aux phalanges de cuir, souliers cuirassés.

FIELDERS.

Il s'agit, avant tout, de ne pas laisser la balle courir à *cuir* perdu et de la ramener vite au but, sinon les adversaires doublent leurs points. La galerie pousse un formidable « *To go along* ! »

Celui qui pointe les coups.

The umpire,
le greffier du tribunal du Cricket.

L'ÉCLAIR ET LARA, A L'OPÉRA-COMIQUE



DANS L'ÉCLAIR
Les sœurs Panachard
(Mmes Cico et Bélia.)

DANS L'ECLAIR. Qu'elle est touchante cette scène où, croyant embrasser Mlle Cico, **Achard** saisit un grand manche à balai en s'écriant :
« C'est bien sa taille, mais ce n'est pas sa voix! »

DANS LARA. — Comment Montaubry, si soigneux des moindres détails, néglige-t-il à ce point ses jambes de la fin ?

LE PAGE DE LARA
(*Madame Galli-Marié.*)

Avec ces beaux yeux, ces beaux cheveux, ces belles dents et ces jolies petites jambes, quelle idée d'aller ressembler de profil, à Garnier-Pagès!

DANS L'ÉCLAIR : LE LIEUTENANT ACHARD. — Trop de col, trop de cravate, trop de gilet, trop d'épaulette, trop de fusil, trop de sabre, trop de guitare, mais pas assez de pantalon!

LE COMTE DE LARA-MONTAUBRY. — Savez-vous un ténor plus convaincu que Montaubry? Il ne marche pas, il s'avance; il ne s'en va pas, il s'éloigne; et comme il prend au sérieux son navire à roulettes! Comme il aime à brandir un ferblanc homicide! Il est né pour immoler. — Par exemple, un bien bon gilet de sûreté!

LE FÉROCE EZZELIN
« La jalousie
» Est un poison,
» Qui n'empêche
» Pas d'engraisser. »

LE FIDÈLE MONBRO
Conservateur des antiquités de la tour.

LE CORTÈGE DU COMTE DE LARA-TATOUILLE
« Honneur et ferblanterie! »

LA COMTESSE
Ah ça, jouons-nous à la drogue?

LE COMÉDIEN RACLE

..... Je le remarquai pour la première fois, à la Comédie-Française, dans une comédie, dite *fantaisiste*, où les personnages s'appelaient Fantasio et Clélio, parlaient de ballades à la lune, de sérénades, de chanson du vin dans les bouteilles : toutes sortes de *clichés* plus usés que les bois d'Épinal.

Autant qu'il m'en souvient, un amoureux et une grande dame se contaient des fadeurs, et cette fantaisie n'eût pas été supportable si tout à coup un valet, qui n'avait mot à dire, n'eût mis la salle en belle humeur.

Ce valet apportait une lettre à un des acteurs en scène ; l'auteur ne lui en avait pas confié davantage, et les graves sociétaires ne s'imaginaient pas qu'une telle *panne*, comme il se dit en argot de coulisses, pût servir au débutant ; mais l'homme avait caché soigneusement son jeu aux répétitions pour tout d'un coup apparaître dans un costume fantasque où se déployaient ses gestes bizarres et sa fantasque anatomie.

Créer un rôle là où il n'y en a pas est le secret des véritables comédiens. Tout alors dépend de la mimique, base de l'art théâtral. Ce sont des qualités inconnues au Conservatoire, et le débutant les apportait vives et franches dans un sanctuaire académique où la plupart des comédiens semblent prendre à tâche de ressembler à de graves notaires.

Racle sautait à deux pieds dans le plat fêlé de la tradition ; sa pantomime faisait tache au milieu des froideurs classiques, et, quoiqu'à cette époque, un directeur, homme d'esprit, prit à tâche de renforcer l'ancien répertoire par des œuvres et des comédiens nouveaux, Racle ne put tenir à la Comédie-Française.

Balzac lui avait pronostiqué un avenir dans les rôles épisodiques des farces de Molière ; mais le bel oracle que ce Balzac qui eut l'impudence de lire, en face des comédiens ordinaires, un ouvrage aussi mal pensé que mal charpenté : *Mercadet !*

— Voilà bien, disait-on, à propos de Racle qui attirait de nouvelles foudres sur la tête de Balzac, comment entendent le théâtre ces romanciers qui dédaignent les saines lois de l'art dramatique.

Racle fut donc remercié.

A entendre les comédiens ordinaires, c'était une sorte de sacripant cynique qui déshonorait le foyer de la Comédie-Française, rien qu'en y posant le pied, et on se racontait, avec des hélas ! mille traits de la vie de l'excentrique acteur.

Gueux comme Job, cynique comme le neveu de Rameau, Racle osait se présenter à la caisse une quinzaine d'avance pour toucher ses maigres appointements. Ce n'était pas dans la tradition !

Il tenait, disait-on, des propos à faire rougir le buste en marbre de M. Étienne, et il persuada à une ingénue de quarante-cinq ans qu'une soubrette, qui venait de débuter et avait obtenu autant de succès par sa gaieté que par sa belle chevelure, puisait ces charmes dans la boutique de son coiffeur.

Un soir la soubrette se trouva mal et chacun s'empressa pour la secourir ; mais, pendant que les uns dégrafaient la robe, la forte ingénue sautait sur le peigne, l'enlevait précipitamment, et aussitôt des vagues de vrais cheveux se répandaient trompant la jalousie d'une rivale, qui elle même, de colère, tomba en pâmoison.

On sut plus tard que Racle, pour favoriser les débuts d'une nouvelle actrice, avait jugé à propos de ne pas lui accorder trop d'avantages physiques, qui sont toujours mal vus dans un endroit où l'apparence, le convenu, l'appris et le conventionnel, sont en hostilité avec la jeunesse, la beauté et toute qualité naturelle.

Ce qui, avec d'autres motifs, choqua principalement les sociétaires fut le couteau de Racle.

Au-dessous du gousset de son pantalon, d'une ouverture étroite et secrète pratiquée dans la ceinture, Racle tirait quelquefois un couteau avec lequel il se plaisait à tailler ce dont il avait besoin. Mais quel couteau, quel manche et quelle lame ! Noir, fin et terrible comme certains serpents de Java, ce couteau avait une physionomie de férocité auprès de laquelle les sabres turcs paraissent innocents et bonhommes.

Racle semblait tirer vanité de ce couteau qui n'était pas sans quelque analogie avec un scalpel. Un riche étranger ayant un soir invité toute la troupe à souper au café Anglais, Racle affecta, pendant le repas, de ne se servir que de son terrible couteau, quand des valets empressés changeaient à chaque plat de couvert et offraient de riches instruments de dégustation en rapport avec la cuisine du lieu.

Pure effronterie que ce couteau dont Racle au dessert, osa vanter la parfaite commodité, faisant parade de connaissances à rendre jaloux un habile coutelier.

L'homme était ainsi, bizarre et se plaisant à narguer les convenances. Quelle idée fantasque avait pu pousser l'administrateur à donner entrée à un Racle dans la maison de Molière ? Telles étaient les récriminations des vieux comédiens qui craignaient pour leur tranquillité en écoutant les lamentables récits des tortures qu'avait fait subir Racle à un auteur estimé, à un ancien directeur du Vaudeville, à un membre de l'Académie française, à M. Ancelot lui-même.

Pensionnaire du théâtre du Vaudeville, Racle débuta non pas par des rôles brillants, mais par des excentricités qui dès lors pesèrent sur sa vie de comédien.

Jeune et peu expérimenté en matières de coulisses, Racle était à cette époque d'une timidité qui trompe les gens. Les êtres vaniteux et tout de surface s'imaginent qu'un pauvre garçon, qui ne dit rien, blotti dans son coin, est une sorte d'esclave trop heureux d'être attelé au char de leur orgueil. Je ne sais quel ordre donna M. Ancelot à Racle en le tutoyant.

Racle sortait d'une bonne famille, poussé par la fatalité, qui jette tant de comédiens sur les planches. Recevoir un ordre d'un directeur et être tutoyé par lui fut une injure mortelle qui se répandit dans tout son corps, et s'allongea pour ainsi dire suivant les longues proportions de son anatomie. Il n'était pas homme à ronger l'insulte. Nerveux, irritable, personne ne le fut plus que lui.

A quelques jours de là M. Ancelot donnait dans son hôtel une fête dont Mme Ancelot faisait les honneurs. Racle entre, tout de noir habillé, pâle, froid, semblable à un diplomate ; mais M. Ancelot, qui reconnait son pensionnaire, tressaille, pressentant le danger.

— Bonjour, cher *ami*, dit Racle à l'académicien, comment *vas-tu?*

On s'imagine, à cette question, la stupeur d'un académicien auteur de quelques tragédies.

Quand, plein de colère, il retrouve la parole,

— Monsieur, dit-il, vous insultez mes cheveux blancs ?

— Il faut les faire teindre !

Là-dessus, Racle s'en va, laissant son directeur en proie à une exaspération profonde ; mais il n'était pas suffisamment vengé.

Lors de l'inauguration, à Rouen, de la statue de Corneille, M. Ancelot fut chargé du discours officiel, et, en qualité de délégué de l'Académie, il recevait les félicitations des autorités supérieures, lorsqu'apparaît la longue figure de Racle qui, donnant à son directeur une poignée de main sinistre, lui disait, continuant son système de vengeance :

— Vraiment, mon cher, *tu* as été très éloquent.

Le maire de Rouen crut devoir inviter au dîner officiel un ami si intime de l'orateur, et toute la soirée Racle se dressa, comme le spectre de Banquo, en face de son directeur, qui n'osait faire connaître sa qualité de comédien.

Ces aventures et bien d'autres, mirent Racle en bonne position auprès des écrivains qui cherchent l'étrangeté d'où qu'elle parte. Balzac, je l'ai dit plus haut, donna d'excellents conseils au comédien et lui traça sa véritable route. Les rôles épisodiques des comédies de Molière, qu'on fait jouer habituellement à la Comédie-Française à de pauvres doublures, eussent fourni à Racle quelques silhouettes curieuses à mettre en relief.

A ne prendre que les petites pièces telles que les *Précieuses ridicules*, quel parti à tirer du Jodelet et du Mascarille ? La plupart du temps ces rôles sont confiés à de jeunes messieurs qui sortent du Conservatoire. Ils ont étudié dans la classe de M. Samson, cela suffit. Ils auraient besoin d'être déniaisés dans quelque théâtre de banlieue ; il leur faudrait, comme Molière, avoir roulé la province avant de s'imposer devant le public parisien. Point. L'enseignement acadé-

mique du Conservatoire, les prix qu'ils y ont obtenus, leur sont un brevet de grand comédien.

Racle ne pouvait continuer sa route appartenant à la malencontreuse famille des bohèmes, à qui il manque un rien pour devenir possibles. Repoussés de partout, gagnant à peine un pain trempé d'humiliations, sentant leurs facultés refoulées, humbles et fiers d'être parqués dans un coin comme des brebis galeuses, ne pouvant franchir la chaîne que tendent les médiocrités, subissant les tortures morales que leur font supporter les satisfaits, dédaigneux de courir les sentiers battus du succès, doués de sens délicats qu'effarouche toute injustice, ces natures se replient sur elles-mêmes, amassent de sourdes rancunes dans l'isolement, et quand le hasard fait rentrer de tels hommes dans le groupe des gens à gros ventre, ce ne sont ni plaintes ni récriminations qu'ils font entendre, mais des attaques aiguës et profondes qui ne se pardonnent pas.

Ils ne sont plus dans le ton : leur *la* est un *si* agressif et mordant. Là où les autres se picotent doucement pour établir leurs droits, avec des arrière-idées de réconciliation, des blessures envenimées et inguérissables sont faites par ces êtres qui, sentant vivement, s'exagèrent la portée des égratignures, et rendent des coups terribles, semblables, selon eux, à ceux qu'ils ont longuement supportés.

Combien d'intelligences ont ainsi apporté de bâtons dans les roues de leur propre carrosse ? Combien, sans le savoir, ont creusé devant eux des fossés que plus tard ils ne peuvent franchir ? Combien, toute leur vie, ont été tenus en suspicion et arrêtés dans leur développement pour s'être gendarmés inutilement contre le cercle dont il leur est défendu de sortir ? La vie de ces sensitives a été trop longuement prouvée par l'exemple d'un Jean-Jacques pour être développée à propos d'un comédien dont les auteurs dramatiques, ses contemporains, ne comprirent pas le parti à tirer.

D'un extérieur à la fois étrange et distingué, Racle eût certainement rendu service aux écrivains qui, sans craindre l'habit noir, ont su tirer de la vie moderne des effets dramatiques et comiques.

Ce fut surtout à la police correctionnelle que je compris Racle.

Le pauvre garçon, pour avoir fait preuve de plus de ressources que Quinola dans une comédie picaresque et réelle, comparaissait à la barre. Les événements sont encore trop présents à la mémoire des curieux pour que je leur donne du développement. Chacun sait qu'étant rencontré dans la rue par un ami qui allait tenter une démarche auprès de sa femme dont il vivait séparé, Racle intervint comme conciliateur auprès d'une belle-mère et de sa fille qui étaient hostiles à un mari dont la conduite n'avait pas été sans tort.

Suivant son habitude, Racle était en habit noir et cravaté de blanc.

Il aime ces sortes de costumes officiels, auxquels il communique des profils et des plis particuliers.

L'ami pensa qu'avec cette toilette, Racle jouerait à merveille le rôle d'un personnage officiel ; et comme le comédien n'était pas connu de la famille où il s'agissait d'imposer une volonté, l'affaire fut résolue en un clin d'œil.

Racle entra donc avec le nom de *Chévremont* et le titre de *secrétaire particulier du préfet de police*. Et vraiment le véritable secrétaire intime d'un magistrat si haut placé eût pu prendre Racle pour un collègue, quoique peu de comédiens échappent au masque des coulisses.

Aussi Racle qui n'a pas la bouche particulière aux gens de théâtre, inspira-t-il quelque terreur au tribunal ; les juges regardaient avec une sorte d'anxiété ce comédien qui, à la barre, pouvait aussi bien représenter un agent consulaire qu'un préfet, un administrateur intègre qu'un diplomate, un magistrat qu'un chef de division.

Les moralistes de tous les temps se sont vivement élevés contre le vice se parant du manteau de la vertu. Racle dut sa condamnation à sa cravate blanche, à son habit noir, à sa personnalité flegmatique. Son chapeau ne portait pas écrit en assez gros caractères : « Je suis l'acteur Racle » Un tel homme, avec un pareil physique, pouvait se glisser dans les réunions officielles, au milieu des autorités, en imposer au vulgaire par son grand air, et jouer dans la vie des comédies à la Gil Blas que n'admet plus le correct du dix-neuvième siècle.

Il faut rappeler que lors de l'arrivée du pseudo-secrétaire du préfet de police, venant mettre le holà entre deux époux divisés, un témoin était présent, qui, jugeant que la balance de la rue de Jérusalem penchait trop en faveur du mari, voulut défendre les intérêts de la femme. Racle qui l'écoutait froidement, tira un carnet de sa poche, griffonna quelques lignes au crayon en s'adressant au personnage officieux.

— Monsieur, dit-il, n'étiez-vous pas socialiste sous la République ? Une question de génie pour l'époque.

L'homme parut troublé et Racle, clignant de l'œil :

— Votre dossier est chargé, monsieur, souvenez-vous en.

Il y a peu d'hommes qui ne soient troublés par de tels mots. L'annonce d'un *dossier chargé*, faite par un secrétaire intime du préfet de police, calmerait les esprits les plus rebelles. Grâce à l'admirable pantomime du comédien, qui ne fit pas une faute, le mari obtint de sa femme tout ce qu'il désirait, et les deux compères s'en allèrent, se frottant les mains d'une comédie si bien jouée.

Mais à quelque temps les deux dames victimes de la supercherie, la fille et la belle-mère, allaient passer la soirée au théâtre des Bouffes-Parisiens, lorsqu'un personnage étrange, qui semblait une caricature animée de Carle Vernet, parut sur le théâtre.

— Comme ce comédien ressemble au secrétaire du préfet de police ! dit une des dames.

— Les mêmes allures, la même taille, les mêmes gestes.

— Et la voix, reprit la première.

— Une telle ressemblance est impossible... Il faut que ce Racle se soit joué de nous.

Une plainte ayant été portée contre le comédien pour avoir joué la comédie dans un intérieur tranquille, Racle ne nia pas qu'il eût prêté son talent de mime à un de ses amis pour l'aider à obtenir justice ; mais quoique le fond de l'affaire fût grotesque, Racle n'en fut pas moins condamné comme ayant usurpé des fonctions officielles ; mais à quelque temps de là, un acquittement en Cour d'appel permit à l'excentrique de continuer sans remord l'exercice de son art, dont il eût été fâcheux de priver momentanément le public.

Ainsi que tous les êtres dominés par leurs nerfs, Racle s'implante difficilement dans un théâtre. A peine entré, il en sort. Ce comédien, qui rêve un idéal dramatique élevé, manifeste les inquiétudes de son esprit par des propos pleins d'amertume pour ceux qui l'entourent. Il se montre dur en scène vis-à-vis des drôlesses qui prennent le plancher du théâtre pour un trottoir, et, fatigué, fatigant, inquiet et inquiétant, l'homme ne parut un moment recouvrer quelque tranquillité que sur la petite scène des Bouffes.

Ancien élève du Conservatoire, il en savait assez pour traduire les drôleries musicales d'Offenbach ; mais s'il était médiocre dans les parades mythologiques dont le succès étonnera peut-être nos petits-fils, je tiens à constater qu'il fut un comédien admirable dans un rôle qu'il s'était taillé tout entier, à propos d'une débauche spirituelle d'un des plus hauts personnages de la cour.

Ou l'acteur est porté par son rôle, ou il le porte.

Racle appartient à la classe de comédiens intelligents qui se révèlent tout à coup par quelques mots, par une physionomie autrement dessinée, par une entrée, par une sortie. Personnages de dernier plan sur lesquels l'auteur n'a pas compté, et qui, par l'interprétation particulière d'un habile comédien, deviennent les plus intéressants de la pièce.

Ainsi Racle sait dessiner des figures accessoires qu'il rend dominantes, mais ce sont des accidents dans sa vie, les auteurs n'ayant pas compris les ressources qu'offre son anatomie.

Racle a manqué à la scène du Palais-Royal, là où se sont affirmés tant de farceurs et quelques comédiens. Sur cette joyeuse scène, où ont été semées avec profusion un si grand nombre d'idées vraiment comiques, Racle, entrant en possession de la réputation après laquelle il court depuis une vingtaine d'années, eût senti ses nerfs se calmer, et certainement il fût devenu un grand comédien, chose rare à toutes les époques.

MOLINCHART.

OBSERVATIONS

Le talent de tourner un compliment pourrait se définir : l'art de tirer quelque chose de rien. Aussi ce talent fait-il toujours plus d'honneur à l'artiste qu'au sujet.

—

Un regard de femme ne fait tant de bien que parce qu'il caresse la bonne opinion que nous avons de nous.

—

Décidément femme qu'on ne domine pas domine ; l'homme gagne à rester le maître, le ridicule en moins, la paix en plus.

—

On est jalouse d'être aimée seule, mais non pas d'un seul.

—

Une calomnie, c'est le mal qu'on dit de nous ; la médisance, c'est le mal qu'on dit des autres.

ALFRED B.



UNE SOIRÉE CHEZ LE COLONEL


Rapport du 25 juin.

« Rapport du 25 juin 1864.
« Aujourd'hui rien de nouveau ; exécution du tableau de service journalier. »

« Note pour messieurs les officiers :
« Le colonel et Mme... recevront ce « soir le corps d'officiers, en grande te- « nue, sans hausse-col ; ces messieurs « sont attendus à huit heures et demie. »

Ainsi s'expriment, à la date dudit jour, le *Livre d'ordres* du régiment et le caporal de semaine, interprète, auprès des officiers, des décisions suprêmes.

Le colonel reçoit ce soir ! Grand émoi au régiment, qui est tout en l'air, depuis ses sapeurs jusqu'aux officiers supérieurs.

« Dis-donc, Hector, je vais mettre ma robe verte ? » demande Mme la capitaine des grenadiers du 1er. C'est la couleur favorite de Mme la colonelle. « Et puis elle est si simple, elle ! » — « Avis à cette pimbêche de Mme de....., qui mange en dentelles les appointements de son mari ! La femme d'un lieutenant !!... » Le reste se perd dans un double soupir... Le capitaine a bouclé son ceinturon et sa femme en a terminé avec son corset.


Le capitaine a bouclé son ceinturon, etc.

A huit heures et demie, heure militaire, les salons du colonel sont ouverts ; la musique est à son poste dans le jardin et les sapeurs aussi. Dans un coin, des verres et des bouteilles, en légion respectable, s'alignent sous l'œil vigilant du sapeur préposé à leur garde ; car les musiciens doivent se conserver le gosier humide, mais rien de plus ; les notes en pâtiraient trop.

Le caporal sapeur, avec sa barbe, ses galons, ses trois *brisques* et ses gants de fil blanc, se tient majestueux à la porte. A lui l'honneur d'annoncer et d'introduire les invités. A chaque personne qui arrive, sa voix de Stentor retentit vibrante ; et l'autorité a tout le temps de préparer son sourire ou sa dignité à l'occasion.


Le caporal-sapeur se tient majestueusement à la porte.

Tout d'abord, chacun va s'incliner devant le colonel, puis devant madame, et subir, selon les sexes respectifs, l'inspection de regards non moins olympiens que minutieux. Aussi, messieurs les officiers, qui ont l'honneur de défiler sous l'œil inquisiteur du maître, sont-ils rigoureusement à l'ordonnance du journal militaire : la botte vernie et les gants beurre frais ont seuls trouvé grâce. Pour les dames : liberté dans les couleurs et dans les rubans, selon le budget, mais jusqu'à concurrence de la toilette de Mme la colonelle inclusivement.

Dans les présentations aux maîtres de céans, quelques-uns commencent par présenter leurs hommages à Mme la colonelle ; sur cette question d'étiquette, le régiment est partagé en deux camps : d'un côté les moustaches en brosse, qui ne connaissent que le règlement, et vont, sans broncher, toucher la main que tend le colonel ; de l'autre les moustaches en croc, les *gandins* qui savent tout..... et presque pas de théorie où, du reste, il n'est pas question de dames à l'article : « *Marques extérieures de respect.* »


D'un côté les moustaches en brosse. De l'autre, les moustaches en croc.

Mme la colonelle donne gain de cause à ces derniers, en les accueil-lant de son plus gracieux sourire.

Cependant les salons se remplissent : dans premier, se tiennent le colonel, adossé à la cheminée, et, à sa droite, les gens sérieux, la tête de colonne de son régiment ; vis-à-vis, madame trône au-dessus des dames de sa cour, assises par ordre hiérarchique ; autour, papillonne la jeunesse dorée ; car les femmes sont les dispensatrices des grâces maritales ; les sous-lieutenants le savent bien ; et ils plantent leurs jalons pour l'occasion prochaine. Du reste, de ce côté, on s'abîme en douceur. Les mains de Mme X... et ses bras rouges ont les honneurs du tapis. — « Tiens, comme la petite mamz'elle X... est coiffée ! Qu'est-ce qu'elle a sur la tête ? » — « Ah ! c'est le perruquier de la compagnie qui l'a coiffée ! s'écrie Mme des grenadiers du 1er en étalant sa robe verte, Hector l'a vu après dîner monter chez son père. »

En ce moment, la porte s'ouvre, des retardataires arrivent : la voixdu sapeur annonce :

« M. le lieutenant de..... et Mme de..... »



Un sapeur avec des glaces, des verres de punch et des chopes.



Le lieutenant de. . et madame de. .

Les hommes se lèvent ; Mme de.... est une femme du monde et une jolie femme. Le colonel fait quelques pas à sa rencontre ; Mme la colonelle ramasse son mouchoir brodé que le hasard a fait tomber à ses pieds ; les dames chuchottent :

« Peut-on se faire attendre ainsi chez le colonel ! La femme d'un lieutenant !

« Voyez-vous, dit Mme la trésorière, cette petite futée ? Elle nous éclabousse toutes ! Elle fait son entrée ! Et ces messieurs la dévorent ! »

« Oh ! les hommes ! » s'écrie la femme du major, qui est escortée de deux grandes filles, en âge d'être pourvues. »

Cependant la jeune femme et son mari se sont aventurés dans l'avenue humaine, qui conduit au colonel, sous un feu croisé de regards.

Par bonheur, Mme la colonelle se trouve ravie de la toilette de bon goût, mais fort simple, de Mme de.... ; et lui offre une place près d'elle. Les conversations reprennent leur cours. Les dames causent chiffons, les hommes guerres et siéges. Un adjudant-major, à cheval sur les évolutions de ligne, détaille un plan de campagne de son cru à l'usage des Polonais, des Confédérés et des Danois, tout à la fois ; comme l'on peut facilement l'étendre à d'autres, on fera bien de s'en servir pour les Ouled-Sidi-Cheik. Le commandant du troisième bataillon, qui a fait l'expédition de Chine, possède une recette infaillible pour mettre la main sur Juarez, celle qui a failli réussir pour le Fils du Ciel : « C'est de le surprendre au lit..... Le Fils du Ciel n'a eu que le temps de se sauver. Sans cela, nous le tenions ! » — Et Juarez court encore. Quant à l'opposition, il n'en est question que pour mémoire.

« Savez-vous quev ous n'êtes guère galants, messieurs, minaude Mme la colonelle ; on va faire un peu danser ces dames..... » Elle se retourne vers son état-major, à elle, qui sourit d'aise.

La jolie Mme de... se met au piano ; le colonel lui-même la conduit, avec tous les égards, vers le tabouret fatal. Émotion contenue dans la partie féminine.

Bah ! qu'importe, pourvu que l'on danse. Les filles du major s'en donnent à cœur joie ; et Mme de.... se joint à elles, après avoir mis le piano en train, à ce que dit un sous-lieutenant dans l'oreille de son voisin ; elle laisse le tabouret à la sœur du lieutenant-colonel, vieille fille qui a de longue date oublié ses prétentions.

Deux sapeurs, avec des glaces, des verres de punch et du sirop, imposent une trêve au piano et à la *danse ;* il n'en est pas de même pour les musiciens, dans le jardin, ce qui fait très peu l'affaire du chef de musique, condamné au supplice de Tantale, à la vue d'un salon où Mme la Colonelle a condescendu à installer une table de jeu.

Ce salon est le mieux rempli ! Serait-ce un refuge pour ceux qui ne veulent pas l'œil du maître ?..... Ici l'étiquette est bannie pour le plus grand contentement de ceux qui *n'aiment pas le monde*.



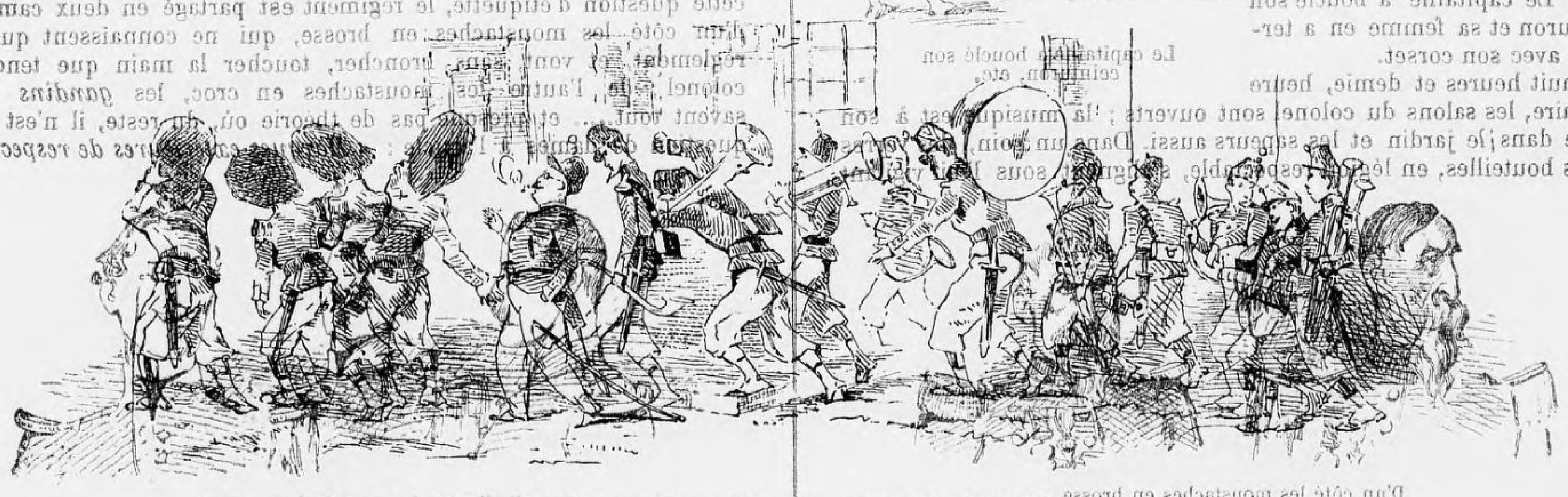
Un quadrille.

..... « Minuit ! » Comme il n'est pas de plaisir sans fin, l'inévitable adjudant-major de semaine rappelle que le général a ordonné promenade militaire pour le *matin*. — « C'est juste, dit le colonel, se levant avec sa femme qui fait la moue ; ce *matin*, à cinq heures, il faut être sur pied ; mesdames et messieurs, je vous remercie d'avoir bien voulu honorer mes salons de votre présence. Je ne vous retiens plus. » Il dit.

« La séance est levée ; libres sont ces messieurs d'aller reposer jusqu'à cinq heures ; les joueurs, trouvant que cela ne vaut pas la peine, vont continuer au cercle leur partie interrompue. Le colonel et madame s'endorment, fiers d'avoir si bien reçu leur monde, sans oublier les musiciens et les sapeurs, qui ont grand peine à retrouver la porte de la caserne.

F. D'A.





Sans oublier les sapeurs et les musiciens, qui ont grand'-peine à retrouver la porte de la caserne.

LA REINE DES TOQUÉS

—

J'ai connu une préfecture du Midi qui était devenue la plus douce des préfectures, par la présentation inattendue, dans les salons de M. le Préfet, d'une cantatrice qui avait le bon esprit de cacher ses amants et d'avoir *de la tenue.*

M. le duc de M....y — (ce n'est pas Montmorency) c'est Montg.... — avouez qu'on n'est pas plus discret — avait beaucoup fréquenté à Paris les salons de cette charmante personne qu'on avait surnommée à l'Opéra : *la Reine des Toqués*. Elle arriva un beau soir, parut au théâtre, fit florès par sa beauté, le goût de ses toilettes et le charme qui s'attache à ces êtres destinés à mourir jeune. On en parla beaucoup chez le Préfet, les femmes elles-mêmes l'aimaient déjà tant elle était peu coquette.

M. de M....y assura qu'elle n'avait pas d'amants, ou, du moins, qu'elle cachait discrètement ses liaisons ; bientôt, on ne parla plus que d'elle, on alla même jusqu'à proposer de la recevoir aux bals du Préfet. — Une cantatrice ! .. En province !... Quel scandale !...

Elle y vint, calme, douce, mystérieusement vêtue, sans diamants, elle fut simple, discrète ; la Préfète, une blonde parisienne exilée, la déclara charmante ; huit jours après, elle dînait à la Préfecture.

La Reine des Toqués, vers le second service, déclara qu'elle avait des oppressions et demanda à desserrer son corset, on y accéda de grand cœur. Elle répondit à toute chose avec une grâce parfaite, elle causa administration en femme habituée à rouler des cigarettes pour l'un des plus habiles ministres de l'intérieur ; on parla toilettes, elle apporta des idées fraîches et originales, elle soutint une thèse contre le préjugé qu'ont les femmes de se coiffer en fleurs artificielles, au lieu de tresser elles-mêmes des bruyères roses ou blanches, des roses où des camélias suivant la saison.

On servit le café — les hommes, suivant leur affreuse habitude, se séparèrent et gagnèrent le cabinet du Préfet où ils allumèrent leurs affreux cigares ; *la Reine des Toqués* ne s'en émut point et tira de la poche de sa robe un adorable petit sachet contenant du latakié et des *papelitos* espagnols, on parlait de Verdi, elle s'animait et ses joues pâles se coloraient d'une légère teinte rose, elle roulait dans ses jolis doigts ses cigarettes mignonnes.

Quand elle eut aligné sur un guéridon cinq ou six *papelitos*, elle sembla implorer la Préfète, disant qu'elle était souffrante, et que le latakié lui procurait un léger enivrement qui la calmait ; du reste, le latakié est si peu du tabac ! La Préfète subissait le charme, elle permit, et *la Reine* se prit à fumer avec une aisance d'allures qui excluait toute idée de scandale prémédité, on causa fumée, la femme du Procureur Impérial, Mme de R., avoua que son frère la faisait fumer en cachette et que ce n'était pas si désagréable. Une jeune Sous-Préfète très-gentille mourait d'envie d'essayer, *la Reine* préfecture lui tendit un papelito, et, une demi-heure après, toute la fumait.

Mais les salons s'emplissaient de grandes femmes, sèches, longues ; des femmes de commandant de gendarmerie, des inspectrices des haras en bois, des gardes générales en fer blanc, vinrent saluer Mme la Préfète ; on se mit au whist, on cherchait des yeux la cantatrice qui refusait de paraître. — Elle n'aimait pas le monde, elle savait le préjugé qui s'attache à sa profession : dans l'intérêt de la Préfecture, elle préférait la douce intimité à laquelle on voulait bien l'admettre. On délégua la plus revêche des directrices des postes, une veuve de la grande armée ; elle se rendit à tant d'instances.

Une heure après, elle était au piano, ardente, inspirée, chantant le finale de *Norma.*

Qual cor perdisti
Quest'ora horrenda
Ti meni festi

Les conseillères municipales en bois ne se rendaient pas bien compte de ce qui se passait, mais l'émotion les gagnait. *la Reine des Toqués* fut charmante, on insistait pour qu'elle chantât encore, un conseiller de préfecture s'offrit à apporter les mélodies de Schubert, et l'inspectrice des haras, qui protestait contre tant de charmes, se rangea du parti de chacun. Les *Plaintes de la jeune fille* l'avaient désarmée.

Un mois après, sans qu'on s'en aperçut, toute la préfecture était séduite. Les dames y dînaient sans corset et fumaient des cigares, le soir, les jeunes substituts, sans s'en apercevoir, introduisaient dans leurs froids quadrilles des ritournelles cancanesques, on commentait les procès en séparation, et on trouvait la société de ce temps-ci, et la cantatrice elle-même, un peu bégueule.

A. A.

MON CONSEIL D'ADMINISTRATION

—

« Monsieur X. est averti que le Conseil de la Compagnie se réunira le jeudi 11 courant, dans la salle des séances ordinaires. »

Ma nomination est de très-fraîche date et je pars avec le plus vif empressement. J'arrive à trois heures moins un quart. Personne ! Je me trompe, j'aperçois un monsieur qui déguste un verre de Xérès. Echange mutuel de politesse, puis le monsieur reprend son verre, et rubis sur l'ongle, en vide le contenu.

Un quart d'heure se passe. — Monsieur est sans doute monsieur X ? — En effet, monsieur. — Un verre de xérès ne vous effraie pas ? — Nullement, monsieur. — A votre santé, monsieur. — A la vôtre.

Trois heures un quart, personne encore ! — Monsieur fumerait bien un cigare ? — Comment donc, monsieur, avec plaisir.

On allume un cigare, et trois heures et demie arrivent sans trop de peine. — Un verre de porto, monsieur ? — C'est que..... — Il arrive de Lisbonne, en ligne directe. — Ah ! il arrive de Lisbonne ? — Nous le recevons par l'entremise de la maison Costa di Carra. — J'accepte, alors.

Le porto est exquis, aussi je crois pouvoir me permettre d'en déguster deux verres. — Ne suis-je pas actionnaire ?

Quatre heures moins un quart, arrivent deux messieurs. — Bonjour, cher, disent-ils à mon voisin. — Messieurs, votre bien dévoué. — Connaissez-vous l'ordre du jour ? — Ma foi, nullement. — Alors, vous supposez qu'il n'y a aucune question importante à discuter ? — Je l'ignore, en vérité ! — Tant mieux ; je suis attendu chez le duc de ... une affaire importante. Vous permettez ?... — Comment donc !

Le monsieur signe le registre de présence, soit 52 francs, 75 centimes à émarger, et s'apprête à s'éloigner. — Comment ! tu t'en vas, baron ?... — Mon Dieu oui, j'ai affaire. — Quelle heure est-il donc ? — Quatre heures.... — Quatre heures, déjà, et Amanda qui m'attend ! Vous permettez, messieurs ?

Il signe le registre de présence, et avant de partir, il se verse un verre d'Alicante. — A votre santé, mes chers collègues.

Tout le monde s'incline et ils sortent. — Je vois, me dit alors mon premier interlocuteur, que la séance sera nulle aujourd'hui, et si vous le permettez, monsieur, je vous fausserai compagnie pour rejoindre ma femme, qui compte sur moi pour la conduire chez madame de B... — Ma foi, si vous le permettez, j'imiterai votre exemple, monsieur, car je ne sais pas ce que je puis faire seul ici. — C'est vrai, mais avant de partir, croyez-moi, vidons le coup de l'étrier.

Cette fois on se verse une ample rasade de frontignan muscat. — Au revoir, monsieur. — Monsieur, votre tout dévoué.

Mais, au moment où nous allons sortir, entrent quatre nouveaux personnages, puis un cinquième et un sixième ; ce dernier est le secrétaire général. — Eh quoi, messieurs, vous vous éloignez déjà ? — Comment déjà ! mais il est quatre heures et demie. — Vous faites erreur ! — Voyez plutôt. .. — C'est vrai, ma foi ! — En vérité, je ne croyais pas que l'heure fût aussi avancée ; ma foi, messieurs, si vous m'en croyez, nous remettrons la séance à un autre jour.

Tout le monde en chœur : — Avec plaisir !

X,

CHOSES ET AUTRES

—

L'Ambigu, de plus en plus comique, voyant le soleil revenu, jette des blocs de glace autour de ses naufragés..., si bien que les héros de M. Dennery n'inspirent plus aucune sympathie. — « Sardanapales ! » dit le bourgeois s'essuyant le front.

—

Quand je vous le disais, que la musique allait tout envahir ! La Porte-Saint-Martin va décidément nous donner *le Barbier*. Belles dames, restez à la campagne ; le *Barbier* de la Porte-Saint-Martin n'est pas fait pour vos délicates oreilles. — Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que le même théâtre va nous donner aussi la *Norma*. La *Norma* est déjà au Théâtre-Lyrique. Si l'on se met à jouer la *Norma* sur tous les théâtres de Paris et des départements, je sais bien que cela n'offre aucun caractère politique ; mais en sommes-nous là ?

—

La province continue à fournir une certaine quantité de circonstances atténuantes, qui attestent d'une sympathie vraiment touchante à l'égard des

criminels. — Dans le Pas-de-Calais, un ouvrier porte une poutre sur le chemin de fer, dans le but très avoué de faire sauter le train et de tuer cinq cents personnes..., le tout pour se venger d'un chef de gare qui n'était pas dans le train. Cette dernière circonstance a paru atténuante au jury.

—

Il y a mieux. Dans la Loire, un fils étrangle son vieux père ; la mère est complice... sans raison... pure cruauté... Le jury de la Loire n'est pas comme Solon : il admet le parricide... circonstances atténuantes.

Il est vrai que les deux bourreaux avaient placé la face du mort dans le courant d'un ruisseau. On a dit que c'était pour déjouer les soupçons ; mais le jury a pris cela pour une attention délicate.

—

On annonce un trente-septième prétendant à la couronne de Slesvig-Holstein. Celui-là, que l'on ne désigne encore que par une initiale, se serait assuré la protection de Timothée Trimm.

—

On annonce aussi deux brochures, l'une parue, l'autre à paraître. Celle parue s'appelle, je crois, la *Question électorale*, et est signée Emile Augier. Le *petit-fils* de Giboyer en est très-content.

La seconde, à paraître, sera de Renan. Elle sera intitulée : *Ma situation.* Voilà un sujet que je crois fort digne d'intérêt pour M. Renan, mais qui intéresse médiocrement la Chine et le faubourg Saint-Antoine.

—

Leurs Excellences japonnaises avaient annoncé qu'elles nous resteraient tout l'été. Les voilà parties. On se perd en conjectures sur ce départ subit. Serait-ce qu'après avoir fait une foule insensée de commandes à tous les marchands de Paris, Leurs Excellences se seraient ravisées, et, calculant la profondeur de leur bourse.... Dire que cela ne corrigera pas les marchands de faire crédit aux étrangers!

—

J'avais annoncé, sur un renseignement erroné, que M. Delamarre faisait élever une statue à *Vermout.* Il n'en est rien. On s'est contenté de tirer dix mille mouchoirs de poche avec l'image de Vermout. De cette manière la gloire ne coûte pas, elle rapporte. Tout le dix-neuvième siècle est là.

—

Les statisticiens sont très-amusants. Ils viennent de calculer que les dollars d'argent composant la dette américaine couvriraient un espace de terrain de près de 90 milles. Je vous demande un peu la belle nouvelle! Si seulement les deux partis avaient eu l'idée ingénieuse de couvrir réellement cet espace de leur argent, les résultats eussent été tout autres. Je me tromperais bien si, les deux armées se jetant à la fois sur la monnaie, la guerre n'en eût pas fini du coup. Avis aux belligérants futurs.

—

On vient de retrouver (non, pas des poteries romaines)... un descendant de Shakspeare. Il n'a pas le sou. Le *Times* dit : « Surprenant, si c'est vrai ! » — La *Vie Parisienne* dit : « Bien plus surprenant si ce n'est pas vrai. »

—

Un bon état pour ceux qui hésiteraient à se faire prétendants au trône du Slesvig-Holstein. — L'Académie française décerne encore des prix d'éloquence. Comme il n'y a plus jamais qu'un seul concurrent, l'Académie demande une personne de bonne volonté pour le second prix. Il suffira d'un certificat de bonne vie et mœurs.

—

Il y a une chose effrayante lorsqu'on lit les journaux, c'est le nombre énorme de crimes impunis dont on découvre les traces des mois ou des années après la mort de la victime. Un magistrat dont je cultive l'amitié avec assiduité, — en cas de malheur, n'est-il pas vrai ? — me disait que la justice atteignait environ la dixième partie des crimes commis : 9 meurtres ignorés contre 1 que l'on connaît ; 9 personnes qui meurent en apparence de leur belle mort, — *belle mort* m'a toujours paru une jolie expression, — et qui, en réalité, sont victimes d'un assassinat ! — Cela rappelle ce chaudronnier dont parle Balzac, qui, chaque matin, sucrait la tisane d'un monsieur auquel il en voulait en y trempant pendant quelques minutes une petite rondille de cuivre suspendue au bout d'une petite ficelle. Le buveur s'éteignait, s'éteignait, et quand il fut éteint, on trouva que le bon Dieu avait été bien sévère. Un si brave homme, un si beau coffre !

—

Je lis dans les annonces un entre-filet commençant par ces mots : *Exhaussement du front.* — Il s'agit d'un quelque chose quelconque qui fait tomber poils et cheveux, sans douleur et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. A-t-on idée qu'il y ait en France assez de gens désirant avoir le front plus haut que nature pour que les exhaussements de front puissent réaliser des bénéfices ? — Il paraît, quoiqu'il en soit, que l'établissement marche très bien. — On parle d'une machine à vapeur à exhausser de toute beauté. Les dimanches et fêtes on n'exhausse que jusqu'à midi. — Des personnes du sexe son spécialement attachées à l'exhaussement des dames.

Ça ne fait rien, voilà une industrie qui met au second plan les noircisseurs de verres pour les éclipses, les tourneurs de mâts de cocagne en chambre, les souffleurs d'yeux sur le bouillon, et tant d'autres. — Ce qui m'arrêterait dans ce travail du front c'est le rhume de cerveau. Il paraît que c'est terrible pour cela.

—

J'ai l'honneur de connaître assez particulièrement le maire du bourg auprès duquel j'habite. Il m'estime, j'ose le dire, et sa confiante amitié le pousse quelquefois jusqu'à verser dans mon cœur le trop plein du sien. Ce qui l'afflige surtout c'est l'état déplorable des mœurs parmi ses administrés. L'état des routes n'est pas très satisfaisant non plus, mais dans les temps secs, ça va encore ; tandis que les mœurs... été comme hiver, mon cher monsieur, c'est déplorable ! J'en ai référé au préfet, qui m'a répondu : « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Employez votre autorité pour ramener les populations dans le droit chemin du devoir et de la morale. — Bien obligé. »

— Vous avez les gendarmes pour vous.

— A peu près pour moi. J'en ai un de sûr, les deux autres sont douteux. Tenez, vous voyez bien là-bas cette grosse bergère qui tricotte sur la route en sifflant son chien ?

— Oui, très bien ; elle est énorme, votre bergère.

— Oh ! c'est un embonpoint accidentel, mais qui se renouvelle chaque année. Voilà douze ans que je porte l'écharpe ; elle n'a pas manqué une seule fois à ses habitudes. Tous les ans je la fais venir :

— Eh bien ! la Sophie, vous voilà donc encore dans le même état ? Et le père, malheureuse, et le père ?

— Ah ! pour ce qui est du père... j'ai pas remarqué, monsieur le maire, je l' connaîtrais, c't' homme, que je l' dirais, ben sûr.

— Mais, malheureuse !... Vous comprenez, je suis hors de moi. J'ai été jusqu'à lui offrir 50 fr. par an si elle voulait changer ses habitudes ; si elle voulait s'engager à...

— Comme ça, monsieur le maire, ça serait un petit sous-seing comme quoi...

— Oui, enfin, un engagement.

— Eh ben ! si j'étais pas une honnête femme, j'accepterais tout de même ; mais c'est pas la Sophie qui promettrait pour ne pas tenir.

Puis en riant, elle ajouta : « Tout ça c'est des piéges que monsieur le maire me tend. »

— Voilà, mon cher monsieur, le sens moral de mes administrés.

— Je vous en fais mon compliment.

—

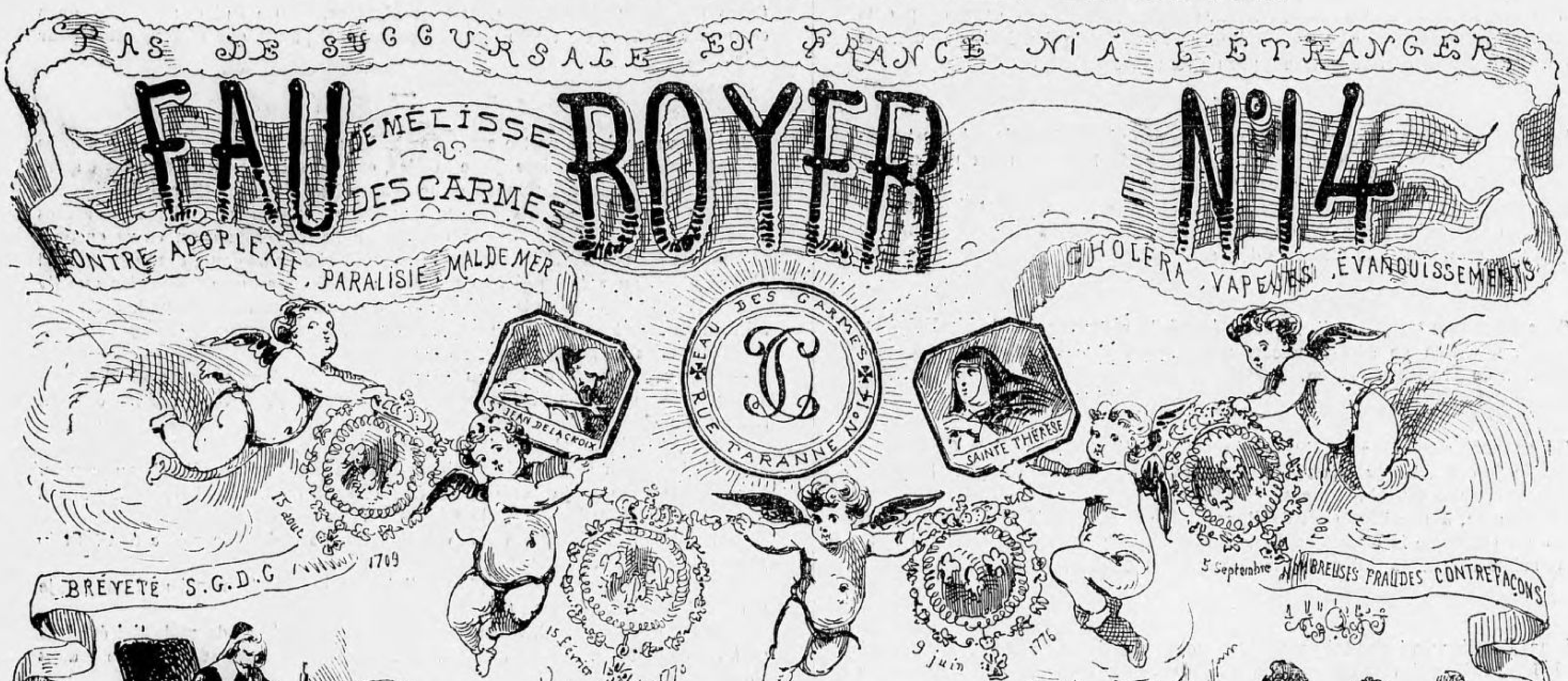
Depuis quelque temps, la grave question, soulevée parmi les savants, de savoir si les êtres organisés avaient pour cause primitive des œufs, des germes en suspens dans l'air, ou bien si la matière elle-même enfantait de toutes pièces des êtres organisés, — est descendue dans le domaine public. Grâce à l'ardeur des deux savants champions, le venin n'a pas tardé à entrer dans le royaume de la science. A l'heure qu'il est, on est athée si on suit le cours de M. Pouchet, on est au contraire bien pensant si l'on écoute la parole de M. Pasteur. C'est singulier, mais c'est ainsi. Etes-vous matérialiste, libre penseur, athée, ou bien catholique fervent, idéaliste ? Croyez-vous aux œufs, n'y croyez-vous pas ? Il faut vous décider. Le droit divin ou le suffrage universel. La liberté de penser ou l'obéissance aux doctrines. L'occupation de Rome ou sa non occupation. La Pologne ou la Russie. Le bien ou le mal. La paix ou la guerre... Voyons, madame, dépêchez-vous d'avoir une opinion, croyez-vous aux œufs ou n'y croyez-vous pas? Songez que la question Renan se mêle à tout cela, menaçante, envenimée, que les injures pleuvent de toutes parts, que la foi religieuse envahit Paris comme la lave d'un volcan, qu'on commence, dans l'intérieur et sur l'impériale des omnibus, à soulever les plus fines questions du dogme, tandis que la voiture marche : qu'il y a même des personnes scrupuleuses qui demandent, non sans quelque raison, que les conducteurs et les cochers soient soumis, avant d'entrer en fonctions, à une profession de foi philosophique et religieuse... Encore un coup croyez-vous aux œufs ? Le doute n'est plus permis, il faut se prononcer. Notre avenir éternel, l'estime de nos voisins, notre position sociale en dépendent. Eh bien ! le dirai-je, je suis fort embarrassé. — Il me serait agréable d'être bien noté, à coup sûr, et je me rangerais volontiers du côté des œufs, quoiqu'en principe je les digère avec difficulté. Si seulement M. Pasteur voulait bien me dire d'où viennent ces milliers de millions d'œufs de toutes sortes encombrant de toute éternité l'athmosphère. Mais M. Pasteur ne s'explique pas à ce sujet. — Je crois qu'il cache son jeu, — et assure simplement que c'est *le bon Dieu qui l'a voulu ainsi.*

D'autre part, je ne serais pas très éloigné de me ranger du côté de M. Pouchet, qui jure sur sa tête qu'il n'y a jamais eu d'œufs dans l'air, mais que les êtres animés sont enfantés par la matière elle-même. si M. Pouchet voulait me faire quelques révélations sur cette génération spontanée ; mais M. Pouchet se tait aussi, — cacherait-il également son jeu ? — et assure que *c'est le bon Dieu qui l'a voulu ainsi*;

Je conclus de tout cela que M. Pouchet et M. Pasteur sont aussi ignorants l'un que l'autre sur la génération elle-même, et qu'ils ne se disputent avec tant d'énergie qu'à cause de l'adjectif à mettre après ce substantif inexplicable. — Entre nous je ne vois pas grande difficulté à ce que M. Pasteur embrasse M. Pouchet et réciproquement.

X.

L'EAU DE MÉLISSE DES CARMES, DE BOYER





L'EAU DES CARMES

Facilitait chez Richelieu les hardies conceptions qui ont fait de lui le plus grand politique.



La Renommée conduit dans l'univers la voiture de M. Boyer.



Combien de ces charmantes femmes qui faisaient les délices de la cour de Louis XIV, seraient mortes de fatigues sans l'Eau de mélisse des Carmes.



EXCELLENT APÉRITIF

— Mon cher tu vas dîner avec nous, sans façon.
— Impossible, je sors de table.
— Avale trois gouttes de l'Eau des Carmes de Boyer et tu auras plus faim qu'avant.



EXCELLENT DIGESTIF

Il viendra bien à bout de manger tout cela, n'a-t-il pas son flacon d'Eau des Carmes.



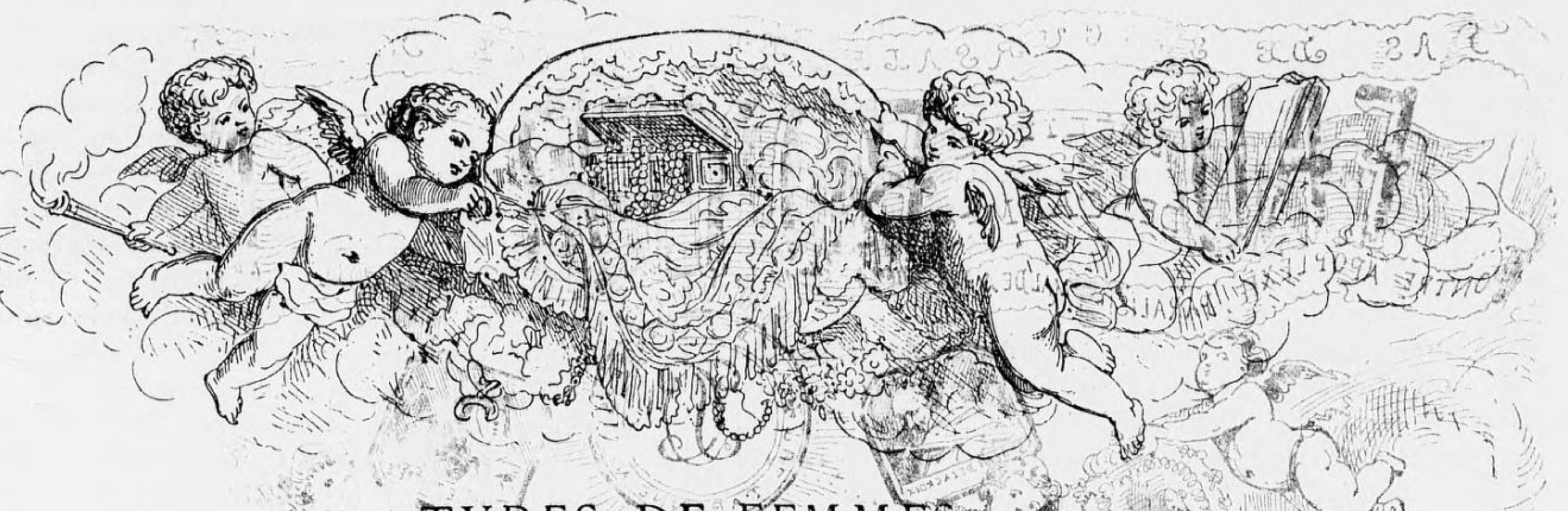
Cet auteur dont nous admirons la fécondité merveilleuse, n'aurait jamais pu arriver à son dixième volume sans l'Eau de Boyer.



— Et vous m'offrez, comme garantie du prêt, la fortune que vous laissera votre vieux parent?
— Dam! il a 80 ans!
— Oui, mais il boit de l'Eau des Carmes et il passera la centaine.



— Vous n'allez pas aux eaux?
— A quoi bon, on va très loin chercher la santé, moi je n'ai qu'à aller chez M. Boyer, et je me porte à merveille.



TYPES DE FEMMES

I

FROU-FROU LA PARISIENNE

Accusée! votre âge?—On lui donne généralement trente ans, mais elle n'en prend que vingt-six, et comme elle ne garde rien pour elle, Frou-Frou donne les quatre autres à ses amies intimes.

Elle est née dans un milieu élégant, disloqué par des revers et désuni par des passions; aucun signe étrange n'a présidé à sa naissance : « Les vents étaient à l'amour, l'horizon était en feu. » Peut-être devrons-nous un jour invoquer comme atténuantes ces circonstances atmosphériques.

Cependant, sa vie s'écoula douce et paisible jusqu'à l'âge ou sans qu'on y prit garde, elle devint une belle jeune fille; elle avait la taille ronde et souple, la main psychique, le sein un peu bas comme les femmes de qualité et les cheveux rebelles sous le peigne. D'épais petits tortillons, cheveux follets et indisciplinés, couvraient la nuque et attiraient invinciblement les regards, donnant à réfléchir aux valseurs peu naïfs.

Les yeux étaient bleus et constamment cerclés d'un ton brun, comme si l'ange dispensateur des rèves eût fait naitre, chaque nuit, des désirs inassouvis; la bouche était sensuelle, et les narines, colorées en rose, se gonflaient légèrement en même temps que ses yeux se voilaient, lorsqu'elle respirait une fleur ou qu'elle pressait sur ses lèvres sa tourterelle.

Parfois, lorsque la soirée était orageuse et l'air chargé de nuages, brodant quelque virginale tapisserie, assise auprès de sa mère, la jeune fille tressaillait dans tout son être sans qu'on sut pourquoi, et son père disait quittant son journal : « Qu'est-ce qu'elle a donc, ta fille?»—On consultait le docteur, un fin vieillard, qui avait connu les dernières marquises du dix-huitième siècle, il disait tout haut : « Ce sont les nerfs, » et répétait tout bas : « C'est un tempérament, il n'y a rien à faire. »

Un soir, on présenta à la jeune fille, d'une façon très cérémonieuse, un beau cavalier qu'elle connaissait depuis longtemps; elle comprit à demi-mot, l'examina froidement, trouva qu'il ne manquait ni de grâce ni de distinction, qu'il avait la main petite et le geste noble, qu'il s'habillait bien et parlait lentement; elle dit donc sans regrets le *oui* solennel. Ses aspirations avaient un but, ses désirs prenaient une forme, elle se précipita sur cet amour avec un peu plus de passion qu'on n'en attend d'une jeune fille. N. *** (vous pensez bien que je ne dirai pas son nom, qui est resté celui de sa femme) eut le tort de croire que Mignonne aimait l'amant, tandis qu'elle aimait l'amour. — Tout ceci est vulgaire, allons au fait; elle prit un amant, jour pour jour, deux ans après son mariage.

Elle refleurit et dissimula mal ses émotions, on la vit au bois, mollement étendue dans sa voiture, portant, avec toute l'imprudence de l'amour vrai, de gros camélias rouges à son corsage, et plongeant ses regards indiscrets dans les plus humbles coupés. — Le soir, au théâtre, elle fouillait du bout de sa lorgnette les bancs obscurs des fauteuils, et un observateur attentif l'eût vue porter de temps en temps son éventail à ses lèvres en regardant une baignoire mystérieuse, elle retardait à dessein la sortie pour envoyer à son amant un dernier regard.

Un jour, dans son propre salon, on mit en suspicion le mérite d'un jeune homme froid, concentré, qu'elle recevait souvent. Elle se leva comme une lionne irritée et le défendit avec la plus imprudente spontanéité. Le lendemain, ses amies répétaient à qui voulait l'entendre qu'elle jetait son bonnet par dessus les moulins, alors qu'elle ne faisait, tout au plus, qu'user de politesse à leur égard. Le danger l'attirait invinciblement, les obstacles l'exaspéraient, elle achetait ses femmes de chambre et se sauvait à ses rendez-vous par les escaliers de service. En route pour les Italiens, elle faisait arrêter pour aller *lui* montrer sa coiffure nouvelle, qu'elle emportait froissée sous les baisers. Bientôt, il y eut un scandale qui fit quelque bruit. — Une lettre saisie, comme toujours. —Vous voyez cela d'ici! —Les hommes sont si bêtes!

Le mari n'était pas tendre. — L'amant reçut un bon coup d'épée, — Frou-Frou devint veuve aux yeux du monde et fut séparée de son mari. N. *** fit bien les choses, du reste, la pension fut large et religieusement servie. Lindor se trouvait ainsi à la tête d'une maîtresse à laquelle la société ne pouvait pardonner un scandale qu'à la condition de se vouer à son amant, c'était un cas imprévu. Ce n'était point son affaire. Un soir, Lindor écrivit une lettre qu'il fit remettre à sa maîtresse, et se sauva assez cavalièrement de ce bagne, où il voyait condamné à la tendresse à perpétuité...

Six années se sont écoulées depuis, et ce temps de la vie de Froufrou a été donné d'abord au mari d'une de ses amies intimes, puis à un bel officier de guides, puis à un grand peintre. Le monde s'était retiré d'elle à la suite du premier éclat, elle n'avait plus de concessions à lui faire, et devint peu à peu le type singulier qu'elle est aujourd'hui.

Tenez, la voilà qui marche devant nous dans la rue; elle est mise à ravir, elle a ses petits tirets relevés, et on soupçonne le bas de sa jambe; elle marche sur la pointe des pieds et sautille sur chaque pavé comme une bergeronnette qui craint de mouiller ses plumes, la pluie l'attire, et elle est femme, s'il vient à pleuvoir, à descendre de voiture pour avoir le droit de relever un peu plus qu'il ne convient par un beau temps, ses jupes toujours si fraiches.

J'esquisse sans ordre les traits qui la peuvent peindre. C'est la créature la plus occupée de Paris : elle a des côtés grande dame et des instincts de lorette. Elle a un groom qu'elle sonne à sept heures, et quand Paddy entre en se frottant les yeux, il est toujours étonné de

voir que madame a déjà écrit cinq ou six lettres qu'il lui faudra porter aux adresses les plus hétérogènes. Elle écrit à un vicaire de Saint-Louis-d'Antin pour la Société des Bons-Pauvres; — à sa modiste pour son chapeau; — à son amant pour son cœur; — à son notaire pour ses affaires; — à ses amis pour rien du tout.

Elle est de toutes les institutions de charité, et malgré ce qu'on devine de sa vie, les dames du faubourg Saint-Germain lui font la cour pour qu'elle tienne un comptoir le jour des ventes de charité, car elle connaît tout Paris, et ne craint pas de forcer un peu la nuance du sourire en faveur des orphelins.

Elle fait nommer celui-ci, décorer celui-là, donner des commandes à des artistes; elle ne sort pas des grandes administrations: banquiers, chemins de fer, Crédits quelconques, et depuis le secrétaire général jusqu'aux derniers employés, tout le monde la connaît. — Elle n'y fait jamais antichambre; les chefs de division l'appellent « belle dame » et le secrétaire particulier a toujours peur de la tutoyer devant son supérieur.

Ce sont *ces messieurs* qui l'ont appelée Frou-Frou... Vous comprenez, on taille sa plume, on s'ennuie... Frou-Frou... On entend un petit bruit charmant... une robe de soie qui frôle les murs étroits du couloir... Ah! voilà Frou-Frou!... C'est bientôt fait; huit jours après, tout Paris connaît cela.

Frou-Frou a beaucoup d'esprit, mais elle est très-ignorante et ne sait absolument rien de la vie, elle demande à un magistrat une commutation de peine et des crédits pour une commune à un député. — C'est la plus charmante petite niaise qu'on puisse voir pour tout ce qui touche à la vie pratique. — Elle ne doute de rien, et cause comme un moulin à vent... et patati et patata... et le conseil d'administration, et l'injustice qu'on a faite à M. un tel, qui n'est encore que chevalier, et la commission! et *ces messieurs* du Crédit! et M*** qui lui fait la cour! — C'est un autre tic très-développé chez elle, — tout le monde lui fait la cour, et vingt fois par jour, en parlant du plus absorbé des conseillers d'État, elle ouvrira la parenthèse : « vous savez qu'il est très-amoureux de moi. »

Frou-Frou n'a pas, à proprement parler, de salon; elle est du demi-monde tous les jours de l'année où elle ne se sauve pas la charité. Quelques graves personnes à cheveux blancs, que son babil amuse ou que ses coquetteries excitent, lui reprochent ses trop nombreuses relations qui les exposent à rencontrer chez elle leurs galants subordonnés.

Ce qui l'a perdue, c'est son amour de la *distinction*; elle pardonne la noirceur de l'âme; mais il faut avoir le pied petit et la taille élancée; elle vous toise un homme comme un maquignon toise *Fille de l'Air* ou *Vermout*. En un instant, elle a tout vu : elle sait que l'oreille est petite, la main élégante et le cœur sensible, — elle a su remarquer l'absence de bijoux qui dénote un gentleman et une foule d'autres choses encore. Parfois, après avoir entrevu quelqu'un, elle justifie la mauvaise opinion qu'elle exprime à son égard par cette révélation pleine d'inattendu : « Il a le *pouce* plat et les ongles bêtes. »

Elle a un côté italien : elle repose en paix à côté de son amant sans ôter son chapelet, ses médailles, et elle a puisé à je ne sais quelle école des maximes antiques qui feraient rougir des officiers de cuirassiers. Tout cela doucement, tranquillement, naturellement et sans effort. Elle est de taille moyenne, très-élégante et mignonne, et mange comme un collégien les jours de sortie.

C'est une énigme à laquelle on n'entend absolument rien; elle a des délicatesses infinies et des brutalités atroces, une impudence incroyable et des chastetés de pensée qui ne sont pas de ce monde.

Elle a des allures mystérieuses, elle porte ses voiles épais, et, par une étrange inconséquence, elle laisse stationner pendant trois heures, à la porte de son amant, sa voiture et ses deux chevaux gris-pommelés connus de tous. Elle adore se compromettre, et rien ne l'arrête plus que l'absolue discrétion, qui semble exclure la vanité de la conquête.

Le jour de la fête de son amant, elle fera dix lieues pour aller cueillir en pleine campagne des myosotis et des fleurs des champs, et passera trois heures à tresser une couronne, ce qui ne l'empêchera pas, le soir même, de faire à l'oreille d'une amie, des confidences à l'endroit du maillot d'un cabotin. Mais elle reste élégante et distinguée dans la forme, et n'a rien de cette morgue insolente des femmes lancées d'aujourd'hui; on pourrait, en n'y regardant qu'à la surface, la prendre encore pour ce qu'elle fut il y a dix ans, une femme du vrai monde, et la fille d'un homme qui portait la couronne à dix rangs de perles. Ses amours sont élégantes encore; elle ne se commet pas et demande à connaître les parchemins ou le mérite avant les inscriptions au grand livre..

Je sais des hommes, que toute femme serait fière d'avoir pour cavalier servant, qui *ne lui disent rien*, elle se laisse surtout prendre aux belles manières et aux attentions délicates. L'homme qui lui a laissé la plus grande impression est un très haut personnage, moitié littéraire, moitié Jockey-Club, qui, pendant trois mois, lui a envoyé à heure fixe son coupé avec un valet de chambre portant deux amours de petits chiens havane, qu'elle aimait à caresser. Du reste, il ne faut pas vous décourager, elle vous appellera peut-être un jour sérieusement « son bien-aimé; » Frou-Frou fait tout sérieusement. — Seulement, habillez-vous bien, et mettez des rosettes aux oreilles de votre cheval.

Y.

II

QUELQUES ANGLAISES

Il y a huit jours, je faisais, dans un magasin du West-End, emplette de gants, bretelles, faux-cols et mouchoirs, et j'étais servi par deux jeunes femmes, — des Anglaises pur-sang, des pieds à la tête, — depuis la robe à couleur sombre jusqu'aux larges et languissantes paupières qui défendaient leurs yeux des regards trop indiscrets des étrangers.

Il y avait un grand assortiment de mouchoirs, mais je faisais le difficile à l'extrême. L'une de ces jeunes filles était le type frappant de la demoiselle de magasin : mince, effilée, les yeux et les cheveux noirs avec une certaine disposition à la coquetterie, à l'intrigue. Elle accompagnait ses paroles d'un coup d'œil malicieux dont l'éclat illuminait la pâleur assez grande de son visage. Si elle se retournait, ses épaules avaient, pour ainsi dire, conscience de la finesse de sa taille et de la coupe parfaite d'un corsage bien ajusté. Elle se sentait passée maîtresse dans l'art de la riposte, et elle tenait fort bien tête à tout chaland mâle, fût-il du rang le plus élevé. Enfant du peuple, pleine de finesse, d'esprit et de malice, — affichant au dehors un étalage considérable de sentiment, — elle était certaine de monter les degrés de l'échelle sociale. Si elle se mariait, ce serait avec un homme d'une position plus élevée que la sienne; — si elle se permettait le luxe du satin, des broughams et des loges réservées, le gentleman qui aurait l'honneur de pourvoir à ces bagatelles serait riche, et après, foin de ses autres qualités! Comme dit le poëte : « Il y a dans les affaires des hommes un courant qui, pris à son flux, conduit à la fortune. » Et selon la paraphrase d'un autre poëte : « Il y a dans les affaires des femmes un courant qui, pris à son flux, conduit.. Dieu sait où. »

L'autre jeune fille était le type opposé : blonde, les yeux bleus, la chevelure semblable à de l'or tissé en nœuds épais autour de sa tête, elle avait cette carnation aérienne, limpide, pellucide que les blondes Anglaises ont en partage, et qui me fait toujours songer à une journée soleillée sur le bord de la mer, — si doucement frémissante comme le bercement des vagues, — si ondulée, si éthérée, est cette beauté!

Malgré sa fleur de jeunesse, elle avait le port d'une de ces grandes et puissantes femmes de Titien, ces déesses de la maternité! A peine si elle avait adressé la parole à un homme; — et quand je lui parlai, son sang vierge reflua aux oreilles, aux racines même de sa soyeuse et luxuriante chevelure; son sein, admirablement arrondi, quoique

trop développé pour son âge, se gonfla sous la pression de l'orgueil. La pauvre fille! Elle n'était pas accoutumée à servir des étrangers; elle rougit; elle se trompe, et son embarras ne fait que redoubler avec le sentiment qui lui vient de sa rougeur. C'était une jeune fille (me disais-je), qui éprouverait une profonde affection et la laisserait ignorer à la personne qui en serait l'objet; qui enfouirait pendant des années entières des trésors d'amour et de volupté, — pour finir peut-être par les prodiguer à quelque garçon incapable d'en apprécier la valeur.

—

Les femmes ici sont mieux disciplinées que les Françaises; d'abord, elles croient davantage aux démarcations sociales. Une femme de chambre pourra très-bien se croire plus belle que sa maîtresse, — ce lui est souvent le cas, — elle pourra très bien s'estimer aussi adroite, — ce qui est rare, — mais jamais elle ne se considérera comme son égale.

En outre, elles sont peu faites pour la représentation et la vie d'apparat. L'Anglaise se soucie peu de la société de l'Anglaise; mais, où elle triomphe, c'est dans son intérieur, dans son *home*, lorsqu'elle peut régenter à sa guise mari, enfants et domestiques. Affairée, majestueuse, affectueuse, caressante et imposante, — elle semble une reine abeille dans sa ruche. C'est, à la fois, un grand tyran baigné de pleurs, — et un esclave soumis, rayonnant de sourires; — les pleurs pour son mari, — les sourires pour ses enfants. Toutes les cellules de son cœur que l'amour n'occupe pas déjà sont remplies du désir de la domination. Qu'un regard ou un mot dur leur imposent pour un instant silence, elles sont bien résolues à avoir leur tour d'empire un autre jour : elles ne reculent, comme la vague qui se retire, que pour revenir avec plus de force. En apparence soumises, elles ne vivent que pour commander, bâtir des mariages à leurs amis, habiller leurs enfants et gouverner leur mari.

Si je ne me trompe, on croit l'Anglaise peu spirituelle, — belle et bête; — erreur profonde! Il est vrai qu'elles bavardent peu, mais en cela elles ressemblent au perroquet de la fable, qui était d'autant plus grand penseur qu'il n'était pas grand causeur. Ce n'est qu'à leur maturité qu'elles acquièrent cette réserve. A l'état de bébés et de petites filles, il n'est rien de plus franchement, de plus ouvertement et de plus hautement tyrannique que le joug qu'elles imposent à leurs pères ou à leurs frères.

—

Les veuves sont étonnantes. On en a vu, restées seules avec des dettes criardes et une nichée d'enfants en bas âge et chétifs, — dans une position où un homme eût courbé devant le sort pour aller tomber dans la plus profonde misère. Eh bien! ces pâles et frêles créatures, en apparence dépourvues de muscles et de volonté, livraient une lutte acharnée aux créanciers importuns et aboyeurs, aux dettes et aux embarras, avec le courage et la force tranquille d'un Tom Sayers! Dans son dernier ouvrage, Dickens nous en donne un admirable exemple dans la personne d'une pauvre femme sans éducation, qui n'a d'autre industrie que celle de louer des chambres garnies. Permettez-moi d'en extraire le passage suivant :

« Mon pauvre Lirriper avait laissé des dettes, et comme il était » enterré dans le cimetière d'Hatfield, dans le comté d'Hertford, j'al» lai faire une tournée chez tous les créanciers et leur dis : Mes» sieurs, je sais bien que je ne suis pas responsable des dettes de « feu mon mari; cependant je désire les payer, car je suis sa femme » légitime et sa réputation m'est chère. Je vais faire un petit com» merce, je tiendrai des garnis, et, si je réussis, tout ce que devait » mon mari sera payé jusqu'au dernier *farthing*, à cause de l'amour » que j'ai toujours eu pour lui, comme étant sa femme. » « Il me » fallut du temps pour en venir à bout, mais enfin la chose fut faite. » On me fit présent d'un pot à crème en argent comme une marque « de profond respect pour ma conduite honorable. J'avouerai sans » peine qu'ayant mis dans mon panier un sandwich et une goutte de » sherry, je m'en allai par le coche au cimitière d'Hatfield. Là, après » avoir baisé ma main, fière, palpitante, je la posai avec amour sur » la tombe de mon mari; et pourtant il m'avait fallu un si long » temps pour laver son nom que mon anneau d'alliance était devenu » tout mince et poli le jour où je le déposai sur le gazon vert et on» doyant. »

—

Comme lorette, l'Anglaise est hideuse, oscillant entre des bouffées de tendresse et des tempêtes de sentimentalité, ou cuvant une trop large dose de sherry. Généralement belle, elle est rarement charmante. Peut-être cela provient-il de ce qu'ici on ne déroule pas au tour de sa tête l'auréole de la gloire concupiscente, ou du martyr régénérateur. En anglais, on n'appelle pas une bêche : un instrument d'agriculture ou un outil de jardinage; on appelle une bêche, une bêche et une catin, une catin.

Ce qui n'empêche que si l'une d'elles fait un mariage sortable, neuf fois sur dix vous la verrez tourner au puritanisme, être assidue à la chapelle, distribuer des petits traités religieux et mettre en pratique ce precepte de Lord Byron :

« Il n'y a pas au monde de plus grande consolation que le rhum et la vraie religion. »

—

Pour résumer, l'Anglaise a trop d'orgueil pour s'efforcer de plaire. Son regard semble dire : « J'ai une voix charmante, mais je ne veux pas chanter. Je suis parfaite musicienne, mais je ne toucherai pas du piano. Je ne ferai pas parade de mes perfections. Vous devez m'aimer pour ce que je suis, — pour *moi-même*, c'est-à-dire abstraction faite de tous les hasards du nom et de la fortune. »

Jeune fille, — elle est charmante, — avec ses yeux rêveurs remplis de la vision de l'avenir, — avec la profondeur d'une passion encore insondée, — avec sa grâce, — avec son teint rosé comme un coquillage, — et son « chaste parfum de jeune fille. »

Femme, — elle est charmante encore; elle a gagné à la perte de ses illusions une franchise qui respire dans tout son être, et les formes développées de la femme mûre brillent en elle de tout leur éclat. Elle prend son mari pour ce qu'il est, le monde pour ce qu'il est, et en tire le meilleur parti possible. C'est une amie précieuse, — mais gardez-vous d'en faire votre ennemie.

WILLIAM FITZBARLOW.

—

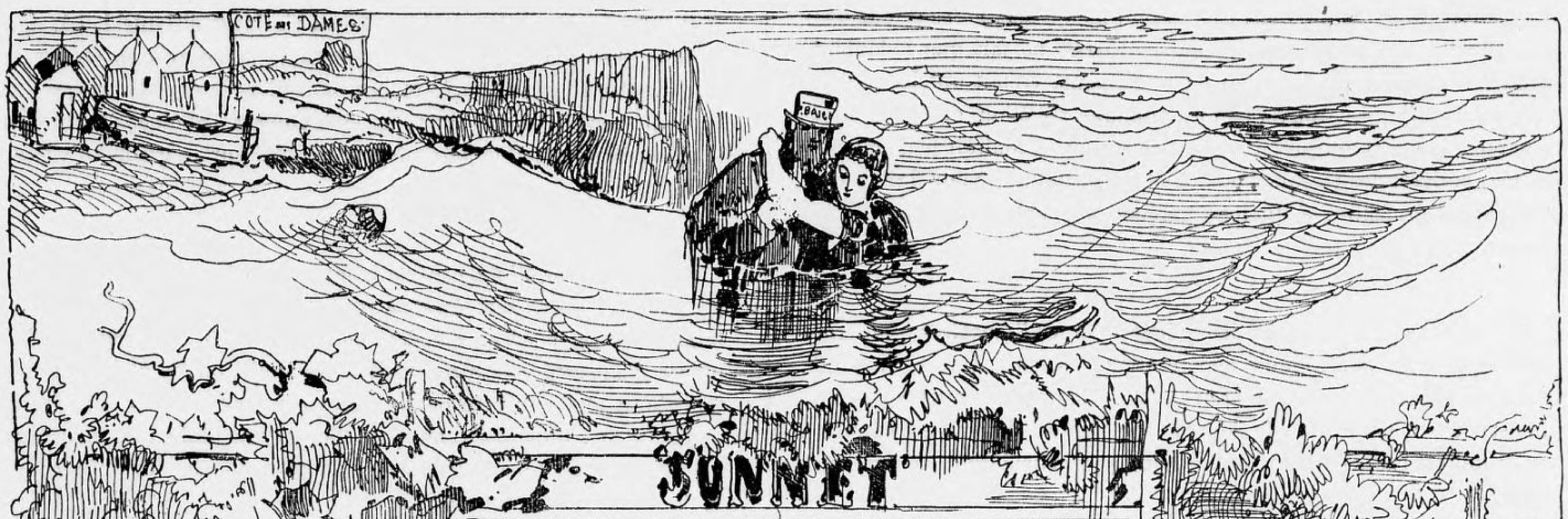
P. S. J'ai obtenu des renseignements sur les deux jeunes demoiselles que j'ai essayé de vous décrire en commençant : la spirituelle brune est le devoir et la vertu même, mais la blonde... Décidément nous ne connaissons guère les femmes!

W. F.

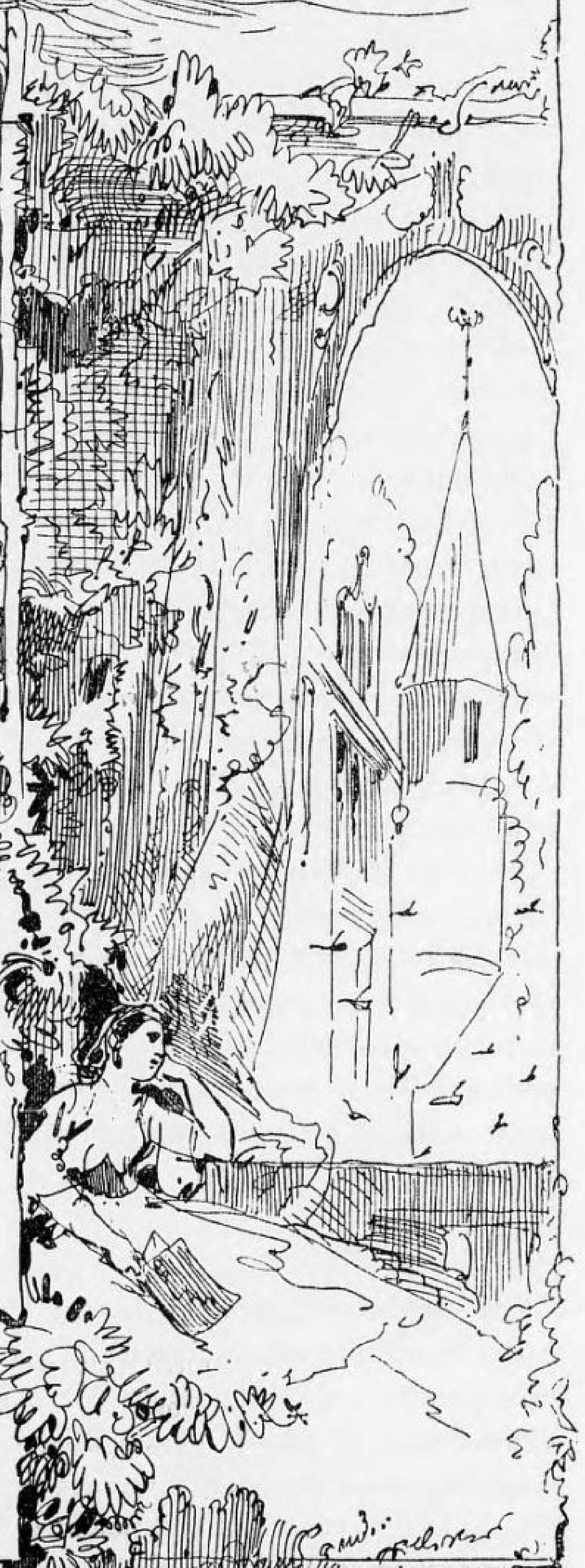
III

UNE ALLEMANDE

Monsieur Denner était un musicien distingué : il joue finement, quelques-unes de ses compositions sont délicates, on peut le ranger entre Chopin et Mendelssohn. Sa santé n'était pas bonne, la vie l'avait usé vite. Il y a six ans, il avait quarante ans et en paraissait cinquante Je l'ai vu alors aux Eaux de Gastein, il y était aimé, et on avait raison. Ce n'était pas un musicien vulgaire, il n'avait pas de vanité, et rien ne lui était plus désagréable que de gros compliments; même les applaudissements le gênaient. Il avait cessé de paraître en public, et ne jouait plus que dans un petit cercle, chez la comtesse Doma, une vieille amie. Il jouait deux ou trois fois par soirée et on faisait silence après le morceau. Alors, il se levait lentement et allait







A MADAME DE ***

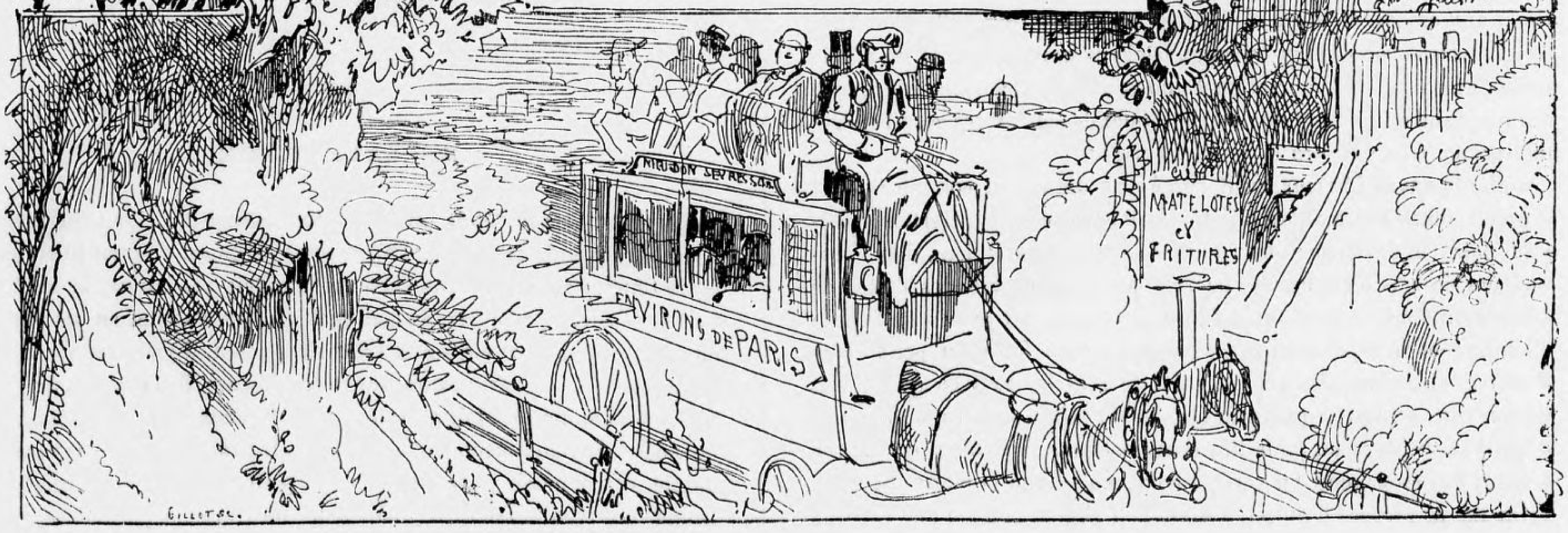
Vous qui fuyez Paris, quand le soleil l'éclaire,
Vous n'en connaissez pas, duchesse, la splendeur;
Ses verts jardins auraient pourtant de quoi vous plaire....
Quand je vous parle ainsi, vous riez de bon cœur.

Je sais bien qu'il est doux d'attendre l'onde amère,
Le corps nu, palpitant dans les bras d'un baigneur;
Je sais bien qu'il est doux de passer, belle et fière,
Dans Bade, ayant pour tout un petit ris moqueur.

Je sais bien qu'il est doux d'habiter sa campagne,
Et que c'est comme il faut, au fond de la Bretagne,
De s'ennuyer trois mois, seule dans son salon....

Mais il est doux aussi, si j'en crois ma maitresse,
Quand on est amoureuse et qu'on n'est pas duchesse,
D'aller tout simplement déjeuner à Meudon.

HENRY MARET.



se coucher dans une sorte de bergère au coin du feu, jouant avec un éventail, en regardant la flamme tremblante des bougies qui vacillait dans les torchères. La conversation se faisait à voix basse à l'entour, il écoutait le froissement des soies, le frôlement léger des robes; parfois il s'assoupissait, et deux jeunes femmes le regardaient avec une sollicitude presque tendre, comme des mères qui voient la rougeur aller et venir sur les joues d'un enfant malade.

Une après-midi, il vit entrer dans sa chambre Mlle de Raab, une allemande de vingt-six ans, une de celles qu'en souriant le soir il appelait « ses mamans. » Je l'ai vue. Elle est bien belle, blanche, grande, le port le plus noble; c'est un beau cygne. Elle ne voulut pas s'asseoir et resta un demi-quart d'heure, debout contre la cheminée, sans dire une parole. Il remarqua que son visage était contracté comme par un effort de volonté extraordinaire, et qu'elle tenait les yeux fixés sur le parquet.

— Au nom de Dieu, ma chère demoiselle, quel malheur vous est-il arrivé, en quoi puis-je vous servir?

Elle lui fit signe de la main qu'elle avait encore besoin d'une minute, puis elle lui dit avec une voix monotone de statue : « — Je vous connais depuis longtemps. Vous êtes triste, souffrant, je voudrais vous soigner. Je suis libre, je n'ai jamais aimé personne, voulez-vous être mon mari? » — Il ne comprenait pas, et se leva pour la regarder en face; à ce moment elle défaillait. Elle repoussa sa main et s'appuya contre le mur, puis sortit d'un pas égal, en lui disant : « Réfléchissez, vous répondrez dans huit jours. »

Elle a été obligé de rompre avec sa famille et d'abandonner presque tout son bien. Avec une pension qu'on lui faisait elle a promené son mari dans toutes les eaux d'Allemagne, à Nice, et sur les côtes de d'Italie. Le doux soleil du Midi, les parfums des arbres verts, le spectacle de la mer riante l'ont ranimé pour quelque mois, mais l'épuisement était trop grand; ils sont venus à Paris et se sont logés là à portée du monde élégant et pensant. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut oublier les très grandes douleurs, une mort prochaine; la conversation distrait, toujours quelque idée vive voltige devant les yeux, on l'oublie un quart d'heure, l'autre quart d'heure passe de même.

Ses forces ont déclinées vite, il ne peut plus que, à de rares intervalles, prendre part à l'entretien, le moindre effort l'épuise, et c'est à peine si par moment il trouve encore plaisir à écouter l'élève ou l'ami qui lui joue ses *lieder* préférés. Il aime mieux qu'on rie; une histoire gaie, un dessin amusant lui plaisent plus que toute autre chose.

Parfois, si le temps est beau, il sort, soutenu par sa femme ou bien couché au fond d'une petite voiture traînée par un domestique. L'autre jour, je l'ai rencontré auprès du lac de Saint-James, un endroit retiré et charmant, où les malades ont à volonté du soleil et de l'ombre. Elle marchait à ses côtés, comme toujours, et il la contemplait avec un sourire placide et touchant comme un homme heureux de savourer les dernières gouttes de la vie. Sans doute il s'éteindra en l'écoutant, comme on s'en dort au murmure d'une source, ou bien aux sons d'une musique douce. Ses joues sont bien creuses, son regard est bien éteint, il ne peut plus durer longtemps. Elle se contient beaucoup, elle veut ne lui rien laisser perdre de la douceur de son sourire et de la sérénité de son regard. Elle soigne beaucoup sa toilette; elle veut qu'il emporte d'elle une image aussi noble et aussi belle qu'au premier jour. Ce n'est point par coquetterie, c'est pour qu'il soit heureux. On voit ce soin dans une quantité de petites choses. Elle a une espèce de serre tiède pleine de fleurs qui n'ont qu'une odeur faible, où il passe les jours de pluie. Une sorte de petit traîneau le monte et le promène dans la maison sans qu'il ait besoin de faire effort. Elle ne souffre pas qu'un domestique le serve; elle-même lui fait sa chambre. Cette conduite lui vaut l'admiration générale; ses parents eux-mêmes, las de crier anathème, disent aujourd'hui qu'il faut être une Raab pour se faire estimer ainsi *en dépit de tout*. Une femme qui m'a conté ce dernier trait n'est point de leur avis : « Le » beau mérite, dit-elle, de se dévouer à celui qu'on aime; Mlle de » Raab n'a été que trop heureuse, on peut l'envier. Je ne trouve pas » qu'il y ait de quoi l'admirer! » Cela est vrai.— Elle fait en ce moment *ce qui lui plaît le plus*. SELDEN.

LES YEUX DES PAUVRES

Ah! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il me sera sans doute beaucoup plus facile de vous l'expliquer, qu'à vous de le comprendre; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avions passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une; — un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous, il n'a jamais pu être réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir chez un glacier, qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois, et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, sur les murs les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroise où l'obélisque bicolore des glaces panachées; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une cinquantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir.

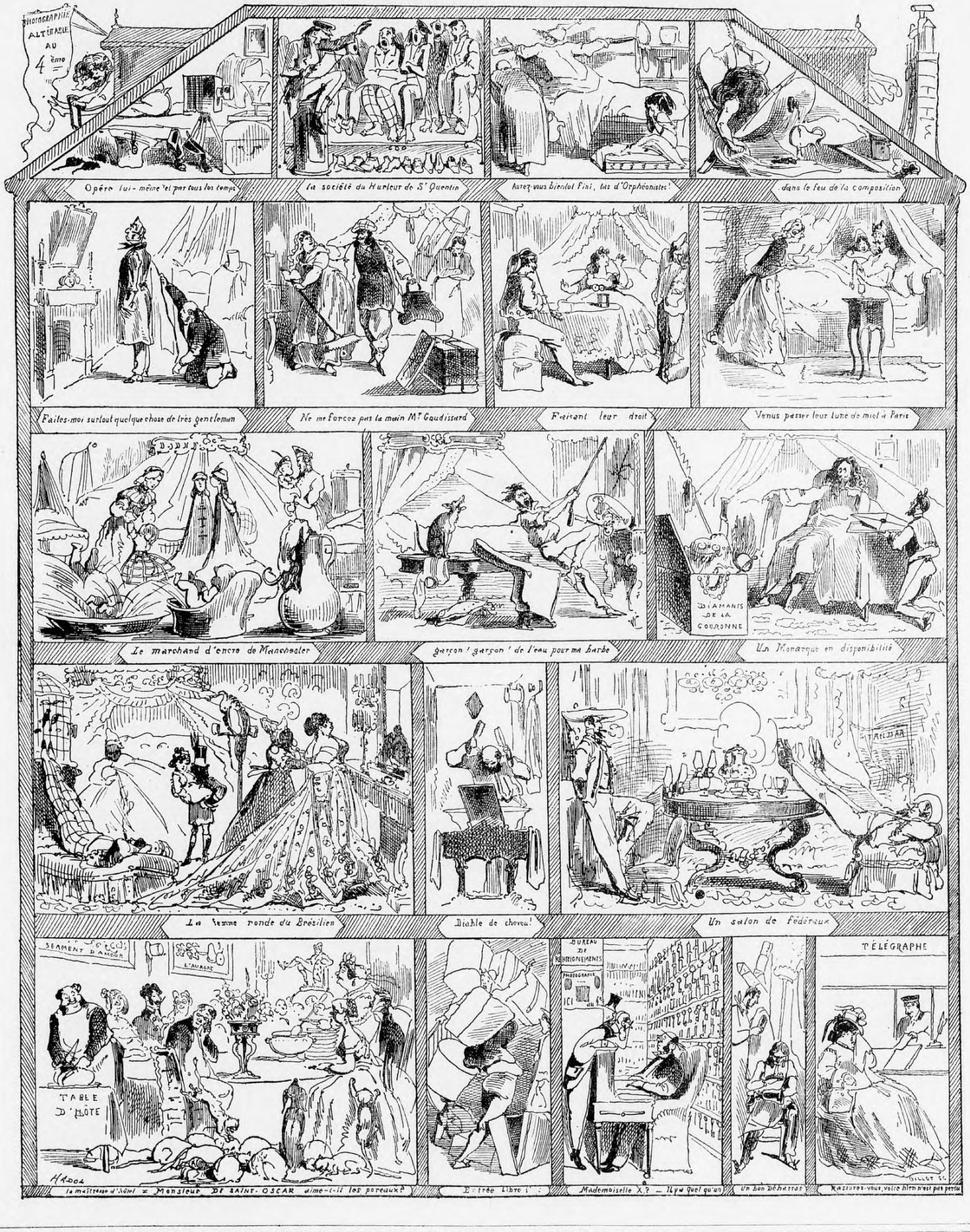
Tous en guenille, les trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau! que c'est beau! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se poser sur ces murs. » — Les yeux du petit garçon disaient : « Que c'est beau! que c'est beau! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » — Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

C'est Paul de Kock, je crois, qui a le plus popularisé cette idée, que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. Peut-être avait-il raison ce soir-là, relativement à moi. Non-seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux semblables à des portes cochères! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici?

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment!

UN HOTEL DE PARIS AU MOIS DE JUILLET



1er JUILLET! — LIBERTÉ DES THÉATRES!



Le privilége se meurt, le privilége est mort! Ce n'est plus qu'un cerceau de papier au travers duquel vont passer les ellucubrations les plus fantaisistes. Abomination de la confusion! Voici Bressant sur le trapèze de Léotard, Suzanne Lagier dans *le Misantrope*, Gil-Pérez dans *Tartuffe*, Félix dans *le Cid*, Hyacinthe dans *Britannicus* et Maubant dans *la Cagnotte*!... Frédérick-Lemaître dans un rôle de garde national, Thérésa dans *Athalie*, Gueymard dans *Fallait pas qu'y aille*, Mélingue dans *le Barbier de Séville*, Joseph Kelm dans *la Muette*, Mme Plessy dans le répertoire de Thérésa, Mario dans le rôle de Choppard, dit l'*Aimable*. du *Courrier de Lyon*, et le Veau à deux têtes un peu dans tout!!!...

EN AFRIQUE

(*Nous croyons pouvoir publier aujourd'hui, sans indiscretion; cette lettre remontant déjà à six semaines.*

Au camp de Stitten, le 15 Mai 1864.

Réellement vous êtes singuliers, vous autres Parisiens! Il vous faut des lettres de quatre pages pour égayer votre oisiveté. Eh! sacrebleu! si vous vous ennuyez si fort, faites comme nous; venez ici : il y a de quoi secouer vos ennuis!

Tu veux des descriptions! Ah, çà! te figures-tu, mon cher, qu'un pauvre diable qui, lorsque vient la nuit, a souvent pour tout potage une douzaine de lieues dans le ventre, soit bien disposé à s'aligner sur une feuille de papier à lettres pour amuser un tas de farceurs comme vous? Et quand je dis une douzaine de lieues, je ne parle que de la longueur, je ne compte pas les poussées à droite et à gauche, les combats, les escarmouches, les assauts, les embuscades, les mamelons escaladés pour découvrir ce qui se passe dans la plaine.

Vois-tu, j'en reviens toujours à mes moutons, et dussiez-vous me traiter de radoteur, je ne cesserai de répéter que je ne puis m'empêcher de hausser les épaules en songeant à la vie stupide que vous menez à Paris, toi et quelques garçons intelligents que je connais. C'est bien la peine de porter une barbe de sapeur pour ne la faire servir qu'à effaroucher les pierrots du bois de Boulogne ou à tourner les têtes des drôlesses du corps de ballet! D'avoir un torse de charpentier, hissé sur des pattes de héron, pour se contenter de monter à l'anglaise un cheval désossé et faire fantasia, au retour des courses, devant les yeux peinturlurés des ennuyées du monde officiel ou officieux! D'arriver enfin à une vieillesse vide, qui compte, comme aventures, quelques coups de lardoir reçus pour des gotons et, comme gloire, les victoires faciles remportées sur la dame de pique ou la dame de cœur! Non! Que le diable m'emporte, si je donne ma démission! Plus je vais, plus j'ai la cocarde vissée en tête, et mort pour mort, j'aime mieux finir d'une balle arabe que d'une gastrite parisienne!

Cela dit en passant, sans rancune! et je satisfais ton désir parce que le succès d'hier me met en belle humeur; on ne s'en douterait guère, n'est-ce pas? Que veux-tu, le grognard n'est pas un mythe, va!

Tu penses bien que je ne vais pas m'amuser à te faire un cours de castramétation? Nous campons avec le général Deligny sur l'un des contreforts du Ksel, à l'est de Stitten. Nous sommes là deux mi le cinq cents hommes de troupes régulières environ. Un bataillon de zouaves, un de tirailleurs indigènes, six compagnies du 67e, deux escadrons de chasseurs de France, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, de l'artillerie de montagne, trente sapeurs du génie, du train des équipages et une ambulance. De plus les goums de la Yagarebia, des Hachems et des Bordjias.

Rien de gai comme l'aspect du camp le matin au moment de la diane. Un polisson de soleil, coquet, gentil, caressant les tentes, posant de vigoureuses touches de lumière sur les crêtes et filtrant à travers les cols jusqu'à la ville dont une partie reste dans l'ombre. Seulement une sorte de vapeur qui s'élève à l'horizon annonce que ces sentiments de bienveillance du roi de l'Afrique ne dureront pas, et que, vers dix heures, il sera enragé. Bah! je m'en moque, nous passons la journée ici, et à cette heure je dormirai, s'il plaît à Dieu, aux Arabes, au général et à mon commandant. Et pourtant mon petit lit de campagne accroché à nos deux cantines me fait les yeux doux, et j'y ai mieux dormi que toi sur tes cinq matelas. J'écris en caleçon et en manches de chemises, assis sur une des cantines, mon harnachement complet, sabre, révolver, habits, gourde, selle et bride, est accroché au mât de ma tente. Mon troupier crache sur la brosse à cirage pour la première fois depuis Kheneg-Soug, c'est-à-dire depuis trois grands jours, et je réponds que, pendant ce temps, le pauvre garçon n'a pas plus perdu son temps que les camarades. Dehors, attaché à son piquet, mon malheureux Djéridd offre son corps harrassé aux caresses bienfaisantes du soleil. Il n'a jamais gagné de prix de cent mille francs, et malgré cela il se chargera, quand tu le voudras, de mettre sur les dents tes bons petits chevaux de carton qu'on sort de leur boîte pour les lâcher pendant quelques minutes sur les champs de courses, il a franchi des obstacles, depuis quelque temps, à rendre poussifs pour le restant de leurs jours tous les comédiens à quatre pattes qui font la joie des bons Parisiens.

Nous sommes partis le 12 de Kheneg-Song, et la journée se passa sans incident; lorsque le 13, à la grande halte d'Oïn-Khechab, on informe le général que la plaine n'était pas sûre. A dix heures il fit sonner le départ plaçant à l'avant-garde les goums afin d'attirer l'ennemi s'il était là. Il y avait une heure et demie à peu près que nous marchions, quand nous entendons ce bruit sourd que fait une nombreuse troupe de cavaliers lancés au galop. Puis les cris gutturaux des Arabes et enfin l'engagement d'une fusillade. Les goums, un peu en désordre, nous reviennent à toutes brides, mais les tirailleurs indigènes, commandés par le colonel Montfort, s'élancent au pas de charge au devant des assaillants qui détallent et nous présentent une immense ligne de bataille, — cinq mille cavaliers au moins. A nos pieds, dans un ravin, coule l'Oued-Sidi-Nacer, et l'ennemi, arrivant à toute vitesse sur la rive opposée, lâche les fantassins qu'on commence à apercevoir en croupe derrière chaque cavalier. — Ces gens s'embusquent derrière les anfractuosités de roches qui sortent des contreforts de la rivière, et la pétarade commence drue et bien nourrie. Pendant que ceci se passe à droite la même tactique se produit sur notre gauche. Des fantassins occupent les crêtes qui sont au-dessus de nous de ce côté. Le général fait tête de colonne à gauche, et, pendant qu'il attaque ces positions pour y masser les convois, le colonel Brayer à notre tête, nous nous élançons pour protéger les derrières. Le général a déjà enlevé ses positions, qu'assaillis par les tirailleurs et les cavaliers de la rive gauche, nous faisons rage le long de la rivière. — Puis, tout à coup, nous dégringolons des berges, traversons l'eau et enlevons le côté opposé à la baïonnette. Là, mon ami, je m'en suis tiré d'une belle! A un moment le pied me tourne en marchant sur une de ces mille roches qui crèvent la terre à chaque pas, et, pendant que je dégringole doucement en tâchant de me retenir, j'aperçois, à deux pouces du nez, un canon de fusil, je ferme les yeux et je reçois à la figure je ne sais quelle chaude éclaboussure. Une forme déroule avec rapidité à côté de moi et l'eau fait un clapotement. La cervelle de mon homme, sautant sous le coup de crosse d'un grenadier du 67e, m'avait jailli au visage et le cadavre roulait dans l'eau. Pendant ce temps les cavaliers s'enfuient de toutes parts et l'infanterie est massacrée sur place, sabrée et baïonnettée.

Cela se fait si rapidement, et clairons et tambours chauffent *la casquette* avec une telle frénésie que nous sommes loin : nous apercevons vers la droite Machera l'Olhmar, où le marabout a établi son camp. — On sonne le ralliement, et pendant que notre convoi se reforme nous voyons que là bas on lève les tentes.

Enfin, nous arrivons à Aïn-Fédérigha où nous bivaquons cette nuit-là. Brisé, éreinté, ayant les pieds enflés, j'aurais été obligé de m'installer sur un cacolet si je n'avais pas été monté — Je m'applique une compresse d'eau-de-vie et je crois pouvoir m'étendre — quand j'apprends que je suis aux grandes gardes : heureusement une âme compatissante a pitié de ma position et prend mon tour. Le lendemain à 5 heures du matin nous nous remettons en route — L'ennemi occupe à notre gauche des positions formidables et nous semblons nous diriger vers Gery-ville. Chacun s'attend à une affaire importante. Mais tout se borne à une escaramouche d'arrière-garde pendant que

la tête de colonne fait un crochet et franchit le col de Maghraoua. Arrivés en haut, nous avons à nos pieds Stitten et nos yeux peuvent plonger dans la ville. Ce sont des cris, des allées, des venus, des chameaux et des mulets qu'on charge à la hâte et qu'on pousse dans les ravins qui entourent la ville. De loin nous voyons tout le corps d'armée du marabout s'enfuir de toute la vitesse de leurs chevaux. Nous entrons sans coup férir. — Le général fait placer son camp; pendant que les goums pillent un peu quelques cadavres dans les rues; des portes enfoncées; des *muchachotos* nus, qui nous regardent avec des yeux effarés. Dans les maisons on entend des hurlements de femmes, qu'on me fait l'effet de courtiser plus peut être que ne le permettrait la bienséance. Elles crient bien fort, mais elles n'en mourront pas, c'est ce que me répond un caïd des Bordjias auquel je me permets d'en faire l'observation.

Il est midi, et la journée est finie — On se frotte les mains, on cause, on bavarde, on jabotte. Il n'y a pas d'atelier de blanchisseuses où la langue marche autant que dans un corps d'expédition. Chacun connait le plan du général. On tient la chose de quelqu'un bien informé. Si El Azerey a enlevé Ammi-Moussa. Que sais-je? — des absurdités de toutes sortes — Mais cela ne fait de mal à personne et cela fait attendre le moment du déjeuner.

Je ne puis m'empêcher de regarder cette petite ville — hier un des points les plus importants du Ksel et aujourd'hui ruinée et dépeuplée. Comme toujours c'est le menu peuple qui paie les frais de la guerre : tous les fantassins ont été massacrés dans la journée du 13; — les cavaliers seuls, c'est-à-dire les gens aisés, ont pu se sauver. De temps en temps on aperçoit à la porte d'un misérable gourbi une pauvre vieille au haïk en lambeaux, au visage plombé et ridé comme une vieille datte qui regarde d'un air idiot un point invisible par terre. — Je tressaille malgré moi, et je songe à la campagne de France. Je vais peut-être m'attendrir quand j'apprends qu'on vient de découvrir dans la ville des dépouilles de la colonne de Beauprêtre : les gens d'ici étaient avec Ben-Hamza et cela fait envoler mes sentiments humanitaire! Oh! les fanatiques et les dévots de tous les pays, je voudrais les voir aux cinq cents diables!

Voici, très cher, ce que nous avons fait depuis notre départ de Kheneg-Sang. Aujourd'hui nous nous reposons, et ma foi, je t'avouerai que je suis de l'avis des Anglais qui disent : *Le samedi vaut mieux que le dimanche, car le samedi on pense au dimanche et le dimanche on songe au lundi*; moi je songe déjà à demain car je m'aperçois que le général n'a pas l'intention de nous faire moisir ici.

Il n'est que 6 heures, nous avons encore une bonne heure d'ici le rapport et il y a du côté du quartier général un va et vient extraordinaire : les officiers d'ordonnance et les spahis de l'escorte sont déjà à cheval dans toutes les directions; les gros bonnets délibèrent et les coquets officiers d'état major frétillent aux alentours avec un air semi-souriant, semi-discret. Moi, qui ne suis pas, et ne tiens pas à être dans les confidences des grands de la terre, je m'occupe peu du sort des nations, n'ayant pas à maudire la grandeur qui m'attache au rivage, je vais aller boire un modeste champoreau avec deux capitaines des chasseurs d'Afrique qui sont en train de tout mettre sens de dessus chez moi — c'est le meilleur moyen de les empêcher de me piller.

Sais-tu seulement ce que c'est qu'un champoreau, ô raffiné? C'est un nectar que ceux qui auront été bien sages ici-bas boiront en paradis (tu peux compter que tu n'en goûteras pas); c'est, en un mot, une absinthe au café!

C'est mauvais genre, n'est-ce-pas? Eh bien, ça m'est égal, voile ta face, mon bonhomme, quant à moi je vais m'en lécher la moustache.

Je ne sais pas, quand tu recevras cette lettre, attendu qu'il n'y a pas de petite poste ici. Dans tous les cas elle est faite et tu vois que je suis bon enfant, je t'ai fait bonne mesure. Je confie donc son sort au vaguemestre et elle partira avec les dépêches. De mon côté, je te ferai un reproche. Tu me parles en l'air, comme toujours, d'un mariage pour Julie et tu ne me donnes aucun détail. Tu sens bien qu'éloigné comme je le suis, je m'intéresse autrement que toi à tout ce qui regarde la famille. Où prends-tu cet épouseur-là? l'ai-je vu? d'où est-il? qu'est-il? fait-il quelque chose, ou se contente-t-il, comme toi, d'être un *gentleman*? Si cela est, tu peux lui dire que le grand-frère refuse son consentement, et que, si l'on s'en passe, tu as procuration jusqu'à la malédiction inclusivement!

Mais on démolit tout chez moi : ils sont six à faire un tintamarre d'enfer parce que je n'arrive pas. Je ferme ma lettre et je t'embrasse pour tout le monde. Ah! si tu savais ce que c'est qu'un champoreau! Bonsoir.

X.-X.

CHEZ VERMOUT

Esquisse d'Ecurie

Toutes les célébrités se ressemblent —; elles ont une marche définie, des périodes tracées : — au jour du succès ce n'est qu'enthousiasme et folie; on garde l'admiration pour le lendemain; la discussion vient après pour préparer doucement à l'indifférence et à l'oubli.

Le nom de Vermout n'a pas été écrit deux fois dans la dernière semaine — par cette raison que la chronique a dit de lui tout ce qu'elle pouvait en dire — victoire, France, succès, vanité nationale, — voilà les mots qu'on a vingt fois changé de place pour faire vingt articles différents.

Personne n'a parlé de Vermout, au point de vue des qualités, de la physionomie du héros chez lui, du vainqueur en robe de chambre. — C'est le portrait anatomique que je voudrais tracer ici, avant que vous n'admiriez la reproduction (grandeur naturelle) confiée au peintre hollandais Martinus Kuytenbrowner, — peintre des chasses de S. M. le roi des Pays-Bas.

Il y a en France un préjugé très enraciné dont le rôle consiste à refuser au cheval pur sang l'harmonie dans les formes et la beauté absolue. — L'entraînement qui arrache au cheval de course la graisse inutile et les tissus mous pour laisser aux muscles leur liberté de contraction a toujours pour résultat de présenter aux yeux la charpente de l'animal en le débarrassant de tout ce qui est poids, obstacle, rondeur. — Eh bien! ce n'est pourtant qu'après l'entraînement qu'il est permis d'apprécier la force réelle, la beauté du cheval de course. — Tandis qu'un animal amené *à point* sur la piste décide toujours le parieur qui hésitait, le cheval incomplétement entraîné et qui conserve un peu de *rond*, réunit les suffrages de tous les ignorants ce qui dans l'espèce signifie presque... le public.

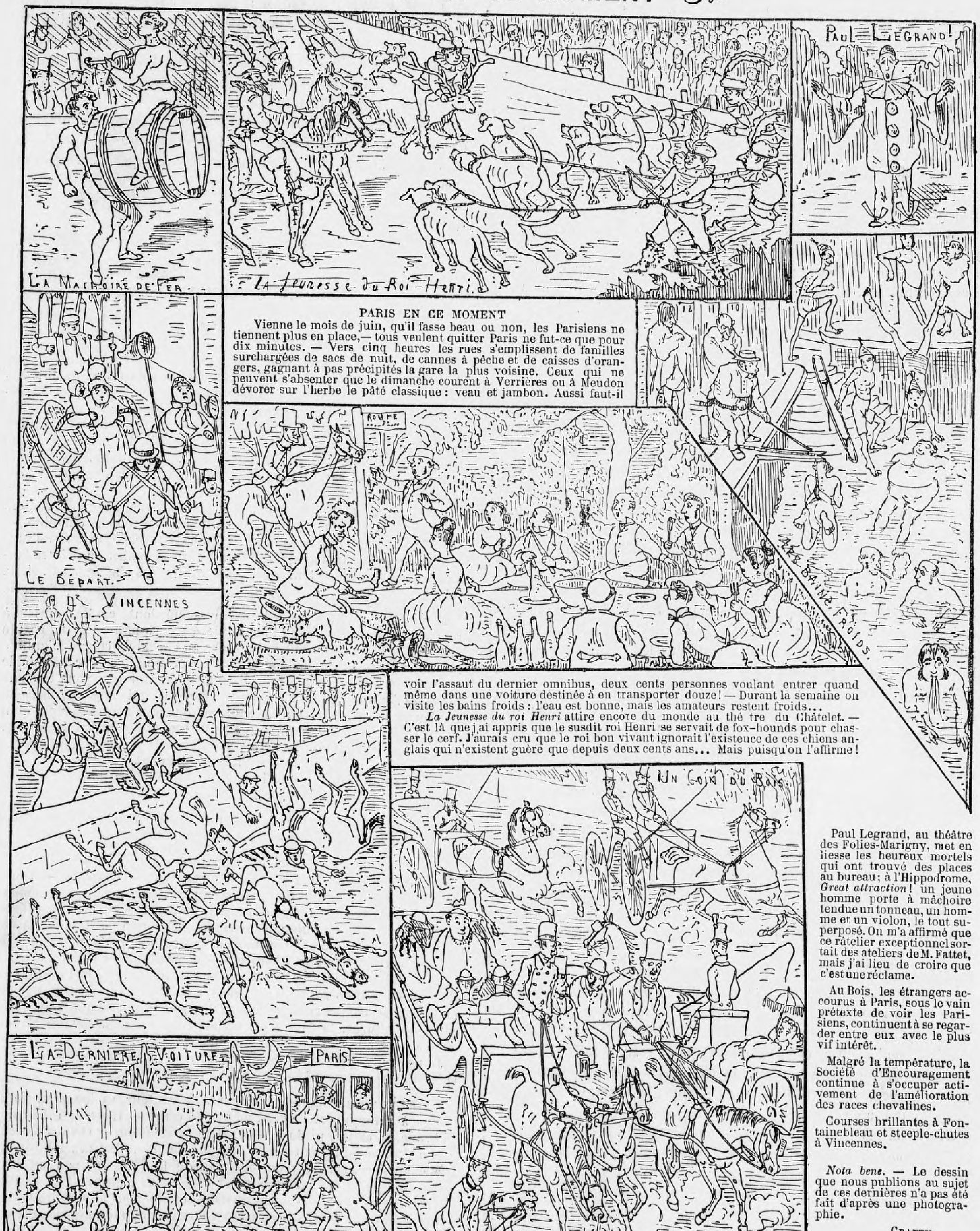
Aujourd'hui Vermout est dans les meilleures conditions pour le chercheur et pour le peintre. — Il est absolument prêt pour l'étude.

Vermout, quoique léger, est imposant d'aspect, grâce à la ligne magnifique partant de la nuque pour se rendre à la croupe. — Toute sa beauté est dans cette ligne, car la croupe, legèrement avalée, donne place à la critique; — mais en revanche, le système musculaire de l'arrière-main est d'une puissance exceptionnelle, non pas tant en raison du volume qui est médiocre, mais à cause d'une particularité que je signale certainement le premier : — disposition des leviers, articulations irréprochables au point de vue mécanique. — Ainsi l'articulation (*fémoro-tibio-rotulienne*) grâce à l'obliquité du fémur, rejetée en dehors se trouve admirablement disposée et quelle que soit l'ampleur des allures, le flanc n'est jamais touché dans la flexion et par contre la respiration conserve toujours sa liberté.

Je ne vous dirai rien de plus sur cette particularité; — les gens spéciaux me comprendront.

Vermout mesure un mètre 62 cent. de hauteur, sa longueur de la croupe à la nuque est de deux mètres 26 cent. — Il est de robe baie, ni brune, ni cerise, ni dorée — c'est le *bai-vainqueur* si vous voulez. — La tête, certainement légère dans l'ensemble, n'est ni agréable, ni très expressive, car les yeux sont petits et les joues un peu lourdes. — Je n'ai qu'un mot pour signaler la poitrine : *admirable*. — Il a des balzanes à chaque membre, mais celles des pieds antérieurs sont à peine indiquées. — Quant au sabot victorieux de mon héros, c'est un type de solidité générale; fourchette pleine, élastique, talons ouverts. — Le journal l'*Autographe* l'a fort exactement reproduit et je l'abandonne aux Desbarolles de l'avenir.

PARIS EN CE MOMENT



PARIS EN CE MOMENT

Vienne le mois de juin, qu'il fasse beau ou non, les Parisiens ne tiennent plus en place,— tous veulent quitter Paris ne fut-ce que pour dix minutes. — Vers cinq heures les rues s'emplissent de familles surchargées de sacs de nuit, de cannes à pêche et de caisses d'orangers, gagnant à pas précipités la gare la plus voisine. Ceux qui ne peuvent s'absenter que le dimanche courent à Verrières ou à Meudon dévorer sur l'herbe le pâté classique : veau et jambon. Aussi faut-il voir l'assaut du dernier omnibus, deux cents personnes voulant entrer quand même dans une voiture destinée à en transporter douze! — Durant la semaine on visite les bains froids : l'eau est bonne, mais les amateurs restent froids...

La Jeunesse du roi Henri attire encore du monde au thé tre du Châtelet. — C'est là que j ai appris que le susdit roi Henri se servait de fox-hounds pour chasser le cerf. J'aurais cru que le roi bon vivant ignorait l'existeuce de ces chiens anglais qui n'existent guère que depuis deux cents ans... Mais puisqu'on l'affirme!

Paul Legrand, au théâtre des Folies-Marigny, met en liesse les heureux mortels qui ont trouvé des places au bureau; à l'Hippodrome, *Great attraction*! un jeune homme porte à mâchoire tendue un tonneau, un homme et un violon, le tout superposé. On m'a affirmé que ce râtelier exceptionnel sortait des ateliers de M. Fattet, mais j'ai lieu de croire que c'est une réclame.

Au Bois, les étrangers accourus à Paris, sous le vain prétexte de voir les Parisiens, continuent à se regarder entre eux avec le plus vif intérêt.

Malgré la température, la Société d'Encouragement continue à s'occuper activement de l'amélioration des races chevalines.

Courses brillantes à Fontainebleau et steeple-chutes à Vincennes.

Nota bene. — Le dessin que nous publions au sujet de ces dernières n'a pas été fait d'après une photographie.

CRAFTY.

LES BAINS DE MER



INSUBMERSIBLES !

Qu'on dise encore que la crinoline n'a pas une foule d'avantages!



L'HEURE DE LA PROMENADE

Deux jolies frégates, toutes voiles dehors, sous la protection d'un gros vaisseau de ligne, vont jeter l'ancre sur la plage.



UN PEU DE TOILETTE

— Dire qu'il nous suffit d'une jupe un peu bouffante et d'un chapeau un peu coquet pour avoir tous ces messieurs sur nos talons!



L'ÉLITE DE LA SOCIÉTÉ

— Tiens! la femme de mon tailleur!
— Tiens! le chemisier d'en face chez nous!



L'OPINION DE M. BÉBÉ

— Dis donc, petite mère, pourquoi donc les messieurs aiment tant voir les dames en costume de bain?... vous êtes si laides là-dedans!



SITUATION DÉLICATE

Ses chaussures seront intactes, mais que penseront ses valseuses qui assistent de la plage à son débarquement?





O ILLUSION!...

En passant devant un châlet de la plage, ce monsieur remarquant qu'une dame le regarde à travers ses carreaux, croit devoir prendre une pose à la fois noble et dégagée.

Or, voici l'effet que fait ce monsieur vu à travers les ondulations de la vitre!



LE MANŒUVRE

Le capitaine. — Allons mes enfants! de la poigne! sapristi! de la poigne!

Pour un cheval de pur sang Vermout a le jarret considérablement *coudé* — mais tout ce que j'ai dit de la croupe et des articulations supérieures explique cette conformation, je dirai plus, la commande.

Eh bien! les détails que je cherche à donner précis, car *j'ai vu* n'indiquent rien ou presque rien. — Vermout vaincu n'en était pas moins le cheval dont je viens de vous donner le signalement. — Ce qui le distingue et le place haut, c'est son courage, sa force, son *cœur* et aussi sa docilité — Un homme fabriqué comme Vermout serait certainement un *génie*.

Ce que je dis là dépasse la mesure, n'est-ce-pas? Très bien, mais le monsieur qui porte un médaillon contenant des crins de Vermout — mais le grand seigneur anglais qui fait chaque matin demander télégraphiquement comment Vermout a passé la nuit — mais le public qui achète les foulards — Vermout et les photographies — mais P. Blaquières qui compose Vermout-galop, — tout ce monde est donc fou!

L'Angleterre nous eût rendu une île pour que le grand prix de Paris fut inscrit à son avoir.

A 4 heures et demie du matin, le coq chante, le chien jappe, les chevaux hennissent et trepignent. — La porte s'ouvre, Vermout est conduit à la promenade (en couverture) dans l'allée des lions; — cinquante chevaux le reconnaissent au passage, — il marche doucement au trot ou au pas; — les jockeys, étrangers à son écurie, le contemplent sans jalousie, car il est maintenant indiscutable. — Un peu avant 7 heures, on le rentre; quelques soins de toilette précèdent son premier repas composé d'eau à *discrétion*, trois kilos d'avoine, un kilo de foin parfumé. — Il se repose quelques heures en liberté, puis reçoit son peintre ordinaire, Martinus Kuytenbrowner.

A midi, deuxième repas, à 5 heures nouvelle ration, — puis le repos, le silence, la méditation peut-être. — L'homme qui dirige et surveille cette santé précieuse se nomme Thomas Carter the second — Il appartient à cette dynastie des Carter qui règne dans beaucoup d'écuries continentales. — Désormais le nôtre sera désigné par le nom de *Carter-Vermout*.

Je ne puis pourtant laisser cette étude incomplète. — Elle le serait si je passais sous silence le caractère de mon cheval. — Le cheval de M. Delamarre est bon, docile, franc, courageux, mais impressionnable à l'excès. — Vous pouvez le caresser en lui parlant, en le prévenant, mais qu'un attouchement imprévu le surprenne, il bondit par détente comme si vous pressiez un ressort — Un flocon de duvet qui le froisse, une porte brusquement poussée, un cri, l'eau du robinet réveille sa fougue et lui jette le diable en tête.

Aussi ne lui ai-je point parlé de Blair-Athol, malgré la parenté qui l'unit à ce rival. — Voici comment s'établit cette parenté :

Vermout est fils de Vermeille et de the Nabob.

Vermeille est par the Baron — or, the Baron engendra Stockwell, père de Blair-Athol.

Etablissez maintenant la parenté : — Vermout et Blair-Athol sont cousins à la mode de la Grande-Bretagne.

IFFEZHEIM.

L'AMOUR ET LA RÉVOLUTION

La Société Française pendant la Révolution, dont nous extrayons le passage qu'on va lire, vient d'avoir l'honneur d'une troisième édition. Nous ne sommes guère aptes à juger les mérites sérieux de MM. de Goncourt comme historiens. ne pouvons que les louer de leur talent de description, et de leur amour pour ces mille petits détails de la vraie vie, ordinairement méprisés des historiens; Les vieilles estampes, jaunies, tachées et moisies, reprennent sous leur plume la fraicheur et la vie. Lisez ce livre, et vous entendrez remuer et parler tous les portraits du temps, depuis les silhouettes folles et bariolées du Palais-Royal de Delencourt, les têtes de députés de J. Guérin, gravées au pointillé par Fiesenger, les profils bourgeois de Levachez, les gauches personnages de Monnet, jusqu'aux héroïques petits bonshommes de Duplessis-Bertaux.

M.

Les femmes de la révolution manquent d'une grâce et de ce quelque chose de leur sexe qui est le charme même des actrices de l'histoire : elles ne sont pas femmes.

Elles donnent à croire qu'elles ont un rôle ou une mission plutôt qu'un sentiment, en ce bouleversement de la France; et elles portent en elles une résolution grande et tendue, une pensée fixée ou une action délibérée qui prend toute l'âme, l'apaise, l'emplit, et n'y laisse place aucune au tumulte des passions et des enivrements. Elles dédaignent d'être Françaises, et comme des statues de marbre, elles portent sur leur front serein les vertus de la vieille Rome; si bien que, comme elles ont marché sans pâlir ni faiblir jusqu'au bout, leur mort même intéresse plus qu'elle n'attendrit, et que ces têtes cueillies jeunes et fraîches par les bourreaux hâtés, ont plutôt la couronne que l'auréole et attirent mieux l'étude qu'elles n'attachent le souvenir.

Celle-ci s'est appris à elle-même la raison, avant d'écouter les rêves d'adolescence; et c'est Plutarque qui lui a été son catéchisme. Madame Roland est un parti. — Charlotte Corday est Brutus; et elle a dépouillé si complétement son caractère de jeune fille, qu'en sa dernière lettre à Barbaroux elle tourne en une ironie presque rieuse l'effarouchement de sa pudeur. — Olympe de Gouges, qui a voulu défendre Louis XVI, est un fou héroïque comme un Malesherbes.

Toutes, elles défendent l'apitoiement de la postérité : elles veulent être pleurées en hommes. Femmes, elles abdiquent leur sourire, leur enchantement, leur faiblesse : elles ont vécu sans aimer.

Derrière eux, les hommes qui ont paru sur la scène de la révolution n'ont pas laissé de ces grandes amours que l'histoire recueille et pour lesquelles elle semble adoucir son burin d'airain. A leur vie comme à leur mort, ils n'ont pas associé la femme. S'ils n'apparaissent pas vierges, ils marchent célibataires. Les voix du gynécée ne parlent pas en ces voix du forum; et ils agissent et ils passent, ces hommes puissants, seuls.

A peine Desmoulins a-t-il Lucile à côté de lui, pauvre grisette égarée et perdue en cette époque sanglante, figure petite, mais aimable, qui sourit, pleure et meurt, Lucile, qui est un peu une Manon de Rétif, un peu la Juliette de Shakespeare. — Danton, à la constitution duquel le plaisir allait mieux que les amourettes, et pour qui le plaisir devait être une orgie, Danton marié n'entretient point la postérité de la femme qui le pleure, silencieuse. — Cet autre a pris femme devant le soleil, comme Jean-Jacques pour avoir ménagère : Marie Evrard balaye, ne dérange pas la copie pour le journal, et se couche. Il est des hommes auxquels Dieu ne donne de l'amour que l'accouplement. — Barrère est le galantin de la Terreur. — Il dit des riens aux suppliantes, aux quémandeuses qui emplissent son antichambre, sourit, promet, badine avec les larmes ou les œillades, et joue avec l'amour comme un chat avec un livre. — Robespierre était chaste par tempérament, libertin par imagination. » Les regards des femmes étaient un des chatouillements de sa tyrannie. Il se défiait de leur influence mystérieuse et il essayait de la capter. Il se plaisait à les attirer, avec elles il adoucissait sa voix naturellement aigre et criarde, et il gracieusait son accent artésien. Il n'allait pas aux libertés, il jouait aux coquetteries; la froideur de sa constitution garait son ambition des dangers de ce jeu. Et cet homme au profil sec, au teint bilieux, les mains crispées par une contraction de nerfs, aux yeux clignants et garnis de conserves, cet homme sans charme jetait dans l'âme de certaines femmes et de certaines illuminées une impression, un sentiment qui était une dévotion plutôt qu'un amour.

Ce n'est point à dire que tout ce temps soit déshérité. Si les grands personnages du drame se gardent tout entiers et ne donnent ou ne laissent prendre rien d'eux-mêmes, bien des cœurs, — en ces mauvais jours, — marchent deux à deux, appuyés, et ainsi mieux affermis dans « ces orages de crimes. » — La révolution a fait les cœurs sérieux; l'amour n'est plus badinage. Les Cupidons roses de Boucher lisent à présent *les Tristes* d'Ovide. Le romanesque succède au libertin, le roman anglais au papillotage français. Cela commence à être « une passion » qu'une attache, et un dévoument qu'une intrigue. L'amour quitte le dix-huitième siècle et se tourne vers le dix-neuvième : c'était une comédie libre, et c'est presque déjà un drame noir! et le passe-temps est devenu une grande affaire dans la vie. La Terreur mûrit et fait graves toutes les affections de l'homme; et l'amour qui passait joyeux désapprend le rire et se fait prêt aux regrets, voyant passer à côté de lui un amour vêtu de deuil et les lèvres sur une mèche de cheveux.

L'amour, c'est alors une entière oblation du *moi* pour l'être aimé; c'est une tête chère qu'une femme sauve avec l'enjeu de la sienne. L'amour, c'est la veuve le Jay, cachant un an le comte Doulcet de Pontécoulant, c'est la marchande de livres qui recèle Gorsas. L'amour, c'est la fille du Palais-Égalité se retrouvant à elle quelque chose qu'elle croyait avoir vendu : un élan, une surprise de sentiment, une folie de sacrifice; la fille qui pousse l'émigré pour lequel elle tremble, dans l'alcôve, hier vénal, aujourd'hui ennobli par le tendre courage d'une courtisane et le salut d'un homme. L'amour, c'est la maîtresse de ce beau prisonnier de vingt-cinq ans, pris d'une fièvre ardente. — Sombreuil le fils, — qui dépouille les habits de son sexe, prend ceux de son amant et passe trois nuits au chevet de son lit; pauvre infortunée! qui ne savait pas le soigner pour Sanson! L'amour, c'est le portrait qui efface l'absence, où s'arrêtent les yeux du détenu. « Ces messieurs, disait — l'administrateur Pergot, des hôtes de Saint-Lazare, — se consolent avec des portraits d'être privés des orginaux, et ne s'aperçoivent plus qu'ils sont en prison. »

L'amour, c'est le médaillon d'or de Baussancourt passant au tribunal révolutionnaire l'image de la princesse Laubaumiska pendue à son cou.

Quel chroniqueur attendri dirait dignement, avec une émotion douloureuse et charmée, avec la modestie du respect et de la compassion décente, ces *repas libres* de l'amour, ces derniers festins des tendresses, les amours des prisons? — Jeunes captives accordant, d'un regard qu'elles laissent tomber, la lyre et le cœur des poëtes! O délires! ô bonheurs, qui n'ont pas de lendemain! toute la vie qu'on se promet à deux heures du tribunal! La coupe des joies humaines qu'on se hâte de finir avant que sonne l'heure funèbre! Roses du matin des jours, dont on presse le parfum en ces instants comptés! Baiser suspendu par l'appel des bourreaux! Bouches qui se cherchent encore dans le rouge panier! - Dans le préau de la Conciergerie, dans le guichet de la Conciergerie, ce ne sont que femmes et maris, amants et maîtresses, qui se dépêchent d'aimer; ce ne sont que gaies caresses, que mots à l'oreille, que mains pressées! A travers les grilles, ce ne sont que douces causeries, charmants épanchements, lèvres qui se tendent et qui se confessent à d'autres lèvres tendues! — Dans les prisons qu'on appelle *muscadines*, aux prisons joyeuses et tout enverdurées de jardins, de vergers, de berceaux, l'amour fait son nid, et les cœurs s'enlacent. — Au Luxembourg, les Anglaises enfermées se laissent si bien distraire qu'un beau jour Marino, l'administrateur de la police, jette au cercle assemblé de cyniques paroles sur les heureux passe-temps que Paris prête à la prison.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHOSES ET AUTRES

—

Enregistrons un verbe nouveau, dont l'éclosion s'est faite dans une chanson toute fraîche inspirée. Il s'agit du grand Hugo, lequel aurait, dit-on, refusé à l'un de ses anciens admirateurs une modeste somme d'argent. Voici, faute de mieux, le dernier couplet de la chanson :

« Cher maître, prêtez-moi cent sous?
« — Ami, je ne peux rien pour vous;
« Que de vous proclamer poëte,
« Sous le crâne ayant la tempête.
« A présent tirez-vous de là;
« Chacun gravit son Golgotha.
« On ne peut pas me tirer de carotte;
« Faites comme moi, cher ami, je *golgothe* (*bis*).

—

Une *devinette*, comme disent les petites filles. Nommez-moi les trois hommes à qui conviennent ces trois noms :

1° Le Christ des singes;
2° Bilboquet d'azur;
3° Jocrisse à Patmos.

Si vous ne me le dites pas, je vous le dirai la prochaine fois.

—

Et les *hétérogénistes?* N'en parlerons-nous pas? Tout Paris s'occupe du grand procès pendant entre les générations spontanées et les générations *procréées*... Certains disent que le *rotifère*, un petit animal qui a des roues en place d'oreilles, après être devenu cadavre, venait dans une goutte d'eau. D'après ces gens-là, nous autres hommes, nous aurions été semblables, et nous pourrions nous refaire tout seuls, si ce n'était cette sixième période. Il paraît qu'une fois dans la sixième période, il n'y a plus moyen. La peste sort de cette sixième période!

—

La création d'un théâtre bouffe italien est décidée, rue Richer. Comme vous le voyez, les théâtres vont aussi devenir des générations spontanées. M. Pasteur travaille à un long mémoire dans lequel il prouvera qu'on ne saurait se targuer de ce fait pour supprimer la cause première.

—

La pièce nouvelle de l'Ambigu s'appelle : *La Fille du Maudit.* D'aucuns pourraient croire que l'abbé *** y est pour quelque chose, mais la moralité de cet honorable abbé nous est trop connue, pour que nous puissions nous arrêter à cette idée. Les enfants de l'abbé — sont comme ceux d'Epaminondas, ils se nomment Leuctres et Mantinée. C'est égal, il est ennuyeux que les deux maudits de cette année se trouvent être un prêtre et un bourreau. A la place de M. l'abbé —, je ne serais pas content de la confusion.

Et à la place du bourreau de Paris, donc... gare aux plaintes en diffamation.

—

A propos du *Maudit*, M. Louis Ulbach se défend comme un suisse, d'être l'abbé —. Je le crois bien, Ulbach, abbé... Il ne manquait plus que cela pour égayer ce pauvre dix-neuvième siècle.

—

La manie des courses gagne les provinces les plus arriérées. Croiriez-vous qu'on a couru à Bourges? A Bourges, grand Dieu! Où ne courra-t-on pas? En Berry, on appelle les chevaux *Birette* : c'est toujours cela de particulier. Quand nous aurons trouvé le moyen de diriger les ballons et que nous pourrons nous enir en l'air, nous abandonnerons la terre tout entière pour champ de course... afin d'améliorer la race chevaline, qui alors ne sera plus utile à rien.

—

Après tout, faut-il se fier à la photographie? Pour ma part, depuis qu'on m'a conté une certaine histoire de trois cents portraits de M. Guizot, vendus comme représentant un pauvre diable de pendu, qui ne s'attendait guère à cet honneur, je redoute toujours les fonds de magasin. — Depuis deux ans, les journaux illustrés de Paris ne nous donnent-ils pas naïvement les massacres de l'insurrection polonaise de 1831?

—

M. Mathieu (de la Drôme) ne m'est pas supérieur en devination. Le 1er juillet, on chantera à la Porte-Saint-Martin et au Théâtre-Français. Au Théâtre-Français? Mon Dieu, oui, les chœurs d'*Esther*. En revanche, on joue une tragédie au Théâtre-Lyrique. Ce que c'est que d'être libre! chacun change de place.

—

On lit dans tous les journaux :

« M. Alexandre Dumas a lu à la Gaîté un drame intitulé : les *Mohicans de Paris*. Le théâtre de la Gaîté doit monter ce drame sans aucun retard; mais comme la pièce exige des soins de mise en scène tout particuliers, le rôle principal étant rempli par un *terre-neuve*... etc. »

Il fut un temps où M. Alexandre Dumas écrivait des rôles pour Frédérick-Lemaître.

—

Un théâtre va être érigé à Saumur. Lundi dernier, le général commandant l'école a posé la première pierre. Qu'un général fonde un théâtre, rien d'étonnant aujourd'hui. Cela eût singulièrement étonné Molière.

—

Deux découvertes, qui constatent la saison où nous sommes :

1° On s'est aperçu que Salomon de Caus n'a jamais été mis aux petites maisons; que, bien au contraire, il était honoré de la faveur du cardinal de Richelieu, qui lui a concédé la première exploitation de chemin de fer connue. On ne sait pourquoi Salomon de Caus, homme bizarre, n'a pas répondu comme il le devait à cette faveur intempestive.

2° Il y aurait en Espagne un cheval sans poil. Seulement, comme la peau de ce cheval est trop fine, qu'il serait exposé à des lésions si on le carressait, on ne le montre à personne.

..... Et voilà, cher lecteur, à quel point nous en sommes.

—

La question des générations spontanées chauffe de plus en plus. L'Académie fulmine, M. Pasteur vocifère, et en plein Notre-Dame, du haut de la chaire de vérité, l'orateur sacré n'a pas assez d'anathèmes à lancer à la tête de ces malheureux hérétiques qui ne veulent pas d'œufs dans la nature.

Cependant ces derniers, MM. Pouchet, Joly et Mussert, arrivent, armés jusqu'aux dents, à Paris, le mardi 14 juin, jour de saint Basile, évêque.

Déjà quelques paroles vives sont échangées entre eux et l'Académie. On sent que cette malheureuse question n'est plus seulement du royaume de la science, mais touche aux plus hautes questions morales et philosophiques.

La science va-t-elle ici baisser pavillon devant la thaumaturgie?

En d'autres termes, l'ordre qualifié d'universel a-t-il des limites au delà desquelles florit l'arbitraire?

Et tout cela à propos d'œufs! Je ne veux plus de poules chez moi.

— Vous allez donc nous les montrer vos fameux germes, grince M. Pouchet en caressant un pistolet à six coups caché sous sa redingote.

— Jamais! rugit M. Pasteur en portant la main à la hache d'abordage qui lui pend au côté. — Jamais! répète l'Académie. — Mais, alors? — Pas tant que vous! — Et l'inquisition! — Anathème! — Vous en avez menti! — Patatra! — Et l'expédition du Mexique! — Demandez à M. Renan! ah! ah! — Giordano Bruno fut brûlé à Rome! Et l'athée Étienne Dolet fut brûlé aussi, monsieur! Et l'athée Lucilio Vanini eut la langue coupée, M. Pouchet! Et l'Académie vient d'acheter trois mille fagots tout exprès pour vous, voyons, expliquez-vous avec calme, M. Pouchet.

Voilà une question qui ne peut pas manquer que de devenir très claire d'ici à quelques jours.

M.

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1864

La livraison des croquis autographiés publiés par les éditeurs de l'*Autographe,* devait être unique. mais le succès qu'ils ont obtenu les a décidés a une seconde livraison, qui vient de paraître et dont nous extrayons ces trois dessins :



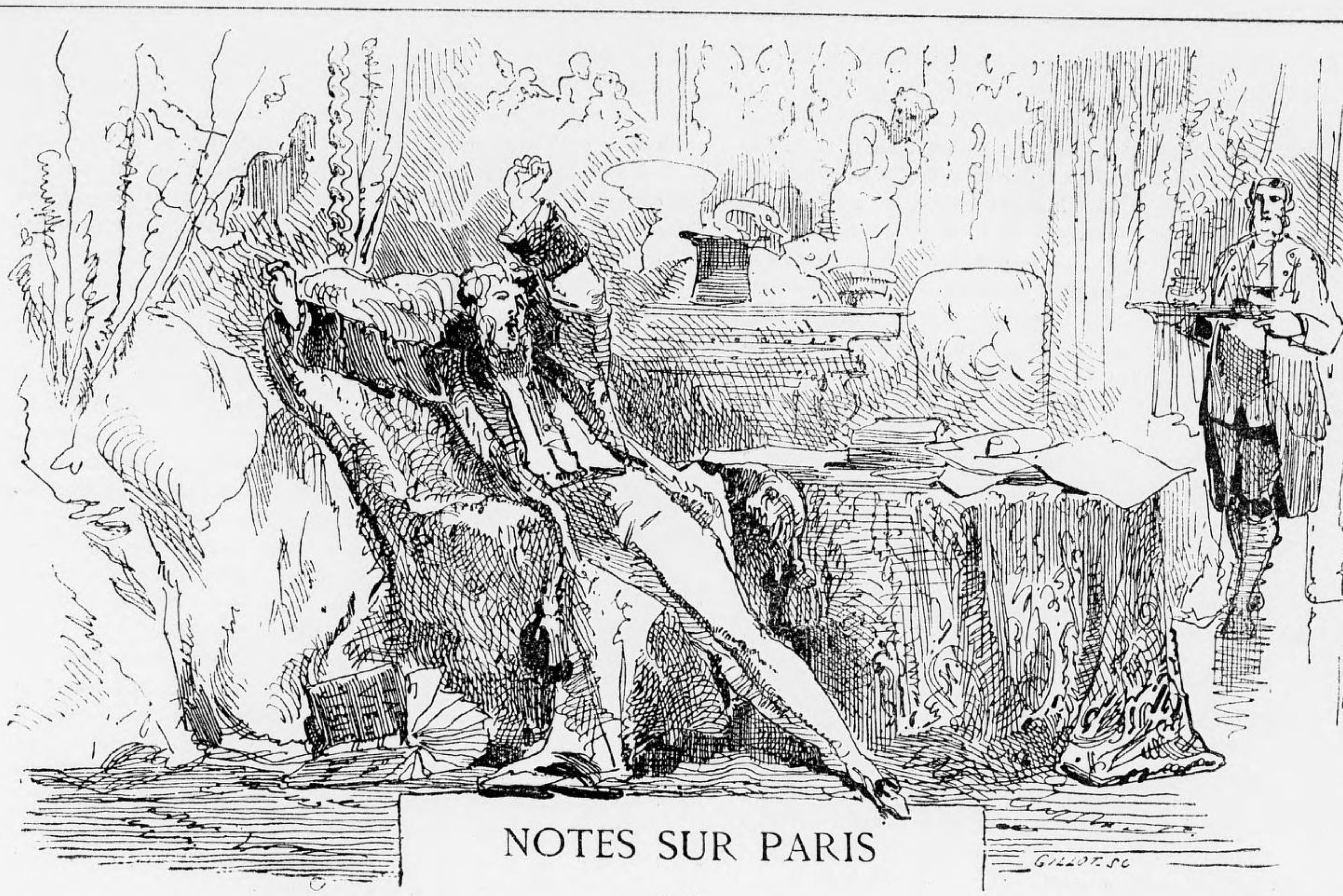
Enfants, par Hédouin.



11. Héro emmène Léandre, qui a traversé l'Hellespont à la nage.
Lorenz Frolich



Paysage, par Charles Jacques.



NOTES SUR PARIS

XVI

LES JEUNES GENS

I

J'ai rendu visite, samedi dernier, à M. Anatole Dumont ou d'Umont, mon neveu. Ce jeune drôle abuse de la pension que je veux bien lui faire, le domestique, qui m'a ouvert la porte, a la mine d'un majordome. Monsieur mon neveu était enfoncé dans une bergère, les pieds à la hauteur de l'œil, et fumait des cigares aussi bons que les miens. Je l'ai regardé, il avait l'air d'une dinde truffée étalée dans son plat. Je l'ai salué gravement, il a sursauté et n'a trouvé rien à me dire. Je lui ai fait compliment sur ses fauteuils capitonnés, sur ses superbes divans en cuir brun; après quoi, ayant des inquiétudes dans les jambes, j'ai inspecté l'appartement. Il y a des étagères fort jolies dans la salle à manger, mon neveu donne dans le vieux Sèvres. La chambre à coucher renferme deux Baudouin et plusieurs statuettes peu vêtues; c'est d'un homme de goût. Cela fait, j'ai allumé un cigare, et je lui ai dit:

— Anatole, y a-t-il rien de plus beau que la vertu?

— Plaît-il, mon oncle?

— Je dis, mon ami, qu'il n'y a rien de plus beau que la vertu. Par exemple, voici M. de Montyon, ou bien M. Bordier, ancien notaire; lis le journal, tu verras quel bruit ils font tous les ans dans le monde. Ils ont légué des sommes pour encourager les belles actions, ou récompenser les beaux livres; et, à cause de cela, chacun connaît leur nom et parle d'eux. Cela aiguillonne, vois-tu? Il est agréable d'arriver à la gloire. Il y a un baron, je ne sais plus lequel, qui excite, par testament, les chirurgiens à perfectionner la taille de la pierre. Eh bien! depuis ce testament, on a inventé des appareils charmants, on en remplirait une boutique; les gens se laissent tailler, on va si vite et si délicatement aujourd'hui, sans grimace, que c'est un plaisir. Est-ce que cela n'est point fait pour piquer d'émulation une âme généreuse? Voyons, mon ami, tu es jeune, c'est l'âge où l'on a des sentiments nobles, donne-moi ton avis en conscience. Il y a une maladie dont je voudrais délivrer le genre humain, le rhumatisme. Je sais ce que c'est, j'en ai deux. Y a-t-il un plus bel emploi d'une fortune, que d'offrir, après sa mort, quelques centaines de mille francs au savant laborieux qui trouvera le spécifique? Ah! jeune homme, jeune homme, tes yeux brillent! Comme c'est bien, mon ami, de s'intéresser au genre humain!

Mon neveu n'avait point du tout l'air de s'intéresser au genre humain; même, il paraissait penaud, et oubliait de fumer son cigare. Sur quoi, j'ai repris pour le consoler:

— Mon pauvre Anatole, j'ai des ennuis. Notre manufacture de porc salé à Cincinnati est en danger. Mon correspondant m'écrit que le professeur Thickseult, de l'académie des *Hog-and-swine-for-the-world*, vient d'inventer une machine capable de jeter toute concurrence à bas. Tout se fait à la vapeur, c'est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de précision. Les porcs sont poussés à la file dans un conduit noir, au bout duquel un va-et-vient de grands couteaux les égorge un à un: deux minutes. — Un petit traîneau roule l'animal dans la chambre à laver: une minute. — Là, des brosses mécaniques le râclent et le polissent comme une paire de bottes: sept minutes. — Un autre traîneau le mène à la chambre à découper, où des tailloirs mécaniques le vident et le mettent en quartiers: six minutes. —Deux poulies l'enlèvent et vont le déposer, membre à membre, sur des couches de sel dans un baril: trois minutes. — Le baril est fermé et part sur un petit chemin de fer: deux minutes. — En tout, vingt et une minutes, pour préparer un porc jusque dans le dernier détail, et l'expédier au camp. Cela est admirable; viens demain, je te montrerai les coupes et dessins dans mon cabinet. Thickseult va gagner six millions de dollars, il aura la fourniture de l'armée fédérale. Cela me vexe, d'abord pour l'honneur, j'étais le premier fabricant de porcs de l'Union américaine; ensuite pour l'argent, les jambons me rapportaient trente mille livres de rente. Je pourrais bien donner des instructions à mon agent, c'est un honnête homme: il n'a fait que sept fois faillite. Mais enfin, Thickseull peut lui graisser la patte, et j'aurais besoin, là-bas, d'un homme à moi. Vingt-cinq heures pour

aller d'ici à Liverpool, deux jours de Liverpool à New-York. Anatole, qu'en dis-tu ? J'ai pensé à toi.

La figure de mon neveu était devenue fort remarquable. Les deux coins de la bouche s'étaient abaissés comme chez un brochet. Les yeux ronds, largement ouverts, ressemblaient à des boules de loto, et au bord de ses cheveux si bien frisés et lustrés, deux gouttes de sueur perlaient sur sa peau rose.

— « Calme-toi, mon ami ; j'approuve cette noble ardeur mais tu es trop bouillant, il ne faut rien précipiter dans les affaires. Nous reparlerons de cela. En attendant, dis-moi qui tu attends aujourd'hui ; voici un salon dont on a fait la toilette, j'ai vu un grand bol à punch dans la salle à manger, et ton domestique tout à l'heure décrochait toutes sortes de plateaux et de choses culinaires. Je ne suis pas de trop ?

— « Mais non, mon oncle, je vous jure que je suis le garçon le plus rangé ; je n'attends que des amis, tous très bien, c'est mon jour. »

II

En effet, monsieur mon neveu a un jour, tout comme une jolie femme. Je le regardai pendant qu'il tournait dans la chambre, et donnait des ordres. En vérité, en quoi diffère-t-il d'une jolie femme ? Il est moins joli, voilà tout; pour le reste, il est au niveau. Ses préoccupations sont à peu près les mêmes ; quand il a réfléchi à sa toilettte, à son ameublement, à sa petite représentation de jeune homme, il est au bout de ses idées. Il a une armoire entière pleine de bottes et de bottines ; pendant deux ans, il a oscillé de Renard à Dusautoy, pour se fixer à Renard, sauf à revenir à Dusautoy; quant aux gilets, on dit qu'il a du génie, le premier coupeur de Renard le respecte, et le bel homme essayeur, qui dans le magasin sert d'affiche, n'est pas plus fier de son torse qu'il ne l'est des siens. Je considérais son négligé de garçon, pantalon à pied, charmante veste d'été, gilet pareil, et autour de son col tombant, cassé exprès, la plus exquise cravate mauve. Le menton est rasé, mais ces favoris abondants sont rejoints par la moustache, et l'air blasé alterne sur son visage, avec l'air content de soi. Les mains sont soignées, les doigts roses étalent une grosse bague, de temps en temps il les relève pour en faire descendre le sang. Parfois un geste machinal les porte à son oreille qui est petite, ou à son col, chef-d'œuvre de goût et de hardiesse, ou bien à ses cheveux gracieusement ondulés au-dessus des tempes. Il connaît son sourire, le tempère ou le soutient à une égale distance du laisser aller et de l'ennui. Il sait pencher son cou, croiser les jambes, poser son menton sur sa main, s'étaler sur un fauteuil, et écouter ou dire sans bâiller des fadaises. Mon neveu que vous êtes aimable ! et que vous auriez peu à apprendre, si tout d'un coup devenu femme, et dame de salon, vous étiez obligé de vous coiffer en chien, de porter de fausses nates, d'arrondir une jupe bouffante, et de vous tortiller avec le mélange voulu d'agrément et de décence parmi les minauderies et les bavardages d'une réception !

A quoi passe-t-il sa journée? Il se lève à neuf heures, endosse une robe de chambre, et son domestique lui apporte son chocolat. Il lit les journaux, fume des cigarettes, se détire jusqu'à onze heures, et s'habille. Ceci est toute une opération. Il a fait établir dans son cabinet de toilette une grande table longue de sept pieds, large à proportion, avec trois cuvettes, et je ne sais combien de boîtes, de fioles et de miroirs. Il a trois brosses pour la tête, une pour la barbe, une pour la moustache, des pinces pour épiler, des enduits pour coller les brins récalcitrants, des pommades, des essences, des savons ; j'y suis entré, on dirait un arsenal. Après quoi il déjeune, fume encore, feuillette un roman, et fait quelques visites. L'an dernier il achevait son droit, cela lui prenait deux heures par jour, il traînait le boulet d'un air ennuyé, c'était le dernier morceau de la chaîne universitaire. Maintenant, il est libre, et se trouve bien de ne rien faire et de ne plus lire. Je crois qu'il a parcouru *la Vie de Jésus*, encore était-ce pour en pouvoir parler, être à la mode. Sa grande invention cette année, c'est une pomme de canne ; il a porté chez Verdier une douzaine de joncs qu'on m'avait envoyés du Brésil, et en échange, il a commandé cette tête de canne qui lui a valu dans son monde une réputation. Une fois, aux premiers jours de la belle saison, il a fait partie avec une vingtaine de jeunes gens de son cercle, pour sortir tous ensemble en gilets blancs, vestes blanches, chapeaux blancs à forme haute ; cela a fait la mode, il n'est pas médiocrement fier de son audace et de son succès.

Vers 4 heures, il fait un tour au Bois ; son cheval est passable ; il est bon cavalier et ne fait pas mauvaise figure. D'ordinaire il dîne au Cercle. Le plus souvent il est chez lui à minuit. Deux fois par semaine, il va au théâtre, c'est le Palais-Royal qu'il préfère ; deux autres fois à peu près, il donne le bras à une figurante du Théâtre-Lyrique. Je lui ai su un attachement de six mois, pour une modiste. C'est là tout ; il est rangé comme il le disait tout à l'heure ; il n'a pas de passions violentes, pas même de fougue ; presque tous les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui, modérés en tout, même dans leurs sottises. L'excès leur fait peur, ils canalisent leurs vices ; ce sont des baurgeois qui évitent de s'ennuyer, et encore plus de s'exposer. La vanité, qui est le dernier ressort, les pousse encore, mais pas trop loin. Mon neveu donne des bouquets à Mademoiselle....., mais il n'ira pas à Clichy pour elle. A ses yeux une femme vaut une femme ; l'amour est agréable comme la cuisine ; à côté d'un restaurant il y a d'autres restaurants. Quand il y aura soupé jusqu'à trente ans, il songera au pot-au-feu, c'est-à-dire au mariage. Une fois marié, il engraissera six mois durant à la campagne. On aurait pu le marier presque au sortir du collége, il est né mûr.

A quoi est-il propre? Du diable s'il a jamais songé à apprendre quelque chose, d'agir par lui-même, et d'après son propre sens. Qu'on lui parle d'un grand voyage, même de plaisir, par exemple d'un tour à Jérusalem ou au Caire, il fera la grimace ; dans son for intérieur, il aime mieux voir un décor de Séchan à l'Opéra. Je l'ai envoyé à Londres, il s'est trouvé excédé par le brouillard et par les visites ; il a trouvé que les théâtres et les casinos de l'endroit étaient bons pour des commis marchands, et il est revenu au plus vite. Il aime assez les parties de campagne, la vie de château ; il y réussit, parce qu'il a des gants frais et lit passablement ; ce qu'il y préfère ce sont les dîners qui sont exquis et amples, et ces grandes chaises renversées ou l'on digère si commodément en prenant le frais et en fumant son cigare. A son âge, en fait de politique et de littérature nous étions fous ; j'ai fait partie d'une société pour la régénération du genre humain, et à propos des Orientales de Victor Hugo, nous nous bourrions de coups de poing au collége. Pour lui, il traite la littérature comme l'amour, cela fait passer une soirée, quand on a une soirée vide ; il lui faut des romans amusants, point tristes ni difficiles à comprendre ; il a lu *Madame Bovary*, mais se gardera bien de la relire ; s'il paraissait un Paul de Kock, à la mode du jour un peu plus propre que l'autre, ce sont ces romans-là qu'il aurait sur sa table. Quant aux théories politiques, elles sont tombées dans l'eau en 1848 ; à ses yeux les affaires publiques et les phrases qu'on fait dessus ne sont qu'une carrière, un moyen d'accrocher une place. Je lui ai parlé quelquefois d'une carrière, il s'y résignera, s'il le faut, comme à une corvée, quelle qu'elle soit, peu importe ; seulement il ne la voudrait point hors de Paris, ni trop assujettissante ; il souhaite avoir ses soirées, ses matinées, son dimanche, un jour de congé par semaine, deux mois de vacances, et il fait remarquer qu'il digère mal, lorsqu'il est obligé de travailler entre les heures de repas, de onze heures à cinq heures.

Cela est-il bien étonnant? Son éducation tout entière a été employée à le rétrécir et à le discipliner. Il a fait des thèmes, des vers latins, au collége, jusqu'à vingt ans ; bref, un métier d'écureuil en

cage; avec ses camarades, il regardait à travers les barreaux. D'un pareil endroit, la vie semble un jour de congé, une promenade sur le boulevard avec des gants et des bottes neuves, parmi beaucoup de jolies femmes, qu'on peut lorgner, sans que le sous-maître ait à redire. Dans tout ce qu'on lui enseignait, rien d'applicable; il s'agissait d'apprendre un manuel afin d'être libre; la porte ouverte, il a jeté bas la souquenille grecque et latine comme une vieille défroque. Une fois chez lui, sa mère l'a mis dans du coton; il s'y est accoutumé. De peine et d'efforts, on ne lui en demandait aucuns, il suffisait qu'il eût une bonne tenue et ne fît pas de sottises coûteuses : « Ne rentres pas trop tard, mets bien ta cravate. » Voilà, je crois, tous les grands principes dont on l'a muni. En fait d'exemple, il a vu son père et les amis de son père se ménager le plus possible, songer à leur fortune, raffiner leur bien-être, calculer le prix et l'agrément d'une maison de campagne, d'un ameublement, d'un dîner; il fait comme eux, il est comme eux, c'est un animal de basse-cour, peut-on être autre, quand on est né dans une basse-cour? Il fait convenablement la roue, c'est l'unique devoir d'un dindon; est-il juste de lui demander mieux ou davantage? Je comparais tout à l'heure ses goûts, ses occupations, ses idées, à ceux d'une jolie bourgeoise; en effet, il a eu l'éducation d'une jeune fille bourgeoise. Il a appris le latin, comme elle le piano; cela se vaut, l'un est aussi mécanique que l'autre. Il a été au collége, comme elle au couvent; il a regardé, comme elle, a travers les fentes de la porte, et tous deux se sont représenté le monde comme un jour de sortie, où l'on met des gants frais, et où on mange des tartes aux fraises. Il a éte instruit par ses parents, tout comme elle, à respecter les convenances, à fuir l'éclat, à craindre l'effort, à estimer les bons morceaux, et il songe à une place, comme elle songe à un mari; la place et le mari sont des moyens de faire figure et de s'amuser, le tout passablement. Ils s'en tiennent là, l'un et l'autre; si quelque chose passe dans leurs rêves, c'est une voiture, un château commode et joli. Tous les deux imaginent comme suprême bonheur d'aller au bois avec un équipage neuf. Peut-être la femme a-t-elle au fond de la cervelle quelque exigence de plus, car, à titre de femme elle a des nerfs, et comme jeune fille, elle a été cloîtrée jusqu'au mariage. Mais, en somme, je les mets de niveau; ce sont les jeunes ménages modernes, une paire de volailles sur un perchoir!

III

Trois coups de sonnette. Ce sont les amis de mon neveu qui arrivent du Cercle. Présentations : comme je n'ai pas l'air pédant, nous nous mettons vite à causer librement. Le punch y aide, et mon neveu se couche à deux heures du matin; c'est moi qui le dérange.

Le premier est un vicomte de vingt-huit ans, d'une bonne famille de Franche-Comté. Mais quelle famille! Un père, deux filles, une tante, une gouvernante. Ils ne viennent jamais à Paris, ni même à Besançon. Le père passe sa vie à se promener, à inspecter ses biens, à dîner, à se chauffer au coin du feu. Il est si paresseux d'esprit, qu'il ne lit pas même le journal; il faut que la gouvernante lui en fasse la lecture. C'est elle qui est la tête forte de la famille. Ni dessin, ni musique; de l'orthographe, du calcul, et le reste d'une instruction primaire. Pour divertissement, les jeunes filles font de la tapisserie devant la fenêtre; la gouvernante dresse les patrons. Jamais de livres. A ce métier, elles ont pris la campagne en grippe, et veulent se marier, y mettant seulement deux conditions : le futur sera bon catholique et habitera une ville. Le père demande, en outre, qu'il soit noble, et accepte pour dot sept mille francs de rente; on n'a pas trouvé. Pour se distraire, elles font des layettes aux enfants pauvres, ou se confectionnent des douzaines de serre-têtes parfaits. Les picoteries sont venues; il faut que la gouvernante serve de tampon entre la tante et le père, entre les filles et la tante, entre le père et les filles. Ajoutez la dévotion et les pratiques. Comme les idées manquaient absolument, les scrupules ont poussé à la façon des chardons sur une terre en friche. Elles ont trouvé leur curé trop indulgent, et posent par lettres aux théologiens de Besançon des cas de conscience. Par exemple, elles ont voulu savoir s'il était permis de leur permettre le poisson, à la collation du carême; on leur à répondu que saint Liguori autorisait les petits poissons frits. Mon jeune homme s'amuse pour elles, jamais il ne rentre au bercail qu'en temps de chasse. Il a été attaché d'ambassade et a fait des ravages, dans les petites cours d'Allemagne, parmi les chanoinesses; ensuite, il a couru l'Europe et fait un cours de galanterie comparée; à la fin, ennuyé, il s'est rabattu plus bas. A cet égard son érudition est universelle; il s'en fait gloire, et donne des détails précis. Tout cela avec un laisser-aller aimable et le plus joli flux de paroles; sa vanité n'a rien de rogue; en ce point il est supérieur aux bourgeois, qui, lorsqu'ils se piquent d'un talent, y portent une attention et des prétentions d'auteur. Il dit que maintenant il est fixé à Paris, que ce n'est pas la peine d'aller si loin, qu'on y importe les primeurs étrangères, et que, pour la sauce, on ne la trouve qu'ici.

Un fils de banquier. Cette année, pendant deux mois, les reports ont été de quatorze pour cent. Voilà les nouvelles que depuis l'âge de huit ans il entend commenter au dîner et au déjeuner. Il y a six mois, son père, informé qu'un pauvre diable d'inventeur était poursuivi pour dettes, achète les titres, devient créancier unique, s'empare du brevet pour un morceau de pain. Il s'agissait d'un moyen de prévenir les fuites de gaz. Cela fait, il monte en cabriolet, court au bureau, parle aux gens puissants, donne des pots de vin aux subalternes utiles, obtient l'application de son procédé dans toutes les administrations, Il gagnera cent mille écus. « Et l'inventeur? » — « Oh! il fera une autre invention; ces gens-là font comme les taupes : bouchez leur trou, ils en creusent un autre; même c'est vous qui avez le mérite du second trou. » Du fond du cœur, il admirait la sagacité paternelle. — Mais c'est à condition d'en profiter. Je lui disais qu'en Amérique, un père a le droit de déshériter son fils jusqu'au dernier sou. Cela lui a semblé monstrueux. « Mais ces gens-là sont des sauvages! Comment, j'aurais eu des chevaux, des bottes vernies, et mon père pourrait à volonté faire de moi un gratte papier, un meurt de faim? Pourquoi pas tout de suite un porteur d'eau, un commissionnaire? » — Je l'ai poussé, et j'ai vu qu'à ses yeux, les enfants sont propriétaires des parents, et leur font grâce de les laisser vivre. Il est lourd de chair et de sang non pas de race fine comme l'autre. Il traite les femmes comme des chevaux, et les chevaux comme des femmes. C'est pour se relever; la grosse main de son grand-père, le marchand de bœufs, perce encore sous son gant jaune.

Un jeune substitut, nommé depuis un an à Bourganeuf. Deux mille fr. de rente, et douze cents fr. d'appointements. Il est venu se dérouiller huit jours à Paris, mais sans enthousiasme. C'est un garçon rassis. Il siége trois heures, quatre fois par semaine, le reste du temps il se promène, lit un roman, s'occupe de photographie. Il est là dans sa famille, c'est pour cette raison qu'il a tant attendu avant d'être nommé; il voulait retourner à Bourganeuf, ou aux environs, rentrer dans la coquille. Point d'ambition, il avancera lentement; il sera juge vers quarante ans, président du tribunal à cinquante. Il se mariera bien, la magistrature donne droit à des dots convenables, il sera considéré, il dînera souvent et délicatement, il n'aspire point à mieux, il aime le calme. C'est un homme empaillé. Empaillé ou gâté, lequel vaut mieux pour Anatole?

IV

Empaillé. Après huit jours de réflexion, c'est ma réponse. Avec cette étoffe moderne il n'y a pas même de quoi faire des viveurs. Mon neveu entrera le mois prochain comme surnuméraire au ministère des finances; il taillera des plumes cinq heures par jour, pensera à devenir sous-chef, rêvera d'un jour de congé, et sera à la hauteur de son siècle.

Frédéric-Thomas Graindorge.







La Jour»ée d'un Anglais à Paris.

Je suis arrivé à Paris lundi, et suis descendu au Grand-Hôtel, où l'on m'a remis un journal appelé la *Gazette des Etrangers*, qui indique l'emploi de la journée.—Je veux remplir demain ce programme, et je donne mes ordres.

5 *heures* 1/2.—Le garçon m'éveille.—Je m'habille à la hâte. — Une voiture est à la porte, un gros cocher et un vigoureux cheval.

6 *heures. Ecole de Tir, au polygone de Vincennes.* — Jamais nation n'a valu la France pour l'artillerie, et on ne sait pas jusqu'où s'arrêteront les progrès de l'esprit humain. On m'a parlé d'un nouveau canon jumeau duquel partiront deux boulets unis entre eux par une sorte de chaine creuse remplie d'une matière asphyxiante : cet admirable engin est appelé à détruire une division tout entière. Il parait que l'asphyxie ne détériore pas les os, ce qui permet toujours la fabrication du noir animal.

8 *heures. Au marché aux Fleurs.*—Je suis tiraillé à droite et à gauche par des femmes qui me placent entre les bras une douzaine de bouquets et un laurier. — Je ne puis m'en débarrasser — Je crois avoir trouvé un moyen en leur offrant le quart du prix qu'elles me réclament; elles acceptent de suite. La voisine m'affirme chaque fois que j'ai été volé. —Arrivé au bout du marché, un homme m'arrache tout cela, le place sur son crochet et me demande ma demeure. Je lui donne ma carte; il s'éloigne en la lisant. Lorsqu'il a disparu je m'aperçois que je lui ai donné mon adresse à Londres. Il n'en est pas moins parti : les Français ne doutent de rien.

9 *heures. Au Palais de l'Industrie.—Exposition de Photographie.* Cela me représente des vues de tous les pays, mais je suis venu pour voir la France, en sorte que je m'arrête peu. Je vois beaucoup de portraits de personnages dont les noms me sont inconnus. On me dit qu'en France, lorsqu'un homme ne peut acquérir une célébrité ni dans les arts, ni dans les lettres, ni dans quoi que ce soit, il fait placer son portrait, avec son nom, au coin de chaque rue, et il passe à la postérité. Je vois enfin le portrait d'un gros homme qui tient un sou d'une main et un journal de l'autre. Ce marchand de journaux a l'air bien content; il semble avoir fait une bonne journée.

A la Sorbonne.—10 heures. Leçon de Calcul intégral.— M. Serret parle bien, je crois —mais je ne comprends rien du tout et quand il y a des étrangers on devrait, il me semble, les initier.

10 *heures* 1/2 *Leçon d'Astronomie.*—Il n'y a qu'une seule personne au cours; elle prend des notes et semble fort instruite. Je me hasarde à lui demander s'il pleuvra et s'il me conseille de mettre mon *waterproof-patent* : il me rit au nez. Si l'on ne se connait pas à la pluie et au beau temps, pourquoi passer sa vie le nez en l'air?

Je commence à avoir faim. Je regarde ma Gazette.—il n'y est pas question de dejeuner.

11 *heures. Cours de Poésie française.* — Il n'y a personne. Le professeur parle néanmoins consciencieusement. Je croyais que ce cours était fait par un des grands poètes de l'époque : M. de Lamartine, par exemple. Pas du tout, c'est un monsieur qui ne sait pas faire les vers. Je pensais que comme Béranger était le poète national il chanterait quelqu'une de ses chansons; il parait que ce n'est pas l'usage.—Je sors de la Sorbonne.

11 *heures* 1/2. *Au Conservatoire des Arts-et-Métiers.* — Il y a beaucoup de machines pour tout faire. — C'est extrêmement intéressant, mais je n'y comprends rien du tout. J'ai faim et je regrette que la Gazette ne parle pas de déjeuner; en sortant, je vois le cocher qui mange et le cheval aussi. — Vite, leur dis-je, place Vendôme.

Midi. A la colonne Vendôme. — Milord Duc ne reconnaitrait pas son ancien ennemi, il est là en deshabillé du matin. Je monte. Le point de vue est superbe, et je recommande l'endroit à mes compatriotes qui ont le spleen. — En se jetant de là-haut, ce doit etre agréable. Je redescends.

Midi 1/2. *A l'hôpital Saint-Louis.* — Pourquoi le cocher m'a-t il regardé d'un air étonné? C'est intéressant cet hôpital : rien que des maladies de peau. Seulement, je me plaindrai à mon ambassadeur, on ne veut pas que je soulève les couvertures pour visiter les sujets. Je m'informerai auprès de la Gazette. Si j'en ai le droit alors, j'en saisirai le *Foreing-Office*. Mais j'ai passé beaucoup de temps. Je me jette dans la voiture.

1 *heure* 1/2. *A l'Hôtel des Invalides.*—La voiture va lentement et le cocher a un air singulier. Je vois le tombeau. C'est *beautifull* : mais que ces invalides semblent vieux; je ne comprends pas que Milord-Duc ait rencontré tant de resistance à Waterloo de la part de ces vieillards. Je cours vers la voiture; le cocher me demande si je retourne à l'hôtel : je regarde la Gazette.

Je regrette qu'elle ne parle pas du déjeuner. Pourquoi le cocher s'écrie-t-il : *Ah! zut alors.* Mon Pocket-Dictionnaire n'explique pas cette expression.

2 *heures. Fête au Pré Catelan.* — Ma voiture se promène dans un beau jardin à la suite d'autres voitures. — On fait de la musique. — Il y a de bien jolies femmes, elles ont toutes la même figure. Le teint blanc jusqu'aux pommettes, à cet endroit une plaque rouge; des sourcils très noirs et qui descendent jusqu'au bas de l'oreille; je ne vois pas de sourcils blonds; les yeux sont très longs aussi ils vont jusqu'à la tempe seulement on dirait qu'elles ont reçu un coup de poing sous chaque paupière inférieure. Je ne m'amuse pas beaucoup à cette fête. — Pourquoi appelle-t-on ce calcul *intégral* et comment l'homme qui a porté mes fleurs aura-t-il trouvé mon adresse? Ce professeur n'avait-il pas une maladie de peau.

Le cocher, a un rire nerveux.

3 *heures au jardin d'acclimatation. Conférence sur l'acclimatation par M. Toussenel.* Je vois l'aquarium, l'endroit où l'on acclimate les saumons et les turbots. Je crois qu'ils pourront s'acclimater mais je doute qu'ils puissent dans ces petites boîtes acquérir toute leur croissance. Dans la conférence on ne s'occupe que des animaux, mais on ne recherche pas le moyen d'acclimater les Anglais dans les Indes.

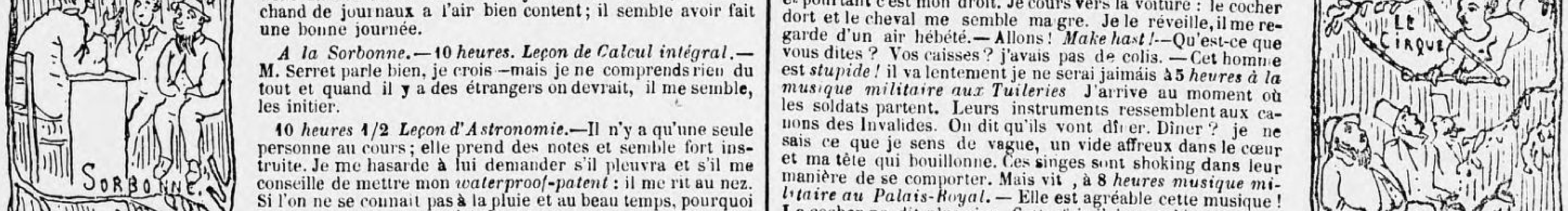
Lorsque je remonte dans la voiture, le cocher me considère fixement, il est pâle et me dit : c'est y à Bicêtre, bourgeois? je regarde la Gazette : non, il faut être à 3 *heures* 1/2 *au Jardin des plantes.* — Il me répond : c'est à peu près la même chose, mais pour 3 heures 1/2 pas *mèche.* — Je regarde son fouet, il a une mèche; partout les cochers sont les mêmes, il faut s'en défier! J'arrive enfin! Je monte et je vois des animaux dans une grande cage on dirait des singes et cependant je connais ces figures-là? Où les ai-je vues, à la Sorbonne ou à Saint-Louis — mais il est 5 heures moins un quart — mon Dieu! je ne pourrai faire le programme de la Gazette et pourtant c'est mon droit. Je cours vers la voiture : le cocher dort et le cheval me semble maigre. Je le réveille, il me regarde d'un air hébété.—Allons! *Make hast!*—Qu'est-ce que vous dites? Vos caisses? j'avais pas de colis. —Cet homme est *stupide!* il va lentement je ne serai jaimáis à 5 *heures à la musique militaire aux Tuileries*. J'arrive au moment où les soldats partent. Leurs instruments ressemblent aux canons des Invalides. On dit qu'ils vont dîner. Dîner? je ne sais ce que je sens de vague, un vide affreux dans le cœur et ma tête qui bouillonne. Ces singes sont shoking dans leur manière de se comporter. Mais vite, à 8 *heures musique militaire au Palais-Royal.* — Elle est agréable cette musique! Le cocher ne dit plus rien. Cette fois j'ai regardé; son fouet n'a plus de mèche. C'est suave cette musique, on dirait une douce romance anglaise. Ce sont des chasseurs à pied, ils sont acclimatés, le chef de musique était au cours d'astronomie, —il ressemble au cocher mais il est mieux vêtu. — Ils s'en vont je pense respirer un peu. Je remonte en voiture — le cocher met une heure pour me conduire, 44, rue Bonaparte.

8 *heures, cours de mnémotechnie, par l'abbé Moigno. Perfectly*, c'est très simple et charmant. La découverte de l'Amérique 1492 — il y a sept jours dans la semaine — on a deux yeux, 7 × 2 = 14. Il y a en France, vin de Bourgogne, vin de Champagne, vin de Bordeaux, vin du Rhin; 4 vins : 1480 Jacob a eu 12 fils, 1492. Cocher, pavillon Morel.

9 *heures à l'Alcazar d'Été, Mlle Thérésa, pretty voman.* Son chant me rappelle la voix du commissionnaire qui a porté mes fleurs, et sa tête, où l'ai-je vue? Le marchand de journaux qui tient un sou. Elle a le geste de mon cocher, qui dort dans ce moment. Voilà la poésie française. A la Sorbonne on ne parle pas de cette poésie, rien n'est sacré pour un sapeur. Cette femme doit savoir boxer. Cocher!

A 10 heures à l'École-Lyrique. J'arrive et je n'ai que le temps de remonter en voiture, il faut être *à 11 heures à la Closerie des lilas.* Où sont les lilas? non, c'est la cage des singes, je les reconnais tous; ce sont les mêmes sauts et..... shoking. Le cocher dort, il ne veut pas s'éveiller. Il m'a trompé peut-être, était-il à Waterloo et il me prend.... Non ce n'est possible. Il ne me prend pas pour Mlle Thérésa. La Gazette le veut : marche! Le cheval est poussif, l'homme est idiot, mais il le faut! *Minuit. Fête de nuit de Mabille.* Je ne vois rien. Les femmes me prennent pour Mylord-Duc. 3 *heures du matin.* On me jette sur le lit on me met une camisole de force... et cependant la Gazette le dit, il faut se réveiller à 4 *heures du matin*, pour l'exercice à faire au Champ-de-Mars!...

SIR EDWARD.



MES VOISINS DE CAMPAGNE

I

MONSIEUR LE CURÉ

Monsieur le curé de *** est un enfant du pays. Si à l'heure qu'il est il porte la soutane et édifie le canton par son exemple, c'est que la Providence l'avait marqué de son doigt, et aussi qu'une légère inégalité des jambes le rendait impropre aux travaux des champs.

C'est cette infirmité qui décida sa vocation et lui ouvrit la carrière sacerdotale, où, grâce à Dieu, il gagne tout doucement le ciel au petit trot de ses vertus.

Il est adoré, et c'est justice. Jeune encore, alerte, robuste, il fait la chaîne aux incendies, soulève d'une main des poids fabuleux, et n'était un embonpoint précoce qui gêne un peu sa démarche tout en lui donnant une rondeur et une bonhomie charmante, il ne craindrait pas à la course les plus jeunes gars du village. Ce qu'il a de charmant c'est l'affabilité et la franchise de l'accueil. Personne ne sait tendre plus cordialement la main, personne n'a un visage plus ouvert et plus gai, un rire plus communicatif, un regard plus engageant. Son œil petit, sympathique, vous sourit de loin, vous fait accueil et vous invite à causer. Toujours humide et brillant, cet œil laisse souvent échapper dans la conversation une belle grosse larme limpide et transparente, qui déborde sur sa paupière et sur la surface de laquelle se réfléchissent le ciel, les arbres, les blés. Cette larme est comme un miroir où se reflètent tous les objets voisins, et je ne peux pas regarder en face monsieur le curé sans apercevoir mon portrait dans ses yeux.

Cette goutte transparente, toujours prête à tomber, ce diamant éblouissant, donne à sa physionomie un air de fête, de bonne humeur et de gaieté qu'il n'ignore pas ; aussi n'est-ce qu'à regret que de temps en temps, après un éclat de rire et lorsque son diamant devenu trop gros va s'échapper, qu'il le ramasse de son gros pouce.

Faut-il le dire? une grande partie de ses qualités morales lui viennent de l'excellence de son estomac. Il l'avoue lui-même ; après les repas il se sent meilleur, son cœur s'entr'ouvre, son esprit s'épanouit sous l'influence d'une digestion facile. Ses plus beaux sermons lui sont venus sur les lèvres sans efforts ; le soir, en sucrant son café et le cognac exquis de madame la comtesse, fit naître en son cerveau mille pensées édifiantes qui peut-être n'y seraient pas venues, sans cela ; à jeûn, c'est un digne homme, après les repas c'est un saint.

Ce n'est pas que cela m'étonne. J'ai toujours considéré une bonne digestion comme la preuve d'une conscience pure.

Il est certains appétits qui ont je ne sais quoi de respectable et d'évangélique. Le dirai-je? — Eh bien, oui : je crois que les gros mangeurs sont en majorité des gens vertueux ; et, pour ma part, je ne suis pas étonné que, parmi les âmes pieuses qui pratiquent le plus spécialement les vertus chrétiennes, on rencontre autant d'estomacs bien portants, curieux et actifs.

Madame la comtesse, dont je viens de mentionner le cognac exquis, est la personne la plus noble, la plus riche et la plus vertueuse du pays; et monsieur le curé, qui naquit sur ses terres, pour ainsi dire, à l'ombre de son château, lui est absolument dévoué. Il n'est d'ailleurs sorte de gâteries, quasi maternelles, de soins affectueux, de douceurs charmantes, dont madame la comtesse ne comble monsieur le curé. Il en est reconnaissant, son cœur n'ayant jamais connu l'ingratitude.

Deux fois par semaine il dîne au château, cela est de fondation : monsieur le curé tousse-t-il? — Immédiatement une douzaine de pots de confitures et un panier de Bordeaux, s'acheminent vers le presbytère. Monsieur le curé a-t-il éternué en faisant sa partie de tric-trac? Le lendemain matin il reçoit une jolie paire de poulets gras, ou bien un beau pain de sucre. C'est à la comtesse qu'il doit de brûler des bougies, à elle qu'il doit les ornements du maître-autel, les vases en porcelaine dorée qui sont dans la chapelle de la Sainte Vierge, à elle qu'il doit son missel doré sur tranche et sa cafetière à esprit de vin, sa sonnette en plaqué, son chemin de croix qui joue la peinture à l'huile et son grand fauteuil en cuir, dans les profondeurs duquel il réfléchit de midi à deux heures — surtout pendant les chaleurs ; — à elle qu'il doit la grosse cloche de l'église que l'on entend distinctement à deux lieues et son cache-nez tricoté en laine noire dans lequel il s'enveloppe en hiver pour retourner chez lui. A elle qu'il doit le cierge pascal et le tapis de sa chambre, son beau calice d'or et les boucles de ses souliers ; à elle qu'il doit d'être le plus heureux curé de France. Comment ne lui serait-il pas reconnaissant?

Eh bien ! qui se douterait qu'au milieu de tout ce bien-être, notre bon curé a parfois des chagrins? Qui se douterait qu'un remords, un doute, une crainte lui traverse le cerveau et lui serre le cœur, lorsque le temps est à la pluie, ou que le carême commence? Rien n'est plus vrai pourtant. Le bon curé est de temps en temps confus de tous les bienfaits de la comtesse ; il craint que toutes ces douceurs ne lui jouent un mauvais tour au point de vue de son salut éternel ; il éprouve comme un embarras à digérer son bonheur et son âme ressent des pesanteurs. Il songe à ses péchés, il a des scrupules. Les privations des premiers chrétiens et les souffrances des martyrs lui reviennent en mémoire. Saint-Laurent lui apparaît furieux, menaçant, avec son gril à la main, et il voit dans ce gril un reproche direct aux côtelettes un peu saignantes qu'il aime particulièrement.

Mais au premier rayon de soleil, toutes ces terreurs puériles qui prouvent néanmoins la bonté de son cœur, s'évanouissent. Il se dit alors que tous ces dons ne s'adressent pas à lui, mais au ministre du culte, au curé de la paroisse; que toutes ces attentions dont il est l'objet sont un hommage indirect adressé au Seigneur, et qu'enfin le bon Dieu acceptant les présents que lui fait madame la comtesse, il serait pour ainsi dire inconvenant, irrévérencieux, coupable même, que lui, curé, ne cherchât pas à imiter le Seigneur.

D'ailleurs comment refuser à madame la comtesse dont le château est plus vieux que l'église et s'élève presque aussi haut; à madame la comtesse qui lui tirait les oreilles lorsqu'il était enfant, à elle dont le nom est si ancien, la fortune si grande et les vertus si énormes, que tout le canton a le chapeau à la main lorsqu'elle passe? Peut-il oublier que la grande dame traite le préfet lui-même presque cavalièrement et parle à l'évêque avec une sorte de familiarité? que tous les fermiers des environs sont ses locataires ; qu'elle est comtesse enfin, et que, comme chacun le sait, son titre lui vient de Dieu?

Lui appartient-il à lui de faire cause commune avec les ivrognes républicains du bourg, qui braillent le dimanche dans les cabarets ? Lui appartient-il de discuter l'ordre établi, de mettre en doute la plus sainte des traditions du passé et de fronder la noblesse qui, à cette époque de doute et d'irrévérence, reste fidèle à la religion et en est le plus ferme soutien ?

Ce bon curé lit peu, mais il pense beaucoup et il pense bien, comme vous voyez. Il voit un lien sacré et respectable entre la noblesse et la religion, et apres la croix qui domine le maître-autel et la mître de son évêque, ce qu'il regarde avec le plus de respect dans ce bas monde, c'est l'écusson fleurdélisé qui orne le château. Il est indigné lorsque arrivent jusqu'à lui les discours impies et révolutionnaires des commis-voyageurs qui détournent les filles, parlent d'égalité, se grisent et jouent au billard.

L'Egalité ! se dit-il ; est-ce que le bon Dieu n'a pas voulu de tout temps qu'il y eût des grands et des petits, des riches et des pauvres, Est-ce qu'il n'a pas voulu de tout temps que les ministres de sa sainte

O rus, quando te non aspiciam!

Deuxième Série

A LA CAMPAGNE



L'ÉTANG

Un pied d'eau à peine, de la vase à pleines rames, et une odeur!.....



Lignes simples, lignes dormantes, lignes à triple hameçon, garde-vue, guêtres imperméables, il y a tout ce qu'il faut pour pêcher ici, même de l'eau; seulement, il faut faire venir le poisson de Paris.



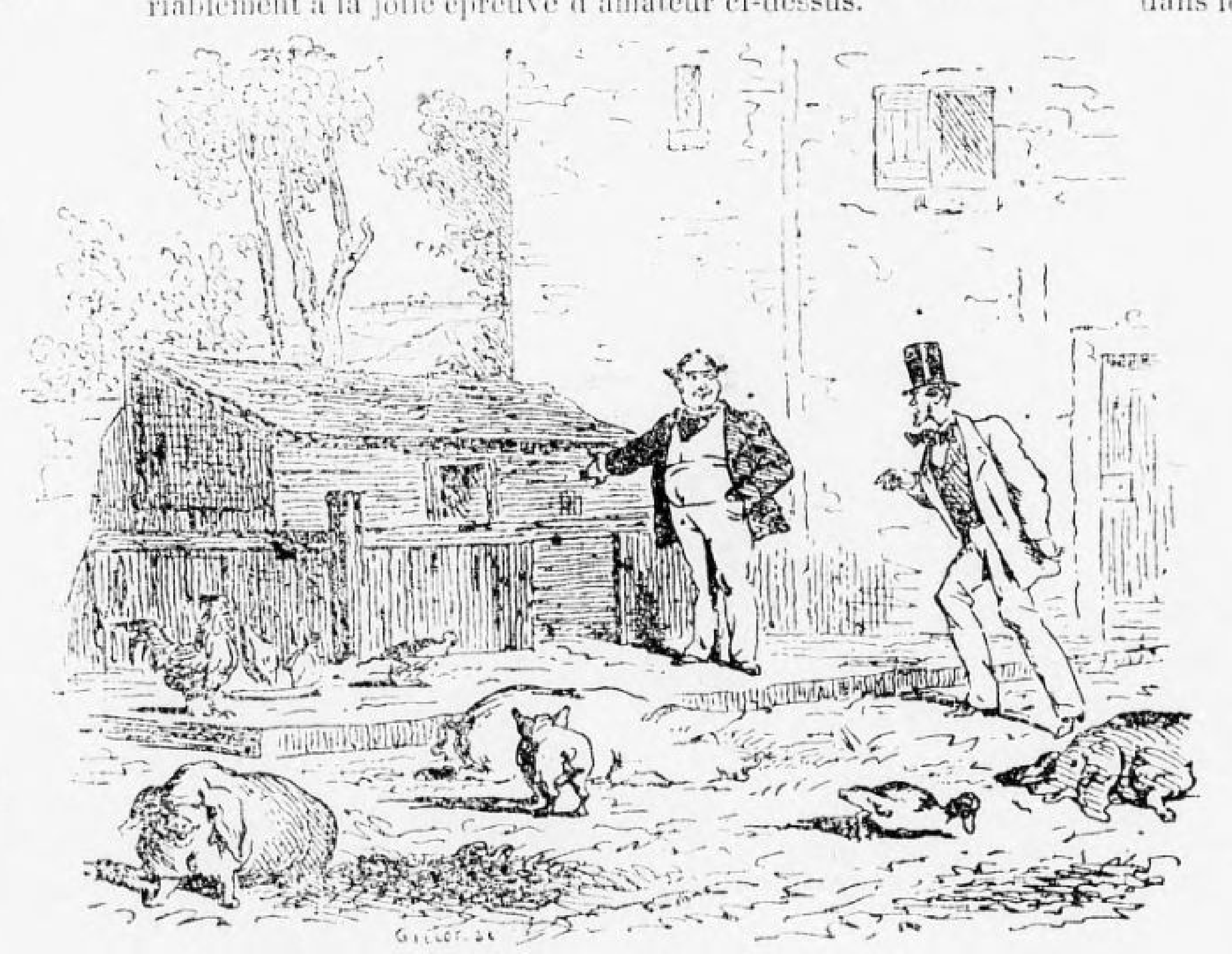
Une grande ressource que la photographie à la campagne! Vous passez une demi-journée à grouper vos invités pour arriver invariablement à la jolie épreuve d'amateur ci-dessus.



Acclimatez les espèces rares tant que vous voudrez, seulement ne laissez pas vagir les enfants dans le voisinage des coqs géants.



C'EST POURTANT COMME ÇA EN PROVINCE! — Non, monsieur Jules, n'insistez pas davantage, je me suis déjà bien assez compromise aujourd'hui, en vous permettant de porter mon ombrelle toute la journée.



— Venez donc que je vous présente à mes cochons.
— Vraiment, vous ne craignez pas que nous ne dérangions ces messieurs?



ENTRE AMAZONES. — Un charmant jeune homme que monsieur Georges, bien doux, bien élevé; mais monsieur Gontran saute bien plus haut!



Tombé d'un âne!... Parbleu! je n'avais pas mes éperons.



La charmante chose qu'une promenade en voiture découverte, à la campagne, si l'on savait qui ou quoi aller voir qu'on n'ait pas déjà vu cent fois!



Un bon moment, par exemple, c'est la dégustation du journal du soir après dîner, — pourvu qu'un voisin ne vienne pas se jeter au travers de votre lecture pour vous parler de ses luzernes.

LIBERTÉ DES THEATRES. — NORMA ET L'AVARE A LA PORTE SAINT-MARTIN



Mme ISMAEL, dans *Norma*.
« Dans mon âme
« Eperdue vue vue vue vue, me transporte m'ani vi vi vi me cha va va arnant!

CHARLY, dans l'*Avare*.
Ce n'est peut-être la même perruque, mais c'est toujours le même Buckingham des Mousquetaires.

NORMA ET SA BONNE

Pas de voix, mais quels biceps dramatiques! Par exemple, louons le directeur, les enfants n'étaient pas en carton!

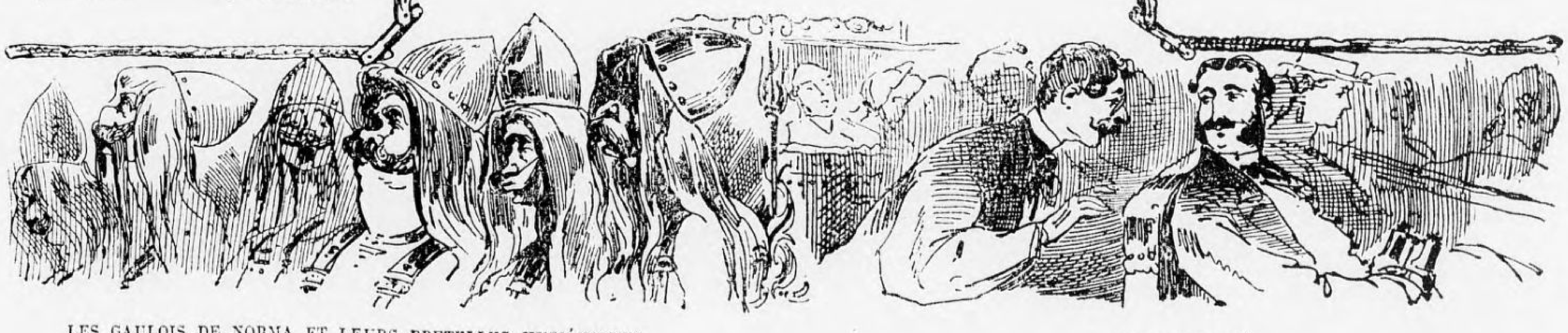
L'HEURE DE LA RÉCRÉATION THÉATRALE

Cet âge est sans pitié! à peine leur a-t-on ouvert le vestiaire, que ces petits bonshommes de disputent les défroques de Molière, l'un fait danser la perruque, l'autre son pourpoint, celui-là s'assied sur le fauteuil du *Malade Imaginaire*, celui-ci dans ses souliers. Je plains le costumier : quel coup de brosse à donner!

HARPAGON ET MAITRE JACQUES

(*Scène de la cassette*).

Tout cela est dit avec un naturel, une diction, un art! On croit entendre à chaque instant Montdidier dire à Josse : *Qu'en penses-tu, Babylas?*



LES GAULOIS DE NORMA ET LEURS BRETELLES HYGIÉNIQUES

Le plus beau, soir de la compagnie Nantaise!

TON OPINION?

Ma foi! c'est presque aussi bien qu'à Périgueux.

religion fussent heureux et vécussent dans un bien-être matériel qui leur donnât plus de liberté d'esprit? N'a-t-il pas voulu qu'il y eût toujours des comtesses pleines d'égards pour leur curé? il entrevoit alors que sous ces pots de confitures et ces pains de sucre se cache les questions sociales les plus graves; il entrevoit qu'il serait peut-peut-être bien en désaccord avec l'esprit de l'église en refusant ces dons qui sont comme un hommage rendu à la religion, et il accepte toutes ces bonnes choses par respect de la tradition et par amour du droit divin.

Il faut bien dire maintenant que si la comtesse accable son curé de bontés, le reçoit chaque semaine deux fois à sa table et l'admet le soir à son jeu, elle n'est pas sans lui demander des prières nombreuses et fréquentes pour le repos de l'âme de son noble époux. Ce fut d'abord une messe quotidienne, puis des prières spéciales, puis des lectures pieuses, des chapelets, des oraisons, des cierges à faire brûler, des aumônes à distribuer, toujours dans le but respectable d'améliorer la position du défunt. Ce pauvre et excellent curé se trouva peu à peu envahi par les soins que nécessitait l'âme de son suzerain. Il n'eut plus un moment à lui, et comme il voulait remplir consciencieusement ses engagements, il fut obligé, pour ne rien oublier, de dresser un petit programme où chaque heure du jour était marquée par un pieux exercice au profit du comte.

Cette âme tenait une place énorme, nécessitait de grands labeurs, et le bon curé frémit un beau jour en songeant que si, par malheur, il se trouvait au purgatoire — et cela était probable — quelques autres de ses paroissiens, il lui était matériellement impossible de leur apporter par ses prières le moindre soulagement.

Il en fut troublé, car il a bon cœur, de sorte qu'il se disait souvent : mon Dieu! qu'il est désagréable pour une âme reléguée dans le lieu d'expiation de ne point avoir conservé de relations sur la terre! Une ou deux fois il négligea, pendant une petite demi-journée, l'âme de monsieur le comte pour songer au salut de ses autres paroissiens, mais il lui sembla que cette demi-journée était un vol fait au château, et jamais il ne parvint à se mettre dans la tête, quelque bonne volonté qu'il y mît, que le repos éternel de Jean-Claude, ivrogne et braconnier, de son vivant, pût être comparé au repos éternel de M. le comte descendant des croisades. Il prit donc le parti de ne plus s'occuper que de ce dernier, et il s'en trouva bien; Madame la comtesse ne sut plus comment lui exprimer sa reconnaissance.

— Ah! mon cher curé, mon excellent ami, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour le comte, disait-elle souvent — vous ne revenez pas au salmis, monsieur le curé?

— Faites excuse, madame la comtesse, si Dieu exauce les prières que je lui...

— Est-ce que vous n'aimez plus le salmis?... Le moulin de mon meunier qui touche au presbytère ne vous incommode pas au moins? l'idée m'en est venue ce matin. Ce tic-tac perpétuel... je n'ai point voulu renouveler le bail avant de m'assurer que ce meunier eût votre approbation... Mais quelle piquette vous sert-on là pour boire avec le salmis? Bernard, quelle piquette servez-vous là à monsieur le curé?

Et l'excellent homme répétait en lui-même : oui quelle piquette me sert-on là.

— Ce n'est point là mon vieux Pomard, ajoutait la comtesse.

— A coup sûr ce n'est point là le vieux Pomard de madame la comtesse, murmurait le curé.

— Il est inouï que Bernard néglige ces choses.

— C'est sans mauvaise intention... une petite négligence! ajoutait-il en souriant avec bonté. — La douceur de son regard eût désarmé un tigre.

Ne croyez pas que le digne homme ait accepté sans combat le vieux Pomard et soit arrivé, tout de suite à cette liberté d'allures, à cette aisance dans le bien être qu'il possède maintenant.

La première fois qu'il se trouva sur le parquet ciré du salon de la comtesse avec ses souliers un peu trop ferrés qu'il sentait glisser malgré lui, il éprouva un état de malaise extrême, l'affabilité de la châtelaine augmentait encore son embarras; il se sentit rougir en apercevant ses grosses mains rouges, son chapeau lui échappa, il voulut le rattraper et son pied glissa sur le damné parquet. Il ne tomba pas, mais un des clous de sa chaussure pénétra dans le bois et marqua son passage par un sillon profond ineffaçable. — Madame la comtesse fit des prodiges de grâce et d'esprit pour l'empêcher de regarder cette blessure du parquet qui le torturait visiblement — il s'en fut la honte au front; et sans perdre de temps, alla commander une paire de souliers fins.

Je rappelle ce petit fait qu'il aime à se rappeler lui-même, parce que ce fut son premier pas dans cette vie de bien être, dans cette vallée de douceurs où maintenant il chemine à petits pas, la tête haute, la paix dans le cœur et le sourire aux lèvres.

Z.

ACHILLE ET THERSITE

NOUVELLE

Il y a quelques jours, je lisais ceci dans un livre récemment paru : « Les hommes des âges héroïques ne seraient bons aujourd'hui » qu'à lutter dans des foires; il faut pouvoir naître à temps (1).»

J'interrompis ma lecture; cette pensée m'avait frappé; j'imaginai immédiatement les deux types les plus opposés d Homère, Achille et Thersite, renaissant dans notre société moderne, et il me parut qu'en effet leurs rôles seraient intervertis. Achille, type éternel de la belle jeunesse, composé merveilleux de délicatesse presque féminine, d'élan poétique, de grandeur sombre, de grâce, de générosité et de cruauté ne trouverait pas de place parmi les modernes. Les germes de ses grandes qualités naturelles ne pourraient s'épanouir, et ses défauts deviendraient des vices honteux. Leb eau parleur impuissant, plein de haine et d'envie; le chétif Thersite, au contraire, trouverait bientôt sa place. La laideur, la faiblesse musculaire, le peu d'ardeur à la bataille ne sont plus aujourd'hui un obstacle. Et à mesure qu'il serait adouci par le succès, sa haineuse envie deviendrait ambition légitime, et ses récriminations intempestives seraient appelées judicieux avis.

Telles sont les réflexions que m'ont suggéré la nouvelle qui suit, que si l'on m'accuse d'invraisemblance, parce que j'ai osé choisir pour héros de cette singulière intrigue un hercule forain, je répondrai qu'i n'eûtl tenu qu'à moi de choisir Léotard.

(1) Louis Ménard.

I

Il était dix heures du matin, et déjà notre illustre et éminent financier, le baron Thersite, était dans une tenue irréprochable, botté, cravaté, épinglé. Tous ses ordres avaient été donnés à ses commis, toutes ses affaires étaient expédiées. Il achevait de lire les journaux des deux mondes, avec la négligence d'un homme qui a déjà recueilli dans l'immensité des colonnes tout ce qui pouvait être utile à ses intérêts.

Il était là seul et majestueux, face à face avec ses grandes pensées et sa glace à laquelle il jetait de temps à autre un regard d'approbation. C'est que l'extérieur du baron est un des prodiges de la civilisation moderne. La divinité avait fait du baron un nain et un pied-plat, mais, grâce à des bottes merveilleuses, et dont cependant le talon n'a rien d'exagéré ou le cuir de raide, le baron est de taille moyenne et il a le pied cambré. La divinité avait dévié légèrement vers la gauche l'épine dorsale du baron, et l'avait fortement courbée, elle avait fait tomber son menton sur sa poitrine; grâce à l'habileté du plus habile des tailleurs, secondé du plus habile des chemisiers, grâce à une cravate au mécanisme savant, le baron est droit et porte fièrement la tête sur ses épaules.

Enfin, une certaine bouche fortement perforée par nature du côté

droit, est, par une certaine moustache et un certain râtelier, devenue une bouche qu'on peut présenter dans les salons les plus distingués, armée du fin sourire diplomatique, convenable à un homme qui fait basculer tous les intérêts.

Il était là, unique et majestueux, dans son hôtel plus unique et plus majestueux encore. La grille de la rue en est d'or, les marquises qui abritent les portes du rez-de-chaussée, les châssis des fenêtres en sont d'or. Dans l'intérieur, les salons sont tous blanc et or, et les plafonds encastrés d'or, représentent des nudités blanches et rouges sous prétexte de *Bouchers*.

Le baron bâilla, il attendait, il s'ennuyait. Mais le timbre de la grille s'étant fait entendre, il remit subitement le nez dans les journaux, et prit avec furie des notes sur son calepin.

— Monsieur Delambre annonça le valet.

— Assieds-toi, pardonne-moi, je suis à toi, un instant seulement, dit le baron. Nous avons le temps, le déjeûner de la marquise n'est que pour midi.

— A tes ordres, dit Delambre, je sais quels intérêts et quelles affaires immenses... Et il s'assit sans en rien croire.

Qui ne connaît notre charmant peintre Delambre, l'auteur des Bouchers du baron Thersite, toujours vieux et toujours jeune, qui a cinquante ans ou vingt cinq, suivant la manière dont on l'éclaire, qu'on prend au sérieux et qu'on ne prend pas au sérieux, qui est très artiste et encore plus commerçant, qui a du génie et même de la facilité, qui est à la fois très célèbre et inconnu, et qui après avoir donné de grandes espérances de talent, gagne trente mille francs par an avec la peinture depuis qu'il ne donne plus aucune espérance.

L'amitié de Delambre et de Thersite est fondée sur le secours mutuel : c'est Thersite qui fait croître rapidement les économies de Delambre, c'est Delambre qui est le baron Thersite lui-même, en tant qu'*amateur éclairé des arts*. Le baron croit devoir posséder une magnifique galerie de tableaux, mais il a l'esprit trop juste pour acquérir des toiles qu'il ne pourrait pas revendre avec bénéfice.

Quand le baron crut avoir suffisamment manifesté son importance aux yeux de son ami, il sonna et demanda sa voiture ; quand ils furent montés :

— A l'hôtel d'Alfena! dit le baron Thersite d'une voix retentissante qui voulait dire : A mon hôtel! à l'hôtel que je suis en train de construire à la marquise.

Et la voiture se dirigea au grand trot vers l'avenue des Champs-Elysées. Pendant qu'elle roule, nous avons le temps de dire quelque chose du passé du baron Thersite et d'expliquer comment il avait lieu d'être satisfait en regardant d'où il était parti et où il était parvenu. Le père du baron était un raccommodeur de casseroles auvergnat, qui, dans les dernières années de la Restauration, avait pris boutique rue du Petit-Musc. Fatigué de battre son chétif enfant et de lui enseigner le raccommodage des casseroles, il le mit dans une école communale supérieure, où le futur baron apprit le calcul, dont il montra tout aussitôt le génie, la tenue des livres, l'orthographe à peu près. De l'école, le petit Thersite passa dans un magasin de nouveautés, dont il espéra bientôt devenir le caissier. Mais Thersite était ambitieux, il se dégoûta vite de cette perspective étroite, et il entra à la Bourse. Ce fut alors qu'il mangea, pendant deux années, ce qu'on est convenu d'appeler *de la vache enragée*. Au bout de deux ans, Thersite commençait à vivre à peu près, quand un événement imprévu vint lui ouvrir la route de la fortune : son père, qu'il ne voyait plus depuis plusieurs années, mourut subitement, et contre toute attente, laissa un héritage de plus de deux cent mille francs. Aussitôt Thersite, qui jusque là avait fait la coulisse pour les autres, monta pour lui-même une maison de courtage. Sa jeunesse n'effraya ni lui ni les clients, sa bosse lui donnait l'air sérieux et inspirait la confiance ; il était rompu à toutes les pratiques et à toutes les ruses du métier, et son argent lui rapportait cinquante pour cent. Il mêla bientôt aux opérations de bourse des entreprises industrielles; il fut bientôt administrateur, directeur, gérant, principal actionnaire dans toutes les compagnies grandes et petites qui se formaient. Il arriva à ce merveilleux résultat grâce à l admiration qu'il sut exciter dans l'imagination d'un tailleur. Ce tailleur, juif allemaud, quelque peu chimérique, bien qu'il eût gagné dans la coupe du drap des sommes fort positives, était un des clients de Thersite à la Bourse, il se laissa entièrement séduire, enivrer par le bavardage intarissable de celui-ci ; Thersite, lui parlant avec la fièvre du génie ou de la rapacité, d'entreprises faites ou à faire, lui parut plus beau et plus puissant que Bonaparte; non-seulement il résolut de lui confier ses capitaux, mais il lui donna en mariage sa fille unique. Et comme le digne tailleur était de la plus haute aristocratie et des mieux apparentés dans Israël, par lequel fait de son mariage, Thersite devint un personnage. Peu de temps après, il fut en état de négocier un emprunt avec une cour d'Allemagne et reçut en récompense le titre de baron. Dans les quelques années qui suivirent, il doubla ou tripla sa fortune tous les six mois. S'il n'était pas l'homme le plus riche de la France, il était peut-être celui qui était mêlé au plus grand nombre d affaires et d'intérêts.

Au moment où nous retrouvons le baron, son beau-père était mort depuis deux années, presqu'aussi riche que son gendre, qui n'avait pu faire autrement que de l'enrichir en s'enrichissant. Bien que le baron dirigeât l'immense fortune de sa femme, et jouît de l'accroissement d'importance que cette fortune lui donnait, il avait conçu contre la fille du tailleur une irritation secrète. S'il eût été veuf, il eût pu aspirer dans sa position à épouser la fille d'un duc, il le croyait du moins. Il avait rompu toute intimité avec elle, il ne la voyait qu'officiellement comme un grand seigneur d'autrefois; leurs appartements étaient séparés par les appartements de réception, l'un à l'aile gauche, l'autre à l'aile droite. La baronne Thersite passait pour s'arranger assez bien de ce régime, et bien qu'elle fût d'une laideur célèbre, elle ne manquait pas, dit-on, de consolateurs.

Pour le baron il venait d'arriver depuis peu à la dernière phase de l'ambition chez les financiers : il voulait être homme d'Etat. Il brillait aux conseils généraux, et s'intéressait plus que de raison au sort des classes pauvres.

Quand la voiture approcha de l'hôtel d'Alfena, la figure de Thersite s'illumina, il contemplait avec un légitime orgueil l'élégant monument de ses amours princières. Cet hôtel venait d'être achevé et on y pendait ce jour-là la crémaillère. Il y avait là, outre la marquise, trois femmes du meilleur monde, dont une pour le moins baronne et une, je crois, princesse, et trois messieurs qui leur correspondaient. Quatre couples, plus l artiste venu seul comptant sur le bien d'autrui. Cet *autrui* c'était surtout, comme il est naturel, le baron lui-même. Delambre croyait de son devoir de faire à la marquise une cour discrète, patiente et assidue.

Le repas fut comme tous ceux de ce genre, trop calme et trop cérémonieux au commencement, trop bruyant à la fin. Quand il fut fini on visita du haut en bas l'hôtel dans ses moindres recoins. C'était le prétexte de la réunion. On parla et on rit beaucoup pendant cette promenade, mais il était évident qu'on commençait à s'ennuyer. C'était le temps de la fête de Saint-Cloud ; Delambre proposa d'y aller et d'entrer dans les baraques. Cette proposition fut repoussée avec dédain par le baron, avec un silence indifférent par les autres hommes, mais acceptée avec enthousiasme par les dames qui, pour tout dire avaient bu deux ou trois verres de champagne de trop Chacun des trois hôtes de la marquise avait sa voiture à la porte, ce fut donc une procession de quatre équipages qui se dirigea au grand trot vers le pont de Saint-Cloud. Les trois premiers étaient des américaines suivait la calèche du baron. Le baron n'aimait pas conduire parce qu'il conduisait mal; il jugeait d'ailleurs, avec raison, que l'effort qu'il exerçait sur la bouche des chevaux dérangeait la savante économie de son dos. Il s'assit donc à côté de Mme d'Alfena sur la banquette de derrière, tandis que Delambre faisait face à la marquise.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉMILE L.

OBSERVATIONS

On arrive au cœur des femmes justement par tout ce qui prouve contre l'amour, par la galanterie, l'assurance, les jolis mots, la gaieté folle, etc., etc., etc.

—

Les femmes entre elles sont amies jusqu'à l'homme.

—

La première condition pour être aimable, c'est de ne pas aimer.

—

Si fidèle que soit une femme à son mari ou à son amant, elle appartient toujours à tous par un côté, par le désir de plaire.

—

De l'innocence au crime il s'en manque souvent d'une qualité, l'audace.

—

Si l'on n'avait tant ennobli l'amour que pour n'avoir plus à en rougir, tout en continuant à le faire?

—

A vingt ans un jaloux se tue; à trente ans il tue. C'est qu'à vingt ans on aime, à trente on s'aime ; c'est qu'on avait de l'amour, et qu'on n'a plus que de l'amour propre. J'oubliais de dire qu'à quarante ans on n'a plus ni l'un ni l'autre, et que, si la misère s'en mêle, on entre en composition.



— Comme c'est beau, n'est-ce pas Jules, une promenade au bord de la mer !...
— Oui, oui... surtout ça vous donne une faim !



— Je le distingue très bien sur le pont du bateau à vapeur, ce pauvre Edouard.
— A-t-il l'air bien affligé de nous quitter?
— Euh! euh! il est étendu sur des malles et fume un cigare les jambes en l'air.



SUR LE SABLE, L'IMPRUDENT!

LA COMTESSE : Vous oubliez, monsieur le comte, que je ne me suis jamais appelée Henriette!!...



LES PETITS CANARDS

Allons, mesdemoiselles, vous deviez à peine rester au bain vingt minutes, et voilà deux grandes heures que vous barbottez.



A LA TABLE D'HOTE

— Monsieur veut-il des asperges?
— Oui, mais pas tant que ça!



— Ce qui m'attire surtout aux bains de mer, c'est le monde; ce n'est qu'ici qu'on peut fumer sa pipe en bonne compagnie.



QUAND DES MESSIEURS VONT PASSER!

MODES DU JOUR



Toilette cavalière.

A cette heure, la mode est au pittoresque; les innovations se ressentent de ses goûts de voyageuse; elles sont illimitées et prennent un peu l'empreinte de chaque imagination féminine.

Voici quelques unes de ces toilettes fantaisistes.

La première, *Toilette cavalière*, se compose d'un Garibaldi et d'une première jupe violets, tissu anglais; une seconde jupe, également violette, mais relevée et bordée d'un feston très délicat de petites fleurs de toutes couleurs; par dessus le tout, une sorte de gilet-pourpoint à basques, boutonné droit en velours noir; jambières violettes à boutons sur le côté; bottines noires à bouffettes; petit chapeau noir à plumes vertes couchées; col droit, cravate noire.

Toilette seizième siècle : Garibaldi et première jupe ponceau, cette dernière passementée d'agréments noirs; la seconde jupe relevée de soie noire et à dents; par-dessus le gilet-pourpoint chamois, avec petits galons or au bord et épaulettes; petit chapeau haut, feutre gris garni d'un bouquet de plumes rouges sur le côté; jambières rouges; gants de Suède très larges et très montants.

Toilette mousquetaire : toute blanche et noire, l'habit blanc et les revers noirs; le gilet blanc, la jupe de dessus blanche retenue par les agréments noirs; la jupe de dessous, en bandes dentelées alternativement blanches et noires. A toutes ces trois toilettes, la petite ceinture de cuir verni.

Amazone anglaise : la plus simple, la plus connue et toujours la mieux séeyante; tout ici dépend de la coupe de l'habit à petits pans en queue d'oiseau, et de la jupe tout à fait collante aux hanches; le chapeau anglais à voile noué derrière; la petite cravate noire, les gants de peau de chien; le pantalon noir.



Toilette mousquetaire.

En définitive, on s'habille comme on veut — ou à peu près — pour la saison de la campagne, des eaux et des voyages, à condition toutefois que l'on sera fraîche comme une rose du Bengale.

La beauté est de rigueur. Le *maquillage* est une loi. Qui n'a pas l'œil mystiquement ombré, les veines légèrement indiquées, la joue rose, les lèvres pourpre, le teint éclatant de blancheur, n'est pas une femme.... Comment, en effet, rester femme... au naturel, quand *le rose d'Armide* et le ***blanc nymphée de Seguy*** transforment en enchanteresses toutes les Parisiennes

Une chose entraîne l'autre; pour accompagner dignement leur beauté il ne leur faut pas moins que des robes de houris ou de sultanes.

Le mois dernier, c'était une véritable robe de chambre de reine de l'Inde que nous trouvions à la *Grande Maison de Blanc*. Ce mois-ci, c'est un négligé de nymphe. — Jugez plutôt :



Toilette du XVIe siècle.

Un ample peignoir flottant de mousseline des Indes avec deux larges plis *Watteau*, partant par derrière du milieu de l'empiècement.

Cet empiècement joue la berthe, il est à petits plis et se trouve encadré d'un splendide entre-deux brodé, surmonté d'une basse valencienne, lequel entre-deux, tournant autour du cou, marque le devant de la robe jusqu'au bas de la jupe.

La manche, demi ajustée est illustrée de ce même entre-deux qui la traverse du haut en bas.

La jupe, très longue, est garnie d'un volant de moyenne hauteur. Ce volant à petits plis est bordé d'une haute valencienne et se rattache à un large entre-deux brodé qui en forme la tête.

Tous ces entre-deux de la jupe, des manches et du corsage, ont pour transparents des rubans roses : c'est frais comme une matinée de mai.

La *Grande Maison de Blanc* se met en mesure de donner avant peu les fantaisies de fin d'été et les nouveautés d'automne. Ce sera une véritable exposition de petites merveilles.

Chez *Alexandrine*, c'est toujours le pittoresque et la poésie qui régnent : des chapeau de ville transparents et légers comme la vapeur du matin; des casquettes provoquantes avec leur voilette loup; des coiffures de dîner et de soirée pour la saison des eaux; en un mot, des créations de toutes sortes, originales, inattendues et toujours d'un goût irréprochable.

Voici quelques modèles choisis dans ses salons :



Amazone anglaise.

Chapeau de tulle noir bouillonné et égayé par un bouquet de coucous aux longues tiges posé un peu de côté sur le fond. A l'intérieur, second bouquet de coucous avec fleurs semblables enchevêtrées dans les tiges. Bouillon de tulle noir et joues noires.

Le chapeau *Vermouth* (le héros du jour avait bien droit à cet honneur), c'est une sorte de casquette, genre jockey-club, bordée de velours noir brodé de paille. Long nœud de ruban nuance-paille retenu sur l'un des côtés par une corde de paille. Une plume noire traver-

sée d'une petite aile orne le devant de ce chapeau, qui est remarquablement joli.

Capuchon de blonde blanche à pois, formant pélerine derrière et écharpe devant. Le derrière de ce capuchon est orné d une barbe de blonde qui se retourne comme un bonnet breton. Un nœud nuance-corail, orne l'un des côtés de la capuche, faisant ainsi pendant à une branche de corail qu'orne l'autre.

Ce capuchon est fort commode pour la promenade et les sorties de soirées. Il est surtout élégant et coquet.

Parlerons-nous des costumes de bains de mer? Ils sont variés à l'infini et cependant, chaque jour, la Compagnie Lyonnaise en crée encore.

C'est dans ce temple du bon goût qu'il faut se rendre si l'on veut se faire une idée exacte de tout ce qui est adopté.

J'y ai remarqué des petites vestes noires, en faille, d'un modèle charmant. Ces vestes sont enrichies de broderies, de jais ou de dentelle. Voilà qui complète admirablement les demi-toilettes avec chemise de foulard, de cachemire brodé, ou de batiste.

Il y a aussi les vestes marines pour braver la fraîcheur du matin et du soir. De même que les rotondes elles sont très originales d'ornements et de couleur.

Comme robes, j'ai remarqué à la *Compagnie Lyonnaise* un poil de chèvre nuance-mastic avec broderie camaïeu et noire. — Un autre, de nuance-gris-clair, avec disposition de médaillons bleus entourés d'une riche broderie de chenille noire. Ces deux robes sont d'un très charmant effet.

Pour jeune fille, je recommande la toilette *jardinière* : une toile grège de nuance très claire avec légère bordure brodée, robe et vêtement.

Le salon des châles offre une exhibition de véritables chefs-d'œuvre de travail et de richesse. Il y a là de quoi satisfaire aux exigences du luxe le plus royal, mais aussi de quoi contenter la femme la plus modeste dans ses habitudes et dans ses goûts.

J'en dirais presque autant du salon de dentelle, si la dentelle n'était complétement *luxe* par elle-même.

Toutefois ce luxe est abordable pour toutes, aujourd'hui que la dentelle de Cambrai peut remplacer celle de Chantilly.

Ces deux dentelles sont exactement semblables à l'œil; la seule différence qui existe entre elles c'est la modération de prix et la solidité qui distingue la première de la seconde. Cette différence-là devient pour toutes les femmes une considération sérieuse.

Comme dentelle de fantaisie, la dentelle de *Yak* est très à la mode. D'un blanc légèrement teinté, elle sied au visage dont elle fait ressortir l'éclat. Vaporeuse comme la plus fine dentelle, elle est assez consistante pour préserver le cou et les épaules d'un air trop frais à cette heure du soir, où les belles épaules frissonnent et se cachent.

Pour bains de mer je recommande donc le burnous de *Yak*; un très charmant et très pittoresque costume.

Pour toilette de ville on choisit, surtout à cette heure, l'écharpe de dentelle de Cambrai, et pour demi-toilette l'écharpe de dentelle de Yak.

Le voile milanais et la mantille espagnole de Cambrai se portent beaucoup aussi en coiffure.

N'oublions pas la dentelle de *lama*. Cette excellente dentelle de laine à la fois légère et solide qui remplace désormais la guipure avec tant d'avantages.

Il ne s'agit plus aujourd'hui pour être très élégante, de dépenser des fortunes illimitées. On le voit, les costumes de dentelle sont — grâce aux dernières dentelles que je viens de citer — à la portée de bien de femmes. Cependant, sous peine de lèse bon goût, on ne doit porter que les vraies dentelles de Yak, de Cambrai et de lama. On n'a, en les achetant, qu'à exiger le mot « vrai » sur la marque.

Avec les toilettes transparentes rien n'est important comme une taille ronde et mince, libre d'allures et par conséquent gracieuse :

Grâce à la célèbre *ceinture-régente*, il n'est pas de femme élégante qui n'ait cette taille aujourd'hui. Ce mignon corset a été créé d'après les lois de la statuaire. C'est le progrès parvenu à sa dernière limite. Il ne s'agit pour recevoir la *ceinture-regente*, que d'envoyer ces mesures qui doivent être prises étant habillée :

Tour de la taille à la ceinture.
Largeur de la poitrine.
Tour des hanches.
Longueur du busc.
Longueur de la taille sous le bras.

Le point essentiel est d'adresser sa demande aux inventeurs mêmes de la *ceinture-régente* (Mmes de Vertus, Chaussée d'Antin), car ces dames n'ont confié à personne le dépôt de leur gracieuse innovation, et les contrefaçons abondent.

Le corset, étant presque entièrement abandonné, depuis cette invention qui rend aux femmes le droit de respirer et de vivre, c'est à qui des faiseurs de corsets *inventera* une *ceinture* plus ou moins hygiénique. Mais que toutes ces imitations plus ou moins risquées sont loin de leur modèle!

Outre la perfection de la taille, il est encore deux autres conditions indispensables à la beauté d'une femme :

La fraîcheur du teint et l'irréprochabilité des dents.

M. *Dejardin* fils médecin-dentiste, boulevard de Sébastopol, rive droite, a écrit les règles hygiéniques pour la conservation des dents. Cette petite brochure est très précieuse pour vous madame, si vous avez gardé intactes vos trente-deux perles. Dans le cas contraire consolez-vous. M. Dejardin a reçu à Paris un diplôme d'honneur — à Londres, une médaille de première classe, pour les grands progrès qu'il a fait faire à la prothèse dentaire.

Son nouveau système est, non-seulement la négation la plus complète des pièces en hippopotame ou à plaques et ligatures métalliques, mais offre encore sur le caoutchouc dit *vulcanisé*, l'avantage de ne pas être comme ce dernier, d'une épaisseur très gênante.

Ce système consiste en un émail tendre, reproduisant la couleur naturelle des gencives avec une perfection inconnue jusqu'à ce jour, en même temps qu'il offre une grande solidité par son application molléculaire. Ces dentiers se posent aussi sans ressorts.

Quant aux soins hygiéniques de la toilette, le secret s'en trouve détaillé dans le livre de beauté, signé *Louis Claye*, le directeur de *la Reine des Abeilles* (maison Violet).

Il n'est pas de femme qui n'ait ce livre en grande estime pour plusieurs raisons. La première et la meilleure, c'est qu'on y trouve le secret de rester belle et de garder *longtemps* cette précieuse jeunesse qui s'enfuit si vite!

La seconde, c'est que ce livre est écrit avec une science incontestable, et que cette science est détaillée sous une forme mondaine et variée qui en dissimule l'aridité.

Or, les femmes du monde, aiment à s'instruire, mais en s'amusant, et à condition qu'on leur parlera leur langage. « Les Talismans de la beauté » ne pouvaient donc manquer d'être chaleureusement accueillis.

Maintenant, si j'ose ajouter un conseil aux conseils précieux de M. Louis Claye, je rappellerai que *la Reine des Abeilles* offre, entre mille excellentes compositions, une parfumerie aux violettes d'Italie, qui ne saurait manquer de paraître exquise aux femmes de goût.

S'approprier un parfum est un grand art, et la senteur si fraîche et si douce de la violette, est particulièrement aimée.

La parfumerie aux violettes d'Italie se compose d'un baume et d'un savon pour les mains, puis d'une pommade fluidifiée, d'une crème froide à la violette d'Italie pour le mouchoir et d'une eau de toilette connue sous le nom d'*acidule de violettes*.



Peignoir Watteau, d'après un modèle de la Grande Maison de blanc.

Outre la parfumerie aux violettes, je recommande vivement la merveilleuse *crème Pompadour*, qui conserve au visage sa juvénilité; — la fleur de riz qui donne le velouté de la fleur; — le savon royal de thridace pour les mains et l'eau de beauté de S. M. l'impératrice. Avec tous ces précieux talismans une femme n'a presque plus à redouter le temps.

Vicomtesse de ***.

Voici la belle saison qui fait son chemin! On s'amuse à la campagne, sans s'inquiéter à quoi on emploiera utilement, l'hiver, ses moments de loisir. Mais nous y avons songé pour ces messieurs et surtout pour ces dames, qui composent le monde d'élite de nos abonnés, en fouillant dans les nouveautés du jour; entre toutes, nous leur recommandons un ouvrage théorique, lequel, sous ce titre: *Orchestration traité d'instrumentation*, par M. Alfred Quentin, membre de l'Académie Impériale de musique, vient combler dans la musique une immense lacune, et dont la haute importance, la clarté et la grande concision, qualités exceptionnelles qui le rendent nécessaire à tout le monde, doivent assurer le succès.

CHOSES ET AUTRES

Une épidémie sévit en ce moment sur les lièvres. On écrit de tous les côtés, qu'ils se laissent prendre à la main. Ce serait une bénédiction qu'une épidémie pareille. Malheureusement, je persiste à croire que les lièvres cesseront de se conduire ainsi quand la chasse sera ouverte.

—

Ce qu'il y a eu de plus remarquable aux dernières courses de Vincennes, c'est incontestablement l'averse. Il n'y avait que des voitures découvertes. Une dame du plus haut monde a été aperçue son jupon sur la tête. C'était navrant.

—

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des soixante et onze testaments du commandeur da Gama Machado. C'est un des spectacles les plus amusants du siècle que de voir attaquer, comme incapable de tester, un homme qui s'est donné la peine de faire soixante et onze testaments.

—

La reprise de la *Comtesse d'Escarbagnas* n'a pas plus réussi que celle d'*Héraclius*. L'interprétation n'a pas été digne du Théâtre-Français. — Comme je me plaignais de ces reprises, quelqu'un m'a répondu, avec beaucoup de bon sens, que cela vaut toujours mieux que de reprendre *la Considération*.

—

Dans la salle Saint-Jean, à l'Hôtel-de-Ville, se sont réunis dernièrement deux mille employés du commerce de nouveautés; le vulgaire insolent dit *Calicots*. On aurait pu croire, au premier abord, que cette aimable jeunesse nourrissait des intentions hostiles aux marchands de drap ou à l'ordre public. Il n'en était rien. Elle se rassemblait dans le but d'écouter quelques paroles bien senties, tendant à faire pénétrer dans ces âmes en fleur la nécessité de se réunir en corps et de narguer les vaudevillistes en commun. Acclamations unanimes. On appellerait cette société, dont le besoin se faisait généralement sentir: la *mutualité commerciale*.

—

La pièce des Folies-Dramatiques ne paraît pas étrangère à cette résolution. On a firme que les *coiffeurs*, poursuivis récemment par les Variétés, ont conçu une idée identique. Tenons-nous bien.

. . Si c'est pour cela que la Société de Saint-Vincent de Paul a été supprimée.....

—

« Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi » et j'imite, jusqu'à plus ample informé, l'incrédulité d'Achille. MM. Veuillot, de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly se seraient réunis pour acheter un journal folichon. Les natures étranges n'étonnent jamais. Mais que fait sur une aube un habit d'arlequin ?

—

Paulin Ménier va décidément jouer l'*Avare*; Frédérick-Lemaître veut, diton, jouer *Tartuffe*; quant à Mlle Thérésa, elle n'attend que les premiers jours d'hiver pour déclamer le rôle d'Hermione.

—

M. Mathieu (de la Drôme) tient à faire parler de lui. En creusant dans son jardin (M. Mathieu ne regarde pas toujours les astres), le prophète a trouvé une grosse pierre. Jusque-là rien d'étonnant. Dans cette pierre, il y avait de l'eau. M. Mathieu (de la Drôme) prouve que cette eau remonte à l'ère des Césars. Cette eau serait une antiquité romaine. A qui donc se fier, bon Dieu?

—

Signalons une charmante innovation en librairie. Des éditeurs se sont mis à publier des volumes cartonnés à l'anglaise, et dont les feuillets sont tout coupés. C'est délicieux en wagon, c'est non moins agréable au coin du feu. Ces diables de couteaux à papier s'égaraient toujours.

—

Lisez dans l'*Opinion nationale* de lundi dernier la description, — certifiée exacte par un notaire du Canada, — des faits et gestes d'une jeune personne ayant pris la déplorable habitude d'avaler vingt à vingt-cinq anguilles vivantes par jour. Elle aurait même été jusqu'à en avaler cent dix-neuf ou cent vingt, je ne me souviens pas au juste. Pour tout dire, le jour des cent vingt anguilles, elle se sentit une petite pesanteur sur l'estomac, pas grand chose, mais enfin sa digestion était embarrassée. Elle fut forcée de prendre une tasse de thé.

— Je sais que cette habitude me jouera un vilain tour, ajouta la chère petite, avec une candeur charmante, mais que voulez-vous? j'aime cela.

Si elle aime cela, cette enfant.

On assure qu'un lord anglais a mis à ses pieds son nom et son immense fortune. Lisez cela dans l'*Opinion nationale* de lundi, c'est un joli morceau.

Ce petit fait me rappelle un de mes amis, fort beau garçon, les yeux à fleur de tête, frais sous le linge, un charmant homme en un mot, qui avait la déplorable manie d'avaler des paratonnerres avec leur chaîne. Au bout de deux ans à peine il avait l'estomac complétement ruiné.

Si l'*Opinion nationale* avait su l'histoire de cet ami-là! Mais je la destine au *Moniteur*.

—

Tartuffe, le *Dépit amoureux* ont inauguré l'avénement de la liberté théâtrale, au Théâtre-Déjazet. J'aurais préféré voir Molière interprété par la troupe habituelle du théâtre. — Malheureusement la direction a cru devoir engager des acteurs de l'Odéon. Mais le public était toujours le même, et il était assez curieux de voir de quelle façon serait digérée cette forte et substantielle littérature par des esprits nourris des mièveries épicées de notre époque. *Tartuffe*, avec ses grandes lignes bien accentuées, sa thèse toujours sympathique en France, ses caractères carrément arrêtés, devait évidemment saisir le public par tous ses côtés à la fois. — Mais le *Dépit amoureux*?

C'est Gros-René et Mariette qui ont intéressé la salle. Le langage, risqué de nos jours, que Molière donne à ses valets, et qui était, du reste, dans les mœurs de l'époque, a commencé par étonner, puis a séduit. En outre, l'acteur chargé du rôle de Gros-René, qui ne manque pas d'entrain du reste, a semblé se trouver en face d'un public de connaissance, et la saisir de suite par son côté faible, — il a chargé. A partir de ce moment, yeux et oreilles ont été tendus vers lui, et je ne puis dire quelle pénible impression m'a produite ce jeu de queue-rouge roulant brutalement un comique grossier à travers la trame délicate de cette fine étude de l'amour.

—

Ainsi, cette charmante scène d'Eraste et de Lucile si fine, si vraie; cette spirituelle analyse du cœur humain a été complétement perdue: le public était tout occupé à regarder les balourdises de Gros-René, cherchant en ce moment des effets de manteau. Et lorsque ce dernier a à débiter sa désopilante théorie sur la femme, il le fait avec des cris et des gestes de clown; on sent qu'il ne pense pas un seul mot de ce qu'il dit, et que ce qu'il cherche avant tout, c'est à faire rire, n'importe par quel moyen.

—

Tartuffe a été aussi bien joué que possible par des gens qui possèdent la tradition. Comme je l'ai dit, c'est une de ces pièces qui frappent toujours, quels que soient d'ailleurs et et même ceux qui l'entendent ceux qui l'interprètent.

Seulement là encore, l'effet brutal a primé la nuance et le public a doublement perdu ce tour de force de double entente, lorsque Elmire, poussée à bout par le silence d'Orgon, caché sous la table, s'écrie:

> Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
> Qu'il faut que je consente à vous tout accorder, etc.

Pendant cette tirade, la salle entière était occupée à regarder le jeu audacieux des mains de Tartuffe.

—

Pour finir, une histoire de soldat; elle n'est n'est pas bien drôle, mais elle vraie.

Le dragon Frheim était dans les vignes, comme dit Charlet. C'était un grand Alsacien, pas mélancolique du tout, et ayant, au contraire, le vin très gai. Cette fois, sa gaieté avait pris des proportions extraordinaires. Par malheur, il frôla Cocotte de trop près; Cocotte avait mauvais caractère, elle lui allongea une ruade qui l'envoya rouler bien loin sur le pavé. On accourut; la commotion l'avait rendu insensible · on le crut mort.

L'Alsacien reprenait ses sens lorsqu'on apporta le schnik, que l'adjudant avait envoyer cherché à la cantine. Croyant à une médecine qu'on voulait lui faire prendre, Frheim l'éloignait avec répugnance de ses lèvres; mais reconnaissant le parfum, il ne se fit plus prier, il allait même si bien que l'homme qui tenait le flacon, s'apercevant qu'il ne restait plus grand chose au fond, ne savait pas s'il devait continuer le traitement, qui faisait pourtant son effet, puisque à chaque interruption, le malade donnait les marques d'un redoublement de souffrances. Tout fut avalé. — Ça n'allait pas mieux! Et le docteur qui était parti jusqu'au lendemain! Que faire?

—

N'étant pas à même d'apprécier la gravité du cas, l'adjudant commanda quatre hommes et un brigadier, et fit porter sur un brancard Frheim au Val-de-Grâce. A l'arrivée à l'hôpital, l'aide de service ne reconnaissant aucunes lésions, ne trouva pas l'état du blessé assez sérieux pour l'admettre dans les salles. Le brigadier, qui ne voulait pas avoir fait la course pour rien, y mit de l'entêtement, s'obstina à le laisser, et partit après avoir commandé demi-tour à ses hommes, qui tremblaient déjà d'avoir leur camarade à ramener sur les épaules. On alla, ce qui valait bien mieux, boire un coup avant de rentrer au quartier.

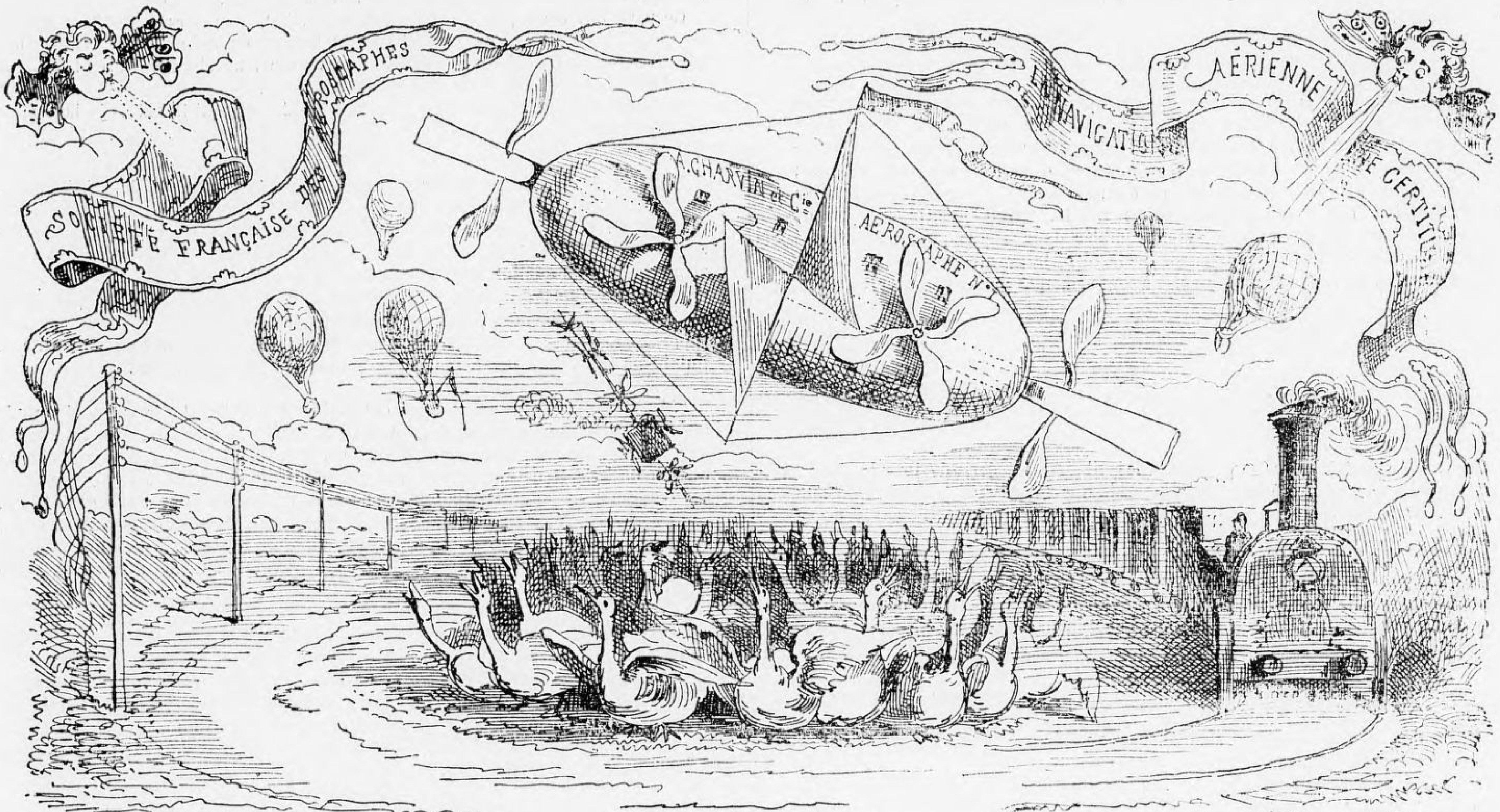
Là, une grande surprise les attendait. La première personne qu'ils aperçurent, ce fut leur malade, qui était revenu plus vite qu'eux. Voici ce qui s'était passé. Doucement bercé pendant le trajet, Frheim s'était endormi pour ne se réveiller, un peu en sursaut, qu'à l'examen du médecin; ayant assisté à la discussion qui s'était élevée à son sujet, ce n'était pas sans une certaine inquiétude qu'il avait vu partir ses camarades. Un peu bousculé par les gens qui étaient autour de lui, et effrayé de certains appareils menaçants, il finit par dire: « Si fous foulez, je fais essayer te m'en aller. »

Et il court encore.

X.

SPORT DE L'AVENIR!

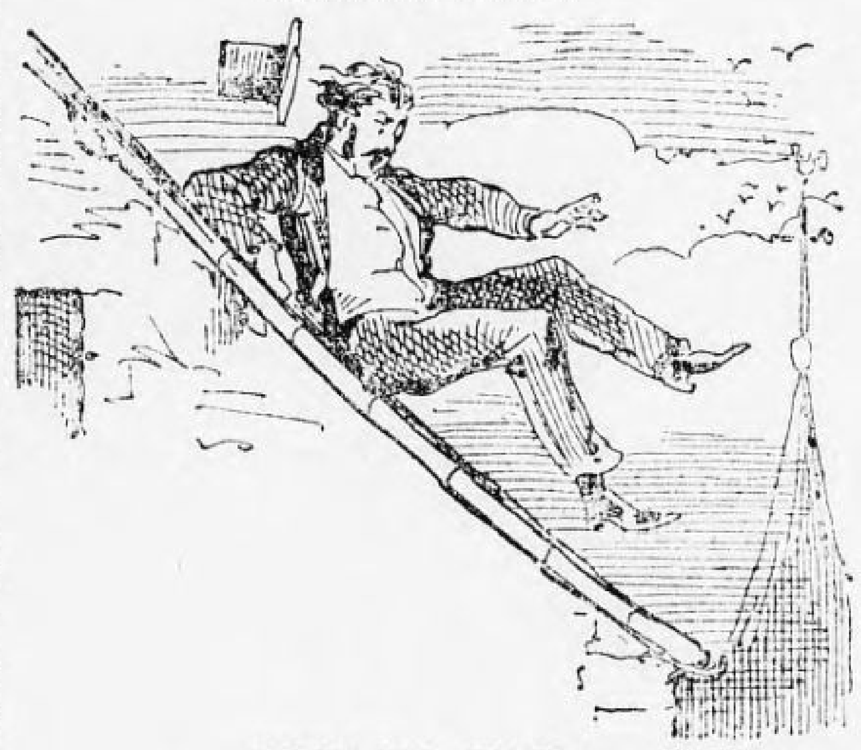
Société française des Aéroscaphes. — Système A. Charvin



CHŒUR ANTIQUE DES OIES
(*Avec ensemble.*)
: C'est impossible!!



— C'est cette diable de brochure de Charvin qui me tracasse! Comment faire pour avouer que je me suis trompé et me rendre à l'évidence, moi qui depuis quarante ans, crie avec tout le monde que la navigation aérienne est impossible par les ballons!
— Fais-toi fondateur honoraire!



CHUTE DES GRAVES
Rien du système A. [Charvin.



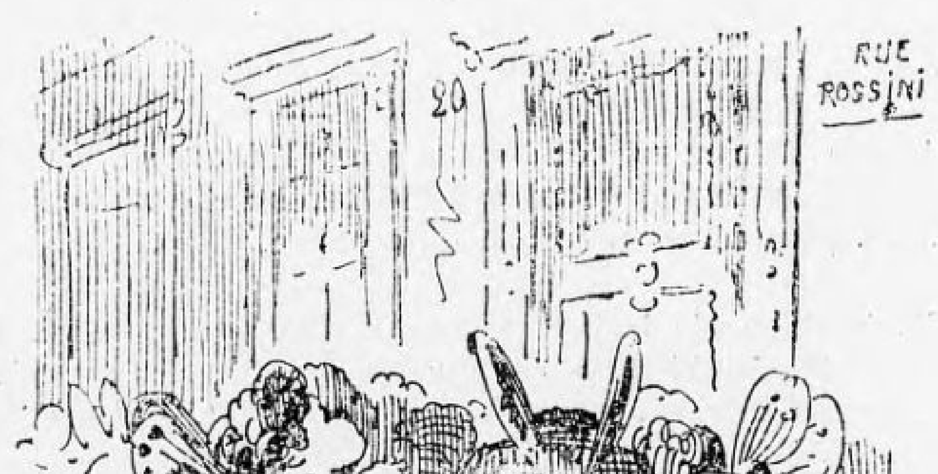
Diable! pour une si jeune enfant, elle est déjà solidement constituée, cette société! Quel avenir de millions et de cachemires!



Réduit à prendre l'omnibus, l'aéroscaphe étant complet.

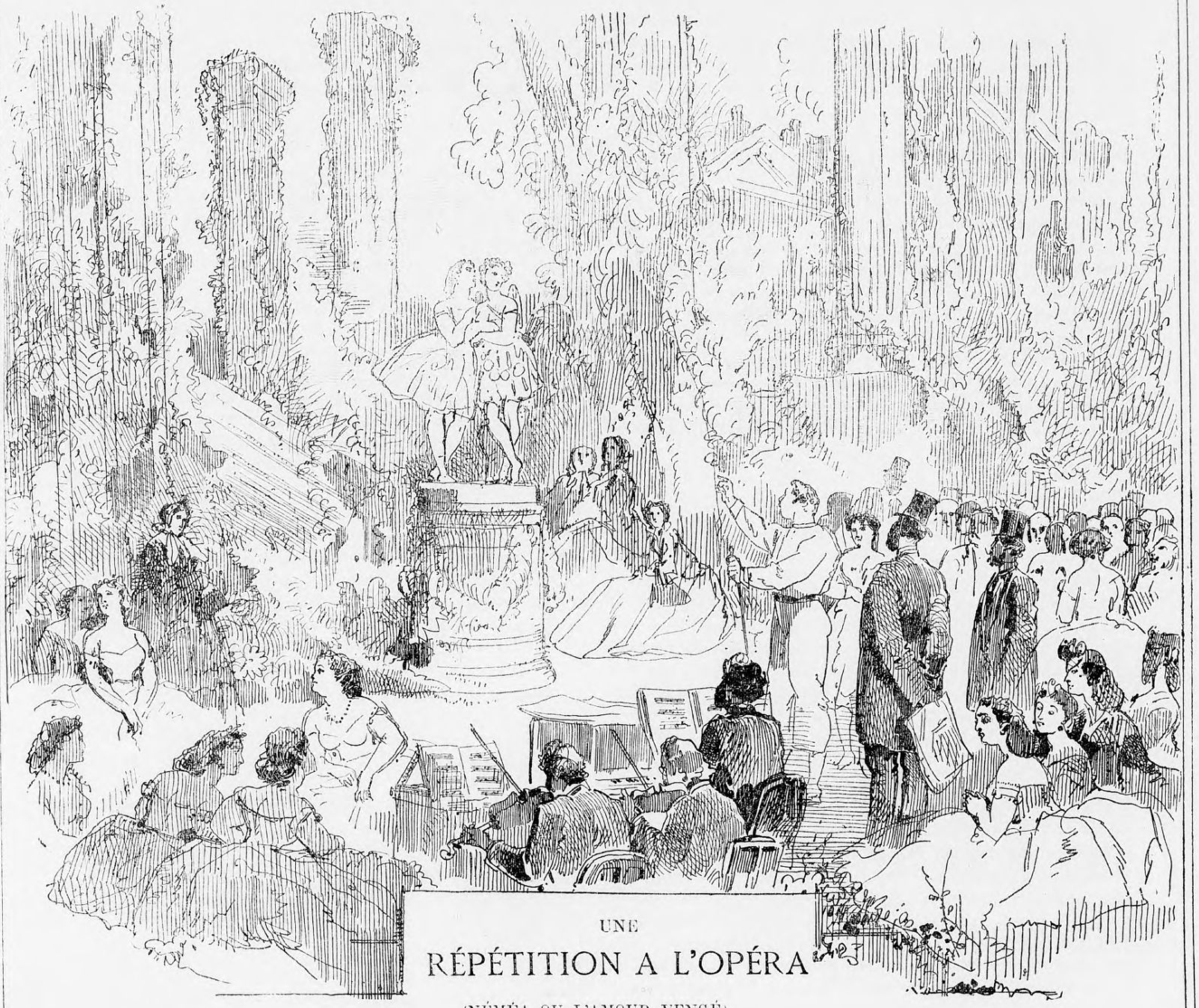


CE QU'EN PENSE L'ANGLETERRE
Cette peuple français, aoh! il est bien impudent!... résolver sans moà le problème de la navigation aérienne. C'était l'ingratitude la plious noire! Moà qui avais toujours été la mère nourrice de ses inventions!



Eole, Borée et consorts, s'avouent vaincus, viennent faire amende honorable rue Rossini, et solliciter des places de conducteur d'omnibus dans la nouvelle compagnie.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UNE
RÉPÉTITION A L'OPÉRA

(NÉMÉA OU L'AMOUR VENGÉ)

Sur la scène, une centaine de personnes — hommes, femmes et enfants — presque toutes les femmes en costume de danse. Quelques-unes avec des corsages de fantaisie, nuances variées et éclatan tes, dse points rouges, bleus, au milieu du fourmillement des jupes blanches, rompent la monotonie — on ferait avec cela une très jolie aquarelle — avant que la répétition commence beaucoup de bruit et de mouvement. Les grandes s'appellent et se poursuivent, ayant à se dire bien des choses intéressantes qui, une fois dites, ne manquent presque jamais de les faire rire aux éclats. Perchées sur les décors, accrochées en grappes, les petites se trémoussant d'aise et battant des mains sans savoir pourquoi. Par dessus tout ce vacarme, le régisseur faisant l'appel, des voix railleuses qui répondent, et s'il y a des absentes, mille commentaires sur les motifs présumés de leur absence, avec des confidences à l'oreille, des regards échangés et des sourires qui en disent terriblement long — tout autour, pour encadrer le tableau, des pompiers et des mères.

Car il faut le remarquer tout d'abord — on ne trouve presque plus de mères d'actrices, mais on trouve encore des mères de danseuses — la race résiste et tien bon — rien n'indique qu'elle doive disparaître de sitot — c'est là une observation qui n'a l'air de rien, mon cher ami, elle est cependant d'une étonnante profondeur — vous verrez.

—

Sur une estrade qui prolonge la scène, à l'endroit où le soir se trouve le fauteuil du chef d'orchestre, plusieurs messieurs ; — d'abord les auteurs du livret ils nous pardonneront de ne pas nous occuper d'eux — derrière les auteurs, deux musiciens, jouant du violon. Un peu en avant, debout, avec un costume qui lui permet d'indiquer les pas, le maître de ballet ; — vous le connaissez bien, un de nos plus habiles, comme vous savez — artiste remarquable et applaudi, soit que sa main tienne un archet, soit qu'elle brandisse ce bâton formidable dont il se sert pour marquer la mesure, et avec lequel, une fois l'appel terminé, il donne le signal en frappant deux ou trois fois sur le plancher.

Et la répétition commence. — Les paysans font leur entrée avec des paysannes ; — ils se mettent en ligne, ou plutôt ils devraient se mettre en ligne et ils ne s'y mettent pas — coups violents sur le plancher. « arrêtez, arrêtez !... les deux violons s'arrêtent — le maître de ballet fronce le sourcil, et doucement il prie ces dames et ces messieurs de recommencer — on recommence, les violons jouant de plus belle et deci de là lançant des notes d'une extravagante fantaisie, on recommence et rien ne va — tout à l'heure c'était la faute des paysans, maintenant c'est la faute des paysannes. — Pour le coup il n'y tient plus, il jette son bâton, il jure qu'il vaut mieux renoncer à tout et les paysannes de rire ! — « Mais monsieur, nous recommencerons... » — Je crois bien que vous recommencerez, tant que vous ne ferez pas ce qu'il faut, vous recommencerez — et l'on recommence... pan, pan !... il s'est décidé à ramasser son bâton — les deux musiciens grognent, les deux violons grincent... pan, pan... le bâton va son train, et la fureur du maître de ballet aussi ; quand il est fatigué de se fâcher en français, il se fâche en russe... rien n'y fait — tout va mal, tout va horriblement !... et tout finit par aller le mieux du monde — et après tous ces grognements, tous ces grincements, toutes ces colères, après ce bâton dix fois jeté par terre et dix fois ramassé, on arrive à faire applaudir ce pas de noces, un des plus brillants que le public ait jamais applaudis.

—

La Berceuse est dansée par Mlle Mourawief — la connaissez-vous, mon ami ? Je ne pense pas qu'il existe au théâtre une physionomie plus originale — elle a des étonnements d'enfant — des craintes, et après le succès, une naïveté dans la joie qui d'abord fait sourire, et qui bientôt séduit. Je crois qu'il ne faudrait pas une contrariété bien vive pour la faire fondre en larmes. — On est forcé d'avouer que tout cela ne la fait pas ressembler du tout au type que nous avons rêvé au collége, et que généralement l'on se représente d'une toute autre façon les danseuses de l'Opéra. — Je laisse à un plus digne le soin de parler de son talent ; je n'en veux dire qu'un mot. Elle a des pieds spirituels — il est agréable de la voir danser comme il est agréable d'entendre causer un homme qui cause très bien.

Et l'Amour !... je vous affligerais beaucoup, n'est-ce pas, si je ne parlais pas un peu de l'Amour !...

Vous qui avez beaucoup lu, mon cher ami, vous avez du lire les *Mémoires* de je ne sais plus trop quelle marquise du dix-huitième siècle — Mme d'Epinay, je crois — et l'admirable portrait qu'elle trace d'elle-même. Elle a les bras un peu maigres, cette pauvre marquise, les bras un peu maigres ! Elle l'avoue ingénument, mais elle s'en console par la certitude d'avoir les plus belles jambes du monde. Si Mlle Eugénie Fiocre était affligée de la même infortune — ce qui n'est pas, car ses bras sont très beaux — elle s'en pourrait assurément consoler de la même manière ; quelle pureté de formes, mon ami, quelle grâce et quelle splendeur ! l'harmonieuse beauté d'un marbre antique animé par un sourire de Parisienne. Je voudrais que Phidias pût revivre, et la voir ! il s'arrêterait saisi d'une immense admiration comme il le fut le jour où, pour rappeler la naissance de Vénus, Phryné s'avisa de se montrer sortant des ondes et d'apparaître tout d'un coup aux yeux des Parisiens d'Athènes dans un costume encore plus divin que celui de Mlle Fiocre !

Ajoutez à cela une démarche vraiment merveilleuse, elle semble, quand elle traverse la scène, régler ses pas sur le rhythme auquel obéissaient, il y a quatre mille ans, les déesses d'Homère.

Le suffrage des ignorants ne flatte guère, mais il est doux pour un artiste d'être applaudi par des gens de goût ; j'imagine pareillement qu'il y a plaisir pour une femme à être belle devant des connaisseurs en beauté. Il y en a beaucoup à l'Opéra.

—

Le foyer de la danse est célèbre. Cent pas à peine le séparent du Café Anglais ; quelle distance cependant, mon ami, quelle distance !... Au commencement de ma lettre je vous ai parlé des mères. Leur influence se fait sentir à l'Opéra dans mille détails, et y explique bien des choses, notamment la différence essentielle qu'il est facile de constater entre une danseuse et une actrice des Variétés ou du Palais-Royal. Ici, des toilettes d'une simplicité peut-être excessive... Comme nous voilà loin « des diamants du Brésilien, des peignoirs de dentelle et des jupes traînantes, encombrant la scène... » point, ou peu d'apparences ici, mais des petites réalités bien solides... on sent que la prévoyance d'une mère a passé par là. Moins de luxe, mais plus de jeunesse, et il faut le dire, plus de jeunesse et plus de beauté... comme les Villeroy, les Wolter, les Brach, les Montaubry, les Georgeault, les Baratte, etc., etc., sont plus jolies, en somme que les... à quoi bon humilier ces dernières après tout, et leur dire des choses désagréables ?

Dans la façon de vivre une différence aussi grande. — « Voulez-vous les connaître ces plaisirs de monsieur X ? » disait une des plus jolies danseuses à un jeune homme : « il vient chez nous, il nous trouve en train, moi, de piquer des chaussons de danse, ma mère, de raccommoder les culottes de mon petit frère. Il reste là pendant des heures et nous ne disons rien ! » Avouons qu'au premier coup d'œil le divertissement ne paraît rien avoir de bien pittoresque ; il peut charmer cependant ; des gens qui nous valaient bien s'y sont laissé prendre... Et puis, rien ne nous empêche de croire que la jeune personne n'a pas tout dit, et qu'à ces plaisirs ingénument déclarés par l'innocente enfant, M. X. trouvait par-ci par-là moyen d'en ajouter quelques autres.

Quoiqu'il en soit, il y a évidemment chez la danseuse de l'Opéra des côtés de petite pensionnaire qui, dans le premier moment...

Je vous demande pardon, mon cher ami, mais je suis forcé d'interrompre ma lettre pour poser le décor du premier acte.

LE SOIXANTE-QUATRIÈME MACHINISTE.

Un mot encore cependant, d'abord sur la musique de M. Minkous. On n'a rien fait de plus joli depuis *Giselle*. — Tout le monde le dit et je le repète.

Et puis sur M. Perrin.

N'est-ce pas Henry Heine qui parle d'un Dieu endormi ? il rêve, et en dormant crée tout ce qu'il rêve.

Un ballet à l'Opéra n'est pas sans doute le rêve d'un Dieu. Mais M. Perrin étant là, c'est le rêve réalisé d'un artiste ; — vous m'accorderez, mon cher ami, que c'est déjà quelque chose.

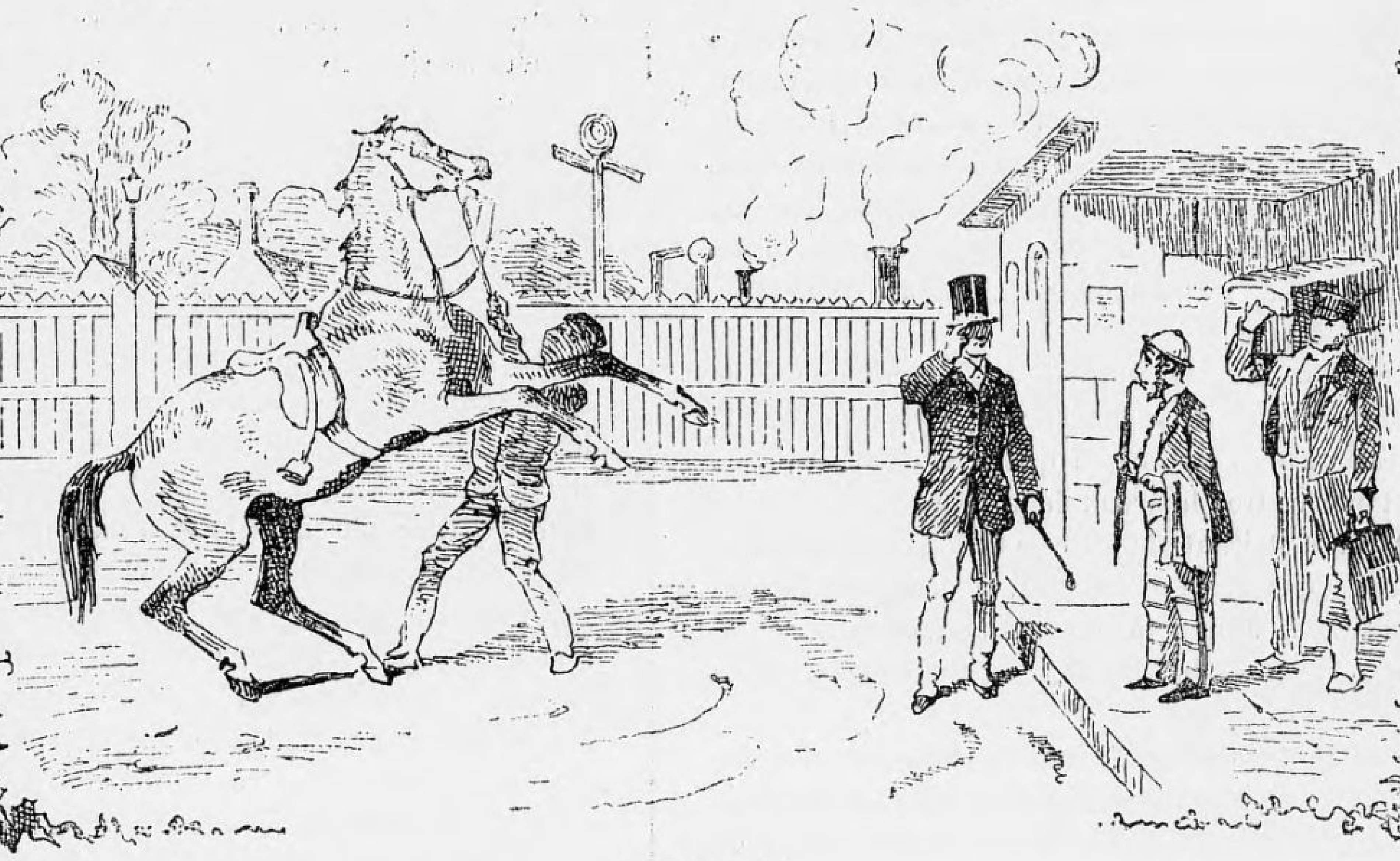


AU CHATEAU

« A mon beau château,... »



— C'est qu'il y a encore 18 kilomètres d'ici au château! et pas la moindre voiture!
— Pourquoi diable, aussi, ne pas les avoir prévenus que nous viendrions les surprendre aujourd'hui?



BIEN OBLIGÉ!

— Monsieur prie Monsieur d'excuser Monsieur, si Monsieur n'a pas envoyé à Monsieur le phaéton; il n'y avait de libre que ce jeune cheval qui n'a pas pris d'exercice depuis longtemps et qui ramènera fort bien Monsieur au château.



LE ZÈBRE DES SALONS

— Je vais joliment les étonner avec cette nouvelle fantaisie d'été!



L'AMAZONE

— Comment, mon amie, tu vas encore monter à cheval aujourd'hui?
— Eh bien? me prenez-vous pour une femmelette?
— Bien au contraire ce que j'en dis, c'est pour le cheval.



AUX ENVIRONS

— Un site superbe, un point de vue admirable, une nature splendide; il n'y manque que des chaises pour s'asseoir et un hôtel pour y dîner.



TEMPS DE PLUIE

Avoir lu trois fois le journal du jour, y compris les annonces, savoir par cœur toute sa bibliothèque et n'avoir plus d'autre distraction que de repasser ses rasoirs!



LE CHATELAIN

— Parce qu'il y a dix ans que je ne suis pas sorti d'ici, ils me croient rouillé et s'imaginent que je ne sais pas reprendre ma tournure de Paris à l'occasion.



ON SE MARIE BEAUCOUP EN PROVINCE!

Prenez garde, jeune homme, le papa et la maman de cette charmante personne me font bien l'effet d'en vouloir à vos jours!



ENTRE VIEUX AMIS ET PLUSIEURS VINS

... Qu'on... ne... leur... parle... plus de... leurs femmes!...

MES VOISINS DE CAMPAGNE

II

LE DOCTEUR

Le docteur du bourg, — le seul, — est un petit homme très barbu, à l'œil vif, à la démarche saccadée, et qui a conscience de son importance. — Ses mains sont velues et ses doigts noueux, mais il n'en est pas moins adroit pour cela, et je vous jure que lorsqu'il dirige Coco dans un chemin difficile, il ne s'en tire pas mal.—Est-il aussi heureux quand il s'agit d'une opération?—Les uns disent oui, les autres disent non. Le fait est qu'il est seul de sa profession, à quatre lieues à la ronde, et qu'on a recours à lui.

Le docteur, disait une fois le percepteur, — un homme de grande capacité, mais un peu méchant; — le docteur est le vieux parapluie qui traîne dans les coins; on s'en moque quand il fait beau, mais quand il pleut, on est encore trop heureux de le trouver.

Le docteur apprit cette plaisanterie, et cela fit tout une histoire! d'autant plus, que précisément à ce moment-là, la femme du percepteur étant en mal d'enfant, il fallut avoir recours au médecin.

— Qu'il me fasse des excuses, dit ce dernier. Sac à papier! qu'il m'en fasse, et de publiques.

— Où nous ne nous dérangeons pas, ajouta la femme du docteur, —madame la médecine, comme on dit quelquefois. Elle était furieuse. Son grand nez tremblait comme une feuille et son menton aussi; du reste, son nez ne fait pas un mouvement que son menton n'imite. Je ne sais quelle sympathie secrète les attire l'un vers l'autre.

Mais revenons au fait. Le notaire fit preuve dans cette affaire-là d'un tact extrême. — Le percepteur fut conciliant, le docteur mit du sien et tout s'arrangea pour le mieux; — le percepteur eut deux jumeaux, ce qui lui fit quatre garçons et trois filles.

Dans la carrière du docteur Blansein, c'est ainsi qu'on l'appelle, le plus difficile n'est pas de guérir ses malades, il en a une telle habitude! Et puis le pays est sain, l'air pur, et il faut être tout-a-fait obstiné pour mourir de maladie dans notre contrée. Le plus difficile n'est pas de couper les jambes et les bras,— il decoupe comme un ange,— le plus difficile n'est pas d'arrêter les fièvres, de se rendre maître des fluxions de poitrine; on se rend maître de tout cela comme on peut, et dans tous les cas, le défunt n'est pas là pour réclamer. — Le plus difficile est de vivre en bonne intelligence avec les gros bonnets de l'endroit. Entre gros bonnets, rien n'est plus rare que l'harmonie.

Le maire est à cheval sur son écharpe et s'endort, dit-on, tous les soirs, avec le code sous son traversin. — Sur aucun sujet il n'entend raillerie. — Il a fait mettre dans la grand'rue, un réverbère à l'huile de pétrole, qui n'a jamais brûlé plus d'un quart d'heure, à cause du vent, mais enfin cette tentative infructueuse prouve cependant un homme de progrès et d'énergie, qui n'est point ennemi des innovations. — Ce qui le rend d'un commerce délicat, c'est son intolérance politique.

Comme vous le pensez bien, le docteur Blansein, qui est au fond un libre penseur et légèrement républicain, a peine à se contenir et à vivre en bonne intelligence avec le représentant de l'autorité. D'autre part, le percepteur qui eut sa redingote déchirée aux affaires de juillet 1830, — il était venu passer trois jours à Paris pour affaire, — est un orléaniste endiablé, il parle haut et sec, et il manie l'ironie politique avec une adresse extrême. — Vous devez comprendre que M. Blansein éprouve encore là quelque difficulté.

Quant à M. le marquis, qui veut bien recevoir de temps en temps le docteur, il n'est pas besoin d'expliquer ses idées politiques. On assure que les clous de ses bottes sont disposés en forme de fleurs de lis, — cela ne m'étonnerait vraiment pas. — Or, le bon docteur marcherait plutôt avec des sabots que de porter de pareilles bottes.

Reste le curé, qui est tout ce qu'on peut trouver de moins libre penseur, et le notaire qui n'est rien du tout.

On comprend qu'au milieu de toutes ces opinions différentes et toutes contraires à la sienne, il soit difficile à un homme aussi ardent que le docteur de vivre en repos. Il se contient, se tait, sa position l'obligeant à rester en bonne intelligence avec tout le monde, mais il est sans cesse sur le point d'éclater, et sa femme l'a vu revenir de chez le notaire, ou il avait passé la soirée, *avec les yeux hors de la tête*. Je n'assurerais pas qu'il les eût en effet hors de la tête, ne l'ayant jamais vu, mais sa femme me l'a assuré.

Le docteur, en somme, n'est pas très aimé; on sent en lui une pointe d'opposition qui perce trop souvent, une certaine aigreur qui a pour cause, je peux le dire entre nous, la concurrence terrible que lui a fait le vétérinaire depuis deux ou trois ans. Mais de tous ses petits défauts, celui qui lui a causé le plus d'ennuis, c'est celui qui consiste à parler phrénologie et à expliquer les bosses d'un chacun. Il adore cet exercice. On fait silence, il étale sa supériorité, relève ses manches de chemise, promène ses gros doigts sur les têtes les plus respectables, avec un sans façon doctoral qui le flatte extrêmement; et puis, — point important, — il trouve toujours moyen, en décrivant le caractère des gens, de faire des allusions fines à ses idées politiques et philosophiques. Que voulez-vous! il a vécu pendant trois ans, dans les hôpitaux de Paris, comme élève externe! Sa supériorité lui vient de là. C'est à cette époque glorieuse de son existence qu'il fait sans cesse allusion; c'est là qu'il a puisé ses croyances les plus intimes. Il est docteur de Paris, ancien étudiant de Paris, Parisien de cœur et d'âme, Parisien à étonner les Parisiens eux-mêmes. Il dit Velpeau, Trousseau tout court, en parlant de ses anciens maîtres, et possède sur chacun d'eux une petite histoire intime qui prouve les relations qu'il avait avec eux. Il parle trop souvent de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, du Palais-Royal, de la rotonde et du passage des Panoramas; — on a tout cela en horreur dans ce pays-ci.

Mais je reviens à sa manie de décrire le caractère des gens d'après l'examen du crâne — son bonheur est de découvrir la bosse du meurtre sur une tête respectable. Il est pour cette raison à couteau tiré avec le curé et monsieur Lerond, le trésorier de la fabrique — un agneau pourtant. — Quand il a découvert la bosse du meurtre il jouit visiblement et prend une prise de tabac. On a beau lui dire : Mais docteur, vous vous trompez, comment voulez-vous que M. le curé et M. Lerond aient le moindre goût pour le meurtre?

— Je ne dis point qu'ils en aient le goût ou même l'habitude. Le meurtre est tempéré chez eux par la bosse de la bienveillance que je touche en ce moment du doigt. Sauf ce détail du meurtre, M. Lerond a un crâne superbe, le crâne de Louis XVI. Vous n'êtes point allié à Louis XVI, monsieur Lerond? — vous sentez, c'est une raillerie.

Je n'ai pas au reste une confiance absolue dans sa science phrénologique. A ma connaissance, il a commis quelques erreurs, ne serait-ce que lorsqu'il a découvert chez le brigadier de gendarmerie la bosse de la musique. Le brigadier aimer la musique! Il a été pris de hurlements le jour où ce petit Savoyard a passé dans le bourg avec un accordéon. C'est à la lettre; le brigadier hurlait. Il ne faut pas venir me dire que cet homme-là aime la musique.

Il ne faut pas venir me dire non plus que le notaire a le crâne de Voltaire, comme le prétend le docteur. Le notaire a de la gaieté, je le veux bien, mais de là, à faire la *Henriade!*... Non, le fait est que le docteur n'est pas très fort sur la phrénologie, et on lui rend justice, car il n'est plus maintenant une seul tête dans le canton qui se prêtât à ses attouchements.

Il ne lui reste plus qu'un sujet de conversation qu'on ne saurait lui

enlever, c'est l'histoire de ses hauts faits chirurgicaux. Quand il s'agit des jambes et des bras qu'il a coupées, des incisions, perforations, sections, démolitions qu'il a opérées dans l'intérieur des gens, il est intarissable. Ses gestes sont expressifs, son œil brillant, et il a des mots d'un bonheur!... enfin, on sent qu'il est sur son terrain. Il est aux anges, lorsqu'un frisson d'horreur parcourt l'assemblée, lorsque la partie de tric-trac s'arrête, et que le notaire, qui est par trop sensible aussi, demande un verre d'eau fraîche en se passant la main sur le front.

Une fois lancé, ce bon docteur, toute sa vie d'hôpital lui revient en tête, et avec une précision de détails, un luxe de petits faits de circonstances piquantes, qui tient du prodige. Ne le mettez pas au défi de vous dire combien il a été arraché de dents dans les hôpitaux de Paris pendant l'année 1840 — il le sait, il vous le dira imperturbablement, et il vous détaillera cela par molaires canines, incisives, etc., par dessus le marché.

— Cela me rappelle, ajoutera-t il, un petit fait : j'étais alors dans le service de Velpeau...

— Savez-vous, docteur, que M. le prefet... que son épouse, veux-je dire, vient d'accoucher d'un garçon — qu'est-ce que vous pensez de cela?

— Je n'en pense rien... J'étais alors dans le service de Velpeau, salle Saint-Isidore; il était six heures du soir, j'avais pratiqué trois amputations dans la journée et je n'avais pas mangé depuis le matin — bon.

— Mais, docteur, savez-vous que cette naissance d'un enfant mâle dans la famille du préfet pourrait bien avoir sur les élections du conseil général une influence! hurle le notaire, qui redoute extrêmement le service de M. Velpeau.

— D'autant plus qu'il désirait une fille, ajoute quelqu'un; est-ce que vous n'aimez pas les filles, docteur?

— Moi, cela m'est indifférent... Je vous disais donc que je n'avais pas mangé depuis le matin — bon. — Je me préparais à dîner; je mourais de faim, lorsque la sœur Ursule... ah! la sœur Ursule! j'en sais de drôle sur la sœur Ursule et son vin de Bordeaux, je vous raconterai cela un de ces jours — bien. — Le fait est que sœur Ursule me dit :

— Monsieur Blansein, voulez-vous descendre, il y a un blessé pressé en bas pour vous.

— Mais, ma sœur, je meurs de faim, j'ai pratiqué quatre amputations.

— Monsieur Blansein, allez-y, vous savez que M. Velpeau n'a de confiance qu'en vous.

Le fait est que Velpeau avait confiance en moi — pendant la visite du matin, il s'adressait toujors à moi — Blansein par-ci, Blansein par-là — bon. — Bref, je descends à la salle des admissions, je trouve là un couvreur qui était tombé du quatrième étage. Un cas magnifique d'ébranlement cérébral! — magnifique! plus de pouls, l'œil vitreux, les membres froids, une fracture en sifflet du col du fémur, deux autres du tibia, une clavicule luxée, une autre brisée en mille miettes... un cas superbe. J'oublie mon dîner et j'ouvre ma trousse.

— Que le diable l'emporte avec ses outils, murmure le notaire qui joue au dominos dan un coin... Six et blanc, blanc et six... ses lancettes, ses couteaux, c'est à donner mal au cœur... je n'ai pas de blanc... à donner mal au cœur positivement... je n'ai pas de six non plus.

— Dites tout de suite que vous boudez, grogne le percepteur qui ne déteste pas les histoires de sang. Quand on n'a ni six, ni blanc, ça n'est pas difficile à voir, on le dit. Ça ne fait rien, il faut avoir du caractère, quand on saisit ce scalpel et qu'on se dit : je vais enfoncer cela... Il faut du caractère... Vous dites blanc et six? Eh bien, je n'en ai pas non plus, abattons.

Quand le docteur a dit ces mots : *j'ouvre ma trousse*, il prend un temps et se mouche. Il sait très bien que lui seul dans le canton, j'excepte le vétérinaire, a une vraie trousse et il jouit intérieurement.

Si vous vous voulez lui faire un grand plaisir, demandez-lui à visiter cette trousse mystérieuse qui fait bomber sa redingote à gauche, côté du cœur. Il la prendra avec recueillement, l'ouvrira, poussera des petits ressorts, fera jouer des vis, démontera les ciseaux, emmanchera les sondes, exhibera sa pierre infernale, fera peur à l'enfant qui se trouvera là en le menaçant de sa pince, car il est enjoué; puis il passera la lame de ses lancettes sur sa manche en vous disant : «Voyez-vous, ça se fait comme cela. Ah! ça n'est pas long! Mon Dieu, en ai-je fait de ces saignées!... Cela me rappelle un petit fait. J'étais alors à Cochin, dans le service de Tardieu, il était sept heures du matin...

— Dieu! s'écrie la femme du maire, le soir en mettant son bonnet de nuit, comme il me serait pénible de faire épouser un médecin à Eugénie. Est-ce que tu ne trouves pas, Ernest?

— Ne m'en parle pas; tous charcutiers, murmure M. le maire en bâillant .. où diable est mon écharpe?

Dans le fait, le docteur Blansein est un excellent homme et un docteur dévoué. A toute heure du jour et de la nuit, lui et sa trousse sont à votre disposition. Pour un franc qu'on lui paiera en gros sous, il fait trois lieues dans son petit cabriolet étroit, dont la capote se dandine de droite et de gauche, au gré des ornières et des pierres du chemin.

Et, faut-il le dire, malgré tout ce dévouement, la confiance des paysans ne lui est pas acquise, et lorsqu'on aperçoit sa voiture traversant la plaine au pas allongé du paisible Coco, il en est plus d'un qui, dans la naïveté de son cœur, s'écrie :

— Tiens, c'est-y pas monsieur Blansein qui passe? Eh bon Dieu, qui donc qu'a trépassé par là? Z.

EN MER

Il était dix heures du soir, le temps était couvert, la brise, qui toute la journée s'était accrue avec une persistance menaçante, fraîchissait de plus en plus. Les mâts criaient, les poulies grinçaient, et les haubans couverts de givre se raidissaient avec effort. Nous avions pris deux ris dans les huniers, cependant le navire fatiguait beaucoup. A chaque coup de tangage, la moitié du beaupré disparaissait dans l'eau; les coups de mer passaient par dessus le gaillard d'avant. Je commandai de haler bas le grand foc. La drisse fut larguée, et nous entendions dans l'obscurité le bruit du fasseyement de la voile.

Les matelots hésitaient à monter sur le beaupré. Il fallait donner l'exemple. Choisissant le moment où le navire se relevait, je m'élançai en criant à Yanick qui se trouvait auprès de moi : « Viens Yanick, à nous deux le foc.

Yanick enfonça son bonnet de laine sur sa tête et me suivit en courant.

Nous étions à peine sur le beaupré, que le navire baissait le nez. Nous fûmes plongés dans l'eau. La mer nous passa par dessus les épaules, et s'en alla déferler sur l'arrière du mât de misaine.

Le navire se releva. Le répit fut de courte durée, mais nous nous dépêchions si bien, que lorsqu'une nouvelle lame arriva, nous étions au bout du bout dehors de foc.

La mer était affreuse, nous l'entendions gronder sous nos pieds. Les vagues, en se choquant, éparpillaient des millions d'étincelles, dont la lueur phosphorescente éclairait l'abîme mouvant sur lequel nous étions suspendus.

Le vent augmentait toujours. Le foc battait si fort, qu'à chaque secousse le beaupré tremblait. Le bout dehors pliait à se rompre.

Sans perdre une seconde, nous resserrâmes ce maudit foc.

Nous avions presque fini, lorsqu'un coup de tangage plus violent nous fit perdre l'équilibre.

Je me cramponnai par instinct à l'étais du petit hunier, mais Yamick passa par dessus le bout dehors. Je le vis disparaître.

— Un homme à la mer! criai-je en sautant sur le pont, un homme à la mer! un homme à la mer!

— Un homme à la mer! répétèrent les matelots.

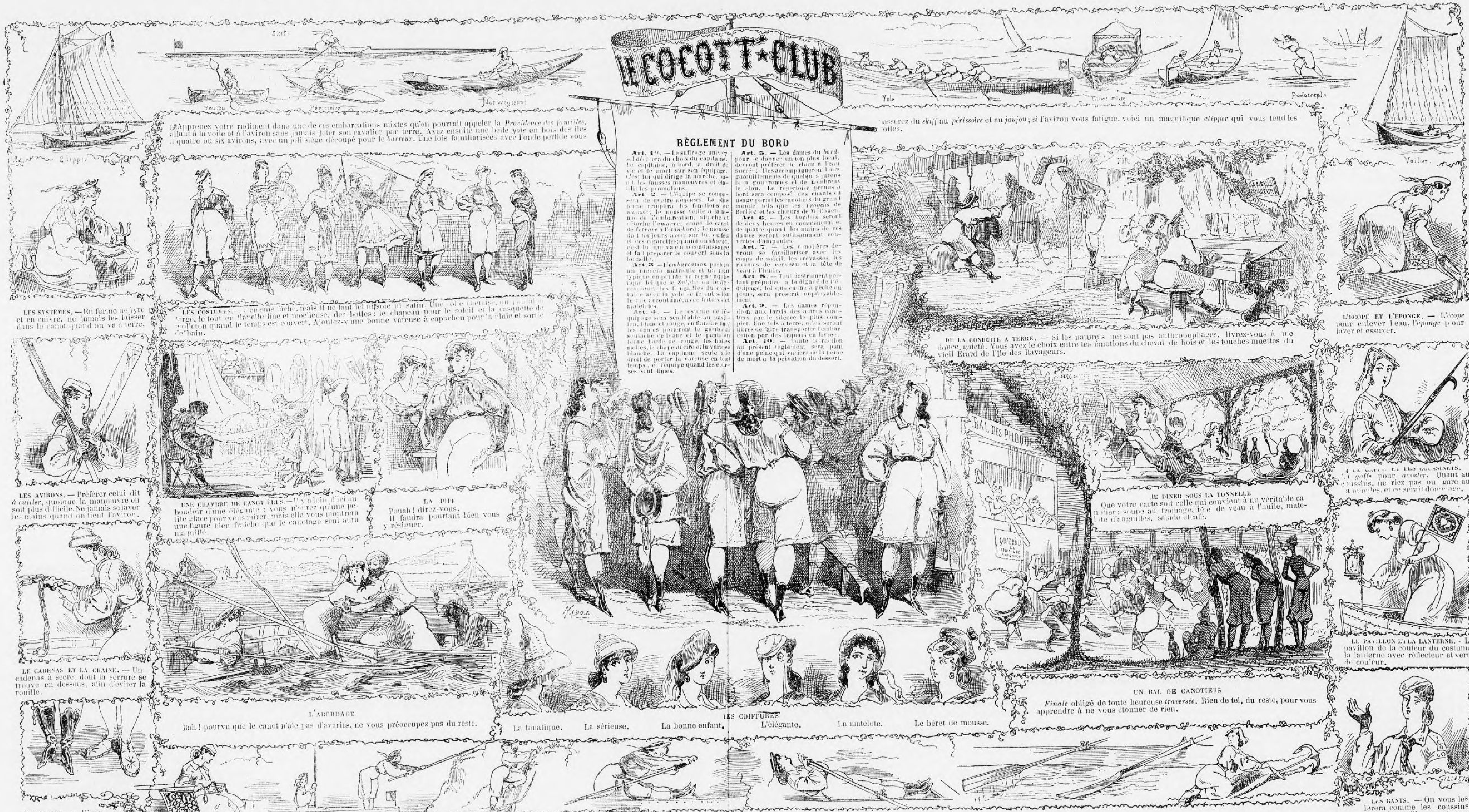
— En route! dit le capitaine d'une voix brève.

— Un homme à la mer! hurlai-je encore malgré moi.

— F....... taisez-vous! jura le capitaine d'une voix terrible. — En route! laissez courir!

CONSEILS AUX CANOTIÈRES

Les conseils suivants ont été rédigés par les vieux loups de mer de la VIE PARISIENNE, pour la Société de Canotage pour dames connue sous le nom de COCOTT-CLUB.



Apprenez votre rudiment dans une de ces embarcations mixtes qu'on pourrait appeler la *Providence des familles*, allant à la voile et à l'aviron sans jamais jeter son cavalier par terre. Ayez ensuite une belle *yole* en bois des îles à quatre ou six avirons, avec un joli siège découpé pour le *barreur*. Une fois familiarisées avec l'onde perfide vous passerez du *skiff* au *périssoire* et au *joujou*; si l'aviron vous fatigue, voici un magnifique *clipper* qui vous tend les voiles.

RÈGLEMENT DU BORD

Art. 1er. — Le suffrage universel décidera du choix du capitaine. Le capitaine, à bord, a droit de vie et de mort sur son équipage. C'est lui qui dirige la marche, punit les fausses manœuvres et établit les promotions.

Art. 2. — L'équipe se composera de quatre *nageuses*. La plus jeune remplira les fonctions de *mousse*; le mousse veille à la tenue de l'embarcation, attache et détache l'*amarre*, *écope* le canot de l'*étrave* à l'*étambord*; le mousse doit toujours avoir sur lui du feu et des cigarettes; quand on *aborde*, c'est lui qui va en reconnaissance et fait préparer le couvert sous la tonnelle.

Art. 3. — L'*embarcation* portera un numéro matricule et un nom typique emprunté au règne aquatique tel que le *Sylphe* ou le *Ravisseur*, les fiançailles du capitaine avec la yole se fêtent selon le rite accoutumé, avec fritures et matelotes.

Art. 4. — Le costume de l'équipage sera semblable au pavillon, blanc et rouge, en flanelle fine; les dames porteront le garibaldi soutaché de blanc et le pantalon blanc bordé de rouge, les bottes molles, le chapeau ciré et la vareuse blanche. La capitaine seule a le droit de porter la vareuse en tout temps, et l'équipe quand les courses sont finies.

Art. 5. — Les dames du *bord*, pour se donner un ton plus local, devront préférer le rhum à l'eau sucrée; elles accompagneront leurs gazouillements de quelques jurons bien gourmés et de nombreux la-i-tou. Le répertoire permis à bord sera composé des chants en usage parmi les canotiers du grand monde, tels que les *Troyens* de Berlioz et les chœurs de M. Cohen.

Art. 6. — Les *bordées* seront de deux heures en commençant et de quatre quand les mains de ces dames seront suffisamment couvertes d'ampoules.

Art. 7. — Les canotières devront se familiariser avec les coups de soleil, les crevasses, les rhumes de cerveau et la tête de veau à l'huile.

Art. 8. — Tout instrument portant préjudice à la dignité de l'équipage, tel que canne à pêche ou piano, sera proscrit impitoyablement.

Art. 9. — Les dames répondront aux lazzis des autres canotiers par le silence le plus complet. Une fois à terre, elles seront libres de faire transporter l'embarcation par des laquais en livrée.

Art. 10. — Toute infraction au présent règlement sera punie d'une peine qui variera de la peine de mort à la privation du dessert.

LES SYSTÈMES. — En forme de lyre et en cuivre, ne jamais les laisser dans le canot quand on va à terre.

LES COSTUMES. — J'en suis fâché, mais il ne faut ici ni soie ni satin. Une jolie chemise, un pantalon large, le tout en flanelle fine et moelleuse, des bottes : le chapeau pour le soleil et la casquette de molleton quand le temps est couvert. Ajoutez-y une bonne vareuse à capuchon pour la pluie et sortie de bain.

DE LA CONDUITE A TERRE. — Si les naturels ne sont pas anthropophages, livrez-vous à une douce gaieté. Vous avez le choix entre les émotions du cheval de bois et les touches muettes du vieil Érard de l'Ile des Ravageurs.

L'ÉCOPE ET L'ÉPONGE. — L'*écope* pour enlever l'eau, l'*éponge* pour laver et essuyer.

LES AVIRONS. — Préférer celui dit *à cuiller*, quoique la manœuvre en soit plus difficile. Ne jamais se laver les mains quand on tient l'aviron.

UNE CHAMBRE DE CANOTIÈRES. — Il y a loin d'ici au boudoir d'une élégante : vous n'aurez qu'une petite glace pour vous mirer, mais elle vous montrera une figure bien fraîche que le canotage seul aura maquillé.

LA PIPE

Pouah ! direz-vous.
Il faudra pourtant bien vous y résigner.

LE DINER SOUS LA TONNELLE

Que votre carte soit celle qui convient à un véritable canotier : soupe au fromage, tête de veau à l'huile, matelote d'anguilles, salade et café.

LA GAFFE ET LES COUSSINETS. — La *gaffe* pour *acoster*. Quant aux coussins, ne riez pas ou gare aux ampoules, et ce serait dommage.

LE CADENAS ET LA CHAINE. — Un cadenas à secret dont la serrure se trouve en dessous, afin d'éviter la rouille.

LE PAVILLON ET LA LANTERNE. — Le pavillon de la couleur du costume, la lanterne avec réflecteur et verre de couleur.

L'ABORDAGE

Bah ! pourvu que le canot n'aie pas d'avaries, ne vous préoccupez pas du reste.

LES COIFFURES

La fanatique. La sérieuse. La bonne enfant. L'élégante. La matelote. Le béret de mousse.

UN BAL DE CANOTIERS

Finale obligé de toute heureuse *traversée*. Rien de tel, du reste, pour vous apprendre à ne vous étonner de rien.

CHAUSSURES. — Vivent les bottes! les espadrilles sont tout au plus bonnes pour des canotiers qui n'ont pas de pieds à compromettre.

LA VAREUSE. — Un poste difficile, pas de distraction ! du coup d'œil et du doigté.

POUR ACOSTER. — Criez *stop* ! 3 mètres avant terre et prenez la gaffe.

POUR EMBARQUER. — Ne lâchez terre que quand vos deux pieds sont d'équilibre dans le canot.

POUR NAGER

Premier mouvement

L'aviron à fleur d'eau et ramené près du canot.

Deuxième mouvement

Le corps entièrement penché.

Le plat. — Le tenir à un demi-pied au-dessus de l'eau.

LES AVIRONS HORS DE L'EAU

L'aviron à cueiller. — Le faire raser l'eau avec un clapotement d'éventail qui s'ouvre.

L'ANCRE. — Avant de la jeter, construite une petite rigole dans laquelle elle entrera toute seule.

LES GANTS. — On vous les tolérera comme les coussins, à condition qu'ils seront en peau de chien, à pattes grises, comme pour monter à cheval.

Je sentis une sueur froide couvrir mes membres. Le navire marchait toujours. Mes yeux ne pouvaient se détacher des lames furieuses qui dévoraient un de nos compagnons.

— Attention au timonier, me dit le capitaine, il gouverne comme un soldat.

Je me rendis sur la dunette et m'approchai du gouvernail. —Attention à gouverner, dis je au matelot qui se trouvait à la barre. C'était le père Malgorn.—Qu'est-ce qu'il y a donc, père Malgorn, cela ne va pas. — Non petit, cela ne va pas, me répondit le vieux matelot d'une voix rauque. Je le regardai attentivement à la lueur de l'habitacle, je vis deux grosses larmes dans ses yeux. —Reposez-vous un instant, je vais gouverner. — Merci, c'est passé, mais ça ne fait rien, ça m'a chaviré. Ce pauvre Yanick, c'était mon matelot. — Vois-tu petit, ajouta-t-il, en tirant une grosse montre et en l'approchant de la lumière de l habitacle, il est onze heures du soir, eh bien, le pauvre b....., je le connais, il nagera jusqu'à quatre heures du matin.

UN PARISIEN.

—

Chères petites femmes qui faites si gentiment joujou au bateau, songez-vous quelquefois aux pauvres gens qui finissent ainsi?

ACHILLE ET THERSITE [1]

NOUVELLE

II

A St-Cloud la société de madame d'Alfena descendit de voiture à la grille du parc et se mêla à la fête. Le grand air et le mouvement de la voiture n'avaient fait qu'exciter les nerfs des femmes; elles produisaient sensation en traversant la foule, et leurs éclats de voix gênaient un peu le baron et un diplomate qui était de la partie.

Ils passèrent sans s'y arrêter devant la géante, représentée le bras étendu sur un tambour-major; ils méprisèrent le boniment du coupeur de cors à la voiture ornée de glaces; ils passèrent aussi avec dédain devant les chevaux de bois, et même devant le cirque des frères Loyal.

Enfin, une baraque attira leur attention : la devanture représentait un hercule soulevant un char-à-bancs sur lequel étaient assis douze carabiniers; plus loin, ce même hercule luttait avec un ours. Sur l'estrade, un gros monsieur proprement mis, le chapeau sur la tête, et tenant le milieu entre le directeur de théâtre et le vendeur de contremarques, faisait à la foule le discours suivant :

« — Entrez, messieurs et dames, entrez, vous ne vous en repentirez « point; entrez, ça ne coûte que deux sous et ça en vaut dix Que « dis-je! vingt, trente, quarante, un petit écu, un gros écu. Vous verrez « là-dedans un homme, mais un homme comme il n'y en a pas, comme « il n'y en a pas! »

« S'agit-il de lutter avec des hommes? Dix adversaires simultané- « ment, c'est-à-dire l'un après l'autre, ne l'effraient point; s'agit-il de « purger les forêts et les déserts de bêtes féroces, pour ne pas dire « venimeuses? il n'a pas son pareil dans cet emploi. L'empereur du « Maroc m'écrit chaque jour pour implorer notre secours; un lion, « un ours, une baleine, ou même un chien boule-dogue qui n'a point « pris la nourriture du matin, il les étouffe entre ses bras robustes. « S'agit-il enfin de soulever des masses énormes? la plume et le plomb « lui sont tout un; et comme disait cet ancien qui avait oublié d'être « bête : pour soulever le monde, il ne demande qu'un point d'appui. « S'il y a parmi nous, mesdames, un professeur de mécanique, il est « là pour attester la vérité de ce que je dis. Et cet homme colossal, « prodigieux, miraculeux pour ne pas dire étonnant, comment est-il « fait? me direz-vous; a-t-il cinq bras, deux têtes, quatre nez? Non « messieurs et dames, il n'a que deux bras, une tête et un nez, comme « il nous est loisible à tous d'en avoir. Est il laid? non il est beau. « Est-il vieux? non il est jeune. Est-il sorti de la lie du peuple? A-t- « il pour père un chaudronnier, et pour mère une marchande de « salade? non, messieurs, c'est un prince; le prince Piliadys, dit le bel « Achille, né natif de Larisse, en Epire, dont il gouvernerait encore les « populations enchantées, s'il n'avait excité l'amour de trois cents des « femmes du grand Turc. Pour éviter tout accident, ce monarque « éclairé et prudent l'a décoré de l'ordre du Nicham et l'a prié de « sortir incontinent de ses Etats. Le prince Piliadys, dit le bel Achille, « ayant obtempéré au désir de son souverain, aura l'honneur de « continuer ses exercices devant vous. Entrez, entrez, messieurs « et dames, c'est deux sous! Vous voyez tout de suite sur ma fi- « gure que je ne suis pas un charlatan, aussi je ne vous dis pas qu'on « vous rendra l'argent en sortant, si vous n'êtes pas contents; mais « une fois, deux fois, trois fois, je ne vous dis que ça, entrez, en- « trez, entrez! En avant la musique! »

(1) Voir le numéro du 9 juillet.

La société de la marquise se décida à entrer dans l'affreuse baraque, l'impresario fit asseoir les dames sur des espèces de places d'honneur qui coûtaient quatre sous, puis il proposa à *messieurs les spectateurs* de lutter avec le prince.

«— Il va paraître, messieurs, il va paraître, il est là-dedans, derrière » ce rideau. Celui qui sera vainqueur du terrible Piliadys, dit le bel » Achille, à la lutte à main plate, sans croc-en-jambes et le *tombera* » sur les deux épaules, recevra la somme de dix francs. Dix francs, » messieurs, vous le savez, ne se trouvent point sous le pas d'un âne » Comme je ne suis pas un charlatan, je ne vous promets pas cent fr. » il faudrait que j'écrivisse à mon notaire. Mais je vous promets dix » francs, et les voici. »

En même temps il tira deux vraies pièces de cent sous en argent, et les jeta par terre.

« — Il va paraître, messieurs, ajoua-t-il. En avant la musique! Il est « là dedans, il va paraître, il est paru! »

Ce disant, il tira le rideau, et le bel Achille s'avança avec dignité jusqu'au milieu de l'arène, où il resta immobile dans une pose de statue.

Le bel Achille avait le torse nu, ses jambes fines se dessinaient sous un maillot rose fané, mais non taché, une espèce de diadème semblable au bandeau des rois antiques retenait par devant ses longs cheveux noirs, qui, par derrière, tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. La peau de son dos et de sa vaste poitrine était fine, légèrement dorée d'une transparence marmoréenne; à chaque saillie des muscles s'accrochait une arète lumineuse; sa taille était moyenne, mais si bien prise qu'il paraissait grand. Un léger duvet noir lui enveloppait le menton. Ses grands yeux étaient profonds et tristes; bien que son corps fût dans tout son développement, son sourire avait quelque chose d'enfantin. Dans ce corps admirablement proportionné, rien de trop : pas un pouce de graisse, pas un muscle proéminent aux dépens du muscle voisin. Il était harmonieux avant d'être fort. Il fallait l'œil d'un sculpteur pour mesurer l'étendue de cette force. Le vulgaire devait mal la juger; aussi un forgeron colossal se présenta avec confiance, et avec un sourire presque dédaigneux pour entrer en lutte avec le bel Achille. Il offrait avec celui-ci le contraste le plus parfait.

Le forgeron avait une moustache énorme et rude, la peau de son visage n'était pas fine et lumineuse, mais grosse et tannée. L'épiderme était injecté de sang, le nez fort, rouge et empâté. Quand il ôta sa chemise, on vit paraître une poitrine velue. Ses bras étaient monstrueusement développés; les muscles, au lieu de pénétrer les uns dans les autres par courbes insensibles, semblaient lutter entre eux. Tout ce corps était très fort, mais encore plus laid. Les trois dames, qui n'étaient pas faciles à effaroucher, et qui n'avaient rien laissé paraître à l'entrée du bel Achille, poussèrent un *ha!* de pudeur et détournèrent un instant la tête. Le baron demanda quel plaisir on pouvait trouver à un pareil spectacle et proposa de s'en aller. Mais la lutte était déjà commencée et on ne l'écoutait plus.

Le forgeron se précipita vivement sur le bel Achille et le saisit à bras-le-corps. Celui-ci, loin d'essayer de se dégager, leva les bras pour mieux lui laisser prise. Il fut soulevé de terre plusieurs fois, mais en retombant, il se retrouvait toujours en équilibre, et le sourire n'abandonnait pas ses lèvres. Quand il eut laissé son adversaire se fatiguer quelque temps, il saisit le moment où celui-ci se livrait, le saisit par la nuque et les épaules, d'un mouvement rapide, et fit passer cette masse énorme par-dessus sa tête. Le dos du forgeron alla s'appliquer sur le sol, mais il avait eu le temps de prévoir le coup, et une seule de ses épaules porta. Le forgeron se releva furieux, il saisit de nouveau à bras-le-corps son adversaire, qui, cette fois, se laissa jeter à terre en entraînant le forgeron par-dessus lui. On croyait le bel Achille vaincu, mais il était tombé en tournant sur lui-même, et quand les deux lutteurs arrivèrent à terre, c'était le bel Achille qui était dessus et le forgeron dessous, les deux épaules appliquées sur le sol.

Tandis que le forgeron remettait sa chemise d'un air grognon, la foule battit des mains avec enthousiasme. Ce qui l'avait charmée, ce n'était pas seulement le triomphe d'un beau garçon sur un vilain, c'était surtout l'aisance et la grâce nonchalantes avec laquelle il avait marqué cette supériorité. A aucun moment il n'avait montré la limite de ses forces; sûr de raidir instantanément ses muscles à mesure

qu'il en aurait besoin, son corps avait conservé, tout le temps de la lutte, le laisser-aller d'un corps au repos. Et tandis que le forgeron soufflait comme le soufflet de sa forge, et que la sueur le couvrait, le bel Achille avait seulement sur le visage une légère rougeur, et si sa poitrine se soulevait plus fort qu'à l'ordinaire, son haleine restait silencieuse.

Delambre, qui avait joui de ce spectacle en artiste, allait faire part à la marquise de son admiration, mais quand il jeta les yeux sur elle, il surprit son regard fixé sur Piliadys, et il constata que son admiration pour le lutteur n'avait pas besoin d'être encouragée. Ils restèrent ainsi une demi-minute, lui la regardant, elle ne s'en doutant point, absorbée dans sa contemplation profonde, puis elle se tourna vers sa voisine, et lui parla d'un ton indifférent, en femme qui éprouvait déjà un sentiment assez violent pour sentir la nécessité de le cacher. Delambre maudit son idée d'avoir entraîné la société du baron à la fête de Saint-Cloud.

Cependant le prince grec continuait ses exercices. Ne trouvant plus d'adversaire humain, il lutta contre un ours, muselé il est vrai, mais d'une taille des plus imposantes. Il le jeta par terre avec une facilité qui prouvait qu'ils avaient une longue habitude l'un de vaincre, l'autre d'être vaincu. Il souleva ensuite, à bras tendus, des poids de soixante kilog., puis porta sur son dos le char orné de carabiniers, et termina enfin en jonglant avec six boulets de 12.

Les dames criaient franchement bravo, les messieurs faisaient des remarques ironiques. Le baron surtout avait, et pour cause, la force physique en horreur : il la regardait comme peu distinguée et même comme tout à fait populacière. Devant elle, il éprouvait du ressentiment comme en face d'une injure personnelle; d'ailleurs, les applaudissements donnés devant lui à un autre le blessaient toujours, quelque humble qu'en fût le sujet. Il crut marquer la distance qui séparait un baron comme lui, envie et admiration de l'univers, et un pauvre histrion de foire, en lançant cette phrase maladroite :

— Marquise, vous m'avez dit, je crois, que vous aviez la fantaisie d'avoir un chasseur derrière votre voiture, cet homme-là vous conviendrait assez.

— J'y pensais, répondit vivement la marquise.

Delambre, malgré son dépit, ne put s'empêcher de sourire.

— Quand il aura fini, continua la marquise en s'adressant au baron d'une voix caressante à laquelle elle ne l'avait pas habitué, donnez lui un louis et dites-lui de venir me trouver à l'hôtel.

— Comment, sérieusement? dit le baron. Mais je faisais une plaisanterie, tous ces gens-là sont d'affreuses canailles.

— Nous verrons bien, je veux en courir la chance; sérieusement je vous prie de faire ce que je viens de vous demander.

Il y eut un moment de silence; quand les exercices furent finis, Delambre voulut entraîner la société, espérant que la marquise n'oserait pas insister sur sa fantaisie, et il lui offrit son bras; la marquise se laissa conduire jusqu'à la porte, en femme qui ne pensait plus au lutteur; alors, se retournant de l'air le plus naturel :

— Ah! mais j'oubliais, baron, faites donc ce que je vous ai demandé : allez parler à cet homme.

Le baron s'exécuta de mauvaise grâce; la marquise immobile, retenant le bras de Delambre, suivait de loin la scène. Le baron écrivit l'adresse de la marquise sur une feuille de son carnet, la déchira, s'approcha de Piliadys qui était en train de mettre sur ses épaules une vieille vareuse rouge, et entama conversation avec lui. Celui-ci répondit en un jargon mélangé de grec, de turc et de français, et assez inintelligible. Il semblait ne pas très bien comprendre ce qu'on lui voulait, mais il vit le louis, il vit la marquise qui de loin lui souriait, il mit précieusement dans sa poche le papier qu'on lui tendait, et disparut derrière le rideau, en attendant une nouvelle représentation.

III

Il ne manquait rien à madame d'Alfena pour être une jolie femme, ou pour dire plus : une femme; si! quelque chose, à mon goût du moins, la splendeur de la jeunesse. Ce n'était pas que madame d'Alfena fut vieille, personne ne lui donnait plus de trente-quatre ans, et tout ce que le soir, elle montrait de son beau corps à la foule, était irréprochable, dans toute la plénitude de son développement et de sa vigueur; mais pour son visage, quelques rides imperceptibles commençaient à paraître. La marquise était pâle, ses paupières inférieures étaient fortement estompées. Son front bas, ses cheveux noirs naturellement ondulés, sa lèvre inférieure un peu trop proéminente, lui donnaient l'air voluptueux plutôt qu'amoureux, et impérieux plutôt que noble. Puis elle était trop savamment habillée, trop sûre d'elle-même, trop gâtée par un récent succès. Le succès était sa liaison avec le baron. La marquise avait végété longtemps à Paris sous le nom de mademoiselle Briou; elle avait chanté dans les concerts et même débuté sur un théâtre, mais sans aucun succès; elle avait vécu deux ans avec un journaliste et passé pour sa femme, puis elle l'avait quitté. Couverte de dettes, sans ressources, elle avait usé d'un reste de crédit dans le monde pour se faire recommander à des familles et des pensions anglaises, et était partie donner à Londres des leçons de piano. A Londres, elle avait épousé le marquis d'Alfena, réfugié italien, qu'elle avait eu le bonheur de perdre presque aussitôt après son mariage. Veuve, elle était revenue à Paris avec une vingtaine de mille francs dont l'origine était un mystère, et dont elle avait profité pour faire en trois mois cinquante mille francs de dettes, tenant maison et table ouvertes, et devenant à la mode sous son nouveau nom. La voir, se faire présenter chez elle, lui plaire, la compromettre, s'en faire follement aimer, avait été pour le victorieux baron l'affaire d'un instant.

Depuis cinq ans que cette liaison durait, la marquise avait payé les dettes de mademoiselle Briou et de madame d'Alfena; elle avait amassé un petit million, sans compter l'hôtel, qui valait environ huit cent mille francs. C'est que la marquise, élève du baron en affaires, était bientôt devenue pour le moins aussi forte que lui. Ils avaient sans cesse ensemble des conversations de spéculateurs, d'industriels, de marchands, auxquelles ils trouvaient plus d'intérêt que dans les plus belles divagations d'amour. Le baron qui n'avait pas été habitué par son respectable père à la prodigalité, se montrait dans ses procédés avec la marquise d'une largesse qui paraissait fabuleuse à ses intimes. C'est que le baron, malgré son coup d'œil d'aigle et son activité infatigable, était au fond un cœur simple et naïf : il ne croyait jamais trop faire pour une femme aussi à la mode que madame d'Alfena, qui était bien réellement marquise, qui avait de la tenue quand elle voulait, qui recevait *l'élite de la société parisienne*, et qui avait su lui persuader, sans avoir besoin d'y mettre aucune finesse, qu'il avait du génie et et qu'il était beau. Le baron n'était point d'ailleurs si sot qu'il en avait l'air; au fond des illusions de sa vanité, il y avait un instinct très juste; depuis que Thersite était né, la marquise était la seule personne qui eût ressenti pour lui une véritable affection. Si le cœur de madame d'Alfena ne pouvait se résigner à la fidélité, son esprit du moins était fidèle au baron. Celui-ci était devenu indispensable à sa vie; si, par impossible, il se fût ruiné, elle l'aurait reçu chez elle sur le même pied que par le passé, et lui aurait fourni les moyens de reconquérir sa fortune. D'autres pouvaient passer dans sa pensée, mais lui seul y durait.

Pour le moment, cette pensée était toute au souvenir du jeune Grec. Jusqu'ici elle n'avait été sensible qu'aux qualités qui s'acquièrent par l'éducation; pour la première fois, elle aimait la beauté native. Or, madame d'Alfena était une nature païenne, faite pour les passions, et que la société avait déformée en la rendant vaniteuse et intéressée. Cet éclair de vérité et de franchise dans une vie factice et menteuse l'avait subitement renouvelée.

ÉMILE L.

(*La suite au prochain numéro.*)

OBSERVATIONS

Il en est de l'amour comme de la foi, ne désillusionnons pas les croyants, nous n'aurions rien à leur donner en échange.

—

Paris est le pays où les hommes ont pour la femme le plus de galanterie et le moins d'estime; elles ne s'en plaignent guère, car la majorité préfère l'adulation à la considération.

—

Si je dis du mal des femmes en général, elles se révolteront toutes; si je fais une application, toutes elles applaudiront.

—

Ce n'est pas toujours par sa personne, mais par grâce d'état, qu'un amant plaît plus qu'un mari.

—

La bonté a sa beauté qui orne jusqu'aux plus laids visages.

ALFRED B.







PARIS EN CE MOMENT

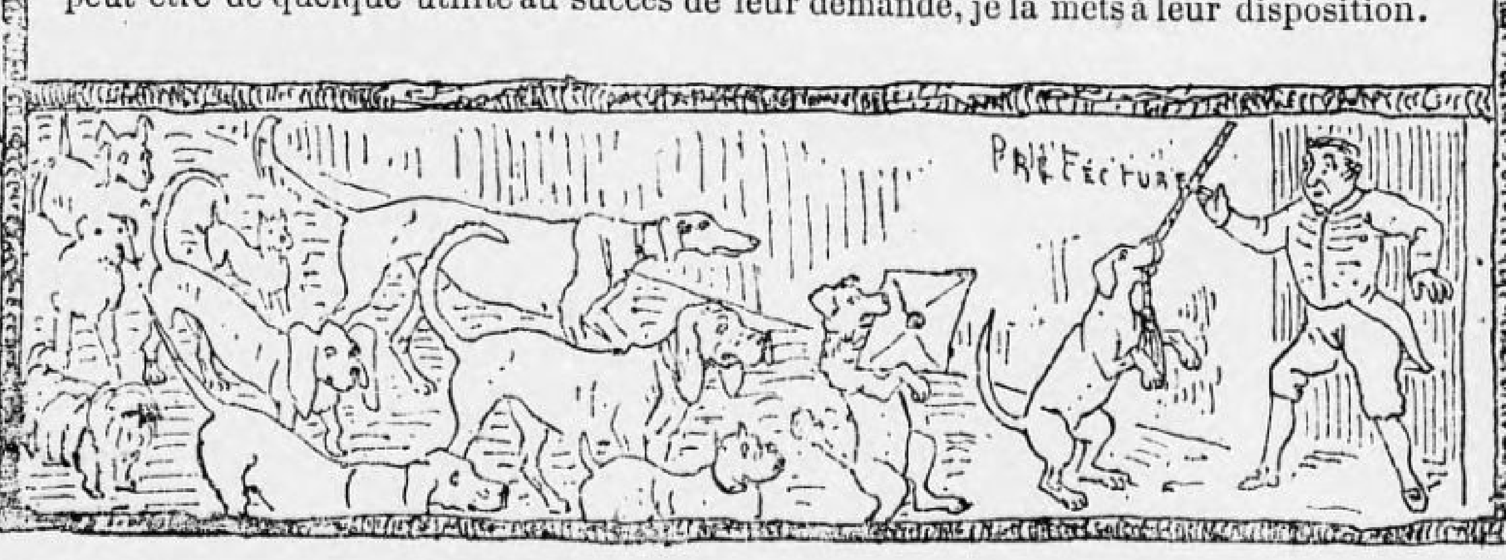
Il fait chaud et personne ne s'en plaint, on avait tant et tant crié contre le mauvais temps qu'on n'a pas osé gémir quand le soleil s'est décidé à faire son apparition : la face des maitres de bains froids s'est épanouie, tout le monde est satisfait.

L'on continue à désigner le Concert des Champs-Elysées par le nom de Concert Musard.— C'est une habitude prise que rien ne saurait détruire. — C'est toujours le seul jardin public où l'on parle aux femmes la tête nue, c'est qu'aussi c'est le seul endroit où les femmes ne soient pas des filles.

La caisse des glaciers monte en même temps que le thermomètre. Dimanche dernier il a été consommé dix mille demi-glaces, pistache et citron, et sept mille granits au café. — Quand on veut avoir une table, on est obligé de prévenir la veille, — d'ici à peu l'agiotage va s'en mêler : les tables externes font prime.

Les personnes retenues à Paris par leurs affaires et qui désirent avoir quelque idée d'un voyage dans le Sahara, se rendent à l'Hippodrome, en suivant la ligne des boulevards, Champs-Elysées, avenue de l'Impératrice. — Ce trajet est pénible, avouons-le, mais on est amplement dédommagé, — Blondin est vertigineux, — il se promène sur son fil de fer avec autant d'aisance qu'un écureuil sur un arbre; il vole d'un bout à l'autre avec une rapidité vertigineuse, — c'est un télégramme fait homme. — Seulement, une personne qui a vu à Madrid le Blondin du Niagara, déclare que ce n'est pas le même, est-ce vrai ? je l'ignore; mais je sais que le Blondin de M. Arnauld est un Blondin premier choix. — On assure que nous allons avoir autant de théâtres que nous possédons déjà de pianos. Incessamment l'ouverture d'un théâtre au 5e, au-dessus de l'entresol, rue du Puits-qui-Parle

La préfecture de police exige que les muselières soient serrées d'un fort cran. Les chiens trouvant qu'ils respirent déjà fort difficilement, et considérant en outre que toute leur transpiration s'opère par la gueule, sont décidés à présenter une pétition pour l'établissement de ce meuble aussi incommode qu'inutile. Si mon apostill. peut être de quelque utilité au succès de leur demande, je la mets à leur disposition.

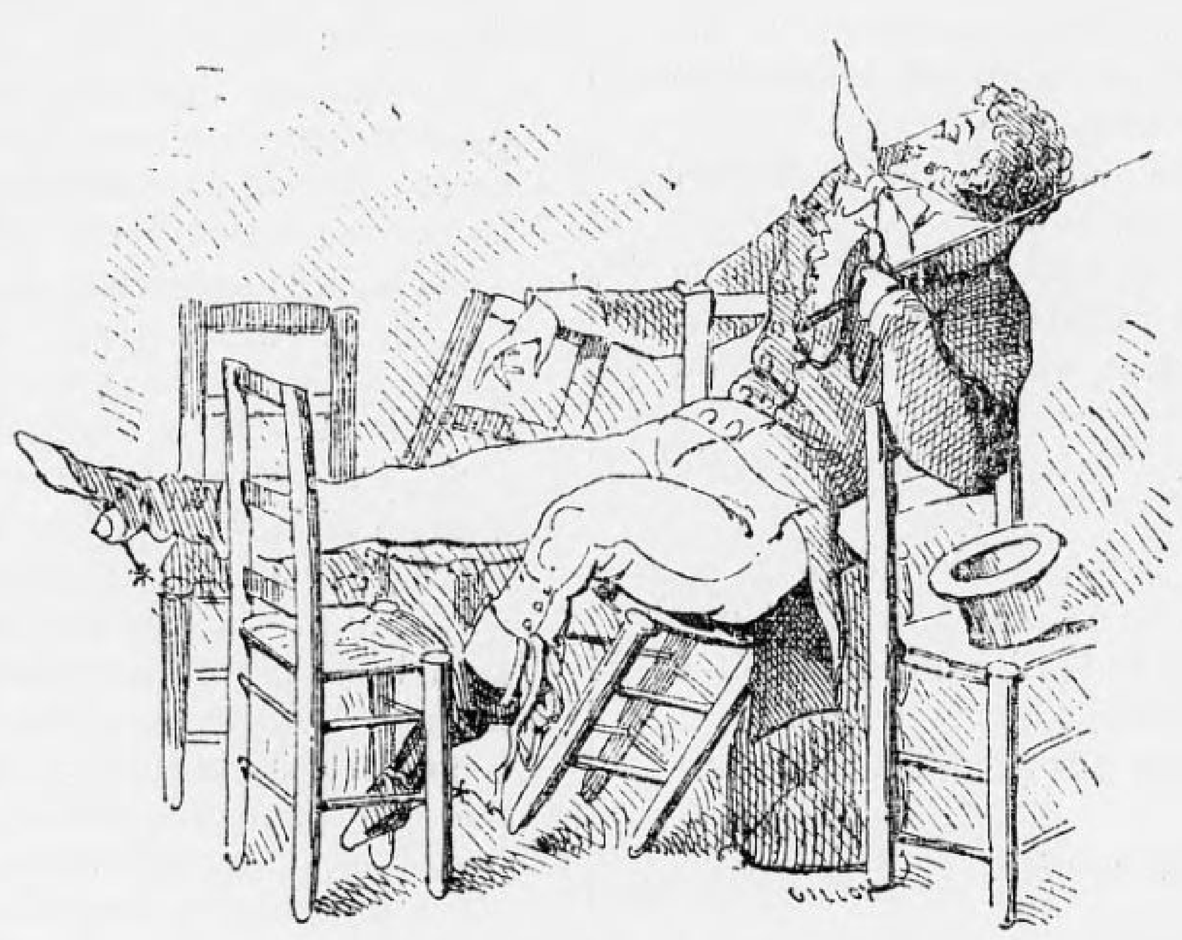




Gandins, Fashionables, Petits-Maîtres, Raffinés, Mignons, Roués, Incroyables ou Lions ..

DU GANDINISME

Tout le monde sait ce qu'on appelle un *Calicot*. Ce nom date de la Restauration; dans l'origine il a été donné aux commis-marchands qui affectaient, dans leur mise, la tenue militaire et les allures des *traîneurs de sabre* de l Empire. Depuis on l'applique à toutes les affectations de mauvais goût, et il a pris à peu près la même signification que le mot *Snob;* mais le mot anglais est plus complet. Le *Snobisme* embrasse toutes les affectations, le parvenu et le gandin, le calicot moral aussi bien que le calicot physique, sans distinction de sexe.



Le Calicot.

Les caricatures de 1816 représentaient M. Calicot habillé comme les personnages de M. *Choufleury :* un habit tabac d'Espagne à queue de morue, avec un col de velours de trente centimètres de haut et des boutons dorés, un gilet jaune à ramages, des culottes de nankin, avec flots de rubans à la jarretière, coiffure à la *Riquet à la houppe*, un lorgnon s'ouvrant comme des mouchettes, et enfin, des bottes à retroussis avec d'énormes éperons, et à la main une cravache de jockey de course. Tout cet harnachement hippique pour venir parader sur quatre chaises aux Tuileries!

Le gandin d'aujourd'hui est cousin germain de M. Calicot et a hérité de ses éperons. C'est une relique de famille dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Athènes et Rome ont eu leurs gandins : je lis en effet dans Tacite que les élégants de son temps se teignaient les cheveux en jaune; cela s'appelait la coiffure à la *batave*. M. Flaubert nous a montré, dans Salammbo, que Carthage, voire même les barbares et les nègres qui formaient son armée auxiliaire, n'avait rien à envier à la capitale du monde.



Le Snob.

Tous les siècles ont eu leurs gandins; si les noms changeaient, la chose restait. Les mignons efféminés, les raffinés pointilleux, les roués irrésistibles, les abbés galants, les chevaliers étourdis, les incroyables ridicules, les calicots fan farons, les *moyen-âge* et *jeune-France* barbus, les dandys anglo-manes, les fashionables précieux, les lions chevelus, les polkas et *gilets-courts* sautillants : gandins, toujours gandins! et ayant tous leurs *éperons!*

L'*éperon* par excellence est celui qu'on porte à contre-sens, le plus souvent pour paraître ce qu'on n'est pas. L'affectation de la tenue et de la raideur anglaises, est aujourd'hui de mode : tel imite la mise d'un groom, le faux-col à la Maurice Roux, tel autre, celle de *gentleman-farmer* avec les gros souliers et les guètres couleur *drap*, pour aller vendre des primes sur le mobilier.

Ce sont généralement les jeunes gens. Les gros négociants de cinquante ans préfèrent se donner l'allure d'un tambour de la garde nationale avec la moustache rasée à moitié de la lèvre et les cheveux en tête de loup.

Les principaux *éperons* de l'an de grâce 1864 sont : le mac-ferlane (qu'on appelle en Angleterre, *inverness-cape*), dont le double collet n'a été inventé que pour garantir la poitrine contre le vent en voiture découverte; le stick court qui ne devrait se porter qu'à cheval; la canne au bal; le voile vert et le paletot de popeline couleur poussière, pour aller aux courses du bois de Boulogne, dont les allées ne sont que trop arrosées, les chevaux de poste pour aller à Vincennes; l'attelage en *tandem* destiné à servir de renfort aux côtes, pour se promener sur les boulevards, etc. Le lorgnon des *chevaliers de Pince-Nez*, n'est le plus souvent qu'un *éperon*, ainsi que parfois le cigare : j'ai un ami, je le dis la rougeur au front, qui, n'ayant jamais pu s'habituer au tabac, se promène devant le Café Riche un cigare de chocolat à la bouche. L'ordre de l'Eperon d'or est un *éperon* usé qui ne serencontre plus que sur les bords du Rhin et à Paris, dans les tables d'hôte à *cagnotte*. J'allais oublier le roi des *éperons :* les gants de peau de chien, renforcés de peau de daim, destinés exclusivement à tenir les rênes, qu'on ose mettre pour faire des visites ou prendre des glaces au Napolitain.

Je m'arrête, car après tout, le gandin a du bon; ne serait-ce que son initiative. Il est l'avant-garde de la mode, et si jamais nous sommes délivrés de notre affreux costume de *parfaits notaires*, nous le devrons à un dix-huit brumaire d'un gandin heureux. Je n'en veux d'autres pronostics que l'essai, infructueux, il est vrai, des *knikerbockers* en velours tenté aux bals d'après Pâques de l'année dernière.

Les Anglais les ont pris des Américains, mais les ont réservés, comme eux, pour les costumes de chasse et d'enfants.

En attendant la regénération de l'habit noir et du chapeau de soie, que de non-sens, que



Le Gandin.

d'anachronismes, que de solécismes! Et surtout que d'affectations de vices moraux et physiques! L'imitation bête et à contre-sens est la grande plaie de la véritable élégance. Tel ou tel élégant, *donnant le ton*, est-il poitrinaire, myope ou boiteux, bientôt on ne rencontrera plus sur les boulevards que gandins toussant comme une locomotive, s'incrustant dans l'arcade sourcilière un lorgnon, le plus souvent en verre de vitre, et traînant la jambe comme un échappé de Toulon, en s'appuyant sur un jonc à béquille d'or. Tout X, lorgnon et béquille : *éperons, éperons, éperons !*

CHRISTOPHE.

CHEZ UNE ACTRICE

.... Devais-je m'y rendre ce soir-là? ne serait-elle pas sortie? Je débattis ces deux questions dans ma tête jusqu'à la porte; et je n'étais pas encore bien décidé, quand j'eus sonné.

On ouvrit.

— Mademoiselle Nana?

— Elle y est.

J'entrai.

Elle y était. Elle y était seule. Elle avait eu un peu de migraine, et s'était couchée. Le lit était son remède. Elle croyait à la médecine naturelle, la seule que suivent les animaux : diète et sommeil. Ce fut la femme de chambre qui m'apprit ces détails, tout en me demandant mon nom et l'objet de ma visite. Je donnai mon nom.

Tandis que la femme de chambre, irritée de ma discrétion, s'était retirée pour prévenir sa maîtresse, j'éprouvai le plus vif désir de me précipiter à travers l'escalier, et de gagner la porte de la rue. Je me trouvai étrangement audacieux d'être venu à pareille heure chez Nana, certainement je n'avais plus qu'une ressource, qui consistait à m'en aller, avant qu'on ne me chassât.

J'atteignais le corridor, quand je me sentis saisir par la basque de mon habit.

— Où allez-vous donc, monsieur? disait la femme de chambre.

— Moi? répondis-je sottement, comme si ce « moi » eût été une réponse, et qu'il y eût le moindre doute sur l'identité de la personne à laquelle s'adressait la question. — Moi? dis-je.

La soubrette eut assez de bon sens pour ne pas poursuivre l'interrogatoire.

— Vous vous trompez, monsieur, c'est de ce côté.

— Ah! c'est de ce côté.

La femme de chambre me fit passer devant elle, sans doute afin de surveiller mes mouvements et de s'assurer que je ne lui échappais pas; puis elle ouvrit une porte, souleva une tapisserie, m'annonça et disparut.

Je ne me rendis pas d'abord un compte exact de ce qui m'arrivait; mais de suaves émanations m'ayant frappé, un nombre incommensurable de rayons de soleil éblouirent mes yeux, que je fermai vaguement. Et, les yeux fermés, je vis, mais je vis à n'en pas douter, que je me trouvais dans la chambre de Nana.

— Approchez, dit une voix douce, qui jaillit des rideaux entr'ouverts, comme un chant d'oiseau sorti d'un buisson d'aubépine.

J'approchai machinalement, foulant aux pieds un riche tapis, soyeux et moelleux comme la voix.

Alors j'ouvris les yeux, et je vis une chose ravissante.

Je vis, sous une courtine légère, à l'ombre d'épais rideaux de damas, Nana étendue, et la tête appuyée sur son coude. Ses longs cheveux noirs dénoués étaient à peine soutenus en arrière par un mince fillet de soie; il s'en échappait comme des vagues qui ruisselaient sur ses épaules blanches. N'est-il pas vrai que les épaules d'une femme sont une délicieuse création? Le cou de Nana était un cou de vierge; pas un pli, pas une rougeur indiscrète n'en corrompait l'éclat et la pureté. Sa main, longue et fine, vraie main de duchesse à douze quartiers, creusait une fossette profonde dans sa joue mignonne et pâle; son beau bras était entièrement nu. Sa gorge ondoyait sous le fin tissu. Ces femmes ont seules le secret de ces enivrements; seules, elles ont naturellement ce magique pouvoir de communiquer l'ébranlement à l'imagination humaine; c'est une suite de vibrations qui s'échappent de leur corps, et palpitent dans l'homme comme un souffle. Mystérieuse puissance, que Dieu a laissée aux anges tombés, et que ses séraphins n'ont point comprise; puissance irrésistible, infernale ou sacrée, la beauté, la grâce s'enlaçant comme deux sœurs, auxquelles se joint l'espérance.

Je vous laisse à penser l'impression que durent causer cette chambre, ce lit, cette femme, sur un enfant de seize ans, qui, ne connaissant rien au monde, s'y disposait à tout aimer.

Je fus pris d'une fièvre lente, qui ne me quitta qu'à la fin de ma visite; en vain voulais-je reprendre courage : je frissonnais, et le cœur me manquait.

On rit de ces craintes puériles, de ces maux vagues comme l'ignorance. Ces maux-là sont pourtant nos plus réelles voluptés. A vingt-cinq ans, j'eusse parlé franchement à Nana; Nana m'eût sans doute écouté; mais croyez-vous que la possession de cette femme aurait donné à l'homme tant soit peu de cette suavité mystérieuse que le son de sa voix répandait dans les veines de l'enfant? Le bonheur n'est pas où l'on croit; souvent nous l'oublions à nos côtés sur la route, tout en doublant le pas vers un but inconnu.

— Eh bien! dit Nana, que voulez-vous?

Il me sembla que par ces mots elle me reprochait d'être venu Je crus devoir m'excuser; mais je m'y pris si mal, si mal, qu'elle m'interrompit.

— Vous êtes troublé, dit-elle, asseyez-vous. Prendrez-vous le thé avec moi?

Un monosyllabe inintelligible parut être interprété par Nana comme une affirmation, car elle sonna, et la soubrette reparut. Un instant après, une table fut apportée, un plateau posé sur la table, et je me trouvai subitement investi par de longues tranches de pain, des gâteaux, du beurre, sans compter la théière, qui, je ne sais par quel prodige, apparut perpendiculairement suspendue à ma main droite.

— Ainsi, dit Nana, il est bien entendu que vous ne voulez pas me donner du thé?

Je compris alors que la théière ne devait occuper cette position prestigieuse entre mes doigts, que dans le but de déverser une partie de son liquide dans la tasse que me tendait Nana. Je réussis à l'aider assez adroitement dans cette entreprise.

— Maintenant, continua l'actrice, tout en me regardant avec obstination, ce qui me persuada sur-le-champ que le soleil n'était pas la chose du monde la plus difficile à fixer, maintenant je désirerais fort avoir le sucrier, si toutefois vous y consentez.

Si j'y consentais! Je me précipitai sur le sucrier avec l'énergique activité d'un sauvage qui va scalper son ennemi. Quand Nana se fut servie, ne comptant pas sans doute sur l'exactitude de mes soins, elle garda, auprès d'elle, à une longueur de table, la provision de sucre à laquelle je n'avais pas encore touché. Un autre eût réclamé; dans le monde, il existe des phrases souverainement polies, toutes faites pour réclamer ces choses-là. Ces phrases, je ne les ignorais pas; mais on m'en eût payé chaque lettre mille pièces d'or, que jamais, au grand jamais, je ne me serais servi de la plus obséquieuse pour demander à Nana un vulgaire sucrier.

Je mesurai de l'œil la distance qui me séparait de ce dernier, et je découvris avec horreur qu'elle dépassait la longueur de mon bras. Il fallait ou parler ou quitter le fauteuil que j'occupais. Je résolus intrépidement que je boirais mon thé non sucré.

Bien que mes hésitations eussent duré quelques minutes, Nana n'avait paru s'apercevoir de rien. Nana serait-elle égoïste?

La difficulté ne consistait pas à boire ce thé non sucré : je me sentais, en l'honneur de Nana, capable des plus héroïques sacrifices; j'étais même souverainement décidé à ne point laisser paraître le plus petit mécontentement, en avalant ce fade breuvage. Tout allait bien jusque-là; tout irait bien jusqu'au bout, pourvu quelle ne s'aperçût pas trop tard de mon oubli.

Car, si j'avais bu, quand elle s'en apercevrait, je deviendrais inévitablement ridicule à ses yeux.

C'était, je vous jure, une affreuse situation. Dieu, qui met souvent le miel au fond de la coupe amère, m'en fit tirer un non médiocre avantage. Ce thé me préoccupa tellement, que je songeai beaucoup moins à la pécheresse demi nue; et quoique de plus en plus troublé par sa présence, je sentis bientôt que ce trouble venait moins de la fantastique vision qui l'avait causé tout à l'heure, que de ma crainte d'être surpris absorbant avec candeur ce maudit, cet exécrable thé.

Après avoir bu, *elle* abandonna sa jolie tête sur l'oreiller garni de dentelles, et me demanda de nouveau si ma visite avait un but plus particulier que le désir de la revoir.

A vrai dire, ce thé non sucré me fut d'une admirable utilité. Il s'agissait de vie ou de mort : à tout prix, il fallait détourner l'attention de Nana. Je parlai.

A quoi tiennent les actions humaines? Peut-être, sans ce bizarre incident, n'eussé-je pu expliquer convenablement à l'actrice le service que je venais réclamer d'elle.

Quand j'eus prononcé le nom de V., elle écouta attentivement; quand j'eus dit son absence, sa fuite, les recherches inutiles, l'état

pitoyable de sa famille, et le désespoir où nous étions tous, et l'idée que j'avais conçue de venir la trouver, idée que j'exécutais en ce moment, Nana, qui avait paru de plus en plus intéressée, réfléchit profondément.

Tout à coup elle fit un brusque mouvement, qui imprima à son cou une charmante ondulation :

— Auriez-vous la bonté, dit-elle, de m'attendre un instant dans ce cabinet?

J'hésitai. Pourquoi ce cabinet? Qu'y avait-il besoin de ce cabinet? Je ne sais quel démon fascinait mon cerveau : j'étais devenu presque hardi, depuis que le bruit de mes propres paroles s'était mêlé dans l'atmosphère aux émanations parfumées de la chambre de Nana. J'hésitai. Ce fut un éclair, mais j'hésitai.

La tapisserie retomba, et je me trouvai quelques minutes dans une obscurité complète.

Nana avait sonné sa femme de chambre.

Au moment où mes yeux, commençant à s'habituer à la nuit, allaient découvrir les objets disséminés autour de moi, un éclat lumineux jaillit sur mon visage.

— Venez, me dit Nana.

Elle était habillée prête à sortir, une mante sombre couvrait ses admirables épaules; je soupirai...

—

Nous extrayons ceci d'une charmante nouveauté éclose d'hier dans la collection Hetzel et Lacroix,. . ces livres cartonnés à l'anglaise dont je vous parlais l'autre jour. Sous ce titre : *les Compagnons de la Marjolaine*, M. Henry Maret, l'auteur du *Tour du Monde parisien*, et notre collaborateur, publie une série de scènes fantaisistes et sentimentales sur l'Angleterre, qui ne peuvent manquer d'avoir un grand succès. L'étrangeté des idées s'y lie au fini de la forme; nous sommes trop ennemis de l'analyse pour rien analyser de ce livre; nos lectrices, d'ailleurs, l'auront sur leur table aussitôt que ce numéro.

EN VOYAGE

Mon cher Emile, c'est du fond de l'Ariége que je t'écris, j'éprouve un irrésistible besoin de bavarder avec quelqu'un qui ne soit pas gascon et qui ne me réponde pas *heing*? ou *commeing*? lorsque je lui parle la langue de Bossuet; il est vrai que leur idiome est celui de Henri IV, qui, à mon avis, écrivait mieux le français que Bossuet. Tu te rappelles les charmantes lettres que nous avons lues ensemble? D'ailleurs, ceux avec qui je suis à même de causer appellent cela parler français, car il y a une langue du pays, illustrée par les vers de Jasmin, qui est à peu près incompréhensible : c'est le fameux patois dans lequel P. nous adressait des épîtres commençant par :

— *Siéou oun gros por, oun pétardous oun magroulin.*

J'ai fait un voyage assez amusant.

Comme toujours, une foule de circonstances, indépendantes de vous, changent tout votre itinéraire; quant à moi, je ne peux jamais en suivre un. C'est peut-être un bien : cela me fait voir des choses qu'on ne voit pas ordinairement, et passer à toute vapeur devant les curiosités patentées. Qui ne connaît, par cœur, le palais des papes d'Avignon et les arènes de Nîmes? Pour moi, après avoir bien arrangé mes plans pour m'arrêter dans ces deux villes, je ne les ai admirées que du chemin de fer, ce qui m'a rappelé les onze mille gravures que j'en avais vu. En revanche, je me suis arrêté à Cette, et j'avoue que j'ai été assez ébaubi. 40 degrés de chaleur, la mer et le ciel bleu foncé, un soleil vertical qui inonde le sol et fait de la moindre saillie sur les murailles une longue ombre portée, des navires avec leurs longues vergues qui étonnent les gens habitués au gréement des bâtiments de l'Océan et de la Manche. Une population qui dort au soleil, des rues où l'on cherche à faire de l'ombre par tous les moyens possibles. A la porte d'un café quelques gens courageux discutaient le prix des eaux de vie.—L'aspect de tout cela est aveuglant, mais c'est bien beau; j'ai failli devenir fou de chaleur; j'ai couru chez un perruquier pour me débarrasser de mes cheveux ; il s'appelle moussu Cahuzac et a une spécialité de coupe de cheveux *à l'orientale*; quant à moi, il m'a accommodé à la malcontent, car j'étais furieux en me regardant dans la glace. En sortant de là, j'ai couru à la mer pour m'y plonger, et j'ai eu à peu près dix minutes de fraîcheur. A table d'hôte, de l'ail cuit à l'ail et du poisson exquis. Le soir, un peu de fraîcheur; nous sommes allés au môle, et ma femme a eu la satisfastion d'entendre des indigènes dire en voyant son enfant : ès pouli *lo pi chounèto!* Après cela, on s'enveloppe dans sa moustiquaire, et on ne dort pas.

Carcassonne : 40 degrés de chaleur, de l'ail cuit dans l'ail, avec beaucoup d'huile. Oui! mais le plus beau monument que nous ayons peut-être en France! c'est la cité de Carcassonne, ville haute, espèce d'acropole située à un petit kilomètre de la ville; c'est superbe. Figure-toi une petite ville du XII^e siècle, toute entourée de fortifications, dont quelques parties remontent aux Visigoths et d'autres sont de grandes tours arabes qui se détachent sur un ciel bleu. Il y là-dedans une cathédrale, moitié église, moitié forteresse, avec des machicoulis et des créneaux qui rappellent les évêques batailleurs de ce temps-là. Tout cela a été plutôt remis en bon état que restauré, dans le mauvais sens du mot, par M. Viollet-Leduc, et cela ne sera pas le moindre de ses titres à la reconnaissance des amateurs de bibelots.

Je vais partir la semaine prochaine pour les Pyrénées, et j'ai fourré un vieux fusil dans le fond de ma malle, poussé par de vagues idées d'isards et de coqs de bruyères. Sur ce, je te serre la main et te prie de me dire de vos nouvelles à tous. Je suis aussi loin de mon milieu habituel, dans cette petite ville cléricale et ennuyeuse, que le bonhomme qui se trouve dans la lune, l'est de Tortoni.

G. G.

CHOSES ET AUTRES

M. Octave Feuillet est joué (à son insu peut-être) au Théâtre-Déjazet. La *Fille du Maître de Chapelle* n'est autre chose qu'une traduction libre de *Dalila*. Troisième phase. *Dalila*, proverbe, était une œuvre charmante; *Dalila*, drame, fut une chose assez mauvaise pour avoir un nombre illimité de représentations; *Dalila*, opéra-comique engendre, un incommensurable ennui. Gare à M. Feuillet, s'il y a une quatrième phase.

—

Avons-nous Blondin? N'avons-nous pas Blondin? Il y a un Blondin en Autriche. Je m'étonne qu'il n'y en ait que là. Ce que j'admire, c'est la facilité avec laquelle on devient un grand homme. Dès que quelqu'un est signalé comme faisant une chose que personne n'a faite avant lui, immédiatement se lèvent trente individus qui l'exécutent tout aussi bien.

—

Quiconque n'a pas vu Dumaine jouant *Tartuffe* ne pourra jamais se rendre compte de l'aimable façon dont s'y prend un taureau pour présenter un mouchoir de poche.

—

L'Hôtel-de-ville a publié l'état civil de Paris. Il en résulte qu'en l'an 1862, le nombre des garçons nouveau-nés dépassa de 998 celui des filles. C'est terrible, savez-vous!

—

L'église du boulevard Malesherbe s'achève en ce moment. Eh bien! vrai, ce n'est pas aussi laid que vous l'auriez cru.

—

Puisqu'on court partout, on a dû courir aussi à Vannes. Seulement les *Vannois* ont une étrange manière de courir. Tous les jockeys sont tombés dans le *steeple-chase*. Les journaux résument froidement le nombre des blessés, ceux qui crachaient le sang, etc On appelle cela les courses de Vannes.

—

Les *Femmes sérieuses* n'ont apparu sur l'affiche que pour en disparaître. Que ne disparaissent-elles aussi de nos salons? — Ne jetez pas le journal, madame, et mettons que je n'ai rien dit.

—

A Londres, toutes les vieilles dévotes se sont réunies et ont rendu visite à lord Palmerston. Elles lui ont demandé en grâce de faire immédiatement fermer tous les cabarets et de défendre le débit de boissons enivrantes.

Lord Palmerston aurait répondu qu'il était prêt à satisfaire à leur demande, mais qu'il serait dans ce cas obligé de supprimer en même temps toutes les vieilles dévotes, par l'excellente raison que leurs maris ne s'enivrant plus, elles n'auraient plus aucune raison de gronder et, par conséquent, seraient tout à fait inutiles en ce monde. — La députation a senti la justesse de cette réponse et s'est retirée gracieusement.

—

On lit dans le *Constitutionnel :*

« Hier, la foudre est tombée sur un cultivateur qui s'était réfugié sous un arbre. Le fluide électrique l'a changé de sexe.

» Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés, dans les temps d'orage, de ne pas se réfugier sous les arbres et de ne pas sonner les cloches. »

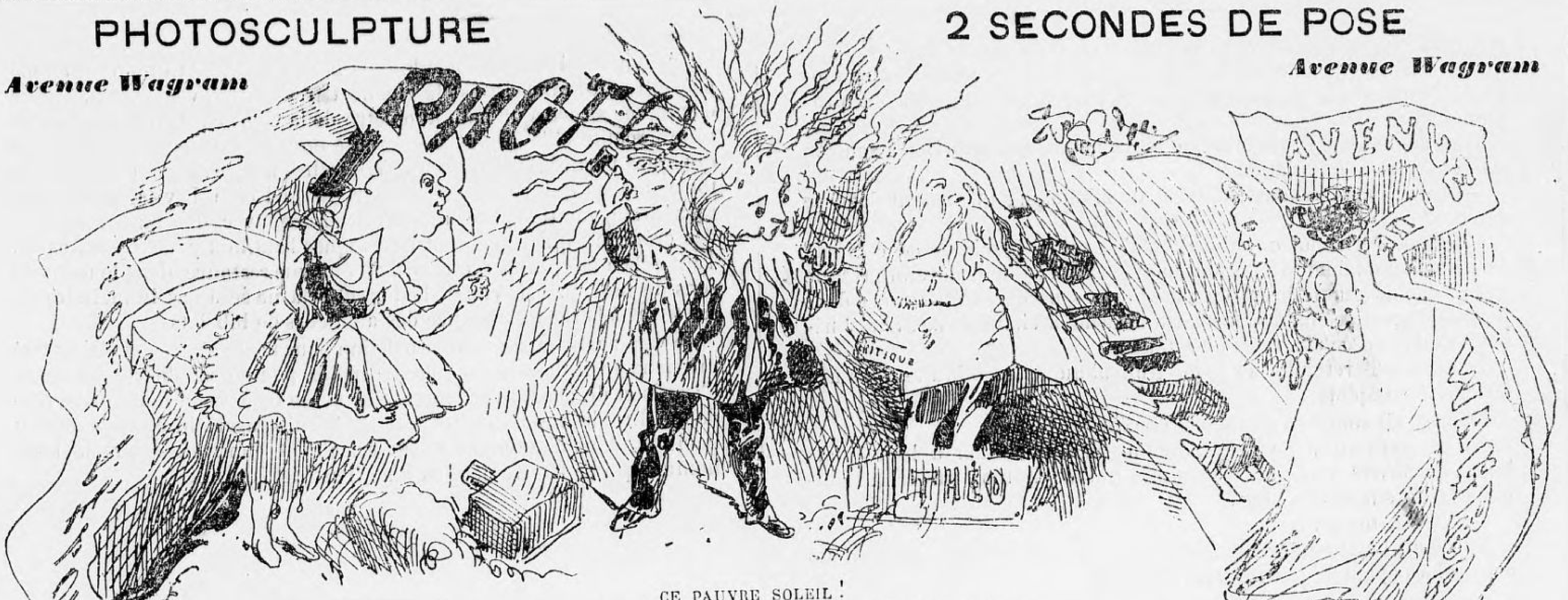
X.

PHOTOSCULPTURE

Avenue Wagram

2 SECONDES DE POSE

Avenue Wagram



CE PAUVRE SOLEIL !
Ce n'était pas assez de la peinture, le voilà qui fait de la sculpture à présent.



PLUS DE SCULPTEURS !
Ah! cela vous est égal! mais comprenez donc que mon avenir est perdu! que dans cet affreux gâteau de Savoie, ils ont trouvé moyen de pétrifier le soleil et d'en faire des statues.



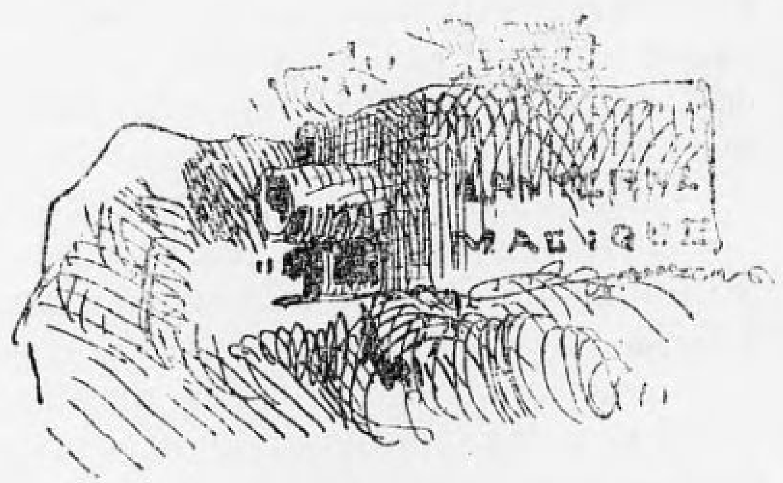
PENDANT L'OPÉRATION
Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme cela et ce monsieur qui me laisse seul.



ENCORE LA PLUIE
Il faut en prendre ton parti. Je lis ici qu'en raison de son succès inouï, la société de Photosculpture vient d'engager le soleil pour toute la saison.



PLUS DE PROFESSEURS !
— Hé! allumeur de gaz, on n'entre pas à l'Ecole comme ça.
— Mais puisque je vous dis que je suis le professeur de sculpture par la lumière.



C'est simple comme bonjour : deux douzaines de cartes de visite, une lanterne magique et un bloc de terre glaise, voilà tout le mystère.



Je vous dis que je ne veux pas entrer là-dedans; c'est bon pour vos pareils; je préfère renoncer à ma statue.



— C'est ravissant et surtout d'une vérité!... et quel est l'artiste?
— La Lumière, chère amie.



DEUX SECONDES DE POSE !!!

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UN CAPRICE DE CÉLIMÈNE

I

CÉLIMÈNE, ROSE.

CÉLIMÈNE. — Faites porter cette lettre au théâtre, je ne jouerai pas ce soir.

ROSE. — Madame ne jouera pas ce soir?

CÉLIMÈNE. — Non.

ROSE. — Ce n'est pas possible. Le jour anniversaire des débuts de madame à la Comédie-Française.... *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* et la *Gageure imprévue*.... Tout Paris y sera....

CÉLIMÈNE. — Eh bien?

ROSE. — Les affiches sont posées.

CÉLIMÈNE. — On les ôtera.

ROSE. — Que va penser monsieur le comte?

CÉLIMÈNE. — Ce qu'il voudra.

ROSE. — Et tous vos amis qui ont préparé leurs bouquets pour les jeter sur la scène?

CÉLIMÈNE. — Ils les jetteront dans la rue.

ROSE. — Et les journalistes, les....

CÉLIMÈNE. — Rose, donnez-moi mon flacon.

ROSE. — Le voilà, madame.

CÉLIMÈNE. — Ne me dites plus rien. Personne ne m'aime.

ROSE. — Mais, madame, tout le monde vous adore.

CÉLIMÈNE. — On m'adore, mais on ne m'aime pas.

ROSE. — Enfin, madame, moi je vous aime.

CÉLIMÈNE. — Enfin, Rose, allez-vous en. (Exit Rose.)
(Rentrant.) Monsieur Félix Berton.

II

CÉLIMÈNE, FÉLIX.

CÉLIMÈNE. — Bonjour, mon cher Lundi, comment se porte votre feuilleton?

FÉLIX. — Madame, mon feuilleton se porte à l'imprimerie, et vous?

CÉLIMÈNE.—Je réponds toujours « très-bien, » pour éviter les observations. Qui vous amène?

FÉLIX. — Rien. Faut-il m'en aller?

CÉLIMÈNE. — Non, asseyez-vous. Qu'est-ce que cela?

FÉLIX. — Mes épreuves, dix colonnes du haut desquelles je vous contemple.

CÉLIMÈNE. — Déjà?

FÉLIX.—Le journal paraît la veille. D'ailleurs je vous ai vue trente fois dans les deux rôles.

CÉLIMÈNE. — C'est toujours la même chose, n'est-ce pas?

FÉLIX.—Avec mille nuances délicates.... L'art, comme la nature, se transforme à l'infini.

CÉLIMÈNE. — C'est superbe. Continuez votre feuilleton.

FÉLIX. — Voici les épreuves. Voulez-vous que je lise?

CÉLIMÈNE.—Non, je sais par cœur : « C'était fête hier à la Comédie-Française.... tous les admirateurs.... bravos.... bouquets.... Marivaux.... etc.... »

FÉLIX. — N'en parlons plus.

CÉLIMÈNE. — Il servira pour une autre fois.

FÉLIX. — Il servira ce soir.

CÉLIMÈNE. — Je ne joue pas ce soir.

FÉLIX. — Vraiment?

CÉLIMÈNE. — Sans doute.

FÉLIX. — Bien vrai?

CÉLIMÈNE. — Tout ce qu'il y a de plus vrai.

FÉLIX. — Peut-on savoir?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Soirée perdue. Je joue de malheur.

CÉLIMÈNE.—Je vous sais gré de l'intention, et nous n'en serons pas moins bons amis.

FÉLIX. — C'est ce qui me désole.

CÉLIMÈNE. — A la bonne heure, vous posez franchement votre candidature. Savez-vous que vous êtes un amoureux terrible?

FÉLIX. — Comment l'entendez-vous?

CÉLIMÈNE. — Je ne dis pas un terrible amoureux. Vous me compromettez.

FÉLIX. — Moi!

CÉLIMÈNE. — Certainement. Y a-t-il de la raison à m'encenser tous les lundis comme vous le faites? En bonne camarade, je vous préviens que nous nous brouillerons, si vous ne mettez pas de l'eau dans votre encre.

FÉLIX. — Sérieusement?

CÉLIMÈNE. — Sérieusement.

FÉLIX. — Voulez-vous maintenant que je dise du mal de vous?

CÉLIMÈNE. — Ce serait la même chose que d'en dire trop de bien. Mon cher Lundi, je me fais vieille, je n'aurai plus qu'une passion, et ce ne sera pas vous.

FÉLIX. — Je le sais bien. C'est égal, jusqu'à ce que vous me chassiez, je viendrai vous lire mon feuilleton, comme par le passé.

CÉLIMÈNE. — Venez, j'écouterai même volontiers le récit de vos infortunes platoniques.... Suis-je bonne femme, dites?

FÉLIX. — Oui, hélas!

CÉLIMÈNE. — Allons, au revoir, et que votre feuilleton vous soit léger.

FÉLIX. — C'est bien décidé?

CÉLIMÈNE. — Quoi?

FÉLIX. — Vous ne jouez pas?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Vous ne voulez pas m'aimer?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Je vais de ce pas me jeter à la rivière. Adieu, madame.

CÉLIMÈNE. — Au revoir. (Exit.)

III

CÉLIMÈNE seule.

Mon Dieu, quelle vie je mène!... Non, personne ne m'a jamais aimée.... Des fadeurs banales, des flatteries intéressées, des vanités satisfaites.... Mais un amour vrai?... L'art et la gloire! parlons en!... Misère et mensonge! Ces deux choses-là ne m'ont guère donné que des névralgies. Et l'âge vient.... Et de toute ma vie, que restera-t-il? Mon nom sur des affiches, quelques souvenirs, et des hommes, qui, n'ayant jamais pu m'acheter, iront me calomnier. Bah! pensons à autre chose, si je ne veux pas réellement me rendre malade. (Elle prend une lettre dans un chiffonnier.) Voilà la dernière lettre de mon collégien.... Albert Despagny, élève de rhétorique à Bonaparte.... Il me raconte ses joies, ses chagrins; je suis sa confidente.... c'est charmant... Il doit bien avoir dix-sept ans.,. Avec sa jolie moustache, il a un petit air crâne... et des yeux si bons, si ignorants, si confiants en même temps!... c'est qu'il est tout-à-fait gentil!... En vérité, c'est le seul être qui m'intéresse au milieu de tous ces mendiants de sourires. (Elle lit.)

..... « Quel malheur que Beaumarchais soit défendu ici. Je suis « forcé de copier mes pensums dans le *Misanthrope*, bien que j'aime « mieux *Rosine* que *Célimène*. Hier, j'ai eu le plaisir d'aller en pri« son. De la fenêtre, on voit des arbres, et je peux penser à vous « toute la journée sans être dérangé. Comme je voudrais savoir « écrire des comédies, et être beau comme *Chérubin*, que vous aimez « tant... Heureusement, c'est une actrice habillée en page, et je n'en « suis pas jaloux.

« Je ne sais si vous lirez cette lettre, mais cela ne fait rien. Je suis « heureux en vous écrivant; je m'imagine que je vous parle, et je « n'oserais pas vous parler autrement. L'autre jour, j'ai cru vous « voir passer dans la rue... je m'étais trompé, mais il m'a semblé « que j'étais ivre...

« Pourquoi ne me regardez-vous jamais?...

(L'ingrat, je joue mieux quand il est là, et je ne regarde que lui.)

(Lisant.) « Est-ce vous qui mettez, pendant les entr'actes, deux doigts « dans le trou du grand rideau rouge? Est-ce que vous aimez quel« qu'un? L'autre jour, en sortant du théâtre, je suis venu jusqu'à « votre porte; les fenêtres étaient éclairées... » (Elle entend des pas et cache vivement la lettre.)

IV

CÉLIMÈNE, LE COMTE.

LE COMTE entrant. — Je viens d'apprendre une nouvelle qui a le privilége de me surprendre, chère amie. On dit au théâtre que vous ne jouez pas ce soir?

CÉLIMÈNE. — C'est la vérité.

LE COMTE. — Êtes-vous indisposée?

CÉLIMÈNE. — Je me porte fort bien.

LE COMTE. — Je ne vois pas le motif?...

CÉLIMÈNE. — Il n'y en a point.

LE COMTE. — Il y a du moins un prétexte; pourquoi ne voulez-vous pas jouer?

CÉLIMÈNE. — Parce que je ne le veux pas.

LE COMTE. — Voilà une réponse de femme... Et le public?

CÉLIMÈNE. — Que m'importe le public? Suis-je forcée de l'amuser? M'amuse-t-il, lui?

LE COMTE. — Comme on voit bien que vous êtes son enfant gâté. Voyons, qu'avez-vous? Suis-je votre ami?

CÉLIMÈNE. — Cher comte, je m'ennuie à mourir.

LE COMTE. — Que faire à cela?

CÉLIMÈNE. — Me laisser seule avec ma migraine.

LE COMTE. — Célimène, vos caprices sont des ordres sacrés pour moi. (Il lui baise la main.) A ce soir.

CÉLIMÈNE. — Comte, vous êtes bien aimable de vous en aller. (Il sort.)

V

CÉLIMÈNE, LE MÉDECIN DU THÉATRE.

LE MÉDECIN entrant. — Eh bien! eh bien! chère amie, quelle belle santé! Je suis ravi. Six mille francs de location, des illuminations à *giorno*, des municipaux à cheval, une émeute devant le théâtre, et trois mille personnes dérangées, sans me compter; qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Ne me tirez pas la langue comme cela, c'est très vilain. Vous vous portez bien, vous jouerez ce soir, eh?

CÉLIMÈNE. — Non.

LE MÉDECIN. — Comment non? Je vous dis que nous jouerons. Si vous aviez seulement une toute petite attaque de nerfs, comme dans... mon Dieu, cette pièce... enfin, vous jouez si admirablement cette scène-là que je m'y laisserais prendre... Dites-moi, vous jouez, c'est

bien convenu, n'est-ce pas? Si je dressais un procès-verbal, j'aurais l'air d'un garde-champêtre... Voilà qui va tout-à-fait bien comme cela, je cours semer cette bonne nouvelle. (Il sort en courant.)

CÉLIMÈNE criant. — Docteur, je ne jouerai pas.

LE MÉDECIN. — Oui, oui. Adieu, chère amie.

VI

CÉLIMÈNE, ROSE.

ROSE entrant. — Une lettre pour madame.

CÉLIMÈNE. — Donne. (A part.) De mon collégien, je l'attendais. (Elle lit :)

« Les journaux annonçent pour ce soir l'anniversaire de vos dé-
« buts. J'ai eu le bonheur d'arriver à temps pour avoir une stalle.
« C'est le n° 32, côté gauche, au 3e rang. C'est donc vrai; je vais
« vous voir une soirée entière. Si vous saviez comme je vous aime.
« Quand les violons chantent, ils me déchirent le cœur... Tout le
« monde doit vous aimer ainsi, n'est-ce pas? et je n'ai rien qui puisse
« vous faire envie. Je n'ai pas même le courage de sonner à la porte
« de votre maison. Pourtant, il y a des moments, lorsque vous êtes
« en scène, où je crois sentir votre regard s'arrêter sur le mien, et
« alors j'ai un nuage dans les yeux. Si je pouvais vous voir,un quart
« d'heure! Dites, si vous le vouliez, il ne serait pas difficile de mettre
« ce soir une fleur à votre épaule. Cela signifierait: J'ai lu vos lettres
« et je vous permets de venir. Mais vous ne le voudrez pas. Ce qui me
« console, c'est que rien au monde ne peut m'empêcher de vous voir,
« de vous aimer, et de vous le dire....

VII

CÉLIMÈNE. — LE COMTE.

CÉLIMÈNE, *à demi-couchée.*—Ah! il viendra ce soir... (Le comte paraît.) Vous n'êtes pas parti?

LE COMTE. — Pardonnez-moi, chère amie, j'ai eu un remords. Je ne vous ai jamais rien demandé, n'est-ce pas? Eh bien, accordez-moi une grâce... jouez ce soir, et vous me rendrez bien heureux.

CÉLIMÈNE (à part). — Il n'osera jamais venir tout seul... Oh! les innocents, les innocents... les mains pleines!

LE COMTE. — Songez quel chagrin vous allez causer à vos amis, votre royauté d'artiste peut en souffrir. Vos triomphes me sont plus chers qu'à vous.

CÉLIMÈNE. — Ils flattent votre vanité.

LE COMTE. — N'en aurais-je pas le droit?

CÉLIMÈNE. — Cela vous coûte assez cher, n'est-ce pas?

LE COMTE. — Ah fi! Célimène?... Vous êtes injuste, mais je ne vous en veux pas. Je connais l'influence des heures mauvaises... Que faut-il donc vous dire? Faut-il vous supplier?...

CÉLIMÈNE (à part). — Oh! mes nerfs... la fringale... J'ai envie de mordre dans une pomme verte, acide...

LE COMTE. — Célimène, votre silence me désespère .. Il faut, en vérité, que je vous aime bien peu, pour ne pas trouver un mot qui puisse vous convaincre.

CÉLIMÈNE, *se levant.* — Tiens! vous avez à votre boutonnière, une jolie fleur. Donnez-la moi? Voulez-vous?

LE COMTE. — Je voudrais vous en donner une corbeille.

CÉLIMÈNE. — Comte, tu es un homme charmant... Eh bien, oui, je jouerai ce soir et je porterai tout le temps, cette fleur à mon corsage.

LE COMTE. — Célimène, vous me voyez bien heureux; vraiment, je vous remercie.

CÉLIMÈNE. — Pauvre ami!

CHARLES JOLIET.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

—

MON AMI PAUL

Mon ami Paul est cantonnier, comme on sait; il est petit, courbé, voûté par l'âge et le travail, et ce n'est qu'à grand peine, en traînant ses sabots, que le soir au soleil couché il regagne sa demeure précédé de sa brouette qu'on entend de loin grincer dans l'allée du bois.

— Ah bon Dieu de bon Dieu! fait grand chaud tout de même sur c'te route, fait-il en lâchant sa brouette, surtout que j'dois casser de la pierre à demain! puis se retournant vers sa petite-fille de sa démarche lente et brisée :

— Eh ben! quoi donc, quoi donc, on n'y dit donc rien à ce grand-père! et il rit le pauvre cher homme. Son petit visage brûlé se creuse de mille rides et sous les poils de ses sourcils qui tombent comme les branches d'un saule, son petit œil brille et sourit.

Il n'est point bête! et sur bien des sujets il a des idées. Sur le clergé et sur l'administration des ponts et chaussées, par exemple, il est intarissable.

Vous comprenez ben que quand je suis là sur c'te route à faire mes accotements, une supposition, ou ben à rabatti les frayés ou ben à préparer un petit encaissement. Car il m'en faut des encaissements j'ai trois côtes dans mon canton... vous comprenez ben qu'avec trois côtes!... Enfin! eh ben! quand je suis là à piocher, ça travaille toujours ça — et il touche son petit front de son gros doigt rouge. Et quand je casse du caillou c'est là que je pense!... Ah c'est pas les *chagnoignes* de l'archevéché qui feraient c'touvrage là au grand soleil, avec des chaudes pareilles.

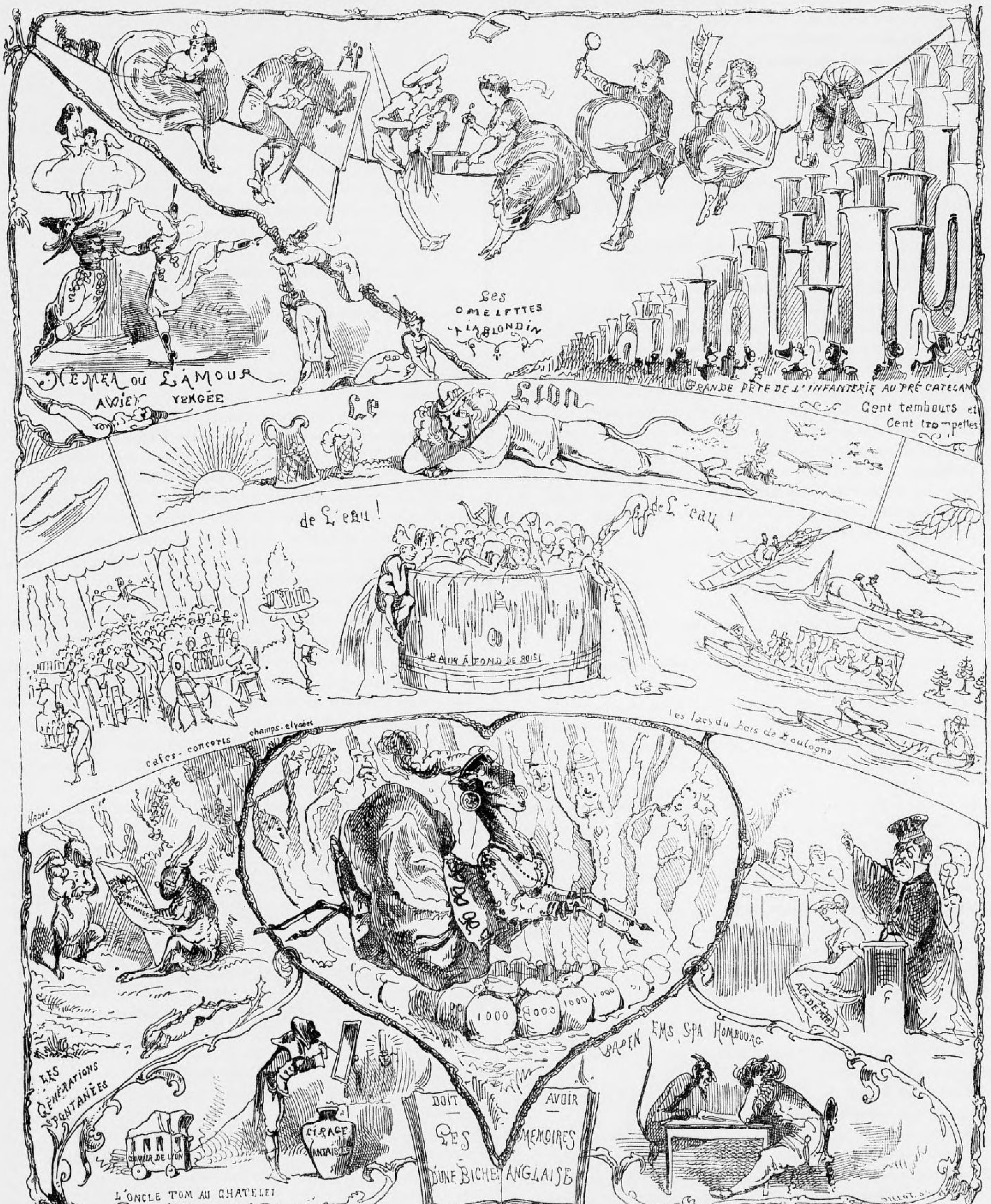
— A propos de quoi me parlez-vous de chanoines, père Paul?

— Ah monsieur veut rire ben sûr — j'dis les *chagnoignes* parce que c'est tous des faignants, c'est su ça. — Enfin faut que ça soit comme ça, c'est comme les nobles. Si le bon Dieu en fait pousser c'est que ça sert à quéque chose. — Il y en a qui disent : pourquoi qu'y a des taupes qui mangent tout, qui n'y voient pas seulement clair et qui ne servent à rien? — Eh ben! ceux qui disent ça, ils ont tort. Si c'est comme cela c'est que faut que ça reste... excusez que je prenne ma masse pour y mettre un manche. On en use de ces manches à casser la pierre! Elle est ben dure comme l'diable, c'te pierre, et obstinée! elle préfère ronger le manche de mon marteau plutôt que de céder, et si vous plaît, à quoi que ça lui sert? — à rien du tout: plus qu'il s'obstine et plus que je lui fais du mal. Que voulez-vous, quand on n'est pas le plus fort faut bien plier! C'est comme quand on a voulu empêché monsieu le Maire d'avoir sa musique; eh ben! quoi donc que ça y a fait? — Puisque c'est le maire et qu'il voulait avoir une musique!

— De quelle musique parlez vous donc?

— Comment! vous ne savez pas qu'il y a une musique au bourg! — y en a ben vingt ou vingt-cinq et avec un uniforme. Ah! c'est un joli coup d'œil! y en a-t-il des drôles d'instruments là-dedans! — Et ben c'est pas encore ben arrangé à mon idée. C'est les plus petits gars qu'ont les plus grosses musiques. Ils soufflent là-dedans, faut voir! et ils sont rouges qu'on croit qu'ils vont éclater. — Si faut pas avoir le diable au corps pour inventer de ces affaires-là! Moi, ce qui m'amuse le plus, c'est le maître. Lui il n'a pas de musique, mais par exemple, il a un plumet sur la tête puis un petit morceau de bois noir et il vous agite ça à droite à gauche... Ah il n'est pas maladroit avec son petit bâton et d'son pied donc! il tape par terre et puis il fait *pchh* et *psst* — y a des moments où il a l'air d'être en colère — il roule des yeux! faut croire que ça ne va pas comme il veut, alors y s'démène, y s'démène! les autres gars qu'y ne sont pas endurants, dame! v'la que ça les agite de le voir comme cela, et y s'pressent, y soufflent dans leur manivelle, y tricotent des doigts sur les clavettes qu'il y a dessus... à qui ira le plus vite quoi! et ta ta ta et ton ton ton et boum boum et

PARIS EN CE MOMENT



A tout seigneur tout honneur! Saluons le premier Blondin et son omelette fantastique. Et pourtant il n'y a rien de changé ici, il n'y a qu'un saltimbanque de plus — Quelques journaux mal informés ont pris pour un violent orage les coups de grosses caisses donnés dimanche dernier au Pré Catelan en l'honneur de l'infanterie. Un solo de sax-horn s'est fait ressentir jusqu'à Montmartre où une rue s'est affaissée de cinq mètres. - *Néméa ou l'A-mour*-awieff *vengé*! aïe! aïe! mais il fait si chaud! — Le lion s'est couché dans le zodiaque, les Parisiens, comme le sable brûlant du désert, demandent de l'eau, les bains froids, le lac de Boulogne, les grogs lessivés des cafés-concerts ne leur suffiront bientôt plus. — Les savants me feront toujours rire, dit ce brave Jean-Lapin, les voilà qui prétendent que nous naissons tout seuls sous des feuilles de choux. — Choppard, du *Courrier de Lyon*, obligé de se vernir tous les soirs depuis que la compagnie Nantaise se livre à la traite des nègres. — Un spirite sérieux qui ne dérange le diable que pour lui demander quelques petits conseils sur la rouge et la noire. — Grave affaire : l'Académie des Beaux-Arts plaide en divorce devant le conseil d'Etat. Me Grisgris, son époux délaissé, prend lui-même sa défense. — *Les Mémoires d'une Biche Anglaise* ou la manière d'élever les imbéciles et de s'en faire cinq cent mille livres de rente. — Que de choses pour passer le temps, et pourtant vous qui vous ennuyez à la campagne, consolez-vous, on s'ennuie encore bien plus à Paris en ce moment!

tout le tremblement et la sueur qui coule. — Eh ben! tenez, le fils du maire qu'est le plus petit de tous, il souffle dans la musique qui fait le plus peine... Comment qu'ils appellent cela? c'est comme un entonnoir avec des boutons de culotte sur le côté... ah! un piston! eh ben! le petit travaille dans le piston, et qu'y travaille bien faut croire, puisqu'il y a des moments où les autres ne peuvent pas le suivre, eh ben! — c'est ça que je voulais vous dire — ce petit-là y ne transpire pas du tout!... ça fera un solide gars tout de même s'il continue,

Le plus fort, après lui, c'est le clerc du notaire; le clerc du notaire, quand il a sa manivelle, il n'y a pas moyen de le dominer. Y fait un bruit avec son satané bout de bois creux, c'est à ne pas s'entendre. Les autres ont beau vouloir l'étouffer en soufflant plus fort... oui, je t'en moque, cours après. Ah! c'est joli, la musique du bourg! seulement, comme dirait madame la marquise : à qui que ça sert de faire jouer toutes ces musiques là à la messe?

J'ai pensé que madame la marquise disait cela à seule fin de jouer un tour à monsieur le curé qu'elle n'aime pas; oh! je sais bien qu'elle ne l'aime pas. Enfin! suffit... je vas toujours emmancher ma masse.

— Que voulez-vous donc que la marquise ait contre le curé?

— Elle a un'haine contre lui. Elle a un dessous et elle n'y pardonnera jamais.

— A propos de quoi cette haine, ce dessous?

— A propos, à propos... à propos que quand on a porté son défunt en terre, c'est la faute du défunt si on a été obligé d'aller au trot et dans des chemins qui ne sont guère bons, vu qu'il y a des frayés et pas d'encaissements. Ce qui fait que monsieur le marquis a été diablement secoué et que s'il n'avait pas été bien mort, une supposition, ça aurait ben pu le faire revenir, ça y a fait une rude peur à madame la marquise! Voilà l'histoire : Il y avait deux communes qui auraient ben voulu avoir l'enterrage là, à cause de la bâtisse qu'on devait faire dans ce cimetière. Vous sentez, c'est l'ornement d'un cimetière ces choses-là, pour lors le couvoi avec les voitures était déjà parti pour la commune de T. quand le curé d'ici a réclamé, ça a fait une histoire.

— Mais, monsieur le curé, qu'elle disait en pleurant, c'est affreux!

— Mais, madame la marquise, c'est impossible.

Mais enfin!

Tous les invités avaient leur tête triste aux portières des voitures, ça faisait de la peine. Pas moins qu'il a fallu retourner en faisant le grand tour par la forêt à cause du pont qu'était démoli à ce moment-là, de sorte que lorsque la marquise a vu qu'il était une heure et demie, elle a dit au cocher du mort d'aller au trot, et c'est là que monsieur le marquis a été secoué.

Eh ben! voyez ce que c'est quand le cortége est arrivé à l'église : le curé avait déjeuné, et vous savez que quand ils ont déjeuné, ça ne peut plus aller pour les cérémonies. Il l'eux y a dit tout de même une petite messe, mais ce n'était pas une messe avec tout ce qu'il faut, vu qu'il avait déjeuné.

Et c'est pour cela que madame la marquise a un'haine, un dessous, contre le curé, et qu'à n'y pardonnera jamais, ça c'est réglé.

Ah! faut dire que je ne les aime guère non plus les curés. D'abord ils ne m'ont fait que des misères. Y m'ont ben refusé de me marier dans le temps, si je ne l'eux y achetais pas une permission de 6 francs, vu que nous étions dans le carême. Eh bien! quoi donc que j'y ai dit? Si c'est un péché de se marier maintenant, c'est pas les 6 francs qui changeront la loi du bon Dieu : 6 francs! je me serais plutôt pas marié; mais vous allez voir : La noce était invitée les violons et tout, j'avais acheté du boudin; ma femme me dit : c'est tout de même ben chagrinant; faudrait voir s'il ne voudrait pas en rabattre qu'èque chose. Ma foi, qu'est-ce que je fais, — je n'avais peur de rien dans ce temps-là, — je vais trouver l'évêque. L'évêque... je ne l'ai pas vu ben entendu, je n'étais pas assez dans le grand pour cela, mais enfin je vas trouver un des *chagnoignes* et, que, je lui dis; monsieur le *chagnoigne* j'ai invité la noce et, ma foi, ça me fait grand dépit d'être retardé; seulement que j'aime mieux ne pas me marier du tout que de donner 6 francs au bon Dieu qui n'en a pas besoin. Alors y s'est assis devant sa table comme qui dirait là et y m'a fait un mot d'écrit qu'il m'a donné en me disant : voilà pour votre curé.

Bon que je me dis, y a de l'espoir et je vas prendre une chopine au *Coq Rond* qu'était à cette époque là sur la route, devant la borne n° 6; après ma chopine je m'en reviens, — trois bonnes lieues, s'il vous plaît, — et je retourne chez le curé. Il déplie le mot d'écrit, y me regarde sous ses lunettes et, tout en se grattant la tête : Eh ben! mon garçon je te ferai cela pour 4 francs qu'y me dit.

Ah! bon Dieu de bon Dieu! — ça me ferait mal au cœur tout de même, mais il a ben fallu l'y donner tout de même, — quoi faire? j'avais le boudin, les violons, et la noce qu'était là.

Tout ça c'est pour vous dire que c'est un métier où on gagne son argent sans suer. Ah oui, sans suer!

Tenez elle ne veut pourtant pas s'abouter c'te gueuse de masse... Est-ce que tu vas te mettre du côté des pierres, toi?

Maintenant faut être juste de dire que je n'y ai pas donné ses 4 francs. — V'là comme ça s'est fait : après la messe v'là que je demande à M. le curé ce que je lui dois pour son travail, — pas vrai, faut rien devoir à personne? — Y me répond : 10 francs, si ça s'est jamais vu, je vous demande un peu? ah! quand j'ai vu cela je lui ai dit : eh ben, maintenant que je suis marié, venez les chercher vos 10 francs. — Il n'est jamais venu; mais j'ai tout de même regret de l'y avoir dit cela. — Il ne fait pas bon quand ils vous en veulent, ces gens-là, — je ne crois pas qu'ils soient si sorciers qu'on le dit, mais tout de même il y a du mystérieux là dedans.

Enfin il m'a ben marié, quoique je n'aie pas payé. Ben marié!... que trop ben!

Z.

CONFITEOR

Je confesse que j'ai péché
Si l'amour terrestre est un crime,
Tout ce qu'il a de plus sublime
Dans mon âme s'est épanché.
J'ai gravité de cime en cime
Vers cet idéal tant cherché;
J'en connais la grandeur sublime...
Je confesse que j'ai péché;
Si l'amour terrestre est un crime.

Je confesse que j'ai voulu
Une âme pour prix de mon âme;
Mon cœur plein d'une ardente flamme
S'est fait un dieu de son élu.
Triomphante, je le proclame
De mon sort le maître absolu
De mes jours tisse la trame :
Je confesse que j'ai voulu
Une âme pour prix de mon âme.

Je confesse que j'ai trouvé
L'amant qu'à deux genoux j'embrasse,
Que ma félicité dépasse
Ce que jadis j'avais rêvé.
Il a le charme, il a la grâce,
Son amour chaque jour prouvé
Ne peut jamais me laisser lasse.
Je confesse que j'ai trouvé
L'amant qu'à deux genoux j'embrasse.

Mais je ne puis me repentir
De ce bonheur, de cette ivresse,
De cette adorable tendresse
Dont je crois encor ressentir
L'effluve ardente, enchanteresse,
Et dont l'écho vient retentir
Dans l'âme de la pécheresse.
Mais je ne puis me repentir
De ce bonheur, de cette ivresse...

FROU FROU.

LES BAINS DE MER



— Pourquoi donc gardez-vous votre petit chapeau?
— Ce costume de bain m'est si désavantageux!... Au lieu qu'avec ce joli chapeau sur la tête, tout est sauvé!



— Es-tu content?
— Pas trop! le beau monde tarde bien à arriver.



Le matin, en costume de bain, je vous l'abandonne; mais l'après-midi, sur la plage, comme elle reprend ses avantages en toilette!



UN DÉJEUNER INTERROMPU PAR LA MARÉE MONTANTE. — Le pâté à la mer!! Et le vin? Sauvé! Sauvé?... merci, mon Dieu!... Bah! si les plats sont un peu bousculés et les vins un peu secoués, quelle bonne faim! et surtout quels bons rires, pour peu que vous ayez perdu votre verre, et que votre voisine vous permette de boire dans le sien!



— Comme ces messieurs nous lorgnent de la plage! c'est insupportable!
— Mais non, mais non.



UN PAUVRE MONSIEUR
« Qui se plaint du goudron qui l'enchaîne au rivage. »



— Impossible, mesdames, de vous baigner dans la journée, nous n'avons que deux marées, une le matin et une le soir.
— Et l'administration souffre ça!



ESTHER

Mosaïque religieuse en trois actes, par M. Jules COHEN.

Paroles de Jean RACINE.



LA Comédie Française vient d'accueillir l'œuvre d'un débutant : ESTHER, par M. *Jean Racine*, né à la Ferté-Milon, déjà nommé et couronné. Il a eu le courage d'écrire une tragédie. Les sociétaires, selon l'usage, ont fait au nouveau venu un accueil sympatique : ils l'ont reçu à *correction*.

— Votre pièce est gentille, lui dit avec noblesse M. Talbot, mettez-y quelques couplets de facture.

— Dans dix-huit mois, dit à son tour M. Leroux, Geffroy, Provost et Regnier seront à la retraite, et moi, je serai le doyen des sociétaires (Si jeune !) Or, Esther est une tragédie spécialement écrite pour l'école de Saint-Cyr, mettons-y de la musique militaire. Cohen arrangera ça. Il a des *cahiers d'expressions*.

A la seconde lecture, le jeune Racine fut admis presque à l'unanimité, et M. Barré lui promit un décor de forêt magnifique.



A la seconde lecture le jeune Racine fut admis à la presque unanimité.

La critique étant un sacerdoce, nous sommes heureux de voir la Comédie-Française accueillir les jeunes talents. *Eugénie*, *Héraclius*, *la comtesse d'Escarbagnas*, *Psyché*, *Mélicerte*, *Esther*, sont des tentatives qu'il faut encourager. Nous applaudissons à ces promesses.

Voici en quelques traits le dessin de cette tragédie :

PREMIER ACTE.

Aman, favori d'Assuérus, trouve tous les jours, en rentrant à son hôtel, un mendiant assis sur la borne de sa porte cochère. Cet homme est couvert de cendres, ne se brosse jamais, et refuse de le saluer.



Cet homme est couvert de cendres et ne se brosse jamais.

Pour le punir de son insolence, Aman demande cent mille têtes de juifs, qui lui sont accordées. Qu'en fera-t-il ?

Esther, habillée sur le modèle des sphinx de la fontaine du Châtelet, arrive à la tête d'un troupeau de brebis israélites, aussi laides que timides. Elles suspendent leurs saules aux lyres du rivage, et entonnent le *chœur des Girondins* dans le palais sans échos où dort la tyrannie. Grâce à la discrétion naturelle aux femmes, le secret est admirablement gardé.

Ici, M. Jules Cohen fait signe aux harpes qui préludent :

Plumes, voulez-vous des plumes, plumes, (1)
Voulez-vous des plumes,
Plumes, plumes !

ESTHER.

Venez, brebis pensives,
Suivez votre maman,
Chantons des chansons juives,
Venez, venez m'aider à chasser cet Aman.

CHŒUR DES ÉLÈVES.

Ah ! vous dirai-je, maman,
Nous ne voulons pas d'Aman.

LES HARPISTES.

Plumes
Voulez-vous des plumes ?

PREMIER SOLO.

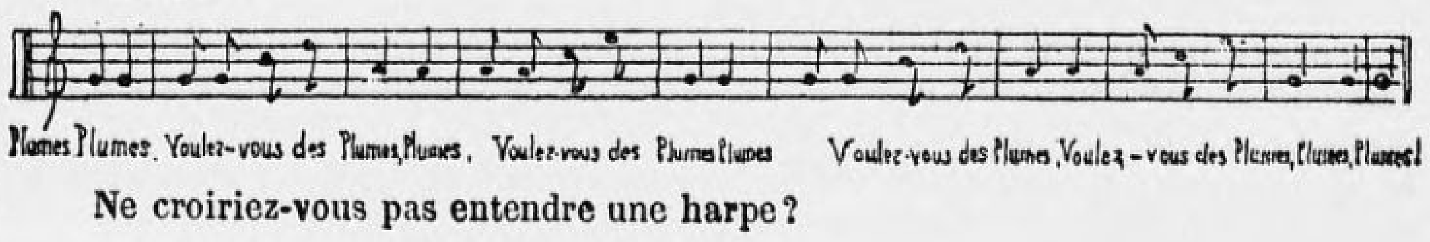
Nous sortons du Conservatoire
Et nos excellents professeurs
Ont guidé vers cet *abattoire*
Le troupeau de mes jeunes sœurs.

LES HARPISTES.

Plumes
Voulez-vous des plumes.

(1) Celles de nos lectrices qui n'auraient pas emporté une harpe à la campagne peuvent la remplacer par cette phrase d'harmonie imitative. Elle se chante sur l'air que voici, en insistant fortement sur le mot *plumes*, et en prononçant très-rapidement les mots : *voulez-vous des*

Essayez :



Ne croiriez-vous pas entendre une harpe ?



Élise Ponsin et Jeanne Tordeus, déguisées en pipes turques.

DEUXIÈME SOLO.

Nous sommes des Israélites,
Jules Cohen également ;
Mais ces accords amalécites
N'empêchent pas les sentiments.

LES HARPISTES.

Plumes !

Mlle Elise Ponsin, coiffée d'un turban qui lui donne un faux air de pipe turque, chante à son tour, en chœur avec ses compagnes :

Non non non non non non non non non non non non
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Plumes, plumes.
Dieu ne laissera pas égorger l'innocence !

Si Dieu ne protége que les innocentes, je prévois un affreux carnage de jeunes personnes à la Comédie-Française.

Voici Hydaspe et Asaph, coiffés d'un entonnoir brillant qui fait sourire les pompiers. Comme ils savent écouter ! c'est élever le rôle de confident à la hauteur de la première scène française.

Esther, la brebis rêveuse et pensive, veut sauver le peuple.

Jusqu'ici, la pièce n'a rien de particulièrement politique.



HYDASPE ET ASAPH — A quelle heure les couche-t-on ?

DEUXIEME ACTE

Une forêt. — On attend la meute du Châtelet. C'est Esther qui s'avance avec son petit troupeau. Je reconnais Mlles Tordeus, Lloyd et Debreuil, que la Russie ne nous a pas encore enlevée à prix d'or, pour le Théâtre de St-Pétersbourg.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.

Pas de jardin, pas de salon pompeux, pas de festin, mais des cèdres magnifiques.

Les harpistes, qui ne sont pas venus pour enfiler des alexandrins, pincent leurs cordes sonores :

Sion — Sion — Scions les spectateurs !

Décidément, il y a trop de harpes. Cette innovation est un hommage rendu à la liberté des théâtres, qui permet à la Comédie-Française de jouer l'opéra, et de donner une terrible leçon à la Porte Saint-Martin, qui joue *Tartuffe*.

Toutes les jeunes israélites sont tellement laides qu'Assuérus leur fait intimer l'ordre de chanter derrière le rideau de manœuvre.

M. Jules Cohen essaie d'arrêter les harpistes. Vains efforts !



Le plus farouche des Amans de chœur.

LE PREMIER HARPISTE.

(*Celui qui joue le plus fort.*)

Plumes !
Je suis abreuvé d'amertumes,
Je suis rempli de *désespoire*
D'accompagner de tant de plumes
Notre immortel Conservatoire.

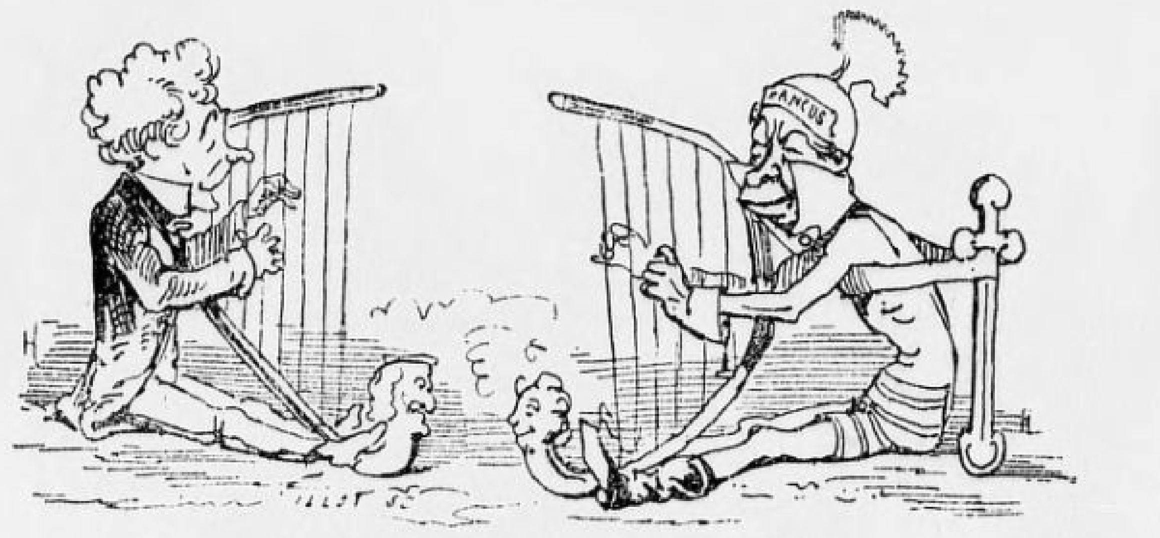
CHŒUR.

De la classe des petites.

Nous ne voulons pas de plumes,
Plumes, plumes.

TROISIEME ACTE.

D'après les ordres formels du roi, on frappe les trois coups, mais la toile ne se lève pas. On entend des chœurs monotones mais on a la consolation de ne pas voir les chanteurs. Fol espoir !!! La toile se lève sur une classe du Conservatoire. M. Samson joue de la harpe, espérant acquérir un nouveau titre à la pourpre de la boutonnière.



Le père de Francus chantant les mémoires de Samson.

M. SAMSON.

Je suis plus triste
Qu'un harpiste,
De chagrins je suis dévoré
Car je ne suis pas décoré !

LES HARPISTES.

Ensemble.

Plumes,
Voulez-vous des plumes,
Voulez-vous des plumes,
Plumes,
Voulez-vous des plumes.

(*Une, deux, trois.*)

ENSEMBLE.

Plumes !

M. VIENNET.

Barde de l'Académie française.

(*Un téorbe dans le trou du souffleur.*)

Le chêne un jour dit au bourreau :
Vous avez bien sujet d'écrire vos *Mémoires,*
Une hache pour vous est un pesant fardeau.
Vous avez eu bien des déboires.

M. SAMSON.

Je possède une tabatière,
Des épingles en diamant ;
Mais je voudrais voir un ruban
Rougir à ma boutonnière.

CHŒUR DES GRANDES.

C'est égal ! c'est égal !
Il a fait l'*art théâtral !* (*bis*)

LES HARPISTES.

Plumes !

CHŒUR DES BREBIS :

Ils seront dévorés par les tigres.
Et par les léopards !

Le public entend *Léotard*. Il fait bisser le couplet.

A partir de ce moment, on est généralement d'accord qu'Esther convertira M. Guichard à la religion juive.

Scène d'amour tirée d'*Horace et Lydie*. Et le rideau ne retombe pas !

Aman montre sa scélératesse. Il a l'air d'aller escorter le Bœuf-gras. Sa femme lui reproche avec douceur d'avoir une si mauvaise tenue.

Mardochée, qui a une de ces têtes qu'on ne voit qu'aux jours de révolution, n'a pas de costume de cour. Malgré son influence, Esther n'a pu le faire inviter au déjeuner offert à Assuérus et qui se mange *à la cantonnade*. Pendant ce temps-là, les brebis chantent leur petite *Marseillaise* de salon.



(Esther devant Assuérus). Relevez-vous, madame.

Non non non (douze mesures.)
Plumes, plumes,
Dieu ne laissera pas égorger l'innocence.

ESTHER.

Nous perdons notre temps en chansons inutiles,
Venez, venez mes sœurs, dans le palais du roi.
Nous verrons son Aman plus vil que les reptiles,
Ramper à genoux devant moi.



LES GARDES DU ROI — Trop de crinolines dans les rangs!

LES HARPISTES.

Plumes!

ESTHER.

O Seigneur d'Israël, fais donc taire ces harpes,
Ce sont les musiciens d'Aman,
Rends les muets comme des carpes.

CHŒUR DES BREBIS.

Ils ont fait tomber Penarvan!
Oui!
Ils ont fait tomber Penarvan.

PREMIER HARPISTE.

Je viens de casser une corde.

DEUXIÈME HARPISTE.

Attends un peu que je m'accorde.

ENSEMBLE.

Plumes!
Voulez-vous des plumes!

Le roi sort de table en belle humeur. Il a des habits de rechange et consent, pour cette fois, à prêter son costume du premier acte à M. Maubant, qui l'accepte. Aman est pendu. « C'est bien fait » chantent les jeunes israélites. M. Guichard, toujours charmant, invite gracieusement les Juifs.

A rebâtir le Temple et *repeupler* leurs villes.



Mardochée change son sac de pommes de terre pour des rideaux tout neufs de la *Belle Jardinière*.

Ils obéissent dans la coulisse, à cause de la règle des trois unités.

Cependant, on entend dans les loges ce vague tumulte précurseur de la sortie. On paye les ouvreuses et on endosse les pardessus. Les jeunes israélites saisissent cette occasion de reprendre le *chœur des Girondins*.

Non non non non, etc., etc.

— Soit, dit Assuérus, je vous pardonne, mais chantez-moi quelque chose de neuf.



Un Aman de pendu, dix de retrouvés, s'écrie la reine.

Elles reprennent leurs saules suspendus aux lyres du rivage, et à l'heure où nous mettons sous presse, elles chantent sans doute encore.

Les comédiens, les harpistes, les machinistes, les chanteuses, les décorateurs, les costumiers, les pompiers de service ont fait leur devoir.

Le jeune Racine a du talent. Nous ne serons pas aussi sévères pour lui que le *Constitutionnel* de ce matin, qui l'a jugé par un mot qui restera au répertoire :



Venez, brebis pensives.

Racine est un polisson.

J.

ACHILLE ET THERSITE (1)

NOUVELLE

III

La marquise attendit huit longs jours, Piliadys ne paraissait point. Elle allait se décider à reparler au baron, à le mettre en campagne pour retrouver le lutteur, quand on lui annonça qu'un pauvre diable, au langage incompréhensible, insistait pour lui parler. Il présentait, comme moyen d'introduction auprès d'elle, un papier où la marquise reconnut son adresse écrite de la main du baron.

Quand le bel Achille entra, la marquise pâlit, elle eut un moment de désappointement cruel : ce n'était plus un héros, mais un mendiant. Il portait un pantalon de velours râpé dont le fond était rapiécé avec du drap bleu. Ce pantalon, qui lui montait jusqu'aux aiselles, était retenu par une seule bretelles, qui venait s'appliquer sur une chemise de grosse toile noirâtre. Une courte veste, trop étroite pour ses vastes épaules, des gros souliers à clous, une mauvaise casquette qu'il tournait gauchement dans ses mains, lui donnaient la tournure d'un porteur d'eau. Madame d'Alfena eut quelque peine à le reconnaître, mais bientôt la tête de Piliadys, qui n'avait pas changé depuis huit jours, lui permit de reconstruire dans son imagination le corps gracieux et la suprême élégance de beauté qui se cachaient sous ces haillons. La sensation désagréable qu'elle éprouvait à le voir laid ne donna que plus d'envie de l'habiller d'autre façon.

Avant de lui proposer d'entrer à son service elle lui fit raconter son histoire en son jargon. Le boniment était à peu près vrai, Piliadys était né à Larisse et de la plus haute naissance, disait il; la modestie n'étant pas sa vertu de prédilection. Il lui raconta comment il avait été pris par les recruteurs turcs, comment son vieux sang hellène s'était révolté, comment il s'était enfui avec des prodiges d'adresse et de force, et comment il avait été brigand dans les montagnes de la Macédoine (ce qui flatta infiniment la marquise); comment les troupes du sultan avaient dissipé sa bande, et l'avaient forcé à entrer comme valet d'écurie chez un hospodar. Ici il y eut quelque hésitation dans son récit. Le service de ce prince était si mauvais, disait-il, qu'il l'avait quitté. Il était clair qu'on l'avait chassé pour sa paresse ou sa violence. Il avait été ensuite batelier sur le Danube; là un *impresurio* ambulant, lui ayant vu décharger des bagages, l'avait engagé, et depuis deux ans il était hercule de foire.

La marquise lui demanda si ce métier lui plaisait. Il répondit en soupirant, comme le chœur antique :

— O! to-to-to-to-toi!

Elle lui proposa alors d'entrer à son service comme chasseur. Il demanda tout de suite s'il y avait beaucoup à faire.

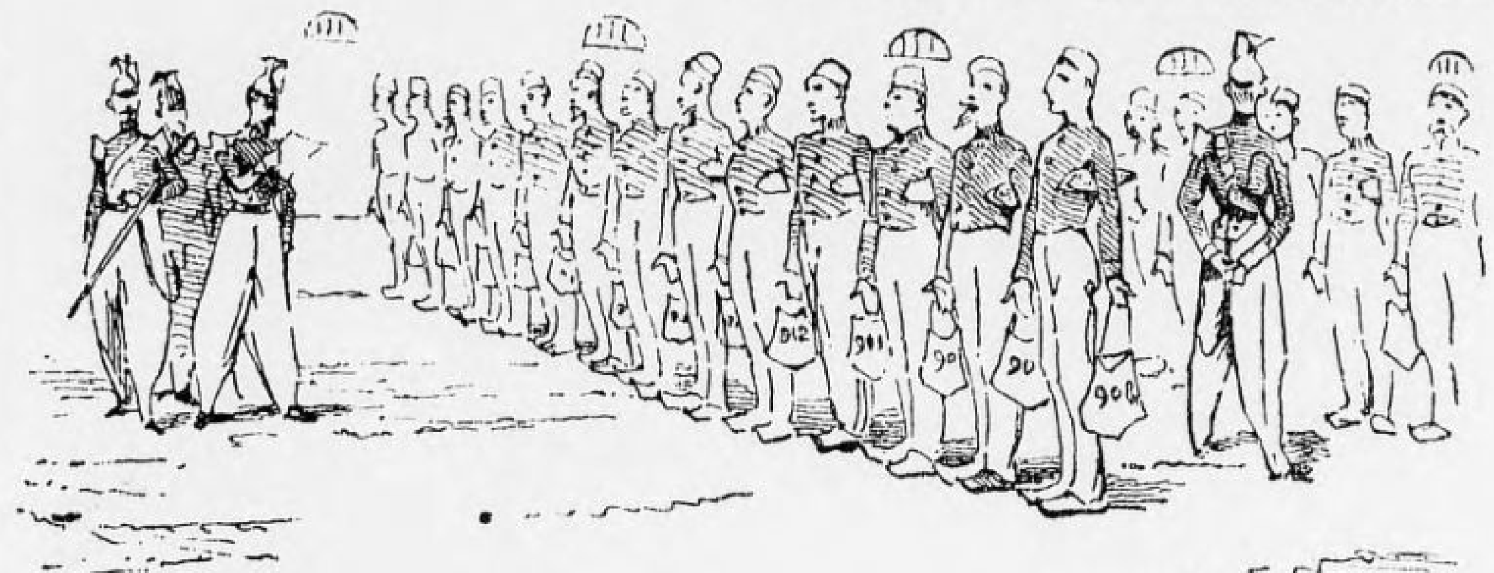
— Non, dit la marquise, vous monterez derrière ma voiture et vous ferez mes commissions. Vous serez libre du reste de votre temps, et vous aurez des habits magnifiques avec un chapeau à plumes.

Les deux dernières raisons furent victorieuses auprès du bel Achille, il accepta avec transport, et se mit à énumérer toutes ses qualités comme domestique. Les plus claires étaient qu'il avait quelquefois ciré des bottes, qu'il savait faire le café à la turque et allumer les pipes.

Tout à coup une idée lumineuse traversa l'esprit de la marquise. Le costume banal de chasseur convenait à un gros colosse allemand, non à une jolie et svelte nature comme celle du bel Achille; il était Grec, il fallait le vêtir en pallicare. Elle était marquise italienne,

(1) Voir les numéros du 9 et du juillet.

SCÈNES MILITAIRES. — LE PANSAGE.



L'APPEL

BERNOUILLET ? — Présent ! | TREMOUT ? — P'sent ! | BRAGOULOT ? — Zent ! | COVIGNAC ? — Zeing ! MARICHOUX ? — ...ent ! | TRICORNET ? — ...aou !.. | SCHNICKMANN ? — Bressant !

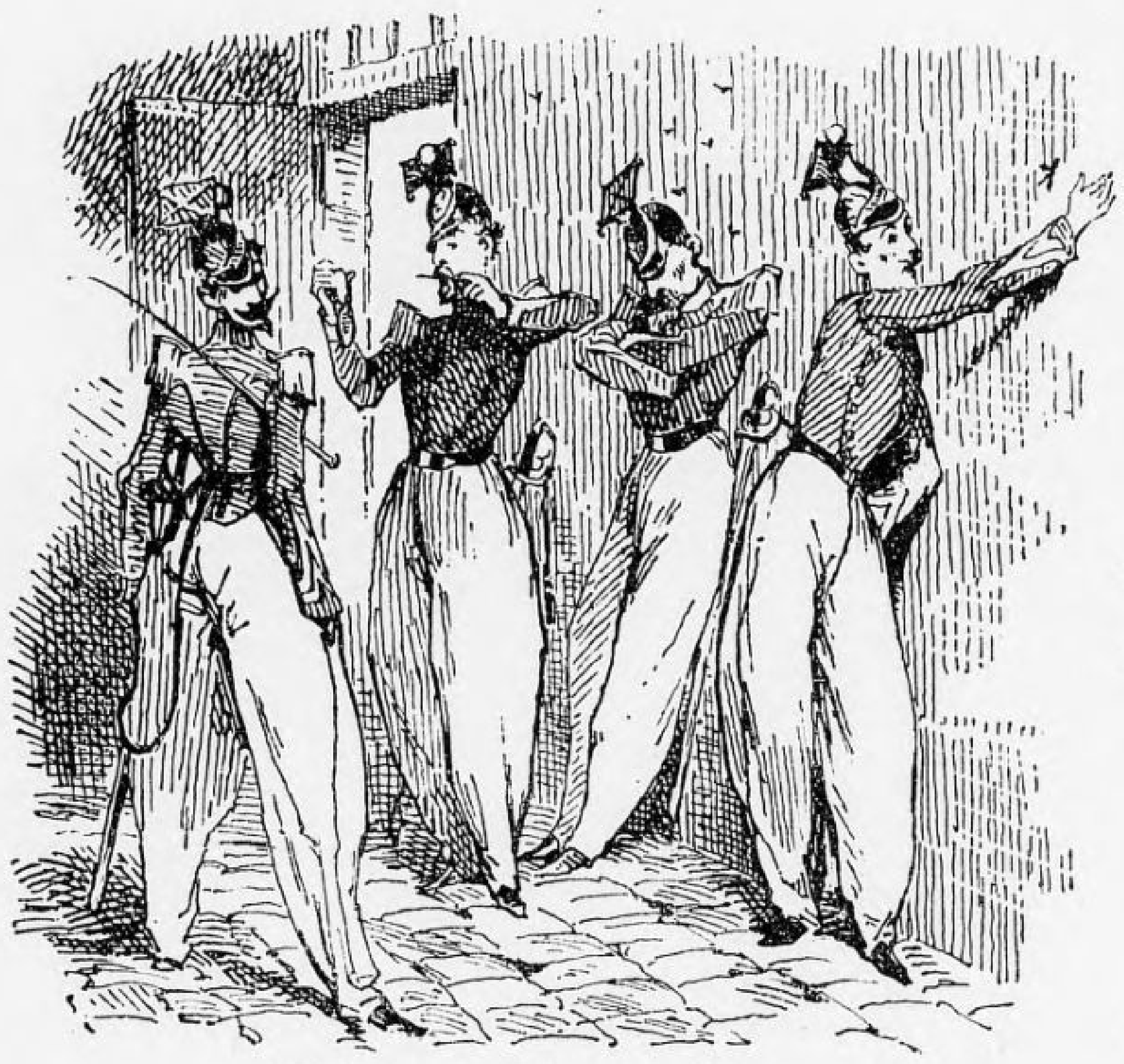


Ces superbes lanciers qu'on voyait hier au soir
Pleins d'une ardeur si noble au bal du *Grand Chat Noir*,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Vont trimer *jusques à ce que Cocotte* soit pansée !

UN BRIGADIER TROUBADOUR.



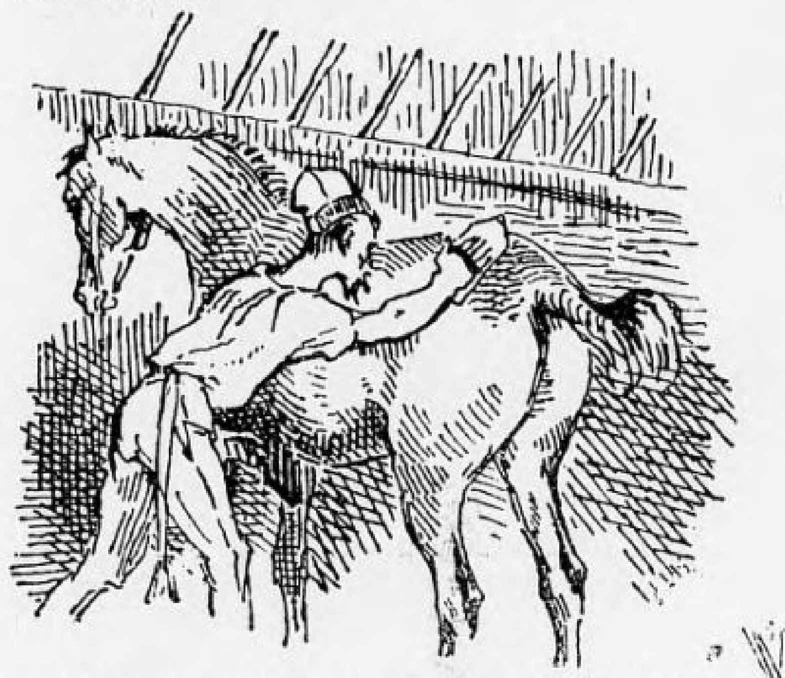
Il est défendu de fumer, mais le sage l'a dit : « La chique, c'est le lieutenant-colonel de la pipe ! »



MM. les sous-officiers surveillant le pansage.



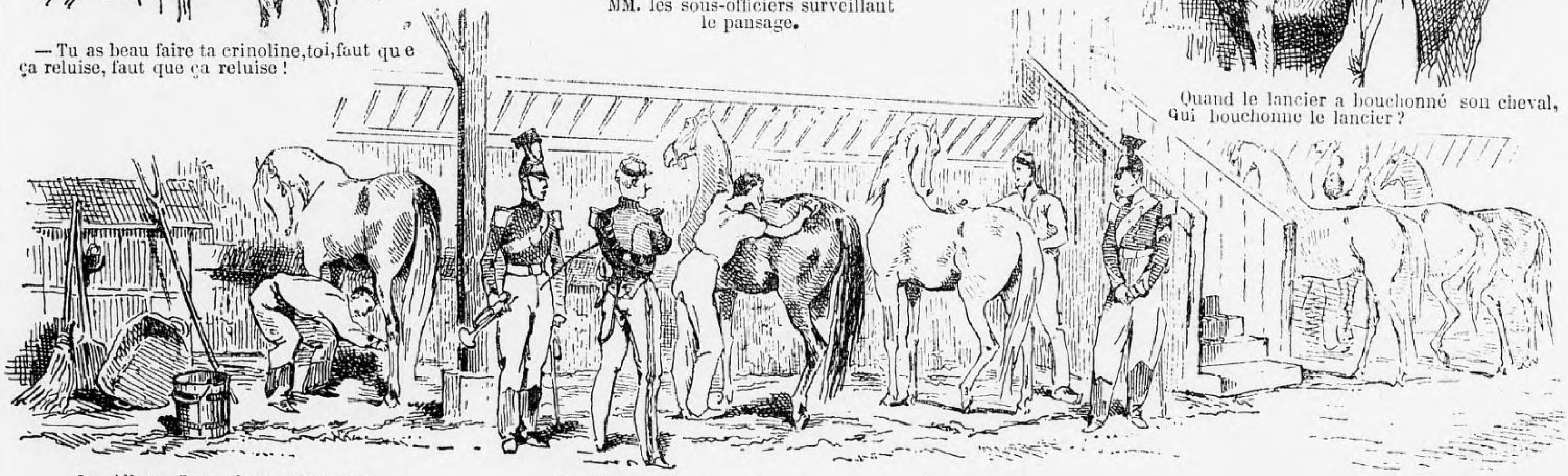
Le fantassin m'a blagué quand il disait : — Si je serais dans la cavalerie, je voudrais être cheval.
— Pourquoi ? que je lui dis.
— Pour avoir un lancier qui me mouche tous les matins.



— Tu as beau faire ta crinoline, toi, faut qu'e ça reluise, faut que ça reluise !



Quand le lancier a bouchonné son cheval, Qui bouchonne le lancier ?

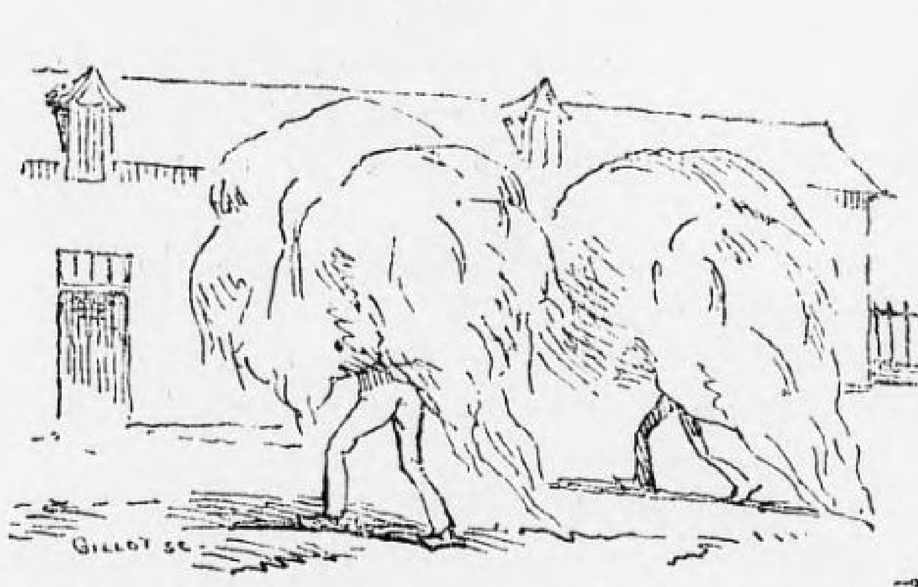


— Allons, Coco, donnez la patte !

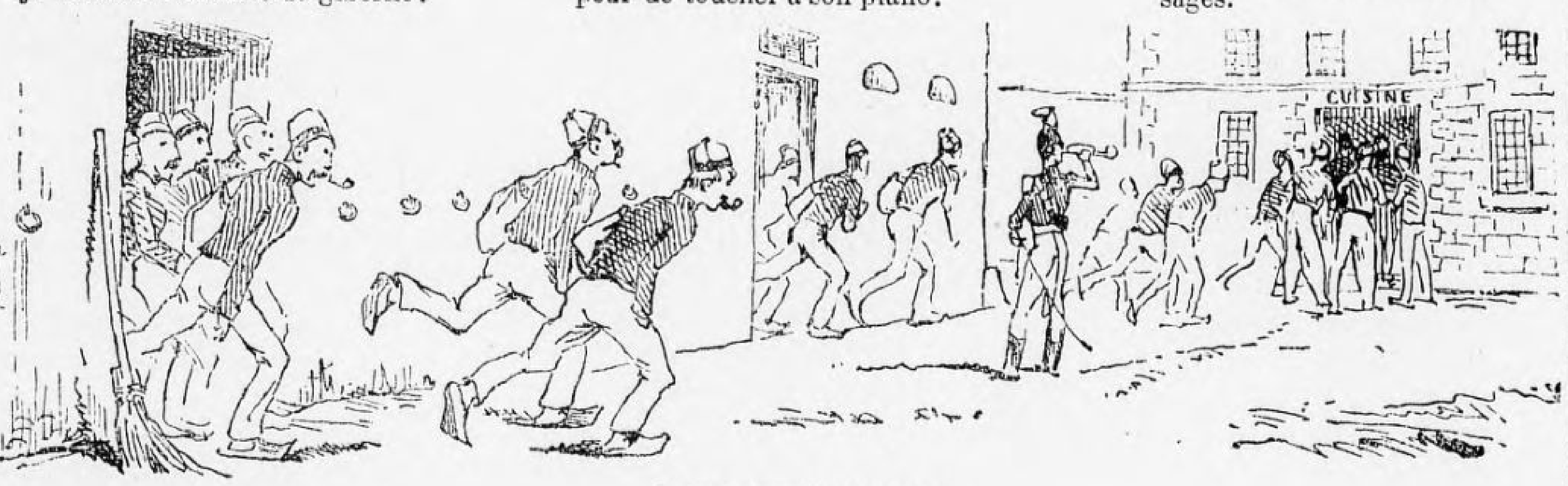
— Il est bon le lieutenant ! croit-il pas que j'astique du vernis et que ça va briller comme sa giberne !

Étrille donc ferme, sapristi ! t'as l'air d'une demoiselle qui a peur de toucher à son piano.

— Eh ! maintenant que vous voilà beaux, soyez sages.



— Ah ! s'ils avaient dans leurs bottes tout le foin qu'ils ont sur la tête !



A ta soupe tu songeras
Après ton cheval seulement.

LES ARTISTES A LA CAMPAGNE. — Souvenir d'un Banquet fraternel des nouveaux Élèves des nouveaux ateliers de la nouvelle École.



I.— Le départ pour Robinson, par le chemin de fer de Sceaux. Pour charmer l'ennui de la route on improvise un guignole.



II.— L'arrivée au restaurant.— Gare au panier!



III. Au dessert. — Un peintre prend la parole et un sculpteur fait les gestes : « La peinture et la sculpture sont sœurs, buvons à l'union des Beaux-Arts. » Attendrissement général.



IV. Les trois attitudes de mon voisin à table, au commencement,— au milieu,— à la fin.



V.—C'était un samedi, une noce vint à passer derrière la haie séparant la route du jardin où l'on dînait.



VI. — On apporte le beau-père.



VII.—On lui fait dire son âge et crier à bas l'Institut: le tout au milieu d'un épais nuage de fumée. — Tableau.



VIII. — La noce est épatée, les casseroles montent sur la table, le mari perd la tête, on subtilise la mariée, et le beau-père ne sait plus où se fourrer pour se garer des culbutes, les entrechats et de ceux qui font la grenouille humaine.



IX. — Séparation douloureuse. — On offre un bouquet à la mariée. — Le beau-père est pépiniériste : « Quand vous passerez par Puteaux, faudra venir me voir; vous m'avez fait tout plein de misère, mais vous êtes des bons garçons tout de même.



X. — On se livre ensuite au noble plaisir de l'équitation sur les chevaux de la localité. (Je vous recommande *Bretonne*; elle a le trot très doux.) — Rencontre de deux petites dames et d'un gros monsieur.



XI. — Enlèvement



XII. — Le gros monsieur a cherché son salut dans la fuite; sans espoir pour le leur, ces dames se laissent entraîner sur les chevaux de bois.

— Au dernier tour, on n'avait plus de secrets l'un pour l'autre.



XIII. — On revient par la route de Chatillon en chantant la *Marseillaise* des Refusés (voir la *Vie Parisienne*, le petit canard de la rue Mouffetard. L'assassinat de la rue Vivienne, etc., etc., et l'on se quitte avec l'espoir de recommencer bientôt.

qu'est-ce qui pourrait mieux lui aller qu'un valet de pied grec portant le doux nom Piliadys. Il y avait dans l'hôtel d'Alfena un cabinet dont les murs étaient tapissés d'aquarelles de nos principaux artistes; c'étaient des costumes de tous les pays. La marquise mena Piliadys devant un magnifique costume de chef hellène, et lui dit qu'elle allait l'habiller ainsi. A cette nouvelle, le jeune Grec versa des larmes de joie, d'amour-propre et de patriotisme. On a tout ce qu'on veut à Paris; le baron et Delambre, que leur mauvaise étoile amena juste à point pour servir leur rival, mirent trente magasins sans dessus-dessous, et au bout de deux heures ils revinrent avec le costume demandé, dont le principale pièce est la classique fustanelle : ce jupon tuyauté formé de trente-six cônes superposés. Piliadys s'en empara et alla s'en revêtir avec des cris de sauvage : il allait être si beau.

Pendant ce temps, le baron fit des représentations à la marquise; elle admettait, sans papiers, dans son intérieur un homme qui allait la dévaliser.

— Mes autres domestiques, répondit la marquise, ont des papiers parfaitement en règle et ils me pillent à qui mieux mieux. Est-ce par hasard le cuisinier que je tiens de vous qui ne me vole pas?

— Madame, dit Delambre, je venais vous faire une visite d'adieu. J'ai une occasion unique d'aller en Espagne.

— Voilà une résolution bien subite, cher ami, et combien de temps y resterez-vous?

— Trois mois environ.

Delambre supputait que l'engouement de la marquise pouvait durer ce temps-là. La marquise le laissa partir avec une indifférence qui ne l'étonna pas. Piliadys venait de rentrer dans son nouveau et splendide costume, avec des airs de prince, et oscillant sur ses hanches en véritable pallicare. Aussitôt la marquise fit atteler, elle emmenait le baron au bois; je veux dire Piliadys.

IV

Le lendemain, il n'était question dans Paris que du Pallicare de Mme d'Alfena.

Mais les conjonctures d'un monde méchant n'avaient aucun fondement. Piliadys avait deviné dès le jour de la fête de Saint-Cloud le sentiment qu'il inspirait à la marquise, il n'avait pas la tête forte, mais, comme tous les hommes près de la nature, il avait pour seule finesse de voir tout de suite l'effet qu'il produisait sur les femmes. Or, le Pallicare ne se pressait pas, il sentait instinctinctivement le peu de durée probable de sa position. Et il était si bien à l'hôtel d'Alfena. Le *far niente* y était si délicieux. Plus d'ours à étouffer, de carabiniers à soulever; boire, manger, dormir bien et beaucoup, courtiser les femmes de chambres, monter sur les chevaux de la marquise sous prétexte de les promener, et le jeune grec adorait le cheval, chanter dans sa chambre en s'accompagnant d'une espèce de guimbarde qu'il avait apportée de son pays, et qui ne le quittait jamais; telle était à peu près sa vie. Mme d'Alfena, de son côté, était aussi troublée que le pallicare était calme. Elle faisait sentir au baron le poids de sa mauvaise humeur, le renvoyait, et restait seule à rêver à celui qui était si loin et si près d'elle.

Un soir, les gens de la marquise entendant chanter le jeune grec, s'en amusèrent, et le prièrent de chanter à l'office, après le dîner. Ils étaient là une huitaine, tant hommes que femmes, qui se mirent bientôt à applaudir bruyamment et à troubler la marquise, qui venait de renvoyer durement le baron et qui se mourait de langueur, dans le plus parfumé de ses boudoirs. Il n'était pas de valet stupide, d'homme du peuple, qui ne dût être ému d'entendre et de voir Piliadys quand il chantait. On n'avait que faire pour y prendre goût, d'avoir l'oreille faite à la musique. C'étaient des chants de guerre d'une férocité étrange, ou des chants d'amour d'une profondeur et d'une mélancolie énivrante, toujours en mineur, avec des dissonnances et même des détonnances, des accompagnements monotones et bizarres qui en augmentait l'effet. Pendant qu'il chantait, sa figure mobile exprimait des ardeurs tantôt sanguinaires. tantôt amoureuses.

La marquise étendue tristement dans son petit salon, l'entendit. Elle s'avança peu à peu, guidée par cette voix. Une émotion irrésistibie la gagnait; elle étouffait et elle avait peine à marcher, et en même temps elle ne voulait pas marcher de peur d'être surprise par ses gens. Malgré elle, elle approchait lentement de l'office jusqu'à ce que Piliadys eut terminé; alors les applaudissements et les éclats de rire la réveillèrent, et elle entendit le bruit d'un baiser. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter, elle se sentit prise d'un grand courage. Elle rentra vivement dans son salon, et sonna fortement sa femme de chambre :

— Qu'est-ce qui chante ainsi?

— C'est le pallicare de madame la marquise.

— Je ne l'entendais pas bien, mais il me semble qu'il a une belle voix.

— Oh! oui, madame.

— Dites-lui de venir, je veux l'entendre ici.

La femme de chambre redescendit en courant:

— Vite, vite, beau chanteur, prenez votre guimbarde et montez, madame la marquise demande à vous entendre...

V

Qui eut vu Achille après un mois de séjour chez la marquise, eut eu peine à reconnaître le lutteur de la foire; ce n'était plus un homme, c'était un végétal. Il dormait ou somnolait dix-sept heures sur vingt-quatre, ne se réveillant tout à fait que pour fêter la cuisine délicate et solide de sa maîtresse.

Les modernes, la tête farcie de billevesées et de préoccupations d'intérêt, ne connaissent point ces longs états de langueur et de prostration voluptueuses où la vie végétative fonctionne presque seule. Quand nous lisons que les anciens ne quittaient point le lit du festin pendant un mois, que le même homme, qui venait de se nourrir toute une campagne avec un petit sac de grains, était capable de manger un sanglier en un seul jour, nous sentons que nous avons à faire à une autre race que la nôtre. Ces héros susceptibles de développer une énergie, de supporter des privations au-dessus de notre nature et de conquérir le monde haut la main, en quelques années, étaient aussi susceptibles de supporter des excès, un repas, un abêtissement au-dessus ou au-dessous de notre nature. C'était à cette race étroite et superbe qu'appartenait le pallicare de Mme d'Alfena.

L'affection de la marquise fut marquée bientôt par un trait de dévouement vraiment admirable. Elle voulut faire d'Achille un chanteur d'opéra Sa voix l'émouvait à tel point qu'il était pour elle le plus sublime des chanteurs. Elle donnait des soirées musicales célèbres dans Paris et où elle avait le bon goût de ne pas chanter. Elle en prépara une d'une solennite extraordinaire, et, au milieu des coryphées de l'Opéra et des Italiens, elle fit paraître le pallicare. Le bel Achille eut un succès de nouveauté et d'étrangeté. Un vieux savant, qui s'occupait de reconstruire la musique des Grecs, versa des larmes d'attendrissement :

— Il procède par quart de ton, s'écria-t-il avec transport. C'est divin, c'est merveilleux, c'est homérique!

Puis prenant la guinbarde aux courbes étranges :

— C'est le style plus pur, c'est la lyre de Démodocus!

Le mélomane invita Piliadys à venir donner une représentation chez lui devant l'élite de l'Institut. Le Grec eut le même succès qu'à l'hôtel d'Alfena tant qu'il chanta les airs nationaux dont on avait bercé son enfance, mais tout changea quand le maître de la maison voulut lui faire chanter des airs censés grecs de sa composition. On eut beau le pousser, l'accompagner sur un espèce de piano construit exprès pour la musique grecque, il ne produisit que le plus atroce charivari. Il demanda bientôt à s'en aller, le vieux savant déclara que Piliadys était une mazette, que sa musique n'était pas grecque, mais turque ou mogole, et il n'en reparla plus. Mme d'Alfena n'eut pas plus de succès avec les maîtres de chant entre les mains des quels elle mit son pallicare. Non-seulement la naïve intelligence de celui-ci ne put s'élever à déchiffrer la notation musicale en usage chez nous et à aller en mesure, mais il chanta faux avec obstination, et se refusa entièrement à comprendre ce que nous appelons un ton. On sait que toutes les musiques primitives en sont là, et qu'il n'est pas rare d'entendre, par exemple, les musiciens les plus estimés parmi les Arabes chanter ensemble dans des tons différents, se maintenant dans une harmonie insaisissable pour notre oreille civilisée, tandis que les chefs se pâment d'aise, et croient voir le Paradis s'entrouvrir et les houris leur tendre les bras.

D'ailleurs la paresse naturelle au jeune Grec lui rendait l'étude de la musique insupportable, il avait la tête dure, voulait s'en tenir en toute chose aux dons naturels. Il trouvait que c'était une sotte manière d'employer son temps que d'apprendre la musique des barbares, qui lui semblait manquer de passion et de tendresse, et superlativement ennuyeuse.

ÉMILE L.

(La suite au prochain numéro.)

ENTRÉE EN VILLE

(Guerre d'Amérique.)

Plongés par un soleil de juillet dans la somnolence, affaisés sur nos selles et abandonnant la bride à nos montures, dont les sabots alourdis soulevaient des flots d'aveuglante poussière nous cheminions paisiblement sur une route aride comme un désert, nous arrivions près de *Madison-Court house*, dont la présence venait de nous être révélée par une flèche d'église surgissant d'un massif de verdure; lorsque nous fûmes vivement tirés de notre torpeur par une violente fusillade. Nous aperçûmes alors trois de nos éclaireurs se repliant, sur nous bride abattue en criant: l'ennemi! l'ennemi!

Le général arrête son cheval.

— Où cela? demande-t-il.

— A l'autre bout de la ville, répond un éclaireur; après nous avoir laissé traverser la moitié de Madison, il nous a envoyé une décharge.

Les coups de feu se succèdent avec rapidité.

— Sont-ils nombreux?

— Oui!

Le général continue sa route, le feu cesse, et bientôt nous nous trouvons près de plusieurs maisons derrière lesquelles sont embusqués le restant de nos éclaireurs. C'est là Madison, dont la grande rue est pour le moment déserte dans toute sa longueur; à l'autre bout seulement nous apercevons les têtes de nos ennemis, car leurs corps sont cachés par le dos d'âne que forme le terrain en s'élevant, par une pente presque insensible, jusqu'au milieu de la ville. On voit étinceler l'acier des sabres et des carabines.

Le général donne l'ordre à l'un de ses aides de camp d'aller presser le pas de la colonne d'infanterie qui vient derrière nous; puis, après avoir braqué sa jumelle sur nos adversaires, il tire son revolver de sa ceinture, l'arme, s'assujetit sur sa selle et ramasse les rênes de son cheval. Nous l'imitons instinctivement. Les craquements secs des chiens des pistolets, les cliquetis des sabres, les piétinements des chevaux, sont les seuls bruits qui frappent les oreilles; la chaleur est étouffante, l'atmosphère est chargée d'orage.

En avant! crie tout à coup le général. Les chevaux partent au galop et bientôt nos ennemis deviennent plus distincts: ce sont des cavaliers qui semblent décidés à nous attendre de pied ferme; ils poussent des clameurs de défi, auxquelles nous répondons par des hourrahs formidables. Nos chevaux s'animent, s'enlèvent; une ligne de fumée nous avertit que les Seceshs viennent d'ouvrir leur feu; nos propres cris nous assourdissent. La fumée se dissipe, et nous permet de voir nos adversaires toujours devant nous, impassibles, continuant leur fusillade. Nous approchons : nos chevaux, tête basse, se précipitent en hennissant; ils sont devenus fous sous les éperons qui leur déchirent les flancs; le sabre aux dents, les revolvers en avant, nous faisons feu à bout portant... nous nous ruons au milieu de l'ennemi, mais, à travers le brouillard de fumée épaisse qui nous enveloppe, nous voyons les Seceshs s'évanouir comme des fantômes, en faisant boudir leurs chevaux, par dessus les haies, qui hérissent la route de droite et de gauche.

Le général s'arrête et lance un regard autour de lui: une douzaine de nos hommes tout au plus, sont là, prêts à reprendre la course; les chevaux écument, la sueur ruisselle sur leurs membres frémissants. En cet instant, sur la route devant nous, une compagnie de cavalerie sort d'un bois; elle s'y était sans doute embusquée pour fondre sur nous au passage, mais nous voyant décidés à ne pas sortir de la ville, elle se masse pour nous charger... déjà elle se met au galop, lorsque, derrière nous, retentissent des clairons; c'est notre infanterie qui entre dans Madison.

Les *Seceshs*, comprennent ce que cela veut dire, et se retirent en nous saluant de quelques coups de carabine, que nous leur rendons avec usure.

Deux malheureux seceshs sont à terre: l'un, pris sous son cheval tué, a la cuisse cassée, et l'autre a reçu une balle dans le ventre, sur lequel il se traîne en hurlant. Trois des nôtres sont blessés, un seul est mort; c'est un nègre que nous avions trouvé dans un champ quelques jours auparavant et qui nous servait de guide; ce pauvre diable, qui n'a pas joui longtemps de sa liberté, était brave, il chargeait avec nous un des premiers, en rugissant comme une bête fauve. Deux de nos chevaux sont atteints de telle façon qu'il faut leur brûler la cervelle, séance tenante.

UN VOLONTAIRE.

CHOSES ET AUTRES

Le Théâtre-Français répète en ce moment *Athalie*, du jeune Racine, qui vient d'obtenir un succès si légitime et si franc comme librettiste des chœurs d'Esther. On lui a adjoint un collaborateur pour les paroles de l'œuvre nouvelle.

Je commence à être très inquiet sur le compte de cet être fantastique qui passe sa vie à assassiner en chemin de fer, que nous autres Français nous appelons Jud, on ne sait trop pourquoi, et qu'on ne peut trouver nulle part. Cet être bizarre opère maintenant en Angleterre, où la police n'a pas plus de bonheur qu'en France.

—

Quant à M. Briggs, l'assassiné de Londres, on nous écrit qu'à ses obsèques assistait un concours extraordinaire de monde. Tous ces gens-là n'auraient pas été à son enterrement s'il était mort d'une autre façon. Qu'ont-ils vu de plus? Rien. Que voulez-vous? On est bien aise de dire à ses amis: j'étais au convoi de cet homme à qui il est arrivé quelque chose. — Et les amis, étonnés, répondent: Ah!... Tout comme si l'on avait vu la chose arriver.

—

Sa Majesté le roi de Portugal a inventé un boulet. A défaut de la poudre, c'est toujours ça.

—

Avez-vous remarqué que lorsqu'un journal rend compte d'un orage il n'écrit jamais le tonnerre, mais: *le feu du ciel?* dire que les poëtes se sont réfugiés aux faits divers. *O tempora, o mores!*

—

Les Italiens, qui veulent absolument être des Romains, commencent à porter des sandales. Ils arriveront certainement à compléter..... le costume.

—

Un yacht anglais a recueilli les épaves de *l'Alabama*. On remarque, parmi ces objets, des piques, des cartouchières, des hamacs, des bibles, des romans, toutes choses morales; puis un magnifique mantelet de femmes en soie noire. Que faisait ce mantelet chez ce corsaire?

—

Les Femmes sérieuses ont reparu sur l'affiche. Quand je vous dis qu'on ne pourra pas s'en débarrasser.

—

La Porte-Saint-Martin est toujours aussi docile qu'autrefois aux conseils de la critique. On s'est fort moqué de son entêtement à jouer du Molière; aussitôt elle a joint à *Tartufe* le *Dépit amoureux* et les *Fourberies de Scapin*. J'approuve ce théâtre. Que serait la liberté, si l'on n'était pas libre d'être détestable?

—

A propos de biches anglaises, on annonçait à l'une d'elle le suicide d'une lorette française qui venait de se tuer par amour;

— *Elle gâte le métier*, dit tranquillement l'Anglaise.

—

Un immense théâtre s'ouvrira à l'angle du boulevard Bonne-Nouvelle. Il s'appellera: Théâtre International. Aujourd'hui on veut de l'International à tout prix. On en met partout. Les pièces qui seront jouées sur cette scène seront écrites dans un baragouin composé des cinq ou six principales langues de l'Europe. Le premier drame sera dû à la collaboration de M. Ponson du Terrail et d'un Auvergnat, qui, ayant eu des malheurs, tiendra à ne pas compromettre son nom.

—

On annonce que, l'hiver prochain, M. de Lamartine donnera une grande tragédie au Théâtre-Français. Est-ce que, jusqu'à présent, le Théâtre-Français n'avait pas le droit de jouer des tragédies de M. de Lamartine? Comment s'expliquer autrement que celui-ci ait attendu si longtemps le décret du 1er juillet?

Il faudrait emprunter les tirades les plus longues de Mme de Sévigné, pour caractériser la nouvelle suivante:

—

Un inventeur vient de supprimer la nuit. Supprimer la nuit, sans figure. Au moyen de miroirs réflecteurs, ledit inventeur promet de ramener les rayons du soleil sur l'hémisphère qu'il aura abandonné. On laisse circuler ces gens-là. — Çà, que gagnerons-nous à cette invention? Supprimer le gaz, ne sera-ce pas supprimer tous nos plaisirs? Quand le jour sera éternel, que ferons-nous, je vous le demande, des théâtres, des bals, et des feux d'artifice? et moi, qui ne peux dormir qu'avec tout cela!

—

Chez nous, on continue à chercher l'auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*. C'est M. Louis Ulbach, c'est le cardinal Antonelli, c'est un évêque, c'est M. Renan, c'est celui-ci, c'est celui-là, ce n'est personne...

— Allons donc! me disait il y a quelques jours un jeune ecclésiastique, peut-on supposer un philosophe? C'est quelqu'un de la maison, soyez-en persuadé: cela se reconnaît à des détails que les philosophes ne devinent pas!

—

— Comment s'appelle votre ami là-bas? demande Mlle X... du Vaudeville à un journaliste.

— Il s'appelle Adhémar.

— Tiens?... c'est un drôle de nom... Je n'ai pas encore eu d'amant de ce nom-là... Présentez-le-moi donc, voulez-vous?

—

Un nouveau journal politique annonce naïvement qu'il donnera prochainement

des Guêpes A L'INSTAR *de M. Alphonse Karr.*

Cela me rappelle l'enseigne d'un marchand de nouveautés à Bourges:

Magasin à l'instar de Paris.

Entrée de l'instar.

—

— Les femmes! disait le jeune B..., je trouve ces petites bêtes-là charmantes, moi.

X.



Armure de cheval
(*d'après les modèles du musée d'artillerie*)



Le cardinal de Richelieu
(*d'après la médaille de Warin*)



Louis XIV
(*d'après le médaillon en cire du musée de Versailles*)



Uniforme de cavalerie (XVIIIe siècle)
(*d'après Parrocel*)

DICTIONNAIRE DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

ENCYCLOPÉDIE MILITAIRE ET MARITIME (1)

Voilà des titres bien sérieux, et en lisant ces gros mots, plus d'un lecteur froncera tout d'abord le sourcil, en disant : un livre de science? Est-ce bien l'affaire d'un abonné de la *Vie Parisienne?* Eh bien ! on se tromperait, je viens de parcourir les deux volumes dont se compose ce nouvel ouvrage, et m'y suis intéressé, non pas comme à un roman, ce serait trop peu dire, mais comme à la conversation d'un homme profondément instruit des choses militaires et qui aurait bien voulu pendant plusieurs heures répondre à toutes mes questions, et cela dans un style net, mâle, et pittoresque, avec cette autorité persuasive qui résulte toujours de la hauteur et de l'impartialité des vues. Ajoutez que de toutes les sciences, la science des choses militaires est peut-être la moins abstraite, je veux dire celle qui tombe le plus sous les sens, et traite le plus de sujets que nous avons tous les jours sous les yeux, armes, uniformes, manœuvres, batailles ou siéges; le pittoresque cotoie ici forcément le technique; un retroussis d'uniforme, une forme de baïonnette, un principe d'équitation, un dicton militaire, une courte biographie vous ouvrent tout un monde de rêveries, fantasmagorie scientifique où viennent se fondre tous les usages, tous les souvenirs, tous les héroïsmes du passé et du présent. L'auteur de cet ouvrage est monsieur le comte de Chesnel, lieutenant colonel d'infanterie et ancien marin ; je ne puis que lui exprimer ici le plaisir que m'a fait cette lecture, laissant à de plus dignes de prononcer sur la valeur scientifique de son œuvre. Un artiste bien connu, un des meilleurs élèves de Charlet, Jules Duvaux a jeté dans cet ouvrage *douze cents* croquis au trait qui précisent et complétent les descriptions. Il s'est modestement effacé devant les documents originaux qu'il n'a cherché qu'à traduire le plus fidèlement possible. Aussi ce livre s'adresse-t-il selon moi, non pas seulement aux officiers, aux personnes spécialement vouées à la carrière militaire, mais encore aux artistes, aux écrivains, aux gens du monde, curieux d'avoir sur chaque époque des renseignements précis. Les vignettes de cette page, extraites des deux volumes en sont la preuve. Cette impénétrable et mystérieuse armure a été copiée au musée d'artillerie; ce pittoresque cavalier, moitié gentilhomme, moitié bandit, doit sortir d'un de ces profonds escadrons qui chevauchent tout le long de l'immense siége de La Rochelle de Callot ; ce mousquetaire portant la livrée royale assistait à quelque entrée de ville de Vander Meulen ; ce lourd cavalier Louis XV, aux grandes bottes, figurait dans quelque choc de cavalerie de Parrocel ; ce leste et coquet hussard, ce pesant cuirassier à crinière sont de vieilles connaissances pour les collectionneurs des lithographies de Carle Vernet. De même des portraits. De même des moindres engins, canons, fusils, sabres, détails de fortifications, etc., et ce n'est point là la partie la moins intéressante de ce consciencieux, savant et artistique ouvrage. Avec les auteurs, l'on doit aussi remercier monsieur Le Chevalier, un des rares éditeurs qui croient encore au succès des belles et bonnes publications.

M.

(1) Chez Armand Lechevalier, 60, rue Richelieu.



Fusilier à cheval sous Louis XIII
(*d'après Callot*)



Hussard-Chamboran (1796)
(*d'après Carle Vernet*)



Mousquetaire du roi (1665)
(*d'après Vander Meulen*)



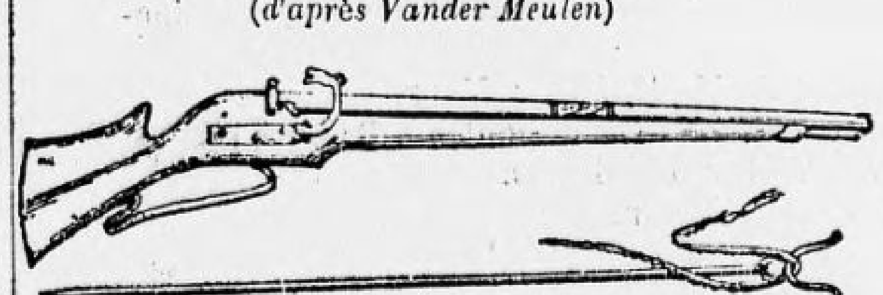
Cuirassier (1807)
(*d'après Carle Vernet*)



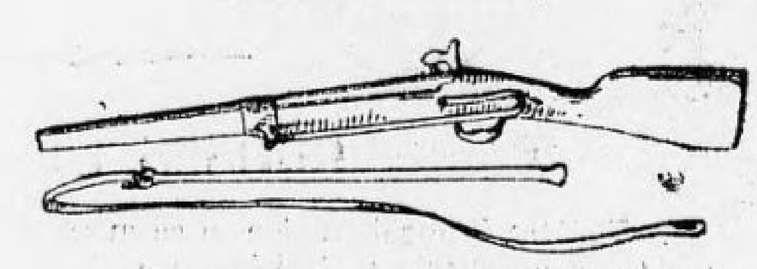
Kléber
(*d'après Guérin*)



Le maréchal Ney
(*d'après le cabinet des estampes*)



Arquebuse



Mousqueton de cavalerie

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



L'INSPECTION GÉNÉRALE

A Madame la comtesse de V..., au manoir de K..., commune de Pont-l'Abbé (Finistère).

I

Loutreville, 20 juillet 1864.

Ah! ma chère Amélie! que la guerre est une belle chose! et que le général Ségart est un homme charmant! J'en suis folle depuis deux jours, mais folle à lier. Je l'ai déclaré à mon mari, qui s'est moqué de moi, selon sa détestable habitude. Ce gros sceptique d'Adolphe prétend que c'est ma sixième toquade de l'année : il les inscrit l'une après l'autre; c'est révoltant! D'abord je n'admets pas qu'on traite de toquade mon enthousiasme pour Octave Feuillet, que je n'ai jamais vu, ni mon idolâtrie pour M. Pasteur, car je l'ai vu! ni ma vénération presque filiale pour ce cher abbé Grimbelot, de Notre-Dame, qui a de si adorables mains! ni pour ce sublime M. Harris, le dieu de l'homœopathie, qui m'a guérie de quatorze ou quinze angines, plus couenneuses les unes que les autres, dont j'étais menacée! J'adore les petits plombs de la rue de la Michodière et les éclairs de la rue Castiglione; le souvenir de certain pâté aux huîtres me fait rêver quelquefois une demi-journée; il y a telle forme de chapeau, tel arrangement de coiffure, telle coupe de manteau qui me ravit, qui m'enivre, qui me transporte, qui fait bondir mon cœur hors du corset : où est le mal? Toutes les femmes ne sont-elles pas comme moi? En sommes-nous moins fidèles à nos maris, moins dévouées à nos enfants, moins ferventes dans nos prières à Dieu? Je me ferai hacher en mille morceaux pour la princesse de M... qui ne me connaît pas et à qui je n'ai

jamais été présentée; à peine si nous allons six fois par an dans le même monde. Adolphe, pour cela m'appelle cocodette; il tourne en ridicule un enthousiasme si juste et si naturel. Est-ce ma faute, à moi, si je ne suis ni aveugle ni sotte, et s'il m'est impossible de contempler sans frénésie la plus radieuse incarnation du *chic* sur la terre? Le *chic!* Amélie, mon cher ange, tu me comprends. Je poursuis.

Tous nos journaux, la *Vigie*, le *Conciliateur* et le *Messager* avaient annoncé l'arrivée du général inspecteur pour avant-hier lundi. On savait que les manœuvres auraient lieu aux portes de Loutreville, sur le Champ-de-Bataille, et que le public y pourrait assister. Il y a si peu de distractions au château jusqu'à l'ouverture de la chasse, que mon cher Adolphe ne pouvait décemment me refuser ce spectacle-là. Nous sommes installés chez notre vieil oncle, le chevalier de Porpiquet, qui a cette fameuse cave et cette divine cuisinière. Quels dîners, chère amie, et quels luncheons! La nature a créé les oncles et les tantes, comme les poulardes et les chapons, pour nourrir délicieusement nos jolies petites bouches!

Le général était attendu par le train de huit heures. Dès cinq heures du matin, il y eut foule autour de la gare; le colonel du 104e y vint à sept heures avec les officiers supérieurs, les comptables, l'état-major et tous les officiers du régiment. On les fit entrer dans la gare, et nous aussi : Adolphe est administrateur de la compagnie. La femme du sous-chef nous offrit un amour de fenêtre d'où l'on voit et l'on entend tout ce qu'on veut.

Le colonel Briquet se promenait sous nos yeux en fumant; ses officiers fumaient aussi; il causait avec eux familièrement, comme un camarade. « Mes enfants, vous connaissez tous le général Ségart, un brave, mais un bavard. Il s'est assez bien montré en Afrique et en Italie; mais, comme théoricien, il est coté. Avec tout ça, il ne s'agit pas de le prendre à rebrousse poil, puisqu'il représente le ministre de la guerre. On sait ce qu'il faut pour l'amadouer : c'est une espèce de déférence, de... comment dirai-je? de respect, manifesté sous la forme la plus engageante. Vous entendez bien? Libre à vous de le juger et même de le blaguer, si ça vous amuse; mais, tant qu'il sera là, comme il est un peu sur l'œil, sachons nous conformer à la circonstance. Et allez donc! » On applaudit à ce discours par un joyeux éclat de rire.

Mais au coup de sifflet qui annonçait l'arrivée du train, le colonel reprit son air d'autorité, jeta son cigare à dix pas, et s'écria d'un ton de commandement : Messieurs! rappelez-vous les instructions que je vous ai données; placez-vous par rang de préséance à ma droite et à ma gauche, et suivez-moi!

Le train s'arrêta; le général, suivi d'un seul aide de camp, ouvrit la portière et sauta lestement sur le quai. Il est grand, large et puissant comme un chevalier du moyen âge; l'œil noir, les moustaches et les cheveux gris de fer; un peu trop de couleur au nez et aux pommettes. Mais la noble physionomie et la magnifique prestance! Son petit aide de camp avait l'air d'une sauterelle au pied d'un chêne.

Le colonel s'élança vers lui, laissant tous ses inférieurs à trois pas en arrière. Ce pauvre colonel Briquet! je n'oublierai jamais l'intonation suave, sentimentale, idéale, dont il accentua son premer mot : Mon *Zénéral!*

Le général a écouté sa petite harangue; il lui a tendu la main avec une cordialité sublime. « Colonel, lui a-t-il dit, vous êtes bien bon! vous êtes trop bon! Je suis très-sensible! Il ne fallait pas vous déranger! » Je crois pourtant que si l'on ne s'était pas dérangé on en aurait vu de grises. Puis, jetant un coup d'œil sur le groupe des officiers : « Rien qu'à vous voir ici, mon inspection est à moitié faite. Je sais ce qui m'attend et tout le bien que je devrai dire à l'Empereur de votre brave régiment. »

En terminant la phrase, il leva la tête, m'aperçut à la fenêtre et exprima par un sourire sans affectation mais non sans grâce, que ma figure chiffonnée ne lui avait pas fait peur. Il a des dents superbes.

« Colonel! reprit-il à haute et intelligible voix, j'ai choisi pour ma résidence l'hôtel d'Europe. Voulez-vous me faire l'honneur de me montrer le chemin? »

L'hôtel d'Europe est sur la promenade des Ormes, à deux pas de la maison de notre oncle. Depuis hier matin, l'autorité militaire a fait poser deux guérites devant la porte cochère. En retournant chez nous, nous avons suivi d'un peu loin, sans affectation, le cortége du général.

Les officiers l'ont mis à l'hôtel. On a voulu le faire garder par un détachement de cinquante hommes d'élite, commandé par un capitaine, un lieutenant et deux tambours. Mais il n'a pas voulu déranger tant de monde; il a dit au capitaine de renvoyer le piquet, en laissant dans le poste voisin quelques sentinelles de rechange.

Il est poli comme un prince. Le long de son chemin, toutes les fois qu'un bourgeois ou un homme du peuple saluait ses grosses épaulettes, il se retournait à demi, arrondissait le bras et rendait un salut impérial.

Avant de monter à son appartement, il a échangé plus de dix coups de chapeau avec la population de Loutreville. Le colonel est venu lui demander tout bas à quelle heure il daignerait recevoir le corps d'officiers. — « Colonel, a-t-il répondu, je ne veux pas déplacer ces messieurs une seconde fois; nous nous verrons au grand soleil, en pleine manœuvre. Vous me les présenterez sur le champ de bataille! » Il a ajouté, d'une voix qui remplissait la ville : « Mon plan d'inspection est tout fait; depuis douze ans que je remplis les fonctions d'inspecteur général, j'ai acquis le maniement des hommes et des choses. Vous savez tous, Messieurs, que rien ne m'échappe, ni l'ensemble, ni le détail. Dans la partie militaire, j'ai fait mes preuves. Quant à la partie administrative, c'est différent : j'ai prouvé que je n'y craignais personne. A tantôt! »

J'ai entendu le colonel qui disait à ses officiers, en passant sous les fenêtres de mon oncle : « Il commencera par sa revue d'ensemble, à une heure et demie, après le dîner des habitants. Dès aujourd'hui, c'est lui qui commande toutes les forces de terre et de mer. Vous avez pu le juger; mais n'oublions pas qu'il a droit à tous nos respects et toute notre obéissance! »

II

Le général a permis gracieusement que toute la population assistât à ses manœuvres. Pour ne pas être en reste, le maire a fait transporter sur le champ de bataille toutes les chaises de la promenade des Ormes et jusqu'aux banquettes rouges du palais municipal. Les quatre premiers rangs sont expressément réservés aux dames. Adolphe boude un peu, mais tant pis! Je suis avec Julie, avec Anna et la tante Séraphine, et les trois petites sauvagesses du Port-Neuf, noyées dans la mousseline comme des mouches dans du lait. Moi, j'ai mon habit d'incroyable, en piqué anglais cendre de roses, garni de galons de laine noire; cinq rangs de galons au bas, boutons de buffle noir, manchettes collantes à revers, ceinture au parfait contentement. Pour cravate, un flot de mousseline; j'ai supprimé le fichu menteur, qui paraîtrait un peu *costume* aux yeux des provinciaux. Chapeau conventionnel, baissant sur le front, entouré d'une écharpe de tulle nouant par derrière; souliers Louis XVI à talons hauts et bouffettes sur le coude-pied. Inutile d'ajouter que *j'épate* toujours Loutreville par la longueur de mes gants de Suède sans boutons. Adolphe ne s'est pas encore décidé à me permettre la petite canne à pomme d'or, mais il y viendra; je compte sur les bains de mer pour lui faire entendre raison.

Dès une heure moins un quart, il ne restait plus une chaise vacante; toute la ville avait dîné en deux temps, même nous, au grand désespoir de Marton et du bon oncle. Le régiment, colonel en tête, arriva

pour une heure et quart; tout le monde attendit patiemment le général jusqu'à trois heures.

On lui avait recruté, non sans peine, un brillant état-major : la ville a toujours manqué de cavalerie. Il a fallu envoyer extraordinairement tout ce qu'il y avait d'officiers et de soldats dans la garnison : commandant d'artillerie, capitaine d'artillerie, commandant du génie, gendarmes à cheval, etc., etc. Les chasseurs du piquet d'ordonnance arrivaient de l'autre bout du monde; ils ont fait vingt-cinq lieues pour venir escorter le général. Je dois avouer d'ailleurs que tous ces uniformes mélangés faisaient un très joli coup d'œil; il n'y manquait que des cent gardes. Mais on ne peut pas tout avoir.

On dit que le cortége a fait un petit détour pour avoir à traverser la place Condé. Le général a salué noblement la statue en criant à son escorte : « Chapeau bas, messieurs! le présent ne déroge point en rendant hommage au passé! » Je comprends qu'un tel homme ait voulu donner un petit bonjour au vainqueur de Rocroi. Il y a encore un bon fonds de camaraderie, dans notre armée. M. de Bontoux, le commandant d'artillerie, prétend que le général avait l'air de dire à Condé : « Tiens-toi bien! » Mais M. de Bontoux est une mauvaise langue; il n'aura plus d'avancement.

Le régiment était en bataille. On n'avait pas écarté la foule. Seulement quelques éclaireurs se prolongeaient de distance en distance pour séparer la ligne des troupes de la ligne formée par le public. Tout à coup, un clairon posté à 300 mètres en avant de la place, annonça l'arrivée du cortége. Aussitôt le colonel, les chefs de bataillon, les capitaines, courent de la droite à la gauche en criant : immobiles! immobiles! Le cortége paraît au loin, le colonel bondit sur son cheval : « A vos places, messieurs, à vos places! » Il pique des deux, court au devant du général, s'arrête à distance respectueuse, salue de l'épée, salue du cheval, salue de toutes les ondulations de son corps.

Au même instant les officiers montés du régiment quittent l'escorte au grand galop et vivement prennent leur place de bataille. Les tambours rappellent, la troupe porte les armes, le général ralentit le pas et s'arrête, juste devant nous, à la droite du régiment. Il s'appuie sur la jambe droite, et son cheval piaffe du pied gauche. Dieu! ma chère, qu'il était beau, les coudes plus haut que les mains, tenant les rênes du bout des doigts, et souriant d'un air aimable à ta très humble servante! Occuper l'attention d'un homme qui en fait marcher deux mille autres, et qui traite les lieutenants, nos jolis valseurs de l'été dernier, comme des collégiens en classe! Ne te moque pas trop; c'est un joli succès. Il fit passer les rênes dans la gauche, son cheval piaffa du pied droit. Il vint saluer le drapeau; le drapeau s'inclina devant lui. Tu sais si j'aime mon mari, Amélie, et je connais tes sentiments pour M. de V.; nous avons trop de religions pour ne pas les adorer jusqu'à la mort et pour nous permettre une pensée qui ne soit pas à leur adresse. Mais enfin, nos maris pourraient bien s'incliner jusqu'à terre, devant le drapeau de la France sans qu'il songeât seulement à leur rendre le salut!

Le général a pris un petit galop de manége, et passé fièrement devant le front des troupes. La musique jouait l'air national; toutes ces dames avaient les larmes aux yeux. Il est revenu sur ses pas, toujours du même train, en saluant la foule. Son regard d'aigle semblait plonger dans le peuple de Loutreville, et pourtant je n'ai pas senti la moindre inquiétude. J'étais sûre que dans toute cette assemblée personne ne lui plairait autant que moi.

En effet, c'est devant moi qu'il a mis pied à terre avec une désinvolture angélique. Il a fait savoir au colonel qu'il était prêt pour la présentation des officiers. Ces messieurs ont fait le cercle, en grande tenue, sabre au poing, et pourtant, permets-moi ce blasphème, ils avaient l'air de petits garçons. Il s'est tourné vers moi, il a relevé sa belle moustache, et leur a dit d'une voix qui franchissait le cercle et semblait s'adresser à nous : « Messieurs, tous les ans vous recevez la visite d'un inspecteur général. Cette année j'ose dire, sans crainte d'être démenti, que l'Empereur vous a envoyé un inspecteur exceptionnel. L'inspection que je viens de commencer n'est pas une inspection en l'air; c'est une inspection sérieuse, définitive, qui m'a déjà permis de vous juger à fond. Rien qu'à vous voir à vos rangs, sous les armes, j'ai compris tout ce que la France était en droit d'espérer de vous. Oui, messieurs, le pays, l'empereur, l'Europe, contemple et apprécie par mes yeux votre beau et brave régiment. Vive l'empereur! »

Non-seulement les officiers et les soldats répétèrent ce cri patriotique, mais... que veux-tu? Il avait eu l'air de s'adresser à moi; j'étias électrisée! J'oubliai que le pauvre Adolphe est, ou croit être légitimiste, et mes voisines, sans prendre le temps de s'étonner, jetèrent leurs mouchoirs en l'air et firent chorus avec moi. Adolphe n'est pas trop content. Son élection au conseil général a manqué cette année par l'influence du préfet; on va dire qu'il désarme, qu'il tourne, qu'il demande grâce, mais tant pis! Je ne serais pas femme, si je résistais à un premier mouvement.

Mon général a été sensible à ma petite concession. Il m'en a récompensée avec une délicatesse et une spontanéité dont je te fais juge. Le moment était venu d'examiner en détail je ne sais quelles catégories d'hommes, des engagés volontaires, des jeunes soldats, des caporaux nouvellement promus, des sous-officiers cassés, des soldats qui demandaient à se rengager, d'autres qui voulaient quitter le corps. Au lieu d'aller chercher tous ces gens-là, il les a fait comparaître devant lui et devant nous, sans quitter sa place. Grâce à lui, je n'ai pas perdu un détail. Au bout d'une heure ou deux, il a cru s'apercevoir que j'étouffais en bâillement : vite, il a mandé le colonel Briquet, qui se tenait à l'écart. « Colonel! s'est-il écrié, à quoi pensez-vous? Que devient la galanterie française? Vous ne devinez pas que ces dames s'ennuient? Allons! faites avancer votre excellente musique et régalez-nous de quelques jolis morceaux! »

Jamais la musique du 104ᵉ n'avait été si bonne. Je comprends qu'on se surpasse soi-même pour mériter les éloges de cet homme-là!

Après l'inspection des catégories, il a fait, toujours devant moi, ce qu'on appelle la revue de détail. On est venu lui présenter successivement les effets de chaque homme, avec le livret indiquant la masse. Comme il est sûr de lui-même! Quelle connaissance approfondie du métier des armes! « Capitaine! dit-il à un commandant de compagnie, comment s'appelle cet homme? » Le capitaine étonné, interdit, balbutie et ne répond pas. « Eh, capitaine! je ne fais que d'arriver, moi, et je connais vos hommes par leurs nom et prénoms mieux que vous! J'espère que vous n'oublierez pas le nom de Pacot (Pierre-François), maintenant que vous le tenez de ma bouche! » C'est du César, ni plus ni mois. M. de Bontoux prétend qu'il avait lu le nom écrit en grosse bâtarde sur le livret de l'homme; mais ces artilleurs ne croient à rien. On ne brûlera donc jamais l'École Polytecnique?

La journée a fini par un défilé sublime. Il est remonté à cheval; son escorte s'est reformée à quelques pas en arrière, et toutes les compagnies de tous les bataillons ont passé devant lui l'une après l'autre, dans l'ordre le plus imposant. Les officiers le saluaient de l'épée, il saluait les officiers; le drapeau l'a salué, il a salué le drapeau, et quand tous les saluts ont été finis, il nous a saluées avec la grâce la plus noble et il est parti d'un galop furieux, suivi de son escorte. Les carreaux de la ville tremblaient, les cœurs aussi.

III

Hier, ma chère enfant, j'ai compris la gloire.

Le rendez-vous était au même endroit, nous avions fait retenir nos places. La seule différence, c'est que je n'ai pas dîné du tout, malgré les instances d'Adolphe et du pauvre oncle. J'avais l'estomac serré, comme il arrive aux enfants qu'on va mener au spectacle.

Son premier regard fut pour moi : il semblait me remercier de mon exactitude. Il repassa les troupes en revue et se promena longtemps sur le front de bataille. Quatre chasseurs à cheval marchaient devant lui, le pistolet au poing, prêts à brûler la cervelle du premier insolent

qui manquerait de respect à mon cher grand homme. Mais bientôt il revint à moi, fit assembler devant nous les officiers, sous-officiers et caporaux, et leur dit, en lorgnant ma capote blanche :

« C'est aujourd'hui, messieurs, que je dois constater votre instruction pratique. Un inspecteur à la douzaine, comme la France en a trop, malheureusement, perdrait une journée à vous questionner l'un après l'autre : je ne suis pas de cette école-là, Dieu merci! Je sais que la théorie vous est familière; vous la possédez tous sur le bout du doigt, je m'en suis assuré d'un seul coup d'œil. Ce qui vous manque un peu, c'est l'application sur le terrain, devant l'ennemi : voilà ce que je veux vous inculquer. Vous ne sauriez l'apprendre à meilleure école ; j'ai fait mes preuves, j'ai travaillé sur le vif; tous les ennemis de la France connaissent la moustache du général Ségart. C'est pourquoi je ne m'amuserai pas à vous faire exécuter des manœuvres élémentaires, des maniements d'armes connus de vos plus jeunes soldats. Je veux, avec la permission de ces jolies dames, que vous fassiez parler la poudre, suivant l'expression pittoresque des Arabes. Il s'agit de donner à la fleur de la population loutrevillaise le spectacle de la guerre! Vos hommes ont des cartouches, colonel?

A ces mots, mes voisines ont pris peur, et j'ai cru que les premiers rangs des fauteuils se débandaient honteusement avant la guerre; mais j'avais du courage pour mille et j'en ai distribué autour de moi. Je ne me rappelle pas mot à mot ce que j'ai dit, mais ces messieurs m'ont entendu, et il paraît que j'ai été superbe. Double succès, ma chérie, car il faut te dire que ma toilette avait déjà suscité un cri d'admiration.

Figure-toi une robe de foulard blanc, retroussée par devant sur un dessous de taffetas bleu de ciel, et allongée en queue par derrière ; le tout garni d'un petit volant surmonté d'un entredeux de blonde posé sur un ruban bleu. La casaque pareille, très-courte, très-ajustée et sans manches, avec des épaulettes de blonde et de ruban ; les bottines hautes de taffetas bleu avec bouffettes de blonde. Le couronnement de l'édifice était une toute petite capote de tulle blanc, avec une myriade de *vergiss mein nicht* semés sur le fond. Pas l'ombre de bavolet, mais une résille bleue sortant du chapeau. L'ombrelle bleue, couverte de point d'Alençon, pomme en turquoises. Que t'en semble?

Mon général commença par faire défiler devant nous de petits pelotons qui exécutaient des feux pour nous aguerrir au tumulte. Le fait est qu'au bout d'une demi-heure, je ne pensais plus à me boucher les oreilles, ni mes voisines non plus.

Lorsqu'il vit que nous étions prêtes à tout, il fit prendre les armes à tout le régiment et conduisit ses deux mille hommes à l'attaque d'une forte position, gardé par un ennemi imaginaire. Tu connais cette vieille tour de moulin à vent qui domine le champ de bataille, dans la direction de Piqueville? nous nous y sommes reposées ensemble il y a deux ans, en revenant du château d'Anna. Le général prit la peine de nous expliquer lui-même que cette tour était défendue (soi disant) par quatre mille Autrichiens, et qu'il se faisait fort de les débusquer en moins d'une heure. Comme le terrain est découvert, nous avons pu tout voir sans bouger de nos places ; il a suffi de retourner les chaises. Il prend la tête de son armée, les colonnes débouchent, l'artillerie tourne sur les côtés, les petits pelotons se déploient en tirailleurs pour couvrir les colonnes. On entend des feux de file égrenés régulièrement comme des chapelets, des feux de peloton ramassés en un seul coup comme une explosion de mine. Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau! Après le *Faust* de Gounod et la bénédiction solennelle du saint Père, je n'ai rien vu de plus sublime, de plus grand, de plus idéal!

Un seul incident, mais sans gravité, a failli troubler la fête. Le premier bataillon, qui avait pris à gauche, par le chemin des abattoirs, s'est trouvé face à face avec un troupeau de bœufs qui accouraient au pas de charge. Le général était là ; il a fait croiser la baïonnette. Mais il paraît que les bœufs ont aussi quelques notions de l'art militaire : ils ont formé ce que nous appelons le bataillon carré. Le général a jugé dans sa sagesse que cette position était trop bien gardée, il a jeté les yeux sur sa ligne de retraite, et commandé une manœuvre tournante qui rendait la victoire facile et sans danger. Le succès de la journée assuré, il a laissé faire les hommes et il est revenu auprès de nous. Ah! si tu l'avais vu, la lorgnette à la main, surveillant les opérations, lançant des estafettes dans toutes les directions, et animant ce grand corps du feu de sa belle âme! Tous ses gestes étaient traduits par les ondulations intelligentes de son beau cheval, qui semblait s'associer à la victoire.

Nos troupes n'étaient plus qu'à cinq cents pas de la position ennemie ; on les vit se déployer sur un front étendu et lancer des feux de peloton qui faisaient trembler la terre. Tout à coup, les lignes se brisent, les feux cessent, de nouvelles colonnes se forment et partent en avant, la baïonnette croisée ; les tambours battent la charge ; victoire Enfin, notre mouvement offensif a été couronné d'un plein succès ; le général nous montre du doigt les ennemis en fuite, et l'on croyait les voir, ma chère, tant cet homme parle bien! Il appelle le commandant d'artillerie et fait tirer quelques coups de canon dans cette masse désorganisée. « Voilà qui est fait, mesdames, dit-il en s'adressant à moi. Il n'y a pas d'ennemi qui résiste aux soldats français lorsque je les dirige, et surtout quand nous avons pour nous le plus puissant élément de succès : votre présence! » Dans le même instant, il fait un signe et s'arrête immobile, l'épée haute. Les troupes s'arrêtent aussi, comme si un pouvoir inconnu les avait paralysées en pleine action. Une minute se passe et le tour est fait : le photographe du général avait saisi au vol les acteurs, les spectateurs et le héros de cette belle journée!

Aux agitations du combat a succédé le calme et le silence. Les troupes victorieuses sont revenues se ranger devant nous. Le général félicite les uns, gourmande les autres. On dit qu'il proposera deux capitaines pour la croix. Il tance vertement le commandant du premier bataillon, qui a compromis le succès de la journée dans le chemin des bœufs. Ce pauvre commandant n'a rien répondu. Ce n'était pourtant pas lui qui avait fait la faute ; mais personne n'a le droit de répondre à un général inspecteur attendu qu'il *ne peut pas* avoir tort. Quelle puissance!

La nuit tombait, les soldats n'en pouvaient plus. La musique du régiment nous fit ses adieux par une jolie valse qui fut littéralement dansée, et en mesure, par le cheval du grand chef. Après quoi, la troupe défila de nouveau et traversa la ville, musique en tête, drapeau au vent, entre deux rangs de torches allumées. C'était magique.

Hélas! chère Amélie, mon général est reparti ce matin avec son petit aide de camp. Nous allons prendre congé du bon vieil oncle et retourner au château après le dîner de midi. Mais je peux vivre cent ans, je n'oublierai jamais cette inspection générale, où le plus fier et le plus brave des guerriers n'a guère inspecté que ton amie,

JACQUELINE DE BEAUVENIR.

Pour copie :
EDMOND ABOUT.



MES VOISINS DE CAMPAGNE

IV. — LE PHARMACIEN ET L'HUISSIER.

Le pharmacien et l'huissier en train de jouer aux dominos — ces dames travaillent dans un coin.

LE PHARMACIEN (tenant d'une main ses sept dominos et de l'autre indiquant alternativement le plafond et les planches.) — Moi je vous dis que quand il monte... Eh bien! il descend.



L'HUISSIER (arrête son jeu et fixe d'un air rêveur un point dans l'espace.) — Oui... oui... (Il passe sa main sur son menton.) Quand il monte... il... descend... Ah! tenez, laissez-moi donc tranquille avec vos inventions..... c'est à vous à jouer..... blanc cinq. Ah! si vous me disiez, quand on croit qu'il monte, il descend... Ah! cela, je ne dis pas, je dirais peut-être bien. — Julie, fais donc taire cet enfant. — Ça, ça serait autre chose... blanc cinq.

LE PHARMACIEN. — un petit trois — je dis que... quand... il... monte... il descend. Sapristi, c'est clair... mais savez vous seulement ce que c'est que cet instrument-là?

L'HUISSIER. — Tiens, parbleu, la belle malice! c'est un cadran avec des aiguilles sur lequel on cogne avec sa canne pour empêcher de pleuvoir.

LE PHARMACIEN (riant aux éclats). — Ah! ah! ah! Elle est trop forte.. ah! ah! il a des réponses qui peignent l'homme... un cadran sur lequel on cogne... ah! vous êtes encore un drôle d'homme!

L'HUISSIER (pas content). — Eh! vous m'ennuyez avec vos histoires.. je n'ai pas de trois... que le bon Dieu vous bénisse avec vos baromètres, vos thermomètres, vos gazomètres et toutes vos manivelles.

LE PHARMACIEN. — Je ne vous parle pas du cadran et des aiguilles, je vous parle de l'intérieur, du pourquoi, de l'âme de la chose, de ce que tout homme intelligent doit étudier. Avez vous jamais été tenté de soulever votre appareil et de regarder le tube, la colonne de mercure? Connaissez-vous les expériences admirables de Toricelli? les découvertes de l'immortel Papin, les ascensions de Gay-Lussac et Thenard, ces deux intrépides savants dont les efforts furent couronnés... je n'ai pas de quatre, passez... — furent couronnés par tout ce qu'on peut imaginer de gloire.

L'HUISSIER. — J'ai entendu parler de cela très vaguement, je l'avoue, très vaguement.

LE PHARMACIEN. — Alors ne venez donc pas discuter sur les baromètres avec moi — (descendant jusqu'à expliquer sa pensée). — Voilà une colonne de mercure, n'est-ce pas? (Il place deux dominos bout à bout.) Bon! — attendez donc un instant, vous allez voir ce qui se passe — ça n'est pas malin, allez!

L'HUISSIER. — Ah s'il s'agit de la colonne de mercure, oui! oui! je ne dis pas, c'est possible. — Julie fais donc taire cet enfant... à vous à jouer.

LE PHARMACIEN (haussant les épaules). — Vous dites oui! oui! et vous n'y comprenez rien. Voilà par supposition votre colonne de mercure — bon — la pression atmosphérique qui est là, où voilà mon doigt (le pharmacien parle plus haut et se retourne un peu du côté des dames qui se trouvent forcées de prêter attention.) Cette pression atmosphérique qui est là, qu'est-ce qu'elle fait? — Elle presse, elle pousse, par la simple impulsion de sa propre puissance; et sur quoi presse-t-elle? — sur la surface — de quoi? — de... la... colonne... de... mercure qui est dans le tube. — Bien — alors, je vous le demande, mesdames, qu'est-ce que peut faire une colonne de mercure dans un tube lorsqu'on presse sa surface? — rien autre chose que... de... descendre; ça n'est pas plus difficile que cela.

L'HUISSIER. — Eh bien! si elle monte elle ne descend pas, ah! ah! ah! — il est bon le papa Labiche... tenez, quatre partout.

LE PHARMACIEN. — Je vois que vous n'avez pas compris. Savez-vous seulement ce que c'est que la pression atmosphérique?

L'HUISSIER. — Mais oui, mais oui, ce sont les miasmes... quand on dit: mon Dieu que l'air est lourd! eh bien, ce sont les miasmes, tout le monde sait cela.

LE PHARMACIEN. — Précisément ça n'est pas cela du tout, mais je continue. J'ai dit qu'elle descendait, oui sans doute, mais en même temps elle monte, ne l'oubliez pas, je vous prie. Et cela, uniquement parce que le tube est comme qui dirait mon bras — voilà mon bras (il plie le bras et se retourne du côté des dames) maintenant, comprenez que la pression atmosphérique est ici, (il met un domino dans sa main gauche) — très bien — et voilà de ce côté le vide (il prend un domino dans sa main droite) — ça baisse ici, mais qu'est-ce qui arrive-là? — C'est la réciproque, un mouvement de navette, de va et vient, c'est comme à qui perd gagne, et cela, je le répète, à cause du tube qui est bouché du côté où est le vide et ouvert de l'autre côté là où est le double trois (avec un petit haussement d'épaules et jetant les dominos sur la table) Ne venez donc pas parler baromètre avec moi, je vous dis que je vous mangerais des petits pâtés sur la tête en fait de baromètres .. puisque je vous dis que je connais cela à fond, ainsi!

L'HUISSIER (avec une nuance d'adhésion). — Ah! comme cela, je ne vous dis pas, ça descend sans descendre, c'est une manière de parler, faut s'entendre... il faut s'entendre... double six.

LE PHARMACIEN. — Je n'ai pas de six — mais me direz-vous, pourquoi le vide dans ce tube? — je vais vous l'expliquer... quand je vous dis que je n'ai pas de six.

L'HUISSIER. — Six — blanc cinq.

LE PHARMACIEN. — On a fait le vide par des moyens qu'il serait trop long de vous expliquer... mais vous ne savez pas ce que c'est que le vide! — tenez voilà un petit verre à liqueur.

L'HUISSIER. — Voulez-vous du dur ou du doux?

LE PHARMACIEN. — Je ne veux rien, c'est une expérience...

L'HUISSIER (à part). — Dieu qu'il est assommant ce gaillard-là!

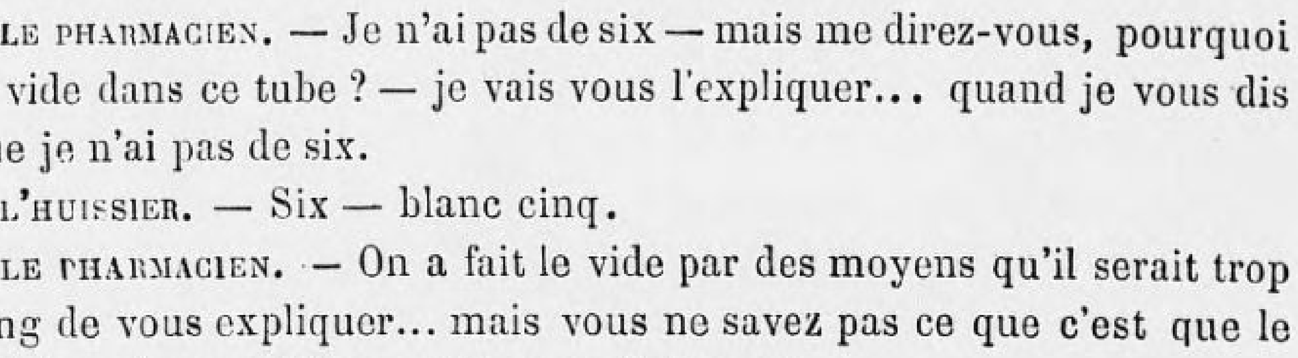
LE PHARMACIEN. — Si j'aspire dans ce verre, je fais le vide, (il aspire et le verre reste collé à ses lèvres — comme il ne peut plus parler, il indique par des gestes expressifs que c'est la chose la plus naturelle du monde.) Eh bien, pourquoi ce petit verre restait-il collé à mes lèvres? vous allez être étonnés quand je vais vous dire ce que c'est: la pression atmosphérique.

L'HUISSIER. — Eh bien oui, c'est entendu c'est elle... vous n'avez pas de cinq?

LE PHARMACIEN (s'animant). — Oui, sans doute, c'est elle qui presse sur le fond du verre et neutralise tout le... c'est l'histoire des ventouses, c'est l'histoire des pompes, c'est l'histoire des seringues — pardon mesdames, c'est l'histoire des baromètres.

L'HUISSIER. — Des pompes, des ventouses, des moulins à vent, de tout le tremblement... si vous n'avez pas de cinq, abattons, 3 et 5 font 8 et 7 font 15 et 8, 23 et 62 (il relève les crans de la carte à marquer) font 85... 85 à 9! (il se frotte les mains) c'est comme votre manivelle, ça monte d'un côté et ça descend de l'autre. Ah! ah! ah? (il essuie les larmes qui lui viennent aux yeux.) Ah! ah! ah!

Z.



AU CHATEAU



Charmante chose que la solitude! Mais à quoi bon faire toilette, si l'on n'a personne pour vous regarder?



— Mais mon ami, qu'avez-vous donc fait à votre femme?
— Est-ce que je sais!... Figurez-vous qu'elle pleurniche depuis une heure et qu'elle refuse de venir chez les Pomerville qui nous attendent ce matin, sous prétexte que la jupe de son amazone lui fait trop de plis sur les hanches et que son corsage a de grandes basques au lieu d'avoir des petits pans!



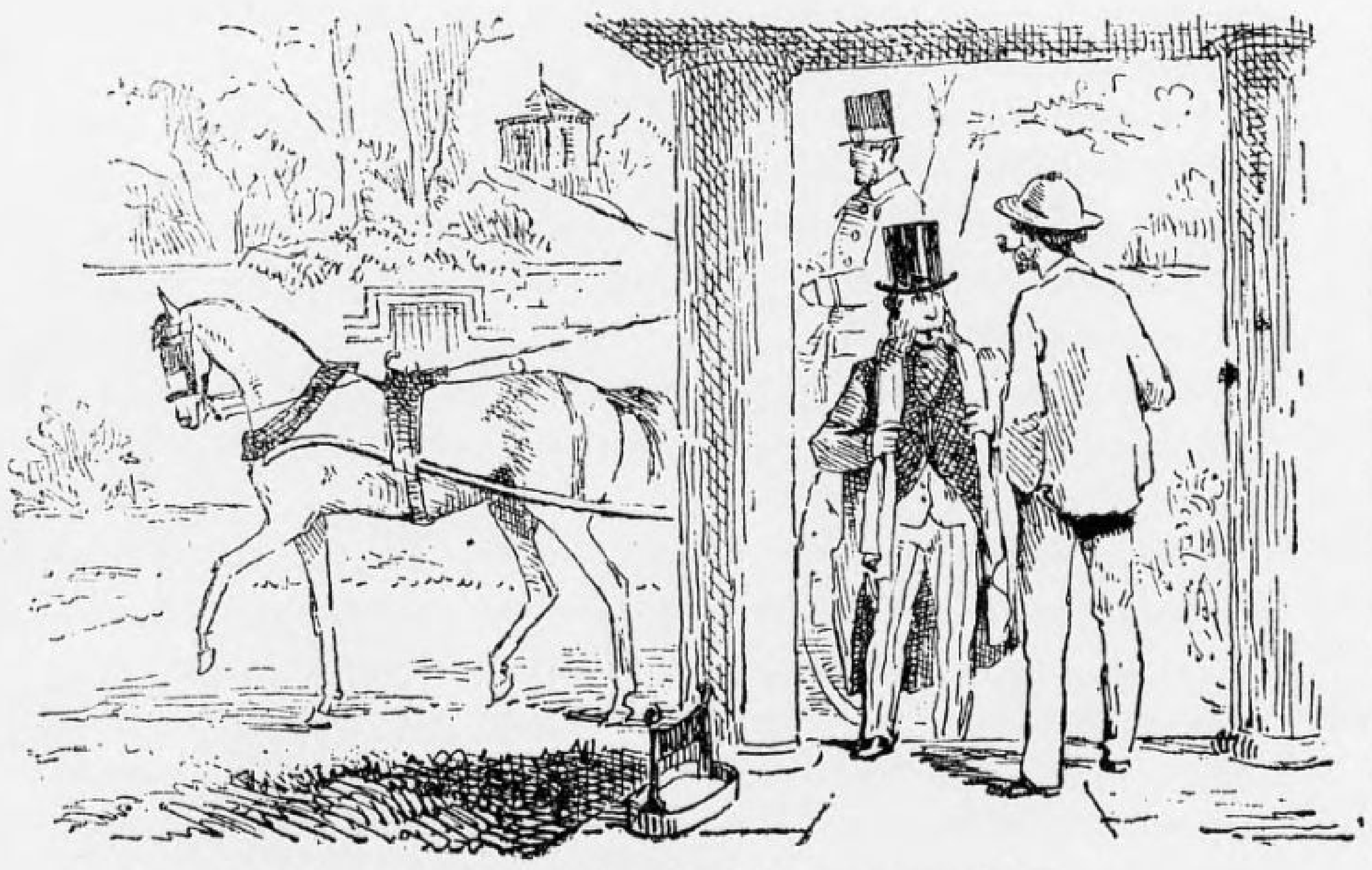
— Ces journaux en disent tant sur le monde des eaux qu'on ne sait vraiment à quoi se décider? Irons-nous à Ems, à Vichy ou à Luchon?
— Oh maman, allons aux eaux de mon cousin Henry



— Petite mère! Pourquoi donc que tu as bien plus de cheveux à Paris qu'à la campagne, dis?



— Madame est vraiment désolée! Elle croyait que ces messieurs avaient diné avant de rentrer et il n'y a plus rien à l'office, et les fournisseurs ne viendront de la ville que demain matin.



— Au moins, tu me réponds de la jument qui va me reconduire?
— Comme de moi-même! Mon cher! fraiche et reposée comme jamais, car elle n'est pas sortie depuis le jour où elle a cassé l'épaule à Frédéric.

PARIS EN CE MOMENT

OU

LE THERMOMÈTRE

DU JOUR

RIVIÈRES GELÉES

— Brrou. Les personnages ressemblent ici à des stalactites; c'est à peine si on les distingue à travers le brouillard. Voici *le Tartuffe* de la Porte-Saint-Martin, *le Jeune Homme pauvre*, du Vaudeville; *la Fille d* *Maudit*, de Onnajamaispusavoirky.

— Quel froid!

GLACE

L'Académie expie ses péchés littéraires en décernant, une fois l'an, des prix de vertu. Bravo! mais que fait-elle de ceux qu'elle ne décerne pas?

TEMPÉRÉ

Madame Cléopâtre, d'Arsène Houssaye, un poëte qui écrit un peu trop avec une houlette, et s'oublie trop souvent au milieu des roses et des papillons.

VERS A SOIE

Grand concours] et grande distribution de prix au Conservatoire. *M. Alexis Azevedo* a constaté la présence de l'*oïdium* parmi les jeunes lauréats. Que de bottes de mûrier sacrifiées pour un ténor qui n'éclot pas!!

BAINS ORDINAIRES

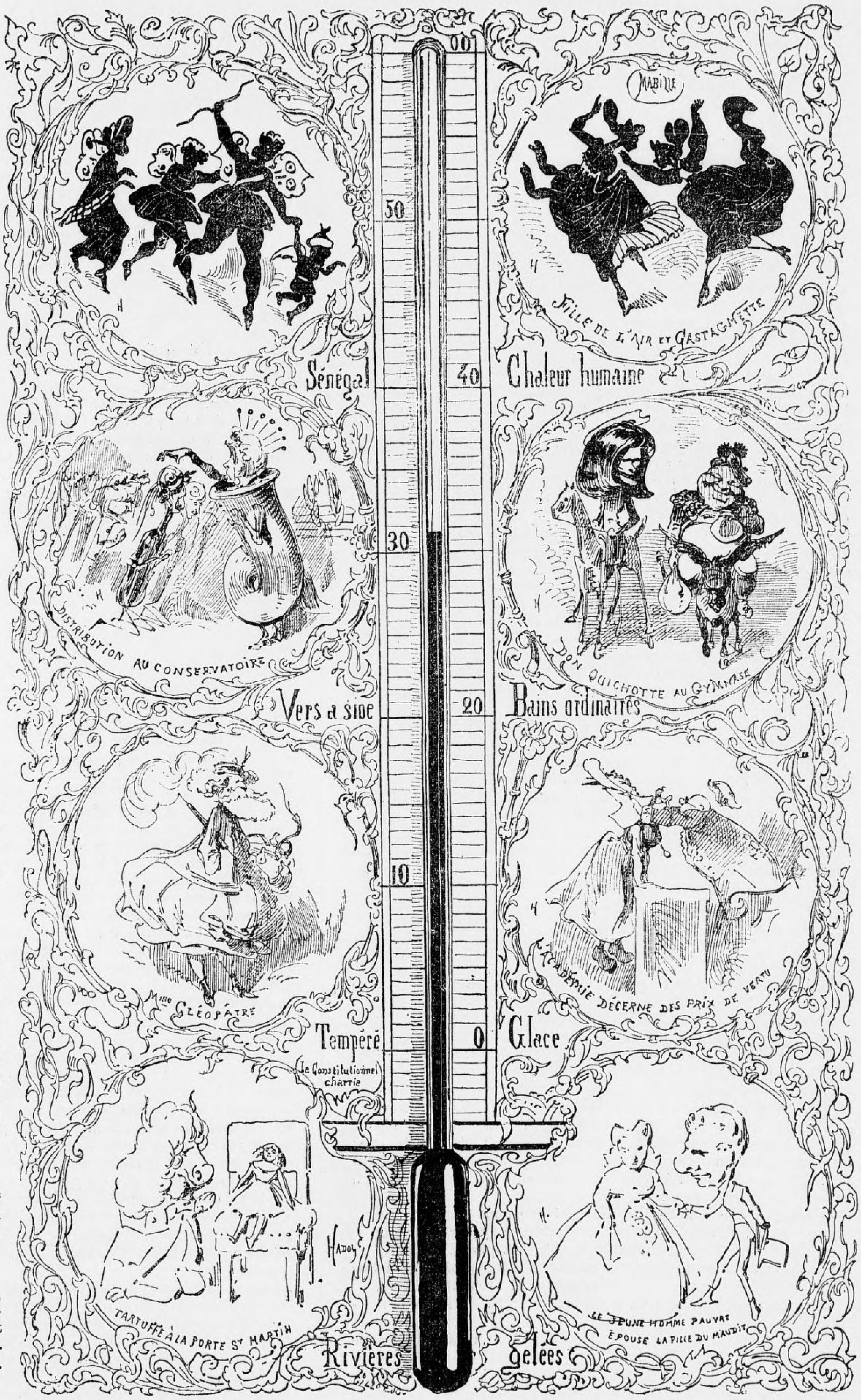
Je n'ai pas besoin de faire observer qu'ici nous sommes en plein théâtre. Voilà le *Gymnase* qui se dérange; C'était hier encore un garçon bien sage, se couchant de bonne heure! Il lui faut aujourd'hui des danseuses espagnoles et les calembredaines *d'Orphee aux Enfers! Schoking!*

CHALEUR HUMAINE

Deux nouvelles étoiles de Mabille : « Hélas! que j'en ai vu danser, des jeunes filles! » comme disait Hugo.

SÉNÉGAL

L'Amour vengé à l'Opéra. Cet amour-là fait décidément prime et pousse le thermomètre parisien à des extrémités déplorables!



ACHILLE ET THERSITE

NOUVELLE (1)

VI

Sur ces entrefaites, le baron reçut la lettre anonyme suivante, qui ne pouvait provenir que de l'amie intime de Mme d'Alfena :

« Que les gens d'esprit sont bêtes! lorsqu'on a su exciter leur » amour-propre ou capter leur tendresse, ils deviennent aveugles. Si » le baron Thersite veut se rendre à une heure et demie dans le pavil- » lon de la serre de l'hôtel d'Alfena, il verra des choses qui pourront » le surprendre. »

Le baron, tremblant de colère et fou d humiliation, se rendit à pied à l hôtel d'Alfena. Il traversa rapi lement les appartements et la serre sans donner l'éveil, ouvrit brusquement la porte du pavillon, et trouva Piliadys seul avec la marquise.

Le baron se précipita sur lui et se mit à le rosser à coups de canne. Celui-ci, rendu humble par sa longue habitude de la domesticité, courba le dos et reçut les premiers coups avec résignation; mais, comme le petit bossu, enhardi par le manque de résistance, redoublait, le bel Achille, se relevant subitement, le saisit par le collet de son habit, et allait le lancer par la fenêtre, quand il reçut, de la main de Mme d'Alfena, un soufflet mieux asséné que tous les coups de canne du baron. Achille s'arrêta tout interdit. Il vit la marquise se pendre à la sonnette et la faire retentir à la briser. Puis, quand tous ses gens furent accourus, elle s'écria d'un air de Lucrèce, en montrant le pallicare :

— Mettez cet insolent à la porte tout de suite, je le chasse; c'est vraiment une audace sans égale! qu'il sorte de l'hôtel à l instant, employez la force.

Les gens ne paraissaient nullement empressés d'entrer en lutte avec le lutteur qui faisait mine de vouloir résister; mais la marquise lança à celui-ci un regard d'intelligence : il sortit de lui même par la grande porte de l'hôtel, comptant bien rentrer la nuit par la petite.

Quand la marquise fut seule avec le baron, elle se jeta dans ses bras en pleurant, et je ne sais ce qu'elle lui raconta avec un million de baisers et de larmes, mais elle sortit de cette explication plus pure et plus aimée que jamais.

Pendant ce temps, le bel Achille, sorti de l'hôtel d'Alfena, s'en allait tranquillement promener jusqu'à Neuilly en fumant des cigarettes. Il revint en suite non moins tranquillement, et arriva à la nuit tombante dans la rue qui donnait sur les derrières de l'hôtel; il se promena de long en large devant la petite porte qui y donnait, croyant à chaque instant la voir s'ouvrir de la main de la marquise.

Mais au bout d'une heure, rien n'avait paru. Le Grec était d'un naturel calme et peu inquiet : il s'étendit en travers de la porte et dormit tout d'un somme jusqu'au lendemain matin.

VII

Madame d'Alfena venait à peine d'ouvrir ses beaux yeux à la lumière voilée de sa chambre, quand on lui dit que le jardinier insistait pour lui parler. Elle se leva en hâte; le bonhomme lui apprit que le terrible pallicare était couché devant la petite porte.

Le baron entendait cette confidence. Évidemment, si cet homme s'était endormi là, c'est qu'il comptait qu'on allait lui ouvrir. La marquise vit que tous les soupçons du baron se réveillaient; or la nuit avait porté conseil à la dame: le baron l'avait prise par son faible, en lui parlant du cinquième payement de l'hôtel qui devait échoir dans huit jours et d'opérations magnifiques qu'il faisait pour elle à la Bourse; et de nouveau l'amour durable et nécessaire l'emportait dans son esprit. Elle dit donc aussitôt avec résolution, et si vite qu'elle rendit au baron toute sa confiance :

— Allez chez le commissaire, dites-lui que nous soupçonnons cet homme de vol, qu'il a été brigand en Macédoine, qu'il rôde autour de ma maison d'une façon inquiétante, et qu'il faut qu'on l'arrête. Allez-y tout de suite, dites qu'on envoie toute une escouade de sergents de ville, car c'est un homme d'une force extraordinaire et il résistera.

Le baron sortit au plus vite, et alla exécuter les ordres de la marquise.

Une heure après, un monsieur très poli, portant un registre sous le bras, réveillait le jeune Grec :

— Que faites-vous ici, mon ami? suivez-moi chez le commissaire.

— Non.

Le monsieur se retira sans insister. Achille se leva, se détira, et jugea à propos de s'éloigner de cette porte impitoyablement close. Il prit à droite dans la direction de la barrière et vit six sergents de ville qui s'avançaient en ligne; il prit alors à gauche, du côté de la place de la Concorde, et vit six autres sergents qui s'avançaient en ligne. Ne pouvant plus éviter la lutte, il s'y prépara sans terreur et continua à marcher au petit pas. Au moment où il arriva contre eux, six mains empoignèrent sa veste brodée, mais en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *amen*, il était dégagé et les six sergents étaient par terre. Il continua à marcher au pas et se trouva devant une seconde ligne d'adversaires formée de six agents en bourgeois et armés de cannes plombées. La vue des cannes excita son ardeur guerrière : une fois qu'il en aurait pris une, il ne craindrait pas trente hommes. Il se précipita donc sur un des agents, lui arracha son bâton et l'envoya, d'un fin coup de pied, rouler à dix pas. Il se retourna alors vers les cinq autres, mais au lieu de trouver des cannes levées sur lui, il vit cinq pistolets braqués contre sa poitrine. Cette vue le calma instantanément; il ne craignait aucune arme blanche, il se sentait toujours sûr d'être plus fort et plus agile que des adversaires qui n'emploieraient contre lui que la force de leurs muscles, mais il avait beau être taillé comme un dieu, il comprenait qu'une petite balle de plomb serait toujours plus pressante et plus agile que lui.

Il devint plus doux qu'un agneau, et se laissa conduire chez le commissaire.

Il fut condamné d'abord à trois mois de prison pour injure, rébellion et sévices contre l'autorité. Quand il eut fait ses trois mois, on lui demanda ses papiers, et, comme il n'en avait pas, on le garda provisoirement en prison, jusqu'à ce qu'on eût pris des renseignements. Ni la légation de Valachie, ni celle de Turquie, ni celle de Grèce ne purent en donner.

Au bout de six mois, on le laissa aller, mais il resta interné à Paris et sous la surveillance de la police.

Il sortit de prison en haillons. Dès les premiers jours, il avait vendu son brillant habit de pallicare au geôlier pour se procurer quelques suppléments à l'ordinaire de la prison

Il allait donc flânant par les rues, à peine vêtu. Il ne portait plus ses longs cheveux noirs, on lui avait réglementairement rasé la tête, à son entrée dans la prison. Aucun des nombreux Parisiens qui se souvenaient de sa bonne mine derrière la voiture de Mme d'Alfena, ne l'auraient reconnu Achille passa la journée à humer l'air de la liberté: il avait un fonds d'insouciance et de niaiserie dans le caractère qui lui permit de s'amuser tout le jour à regarder les boutiques et les passants, sans souci du lendemain; mais l'heure du dîner le rapprocha instinctivement de l'hôtel d'Alfena. Il se mit donc devant la porte des Champs-Élysées; il vit rentrer en voiture le baron et la marquise; bien qu'il se fût mis en vue, celle ci ne le reconnut pas. Il vit ensuite sortir le baron. Les tiraillements d'estomac rendaient Achille bien triste : il n'avait pas mangé depuis le matin, il avait des étourdissements. Vers huit heures, il quitta les Champs-Élysées, s'en alla du côté de la rue, et résolut de passer par dessus le mur du jardin. La marquise était seule, il trouverait moyen de lui parler. Ce quartier est désert; il attendait que les derniers passants se fussent éloignés, quand il vit arriver un petit homme à la tournure juvénile, qui chantonnait une phrase d'opéra, et faisait manœuvrer sa canne d'un air victorieux : il reconnut Delambre; il se cacha sous la porte d'une maison voisine. Le peintre se promena quelque temps devant le pavillon, comme Achille avait fait six mois auparavant quand il avait espéré que l'aimable porte allait s'ouvrir pour lui. Puis Delambre s'approcha d'un bec de gaz situé à quelques pas, regarda sa montre et frappa du pied avec impatience. Comme s'il y eût eu correspondance entre ce choc sur le sol et la porte, celle-ci s'entr'ouvrit aussitôt. Delambre y courut; Achille qui s'était relevé, vit un bras blanc que le peintre porta à ses lèvres; puis celui-ci dit quelques mots qu'il n'entendit pas, mais ces mots étaient sans doute fort spirituels, car la dame se mit à rire aux éclats.

Achille reconnut le rire de la marquise, rire tout particulier qu'elle n'avait pas devant le baron. La porte était déjà refermée.

Achille se mit à pleurer en véritable enfant qu'il était; tout en descendant les quais, il songeait. Plus pour lui de paradis sur terre! la femme et la nappe lui étaient également enlevées. Les vapeurs que la faim lui faisaient monter au cerveau contribuaient à lui faire prendre la vie en dégoût. Il revit dans un éclair tout son passé de domesticité,

(1) Voir les numéros du 9, du 16 et du 23 juillet.

d'emprisonnement, d'humiliations ; il mesura toutes les humiliations, tous les emprisonnements, toutes les fatigues stériles que lui réservaient l'avenir. Il crut se rappeler vaguement une existence antérieure où il était roi et souverain du monde, où les marquises d'Alfena, qui aujourd'hui le mettaient à la porte, où les barons Thersite, qui aujourd'hui lui donnaient des coups de canne, étaient à genoux devant ses ordres et ses caprices. Cette vie présente lui sembla un cauchemar; ce monde mesquin, au milieu duquel il vivait, lui parut un habit aussi ridicule, aussi peu fait à sa taille que les guenilles qui couvraient son corps. Exalté par la faim, le malheur, le souvenir du bonheur et du bien être perdus, il regarda longtemps la Seine couler sous le pont de la Concorde. Contre la rive gauche, des chalands et des trains de bois formaient sur l'eau un plafond vaste et impénétrable. Subitement Achille sauta sur le parapet, et plongea dans le fleuve pour ne plus reparaître.

Le lendemain, on trouva le beau corps d'Achille accroché à la partie inférieure d'un gouvernail. Il fut porté à la Morgue, on l'étendit sur une dalle suintante, lit funèbre qui n'avait rien d'homérique; aucune muse, aucune nymphe des fleaux, ni des airs ne vint déplorer la destruction de cette merveille de beauté; après le delai légal, comme personne n'était venue le réclamer, il fut transporté à un amphitéâtre de dissection.

VIII

Ainsi le pauvre Achille avait terminé sa vie misérable par une mort ignominieuse, dont personne ne se souciait et qui ne fit point couler de larmes.

Longtemps après, comblé d'honneurs et d'années, Thersite termina sa vie glorieuse par une mort plus glorieuse encore. Il mourut dans son cabinet d'administrateur, tant fut grande la quantité de jolies femmes qui vinrent y solliciter des actions, lorsqu'il fonda, au capital de 333 millions, la fameuse compagnie pour le chemin de fer du Soudan. Quand se répandit parmi les humains la nouvelle de ce trépas fatal, l'Europe et l'Afrique s'émurent, les chemins de fer autrichiens baissèrent, l'emprunt lombard monta, les fonds espagnols frémirent sur leur base, quinze coulissiers que sa mort ruinait se brûlèrent la cervelle et lui servirent d'escorte aux enfers. Tous les intérêts groupés autour de cet homme puissant se mirent à pleurer ou à rire convulsivement.

Il fit plusieurs legs qui redoublèrent les regrets de ses contemporains et élevèrent sa perte irréparable à la hauteur d'un deuil public. Cet homme de bien laissa trois cent mille francs aux hôpitaux ; cet homme de goût fonda à l'Académie française un prix de trois mille francs, pour être donné à l'ouvrage le plus propre à exciter la fidélité conjugale et les vertus de famille ; cet amateur éclairé des arts, légua cinquante mille francs à la société des artistes, pour acheter les tableaux des jeunes peintres ayant déjà donné des preuves de talent, et ayant besoin d'être encouragés à poursuivre leurs études.

Paris se souvient encore de la pompe inouïe de ses funérailles, à savoir :

« Un corbillard attelé de six chevaux, avec cinq panaches, barres ornées garniture avec broderie, glands et brides en argent; un écusson avec chiffre brodé; aiguillettes et cheveux poudrés pour les cochers et les postillons; quatorze voitures de deuil, huit hommes de deuil, un officier en manteau, portant les pièces d'honneur.

« Tenture de la porte de la maison mortuaire à quatre candélabres; tenture du portail de l'église; tenture intérieure de ladite église, avec titre en velours frangé, palmes, stalles couvertes et tapis, coussin galonné en argent pour le crucifix.

« Grande messe, diacre, sous-diacre, M. le curé, deux vicaires, dix prêtres, deux chantres, serpent, faux-bourdon.

« Chant dit contre-point avec une volée de cloches à l'entrée et une à la sortie. Luminaire : dix cierges à l'autel et seize autour du corps. »

Il y eut trois discours prononcés sur la tombe du baron Thersite. M. Flotard, banquier à Paris, parla au nom des banquiers et des grandes compagnies; M. Bourchoux, propriétaire dans le département de X., parla au nom du Conseil général. Delambre, parla au nom de la société des artistes.

M. Flotard, loua l'homme de finance et d'industrie; M. Bourchoux, le philanthrope et l'homme d'Etat; Delambre, l'homme de goût et l'homme privé. Il fit un tableau navrant de la douleur de la baronne Thersite, frappée dans son unique affection, et privée du garde constant de tous ses actes.

—

ÉPILOGUE

Et maintenant, pour en revenir à mon point de départ, laissez-moi vous traduire deux passages d'Homère; ils vous montreront dans l'antiquité les rôles d'Achille et de Thersite tout à fait intervertis; dans l'un, vous verrez le mépris des anciens pour la bassesse et la laideur; et dans l'autre, l'admiration enthousiaste qu'ils professaient pour la force et la beauté, jusqu'à leur rendre des honneurs presque divins

Voici d'abord un fragment de la réponse d'Ulysse à Thersite :

« Thersite, parleur infatigable, tout beau discoureur que tu es, tu » vas te taire et ne plus chercher querelle aux rois. J'affirme qu'il » n'y a pas un homme au-dessous de toi parmi tous ceux qui sont » venus sous Ilion avec les Atrides, il ne faut donc pas toujours avoir » à la bouche le nom des rois pour leur dire des injures et t'inquiéter » du retour. Nous ne pouvons pas savoir comment notre entreprise » finira; si nous en sortirons bien ou mal, et te voilà à injurier Agamemnon pour tout ce que lui donnent les héros Danaïens ! Tes discours nous impatientent. Aussi je te déclare, et la chose arrivera » comme je l'annonce, si je te prends encore à dire de pareilles sottises, que la tête d'Ulysse ne soit plus sur mes épaules et que je ne » m'appelle plus le père de Télémaque, si je ne te prends et ne t'arrache tes habits, le manteau et la chemise qui te cache le dos, et si » je ne te renvoie loin de l'assemblée, vers les vaisseaux, pleurant » et meurtri des mauvais coups que tu auras reçus.

« Il dit, et de son sceptre lui frappa le dos et les épaules. L'autre » se tordit et ses larmes s'échappèrent en abondance, une tumeur » sanglante se leva sous le sceptre d'or, il se rassit en tremblant et » jetant un regard hébété, il essuya ses larmes. Les Achéens, malgré » leur douleur se mirent à rire, et chacun disait à son voisin : » Parbleu ! Ulysse a fait déjà bien des choses excellentes, il a donné » bien des sages avis et il a bien marché dans les batailles, mais voilà » le plus grand service qu'il ait rendu aux Argiens, de faire taire cet » insolent bavard. »

Lisez maintenant cette description des funérailles d'Achille :

« Autour de toi, Achille, se tenaient les jeunes filles du vieillard de » la mer, poussant des hurlements lamentables; elles te couvrirent » de vêtements immortels. Et toutes les neuf muses alternaient de leur » belles voix un chant funèbre; tu n'aurais trouvé personne qui ne » pleurât parmi les Argiens, tant nous avait émus la muse harmonieuse. Dix-sept nuits et autant de jours nous t'avons pleuré tous, » dieux immortels et hommes mortels. Le dix-huitième jour nous » te livrâmes au feu, immolant autour de toi de nombreuses brebis » grasses et des vaches au cornes arquées; et tu brûlais dans le vêtement des dieux enduit de beaucoup d'huile et de doux miel. Nombreux autour de bûcher s'élancèrent sous leurs armes les fils des » Achéens, piétons et cavaliers, et il s'éleva un grand tumulte. Mais » quand la flamme t'eut consumé, Achille, dès l'aurore nous recueillîmes tes os blancs avec du vin pur et de l'huile, et ta mère nous » donna une urne d'or à deux anses. C'est là que sont renfermés tes » os blancs, illustre Achille, avec ceux de Patrocle... Et ensuite nous » tous, l'armée sacrée des Argiens guerriers, nous avons élevé une » grande et glorieuse tombe sur la pointe du rivage près du large Hélespont, pour qu'elle fut aperçue de loin en mer par les hommes » qui vivent maintenant et ceux qui naîtront dans l'avenir... Ainsi, » même après la mort, ton nom n'a pas péri, mais toujours, Achille, » ta grande gloire sera célébrée parmi les hommes. »

ÉMILE L.

OBSERVATIONS

Pourquoi nous faire si bons quand personne n'y croit? mieux vaut être franchement de l'espèce humaine.

—

Est-ce la présomption des hommes ou la ruse des femmes, qui, dans le langage des amants, a introduit le mot conquête?

ALFRED B.

MÉMOIRES D'UNE BICHE ANGLAISE



CHEZ ELLE.

(Un boudoir dans un hôtel des Champs-Élysées. — Vague odeur de cigare.)

QUILLETTE,
ANNIE.

QUILLETTE (entrant). — Ah! ma chère petite Annie, un verre de champagne, de vin du Rhin, de kirsch, de soda, de tout ce que tu voudras, pourvu que ça soit glacé, n'est-ce pas?

ANNIE. — Tiens, Quillette, bois.

QUILLETTE (lui appliquant un soufflet). — La première fois que tu m'appelleras Quillette, je renouvellerai, comme à l'Eldorado. Je ne veux pas que l'on m'appelle Quillette quand le soleil est levé; après souper, tant que tu voudras. Voici ce qui m'arrive : on vient de publier mes *Mémoires* à Londres et de les traduire à Paris.

ANNIE. — Quelle veine! Te voilà lancée dans la littérature. Tu n'as pas à te plaindre.

QUILLETTE. — Si, de mon libraire, qui ne me paie pas plus cher que Dickens... Enfin, c'est ainsi.

ANNIE. — Mais conte-moi donc ton histoire?

QUILLETTE. — Le temps de brûler ma cigarette... En sortant d'un cabaret de Liverpool, j'arrive à Londres avec un certain Trévellian. Ah! chère, quel homme amusant, excentrique, beau, spirituel, froid comme un glaçon fricassé dans de la neige, et faisant mouche à cent pas dans l'œil d'un taureau, aux arènes de Biarritz.

ANNIE. — Charmant, en vérité, tout à fait charmant. Pourquoi as-tu quitté ce gentleman?



AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR OU DE SA CUISINIÈRE?



A ARGIL'S ROOM.

QUILLETTE. — C'est lui, le sauvage! Il m'avait baptisée du nom de *Quillette*; je lui ai jeté un verre à la figure, tu comprends? *C'est une femme de génie*, dit-il alors à Manning. Le lendemain, envolés les petits oiseaux.

ANNIE. — Quel drôle de pistolet!

QUILLETTE. — Un pistolet anglais, ma chère, revolver à six coups. Comme il était drôle, il fallait l'entendre : « Quillette, tu » es la Marguerite de Faust, viens » ici que je t'effeuille... Quillette, » tu es une belle jument anglaise, fais voir ta bouche... » Quillette, tu es un bloc de marbre, je vais te mettre au point... » Quillette, te voilà dans mon atelier, suppose que je sois Pygmalion, » et toi la Vénus de Milo avec des bras, beaux bras... » Enfin, il était parti. Je vais le soir à *Argile's Room* : Un monsieur m'invite, une dame se fâche, je lui envoie un coup de poing dans l'œil, le coup droit de Trévaillan, qui m'avait appris aussi les principes des arts plastiques.



GARE LES QUILLES.



CADEAUX ANGLAIS, « un manchon, des navets, un cercueil et un hérisson. »

Là, je rencontre un joli officier qui m'emmène au camp et qui m'apprend les grandes manœuvres la charge en douze temps et l'exercice à feu. Un jour, il se mêle de m'appeler Quillette, je lui casse une bouteille de champagne sur la tête, naturellement. La veuve Cliquot ne s'en fâchera pas.

ANNIE. — !!!

QUILLETTE. — Il est possible que je ne sache pas l'orthographe; mais, quand je parle, on m'écoute, et je distribue les giffles, les coups de poing, à droite, à gauche, les verres, en veux-tu, les bouteilles, en voilà! C'est la ponctuation dans mes mémoires.

... Tiens, regarde, j'en ai des ampoules aux mains. Après l'officier, je me coiffe d'un avocat, je le giffle et le quitte. Je passe à un membre de la Chambre des communes. Figure-toi que cet animal-là était fou. Il m'apporte un matin un manchon, des navets, un hérison vivant, des oranges et un cercueil... Une heure après, il se suicide en faisant de la photographie dans ma cuisine. Je m'amourache d'un médecin. Je veux l'épouser, il refuse. *Chose*, le marchand de chevaux, me lance sur un cheval trop haut du train de derrière qui m'emporte à Hyde-Park. Le duc des îles Sorlingues sauve la vie à cette rosse, comme Antony. Il m'aime. Je le force à me présenter à sa mère. Je chasse au renard, je décoiffe une marquise, je mène une vie de bâton de chaise. Mon carabin revient, il veut m'épouser, je le giffle et le chasse. Il se tue sur mon carré. Le duc le trouve roulé en tas dans l'escalier... Comme c'est désagréable ces choses-là? Dans ce temps-là, je recevais la visite du marquis de Villemer qui venait me lire des chapitres du *Sopha* de M. Crébillon le fils. Le duc nous trouve en conversation primitive:



A HYDE PARK.

« Madame, me dit-il, les hom-
» mes servent les femmes à ge-
» noux; quand ils se relèvent
» sur leurs pieds, ils s'en vont. »

La phrase est de Thackeray.

Enfin le marquis de Villemer abandonne sa femme et son île; nous partons pour Paris, il se présente à l'Odéon, et me voilà.



A BIARRITZ.

ANNIE. — Et tes *Mémoires* ont du succès?

QUILLETTE. — Oui, parcequ'ils sont un peu plus corsés que leur littérature de cocottes en papier. Est-ce que tu ne trouves pas que les vitrines des libraires français finissaient par ressembler à des magasins de parfumerie?...

X.



QU'ELLE Y RESTE.

LE PRÊTRE MARIÉ ET ANNOTÉ

PAR BARBEY D'AUREVILLY, GRANDGUILLOT ET COMPAGNIE



« C'est l Pays qui m'a donné le jour. »

PRÉFACE

« Mon cher Barbey, j'achève la » lecture de votre roman; mais, franchement, je ne « puis le laisser passer sans protestation, à cause du » renouvellement » d'octobre. C'est un » chef-d'œuvre que » j'admire, mais » c'est un acte politique que j'annoterai. A partir de ce moment, je vous » emboîte le pas. Une, deux, trois... En avant, » la petite classe!

» GRANDGUILLOT. »

« Mon cher directeur, c'est vous qui êtes » Grandguillot, berger de votre troupeau d'abonnés. Respectez ma copie, s'il vous plaît, » et que vos commentaires ne soient pas » intercalés dans le texte. Je ne tiens pas » à voir confondu le mélange amphigourique de vos annotations bourbeuses avec » les eaux limpides de mon vitriol littéraire » concentré, au confluent de nos systèmes » philosophiques, avec lesquels je vous tends » la main par-dessus nos différences d'opinions.

» J.-B. D'AUREVILLY. »

C'est ainsi que les avocats s'en vont tranquillement déjeuner ensemble, après s'être roulés réciproquement comme des tigres dans les flots de la poussière des arènes judiciaires.

(*Note du rédacteur.*)



LE HÉROS

« Ce n'était pas précisément un joli garçon, mais... »

QUATRIÈME FEUILLETON.

Nous citons *textuellement* ce passage, qui est le portrait du héros du livre :

« Il était laid et » il aurait été vulgaire, sans l'*ombre majestueuse* » *de toute une forêt de pensées* » qui semblaient » ombrager et *offusquer son grand front, coupé comme* » *un dôme*. Il était haut de taille, vaste d'épaules, doué d'une vigueur physique inférieure à celle de ses frères (des Goliaths!), mais assez redoutable encore pour » qu'il pût, sans appeler à son aide, relever » une charrette versée sur la route et la replacer droit dans l'ornière; mais *ses épaules*, » UN PEU VOUTÉES, *touchaient ses oreilles*, et » il n'était pas *fait au tour*, comme dit » l'expression proverbiale, mais à la hache; » dégrossi à grands coups, inachevé.

» Il avait les bras longs comme Rob-Roy, » et comme lui, *il eût pu, sans se baisser*, » *renouer sa jarretière*. C'était vraiment » plutôt *un énorme orang-outang* qu'un » homme. Il en avait les larges oreilles, la » nuque fortement animale, les pommettes » saillantes, les mains velues, le rictus, l'aspect noir et cynique, mais son œil et ses » sourcils, dignes d'un Jupiter Olympien, » le vengeaient et disaient en traits de » flamme, que le satyre, dans sa peau de » bête, avait l'intelligence d'un dieu. »



Du reste, un homme très-fort qui d'un revers de main applatit un cavalier contre un mur.

NOTES.

Permettez, cher ami, on ne reçoit pas les orangs-outangs au séminaire.

(G.)

PREMIER FEUILLETON



Pas d'annotation. Monsieur B. d'Aurevilly marche comme sur des roulettes.

DEUXIÈME FEUILLETON.

... « *Ce curé défroqué, qui venait d'escalader le cadavre de sa mère, était dans le vrai. Tout le monde est de cet avis.* »

NOTE.

Cher ami, je me contente de vous souligner. Je n'ai pas le temps de vous annoter, je pars ce soir à la campagne pour deux jours. Ne cassez rien, n'est-ce pas?

(*Grandguillot.*)

TROISIÈME FEUILLETON.

« *Ce misérable renégat, cet apostat a les sympathies de mon ami Grandguillot. Pendant qu'il est à la campagne, je vais lui dire son fait...* »

(*M. Barbey dAurevilly double l'étape*)



NOTE.

Chers lecteurs, je n'avais pas lu cette épreuve, attendez-moi!

(*Grandguillot.*)

Bah! publiez donc voir un peu la photographie de M. Renan.

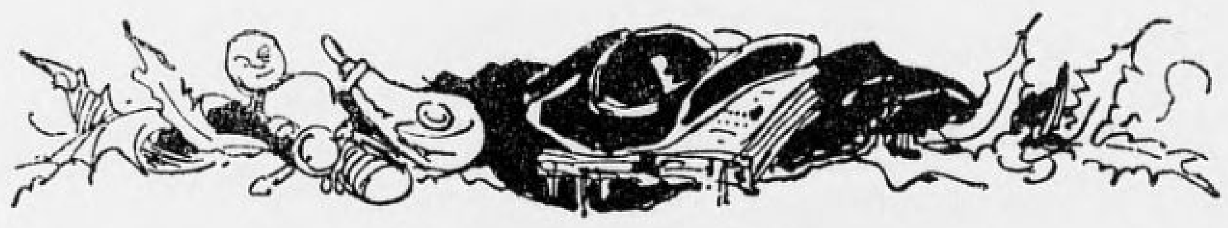
(J. B. D'A.)

Permettez. Votre curé ne serait même pas reçu au conseil de révision.

(G.)

Vous êtes bien de la garde nationale, vous.

(J. B. D'A.)



Permettez. Il est inadmissible, du moins pour le lecteur du *Pays*, qu'un amoureux s'appelle *Ti la la ou*, et une amoureuse *Calixte*.

(G.)

Pourquoi ça? Ces noms-là sont doux comme une flûte. Est-ce que ça ne va pas finir?

(J. B. D'A.)

Permettez, au lieu de lui suspendre au cou la *croix de sa mère*, vous la lui imprimez sur le front, marquée en rouge feu, avec la *fleur de lys* de messire Satanas. M. D'Ennery ne sera pas content de voir une application nouvelle de la *croix de sa mère*, dont il n'est pas l'inventeur. Pour dissimuler cette croix, légèrement entachée de ridicule, vous placez un bandeau de velours ponceau sur le front de votre mademoiselle Calixte.

(G.)

Cela ne vous regarde pas. Vous parlez comme M. Havin, et vous interrompez comme M. Glais-Bizoin.

(J. B. D'A.)

Permettez-moi, messieurs, de vous soumettre à mon tour une réflexion : J'aurais publié les annotations en feuilleton, et le roman en renvois.

(*Le critique blond de* LA VIE PARISIENNE.)

—

Les lecteurs de la *Vie Parisienne* sont priés de considérer cette opinion du rédacteur comme toute personnelle.

(*Le directeur-gérant responsable.*)

Je brise ma plume.

(*Le critique blond.*)

—

Je taille mon crayon.

(*Le dessinateur.*)

—

Plus il y a de dessins, moins il y a de composition.

(*Le compositeur.*)

—

Et moins d'épreuves à corriger.

(*Le correcteur.*)

—

M. Grandguillot est politique, — on cite M. Grandguillot, donc, je vais aller en prison.

(*L'imprimeur.*)

—

Vous serez en bonne compagnie.

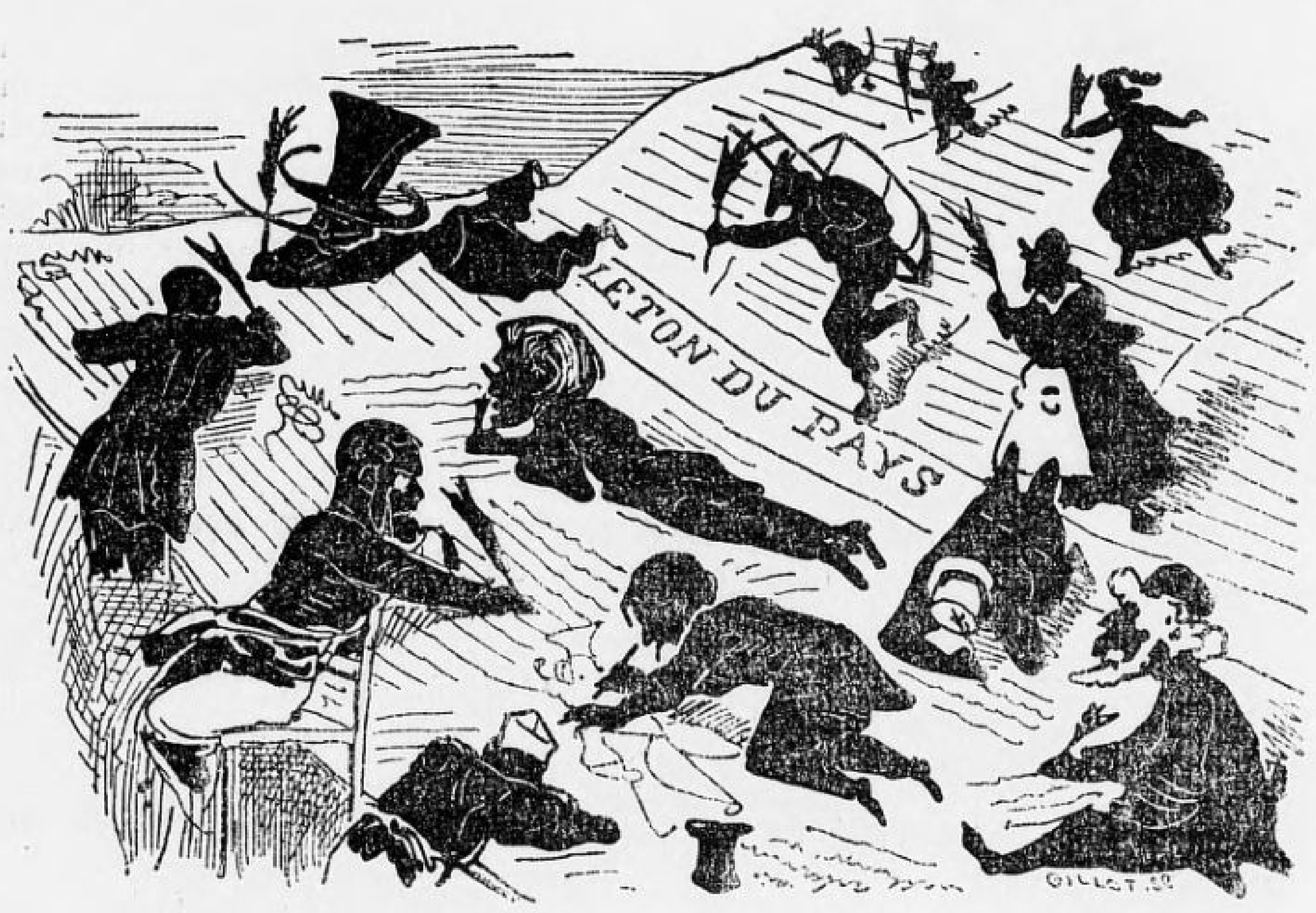
(*Le directeur-gérant responsable.*)

Où diable ai-je mis mes ciseaux? Ils étaient là tout à l'heure.

(*Dame censure.*)

Quel gachis!

(*Les lecteurs.*)



LE PRIX MONTYON

—

« L'homme qui, passant ses nuits au jeu ou à la
» la Maison-d'Or, voit nécessairement lever l'aurore
» et les balayeurs, cet homme, Messieurs, est-il
» vertueux? »

(*Discours de* M. DE BROGLIE.)

La vertu récompensée me fait toujours rire. J'admire ces originaux qui lèguent leur fortune à une ménagerie, comme vous avez pu le voir dans les journaux de ces derniers temps, mais je professe un culte pour ces bienfaiteurs de l'humanité qui, après avoir vu le rideau retomber sur la farce humaine, fondent des prix pour l'amélioration des races vertueuses.

J'allais autrefois à l'Académie, et je prenais au sérieux cette cérémonie. Mais aujourd'hui, riche de la perte de mes illusions, la rude expérience des hommes et des choses... et des femmes, m'a depuis longtemps appris que le sol de Nanterre n'est pas, comme les sables de la mer, mêlé de coquillages, et que les *prix de vertu* me paraissent un prétexte merveilleux à des discours littérairement académiques et souverainement ennuyeux.

N'est-ce pas une excellente plaisanterie que de proclamer, en plein Institut, des aphorismes comme celui-ci :

« N'accusons pas le siècle et ne désespérons pas de l'humanité; » nous avons jeté le filet au milieu d'une population de 38 millions » d'âmes, et nous avons pêché vingt honnêtes gens! »

Vingt honnêtes gens en France, c'est peut-être beaucoup dire?...

Si de tels résultats prouvaient quelque chose, c'est qu'il faut deux millions d'individu, pour former un lauréat. Comme cela repose le cœur, n'est-ce pas?... La statistique me fait parfois rêver.

Je ne puis résister au plaisir de donner ici quelques extraits du règlement officiel sur les prix de vertu :

PRIX MONTYON POUR L'ANNÉE 1865

PRIX DE VERTU

Ce prix est distribué annuellement par l'Académie; tous les départements de la France sont admis à concourir; il peut être donné intégralement, ou partagé en plusieurs prix et en un certain nombre de médailles ou récompenses. L'Académie fixe, lors du jugement du concours, la somme qui sera allouée à chacune des actions qui ont mérité d'être distinguées par elle.

Ces sommes sont payables au secrétariat de l'Institut; les personnes doivent se présenter elles-mêmes, ou se faire représenter par un fondé de pouvoirs muni d'un titre notarié.

Les demandes d'admission au concours des prix de vertu sont faites notamment par les autorités du lieu où réside la personne présentée.

On adresse un mémoire très détaillé de l'action ou des actions vertueuses; on a soin d'indiquer les nom, prénoms, lieu de naissance, âge de la personne présentée, l'époque et la durée de l'action, qui doit s'être prolongée jusque dans le cours des deux années précédentes, le nom et le domicile des personnes qui en ont été l'objet.

Qu'en pensez vous?

J'ai bien étudié ce chef-d'œuvre, qui renferme le catalogue de toutes les vertus, je n'y vois pas la Modestie. Eh! si vous voulez que j'admire vos lauréats, Messieurs de l'Académie, ne les payez pas!

Pour moi qui n'aurai jamais *le prix Montyon*, ni vous non plus, cruelle Cydalise, la première fois que je vous rencontrerai, je vous dirai le syllogisme des écoles :

« Il faut aimer ce qui nous rend heureux :
» Donc, Madame, je ne puis aimer la vertu. »

J.

CHOSES ET AUTRES

Le *Siècle* publie un roman, dont l'auteur se demande avec une fiévreuse indignation à quoi peuvent servir les moines? Ces derniers répondent sur un tas d'affiches jaunes, bleues, vertes..... Chartreuse par-ci, Trapistine par-là. Aujourd'hui ce sont les Bénédictins de Fécamp qui viennent d'inventer une nouvelle liqueur. De savants qu'ils étaient autrefois, les bons pères se font liquoristes. Et l'on dit que ces gens-là ne marchent pas avec leur siècle!

—

Les deux églises du boulevard Malesherbes et de la rue Saint-Lazare ont été commencées à peu près en même temps que le nouvel Opéra. Les voilà presque terminées, tandis que ce dernier sort à peine des fondations. Comme c'est bien nous : une église, c'est peu de chose, et l'on va vite... mais un théâtre demande du soin.

—

On signale l'apparition de deux étoiles : l'une au théâtre du Palais-Royal, l'autre au Jardin Mabille, Honorine et Castagnette; ces deux étoiles seraient du sexe féminin. On ignore encore si ces astres sont errants ou fixes. L'Observatoire étudie.

—

Le *Constitutionnel* ne veut plus de M. de Sainte-Beuve; mais l'Académie veut bien de M. de la Guerronnière. Il y a compensation.

—

A Londres, les policemen ont changé leur costume. Ils portent maintenant un casque et une tunique. La tunique, c'est une affaire de goût. Ceux qui rient de leur casque me paraissent ignorer ce que c'est qu'un policemen. Un policemen est un être créé et mis au monde pour porter un bâton et en recevoir des coups. Il est donc naturel qu'il se protége le front.

—

L'Académie française descend des hauteurs sereines où jusqu'à présent elle s'est tenue. Ces vieux enfants terribles, dans une séance intime, ont applaudi une fable inédite de M. Viennet sur la question danoise.

Voici les derniers vers de cette fable :

Le chien courant, l'oreille plate,
Mais le front haut comme devant,
Jette, en gagnant son lit, ces paroles au vent :
— Il a tort, le mouton, de tenir à sa patte!
Mais si les loups vont jusqu'à l'homoplate!
S'ils menacent la tête! Oh! pour lors!..... A ces mots
Le ciel, la terre et leurs échos
Répondent à ce qu'il veut dire
Par un immense éclat de rire!

—

Le *Cocott'-club* a commencé à fonctionner. Il a commandé un certain nombre de mirlitons; MM. Feuillet et Ponsard rédigeront les devises.

—

La question de l'Ecole des Beaux-Arts revient sur l'eau, et l'Académie prépare une sortie sérieuse. M. Ingres devrait, assure-t-on, prendre la parole au Sénat sur cette grave question. On se demande s'il lira son discours ou s'il l'improvisera. Moi j'espère qu'il l'improvisera. Il paraît qu'il a un débit superbe, contenu mais puissant. Dans le corps du discours, il proposerait d'exclure des expositions annuelles tous les tableaux de genre et tous les paysages comme lui étant particulièrement désagréables; puis dans une péroraison touchante, il lancerait quelques mots sur *la ligne* considérée au point de vue gouvernemental. Il paraît que ces quelques mots de la fin sont autant de petits bijoux.

—

Si respectueusement dévoués que nous soyons à la cause du clergé, nous devons regretter qu'on n'exécute pas les miracles avec plus de soin. — Dans tout ce qui touche à la foi, il faut de la finesse et du tact. — Voici le fait récent à l'occasion duquel nous émettons ce regret :

Un débat assez grave était survenu entre le clergé et la fabrique de Saint-Omer. L'un voulait changer la statue de *la Vierge aux Miracles*, l'autre voulait la conserver. La question a été tranchée de la façon suivante : On trouva un matin dans la main de l'Enfant-Jésus porté par la Vierge aux Miracles une lettre ainsi conçue : ***Ma mère et moi, nous ne voulons pas nous en aller.***

Bien entendu, on a obéi. — Le fonds, l'idée, l'intention sont excellentes et respectables, à coup sûr, mais pourquoi ne pas soigner l'exécution, et avoir oublié un timbre-poste sur l'enveloppe?

—

Pour finir, une bêtise sans queue ni tête sur

LE NEZ DE BRESSANT

Quelqu'un qui, par sa position officielle, est d'ordinaire bien informé, m'assurait hier au soir chez la duchesse K. de P., rue Saint-Honoré, m'assurait, dis-je, que... j'hésite à le dire, ma parole d'honneur, tant la chose me paraît singulière, étrange, impossible, au premier moment. Après tout, cela est possible. Malheureusement la chose une fois connue, avec cette liberté de théâtres, il va y avoir des jaloux, on lui prendra ses rôles... on ne sait pas où cela peut s'arrêter.

— Au moins peut-on savoir?...

— Mon Dieu, voici le fait. Je vous le donne comme une nouveauté. On le sait d'avant-hier par son médecin, qui, à l'article de la mort, s'en est confessé. Il se considérait comme complice de supercherie vis-à-vis du public. Supercherie est bien fort, mais enfin il est certain qu'il y avait une intention indélicate là-dedans. Bref... vous n'êtes pas sans savoir que M. Bressant doit une partie de ses succès à son nez, ce nez blanc, expressif, sensible, touchant ; ce nez qui savait trouver des larmes et semblait vous regarder de ses grands beaux yeux noirs dans les moments pathétiques; ce beau nez d'une si belle structure, qu'on ou bliait, en le voyant, son volume. Il était grand et gros, mais pour le sentiment et la distinction, il ne craignait pas un nez en France. Je l'ai suivi longtemps au bout de ma lorgnette, il était surprenant, intelligent comme une grande personne... eh bien...

— Est-ce qu'il l'aurait perdu ?... Mon Dieu ! qu'est-ce vous me dites-là ?

— Perdu ! Ce nez, puisqu'il faut tout vous dire, n'a jamais existé. Il était faux !

— Ah ! les bras m'en tombent !

—

En y réfléchissant, c'est une chose affreuse ! Car enfin sans son grand nez M. Bressant n'est plus M. Bressant...., sociétaire premier jeune premier du premier théâtre de l'Europe. Dame ! c'est à la lettre, ôtez-lui son nez et vous n'avez plus qu'un petit M. Bressant inconnu... c'est une réputation à refaire.

— D'autant plus qu'il serait méconnaissable. Son vrai nez, celui qu'il tient de la nature n'occupant pas le quart de celui qu'on lui connaît. C'est un tout petit nez pointu et retroussé, très-pâle et assez chétif; cela se comprend, un nez qui ne prenait jamais l'air, qui étouffait sous le gros imposteur.

— Mais l'a-t-on vu au moins, le petit pointu, le vrai, le chétif?

— Deux personnes seulement l'ont entrevu : M. le préfet de police et M. Ingres, qui en aurait fait à la hâte un croquis... un de ces croquis... il n'y a qu'un trait, vous savez; mais ça vous a un caractère...

— Enfin, ce croquis est bien ?

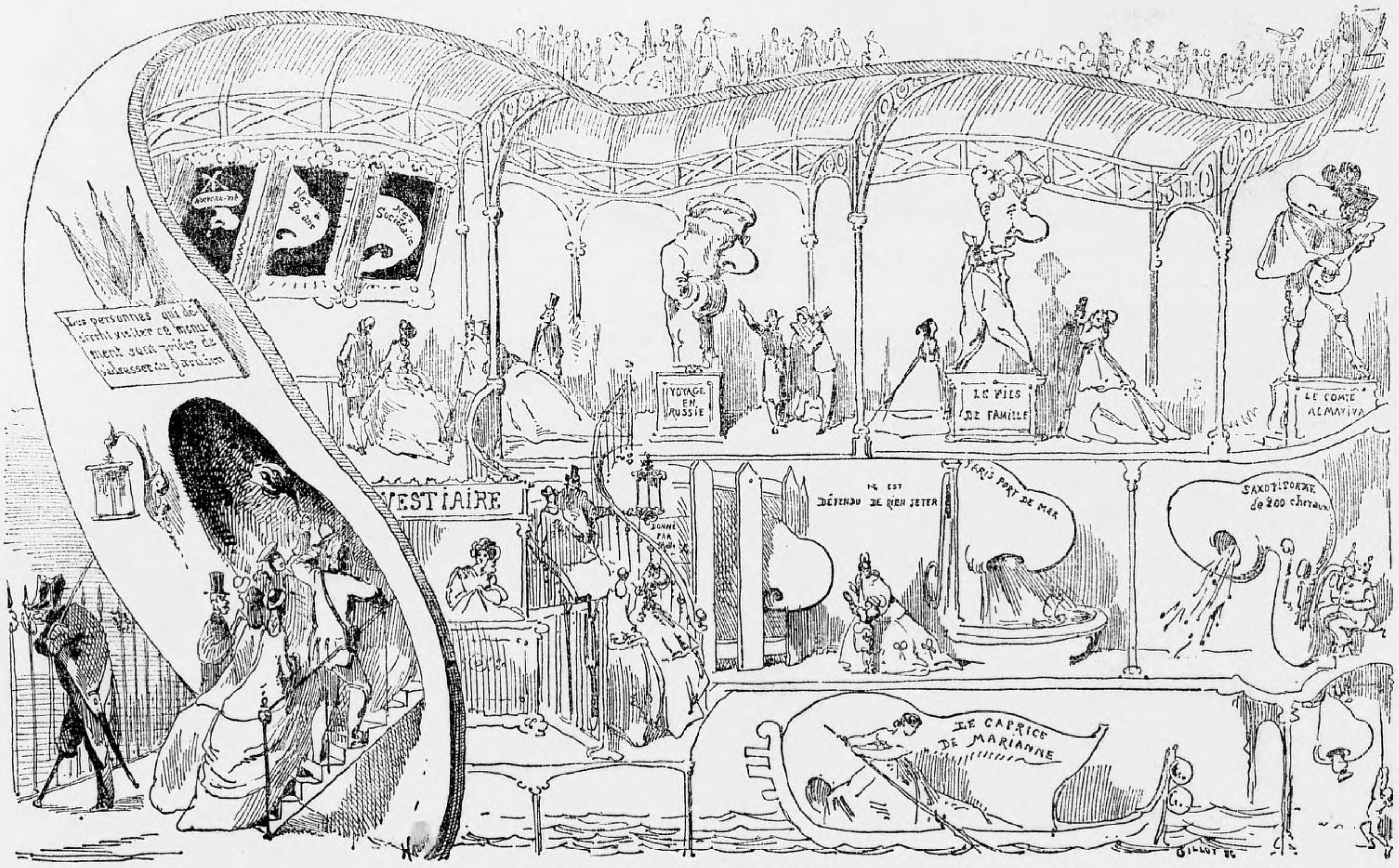
— C'est ce que M. Ingres a fait de mieux de beaucoup. Le fait est que la position de M. Bressant devient insoutenable. Continuer de se montrer en public avec son ancien nez, c'est narguer l'opinion ; il le sent très-bien et garde la chambre. D'autre part, se laisser voir avec son véritable petit nez, pointu, chétif, c'est perdre le fruit de beaucoup d'années de labeur, c'est recommencer sa carrière, c'est perdre ce bel organe de la gorge que vous savez, et qu'il obtenait en ralentissant la course du volant qui obéit à la grande roue du système Carcel. Que voulez-vous qu'il fasse maintenant, ce pauvre M. Bressant.

— Oh ! mais, c'est une indignité de la part de son médecin !

— Une indignité ; mais que voulez-vous, le médecin est mort; lui faire un procès n'avancerait pas à grand' chose.

Il va sans dire que je raconte sous toute réserve cette conversation que j'eus hier au soir. Si ce qu'on m'a dit est vrai en tous points, c'est affreux. Mais est-ce bien vrai ?

X.



L'ancien nez de Bressant, plan, coupe et élévation.

UNE REPRÉSENTATION AU CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE

Au bénéfice de M. J. MIRÈS.



DEVANT LE CIRQUE

— Tout ce monde va voir sans doute Léotard?

— Plus fort que cela, mon cher, un lutteur qui va faire pleurer des actionnaires.



— Au fond, il demande pourtant une chose bien simple! *le droit au travail!*

— Quand il fait si bon se reposer.



LE SISIPHE MODERNE

Toutes ces mains qui l'applaudissent finiront bien par l'aider à mettre son rocher en terrain sûr.



— Viens-tu au Cirque?

— Je ne suis pas actionnaire.

— Viens toujours, ça donne une fière envie de l'être.



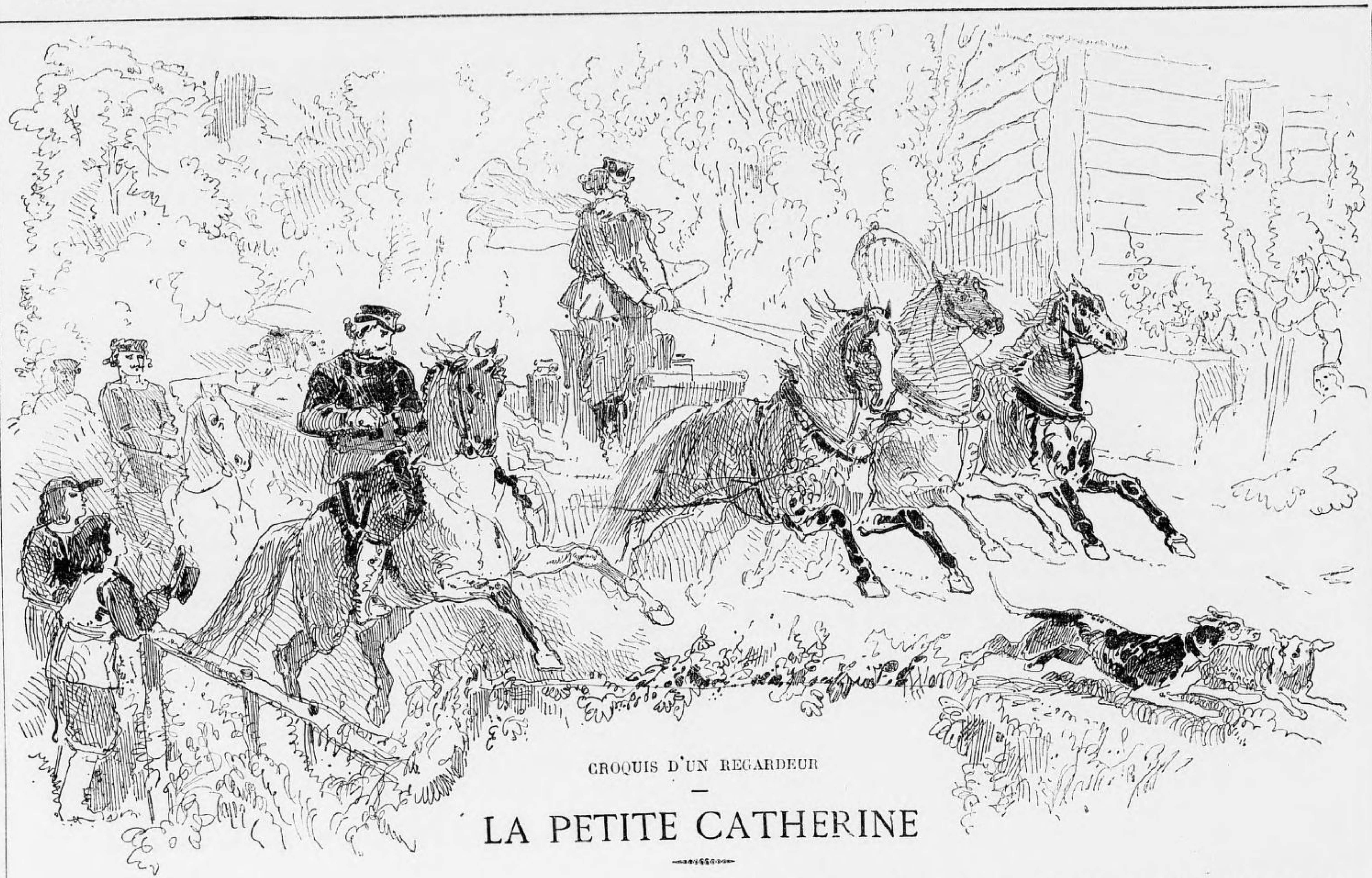
— Un rude travailleur tout d' même.



Toutes ces entreprises financières viennent de nouveau apporter les clefs de leurs caisses à leur fondateur, mais la confiance publique lui a déjà rendu son *passe-partout.*

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



CROQUIS D'UN REGARDEUR

LA PETITE CATHERINE

I

Je l'avais rencontrée bien souvent chez le prince de..., et elle fut, pendant tout un hiver, la reine des fêtes de Pétersbourg.

Elle était belle, mais comme le sont les Russes d'origine, elle conservait sur son visage quelque chose de son ancêtre le compagnon de Genghis-Khan. Le teint blanc comme neige, et rose comme une aurore boréale; la chevelure, épaisse et longue à s'en faire un manteau, était blonde comme du lin légèrement brûlé; le front large et bas, le visage développé aux pommettes, le nez court, mais bien fait, quoique terminé par des plans un peu carrés; le menton net, bien accusé et à fossette; mais les deux choses remarquables étaient l'œil et la bouche.

Oh! cette bouche! je la vois toujours, et j'irais en Orient pour en chercher la description! Rien de suave, rien de céleste comme ces deux petites lèvres adorables, laissant scintiller des dents d'enfant. L'œil était noir, signe d'aristocratie chez les races blondes. C'était grâce à une longue frange de cils que la dureté en était voilée. Cependant il en jaillissait par moments un éclair qui donnait froid aux os.

Elle était élancée, et sa robe, toujours décolletée, caressait des formes de cariatide; ses bras nus étaient splendides, mais, quand on valsait avec elle, leur contact avait je ne sais quelle rigidité de marbre.

Le comte, son mari, depuis dix ou douze ans, soignait en Italie une goutte diplomatique. Pendant une trentaine d'années, il avait mis un estomac de fer à la disposition de toutes les questions européennes et asiatiques. — Les questions avaient résisté, mais l'estomac avait crié merci! en sorte que ce vétéran de la fourchette internationale, après avoir vu chacune de ses indigestions payée d'une décoration, avait obtenu de son gracieux souverain l'autorisation de demander à la chaude mer de Naples un soulagement aux blessures reçues à son service.

Elle chaperonnait son veuvage anticipé d'une sorte de tante maternelle qui en était encore au turban de Mme de Staël et à la robe lamée d'or du temps de Paul Ier. Cette pauvre vieille, fourbue par les soirées, dormait tout le jour et ne s'habillait que pour aller sommeiller encore dans les fêtes éternelles où la traînait sa terrible nièce.

Je connaissais un garçon d'esprit, d'une trentaine d'années, qu'on lui avait donné pour amant, et qui, avec le tact d'un homme du monde et surtout d'un Russe homme du monde, en riait et n'avouait rien. — Un, jour, à la fin de l'hiver, que je la regardais avec attention, sautant je ne sais quelle danse au bras d'un tout petit officier d'artillerie à la moustache cirée et à l'œil vainqueur, il vint se placer à côté de moi.

— Ah ça! deviendriez-vous amoureux de la belle Macha? (1) Eh! eh! mon cher, vous auriez des chances. Cependant la place est prise par ce petit garçon qui danse avec elle; mais tranquillisez-vous, il n'y en a pas pour trois semaines; il n'y a rien dans cet uniforme gonflé d'outrecuidance et de niaiserie, et dès qu'elle s'en apercevra elle vous le jettera à la porte.

— Seriez-vous atteint de jalousie rétrospective?

— Ah! mon ami, on vous a fait aussi ces contes bleus; laissons dire les mauvaises langues, et pour vous faire voir qu'il n'en est rien, je vais vous présenter : elle n'a pas un ami qui ne vienne de moi.

Dès que la musique cessa, nous nous approchâmes d'elle en fendant la foule des courtisans.

— Chère Marie Vasilewna, dit-il, permettez que je vous recommande (2) mon excellent ami M. X... qui désire s'inscrire pour une mazurka.

— Je vous prie, me dit-elle, en m'indiquant de la main une place vide à ses côtés. Elle avait cet organe charmant et un peu voilé des pays froids, et elle causa seule avec moi jusqu'au moment où l'orchestre préluda. Ce n'était pas mon tour, je m'éloignai.

(1) Diminutif de Marie.
(2) En Russie on dit recommander et on donne toujours le prénom avec celui du père: Marie Vasileswna, — Marie, fille de Basile.

— Eh bien, me dit Ivan Ivanowich, mon ami, elle est charmante, n'est-ce pas? et libérale... Oh! le libéralisme incarné: elle sait Pouschkine, Lermontoff, Gogol, Tourgueneff par cœur et *proh pudor!* pour une Russe, elle a lu Custine.

Le fait est que j'étais émerveillé, et je ne décessai pas sur son compte jusqu'au moment où la deuxième mazurka vint m'appeler auprès d'elle. Le petit artilleur me lançait de son coin des coups d'œil rayés, et, à la fin de la soirée, j'étais invité à venir la voir dans ses terres dans le gouvernement de... où elle passerait l'été.

— Bon, me dit mon ami, dans quinze jours je vous emmène chez moi. Je suis son voisin; je vous ferai voir ses villages avant que vous ne soyez tout à fait sous le charme. Chez nous, pour juger le maître, il faut d'abord connaître le paysan.

II.

Ivan Ivanowich me fit visiter ses propriétés. C'était un homme de progrès, qui consacrait une assez belle fortune à faire pénétrer chez lui tout ce qui pouvait améliorer la terre et le serf. Il ne se fiait pas à son stavoska (sorte de maire) et entrait chez le dernier moujick demander une tasse de thé et causer des affaires.

— Voyez-vous, me disait-il, à Pétersbourg, nous sommes tous Français, Allemands, Anglais... que sais-je? et au bout de six ou huit mois de cette vie factice, nous avons besoin de nous retremper dans notre vraie nationalité, de reprendre un bain dans la mère patrie, dans cette bonne Russie qui, malgré tout, vaut mieux que sa réputation.

Un matin, vers cinq heures, il entra dans ma chambre.

— Allons, me dit-il, paresseux, debout! La droschka est attelée et je vais vous conduire dans l'empire de la petite Catherine : — c'est un surnom de tête à tête que je donne à la belle Marie Vasilewna.— Vous devinerez pourquoi.

Nous traversâmes quelques villages assez proprement tenus. — A chaque instant, sur la route, nous dépassions des troupes de moujicks marchant en rang comme des soldats et conduits par l'*ancien*. — Sur notre passage ils se découvraient respectueusement.

— Où allez-vous donc, mes enfants? s'écriait mon hôte.

— Ah! mon père, c'est aujourd'hui qu'arrive la Barina, et nous allons présenter nos respects!

— Bon! bon! bonne route, et voilà pour boire.

Il jetait quelques roubles et nous partions.

— J'ai remarqué, lui dis-je, une chose assez singulière : presque tous ces gens là sont vieux! J'imagine que les terres de la comtesse ne sont pas assez maudites pour que ses serfs viennent au monde à cet âge là.

— Talleyrand! s'écria-t-il; c'est une question d'économie politique. Elle accorde et ordonne au besoin à tout ce qui est valide d'aller à la ville comme domestique ou comme ouvrier. — De cette façon, elle peut tripler l'obrock ou impôt que chaque serf paie au seigneur.

Déjà l'on aperçoit la résidence au milieu des arbres. C'est un petit château à l'européenne : une vaste pelouse sur le devant et un parc anglais derrière.

— Nous avons le temps, me dit mon hôte, de fumer un cigare en nous rafraîchissant. Il y a au bout du pays une auberge passable des fenêtres de laquelle nous la verrons passer.

Nous finissions notre bouteille de champagne, quand nous entendîmes le galop de plusieurs chevaux. — Nous nous jetâmes à la fenêtre. — C'était une dizaine de paysans à cheval, dans leur plus beau costume national, escortant une calèche découverte attelée en troïka; — les chevaux de côté formant la lyre, celui du milieu surmonté d'un arc de cercle orné de grelots. Rien de joli comme cette brillante cavalcade avançant au milieu d'un nuage de poussière par un splendide soleil d'été.

Lorsque tout fut bien en vue, je l'aperçus, le regard rêveur, couchée mollement au fond de sa voiture, à côté de sa tante; mais tout à coup je restai pétrifié d'admiration.

Jamais, non jamais, je n'ai vu quelque chose de beau comme son cocher. — Il était là, debout, les rênes en main, une chevelure blonde, crêpue, s'échappant de ce coquet chapeau bas de forme et aux ailes relevées; une barbe d'or flottant sur sa chemise de soie rouge, son armiack vert jeté sur les épaules et soulevé par le vent.

—Ah! ah! me dit mon ami, vous admirez Fœdor! Allons le voir de près.

Nous descendîmes. En arrivant dans la cour où était notre droschka, Ivan Ivanowich donna quelques copecks à un garçon en lui disant :

— Prends une hache et casse une roue de cette voiture.

Le moujick le regarda d'un air hébété et se mit à la besogne au moment où nous franchissions la porte.

III

Quand nous arrivâmes à la grille du petit château, l'escorte mettait pied à terre; ils avaient été forcés de faire le tour du village par la digue, les quatre ou cinq cents paysans que nous avions rencontrés faisaient la haie sur trois rangs de profondeur. Elle nous aperçut et resta dans la calèche en nous attendant. Elle se déganta avant de me présenter sa belle main, sur laquelle je déposai un baiser; puis, elle descendit et prit mon bras, pendant que mon ami se chargeait de la tante.

Les serfs poussaient sur notre passage des hurrahs en mesure, comme obéissant à une consigne : et, tout en causant avec moi, elle y répondit par un sourire de sa bouche divine.

— Que vous êtes aimable, me disait-elle, mais comme vous allez rire de nous et nous traiter de barbares, car nous vivons tout à fait à la russe ici!

En effet, ses gens de Pétersbourg ne l'avaient accompagnée que jusqu'à la ville voisine, où elle avait passé la journée de la veille, et tout le domestique du château l'attendait au pied du perron en costume national.

Un petit groom d'une douzaine d'années, habillé à la cosaque, marchait derrière elle portant son ombrelle et la fourrure qui avait garanti ses petits pieds de la fraîcheur matinale.

On nous conduisit à nos chambres, et, après quelques ablutions nécessitées par la poussière de la route, nous descendîmes dans la salle à manger.

Nous étions au café, et, suivant l'usage russe, nous fumions nos cigares pendant que la comtesse volatilisait une cigarette de tabac d'Orient, quand un grand tumulte se fit entendre.

— Fœdia, dit-elle à son petit cosaque, va donc voir ce qu'il y a.

L'enfant revint au bout d'un instant.

— Barina, c'est Fœdor Fœdorowich qui se révolte.

Un éclair jaillit de ses yeux.

— Dis à l'intendant de venir.

Un grand homme maigre, sec, aux rares cheveux grisonnants ramenés sur un crâne jaune, à l'habit noir tout luisant, entra pâle, effaré.

— Qu'y a-t-il encore avec Fœdor, dit-elle en allemand, tout en buvant une gorgée de café; puis en français, se tournant vers nous : Vous pardonnez, messieurs?

Nous nous inclinâmes.

— Madame la comtesse, répondit l'Allemand, Fœdor se refuse formellement à recevoir les dix coups de verge réglementaires. — Il s'est encore grisé hier soir, et tout à l'heure, au moment où je voulais procéder à l'exécution, il s'est défendu, a presque estropié trois hommes et m'a moi-même...

— C'est bon, interrompit-elle d'un ton sec; puis elle ajouta en français : Vous savez bien que je n'aime pas les punitions corporelles; elles dégradent autant celui qui les ordonne que celui qui les reçoit! L'intendant la regarda d'un air ahuri, et elle reprit, cette fois en allemand : — Allez et amenez-le.

Fœdor parut nu-tête. A travers sa chemise de soie déchirée on

apercevait une poitrine d'hercule.— Il était pâle comme un mort; sa bouche était serrée et son œil bleu avait des reflets d'acier; sa puissante chevelure ébouriffée découvrait un vaste front. Rien n'était beau et terrible comme ce garçon de vingt-cinq ans.

La comtesse elle-même était fort pâle, et ce regard dont j'ai parlé plus haut croisa celui de cet homme : on eût dit que des étincelles allaient jaillir de ce choc.

— Fœdor, lui dit-elle en russe d'une voix douce, tu es donc toujours le même et tu lasserais la patience de la Vierge.

— Non, barina, répondit-il, je ne suis plus le même; car, à partir d'aujourd'hui, tout homme qui portera la main sur moi est un homme mort!

Ses yeux avaient une telle fixité que Marie elle-même baissa les siens, tandis que l'intendant restait pétrifié en le regardant.

— Tu sais, continua la comtesse, que, du reste, je n'aime pas ces corrections. — Cependant rien ne justifie une révolte, et il y a pour les rebelles, à une lieue d'ici, un capitaine Isprawnich; à Moscou, un bourreau, et au fond de l'empire, la Sibérie.

— L'Isprawnich, le bourreau et la Sibérie sont faits pour les gentilshommes comme pour les serfs, et au-dessus de tout cela, il y a à Pétersbourg un maître qu'on appelle l'empereur, et au-dessus de l'empereur un autre qu'on appelle Dieu, devant lequel je suis ton égal comme celui de l'empereur.

— Ah! ça, mais tu philosophes, mon cher, l'ivrognerie te rendra tout à fait fou. — Allons va, et ne recommence plus!

Il lui jeta un regard indéfinissable, haussa les épaules et sortit.

— Ah! dit-elle avec un soupir, en se tournant vers moi, plaignez-nous. Voici les résultats de l'esclavage. Cet homme était intelligent, je voulais en faire quelque chose... un vétérinaire, par exemple, pour les haras du comte. Impossible, la brute l'a emporté et l'ivrognerie a eu raison de l'instruction.

Nous nous levâmes pour prendre congé et lui promîmes de venir bientôt lui demander quinze jours d'hospitalité.

Elle nous accompagna jusqu'au haut du perron; et nous étions sur la dernière marche, quand Ivan Ivanowich, se frappant le front :

— Ah! fou que je suis! chère comtesse. Figurez-vous que, comme un maladroit, j'ai brisé une roue de ma droschka, que j'ai laissée à l'auberge pour qu'on la fasse réparer. Ayez donc la bonté de me prêter Fœdor et une voiture quelconque jusqu'à demain.

— Comment donc! Mais pourquoi Fœdor!

— Mais parce que Fœdor est le meilleur cocher que je connaisse et que Monsieur est votre hôte.

— Oh! pardon! C'est trop juste!

IV

Il était environ dix heures du soir, tout le monde était couché dans la maison; nous étions assis autour du samovar, dans la bibliothèque d'Ivan Ivanowich, un ravissant pavillon au fond du jardin. Des bouteilles de toutes formes encombraient la table.— Etendus dans d'immenses fauteuils de cuir, nous fumions de longues pipes turques. Debout devant nous, l'œil allumé, passant à chaque instant la main sur son beau front, la chemise un peu débraillée, flottant au-dessus de la ceinture du large pantalon qui se perdait dans des bottes de cuir rouge brodé d'or, Fœdor nous disait en français :

— Tenez, vous êtes des Velmoges (1) et peut-être ne me comprendrez-vous pas; cependant monsieur est français, et vous, Ivan Ivanowich, vous vivez autrement que les trois quarts de vos pareils. Eh bien, je donnerais mon bras droit pour être de dix ans plus jeune. Brute j'étais né, brute je devais vivre et mourir. Non! il a fallu que cette femme maudite passât à travers mon sort. Eh! parce que le hasard m'a fait plus beau qu'un autre homme, elle est venu exécuter sur ma tête et sur mon cœur des airs variés comme sur son piano. A quatorze ans, elle en avait dix-huit alors, elle m'envoyait à Berlin, au gymnase. J'apprenais avec rage,—j'ai toujours eu la fièvre depuis que je vis. Deux ans après, par dispense, j'entrais à l'université.—Elle vint alors me rejoindre et commença à m'apprendre ce qu'elle avait fait de moi. — Je devins fou. — De ce moment ma vie se doubla. Après des travaux inouïs venaient des caresses à tuer un lion. Quelqu'un la reconnut, nous nous sauvâmes à Heidelberg, à Iéna, à Oxford, à Paris, à Padoue, que sais-je? Lisez ces parchemins, je les ai enlevés partout en six ans de temps.

Et il tira de sa poche un portefeuille qu'il lança sur la table, puis se versa un verre d'eau-de-vie et l'avala.

—Je suis quatre fois docteur, lettres, sciences, droit et médecine. Ah! la barina est difficile pour ses cochers.

Et il éclata de rire.

— Pourquoi, hasardai-je, n'êtes-vous pas resté à l'étranger?

—Ah! voilà.— J'avais mordu dans la pomme et j'avais deux maîtresses, elle et la science. L'une devait être la servante de l'autre. Elle avait fait de moi un homme distingué pour pouvoir me porter comme on porte un bijou. — Elle me présentait comme un neveu de son mari — Si j'avais eu son caractère, j'eusse caqueté à droite et à gauche et j'en eusse fait mon esclave. J'étais un sot.

— Parbleu, dit Ivan Ivanowich, il fallait la battre, Fœdor!

— Que voulez-vous, je l'aimais sincèrement, j'étais de bonne foi, je lui disais : tu es l'Isis mystérieuse et belle qui m'a initié, je t'appartiens, je suis ton être, ta chose! si mon cœur bat, c'est par toi, si ma tête pense, c'est par toi. Tête et cœur, je suis tien. En effet, j'étais sien!

Il se versa un nouveau verre d'eau-de-vie, et l'avala d'un trait.

— Un jour, c'était à Milan. L'enfant d'une femme de ses amies était atteint du croup. La position était désespérée; j'avais proposé la trachéotomie, et je devais passer la nuit auprès du petit malade. Tout réussit, mais, vers onze heures, je ne sais quel démon me mordit le cœur. J'avais une clef, les domestiques dormaient, au lieu de me retirer vers mon appartement, je me glisse chez elle. J'entends deux voix. Je soulève la tapisserie. Elle était là, ses cheveux dénoués, à moitié nue comme une bacchante, avec un homme. Un nuage passa devant mes yeux. Quand je revins à moi, elle était dans mes bras. J'avais jeté l'homme par la fenêtre. C'était un petit ténor de la Scala, auquel, le lendemain, je plantais une balle entre les deux yeux.

Il avala, coup sur coup, deux nouveaux verres.

— Nous partîmes un jour après. Son caractère était changé. Jamais chatte n'eut plus de carresses, plus de mollesse dans ses allures. Elle m'avait persuadé ce qu'elle avait voulu. Tout à coup, une lettre de son intendant la rappelait, disait-elle, pour des intérêts de la plus haute gravité. — Arrivés à la frontière, elle renvoyait nos domestiques qui étaient tous étrangers. Puis, me disait d'aller à Moscou, et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

Un matin, la police entra dans ma chambre. On me saisit, me garotta, me jeta dans un traineau, et on me conduisit chez elle. — Je reçu cinquante coups de verges pour m'être évadé. Elle me fit grâce de cinquante autres, en me disant :

— Voyons, Fœdor, tu es donc fou? Pendant six ans tu as été le modèle des cochers, je n'ai pas eu un instant à me plaindre de toi, et tu te sauves. Mais je suis bonne, je te pardonne et te rends ton emploi. Seulement, comme tu as abusé de ma confiance, à l'avenir, c'est un autre qui me conduira, lorsque je serai à Pétersbourg ou en voyage.

Le tour était bien joué!

Ce petit rire sec et nerveux le saisit encore une fois, ses dents claquaient; il voulut boire encore, mais le verre se brisa sous ses dents.

— Que faire? Ce que mon crâne a couvé de révoltes! Mais les Russes ne sont pas des Français, sans quoi, j'eusse soulevé le pays, depuis Odessa jusqu'à Arkangel. Ma vie était entre les piques de Dan-

(1) Grands seigneurs.

LES BAINS DE MER



COLLECTIONNEURS EN CHASSE

« Ces jolis petits animaux sont barriolés de toutes couleurs ; en bleu, en vert, en rouge, en violet, etc. On les trouve « à la marée basse, sur la plage où ils se laissent facilement approcher, etc. »



DU COURAGE!

— Plus qu'une petite heure de montée pour arriver là-haut.



— Vois donc, maman, la belle bête que nous t'apportons pour ton aquarium!



— Que deviens-tu donc, homme mystérieux! on ne te voit plus nulle part, et pour te rencontrer il faut venir sur cette jetée, où il n'y a jamais personne!
— Chut! je laisse pousser ma barbe!



— Dites-moi, madame, est-ce que les enfants paient place entière dans la mer?



Si ce n'était le cœur, quelle belle chose qu'une promenade à la haute-mer!

ton ou la bouteille de Falstaff. A défaut des unes, j'ai pris l'autre. Ah bah! il y a du bon partout, allons Fœdor, fouette! fouette!

Il saisit la bouteille.

> Vole! vole! ma Troïka
> A travers la steppe immense,
> Fais tourbillonner autour de toi
> La neige en légers flocons.

Puis il poussa un terrible éclat de rire, vida d'un seul trait la bouteille, la lança contre le mur, tourna sur lui-même, et s'abattit comme une masse.

Il était ivre-mort.

— Eh bien! me dit Ivan Ivanowich, en me versant une nouvelle tasse de thé! Mettez Marie sur le trône, cet homme est un Menschikoff.

Voici pourquoi je l'appelle la petite Catherine.

Un Regardeur.

GUERRE D'AMÉRIQUE (1) — UNE HALTE EN VIRGINIE

MADISON COURT-HOUSE

En Virginie, où tout concourt à rendre la vie facile, la fertilité de la terre, la douceur du climat, la salubrité des eaux courantes, une ville agréable n'est pas chose rare. Cependant il en est une qui trouve le moyen d'être plus charmante que les autres : c'est la ville de Madison. Les habitations sont construites avec plus de goût que partout ailleurs; les femmes qu'elle renferme y ont une grande réputation de beauté par toute la Virginie, qui se pique, non sans raison, de fournir le plus fort contingent de beau sexe aux États-Unis.

Madison usurpe bien un peu son nom de ville : sa grand' rue est large, proprement pavée, il est vrai ; mais de rues transversales il n'en faut pas parler, car il n'en existe pas. La seule chose qui motive les prétentions de Madison à être grande ville, c'est le privilége qu'elle a d'ajouter à son nom C.-H., ce qui veut dire Cour de justice; ce titre est motivé par un grand bâtiment en briques placé vis-à-vis de l'église et qui n'est autre que la maison de Justice du comté.

Les maisons de Madison, moitié bois, moitié briques, sont toutes exhaussées sur une maçonnerie qui les protége contre l'humidité; élévation qui rend nécessaires 5 à 6 marches qu'il faut gravir pour entrer sous un port que fort coquet où toute la famille s'installe pour humer la brise du soir et inspecter ce qui se passe dans la rue. Ces habitations hautes de deux étages, quelquefois trois, ne diffèrent entre elles que par les détails d'architecture, variés à l'infini, selon les caprices des propriétaires; car toutes ont ce point commun, qu'elles sont entourées dans des touffes de végétation qui souvent empêchent de les apercevoir.

Les chênes blancs, les hêtres, les acacias, les lilas, les noisetiers, les églantiers, unissent leurs feuillages serrés pour former tout autour un impénétrable rempart derrière lequel des myriades de fleurs odorantes s'épanouissent; puis des rosiers géants grimpent jusque sur les toits et leurs boutons semblent vouloir pénétrer par toutes les fenêtres. Les vignes vierges rampent le long des gouttières et les liserons s'infiltrent dans toutes les fissures. Dans quelques maisons cependant les plantes vagabondes sont proscrites; d'abord celles de l'épicier—mercier—cordonnier—horloger, celles des docteurs—pharmaciens—vétérinaires, la maison de justice—prison, les deux auberges et l'église. Il y a aussi les habitations de deux ou trois hommes de loi qui se passent de fleurs.

Malgré ces lacunes, tout semble respirer la santé, le bien-être, la joie à Madison; à condition toutefois que l'on ne s'aventure pas à jeter un coup d'œil indiscret au delà de la grand'rue, car alors on s'aperçoit que cet Eden a aussi son enfer. Derrière l'élégante habitation, les fleurs embaumées cachent honteusement les tristes et sales cabanes en bûches et en torchis, aux poutres enfumées, où croupit la population noire.

Depuis trois jours déjà nous occupions Madison, et, si ce n'est quelques vieillards rechignés, une troupe [illegible]enfants curieux et plusieurs nègres, nous ne connaissions rien d[illegible] population. De temps en temps, sur notre passage, un coin de [illegible] se soulevait et nous permettait d'apercevoir de jolies têtes d[illegible] dont les lèvres se plissaient avec amertume et dédain, dont [illegible]ux étincelaient de colère. Mais peu à peu la curiosité féminine l'emporta; les fenêtres s'ouvrirent une à une, les jolies têtes se hasardèrent si bien que le cinquième jour toutes les ladies, grandes et petites, de l'endroit, se trouvèrent s[illegible]r leurs terrasses, se balançant dans leurs fauteuils à bascule, et [illegible]ant avec une scrupuleuse attention nos allées et nos venues. [illegible] cette allure boudeuse disparut complétement contre toute prévision, grâce à quelques soldats maraudeurs qui eurent le bon esprit de dévaliser un poulailler. En effet, la brave femme victime du délit accourut au quartier général, toute échevelée, pour réclamer aide et protection. Le général la reçut courtoisement et lui accorda une sauvegarde pour protéger sa propriété. Bientôt cette nouvelle se répandit dans la ville et le quartier général fut envahi par une foule de propriétaires demandant la même protection contre les pillards futurs. Le général, sans se faire prier, leur donna tout ce qu'elles voulurent; la glace fut rompue, et le soir même des nègres nous apportèrent de la part de leurs maîtresses des fruits, des poulets, des légumes, etc., toutes choses que nous n'aurions jamais pu nous procurer la veille même à prix d'or. Enfin ces belles dédaigneuses, sous le plus futile prétexte, accouraient au quartier général; elles mettaient autant d'acharnement à satisfaire leur curiosité que deux jours auparavant elles avaient mis d'obstination à ne pas contenter la nôtre.

Le dimanche suivant, Madison ne fut plus une ville, mais une véritable corbeille de fleurs, lorsque ladies et miss sortirent du prêche parées de leurs robes de couleurs plus éclatantes qu'harmonieuses; soies, gazes, velours, mousselines, plumes, tout cela scintillaient au soleil de midi.

Cependant, nos jolies ennemies, ne purent s'empêcher de faire une manifestation politique. Comme pour entrer ou sortir de l'église, il fallait passer devant le quartier général, au dessus duquel flottait le drapeau de l'union américaine, ces dames affectèrent de prendre l'autre côté de la rue. Cette gaminerie nous fit rire, car nous songions que, lorsqu'il s'était agi de défendre leurs poulets, ces belles *Seceshs* n'avaient pas eu pareil scrupule, et qu'elles étaient bien venues nous trouver, quoique le drapeau qu'elles abhorraient ornât notre porte.

Cependant, cette bonne harmonie ne fut pas de longue durée, car, plusieurs esclaves s'étant échappés et refugiés parmi nos soldats, leurs maîtresses vinrent les réclamer. Nous eûmes beau leur démontrer que si la propriété qui s'était enfuie ne voulait pas rentrer au bercail de sa propre autorité, personne, pas plus nous que d'autres, ne pouvait l'y contraindre. Elles s'emportèrent alors en imprécations et en injures, et l'une d'elles, frêle blonde de 16 ans, me répondit même, en me foudroyant de ses grands yeux bleu-clair, devenue tout à coup vert de fureur : Je n'aurais jamais cru que les Français fussent des voleurs de nègres!

Dès ce moment, plus de causeries le soir, sous les portiques; plus de flirtage dans les bosquets touffus, plus de fleurs, ni de poulets, la ville redevint sinistre.

Un matin, deux de nos vedettes étaient enlevées, à l'entrée même de la ville; dans la journée, trois de nos hommes, qui s'étaient écartés des lignes, étaient trouvés assassinés; à chaque instant des coups de feu étaient tirés, on ne sait d'où, ni par qui, et nos piquets étaient attaqués, fusillés, par des ennemis invisibles; la nuit, les feux de Cushwacher se multipliaient autour de nous dans les montagnes; le canon grondait depuis deux jours du matin au soir du côté de Culpepper; c'était Banks qui luttait avec Stonewall Jackson. Nous n'avions plus de nouvelles de notre corps d'armée, qui se trouvait à 25 milles en arrière de nous, la position devenait grave.

Enfin un soir, après une journée de fatigue, enveloppés dans nos peaux de buffalos, nous nous laissions déjà aller aux premières atteintes du sommeil; les braiements de quelques mulets mêlés aux aboiements des chiens troublaient seuls le silence général lorsque notre oreille fut frappée par le galop précipité d'un cheval, dont le sabot sonnait bruyamment sur les cailloux de la route.

C'était un cavalier porteur d'une dépêche du général Sigel. Le général Bahkr était battu, il était en pleine retraite, l'ennemi s'avançait et il fallait se hâter de nous replier si nous tenions à ne pas être coupés par lui. En cet instant, plusieurs de nos *scouts* accouraient aussi bride abattue, rapportant qu'une colonne ennemie s'avançait à grands pas sur notre gauche, et qu'à trois milles de Madison ils avaient été chassés par l'avant-garde.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le général donne l'ordre du départ; les postes et les piquets en un instant sont repliés, et nous opérons notre retraite sans tambour ni trompette. Dans l'ombre, tout le long de notre colonne, on voit cheminer des fantômes inconnus qui portent sur leurs dos des fardeaux indescriptibles : ce sont des nègres fugitifs qui, nous voyant partir, s'échappent en foule de chez leurs maîtres en emportant leurs misérables haillons.

A l'aurore, nous étions solidement postés derrière Robertson-River, sur des hauteurs imprenables, garnies de forêts profondes, d'où il eût été malaisé de nous déloger.

UN VOLONTAIRE.

(1) Voir les numéroe : 13 février, 6 avril, 18 juin, 23 juillet.

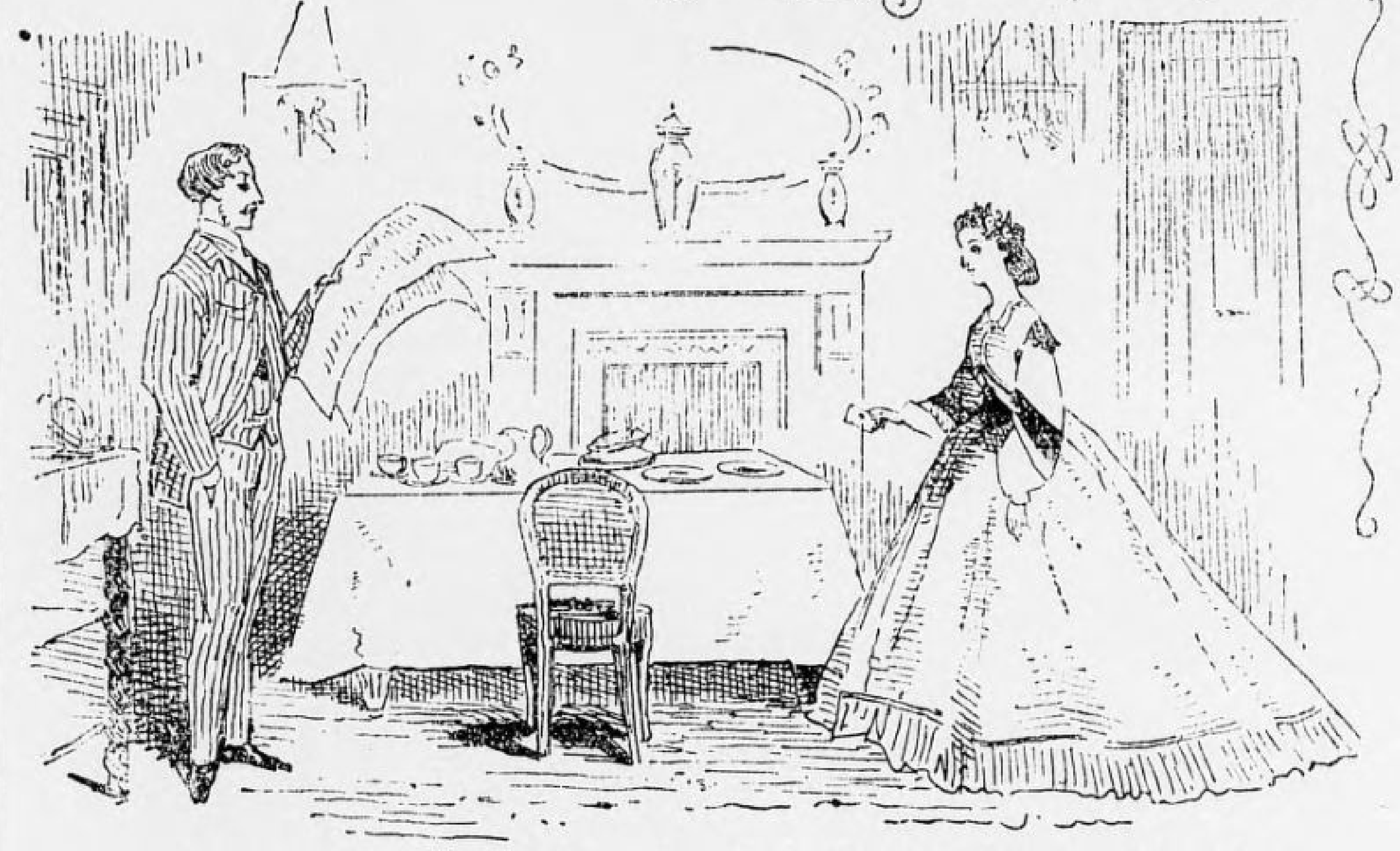
SIMPLICITÉ

I

J'ai épousé Jules par amour, tu le sais; notre fortune était raisonnable. Je connaissais ses goûts de comfortable, en même temps que ses goûts d'élégance; le problème à résoudre était donc d'arriver à avoir une bonne maison et d'être une femme à la mode, tout en restant dans certaines limites.

La première année, rien de plus facile : de nouveaux mariés ne sont pas tenus d'avoir une maison, et quant à mes toilettes, mon trousseau et ma corbeille, y pourvoyaient largement; vint ensuite la naissance de ma fille et mon voyage de deux années en Italie. Ce ne fut qu'à notre retour à Paris que la question commença à se compliquer : il s'agit alors de monter notre maison depuis l'écurie jusqu'au boudoir, de renouveler mes dentelles et mes cachemires démodés, et de faire remonter mes diamants, d'ailleurs assez mesquins. Un conseil de ministres fut tenu entre mon mari et moi, pour établir notre budget

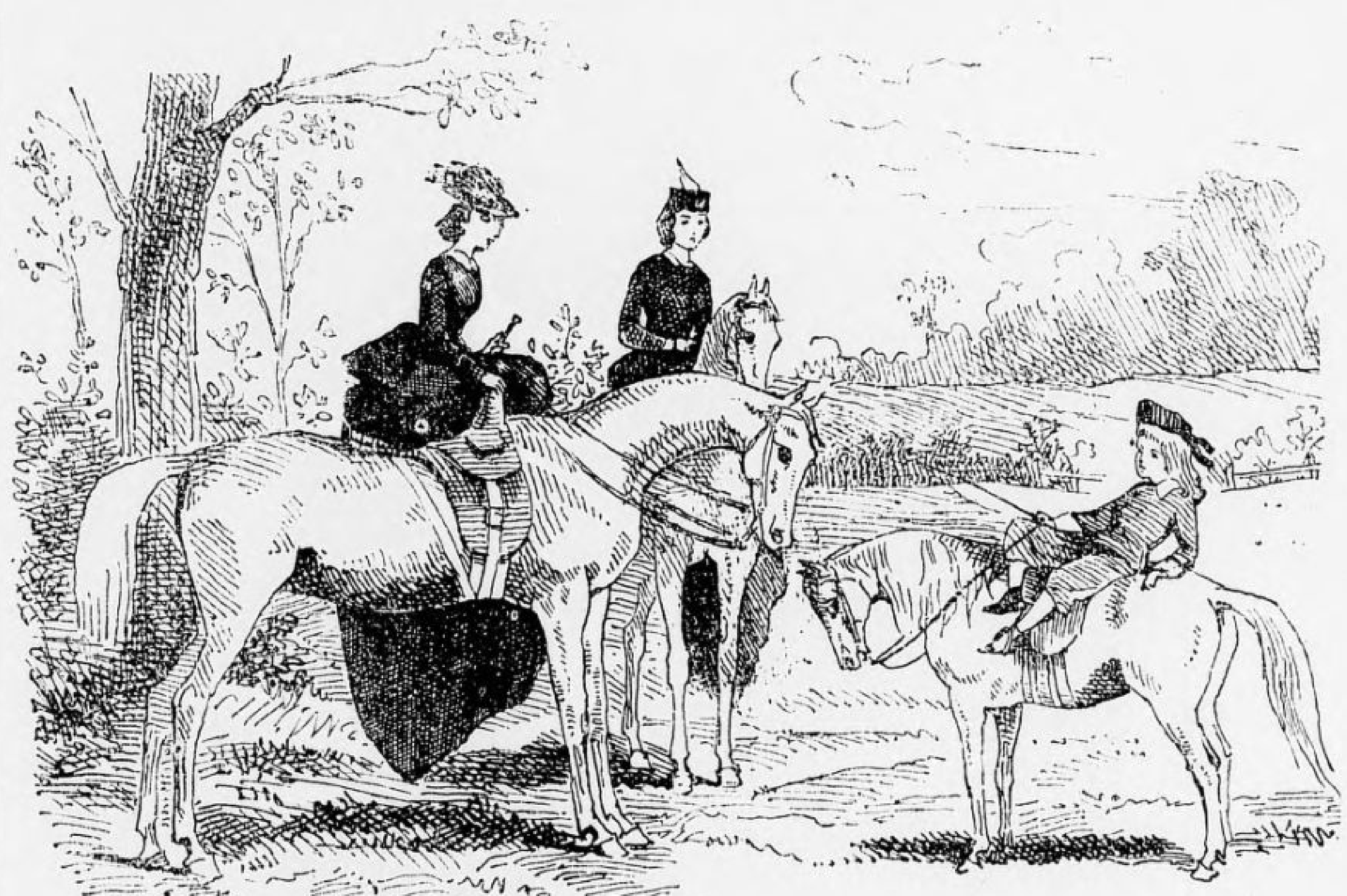
AU CHATEAU



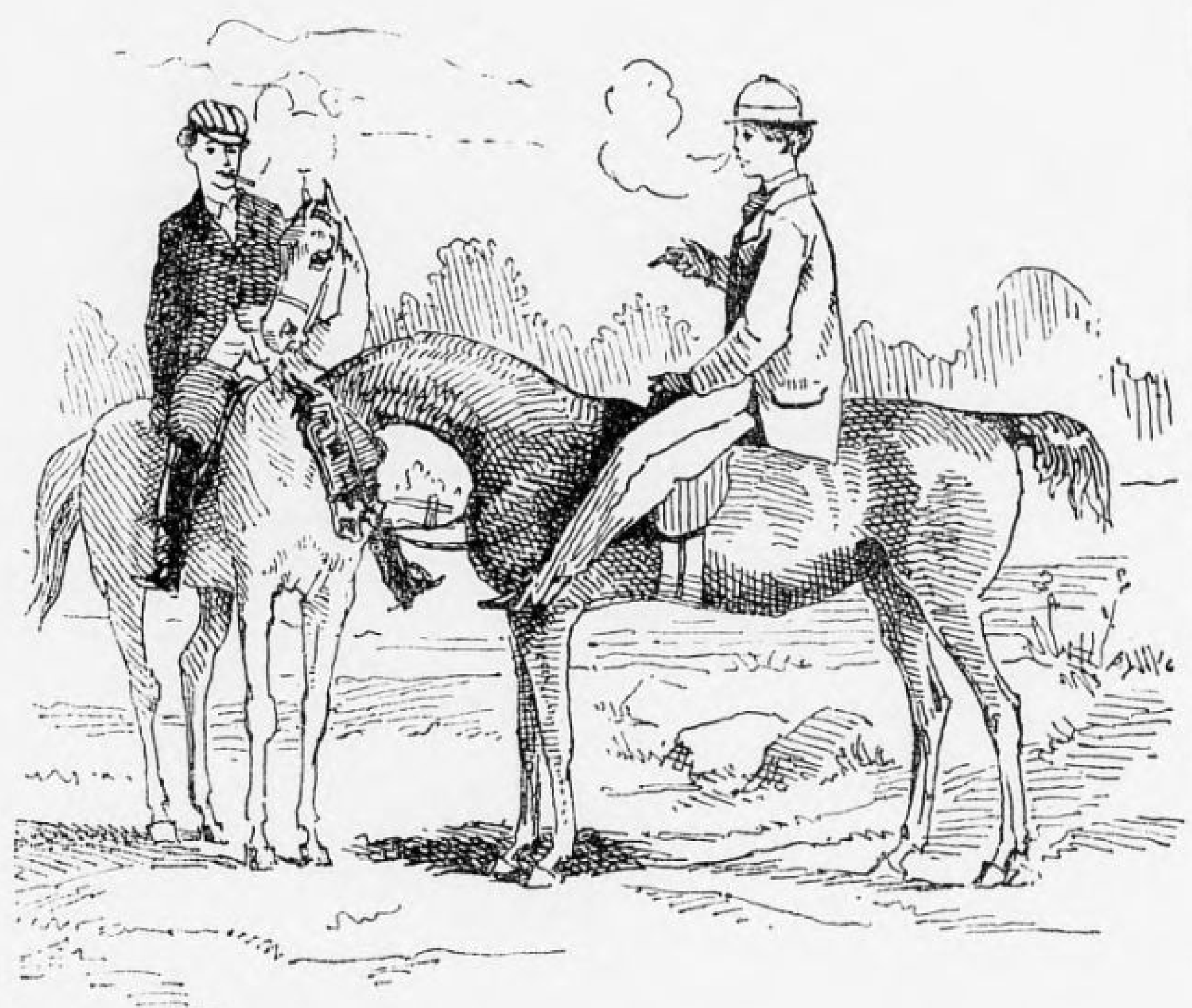
On n'a rien de plus pressé que de quitter Paris : l'on en est à peine loin qu'on en recueille avidement les moindres nouvelles, et qu'on oublie de déjeuner pour apprendre ce qui s'y dit d'*Esther* en musique, de *Don Quichotte* au Gymnase, des fetes de Versailles, et du Cours de Castagnette et de la Rente.



Nous allons avoir beaucoup de monde ce soir, et j'ai besoin de tous les domestiques : tu vas amuser les enfants jusqu'au diner et empêcher qu'ils ne se salissent, n'est-ce pas mon ami ?

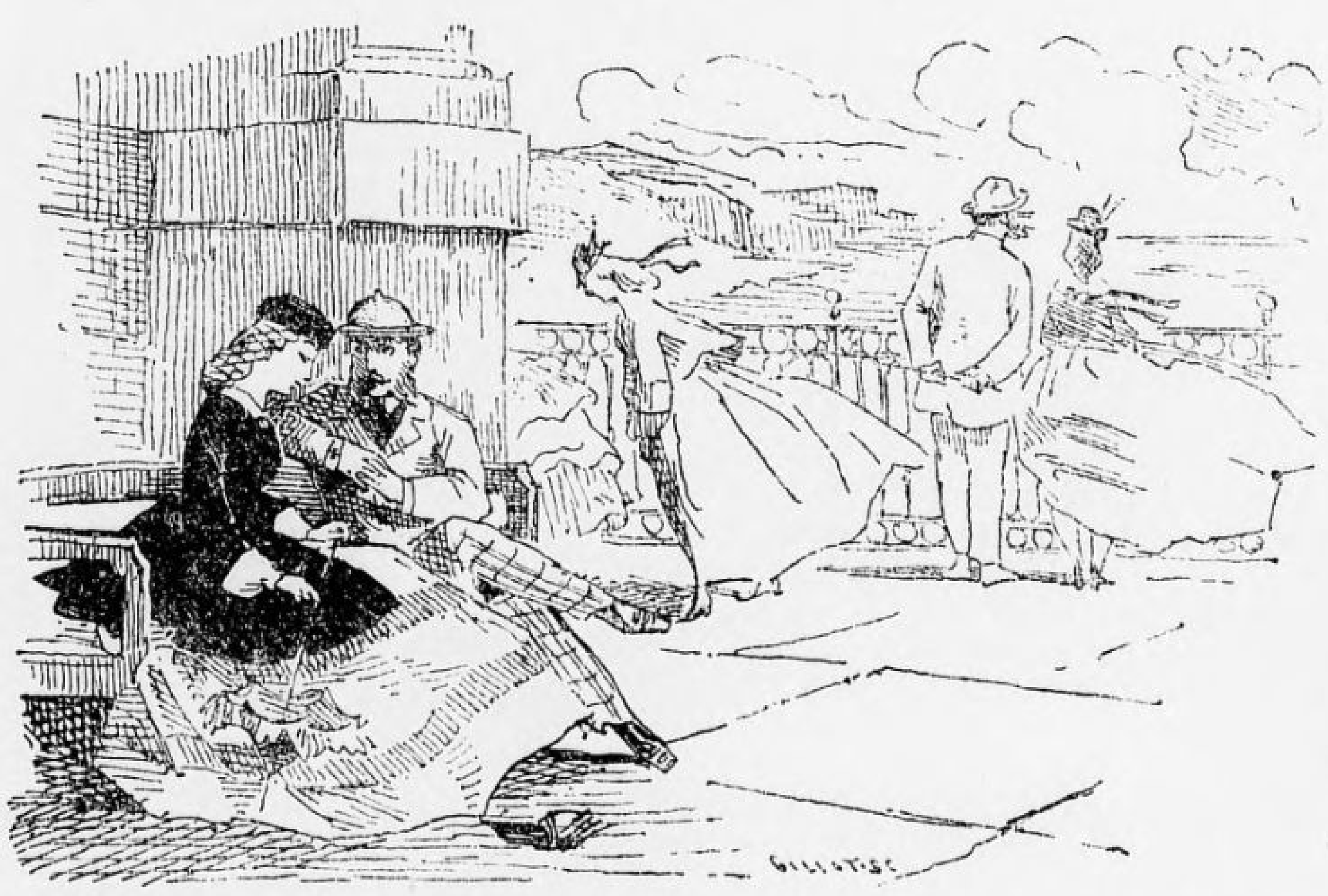


— Allons Raoul, il faut nous en retourner, nous voilà loin du château et nous ne sommes pas trop rassurées.
— Bon ! est-ce que je ne suis pas là, mesdemoiselles.

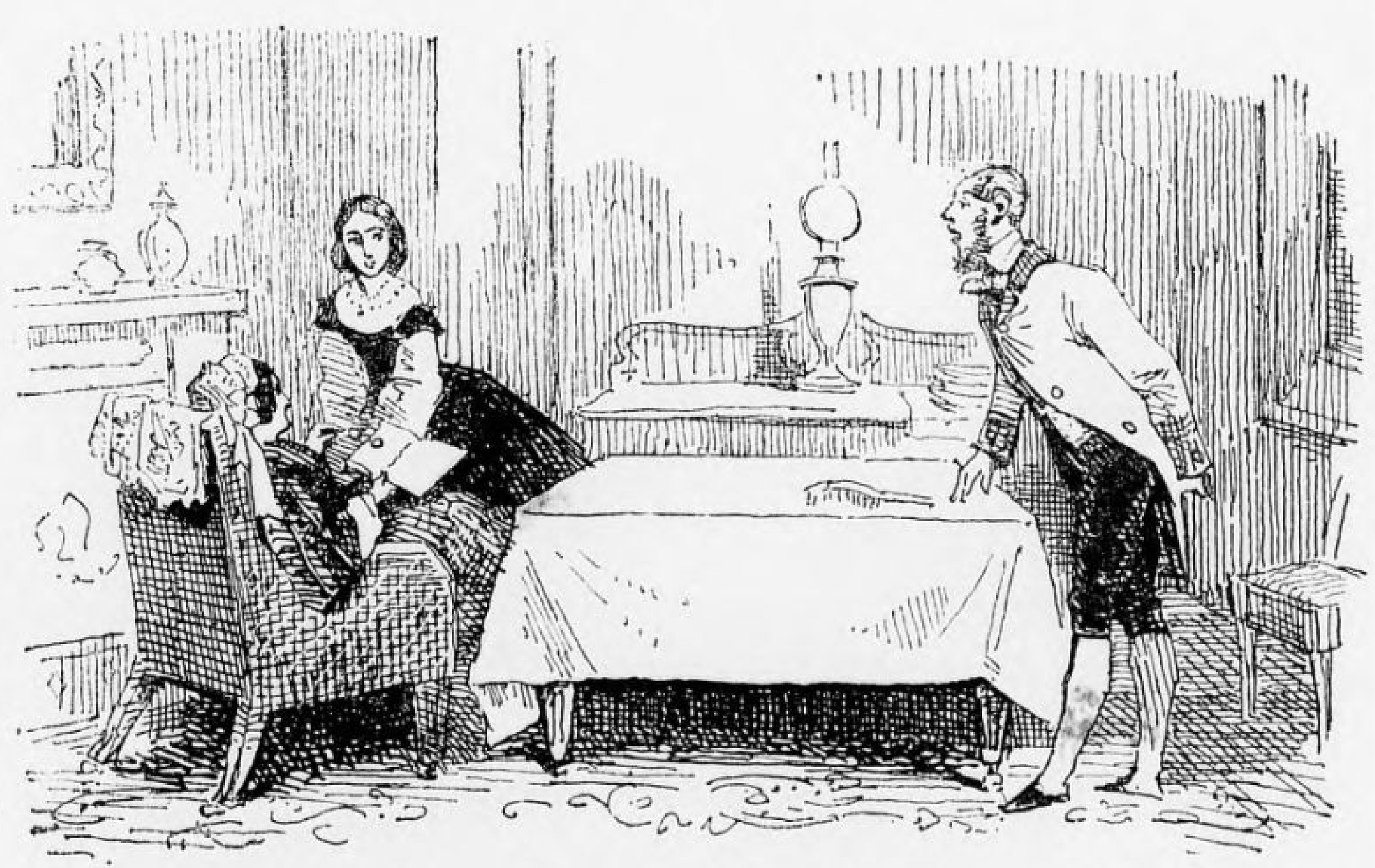


ENTRE INVITÉS

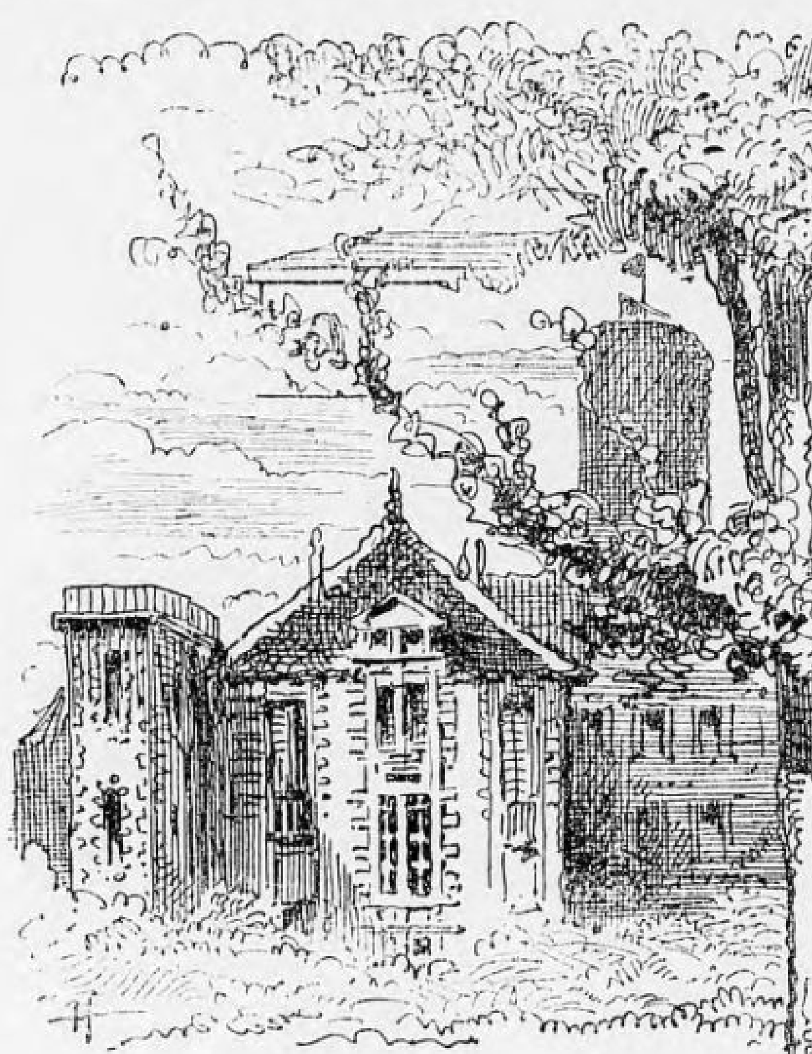
— Je ne sais pas si j'y reviendrai souvent, ici ; ses chevaux sont bons et ses cigares excellents, mais sa femme n'est pas très jolie...



Le bonheur à deux ! n'est-ce pas tout à fait comme la belle vue qu'on a de la terrasse du château : c'est superbe, mais c'est toujours la même chose?



— Voilà plus d'une heure qu'on est sorti de table et que ces messieurs nous laissent seules. Est-ce qu'ils n'ont pas encore fini de fumer, Pierre ?
— Je ne sais pas Madame, mais ces messieurs sont sortis en disant qu'ils ne rentreraient que très tard pour ne pas incommoder ces dames.



MON HOTEL

« Sévigné de qui les attraits »
Embellirent ce pavillon, vous auriez bien dû nous y construire des chambres moins noires et des escaliers moins humides.



A LA MUSIQUE

— Moi, madame, après une heure de ces symphonies prétentieuses, je donnerai volontiers vingt fr. pour entendre la *Mère Michel*.

LES PALAYEUSES DU PARC

O Vichy! tes eaux merveilleuses, qui nous guérissent de tant de choses, ne nous guériront-elles pas des cocottes!

Est-ce la rencontre d'Anatole, est-ce le traitement, mais sa femme va évidemment beaucoup mieux depuis quelques jours!



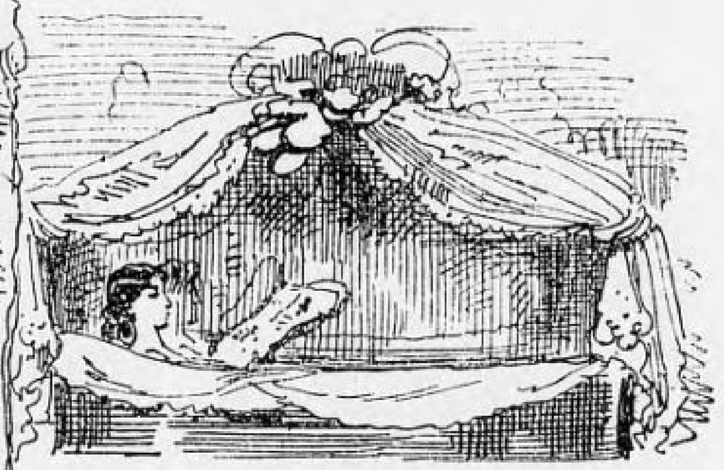
LES GONDOLES

Pour Randan, la Montagne-Verte
Ça ne va-t-il pas aussi sur l'eau, ces machines-là?



AU BAL D'ENFANTS

« Chers enfants, dansez, dansez,
» Votre âge
» Échappe... au traitement.» (BÉRANGER.)



L'HEURE DU BAIN

Chut! le public n'entre pas ici. — C'est dommage!



AU CAFÉ DE LA ROTONDE

Pour n'en pas perdre l'habitude, on mêle quelques gouttes d'absinthe à son eau de Vichy.



LOCATI

Le seul ennui de ces ânes du pays, c'est qu'ils s'arrêtent à chaque instant pour saluer leurs connaissances.



A LA SOURCE DE LA GRANDE-GRILLE

Un gros capitaine, retour de Chine, pour une indisposition du *sac* stomachal; l'équipage de l'Alabama, pour un abordage manqué; Fille-de-l'Air et son jockey, pour les coups de poing d'Epsom; ces petites dames pour une entorse à Mabile ou une gastrite à la Maison-d'Or; l'abbé ***, l'auteur du *Maudit*, pour remords cuisants. — Mais la cure la plus merveilleuse est celle de M. P. de L. qui n'avait jamais pu être décoré, et qui, après quinze verres d'eau de Vichy, reçut sa nomination de chevalier.

par chapitre et par article. Jules voulait m'allouer 12,000 francs pour ma toilette, mais je déclarai n'en vouloir accepter que 6,000; j'avais d'ailleurs mon idée

Ce n'est pas 12,000 francs, me disais-je, ni même le double, qui me permettront de lutter d'élégance avec celles qui dépensent de 5 à 10,000 francs par mois pour leur toilette; il faut trouver autre chose. — Ne pouvant me faire riche, je résolus de me faire une élégance à moi, et j'arborai le drapeau de la simplicité *quand même*. Plus de riches étoffes, plus de bijoux. Le matin, pour sortir, les robes les plus simples en étoffes anglaises et chez moi des peignoirs blancs; le soir, systématiquement, de la mousseline blanche et des fleurs naturelles. J'étais vouée au blanc. Mon seul luxe fut la lingerie. 6,000 francs devaient, selon moi, suffire à cette tenue de première communiante. — J'eus un succès fou. Je devins une lionne, un type d'élégance; je fus la *princesse Mousseline*, la *fée organdi*, la *dame aux violettes*, etc. Les dames de satin et de moire antique enrageaient; quelques unes essayèrent de me copier, mais à force de génie je restai maîtresse de la position. J'ai dit *génie*, et je ne m'en dédis pas, car il ne faut rien moins que cela pour varier cette simplicité constante.

Jules m'admirait et était fier de moi quand, en entrant dans un bal, on s'écartait pour me laisser passer en disant :

— Qu'elle est jolie! quelle délicieuse toilette! c'est une apparition! Heureux mari!

Et l'heureux Jules ajoutait :

— Et elle est si raisonnable!

Et, moi aussi, je me croyais et disais raisonnable! Mais quel réveil! inattendu. J'en eus un premier pressentiment lorsque j'appris la débâcle de Mme X., une de mes imitatrices distancées, qui a été forcée de déposer son bilan et d'avouer à son mari un passif de plus de 100,000 francs! La peur me prit et je voulus établir ma situation. Que de mots barbares et qui sentent leur tribunal de commerce! mais je les ai appris à mes dépens. Bref, tout compte fait, je devais 60,000 francs! en quatre ans! Oh, sainte simplicité!

Les notes pleuvaient chez moi, et les fournisseurs comme çaient à perdre deleur politesse.Que faire dans cette position critique? n'Avouer mon erreur à mon mari et perdre ainsi en un seul jour le fruit de mes quatre années de *simplicité* et de *raison*? Je n'y songeai même pas. Je vendis mes diamants et donnai quelques à comptes, mais cela ne fit que mettre mes créanciers en appétit. La position devint intolérable et je fus trop heureuse d'aller passer l'été dernier à Spa, pendant que mon mari était retenu en Auvergne par la vente de ses bois. C'était deux mois devant moi.

Là, je vis jouer, et, faisant taire tout scrupule, je résolus d'essayer de la roulette; il s'agissait de sauver mon sceptre de femme maîtresse au logis.

Je jetai bravement cinq louis sur le premier numéro venu. Je gagnai d'abord; puis je perdis. Cela devint bientôt une frénésie. On ne saurait croire la jouissance qu'il y a dans ce duel avec le hasard : le vaincre est sublime, être vaincu par lui est une rage pleine de puissance et de volonté qui ne met pas en doute la revanche. Mais la folie ne me fut pas plus propice que la raison, et je revins à Paris plus endettée que jamais; je fus même obligée de signer des engagements onéreux pour avoir un peu de répit. C'était moins que jamais le moment de me confesser à Jules, ma dernière folie de Spa ne pouvant me compter comme circonstance atténuante. Je m'en remis donc à l'avenir, comptant sur le hasard et sur une éventualité quelconque comme il en arrive toujours à ceux qui ont la force de ne pas s'inquiéter. Pour m'étourdir, de même que les négociants à la veille de faire faillite redoublent de dépenses, je multipliai les robes de mousseline et les fleurs naturelles.

Un matin, j'étais assise à ma toilette, me faisant longuement et doucement peigner par Thérèse qui a la main si légère. J'étais sous l'influence de cette sensation délicieuse de ce peigne allant et venant qui magnétise et fait doucement rêver, lorsque ma porte s'ouvrit brusquement et Jules fit irruption dans la chambre. Je déteste toujours ces façons sans gêne; parce qu'on est le mari d'une femme, ce n'est pas une raison pour se montrer mal élevé près d'elle. Je ne détournai donc pas la tête et fermai les yeux à moitié. C'était protester contre l'inconvenance du procédé. Jules, dans un autre moment, l'eût compris, mais au lieu de venir doucement m'embrasser et me demander pardon :

— Renvoyez Thérèse, dit-il; et il se mit à arpenter la chambre en froissant des papiers dans sa main.

— Vous permettez du moins, répondis-je, qu'elle relève mes cheveux. Prenez votre temps, Thérèse; qu'avez-vous donc de si pressé à me dire, Jules?

Au lieu de répondre, il me jeta les papiers qu'il tenait à la main. C'étaient les comptes des mes fournisseurs!

Je pensais si peu à tout cela que je perdis d'abord la tête, comme une sotte, et j'ordonnai à Thérèse de nous laisser seuls. Mais je revins bientôt à moi, et le sang froid que je montrai surprit Jules, poltron par excellence.

— Me direz-vous enfin, ce que tout cela signifie? lui dis-je en ramassant avec impassibilité les feuilles éparses.

— Mais c'est à vous de me donner des explications. Connaissez-vous le total?

— Parfaitement : 90,000 francs et des centimes.

— Vous l'avouez! Et votre pension de 6,000 francs qui devait vous suffire!

— Elle n'a pas suffi apparemment. Après?

— Mais c'est de la folie! 30,000 francs chez votre lingère!

— C'est le prix de la mousseline.

— Quatre mille francs chez Adde; plus de 8,000 de gants de Suède J'ai calculé deux paires et demie par jour!

— Eh bien?

— Puis des ombrelles, des cravaches, des cannes pour 8,000 francs!

Je me mis à rire :

— J'ai ouï conter à mon père que le duc de Dino avait dû, sous le premier Empire, jusqu'à 30,000 francs au *Singe vert*, la boutique de cannes à la mode d'alors.

— Quelle impudence! une maîtresse coûte moins que vous.

— Joli propos d'homme bien élevé! Rappelez-vous, monsieur, à qui vous parlez; si je coûte plus qu'une maîtresse, c'est que je vaux davantage sans doute, et, dans tous les cas, il ne vous est pas permis de me traiter comme ces créatures dont on paie les dettes; ma dot est là pour payer les miennes.

— Mais comprenez donc que nous sommes obérés.

— Comment obérés?

— Rappelez-vous que j'ai été obligé de vendre les bois de Vence.

— C'était, disiez-vous, pour en replacer le prix en fonds espagnols.

— Mais..., dit Jules en hésitant, dans l'intérêt de la communauté, j'ai cru devoir différer...

Son embarras me donna de suite à penser; j'eus je ne sais quelle intuition subite, et je répliquai presque sûre de mon fait :

— Je comprends, monsieur, que vous *sachiez* au juste ce que coûte une maîtresse, et mois je *sais* maintenant où est passé l'argent des bois de Vence, dis-je avec une superbe que m'envierait Mlle Fargueil.

— Henriette! Henriette! fit Jules atteré à son tour.

— Assez. Retirez-vous, monsieur.

Et il partit sans essayer de se justifier.

Et moi, abandonnée tout d'un coup par la force factice qui m'avait soutenue, je tombai anéantie. C'est bien la peine de se montrer forte pour être en réalité si faible! Le croirais-tu, je me pris à aimer Jules comme je ne l'avais jamais aimée de ma vie et à le pleurer à la façon d'Ariane! c'était absurde! Quelque éprise que j'ai été de mon mari, je ne me suis jamais fait illusion sur son compte et j'ai toujours vu tel qu'il est : avec peu d'esprit, un caractère faible et un physique d'auditeur au conseil d'État.

Eh bien! à cette heure cruelle, je ne sais comment, Jules m'apparaissait sublime comme un héros, et tous les souvenirs de nos jours d'amour bouillonnaient dans ma tête et dans mon cœur comme l'eau du thé. Et quels souvenirs? les plus bêtes du monde : une course à Gavarni où, surpris par l'orage, Jules m'avait affublée du carrick du guide; notre traversée de Gênes à Livourne, pendant laquelle il avait voulu être seul à me soigner tout malade qu'il était lui-même; et d'autres du même genre. Et je pleurais, je pleurais!

Ma fille vint gratter à ma porte après deux heures de ces singuliers regrets; elle vit mes larmes, et, tout en pleurant elle-même, elle essayait de me consoler :

— Maman a du chagrin, maman doit se consoler pour sa Ninie, et elle m'apportait les uns après les autres tous ses jouets.

Tout à coup elle se mit, joyeuse, à frapper des mains :

— J'ai trouvé : allons chez madame de Fersenne; son petit chien est si drôle, il te fera rire.

Ce fut un trait de lumière. On est toujours sauvé par ces petits anges-là.

HENRIETTE CHRISTOPHE.

(*La fin au prochan numéro.*)

CONCOURS GÉNÉRAL

LA BATAILLE DE SOLFERINO

Discours français qui a remporté le prix d'honneur, annoté par un officier blagueur.

ARGUMENT

On décrira l'aspect du champ de bataille. On dira les allocutions des chefs entraînant les troupes au combat. On établira un parallèle entre les anciens et les modernes. On montrera les résultats de cette brillante victoire.

TEXTE. — *Les deux armées étaient en présence. Au milieu d'une vaste plaine, marchaient les colonnes hérissées de fer, déroulant leurs plis noirs et mouvants.....*

RÉFLEXION. — Solférino était un petit village désigné comme point d'arrêt d'une étape. On ne se doutait guère, la veille, que deux cent mille Autrichiens viendraient nous attendre sur les hauteurs. Les armées n'étaient donc pas en présence comme des soldats de plomb sur une table. — *Vaste plaine* est une vraie trouvaille. Il est tout à fait regrettable que le terrain fut admirablement accidenté de mamelons et de collines, depuis Castiglione jusqu'à Solférino et au-delà. Quant aux colonnes *hérissées de fer déroulant leurs plis noirs et mouvants*, elles seraient d'un bel effet à un défilé du Champ-de-Mars; mais, en campagne, on va un peu à la débandade, et les fantassins, les zouaves,

les chasseurs à pied, les grenadiers et les voltigeurs de la garde font un méli-mélo pittoresque peu régulier. Croyez-bien, jeune rhétoricien, qu'on ne fait pas la charge en douze temps pour tirer un coup de fusil. Sauf ces légères nuances, votre narration est exacte. Continuons :

T. — *Les généraux, aux panaches flottants, retenant à peine leurs fiers coursiers, haranguent les troupes.....*

R. — Un instant. Ne vous imaginez pas, mon jeune ami, que les généraux soient coiffés d'un casque comme la tête de Romulus que vous copiez si bien au cours de dessin. En campagne, les généraux portent plus volontiers un képy poudreux... vous dites : *Fiers coursiers.* Ils ont, à la vérité, des chevaux pleins d'ardeur, mais qui n'en sont pas plus fiers pour cela. On dit : *l'Arabe et son coursier ;* ne dites-pas : *Le général X et son coursier.* Quant à haranguer les troupes, c'est bon dans le *Conciones.* Ils ont autre chose à faire que des discours de rhétorique comme le vôtre, qui est, d'ailleurs, irréprochable.

T. — *Soldats !* (*commilitones ?*) *Souvenez-vous que les destinées de l'Italie sont entre vos mains. Fils de la victoire, c'est pour cette noble patrie des arts que vous allez vaincre, c'est pour elle que la France envoie ses plus nobles enfants !*

R. — Jeune rhétoricien, rappelez-vous cette belle parole, prononcée à la gare du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée par un vieux soldat :

— Eh bien ! lui dit son colonel, nous allons faire de la besogne là-bas, hein ?

— Soyez tranquille, ma colonel, que nous allons leur tricoter les côtes, à ces Piémontais.

Je pense donc que votre allocution sur l'Italie aurait produit un effet médiocre, mais votre professeur aura le droit de vous en témoigner sa satisfaction.

T. — *A ces mots, les phalanges s'ébranlent...*

R. Les phalanges ne s'ébranlent que dans le *De viris illustribus.* On ne dit pas une phalange de voltigeurs, on dit plutôt un bataillon ou un régiment.

T. — ...*Au milieu des flots de la noble poussière des combats.*

R. — Grande erreur. Je n'ai jamais vu de poussière *noble.* La poussière à pour effet de poudrer à frimas les cheveux et les moustaches de nos troupiers.

T. — *Les bannières et les étendards déployés flottent dans les airs ..*

R. — Les *bannières* servent à la procession. On voit encore des *étendards* à l'Hippodrome. Gardez-vous de croire que le porte-drapeau l'agite, comme un toréador, pour aguicher les Autrichiens. Ces joujoux-là coûtent fort cher. On tire dessus, on les déchire, mais l'ennemi ne les voit qu'à distance, et il est prié de ne pas y toucher. Vos parents vous auront mené voir des pièces militaires. Pères de famille, c'est ainsi qu'on fausse le jugement des enfants. Souvenez-vous en.

T. — *Les fanfares guerrières animent tous les cœurs...*

R. On trouve encore *les mâles accents du clairon* dans les poésies de M. Casimir Delavigne. *Fanfares* a un peu vieilli. Aujourd'hui, quand on marche à l'ennemi, il est assez d'usage que la musique se place discrètement derrière le régiment, et ne joue pas l'ouverture des *Diamants de la couronne*, que vous avez sans doute entendue aux Tuileries.

T. — *Les deux armées ne forment bientôt plus qu'une immense mêlée.*

R. — Elles ne se mêlent pas tout à fait comme un jeu de cartes.

T. — ...*On n'entend plus que le feu roulant de la mousqueterie...*

R. — On tire bien des coups de feu, mais le troupier français travaille plus volontiers à la fourchette. *Travailler à la fourchette* serait peut être d'un réalisme trop cru au concours général, mais *mousqueterie* rappelle un peu trop les fusils à mèche, à rouet ou à pierre.

T. — ... *Et le sourd roulement du canon...*

R. Pas mal, *le sourd roulement.* Allons, vous avez été au Polygone de Vincennes.

T. — *Les gémissements des mourants...*

R. — Erreur, pas de gémissements, rien n'est plus paisible qu'un mourant.

T. — ... *Et les cris des blessés.*

R. — Encore une phrase toute faite. Jamais un blessé ne crie. Quand il peut parler, il demande à boire.

T. — *Bientôt devait éclater* (quoi ? un canon ?) *la puissance de nos armes* (c'est différent) *et se montrer la supériorité de notre génie militaire* (très bien, allez toujours). *Les anciens, sous ce rapport...*

R. Nous y voilà. Halte. Arrêtons-nous ici. Voulez-vous parier, mon cher rhétoricien, que vous n'allez pas être amusant ? Oui, je sais. Nous sommes arrivés au fameux *parallèle* : César et Alexandre, Cicéron et Démosthènes, Euripide et Racine, Sophocle et Corneille. Au collége, on met des parallèles partout, dans les discours, dans la géométrie, et même à la gymnastique... si nous sautions le parallèle, hein ? comme voilà une bonne idée.

A ce propos, je vous démontrerais bien, si j'en avais le temps, qu'après tous les progrès et toutes les utiles découvertes dans l'art de tuer les hommes, on en est revenu au point de départ, à l'enfance de l'art militaire, à l'arme blanche, au duel des barbares, et que l'arme terrible, mortelle et victorieuse, c'est la baïonnette. Je ne vous suivrai pas non plus dans l'étude de la stratégie comparée des Grecs, des Perses, des Spartiates, des Macédoniens, des Romains et des Piémontais. Nous n'y entendons rien ni l'un ni l'autre.

T. — *Cette vaste plaine* (si vous tenez à « vaste plaine » n'en parlons plus) *ne fut plus qu'un champ de carnage* (et de maïs) *où le sang français* (et autrichien, je suppose ?) *trempait la terre* (n'exagérez-vous pas un peu la couleur ?) Mais vous me répondrez que le style veut de la noblesse et de l'élévation.

T. — *Des sœurs de charité, ces saintes femmes qu'on rencontre partout où il y a une souffrance...*

R. — Admirablement vrai. Tous les médecins de nos hôpitaux sont de cet avis, n'est-ce pas messieurs ?

T. — ... *Distribuaient aux blessés des secours et des consolations.*

R. — Les blessés auxquels leurs blessures permettaient de marcher, comme celles des bras et des mains, qui sont nombreuses, gagnaient le village voisin ou les ambulances volantes. Les cantinières, postées de distance en distance, leur distribuaient au passage un verre d'eau troublée d'absinthe ou d'eau-de-vie. Quelques-uns, au lieu de boire, le versaient sur les bandes de leurs blessures irritées par le soleil. Pour votre gouverne, mon jeune camarade, vous saurez que toutes les femmes sont admirables. Mettez des grandes dames sur un champ de bataille, elles seront aussi belles de dévouement que les sœurs de charité et les cantinières.

T. — *Du sein des airs* (parfait) *des nuées de vautours tournoyaient autour des cadavres qui jonchaient le sol.*

R. — Je vois les vautours. La métaphore parle. C'est dommage que cet oiseau carnassier soit inconnu en Italie. Les poules lombardes sont si maigres et si dures que, s'il y avait eu des vautours, on les aurait mangés. *Joncher le sol* est un peu exagéré ; laissons-le . cette expression hardie fait bien dans le paysage.

T. — *Là, un vieux laboureur* (ô Scribe, voilà de tes coups !) *pleurait silencieusement, penché sur le corps d'un jeune soldat.*

R. — J'ai dans l'idée que le laboureur lui prenait ses souliers ; mais je puis me tromper.

T. — *Ici, deux compagnons d'armes (commilitones, eh ?) épargnés par le sort cruel* (j'aime pas beaucoup ça) *se jetaient avec ivresse dans les bras l'un de l'autre...*

R. — Non... eh ! bien, non ; ça ne va plus si bien. Après treize heures de combat, par 35 degrés de chaleur, on fait la soupe au café, on la mange et on dort, quand on n'est pas de service.

Après *Montebello*, j'ai entendu un sergent du 84e crier dans la cour :

— Dacot, Faivre, Magou, je vous ai prévenus que vous seriez de garde si vous n'étiez pas tués, prenez vos fusils, rossards !

Voilà un mot à la Corneille !

T. — *Mais déjà l'ennemi fuyait en désordre...*

R. — Pas du tout. Exercés par l'habitude, les Autrichiens battaient savamment en retraite. Nous devons cette justice à l'ennemi vaincu.

T. — *Ainsi finit cette terrible journée.* (Vers cinq heures, il est tombé une pluie assez abondante) *qui arrachait la terre du Dante* (c'est un peu plus loin) *à la serre mordante* (rime à éviter dans la prose) *de l'aigle noir à deux têtes* (on en voit sur les florins, mais c'est une monnaie bien incommode) *refoulé dans ses frontières.*

(Eh bien ? et le quadrilatère ?)

R. — A votre place, jeune rhétoricien, voici comment j'aurais commencé mon discours :

« L'artillerie s'avançait lentement dans un chemin creux, entre une
» double haie d'infanterie. Un capitaine d'état-major passa rapide-
» ment à cheval en disant d'un ton sec : « *Faites monter les hommes*
» *sur les caissons, et au trot !* »

Voyez-vous comme l'action va s'animer ?...

—

Je gage que vous avez vu la *bataille de Solférino* de M. Meissonnier à l'Exposition ? On aperçoit la tour et les cyprès alignés dans le fond. On s'égorge avec acharnement — derrière le tableau... mais comme il est calme ! comme il est ressemblant !

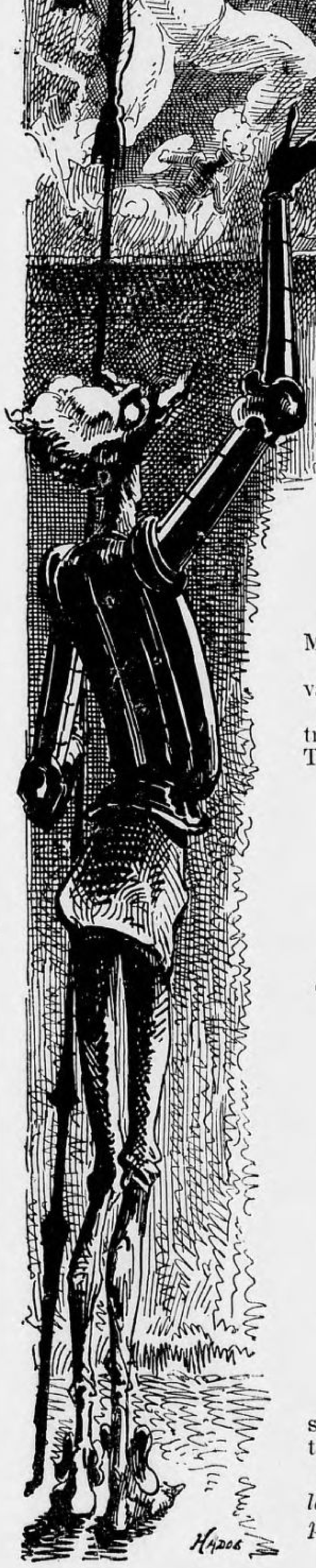
Décidément vous êtes charmants, jeunes rhétoriciens, espoir de l'Université !

Après dix ans d'école, vos professeurs sont arrivés à vous mettre dans la tête, le nom de toutes les maisons de campagne d'Horace, les marches de Darius, les conquêtes et les généraux d'Alexandre, la retraite des dix mille et la guerre du Péloponèse.

Quant à vous donner une vue claire et un sens exact des choses de la vie réelle, qui y songe ? Ah ! jeunes pigeons, palmés des insignes du baccalauréat, quelle entrée brillante vous allez faire dans le monde par la porte de Mabille, où vous prendrez un décor de perspective pour une avenue, des vessies pour des lanternes et des cocottes pour des femmes !

J. Telio, examinateur à Saint-Cyr.





DON QUICHOTTE AU GYMNASE

Olla-Féerie-Drame-Opéra-Pantomime-Ballet-Podrilla

Par MM. VICTORIEN SARDOU et MICHEL CERVANTES

Avec le concours de MM. MOLIÈRE, LESAGE, BEAUMARCHAIS, SCRIBE, PAUL DALLOZ et GUSTAVE DORÉ.

(*La toile se lève au milieu d'un accompagnement de castagnettes.*)



LE RÉGISSEUR, *en gants blancs, parlant au public.*

Messieurs, l'administration du Gymnase a fait tous ses efforts pour satisfaire aux exigences des lycéens et des lycéennes qui veulent bien l'honorer de leur présence et de leurs économies. Pour la première fois, le chef-d'œuvre classique de *Don Quichotte* a été interprété sur une scène française (*il s'essuie le front*) qui, j'ose le dire, est une scène comme il faut.

DON QUICHOTTE, *entrant.* — Quel est cet enchanteur? Merlin, je vais te pourfendre de cette lance.

LE RÉGISSEUR. — Pardon, Monsieur Lesueur, je m'en vas.

DON QUICHOTTE. — (*Bredouillant.*) Enfin, j'ai lu le quatr'ème v'lume des dram' Paris du v'comte P'son Trail. Tob'zo!!! j' v' être n' homme bardé fer, jarrets d'acier, et m' nimpassible visage d'bronze ne trahira rien d'm'émotion pers'nelles intrieures.


(Enfin je lu le qu'atr'ème v'lume des dram' de Paris.

SANCHO. — Ça n'est pas que ça soit lourd à porter, votre batterie de cuisine; mais, à la longue, ça finit par devenir embêtant. *pierre qui roule...*

DON QUICHOTTE. — Escuyer!!!

SANCHO. — Monseigneur?

DON QUICHOTTE. — Trêv' d' pr'verbes! c'est bon à la c'médie frrrançaise.

SANCHO. — « A bon entendeur... »

DON QUICHOTTE. — Tais-toi.

—

VICTORIEN SARDOU, *debout devant une table.* — Esprits suaves, immortels génie de l'humanité, inspirez moi les tableaux suivants.

(*Lplume de M. Sardou se hérisse, va d'elle-même se tremlaeer dans l'encre, comme un merle son bec jaune dans pruisseau, et s'approche d'une feuille de papier.*)

SARDOU. — Qui es-tu?

CERVANTES. — O grand spirite. Je suis Michel Cervantes. Je t'apporte *Don Quichotte et Rossinante, Sancho* et *son âne.*

SARDOU. — Je ferai maquiller ce cheval, il est trop gras. On lui dessinera des côtes à l'estampe. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Le public ne comprendrait pas ton ridicule et sublime redresseur de torts. Nous mettrons cette grande idée philosophique sur le rideau de manœuvre. Tes personnages me serviront d'intermèdes bouffons.


Ah, boujour, Molière, prête-moi donc quelque scène?

CERVANTES. — Tu m'honores, Victorien.

SARDOU. — Et toi qui es-tu?

LESAGE. — Lesage auteur de *Gil Blas.* Je viens t'offrir quelques frères courant après leurs sœurs séduites.

SARDOU. — C'est bon, va-t-en.

LESAGE. — Je suis fier, Victorien.

SARDOU. — Et toi?

BEAUMARCHIAS. — Beaumarchais. Je mets à ta disposition le balcon de Rosine et la sérénade de Lindor.

SARDOU. Bien obligé, je n'ai pas besoin de ta permission. Ah! bonjour Molière. Prête-moi donc quelque scène?

MOLIÈRE. — Tu peux te servir de Don Juan poursuivi par sa femme abondonnée. Tu peux même faire dire à ton héros: « Tiens, avec ces cheveux épars et la pâleur de ce visage, ma femme n'est vraiment pas mal. » Tu peux aussi prendre le *Sganarelle* de Don Juan. C'est un cousin de *Sancho.*

SARDOU. — Tu as donc pillé Cervantes?

MOLIÈRE. — De lui à moi, l'honneur est partagé. Adieu Victorien.

SARDOU, *baillant.* — Ah! les hommes des grands siècles ne sont pas amusants.

—


Si elle est cachée sous cette botte de foin, on la retrouvera.



Ce monsieur-là c'est monsieur Deshayes.

(*Sur la scène*), CARDENIO-BERTON.— Flamme et tonnerre! on a volatilisé Mlle Blanche Pierson! Enfer et damnation! si elle est cachée sous cette bottede foin, on la retrouvera, car ce n'est pas une épingle? (*avec effort*)... Moscou!... Waterloo!... non, ce n'est pas une épingle!!! (*Il meurt.*)

—

(*La famille Prud'homme au balcon.*)

LÉOCADIE. — Mais papa je te disais bien que nous nous trompionsd'omnibus; nous sommes à la *Porte-Saint-Martin*. Ce Monsieur-là, c'est M. Deshayes, et l'autre est M. Mélingue... Oh! comme je voudrais le voir à la ville; papa, tu devrais l'inviter à dîner.

M. PRUD'HOMME. — Nous sommes au Gymnase, ma fille.

—

DON FERNAND (*pinçant de la guitare*).

Oh! mon Fernand, tous les biens de la terre
Ont besoin d'eau, de pluie et de so eil;
Monsieur Mathieu de la Drôme est leur père,
Et son regard mûrit le fruit vermeil.

(*Parlé.*) — Où est Mlle Céline Montaland? Orsini! tavernier du diable. quel âge a-t-elle? pourquoi ne voit-on pas ses épaules? Ah! madame, madame, défendez-vous bien, car je vais recommencer la lutte vertueuse des *diables noirs*.



Où est mademoiselle Céline Montaland? pourquoi ne voit-on pas ses épaules.

LE VEILLEUR DE NUIT *passant*. — Elle fait des armes pour venger un muletier de Castille.

DON FERNAND. — Par la mort! elle ne sortira pas de cette chambre comme un gâteau de Nanterre!

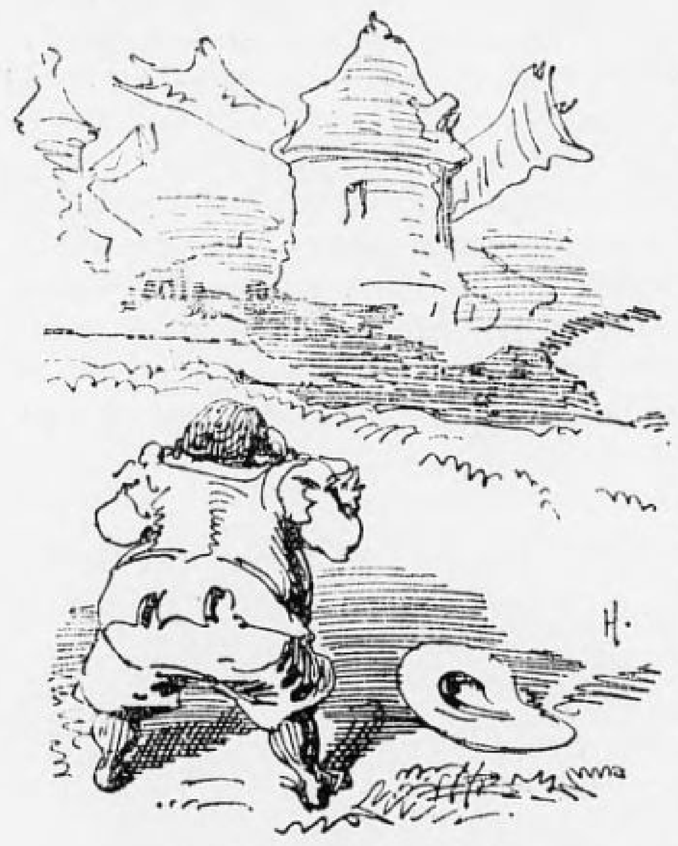
VOIX D'ÉTUDIANTS. — « Vive Céline et Fernando! »

LE VEILLEUR. — Il est minuit, tout est calme, spectateurs du Gymnase, vous en avez jusqu'à deux heures du matin... Dormez!

VOIX D'ÉTUDIANTS. — Voici les alcades!

(*Tumulte.*)

—



Sancho, tu as la berlue.

DON QUICHOTTE. — Vois-tu le géant, allons, qu'on me joue un air du *Cirque*, et, que Rossinante m'emporte au galop à l'assaut de cet enchanteur.

SANLHO. — Mais monseigneur, nous sommes sur les buttes de Montmartre et vous allez casser le dernier des moulins à vent.

DON QUICHOTTE. — Tu as la berlue, Sancho.

PRADEAU. — J'ai joué les *Deux aveugles*, et j'y vois clair.

ANATOLE. — Papa, nous ne sommes pas au Gymnase, nous sommes au *Théâtre-Comte*. Je reconnais le décor du *Petit Poucet* et du *Marquis de Carabas*.

PRUDHOMME. — Mon fils, nous sommes au Gymnase.

UNE COCOTTE. — Comme ce cheval est bien maquillé!

—

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, l'administration du Gymnase....

LES TITIS *au Gymnase*.— A la porte! à la porte!...

ANATOLE.— Tu vois bien, papa, il y a des titis. Nous sommes à l'*Ambigu*.



Comme ce cheval est bien maquillé!

PRUDHOMME. — Au Gymnase, mon fils, au Gymnase. C'est la liberté des théâtres qui veut ça, mon enfant.

LÉOCADIE. — Mais non, il y a un cheval. C'est une pièce militaire du *Cirque*.

UN JOURNALISTE.— La Porte-St-Martin a fait redorerses *Pilules*, le public les avale toujours.



Séraphin n'a jamais dépassé cet effet.

LE RÈGISSEUR

.....L'aministration du Gymnase, vu l'exiguité du théâtre, est dans la necessité de faire ses changements à vue derrière le rideau de manœuvre. (*Il s'esuie le front*). Ce sont des petits trucs de famille...Veuillez ne pasquitter vos places. La toile, que vous allez voir tomber, représente e redresseur de torts et sont fidèle écuyer... Je vous en prie, attendez quelques minutes... Si vous alliez respirer l'air frais du boulevard, vous ne voudriez pas rentrer.

(*Il sort en s'essuyant le front.*)



Attendez, monsieur, j'ai là un morceau de lard.

MADAME PRUDHOMME. — Au moins, ici, l'administration a des égards.

MONSIEUR PRUDHOMME. — Plus on monte dans l'échelle sociale. plus on s'élève, plus les hommes qu'on approche sont puissants, plus ils sont distingués. La littérature du Gymnase est celle des gens qui se respectent. On les respecte parce qu'ils se font respectés.

(*La toile se lève*).

DON QUICHOTTE. — Mon ami, toute cette ferraille est tellement rouillée que je ne puis plier ni bras ni jambes... Ca ne va plus du tout, mon garçon; c'est assez contrariant.



Madame Fromontin est aussi pleureuse que l'enfante du Cid.

SANCHO. — Attendez, monsieur, j'ai là un morceau de lard... Pourquoi voulez-vous être un homme de fer avec des jarrêts d'acier, aussi? (*Il frotte l'armure.*)

DON QUICHOTTE. — Je regrette d'avoir lu *P'sonduTrail*.

(*Scène de pantomime.*)

ANATOLE. — Mais, papa, nous sommes aux *Funambules*. Voilà Don Quichotte qui fait le télégraphe en regardant la lune.

MONSIEUR PRUDHOMME. — Nous sommes au Gymnase, mon fils.

(*La lune qui rit. — La lune qui pleure*).

LE RÉGISSEUR.— Attention, Messieurs. Nous n'avons pas de spectres; mais, faute de spectres, on mange de la galette du Gymnase. Séraphin n'a jamais dépassé cet effet.

—

SARDOU. — Holà, Scribe! j'ai encore besoin de quatre ou cinq tableaux. Assieds-toi là; voilà tout ce qu'il faut pour écrire.

SCRIBE. — Voyons, puisque tu es mon héritier, je vais t'apprendre à administrer tes pièces... Céline Montaland, quel costume?

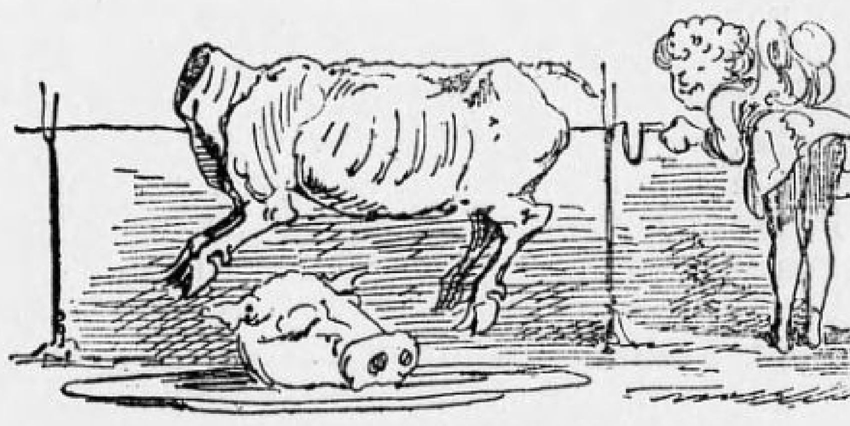
SARDOU. — Un costume de pièces d'or, attachées par un filet de soie.

SCRIBE. — Elle fournit l'étoffe!

SARDOU. — Naturellement.

SCRIBE, *écrivant*.— « Blanche Pierson est cachée sous les fleurs d'un reposoir. Elle s'écrie :

« *Prenez garde, j'ai une feuille de rose pliée en deux qui me fait mal au genou.* »



Les noces de Gamache.

SARDOU. — Scribe, en vérité, vous avez des idées...

SCRIBE. — Assez de style? Monnet a-t-il envoyé sa petite classe pour le ballet? Très-bien. Voilà une pièce qui commence à marcher. Si nous supprimions Don Quichotte?

SARDOU. — J'en ai besoin à cause des entr'actes. Et puis c'est une pièce pour les vacanees des collégiens.

SCRIBE. — Bon. Si nous mettions une *araignée monstre* qui tisse la toile du Gymnase? Voilà qui va bien. Maintenant il y a les *Noces de Gamache* qui peuvent servir. Si nous supprimions le rôle de Mme Fro-



mentin? Elle est aussi pleureuse que l'infante du *Cid*... Pas amusante, l'infante, hein?

SARDOU. — C'est que je n'ai personne pour jouer la Dulcinée du Toboso...

SCRIBE. — Eh bien! marchons comme ça. Nous disons *Gamache*.

Il écrit : *Ballet des douze danseuses italiennes, musique de Giorza*; la *Polka milanaise* :

Ah! messeigneurs, aimez-vous la salade,
L'olla podrilla
Et la polenta?

ANATOLE. — Mais, papa, les *Noces de Gamache* c'est à l'*Opéra-Comique?*

LÉOCADIE. — Mais, papa, les *ballets* c'est à l'*Opéra?*

MADAME PRUDHOMME. — Monsieur Prudhomme, je reconnais la chanson de M. Nadar?

M. PRUDHOMME. — Nous sommes au Gymnase.

LE RÉGISSEUR (*s'essuyant le front*).

Messieurs, l'Administration du Gymnase n'a rien négligé. Après tant d'efforts, elle a voulu vous donner un ballet. Nous espérons, si vous êtes contents et satisfait, que vous voudrez bien nous envoyer du monde.

(*Musique, ballet, — feux de Bengale, — apothéose*).

(*Sur le boulevard.*)

MONSIEUR PRUDHOMME. — Mes enfants, vous venez d'assister au chef-d'œuvre de Michel Cervantes, qui fut persécuté par un siècle ingrat et qui mourut à l'hôpital. Que ceci vous apprenne de bonne heure à choisir un état lucratif et tranquille.

J.

A DIEPPE

Pendant que vous cuisez à Paris, mon cher ami, me voici installé ici, où malgré un beau soleil, il fait une brise charmante, si charmante que les vestes blanches dont je m'étais muni me paraissent devoir conserver leurs plis et leur blancheur au fond de ma malle; quelle bonne vie de ne rien faire, et comme je jouis avec plaisir du délice de lézarder sur la plage!

Que n'êtes-vous ici, et quel dommage que vous ne puissiez passer un peu temps à croquer nos jolies Parisiennes! Il y a une orgie de petits chapeaux et de jupons aux mille couleurs qui sont ce qu'il y a de plus ravissant. Des tas de petites jambes spirituelles comme tout, qui font rêver un vieux célibataire comme moi; dire qu'on n'a pas en propriété seulement deux, rien que deux petites jambes comme ça! puis c'est un ramage, des notes d'éclats de rire argentin, si jolis qu'on voudrait presque être le monsieur qui vient de faire toutes ces grâces auprès de ces dames, et dont on rit si bien dès qu'il a le dos tourné. Mais les lions du moment, c'est M. R. et sa femme, qui promènent leur lune, toujours de miel, sur la plage. Ils se séparent si peu, ces deux tourtereaux, qu'ils plongent ensemble leurs charmes dans la mer, et c'est alors qu'ils sont beaux; tandis que la princesse fait quelques brasses assistée d'un baigneur, il faut voir ce grand homme qui ne sait point nager, hélas! suivre d'un œil inquiet sa volage moitié, et sautiller dans l'eau en battant de l'aileron comme s'il voulait s'envoler vers elle; le costume que les bonnes mœurs exigent, n'y tient plus et laisse à découvert sa poitrine d'homme où bat ce cœur si fidèle; ses lunettes s'agitent et il sautille, il sautille! enfin, elle se rapproche, elle vient, elle est près de lui, mais, dans son transport, il la saisit, n'importe par où... et ils rentrent ensemble dans leur cabine, d'où ils ressortent ensemble, pour se promener ensemble, le bras au bras, les yeux dans les yeux!... Mais remontons sur la plage; un peu plus bas, c'est le marquis de M. parlant toujours, parlant beaucoup poure plus grand plaisir du cercle où il pérore.

Eugène Lami lorgne, aux bains des femmes, quelques sujets d'éventail pour cet hiver. Chapeau bas! le bataillon de la finance approche: les deux cousins R., l'un âgé de treizeans, gros et large comme Sancho, l'autre, d'une quinzaine d'années, maigre et efflanqué, qu'on prendrait pour don Quichotte, n'était son nez pur israélite. J'ai vu aussi le soleil étinceler sur le pince-nez de K., un des fils du banquier; puis, par ci par là, quelques agents de change en rupture de corbeille. Une voiture à quatre chevaux, superbement attelée, passe; une vieille femme d'au moins soixante ans et un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans l'occupent; ce sont de nouveaux mariés; oui, cher ami, vous lisez bien, de nouveaux mariés; la femme est millionnaire, et le bon jeune homme ne l'est pas; n'est-ce pas que c'est attendrissant? — Plus loin, voici venir une brillante cavalcade, guidée par P., fidèle aux traditions de cette famille de centaures, dont le chef était écuyer du roi Louis XV.

Puis le soir, c'est le concert au bord de la mer; peu à peu les lumières s'éteignent, il n'y a plus que cette grande voix de la mer, qui couvre et emporte, en grondant, tous les bavardages de la journée; alors j'aime à me laisser aller au charme de cette solitude. Mais la rêverie arrive, je vois repasser les petites jambes, une plume blanche... et je rentre en soupirant un peu de n'avoir plus vingt-cinq ans et pas de cheveux blancs.

Ne m'en veuillez pas trop de mon bavardage, et, si vous allez à Versailles, saluez ses vieilles allées pour moi.

A vous.

Dieppe, 2 août 1864.

A.

CHOSES ET AUTRES

Bien qu'on en dise, les choses de sentiment n'ont rien perdu de leur valeur dans notre prosaïque dix-neuxième siècle. Il est assez curieux pour l'observateur d'étudier attentivement la liste des objets trouvés que fait imprimer la préfecture de police. Sur une trentaine de brimborions, je trouve généralement dix-huit porte-monnaie, contenant des cheveux, trois médaillons renfermant des portraits de femme, et au moins une tabatière où l'on avait serré des boutons de manchettes. La plupart de ces souvenirs ont été trouvés à Vincennes. Qu'on y songe.

—

Buridan a pris la place de Tartuffe à la Porte-Saint-Martin. Vrai! on ne s'en apercevrait pas.

—

Il y a, à Paris, un endroit réservé à l'exposition provisoire des statues. On a ingénieusement fixé cet endroit près du Louvre, afin que le public puisse comparer à son aise le travail des enfants avec celui des pères. C'est là, qu'en ce moment, on rencontre un grand objet d'art en redingote, assis sur on ne sait quoi : cela s'appelle un grand homme, mais il faut que le nom soit écrit au dessous. Aujourd'hui, nous élevons un grand nombre de monuments aux maires et aux conseillers d'état.

—

Les lois Anglaises sont toujours excessivement amusantes. Un décret vient de déclarer que, désormais, tout individu qui ne trouverait pas à son goût le morceau d'un orgue de Barbarie, aurait droit de faire condamner l'orgue à une amende de 40 shellings et à trois jours de prison. — Autant dire qu'on veut détruire les orgues de Barbarie.—Permettez; l'individu sera obligé de conduire l'orgue, en personne, jusqu'au bureau de police. — Fichtre!

—

En Amérique, c'est mieux. On invente des orgues très perfectionnés. Entre autres, un instrument qui est à lui seul tout un orchestre; on y a même compris la grosse caisse et la voix de M. Beauvallet. Les journaux américains disent ingénuement que cette curieuse machine a de grandes chances de se populariser. Il serait même possible de lui apprendre un opéra en quatre actes, et de le lui faire répéter tout entier... ce qui supprimerait les frais de chanteuse, et permettrait de jouer l'*Africaine* tout de suite.

—

Un vent d'indignation nous arrive d'Arles : Arles est en rumeur, Arles est exaspérée, Arles ne se connaît plus. Saviez-vous Arles si pudibonde? Il paraît qu'un industriel a eu l'idée de faire lutter des femmes, et lesdites femmes dans un costume... d'une simplesse primitive. Je vous dis qu'Arles est dans l'indignation. Seulement Arles s'était ruée au spectacle. Que voulait de plus l'industriel?

—

La publicité que l'on donne maintenant aux choses de la science n'est pas sans jeter quelque trouble dans les esprits candides.

Il s'agissait hier des générations spontanées, et tout le monde avait le cauchemar.—Voilà aujourd'hui que M. Filippi, de Turin, nous prouve clair, comme le jour, que nous tous, tant que nous sommes, vous monsieur, vous madame, qui lisez ces lignes, — des singes perfectionnés. — Je vous demande mille pardons, mais M. Filippi est positif, — il démontre, il prouve; — ça fait dresser les cheveux sur la tête. Vous comprenez bien que pour moi la chose m'est indifférente. Que je sois un peu singe... après tout, c'est un malheur, — mais pour ma famille!... Quoi ma tante, ma bonne tante, mon excellent oncle, mes cousins et mes cousines, et mes plus proches parents, ne sont que des orangs-outangs, des chimpanzés ou des gorilles déguisés! A qui se fier, je vous demande un peu?

—

Jusqu'à présent, on avait bien observé une certaine ressemblance entre l'homme et le singe; j'avais même, pour ma part, constaté le fait sur la personne de plusieurs de mes amis; mais, cependant, les savants avaient établi des différences anatomiques tout à fait rassurantes. Notre cerveau, par exemple, était infiniment plus développé, puis nous avons deux pieds et deux mains, tandis que nos voisins, jusqu'à présent, avaient quatre mains. Eh bien! il paraît positif que toutes ces différences ne sont qu'apparentes. Il y a une énorme quantité d'hommes qui ont moins de cerveau qu'un chimpanzé intelligent, et les deux mains de derrière du singe sont incontestablement des pieds. L'usage des bottes seulement donnerait à ceux de l'homme un aspect plus flatteur.

Nous n'avons donc plus qu'une supériorité sur les singes, celle que nous donne la parole, la lecture et l'écriture. — Or, d'ici à très peu de temps, cette lacune doit être comblée. Vous comprenez maintenant que pour peu qu'un singe de grande taille ait 45 francs sur lui, c'est-à-dire de quoi s'acheter un costume complet, il n'y a pas de raison pour qu'il ne fasse un mariage superbe.

—

La magnifique découverte de M. Filippi ne s'arrête pas là. Il lui paraît démontré que tous les êtres vivants, au lieu d'appartenir, comme on le croyait jusqu'à présente à différentes espèces créées par la Providence avec une structure et des facultés particulières, descendraient tous, au contraire, d'un type unique, et les différences entre les espèces ne seraient que la conséquence des milieux dans lesquels les êtres auraient vécu, des habitudes diverses qu'ils auraient prises et des travaux différents auxquels ils se seraient livrés. — Bien. — De telle sorte que de l'huitre à l'homme il n'y a qu'un cheveu, — l'homme est une huître qui a bien tourné; ni plus ni moins.

Eh bien! — ma parole d'honneur, — je m'en doutais.

Nous attendons avec impatience les nouvelles révélations que M. Filippi ne peut manquer de faire sur cet important sujet, et nous prenons l'engagement d'en donner à nos lecteurs un compte-rendu fidèle.

—

On lit dans le *Pays* du samedi 30 juillet 1864 :

« Nous avons le regret de ne pouvoir donner aujourd'hui la suite du PRETRE MARIE. M. Barbey d'Aurevilly ayant omis de remplir ses devoirs de garde national, a dû subir ce matin la conséquence de cette omission, et s'est trouvé, par suite, dans l'impossibilité de corriger ses épreuves. — J. BARATON.

Un prêtre marié, l'auteur en prison, le rédacteur en chef dans l'embarras... Allons, tant mieux. Voilà un dénouement ingénieux.

—

Je lisais hier cette singulière définition des miracles modernes :

« Les miracles commencent au sommet d'une montagne et finissent en police correctionnelle. »

X.

REVUE DE LA MODE

—

Il n'est plus question que de défier la chaleur avec le plus de coquetterie possible. On ne s'habille plus qu'en nymphe, c'est-à-dire tout en mousseline. Un costume idéal et transparent; le teint d'une fraîcheur « de lis et de rose. » ou plutôt de *blanc nymphéa* et de *rose d'Armide* (car avec les petits pots de *Séguy*, on est fraîche et belle quand même). Voilà le *nec plus ultra* de la mode.

Pour le costume transparent, le négligé *indien*, les voiles de la *Vestale*, c'est la *grande maison de blanc* qui nous les donne, et chacune de ses créations fait loi.

Par exemple, je vous conseillerai pour toilette de déjeuner, sa dernière robe de mousseline des Indes, brodée par la main des fées, et façonnée (toujours par ces dames), ainsi qu'il suit :

Très longue jupe enrichie d'un volant plissé de moyenne hauteur, lequel est couronné d'une riche broderie.

Corsage montant, à petits plis espacés par des entredeux de broderie.

Manche demi-large, rétrécie au poignet et à l'emmanchure, par de petits plis pressés.

Large ceinture de taffetas bleu, nouée derrière.

A côté de cette robe, j'en ai remarqué une seconde, avec veste de toréador, broderie indienne, petits pans d'habits; toutes choses heurtées entre elles, mais si admirablement reliées par les détails et la broderie, que l'on se prend à envier cette magnificence sans style, dont le cachet d'aristocratie et d'élégance est pourtant incontestable.

Pour toilette, il n'est plus question que mohair de poil de chèvre et de grenadine.

Il faut voir toutes ces étoffes brodées et drapées dans les splendides salons de la *Compagnie Lyonnaise*, pour comprendre tout le parti que les belles dames peuvent en tirer aux bains de mer, surtout quand tout cela est recouvert de dentelles.

Les dentelles, voilà la fureur du jour et, si à la *Compagnie Lyonnaise*, on s'aventure jusqu'aux salons qui les renferment, on n'a plus d'autre rêve que de porter un de ces costumes vaporeux et légers, qui accompagnent également bien les magnificences d'une toilette royale et la simplicité d'une jolie femme.

On me dira que les dentelles coûtent cher, et qu'il s'agit bien plus d'être riche que jolie pour les porter.

— Non, pas depuis que les dentelles de haute fantaisie ont cours. Si la *Compagnie Lyonnaise* offre les précieux points d'Alençon et l'orgueilleuse dentelle de Chantilly, elle offre de même les gracieuses écharpes de dentelle de Cambrai; les pittoresques burnous de Yak; les pointes Camaïeux; les rotondes de Lama; toutes variétés charmantes et devenues si fort à la mode, que les femmes les plus riches daignent oublier la modération de leurs prix pour les porter à profusion.

Inutile de dire que ces dentelles doivent être *vraies* pour conserver toute leur valeur de l'originalité. Le mot est d'ailleurs sur l'étiquette, et l'on est trop bien informé à la *Compagnie Lyonnaise* pour risquer jamais de se tromper.

Passons aux modes proprement dites.

Le chapeau devient quelque peu une énigme: est-il chapeau, bonnet ou coiffure? Nombre de modistes tombent dans la charge à ce propos, et il devient très important de ne plus confier sa tête qu'à une bonne faiseuse, qui sache éluder avec esprit les difficultés de la mode.

Mieux que personne, *Alexandrine* l'a comprise, cette mode fantaisiste. Pourquoi? parce qu'elle même pourrait s'appeler la fantaisie, le pittoresque, la grâce, l'inattendu. Le chapeau sans bavolet est un petit poème quand il sort de ses mains; ailleurs, ce n'est souvent plus qu'une caricature.

Comme chapeaux de voyage et de bains de mer, c'est *Alexandrine* qui a mis au jour le chapeau *Vermout*, aussi recherché pour son nom que pour sa noble forme jockey-club. Je le recommande à nos merveilleuses, dont les toilettes s'épanouissent sur la plage de Dieppe ou de Trouville. Le nom de *Vermout* représente une victoire, tout comme celui de Sébastopol et de Magenta; c'est donc arborer une cocarde ou un pavillon que de porter ce gracieux ensemble de paille et de plumes.

Avec le chapeau *Vermout*, on ne saurait choisir rien de mieux que le costume *Donato*, créé par *Gagelin*.

Encore une notoriété de la mode que ce Gagelin. Que de robes merveilleuses sont sorties de chez lui pour compléter le triomphe des jolies femmes!

Je vais essayer de vous rendre dans son aristocratique simplicité le costume *Donato*.

Jupe très longue en poil de chèvre gris à fines rayures noires. Le bas de cette jupe est orné d'un plissé de ruban bleu qui remonte en biais de distance en distance, jusqu'à mi-jupe.

Ce plissé a pour tête un entredeux de dentelle noire.

La casaque, demi cintrée, est également ornée du plissé bleu et de la dentelle noire aux entournures, aux bas de manches et autour du cou. Ce plissé, tournant de même tout autour du vêtement, s'arrête brusquement au milieu de l'un des devants pour aller finir à l'endroit de la poche — qui n'existe pas — par un gros nœud de ruban bleu. Le même nœud se répète de l'autre côté, un peu plus par derrière.

Le dessin expliquera mieux que ma plume l'effet de cette robe, sans la rendre toutefois dans toute sa grâce.

Pour les enfants, *madame Émélie Desrez* est une autre *Gagelin*. Rien de si joli que ses petits costumes de bains de mer, avec mante *Normande*. Aujourd'hui, les petites filles ne cèdent rien à leurs mères pour la tournure et l'élégance: chapeaux ronds, casquettes jockey-club, robes richement brodées, Mantilles exquises ou burnous coquets: *madame Desrez* n'a-t-elle pas tout inventé!

Inutile d'ajouter que le petit monde de trois à douze ans se presse dans l'ancienne maison de *Pauline Royer*, de la rue de Rivoli, avec la même passion qu'apportent les jolies femmes à s'arracher les dernières créations d' *Alexandrine*.

Nous en pourrions dire autant des *Merveilleux* de douze ans, qui trouvent chez *madame Desrez* leur comptoir de tailleur; de même que leurs sœurs, ils peuvent y faire leurs commandes.

Les enfants habillés, revenons aux femmes; celles-ci sont sur ce point plus insatiables que ceux-là.

Il est toujours du meilleur goût de sacrifier à l'antique, surtout quand l'antique est un chef-d'œuvre de richesse et de grâce.

Aujourd'hui que la guipure Renaissance vient de ressusciter dans les artistiques salons de la rue Turgot, toutes les femmes ont le droit de s'habiller comme une des admirables figures du Titien ou de Paul Véronèse.

Oui, la guipure et le meilleur point de Venise sont retrouvés. Inutile d'ajouter que l'inventeur est breveté et que de tous côtés l'on verra pleuvoir les contrefaçons!

Ce qu'il y a de plus heureux à ce sujet, c'est que toutes les femmes de goût peuvent porter de la guipure quelque soit le budget affecté à leur toilette. S'il est des guipures de trente francs le mètre, on en trouve aussi à quarante centimes. Et cette dernière est encore préférable à toute broderie et à toute autre dentelle à cause de son cachet d'aristocratie et d'ancienneté.

La guipure se prête à tout: lingerie, ornements de robes, mantelets, ombrelles, etc. Voyez-vous d'ici quel effet produirait un costume bien entendu et presque tout en guipure!

Je conseillerais aussi, comme effet d'originalité, un costume tout en foulard blanc.

Ici nous rentrons dans le domaine du *Comptoir des Indes, boulevard de Sébastopol*. Je crois que cette maison a triplé cet été le chiffre de ses affaires tant la vogue du foulard est grande. Il faut dire aussi que l'on est servi par elle comme par magie dans ses plus petits désirs. Veut-on une robe de fantaisie, un costume léger et gracieux, une lingerie soyeuse? on griffonne un mot à l'adresse du Comptoir des Indes et tout aussitôt — courrier par courrier — on reçoit *franco* un paquet d'échantillons qui réunit sous les yeux les mille et une nuance des Indes.

On est d'abord incertain dans le choix de ces fleurs, de ces semis, de ces dessins chinois, égyptiens, campana, etc., etc., mais si nos lectrices sont un peu de mon avis, elles choisiront bientôt — *la pluie des feuilles*; les fleurs sur fonds chinés et certain petit dessin turc, — comme les dessins les plus originaux et les plus seyants

C'est également au *Comptoir des Indes* que l'on trouve un foulard blanc ou teinté employé tout particulièrement pour chemise russe.

La chemise russe est aussi l'engouement et la commodité du jour.



ROBE DE DÉJEUNER.
D'après un modèle de la Grande Maison de Blanc.

Bref, le foulard est bon à tout : lingerie, robe, vêtement, et j'en reviens à mon costume tout blanc avec habit *garde-française*. Que mes lectrices essayent plutôt ; dussent-elles achever de piller le *Comptoir des Indes*.

La taille Empire, à donné une recrudescence de succès à la célèbre *Ceinture-Régente*. Il paraît que ce mignon corset seconde admirablement la couturière pour la coupe des nouvelles robes. Il est vrai que les tailles longues exigeraient de même la *Ceinture-Régente*, de quelque façon que la mode se traduise, elle veut une aille mince et flexible, des proportions irréprochables, et tout cela existe pour les femmes qui se servent de l'heureuse création de *Mmes de Vertus*.

Gare aux contrefaçons, toutefois ; elles pullulent. Le moyen de les éviter, — que nos lectrices le retiennent. — est de ne s'adresser qu'à Mmes de Vertus elles-mêmes, Chaussée d'Antin.

Pour être attrayante il ne s'agit pas seulement d'être élégante, jolie, il faut être *lionne* et savoir aussi bien tenir la cravache que l'éventail.

Les vapeurs ne sont plus de mode aujourd'hui, comment avoir des syncopes quand on s'habille presque en homme : bottes, canne, casquette, veste, etc., et que l'on se donne le ton d'aimer les chevaux, la chasse, les ascensions périlleuses ! et que sais-je.



TOILETTE D'ÉTÉ.
D'après un modèle de la maison Gagelin.

Les santés délicates me diront que j'en parle bien à l'aise. Pourquoi pas! n'existe-t-il pas un cordial pour les femmes les plus maladives : la coquetterie?

Donc, avec la coquetterie... et un petit flacon ciselé, où l'on verse en fraude un peu d'Eau de Mélisse des Carmes, on peut être *lionne*, aller partout, rire de tout, braver tout et être à la mode comme la princesse de X. ou la belle madame de T.

— Vous empiétez sur les droits du docteur, madame la chroniqueuse.

— Pourquoi pas, si l'ordonnance est faite en faveur de la mode et de vos succès... si la véritable *eau de Mélisse*, — celle de *Boyer*, — vous permet de prolonger vos plaisirs et votre triomphe, et si, par hasard elle devait vous sauver... d'une syncope.

La syncope est démodée aujourd'hui; ce qui est démodé est ridicule, et le ridicule tue... Donc, il faut recourir à la coquetterie et... à l'Eau de Mélisse pour vivre.

Votre virilité assurée... grâce au flacon, il vous faut en contraste, toute la délicate beauté d'une femme. Pour ce dernier cas, il ne s'agit plus que de lire et de méditer le livre de Louis Claye « les Talismans de la beauté. » Là se trouvent à peu près tous les secrets de jeunesse et de beauté des femmes que leurs attraits ont rendu célèbres Je vous cite entre autres la merveilleuse *crème Pompadour*, transmise à M. Violet, par *Manon Foissy*, la camériste de la célèbre favorite.

La maison Violet qui, dirigée par M. Louis Claye, s'appelle aujourd'hui la *Reine des abeilles*, possède aussi comme talisman indiqué dans le Livre l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, dont on se sert après l'emploi de la *crème froide mousseuse solidifiée*, pour les soins délicats du teint et de la peau ;

Le savon royal de *Thridace*, qui est souverain pour la conservation du tissus dermal ;

La parfumerie aux violettes d'Italie et l'acidule de violettes : un bain de fleurs ;

La fleur de riz rosée, qui donne à la peau l'éclat et le duvet de la fleur.

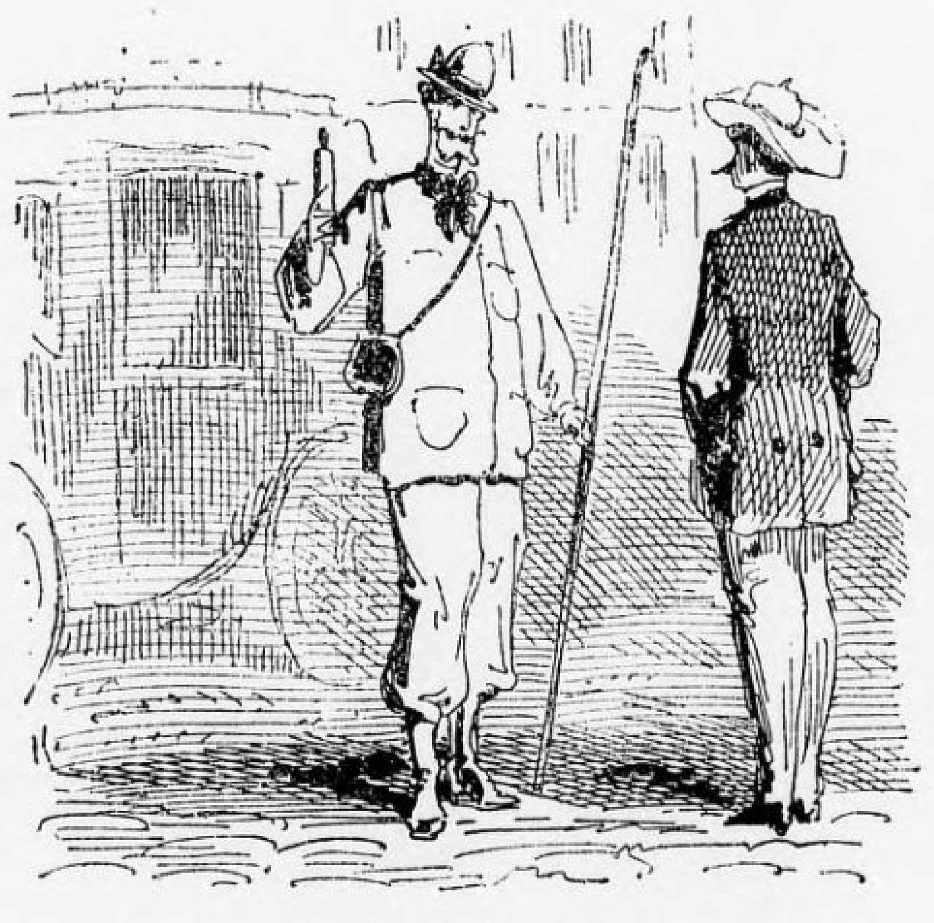
Mais demandez et lisez le livre, et vous comprendrez l'importance de toutes ces compositions salutaires, qui vous permettront, belles lectrices, de rester éternellement ce que vous êtes aujourd'hui.

VICOMTESSE DE ***



EAU DE LA FLORIDE

Toutes les bonnes amies de madame qui achètent des nattes seraient furieuses. si elles savaient que madame doit son opulente chevelure à l'Eau de la Floride.



EAU DE MÉLISSE BOYER

— Et c'est là tout ton bagage pour aller en Suisse ?

— Avec un flacon d'eau de mélisse, je ne crains ni la neige, ni les précipices, ni la fatigue ; c'est le meilleur talisman.

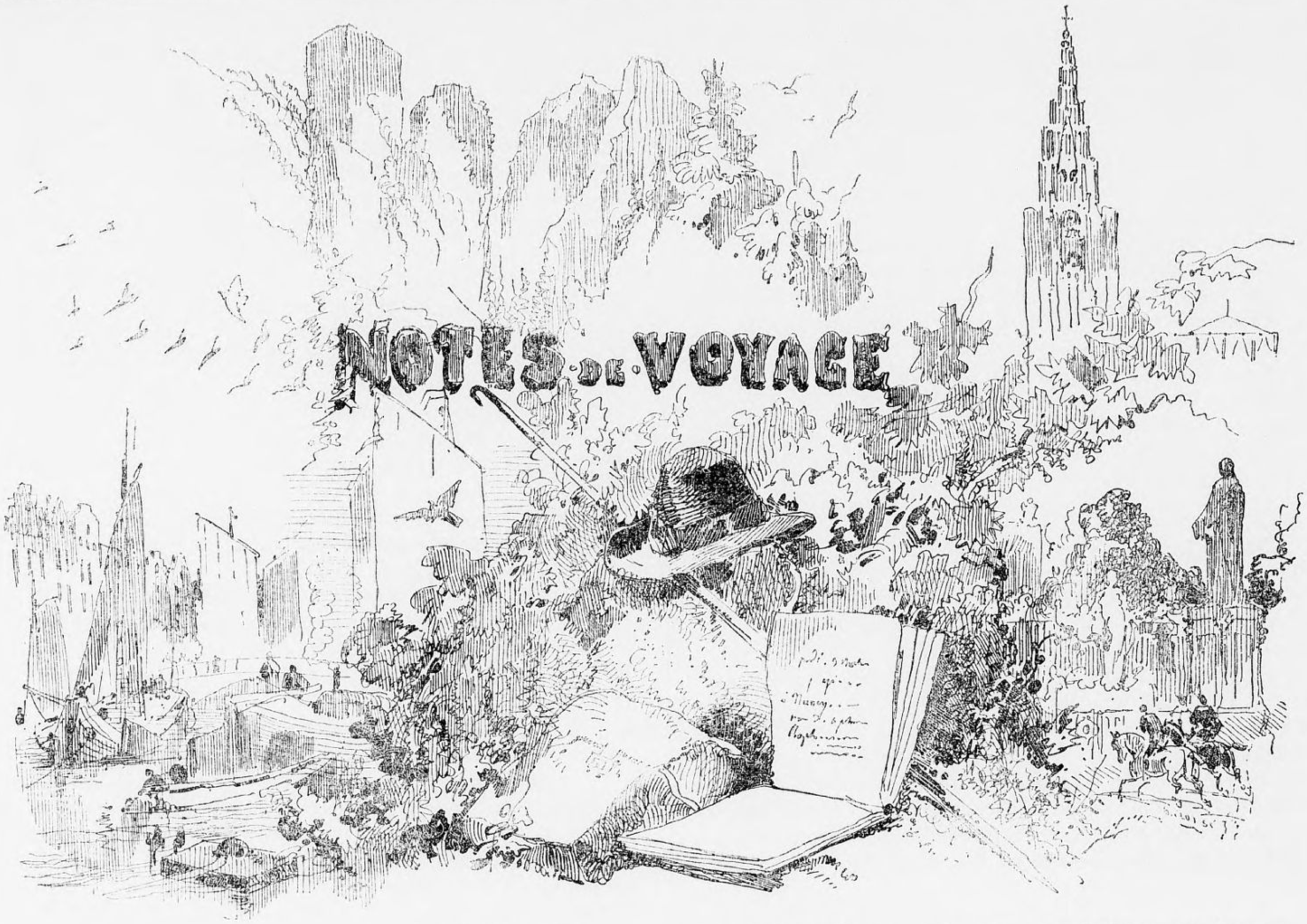


CHEZ DESJARDIN

— Pas de plaisanteries, monsieur Desjardin, arrachez-mois cette dent.

— Mais, tenez; je n'ai qu'à lui faire signe, la voilà,

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



Douai, août 186.

J'avais la fièvre en arrivant, je n'ai rien senti du paysage. Promenade le soir après dîner, mais les jambes aussi lourdes que la tête. Pourtant voici ce qui a surnagé.

Un grand sentiment de bien-être, quelque chose de semblable à la Flandre et à l'Angleterre, rien qui sente le petit bourgeois important et tracassier des villes du centre. Je sortais de Paris, j'avais vu la veille au soir l'illumination du 15 d'août, le fourmillement sur les places, dans la fournaise poussiéreuse, les murs blancs, les figures actives, ravagées, les pauvres diables éreintés, qui venaient avaler une goutte de mauvais plaisir, faux comme du vin frelaté; j'avais senti l'âcre odeur d'urine universelle, la sueur et la poussière humaine, l'enfer de l'activité fiévreuse, la maladie du désir inassouvi.

Ici une chaleur moindre et le lendemain la pluie; des maisons de briques à hauts toits Louis XIII, cheminées solides et monumentales, des croisées à petits carreaux, à dômes, rien d'improvisé, rien pour la parade, tout pour la jouissance durable. — Quelques promeneurs dans les rues, un son de bourdon lointain, çà et là, dans les boutiques, un marchand, une femme qui lit ou regarde, assise dans sa robe de dimanche. C'est un plaisir suffisant que de se faire belle et de se reposer.

Une propreté parfaite, et souvent du goût, toujours de l'espace, de l'ampleur, rien d'étriqué. — Beaucoup de maisons ont une devanture, un toit qui a son caractère. Rien de semblable à la monotonie administrative de la rue de Rivoli. On sent des gens endormis, mais cossus et dont les grands-pères ont été artistes.

La Scarpe plonge ses canaux jusque dans la ville et fait de petites Venises. Des canards y nageaient paisiblement; une vieille femme les regardait de sa fenêtre, entre les pots de fleurs; voilà une soirée de dimanche.

Beaucoup de pittoresque dans ces eaux intérieures et dans ces vieilles maisons; quelques rues ont des escaliers jusque dans l'eau, d'autres dressent leur mur à pic; le canal tourne étrangement; dans les fonds brillent les tuiles rouges; par une échappée, on voit un bout de jardin, un arbre vert qui rit.

Pluie le lendemain. Voilà le vrai paysage du nord, nuages blafards ou fondants, d'un blanc de neige ou d'un noir de suie, qui tournent sur des toits rouges, et des masses de verdure fraîche. Sitôt que l'averse est tombée, le toit crénelé tranche sur l'air éclairci, et le rouge réjouit l'œil de sa belle couleur. Des remparts on a vingt sujets de tableaux à la flamande. Toutes les maisons parlent; à Paris, il n'y a que des rues de commande, des décors d'opéra et des hôtels garnis.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la Scarpe, dans la ville, un grand canal. La fraîcheur de l'eau me ranime toujours, surtout quand elle court à pleins bords, quand elle est restée avec de petites vagues mouvantes. Les murs vernis, les jolies maisons peintes, les formes capricieuses et accidentées y ondoient et s'y mirent avec une gaieté et une légèreté charmantes. Et quelle douceur pour moi qui sort de la poussière de Paris que cette longue rue si propre, auprès de cette eau saine, sans presque un passant, presque dans le silence!

Ce que j'aime encore mieux, c'est la rivière au dehors. Des joncs panachés d'une fraîcheur incomparable pullulent et bruissent dans les fossés des remparts; la rivière tournoie en ce lieu avec de longues ondulations noirâtres entre deux rangs de peupliers, sous de gros bateaux pacifiques. On a fait d'elle un canal, elle le mérite, tant elle est tranquille. Au moment où nous sommes rentrés, le soleil couchant s'est dégagé, et il y a eu un flamboiement vif comme une joie triomphante sur toutes ces verdures attristées.

C'est une vieille ville catholique, parlementaire, lettrée, « l'Athè-

nes du Nord, » dit-on. Beaucoup de magistrature riche, qui a de la morgue et vit chez soi confortablement, donne à dîner si savamment Dix ou douze personnes donnent des bals d'hiver. La basse économie ne règne pas; plusieurs ont voiture, des serres, un luxe bien entendu.

Grande influence cléricale, sur les riches d'abord : « sans la religion, où irions-nous? » — En effet, c'est une gendarmerie intellectuelle. — Par exemple, le curé va chez les paysans pendant que le mari est à l'ouvrage. — Eh bien, ma bonne femme, vous voulez donc la destruction de notre sainte religion et la ruine de notre cher père le pape? — Oh! monsieur le doyen! — Alors pourquoi votez-vous pour un tel? — Dame, c'est que le maire nous a donné un billet. — C'est un mauvais billet. — Ah! bien, si c'est cela, le voilà, monsieur le doyen, le voilà, donnez-nous en vite un autre; je ne veux pas la destruction de notre sainte religion, et j'obligerai bien mon mari à voter avec votre bon billet. — Et le mari vote.

—

Nancy.

L'herbe pousse dans les rues de Nancy. Le soir, à huit heures, on aperçoit çà et là une lumière, et partout une grande ombre inanimée. — C'est une espèce de Versailles; on y est bien pour mener la vie de famille. Peut-être notre vie de Paris est-elle contre nature; mais ils s'ennuient tant ici! Ils souhaitent tant Paris!

La ville porte à chaque pas les traces du roi Stanislas : fontaines, rues, places, grilles, arcades, bâtiments. Mais le goût du siècle était surchargé, les routes, les grilles, l'espèce d'arc de triomphe, les fontranes de la place Stanislas, ont quelque chose de lourd et d'emphatique. Cependant ces grilles noires, rehaussées d'ornements d'or, cette ordonnance de maisons monumentales, ces statues courbées, riantes ces fontaines font plaisir à voir. Une pareille ville de province pourrait devenir un centre, ressembler à Heidelberg.

—

Aux jésuites de Metz.

Leur établissement va si bien qu'ils ont refusé dix-sept élèves cette année.

Ils prennent les mères en faisant montre de maternité : « Ne vous inquiétez pas de lui, disait un supérieur, il est seul, eh bien! je lui servirai de père. » Et il caressait doucement l'enfant de la main.

Ils s'insinuent dans l'amitié des enfants, deviennent leurs camarades, se promènent avec eux bras dessus bras dessous pendant la récréation dans les cours. — Les enfants les aiment et, devenus grands, viennent les revoir.

Point de piété obligatoire. Cependant un élève qui ne ferait pas ses Pâques serait exclu. En général, on se confesse une fois par mois (avec cette donnée, ils peuvent entrer dans la confiance, tout savoir; de plus, ils confessent en ville et tiennent ainsi les parents.)

Très grands soins pour la nourriture, l'habillement, les manières. — Dans certains établissements, ils ont des maîtres de danse, d'équitation; ils s'appliquent à former l'homme du monde. — Encore une prise sur les familles, notamment sur les femmes.

Par exemple, la gymnastique est ordinairement négligée ailleurs, quoiqu'elle ait une valeur. — Tout de suite maître de gymnastique excellent, avec obligation rigoureuse pour tous les élèves de l'exercer tous les jours.

Il y a un frère à tous les examens de Paris pour prendre les questions et préparer l'année suivante en ce sens. — Toutes les fois qu'un élève passe, le directeur des études est là pour l'encourager.

Ils écoulent leurs élèves faibles sur les centres de province, afin que les examens de Paris soient tout à fait brillants. — Ils en déclarent plusieurs externes, pour échelonner à propos leur force ou leur faiblesse. — Impossible d'être plus adroit dans les petits moyens.

—

Strasbourg, la cathédrale.

Extérieurement, je n'aime l'église qu'à demi. Les tours sont massives, et pour les alléger on a étendu dessus un vêtement distinct, un réseau d'ornements, une filigrane de statues, de fines moulures. — Un petit clocher à gauche; l'édifice a l'air d'un amputé, et il ne paraît pas qu'on ait jamais pensé qu'il fallait un clocher correspondant à droite. Ce clocher lui-même est une riche efflorescence toute artificielle; la pierre est collée sur une carcasse en fer. — Ceci montre bien le caractère de cet art exagéré, dépourvu de ce bon sens qui exige l'ordre et la symétrie, tout destiné à éblouir. — Plusieurs cathédrales ont leur tour à cinquante pas, détachée. — Toute cette civilisation est pareille : un rêve puissant, violent, parfois délicat, souvent sublime, mais un rêve de malade.

Mais les statues sont admirables. Il y a là un art semblable à celui qui, presque au même temps, aboutit à Van Eyck, en Flandre. Erwin meurt en 1318; la tour du nord est finie en 1365, la flèche est terminée en 1439.

Portail du midi : les vierges folles et les vierges sages. — Portail du nord : les douze vertus terrassant chacune un vice. — Portail du centre : les douze apôtres.

Ce qui m'a charmé, c'est qu'on voit dans ces statues un retour de l'art. Les hommes ont laissé derrière eux l'imbécilité monacale et la niaiserie hiératique des sculpteurs de Chartres, qui font les têtes inertes et grandes comme un quart du corps. Ils savent les proportions, ils sont maîtres de leur outil, et voici que, pour la première fois, ils découvrent l'homme, tout ce qu'exprime une attitude, un froissement du manteau, un type de tête, un mouvement du corps. Ils le fixent à la hâte, énergiquement, avec une naïveté et une joie d'inventeur. Mais comme on sent bien qu'ils ne copient pas, qu'ils inventent! Pas de type adopté; ils ont les choses réelles devant les yeux et ils en tirent toutes les variétés de la figure et de l'attitude humaines. — Voyez le sourire méchant, étrange, de convoitise dangereuse chez cette vierge folle; l'honnêteté un peu lourde et soucieuse dans la tête carrée de telle vierge sage. Plusieurs sont vraiment nobles quoique vivantes. Ils trouvent l'idéal, non pas un seul, non pas d'après l'antique, mais d'après les plaisirs nouveaux de leurs yeux et de leur cœur. Considérez le corps nu d'Eve, au portail du milieu, une bonne allemande charnue, un peu boudeuse, trop copiée pour nous sur une femme déshabillée, mais d'un beau sang et qui fera de beaux enfants. — Les apôtres sont tristes, maigres, avec des figures longues, une profonde et énergique expression, bien drapés de vêtements et le mouvement de leur attitude est saisi au vol.

Sur la façade du midi sont deux statues de femmes, l'Eglise et la Synagogue, qu'on attribue à Sabine, la fille d'Erwin. Elles sont bien belles; elles indiquent un art bien complet et bien nouveau : têtes nobles et pensives, avec de beaux corps, cheveux très-bien relevés, la taille fine et ployante, la robe à fins plis marquant bien la taille et toute l'ondulation du corps. — Toute une vie de rêves et de pensées a peut-être été employée à trouver ces types. Là est le bonheur de l'artiste; quand il travaille et qu'il a du génie, il arrive à voir debout devant lui et à douer d'un corps réel son profond rêve, la plus intime aspiration de son cœur, ce qui a été refusé à tous les autres hommes. Quelle joie en ce temps-là de découvrir qu'une taille ployante, une forme fine de tête sous un ondoiement de cheveux souples rend visible une âme chaste et fière!

L'intérieur est ce que j'ai vu de plus beau en gothique.

On entre, c'est une sorte de nuit. Pas une fenêtre à vitres claires : toutes ont des vitraux coloriés et sombres; et ces fenêtres règnent partout des deux côtés du rez-de-chaussée, des deux côtés des hautes galeries. — Un jour étrange, une pourpre ténébreuse envahit le vaisseau énorme.

Point de chaises dans la grande nef; à peine cinq ou six personnes à genoux ou vaguant comme des ombres silencieuses. Le misérable ménage, la friperie des insectes humains est chassée. Le large espace

entre les piliers s'étale nu sous la voûte, peuplé de clartés douteuses et d'une grande ombre presque palpable.

En face, le chœur tout noir; seule, une fenêtre lumineuse se détache au fond de l'abside, pleine de figures rayonnantes, comme une percée sur le paradis. Le chœur est rempli de prêtres pourtant, mais on n'en distingue rien, tant les ténèbres sont épaisses et la distance grande. Point d'ornements visibles ni de petites idoles; deux chandeliers seulement étincellent avec leurs flambeaux allumés comme des âmes tremblantes aux deux coins de l'autel, dans l'obscurité, parmi les grandes formes qu'on devine. — Des chants montent et redescendent à intervalles égaux, comme des encensoirs qui se balancent; parfois les voix claires et lointaines des enfants de chœur font penser à une mélodie de petits anges; de temps en temps une ample modulation d'orgue couvre tous ces bruits de sa majestueuse harmonie.

Je suis allé jusqu'à l'entrée du chœur; et de là, la rosace orientale plus sévère et plus noble que partout ailleurs, a éclaté dans la bordure noire et bleue, au-dessus de l'énorme obscurité des premiers arceaux. Les piliers allongeaient leurs fils colossaux immuables; la profondeur des ombres et la splendide opposition des jours rares étaient comme une image de la vie chrétienne plongée dans ce triste monde avec des échappées sur l'autre.— Des deux côtés, à perte de vue, jusqu'à la voûte, les processions violettes, rougeâtres, toute l'histoire sacrée luisait sur les vitraux, comme une révélation appropriée à notre pauvre condition humaine.

Comme ces gens ont senti l'effet des jours et des ombres! Cette cathédrale parle tout entière aux yeux, et du premier regard. A quoi bon raisonner? Le symbole donne tout d'abord et fait tout sentir. Impossible avec des mots de représenter cette énorme allée, avec les piliers graves régulièrement rangés qui ne se lassent pas de porter cette sublime voûte. Il y a un monde ici, un abrégé du grand monde. Ramper, tâtonner des mains contre des parois humides, dans cette voie ténébreuse, parmi les vacillements de clartés incertaines et les bourdonnements, les chuchottements aigris de la vermine humaine, et pour consolation entrevoir çà et là, dans les sommets, des figures rayonnantes, le manteau d'azur, les yeux divins d'une vierge avec son petit enfant, d'un Christ tendant ses mains bénissantes, pendant que de nobles chants, de hautes notes tendres, un concert d'acclamations triomphantes emportent l'âme là-haut, dans leurs enroulements et dans leurs accords...

Beaucoup de beaux débris, la crypte et le chœur, dont les voûtes en cintre indiquent l'antiquité énorme; cela est solide à l'œil, romain encore; c'est là le centre, tout à l'entour le gothique s'est épanoui. Dans une chapelle du nord, presque noire, déserte, repose la grande statue de pierre de l'évêque Conrad de Lichtenberg, le fondateur, couché sur la tombe, un livre à la main; il semble que, comme un Pharaon, il doive là dormir toute l'éternité. — La chaire, assez petite, de 1486, est une merveille de délicatesse: feuillages, figures, entrelacements, près de cinquante statues; le gothique en finissant tourne au bijou.

Je revenais toujours au chœur et à l'abside, à leurs colonnes rondes, à leur cercle solide, massif, sombre et fort, au vieux christianisme romain, tige enfoncée dans la terre, épaisse et indestructible, autour de laquelle est venu fleurir le reste.

—

La Forêt-Noire.

Je quitte le chemin de fer à Aarchon, jolie petite ville d'une propreté hollandaise, demi-village pourtant, mais riante et charmante, avec des maisons à pignons toutes blanches, de jolis sites pittoresques, des eaux courantes, un vrai village d'opéra comique! A mon avis, ce soin extrême, cette rusticité élégante et tous les goûts, toutes les facultés que cela suppose annoncent d'abord une autre race.

C'est plaisir que d'être marchand de saucisses, cordonnier ici. Il y a une poésie dans ces toits, ces belles eaux, cette verdure! — Impossible d'imaginer un plus beau soleil; les toits bruns s'élèvent dans l'azur, les saillies blanches des murs, les pointes tranchantes des pignons font relief. — On devient gai en dépit de soi.

Les vallées commencent; il y a des prairies partout, arrosées par des eaux amenagées, toujours rafraîchies; dix rigoles par prairie. Tout cela bouillonne et bondit et se déverse dans de gros ruisseaux qui bordent la route, puis dans le ruisseau du fond. — Des moulins sont posés çà et là; des tuyaux de bois amènent l'eau par-dessus les enfoncements jusque dans les maisons; les plantes ont pullulé sur ces vieux bois, dans ces eaux courantes, et le conduit est tout panaché de fleurs rouges, de graminées dressées ou pendantes. — Sur les routes, à tous les étages des hauteurs, paraissent des chalets en bois, à fenêtres étroites, à longs toits proéminents, avec de petits toits supplémentaires pour garantir chaque fenêtre et chaque étage. Dans cette riche verdure, avec leur pignon qui avance et leur devanture bariolée par les poutres qui la forment, ils semblent faits exprès pour le plaisir des yeux.

C'est un bon pays; les prairies donnent quatre ou cinq récoltes par an. Il n'y a pas de neige l'hiver. Le grand duc et sa femme sont bienfaisants, aimés, paternels, s'intéressent aux sciences, font des chemins dans tous les endroits où il y a des beautés naturelles. — On dit qu'ils ne lèvent pas d'impôts, qu'ils se contentent de leurs revenus et de la roulette. — Cependant on émigre, il y a trop d'enfants. Un plus grand défaut, ce sont les redingotes à haute taille ridicule des paysans, leurs chapeaux noirs à larges bords. On dirait des séminaristes en vacances.

Une longue montée à pied sous un dôme de verdure, puis Kellerheiligen dans un fond entre de hautes montagnes boisées.

C'est une ancienne abbaye en ruines; les arbustes ont poussé dans les fentes des pierres qui tremblent disjointes. — De là, pendant une demi-lieue, le torrent roule et tombe dans une étroite rainure, brun et clair sur des feuillets de roches brunes.

Peu de choses m'ont paru plus belles. Il y a des descentes abruptes sur des escaliers de pierre, de longs corridors d'arbres et des percées subites. — Les arbres s'accrochent comme ils peuvent, et empanachent tous ses flancs rougeâtres. Parfois la montagne perpendiculaire reste nue, et il faut renverser la tête en arrière pour apercevoir la raide paroi âpre, lumineuse, tapissée de lichens, avec sa cime blanche qui raie brusquement le ciel.

Mais le chef-d'œuvre du paysage, c'est la vue du Teufel-Kausel. Une troupe de montagnes rondes, en cône, pêle-mêle, entassées les unes derrière les autres, se presse sous l'azur ardent, sous le magnifique épanchement du jour clair, dans la lumière ruisselante. Rien de plus riche, de plus opulemment beau que leurs teintes. L'automne a commencé; les têtes des arbres rougissent, la verdure, entretenue par l'eau incessante, par les courants, par la brume qui monte et toutes les nuits la baigne, a pris un coloris intense. La noirceur des pins y ajoute encore, et la splendeur du ciel pur centuple la puissance des tons. Chaque montagne monte toute vivante et peuplée, demi-noire et demi-pourpre, dans la bordure de lapis-lazuli céleste; et les dernières à l'horizon, dans une teinte pâle et charmante, souriante et tendre, font encore mieux sentir la gloire du ciel.

G. T. F.

AUX TUILERIES



LA NOURRICE. Moi, che suis te Strasburg.
1er TROUPIER. Et moi de Marseille... nous sommes pays.
2e TROUPIER. Parbleur.



Quelques biches du bois de Boulogne viennent égayer les Tuileries à l'heure de la musique; elles se laissent approcher par les promeneurs et on peut leur donner à manger.



La mus'que militaire remplace les violons par le bugle et le saxhorn, mais elle adoucit les mœurs.



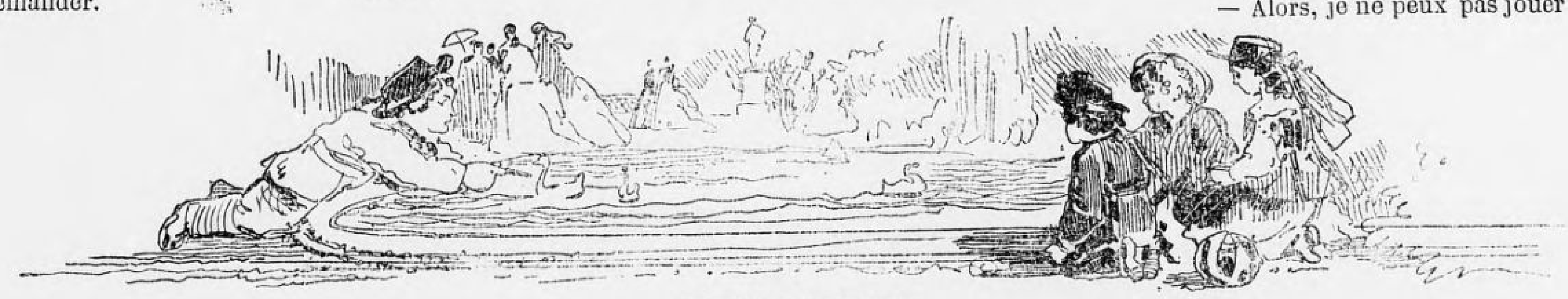
LES PIGEONS DES TUILERIES.
— C'est à moi qu'elle fait de l'œil.
— Non, c'est à moi.
— Allons le lui demander.



Guignol profite de la liberté des théâtres pour jouer le *Tartuffe* et le *Prophète*. Ce pauvre *Tartuffe* mène une vie de polichinelle.



— Avez-vous une poupée Huret de 80 fr., mademoiselle?
— Non.
— Alors, je ne peux pas jouer avec vous.



AGIOTEURS EN HERBE.
— Prête-moi ton bateau, je te prêterai mon canard.
— Ah! non; mon bateau est bien plus grand... Prête-moi trois canards.



A L'OMBRE DE LEURS LAURIERS ET DES MARRONNIERS.
— Ici, il y avait un carré,.. là, une batterie.. alors on a chargé.
— Et après?
— Je n'ai plus rien vu.



Un monsieur qui fait la statistique du nombre de petits pains que peuvent dévorer les pierrots des Tuileries depuis le lever de l'aurore, jusqu'à la fermeture de la grille.



Je crois que madame ne m'a encore payé sa chaise que trois fois. C'est deux sous.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

V. — LES DE SAINT-PAON

On ne sait rien de positif sur l'origine de la famille des de Saint-Paon. Certaines personnes bien informées assurent qu'elle se perd dans la nuit des temps; il faut croire qu'elle est en effet perdue de ces côtés-là, car je ne sache pas qu'on l'ait jamais retrouvée.

Quoiqu'il en soit, M. Stanislas de Saint-Paon est visiblement ému lorsqu'il montre deux portraits à cuirasse qui sont accrochés dans le salon, et un jour qu'il touchait du doigt la vieille montre Louis XVI qui pend à côté de sa glace, je l'ai entendu murmurer : Ma pauvre mère! — Tous mes renseignements s'arrêtent là.

S'il ne descend pas des croisades, ce qui ne sera jamais prouvé, ce sont les circonstances seules qu'il faut accuser : il a fait ce qu'il a pu. D'ailleurs on l'estime fort et les nobles du pays, dont presque tous les aïeux furent proches parents de ceux de M. de Saint Paon, l'appellent : *Stanislas*, — il est des leurs. — Il est froid et guindé, sa démarche est réservée, un peu gauche. — On sent qu'il s'observe et qu'il songe aux personnages cuirassés qui sont dans son salon. Son front est malheureusement étroit et fuyant, mais son nez qui s'avance hardiment sauve tout et semble protester. Il parle peu, mais son silence fait rêver.

Si j'osais lui faire un reproche, ce serait celui de placer un peu partout les deux merlettes qui perchent dans ses armes. Encore n'est-ce point un reproche sérieux, — il n'y a pas de mal à aimer les oiseaux.

Sur ses serviettes de table et son papier à lettre, la girouette de sa maison et le coin de son mouchoir, ces deux petits animaux sont figurés; je n'y vois point de mal encore une fois, mais je trouve que les de Saint-Paon en tirent un peu trop vanité.

La fortune de Stanislas, comme disent ces messieurs, est modeste, mais il s'en contente et supporte dignement, noblement et avec un certain orgueil sa médiocrité. Il se tient à l'écart, il est vrai, mais sa solitude est une sorte d'émigration volontaire dans laquelle il se complaît et qui flatte son amour-propre. — Sa position modeste ne convient-elle pas à un serviteur fidèle dont les maîtres sont dans le malheur? Il aurait pu, comme un autre, se lancer dans le tourbillon de la vie moderne et utiliser les forces de son esprit, mais une lutte corps à corps avec cette bourgeoisie roturière, si arrogante et irrespectueuse depuis ses petits succès de 89, l'effrayait énormement. Il s'avouait d'ailleurs à lui-même, dans le silence du cabinet, la dépression de son front, il se disait : il y a des jours où les idées m'arrivent lentement, et dans une carrière active cela pourrait me gêner beaucoup. Il renonça à la vie active.

On a bien souvent répété : mais pourquoi ne fait-il rien? avec un nom comme le sien et les moyens qu'à sa femme! il est en passe d'arriver à tout. Il a le nez de François I^{er}, de la dignité dans les gestes, deux merlettes sur champ d'azur... Comment se fait-il qu'il ne soit pas préfet, consul ou ministre? — Ne vous inquiétez pas, il attend.

Il ne veut être ni préfet, ni consul, ni ministre, parce qu'il trouve que la France ne se conduit pas comme elle le devrait, et lorsqu'il est dans l'intimité il ne cache pas sa façon de penser, il est même assez vert à l'endroit du préfet et de la gendarmerie. Il rend au maire son salut, mais c'est pour avoir la paix; au fond il le considère comme le dernier des valets et le jour où il est obligé de lui écrire pour lui demander son permis de chasse, il a la migraine.

Madame de Saint-Paon est en communauté d'idées avec son époux : elle professe comme lui le culte du passé et est intimement persuadée qu'il y a dans la composition chimique de son sang une parcelle de quelque chose qui n'est point dans les autres sangs. Cette conviction lui donne une hauteur dans les manières que tempère heureusement sa politesse extrêmement étudiée. — Pour être juste il faut dire qu'il y a comme un filet de vinaigre répandu dans toute sa personne. Elle est sensiblement pointue et aigre. Elle a un petit rire saccadé qui rappelle le bruit d'un chandelier se promenant sur le marbre. Elle cause peu, mais aime à raconter, et dans ses récits elle a l'art de vous faire passer sous les yeux toute la noblesse de France en moins de cinq minutes. Elle est aimable en somme, mais l'excès même de sa courtoisie vous tient à distance et empêche toute intimité; à chaque instant du jour elle s'observe et songe à ses merlettes. Quoiqu'il en soit elle est femme de ménage. — Elle met la main à tout et s'en vante en souriant avec modestie. Toutes les petites faiblesses, les petites terreurs communes aux femmes lui sont inconnues, grâce à ce quelque chose de particulier qui est dans son sang. Elle foule aux pieds toutes sortes de préjugés bourgeois; ses robes sont taillées à l'aventure, et pour peu que les chemins soient mauvais elle met des sabots. On la vit l'hiver dernier, par un froid glacial, garder ses vaches elle-même en lisant l'office du matin, et comme ce matin-là se trouvait être précisément un jour de marché, la chose fut connue promptement.

Elle est charitable, visite les malades, console les infortunés, et pour peu qu'ils observent leurs devoirs religieux ils trouvent en elle une véritable mère. Elle a des secrets pour des pommades et des onguents merveilleux qu'elle étale sur les blessures en faisant le signe de la croix. En un mot, c'est une brave femme.

Il est fâcheux que ses dons sentent un peu l'aumône et qu'en distribuant ses bienfaits elle paraisse avoir pour but de constater la différence qui sépare celui qui donne de celui qui reçoit.

Ce qu'il y a d'assez particulier dans la famille de Saint-Paon, c'est le mépris qu'ils professent pour tout ce qui se dit, se fait et s'écrit en France; pas un journal, pas un livre ne franchit le seuil du petit manoir. Les de Saint-Paon vivent tout entiers dans les souvenirs du passé et dans les splendeurs que leur promet l'avenir. Le présent n'est rien pour eux. — Les progrès de la science, les grands efforts de l'esprit moderne, les plus belles découvertes du monde ne sauraient dérider leur indifférence.

M. de Saint-Paon ne croit pas d'ailleurs à la science moderne, et lorsqu'on a placé les poteaux télégraphiques sur la route qui longe son jardin, il a cru positivement à une méchanceté du préfet, une vexation administrative, comme il dit quelquefois; car il est persuadé que le préfet est son ennemi juré, et cette pensée ne lui est pas désagréable. Il lui est doux de songer qu'il est une entrave à la marche des affaires; que son opposition froide, digne et obstinée contrarie beaucoup le gouvernement.

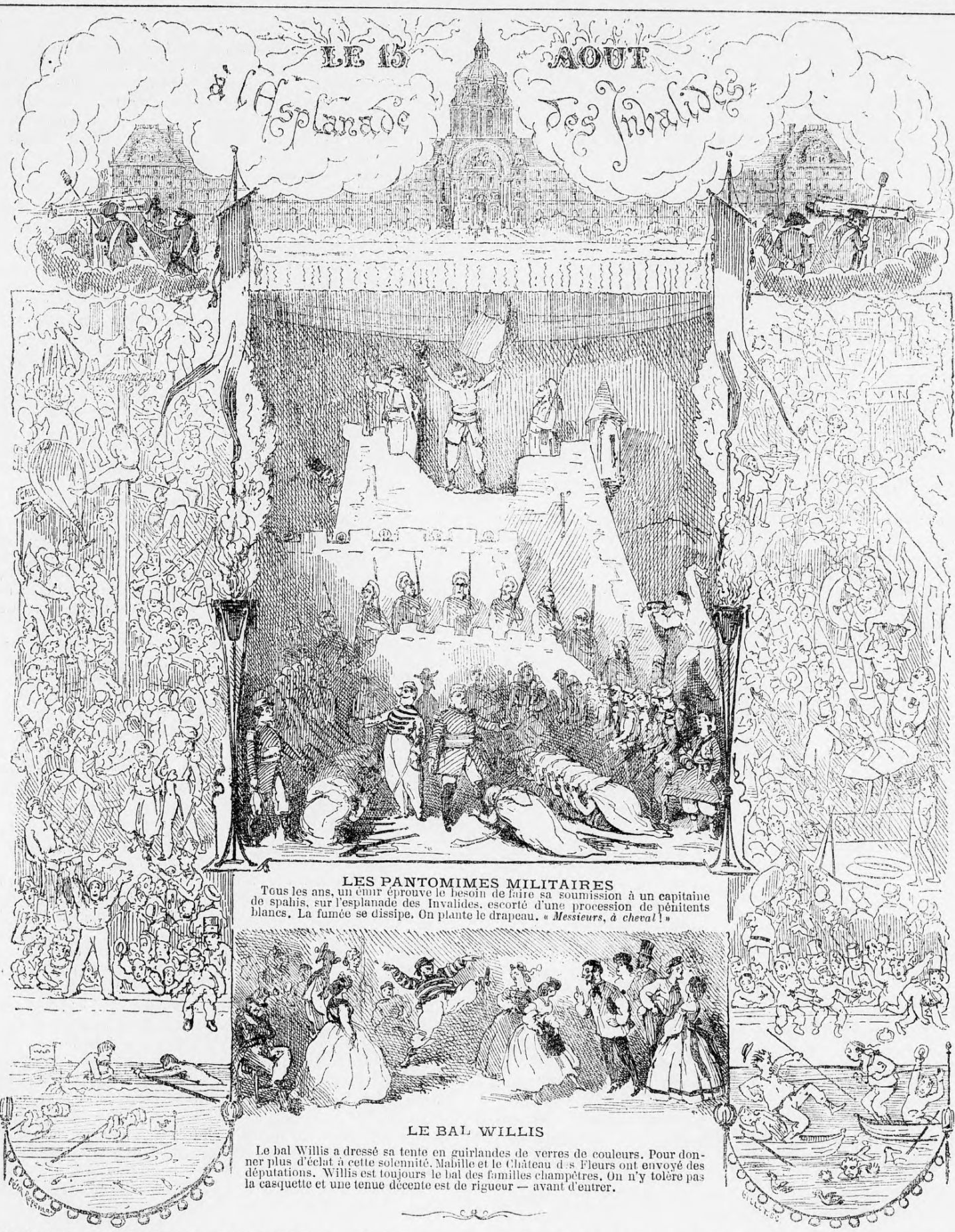
Ce qui fait que M. de Saint-Paon jouit d'une sécurité parfaite à l'endroit de l'avenir, et que malgré la marche des idées nouvelles son esprit s'endort dans les rêves aristocratiques d'une paresse convaincue, c'est qu'il a le bon Dieu pour lui.

Grâce à l'intermédiaire bienveillant de monsieur le curé, les de Saint-Paon sont en rapport direct avec la divinité. Ils savent donc parfaitement que la divinité, momentanément forcée de cacher son jeu, leur est au fond absolument dévouée. Elle est liée par la reconnaissance, comme le laisse entrevoir monsieur le curé quand il est au dessert et, après tant de politesse reçues, il est impossible qu'elle ne ressente pas très prochainement le besoin d'être courtoise à son tour. Il est impossible que de temps en temps le bon Dieu ne se dise pas : » Ces pauvres de Saint-Paon doivent s'impatienter, des gens si bien et qui m'attendent!... Dans cinq minutes je suis à eux. » Cinq minutes, pas davantage! voilà pourquoi M. de Saint-Paon est patient, se moque du préfet, de la gendarmerie, de la France entière qui n'est pas comme lui en visite avec le ciel, — s'étale au soleil et chantonne du matin au soir : *Vive Henri IV*! en se polissant les ongles.

On comprend qu'avec les hautes vertus qui distinguent M. et madame de Saint-Paon, leur union devait être bénie, — elle le fut. — Ils eurent deux fils qui furent élevés dans les principes paternels, — dès l'enfance, ils ont été préservés contre le souffle pernicieux de l'époque. Ils furent mis en sûreté, immédiatement sous l'aile de la religion, dans un pieux endroit où les petits s'élèvent à l'ombre et au frais. Leur jeune intelligence reçut une nourriture distinguée et vers 18 ans le jeune Jean-Paul de Saint-Paon et son frère, Michel Robert, se trouvèrent cuits à point et tout à fait bien pensants. — Il y avait bien quelques lacunes dans leurs connaissances historiques, car ce ne fut qu'à 20 ans et par le plus pur des hasards qu'ils apprirent l'émeute de 89.

La carrière des armes s'ouvrait naturellement devant eux; mais, par malheur, les embarras de l'examen qui précède l'entrée à Saint-Cyr les dégoûtèrent bien vite de ce projet. Ils rentrèrent donc chez leurs parents, dont ils partagent pieusement la vie. Ils ont au doigt une grosse bague d'or sur laquelle sont gravées les deux merlettes traditionnelles. — Ils chassent, font quatre repas et boivent goutte à goutte l'orgueil du cru paternel en priant Dieu de pardonner, par égard pour leurs propres vertus, les iniquités du préfet.

Z.



LES PANTOMIMES MILITAIRES

Tous les ans, un émir éprouve le besoin de faire sa soumission à un capitaine de spahis, sur l'esplanade des Invalides, escorté d'une procession de pénitents blancs. La fumée se dissipe. On plante le drapeau. « *Messieurs, à cheval !* »

LE BAL WILLIS

Le bal Willis a dressé sa tente en guirlandes de verres de couleurs. Pour donner plus d'éclat à cette solennité, Mabille et le Château des Fleurs ont envoyé des députations. Willis est toujours le bal des familles champêtres. On n'y tolère pas la casquette et une tenue décente est de rigueur — avant d'entrer.

Emplissez vos poches de sable et de sandaraque, grimpez au mât de Cocagne, et vous serez persuadé qu'il estplus facile de gagner le *prix-Bordin* que de décrocher la timbale. — Levez les yeux. Voilà le ballon. — Entrez ici. Les diseurs de bonne aventure vous prédiront, moyennant cinq sous, que votre position n'est pas encore ce qu'elle sera. — A côté, le roi Caraïbe mange une poule crue, sans se préoccuper des cris de Gauthier-Garguille qu'on assassine dans la tour de Nesle. *Fallait pas*... Eh bien?... C'est vous que la dame du tir invite avec grâce. Essayez votre adresse, on tire deux coups pour un sou. — Ne jouez pas aux quilles, le lapin se moquerait de vous. — Ne buvez pas de glaces couleur Solférino à deux iards le verre, vous dis-je; si vous rencontriez un homme du monde, vous seriez perdu. — Regardez les jambes de mademoiselle Séraphine la danseuse, et celles de son mari l'Hercule du Nord. La nature prévoyante à formé celui-ci, pour soulever une charrette de pierres, et celle-là, pour charmer les entr'actes de son existence.... Mais Polichinelle glapit de sinistres clameurs au milieu de la fumée des pommes de terre frites, la *polenta* des masses, et les Turcs font le saut périlleux sous le poinçon des arbalètes. Regagnons les bords de la Seine, où les canotiers se livrent à des exercices de galériens, pour se délasser des fatigues de la semaine. Et le soir nous illuminerons nos chapeaux, et nous rentrerons avec un parapluie ouvert, orné de lanternes vénitiennes,



PARIS EN CE MOMENT

Les bourgeois de Paris sont à la campagne. Pour avoir *une campagne*, il suffit d'acheter une boite de joujoux où il y a une maison qui se démonte, un berger et des allumettes frisées. On pose les joujoux sur le parcours d'une voie ferrée. C'est un peu petit, mais il y a des patères en dehors de la maison, on fait la cuisine en plein air et on voit passer les trains.. Et puis on n'a pas de voisins. Papa joue au billard, maman s'habille pour recevoir, Toto salit sa veste et Lili joue la dernière pensée de Weber... suaves tableaux!.. Il y a de belles heures dans la vie de famille. — Versailles prépare ses fêtes. On jouera l'opéra aux chandelles, on taille les arbres du parc en perruques à la Louis XIV, on frotte le musée pour faire patiner les populations des campagnes, les restaurateurs ajoutent des zéros à leur carte. Enfin, les grandes eaux. On ressucite les grands siècles. — En attendant, on signale des bancs d'étrangers dans les parages de la Babylone moderne. — D'un autre côté tous les élèves, dont les parents paient exactement les trimestres obtiennent 17 premiers prix et 34 accessits à la pension. J'ai un ami dont le fils a obtenu le prix de maladie et le prix de convalescence. Soins maternels. Pain à discrétion. — Paris est peuplé de rois. Quel exemple pour la noblesse des Châteaux. Seule la Suisse se tient à l'écart. Elle n'oubliera pas si tôt qu'on refuse sa monnaie. *« Prenez mon ours et j'irais. »* Telle est la réponse de Berne au nom des 22 Cantons. Le roi des Belges a causé avec M. Auber qui travaille pour le roi de Prusse. *L'Indépendance* conclut à l'annexion de la France à la Belgique.

LES PROJETS

Il se disait en se promenant dans un grand parc solitaire : « Comme elle serait belle dans un costume de cour compliqué et fastueux, descendant, à travers l'atmosphère d'un beau soir, les degrés de marbre d'un palais, en face des grandes pelouses et des bassins ! Car elle a l'air d'une princesse. »

En passant plus tard dans une rue, il s'arrêta devant une boutique de gravures, et, trouvant dans un carton une estampe représentant un paysage tropical, il se dit : « Non, ce n'est pas dans un palais que je voudrais posséder sa vie. Nous n'y serions pas *chez nous*. D'ailleurs, ces murs criblés d'or ne laisseraient pas une place pour accrocher son image, et dans ces solennelles galeries, il n'y a pas un coin pour l'intimité. Décidément, c'est *ici* qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. »

Et, tout en analysant des yeux les détails de la gravure, il continuait mentalement : « Au bord de la mer, une belle case en bois enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms..., dans l'atmosphère, une odeur enivrante et indéfinissable..., dans la case, un puissant parfum de rose et de musc..., à l'horizon, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au-delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, pleine de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, décorée de rares meubles d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé !), au-delà de la varangue, dis-je, le tapage des oiseaux et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des délicieux filaos ! Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais. Qu'ai-je à faire de palais ? »

Et plus loin, comme il suivait une grande avenue, il aperçut une auberge proprette, où d'une fenêtre égayée par des rideaux d'indienne bariolée se penchaient deux têtes rieuses. Et tout de suite : « Il faut se dit-il, que ma pensée soit une grande vagabonde pour aller chercher si loin ce qui est si près de moi. Le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l'auberge du hasard, si féconde en voluptés. Un grand feu, des faïences voyantes, un souper passable, un vin rude et un lit très large avec des draps un peu âpres, mais frais ; quoi de mieux ? »

Et en rentrant seul chez lui, à cette heure où les conseils de la Sagesse ne sont plus étouffés par les bruissements de la vie extérieure, il se dit : « J'ai eu aujourd'hui, en rêve, trois domiciles où j'ai trouvé un égal plaisir ! Pourquoi contraindre mon corps à changer de place, puisque mon âme voyage si lestement ? Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante ? »

C. B.

SIMPLICITÉ (1)

II

Te souviens-tu qu'un soir de bal, il y a deux ans, lorsque tu vins passer l'hiver chez moi, je te menai, bon gré malgré, chez une vieille dame qui avait un affreux carlin sur ses genoux ? C'était madame de Fersenne. Je me rappelle tes cris de détresse en montant l'escalier étroit de son entre-sol, ton air dédaigneux en traversant son antichambre à peine éclairée, et enfin ton étonnement, en entrant dans son salon, d'y trouver la fine fleur du faubourg et le Corps diplomatique au grand complet. Voici son histoire en deux mots : elle avait épousé à vingt et un ans, sans crier gare, un M. Gautier quelconque qui, un beau jour, criblé de dettes, s'enfuit en Amérique et dont on n'a plus entendu parler. Au bout d'un an, elle se constitua veuve, reprit son nom de fille, et, instruite par l'expérience, elle mit de côté tout entraînement et devint bientôt, grâce à son savoir-faire, de déclassée qu'elle était, la mieux classée des femmes. C'est ainsi que, peu à peu, elle arriva à se créer une position exceptionnelle dans le Faubourg, où elle exerce haute et basse justice, y ouvrant et fermant toutes les portes à son gré sans que personne ose protester contre ses arrêts. Il est de bon ton d'aller chez elle avant le bal pour montrer sa toilette ; elle tient tout particulièrement à cet hommage rendu à la haute position qu'elle a su prendre. N'est pas reçu qui veut chez elle ; il faut lui plaire et surtout plaire à *Glyn-Glyn*, son carlin, ce qui n'est pas donné à tous. Elle est aussi un peu femme politique et surtout fait des mariages. C'est elle qui m'a mariée, et ce n'est que grâce à elle que mon mari, qui a eu un parent de son nom à la Convention, a été admis dans notre monde.

(1) Voir le numéro du 6 août.

Je te l'ai dit, le conseil de Nini fut une inspiration. Séchant à la hâte mes larmes, je demandai ma voiture et nous arrivâmes bientôt chez madame de Fersenne.

Heureusement je la trouvai seule. J'allai me mettre, sans rien dire, à genoux sur le coussin qui soutenait ses pieds.

— Ah! ah! il y a du nouveau, mon cœur. Puis elle sonna, et au laquais qui entra : conduisez mademoiselle avec Glyn-Glyn chez ma femme de chambre. — Ma petite, dit-elle en s'adressant de nouveau à moi, il n'est pas prudent de parler devant les enfants ; un jour ou l'autre ils se souviennent. — Eh bien? fit-elle.

Je commençai donc ma confession bien complète — les demi-aveux ne sont pas dans ma nature.

— Est-ce tout, absolument tout? vous êtes si admirée, ma belle Henriette.

— J'adorais mon mari.

— Vos larmes disent que vous l'aimez encore.

— Non ; un moment j'ai été folle, j'en conviens, mais il a été si grossier !

— Vous êtes plus blessée de sa grossièreté que de son infidélité supposée.

— Oui, car j'ai assez d'orgueil pour la mépriser.

— Vous faites la brave, mais je suis sûre que cette infidelité vous rend malheureuse.

— Non, mille fois non; si peu, que je veux savoir le nom de sa maîtresse.

— Mon Dieu, c'est la Poloska.

— Cette femme qui ruine?

— Autrefois, lorsqu'elle était une propriété particulière, mais aujourd'hui elle s'est mise en actions, et c'est le bois de Vence qui a payé celles que votre mari a prises.

— Et il me reprochait mes dépenses!

— Vous et elle, c'était trop à la fois

— Il semblait tant m'aimer!

— Que voulez-vous? un homme comme votre mari devait se laisser prendre à tout le luxe de cette créature; et puis, faisan, toujours faisan!

— Mais qui a pu mettre Jules au courant de mes affaires?

— Parbleu! la Poloska. Il est un peu avare, ce cher Jules, et ne se faisait pas faute, vis-à-vis d'elle, de vanter votre simplicité; elle a voulu lui prouver qu'elle était aussi chère que son luxe.

— Comment avez-vous su tout cela ?

— Comme je sais tout; de là, la position que j'ai.

— Si je croyais jamais la partager avec vous!

— Non, mais y succéder c'est possible. Vous êtes du bois dont on fait les femmes fortes; votre aventure d'aujourd'hui vous a ébauchée, il ne vous reste qu'à savoir tirer parti d'un malheur qu'avec plus d'expérience vous auriez prévu. Ayez un peu de savoir faire et vous deviendrez maîtresse de la situation : votre mari sera votre très humble serviteur. Allons, ma belle éplorée, vos ennuis sont le prélude d'une ère de bonheur.

— Puissiez-vous dire vrai! Au fait, commander au lieu d'obéir vaut bien un peu d'amour! vous m'avez convaincue.

— Vous voilà comme je vous veux.

— Oui, mais comment payer mes dettes sans tomber sous la dépenpendance de Jules?

— Ne vous en inquiétez pas; je me charge de le faire payer et doubler votre pension, sans qu'il dise un mot. Avant tout, vous allez rester à dîner avec moi. Coupez-lui les vivres et envoyez-le dîner au cercle. Cela le fera réfléchir sur l'entente parfaite avec laquelle vous tenez votre maison; bien des maris acceptent mille désagréments conjugaux en échange d'un intérieur comfortable.

— Jules est de ceux-là, répondis-je en riant. Je m'abandonne donc entièrement à vous.

Le lendemain, ma vieille amie manda mon mari près d'elle, et bientôt après elle arriva chez moi.

— Tout est arrangé, me dit-elle, comme je vous l'ai dit : vos dettes sont payées et vous avez douze mille francs de pension.

— Si vite! mais vous êtes prodigieuse, et bonne surtout.

— Laissez donc, rien n'était plus aisé; je lui ai tout simplement dit que s'il se fâchait, les salons que je lui ai ouverts se fermeraient devant son nom de conventionnel; Glyn-Glyn a grogné en signe d'approbation et tout a été dit.

Je la remerciai avec effusion.

— Maintenant, mon enfant, me dit-elle, sachez bien garder la position que je vous ai faite, et surtout plus de mousselines et de bouquets de violettes. Vous êtes assez jolie pour supporter des diamants.

HENRIETTE CHRISTOPHE.

UN SOUVENIR DU CAUCASE

Tous les journaux ont parlé de la récente émigration des peuplades du Caucase, devant la conquête russe. Un de nos amis, témoin oculaire, nous donne à ce sujet les détails suivants :

..... En attendant que nous puissions débarquer à notre tour, nous mettons notre petite nacelle à la mer, et nous allons chercher des nouvelles. Elles sont tristes :

Les premiers émigrants circassiens ont pu arriver directement jusqu'à Trébizonde, mais ils y ont apporté le typhus, et la ville a été horriblement décimée. Aussi, les Turcs ont interdit ce port aux caïques qui arrivent de Circassie, et une quarantaine des plus sévères est établie. Des embarcations armées croisent, nous sommes enveloppés par un cordon sanitaire.

Quinze mille circassiens sont réunis autour du fort d'Atche-Kaleh; ils sont campés sous les arbres, livrés à toutes les horreurs de la famine et de la maladie, et manquent absolument de tout.

Les Turcs, pris à l'improviste par cette émigration, ne peuvent fournir à tous les besoins de cette population, qui se multiplie avec une rapidité effrayante. Le même jour que nous, il était déjà arrivé 3,000 émigrants à Atche-Kaleh. Aussi la misère de ces malheureux est-elle incroyable, et la mort fait d'affreux ravages dans leurs rangs.

Ce n'est pas seulement à Atche-Kaleh; dans tous les petits ports de l'Asie mineure, il y a des émigrants, et de Trébizonde à Samsoun on en compte environ 60,000 dans le même dénument.

Enfin voici notre tour. Nous débarquons notre monde. On remplit notre nacelle; elle s'approche du rivage, les hommes se mettent à l'eau ils portent à terre les femmes, les enfants, les malades et les morts. Puis la nacelle revient et la cérémonie recommence. Il faut vingt ou trente voyages pour tout décharger.

Aussitôt débarqués, nous nous précipitons au petit ruisseau qui se jette dans la mer; il y a deux jours que nous n'avons plus d'eau à bord. L'eau glacée et limpide qui coule sur un lit de petits cailloux blancs nous semble délicieuse.

Je parcours le camp en tous sens : les malheureux n'ont pour toit que les feuilles des oliviers; ils se sont rangés par groupes, par familles, par tribus. Les uns coupent du bois pour faire du feu, tandis que les autres, à l'aide de quelques branches, essaient de confectionner un abri pour la nuit.

Les malades grelottent sous leur manteau de feutre, ils gardent les cadavres qu'ils vont bientôt rejoindre.

Ceux-ci, droits et raides, sont étendus sur des tas de feuilles. On les a enveloppés dans leur pelisse; leur manteau roulé avec soin autour de leurs corps est attaché avec des cordes, et leur bonnet enfoncé jusque sur leurs yeux, laisse à peine entrevoir leurs figures blêmies.

Des enfants jouent et sautent au milieu de tout cela.

Les jeunes femmes portent de l'eau, préparent des lits pour la nuit avec de la mousse et des feuilles sèches, et allaitent leurs enfants. Leurs grands yeux fiévreux roulent des larmes, et au travers de leurs longs voiles blancs, on distingue leurs traits amaigris par la fatigue du voyage.

Les vieilles soignent le feu : quelques-unes, accroupies sur leurs talons, font cuire un peu de millet, que par miracle on a pu apporter jusqu'ici dans un sac de peau de chèvre. Elles remuent gravement le contenu de leur marmite avec un long bâton.

A certains moments, un marabout fait entendre son chant monotone, il appelle les fidèles; tous les hommes se réunissent alors auprès du prêtre de leur tribu, et après avoir fait leurs ablutions, il tirent leurs chaussures, étendent leurs manteaux par terre et font la prière.

C'est un spectacle étrange que celui de ces milliers d'hommes qui lèvent au ciel leurs mains décharnées pour implorer sa clémence. Leurs figures énergiques, leurs longues barbes, leurs grands bonnets en peau de mouton noire, tout contribue à rendre ce tableau étrange au possible. Ils sont rangés en bataille, le visage tourné vers la Mecque. Le marabout récite quelques versets du Koran d'une voix nasillarde; ils les répètent en chœur, et se prosternent tous ensemble la face contre terre. A chaque mouvement, leurs sabres, leurs poignards et leurs carabines en s'entrechoquant rendent un bruit guerrier et sauvage qui s'harmonise avec leur tournure martiale. On sent que ce sont des braves, et que s'ils ont été vaincus, ce n'est faute ni de courage, ni d'énergie.

Les rayons du soleil couchant éclairaient tout cela d'une teinte rougeâtre et sinistre.

La prière faite, chacun se rend sur le bord de la mer. Des embarcations chargées de pain viennent d'arriver de Trébizonde. La distribution se fait sous la surveillance des zatpiés turcs et des chefs tcheckes qui ont conservé toute leur autorité.

Malheureusement il y a tant de monde que la part de chacun est bien maigre. Après le repas on enterre les morts; quatre hommes les portent sur leurs épaules. Chaque famille suit les siens, les femmes restent un peu en arrière en poussant des cris affreux.

C'est ce qu'on appelle pleurer les morts. J'avais déjà entendu bien souvent pleurer au Caucase, mais à Atche-Kaleh il y avait tant de morts, que ce concert prenait des proportions inouïes. Les cortéges funèbres arrivaient lentement à l'endroit choisi, le mort était couché dans sa fosse la tête tournée vers le tombeau du Prophète. On rejettait la terre, et une grosse pierre marquait chaque tombe. Chacun revenait ensuite. Les femmes réunies autour des feux s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient la figure et les reins à coups de pierre. Pendant toute la nuit, la montagne retentit de ces hurlements.

Je regagnai tristement le caïque du raïs Yacoub. Le sort de ces malheureux me navrait, j'avais reçu chez eux l'hospitalité la plus fraternelle, et je les voyais mourir sans pouvoir les secourir. Yacoub me dit qu'il repartait le lendemain pour la Circassie; il fallait songer à gagner Trébizonde au plus vite, car je ne voulais pas rester plus longtemps au milieu de cette foule où je n'avais plus rien à faire. Je dis adieu à Yacoub qui me fit cadeau d'un gros morceau de pain noir, et je descendis à terre.

A force de recherches, je finis par découvrir un contrebandier. Il y en a partout en Turquie.

— Veux-tu me conduire cette nuit à Trébizonde lui demandais-je?

— Je le veux bien.

— Mais pourras-tu franchir la quarantaine?

— S'il plaît à Dieu.

— Tu sais qu'il y a des croiseurs qui nous arrêteront.

— Viens, me dit-il en souriant dans sa barbe.

Il me mena sur le bord de la mer dans un petit hangar caché au milieu des rochers, et me montrant un caïque qui était soigneusement tiré sur le sable :

—Crois-tu, me dit-il, que les embarcations du Pacha puissent nous arrêter?

C'était en effet un magnifique canot à huit paires de rames taillé en lame de rasoir et léger comme une mouette.

Le vieux raïs poussa ensuite un cri rauque, et une douzaine de robustes gaillards affreusement déguenillés accoururent avec empressement. C'était ses hommes.

En un clin d'œil le canot est mis à la mer, nous nous embarquons et nous gagnons le large. Les bras nerveux des huit matelots faisaient merveille, nous volions sur l'eau.

Bientôt les cris des Circassiens se perdirent dans le lointain, et je ne vis plus que la lueur rougeâtre des feux.

Il ne faisait pas de lune, nous passâmes inaperçus.

Le vieux contrebandier était imperturbable, rien de tout ce qui se passait ne semblait le toucher. Sa longue barbe blanche flottait au vent, et ses yeux brillants semblaient percer le brouillard. Tout en gouvernant, il roulait entre ses doigts un chapelet à gros grains d'ambre.

— Que dis-tu de cela, lui demandai-je, curieux de savoir si son indifférence était bien réelle.

— C'était écrit, fit-il d'une voix grave.

— Mais tous ces malheureux vont mourir de froid et de faim.

— Oui, mais les Circassiennes ne seront pas chères, au bazar, cette année

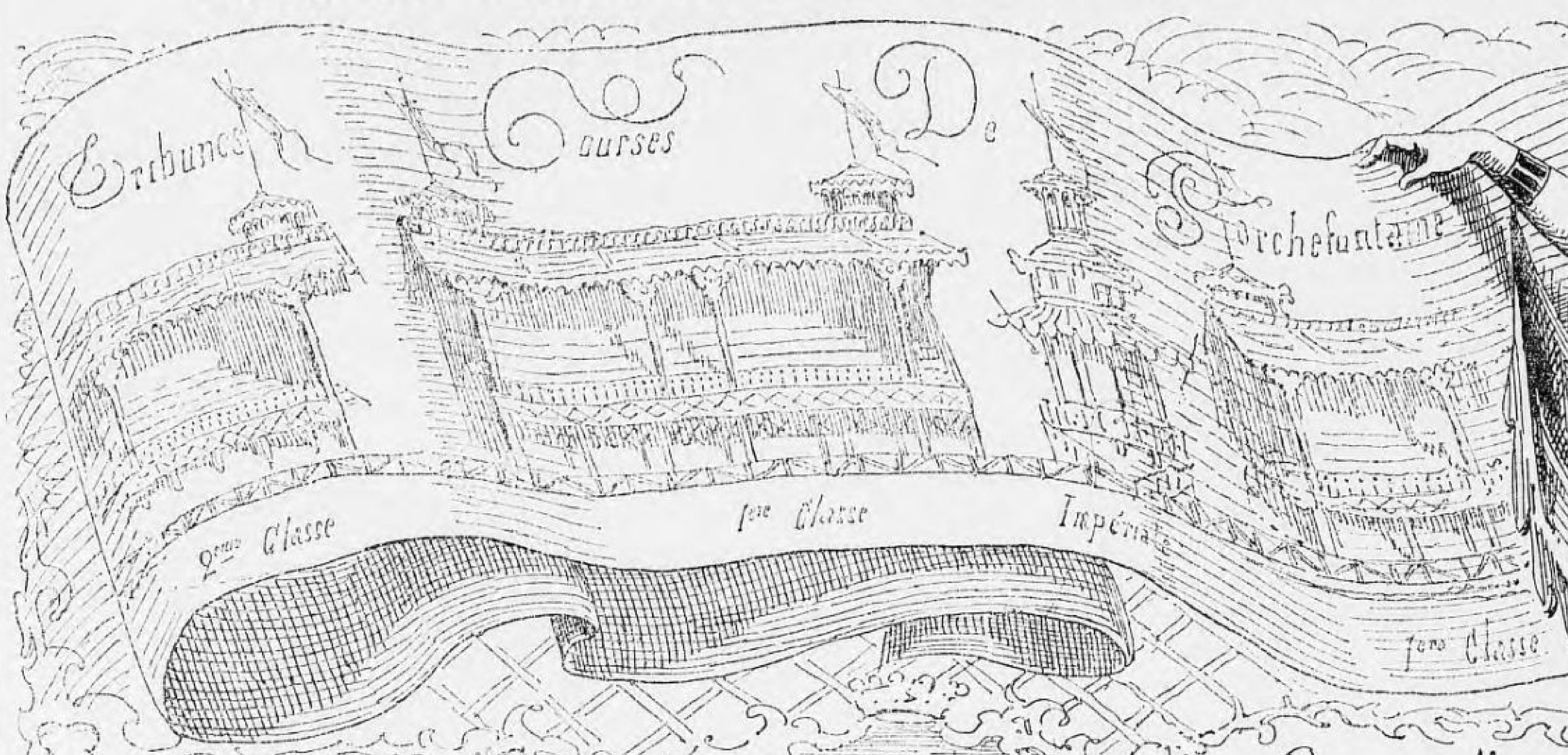
UN PARISIEN.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE des COURSES de PORCHEFONTAINE, près Versailles

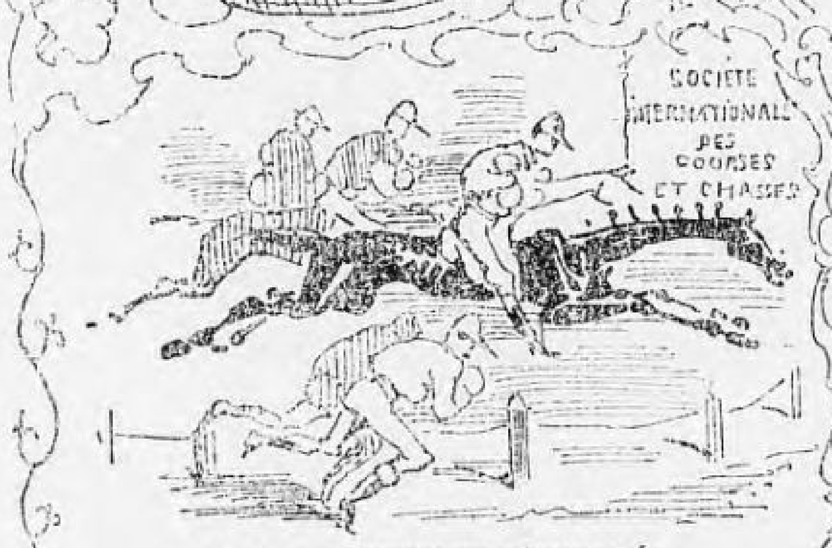


Nous aurons donc aussi notre Epsom ! Voici que la France et l'Angleterre s'unissent pour nous donner un champ de courses unique au monde ; piste magnifique, charmant cadre de verdure et de constructions pittoresques, dans lequel pourront s'étaler à l'aise les toilettes les plus fantaisistes. Tribune impériale, tribune de première et de deuxième classe, de jockeys-clubs, buffets, restaurants, écuries, boxes, enclos pour seller les chevaux, salles de pesage. Et comme Porchefontaine est aux portes de Versailles, c'est maintenant qu'on se donnera des postillons à cadenettes et plus bottés que jamais.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE des COURSES de PORCHEFONTAINE, près Versailles







TROP DE CHEVAUX D'ENGAGÉS.

Nous n'assisterons donc plus à cette mauvaise plaisanterie d'un seul jockey se disputant le prix de la course lui-même.



PLUS DE PLACES DANS LES TRIBUNES.

— Si je proposais à cette brave femme de me louer son éventaire et de me porter ?...

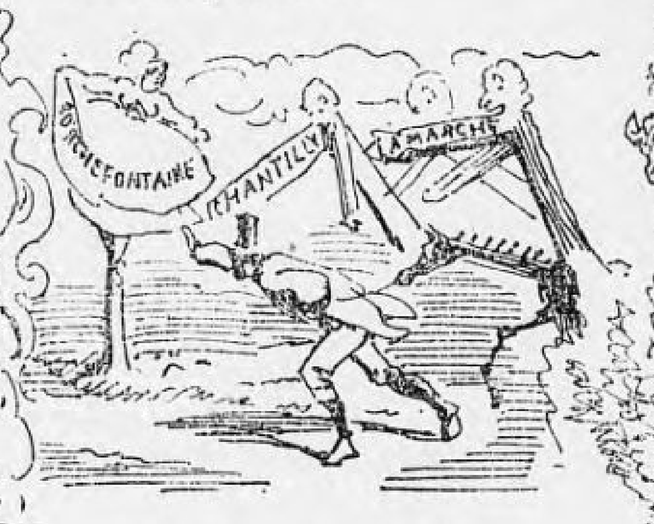


— Tu ne vas donc pas à Londres cette année

— Non, il est inutile maintenant de me déranger, puisque tout Londres vient à Porchefontaine.



Versailles se réveille de son sommeil léthargique et se hâte de faire toilette pour recevoir ses nouveaux hôtes.



O INCONSTANCE !

— Je ne serai pas fâché d'aller dire deux mots à cette jeunesse de Porchefontaine.



A côté de ses Steeple-Chases, la société internationale établit un *turf* intime. Gentlemen et amazones parcourront les forêts et les plaines au trot rapide de leurs pur-sang, et goûteront toutes les émotions de la grande *chasse à courre*. Et ce qui était autrefois un régal des dieux, un plaisir royal, va devenir une fête de chaque jour pour les heureux sportmen.

LES STATUES DE GRANDS HOMMES

PAR SOUSCRIPTION

—

Une épidémie de statues souffle sur la France. A Vichy, *madame de Sévigné*; — à Saint-Malo, *Chateaubriand*; à Boulogne, *Jenner*; — à Paris, *Béranger*; — à Dijon, *Rameau*; — à Saintes, *Bernard de Palissy*; — à Tournus, GREUZE. Nous voyons s'élever autour de nous une population morose de bronze et de marbre qui s'accroît tous les jours et qui ne meurt pas. Eugène Delacroix eut la sage précaution de donner lui-même les plans de son tombeau, pour éviter ces blocs informes, rappelant vaguement nos encriers de plomb du collége (1), au moyen desquels il est d'usage maintenant d'écraser à force d'ennui la mémoire des grands hommes sous prétexte de les honorer.

En attendant que plusieurs villes se disputent l'honneur de m'avoir vu naître, il n'est pas de maigre village qui ne laisse effondrer ses chemins vicinaux pour avoir son encrier.

Voici, du reste, comment cela se pratique :

Un beau jour, un inspecteur des beaux-arts revient... de Dijon, je suppose.

« Tournus! Tournus! Tournus! Tournus! » crie un employé du chemin de fer, qui parcourt toute la longueur du train en ouvrant les portières.

— Tournus? se dit l'inspecteur en jetant un coup d'œil au vieux château flanqué de ses tours massives, à toits en éteignoir, Tournus?

Il ouvre son guide.

— Tournus... nus... us...Voyons donc...voilà : Tournus, patrie du célèbre peintre Greuze... Pas de statue... l'*Artiste*... 60 francs par an... *pleurant son oiseau*... eau-forte... *Cruche cassée*... médailles romaines... 3 mètres 50 centimètres de haut... *oiseau mort* dans une main, *cruche* sur l'épaule... Voyons donc un peu.

Arrivé à Paris, il ouvre immédiatement une souscription.

A cette nouvelle, M. Emile de Girardin s'élance sur cette plume de tant d'alinéas que les anciens n'ont pas connue, et écrit invariablement la lettre suivante :

« Cher ami, cher ami,
» Souscription, souscription,
» Greuze a fait le portrait de ma grand'-mère.
» Talent, talent; caractère, caractère.
» Une idée par jour — un tableau par jour.
» Les peintres sont pour moi des frères.
» Inscrivez! inscrivez! Cinq francs! cinq francs!
» Gravons aussi les noms des souscripteurs en lettres d'or sur le socle; soyons immortels comme les souscripteurs des *Œuvres complètes* (300 francs! 300 francs!) de M. de Lamartine, par ordre alphabétique dans la table des matières.
» Amitié, *liberté*, souvenirs affectueux, *égalité*, mille bonjours à la hâte, salut et *fraternité*.

» EMILE DE GIRARDIN.

« *P. S.* — Statue à Mourawieff? »

Laquelle lettre est suivie non moins invariablement de celle-ci :

» Arrêtez! ne faites rien sans *moi!* MOI! MOI! Mon nom et trois cent mille francs! Je dédie cette statue à Hugo et à Sand, l'illustre et grande amie. — Naples a ses lazzaronni, — Garibaldi ses volontaires, — Nélaton sa trousse', — le ciel ses oiseaux, — moi ma plume, — et l'humanité ses dieux! Elevons un peuple de statues!

» A toi, Hugo! Je crois à l'immortalité de l'âme!!!

« ALEXANDRE DUMAS. »

La fête ne serait pas complète si Timothée Trimm ne prenait à son tour la nouvelle, et si, jouant des étoiles et des points de suspension, il ne parvenait pas à en faire trois cents lignes, dans le *Petit Journal*.

« Messieurs, aujourd'hui...

« Lundi... bataille de Waterloo, sombre date...

« Aujourd'hui même.....

« Lettres des bâtonistes qui nous reportent aux beaux jours de la Grèce... (Suit une citation du *Jeune Anacharsis*.)

« Et que distinguons-nous dans une statue? D'abord la matière première... (Suit un passage du *Dictionnaire de la conversation*.)

« Greuze... (Suit un fragment de la *Biographie universelle*).

« Cette jeune fille qui pleure son oiseau...

« N'est-ce pas, messieurs?...

« Un emblème folichon...

« Lecteurs du *Petit Journal*, du *Journal illustré*, du *Journal littéraire*, du *Journal politique*, etc., etc...

« Oui, messieurs, la photographie a aussi ses martyrs. »

Prenez la rampe

Thi —
Mo —
Thée —
Trimm —
Trimm —
Trimm —

L'affaire ainsi lancée, un sculpteur quelconque qui a besoin de réclame, se charge de la statue au rabais et le tour est fait! la France compte un encrier de plus!

J. TELIO.

(1) Voir le tas de plomb, exposé encore en ce moment, à l'entrée de la cour du Louvre.

CES BONS PAYSANS

— Salut! m'sieu l'docteur. . — Bonjour, mon brave! — Vous ne me reconnaissez pas? — Votre visage ne m'est pas absolument inconnu. — Vous m' faites honneur. C'est moi qu'a été primé pour les cochons. Monsieur Mallet, je n' vous d'mandons pas des nouvelles de m'ame Mallet, j'ai eu le plaisir d'être tout près de vous à son enterrement. J'avais été invité par Jean-Louis Mallet, votre propre neveu, un brave garçon qui se porte comme un charme; c'est pas comme ma belle-mère, qu'a toujours des suffocations. — Prenez garde, cela peut devenir grave. — Vous croyez?... De fait, malgré les purges, elle maigrit, elle maigrit... c'est comme mon primé, on dirait qu'on lui a quasiment lancé un sort. Voulez-vous lui donner une petite consulte? — A votre belle-mère? — A mon cochon... — Je ne suis pas vétérinaire. — Vous me direz toujours ce que vous en pensez. J'avons toute confiance en vous. — Allons!

—

— Comment le trouvez-vous, là, ben franchement, mon cochon?— Bon à abattre et à enfouir au plus vite. Il est infecté de trichine, une maladie tout nouvellement observée. — Encore une que nous devons aux chemins de fer!... On verra à voir, m'sieu le docteur. — N'en mangez pas, surtout! Inoculée à l'homme, la trichine fait plus souffrir que la goutte et les rhumatismes, et elle est, pour le moins, aussi redoutable que la fièvre typhoïde... — C'est-y qu'on en meurt, parfois? — Souvent. — Ça s'devine-t-il, la trichine? — Difficilement, à l'œil nu, quoique cinq mille trichines puissent facilement se rencontrer dans la plus petite bouchée de votre porc. Vous voilà averti! (*Exit.*)

—

— Dis donc, la Brenet, sais-tu que notre cochon est quasiment pestilencié; le docteur dit qu'il faut l'abattre bien vite.

— Qu'on peut tout d' même le vendre abattu, pas vrai, not' homme?

— Que ceux qui en mangeraient seraient en péril de crever, qu'il affirme!

— Mon doux Jésus! C'est-y vraiment croyable? Et ta pauvre mère qui aime tant la cochonnerie! Si elle apprend qu'on a saigné Bastien sans lui en offrir, elle est dans le cas d' favoriser ton frère!

— C'est la pure vérité... Avec ça qu'il enœille la pièce du *grand puits*, le finot!

— Sans compter que par notre bail, nous devons aux nouveaux propriétaires, pour redevances, les deux jambons du premier tué de l'année? Faut-il pas faire honneur à ses engagements, le Brenet? Cours le saigner! Quoiqu'en dise le docteur, il n'en sera jamais que ce que le bon Dieu décidera!

VICTOR P.

CHOSES ET AUTRES

Il y a eu jadis, à Florence, un gouvernement provisoire. Ce gouvernement provisoire, n'ayant absolument rien à faire, puisque la Toscane alors ne se gouvernait pas du tout, avait pris le parti de s'amuser à couronner des ouvrages dramatiques. Il faut bien s'occuper. Depuis la chute du gouvernement provisoire, Florence continue, par habitude, à couronner des ouvrages dramatiques. Malheureusement, dans toute l'étendue de l'Italie, on n'en a pu trouver que cinq. Heureuse Italie! Sur ces cinq, Florence en a couronné deux, toujours pour n'en pas perdre l'habitude. Trop heureuse, trop heureuse Italie!

Un maître de pension vient d'acheter 500 exemplaires des *Mémoires d'un inconnu*, de *Louis Ulbach*, pour les donner en prix à ses élèves. Ce maître a pris ces Mémoires pour l'histoire de Saint-Gratien. Il faut croire qu'il les aura lus attentivement.

La distribution des prix a eu lieu à Juilly. Le directeur a ainsi commencé son discours solennel :

« Chers élèves, c'est un moment bien doux pour un père que celui où il se sépare de ses fils chéris... »

Ombre de Grassot! Sardou t'évoquait-il alors?

Le *Moniteur* avait depuis longtemps l'habitude de nous instruire du temps qu'il avait fait la veille. C'était une louable et bonne coutume. On pouvait sans danger rester officiel. Cependant Joseph Prudhomme ouvrait les yeux et se plaignait. Toujours gracieux, le *Moniteur*, qui n'avait cependant pas été appelé au parquet, s'est mis à nous donner le temps qu'il fera demain. Que deviendra M. Mathieu (de la Drôme)? Que deviendra le bon Dieu? Bon gré, mal gré, il faudra que le bon Dieu et Mathieu (de la Drôme) en passent par là, puisque le *Moniteur* l'a dit.

Peut-être n'ignorez-vous pas qu'on élève à Saintes une statue en l'honneur de Bernard de Palissy. Une pièce inédite a été jouée pour que l'on pût réunir les fonds. La recette était abandonnée. Ladite recette s'est élevée à 120 fr. Les *Deux-Charentes* n'avaient jamais vu un tel succès.

On lit dans les faits divers :

« On vient de placer dans le musée d'artillerie plusieurs pièces de canon chinoises, *mais* décorées de ciselures. — Pourquoi ce *Mais*?

M. le ministre a décoré M. Samson, qui n'est plus comédien, ce qui prouve que si l'on ne peut pas décorer un comédien, parce qu'il est comédien, on peut très-bien le décorer par ce qu'il l'a été. Cet état n'est pas honorable tandis qu'on l'exerce, mais il le devient infiniment dès qu'on cesse de l'exercer.

La petite république des Cressonnières (vallée de Dappes), qui a existé si longtemps sans armée et sans impôts, va enfin jouir de ces bienfaits. Elle appartient à la France.

Encore un bolide signalé à Cherbourg. Cela devient inquiétant. Si toutes les planètes se déchargent sur nous de tout ce qui les gêne, je propose que nous les imitions. Qu'est-ce qui nous empêcherait d'envoyer nos poëtes à la lune et les maçons de Paris à Jupiter?

Il y a à peu près une centaine de villes d'eaux et de bains de mer. Chacune et chacun prétendent avoir la meilleure société de Paris. Or toutes ces meilleures sociétés, quand elles sont à Paris, se réduisent à cinq cents personnes peu sociables. Il s'en suit qu'il y a cinq personnes par ville d'eaux.

A la dernière séance annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Guignault, secrétaire perpétuel, avait étalé sur son bureau un cahier dont le volume semblait plus effrayant encore par la température caniculaire qui régnait dans la salle. Un membre de l'Académie française a crié au docteur Velpeau placé près du lecteur : « *Dites-donc, docteur, est-ce que vous n'allez pas lui couper quelque chose?* » Au milieu de la lecture qui intéressait peut-être un peu trop longtemps, un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a dit aussi à son voisin : « *Décidément nous avons un secrétaire un peu trop perpétuel.* »

(Indép. B.)

On lit dans les journaux spéciaux :

« *Théâtre Impérial du Châtelet.* — On demande des figurantes pour les « études de la grande féerie destinée aux vacances prochaines. S'adresser au « théâtre, rue des Lavandières, de midi à quatre heures. »

Qu'elles soient jolies, n'est-ce pas?

Les cocottes ont un joli mot pour interrompre un discours ennuyeux : « *De la neige!...* »

Entre deux cocottes :

— Ménagez vos expressions, ma chère.

— J'en ai d'autres.

Pendant que j'y pense, je ne veux pas laisser tomber dans le gouffre de l'oubli une assez jolie plaisanterie de cocher de fiacre dont je fus victime et qui d'ailleurs est instructive.

Il était minuit passé, — j'avise un fiacre dans lequel je monte et, sans songer à lui demander son numéro, je lui donne mon adresse. (J'ai le malheur d'habiter le boulevard Beaujon.) Mon cocher grogne beaucoup, puis se radoucissant : Si, pendant le trajet, nous rencontrons une voiture regagnant son écurie du côté du boulevard Beaujon, monsieur serait bien aimable de prendre cette seconde voiture.

Comme j'ai très bon cœur, je promets au cocher de lui rendre sa liberté à la prochaine rencontre d'une voiture se dirigeant de mon côté, et nous partons.

Nous cheminions depuis deux ou trois minutes dans des rues obscures lorsque ma voiture s'arrête en accostant un autre fiacre qui passait. Les cochers échangent quelques mots, puis, mon homme ouvre la portière du haut de son siége et m'invite avec une grâce charmante à monter chez son voisin.

— Bien obligé, mon bourgeois.

— Comment donc, mon brave, comment donc! et je mets pieds à terre.

A ce moment deux formidables coups de fouet retentissent, et les voitures partent au galop, me laissant en pleine boue au milieu de la rue.

Je crois même me rappeler qu'il pleuvait beaucoup.

Voulez-vous être bien mis?

Je reçois un prospectus qui me fait rêver un instant. Je le connaissais déjà de vue, mais je ne l'avais pas encore reçu chez moi, il ne m'avait pas encore été adressé personnellement. — Voici la chose : *Voulez-vous être bien mis?* — Pour 45 francs, vous avez un habit noir, un gilet noir, un chapeau noir, des souliers vernis, un pantalon satin de laine, — *tout ce qu'il y a de beau*, — pour 0,25 centimes en plus, on vous gante à l'air de votre figure. — Si vous prenez un second pantalon, on vous donne un bon pour un portrait chez un photographe et un coup de fer dans les cheveux.

Je ne trouve pas cela cher le moins du monde, et, malgré cela, je suis convaincu que ces tailleurs-là ne feront pas fortune. Non pas qu'il n'y ait un grand nombre de gens désirant être bien mis et très capables de dépenser 45 francs pour leur toilette, mais simplement parce que l'expression, être bien mis, est l'expression la plus vague du monde, que chacun l'interprête à sa façon et qu'il y a malheureusement trop de gens qui, une fois revêtus du pantalon satin de laine, de l'habit, du gilet, des bottes et du chapeau, avec un coup de peigne dans les cheveux et un bon photographique dans la main, feront la grimace et crieront par dessus les toits qu'ils sont mis en dépit du bon sens.

Ces tailleurs-là, en mettant sur leur prospectus ces mots : *Voulez-vous être bien mis?* ont pris un engagement terrible, et c'est pour cela que je crains qu'ils ne fassent pas fortune.

J'ai souvent rencontré des messieurs portant un pantalon fleur de pêche, un gilet blanc évasé, des manches à gigot, une vitre dans l'œil et un tout petit chapeau, qui passaient pour des gens extrêmement bien mis, et que moi, dans mon âme et conscience, je trouvais déplorablement fagotés. En fait de toilette, je suis tout à fait de l'avis du garde national en faction à l'Hotel de Ville.

Mais je pense que vous ne connaissez peut-être pas l'histoire de ce garde national, la voici :

C'était un jour de bal à l'Hôtel de Ville. Il y avait foule, la grande porte était envahie, on commençait à se marcher sur les pieds et à déchirer les robes des dames lorsque l'ordre arrive, pour diminuer l'encombrement, de laisser entrer les invités de monsieur le préfet par une seconde porte, au seuil de laquelle on place un garde national avec la consigne de ne laisser passer que les gens bien mis et porteurs d'une carte d'invitation.

Ce garde national était un de ces hommes de fer comme il s'en rencontre pas mal dans la milice bourgeoise; au premier individu qui se présente, la carte à la main, il l'arrête de la main.

— Attendez un peu, lui dit-il, et il l'examine de la tête aux pieds avec une grimace de mécontentement. Oui, voilà la carte, c'est très bien, mais c'est la mise... je ne vous trouve pas assez bien mis.

Le monsieur, furieux, déboutonne son paletot, exhibe son gilet blanc, le nœud de sa cravate.

— Est-ce une plaisanterie, vous moquez vous de moi? s'écrie-t-il.

— Voyons, voyons, pas de bruit. — Entrez dans la guérite et fichez-moi la paix, j'ai des ordres. — A un autre.

L'autre arrive en tendant sa carte. — Ah! parbleu, la carte, tout le monde en a des cartes!... eh bien, j'en suis désolé, mais vous n'entrerez pas non plus, voilà une mise insuffisante.

— Comment, insuffisante? et le monsieur laisse voir une poitrine d'une blancheur immaculée, des cheveux peignés avec recherche, des bottes irréprochables.

— Voyons, voyons, — pas tant de cérémonie, entrez dans la guérite avec monsieur.

Un troisième arrivant n'est pas plus heureux, mais l'indignation est devenue générale : on crie, on se bouscule, — le chef du poste arrive, fait des excuses aux invités de M. le préfet, les invite gracieusement à sortir de la guérite et adresse au fusilier quelques paroles bien senties.

— Il ne s'agit pas de tout cela, mon capitaine, répond le factionnaire, sauf le respect que je vous dois, je m'y connais mieux que vous en fait d'habits étant tailleur, et *en fait de mise, je ne relève que de ma conscience!*

X.

RÉVOLUTION DANS LA PHOTOGRAPHIE PAR LA PHOTOPLASTIE. -- PROCÉDÉ ROUXEL



LE SERMENT DE TOUTES LES JOLIES PHOTOGRAPHIES NOUVELLES

Assez long-temps nous avons été victimes des charlatans et des maladroits, par quelles épreuves sommes-nous passées, grand Dieu! et que de temps perdu! Rompons avec le passé et jurons qu'à l'avenir nous n'emploierons plus que le procédé Rouxel. — Cris d'enthousiasme : — Nous le jurons!



— D'où venez-vous si joyeuses, belles dames?
— Du grand hôtel, rue Auber. Deux secondes de pose, et 5 minutes après j'avais...
— Votre portrait! oh! délicieux, ravissant!
Mais par la photoplastie, une vraie merveille, à deux francs. Toutes, nous y aurions passé la nuit... (Historique).



Persuadez donc à ces gens-là que vous n'êtes pas sorciers quand vous leur présentez, au bout de cinq minutes de préparation, de pose et d'opération un portrait splendide!



La boîte renfermant tous les produits et accessoires nécessaires au procédé Rouxel avec la science infuse, tout cela pour 50 francs. C'est donné.



AU CHATEAU.

C'est une boîte photoplastique que la maison Guillemois m'envoie de Paris; au lieu des monstres que nous commettions chaque jour avec l'ancien système, nous allons pouvoir obtenir de vraies miniatures.



Sur un champ de bataille : un millième de seconde de pose. Quel service rendu aux peintres! au lieu de froids mannequins, ils vont donc pouvoir étudier la nature dans ses mouvements les plus rapides.



Séchez vos larmes, chers messieurs les photographes, ces magnifiques résultats vous pouvez les obtenir avec vos objectifs : une légère modification que la maison Guillemois se charge d'y apporter et tout sera dit.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



L'AME EN PEINE

A Monsieur CLAUDE DE L..., *au Séminaire de P...-sur-C... (Haute-Saône).*

C'est pour mon âme une jouissance singulière que de venir converrse avec toi, mon cher Claude. Te le dirai-je? Je ne peux songer sans une pieuse émotion à cette vie qu'hier encore nous menions ensemble au collége des Jésuites. Je pense à nos longues causeries sous les grands arbres du parc, aux pieux pèlerinages que nous faisions chaque jour au Calvaire du père supérieur, à nos chères lectures, à ces élans de nos deux âmes vers la source éternelle de toute grandeur et de toute bonté. Je vois encore la petite chapelle que tu organisas un jour dans ton pupitre, les jolis petits cierges que nous avions fabriqués pour elle, et que nous allumâmes un jour au milieu de la classe de cosmographie. Délicieux souvenirs, que vous m'êtes chers! charmants détails d'une vie pure et calme que je vous retrouve avec bonheur! Le temps en m'éloignant de vous semble n'avoir fait que vous rendre plus présents encore à mon souvenir. J'ai vécu hélas! durant ces six longs mois, mais en acquérant la science du monde, j'ai appris à aimer davantage la sainte ignorance de ma vie passée. Plus sage que moi, tu es resté dans la voie du Seigneur, ami, tu as compris la divine mission qui t'était réservée; tu n'as point voulu franchir le seuil profane et entrer dans ce monde, dans cette caverne, devrais-je dire, où je suis maintenant assailli, balotté comme un frêle esquif durant la tempête. Et encore la tempête des flots de la mer n'est-elle pas un jeu d'enfant si on la compare à celle des passions? Heureux ami, qui ignore encore ce que je sais déjà! Heureux ami, dont les yeux n'ont point encore mesuré l'abîme où mon regard s'est déjà perdu.

Mais que pouvais-je faire? N'étais-je pas obligé, en dépit de ma vocation et de mon amitié tendre qui m'appelaient à tes côtés, n'étais-je pas obligé d'obéir aux exigences du nom que je porte, et aussi à la volonté de mon père, qui me destinait au métier des armes pour la défense d'une noble cause, que tu défendras aussi. Bref, j'obéis et je quittai le collége des Pères pour n'y plus revenir.

J'entrai dans le monde le cœur plein des craintes salutaires que notre pieuse éducation y avait fait naître. Je m'avançai craintif, mais au bout d'un instant, je me reculai d'horreur. J'ai dix-huit ans, je suis encore jeune, mais j'ai déjà réfléchi beaucoup, et l'expérience de mes pieux directeurs a jeté dans mon âme une maturité précoce qui me permet de juger bien des choses; d'ailleurs ma foi est tellement inébranlable et a pénétré si profondément en mon être que je puis regarder sans danger autour de moi. — Je ne crains pas pour mon salut, mais je suis navré en songeant à l'avenir de notre société moderne, et je prie le Seigneur dans toute la ferveur d'un cœur préservé du mal de ne point détourner son regard de notre malheureux pays. Ici même, chez la marquise de K. de C., ma cousine, où je suis en ce moment, je ne découvre que frivolité chez les hommes et dangereuse coquetterie chez les femmes. Le souffle pernicieux de l'époque semble pénétrer même dans ces hautes régions de l'aristocratie française. On y discute parfois sur des sujets de science, de morale qui portent une sorte d'atteinte indirecte à la religion elle-même, et sur lesquelles notre Saint-Père le Pape devrait seul être appelé à prononcer; ainsi: Dieu permet qu'en ce moment, certains petits savants, les pieds plats de la science, tu m'entends, expliquent d'une façon nouvelle l'origine des êtres, et malgré l'excommunication qui sûrement va les atteindre,

lancent un défi farouche et impie aux plus respectables des traditions.

Je n'ai pas voulu m'éclairer sur de pareilles turpitudes, mais j'ai entendu avec une véritable douleur des esprits de poids, des noms illustres y attacher quelque importance.

Quant aux mœurs et aux habitudes, sans être immorales, ce qui ne saurait être dans notre monde, elles sont cependant d'une frivolité, d'une facilité d'allures horriblement choquantes. Je ne veux t'en citer qu'un exemple, aussi bien c'est celui qui m'a le plus frappé.

Il y a à dix minutes du château une délicieuse petite rivière ombragée par de grands saules ; le courant est peu rapide, l'eau transparente comme le cristal, et le lit recouvert d'un sable si fin qu'on y enfonce comme dans un tapis. Or, croirais-tu, cher ami, que, par ces grandes chaleurs, tous les habitants du château y viennent à la même heure, ensemble et sans aucune distinction de sexe, y prendre des bains! Un simple vêtement peu épais et fort étroit voile assez imparfaitement la pudeur singulièrement osée de ces dames. — Pardon, mon pieux ami, d'entrer dans tous ces détails et de troubler le calme de ton âme par la peinture de ces scènes mondaines, mais je t'ai promis de te faire part de mes impressions, de mes pensées les plus intimes. C'est un engagement sacré auquel j'obéis.

Je t'avouerai donc que ces scènes de bains me révoltèrent au dernier point la première fois que j'en entendis parler. J'en ressentais une sorte de dégoût facile à comprendre, et je refusai absolument d'y jouer un rôle. On me plaisanta bien un peu, mais ces railleries mondaines ne surent m'atteindre et ne changèrent rien à ma détermination.

Cependant hier, vers les cinq heures du soir, la marquise me fit appeler, et s'arrangea si spirituellement qu'il me fut impossible de ne pas lui servir de cavalier.

Nous partîmes. — La femme de chambre portait nos costumes de bain, celui de la marquise et celui de ma sœur, qui devait nous rejoindre.

— Je sais, me dit ma cousine, en s'appuyant sur mon bras un peu trop pour la bienséance, je sais que vous nagez fort bien; le bruit de vos talents est venu du collége jusqu'ici, et vous allez m'apprendre à faire la planche, n'est-ce pas, Robert?

— Je fais peu de cas, lui répondis-je, chère cousine, de ces petits avantages physiques. — Je nage passablement, rien de plus.

Et je détournai la tête pour éviter une odeur extrêmement pénétrante dont ses cheveux étaient empreints. — Tu sais que je suis sujet aux névralgies.

— Mais, mon *cher enfant*, les avantages physiques ne sont pas non plus tant à dédaigner.

Ce *cher enfant* me déplut fort. Ma cousine a vingt-six ans, c'est vrai, mais je ne suis plus, à proprement parler, un *cher enfant*, et, d'ailleurs, il dénotait une familiarité que je n'avais point souhaitée. C'était de la part de la marquise une conséquence de cette frivolité d'esprit, de ce laisser aller dans les paroles que j'avais remarqué, et rien de plus ; mais enfin j'en fus choqué. Elle poursuivit :

— Une modestie exagérée n'est point de mise dans notre monde, — et elle se tourna vers moi en souriant. — Vous ferez un très-joli cavalier, mon petit Robert, et ce qui vous manque est facile à acquérir. Par exemple... faites-vous donc coiffer par le valet de chambre du marquis... il vous accommodera à ravir, vous en serez satisfait.

Tu dois comprendre, mon cher Claude, que je répondis à ces avances avec une froideur qui ne laissait aucun doute sur mes intentions.

— Je vous le répète, ma cousine, lui dis-je, j'attache à tout cela peu d'importance, et j'appuyai mes paroles par un regard ferme... glacial. Alors seulement, car je n'avais point avant jeté mes yeux sur elle, j'aperçus les élégances profanes de sa toilette ; élégances auxquelles, malheureusement, la beauté périssable de sa personne sert de prétexte et d'encouragement.

Elle avait les bras nus et ses poignets étaient perdus parmi les bracelets, le haut de son corsage était voilé d'une façon insuffisante par la trame trop légère d'une gaze transparente; en un mot, le désir de plaire se traduisait en elle par tous les détails de son ajustement. Je fus ému à l'aspect de tant de frivolité, et je me sentis rougir de pitié, presque de honte.

Enfin, nous arrivâmes au bord de la rivière. Elle quitta mon bras, et, sans façon, elle s'affaissa — je ne saurais dire qu'elle s'assit — sur l'herbe en rejetant en arrière les longues boucles de cheveux qui pendaient de son chignon. — Le mot chignon, dans le langage mondain, exprime cette proéminence du crâne que l'on remarque au sommet postérieur de la tête des femmes. Elle est produite par la réunion de leurs longs cheveux tordus ou nattés. J'ai cru deviner, à certaines allusions que plusieurs de ces chignons n'étaient point naturels. Il est des femmes, trop dignes filles d'Eve, qui achètent à prix d'or les chevelures que leur livre — *horresco referens* — ou la misère ou la mort. Cela soulève le cœur.

— Il fait une chaleur excessive, mon petit cousin, dit-elle en s'éventant. Je tremble à tous moments, par cette température, que le nez de M. de Beaurenard n'éclate et ne prenne feu! Ah! ah! ah! Ma parole d'honneur.

Et elle partit d'un grand éclat de rire à propos de cette plaisanterie assez inconvenante et sans grand sel. M. de Beaurenard est un ami du marquis, qui a, en effet, le visage coloré.

J'exécutai un sourire de politesse qu'elle prit sans doute pour une approbation, car elle se lança alors dans une conversation, un bavardage sans nom, alliant aux sentiments les plus profanes les idées religieuses les plus étranges, le calme des champs au tourbillon du monde, et cela avec une liberté de geste, un charme d'expressions mondaines, une finesse de regard et une sorte de poésie terrestre par lesquels tout autre esprit que le mien eût été séduit.

— C'est un adorable endroit, avouez-le, que ce petit coin ?

— A coup sûr, ma cousine.

— Et ces vieux saules, avec leurs grosses têtes penchées vers le courant, voyez comme les fleurettes des champs entourent gaiement leur tronc meurtri. Est-ce étrange, ce feuillage jeune, élégant, argenté, ces branches souples et fines! Tant d'élégance, de fraîcheur et de jeunesse s'élançant de ce vieux corps qui semble maudit.

— Dieu ne saurait maudire un végétal, ma cousine.

— C'est possible ; mais je ne puis m'empêcher de trouver dans les saules quelque chose qui sent l'humanité. La vieillesse éternelle a l'air d'un châtiment. Il expie et il souffre, ce vieux réprouvé des rivages, ce vieux Quasimodo des champs! Que voulez-vous que j'y fasse, mon petit cousin, voilà l'impression que j'éprouve... Qui me dit que le saule n'est pas la dernière incarnation du pêcheur à la ligne mort dans l'impénitence ? — Et elle éclata de rire.

— Ce sont là des idées païennes et tellement contraires aux dogmes, que je suis forcé, pour les expliquer dans votre bouche, de supposer que vous vous moquez de moi.

— Mais pas le moins du monde, je ne me moque pas de vous, mon petit Robert. Vous n'êtes pas de la première jeunesse, savez-vous? Tenez, allez vous habiller pour le bain. Je vais entrer dans la tente et en faire autant. A bientôt, mon petit cousin. Et elle me salua de la main en soulevant l'un des côtés de la tente avec une coquetterie visible.

Quel étrange mystère que le cœur des femmes!

Je cherchai un endroit touffu tout en songeant à ces choses, et en un instant j'eus revêtu mon costume montant... Je pensais à toi, mon pieux ami, en boutonnant le corsage et les manches. — Combien de fois ne m'as-tu pas aidé à exécuter ce petit travail, auquel j'étais si maladroit! Bref, j'entrai dans l'eau et j'allais me mettre à la nage, lorsque le timbre de la voix de la marquise arriva jusqu'à moi. Elle causait avec sa femme de chambre dans l'intérieur de la tente. — Je m'arrêtai et j'écoutai ; non par curiosité coupable, je t'avouerais cette faiblesse, mais par désir sincère de connaître mieux cette âme bonne à coup sûr, mais égarée.

— Mais non, Julie, — disait la marquise, — mais non, je ne veux plus entendre parler de votre affreux bonnet imperméable. L'eau entre

dedans et n'en sort plus. Tordez mes cheveux dans le petit filet, et voilà tout.

— Les cheveux de madame la marquise seront mouillés.

— Vous les poudrerez ensuite. Rien ne sèche comme la poudre... Justement je mets ce soir ma robe bleue clair .. Vous mettrez de la poudre blonde... Mon enfant, vous devenez folle! Je vous dis de raccourcir mon vêtement de bain, mais en le pinçant au genoux. Voyez de quoi cela a l'air.

— J'avais craint que madame la marquise ne fût gênée pour nager ?

— Gênée! Eh bien, alors, pourquoi l'avez-vous rétréci de trois bons doigts à cet endroit-ci ? Tenez, voyez comme cela bride ; ça n'a pas le sens commun ; le voyez-vous, ma fille, le voyez-vous ?

La paroi de la tente s'agita, et je compris que ma cousine revêtait avec quelque impatience le costume en question pour en faire mieux comprendre les défauts à sa fille de chambre.

— Je ne veux pas avoir l'air d'être entortillée dans un drapeau, mais d'un autre côté, je veux pouvoir me remuer. — Vous ne voulez pas vous mettre dans la tête, Julie, que cette étoffe ne prête pas... Vous voyez maintenant que si je me baisse un peu... Ah! vous en convenez, c'est heureux.

Pauvres esprits! n'est-il pas vrai, mon pieux ami, que ceux où peuvent entrer de semblables préoccupations ? Je les trouvais tellement vaines, ces préoccupations, que je souffrais d'en être le confident involontaire, et j'agitai l'eau avec bruit pour annoncer ma présence et faire cesser un langage qui me révoltait.

—Je suis à vous, Robert, mettez-vous toujours à l'eau; est-ce que votre sœur n'arrive pas ? me dit ma cousine en élevant la voix ; puis, d'une voix contenue et s'adressant à sa femme de chambre :

— Oui, sans doute, serrez pas mal, il faut être maintenue.

La tente se souleva et ma parente apparut.

Je ne sais pourquoi je frissonnai comme à l'approche d'un danger. Elle fit deux ou trois pas sur le sable fin tout en enlevant de ses doigts les bagues d'or qu'elle a coutume d'y accumuler ; puis elle s'arrêta, remit à Julie les bijoux, et, avec un mouvement que je vois encore, mais qu'il me serait impossible de te décrire, elle lança dans l'herbe les sandales à bouffettes rouges qui protégeaient ses pieds.

Elle n'avait fait que trois pas, mais c'en était assez pour me faire remarquer l'étrangeté de sa démarche. Elle marchait à petits pas craintifs, ses bras nus rapprochés du corps et les parties saillantes de son corsage, comme abandonnées au gré de ce costume immodeste, tremblaient de honte au moindre mouvement.

Je détournai les yeux, c'en était trop! Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles en songeant qu'une marquise de K... de C..., qu'une propre cousine à moi pût oublier assez les lois de la pudeur pour se montrer au jour dans un pareil état. Elle n'avait plus de la femme que les nattes de ses cheveux enroulées dans une résille; quant au reste, c'était un jeune homme, mais un jeune homme étrange, à la fois svelte et affligé d'un embonpoint précoce, un de ces êtres comme il en apparaît dans les rêves et dans les insomnies de la fièvre, un de ces êtres vers lesquels une puissance inconnue vous attire, et qui ressemblent trop à des anges pour ne point être des démons.

— Eh bien, Robert, à quoi pensez-vous donc ? Donnez-moi la main pour entrer dans l'eau.

Et elle trempa dans l'onde transparente les doigts de son pied cambré.

— Cela surprend toujours un peu, mais l'eau doit être excellente, fit-elle; qu'est-ce que vous avez donc, votre main tremble ?... Petit cousin, vous êtes frileux!

Le fait est que je ne tremblais ni de crainte ni de froid, mais en m'approchant de la marquise, le parfum pénétrant qu'exhalait ses cheveux m'était monté à la tête, et avec la susceptibilité de mes nerfs tu comprendras aisément que je fusse prêt à m'évanouir. Je domptai ce malaise. Elle saisit ma main franchement, solidement, comme on saisit la pomme d'une canne ou la rampe d'un escalier et nous remontâmes le courant. Sous la pression de l'eau, je voyais l'étoffe de ses vêtements se tendre et dessiner brutalement, sans scrupule, des realités dont le soupçon seul eût excité mon indignation. J'étais confus du rôle que je jouais là. Ah! mon cher Claude, de combien de douleurs et de craintes ta belle âme n'eût-elle point été assiégée si tu m'avais aperçu dans l'état où j'étais. Si fort que je sois, grâce aux bases inébranlables de mon éducation, je craignais que ces attouchements charnels et réitérées ne fissent naître en moi quelqu'un de ces désirs des sens dont on nous a si sagement effrayés ; et dans le fond de mon cœur encore pur, je priais Dieu de me préserver du mal et de ne point permettre que le monstre se réveillât, comme dit le père supérieur. Mais permets-moi d'achever ce récit, si répugnants que puissent te paraître les détails.

Tout en marchant la rivière devenait plus profonde ; la marquise, à mesure que l'eau montait davantage et envahissait son corsage, poussait des petits cris d'effroi qui ressemblaient au sifflement d'un serpent, puis elle lançait des éclats de rires vibrants et se rapprochait de moi de plus en plus. Enfin elle s'arrêta, et, se retournant, plongea son regard dans mes yeux. — Je sentais que ce moment était solennel. Je devinais un précipice caché sous mes pas, mon cœur battait à tout rompre, et ma tête était en feu.

— Eh bien, maintenant, enseignez-moi à faire la planche, Robert; les jambes droites et allongées, les bras rapprochés du corps, n'est-ce pas?

— Oui, ma cousine, et on agite un peu les mains.

— Allons, c'est très-bien, je me lance : une, deux, trois... Suis-je enfant! j'ai peur. Soutenez-moi seulement un peu, petit cousin.

— C'est à ce moment que j'aurais dû lui dire : non, ma cousine, non madame, je ne suis point homme à soutenir les coquettes, je ne veux pas... mais je n'osai pas dire tout cela ma langue resta muette et j'enlaçai de mon bras la taille de la marquise pour la soutenir plus aisément.

Hélas j'avais fait une faute... peut-être irréparable!

Lorsque je sentis ce corsage pétri de beautés mondaines et qui pliait sous ma pression, lorsque j'aperçus là, sous mes yeux, à deux pieds de mon visage, cette femme étendue sur l'eau, que je vis son cou se renverser attirant les trop abondantes richesses d'une poitrine adorable — pardon, oh! pardon, mon pieux ami, pour cet adjectif, pardon! mais en ce moment suprême, il n'est que trop vrai, j'adorais ces chairs séductrices. Mais j'abrège — : Lorsque je vis tout cela il me sembla que tout le sang de mon être refluait à mon cœur, un frison mortel courut dans tous mes membres — l'indignation et la honte, sans doute — mes yeux s'obscurcirent, il me sembla que mon âme s'envolait et je tombai sur elle évanoui, l'entraînant au fond de l'eau dans une étreinte mortelle.

J'entendis un grand cri, je sentis ses bras enlacer mon cou, ses mains crispées s'enfoncer dans ma chair, puis rien,— j'avais perdu connaissance.

Je me retrouvai sur l'herbe, Julie me frappait dans les mains et la marquise, dans son costume de bain, ruisselant l'eau de toutes parts, approchait un flacon de mon visage. Elle me regarda d'un œil sévère, quoique dans son regard il y eut une nuance de satisfaction contenue dont le sens m'échappa.

— « Enfant! » disait-elle, « grand enfant! »

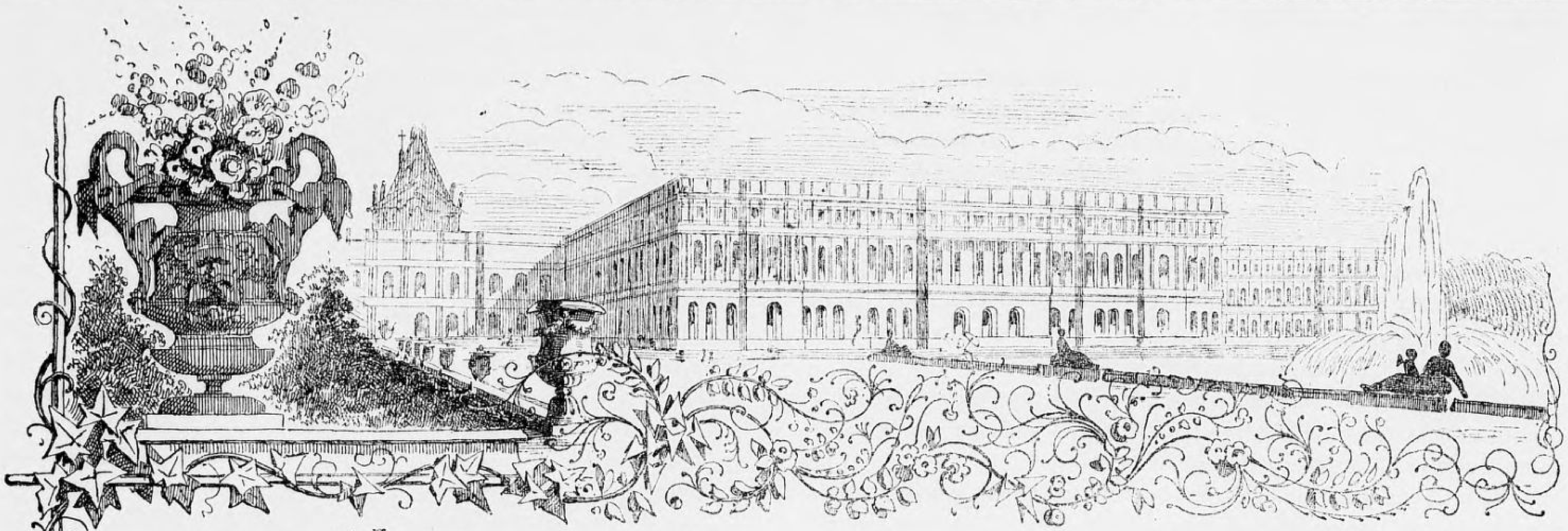
Tu connais les faits, mon pieux ami, fais-moi la charité d'un conseil, et bénis le ciel de vivre loin de ces tempêtes.

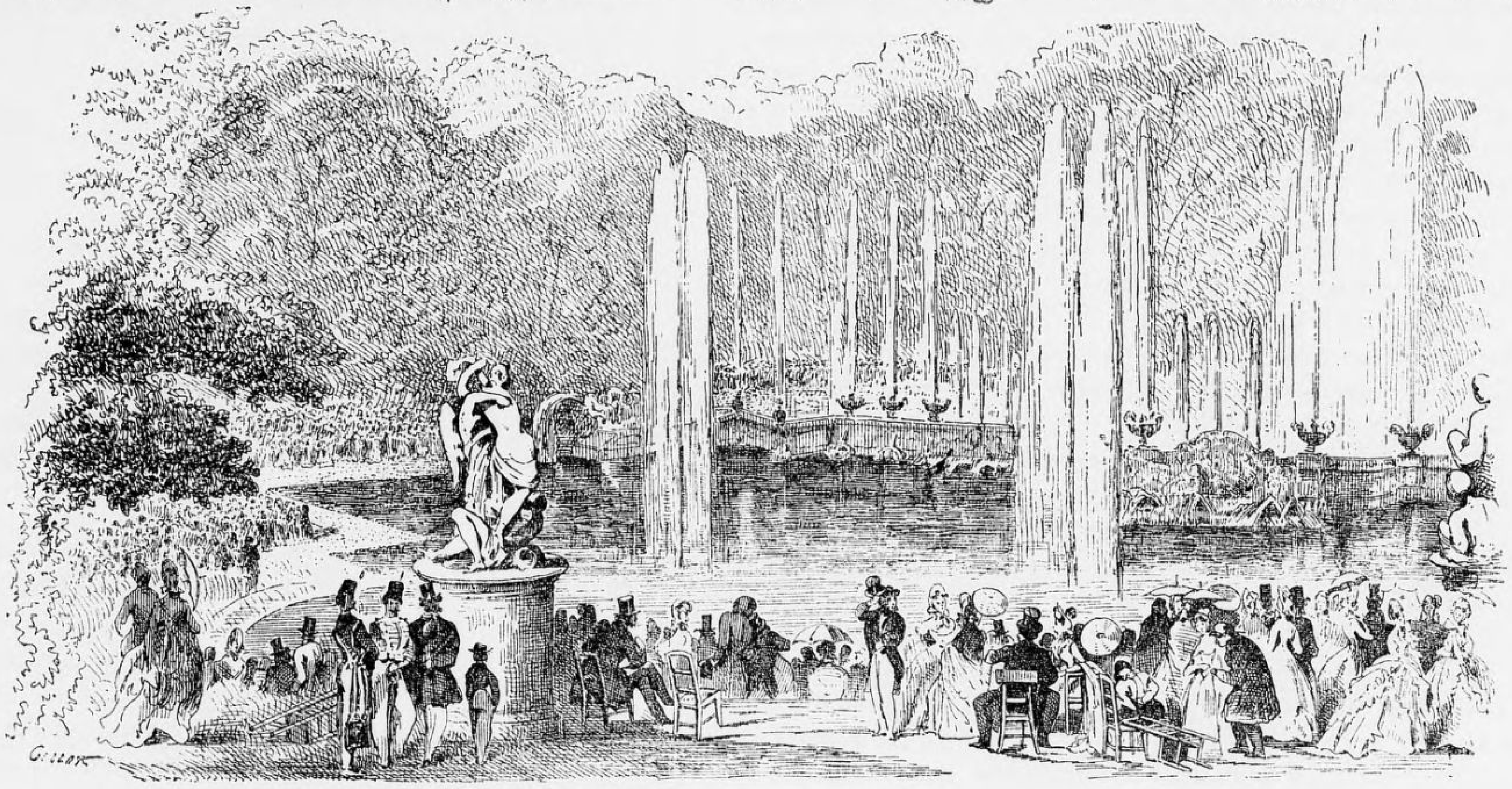
De cœur et d'âme.

Ton bien sincère ami,

GEORGES DE K. DE C.

Pour copie, Z.





PROMENADES A VERSAILLES

Dédié aux trois plus jolies personnes de Versailles : les trois sœurs.

—



On avait beaucoup parlé de Versailles autour de moi depuis quelque temps, quand, un de ces derniers dimanches, j'avisai un omnibus de chemin de fer portant écrit sur une grande pancarte : *Dimanche, grandes eaux*. Ces mots me reportèrent à quinze ans en arrière; les plus beaux de mes jours de congé d'autrefois me revinrent en mémoire, pleins de soleil et de foule en fête. Je revis ces jardins aux massifs de velours verts semés de statues blanches, aux naïades ruisselantes sous la gerbe d'eau qui retombe; puis des galeries de marbre et d'or, des tableaux pleins de gloire, à perte de vue, des généraux caracolant sur leur cheval blanc, des drapeaux tricolores flottant dans la fumée au sommet des brèches prises d'assaut. Je n'y tins plus, j'étais libre, je montai dans la voiture, et une heure après j'étais à Versailles.

J'y ai retrouvé mes impressions d'autrefois, plus vives, surtout plus démontrées. J'en ai eu de nouvelles, je m'y suis plu; j'y suis retourné une seconde fois puis dix, et voilà comment cet article, qui ne devait d'abord avoir que trois ou quatre pages, en aura vingt. Qu'on me pardonne, je n'y reviendrai plus.

I

On n'est pas resté une heure en chemin de fer et l'on est à cent lieues de Paris, en pleine province. De grandes rues désertes où l'herbe pousse entre les pavés rongés; du reste, blanches, aérées, ensoleillées, bordées de maisons de cette belle ordonnance du siècle dernier, à hautes portes cochères, à balcons en saillies soutenus par les classiques triglyphes. Aux abords de la gare, quelques cafés animés, et à dix pas de là, la vie cesse : portes fermées, persiennes closes, ni passants ni voitures. La file des visiteurs descendus du chemin de fer et se dirigeant tous vers le château, rasant les maisons, pour chercher un peu d'ombre, semble une caravane dans ce désert aux murs blancs, aux pavés sonores; sur les trottoirs, quelques étalages gisent comme comme abandonnés; ici quelques curiosités, une soupière de Sèvres fleurdelysée, une paire de chenêts à têtes de chimères dédorées; à la porte d'un fruitier, un potiron jaune dans le soleil; les tables vertes désertes et le jeu de tonneau silencieux d'un cabaret; quelques lanciers vaguant aux abords d'une caserne.

La longue rue cesse, on tourne un coin de boulevard planté de grands arbres réguliers, et l'on est sur la place du Château.

L'imagination surfait et fausse à l'avance tous les grands spectacles. Le premier aspect du château de Versailles est presque une déception; l'on s'attend à je ne sais quel amoncellement de palais superposés, à des perspectives infinies de constructions emphatiques dont la colonnade du Louvre donne un avant-goût. Les abords semblent d'ailleurs les annoncer : trois routes immenses aboutissant à un rond-point plus immense encore; à l'angle de chacune, de monumentales écuries à grilles dorées, à chevaux de pierre s'élançant du haut des portails; en face de soi, en haut d'une large place qui s'élève, une grille encore plus vaste et plus dorée entre deux gigantesques terrasses en arc de cercle, aux belles assises de brique et de pierre, aux nobles groupes de marbre; au loin, à travers la grille, une cour, véritable océan de pavés d'où surgissent presque imperceptibles une douzaine de statues blanches et colossales auxquelles semble commander un grand cavalier de bronze placé au centre. Tout cela, pour aboutir à une série de petits bâtiments d'un seul étage surmontés d'un attique, de style disparate, sans lien ni symétrie.

C'est là précisément l'originalité de Versailles. La façade du jardin, la grande ordonnance des pelouses, des terrasses et des bassins réaliseront tout à l'heure l'idéal de grandeur que nous nous étions fait. Mais, avec son entassement de corps de logis de style disparate, encadrant, prolongeant, abritant pieusement, sans jamais le masquer ni le dépasser, le petit château de Louis XIII, âme et berceau de Versailles, la façade de la cour plaît et touche par-dessus tout.

Rien d'officiel, d'aligné, de gourmé, de convenu; tout y surprend et y charme : d'abord, sur les côtés, d'immenses communs aux vastes assises; puis la chapelle au toit ouvragé, pompeuse efflorescence de pierre et de bronze, au sommet de laquelle surgit un peuple de statues strapassées et flamboyantes; puis une petite cour tranquille au fond de laquelle, à travers les arcades à jour d'un vestibule, on entrevoit les massifs verts et les terrasses blanches des jardins; puis une grande aile de pierre en saillie à fronton et à colonnes nobles; puis une série de bâtiments moindres échelonnés avec une poivrière dans un angle. Enfin, au centre, dans un retrait bien abrité et dallé de marbre, le petit château de Louis XIII que son fils ne voulut jamais détruire, aux tons éteints de brique égayés par des cordons de pierre, peuplé de vieux bustes entre chaque croisée, à toit haut de plomb découpé, bordé de balustrades à l'italienne sur lesquelles viennent s'asseoir familièrement des divinités souriantes. Rien de grandiose ni de surhumain, mais un charme tout intime, quelque chose de reposant et de doux comme un souvenir d'enfance. Et nous sommes à Versailles! Mais ne se fait-on pas de tout ce grand siècle classique la plus fausse idée? Ouvrez telles pages de Labruyère sur les femmes : un raffinement de mélancolie railleuse, une bizarrerie d'expression à croire le livre écrit d'hier.

Du reste tout ici va être imprévu : le plus singulier chaos de tableaux, d'appartements, de statues, de bustes et de tombeaux; interminable défilé de souvenirs historiques classés comme on a pu, mais où l'enchaînement logique se trouve à chaque instant brisé par des nécessités de communications et de dégagements. Encore une fois c'est là l'originalité et le charme de Versailles; on est venu ici avec l'idée bien arrêtée de suivre régulièrement son histoire de France; cela vu, on passera, se dit-on, aux appartements, des appartements aux jardins, et tout cela se trouve en réalité si singulièrement enclavé l'un dans l'autre, que, bientôt dérouté, on finit par se laisser aller au courant d'une curiosité sans cesse réveillée par l'inattendu.

Cela frappe dès le vestibule, bas, à colonnes trapues, rien moins que majestueux. Avant tout, une odeur toute particulière, une fraîcheur de pierre aromatisée des senteurs des jardins, comme celle qui pénètre en entrant dans une maison de campagne longtemps inhabitée; sans doute cette odeur que regrettait tant je ne sais plus quelle vieille émigrée qui pleurait les corridors de Versailles.

Au plafond, une lanterne dorée, toute gondolée, comme celles qui surmontaient les hautes poupes des anciens vaisseaux de guerre; en face l'entrée, en bas relief, Louis XIV foule au pied le vieux Rhin. Au-dessous, un grand fauteuil de cuir vert à oreilles, où sommeille à moitié une sorte de suisse à habit vert et or; à droite du bas-relief, une enfilade à perte de vue de bustes et de tombeaux blancs; à gauche, des scintillements de cadres dans la pénombre, des dos et des pieds de figures de premier plan annonçant l'entrée des galeries historiques; sur les côtés, le bureau des cannes, et vis-à-vis, à travers une porte grande ouverte, éclatant sans crier gare, les splendeurs de la chapelle aux piliers surchargés de trophées, aux gloires de cuivre éclatantes, au plafond fulgurant ouverts sur le ciel.

Vous hésitez, et pour vous décider entre toutes ces portes et commencer par la galerie des tableaux, il ne faut rien moins que le « *par ici, monsieur* » d'un gardien qui, d'un geste plein d'une noble condescendance, vous indique *Charlemagne dictant des lois*, dans la petite pièce à côté.


Va pour Charlemagne. Vous voilà engrené dans le dédale, Dieu sait par où et comment vous en sortirez!

II

Ces premières salles historiques sont un peu mesquines; évidemment point faites pour contenir des tableaux; c'est une série de petites chambres, où ces grands diables de personnages historiques de huit où dix pieds de haut, vous retombent sur le nez. Les tableaux font corps à la muraille simplement bordés d'une baguette blanc et or.

Le premier, est le *Charlemagne dictant des lois* d'Ary Scheffer; un bel homme à barbe, évidemment moins préoccupé de sa dictée que de tenir en équilibre sa boule, son bâton et sa couronne; de dessous son fauteuil, sort la tête de son secrétaire Eghinard; voilà des gens bien mal à l'aise, l'un pour dicter, l'autre pour rédiger des capitulaires. Un second *Charlemagne traversant les Alpes*, de Paul Delaroche, aussi raide et immobile que le premier; cependant il n'a pas de barbe, il est blond; l'autre est brun; auquel croire? Peu importe; les tableaux de ces premières salles sont nécessairement faux et souvent ridicules, faute de documents. Passons donc vite sur le joli moyen-âge de bal masqué des deux Johannot; Alfred Johannot eut pourtant en 1830 d'admirables divinations historiques : *Mademoiselle de Monipensier à la Rochelle*, et la *duchesse d'Orléans* lisant au peuple, du haut de son balcon, le bulletin de la victoire d'Hastembeck, deux chefs-d'œuvres pittoresques et cavaliers de la galerie du Palais-Royal; mais ces époques lui étaient plus connues : le souffle de 1830 le poussait d'ailleurs, tandis qu'ici l'officiel le tue. Quelques armures copiées exactement au musée d'artillerie, rendent assez bien les temps de ferrailles plus rapprochés; un bon Bayard blessé sur la brêche, de Larivière; d'Ary Scheffer, un admirable Gaston de Foix expirant, raidi, sanglant, vraiment grand et épique.

Puis, la plus amusante série de chevaliers cléments et empanachés, comme ou se les figurait de 1803 à 1820. Cette idée fausse du passé, que les pendules et les accompagnements de harpes répandirent alors en France, ne contribua-t-elle pas beaucoup à la Restauration? De ces robustes et héroïques sacripants qui, durant des siècles, ont tué, pendu, brulé, pillé et violé par grâce d'état et par désœuvrement, quels vertueux gens on était arrivé à faire! Des mentons bleus bien honnêtement rasés, des cheveux pieusement enroulés, de vertueux vêtements de tons douceâtres. Il y a une *Clémence de Louis XII* où non pas seulement le bon roi, mais sa suite, son fauteuil, ses chausses, son mur de fond gris doux, tout est clément. Plus loin, un *Henri IV*. embricollé d'une écharpe, d'un manteau, d'un chapeau et d'un glaive à la Barras, chaussé de bottes à la Chop-part dit l'Aimable, tend un caillou rond, un pain je crois, à une



UNE FÊTE A VERSAILLES SOUS LOUIS XIV
UN SOUPER AUX LUMIÈRES, DANS LA COUR DE MARBRE
(d'après les dessins du temps.)

UNE FÊTE A VERSAILLES DE NOS JOURS
UNE SOIRÉE DE GALA, DANS LA SALLE DE SPECTACLE
(d'après une aquarelle d'Eugène Lami.)

parisienne de l'Empire en taille courte, mais coiffée du petit toit italien, ce qui indique que la scène se passe au seizième siècle. On est en temps de guerre, cela se voit de suite à une petite languette de ferblanc que le roi porte sur ses chausses et que termine un patère rond sur le genou.

Heureusement, cinq ou six salles a peine sont ainsi composées. Passons encore Louis XIII, où règne un peu trop Hypolite Lecomte, et arrivons aux conquêtes de Louis XIV, peintes par Vander Menlen et Martin. Ces tableaux commencent réellement cette précieuse collection, uni- que en Europe, de documents historiques de la plus haute valeur, quoiqu'on ai dit. En cela d'ailleurs, ne jugez que sur vous même et par l'impression profonde que vous font ces tableaux vrais. Voici les plans des siéges de Franche-Comté et de l'Alsace; tous les mêmes au premier coup d'œil, mais regardez-les attentivement et tous les détails vont vous prendre à n'en plus pouvoir vous en détacher.

Du haut d'une éminence propice, la campagne verte se déroule à l'infini, déserte, grande et triste, sous un ciel chargé de nuages bien ordonnancés; au loin, la ville silhouette ses clochers et ses dômes; au-dessus des remparts pleins d'angles et de redans s'élèvent ça et là les fumées des batteries. Des fossés au camp, les tranchées serpentent, surmontées au loin de pointes de piques et de bouts de mousquets, pleines de mouvement à mesure qu'en s'approchant, elles laissent voir ce qui s'y passe. Etendus à terre, des cavaliers aux lourdes bottes sommeillent près d'un feu qui s'éteint; un état-major, enfoui dans de grands manteaux rouges, disserte au pied d'un arbre, et semble approuver le général, qui, d'un geste noble, désigne de sa canne le point d'attaque. Des fantassins habillés de gris cheminent de dos, tristement, portant sur leur échine le lourd mousquet, l'embarassante cartouchière à charges séparées, la pesante besace mal ajustée et la gourde peut-être vide; ils piétinent, résignés, dans la boue, battus par le vent, trempés de pluie, gourmandés par un sergent à haute pique. Ce sont ces pauvres gens-là pourtant qui, à Malplaquet après une journée sans manger, jetèrent les pains qu'on venait de leur distribuer pour aller à l'ennemi et le battre. Mais qu'il y a loin encore de cette milice moutonnière et mal outillée au soldat moderne, tel que l'a fait la Révolution, résolu, plein d'initiative, fils de ses œuvres; au besoin vivant aussi de l'air du temps, mais toujours faraud et bien équipé!

Dans un autre tableau la place a battu la chamade; par la brèche sort un long défilé de troupes prisonnières; en tête, dans un lourd carosse, le gouverneur blessé, vieil hidalgo à moustaches blanches, hérissées à l'espagnole, s'avance la tête nue. Du haut de son cheval, la tête haute et couverte, le bras noblement étendu sur sa canne posée sur le bout de sa botte, le Roi daigne recevoir l'hommage qui lui est dû.

Lebrun, forcé à l'allégorie, est emphatique pour nous; mais Vander Meulen est resté grand par la vérité. Martin est surtout mélancolique. Leurs chevaux seuls ennuient; monumentaux du reste, mais s'associant trop de leurs yeux et de leurs naseaux presque humains aux sentiments de leurs cavaliers.

Dans les salles suivantes, les campagnes de Louis XV, par Lenfant et Parroccell, déjà maniérées, intéressent pourtant encore. Je regrette qu'on ait renoncé à ces tableaux en plans. Rien d'épouvantable comme ce massacre de la rouge colonne anglaise de Fontenoy, broyée en tête par l'artillerie et en flanc par une charge de la maison du roi. Réduit à un état-major, un tableau de bataille ne sera toujours qu'une ridicule parade du Cirque. Dans le Lawfeld, esquisse inachevée de Parroccell, rien de plus lugubre que cette immense plaine où s'égorgent, au centre, plusieurs milliers d'hommes, et sur les ailes, plusieurs milliers d'autres attendent leur tour.

Parmi ces vieilles toiles un peu enfumées, quelques tableaux modernes viennent jeter leurs tons plus vifs; la plupart de vraies mascarades, mais deux ou trois bons. Entre autres, la *Prise de Lerida*, de Couderc : une haute brèche sombre, démantelée, embrasée et fumante; une nuée de soldats en habits blancs lancés dans la fournaise par le geste et l'exemple d'un maréchal vêtu de rouge; son cordon bleu passé sur sa cuirasse étincelante, est le centre de l'action et le point de mire de l'ennemi; cela est plein d'entrain et de courage. De Couderc encore, un petit cartouche bien pittoresque, une porte de Philisbourg, je crois : sous une arcade profonde, s'enfonce, la lance au bras, une escouade de pandours à bonnets fourrés précédant un général; celui-ci, monté sur un beau cheval blanc, reçoit les clefs des notables de la ville; la foule acclame et s'étouffe aux vieilles fenêtres toutes enguirlandées; dans l'air, sous le joyeux soleil, se dressent les clochetons en boules qui surmontent la lourde porte; au loin, par-dessus le rempart, quelques pignons déchiquetés, un blanc clocher de cathédrale dont on croit entendre le carillon. Cela est gai comme une page de Dumas lue à seize ans.—De Roqueplan, une bataille de Raucoux, prétexte à un admirable paysage d'automne, roux et triste, à grands nuages gris et argent.

Dans la salle Louis XVI, le tendre habit de soie gris perle, et les légumes brodés sur le gilet de l'honnête monarque, nous annoncent une ère de paix. Une ravissante allégorie de Hallé à ce sujet : dans la salle du Palais, les magistrats de la ville, obèses et majestueux, en perruques à marteaux, en robes à longs plis, lèvent tous les yeux et une main au ciel; du plafond entr'ouvert, descend, sur un nuage, une adorable petite femme nue, fine et grassouillette : c'est la Paix.

Du reste, tous les tableaux de cette époque respirent je ne sais quel parfum d'honnêteté, de bonnes intentions et d'illusions régénératrices. Ici, le bon Louis XVI donne une leçon de géographie à M. de Lapeyrouse, en habit bourgeois, dans une bibliothèque sans le moindre apparat. Là, en pelisse fourrée, coiffé d'un monumental tricorne, il distribue des secours pendant un hiver rigoureux à des paysans académiques, dont les bras sont nus et la poitrine découverte par un froid de quarante degrés. Plus loin, en témoignage de la marine relevée, il aborde à Cherbourg dans une barque portée du vaisseau à la plage par un peuple ivre de joie. Généreuses illusions, aurore d'une révolution que tout le monde n'en était encore qu'à souhaiter. Doux instant de résurrection et d'espoir, dont la *Fédération* de Couderc va être tout-à-l'heure la plus sincère et la plus heureuse expression.

—

Ici une brusque interruption. Les tableaux cessent : un palier et un grand escalier carré; un gardien vous indique à suivre une galerie de pierre peuplée d'une interminable file de statues et de tombeaux. Des barons du moyen-âge, couchés en armure, près de leurs dames, les mains jointes; des cardinaux de la Renaissance, des conseillers, des chevaliers d'ordre, agenouillés, en longs manteaux bien drapés. Tous un peu trop sur le pasage, à hauteur d'appui; on résiste mal à l'envie de leur pincer le nez.

A mi-chemin, une porte s'ouvre sur un corridor noir, on suit et l'on se trouve dans la salle du théâtre, sombre, mystérieuse, silencieuse et morte. Peu à peu, au faible jour qui arrive du fond de la scène vide, on distingue les détails : partout de l'or, des lustres et des glaces; en haut, une colonnade reflétée; au-dessous, un rang de loges seulement, soutenues par de riches cariatides; une fantaisie intime, mais royale. Au-dessus de la scène, soutenu par deux Renommées voltigeantes, le grand écusson d'azur aux trois fleurs de lys d'or. Rien n'a changé ici depuis le souper des Gardes du corps en 89.

On a peu d'efforts à faire pour revoir, sous la douce lumière des bougies, cette salle parée pour cette dernière fête : dans la loge du centre, le cordon bleu sur l'honnête abdomen du bon roi; près de lui la belle reine coiffée haut, le cou grand, les seins en avant et un peu trop décolletés; tout autour la cour, poudrée et bariolée; sur le théâtre,

la table somptueuse, entourée des gardes du corps, bleus, rouges et argent, et d'officiers en uniformes blancs à retroussis tranchants de toutes couleurs. Ivresse du festin, des lumières, desdiamants et des épaules nues; surtout ivresse et fièvre de ce dernier moment d'agonie. L'orchestre joue l'hymne de Gretry; au passage : *ô Richard, ô mon roi*, la salle entière se lève frémissante et pleine d'acclamations; les convives reprennent les paroles en chœur. On s'étreint les mains, on s'embrasse, les épées sortent du fourreau, la cocarde tricolore est arrachée, et la cocarde blanche à tout jamais rétablie! Depuis, cette salle n'a plus servi que trois fois : au mariage du duc d'Orléans en 183..., à la visite de la reine d'Angleterre, il y a neuf ans.

—

On reprend le même corridor par lequel on est entré, et l'on est rendu à la lumière et à l'interminable galerie des statues. Dix pas plus loin, nouvelle porte, nouveau geste d'un gardien; vous entrez dans la salle des Croisades.

Encore le moyen-âge de romance; un peu moins ridicule que celui de pendule, mais aussi faux. De jolis petits chevaliers, bien pincés à la taille, à petites moustaches, à cotte de mailles montrant les formes, comme un maillot de danseur. Où a-t-on été prendre ces types? Sur quelques tombeaux du moyen-âge à personnages malingres et souffreteux, comme ceux dont les moulages sont à Versailles même; sculptures difformes, œuvres de gens qui, trop faibles pour se battre, se faisaient moines et sculptaient leur chapelle toute leur vie. Mais ces artistes-là ignoraient la vraie vie et les hommes de leur temps. Leurs œuvres n'en donnent pas plus l'idée que de nos jours, les mannequins péniblement drapés de quelques guenilles de location et péniblement copiés pour l'Exposition, ne donnent la moindre notion des élégances luxueuses de nos toilettes modernes. Les hommes du du moyen-âge dévaient avoir huit pieds de haut et une carrure à proportion, pour vivre par ces guerres et ces pestes permanentes; c'est la taille des soudards de Burgmair, de Lucas Kranach, de Sébastien Behald, qui rendirent en vrais artistes ces dernières férocités. Richard Cœur-de-Lion, salait ses prisonniers et les mangeait Il y a loin de là à vos Croisés à la guimauve et la larme à l'œil, cher monsieur Signol? Et puis, où avez-vous été prendre ces gens habillés de compresses flasques, maintenues par des ficelles? Feuilletez un peu certain volume allemand, le *Moyen-âge chrétien*, vous vous évanouirez devant ces efflorescences bizarres des cimiers, ce tapage de couleurs héraldiques, ces gigantesques engoncements d'armes défensives et offensives, avec lesquelles un homme ne pouvait plus que foncer en avant, de toute sa force sans pouvoir se ramasser une fois par terre. Les Croisés de M. Larivière voudraient être plus bell iqueux que ceux de M. Signol, mais j'ai beau faire, je ne m'y puis prendre. Dans ma jeunesse, fou de Walter Scott, j'avais étudié un *Ivanhoé* mis enmusique par mon professeur; il ne m'en est resté qu'un passage : c'est un duo entre Boisguilbert et Ivanoé en champ-clos; mais assez peu musicien, je n'ai jamais pu bien séparer la phrase de son accompagnement, et l ai toujours chanté ainsi :

Bois-Guilbert à Ivanhoé:
Combat terrible!
Pim, pim, pim, pim!
Et sans merci!
Pim, pim, pim, pim!
Sois invincible!
Pim, pim, pim, pim!
Où meurs ici!
Pim, pim, pim, pim!

Je ne sais pourquoi j'ai fredonné involontairement ce refrain tout le long des Croisés de M. Larivière.

Pourtant quelqnes combats de galères, quelques coins de villes curieux; le paysage a été vu et intéresse; une petite escarmouche navale de Lepoitevin, très-vive; un furieux incendie d'Antioche, petite toile par Gallait. A la porte de la grande salle, écrasé entre le mur et la porte, un chef-d'œuvre inattendu, un admirable cardinal en armure, à barbe blanche, à la tiare pourpre, sur un cheval blanc à crinière flottante. plein de reflets de soleil et d'une intensité de ton inouie; il est, je crois, d'Odier, le peintre du *Dragon blessé*.

On sort des Croisades pour retomber dans l'éternelle galerie des statues; quelques pas encore, et l'on entre dans les galeries de Constantine et de Crimée. Reprenons haleine; nous arrivons à ce que Versailles contient de plus beau.

M.

(La suite au prochain numéro).

DEUX FÊTES A VERSAILLES

A propos des fêtes qni ont lieu en ce moment à Versailles, nous publions à la page précédente deux dessins intéressants. Tous les deux sont rigoureusement exacts.

Le premier est un souper aux lumières sous Louis XIV. Il fut donné dans la cour de Marbre. et faisait partie des divertissements dont se composèrent les célèbres *Plaisirs de l'île enchantée* : dans la journée, on avait assisté au défilé de Roger et de sa suite, brillante cavalcade ou figuraient le roi et tous les principaux personnages de la cour; les costumes étaient les mêmes, à de légères variantes près. que ceux du grand Carrousel. Roger et sa suite abordaient dans l'île d'Alcine, couraient la bague, et assistaient à un ballet des Saisons terminé par un défilé de grottes d'enchanteurs montées sur des roulettes, et de ménageries; toutes choses un peu naïves et qui nous feraient certainement sourire aujourd'hui. *L'île enchantée* consistait en un petit théâtre de danses dressé au milieu du grand canal et placé assez loin des spectateurs, assis du côté du bassin d'Apollon. L'espace entre les spectateurs et ce théâtre était rempli par de grandes tapisseries dressées contre des échafaudages de chaque côté du canal, formant ainsi une galerie à ciel ouvert; de chaque côté, sur des rochers simulés, sortant de l'eau et longeant ces tapisseries, étaient établis les musiciens en costumes; entre ces tapisseries enfin, naviguaient les trois monstres de carton défenseurs de l'île. Après le spectacle, on vint dîner, aux lumières, dans la cour de Marbre. La table avait été dressée autour d'un jet d'eau qui existait alors dans cette cour. Un immense surtout à figures allégoriques et chargé de bougies, s'élevait par-dessus le jet d'eau, et était lui-même surmonté d'une colonne de bougies disposées en spirales, aboutissant à une grande flenr de lys lumineuse.

Le second dessin représente *Une soirée de gala dans la salle du Théâtre*. La fête donnée au roi d'Espagne a lieu demain, il nous est donc impossible d'en parler aujourd'hui; dans huit jours, ce sera de l'histoire ancienne. Nous préférons donc consulter nos souvenirs d'une cérémonie analogue, nous aidant d'une aquarelle d'Eugène Lami.

Un immense dais de velours rouge dominait la loge impériale; partout des fleurs et des arbustes; un plancher avait été établi par-dessus les banquettes de l'orchestre, et de petites tables avaient été dressées pour de petites sociétes, dispositions beaucoup plus favorables à la causerie, que les longues tables d'nne seule pièce, qui rappellent toujours un peu les repas de noces et les dîners de table d'hôte. Des uniformes resplendissants, et il faut l'avouer, hélas, tuant les toilettes des femmes; que peut une mince et délicate rivière de diamants contre l'éclat de l'énorme plastron brodé? Un uniforme remarqué entre tous, celui d'un hussard autrichien : tunique blanche soutachée or, culotte collante rouge, et bottes de maroquin également rouges; par-dessus, le long dolman garni de fourrures; et pour coiffure, le talpach de peau fauve. Ce martial costume a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec celui de Mérante dans *Néméa*.



MADEMOISELLE CLÉOPATRE

Nous extrayons ce passage du nouveau roman de M. Arsène Ho::ssaye ; c'est le portrait de l'héroïne :

C.éopâtre! O fille inconcevable, insaisissable, sémillante, terrible, mortelle, empoisonnée, mystérieuse, spirituelle et décevante! Tu unissais la beauté calme des sphinx aux lèvres roses à la splendeur éclatante des courtisanes grecques et aux mièvreries des duchesses de la *Comédie humaine* de M. de Balzac. Tu avais toutes les pudeurs de Mme de Longueville, toutes les dépravations de Messaline, toutes les élégances exquises de Mme de Maufrigneuse. Triplicité des parfums concentrés dans les vases opalisés des orientales fantasmagories, tu m'apparais comme une de ces équations algébriques qui font cabrer les mathématiciens saugrenus. Lucrèce, la Dubarry et Mme de Maintenon, fouettées comme une crème à la vanille, telle est peut-être la solution vertigineuse et incompréhensible de ta divinité resplendissante. Ton père était avocat, tu n'avais pas de fils et l'esprit ne te manquait pas, mystère et trinité qui frappe encore d'un étonnement plein de vague profondeur, M. Claye qui t'imprime!



Elle était belle, plus belle que la beauté. Hier, elle était blond cendré dans son bain, aujourd'hui elle est brune, et voilà que sa chevelure vénitienne, en flots d'or déployée, nous plonge dans des perplexités incohérentes. Son œil, bleu comme les pervenches quand elles regardent l'azur du ciel, devient noir pour égarer les soupçons. Ou bien encore elle a un œil bleu et un œil noir, afin que chacun de ses adorateurs, qui l'admire de profil, se batte en duel pour la couleur de ses prunelles.

Est-ce donc là le secret de ses adorables métamorphoses? Dans cet éblouissement fascinateur, la nature n'avait qu'ébauché son chef-d'œuvre. Elle avait un grain de petite vérole volante et un sourcil brûlé. Mais l'art était créé pour elle. Un pinceau et un crayon de nitrate, ô nature! et ton œuvre était parfaite, et cette enveloppe divine recélait tous les orages des passions déchaînées, tous les éclairs des indomptables tempêtes

Et les presses de M. Claye roulaient toujours.

Et bonne fille, contente de peu, vivant avec mille ou deux mille francs par jour, car elle avait aussi ses heures d'économie. Mais les jours de gaspillage étaient homériques : elle dépensait trois cent mille francs à la fois, et jetait des jardins suspendus par les fenêtres.

Il fallait la voir, au sortir de Mabille, descendre les escaliers de marbre du parc de Versailles. Ses jupes ruisselantes inondaient les marches, des flots de dentelle roulaient en cascade autour d'elle; de sa coiffure s'élançaient des gerbes irradiées retombant en poussière humide, et son écharpe flottait comme un arc-en-ciel. Ce n'était plus une femme, ce n'était plus une statue, ce n'était plus une déesse, c'était tout à la fois les rocailles de Saint-Cloud, le bassin de Neptune et la pièce des cent tuyaux. Et quand ses esclaves, tritons fidèles, se jouaient autour d'elle dans son boudoir, semblable à un aquarium, ils adoraient cette syrène, dont le corps ne finissait pas comme ses sœurs de la place de la Concorde, et la suppliaient de faire jouer les grandes eaux!

A toute âme brune il faut une âme blonde. Aussi disait-elle avec une candeur adorable : « *Ni l'art ni l'amour ne m'ont déshabillée...* » Elle n'osait ajouter ni ma femme de chambre. On voit que la plus belle fille de Paris ne donne pas toujours ce qu'elle n'a pas. Elle défendait à ses plus intimes de porter son nom sur leur collier de servage et de venir japper à sa porte. Si tu entres, disait-elle. Tu coucheras sur le tapis.. Elle n'embrassait pas souvent, mais quand cela lui arrivait, elle embrassait à tour de bras; puis, elle se mettait au lit, et s'enveloppait sa fierté.. Oh! l'amour dans d'une telle femme devait-être mortel, fatal et bien ennuyeux...? Mais qu'elle retournât des proverbes à l'envers, comme le rapin Mistigris, qu'elle écrivît des lettres au cardinal Antonelli, elle était toujours l'unique et l'incomparable Cléopâtre. Elle avait eu l'esprit de mettre les artistes et les gens de lettres dans son parti, ce dont je n'ose lui faire mon compliment sans réserve. Statue de marbre aux jambes d'azur, si elle ne rendait pas des sons harmonieux aux baisers du soleil, elle chantait comme Madame Ugalde, dansait comme la Petra Camara qui a tant engraissée, peignait comme les refusés. Inspiratrice touchante et sublime des modistes et des couturières, elle avait créé des robes d'une coupe discrète à désespérer son confesseur, des chapeaux à fendre l'âme et des bonnets chiffonnés comme jamais sainte Catherine n'en lança par dessus les tourelles du Moulin-Rouge. Mademoiselle ou Madame X. de la Comédie-Française (choisissez) prit sa femme de chambre à son service pour surprendre le secret de ses bavolets idéaux, mais elle n'acheta que son silence, et les filatures de Londres et de Lyon s'arrêtèrent d'elles-mêmes à cette nouvelle, qui compliquait encore la question diffuse de la crise cotonnière.. Et les presses de M. Claye roulaient toujours!!...

C'est à la page 20 qu'on lit la plus mémorable de ses réponses. Elle vivra dans l'histoire des peintres :

..... de Corrégien. Zeuxis a représenté ainsi Vénus, « Baudry (*est-il » donc mort?*) dit un jour à Cléopâtre : Quelle belle Diane sous la » ramée je peindrais en vous regardant, si vous vouliez dénouer un

» peu votre ceinture pour » moi! Mais Cléopâtre lui » répondit : je ne pose pas » même devant l'Amour.»

.

Hélas! M. Baudry, vous n'avez pas eu la chance du Titien, et votre Vénus nous a prouvé la cruauté de Cléopâtre.

Pour copie peu conforme,

T.



(Les parents qui n'ont jamais été au collége applaudissent ce passage d'un air visible de satisfaction.)

« Mais ici, jeunes élèves, » je m'arrête... tout à l'heu- » re une parole plus autorisée que la mienne vous dira ce que nous » attendons, ce que nous espérons de vous, de vos travaux, de votre » avenir. »

(Troisième verre d'eau sucrée. — Plus d'eau dans la carafe, plus de sucre. — Un nuage passe sur le front de M. le Proviseur.)

« Voici vos prix, voici la douce » récompense de vos travaux. Ils » sortent de la collection choisie » de *Mame et Cie*, approuvée par » Monseigneur l'archevêque de » Tours. Qu'ils soient la pre- » mière pierre de votre biblio- » thèque, car les livres sont les » confidents de nos peines les » amis de notre solitude.

(*Sensation prolongée.*)


Coups d'encensoirs.

« Mais chassons, éloignons ces » pensées en ce jour d'allé- « gresse... Plus tard, jeunes élè- » ves, quand vos jeunes et blondes » têtes ressembleront à des toits » couverts de neige, souvenez-vous qu'il fut, en ce siècle, des hommes » dévoués à l'instruction, à l'éducation, à la religion, au bonheur de » ceux qui leur furent confiés au sortir du berceau. Souvenez-vous » aussi que vos couronnes enfantines ont été le fruit de nos veilles, » et, si j'ose m'exprimer ainsi, le couronnement de l'édifice de nos tra- » vaux! »

La musique commence l'ouverture de la *Dame Blanche*, et s'arrête comme par enchantement.

Le professeur de rhétorique latine s'avance à son tour, un *in-folio* dans les bras. Il se mouche, tousse, crache, remet son mouchoir dans sa poche, et commence :


Le verre d'eau sucrée.

« *Juvenes discipuli,*
« *Non retardabo horam liberta-* » *tis; hæc admonestatio est longa, sed* » *latina. Nam ego, juvenes discipuli,* » *o rus, quando te adspiciam! Exegi* » *monumentum are perennius....*

(Voir le *Palmares* pour la fin de ce discours remarquablement prolongé, suivi d'applaudissements plus prolongés encore. Pour les personnes qui ne savent pas le latin, nous nous empressons de donner la traduction littérale du fragment qui précède :)

« Jeunes élèves,

« Je ne retarderai pas l'heure de votre liberté, mais personne ne » sortira d'ici avant d'avoir écouté mon discours, depuis le commen- » cement jusqu'à la fin. »

(Après une joyeuse petite ritournelle sur l'air : « *Timide couturière,* » le Proviseur se lève à son tour. Son regard mélancolique se détourne de la carafe. Un sourire déride sa physionomie songeuse, il fait la bouche en cœur, met trois doigts dans son gilet (*il a un solitaire au petit*) et commence ainsi :)

Jeunes élèves,
Tous les ans, à pareille époque...

. .

Mais je ne veux pas retarder le doux moment de votre liberté.

. .

« Un mot, et je termine. »

.

« Un dernier mot. »

.

« Un mot encore. »

.

Jeunes élèves, Allez embrasser vos mères!!!



Le professeur de rhétorique latine.

A ces mots, les musiciens sautent au hasard sur les instruments qui leur tombent sous la main et jouent : « *As-tu vu, la casquette, la casquette.* » — L'auditoire est agité. — Les mères regardent avec effroi leurs nourrissons, vêtus de tuniques informes, qui vont passer deux mois en

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

—


La grande salle est ornée de trophées et de guirlandes.

La grande salle est ornée de trophées et de guirlandes de verdure. Les élèves, en grande tenue militaire, sont *en cour*, et se promènent en attendant l'heure solennelle de la distribution des prix. Enfin, le tambour roule. Les parents et les notables de la ville sont empilés dans la salle. Le thermomètre semble vouloir s'élancer en jet de mercure. On entend quelques notes isolées de clarinette et de trombone. Les élèves se rangent par rang de taille. Le proviseur, le censeur, les professeurs, ayant toutes les autorités à leur tête, montent les gradins et prennent place sur une estrade. La musique de la garde nationale, après avoir exécuté, dans le plus grand désordre, une marche guerrière, entame sans transition le grand duo de la *Favorite*, air varié du chef de musique du régiment voisin. Tout à coup la musique s'interrompt au passage : « *Une voix qui me crie, oui, qui me crie,* » obéissant à un signe mystérieux. — Le censeur s'avance, un cahier à la main. On se murmure qu'il a traduit Anacréon en vers libres. Mouvement féminin dans les tribunes. Les musiciens se passent des bouteilles dissimulées derrière le ventre de la grosse caisse. M. le censeur promène majestueusement son regard circulaire sur l'imposante assemblée. Une cymbale tombe par terre : *Ping!* Il commence d'une voix émue :

« Jeunes élèves!!!

« Nous allons nous séparer. Je ne veux pas retarder le doux mo- » ment des vacances, je ne veux vous dire que quelques mots pater- » nels. De belles et honorables carrières vous attendent, mais n'ou- » bliez jamais que, si la France est le pays des arts, c'est aussi la » reine de l'industrie.

(Douze pages sur l'industrie, son développement, son influence, ses progrès, son avenir, l'agriculture qui manque de bras, et la réhabilitation du commerce de nos denrées coloniales d'Afrique. — Premier verre d'eau sucrée avalé par M. le Censeur, qui en prépare un second.)


Il commence d'une voix émue.

« Jeunes athlètes, vous avez bien » lutté aux jeux olympiques de l'in- » telligence, vous avez vaillamment » combattu au concours général. Je » suis content de M. le Proviseur!

(Ici M. le Censeur tire un petit encensoir de poche et le casse sur le nez de tous les dignitaires de la ville qui se saluent entre eux avec de fins sourires.— Deuxième verre d'eau sucrée. Le Proviseur, qui doit prononcer quelques paroles bien senties, jette un coup d'œil égaré sur la carafe, dont le niveau baisse sensiblement.)

« L'année qui va suivre vous réunira de nouveau sur ces bancs. » (*Murmures prolongés dans la salle.*) Consacrez les vacances à étu- » dier vos classiques (*des lampions! des lampions!*) plus tard, vous me » remercierez, car la science, c'est l'aristocratie de l'avenir.



— Jeunes élèves!

pillage réglé au sein du foyer domestique. — Tout à coup, la musique s'arrête. Le professeur, qui a prononcé le fameux discours latin, se lève avec la majesté d'un Dieu. Il parle :

PHILOSOPHIE, DISSERTATION LATINE.

Premier prix : — Despoireaux (Anselme-Népomucène-Théodale-Épaminondas), né à Villers-Sexel, le 8 août 1847.

A cet appel, qui fait battre tous les cœurs, la musique entame immédiatement l'air : « *J'en guette un petit de mon âge.* » Le lauréat se lève horriblement pâle. Les musiciens soufflent avec frénésie. Il s'avance en essayant de marcher au pas. Au moment où la couronne de feuillage l'aveugle, sa mère s'écrie du haut des tribunes : *Mon Isidore! Mon Isidore!!!*

LA MUSIQUE :

» Chasseur diligent,
» Quelle ardeur te dévo... »

(*Silence morne.*)

LE PROFESSEUR

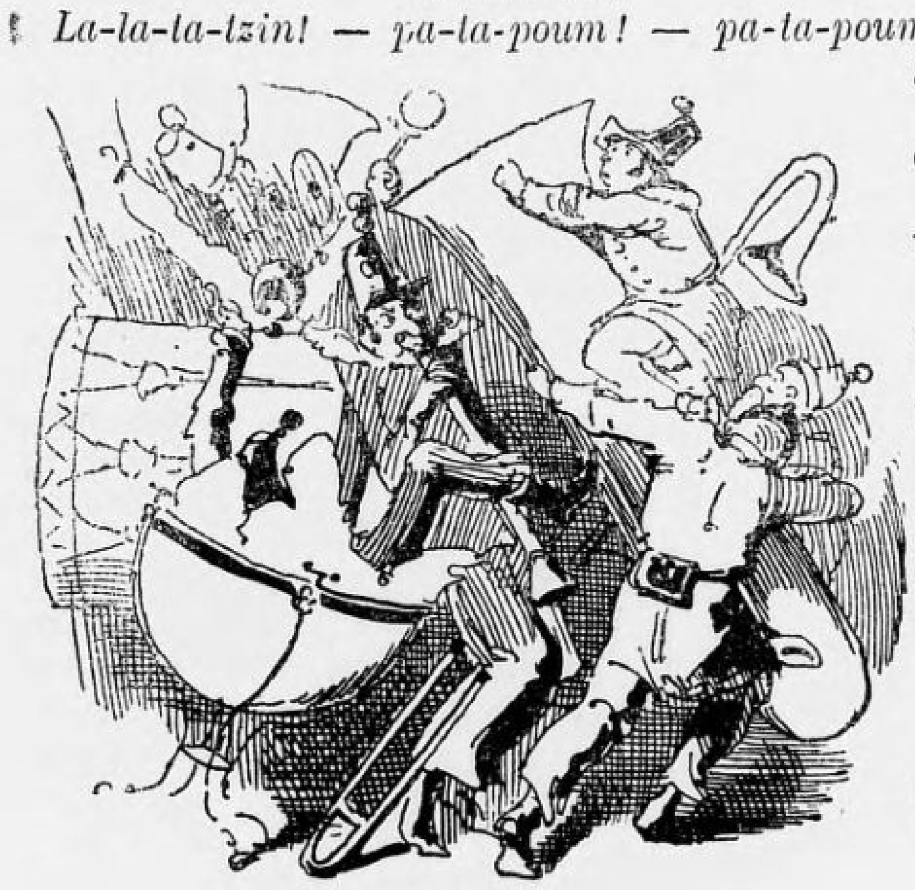
— *Le jeune Despoireaux*, etc., etc., *né à*, etc., etc , dejà nommé et couronné, a obtenu le 14e accessit de thème grec au concours général... *Il lui est décerné un prix!*



« Chasseur diligent
« Quelle ardeur te..... »

LA MUSIQUE

La-la-ta-tzin! — pa-ta-poum! — pa-ta-poum! ta-lala, pipalo, la-ta-tzin!.. Ping!!!



LA MUSIQUE
La-la-to-tzent-patapoum!

Il revient sur ses pas, défait, chancelant, éperdu, et se trouve mal au pied de l'estrade.

C'est en vain qu'on s'élance pour se procurer une goutte d'eau : la carafe est vide.

M. le Proviseur lance un regard au Censeur qui commence à comprendre. Les femmes jettent leurs flacons au vainqueur. On lui fait respirer assez de sels et d'odeurs pour que ce commencement d'asphyxie devienne plus complet. On l'emporte enfin hors de la salle, suivi de vingt-sept personnes de sa famille.

Enfin le tumulte s'apaise et la distribution continue :

LE PROFESSEUR

— *Version grecque.* — *1er prix.* — Noir de fumée (*Groseille-Abricot-Chocolat,*) *né à Saint-Domingue le* 17 *octobre* 1845.

LA MUSIQUE

» Va dans une autre patrie!
» Va cacher...

L'inévitable nègre des collèges roule ses yeux comme des billes de billard et montre ses dents comme un singe qui mange des noix de coco. Il se lève et s'avance....

LA MUSIQUE

» Va cacher ton bonheur
» Va!

LE PROFESSEUR

— *Thème grec.* — Bobet *jeune* (*Anacharsis,*) *né à la Ferté-sous-Jouarre, le* 11 *janvier* 1848....

LA MUSIQUE

» Dans une pièce populaire
» Le docteur noir c'est un brigand
» Qui vole des enfants à leur mère...

LE PROFESSEUR

— *Le jeune Bobet, déjà nommé et couronné, n'ayant rien obtenu au concours général... il lui est décerné un prix!...*

LA MUSIQUE

» C'est ce qui prouve assez, je l'espère,
» Qu'il faut dans le monde entier
» Laisser...



VERSION GRECQUE, 1er PRIX NOIR DE FUMÉE (Groseille, Abricot, Chocolat) né à Saint-Domingue

LE PROFESSEUR, *faiblissant.*

Discours latin... neau... lers cotterets...46

LA MUSIQUE

» ... les enfants à leur mère
» Comme les roses au rosier.

Bientôt la salle hérissées de couronnes ressemble à un décor de forêt. Les bouteilles sont épuisées. La distribution continue toujours. La grosse caisse frappe à tour de bras sur le ventre de son instrument et n'obéit plus qu'au souffle de sa fantaisie... La nuit vient... les couronnes pleuvent toujours... Heureux professeurs!..... Heureux enfants!.... Heureuses mères!...



Heureux enfants!... heureuses mères!...

J. Telio.

A DIEPPE

Vous vous tromperiez beaucoup, cher ami, si vous croyez que cela ne me gêne pas un peu pour vous écrire maintenant que je connais votre terrible indiscrétion. Enfin, vous voulez savoir comment on emploie son temps ici. C'est bien simple, allez! La journée se divise en trois toilettes : vers neuf heures, toilette matinale pour se rendre au bain; c'est dans ce soi-disant négligé du matin qu'éclate le plus la fantaisie de ces dames ; c'est un fouilli de couleurs toutes plus éclatantes les unes que les autres; vous entendez alors mille petites voix flûtées se demander des nouvelles de l'eau ; on se précipite vers les cabines en appelant son baigneur ; car, bien qu'un baigneur ne soit plus un homme, on a ses petites préférences. Quelques instants après, vous apercevez sautiller dans l'eau, comme les crevettes à la marée basse, ces affreux et disgracieux costumes noirs, à peine relevés par un ruban rouge ou bleu, et sous lesquels il est presque impossible de reconnaître la femme si coquette que vous venez de voir passer. Quelques unes, mais bien peu, sont encore gracieuses malgré elles. Cependant vous pouvez distinguer les nationalités; tandis que nos Parisiennes enferment dans un bonnet de toile cirée les cheveux qu'elles n'ont pas déposés dans leur cabine, l'Anglaise, qu'elle n'en ait que trois, comme Cadet Roussel, ou qu'elle étale une chevelure à la Rubens, brave la mer et les regards. Mais on remonte sur la terrasse, on fait quelques tours pour se réchauffer au soleil et recevoir le bonjour de quelques messieurs qui, de leur côté, reviennent de leur bain, les yeux rouges et les cheveux en baguettes de tambour, ce qui ne les empêche pas de se croire charmants, et l'on se disperse jusqu'à trois heures.

Alors, seconde toilette pour le concert sur la terrasse, et exhibition de la dernière robe reçue de la couturière en vogue; c'est le moment où l'on dit du mal de son prochain sur l'air de *Rigoletto* ou de la marche du *Tannhauser*. C'est inouï comme la musique aide à faire remarquer que le rouge ou le bleu est la dernière couleur qu'aurait dû prendre sa voisine, ou que le monsieur blond s'est assis trois fois à côté de la dame brune; le moment du dîner arrive, et le Casino est désert jusqu'à l'instant où l'on fait une apparition dans une troisième toilette pour le bal ou le concert du soir. En montant dans la galerie on a l'amusant coup d'œil de la salle de bal; c'est de là que j'ai découvert que les gens chauves sont des danseurs enragés. Par quel mystère? A dix heures et demie, les valses et les quadrilles cessent, les lumières de l'établissement s'éteignent peu à peu; seuls les salons de jeu restent éclairés jusqu'à l'aube, et si la roulette n'y est point organisée, il paraît qu'il y a cependant moyen d'y perdre parfaitement son argent.

Voilà, mon cher ami, le programme de cette journée fort occupée; il y a bien quelques intermèdes amenés par le dimanche; ce jour-là, les trains déversent quelques Parisiens qui ont choisi entre Saint-Cloud et Dieppe, et les indigènes de l'endroit viennent en tribu étu-

dier sur la plage les belles manières et pousser d'envieuses lamentations.

Si cependant vous êtes assez amoureux de votre liberté pour vous soustraire à la règle, que de charmantes promenades à faire aux portes de la ville! C'est le phare d'Aï, Pourville, le village du Puy, les ruines du château d'Arques, la forêt, et puis de tous côtés, de jolis petits chemins creux, tout bordés de fleurs, de lierre et d'arbres, où l'on se promènerait si bien à deux; tandis que les oiseaux chantent et que de belles vaches viennent vous regarder passer de leur grand œil humide; c'est si bon, les sites tranquilles, la verdure et l'eau! Puis, si vous êtes dans un de ces jours où le cœur, inquiet de sa solitude, vous retrace un rêve, vous montez sur la falaise, et vous vous étendez doucement sur le gazon, tandis que le murmure de l'Océan berce vos songes. — Vous le voyez, on peut, à son gré, choisir sa vie et être à son heure mondain ou isolé.

Mais bientôt, hélas! il va me falloir quitter tout cela et reprendre la vie de Paris; j'irai ces jours-ci vous serrer la main, et vous enlever pour aller au concert Musard. Pouah!

A vous,

A.

A BADE

... Bade n'est plus Bade. Il s'est fait vertueux. Seules, de toutes ses séductions d'autrefois, la rouge et la noire persistent encore. Adieu, les jolis visages aimés de l'an dernier et des années passées! Il faut se contenter de folâtrer avec les numéros.

Pauvre superbe allée de Lichtenthal! comme elle m'a paru solitaire! Elle ressemble, avec ses beaux grands arbres, à quelque allée du Luxembourg, adorée des rentiers vieillis. Les passants y sont rares; on y compte facilement les cavaliers, et de loin en loin, sur les bancs, on aperçoit vaguement quelque Anglaise, amie de la solitude, qui lit à l'ombre des hêtres les poésies de Thomas Moore ou les romans de miss Braddon.

La maison de Conversation même paraît déserte, et pourtant la foule y est toujours aussi grande. *On s'y bouscule impitoyablement*, comme au temps de Musset. Le même croupier y annonce toujours avec le même sang-froid les mêmes numéros, et le même prince valaque y perd avec le même flegme les mêmes rouleaux de doubles-frédérics. Mais ce qui animait Bade et lui donnait ce je ne sais quoi de coquettement parisien qui fait le charme d'un certain monde si adorablement faux, la vie véritable de Bade a disparu de la petite cité badoise. Bade a eu des velléités de morale. Elle a mis un impôt sur l'amourette. Elle a improvisé la douane des sentiments.

Et les jolis oiseaux n'ont point passé! Et avec eux, l'entrain, la verve, la séduction, le pittoresque, l'excentrique, la joie tapageuse, tout est resté sur la frontière! Et maintenant aucun de ces éclats de rire qui consolaient le joueur décavé ou enivraient le triomphateur, ne répond au croupier impassible, lorsqu'il jette ses mots solennels :

— *Huit, rouge, pair et manque!*

Mais ce qui appartient à Bade, ce qu'on ne lui enlèvera pas, c'est sa vallée ravissante, son bon air pur, sa forêt sombre, son vieux château où gémit le vent, sa cascade du Gérolsdan, qui rejaillit en blanche écume, ses bals qui résistent à l'exil des danseuses, son théâtre où, pour obéir à la règle invariable, on joue, comme partout, *Fra Diavolo*.

En Allemagne, descendez le Rhin ou remontez-le, demeurez sur sa rive ou enfoncez-vous dans les terres, allez en Prusse ou en Autriche, partout, sur tous les théâtres inévitablement, on vous jouera *Fra Diavolo*. C'est l'opéra préféré des Allemands. Depuis Schiller les brigands sont à la mode chez les Germains. La plume rouge du bandit ne peut se montrer sans qu'elle soit *couverte* d'applaudissements. Est-ce pour cela que les élégants officiers autrichiens qui étouffent dans leur costume étriqué, et se promènent à Bade devant la Trin Khalle, ont orné leur coiffure imperceptible d'une énorme plume de coq? J'ai dit une plume de coq? C'est peut-être une plume de corbeau.

Toujours est-il qu'on jouait *Fra Diavolo* à Cologne, *Fra Diavolo* à Mayence et *Fra Diavolo* à Aix-la-Chapelle, devant un public enthousiaste. A mesure que j'avançais, j'ai remarqué que Fra-Diavolo portait à Aix une escopette espagnole, à Mayence une carabine Minié et à Cologne un tromblon d'escamoteur. Ce qui ne l'empêchait nulle part d'être parfaitement fusillé à la fin, nos Allemands aimant considérablement les bandits, mais les voulant voir expirer au dénouement avec force contorsions. — La morale, toujours!

A Bade, on conserve la tradition française. Les dragons qui arrêtent Fra Diavolo ne brûlent pas un grain de poudre. Si on le fusille, c'est dans la coulisse. J'aime à croire que le public est aussi moral. En tout cas, il est plus humain.

Cette coquette petite salle de Bade ne vaut pas le salon de Louis XIV où l'on jouait jadis la comédie, tout simplement comme en famille. Aller en Allemagne pour s'enfermer dans une bonbonnière semblable aux Bouffes-Parisiens, la belle avance! Mieux vaut passer la soirée à écouter la musique autrichienne qui joue, dans le pavillon du jardin, les plus jolis airs du monde.

Mais vous savez tout cela! Du nouveau? Qu'y a-t-il de nouveau? Bade n'a qu'une nouveauté, et une nouveauté de l'année dernière, sa bouquetière, une rivale d'Isabelle. Celle-ci songe au mariage, dit-on. La nouvelle Isabelle, petite brune, costumée en grisette, héritera de la clientèle. Puisque Isabelle délaisse les roses pour le théâtre, peut-elle s'étonner que les fleurs naissent dans d'autres mains?

JULES C.

A TROUVILLE

Il y a un dimanche ici tout comme à Paris. Chacun de se moquer du voisin qui s'endimanche et chacun de s'endimancher comme le voisin. Ce jour-là on sort ses plus fraîches toilettes; plus de paniers à ouvrage, plus de tapisseries, plus de ces charmants riens qui occupent les mains et sont une contenance, tout en permettant aux yeux d'examiner la robe qui passe, et à la langue de dire le moins bénignement possible autant de mal que l'on peut du prochain. A Paris, les toilettes, les habitudes, sont à peu près les mêmes pour toutes les femmes d'un même monde, à peine ose-t-on changer la nuance, la garniture d'une robe, les ornements d'un chapeau, mais aux bains de mer la fantaisie, le caprice se donnent licence pleine et entière, et il est de bon ton de se permettre une originalité qui, partout ailleurs serait déplacée. Aussi que de charmantes choses improvisées! la veste espagnole, le toquet écossais accompagné du plaid que rattache sur l'épaule une agrafe d'argent, un charmant costume qui était porté dernièrement ici d'une façon charmante par deux jeunes filles du meilleur monde. Cela est joli à deux. Mais mettez dix jeunes filles avec ce même costume écossais, et vous vous croirez à l'Opéra-Comique un jour de représentation de la *Dame Blanche*.

La semaine on travaille, et chaque jeune fille, suivie de sa maman, se rend, suivant le temps, ou sur la plage ou sur la terrasse du Casino. Il est de bon ton d'apporter son ouvrage dans un grand vilain panier que le marchand vous garantit provenant des Indes et vous vend fort cher. A Paris, ma cuisinière n'en voudrait pas pour aller au marché.

Quand on n'est ni sur la plage ni au Casino, c'est qu'on est en quelque promenade aux environs. De tous côtés, de charmants équipages avec grelots au cou des chevaux et la queue de renard obligée. Mais tout le monde n'a pas sa voiture, et il faut alors recourir aux équipages du pays, un peu durs et sonnant la ferraille. Les marche-pieds sont incommodes, on ne peut y monter sans laisser voir un joli bas de couleur sur une jambe fine; mais, bah! on prend son parti assez bravement. On n'en rit que de meilleur cœur à chaque cahos de la guimbarde qui tressaille et bondit au moindre caillou qu'elle rencontre. Et les chevaux! des ombres de chevaux qui vont un train d'enfer. De belles routes pleines d'ombre et de fraîcheur, avec des échappées sur la mer ou sur la riante vallée de la Toucques.

Et les promenades à ânes, ces longues processions où maître Aliboron donne carrière à tout l'entêtement dont sa nature est capable. La tête de colonne est souvent arrivée au but de l'excursion que l'arrière-garde quitte à peine Trouville. Les mamans, la plupart du temps, sont prudentes, et surtout peu confiantes dans leur monture qui le comprend bien et n'en fait qu'à sa tête. C'est qu'on a vu des ânes s'emporter!

Avant hier je suis allé voir les courses de Deauville le Trouville de l'avenir; où M. de M... s'est fait construire un petit château un peu bien prétentieux avec ses indispensables tourelles. J'aime mieux les deux charmantes villas qui s'élèvent côte à côte un peu plus loin. — La villa Eugénie et Victoria Lodge — Ce sont vraiment, avec une maison normande à Trouville, les deux habitations les plus réussies des environs.

J'ai poussé de là jusqu'à Villers. C'est un Trouville à l'usage des gens tranquilles; — tout y est plus approprié à la vie de famille : le monde, le ton, y sont fort différents, et cependant on y trouve et le meilleur monde et le meilleur ton.

Aujourd'hui j'ai pris la route opposée et je vous écris retour d'Honfleur. — La route court constamment à mi-côte le long de la mer au milieu d'une végétation splendide, avec le Havre et la mer pour horizon. — Aux pieds de la falaise, des navires entrant et sortant toutes voiles dehors, des bateaux à vapeur passent, secouant dans l'air leur panache de fumée. — C'est un charmant spectacle : on ne s'en lasse pas. Honfleur n'a en lui-même rien de bien intéressant qu'un vieux clocher transformé en magasin et qui offre la silhouette la plus amusante qu'il soit possible de voir, appuyé qu'il est sur de gigantesques béquilles; au sommet de la côte de Grâce, la chapelle de Notre-Dame. — Un panorama splendide, mais une chapelle insignifiante et banale.

Le soir, nous avons ici le théâtre, sorte de grange où les loges sont dans les combles et où les avant-scènes forment couloir; la troupe, recrutée dans tous les théâtres de genre de Paris

C. C.

CHOSES ET AUTRES

—

Les honneurs de la fête du 15 août ont été pour l'obélisque. On l'avait entouré d'un palais dit Mexicain, sans doute parce qu'il était en carton. A vrai dire, cette colonne égyptienne, ce décor américain, et les drapeaux français, couronnant le tout, donnaient une assez juste idée de l'art au dix-neuvième siècle.

—

Nous recevons des lettres foudroyantes de la ville de Tarbes, qui ne pardonne pas à notre collaborateur Telio de ne l'avoir pas comprise au nombre des cités qui élèvent une statue. Celle-là est pour le chirurgien Larrey. Nous faisons droit à cette réclamation de la ville de Tarbes, et nous espérons bien qu'elle ne s'en tiendra pas là.

—

Le nombre des comètes va s'augmentant chaque jour. Il ne se passe pas de semaines qu'un astronome n'en découvre quelqu'une dans un coin du firmament. Quelques savants persistent à croire qu'une de ces comètes nous carbonisera en passant; d'autres soutiennent que nous prendrons seulement un bain tiède, excellent pour la santé.

—

Deux biches dinaient en cabinet particulier avec deux jeunes gens.

A la vue de l'addition indéfiniment prolongée, l'un d'eux regarda sa montre.

Elle était en or.

— Je vais la vendre, dit-il, attendez-moi dix minutes.

Il sort et revient au bout de quelques instants.

— Combien l'as-tu vendue? demanda la plus jeune des biches.

— 80 francs.

— 80 francs! Pauvre chéri, comme on t'a volé. Si j'avais su cela, je t'en aurais donné 100 francs, moi, et tout de suite encore.

Comprenez-vous ce qu'il y a de tendresses ineffables, de pudeurs contenues, de délicatesses refoulées dans ces simples mots : *Et tout de suite encore?* C'est-à-dire, j'aurais ta montre, tu ne te serais pas dérangé et tu aurais eu 20 francs de bénéfice.

—

La *Gazette de France* s'indigne, comme d'une injure personnelle, qu'on ait cru que *Bouchard* fût le nom de famille des Montmorency. Cette indignation me semble puérile. Bouchard ou non, il faut bien que les Montmorency aient commencé par avoir un nom quelconque; et, quand les Francs ont envahi les Gaules, je ne sache pas qu'ils eussent un Henri de Bourbon parmi eux.

—

Je vous ai déjà dit que rien ne m'amusait comme la statistique. Les bonnes gens qui se livrent à ce genre de travail dans le but de prouver quelque chose (ils ne savent pas trop quoi), me paraissent d'une naïveté à désespérer Joseph Prudhomme. Tous les ans, au moment des distributions de prix, ils calculent avec soin, si les élèves nés dans l'Aisne ont plus de prix que ceux qui sont nés dans le Lot-et-Garonne, le nombre des accessits de l'Isère et les couronnes des Basses-Pyrénées. Voilà une cinquantaine d'années qu'on opère là-dessus, et l'on serait fort embarrassé de tirer une conclusion, si ce n'est celle-ci, que le nouveaux mariés ne doivent pas trop s'inquiéter, et que, s'ils sont forcés de quitter l'Orne pour la Loire, leurs enfants n'en seront ni plus sots, ni plus roués.

—

On affirme que les théâtres, profitant de leur liberté, vont revenir aux loges de saltimbanques. On assure même qu'ils feront promener leurs acteurs pendant le jour sur les boulevards les plus fréquentés. Il y aura de la musique. On annoncera la représentation du soir. Nous verrons Mélingue en costume donner la main à Suzanne Lagier; et, tandis que Mlle Karoly rudoiera les passants sur le trottoir de gauche, celui de droite sera charmé par les accents de Mme Gueymard-Lauters. Cela conviendra beaucoup au public, un peu aux directeurs, moins aux sergents de ville; mais que diront les marchands de porte-monnaies et les vendeurs de chaînes de sûreté?

—

Dimanche dernier était la veille de l'Assomption. Dans une église de banlieue, où il y avait peu de monde, le prêtre fulminait dans la chaire. « Mes Frères, disait-il, souvenez-vous que demain est une fête obligatoire. Je compte que vous serez plus exacts qu'aujourd'hui (*sic!*).

Les assistants baissaient humblement la tête, et je suis persuadé que plus d'un pensait être coupable... de l'absence des autres.

—

Les journaux ont mentionné sans donner de détails un petit scandale qui s'est passé ces jours derniers au jardin des Tuileries à propos de cocottes. Voici les faits que nous certifions rigoureusement exacts. A l'heure de la musique, trois cocottes arrivèrent à quelques minutes d'intervalle. La première était tout habillée de *blanc*, mais ce qui donnait du piquant à son costume, était une casaque de mousseline qui la faisait ressembler à une naïade à partir de la ceinture, car on ne peut tenir compte d'un corsage qui n'avait pas quinze centimètres de hauteur. Cette toilette académique fut remarquée par la haute gandinerie. La deuxième portait une jupe blanche, avec une casaque *bleue* passablement entr'ouverte. La troisième avait une robe *rouge* ponceau, et un châle de dentelle noire.

Arrivées aux alentours de la musique, elles se rejoignirent, formant ainsi le drapeau tricolore, et se mirent à fumer.

Sur ces entrefaites, un mouvement se produisit dans la foule et le gardien des Tuileries s'empressa d'avertir des agents de police. La rumeur allait toujours croissant et menaçait de prendre les proportions d'une petite émeute. Sans les sergents de ville, les cocottes n'en auraient pas été quittes à bon marché, et leur retraite ne s'opéra pas sans difficulté.

Ce petit événement amène une réflexion : Le jardin des Tuileries est le lieu de réunion des bébés et des mères de famille. L'exhibition des cocottes n'est pas faite pour les enfants, et leur voisinage répugne aux femmes honnêtes.

—

Qu'on ne vienne pas dire que les arts ne sont pas encouragés, voilà qu'on institue un prix de 100,000 fr. à courir en 1869 par les artistes Français de tout âge et de toute couleur de cheveux.

L'élan est donné et ce prix sera sans doute suivi de bien d'autres. — Je connais deux ou trois peintres sortis des écuries Picot qu'on a déjà mis au vert pour commencer l'entraînement.

On ne parle que confusément des obstacles à franchir dans cette grande lutte. On songe dit-on à bander les yeux des concurrents... — Est-ce bien vrai?

On parle aussi — c'est sous toute réserve que nous reproduisons ces bruits — d'un prix de 50,000 fr. offert par la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour sculpteurs religieux de moins de 3 ans, n'ayant pas encore couru.

Une petite course préparatoire, une course plate et au trot aurait lieu l'année prochaine, une joli pipe d'écume et une timbale en plaqué sont réservées au vainqueur.

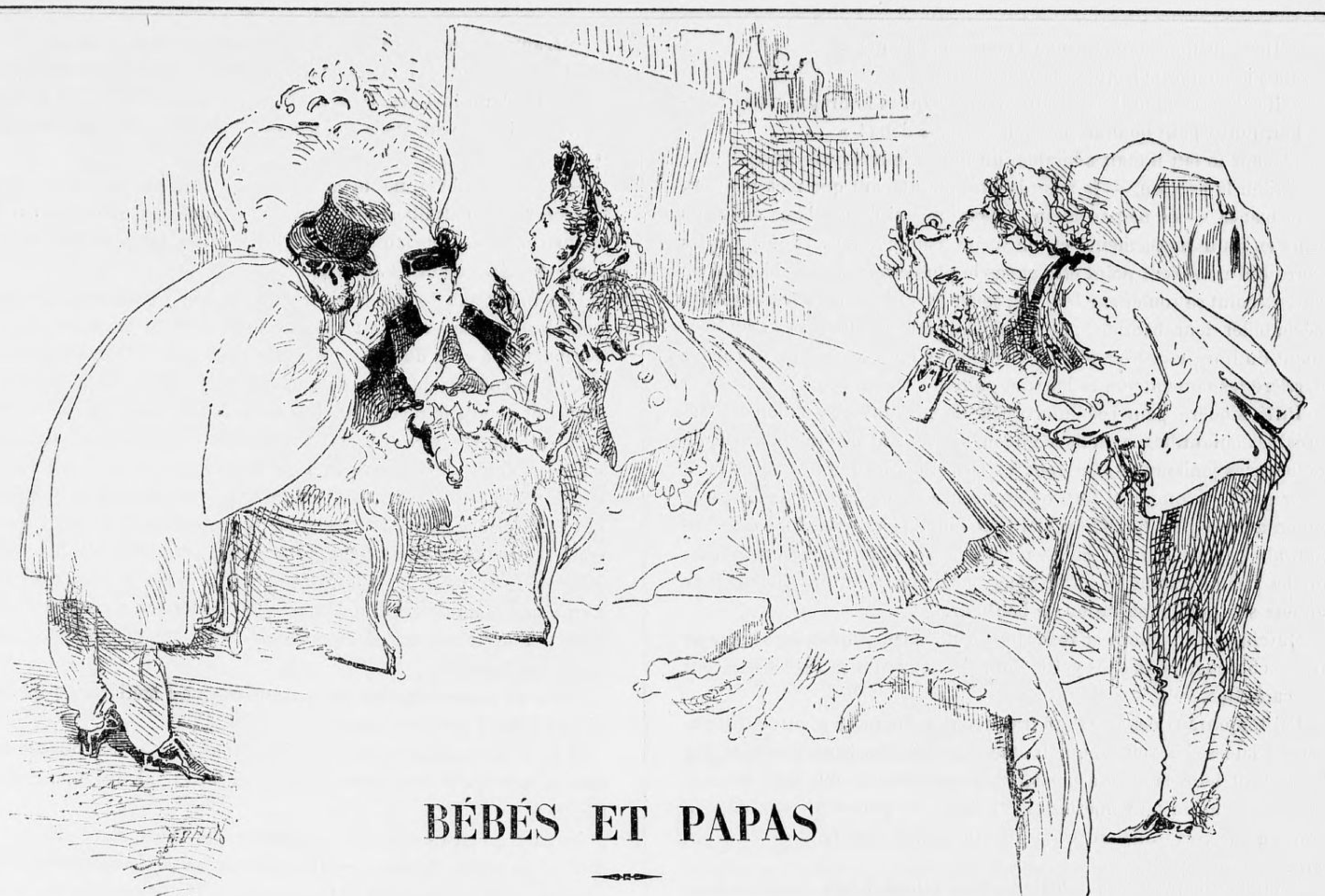
Le nom de M. Signol vole déjà de bouche en bouche. — On assure que dans cette course plate et au trot il serait à peu près sur de gagner la timbale.

X.



Une plage de bains de mer.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



BÉBÉS ET PAPAS

Le matin, quand je quittais ma chambre, j'apercevais, soigneusement alignées devant la porte ses chaussures et les miennes. C'était de petites bottines lacées, un peu avachies, et ternies par le rude usage auquel il les soumettait. La semelle était amincie à gauche et un petit trou menaçait à l'extrémité du pied droit. Les cordons, fatigués et lâches, pendaient à droite et à gauche. Au gonflement du cuir on reconnaissait la place de ses doigts et de son pouce et tous les mouvements accoutumés de son peton avaient laissé leur trace par des plis insensibles ou profonds.

Pourquoi ai-je retenu tout cela? je ne sais en vérité, mais il me semble encore voir les bottes du cher petit, posées là, sur le tapis, à côté des miennes, — deux grains de sable près de deux pavés, un chardonneret en compagnie d'un éléphant. C'était ses bottes de tous les jours, ses camarades de jeu, celles avec lesquelles il entrait dans les montagnes de sable et explorait les flaques d'eau. — Elles lui étaient dévouées et partageaient si intimement son existence que quelque chose de lui-même se retrouvait en elles. — Je les aurais reconnues entre mille : elles avaient pour moi une physionomie particulière, il me semblait qu'un lien invisible les rattachait à lui et je ne pouvais regarder leur forme encore indécise, leur grâce comique et charmante sans me rappeler leur petit maître et m'avouer qu'elles lui ressemblaient.

Tout ce qui touche aux bébés devient un peu bébé aussi et prend cette expression de grâce maladroite et naïve qui leur est propre.

A côté de ces petites bottes rieuses, gaies, de belle humeur, ne demandant qu'à courir les champs, mes chaussures paraissaient monstrueuses, lourdes, grossières, absurdes avec leurs gros talons... à leur air pesant et désillusionné, on sentait que pour elle la vie était grave, les courses longues et le fardeau à supporter tout à fait sérieux.

Le contraste était saisissant et l'enseignement profond. Je m'approchais de ces petites bottines tout doucement, pour ne point éveiller le petit homme qui dormait encore dans la pièce voisine. Je les tâtais, je les retournais, je les regardais de tous côtés et je me sentais gagner par un sourire délicieux. Jamais le vieux gant qui sentait la violette et qui traîna si longtemps dans le fond le plus secret de mon tiroir ne me procura une aussi douce émotion.

L'amour paternel n'est pas de l'amour pour rien, il a ses folies, ses faiblesses, il est puéril ou sublime, il ne s'analyse pas ni ne s'explique, il se ressent et je m'y laissais aller délicieusement.

— Que le papa sans faiblesse me lance la première pierre, les mamans me vengeront.

Songez que cette bottine lacée et percée du bout me rappelait son petit pied grassouillet et que mille souvenirs se rattachaient à ce peton chéri.

Je me le figurais, le cher enfant, lorsque je lui coupais les ongles, et qu'il se débattait en me tirant la barbe et en riant malgré lui, car il était chatouilleux.

Je me le figurais, lorsque le soir, au coin d'un bon feu, je lui enlevais ses petits bas. — Quelle fête!

Je disais *une*... deux... et lui, enveloppé dans sa grande chemise de nuit, les mains perdues dans ses manches trop longues, il attendait, l'œil brillant, tout prêt à éclater de rire, le fameux *trois*. — Enfin, après mille retards, mille petites taquineries qui excitaient son impatience et qui me permettaient de lui voler cinq ou six baisers je disais : *trois*.

Le bas s'envolait au loin, — alors c'était une joie folle, il se renversait sur mon bras et ses jambes nues s'agitaient en l'air. — Sa bouche, grande ouverte, et dans les profondeurs de laquelle on voyait les deux rangées de ses petites perles brillantes, s'échappaient une cascade de bons rires sonores.

Sa mère qui riait aussi, lui disait au bout d'un instant :

« Voyons, bébé, voyons, mon petit ange, tu vas t'enrhumer...

« Mais retiens le donc... veux-tu finir petit démon. »

Elle voulait gronder, mais elle ne pouvait retrouver son sérieux à la vue de sa bonne grosse tête blonde, épanouie, colorée, heureuse, renversée sur mon genou.

Ma femme me regardait, et me disait :

« Il est insupportable... mon Dieu quel enfant! »

Mais je comprenais que cela voulait dire :

« Regarde comme il est beau, bien portant et heureux, notre bambin, notre petit homme, notre fils à nous deux! »

Et dans le fait il était adorable, du moins je le voyais ainsi.

J'ai eu la sagesse, — je peux le dire maintenant que mes cheveux sont blancs, — de ne pas laisser passer un seul de ces bons moments sans en jouir amplement; et, en vérité, j'ai bien fait. Pitié pour les pères qui ne savent point être papas le plus souvent possible, qui ne savent point se rouler sur le tapis, jouer au cheval, faire le gros loup, déshabiller leur bambin, imiter l'aboiement du chien et le rugissement du lion, mordre à pleines dents sans faire de mal et se cacher derrière les fauteuils en se laissant voir.

Pitié sincère pour ces infortunés. Ce ne sont pas seulement d'agréables enfantillages qu'ils négligent là, ce sont de vrais plaisirs, de délicieuses jouissances. Ce sont les parcelles, les miettes de ce bonheur qu'on calomnie si fort, qu'on accuse de ne point exister, parce qu'on attend qu'il tombe du ciel tout d'une pièce, sous forme de lingot, alors qu'il est à nos pieds, réduit en poussière fine. Ramassons-en les menus fragments et ne nous plaignons pas trop. Chaque jour amène son pain et sa ration de bonheur.

Marchons lentement et regardons à nos pieds, fouillons autour de nous, cherchons dans les petits coins, c'est là que la Providence fait ses cachettes.

J'ai toujours ri des gens qui traversent la vie bride abattue, les narines dilatées, les yeux inquiets et le regard à l'horizon. Il semble que le présent leur brûle les pieds, et, quand on leur dit, mais arrêtez-vous donc un instant, mettez pied à terre, — prenez un verre de ce bon vin doré, causons un peu, rions un instant, embrassons votre enfant.

— Impossible, vous répondent-ils, on m'attend là bas. Là bas je causerai, là bas, je boirai un vin délicieux, là bas, je me livrerai à la tendresse paternelle, là bas, je serai heureux... là bas... et quand ils sont arrivés *là bas*, haletants, brisés, qu'ils réclament en criant le prix de leurs fatigues, le présent qui rit sous ses lunettes, leur dit :

— Monsieur, la caisse est fermée.

L'avenir promet, — c'est le présent qui paye, et il faut être en bonne intelligence avec celui qui tient les clefs de la caisse.

Pourquoi s'imaginer qu'on est dupe de la Providence?

Croyez-vous qu'elle ait le loisir, cette bonne Providence, de servir à chacun de vous un bonheur complet, tout découpé sur un plat d'or, et de nous faire de la musique pendant le repas, par dessus le marché? .. C'est pourtant ce que beaucoup de gens voudraient.

Il faut être raisonnables, retrousser nos manches, nous occuper nous mêmes de notre cuisine et ne point exiger que le ciel se dérange pour écumer notre pot au feu.

Je pensais à tout cela le soir, lorsque mon bébé était dans mes bras, que son haleine humide et régulière m'effleurait la main. Je pensais aux bons moments que le petit homme m'avait déjà procurés et je lui en étais reconnaissant

Comme c'est simple! me disais-je, d'être heureux, et la singulière manie que d'aller en Chine pour se distraire.

Ma femme était de mon avis, et nous restions de longues heures à tisonner tout en causant sur ce que nous éprouvions.

— « Toi, vois-tu, mon ami, tu l'aimes autrement que moi, » me disait-elle souvent. — « Les papas calculent plus. — Leur affection est » comme un échange. — Ils n'aiment bien leur enfant que le jour » ou leur amour propre d'auteur est flatté. — Il y a du propriétaire » dans le papa. — Vous pouvez analyser l'amour paternel, en découvrir les causes, dire : j'aime mon enfant parce qu'il est de telle ou » telle façon.

« Pour la maman, cette analyse est impossible, elle n'aime pas son » enfant parce qu'il est beau ou laid, intelligent ou absurde, qu'il lui » ressemble ou ne lui ressemble pas, qu'il a ses goûts ou ses gestes » ou qu'il ne les a pas. Elle l'aime, parce qu'elle ne peut pas faire » autrement, c'est une nécessité.

« L'amour maternel est un sentiment inné chez la femme. — L'amour paternel est chez l'homme le résultat des circonstances. Chez » elle c'est un instinct, chez lui c'est un calcul dont il n'a pas conscience il est vrai, mais enfin c'est le résultat de plusieurs autres » sentiments

— C'est très bien, ne te gêne pas... lui disais-je : nous n'avons ni cœur, ni entrailles, nous sommes d'affreux sauvages..... c'est monstrueux ce que tu dis là!... et j'agitais les pincettes avec violence en dérangeant les bûches.

Cependant ma femme avait raison, je me l'avouais à moi-même quand un enfant vient au monde, l'affection de la mère n'est pas comparable à celle du papa. Chez elle c'est déjà de l'amour. Il semble qu'elle le connaît de longue date, son bébé chéri A son premier cri on dirait qu'elle le reconnaît. E le semble dire : c'est lui, elle le prend sans embarras, ses gestes sont faciles, elle n'éprouve aucune gêne et dans ses deux bras enlacés le bébé trouve une place à sa mesure et s'endort heureux dans ce nid fait pour lui. On dirait que la femme a fait un mystérieux apprentissage de la maternité. L'homme, au contraire, à la naissance d'un enfant, éprouve un grand trouble. Le premier vagissement du petit être l'émeut; mais il y a dans cette émotion plus d'étonnement que d'amour. Son affection n'est point encore née. — Son cœur a besoin de réfléchir et de s'habituer à ces tendresses nouvelles pour lui.

Il y a un surnumérariat, un apprentissage au métier de papa. — Il n'y en a pas à celui de maman.

Si le père est moralement maladroit pour aimer son nouveau-né, il faut avouer qu'il l'est aussi physiquement pour lui manifester sa tendresse.

Ce n'est qu'en tremblant, avec mille contorsions, mille efforts, qu'il soulève ce mince fardeau. — Il a peur de briser le marmot qui en a conscience et qui braille à pleins poumons. Il déploie plus de force, le pauvre homme, pour soulever son enfant, qu'il n'en faudrait pour enfoncer une porte. S'il l'embrasse, sa barbe le pique; s'il le touche, ses gros doigts font un malheur. — Il a l'air d'un ours qui enfile une aiguille.

Et cependant, il faut la gagner, l'affection de ce pauvre père, qui n'a d'abord que des mésaventures, il faut le séduire, l'enchaîner, lui faire prendre goût au métier, et ne pas faire durer trop longtemps son rôle de conscrit.

La nature y a pourvu, et le papa passe définivement caporal le jour où le bébé balbutie ses premières syllabes.

Il faut dire qu'il est bien doux ce premier bégayement de l'enfant, et qu'il est admirablement choisi pour émouvoir, ce *pa... pa* que le petit être murmure d'abord. Est-ce étrange que le premier mot de l'homme exprime précisément le sentiment le plus profond et le plus tendre de tous.

N'est-il pas touchant de voir ce petit être trouver à lui tout seul le mot qui doit attendrir sûrement celui dont il a le plus besoin; le mot qui veut dire : Je suis à toi, aime-moi, fais-moi une place dans ton cœur, ouvre-moi tes bras; tu vois, je n'en sais pas encore bien long, je débarque, mais déjà je pense à toi, je suis de la famille, je mangerai à ta table et je porterai ton nom... *pa... pa... pa... pa...*

Il a trouvé d'un coup la plus délicate des flatteries, la plus douce des tendresses... Il entre dans le monde par un coup de maître.

Ah! l'amour chéri! *Pa... pa... pa... pa...* J'entends encore sa petite voix hésitante, je vois encore ses deux lèvres vermeilles se lever et s'abaisser. Nous étions tous en cercle autour de lui, agenouillés pour être à sa hauteur. On lui disait : « Répète encore, petit homme, répète encore... Où est-il donc, ton *papa?* » Et lui, que tout ce monde égayait, me tendait les bras en tournant ses yeux vers moi.

Je l'embrassai bien fort, et je sentis que deux grosses larmes m'empêchaient de parler...

A partir de ce moment, je fus un papa sérieux.

J'étais baptisé. Z.

PIERRE ET PAUL

J'ai rencontré dimanche, à la campagne, deux hommes du même âge · du même poil, presque semblables de visage, et vivant sous le même toit : on les prendrait pour des jumeaux, si leur fortune et leur éducation étaient moins différentes.

Pierre est robuste et nerveux autant que Paul est faible et mou. Il travaille tout le jour, se couche aussi tard qu'on le désire, et se lève de grand matin, frais et gaillard. Paul soupe de mauvais appétit, au sortir du spectacle, moisit entre deux draps jusqu'à midi sonné, s'étire, perd une heure ou deux à sa toilette, et n'en peut plus.

Paul achète des chevaux de pur sang; il en est fier, mais il en a peur, il les monte rarement, quand ils ont été *mis*, c'est à dire mis sur les dents par ce bon Pierre. Il arme des embarcations que Pierre conduit bien, soit à la rame, soit à la voile; moyennant quoi, Paul gagne deux ou trois prix, bon an mal an, aux régates de Bougival, du Havre et autres lieux. Pierre nage comme un poisson ; il a sauvé six hommes et entre autres M. Paul, qui l'a appelé maladroit.

Pierre est né sans un sou, il n'a d'instruction que celle qu'il s'est donnée lui-même ; cependant il sait lire, et il lit tant qu'il peut; il écrit proprement, avec quelque orthographe ; il compte dans la perfection, et ses affaires n'en vont que mieux. Il laissera pour sûr un petit capital ; je sais que le notaire a déjà de l'argent à lui, quoiqu'il gagne strictement sa vie. Paul a trouvé dans son berceau quatre-vingt mille francs de rente ; ses parents qui l'adoraient lui ont donné pour précepteur M. de Sainte-Agathe lui même. Il ne sait ni le latin, ni le grec, ni le français, ni rien qui serve ou qui amuse ; il écrit comme un chat pour voiler les bizarreries de sa syntaxe ; il achète de temps en temps le livre à la mode, mais il n'a jamais lu que le journal de son coiffeur. Ses créanciers prétendent qu'il ne sait pas compter : le fait est qu'il mord sans cesse au capital en croyant manger le revenu; qu'il finira par entamer la fortune d'autrui sous prétexte d'achever la sienne, et qu'il mourra non seulement ruiné, mais insolvable. Ainsi va la bascule du monde ; Pierre s'élève et Paul descend.

Est-ce un mal? Est-ce un bien? Je ne sais. Pierre a besoin d'argent pour nourrir sa famille, car il se mariera un de ces jours, et il aura trop d'enfants. Paul est un homme fini, si j'en crois Nana, Cora et Bichonnette : sa femme, s'il en trouve une, occupera la plus belle sinécure de Paris.

Par une étrange contradiction, Pierre, qui peut beaucoup, est retenu dans ses discours jusqu'à la pruderie; Paul l'énervé, adore les gros mots et les histoires grasses ; il raconte cent horreurs devant les femmes et fait rougir sa pauvre mère qui aura tantôt soixante ans. Pierre observe toutes les convenances sans les avoir apprises; Paul semble n'avoir appris les lois du monde que pour les enfreindre mieux ; son plaisir le plus doux est de faire ou de dire les choses qui jurent avec sa naissance et son éducation.

Quand ces deux hommes sont ensemble, Paul cherche le familier, le comique et le bouffon ; vous sentez qu'il donnerait beaucoup pour dérider le front de Pierre. Peine inutile! Pierre se tient à sa place, ou plutôt il tient son rang. Il relève sans cesse, avec respect, la barrière que Paul renverse à chaque instant.

Paul ne dîne jamais sans se griser un peu : c'est peut-être l'excuse de ses folies. Pierre est sobre : il aime sincèrement l'eau claire et le pain bis ; il ne prend pas plus de vin qu'il n'en faut pour réparer les forces d'un homme.

Pierre est doux et pacifique, comme tous les forts; Paul est batailleur en diable: il s'attire souvent de mauvaises querelles et va sur le terrain présenter des excuses qu'on reçoit mal. Pierre n'a eu que trois affaires en sa vie ; il les a traversées bravement, et je dois déclarer qu'il ne les avaient pas cherchées : c'est Malakoff, Magenta et Solférino.

Si le hasard jetait ces deux hommes dans le désert, à mille lieues de notre société factice, Paul commencerait par *blaguer* la fortune, puis il se mettrait en fureur, puis il pleurerait comme un grand baby, puis il se laisserait mourir de froid et de faim. Pierre se débrouillerait aussi gaillardement que Robinson Crusoé ; il se ferait charpentier, tailleur, cordonnier, chasseur, pêcheur, cultivateur : le besoin développerait cent hommes en lui, tant il est homme!

Et pourtant ces deux individus se ressemblent en frères; ils sont peut-être du même sang, s'il est vrai, comme on le dit, que la maman de Pierre ait eu quelques bontés pour le père de Paul. Ils ont les mêmes traits, les mêmes yeux, les mêmes cheveux, ils auraient probablement les mêmes moustaches. Mais Pierre a coupé ses moustaches, par ordre. Car j'ai oublié de vous dire qu'il est le domestique de Paul.

EDMOND A.

ÉTUDE DE CHATS

AU SOLEIL

Qu'un petit chat est gai en pleine verdure avec ses agilités de printemps!

Dans un parc est cachée sous la verdure la maisonnette que j'habite; un petit terrain moitié pelouse, moitié jardin, entouré d'une haie épaisse de sureaux et de rosiers sauvages, fait de cet endroit une solitude riante.

La matin, les oiseaux viennent s'ébattre dans les sureaux et certains font entendre un cri sec *t't't't't't't't* comme s'ils frappaient du bec contre une planche. A ce cri se réveille le chat, qui se met en embuscade dans la haie et reste immobile des heures entières sans rien rapporter de sa chasse, car il n'est pas de la race de ses confrères dont parle Montaigne qui, magnétisant les oiseaux d'un vert regard, les font tomber dans leur gueule.

Une cabane en treillage vert, autour de laquelle s'accroche la vigne vierge est adossé à un grand acacia. C'est le cabinet de travail où j'ai écrit ces lignes et bien d'autres.

Tout d'abord le chat vient faire ses griffes contre le tronc de l'acacia. Il grimpe au tronc, saute à terre, remonte, redescend; c'est sa gymnastique du matin.

Après quelques tours dans le jardinet, le chat s'est aperçu que son maître, grave et pensif, est courbé devant une table, griffonnant du papier. Cela ne fait pas l'affaire de l'animal remuant. Il grimpe sur le banc à côté de moi, s'y accroupit, pense un instant, et tout à coup saute sur la table, se demandant quelle peut être la grave affaire qui m'empêche de m'occuper de sa personne.

— Je serai grave aussi, dit-il, pour se faire pardonner sa familiarité.

Là il se pose devant moi sur la table dans la tranquille attitude de ses frères de l'Égypte.

Mais le mouvement de la plume fait briller ses yeux verts. Mauvais symptôme pour ma tranquillité. Le chat, trouvant que la plume ne court pas assez vite sur le papier, lui donne de petits coups de patte que n'arrêtent pas un premier communiqué : *pschtt!*

Et pourtant qu'on est heureux d'être dérangé dans son travail, et quel heureux motif de paresse !

Le chat a repris son attitude solennelle et moi ma plume. Mais ses taquineries recommencent.

— *Hé! hé!* lui dis-je en manière de premier avertissement.

Enfin un *allons, monsieur!* ne l'ayant pas fait rentrer dans l'ordre, je supprime définitivement cet animal subversif.

Je suis donc délivré de l'opposition du chat; mais ce n'est pas pour longtemps. Après un instant de silence, j'entends sur le toit de la cabane un bruit d'éraillements bizarres et un *crrr* de la vieille toile goudronnée qui se déchire, donnant passage à travers les lattes à une patte qui s'agite et se remue dans le vide comme si elle demandait une poignée de main.

Bonheur des chats et des enfants qu'un trou! Le tour est joué, le trou est fait. Une patte a passé, deux vont vous donner la pantomime ; or, comment travaillerais-je maintenant en face de la comédie qui se joue maintenant au-dessus de ma tête ?

Pour échapper à ces complots, je vais m'étendre dans un hamac accroché aux troncs de vieux sureaux, dont les branches entrelacées forment une ombre épaisse; si je n'écris pas ce matin, du moins pourrais-je lire en paix ?

Justement un chat vient de descendre du toit voisin, et les deux compères savent se distraire ensemble, entremêler leurs folles courses de luttes capricieuses à travers les plates-bandes et faire assaut d'étreintes, de bonds, de cachettes dans les buis, de grognements, de morsures, d'oreilles tendues, de sauts de côté, de passes inattendues, d'yeux allongés et de gueules roses.

Que les deux compagnons courent après les papillons, qu'ils flairent le vent, qu'ils s'acharnent après un innocent brin d'herbe remué par la brise, je veux l'oublier, étendu dans le hamac, un livre à la main.

Un potage est excellent le matin pour l'estomac ; est non moins excellent pour l'estomac intellectuel un fragment de quelque écrivain choisi.

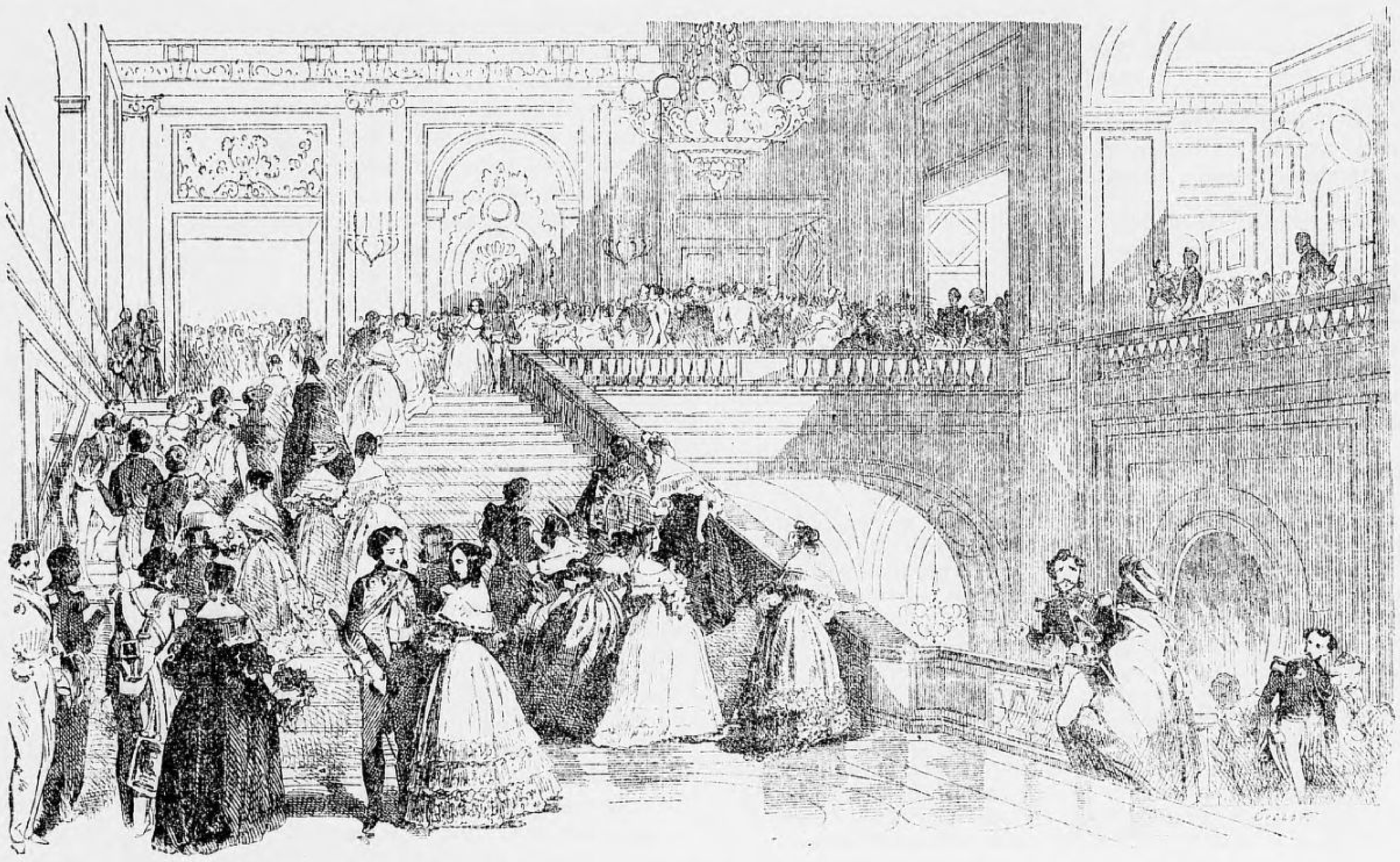
En me dérangeant du travail, le chat m'a fait souvenir que j'avais oublié ce matin de lire ma page de La Bruyère et me voilà dans le hamac en train de feuilleter le volume.

Un vent frais souffle à travers le feuillage des sureaux et quelques rayons de soleil s'arrêtent discrètement sur la voûte épaisse. Qu'on est bien ici pour lire un peu!

Tout à coup un chat s'élance après le tronc de gauche, son compagnon saute après le tronc de droite, et les deux comédiens se rejoignent dans les branches au-dessus du hamac, passant leurs têtes à travers le feuillage, ce sont des mines coquines, des trémoussements, des appels de pattes, des morsures, des tressaillements de tout le corps, des jurons, de doux miaulements, des poses penchées, de comiques singeries qui, sans médire de l'écrivain le plus classique du XVIIe siècle, me font oublier son livre ; les deux petits chats m'intéressent plus que ses observations sur l'homme.

. .

C-Y



NOTES SUR LA VISITE DU ROI D'ESPAGNE

Saint-Cloud, *mardi soir, neuf heures et demie.*

Le train royal est signalé : il vient, par le chemin de ceinture, s'arrêter dans le parc réservé de Saint-Cloud. — L'Empereur, accompagné seulement du général Fleury, se promène sur le quai en causant à voix basse, prêt à recevoir don François d'Assises.

Le parc est sombre, le groupe des aides de camp se tient en arrière; sous les arbres, plus loin, on voit briller sous les quinconces les lanternes des voitures de la cour; tout cela est tellement silencieux qu'on entend la voix du général Fleury, auquel l'Empereur répond par un signe d'assentiment.

On s'agite beaucoup derrière les grilles d'Orléans qui nous séparent de la foule. — La machine siffle; le roi descend, l'Empereur s'avance vers lui; puis vient un petit vieillard, M. Isturitz, le signataire des traités de Londres.

Un grand homme sec à lunettes, à longues moustaches grisonnantes, c'est le chef de la maison militaire du roi, le général de Lemery. — MM. de Santa-Cruz et de Montezuma, grands d'Espagne. — M. Onate; enfin, la maison militaire, les attachés d'ambassade, etc., etc.

Dix victorias attelées de deux chevaux viennent se ranger dans l'allée et emportent tout le monde au palais. — Le contraste est frappant : là-bas, l'ombre et une étiquette presque mystérieuse; ici, toutes les splendeurs d'une réception de gala.

L'Impératrice porte une toilette charmante, relevée par une large ceinture rouge, note carminée qui attire l'œil; toute la cour est rangée derrière elle; les princes et princesses d'abord, puis les dames d'honneur, à droite et à gauche la maison militaire de l'Empereur et sa maison civile, les habits rouges des chambellans et les habits verts des écuyers, les maréchaux, généraux, officiers de tous grades et de toutes dignités, tout cela brille, éclate, et dans le fond du vestibule, la *Sapho* de Pradier, froide et impassible sur son piédestal.

Dehors, toute la livrée est rangée de chaque côté du perron, tous, jusqu'à la vénerie. La musique de la Garde fait entendre l'hymne de *Riego*, la marche royale espagnole.

Après la réception au bas du grand escalier, sur chaque marche duquel se tient un cent-garde, la cour monte à la grande salle des fêtes où a lieu la présentation.

Renversons l'étiquette, je vais vous présenter le roi. Don François d'Assises a 42 ans : il est petit, mais la taille est élégante et le pied imperceptible, il est très brun de teint et de cheveux, le front découvert et la chevelure un peu crépue. — Il a constamment le sourire sur les lèvres, mais c'est un sourire empreint d'une douceur et d'un calme parfaits; il parle doucement, sans la vivacité méridionale, et accompagne ses paroles d'un certain balancement de tête affirmatif. La voix est grêle, mais elle se développe dans un entretien un peu long.

En France, nous dirions de don Francesco, c'est un homme qui *fait des frais*; en effet, à l'aspect d'une personne qu'il apprécie, il a des exclamations qui partent du cœur; et dans la conversation, il s'anime, s'échauffe, et finit par appuyer ce qu'il dit de gestes expressifs.

Le Roi lit beaucoup et se tient au courant de tout ce qui se fait; c'est un des meilleurs cavaliers connus; dans les résidences d'été, il sort tous les jours à cheval et fournit des carrières de quatre ou cinq heures, mettant sur les dents ses aides de camp. C'est un pianiste hors ligne, et son jeu brillant m'a rappelé celui de Rubinstein.

—

Représentation de gala à l'Opéra.

La loge d'honneur s'élève entre les colonnes et occupe le fond de la salle, débordant un peu sur l'amphithéâtre. — La salle est splendide, les personnes royales et impériales sur le premier rang, les chambellans debout derrière elles, les maréchaux dans le fond, — quelques dames. (1) — La loge comprise entre celle de l'Empereur et celle du ministre d'État est occupée par M. et Mme de Morny, celle opposée par Mme de Pourtalès.

La loge ordinaire de l'Empereur contient les princesses Gabrielli, Charlotte Bonaparte, Canino. — Au dessus d'eux, M. Canin, l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre avec M. Sufin.

MM. Haussmann et Boitelle sont dans la première loge du côté gauche, à côté M. de Nieuwerkerke et deux dames, puis, M. de Royer, M. Fremy. Le général Mellinet, le général Schramm. — Entre les deux colonnes, le ministre d'état et M. Baroche. — Côté droit, M. de Beust, la princesse de Metternich criblée de diamants, M. de Beyens.

Mademoiselle Valentine Haussmann fait face à son père à côté de Mme Michaud. — Voici M. Hidalgo doré sur tranche, comme il convient à un ambassadeur du Mexique. — M. de Païva, l'ambassadeur de Portugal. — M. de Hatzfeld.

M. Camille Doucet est éteint dans la pénombre d'une baignoire. — L'ambassadeur de Perse, adorateur du dieu Pursis, garde son bonnet devant Les Majestés. — Puis des généraux, des maréchaux, des amiraux, des sénateurs, des députés, tout cela ne vaut pas un amphithéâtre de toilettes féminines, qui eussent fait un bouquet blanc encadrant le velours grenat de la loge impériale. — Grands hommes, les maréchaux! — Grands politiques les ministres, mais qu'ils remplacent mal les jolies femmes! M. Auber, dans la petite loge du docteur Véron sur la scène, à portée des danseuses, se penche pour voir la salle, et les petits rats se haussent sur la pointe des pieds pour regarder les cent gardes, qui, de quart d'heure en quart d'heure, se relèvent de leur faction, de chaque côté de la scène.

Un ballet, c'est bien. Mais pourquoi n'avoir pas donné un peu de musique à un roi musicien, et quand on dispose du premier orches-

(1) Je vous ai noté à part et un peu longuement, sur votre prière, les toilettes de l'impératrice. Voici celle de la représentation de l'Opéra :

Robe de tulle blanc, tunique de crêpe de Chine rouge à longs effilés de chenille, draperies rouges devant et derrière le corsage; des nœuds de diamants sur les épaules, qui fixent un collier de longues poires de diamants; sur le devant du corsage, bordé déjà de fleurs de diamants, un collier de trois rangs; ordres en écharpe. Pour coiffure, un diadème formé d'un large cercle d'or sur lequel court une grecque en gros diamants; le Régent au-dessus, posé en étoile.

tre du monde! — Dans les coulisses, M[lle] Sax est furieuse : elle comptait peut-être dire devant le roi les douleurs de *Valentine*. L'orchestre n'est pas satisfait non plus ; seule, Fiocre rayonne. — Du reste on prête peu d'attention à l'*Amour vengé*; cependant, les Castillans, qui sont plus naïfs que nous, s'intéressent au spectacle.

Les danseuses sont tristes, la vue des diamants les trouble, et en ouvrant leur petit écrin, ce soir en rentrant, elles se trouveront dénuées de tout.

J'entends derrière moi un rat qui dit à M. Auber : « On demande le colonel des cent-gardes, ne serait-ce pas vous, par hasard ? » Vue à travers le trou de la toile, la salle continue à manquer de notes blanches.

—

A l'Ambassade.

La réception à l'Ambassade a plus de caractère que ces splendeurs : c'est un coin de l'Espagne à Paris; les costumes sont presque étranges et les hommes sont criblés de décorations ; quelques femmes égarées dans ce milieu doré rappellent au culte de la galanterie espagnole ; on entoure la princesse de la Paix et la jolie Madame de Beyens.

Comme l'uniforme est d'étiquette, ceux auxquels leurs fonctions n'assignaient pas de costumes et qui sont chevaliers de Malte ont revêtu l'habit rouge à plastron blanc — quelques chevaliers de Calatrava et d'Alcantara ont aussi pris l'habit de l'ordre, costume nouveau à Paris.

Huit cent personnes sont entassées dans ces salons étroits — beaucoup de Français se sont mêlés aux Castillans.

La réception commence — on n'est pas plus indiscret, — les uns remettent des pétitions, les autres des livres et des mémoires sur l'apauvrissement du sang — le roi accepte tout avec bonté. M. de Lesseps, ancien, ambassadeur en Espagne présente tout son conseil d'administration de l'isthme de Suez ; — le roi s'exprime en français et M. de Laferrière lui nomme chaque personne.

Le tour des Espagnols est venu : le chambellan craint d'écorcher lui-même le nom des Castillans et passe la main à M. Alonzo, l'attaché d'ambassade; — l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre ouvre la marche ; puis viennent les diplomates, les chambellans en congé portant au côté droit de l'habit ou de l'uniforme la clef d'or symbolique, — le roi cause avec chacun d'eux, s'enquiert de leur santé, de leurs plaisirs, de leur famille, — tout cela est très animé, très aimable et plein d'un charme et d'une bonhommie inconnus à nos réceptions françaises. — L'affluence est grande ; tout le monde a le droit de se présenter; quand le roi ne connaît pas personnellement il se borne à saluer.

Enfin cette foule chamarrée s'écoule, et on passe dans un salon voisin où on a servi une collation.

—

A Versailles.

La fête de Versailles est babylonnienne; — les Parisiens ne savent absolument pas à quoi s'en tenir sur le programme : ils arrivent par milliers en wagon, en diligence, en coche, et comme à l'extérieur Versailles ne présente pas un aspect inaccoutumé, ils sont tous déconcertés.

Vers cinq heures et demie, le roi et les invités sortent de Trianon et vont faire leur cour aux naïades. (1) Toute la mythologie y passe, depuis Vénus, Neptune, Amphitrite, jusqu'aux Marmousets.

La salle de spectacle est une pierre précieuse, avec la chapelle ce sont les bijoux de l'écrin, et cet ensemble de costumes et de toilettes sont bien en harmonie — jamais je n'ai tant vu d'ambassadeurs réunis, mais pourquoi donc ce parti pris d'exiler les femmes? — Les quelques-unes qu'on remarque ici sont placées de telle façon que leurs toilettes sont assourdies par la décoration.

Le même public qu'à l'Opéra, mais absolument restreint aux dignitaires, aux diplomates et aux Espagnols.

On regarde beaucoup le jeune Demidoff qui porte un costume en or massif; derrière, M. de Metternich très constellé, et l'ambassadeur du Sultan qui, ainsi que l'ambassadeur de Perse, reste couvert pendant la représentation.

Comme à l'Opéra, pas d'applaudissements et quand les danseuses ont fait leurs pirouettes et mettent le point final à la phrase chrorégraphique avec ce sourire qui appelle les bravos, elles ne recueillent que le silence. — Il faut croire que ce respect de l'étiquette agace MM. Camille Doucet et Gautier qui tentent un bravo sans le moindre succès.

Sur la scène, *Psyché*, comédie-ballet, les danseuses de l'Opéra cherchent vainement dans les fauteuils les habitués, — la Mourawieff a du succès; les officiers adorent le ballet et les Espagnols ne sont pas là pour admirer les uniformes ni les toilettes, ils sont tout à la scène.

Dès que les les danseuses sortent de scène, elles viennent se placer derrière les portants pour voir la loge impériale, et comme elles ne se rendent pas compte de l'effet et croient être cachées, on aperçoit un pied mignon et une tête qui dépassent chaque buisson.

Favart dit en vers qu'elle est absolument insensible; Delaunay l'assure à son tour, le public n'en croit rien; on a envie d'applaudir au passage de jolis vers sur la jalousie, mais l'étiquette!

La toile tombe : on se rend au parc, et c'est un curieux spectacle que de voir cette foule impériale traversant les jardins à la nuit; quelques belles imprudentes sortent sans manteau ni burnous, moites encore de la chaleur de la salle, et les reflets des lumières mettent un point lumineux sur leurs épaules. — Les eaux jaillissent et se reflètent dans les bassins, — à droite et à gauche du tapis vert, les arbres immenses sont constellés de lanternes vénitiennes, points rouges vif sur des fonds vert sombre.

La cour s'est rangée sur les marches devant le bassin de Latone, et les premières fusées sont lancées. — La foule est immense et pourtant on circule librement; quelques Espagnols s'écartent discrètement du groupe impérial, pour fumer sous les quinconces, à l'abri de l'étiquette.

Au moment du feu d'artifice, l'Impératrice prenant le bras du roi d'Espagne s'avance en pleine foule, à peine suivie d'une dame d'honneur et du duc de Mouchy. Elle en est revenue avec sa robe en lambeaux, mais toute fière et toute heureuse de ce plaisir inaccoutumé.

L'ensemble de cette fête est indescriptible : d'un côté le palais éclate, de l'autre les horizons sont embrasés, et tout l'ensemble des pièces d'eau est féérique.

La Fontanges avec son ruban et les soupers aux Jonquilles sont loin; mais j'y insiste, les femmes ne jouent pas un assez grand rôle dans une fête donnée pour le plaisir des yeux.

Vers minuit, on se dirige vers la galerie des glaces où le souper est servi : c'est encore un des beaux aspects de cette fête; la livrée en tenue de gala, tête poudrée, se tient autour de la table chargée de fleurs, de surtouts, de pièces montées. — C'est écrasant de luxe, et les milliers de bougies reflétées par les glaces font des perspectives sans fin.

On ne mange pas sérieusement, — autour de moi trois jeunes femmes, jolies à croquer, s'abattent pourtant sur les chauds-froid et pendant un instant la jolie bête se venge.

Tout bien considéré, cela se passe en conversation, — le hasard fait d'assez jolies groupes, — il y a assurément plus d'Espagnols qu'en Espagne, et il ont, avec leur charmante bonhommie, l'art de se trouver partout chez eux, lorsqu'ils se trouvent plusieurs ensemble.

La princesse Mathilde est en beauté, pour se venger de la représentation de l'Opéra ou elle paraissait un peu souffrante. — Le roi cause beaucoup avec les ministres, et on remarque qu'il insiste auprès du comte de Nieuwerkerke. — on fait observer que le comte a échangé le grand cordon Saint-Maurice et Saint-Lazare, peu en odeur de sainteté à Madrid, contre un cordon bleu et blanc, assez semblable à celui de Charles III, ou à celui de la Conception de Portugal

Tout cela est brillant et splendide. L'Empereur paraît au balcon : les musiques militaires font entendre les danses nationales espagnoles, — à deux heures Versailles est vide

A-A.

(1) Voici la toilette que portait l'impératrice pendant cette journée :
Jupe de taffetas rayé rose et blanc, à volant haut d'une main, à plis écartés et couchés dits, je crois, plis de jabot ; seconde jupe d'alpaga blanc, fin et transparent comme de la batiste; le bas de cette jupe découpé à dents de biais, dont les pointes passent entre chaque pli du volant, ayant au milieu une ligne de taffetas rose : tunique relevée par des nœuds de larges rubans r ses, avec les mêmes dents au bord, et au-dessous un entre-deux de guipure blanche, large d'une main, double de taffetas rose.
Mantelet Louis XVI ayant la même garniture que la robe, le capuchon noué par un nœud de ruban rose.
Chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle rose, avec brides blanche et écharpe rose nouée, la passe bordée d'une file de muguets, des muguets formant bavolet sur les cheveux.

(2) Voici maintenant la toilette de l'Impératrice, le soir, pendant la fête :
Robe de tulle blanc, garnie de festons de roses-thé; manteau de cachemire rouge, brodé de larges ronds de soutaches d'or, avec de pampilles au centre ; à petite distance, les plis de taille fixés par de semblables ronds plus petits et des glands plats, achevant ces lignes de broderies. C'est cette toilette qui fut si maltraitée dans la foule.

UNE HALTE EN VOYAGE



Après vingt-quatre heures de chemin de fer, arrivée au château de..., où nous venons passer deux jours.

Hospitalité écossaise et en pantouflea; charmantes compagnes de captivité

Dans la chambre d'ami, ces dames n'ont rien oublié.

Nous y trouvons jusqu'à une canne à pêche dont l'un de nous abuse étrangement. Il est vrai qu'une jolie rivière coule aux pieds du château

La leçon du matin, le travail avant tout! Des principes de l'aquarelle en général et de tout ce qui vous passe par la tête en particulier.

— Après quoi, en selle, mesdames! Un singulier effet tout de même qu'une caviar sur un âne! Les drôles de pieds: si encore ils avaient des bottes russes!

— Nous nous sommes égarés! nous nous réfugions dans une chaumière, asile de l'innocence; et d'un troupeau de chèvres qui bêlent toute la nuit

Heureusement qu'au matin un bon déjeuner nous rend la force et la gaité.

Et l'on s'est si bien amusé qu'on a bien, bien, mais bien de la peine à se quitter!

Jusqu'aux rues du village qui semblent ne nous laisser partir qu'à regrets!

Artistes, en voyage, mes amis, musiciens ou peintres, n'oubliez jamais votre piano ou votre album. Un croquis bien placé ou une polka bien sentie vous ouvre toutes les portes et mène à tout. Par exemple, ne prenez plus la peine bien inutile de faire, d'après nature, un tas de croquis comme ceux-ci : pour vingt sous vous trouverez des photographies bien autrement exactes. — Flanez donc sans remords, tout le long des jolies rivières où le sort vous conduira, loin des quais alignés et des égouts de la capitale.



Aux petits des oiseaux je donne la pâture
Et ma bonté s'étend sur toute la basse-cour.



— Moi, d'abord, je n'aime la solitude qu'avec du monde.



— Eh bien! Jean, et ce fonds de rhum que je vous avais donné à garder?
— Ne vous en inquiétez pas, madame; je l'ai bu pour ne pas qu'on le prenne.





— Mon Dieu, mon ami, je ne suis pourtant pas difficile, et pourvu que nous ayons ici des soirées, des bals et la comédie comme à Paris, je resterai tant que tu voudras à la campagne.



LE SEUL MONSIEUR QU'IL Y AIT EN CE MOMENT AU CHATEAU

— N'avez-vous pas trop chaud? — Ou trop frais? — Mettez-vous donc à votre aise. — Un verre de Madère? — Surtout ne vous gênez pas... vous savez... l'odeur du tabac nous est même agréable.
Et comme on se moquera de lui quand ils seront deux!



— Allons, monsieur, un petit dîner fin que je vous ai fait soigner tout particulièrement.
— Mais, mon bon Joseph, il n'y a pas deux heures que j'ai fini de déjeuner!



— Impossible de tenir deux, mon ami; si tu veux venir promener avec moi, fais comme Tom, suis la voiture.



— Qu'est-ce qu'elle chante la marquise? J'arrive chez elle dans un panier à la dernière mode, attelé d'un poney gros comme le poing; ma jaquette est en foulard mince comme une pelure d'oignon, j'ai un ruban rose à mon petit chapeau rond, et elle prétend que je n'ai pas l'air distingué!

LA REVUE DE L'AUTRE JOUR

Décidément les souverains ont une singulière façon de se faire des politesses : aussitôt que l'un va visiter l'autre, son hôte pour lui faire honneur, commence par faire défiler devant lui son armée et tâche surtout d'en avoir le plus possible ce jour-là. Il me semble que, pour moi, simple particulier, cela veut dire : *Mon cher ami, dans ce moment nous sommes bien ensemble et je vous permets d'y toucher, mais profitez de l'occasion et regardez-moi ces gaillards-là, si jamais l'envie vous prend de nous brouiller, je vous réponds qu'ils ne feront qu'une bouchée des vôtres.*

Evidemment je ne comprends rien du tout aux usage des Cours.

Il pleut, mais la pluie ne mouille pas plus les jours de revue, qu'elle ne mouillait à Marly. On patauge, on fume, en attengnt, poursuivi de l'inévitable : *Eh Lambert.*

Les conversations s'établissent et le principal sujet roule nécessairement sur les trente-six originesde ce cri stupide que ,grâce aux trains de plaisir, l'Europe entière est en train de répéter en ce moment. Il y a même des prud'hommeries assez drôles à ce sujet. Deux Allemands sont en train de causer à côté de moi. Ils pourraient très probablement s'expliquer très élégamment dans leur langue maternelle, mais ils préfèrent massacrer un peu de français, histoire de satisfaire quelque vieille haine nationale.

— Fous gonnaissez cette affaire Lambert?

— Foui! mais il y a blussieurs fersions là-dessus.

— Che me suis laissé tire hier bar des bersonnes pien informées qu'elle brenait des brobortions grafes!

— Allons tonc! (L'interlocuteur se penche à l'oreille de son confident qui le regarde d'un air atterré.) Est-il bien bossible, Moussié Herrenschenurrachs!

— Des ber-sonnes pien in-for-més, ché vous tis!

— Hers Jésus! On m'afait dit à moi que c'était une cheune faiseur de pièces nommé Lambert et Thiboust qui a été tégoré.....

Je n'en écoute pas plus long, distrait que je suis par une biographie du roi d'Espagne qu'on est en train de faire à côté de moi : il y a là un mélange du Romancero du Cid et de l'histoire de Charles Quint qui ne manque pas d'une certaine originalité.

La pluie continue, et l'on entend de loin des bouffées d'harmonies guerrières qu'apportent sur leurs ailes des zéphyrs qui sentent leur automne d'une lieue. A ces sons se mêlent le son sourd et légèrement fêlé des tambours dont la peau est mouilllée. Les troupes commencent à arriver et à prendre leurs positions respectives. Les aides-de-camp sillonnent le Champ-de-Mars, pendant que les curieux grimpés les uns sur les autres sont à grand'peine contenus dans des limites honnêtes par les agents de la force publique.

L'immense champ de manœuvre se couvre peu à peu, et il s'en élève un vaste bourdonnement. Cris et réflexions de la foule d'un côté, conversations et commandements de l'autre.

DANS LE PUBLIC.

UN MONSIEUR. — C'est pour 3 heures, n'est-ce pas Monsieur? plus qu'une heure à attendre. Est-ce que le roi a déjà quitté Vichy ?

DEUXIÈME MONSIEUR — Probablement, car autrement je ne crois pas qu'il puisse.....

PREMIER MONSIEUR. — Oh! vous savez, Monsieur, les chemins de fer aujourd'hui!

UNE DAME. — Mais, mon ami, prends Bibi, je t'en prie, il ne voit rien.

LE MARI *(place sa progéniture sur son cou. L'enfant pleure parce que le chapeau paternel l'empêche de voir. Le père ôte son chapeau, puis s'adressant à sa femme)*. — Tiens au moins mon chapeau !

LA DAME — Mais, mon ami, je tiens le parapluie, je tiens ma robe et je manque de tomber à chaque instant ; donne-moi ton bras — ah! ça ne poussez donc pas, Madame.

DEUXIÈME DAME. — Eh! Madame, quand on ne veut pas être poussée on ne vient pas dans la foule.

BIBI *(se cramponnant aux cheveux de son père)*. — Oh ! p'pa les cuirassiers ! au galop ! au galop! — (Bibi exécute un temps de galop sur le cou de son auteur, pendant que sa mère qu'on pousse toujours se cramponne après le pauvre homme).

UN AUTRE MONSIEUR. — Ce que je n'ai jamais compris, ce sont ces épaulettes d'argent au milieu des épaulettes d'or

SA FEMME. — Parbleu! ce sont les capitaines-adjudants-majors.

UN GAMIN. — Tiens! tiens ! v'là les abanlieues. Ah! bien, nous allons nous amuser un peu. — Vive la garde nationale Eh! Lambert!

Le bataillon de banlieue répond : Eh! Lambert! avec une précision qu'il n'apporte certes pas dans les manœuvres.

UNE GROSSE DAME. — Et vous croyez que ce n'est pas désolant de déranger des gens établis pour leur donner des prétextes .. Tenez, Madame, j'ai mon mari, au respect que je vous dois, qui est de la garde nationale. Eh! bien! voyez-vous, ça me coûte vingt francs chaque fois qu'il est de service, et si je n'avais pas tiré les vers du nez au tambour, au jour d'aujourd'hui, oui, Madame, au jour d'aujourd'hui je ne saurais pas encore que depuis 1852 on les renvoie coucher chez eux !

LE MONSIEUR QUI PORTE SA FAMILLE. — Oh ! non ! ça n'est pas tenable. Voilà deux ans que j'élude, mais tu comprends, chère amie, que si tu me fais venir aux revues dans ces conditions, j'aime mieux me dénoncer moi-même au commandant de mon quartier — Au moins je n'aurai que mon fusil à porter.

— Des cigares et du feu ! demandez !

— La bibliographie de Lambert ! un sou !

SUR LE TERRAIN.

UN COLONEL. — Surtout, MM. le Chefs de bataillons, recommandez bien à vos commandants de compagnies de veiller à l'alignement ; c'est ce à quoi le général tient le plus. Apportez surtout la plus grande attention à la conversion du défilé.

UN SOUS-LIEUTENANT. -- Ah ! si j'étais le roi d'Espagne !

UN DEUXIÈME. — Qu'est ce que tu ferais!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT. - (Continuant la romance :)

> Je n'passerais pas de r'vue sur ma foi ;
> Mais, pauvre enfant de la Champagne,
> J'suis sous-lieut'na t, tant pis pour moi !

Tiens ! elle n'est pas mauvaise celle-là, je te la vends.

UN CAPITAINE MARIÉ. — Oui, voyez-vous ce préjugé du parapluie est absurde... oui ! Ainsi, voyez-moi le premier pékin venu qui n'a pas 30 sous d'habits sur lui — oui ! — eh bien il a le droit de s'abriter. Et sacrebleu ! moi qui porte pour 300 francs d'or sur moi ! deux averses comme cela c'est une paire d'épaulettes flambée !

UN COMMANDANT. — Quand je vous le dis ! c'est un intrigant ! Remarquez-le bien, en passant devant LL. MM. il ne saluera pas comme tout le monde. Il va ramener le bridon, serrer la cuisse, son cheval fera des courbettes, il se lèvera sur les étriers, ça lui sera facile, il est maigre comme un cent de clous, sec comme un coup de trique, il lèvera la pointe du sabre à la hauteur du soleil, la garde à dix pieds au-dessus de l'aigrette... ce bougre-là, il potasse le salut dans la chambre ! c'est un ambitieux, je vous dis ! Rien n'est sacré pour lui ! ancienneté ! camarades ! va te faire f... *Primo mihi !*

UN SERGENT. — Elle s'est perdue en route ! Je vous dis que je vous flanque deux jours de bloc. Une épinglette ne se perd pas toute seule. Savez-vous ce que va dire S. M. le Roi d'Espagne en rentrant dans son pays. Il va dire que l'armée française elle est une belle armée certainement, mais que la 2e section de la 4e du 3 du 105e elle ne vaut pas tripette — nom de nom ! et tout cela à cause de vous. Et que c'est comme cela que l'on détériore le prestige de l'armée française à l'étranger et que je vous f... vos deux jours et ne répliquez pas, nom de nom !

UN CAVALIER. — Et depuis Meaux-en-Brie je vous réponds que c'est un drôle de *cataplasse*. Avec ça que le major est rassurant ! qu'il m'a dit qu'il ne pouvait pas m'e empter parce qu'il vous en poussait comme cela pendant six semaines.

UN FANTASSIN. — Je me suis laissé dire par un tringlot, (les royal-cambouis, vous savez qu'ils sont encore plus susceptible à l'endroit que les autres,) qu'une chique un peu fraiche par exemple, marinée pendant 24 heures dans ce que vous savez bien, ça pouvait les faire aboutir dans une nuit. C'est comme cela qu'il s'est débarrassé de trente-deux qu'il a eus à la fois en Italie.

LE CAVALIER — Une fois à cheval, vous savez ça s'échauffe — il n'y a que pour monter et pour descendre que ça cuit.

UN CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR DE LA GARDE NATIONALE. — Vous comprenez : ça n'est pas fierté — mais vous comprenez, n'est-ce pas — le régiment c'est le régiment — et le militaire, c'est le militaire — Eh bien ! voyez-vous, le bourgeois c'est le bourgeois, et le bourgeois ce n'est pas le militaire ; n'est-ce pas que vous comprenez? Eh bien, voyez-vous, quand on a été militaire on a l'esprit de corps, et comme par le fait on est bourgeois puisqu'on commande à des bourgeois; n'est ce pas vous comprenez ! Eh! voyez les camarades... le militaire, on pourrait me blaguer j'aime mieux aller les voir à un autre moment, vous comprenez ?

En ce moment tambours et clairons et trompettes éclatent à la fois. Les aides-de-camp voltigent Les troupes se forment en bataille et chacun prend son rang. Puis tout à coup on bat au champ et la revue commence.

Vous savez ce que c'est qu'une revue, lecteurs, et moi aussi.

Et comme en ce bas monde tout ce qui a un commencement a une fin, après avoir commencé, elle finit. — La foule s'écoule lentement en soupirant : déjà ! Les troupes rentrent au pas accéléré en s'écriant : enfin !

ÉDOUARD S.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

VI. — MONSIEUR LERICHE

M. Leriche est un homme sans l'ombre d'un préjugé, fils de ses œuvres. Il a été à Paris dans le commerce, s'y est enrichi et a acquis durant sa vie active une sûreté de vue, une expérience sur toute chose, une finesse de tact qui l'empêcheront toute sa vie d'être dupe. Quoiqu'il en soit, il a été trompé dans l'acquisition de sa propriété — il l'acheta un peu trop vite en se retirant des affaires — les maisons toutes faites sont comme les habits tout faits, elles sont mal cousues, et la sienne l'est en dépit du bon sens. Il pleut dans le salon et l'on n'a d'ombre que dans la cave : du reste il s'y plaît, son paratonnerre l'enchante.

M. Leriche a du port et un certain empatement dans la langue qui donne à son débit quelque chose de magistral et d'officiel qui lui va bien. Il porte un gilet blanc, une canne en jonc magnifique de 210 francs et en pleine campagne un chapeau noir, système Gibus dont le ressort de gauche est malheureusement un peu faible, ce qui fait que de loin, dans les blés, M. Leriche a l'air de porter sur sa tête la tour de Pise entourée d'un crêpe. Quoiqu'il en soit, en toute circonstance, la conscience de sa propre valeur et la satisfaction d'une fortune bien acquise lui donnent une dignité de geste, une rondeur d'allure qui ne l'abandonnent jamais. Je l'ai vu au milieu d'un troupeau de moutons, son sangfroid fut constant — point d'embarras, point de faiblesse, à partir de ce jour je pensai que M. Leriche avait du fond et rien n'était plus vrai, il a énormement de fond.

J'en ai eu la preuve le jour où il me raconta l'envahissement de son usine par les cosaques — il n'a plus 25 ans — si son récit émouvant est vrai en tous points, il est certain qu'il fit preuve dans cette affaire-là d'une énorme énergie. Il fabriquait de la bougie, j'oubliais de le dire.

— Et, dit-il, lorsque je rentrai dans mon usine, Monsieur, il y avait partout des monceaux de cadavres dont quelques-uns étaient, ma foi fort gras. Eh bien, Monsieur, croyez-vous qu'on m'accusa dans la suite d'avoir utilisé le suif de l'invasion pour la fabrication de mes produits.

— A la lettre, fait Madame Leriche en tapottant sur la table d'un air contenu et indigné.

Je ne me permettrais pas d'affirmer qu'en effet M. Leriche ait accaparé à son profit les matières étrangères, mais je l'ai entendu si souvent se défendre de cette accusation qu'un doute est né dans mon esprit à ce sujet. Après tout, les cosaques sont des cosaques, et il y a longtemps de cela.

M. Leriche a de grandes prétentions à l'universalité des sciences et dans le fait il sait tout. Impossible de citer un fait sans qu'immédiatement il ne vous lance une date à la tête. Il connait particulièrement les différentes transformations que subirent les boutons de la garde impériale, et c'est avec un plaisir visible qu'il constate sur ce sujet son incontestable supériorité. Il sait sept langues, il l'assure du moins et je puis certifier qu'il laisse traîner dans tous les coins un journal de science allemand sur les marges duquel on surprend des notes au crayon.

Monsieur Leriche a ceci de particulier qu'il n'est dupe d'aucun gouvernement. Il n'est point de note diplomatique dont le sens caché ne lui soit connu, point de mouvement européen dont il n'ait prévu les conséquences. Il lit dans l'âme des souverains et parle avec une facilité qui frise l'éloquence sur toute espèce de sujet politique touchant à l'avenir des peuples et à l'équilibre européen.

J'avoue que quand il parle je suis émerveillé ; il est clair, il est lucide, érudit, et je me demande avec étonnement comment il peut loger tout ce qu'il sait dans un crâne grand comme rien ; car, il faut le dire, il a le front fuyant, presque aussi fuyant que celui de M. de Saint-Paon avec lequel, au reste, il n'a que ce point commun et qu'il estime médiocrement.

— Si vous voulez savoir ma façon de penser, dit-il souvent, sur les Saint-Paon et leur bande, la voilà : ce sont des imbéciles orgueilleux... et inutiles ! oui, Monsieur, et inutile, vous pouvez leur dire de ma part; ils me font rire, ma parole d'honneur, avec leurs deux moineaux francs sur fond bleu — ils s'appellent de Saint-Paon comme moi je pourrais m'appeler *de l'Étoile*, et encore je ne serais pas tout à fait aussi absurde qu'eux, puisque j'ai fabriqué des bougies. Je ne comprends pas, Monsieur, qu'on jette aux ordures le nom de son père quand il n'a point été au bagne ou n'est pas mort sur l'échafaud.

— Voyons. Monsieur Leriche, calmez-vous.

— Dutout, je ne veux pas me calmer, vous leur direz ma façon de penser. Tous vos petits nobles en carton... on les prendrait, au soin qu'ils prennent de cacher leur papa, pour les fils de Papavoine.

Si du domaine de la politique il se lance dans celui des arts, de nouvelles surprises vous attendent : il sait la date de la première représentation de tous les opéras possibles, il connaît les artistes par leur nom de baptême, déplore la légéreté de leurs mœurs et leur manque de sens pratique, mais il trouve que cela doit être ainsi et il ne leur en veut pas.

Pourquoi faut-il que cet observateur si fin, que ce penseur si érudit, que ce philosophe si universel, ait un défaut... insupportable ?

Il joue de la flûte d'une façon insuffisante, mais avec une obstination désolante. Ses doigts sont agiles et courent la poste sur son gros tuyau noir, mais le souffle lui fait défaut. Est-ce singulier! un homme superbe, un coffre de toute beauté, des épaules à supporter des montagnes et pas de souffle. — Dans les basses, ça va encore, mais dans les notes aiguës... va te promener. Il devient écarlate, fait des efforts inouïs, ses yeux s'injectent, ses joues se gonflent, ses doigts travaillent avec l'acharnement du désespoir, d'énormes gouttes d'eau tombent de l'extrémité ouverte de son tuyau sur l'épaule de la personne qui l'accompagne, mais impossible d'arracher de son instrument autre chose qu'un murmure, un soupir, un bruit étrange assez semblable à celui que produit le vent quand il passe sous une porte.

Et si dans ce moment critique on l'arrête charitablement — il se fâche. Jamais il n'avouera que le souffle lui fait défaut et il inventera mille excuses plutôt que d'avouer la vraie cause de l accident. Tantôt il a pris trop bas, tantôt il a pris trop haut. Souvent il n'a point aperçu un dièze ou un bémol qui se cachait à la clef.

— Et puis tu déchiffres, mon ami, hasarde M^me^ Leriche.

— Et puis en effet je lis à livre ouvert, ajoute l'exécutant en s'essuyant le front... recommençons... une... deux... nous sommes en *fa*. Mesdames, je vous demande mille pardons, c'est une difficulté sur laquelle je ne comptais pas, mais j'espère, votre indulgence aidant, en venir à bout.

Toujours un mot aimable à dire. Le diable d'homme est terrible avec sa flûte! Ce malheureux tuyau noir lui a fait dépenser plus d'énergie qu'il n'en eût fallu pour doubler sa fortune, — mais rien au monde ne saurait le corriger du goût fatal qui l'entraîne vers la musique. Ses amis mettent leur espoir dans certains petits maux de gorge dont il se plaint parfois, et qui pourrait bien rendre, en s'aggravant, l'usage des instruments à vent impossible. — Voilà qui est bien, mais combien n'y a-t-il pas d'autres instruments également bruyants qui marchent sans vent, presque tout seuls, avec une facilité désolante, et auxquels il pourrait s'adonner étant riche, libre de ses actions et de son temps!

Depuis quelques jours, heureusement, il a dû renoncer à la musique, accablé qu'il est par une complication de travaux domestiques vraiment inouïe. Il est sans domestiques. Son jardinier, qui lui volait ses légumes et mettait ses pantalons, n'a pu être gardé. Son domestique est parti également, peut-être bien pour éviter le son de la flûte, — ce garçon chantant faux de naissance, — et sa cuisinière, qui est fille du pays et a eu une faiblesse il y a neuf mois, est retournée dans son village pour obéir aux lois de la nature, qui veut que ces sortes de faiblesse se paient à échéances fixes.

— Mais, mon pauvre monsieur Leriche, comment faites-vous ?

— Comment nous faisons, comment nous faisons!... comme nous pouvons! Madame Leriche fait la cuisine et moi je m'occupe... des... légumes... par cette chaleur, c'est le diable, il faut arroser perpétuellement... Enfin, je ne peux pas laisser brûler les biens de la terre, quand on est à la campagne, il faut jouir de ce qu'on a. Mais tout cela ne serait rien sans cette malheureuse vache...

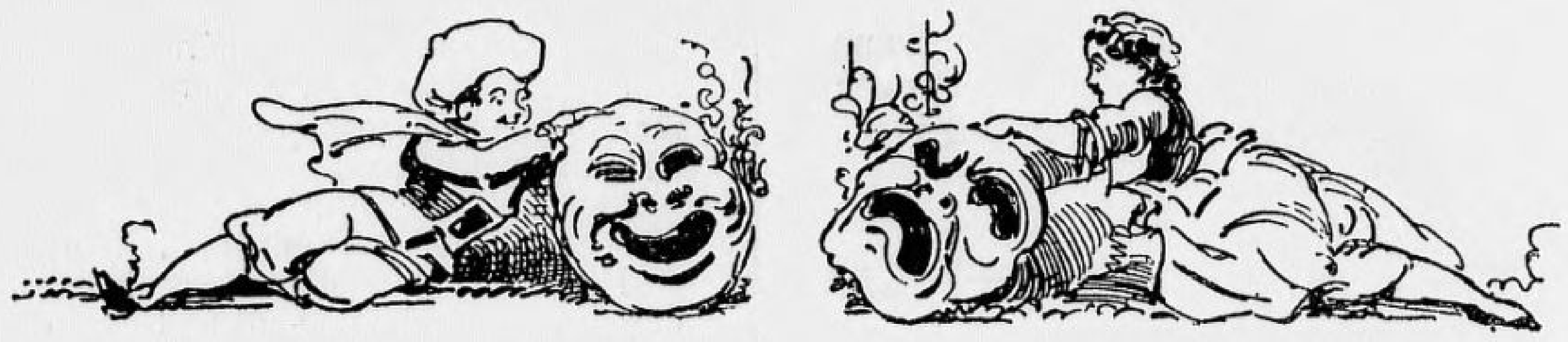
— Sans doute, il faut la mener au champ ?

— La mener au champ, ce n'est rien, je peux lire mon journal en la gardant, ce n'est pas là le plus désagréable. Le plus désagréable : c'est que ma vache est comme ma cuisinière, elle a trompé ma surveillance et a eu une faiblesse. — Son veau est superbe du reste, et il serait le bien-venu ce cher petit, si le moment de son sevrage ne coïncidait pas avec la fuite de mes domestiques. De sorte qu'à chaque instant de la journée, il faut veiller à ce que le petit veau n'approche pas de sa mère, et c'est toujours au milieu de ma toilette, tandis que je fais ma barbe, que l'envie lui en prend. J'y vais cependant pour donner l'exemple à ma femme. Madame Leriche, qui n'a pas l'habitude des champs, est fort effrayée lorsqu'il faut retenir la vache par la queue, tandis que je retiens de mon mieux le petit affamé ; ce sont des cris, des terreurs!...— Mais, mon ami, la queue va me rester dans la main! Joseph, Joseph, je vais tout lâcher, la vache est furieuse. — Le petit veau de son côté se débat et beugle. Pendant ce temps-là, le lait qui est sur le feu s'échappe, les côtelettes brûlent, madame Leriche déchire sa robe, et moi, j'attrape des courbatures. Depuis huit jours je n'ai pas lu mon journal! Vous me croirez si vous voulez, mais jamais mon usine ne m'a donné autant de tracas, et je n'ai jamais été aussi fatigué que depuis que je me repose. Ma pauvre flûte!... impossible de m'en occuper!

Le fait est que M. Leriche est changé : il a attrapé un coup de soleil dans le cou, et on voit bien à l'abattement de son regard que la force morale cède à la fatigue physique.

Tout cela heureusement n'est qu'un embarras momentané, et quand son veau sera sevré, que ses avoines seront coupées, que ses fruits, comptés d'avance, seront dans le fruitier, qu'il aura retrouvé des domestiques et qu'il pourra reprendre sa flûte, vous verrez qu'il retrouvera son énergie.

Z.





SAMSON

J'ai mis de l'eau
Dans Boileau...



BRESSANT

... Je n'ai plus ma tournure du régiment...

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Nous tenons de bonne source, qu'en quittant Paris après un aussi court séjour, le roi d'Espagne a surtout regretté de n'avoir pu être à même de connaître les célébrités de notre première scène française. Pour réparer cette lacune, nous avons croqué à la hâte les silhouettes de ces messieurs et de ces dames ; nous les accompagnons d'un texte qui pourra donner une idee de ce qu'on leur fait dire, et nous dédions respectueusement le tout à Sa Majesté.

1. — CES MESSIEURS

BRESSANT.

..... Je n'ai plus ma tournure du régiment... chère Herminie!... (*Bas.*) Donnez-mo la réplique, il faut absolument que je me mouche, il le faut... Madame, il le faut. J'ai respiré la pratique de Polichinelle... (*Haut.*) Ce cher monsieur Turcaret, prètez-moi donc quelques millions oisifs... Hein?... Le roi, dites-vous?... Hein?... Marquise, (*Il ferme la porte.*) il fait un froid glacial (*Il se mouche.*) Qu'est-ce qu'il a dit, ce portier?... Ernestine, je vous adore... à deux genoux... et pas un pli à mon pantalon... Dites à cette canaille que je soupe chez le commandeur...

LEROUX.

Le clair-de-lune de Bressant.

DELAUNAY.

On ne badine pas avec l'amour, petite. Regarde-moi dans ce puits. Ne vois-tu pas l'image de Narcisse trembler dans le cristal de ses flots limpides? Si j'ai la voix si claire, c'est que j'ai avalé des œufs, mon ratelier est au complet, et j'ai le teint frais comme la rose éclose et toutes les choses qui riment en ose. Mon front est chargé de mélancolie et de blanc de perles. Je le fabrique moi-même...

... Ah! ah! ah! ma mère, mère, ma *maîre!* dites-lui donc que *la Joie fait peur.* Trompez-la sur mon retour... dites-lui que je suis le *Fils de Giboyer* — en petit texte — ou plutôt non, faites-moi passer pour le fils de *Jean Val Jean Beaudry;* dites-lui que j'ai fait le mouchoir de M. Victor Hugo qui m'a pardonné... Oui, mademoiselle, j'ai été au couvent, et j'aimais bien ma sœur... Mais voilà, on prend du ventre.

LAFONTAINE

A quoi songent-elles, dans leurs palais de marbre? Quelles pensées s'agitent sous leurs fronts pâles et hautains? Ah! lâche cœur! Je suis un *Jeune homme pauvre*, vous m'offrez un londrès quand j'ai besoin d'un petit pain. Lâche cœur! *Flaminio!* Je marche dans une voûte sonore... As et roi, dame et huit, dix et valet, neuf et as! j'ai triché! Ah! Madame, ce pauvre cœur brisé est à vous; mais mon honneur est à moi et je le garde! Ah! lâche cœur! Voici la roche tarpéienne, et maintenant, Madame, priez pour mon habit noir!

GOT.

Eh bien, oui, je suis le fils d'un pipelet. Après? Voici Célestine, culottée aux *Mille Colonnes*, selon les principes des droits de l'homme. Il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'amour, il n'y a plus que des bacheliers Eh! va donc... donne-moi cent sous, et je te colle au mur. Faites-moi donc une cigarette, voilà du *Job*, succès pur fil... Trois palettes sur champ d'azur, bra bra brrravo, *Figaro!*

COQUELIN.

... Je n'ai jamais vu Carcassonne...

Est-ce les prunes que vous voulez?

Voici comment nous nous aimâmes
Pour des prunes...

Non? C'est qu'une œuvre, dite par les frères Lyonnet, n'est durable qu'en passant sous la toise de la Comédie-Française. Pas vrai, m'ame Champi? Penarvan! C'est ma foi le seigneur Géronte qui s'avance de ce côté...

GUICHARD.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère;
La **Vénus de Milo** m'a connu pour son père.
Au seul son de ma voix, la mer fuit, le ciel tremble,
Viens, Chloé

MAUBANT.

C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.



PROVOST

Je fais de la prose...
Rends-moi ma cassette...
Non?... Eh bien! voilà un lavement pour toi...



RÉGNIER

Et cette lettre qui n'arrive pas... Allons, pas de fausse honte, je vais la chercher et me l'apporter moi-même.



DELAUNAY

On ne badine pas avec l'amour, petite.



LAFONTAINE

A quoi songent-elles, dans leurs palais de marbre?



BEAUVALLET

Rome en effet tRiomphe et MithRidate est morRRR.



GUICHARD

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.



MAUBANT

C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.



COQUELIN

Pas vrai, m'ame Champi?



GOT

Eh! va donc... donne-moi cent sous, et je te colle au mur.



LEROUX

Le clair-de-lune de Bressant.



Mme ARNOULD-PLESSY

Ahain... hain... ain...

Croyez-vous pas, aain... que je vais prendre un bâton?... Pauv' garçon... ain... il va se trouver mal.



Mme AUGUSTINE BROHAN

Ce sont les journalistes qui m'ont fait cette réputation-là.



Mme MADELEINE BROHAN

Enfin, je vais me déshabiller autant qu'il est possible à une pauvre femme.



Mme NATHALIE

Et je suis devenue si majestueuse.



Mme GUYON

Où est l'enfant?... rendez l'enfant... je veux l'enfant...



Mme JOUASSIN

Une coiffure et un nez à l'oiseau moqueur.

Je crains tout, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.
Britannicus expire...
Allons tout préparer pour un moment si doux.
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il courût.
C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.

—

BEAUVALLET.

Artilleurs, à vos pièces : Pointez!

Enfin, apRrès tRois ans, je te Revois ARbate,
Non plus comme autRefois, cet LeuReux MithRidate.

. .

Feu!

Rome en effet tRiomphe et MithRidate est morRER.

—

MONROSE.

Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*, mon *cure*, c'est un *dépote* que je vous laisse... La calomnie, Monsieur?... Cet homme pue le vin à pleine bouche...

Faites, faites, mon Dieu! que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par Monsieur Dufournelle.

Adieu, Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*.

—

TALBOT.

..... Tirez, tirez, tirez!
Ils ont pissé partout.

—

PROVOST.

Je fais de la prose... Rends-moi ma cassette... Non?.... Eh bien, voilà un lavement pour toi... Et maintenant, je passe devant le roi... et j'encourage la photosculpture.

—

GEFFROY.

Je pars pour Ferney, et je m'en vais chercher un endroit écarté.

Parbleu! mes beaux messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis!...

Moi? Comédien. Voyez l'*Entr'acte*. Peintre, voyez le *Livret*.



Mme TORDEUS

Moi! en pipe turque! je le dirai au ministre.

RÉGNIER.

Chers petits êtres, qui n'avez qu'à vous laisser aimer pour n'être pas ingrats... Je sortirai de cette liquidation comme un vieillard en sort. Tiens, serre cette main loyale... Adieu... je vais à la Bourse... chez le marquis d'abord, ici ensuite. Et cette lettre qui n'arrive pas... Allons, pas de fausse honte, je vais la chercher et me l'apporter moi-même; car, après tout, une lettre sur un plateau, c'est encore une entrée...

—

SAMSON.

... L'envie, seigneur don Juan, est une toute petite bête, à l'œil louche, qui attaque les fruits dorés. Alors croc en-jambe, la corde casse et... patatras! me voilà par terre... Je suis petit, mes formes ne sont pas élégantes, j'ai une voix de cigale, et on a dit que j'étais un grand comédien, comme on dit d'une femme sans esprit et sans beauté : C'est une excellente personne... Molière ne le fut pas, Talma ne le fut pas, je le fus.

J'ai mis de l'eau
Dans Boileau...

Mais aujourd'hui nous avons des folliculaires. Autrefois, il y avait Dieu.

J.

II. — CES DAMES

ARNOULD PLESSY.

Ahain... hain... ain... Vrai *ain* ment *ain*. Penarvan... ahain... Ainsi je marcherai au tribunal révolutionnaire avec mon costume de Marie-Antoinette... ahain... hain... Comme je m'ennuie... ain... Cher ami, vous êtes... ain... un charmant confiseur... ain... Comme il regarde mes bras, ce jeune homme... ain...



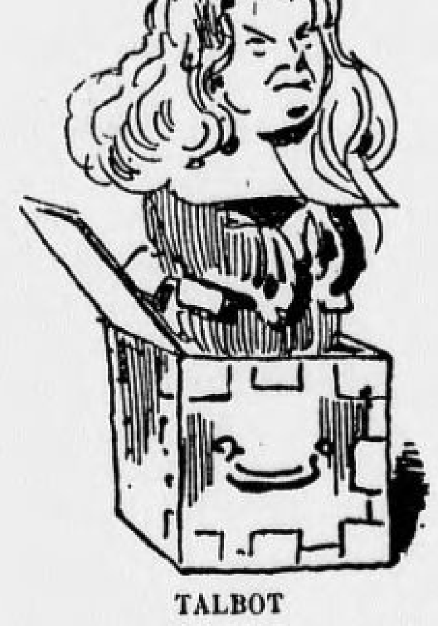
Mme FAVART

C'est que je suis bien persécutée. Mon répertoire n'est qu'un long martyre.



Mme DEVOYOD

Faire oublier Rachel... et mouriiir... de plaisiiir...



TALBOT

...Tirez, t rez, tirez!
Ils ont pissé partout.



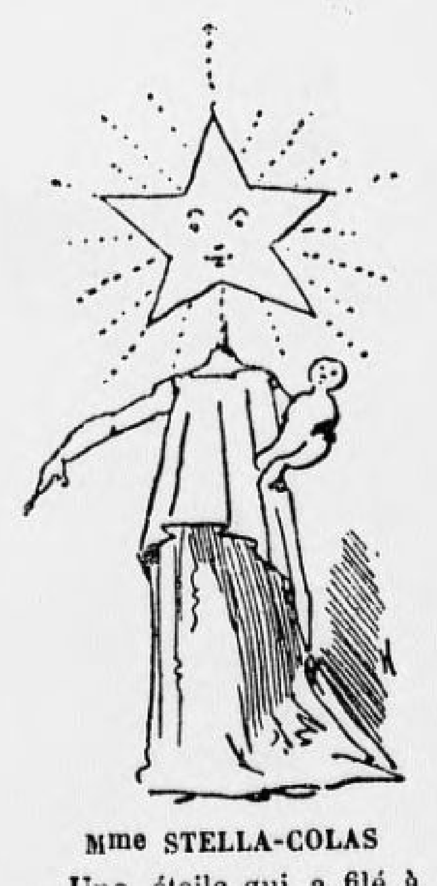
GEFFROY

Et je m'en vais chercher un endroit écarté.



MONROSE

Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*...



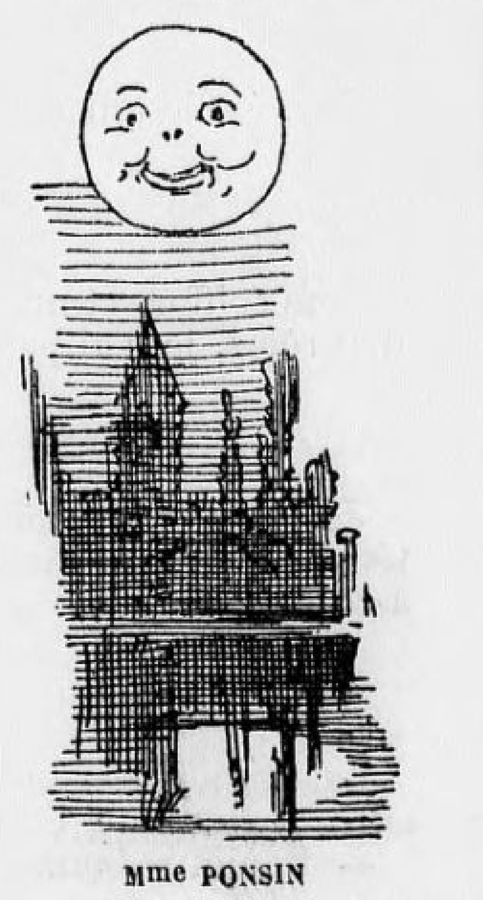
Mme STELLA-COLAS

Une étoile qui a filé à Londres.



Mme ÉMILIE DUBOIS

Je viens de Nuremberg.
Je dis papa et maman.



Mme PONSIN

— Bonjour, bonne fille.

Croyez-vous pas, aaain... que je vais prendre un bâton?... Pauv' garçon... ain... il va se trouver mal.

—

MADELEINE BROHAN.

(*Devant une toilette.*)

On va m'apporter cette *Loge d'Opéra*, je ne serai jamais déshabillée à temps... Enfin je vais me déshabiller autant qu'il est possible à une pauvre femme... Poudre de riz .. blanc de perles... noir d'ivoire... cobalt... Bonjour, cher, entrez donc, ne vous effarouchez pas; il y a trois êtres qui ont le droit d'être ainsi : les bébés qui se roulent sur un tapis, les statues de marbre et les modèles... C'est la grâce qui nous sauve.

—

FAVART.

Le bocage était sans mystère, le rossignol était sans voix, et moi j'étais aveugle. Pauvre Valérie! un papillon mourant te fait verser des larmes... C'est que je suis bien persécutée. Mon répertoire n'est qu'un long martyre... Brebis rêveuse, tourterelle mourante, le moineau de Lesbie expire sous mes doigts... Et voilà que l'*Amour* a répandu l'huile odorante et parfumée de sa lampe sur ma perruque blonde, mon âme plaintive s'ouvre à la tendresse et mes yeux à la lumière... Sainte Thérèse!!!

—

Mmes VICTORIA. — EMMA FLEURY. — EDILE RIQUIER. — MARIE ROYER.

En congé. — Regrets

—

AUGUSTINE BROHAN.

On entre chez Verteuil comme dans un moulin... Bonjour, et donnez-moi la paix, n'est-ce pas? J'ai perdu mon gant. C'est étonnant qu'on ne perde jamais la paire, toujours celui de droite, 6 1/2. Oui, ma belle chérie, tu veux des nouvelles de nos bonnes amies? A chante faux, — B a les jambes torses, — C pas de poitrine, — D les épaules en porte-manteau, — E, il pleut dans son nez, — F a une bouche qui lui permet de se parler à l'oreille sans tourner la tête, — G louche, — H a l'air d'un lézard endormi au bord d'un trou de mur et réveillé par un flageolet — I a les jambes en poteau de télégraphe, — J, quinze ans et trop de corset, — K chante avec un accordéon dans le nez, et leur professeur, avec sa figure rouge et ses cheveux blancs, ressemble à un dindon sur lequel il a neigé. Adieu, mon petit Verteuil, n'oubliez pas ma loge. Ce sont les journalistes qui m'ont fait cette réputation-là... Qui est-ce qui vient?...

—

TORDEUS.

Moi! en pipe turque! Je le dirai au ministre.

—

DEVOYOD.

Elle vibre :

.

Voir les pompiers en cendre et le théâtre en poudre,
Voir le dernier Romain de Porcher m'applaudir,
Faire oublier Rachel... et mouriiir... de plaisiiir.

—

GUYON.

Où est l'enfant?... Rendez l'enfant... je veux mon enfant... on ne vole pas un enfant à sa mère. . Rendez-moi mon enfant.

Voix de l'amphithéâtre. — Rendez-y donc son enfant... C'est embêtant à la fin.

—

STELLA COLAS.

Une étoile qui a filé à Londres. *Fechter for ever. — English spoken.*

—

JOUASSAIN.

Une coiffure et un nez à l'oiseau moqueur. Toujours sacrifiée dans mes rôles, je n'ai pas encore joué Iphigénie.

—

NATHALIE.

Je jouerais bien encore *Porte ouverte ou fermée*, mais ces portes latérales sont si étroites et je suis devenue si majestueuse... Vous irez à ce bal, ma fille.

—

PONSIN (Clair de lune).

Laissons flotter mes brides au caprice de la brise... Lisons cette lettre... Bonjour, Figaro.

— Bonjour, bonne fille, tu es ma vraie femme du dimanche.

EMILIE DUBOIS.

Je viens de Nuremberg J'ai douze ans. Je dis papa et maman. Je plie les bras comme ça, et les jambes comme ça. J'ai ma belle robe; voilà, maman. Je remue les yeux. Ma petite perruque est bien frisée, et patati, et patata, je serai mariée à la fin de la pièce avec M. Delaunay. Ah bien! tant pis, na!

J.

AU BORD DE LA MER

—

Fécamp, 9 heures du soir.

Il est agréable d'arriver à l'entrée de la nuit dans un endroit inconnu. Un paysage, comme un visage humain, gagne à n'être vu qu'à demi. Derrière un voile, ses imperfections l'effacent; seuls les grands traits subsistent et font saillie.

Ce que j'ai vu en arrivant ressemblait à un dessin de Doré. Derrière la gare, et son fouillis couleur de suie, s'enfonçait vaguement l'entrée du port; de grandes flaques d'eau miroiraient dans les ténèbres, un pêle-mêle de cordages, de mâts se détachaient sur un horizon d'un rouge vif, traversé de longs nuages d'un noir sinistre. Au dessus la falaise, avec son ventre blafard et son dos hérissé, sur lequel se découpe une silhouette gothique, l'église où les marins vont prier.

—

8 heures du matin.

La mer se présente bien; par malheur le Casino, avec son décor mauresque et ses galeries à jour, rappelle un peu trop les Cafés-Concerts des Champs-Élysées. Mais le Parisien aime à retrouver Paris, partout où il va. Il aime aussi à y amener les petites dames en bottes et à canne; sur cette belle terrasse en vue de la mer, devant les jolis châlets, capricieusement groupés dans un creux de la dune, entre le roc et les mousses, on pourrait se croire à l'Opéra. Surtout quand les ritournelles de valses, les airs de polka, viennent, comme à présent, accompagner le va-et-vient des capulets rouges, quand à leur rhythme sautillant, se mêle l'accent de voix fraîches et jeunes.

Il vaut mieux pourtant les entendre de loin, quand, du galet encore désert, le regard suit le balancement léger des vagues, l'ondoiement nonchalant et limpide du flot qui s'abandonne au soleil. Quelle ardeur dans cet embrassement matinal!

La mer émue ressemble à un immense champ mouvant de saphirs, où s'étalent des gerbes enflammées, à la queue de paon gigantesque, ou bien encore à un manteau d'or, à un éblouissant rideau brodé de pierreries, tout chatoyant de diamants et de perles.

—

Etretat, 10 heures du matin.

C'est l'heure à laquelle on se baigne. La plage est une scène animée où se donne une représentation divertissante et gratuite. Elle se donne sur le galet même, espace assez étroit, où l'on voit fourmiller cinq à six cent personnages, tant figurants qu'acteurs, sans compter ceux qui gigottent dans l'eau, et ne sont pas les plus beaux. Mais les deux fameuses roches trouées forment un décor splendide, le personnel est bien groupé, le jaune et le noir des jupes bouffantes, le blanc des vareuses, le rouge cru des capulets sont beaux sous ce chaud soleil, sur ces cailloux gris, et ce limpide horizon d'un vert cristallin et tendre. Qui sont ces gens-là? A leurs poses nonchalantes, à ces négligences étudiées, on les prendrait soit pour des gens du monde qui se donnent entre eux la comédie, soit pour de vrais acteurs qui s'efforcent de reproduire les attitudes en vogue à Robinson ou sur les bords de la Seine. Non, non, il y a une explication meilleure. C'est une fête mythologique, et Neptune est ici en goguette avec sa bande. Je veux croire aujourd'hui aux anciens dieux, qu'avez-vous à dire? Oui, ce sont ici des dieux marins, excellents camarades, de braves tritons qui, s'ennuyant sous l'eau, prennent leurs vacance s'amusant à se travestir à la façon des Bouffes-Parisiens. Offenbach et Daumier ont passé par ici et leur ont donné des conseils.

Voici tout d'abord un vieux triton chauve qui, drapé dans son peignoir rouge, représente on ne peut mieux, M. Prud'homme en romain de l'Odéon, et plus loin, un petit Nérée bouffi qui, avec sa mine satisfaite et son pince-nez en faction, a tout à fait l'air d'un Camusat en bonne fortune : les génies maritimes sont naturellement facétieux. En voici un tout costumé de velours noir, avec des grandes guêtres montantes en cuir. Etudiant d'Heidelberg par le costume, sultan de théâtre par les façons, on dirait qu'il cherche à singer l'homme de génie.

Ne choisit pas son rôle qui veut, celui-là a mal choisi le sien. Autrement voici deux Océanides mignonnes, et remplies de talent, personnes d'avenir, comme on dit en style de Conservatoire, qui échan-

geraient bien volontiers le leur, celui de demoiselle à marier, avec dix mile francs de dot, et *point d'espérances*, contre l'éventail de Célimène, titrée et riche. Elles arriveront; voyez plutôt leur costume. L'une est en Figaro; comme ce Figaro blanc, entaché de bleu vif, dégage coquettement la taille, avec quelles virginales malices, le regard étincelle à l'ombre de la toque, derrière le réseau diaphane du voile-loup qui a l'air d'un filet à millions!

—

Yport.

Un Trouville engerme, un Etretat futur où va régner George Sand. Ici, contrairement à l'usage adopté le souverain paiera l'impôt au peuple, et non le peuple au souverain. Admirable royauté pacifique qui donne, au lieu de prendre, peut se passer de gendarmes, et s'abriter à l'ombre d'un châlet, entre les fleurs et les arbres. Dieu la garde, et nous la garde encore longtemps!

Août 1864.

CAMILLE SELDEN.

LES REPRÉSENTATIONS GRATUITES

—

Il faut que je le dise au papier : « Midas, le peuple-roi Midas a des oreilles d'âne. Aussi bien, depuis trop longtemps, à chaque anniversaire qui ouvre à deux battants les portes diurnes de nos théâtres, j'entends répéter d'un bout de la presse à l'autre : « Il faut avoir vu » le peuple de Paris aux représentations gratuites applaudir Molière, » Corneille et Beaumarchais, Mozart, Gluck et Bellini, pour se con- » vaincre que ces intelligences vierges, que le satiété et l'habitude » n'on pas blasées, comprennent mieux les œuvres des maîtres que » les plus profonds connaisseurs. »

En vérité, j'admire la sottise, mais je me demande comment un préjugé, dont l'absurdité saute aux yeux, se répercute d'année en année, écho ridicule dans nos six cents journaux quotidiens et hebdomadaires.

Le feuilletoniste, qui trouve la phrase toute faite, la laisse doucement glisser sous sa plume et l'attelle doucement à la suite des autres. Il est si commode de copier son feuilleton de l'année dernière. J'ai le pressentiment que je vais barbouiller du noir sur du blanc en pure perte, mais j'aurai le plaisir de faire chanter les roseaux harmonieux.

Stendhal eut un jour la fantaisie de se rendre compte de cette opinion, généralement acceptée, que Molière était un auteur comique plein de gaieté. — Il assista donc à la représentation du *Misanthrope*, du *Tartufe*, des *Femmes savantes*, etnota, le crayon à la main, les impressions diverses du public, avec la scrupuleuse exactitude du médecin comptant les pulsations du pouls de son malade. Il acquit la conviction par des expériences répétées, que le public riait fort rarement aux pièces de Molière, — je ne dis pas aux farces, — et presque toujours à contre-temps La raison en est simple : *le Misanthrope* est un drame et *le Tartufe* est un pamphlet. Le public ne comprendra jamais Molière mourant à la fin du *Malade imaginaire*.

Avez-vous remarqué comme le trait d'un couplet de vaudeville est souligné par l'actrice avec un fin sourire? Quand le trait manque, elle montre sa gorge et le public applaudit. Et dans l'opéra? La chanteuse et le ténor, soulevés sur la pointe du pied, aspirent une dernière gorgée d'air et lancent leur suprême vocalise; avant même que le morceau soit achevé, les cannes dansent sur le parquet, les mains frémissent, et les dernières notes se perdent noyées dans le torrent des bravos entraînés par le chef de claque. Voilà tout le secret.

Le public des représentations gratuites est heureux d'être dans une loge ou dans un fauteuil de velours. Il n'a rien payé, il est tout à sa joie, enchanté, ravi, transporté. Certes, il ne manquera pas d'applaudir les bons endroits, il les applaudit tous sans exception.

Mon Dieu, je ne lui en fais pas un crime, je ne lui fais même pas son procès en règle; je proteste seulement contre cette flagornerie bien innocente de lui accorder l'intuition des chefs-d'œuvre.

Donnez-vous la peine de le suivre à l'Exposition des Beaux-Arts. Vous verrez devant quels tableaux se porte le public des exhibitions gratuites, devant quels marbres il s'arrête. — Jamais vous ne l'entendrez, ce public-là fredonner un motif d'opéra, comme à Naples; ses chants favoris alternent du trivial à l'obscène. Pour lui, entre *Hamlet* ou *Peau-d'Ane*, le doute n'est pas permis. Mangin fut son idole, mais il ne connaît pas les Iambes de Barbier.

Je nie de la façon la plus absolue que le public des représentations gratuites comprenne les nuances, insensiblement dégradées, de la scène de la lettre entre Alceste et Célimène. Il rira à la scène du sonnet d'Oronte, mais on pourrait encore le lui faire applaudir. Il est sans doute violemment impressionné par l'exagération théâtrale et les grands mouvements dramatiques qui le frappent sur la tête, mais son épiderme épaisse est insensible à la barbe de plume qui chatouille les organisations raffinées. S'il fait bisser un morceau d'opéra, soyez bien convaincu qu'il renferme une allusion désagréable au gouvernement qui lui fait ces loisirs..

Pour apprécier une œuvre, pour en jouir, il faut connaître les procédés du métier, s'être initié lentement aux choses d'art, de goût, de sentiment et de passion; il faut une âme qui vibre à l'unisson de celle de l'artiste. Alors, on peut, comme Stendhal, s'asseoir à l'orchestre, armé d'un crayon. Mais il est extrêmement pénible de voir les esprits délicats, les honnêtes gens céder le pas, ne serait-ce qu'une fois par année, au peuple qui n'est le plus spirituel de la terre que parcequ'il a l'honneur d'être représenté par eux.

Je conclus : le public des représentations gratuites n'est ni meilleur ni plus mauvais que l'aréopage ordinaire des boutiquiers et des sots dont parle Rivarol. Si vous le voulez, cher lecteur, nous nous tiendrons à l'écart.

J. TÉLIO.

CHOSES ET AUTRES

—

Deux représentations nouvelles : les *Mohicans de Paris* et *Rocambole*. Exactement le même drame. On y tue des enfants, il y a des moines, des bandits, des agents de police, des bohémiennes et des grandes dames. Lequel est de Dumas? Lequel est de Ponson? On ne sait. Il y a peu de Dumas dans le Ponson; mais, en revanche, il y a beaucoup de Ponson dans le Dumas. Deux hommes, qui finiront par se rencontrer.

—

M. Lambert a dû être trouvé dans quelque coin de Paris. Depuis deux heures, montre en main, je ne l'ai entendu appeler par personne.

—

Rossini est un homme heureux, et les Italiens un peuple enthousiaste. Il ne se passe pas de jour qu'on ne lise dans quelque journal le compte-rendu d'une fête en son honneur. C'est une rue à laquelle on donne son nom; c'est un théâtre qu'on inaugure sous sa protection; c'est une statue qu'on lui dresse. Les trois cents statues de Démétrius de Phalèse sont depuis longtemps dépassées par Rossini. Puisqu'il est avéré que le maestro est l'homme acclamé pardelà les monts, pourquoi ne le prendrait-on pas pour présider aux destinées du nouveau royaume d'Italie? J'ai toujours rêvé un empereur Rossini, et un roi Alexandre Dumas. Quelle bonne vie on mènerait!

—

La chasse, devant ouvrir le 3 septembre, les restaurateurs de Paris se croient en droit de faire manger à leurs hôtes des chateaubriands faisandés. Un fait de cette importance ne saurait échapper à notre vigilante attention.

—

Nous avions toujours cru, comme tout le monde, que la raison donnée à la démolition de l'Hôtel-Dieu était sa mauvaise situation. Il paraît que nous nous trompions, et tout le monde avec nous; car on le rebâtira à quatre mètres de son premier emplacement. Si même il n'est pas exactement reconstruit à la même place, cela tient à la plus grande facilité qu'on aura de démolir et de bâtir à la fois.

—

Quant à l'hôtel des Postes, les commerçants crient fort, en le voyant s'éloigner d'eux, pour aller habiter le quartier de l'Assomption. Comme si l'hôtel des Postes n'avait pas le droit de se bien loger... Il est bon, d'ailleurs, de montrer aux marchands que la poste n'a pas été inventée pour leurs lettres d'affaires.

—

M. Alexandre Dumas a l'honneur de prévenir le public que son chien n'a pas réellement étranglé Mme Raucourt, et que la voix étrange de cette dernière tient uniquement à la conformation de son larynx, non aux morsures du Terre-neuve.

—

Si vous aviez sous les yeux tel numéro du *Moniteur*, vous conviendriez avec nous que, pour cette fois, la rédaction en était insuffisante... *Mme de Metternich, seule de femme... des ministres qui constellent...* différentes autres expressions, trop hardies pour être imprimées deux fois...

—

On va désormais allumer le gaz au moyen de l'électricité. Il ne reste plus qu'à joindre l'huile de pétrole à ces deux fluides, et nous serons bien rassurés.

—

Je suppose qu'un ouvrier ou un provincial soient conduits au tribunal correctionnel, accusés d'un delit quelconque. Je suppose que là on leur donne à choisir entre ces deux châtiments : donner dix francs d'amende, ou passer de huit à douze heures au piquet, dans une rue inondée de soleil, debout, brûlés, poussés, maltraités, rompus... Pas un d'eux n'hésitera : chacun déboursera les dix francs.

Or, le 15 août, on a pu voir ce même ouvrier, dans la position ci-dessus décrite, attendre tout le jour à la queue des théâtres, souvent pour n'y pas en-

trer; quelquefois pour s'économiser, en entrant, quarante sous, que lui aurait coûtés le spectacle de la veille ou du lendemain.

—

Rien de l'affaire de la Bastide-Desplas. Vous ne m'en voudrez pas? — Au contraire.

—

Vous avez lu, il y a quelques temps, dans les journaux, que tous les lièvres du Pas-de-Calais..., pas un ni deux, mais tous, avaient le train de derrière attaqué. — Impossible de se servir de ce train. Vous voyez cela d'ici, c'est ce qu'on peut imaginer de plus désolant. Mais est-ce contagieux? — C'est que j'ai quelques parents dans ce département. — Une tante, entre autres, qui est bien la meilleure femme du monde, et qui, jusqu'à ce jour, a joui d'un train excellent. Mais enfin, par le fléau qui court, on ne peut plus répondre de rien! — Je vais écrire.

Un médecin de mes amis m'a appris hier que le seul moyen de guérir de semblables affections était d'aller aux eaux de Luchon. Je ne dis pas le contraire, mais est-il matériellement possible que *tous* les lièvres du Pas-de-Calais aillent aux eaux de Luchon. Le transport par le chemin de fer serait à lui seul d'une grande difficulté.

Quel encombrement dans tous ces trains. — Enfin, ça n'en est pas moins très affligeant. C'est ma pauvre tante surtout qui m'inquiète.

—

On vient de raconter ce trait des ambassadeurs japonais: ils s'étaient fait faire leur portrait et la photographie avait parfaitement réussi. Quelques jours après, on leur apporte un assez grand nombre d'épreuves auxquelles était jointe la note de ce qu'ils devaient.

La première épreuve était marquée au prix de 150 fr. et les autres à la bagatelle de 50 fr.

Les ambassadeurs, très satisfaits de la ressemblance et de l'exécution, répondirent, néanmoins, que toutes les épreuves, étant également parfaites, il les gardaient toutes à l'exception de la première.

Qu'on dise maintenant qu'ils ne sont pas extrêmement civilisés!

—

Parlons un peu théâtre; nous avons là un arriéré à régler :

Au Palais-Royal, les ***Diables roses*** semblent avoir retrouvé un regain de succès, en dépit de la débutante Mlle Honorine, à propos de laquelle on a prononcé un peu prématurément le mot: Étoile. De l'intelligence et de l'habilité, mais ni originalité, ni gaîté, ni la moindre grivoiserie; elle récite convenablement, mais semble toujours lutter intérieurement contre des difficultés de diction insurmontables; les yeux toujours fixes et ne riant jamais. Quelques jolies notes en chantant. Du reste, habillée comme ne le voudrait pas être la cuisinière de Mlle Shneider. Nous sommes loin du talent de cette dernière, de cette distinction presque méconnue, de cette grivoiserie du bout des dents, de cette finesse dans les plus grossières équivoques et de cette dédaigneuse condescendance à amuser les imbéciles qui l'applaudissaient.

—

Don Quichotte, au Gymnase, réussit en dépit des critiques. Je l'ai revu l'autre jour avec plaisir. Les quelques scènes du drame sérieux, sur lequel la féerie a été plaquée, sont jouées avec une perfection telle, avec une telle absence d'emphase mélodramatique qu'on regrette presque qu'elles soient si peu nombreuses. Les costumes sont cavaliers; quelques-uns, espagnols pur sang; des torreros tout en satin tailladé, des muletiers tout en passequilles. Maritorue est hideuse d'exactitude, avec son teint de brique, sa grosse taille sous les aisselles, sa jupe étroite et ses pieds nuds sur ses patins. Mlle Montaland est trop jolie dans son costume de mauresque de Keapsake; tout banal qu'on l'ait fait, ce bête de mot, ***Keapsake***, est pourtant celui qui vient de suite à l'esprit en voyant ces yeux naturellement trop grands et trop noirs, aux cils d'une longueur improbable, et ces bras trop parfaits, particulièrement enveloppants et caressants. Elle et la jolie Mlle Pierson n'ont que peu de chose à dire, mais leur présence sur la scène suffit pour poétiser les moindres propos qu'on y débite.

Le Sueur, en Don Quichotte, est très bien grimé, et, quoique jouant plutôt en maréchal des logis alsacien qu'en gentilhomme castillan, il amuse, et peut-être a-t-il raison d'avoir fait de ce rôle un tocqué épileptique; franchement comique, le public admet mieux le type. Pradeau, en Sancho, est le plus naïf et le plus jovial compère qui se puisse imaginer; quel Sgnarelle fin et bonhomme et en dehors de toute tradition! La pièce est d'ailleurs habile et aussi bien menée qu'on puisse, à travers cet enchevêtrement de décors, de danses, de chants et de séances de lanterne magique. L'auteur de tant de pièces si serrées n'a voulu ici que nous faire un conte bleu, auquel il vaut, ma foi, bien mieux se laisser aller. Remercions-le sincèrement d'avoir résisté à l'envie de se montrer plus sublime que Cervantes, et de, ne nous avoir pas donné un Don Quichotte socialiste, démolisseur prématuré des abus qui amenèrent la Révolution. Paul Meurice ne l'eût pas manqué. Par exemple, un bien singulier corps de ballet! Ne ferait-on pas mieux de coucher de bonne heure toute cette marmaille?

—

La *Liberté des Théâtres*, aux Variétés, est la plus amusante bouffonnerie qu'on ait jouée depuis longtemps à ce théâtre. Acteurs et actrices se sentent d'ailleurs à l'aise dans ces sortes de pièces qui ne sont guère que des cadres où l'initiative de chacun trouve à s'exercer. Ce ne sont que fantasias de costumes, gestes et intonations parodiques, cascades primesautières; un entrain vertigineux; acteurs et spectateurs semblent avoir oublié la pièce et ne plus suivre que leur fantaisie. Dans la pièce militaire, Dupuis a trouvé un costume de major mecklembourgeois, à panaches et à torsades, à moustaches plus claires que la peau, qui est un chef-d'œuvre; Michel est parfait en gros général du Cirque, imposant et concentré dans son énorme cravate; Grenier a fait un type achevé du vieux librettiste grognon, barde méconnu tenant de Joseph Prudhomme et de Grassot. Une débutante, Mlle Vernet, gentille à croquer; des jambes qui commencent sous les bras, c'est vrai, mais une bonne figure et une jolie voix sympathique. Une actrice fantasque au possible, Mlle Silly, qui s'est révélée actrice comique en dépit de ses beaux yeux sérieux qui semblent toujours rêver à l'on ne sait quoi. Aline Duval, pleine d'entrain et de mordant; une ingénue qui dit de la plus charmante façon un couplet des Folies-Amoureuses. Rien n'y manque. Si fait pourtant; il y manque cette note d'élégance exquise et de coquetterie essentiellement parisienne qu'apportait, aux féeries des Variétés, Mme la marquise de Géraudon.

—

A l'Opéra on nous a rendu le *Marché des Innocents*, avec mademoiselle Fioretti dans le rôle de Gloriette. Où êtes-vous, gracieuse et légère Petipa, si svelte, si fine, si distinguée, si expressive, si pétulante et si réservée, aux petits pieds si mutins, aux grands yeux noirs si mélancoliques?...

Mlle Eugénie Fiocre, la beauté du jour, remplace Mlle Shlosser, la beauté d'hier, dans le joli pas des Poissardes. Pas assez d'entrain et de trop grands airs. Une bouche sérieuse, un regard fixe dans le vide et dédaignant de s'abaisser à terre; on dirait qu'elle a peine à descendre de ce piédestal de divinité où l'a mise l'*Amour vengé*. Et cela, quand elle a le plus charmant sourire et le plus charmant regard qu'on puisse imaginer, ce sourire qui fait croire à tout ce qu'on désire, et ces yeux à la fois espiègles et bons, qui font faire tant de sottises! De grâce, déridez-vous, Mademoiselle, et surtout, votre pas à peine terminé, ne nous tournez pas si brusquement le dos pour vous en aller. Ce serait vraiment à regretter l'heureux temps où, simple mortelle, peu remarquée et forcée de rester sur la scène, votre charmante personne nous ravissait à loisir.

Le ballet a été maladroitement écourté. Taillez, rognez tant qu'il vous plaira dans les grandes partitions, tout le monde criera, mais personne n'en sera fâché. Mais le ballet! notre seul pauvre petit plaisir! Il est sans défense, et doit être sacré.

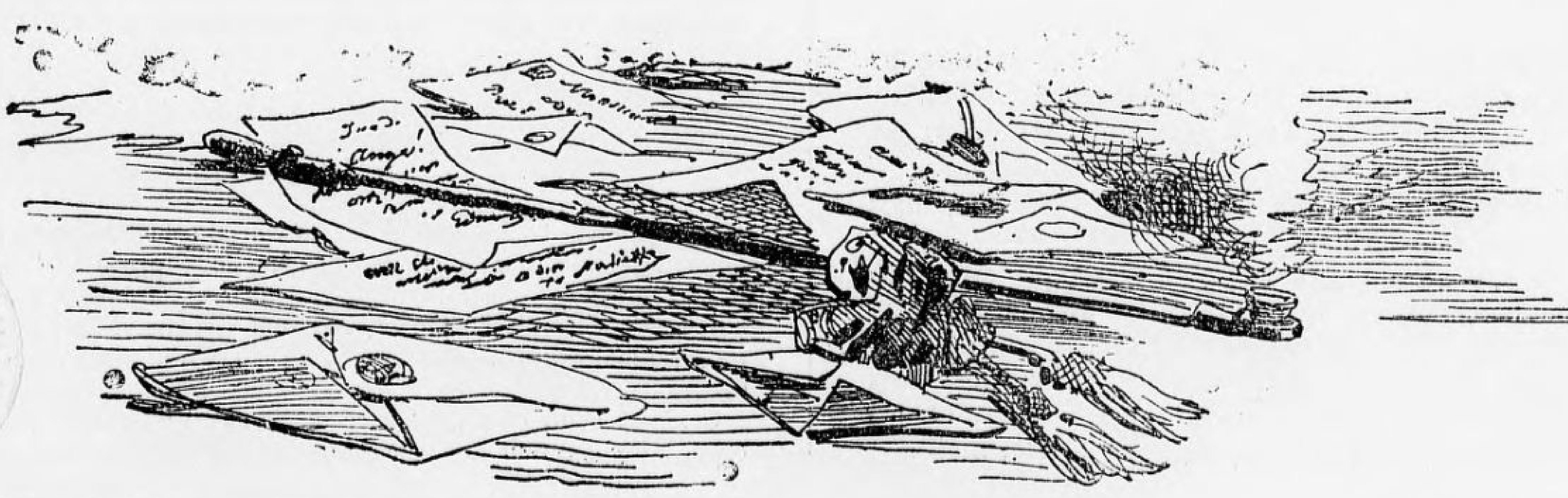
—

Ne quittons pas les théâtres sans parler de l'Hippodrome. Il le mérite. Dans l'espace de deux heures, il fait défiler devant vous les gens les plus étranges venus des quatre coins de la terre. Ce clown fantastique, tout enfariné et la bouche extraordinairement agrandie, qui, du haut de ses échasses, jongle avec son fils comme avec un pantin, arrive de Londres. Ce grand coureur, sec et long, aux pommettes saillantes, tout à fait dératé, vient du fond de l'Inde. Cet homme étrange, qui risque si lestement sa vie sur une corde tendue dans les airs, arrive du Niagara. Ce jeune garçon, qui soulève avec ses dents une pièce de vin pleine, vient tout simplement d'un cabaret de la barrière de l'Etoile.

—

L'élément féminin n'est pas oublié à l'Hippodrome. Il y a là un escadron de jolies écuyères, parmi lesquelles l'Opéra devrait songer à remplacer quelques-unes de ses sauterelles traditionnelles. Nommons spécialement Blanche, l'héroïne d'un roman qu'on a pu lire dans les journaux, il y a quelques jours; Adèle, si mutine et si jolie sous son bonnet de Phrygienne. Puis la plus grande et la plus hardie de toutes, la belle Emelie; seize ans à peine, brune, la taille fine, les épaules larges et le cou grand. Fière et taillée en véritable amazone, elle pleure comme un enfant lorsqu'à la moindre faute, l'écuyer en chef la menace de ne pas la faire figurer dans le prochain quadrille. Et elle ne met jamais de blanc!

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



NOTES SUR PARIS

XVIII

LA MORALE

Il est parfois désagréable d'être oncle ; non pas seulement parce que tout neveu voudrait traiter son oncle en simple banquier; j'ai mis ordre à cela; mais par ce qu'il faut lui faire de la morale. Cela donne l'air pédant, et de là il n'y a pas loin à l'air bête. Le neveu regarde le bout de ses bottes, tournant son chapeau entre ses mains, en homme qui laisse couler l'eau. Toute l'attitude est respectueuse, mais au fond du cœur, il se dit : « Est-ce que mon oncle n'en a pas fait autant que moi quand il était jeune ? Il me gronde d'avoir une voiture et il en a deux. J'ai donné une bague de cent francs, est-ce qu'il ne donne pas des boucles d'oreille de cent louis ? Il trouve que mon tailleur est trop cher; proposez-lui donc un peu de mettre un habit râpé. Allons, allons, la douche va finir, et j'aurai le temps d'aller voir Georgette »

En fait de morale, les paroles ne servent de rien. Par elles-mêmes elles ne sont qu'un son plus ou moins désagréable. C'est l'éducation antérieure qui leur donne une force et un sens; si elle a mis dans sa jeune tête deux ou trois bouts d'idées saines, parlez raison ; sinon, autant frapper sur une bûche pour en tirer des étincelles. Il faut s'adresser à des sentiments déjà nés, et ce ne sont pas des phrases qui les feront pousser en un quart d'heure. Qu'y a-t-il dans cette cervelle ? Voilà ce que je me demande, quand je le vois dans son fauteuil, pimpant et frais, la taille prise dans une redingote correcte, les cheveux divisés au milieu du front, par une raie, et les doigts moulés par ses gants de couleur chaire. Il a traversé trois ou quatre éducations et autant de morales. Si je tire quelque chose de lui, ce ne sera point par la force de mon éloquence, mais par la vertu de ces éducations, et de ces morales. En voici la liste et le bilan :

Premièrement, l'éducation du catéchisme : je n'en parle que pour mémoire. Il était en jaquette et récitait des définitions théologiques, cela lui a passé aussitôt qu'il a mis des bottes. Il a fait l'homme, et n'a plus songé qu'à la gloire de se bien cambrer dans l'uniforme de collégien.

Secondement, l'éducation de la famille. Il a appris à ne point mettre ses doigts dans son nez, précepte excellent qu'il a oublié plus tard au collége. On lui a enseigné aussi à ne point porter la main au plat, à ne point faire trop de bruit avec ses mâchoires en mangeant, à ne point se traîner sur les genoux à terre, à ne point prendre pour lui seul toute la conversation à table. De tout cela il a gardé quelque chose.

Troisièmement, l'éducation du collége. C'est la principale. Ici il faut diviser . il y a celle qu'il a reçue de ses maîtres et celle qu'il doit à ses camarades.

La première est assez maigre; sitôt qu'il a pu mettre deux idées ensemble, il s'est moqué d'eux ; nos jeunes gens français ne sont pas respectueux ; ce n'est jamais l'admiration qui les étouffe. Il a remarqué que l'un se grattait toujours le nez, que l'autre finissait ses phrases avec une ritournelle de clarinette; on lui a dit qu'un autre était malheureux en ménage; qu'un quatrième avait fait un vilain article pour avoir la croix. En principe, il a établi dans sa tête que toute administration et tout gouvernement se compose de cuistres désagréables. Aux distributions de prix, et lorsque son père rendait avec lui visite au proviseur, il a entendu des amplifications convenables sur l'éducation, qui est un sacerdoce. Il a brillé, et s'est dit que ces gens-là pratiquaient la réclame comme des confiseurs. Néanmoins, il a pris là quelque idée de la justice ; au collége; quand on est premier, on le mérite. En outre, il a conçu quelque estime pour la littérature. Tous les grands hommes dont on lui a parlé étaient lettrés, et il est disposé à croire qu'il est bon de savoir l'orthographe, qu'il ne faut pas prendre Horace et Virgile pour des moines du moyen âge, et qu'en somme Voltaire a joui d'une certaine considération dans le monde.

Tout cela n'est pas grand'chose; ses camarades l'ont mieux servi. Il

était mignon, propret, douillet; on l'a appelé petite fille, on lui a donné des taloches; il a été forcé de jouer aux barres; à ce régime, il est devenu un peu plus résistant et plus homme. — Il a pris aussi parmi eux le sentiment de l'honneur. Les écoliers admettent en principe qu'ils doivent se soutenir et ne jamais se trahir; qu'ils sont naturellement en ligue contre le maître, qu'en aucun cas, il ne faut dénoncer un camarade; ce serait *caponner*. Si la punition tombe à côté du coupable, c'est à lui de se dénoncer lui-même. Cela forme un certain nombre de petites vertus romaines et militaires D'autres acquisitions sont moins bonnes. Il s'est cru obligé de devenir polisson avant l'âge; il a fait entendre à ses camarades, afin de garder leur estime, que le dimanche en rentrant il suivait les femmes, que telle semaine il avait pris du punch avec une piqueuse de bottines; tout cela en termes médiocrement décents et avec détails. Il faut avoir l'air crâne. En somme, la vanité a fait son office; elle ressemble à ces coups de soleil qui brûlent un peu les fruits, mais qui les mûrissent. C'est là notre culture, nous ne pouvons pas en avoir d'autre. Le collége est une sorte de régiment, où l'esprit de raillerie, l'esprit d'imitation, la précocité, la galanterie, le libertinage, la bravoure, toutes les qualités françaises se développent d'un élan et comme une seule gerbe; il est devenu un peu soldat et un peu chenapan.

C'est alors qu'il a commencé à voir le monde; sa mère prenait son bras et l'obligeait à faire des visites; à la campagne, en vacances, il rencontrait des femmes bien élevées, des jeunes filles. Il avait seize ans, et n'était pas médiocrement comique. Les deux éducations se contrariaient. Il voulait être aimable, et pourtant garder l'air viril. Il tournait autour des demoiselles et ne trouvait rien à dire. Il essayait quantité de cravates, et se regardait dans la glace pour voir s'il savait sourire; mais à la plus lointaine approche d'un camarade, il fronçait les sourcils et prenait une mine rogue pour ne pas rapporter au collége une réputation d'efféminé. Parmi les hommes, il tâchait de maintenir sa dignité, d'avoir une contenance, et tout d'un coup il avait des vivacités de jeune chien, ou des empressements de chien couchant. Il buvait du rhum qu'il trouvait mauvais et fumait des cigares qui lui faisaient mal au cœur. Il n'avait à raconter que des anecdotes de collége, et croyait qu'on se moquait de lui lorsqu'on lui parlait du collége. Le soir, au salon, dans son gilet blanc, il tendait complaisamment son torse, et rougissait sitôt qu'on le regardait, craignant d'avoir fait quelque faute de toilette. Il était toujours inquiet et s'asseyait sur les convenances comme sur un fauteuil rembourré d'épingles. En même temps il commençait à lire les journaux, les romans d'Alexandre Dumas, et il se faisait dans sa tête le plus plaisant remue-ménage. Il voulait être héroïque et positif, ou plutôt il ne voulait rien du tout; il avait des velléités. Il songeait aux cavaliers vêtus d'un justaucorps de buffle qui emportent de belles dames sur la croupe de leur cheval, et aussi aux couturières de Paris, qui acceptent un petit verre de Malaga après une contredanse. Il pensait à d'Artagnan, qui donnait de si beaux coups d'épée, et à son cousin Jules, qui, dans les bals de grisettes, levait si gaillardement la jambe. Autour de lui on prêchait le désintéressement et on pratiquait l'égoïsme. Les journaux exigeaient impérieusement l'amour de la patrie, et tous les hommes graves de la société, quand ils achetaient quelque terre, déclaraient de faux prix de vente afin de frauder l'enregistrement. Une quantité de maximes morales pêchées dans les auteurs voltigeaient devant ses yeux, mais pour s'arranger à la fin d'une période ou pour s'enchâsser dans un vers latin, simples ornements d'esprit, très-bien placés dans le discours ou dans l'écriture, comme des vases sur une cheminée ou des potiches sur une vitrine. Du moins tel est l'usage qu'on en faisait autour de lui. En pratique, les hommes et les femmes songeaient à s'amuser, non pas grandement ou violemment, mais chacun avec sa petite manie et dans son petit monde, avec la chasse, le jardinage, la toilette, la médisance, la table, sans trop blesser le voisin, parce qu'il est dangereux de trop blesser le voisin; on se contente de l'égratigner, surtout en cachette et par derrière : cela réveille un peu, et n'altère point visiblement la douceur générale du bien-être dans lequel on veut se maintenir. Les grands blâmes sont réservés pour les grandes folies ou les grandes sottises. D'un consentement commun, quiconque donne de la tête contre un usage reçu est un fou. Quiconque ne sait pas faire ou conserver sa fortune est un sot. Hors de là, tout est arbitraire; choisissez votre plaisir, cela ne regarde personne; il suffit de ne pas se casser le nez et surtout de ne pas casser les vitres.

Vers le même temps, on a commencé à lui parler d'une carrière, et assez sérieusement : « Un homme doit avoir un état, il faut faire son chemin dans le monde. Qu'est-ce qu'un homme qui ne travaille pas? etc. » — Mais le diable veut qu'il y ait toujours deux discours sur le même sujet, celui qu'on prononce et celui qu'on ne prononce pas, et naturellement c'est le dernier que le jeune homme écoute. Un jour il entend deux dames parler mariage. « Ma chère, exigez que votre gendre ait une profession; il n'y a que cela pour maintenir un homme, c'est une chaîne au cou, sans cela ils courent. » — Un autre jour, à trois heures de l'après-midi, le notaire arrive en habit noir, le cou serré dans un cravate blanche. Une Parisienne qui est là sourit et se penche vers l'oreille de sa voisine « Je croyais qu'il n'y avait plus de pareils notaires qu'à l'Opéra-Comique; c'est la profession. » — Le proviseur est invité : il entre, tenant à la main un chapeau à larges bords, écartant la poitrine, à la fois noble et paterne; quelqu'un demande quel est ce gros homme qui parle toujours et ne dit jamais rien. « Ce n'est pas un homme, répond le voisin, c'est un discours de distribution de prix!! » — Un capitaine se rend utile au bal et danse jusqu'à trois heures du matin. On explique ce dévouement en remarquant qu'à force de se tenir debout dans les parades, il a acquis une raideur de jarrets et une largeur de pieds inusitée. — Un soir, au théâtre, le personnage brillant de la pièce dit en parlant de je ne sais quel richard : « Il est mort à Marseille dans les huiles. » Et mon collégien voit passer un rire moqueur sur les lèvres de tous ceux qui ne sont pas dans les huiles. — Le même soir, en rentrant, après une conversation sur les bureaux et les chefs de bureau en France, un mauvais plaisant propose l'établissement d'une administration mécanique composée de fonctionnaires en cuir bouilli et en bois vernis, chacun avec son rond de cuir vert et ses lunettes vertes, manœuvrés par une machine à vapeur centrale dont le ministre serait le chauffeur. Les fonctionnaires usés seraient mis à la retraite, pendus par un crochet dans une salle basse. Ils ne se plaindraient jamais, ne barbouilleraient pas les tables. Le service serait mieux fait et plus économique. Ils auraient autant d'esprit que les anciens; c'est une réforme et on y arrivera — Outre tout cela, mon jeune homme a fouillé les albums de Daumier, qui traînent sur les tables; certainement il n'a pas emporté de là une grande admiration pour les conditions et les professions bourgeoises. Les gens du monde louent les travailleurs comme les chevaux de luxe louent les chevaux de fiacre : « Bonne bête, bien patiente, il en faut comme cela; mais tâchons de n'être pas une de ces bêtes »

Pendant tout ce temps il contractait *une habitude*, c'est-là le grand ressort. A mon avis il y a trois ressorts qui soulèvent un homme : les discours officiels qu'il entend; ils effleurent la superficie de la peau. Les phrases sincères qu'il surprend; elles lui font lever un bras ou une jambe. Les habitudes qu'il a prises; elles l'ébranlent et le poussent tout entier. L'habitude dont je parle ici consistait à mettre sa main dans sa poche. Comme il y trouvait toujours de l'argent, il a fini par se convaincre, sans y prendre garde, que l'argent et les poches de pantalon ont une affinité naturelle. Tout ce qu'il voyait autour de lui le confirmait dans ce beau principe. Le porte-monnaie de la mère était toujours plein et les tiroirs de son père encore plus pleins.

Quel mouvement plus facile pour un écu que de glisser de là jusque dans sa poche? Rien qu'un petit fermoir à pousser, ou un bouton à tirer, voilà toute l'affaire. Quant à supposer le vide dans le porte-monnaie ou dans le tiroir, c'était chose absurde et impossible. Quelqu'un imagine-t-il que demain l'air ne sera plus respirable ou que le soleil ne se

lèvera pas? De même pour le reste. Au lycée, à la maison, la table se trouvait tous les jours naturellement dressée et servie à dix heures et à sept heures. Le concierge, tous les six mois, venait, chapeau bas apporter une quittance de loyer; quatre ou cinq fois par an le tailleur arrivait avec des habits, et la chose était si naturelle que si un pantalon faisait un pli, ce même tailleur s'en allait honteux et se hâtait d'en envoyer un autre. Tout cela allait d'un cours aussi régulier que les étoiles du ciel. C'est le contraire qui eût paru monstrueux. En sorte qu'à vingt ans, lorsqu'il est entré dans le monde, il y avait en lui, sans qu'il le sût, au-dessous de toutes ses opinions et de toutes ses croyances cette persuation fixe que le monde et la société lui devaient de bons dîners, du bordeaux à l'ordinaire, souvent du champagne, un logement convenable, un ameublement frais, des habits bien coupés, quatre paires de gants par semaine et cinq cents francs par mois pour sa poche. Là-dessus il fait graver ses premières cartes et commence son droit; excellent moyen de ne rien faire. De plus, il est venu me demander mes conseils; je lui ai donné des boîtes de cigares, j'ai vérifié l'état de sa cravate et de ses bottes; à quoi bon les phrases? c'est la vie qui l'instruira. Ma seule affaire est de le mettre dans des circonstances *instructives*. Qu'il sente la vérité et la necessité sur sa chair vive. Alors seulement il comprendra les descriptions de la brûlure. Si j'écris mon idée de la vie, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi; je puis me décharger à mon aise, il ne lira ceci que dans dix ans.

II

Mon enfant, tu as les joues roses, et tu entres dans la vie, comme dans une salle à manger, pour te mettre à table. Tu te trompes; les places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim.

Cela te semble étrange? c'est que tu n'as pas vécu comme moi dans un pays où la vérité et l'hypocrisie s'étalent au premier regard et toutes entières à nu.

Rappelle-toi la promenade que tu as faite l'autre jour avec moi dans la forêt. Nous écrasions les fourmis qui se rencontraient sous nos bottes. Les jolis oiseaux voltigeaient pour avaler les mouches, les gros insectes dévoraient les petits. Nous avons vu dans une ornière, entre deux touffes d'herbe, un petit levrau le ventre en l'air; un épervier l'avait saisi à sa première sortie, mangé à moitié, et le ventre était vide. Des fourmis, des scarabées, une quantité d'affamés travaillaient dans la peau. De dix nouveaux nés il reste un adulte et celui-là a vingt chances pour une de ne pas vieillir; l'hiver, la pluie, les animaux chasseurs, les accidents, l'abrègent. Une patte ou une aile cassée le matin font de lui une proie pour le soir. Si, par un miracle, il échappe, dès la première atteinte de la maladie ou de l'âge, il va s'enfermer dans son trou, et la disette l'achève. Il ne se révolte point, il subit tranquillement la force des choses.

Regarde un cheval, un chat, un oiseau, malades. Ils se couchent patiemment; ils ne gémissent point, ils laissent faire la destinée. Les choses se passent dans le monde comme dans cette forêt si magnifique et si parfumée. On y souffre et cela est raisonnable; veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs et de ton cœur? On s'y tue et on s'y mange, et cela n'a rien d'étrange; il n'y a pas assez de pâture pour tant d'estomacs.

Si tu veux comprendre la vie, que ceci soit le commencement, et comme l'assiette de tous tes jugements et de tous tes désirs : tu n'as droit à rien, et personne ne te doit quelque chose, ni la société ni la nature. Si tu leur demandes le bonheur, tu es un sot; si tu te crois injustement traité, parce qu'elles ne te le donnent pas, tu es plus sot. Tu voudrais être honoré, ce n'est pas une raison pour qu'on t'honore. Tu as froid, ce n'est pas une raison pour qu'un habit chaud et commode vienne de lui-même se poser sur ton dos. Tu es amoureux, ce n'est pas une raison pour que l'on t'aime. Il y a des lois immuables qui gouvernent la possession de la gloire, comme la rencontre de l'amour, comme l'acquisition du bien-être. Elles t'enveloppent et te maîtrisent, comme l'air méphitique ou sain dans lequel tu es plongé, comme les saisons qui, sans s'inquiéter de tes cris, tour à tour te gèlent ou te brûlent. Tu es parmi elles, pauvre être débile, comme un mulot parmi des éléphants; aie l'œil vigilant, prends garde où ils vont poser le pied, ne te hasarde pas sur leur sentiers accoutumés; grignotte avec précaution quelques petites portions des provisions qu'ils accumulent; mais surtout ne sois pas à ce point ridicule que de t'étonner s'ils ne sont pas à ton service, et si leurs redoutables masses se meuvent sans songer à toi. Ce que tu auras de vie est un don gratuit; mille qui valaient mieux que toi ont été écrasés dès leur naissance. Si tu trouves dans ton trou quelques grains amassés d'avance, remercie ton père qui est allé les chercher au péril de ses membres. Quand tu attraperas une minute de jouissance, regarde-la comme accident heureux; c'est le besoin, l'inquiétude et l'ennui, qui, avec la douleur et le danger, accompagneront tes gambades de rat ou te suivront dans ta taupinière. Tu t'y complais, elle te paraît solide; cela est vrai, jusqu'au premier flot d'eau lancé par une de ces grosses trompes, jusqu'à l'approche de ces lourdes pattes. Après tout, au vingtième jour, au cinquantième ou un peu plus tard, l'effet sera pareil. Le monstrueux galop rencontrera ton petit corps, un soir que tu mettras le nez dehors au soleil couchant, un matin que tu sortiras pour aller à la pâture. Plaise à la chance que du premier coup sa patte s'appuie sur toute ta triste carcasse! A peine si tu la sentiras! c'est ce que je puis souhaiter de mieux à mes amis, à toi, à moi même.

Mais il est probable que la mort te prendra par parcelle, et que cette fois tu rentreras au logis avec un membre écrasé, laissant une traînée de sang sur le sable. Ainsi éclopé et boîteux, le premier galop s'aplatira sur ta tête et ta poitrine, et le lendemain ce sera le tour des autres. Contre ces sortes de maux l'expérience et le raisonnement de tous les rats et de toutes les taupinières n'ont point trouvé de remède; tout au plus, après tant de siècles, la race trottinante a su découvrir quelques habitudes des éléphants, marquer leur sentier, prévoir d'après leur cri leur rentrée ou leur sortie; elle est un peu moins écrasée qu'il y a cinquante siècles; mais elle l'est encore, elle le sera toujours : augmente ton adresse, si tu veux, pauvre rat; tu n'augmenteras pas beaucoup ton bonheur; essaie plutôt, si tu peux, d'endurcir ta patience et ton courage. Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. Evite les contorsions et et les agitations grotesques; quel besoin as-tu de faire rire tes voisins? Garde le droit de t'estimer puisque tu ne peux te soustraire à la nécessité de souffrir. A la longue, les gros pieds des éléphants et les incommodités qui s'en suivent te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide, qui, purifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps.

Encore si les chétifs vivaient en paix les uns avec les autres! On te l'a dit; on t'a répété que dans chaque peuplade rongeante tous étaient alliés, tous travaillaient au bien commun, tous, sauf quelques maraudeurs dûment punis, observaient fidèlement les conventions primitives. Cela est faux, et il faut que tu saches que cela est faux. Autrement, dès la première expérience, tu prendrais les préceptes de ton éducation pour des mensonges, et l'intérêt personnel ferait de toi un hypocrite ou un révolté. Ne sois ni l'un ni l'autre, et regarde bravement la vérité telle qu'elle est. L'homme est un animal par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer leur premier pli. Il a des canines comme le chien et le renard, et comme le chien et le renard, il les a enfoncées dès l'origine dans la chair d'autrui. Ses descendants se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru. A présent encore, il n'est point transformé, il n'est qu'adouci. La guerre règne comme autrefois, seulement elle est limitée et partielle; chacun combat encore pour son mor-

ceau de poisson cru, seulement c'est sous l'œil du gendarme, et ce n'est pas avec un couteau de pierre. Il n'y a qu'une provision bornée de bonnes choses, et de toutes parts les convoitises déchaînées s'élancent à l'envi pour s'en emparer. Regarde une grande ville et la fourmilière de gens d'affaires qui s'y heurtent. Chaque homme part en chasse le matin avec sa famille et ses serviteurs, ses amis et ses protecteurs, les uns autour de lui, les autres à sa portée ; sitôt qu'un gibier paraît à l'horizon, famille et serviteurs, amis et protecteurs tous se préparent et s'échelonnent ; engins, appeaux, filets, armes permises et parfois armes défendues, chiens courrants et chiens d'arrêt, toute la maison et tout l'arsenal de la maison travaillent le chef en tête ; c'est qu'il faut dîner. Songe à dîner et sache que tu ne dîneras que de ta chasse. Le gibier est rare et les chasseurs sont nombreux. Lève-toi plus matin que les autres, couche-toi plus tard, marche plus vite, aie plus de flair, rassemble plus de chiens, de filets, d'amis et d'armes, ferme soigneusement ta carnassière au retour, garde ton arme chargée de peur qu'au coin d'un bois quelque chasseur au carnier vide ne t'allège de ton butin ; qu'on te sache brave et capable de te défendre ; même à la première attaque, défends-toi trop fort ; qu'on te respecte ; à ce prix et à ce prix seul tu dîneras. Ceci est un conseil pour tout le monde.

En voici un second qui n'est fait que pour quelques-uns. Estime-toi beaucoup, et ne sois pas un simple goinfre. Quand tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine ; qu'ils se chargent et qu'au retour ils se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche ? Pourquoi amasserais-tu plus que tu ne peux manger ? Te convient-il d'accaparer, sans profit pour toi, du gibier dont tu priveras un pauvre diable ? Qui t'oblige à tuer, entre les guérets toute ta longue journée comme un homme de louage, quand, à dix heures du matin tu as déjà tué ta provision du jour ? Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe ; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde. Ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure ; et pendant cette heure, chose étrange, tu n'a pas été une brute, je t'en félicite, tu peux presque te vanter d'avoir vécu.

Frédéric-Thomas Graindorge.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

VII. — CHEZ LES DE SAINT-PAON

(Suite).

Le salon des de Saint-Paon est entouré de boiseries blanches et grises sur lesquelles le temps et les mouches ont déposé un léger vernis bistré. Il y a là une odeur fadasse particulière aux armoires dans lesquelles on met les fruits. Les portes ferment mal et à l'endroit où les mains s'y appliquent, on voit, avec un certain dégoût, de longues taches noirâtres et crasseuses. Les rideaux qui furent d'un jaune ardent n'ont conservé leur couleur primitive qu'à la partie supérieure, celle qui avoisine les anneaux et n'est point exposée au soleil. Les meubles sont raides, écartés les uns des autres et recouverts de housses. — L'idée qu'il y a des épingles cachées dans les coussins vous vient tout d'abord à l'esprit. — On ne s'y asseoit que de côté, et avec précaution, dans la crainte de surprises.

Dans le fond du salon, en face de la cheminée, repose un piano à queue — une queue énorme. — Le bois de cette machine est fendillé et déverni — une lyre soutient les pédales et sur les parois extérieures du meuble on voit des couronnes en cuivre ciselé avec un pélican au milieu ; on songe au sarcophage de Talma.

Au mur sont les deux portraits à cuirasse dont j'ai déjà parlé et rien de plus ; joignez à cela une toile d'araignée par-ci par-là, et vous pourrez avoir une vague idée du salon des de Saint-Paon. — C'est une pièce qui tient de la sacristie, de la table d'hôte de province, de l'office et du salon.

Sur le guéridon qui se dresse au milieu du salon est un album de photographies. Ce mot de photographie, qui exprime une invention nouvelle, sonnait mal aux oreilles de M. de Saint-Paon et ce n'est qu'à regret qu'il a laissé pénétrer chez lui ces produits de l'industrie moderne.

Quelque étrange que puisse paraître la collection des portraits qui sont contenus dans cet album, je dois à ma conscience d'en donner fidèlement la liste. — Cela jette un jour sur les opinions de la famille.

En tête est l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec ces mots au-dessous : *Portrait authentique*. Puis vient le portrait du Pape avec un paravent derrière — le dôme de Saint-Pierre passe par dessus le paravent — une colombe entourée de rayons, les ailes étendues, figure assez bien le Saint-Esprit, dans le coin à gauche, un peu au-dessus de la tête du Saint-Père.

Vient ensuite l'image de Louis XVI, puis celle de Mgr de Mérode ; — le portrait de Marie-Antoinette, accompagnée du Dauphin, est après, et l'on est assez surpris, en tournant la page, de se trouver nez à nez avec Mgr Antonelli qu'accompagne M. Veuillot — le portrait en pied du comte de Chambord se détachant sur une vue du palais des Tuileries est mis à part, et une pensée desséchée l'accompagne. — Après cinq ou six portraits qu'il serait trop long de décrire, arrivent ceux des de Saint-Paon Eh bien ! leur allure est si noble que la transition entre toutes ces images paraît insensible et n'est pas du tout choquante.

Il est assez difficile d'entrer le soir dans ce salon sans interrompre une lecture pieuse qu'exécute ordinairement à haute voix madame de Saint-Paon. Ce sont les Annales de la Propagation de la Foi ou les sermons du dernier carme dont rend compte la semaine religieuse. Les deux fils de Saint-Paon se laissent quelquefois aller à dormir un peu dans les coins, ayant chassé toute la journée. M. de Saint-Paon père, lui-même, prend parfois un a-compte sur la nuit ; mais lorsque l'exigence de la pieuse lecture veut que les mots *Notre Seigneur* s'échappent des lèvres de la châtelaine, les ronflements s'arrêtent et toutes les têtes s'inclinent.

A votre arrivée, Madame de Saint-Paon ferme son livre et vient à votre rencontre avec son petit sourire qui sent le poivre et vous donne envie d'éternuer ; elle vous met dans un des petits fauteuils dont les deux bras vous serrent les côtes, elle vous pousse un petit tapis carré sous vos bottes, et la conversation commence.

N'ayez pas le malheur de faire allusion au moindre fait qui ne date au moins d'avant 1830, vous soulèveriez une tempête.

Il y a quelques années, M. de Saint-Paon apprit indirectement que l'armée française assiégeait Sébastopol et tout naturellement il affirma que Sébastopol ne serait jamais pris. Malheureusement les faits ménageaient un démenti, et un beau matin la *Gazette de France* lui annonça qu'il s'était trompé. Il tint la chose secrète autour de lui, et ce n'est que huit jours après que Madame de Saint-Paon ayant appris la grande victoire, lui dit :

— Eh bien ! vous savez sans doute, mon ami, que Sébastopol est pris ?

— Le bruit en court, fit-il, et il parla immédiatement d'autre chose.

Le fin mot de tout ceci est que les de Saint-Paon sont en délicatesse avec la France, et il n'est pas de sujet de conversation dans lequel ils ne trouvent une arme contre cette malheureuse France.

Les de Saint-Paon protestent de toutes les façons possibles contre l'état actuel des choses ; par la coupe de leur habit, par les heures de leur repas. Jamais de la vie ils n'ont consenti, malgré les avantages, à remplacer la vis en bois de leur vieux pressoir par une vis en fer, et cela uniquement pour faire de l'opposition au gouvernement.

— Mais enfin, cher monsieur, il s'est fait de bien belles découvertes en France depuis un siècle.

— Ah! le progrès!.... je connais, je connais. . La France a des prétentions au progrès — petit sourire contenu de toute la famille, — le suffrage universel réussit, à ce qu'il paraît?... — second petit sourire contenu — N'est-ce pas, monsieur le curé, que le suffrage universel réussit?

— Il y a des moments dans la vie des peuples, murmure le curé après avoir toussé, où le Seigneur semble détourner ses regards.

— Mais enfin, cher monsieur, les chemins de fer, la vapeur, ne sont-ce pas là de belles découvertes, d'admirables inventions?

— Oh! permettez, je vous arrête : le mot invention est un mot nouveau, il peut flatter l'orgueil humain, mais je ne l'admets pas. Qu'est-ce, après tout, que vos chemins de fer, dont nos grands-pères n'eussent point voulu, car ils n'étaient pas si pressés que vous? — sourire ironique. — Qu'est-ce que votre vapeur? — Mon Dieu, c'est de l'eau et du feu, pas davantage, dans le fond ce n'est pas autre chose; eh bien! je vous le demande, l'homme moderne croit-il, dans son orgueil, avoir inventé le feu et l'eau? — Sur mon honneur, c'est une pitié; — cela va avec le reste, avec vos télégraphes électriques, vos vaisseaux cuirassés. — Du temps de nos pères, la noblesse seule portait cuirasse. Dieu n'aurait pas permis qu'il en fût autrement, morbleu!... Pardon si je m'anime un peu; mais c'est qu'en vérité, c'est une honte que tout ce bouleversement des principes les plus...

— Voyons, monsieur le curé, faites donc une partie de tric-trac? dit M^me^ de Saint-Paon pour détourner la conversation.

— Il n'y a qu'à voir si Louis XIV, ajoute le maître de la maison, a eu besoin du suffrage universel!... le droit divin lui suffisait, monsieur... et la France était heureuse, trop heureuse, ça n'a pas pu durer.

— Voyons, voyons ce tric-trac. Dites-moi, monsieur le curé, ce que m'a dit M^me^ de Vieux-Tronc est-il vrai? Le préfet vous aurait-il invité personnellement à chanter le *Te Deum* après l'office du 15 du mois dernier?

— C'est à la lettre, ma chère madame. L'autorité se doutait sans doute que nos sympathies ne nous portaient pas...

— Cela va sans dire, mais enfin, je trouve l'audace rare d'imposer les prières.

— Aussi est-il resté peu de monde pour le *Te Deum*. Ah! ah! avez-vous remarqué que les Legris de Saint-Bernard ne sont point sorti de l'église en même temps que nous, au moment du *Te Deum*, et sont restés à leur banc?

— Sans doute; vous ne savez donc pas que leur fille va épouser un sous-préfet, et vous comprenez qu'il leur est impossible...

— Oh! du reste, les Legris ont toujours été des intrus parmi nous Il est donc riche, ce sous-préfet?

— Extrêmement. — Il paraît que les cadeaux qu'il fait à sa future sont d'une splendeur...

— Impertinente, tranchons le mot... C'est une petite sotte, la petite Legris, et l'argent ne lui sera pas inutile pour remplacer tout ce qui lui manque... Un sous-préfet! On nous a fait comprendre assez clairement, il y a peu de temps encore, que l'on serait heureux d'offrir une préfecture à un de Saint-Paon.

— Et vous n'avez point accepté?

— Il est parmi nous certaines recommandations officieuses qui, venant de haut, équivalent à des ordres... Je n'ai point à m'expliquer là-dessus. Nous ne pouvons et ne voulons accepter aucune fonction publique à l'heure qu'il est... Vous prendrez sans doute une tasse de thé?

Tout cela est dit d'une voix contenue; mille réticences se cachent sous chaque mot. — Le regard en dit plus que la parole. Ces diables de Saint-Paon sont vraiment des gens de conviction, et si le drapeau français changeait de couleur, on ne sait pas, en vérité, à quelles prodigieuses hauteurs s'arrêteraient leur fortune. Il est bien certain que si jamais monsieur de Saint-Paon devient ministre, ce qui ne lui paraît pas impossible lorsqu'il est en famille, il lui faudra un secrétaire qui ait de l'orthographe pour deux, et bien d'autres choses encore, mais lorsque le ciel s'en mêle il ne faut désespérer de rien. C'est chez les de Saint-Paon que fut répété avec des marques d'attendrissement sincère ce mot célèbre attribué à je ne sais plus quel gentilhomme illustre. — Ce dernier, entrant dans le domaine de Chambord un jour de chasse, aurait dit en ôtant son chapeau : *Messieurs, saluez, ici nous sommes en France.*

— C'est une grande et belle parole, s'écria monsieur de Saint-Paon, sévère mais juste. — Paris est en disponibilité. — C'est tout à fait ma manière de voir, et il ajouta, avec une élégance de diction qu'on ne lui avait point encore remarquée : Monsieur le curé, lorsque les feuillets d'un livre sont souillés, on arrache ces feuillets, n'est-il pas vrai?

— C'est parfaitement juste, et lorsqu'un peuple renie son maître légitime, Dieu supprime ce peuple de la liste des nations, tant que dure son aveuglement; c'est ce qui fait que ces paroles que vous citiez tout à l'heure ne sont pas seulement belles, elles sont saintes, monsieur de Saint-Paon, elles le sont, et l'on peut dire en toute vérité que la France n'existe pas; — où sont les principes, à l'heure qu'il est?

— Oui, ou sont les principes? — parbleu! — ne m'en parlez pas. — Les chemins de fer, le suffrage universel et la direction des ballons... en un mot, voilà la France, monsieur le curé. La noblesse française se retire la honte au front. — Le clergé devient un des rouages de l'administration. Infortuné pays! moment de transition qui a déjà duré longtemps... trop longtemps!... la patience humaine a des bornes, et nous ne sommes que des hommes, le dessus du panier, il est vrai, mais enfin des hommes, pas davantage.

Eh bien, chose étrange, les de Saint-Paon eussent vécu en simples petits bourgeois à l'exemple de leurs aïeux, acceptant sans rancune les chemins de fer, le drainage et le suffrage universel, se contentant de leur modeste fortune et ne maudissant pas la France dont ils mangent le blé, et la gendarmerie qui les protége, qu'ils eussent vécu dans une complète obscurité. Les voisins eussent dit: Le papa n'a pas inventé la poudre et ses fils lui ressemblent, quoique un peu moins intelligents, — pas davantage. Mais les de Saint-Paon proscrits, exilés imaginaires, se tenant à l'écart et le faisant remarquer, refusant tous les huit jours des préfectures qu'on ne leur a jamais offertes, priant le ciel avec des hurlements pour leur malheureux pays, donnant à leur intelligence un sens politique, se couvrant de cendres les jours de fête, et se signant quand le maire passe, les de Saint-Paon s'abstenant par orgueil, sont parvenus à se créer une position dans le pays et à s'entourer d'un certain prestige, et l'on serait mal venu si l'on disait tout haut. Leur devise devrait être celle-ci :

Vanité, bêtise et paresse.

Z.

SURPRISE

SONNET.

Un soir, vous reposiez; votre bouche vermeille
Entr'ouverte à demi, soupira faiblement;
Un nom, qui n'était pas le mien assurément,
Comme un soupir confus vint jusqu'à mon oreille.

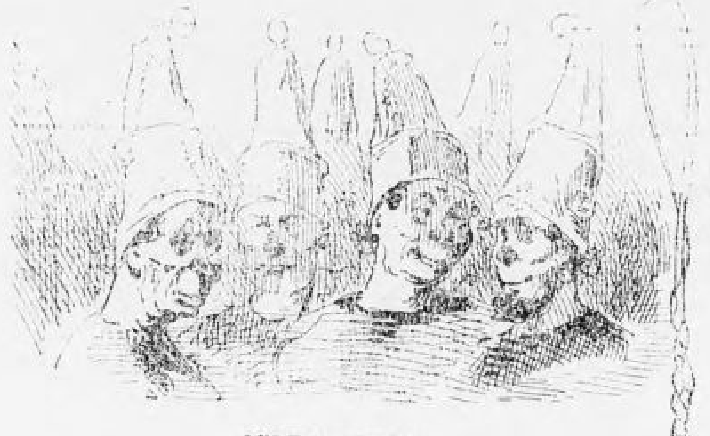
« Ainsi, la belle enfant qui près de moi sommeille,
« Pensai-je, sans remords, rêve d'un autre amant;
« C'est donc moi qui rêvais? C'est donc moi qu'on éveille?
« Moi? Moi qui voulais vivre et mourir en l'aimant. »

Et, vous voyant dormir, si belle, si sereine,
Je me penchai sur vous, retenant mon haleine,
Je doutais... mais le nom fut répété tout bas.

Faut-il voir son bonheur troublé par un vain songe?
Ce front calme peut-il enfermer un mensonge?
Ce sourire si doux... Ah! vous ne dormiez pas!

CHARLES JOLIET.

SOIXANTE TOILETTES PRISES A TROUVILLE



LES TROUVILLAIS

Où sont les hommes! Où sont les femmes? Comment voulez-vous que je le devine avec une pareille coiffure.



LA CAPELINE DU SOIR — Sainte n'y touche.

LA TOQUE — Moi, ce qui m'a toujours fait aimer la Pologne ce sont les Polonaises.

LA GALETTE RUSSE — On s'est assis dessus?

LE FEUTRE — La dernière des mousquetaires.

LA VÉNITIENNE — Cherchant un gondolier.

LE TOQUET — Mlle Blanche D'Avenel.

LA PROVOQUANTE — As-tu déjeuné?

LE CHAPEAU D'HOMME — Nouvelle émancipée

LA CASQUETTE — Quel joli Gavroche.

LA PERUVIENNE — Parée de plumes de paon.

DERNIER GENRE — Lady Tartuffe.



LES CRAVATES ROUGES

Tous commandeurs!



A LA DRAGONNE

Voilà pourtant où vous en arriverez, mesdames! Et qui sait? c'est peut-être fait.



Pardon, Messieurs, ce dessin et celui qui est au-dessous ne vous regarde pas. Nous ne plaisantons plus, nous allons causer avec ces dames de choses sérieuses, et leur décrire, aussi bien que possible, les toilettes suivantes : 1. Senorita, casaque velours rouge brodé d'or, ceinture cuir de Russie, jupe havane à bandes de velours, jupon rouge avec cheniles noires. — 2. Senorita à queue magenta, bordure de ruche noire. — 3. Paletot flanelle blanche. — 4. Costume Louis XV en alpaga lilas, gilet blanc, parements et bordure blanche à motifs lilas. — 5. Flanelle blanche, losanges à carreaux rouges. — 6. Robe violette, manches rouges flanelle. — 7. Senorita velours noir, gilet à pans d'habits blancs, jupe mérinos carreaux roses. — 8. Grand costume écossais, tête de renard. — 9. Paletot flanelle blanche, jupe violette. — 10. Toque de juge à plumes de paon, jupe rouge. — 11. Senorita soie noire, gilet blanc, jupe havane soie, jupon rouge. — 12. Robe et jupe havane pâle, à bandes lilas. — 13. Toque polonaise, paletot flanelle lie-de-vin. — 14. Coiffure écossaise, chemise flanelle bleu foncé, jupe soie chamois, jupon rouge. — 15 Toquet garni de plumes de paon, chemise russe soutachée de noir, jupon flanelle blanche. — 16. Robe flanelle blanche avec bandes de cachemire, jupon à raies rouges.



CES JOLIS MESSIEURS

Il ne manque qu'une chose, un peu de crinoline sous leur knicker-brockers. Ils y viendront!



COSTUME DE BAIN

Toujours aussi laid et pourtant, un brin de coquetterie serait ici bien placé.



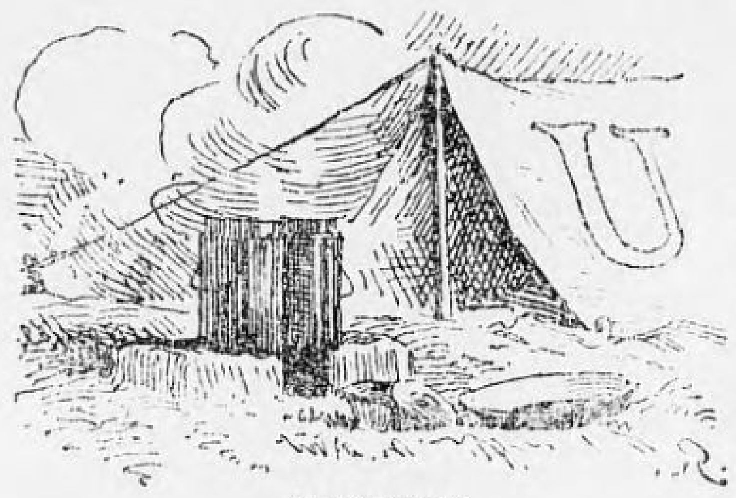
1. Casaque velours noir, jupe havane avec des attaches de dentelle noire, jupon rouge, bottes cuir jaune. — 2. Robe flanelle blanche à bandes bleu-de-ciel. — 3. Robe à carreaux avec losanges rouges, jupon rouge. — 4. Chapeau feutre, corsage soie noire, gilet blanc, jupe gris perle à écaille. — 5. Saute en barque rouge, jupe flanelle blanche, pattes noires. — 6. Robe en mousseline à pois lilas. — 7. Guimpe et manches rouges, corsage et jupe chamois. — 8. Chemise rouge, pantalon gris à bandes rouges. — 9. Senorita et gilet en flanelle, jupe violette, jupon écossais. — 10. Paletot flanelle rouge, jupe mérinos havane, jupon rouge. — 11. Robe et paletot en violet foncé avec bandes noires. — 12. Paletot blanc, robe à carreaux, jupon rouge.



COSTUME DE CHEVAL

La robe d'amazone, le corsage à jabot, la casquette et le voile vert.

AU CAMP DE CHALONS — MOURMELON-LE-GRAND


LA CUISINE
Joli petit *sus-sol* à louer.

Une saison au camp, pour l'homme comme pour le régiment tout entier, vaut une campagne. La fatigue, les exercices continuels, l'émulation, impriment à tous ensemble et à chacun en particulier ce je ne sais quoi que possèdent seuls les corps et les hommes au retour d'expéditions. Le soldat part de sa garnison tourlourou et revient troupier : au bout de quelques mois, il est à point

Aussi, après le rude devoir rempli, la rage de la distraction est-elle à son comble. Quand on a fait quelques heures de grandes manœuvres dans ces plaines immenses, sous un soleil ardent dont l'intensité se trouve encore doublée par ce terrain blanc et crayeux, rien de souverain pour se délasser comme de monter à Mourmelon le Grand.

Mourmelon le Grand est une longue rue. Il est exclusivement habité par tous ces industriels qui vivent de l'armée. Le boucher y domine — Dans cette petite Palestine chacun tient un commerce essentiellement militaire : tous les besoins et tous les agréments de la vie sont là.

Théâtres, concerts, bals, cafés, et... tant d'autres choses.

Le jour, toute cette population va, vient, reçoit, expédie, prépare, manipule, paie, encaisse, présente en un mot l'aspect d'une place de commerce des plus importantes et, en effet, qui pourrait dire la richesse de Mourmelon?

A partir de six heures du soir, l'endroit appartient à l'armée. — C'est une ville d'eaux, Baden-Baden, Ems, Spa, à quelques différences près cependant. — On n'y boit pas d'eau d'abord, on n'y rencontre pas de cocodès, il n'y a pas de roulettes; néanmoins la plus belle moitié du genre humain ne dédaigne pas y venir passer une saison, — je ne vous dirai pas que ce soient précisément des femmes du monde, mais enfin, depuis que les femmes du monde s'habillent comme les autres, au premier coup-d'œil on pourrait s'y tromper.


AU CAMP
Le soldat part de sa garnison tourlourou et revient troupier au bout de quelque temps: il est à point.

Aussitôt le dîner terminé, tout ce qui n'est pas de service, ou puni, ou fatigué, ou rangé, ou revenu des plaisirs de ce monde, se dirige vers ce lieu de délices.

On va là tout doucement en fumant, en causant, en jouant avec ce bon laisser aller des camps, qu'il faudra quitter dès qu'on rentrera en garnison. Toutes les armes, tous les corps sont mêlés fraternellement.—On marche par bandes de dix ou douze; fantassins, hussards, cuirassiers, lanciers, artilleurs, chasseurs; depuis le simple soldat jusqu'au colonel—que dis-je, jusqu'au colonel? Cela va plus haut encore, et les jours de théâtre, on aperçoit de grosses épaulettes à deux étoiles, à trois étoiles. Souvent M. le maréchal lui-même, et parfois plus haut encore que M. le maréchal! Ici je m'arrête. Je parie que c'est l'Empereur, direz vous? On ne peut rien vous cacher.

Eh bien! Oui, et ces jours-là je vous promets qu'il y a peu de villes qui peuvent se vanter de recevoir d'aussi illustres hôtes. — On ne voit que des uniformes, c'est vrai, mais sous ces uniformes, il y a, outre l'Empereur, souvent des rois, des princes héréditaires, des princes régnants, des grands-ducs, des ducs... Que sais-je?


LA SOUPE
« Du rata! encore du rata! toujours du rata! »

Je ne vous parlerai pas du théâtre. Je vous dirai comme le troupier gascon : *Tu ne sais pas cé qué c'est qué lé Triate? Tu sais cé qué c'est qué qu'oune espectaque, hein? — Non. — Eh bien! mon bon, c'est la mêmé chosé?*

Une représentation est partout la même. Nos artistes valent les autres et, comme Bilboquet, peuvent hardiment se vanter d'avoir travaillé devant des têtes couronnées.

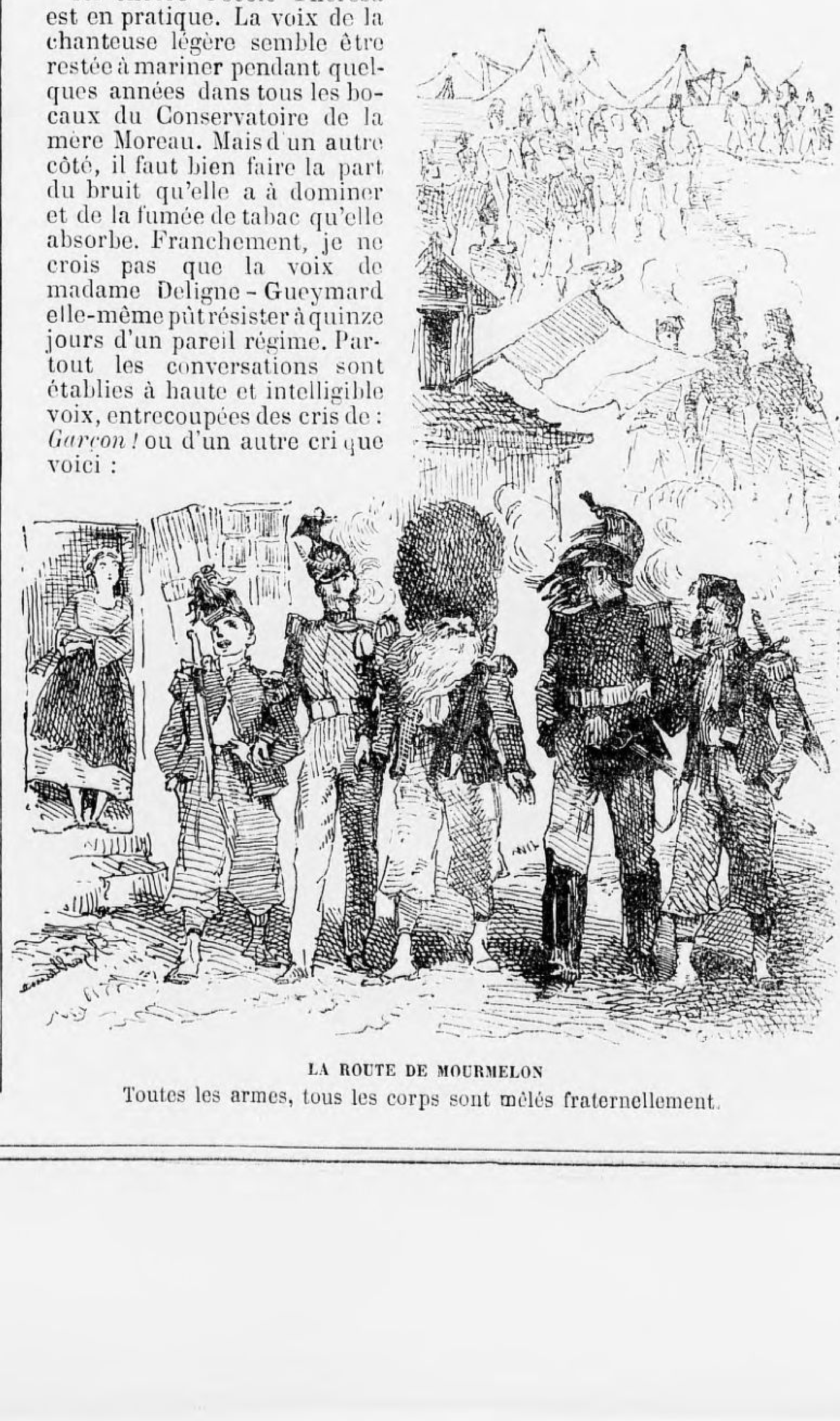
Quant au café, c'est le refuge des philosophes et des amateurs de la dame de pique.


LE GRAND BEUGLANT
Tout au fond, vous finirez par distinguer une apothéose d'opéra-comique.

Mais permettez-moi de vous conduire au Grand Beuglant, ce qu'en style de bourgeois vous appelleriez le café concert. — Une immense salle. — Deux balustrades la coupant en trois parties. — La plus grande, au milieu, destinée aux sous-officiers et aux soldats, — les deux autres, latérales, réservées aux officiers de tous grades. Partout, les unes sur les autres, des petites tables rondes autour desquelles, en se serrant, on pourrait tenir quatre et qui servent pour huit ou dix. — Bah! en campagne! — Une macédoine d'uniformes, d'épaulettes, de galons, de brandebourgs; épaulettes de laine, d'or, à graines d'épinards, étoilées. Frottez-vous bien les yeux pour vous rendre compte de la situation, puis bouchez vous les oreilles pour ne pas être frappé de surdité foudroyante et tâchez de percer l'épais nuage de fumée produit par les cigares, les cigarettes et les pipes. — Tout au fond vous finirez par distinguer une apothéose d'opéra comique. Des êtres divins et éthérés qui apparaissent comme à travers une gaze. — Ce sont les chanteuses. — Il y en a de belles, de pas mal et même de laides, mais à Mourmelon toutes les femmes sont jolies : une grâce du pays. Elles sont là, formant état-major autour de celle qui se fait entendre, non, je me trompe, qui tâche de se faire entendre. Attitudes timides, tendres, provocatrices, dédaigneuses, brunes, blondes, châtaines, rousses, robes blanches, bleues, roses, jaunes.

Qu'on dirait un bouquet de fleurs
Orné de ses mille couleurs.

Ici encore l'école Thérésa est en pratique. La voix de la chanteuse légère semble être restée à mariner pendant quelques années dans tous les bocaux du Conservatoire de la mère Moreau. Mais d'un autre côté, il faut bien faire la part du bruit qu'elle a à dominer et de la fumée de tabac qu'elle absorbe. Franchement, je ne crois pas que la voix de madame Deligne-Gueymard elle-même pût résister à quinze jours d'un pareil régime. Partout les conversations sont établies à haute et intelligible voix, entrecoupées des cris de : *Garçon!* ou d'un autre cri que voici :


LA ROUTE DE MOURMELON
Toutes les armes, tous les corps sont mêlés fraternellement.

La diva roucoule n'importe quoi. Une romance où il s'agit d'un tambour-major, par exemple... Je vous cite celle-là parce que pendant un certain temps elle a été fort à la mode.

LA CHANTEUSE.— *Il est bel hooo...*

LA SALLE (imitant l'explosion de 100 pièces d'artillerie). — *mme!*

LA CHANTEUSE. — *A lui la pooo,*

LA SALLE (même jeu). — *mme!*

LA CHANTEUSE. — *Il est raide comme un piquet.*

LA SALLE. — *com - mun - piquet!*

Après une heure environ de mélodie dans ce genre, vous éprouvez le besoin de vous assurer de la vérité de cet axiome hygiénique que le meilleur moyen de soulager un organe fatigué est de fatiguer un autre organe. S'il n'y a pas spectacle, vous vous dirigez vers le théâtre où a lieu le bal, afin de faire descendre dans vos jambes vos douleurs d'oreille.

Ici c'est un nouveau spectacle: le parterre est converti en salle de danse. Les loges de l'Empereur et du maréchal, ainsi que les stalles du balcon, sont couvertes de toiles, afin de les protéger contre la poussière. Les dames, qui ne brillent ni par leur nombre, ni par le bon goût de leurs ajustements, sont modestement assises sur des banquettes, attendant qu'on vienne les inviter. Les danseurs sont en foule. L'orchestre est installé sur la scène.



CES DAMES
Elles ne brillent ni par leur nombre, ni par leurs ajustements.

Mais le signal est donné, et voici un quadrille qui commence. Comme il n'y a pas de danseuses pour tout le monde, on invite un ami.

Alors, au son de cette musique un peu aigrelette, commence une danse fantastique et imprévue dont on n'a pas idée. Les épaulettes voltigent, des éperons se trouvent, on ne sait comment, à la hauteur de l'œil; puis des tours de gymnastique inconnus jusqu'à présent, à faire frémir Léotard de dépit. C'est toute une révélation. Tel individu qui vous paraissait raide et sanglé dans son uniforme est ici d'une souplesse, d'une grâce et d'une force à désespérer M. Mérante.

Souvent l'autorité est là qui regarde en souriant et en songeant. Et certes il y a bien là de quoi, en vérité. Cette manifestation de la force et de l'adresse, cette ardeur, cette fougue, cette éternelle jeunesse qu'on déploie dans le plaisir, de quelle utilité n'est-elle pas en campagne? Trouvez-moi dans le monde entier une armée à comparer à celle-ci.

Notez que ces exercices de distraction ont lieu après une journér de fatigues corporelles à tuer un cheval, journée qui recommencera demain avec le lever du soleil.

A minuit, vous reprenez la route du camp. La nuit est belle et les tentes se détachent dans le lointain sous un beau clair de lune.

Tout est calme et silencieux Seuls les factionnaires veillent, et vous approchez enfin du front de bandière de votre corps. Vous suivez la rue qui sépare votre bataillon de son voisin et arrivez à votre tente.

Votre chien pousse de petits cris en vous apercevant; vous le caressez afin qu'il se taise et ne réveille pas les camarades qui ont été plus sages que vous.

Vous défaites les agrafes de votre maison de toile, vous rejetez votre habit, et avant de vous coucher, vous allez fumer un cigare sur le banc de gazon de votre petit jardin.

Puis vous rentrez vous coucher en rêvant qu'il n'y a pas de manœuvre demain.

Dormez! dormez! c'est un beau rêve! Mais vers trois heures et demie vous verrez bien que

Tout songe est mensonge

EDOUARD S.



LE QUADRILLE FINAL
.... Et notez que ces exercices de distraction ont lieu après une journée de fatigue à tuer un cheval.



— Allons, grand-papa, à quoi songes-tu? Un peu plus vite, tu sais bien que ces dames m'attendent de bonne heure.



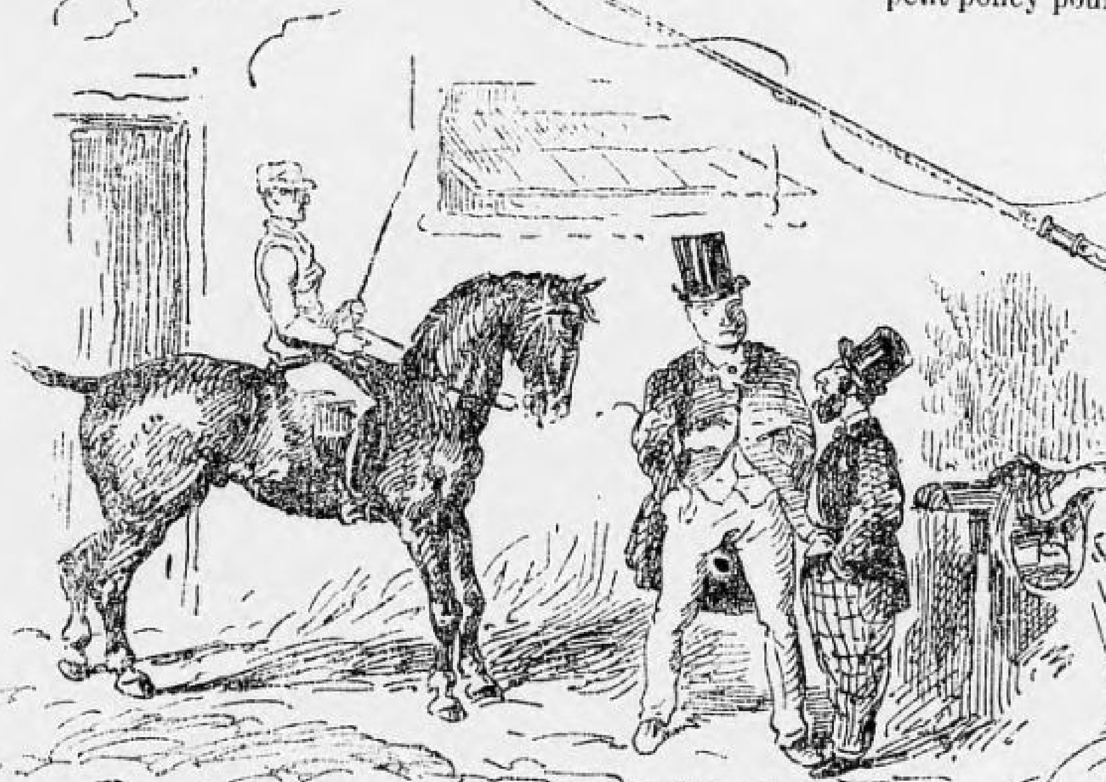


La seule tenue possible à cheval par la chaleur qu'il fait.





— Un grand cheval pour ce jeune homme qui m'accompagne et un tout petit poney pour moi, s'il vous plaît.



UN BIEN BON MARCHÉ

Ce cheval? Il vaut 800 francs comme rien, et, quand vous n'en voudrez plus, je m'engage à vous le reprendre pour le quart.





CES JEUNES GENS!

— Parions ma pipe contre ton fusil que j'arrive avant toi au château?



UNE SITUATION DÉLICATE

C'est, sans contredit, celle d'un monsieur qui, se promenant à cheval au Bois, s'aperçoit que son pantalon remonte au-dessus de sa botte!

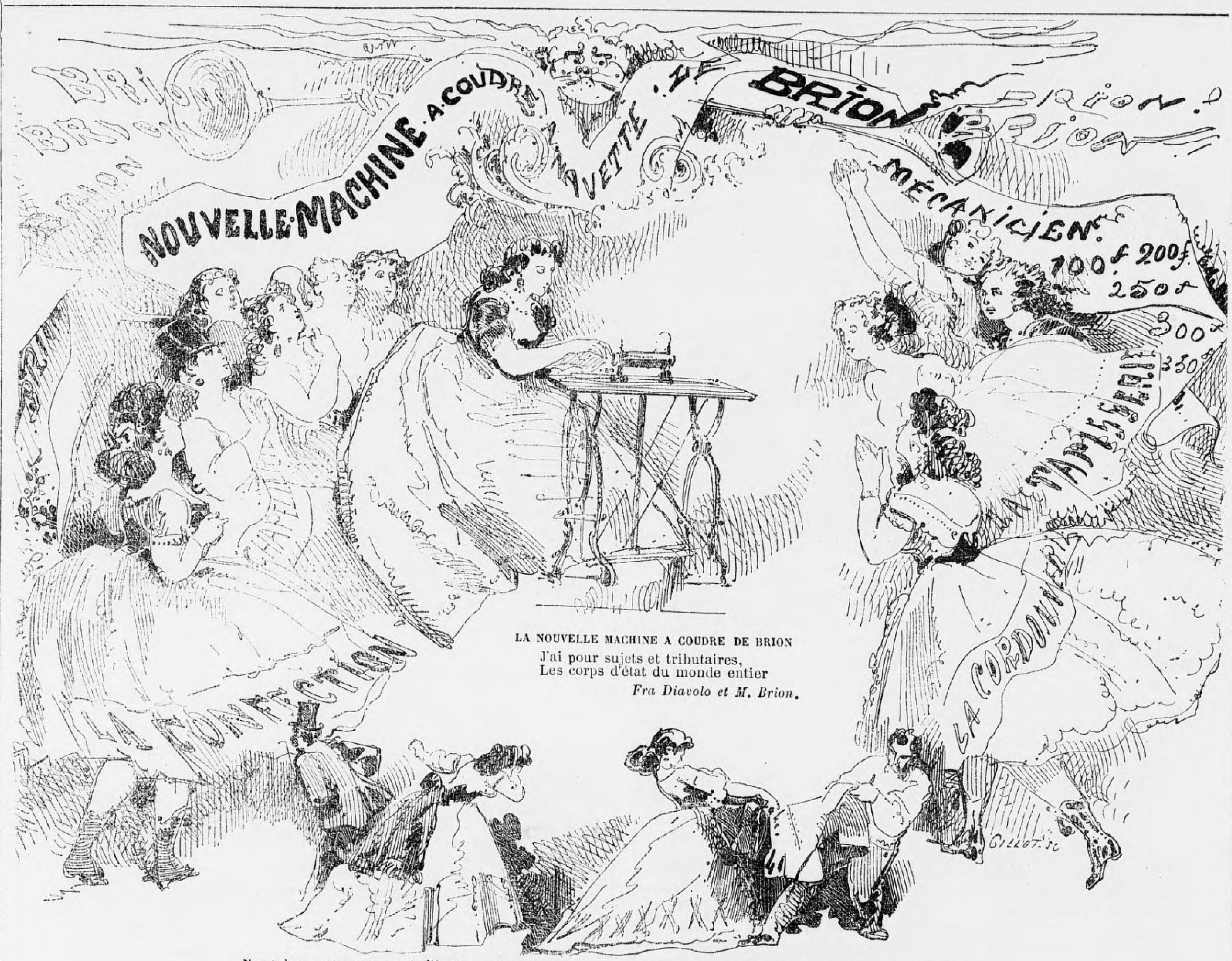


— Eh! bonjour, cher comte! enchanté de vous revoir! Au moins, ces chasses à courre ont cet avantage qu'elles font se retrouver des gens qui ne se seraient jamais rencontrés ailleurs.
— Croyez-vous vraiment que ce soit un avantage?



COURSES POUR GENTLEMEN

— Dis donc, Jack, ils sont sûrs comme ça de gagner au moins le prix d'un jockey.



LA NOUVELLE MACHINE A COUDRE DE BRION

J'ai pour sujets et tributaires,
Les corps d'état du monde entier

Fra Diavolo et M. Brion.

Il est à regretter que cet illustre constructeur n'établisse pas une machine à joindre les époux. Combien d'unions éternelles ne sauverait-on pas du naufrage!

Fort comme un turc, est une erreur malheureusement trop accréditée, ce bipède est généralement très faible : dorénavant on devra ainsi dire : Fort comme une couture à la mécanique.



Saint Rigomard, patron des tailleurs, désolé que la machine Brion ait enlevé à ses disciples, le martyre des jambes croisées, pour gagner le ciel.



— Oui monsieur, grâce aux nouvelles machines Brion, nous pouvons livrer les vêtements sur mesure avant qu'ils ne soient commandés.



LE GRAND MANITOU DES BASSONTOS

Quoi d'étonnant à ce que des gens ainsi nus adorent une machine qui fait, les habits, — les souliers, — les chemises, les corsets,—les chapeaux et tout ce qui concerne les autres états.

LE VOYAGE DE S. A. LE PRINCE INCOGNITO

—

De temps en temps on lit dans le *Moniteur :*

S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* se rend à Paris DANS LE PLUS STRICT INCOGNITO. S. A. est accompagnée du baron *Pataraphe*, grand-chancelier,

S. A. voyagera sous le nom de *comte Hamlet*. Elle partira le 12 courant, à 11 heures 47 minutes, par le train spécial express.

(*Suit l'itinéraire jusqu'à Paris.*)

CORRESPONDANCE MYSTÉRIEUSE
des journaux étrangers.

S. A le prince de l'*Almanach de Gotha* est un homme de 18 à 60 ans à peine, ni beau ni laid, ni blond ni brun, une main de fer sous un gant de velours, bien que je ne lui aie pas serré la main. Je puis même m'avancer jusqu'à dire que je ne l'ai jamais vu. C'est un homme rempli d'urbanité, grand amateur de courses et de chasse, etc.

Autre correspondance.

J'attendrai encore une quinzaine de jours avant de vous envoyer la note publiée la semaine dernière par le *Moniteur*, de façon que nos lecteurs l'aient complétement oubliée. Les détails du voyage de S. A. le prince de... etc., etc. (*j'ai oublié le nom : mettez ce que vous voudrez*) ne sont pas dans la *partie officielle*. La *partie non-officielle* ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Euh ! euh ! voilà. Vous savez, je ne sais rien, savez-vous? etc., etc.

LES JOURNAUX DU SOIR.

Paris, 13 septembre.

S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* est arrivé ce matin à 10 heures *dans le plus strict incognito*. Six régiments d'infanterie, deux escadrons de lanciers, deux escadrons de chasseurs, un escadron de spahis, trois batteries d'artillerie montée, la gendarmerie de la Seine, cinq bataillons de gardes nationaux, un piquet de la garde de Paris et un peloton de sapeurs pompiers, musique en tête, ont salué son entrée dans la capitale au milieu d'un concours énorme de population. Le Prince de l'*Almanach de Gotha* est descendu à 10 heures 35 minutes au *Rendez-vous des bons monarques*, et s'est mis au balcon avec sa suite *dans le plus strict incognito.*

14 septembre.

S. A. le Prince de l'*Almanach des Muses* — je veux dire de *Gotha* a reçu en audience calfeutrée les rédacteurs de l'*Indépendance belge*, du *Nord*, de *Midi*, de *l'Europe*, du *Sud*, de *l'International*, du *Nord-Nord-Sud Est-Ouest*, qui ont été amenés au palais les yeux bandés et la girouette au chapeau. Ils sont restés une heure dans cet état dans le grand salon de réception, où S. A. n'a pas paru à cause du *strict incognito* qu'elle a résolu de garder pendant le temps de son séjour à Paris. Ces journalistes, généralement bien informés de leur santé réciproque, se sont empressés d'adresser les curieuses révélations de cette entrevue à leurs feuilles respectives sur papier pelure d'oignon, en annonçant une bascule dans les plateaux de l'équilibre européen. — (*Le port en sus pour les villes de l'étranger.*)

15 septembre.

Le prince de l'*Almanach de Gotha* a visité aujourd'hui, dans le plus strict incognito, les ateliers de l'IMPRIMERIE IMPÉRIALE. Le comte Hamlet a écouté avec le plus vif intérêt les explications qui ont été données au prince de l'*Alm.* sur la typographie comparée, depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours. On lui a remis en sortant un compliment composé en 2,749 langues pendant la durée de sa visite. — (*Moniteur du soir*)

16 septembre.

Ce soir, le prince de l'*Alm.*, etc. a assisté, dans le plus strict incognito à la représentation, donnée par ordre à l'OPÉRA. Toutes les lorgnettes étaient braquées sur la loge du comte Hamlet. Vu le strict incognito du prince, les spectateurs étaient masqués. Le comte a salué le public d'un air gracieux, et a daigné applaudir le pas de *Trente ou quarante* danseuses habillées en jeu de cartes.

17 septembre.

Le prince de l'A. de G. visitera cet après-midi le JARDIN D'ACCLIMATATION dans le plus strict, etc.

Tous les animaux garderont la chambre.

18 septembre.

Le Journal Illustré — 2 sous — donne aujourd'hui le dessin authentique avec portrait, de la visite faite par le prince de l'A., dans le plus strict incognito, aux magasins de... de... et de...

Tous ces marchands seront autorisés à prendre leur brevet, contre facture, de fournisseurs brevetés du prince de l'*Almanach des 500,000 adresses* X...ki, le bottier à la mode, chaussera donc une nouvelle tête couronnée!

19 septembre.

Le prince de l'*Almanach de Mathieu de la Drôme* visitera aujourd'hui le Jardin des Plantes, Notre-Dame, la Samaritaine, la salière de Saint-Germain-l'Auxerrois (église *poivre*, mairie *sel*, tour au milieu), la colonne Vendôme, le café des Aveugles et la statue de notre immortel Béranger.

20 septembre.

Il est impossible que le comte Hamlet quitte la France sans avoir donné un coup d'œil à la *manufacture de Sèvres* et à notre *musée de Versailles*, que diable !

21 septembre.

Demain le prince de l'*Almanach-Botin* chassera dans la forêt de Rambouillet, et tuera un piqueur et un garde-champêtre, *dans le plus strict incognito*. Les lapins illumineront leurs garennes et les lièvres battront du tambour.

22 septembre.

Il y aura demain réception générale ordinaire et extraordinaire au *Rendez-vous des bons Monarques*. A cause du strict incognito, les dames seront admises, vu la discrétion naturelle à ce sexe enchanteur.

23 septembre.

Grand dîner diplomatique. Les rédacteurs incognito de l'*Indépendance, du Nord, de l'Europe internationale* se déguiseront en marmitons pour tremper leurs plumes dans la sauce des secrets d'État. — *Tout pour une nouvelle !*

24 septembre.

On lit dans le *Moniteur :*

« S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* est rentré dans ses États, où il a déposé le masque de son incognito. Nous pouvons donc parler sans contrainte :

« *Tout le monde l'a reconnu. Il payait ses dépenses avec des pièces à son effigie.* »

J. TELIO.

UN MOT DE TROUVILLE

21 *août*.

On m'installe chez un Trouvillais, une petite chambre tranquille à 3 fr. par jour. C'est pour rien! La semaine dernière, madame de P. a payé 200 fr. un appartement de deux personnes pendant trois jours!

Je me suis promené ce soir sur la plage au milieu des groupes qui s'installent dans le sable comme des pingoins. A 8 heures et demie, je suis allé au théâtre, quatre murs avec du papier peint le long de l'orchestre. On jouait la ***Perle de la Cannebière***, l'***Amour quéque c'est qu'ça***. J'ai vu dans la salle la plus jolie petite cocotte qu'on puisse voir : chapeau melon noir, senorita à jupe courte en soie noire, autour du cou et tombant dans le dos des rubans de satin rouge, une jupe en satin vermillon avec dentelle noire, canne et bottes. On en mangerait!

Je suis tout étourdi, ahuri, il me semble que je suis tombé en plein dans une toile d'Isabey : je vois toujours ces gros navires faisant la sieste sur le sable à sec, avec un ciel gris qui se crève. Au-dessus tous ces bonnets de coton, ces casquettes blanches, ces pardessus rouges, ces plumes qui flottent : j'ai du bonheur pour un mois. Comme cette nature est belle! le long du chemin j'avais envie d'embrasser ces bonnes vaches qui paissaient avec de l'herbe jusqu'au ventre.

—

23 *août*.

Ce matin je suis allé sur la plage et j'ai pris mes notes : je préfère cette manière de procéder; je laisse l'album à la maison. J'inscris : la robe aux losanges bleus et tout est dit. Bien que la marée se fût fait attendre, bon nombre de ces dames étaient allées au devant, lui offrant, pour l'engager à venir, ce qu'elles avaient de plus provoquant. Elle n'a pas failli : elle a même amené avec elle des trombes qui nous ont arrosé bel et bien toute la soirée.

Après déjeuner, j'ai visité Deauville; les maisons ressemblent à des pions sur un échiquier; la plage est merveilleuse, et la mer y a fort mauvais caractère, chose qui a bien son charme; il y avait concert au Casino à 3 heures et demie; je préférai revenir mettre mes notes au clair, car on jouait l'éternel, ***Il baccio!!!***

J'avais ***brassé*** le matin une douzaine de pages de mon album. J'ai fait ensuite une course à âne jusqu'à l'heure du dîner. Et la pluie tombait toujours! Il n'y a pas d'autre ressource que le salon. Je fumai bon nombre de cigares, humant l'air de la plage, étudiant toutes ces dames, les unes tenant la Bourse des commérages, les autres faisant du filet ou de la tapisserie; on jouait un jeu

d'enfer dans un coin. Quand les contrebasses et les violons eurent suffisamment agacé les oreilles nerveuses, les pieds se mirent à remuer et le concert sérieux et solennel se termina en sauterie.

Le baron de B.. est ici ; on m'a raconté qu'au Casino de Deauville, il avait élevé des prétentions pour obtenir un rang de chaises par devant les autres, les baigneurs s'y sont opposés ; un d'eux aurait dit : *Nous ne sommes pas à Varsovie.*

J'ai rencontré ma petite duchesse de l'autre soir. J'ai déjà une collection de 54 petites femmes sans compter les ânes et les gandins.

Mercredi, il y a grand bal au Casino de Deauville ; je serai curieux de voir si les uniformes de ces dames ressembleront à ceux de la journée.

Je commence à sentir des frissons, je suis rentré tout trempé, j'ai froid et sommeil ; du reste, la pluie a tombé un peu aussi dans mon encrier, et comme ce que je vous dis là n'est ni gai ni fol, *aussy bien fais-je en rompant cestuy entretien.*

Bonsoir.

—

22 août.

Je ne vous ai pas écrit hier parce que cet animal de D... avec son cours de chiromancie m'a fait coucher tard. Il a donné une séance au salon.

Il a fait un temps affreux, raffales terribles, coups de vent, pas un chat dehors, des vagues se livrant à un steeple-chase par dessus la jetée, une pluie impitoyable s'infiltrant partout !

Que faire? comme je ne suis pas venu ici pour m'amuser, j'ai pris mes jambes à mon cou et je suis parti à l'aventure. Je voyais la mer tellement mauvaise que j'éprouvais des démangeaisons à la taquiner : je cherchai à louer un canot à voile et un homme de bonne volonté pour m'accompagner ; un canotier parisien plus intrépide que des loups de mer, allons donc ! c'est pourtant le fait : les loueurs de bateaux m'ont ri au nez en disant : oh ! ces Parisiens c'est tous des *gouailleux*. Je me rejetai sur la terre et j'escaladai les hauteurs des falaises ; je visitai l'église ; même style que celle de Versailles, un seul petit navire pendu à la voûte dans une des ailes latérales, un maître-hôtel ressemblant à de la galantine de volaille.

Le soir j'ai admiré le couple D... trônant sur une estrade dans la salle de danse et tout autour des amours de petites femmes bien inquiètes sur leur destinée et réfléchissant sur leurs phalanges avec ou sans nœuds philosophiques : une d'elles donnait la patte à Mme D... qui lui récitait son boniment : —Madame vous êtes nerveuse, impressionnable, susceptible, vous enfanterez facilement, etc., etc., mais ce n'est pas cela qu'il me faut ; ferai-je ou non fortune ? Elle répétait continuellement : ferai-je fortune ? —M. S... s'écria : Mademoiselle si au lieu de vos mains, vous regardiez vos yeux, ils vous diraient que oui.

Ce matin, un ciel pur comme le fond de mon cœur, un soleil de printemps, vite sur la plage ; c'est à rendre fou, je ne puis pas faire deux pas sans voir un costume nouveau. Les dames jouent du costume comme du piano : elles montent les gammes de tons et de demi-tons de couleurs, aussi facilement que les gammes chromatiques. Quelles peintres que ces petites femmes !

Après dîner j'ai fait un tour au salon, je suis venu m'habiller et... en route pour le Casino de Deauville. En entrant au salon, j'aperçois toute la coterie Deauville, comme on dit ici : M. et Mme de M... Mlle Caroline H., Mme de L..., la famille O., M. S., M. S.., M. de B..,etc. Une cinquantaine de femmes à peine, mais un parfum d'élégance, une fraîcheur de toilettes, un je ne sais quoi d'excessivement distingué que je cherche en vain dans ces mamans qui font de la tapisserie au salon de Trouville.

Le Casino de Deauville ressemble à tous les cercles parisiens : le salon de danse est une jolie salle de théâtre avec scène, manteau d'Arlequin, tribunes courant autour de la galerie ; on a dansé en bottes, en toquets, en costume de la plage, les cavaliers en redingotes ou habits, pantalons de couleur gants beurre frais.

Des éclairs sillonnaient la mer et jetaient des lueurs singulières dans le salon ; il fallut songer au départ. En voiture, il fallait entendre les petits caquetages de ces dames : crois- u que Deauville réussira ? Était-ce peu nombreux ! — Il y a bien plus de monde à Trouville ? — Charmante fête, mais je n'aime pas la coterie. — Vous avez vu, Mesdames, comme la coterie M... alair de nous dévisager Mme de P... s'en donne à nos dépens, — M. O.. a bien fait d'inviter du monde à dîner : ils étaient seize à table, ils n'étaient que quatre chez le duc de M..., j'ai vu Gaston qui m'a dit : j'ai dîné chez le duc avec ma femme ; nous n'étions que quatre, et patati et patata. Et c'est comme ça toute la journée. Perruches, va !

Je file à Paris demain dans la nuit.

X

CHOSES ET AUTRES

—

Il y a un chemin de fer qui m'épouvante toujours : celui de l'Ouest. Le nombre des lignes qui se croisent, des trains qui se frôlent est véritablement effrayant. Or, voilà qu'on y exécute d'immenses travaux, dans le but d'ouvrir de nouvelles voies. Je déclare que, désormais, tout convoi qui ne partira pas moins de vingt-quatre heures après celui qui l'aura précédé n'offrira aucune sécurité.

—

M. Timothée Trimm continue ses chroniques palpitantes d'intérêt et d'actualité. L'autre jour, il daignait apprendre au public sou, tout en s'occupant des drapeaux mexicains, la nuance des étendards de la tribu de Juda. Il affirmait que le drapeau français a trois couleurs : bleu, blanc et rouge, donnait la place relative de ces couleurs, et ne craignait pas d'ajouter que le drapeau qui surmonte une maison indique que cette maison est terminée..... coût : 30 fr.

—

On lit dans les faits divers :

« Quarante-deux perdreaux ont été arrêtés, à la gare Saint-Lazare, sous la crinoline d'une dame. Ils ont été remis entre les mains de *M. Pâté*, commissaire spécial. »

Est-ce un calembour?

—

« Pleurez, pleurez, mes yeux et fondez-vous en eau... »

Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, a été cité devant la septième chambre de police correctionnelle, sous prévention d'escroquerie. On prétend qu'il est impossible de cumuler la profession de roi et celle d'avoué à Périgueux.

—

A l'Odéon, une grande comédie en quatre ou cinq actes. L'Odéon aime ses habitudes,

A la Porte-Saint-Martin, les *Flibustiers de la Sonore*. Toujours la suite du traité de la Compagnie Nantaise ; la Porte-Saint-Martin se réserve les drames littéraires... On brûlera beaucoup de poudre.

—

A l'Ambigu, *Rocambole* tiendra l'affiche. Il faut bien qu'il y ait quelque chose sur une affiche.

—

Bonne nouvelle !... Dumas fils aurait renoncé à son vœu d'éternel silence. Puisse ce bruit avoir quelque fondement ! Dumas fils aurait tort d'imiter Rossini. Ne sait-il pas que les plus belles œuvres n'attirent pas toujours la foule,

—

Les souscriptions pour les incendiés de Limoges s'élèvent déjà à des sommes qui témoignent en faveur de notre charité. Toute la France envoie son offrande. Il serait assez drôle (si l'on me permet cette expression dans cette affaire), que l'argent donné, dépassant l'argent brûlé, les seules gens qui n'eussent rien perdu au sinistre fussent les incendiés eux-mêmes.

—

Lisez-vous un roman du *Siècle* intitulé la *Croisade noire ?* L'auteur vous serait très-obligé de n'en rien faire. Cet auteur singulier, qui a la manie de poursuivre les moines, est une femme. Je pose trois points d'interrogation ???

—

Puisque j'en suis aux publications, disons du bien des *Mémoires du Géant*, de Nadar. Dire du bien n'est pas notre habitude. Cette œuvre est vraiment étrange ; elle vous entraîne. Impossible d'y trouver du style, mais une ardeur, une fougue, une *furia*, qui le remplace à ravir.

—

On assurait, dans quelques cercles, qu'un homme puissant à qui l'on avait fait écrire une lettre de remercîment pour une croix qu'on ne lui a pas donnée, se serait pendu de désespoir, près de la porte Maillot. Nous sommes autorisés à déclarer ce fait de tout point inexact.

—

L'amoureuse du théâtre de rentrait dans la coulisse après sa scène d'amour. Elle était à peine hors de la vue du public qu'elle exécuta une série de gestes expressifs si déhanchés que le régisseur la met à l'amende.

Le directeur arrive. Son œil tombe sur le tableau des punitions. Le nom de Mlle le frappe ; il s'informe ; le régisseur l'instruit. Il demande l'ingénue.

— Vous êtes à l'amende. Qu'est-ce que vous avez fait ?

L'aimable enfant ne se fit pas prier pour exécuter sa pantomime.

— Recommencez donc voir encore un peu ça ?

Deuxième répétition.

— Très-bien, dit le directeur, je lève votre amende.

—

Pour peu qu'on soit philosophe. — Je le suis et j'aime à réfléchir, — il est impossible de lire le récit des accidents dans les journaux sans avoir envie de rire. Je suis sûr que les personnes, les hommes de lettres, qui sont spécialement attachés à la rédaction des accidents, doivent être des gens charmants et d'une gaieté intarissable.

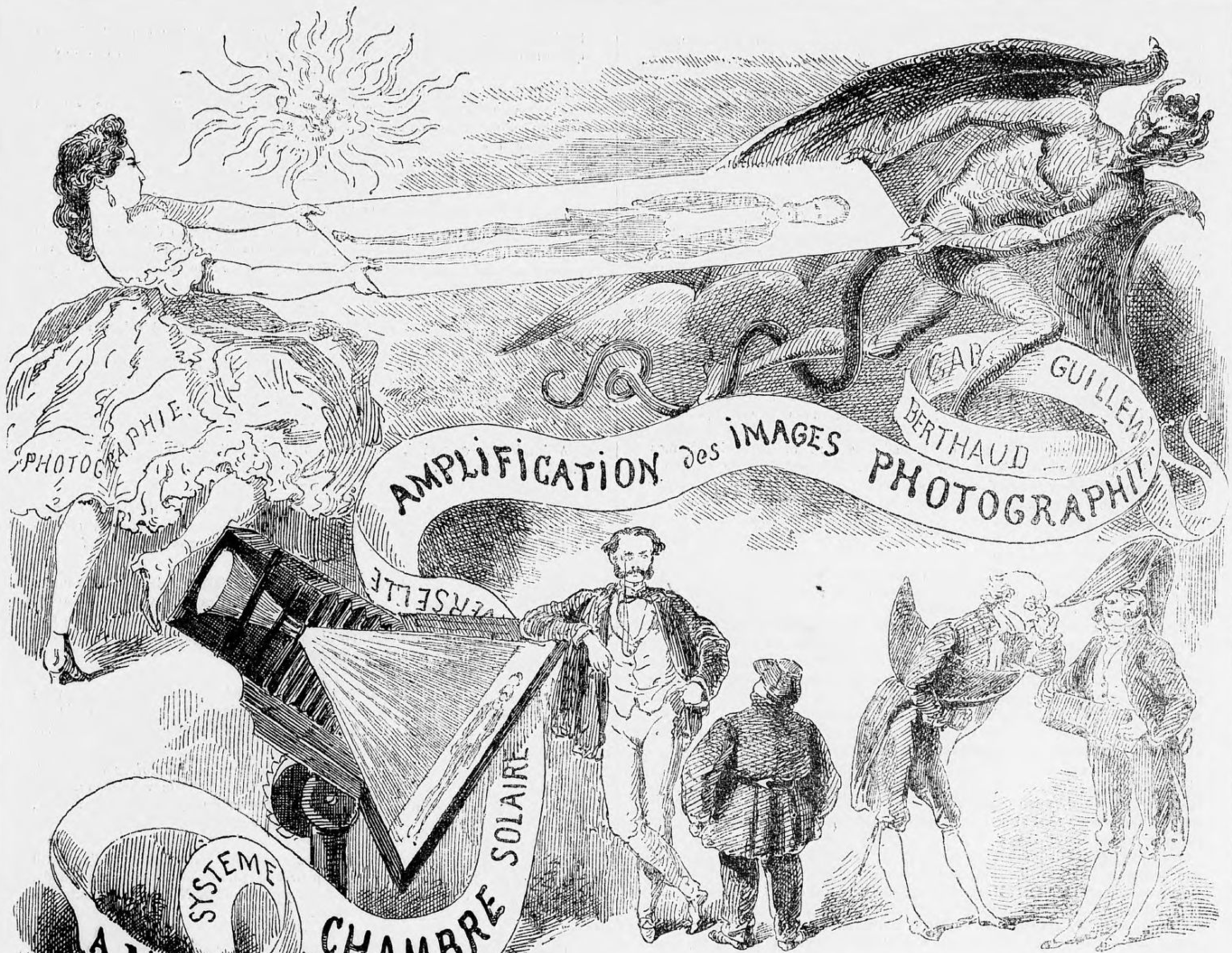
A la lecture de toutes ces horreurs, on se sent mieux dans sa robe de chambre et le fauteuil vous paraît plus douillet, on se dit : Allons ! bon, voilà encore des malheurs auxquels j'ai échappé. — Les infortunes du voisin vous rendent votre bien être plus doux... affaire de contraste ! Plus il fait froid dans la rue et plus le coin de la cheminée paraît agréable. Et puis, franchement, la plupart des accidents sont ridicules.

Tous les jours de la vie, en été, je retrouve aux faits divers cet imbécile, le même, bien certainement, qui, ne sachant pas nager, se jette dans quinze pieds d'eau, sous prétexte qu'il veut se rafraîchir, disparaît ; et meurt au fond de l'eau uniquement pour permettre à l'écrivain de *constater, une fois de plus, combien sont dangereux les bains froids.* Moi, qui suis un philosophe pratique, je trouve le monsieur, qui ne sais pas nager, complétement absurde

Tous les jours de la vie, en automne, je retrouve ce chasseur qui regarde dans le canon de son fusil chargé, tandis que du bout de son pied il agace son chien. Par le plus pur des hasards le coup part. Qu'est-ce que le plomb fait ? — Il fait balle, et qu'est-ce que le plomb fait sauter ? — La cervelle de la malheureuse victime. — Encore un homme qui se sacrifie pour donner le droit à l'écrivain de *constater une fois de plus combien la chasse offre de dangers.*

Ce qu'il y aurait lieu de constater avant tout, c'est le nombre de gens qui meurent de bêtise.

X.





— C'est-y vrai, Monsieur Liébert que vous avez inventé une machine qui fait grandir, combien coûte-t-elle ?

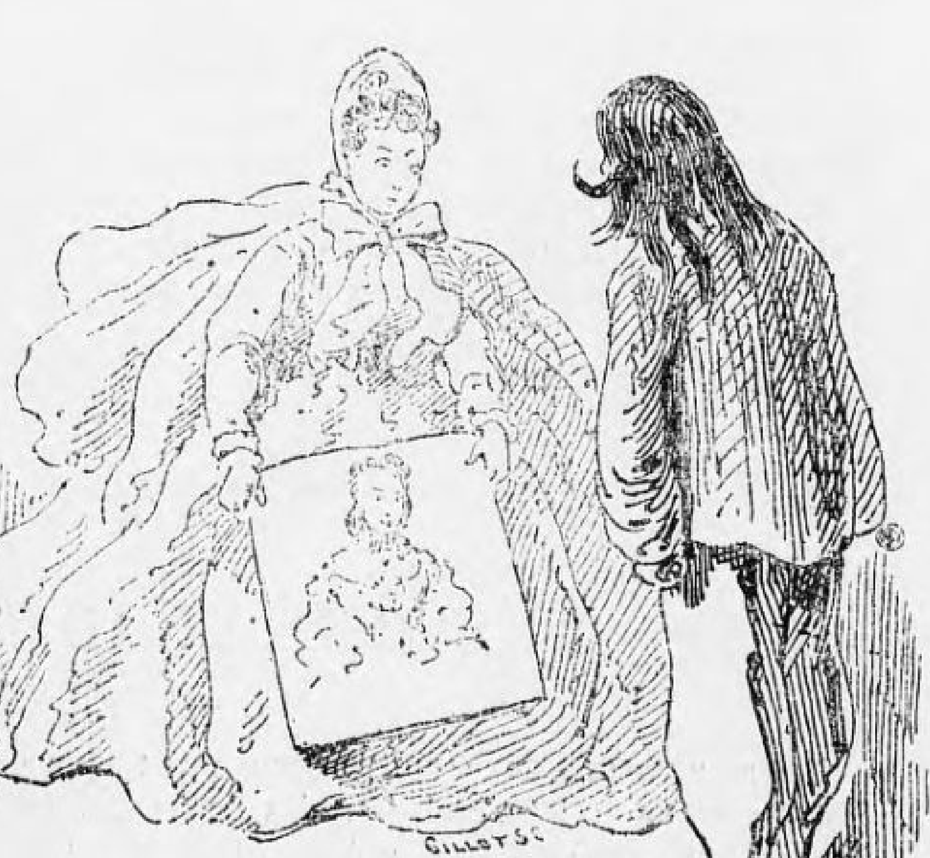
— Ce petit soufflet, cher collègue ? une invention qui va nous rendre bien des services à nous autres savants, une sorte de microscope greffé sur la photographie, et qui nous permettra de lire sans lunettes les inscriptions microscopiques que nous n'avons pas le temps d'aller étudier sur place ?



— Que faites-vous là, malheureux ?
— Pas de danger, madame, votre femme de chambre m'a dit que c'était une nouvelle couche pour faire grandir vos petites images : je les arrose en même temps que les melons.



— Voyez mon cher baron, cet appareil est si simple, si commode et surtout si infaillible, que je charge Victor de l'agrandissement de toutes mes épreuves photographiques.



— Mais c'est une horreur, Monsieur, sur la foi des journaux, je vous envoie ma carte de visite en vous priant de m'agrandir les yeux et de me diminuer la bouche et voici ce que vous me renvoyez?
— Madame aura sans doute mal compris, nous amplifions les images, d'après un petit cliché, avec rapidité, mais sans déformation.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LE POIVRE

FRAGMENT

...Il y a bien vingt-cinq ans de cela; mes cheveux étaient noirs et les siens... Ah! monsieur! la jolie petite tête blonde! Notre fils le lieutenant était à peine une vague espérance; nous l'appelions Rosine entre nous, car nous ne voulions qu'une fille.

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, quoique morbleu!... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le menaient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien, fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille et son cœur avec; il m'adorait. Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui. Je lui trouvai l'air si drôle, mais si drôle que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand'route quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait voir la Suisse et l'Italie, je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts. Tout l'été y passa; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique, et des tendresses, des attentions, des conseils! « Chers enfants, soyez sages; évitez les brigands; craignez les courants d'air dans la montagne; Henri, ménagez-la. » Bonnes gens! braves gens! On n'en fait plus comme eux, et ils sont trop loin d'ici pour que j'aille leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine, nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : « Je vide le château pour meubler votre pavillon. » Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposerions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à cinq heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, elle m'appelait *petit mari;* j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'*r*, et d'une petite voix si douce que je me sentais presque aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir où prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais pas quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher. « Mais, dit-elle en ouvrant ses grands yeux, si nous allions rue de la Victoire! »

— Rue de la Victoire? chez ton père?

— Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison!

— Au fait! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire!

Le marquis passait là cinq ou six mois d'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste, avec remise et écurie; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battit par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs! Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques : je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnue. Le concierge dormait sur la foi des traités; ses deux fils, bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer l'escalier : éducation professionnelle. Ils me parurent très-jolis, ces petits concierges en herbe; les figures d'enfants commençaient à m'intéresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage, tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là, grâce à Dieu et à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse? Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant pas ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non! mais le temps me paraissait long parcequ'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez), il me semble que les vingt-cinq ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'antichambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela?

— Mais, dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *gros bête?* Gros bête était un mot de tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six caisses de bois blanc à charnières; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profusion de faveur bleues, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachées par un million de petites épingles. La lingerie n'est pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger : c'est là que j'ai fait jadis l'admiration de la famille par une sobriété trop naturelle, hélas! « Vous avez donc un appétit d'oiseau? » disait la bonne marquise. Le fait est que j'avais l'estomac serré comme dans un étau; rien ne passait. Les rideaux sont décrochés; la table sans ralonges et réduite à sa plus simple expression est passablement poudreuse; nous y trouvons un tas de cartes de visite (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre de décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est une parente éloignée qu'Irène connaissait peu. Je parcours les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. deux jours après la noce!... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac; le beau buffet de noyer et d'ébène, surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne; il ne reste qu'une cave à liqueurs oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrons faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé notre contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et de brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui, tout est voilé de housses grises; les consoles sont ficelées dans du papier de journal; il n'y a pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux bouton-d'or sont en paquet dans la percale; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne, on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime ou j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle en a fait durer un toute une semaine; qu'en dites-vous? Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées, dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées; elles ont moisi. Allons! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier, décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grains. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. Elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins et dans ses explications, que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute! Elle valait son pesant d'or!

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. « C'est le poivre! » dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous! Presque une demi-heure! Elle me montre sa jolie chambre, la même ou j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers sont semés de poivre; on y a mis par-dessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas! Hélas!

Elle prend la chaise et s'assied; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais où dormir? Dans sa chambre? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideaux, un lit tout nu; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là pour dormir, mais où trouver des draps? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. « Et mon trousseau! » dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre; j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, les tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées! Mais pourquoi pas? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi-morte; quant à moi, j'étais sur les dents.

« Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout. »

Le poivre...

(Le fragment s'arrête ici.)

E.

A JERSEY

Un de nos amis, qui faisait à Jersey une excursion qui n'avait rien de politique, nous envoie les croquis suivants. La demoiselle qui se déshabille et l'Archery-Club, sont deux détails caractéristiques de la vie anglaise.

JERSEY



VUE DE JERSEY

Jersey n'est pas une île escarpée et sans bords,
On y voudrait rentrer quand on en est dehors. VICTOR HUGO.



Au point de vue géographique, cette île ne vous fait-elle pas l'effet d'une mouche agaçante qu'une puissante main voudrait saisir au vol?



CES DIABLES DE RIFLEMEN

— C'est horrible, je viens d'avoir mon chapeau traversé par une balle!!!
— Aô, c'était un pari de faire un petit trou à vô sans faire du mal à vô.



AUX BAINS DE MER

A Jersey, les rochers tenant lieu de cabanes, ce n'est pas trop de quatre longues-vues pour surveiller une jeune personne... et les quatre points cardinaux.



— Monsieur désire-t-il coucher au Lion-d'Or?
— Non, je préfère la Belle Etoile.



— Laissez-moi donc, ma chère amie, vous savez que j'aime avant tout observer les mœurs.
— Même quand il n'y en a pas?



THE ARCHERY-CLUB. — Dans le cas d'une invasion étrangère, ces dames sauraient bien défendre leurs petites côtes, allez!

MES VOISINS DE CAMPAGNE

IX. — LE PÈRE FORET

Je ne voudrais faire de peine à personne, étant par ma nature doux et circonspect; mais vraiment, il m'est impossible de ne pas dire que la ville d'Orléans est une des plus tristes, des plus laides, des plus mortellement ennuyeuses qui se puissent trouver.

Un petit pavé pointu, qui n'a l'air de rien, et qui pénètre dans vos semelles; une cathédrale à laquelle il ne manque qu'un balancier et un cadran pour faire une horrible pendule. L'image de la Pucelle vous poursuivant à tous les coins de rue, chez les libraires, chez les bijoutiers, sur les places publiques, sur les fontaines, chez les confiseurs, partout l'image de cette jeune fille vertueuse!.. Horrible séjour que celui de cette ville pour la malheureuse enfant qui aurait une faiblesse à se reprocher!

Vers les quatre heures, une volée de jouvenceaux gantés de frais et frisés piétine sur le trottoir, et tapottent de leur canne la devanture des boutiques — les mauvais sujets! — Deux dames avec des toilettes d'après-demain : une robe bleu de ciel, un chapeau jaune et une plume fanée, passent, — un chien s'arrête au pied de la statue de Jeanne-d'Arc, — deux commis-voyageurs, dans chacun des cafés de la place, jouent au piquet en fumant dans de grosses pipes. — On entend un fracas de ferraille dans la profondeur de la Grande-Rue déserte : — c'est un équipage, — un vieille boîte à thé avec une dame dedans... l'équipage passe, et puis rien... rien que le chien devant la statue, le décrotteur sous le réverbère, et l'éternelle Jeanne-d'Arc, offrant son épée au ciel. Ah! la jolie ville!...

Est-ce singulier! moi qui ne dors jamais en plein jour!

Le lendemain de cette radieuse journée, je me levai de bonne heure et j'allai prendre une tasse de café au grand air, me jurant d'en finir avec le chef-lieu du Loiret, et de prendre le train le plus proche pour retourner à Paris, et comme une voiture, — un carrosse épiscopal ayant mal tourné, — s'arrêtait sur la place, je propose au cocher de me promener dans la ville pendant deux heures.

— Je veux bien promener Monsieur dans la ville, mais ce sera bien ennuyeux pour Monsieur et pour moi aussi.

Ce cocher avait du sens; mais que faire pendant cette matinée?

— Allez toujours, lui dis-je.

— Mais, si Monsieur voulait voir le Bouillon, — le cocher prenait feu tout à coup, — le prix est différent, par exemple; c'est cinq francs pour aller au Bouillon; mais ça les vaut.. Ah! c'est un joli spectacle!

— Qu'est-ce que peut être ce Bouillon? disais-je à part moi, et mon ignorance faisant naître en moi une foule de suppositions plus étranges les unes que les autres, je dis : Va pour le Bouillon. Je m'étalai dans le carrosse et nous partîmes.. comme le vent — j'entends un petit vent doux.

Nous arrivâmes au pont. Deux mornes chevaliers en plâtre couleur de bronze en défendent l'entrée, tout en s'abritant les yeux de leurs mains gantées. J'aurais eu une forte vrille que je me serais passé, séance tenante, le plaisir de pratiquer un trou dans la tête de ces messieurs et d'y fixer deux bougies; quels charmants bougeoirs artistiques que ces deux gaillards-là! Un beau soleil éclairait la vallée sablonneuse où coule la Loire, quand le bon Dieu lui envoie de quoi couler. Des laitiers, leurs pots vides sur la tête, s'acheminaient vers les faubourgs, des charrettes de maraîchers se garaient pour nous laisser passer; les maisons devenaient plus rares, et par-dessus les petits murs décrépits s'élançaient de beaux grands arbres. De temps en temps de vieux hôtels Louis XIV, aux contrevents poussiéreux, au pignon fatigué, se dressaient au bord de la route; les fenêtres s'entrouvraient, et des petites bourgeoises, en bonnet du matin, clignotaient de l'œil à cause du soleil en étendant du linge sur des cordes trop élevées. Un gros monsieur lisait son journal sur sa petite terrasse à l'ombre d'un pavillon chinois. La clématite grimpait le long des murs et les pierrots occupés sur la route s'envolaient par centaines à l'approche du cheval.

— Et ce bouillon? dis-je au cocher; car enfin j'allais à l'aventure.

— Nous approchons, Monsieur. — Ça vous paraîtra drôle, ajouta-t-il, j'ai conduit plus de cinquante fois des voyageurs au bouillon, et je ne l'ai jamais vu.

— C'est tout à fait particulier.

— Tenez, Monsieur, voici le Loiret; dans cinq minutes nous serons à sa source, et vous verrez si ce n'est pas là un fameux bouillon.

Un voile tomba de mes yeux; j'avais compris.

C'est une délicieuse petite rivière que celle du Loiret; elle a deux lieues de long, mais la Providence l'a façonnée avec tant de soin, a fait tomber dans ses eaux transparentes les branches de si beaux arbres, y a ménagé de si délicieux points de vue, qu'on n'est pas en droit d'en demander davantage. C'est au milieu d'un parc admirable que le bouillon s'élance, — un flot de cristal liquide au milieu du jardin des Tuileries. 3,000 litres d'eau à la seconde. — Jolie fontaine d'eau filtrée, comme vous voyez.

Tant de gens ont vu ces sources du Loiret qu'il me paraît inutile d'en faire la description. Ce que tout le monde n'a pas vu, et pourtant peut voir, c'est la guinguette du père Foret. du père Foret qui m'aime, il me l'a dit; que j'aime aussi, je vous l'assure. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'on y mange de délicieuses matelottes dorées, qu'on y boit un Beaugency 58 tout à fait excellent, que sa maison trempe dans l'eau et se perd dans les arbres, que la vigne vierge encadre les fenêtres, qu'on est là dans un décor d'opéra-comique, et qu'on a l'avantage de ne point y entendre de musique; que...

— Pendant que le poulet cuit, Monsieur pourrait bien faire une petite promenade sur l'eau, dit le maître de la maison en détachant un bateau.

— Oui, mais il faut être ici dans une demi-heure, cria la mère Foret, du fond de sa cuisine étincelante de soleil, un poulet est un poulet Si ça dure plus d'une demi-heure, il sera brûlé...

Et j'entendis qu'elle décrochait une cuisinière et qu'elle jetait au feu un gros fagot bien sec.

— Monsieur, dit le vieux cabaretier en poussant au large, le pays que vous allez voir est le plus beau des pays. — Avez-vous voyagé? Ça m'est égal, vous pouvez le dire, je ne crains pas que vous ayez vu plus beau que ce que vous allez voir. Non, pas plus beau, pas la moitié aussi beau. — Tous les jours j'en reçois des compliments, de ce pays-ci. Et puis, je vas vous dire, avec moi vous allez voir cela dans tout ce qu'il y a de mieux. Il n'y a personne qui raconte mieux que moi pour les détails et tout ce qui s'en suit.

— Je suis heureux d'être tombé sur vous alors.

— Oh! mon Dieu! il y a des gens aussi bons que moi. Parbleu! j'ai des défauts. Je jure quelquefois que ça vous en donnerait des frissons; mais je me dis : « A quoi que ça te sert de jurer comme cela, comme un *Parpaillot?*... — Le visage de mon homme se plissa comme un pomme de rainette trop cuite, et je m'aperçus que ses petits yeux lançaient un sourire. — Je dis souvent *Parpaillot*, c'est une habitude... Eh ben, je n'en suis pas plus méchant pour cela. Je ne sais pas ce que ça veut dire — et il éclata de rire comme un enfant qui a fait une grosse malice. Il riait si fort que deux grosses larmes coulaient de ses yeux, et il fut obligé d'avancer sa tête pour s'essuyer de la main sans quitter l'aviron.

Dame! on ne peut pas tout savoir, et je ne dis pas cela méchamment; mais pour raconter les bords du Loiret, je suis le seul et unique, il n'y en a pas deux comme moi... pas deux! c'est pourtant pas beaucoup. Toutes ces maisons que vous voyez là au bord de l'eau sont des maisons de campagne, comme on dit dans ce pays-ci. Je connais tout cela dans les détails, c'est ce qui fait qu'on a plaisir à se promener avec moi. Monsieur, me dit-il à voix basse et comme en confidence, avez-vous remarqué ma femme dans la cuisine? — Ses yeux brillaient en me disant cela, et une expression de tendresse touchante se répandait sur ses traits.

— Non, je ne l'ai pas remarquée.

— Eh bien, quand vous reviendrez, faudra la remarquer. Voyez-vous, quand on serait prince, on ne devrait pas passer devant elle sans la saluer. C'est tout or, voyez-vous, ma femme à moi, pas un brin de cuivre. A me bougonne des fois, que le diable en prendrait les armes, mais je sais que c'est pour mon bien. Monsieur, elle me donnerait un soufflet, par supposition, que je lui dirais : « Faut croire que t'as raison. Je lui dirais cela par rapport à ce qu'elle m'aime bien. Quand on a tenu les deux bouts de la même corde pendant quarante ans! Il y a des fois où je me rappelle tout cela, et nous rions tous les deux ensemble. La première fois que je l'ai embrassée, elle repassait... c'est risible tout de même. — Elle repassait comme une fée! Elle repassait même si menu que tout le monde lui disait : « Quel coup de fer elle a, la petite Jeanne! » Et de fait, elle avait un coup de fer superbe, que même elle aurait gagné bien de l'argent à Paris... Mais, pour vous en revenir, comme elle avait une taille à tenir dans les deux mains, et que je l'aimais déjà à gros bouillons, v'là que je veux l'embrasser, ça la surprend, elle se retourne avec son fer qui sortait du feu, et me le flanque dans la figure... sans le vouloir, bien sûr, la chère amie! V'là

dit : « Faut râper de la pomme de terre et l'y mettre la tête dedans ; c'est souverain. » Si vous l'aviez vue, comme elle a bien vite été chercher de la pomme de terre... et j'te râpe... et j'te râpe... J'ai bien vu tout de suite, ce jour-là, qu'elle m'aimait... Ah! vous n'avez pas remarqué la bourgeoise dans la cuisine?... Moi je l'ai bien remarquée il y a quarante ans! — Il resta quelques moments silencieux, et tandis qu'il ramait, je voyais à l'expression de son visage que mille souvenirs lui revenaient en tête et que l'émotion le gagnait.

Il reprit bientôt :

— Eh! que voulez-vous, tout passe? le temps marche, mais il y a des moments où on trouve qu'il va vite, quand on a une femme comme celle que j'ai. Tenez, voilà des gros arbres, pas vrai? eh bien, je les ai vus pas plus gros qne cet aviron. J'ai les cheveux tout blancs aussi... moi, ça m'est encore égal, mais la bourgeoise vieillit aussi, la chère âme!

Sa voix devint vibrante d'émotion.

Je la vois toujours comme dans le temps, avec sa taille et sa belle carnation... il fallait voir la carnation de ma femme! Mais je sais bien qu'elle vieillit tout de même, elle s'en va, et quand je m'en aperçois, ça me fend le cœur. Il y a des moments où elle parle comme si elle avait un verre de bouillie dans la bouche, et moi, qui sait pourquoi elle parle comme cela, ça me fait une peine! Je n'y peux rien, la chère amie! Elle a... elle a .. — un sanglot l'empêchait de parler. — Elle a, monsieur, toutes... les... dents tombées! — Et il fondit en larmes.

— Mais calmez-vous... mon pauvre ami... voyons, du courage... que voulez-vous, c'est la loi...

— Je sais bien que c'est la loi, mais vous comprenez bien que sa langue s'empâte dans tout cela... Ah! mon Dieu, je suis ben bête de pleurer comme cela, mais c'est plus fort que moi. Toutes les fois que je raconte les bords du Loiret c'est comme un fait exprès, je pleure comme un veau. Cette petite baraque que vous voyez là-bas, ajouta-t-il en reprenant ses avirons et avec un soupir, c'est encore une maison de campagne, comme on dit, ah! je connais tout cela! vous sentez bien que cela c'est à moi; les propriétaires y viennent toutes les semaines, moi je suis devant tous les jours que Dieu fait. Elle me procure plus de satisfaction qu'à eux, leur propriété. Je connais tout le pays, et c'est pour cela que je le raconte mieux que les autres, — c'est facile à comprendre un instant ; nous voilà de retour, méfiez-vous pour aborder... v'là que je ne peux pas débrouiller la chaîne... Eh! bien, regardez un peu : je serais seul que je jurerais comme pas possible en débrouillant c'te chaîne... c'est-y des drôles d'habitudes qu'on a comme ça de se damner... donnez-moi la main pour enjamber... c'est très-bien.

Je sautai à terre.

— Montez vite, me cria la maîtresse du lieu; je débroche, il n'est que temps. Monsieur prend du café?

Dix minutes après j'étais attablé, dévorant le fameux poulet et dégustant une délicieuse bouteille de Beaugency.

— C'est du 58, fit mon hôte en entrant brusquement... un rude vin... un vrai rayon de soleil dans l'estomac. Maintenant, un instant que je mette mes lunettes, je vous apporte ma famille, je vas vous raconter cela dans les détails. — Il s'assit et étala sur la table une dizaine de portraits photographiés Par hasard, l'un d'eux tomba sur le fromage.

— Tiens, celui-là qui est sur le fromage, c'est justement le plus fameux des fameux. Ah! quel homme! il n'avait pas six mois qu'il était déjà extraordinaire; quand il avait tèté il s'essuyait la bouche avec sa petite main...

Le bonhomme parla longtemps encore, mais je cessai de l'écouter.

Il était près de la fenêtre ouverte, et derrière sa tête noyée dans le soleil, j'apercevais la campagne, un beau ciel tout bleu, et les grandes masses de verdure se mirant dans l'eau. A l'horizon, un petit moulin à vent tournait gaiement entre deux peupliers. J'étais étalé sur deux chaises, le café fumait dans sa tasse, et comme un rubis enchâssé dans le cristal un doigt de Beaugency resté au fond du verre étincelait. J'étais heureux, je me sentais vivre; tous les gais souvenirs de ma vie s'étaient sans doute donné rendez-vous au cabaret du père Foret, ce jour-là.

Je fus ramené brusquement dans la réalité par un éclat de voix du brave homme.

— C'est cela qu'on peut appeler du malheur, pas vrai ? toutes les dents tombées!... disait-il.

Je me retournai vers lui, il avait le visage baigné dans les larmes. Quel cœur que celui de ce brave homme! Je le consolai de mon mieux et regardai à ma montre. Il était fort tard. Je payai l'addition, nous échangeâmes des protestations amicales et...

Me voilà.

Si jamais vous passez à Orléans, n'oubliez pas le bouillon et déeunez chez le père Foret. Le Beaugency 58 est dans la cave à gauche, le second tonneau après le tas de bouteilles. Z.

HENRY MONNIER

LA NOUVELLE ÉDITION DE SES ŒUVRES

Il a donc des œuvres complètes ce singulier artiste à trois faces si nettement caractéristiques et qui par cela même offre plus d'une difficulté à analyser. Sous deux faces, Dentu montre l'écrivain et le dessinateur dans un énorme in-octavo qui, jusqu'à présent, n'était pas le format réservé aux caricaturistes. Et ce format, consacré d'habitude aux écrivains qui font partie du catalogue de la Librairie Académique de Didier, me remet en mémoire un singulier compliment qu'adressait, il y a bientôt quinze ans, le poëte Baudelaire à l'inventeur de *Monsieur Prudhomme*.

La présentation des deux artistes avait lieu dans les salons de l'hôtel Pimodan, et la disposition des hauts appartements qui rappellent ceux de Versailles, la richesse des décorations et des peintures faisaient de ce bel endroit une sorte d'Institut où le poëte, songeant peut-être déjà à sa candidature future, se sentait sur son terrain.

— Monsieur, dit-il en saluant le caricaturiste à qui on le présentait, il y a longtemps que je désirais vous faire compliment de vos excellents dictionnaires.

— *Dictionnaire!* s'écria Henry Monnier étonné, en regardant l'étrange dandy, dont les habits tourmentés, le pantalon noir à pied se prolongeant dans d'élégants souliers à la Molière annonçaient quelque personnalité bizarre.

Scène comique que cette entrevue, où le mystificateur de 1827 se demandait quel était le genre de *charge* imaginée par un romantique de 1847.

— Monsieur, reprit le caricaturiste, vous vous méprenez sans doute, je m'appelle Henry Monnier.

— Je le sais, Monsieur, continua le poëte en s'inclinant, et c'est pourquoi je me permets de vous complimenter sur vos utiles dictionnaires.

Un moment je crus que le comédien perdrait son flegme habituel; mais l'étrange poëte (à cette époque bien plus étrange encore qu'aujourd'hui), voulut bien expliquer son mot. Et il le fit avec une habileté académique qu'eût enviée M. Villemain lui-même. Suivant Baudelaire, les *Scènes populaires* n'étaient pas de l'art; il manquait à la plupart de ces sténographies bourgeoises une composition, comme aussi le reflet de la personnalité du créateur. Tout était traité par menus détails, jamais par masses; enfin l'idéalisation manquait à ces types qui restaient seulement à l'état de croquis d'après nature.

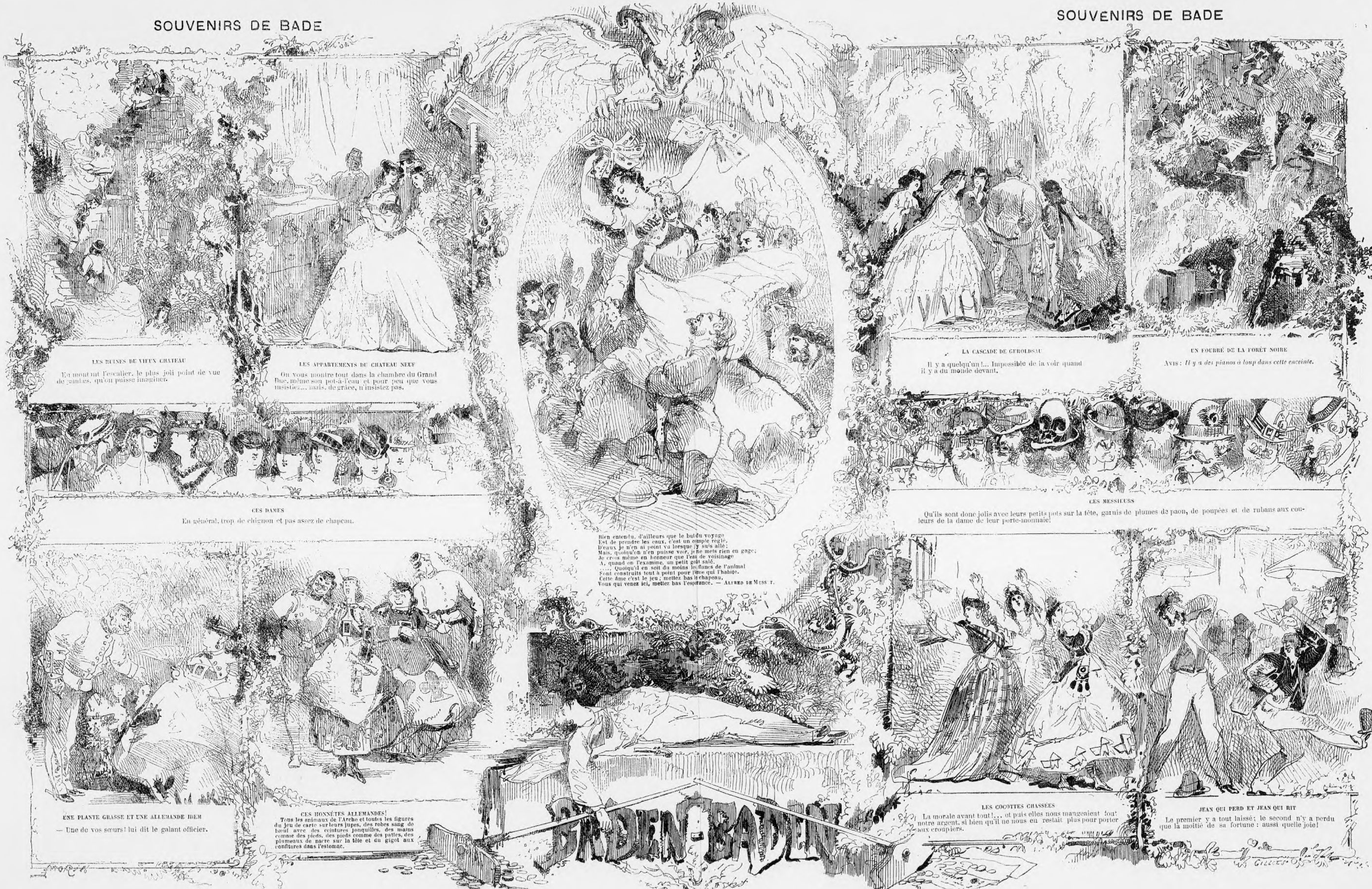
Henry Monnier écoutait, visiblement surpris, n'étant pas préparé à ce beau discours ; mais la conclusion lui fut désagréable, à savoir que les *Scènes populaires* étant un Dictionnaire, les créateurs étaient autorisés à y puiser des mots pour rendre exactement la peinture des bourgeois au dix-neuvième siècle.

Dix ans auparavant le comédien m'était apparu sur le théâtre d'une petite ville de province, où le public goûtait médiocrement les travestissements de la *Famille improvisée*. Ces trois rôles, quoique enfermés dans le cadre d'un vaudeville vulgaire, ne répondaient pas non plus à l'idéal des provinciaux, et je doute que Henry Monnier, alors impressario traversant la France et l'étranger avec une troupe à lui, recueillît d'autres suffrages que ceux des hommes élevés à Paris, initiés aux mœurs parisiennes, frottés à la fois de l'esprit de coulisses et de l'esprit d'atelier.

Une troisième fois, je pus étudier l'effet que produisait l'artiste dans une scène populaire (inédite) qu'il contait après le repas. Cela se passait chez un industriel brassant des affaires à la douzaine, qui tenait table une fois par semaine et se plaisait dans la société des gens d'esprit, quoiqu il ne comprît pas leur langue. Ce traitant (on pouvait dire ce traiteur) réunissait donc ensemble des poëtes, des journalistes, des musiciens, des avocats, des médecins, et il avait voulu se donner, dans sa maison et dans son fauteuil, le spectacle de Henry Monnier.

Après le dessert, la maîtresse de la maison ayant fui devant les cigares, le caricaturiste conta une scène de nuit de la rue Basse-du-Rempart, dialogue sinistre, avec un ciel de neige pour décor, entre des filles et des voleurs. Là encore l'effet fut perdu. L'hôte ouvrait de grands yeux et s'étonnait de ne pas trouver un mot à rire dans le récit de ces conversations nocturnes. Peut-être frémissait-il et trouvait-il ces peintures d'un effet désastreux pour la digestion. Le langage de ces misérables le faisait frissonner; la lueur des bougies de la table

SOUVENIRS DE BADE



LES RUINES DU VIEUX CHATEAU

En montant l'escalier, le plus joli point de vue de jambes, qu'on puisse imaginer.

LES APPARTEMENTS DU CHATEAU NEUF

On vous montre tout dans la chambre du Grand Duc, même son pot-à-l'eau et pour peu que vous insistiez... mais, de grâce, n'insistez pas.

CES DAMES

En général, trop de chignon et pas assez de chapeau.

LA CASCADE DE GEROLDSAU

Il y a quelqu'un!... Impossible de la voir quand il y a du monde devant.

UN FOURRÉ DE LA FORÊT NOIRE

Avis : *Il y a des pianos à loup dans cette enceinte.*

CES MESSIEURS

Qu'ils sont donc jolis avec leurs petits pots sur la tête, garnis de plumes de paon, de poupées et de rubans aux couleurs de la dame de leur porte-monnaie!

Bien entendu, d'ailleurs que le but du voyage
Est de prendre les eaux, c'est un compte réglé,
D'eaux je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé;
Mais, quoiqu'on n'en puisse voir, je ne mets rien en gage;
Je crois même en honneur que l'eau de voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.
..... Quoiqu'il en soit du moins les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.
Cette âme c'est le jeu; mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance. — Alfred de Musset.

UNE PLANTE GRASSE ET UNE ALLEMANDE IDEM

— Une de vos sœurs! lui dit le galant officier.

CES HONNÊTES ALLEMANDES!

Tous les animaux de l'Arche et toutes les figures du jeu de carte sur leurs jupes, des robes sang de bœuf avec des ceintures jonquilles, des mains comme des pieds, des pieds comme des pattes, des plumeaux de nacre sur la tête et du gigot aux confitures dans l'estomac.

LES COCOTTES CHASSÉES

La morale avant tout!... et puis elles nous mangeaient tout notre argent, si bien qu'il ne nous en restait plus pour porter aux croupiers.

JEAN QUI PERD ET JEAN QUI RIT

Le premier y a tout laissé; le second n'y a perdu que la moitié de sa fortune : aussi quelle joie!

prenait à ses yeux la sourde lueur du réverbère qui éclairait les acteurs du drame de la rue Basse-du-Rempart, et certainement, à cette heure, il eût donné vingt louis à Levassor pour effacer par quelque parodie anglaise cette lugubre impression.

Le conteur s'arrêta, et ce ne furent pas des applaudissements qui le payèrent de son récit, mais un silence embarrassé que le traitant rompit par un : Et puis ?

— J'ai fini, dit le comédien.

— Voilà bien *le réalisme*, me dit d'un ton de reproche le maître de la maison, comme si moi-même j'avais conté la sinistre conversation de la rue Basse-du-Rempart.

Ainsi, à trois époques différentes et dans des milieux tout à fait contraires, Henry Monnier choquait un poëte, des bourgeois de province et un banquier parisien. Il étonna bien d'autres gens, jusqu'à ses camarades.

Chenavard convoqua un jour dans son atelier des peintres et des journalistes. Il s'agissait d'entendre une comédie de Henry Monnier, qui, enfin, renonçant aux croquis rapides, s'était recueilli et avait conçu une œuvre importante. Chacun fut exact au rendez-vous, et quand le caricaturiste annonça qu'il lirait lui-même cinq actes inédits, l'attention fut vivement tendue; mais dès le début, l'avertissement que l'ouvrage était en *vers* causa une sorte d'effroi. Henry Monnier *poëte* ne prédisposait pas l'assistance en faveur du drame.

Lui, sans sourciller, lut une certaine *École des pères* (ou des bourgeois, le titre exact m'est échappé), qui, dès les premières scènes, annonçait un rival de Casimir Bonjour. Les auditeurs se regardaient, effrayés de se voir constitués en membres d'examen du comité de lecture de l'Odéon. Le caricaturiste continuait à faire tomber sur la tête de ses amis de pauvres vers qui coulaient de son gosier comme, tristement après la pluie, un maigre filet d'eau sort d'une vieille gouttière. Grave et pensif, Chenavard se demandait si ses invités ne l'accuseraient pas de leur avoir infligé un supplice oublié par le Dante. L'acte était long, bourré de discours entre un père médisant de l'art et un fils le défendant en rimes glabres, et l'exposition n'annonçait rien de particulièrement dramatique.

Une heure se passa de la sorte, longue, froide, glaciale, troublée seulement par les changements de position sur leurs siéges des assistants, maudissant intérieurement le poëte, sa comédie et l'école raisonneuse du premier Empire.

— C'est très-drôle! eut le courage de s'écrier l'une des victimes, alors que l'auteur, gravement, s'apprêtait à lire le second acte.

Chenavard, profitant de cette interruption, alla vers le lecteur, le complimenta sur l'*excellente charge* qu'il venait de jouer, faisant observer toutefois qu'elle avait duré suffisamment, et qu'elle était comprise de tous : il ajoutait que ces sortes de mystifications perdaient tout leur sel à être continuées, que l'effet était obtenu, et qu'il remerciait l'auteur de sa peine.

Henry Monnier ne saisit pas le sens de l'avertissement : la comédie fut jouée plus tard, naturellement à l'Odéon, où sont conservés dans le cabinet aux accessoires quelques auditeurs de 1819, auxquels le directeur abandonne une partie de sa subvention; et ce fut une fête pour ces enthousiastes de Picard de voir en 185..., une action « modérée » soutenue pendant cinq actes par des vers « bien frappés. »

II

J'ai voulu montrer l'effet produit par Henri Monnier sur certaines individualités comme sur certaines classes de la société.

Son véritable rôle de caricaturiste est nettement accusé pendant les dernières années de la Restauration; et ses dessins de cette époque sont déjà curieux comme ceux de Debucourt avec lesquels ils peuvent lutter pour la délicatesse du coloriage. Là se trouvent représentés naïvement sans intention de parodie ces fameux *calicots* qui livraient de si fameux combats aux poëtes ordinaires des Variétés. Les *grisettes* sont d'accord avec les petits poëmes de Béranger; elles habitent des mansardes, vont le dimanche à Montmorency, en compagnie des commis de magasin, et M^lle Déjazet a dû étudier les lithographies de Monnier avant de transporter au théâtre ce type déjà si loin de nous.

Henry Monnier est le Gavarni de la fin de la Restauration, sans aucune trace d'idéalité. Son crayon rend nettement ce que son œil voit; mais rien de sa personalité intérieure ne se mêle à la reproduction des types entrevus.

Avec les grisettes, les *Employés* jouent un grand rôle dans l'œuvre du peintre de mœurs; l'homme avait été lui-même employé dans les bureaux, et Balzac lui a confié un certain rôle dans la *Comédie humaine*, sous le nom de Bixiou, égratignant avec la griffe de ses caricatures ses camarades du ministère.

Employés et grisettes sont donc la première manière de l'artiste, qui, pourtant contemporain de Paul de Kock, a apporté plus de distinction dans ses tableaux que l'auteur de *Monsieur Dupont*.

Plus d'une fois j'ai feuilleté l'œuvre de Henry Monnier, où la caricature joue un faible rôle. Ses scènes gravées, qu'elles se passent en France ou en Angleterre, sont des tableaux fidèles, et l'esprit satirique qui transforme physionomies, gestes et mouvements, est absent de ces compositions fines et froides à la fois. Le coloriage est même absolument nécessaire à la plupart des contours, tracés de telle sorte qu'ils sont mornes sans les transparences du lavis d'aquarelle.

Comment les *Scènes populaires* purent faire leur trou en plein romantisme, c'est ce qui m'a toujours profondément étonné. *Le Roman chez la portière*, paraissant en même temps que *le Crapaud*, *l'Intérieur d'une diligence* à la même époque que la *Danse macabre* du bibliophile Jacob, le *Dîner bourgeois* faisant concurrence aux *Contes du lycanthrope* Petrus Borel, sont des alternances qui feront travailler l'imagination de la critique future. Car *Monsieur Prudhomme* est un contemporain d'*Antony*, et s'il jugea les orgies du roman, les poisons du théâtre, les charognes de la poésie, les pourpoints des peintres, avec une profonde dissimulation il tint cachées intérieurement ses observations. Que d'excès et de débauches d'esprit et de palette, entrevues par les lunettes de l'expert en écritures, qui sans doute méprisa ces mauvaises et « détestables » doctrines!

Une flamme bizarre s'était emparée de tous les esprits : même Siméon Chaumier et Gustave Drouineau passaient pour des poëtes, et Henry Monnier pouvait vivre au milieu de tels romantiques sans que sa tête fût mise à prix! 1830 ne semblait pas exister, mais le moyen-âge, — Gringoire faisait oublier Louis-Philippe, et dans les rangs de ces hardis truands, qui tous portaient des cottes de maille et des armures rouillées (quelques-unes en carton), un portier se glissait, qui osait narrer les conversations de ses pareils.

Singulière époque, qui se donna des airs de férocité, comme les Chinois, qui, pour faire peur aux ennemis, peignent sur les drapeaux des dragons épouvantables, dont la vue doit servir à mettre les armées menaçantes en déroute.

Que sont devenus *Antony* et *Angèle* et *Don Juan de Marana ?* Dans quel Sainte-Périne de la litterature traînent-ils leurs vieux jours? Et quel serait l'étonnement de ces invalides s'ils apprenaient qu'aujourd'hui sont réimprimées dans un format presque aussi considérable que celui du biographe Vapereau, les *Scènes populaires* de la rue et de l'atelier, de la mansarde et de la boutique.

Dictionnaire, disait ironiquement le poëte Baudelaire. Dictionnaire soit; mais le dictionnaire sera consulté quand plus d'une œuvre superbe, n'étant la constatation ni d'un cri passionné, ni du sentiment personnel d'un homme à une certaine époque, aura perdu tous ses rayons. Quelques-unes de ces scènes seront oubliées pour leur banalité, de même que certains mots dont un siècle fait l'épuration; mais ces études si justement appelées *scènes*, et qui n'ont pas d'autres prétentions dramatiques, les dessins corrects qui y sont joints, autant de matériaux dont s'inquiéteront les Monteil de l'histoire, notes historiques aussi précieuses que celles que nous a laissées Pierre de l'Estoile, dans son journal intime sur le règne de Henri IV.

C.-Y

LONDRES EN CE MOMENT

Boulogne. — Qui m'expliquera pourquoi nos frontières prennent habituellement l'allure du pays étranger qu'elles avoisinent, pourquoi Srrasbourg est une ville allemande, alors que Kehl n'est pas du tout une cité française, Bayonne une ville espagnole, tandis que Saint-Sébastien conserve parfaitement son allure castillane, Boulogne un port de mer anglais, pendant que Douvres repousse flegmatiquement toute habitude gauloise?

A Boulogne, on se trouve déjà en Angleterre. Les enseignes sont anglaises, les maisons ont l'aspect anglais, les hôtels se parent du lion britannique. On n'y parle le français que par condescendance et l'on vous demande si vous voulez échanger votre argent français contre la monnaie *du pays*. La seule différence qui existe entre Boulogne et Folkestone, c'est qu'à Boulogne on s'amuse.

J'étais arrivé le soir, en sortant de wagon; j'aperçus l'établissement des bains, là bas, au bord de la mer, brillant de mille lustres, sa grosse masse carrée faisant feu de toutes ses fenêtres. On dansait. Faire un tour de valse était une façon de se reposer. Mais de grandes affiches, — imprimés en français — m'apprirent que ce soir-là, la Patti donnait un concert à Boulogne.

Il était déjà tard : je me hâtai et j'arrivai juste au moment où la *diva* s'inclinait en souriant sous une tempête de bravos. Adelina venait de chanter l'air de *la Somnambule*. — Ne va-t-on pas crier *bis?* demandai-je à un auditeur qui me parut bienveillant. — Nous venons, monsieur, de crier *ter!*

Hélas! Et la Patti ne devait plns chanter!... Il était onze heures, le concert finissait. Je sortis en maugréant, et la musique de l'établisse-

ment des bains, qui m'arrivait par bouffées sur la brise, ne fit que m'irriter davantage. Ma foi, je m'endormis bourgeoisement pour attendre avec plus de patience le départ du bateau.

La Tamise. — Par un beau temps, le voyage le plus charmant est la traversée par la Tamise. Un ciel bleu, des côtes de marbre émergeant des flots verts, çà et là quelques voiles blanches, la mer écumant autour du steam-boat, les mouettes se voletant en l'air comme des flocons cotonneux, — un spectacle à dégoûter pour six mois des décors d'opéra.

Soudain le bateau se balance effrontément; quelques passagers deviennent rêveurs; les flacons d'eau de mélisse se débouchent. Dans un coin, une Anglaise contemple la scène en arrosant des sandwiches interminables d'une liqueur qui ressemble fort à l'eau-de-vie.

Voici Ramsgate et Marsgate. Ces bouées vertes indiquent gracieusement aux passagers que tel ou tel navire a péri là. Sur ces bancs de sable, les jours de fête, à la marée basse, les jeunes gens de Ramsgate viennent faire bravement, sur cette île improvisée, une partie de **cricket.**

Le bateau marche. Les Anglais me semblent étudier les bords de la Tamise avec la lorgnette. — Je me laisse aller à louer devant un d'entre eux le paysage verdoyant. Il me regarde d'un air étonné. — Quel paysage? — N'était-ce pas cette plaine verte où il a neigé des moutons que vous contempliez? — Je cherche l'enseigne de la maison Richardson et Smith, répond-t-il. Lettres rouges sur fond blanc. Je croyais pourtant l'avoir remarqué au départ.

Quel bruit épouvantable! Le choc des marteaux, le sifflement de la vapeur, le mugissement des machines, le *halètement* des hommes, ces milliers de mats s'entrecroisant dans l'horizon sombre, la lutte du brouillard et de la fumée, tout nous annonce Londres! Et c'est Londres en effet! — Pardon, monsieur, me dit un voisin, est-ce que nous entrons en enfer?

Mon interrogateur n'a pas l'air fort rassuré. Le suis-je davantage? Si le bateau virait de bord brusquement et reprenait le chemin de la France, je le suivrais sans hésiter.

Londres. — J'aurais eu tort de repartir. Cette ville immense est la plus étonnante, la plus curieuse, la plus étrange que je sache. Rien de Paris, si ce n'est le cri fatidique et stupide que nous avons fort heureusement désappris : *Eh! Lambert!* Qui a importé ici cette sottise? Est-ce un compatriote anglophobe, qui a tenu à prendre une éclatante revanche de Waterloo? — Il a réussi. J'ai vu partir pour l'Australie, à ce cri de *Lambert*, un navire chargé de passagers.

Au mois d'août, ce qu'on appelle la *saison* à Londres est complétement terminée. Les théâtres sont fermés; Slyde-Park est à peu près désert. Les villes d'eau se peuplent aux dépens de la capitale. Mais les curiosités ne manquent pas.

Great attraction! Great entairnment! New' exercices!!! — Comment résister à de pareils points d'exclamations? J'entre dans l'établissement qui nous promet tant de merveilles! En ce moment, une dizaine de chanteurs italiens, costumés en garibaldiens, veste rouge, foulard blanc autour du cou, chantent gaiement la prise de Gaëte. Le public pousse des *hurrah* frénétiques, frappe des pieds, agite ses chapeaux. Qui donc a jamais dit que les Anglais sont des gens froids?

Mais il se fait un silence. Un personnage hybride entre en scène; est-ce un homme, est-ce une femme? — Est-ce le vieux Punch? — Pas du tout, c'est *Margaret Douglas*. *Margaret Douglas* est, avec Garibaldi et la Patti, la véritable reine de Londres. Elle a parié qu'elle parcourrait 1,000 milles en 1,000 heures. Chaque soir, elle fait neuf fois le tour du théâtre de l'Alhambra, — ci : trois milles. Un gentleman en habit noir marque le nombre de milles déjà parcourus, la foule hurle de joie, jette des bouquets à Margaret Douglas et ne cesse de parler d'elle. La photographie reproduit les traits de la pédestriane artiste. Les journaux illustrés publient son portrait, elle est *un personnage*. En Angleterre, un inconnu parierait de boire tant de pintes d'ale par jour et les boirait, que demain il serait aussi illustre que Shakespeare.

Autre curiosité. M^lle^ Carlotta Patti chante tous les soirs au théâtre de Covent-Garden. Cette salle de théâtre, transformée en concert, *Mellon's Concerts* pendant l'été, est bien une des plus admirables du monde. M^lle^ Patti y fait fureur. C'est une charmante femme, plus âgée que sa sœur, les traits plus accentués, et dont la démarche fait songer à celle de M^lle^ de La Vallière. Elle aime à chanter le *Trouvère*, mais au milieu d'un air, elle intercale une série d'imitations : tour à tour elle imite le chant du rossignol et le miaulement du chat, le cri d'un enfant et celui d'un oiseau; sa voix a toutes les audaces, elle file les sons avec une rapidité inouïe, et les Anglais d'applaudir à outrance.

— C'est *mieux* qu'une artiste, disent-ils. C'est un phénomène!

En ce moment à Londres, la vogue est à Gounod. *Faust* et *Mireille*, *Mireille* et *Faust*, le chœur des soldats et le chœur des maguanarelles. On n'en sort pas. La musique irritante des grenadiers grince interminablement, dans *Saint-Jame's Park*, la chanson de Magali. Quant à Adelina Patti, elle a, paraît-il, étonné Londres par la grâce suave qu'elle a mise à chanter la ballade du roi de Thulé, la perle de *Faust*.— L'entendrons-nous aux Italiens, cet hiver?

Au théâtre. — Le théâtre anglais n'existe pas à proprement parler. Des traductions, des imitations, des *adaptations* de nos pièces, voilà leur théâtre. Fechter jouait encore le *Bossu*, il y a deux mois; à l'heure qu'il est, le théâtre des Princesses fait salle comble avec *The streets of London*, une imitation des *Pauvres de Paris*. La grande *attraction* du drame, c'est un incendie, *the house in fire*, véritablement bien mis en scène. Seulement, pourquoi la pompe à incendie fait elle son entrée en scène sur l'air de la valse de *Faust*?

Dimanche. — « Rien à voir que des rues, des rues, des rues! Rien à » respirer que des rues, des rues, des rues! » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Charles Dickens.—Il faut quitter Londres, aller à Richmond, à Hampton-Court, à Kiew, je ne sais où. Richmond est une jolie petite ville, elle est à Londres ce que la cité d'Asnières est à Paris. Les plus jolis visages de keepsakes apparaissent à travers les grands arbres du parc. Ces visages sont peu farouches. Dirait-on jamais que ces yeux provoquants viennent de lire la Bible et qu'ils vont la relire? Je vous le garantis.

Londres a son charme, après tout, mais le Parisien a le tort d'y rechercher toujours Paris. Paris est bien loin!

Pourtant, qu'est-ce que Pimlico, sinon le quartier Breda, un quartier Breda à la fois gigantesque et charmant, tout coquet, tout proprêt, tout neuf. Il date de deux ans à peine, il est ravissant, il repose des grandes rues noires, de l'interminable Oxford-Street, de l'immense Piccadilly et de l'énorme Regent-Street. On y sourit, on y est à l'aise, on y est presque gai. Les fenêtres ont des rideaux, ce que n'ont pas toutes les rues; et ces rideaux se soulèvent, laissant passer quelque minois fripon. — Rien n'est charmant comme un rideau, qui doit tout cacher, lorsqu'il oublie un moment la gravité de son rôle.

Mais le soir, toute la vie est à Haymarket, une vie factice, étrange, capiteuse. Sous les arcades, les groupes jaseurs se forment, dans la rue, il faut résister à toutes les séductions du jardin d'Armide. C'est curieux et charmant. Otez l'odeur alcoolique qui sort de cette foule et vous aurez le Paradis de Mahomet.

Oui-dà, mais les houris sont proscrites, à présent. Jusqu'à une heure du matin, les policemen leur témoignent tous les égards dus au sexe à qui nous devons notre père.

A une heure, heure militaire, ils les prennent par les épaules et les jettent dans les rues voisines. Si elles résistent, tant pis! les policemen n'ont pas appris la boxe pour rien.

Adieu les nuits de Londres, si étonnantes, si surprenantes, les nuits à la belle étoile, les nuits sans fin! La foule en haillons a seule le droit de demeurer à présent dans Haymarket. Elle se couche donc sous les colonnes et dort. Puis, il est des accommodements avec le ciel britannique.

Le café de la Régence, par exemple, ce café anglais de Londres, doit fermer ses volets à je ne sais quelle heure. L'heure venue, on met une barre de fer en guise de volets sur les fenêtres, et tout est censé parfaitement éteint.

La fô-ô-ôrme! comme dit Brid'oison.

Cremorne est toujours ce qu'il était, un bal plein de surprise, où les jeux de quilles avoisinent le palais des singes, un Mabille vaste et monumental où *tout est à souhait pour le plaisir des yeux*. Mais il est triste. Ces danseurs ont l'air de spectres, ces danseuses aux yeux charmants, Ophélia, Rebecca, Juliette, Desdémone, ces visions séraphiques semblent mortes au sourire. On a beau mettre le feu au feu d'artifice, les fusées partent, aucune étincelle ne sort de ces visages de crème. Les jolis yeux, pourtant! Devinerait-on jamais tout ce que ces regards célestes ont de diabolique?

Dernièrement, une jeune fille est amenée devant le juge par sa mère :

— Ma fille a péché, dit la mère, et je veux savoir quel en est son complice, afin qu'il paye l'amende. Mais elle ne veut pas répondre. Interrogez-la.

Le juge exhorte le jeune fille, celle-ci résiste; on la supplie, on ordonne :

— Eh! bien, dit-elle enfin, poussée à bout, le père de mon enfant, c'est vous!

— Très-bien, dit le juge.

Vous croyez qu'il se déconcerta? Il paya l'amende et n'en dit rien.

Nous sommes de charmants railleurs. Nous avons raillé bien des choses! Acclimatez donc une institution utile dans un pays qui cherche le ridicule dans les meilleurs inventions! Comme nous nous sommes moqués des riflemens, des volontaires anglais, qui jouaient si bien aux soldats avec leurs parapluies?

Ma foi, je les ai vus manœuvrer dans la cour du duc de Devonshire, les uns en costumes, les autres en paletots, ce qui était étrange, je l'avoue, mais tous faisaient sans broncher les exercices de nos chasseurs d'Afrique. Eh! oui, des épiciers des employés, des négociants! Allons, nous sommes loin, Français, mes frères, de nos pacifiques gardes nationaux!

Ces volontaires tirent avec une admirable précision. Ils sont parfaitement persuadés, d'ailleurs, qu'ils ne feraient de Cherbourg qu'une bouchée. Je ne leur reprocherai qu'une chose: pourquoi mettent-ils leurs gants d'uniformes dans des formes en bois, dès qu'ils les ont quittés?

J'ai à peu près tout vu, de ce qu'il y a à voir en ce moment. A bientôt!

J. C.

AUX VARIÉTÉS

LA LIBERTÉ DES THÉATRES, DERRIÈRE LA TOILE

Puisque liberté il y a, profitons-en!

Tenez, madame, vous que je vois penchée sur le velours de l'avant-scène, et qui paraissez étonnée de ce mélange de réalité et de fantaisie, de sel fin et de gros sel, de talent et de pitrerie, d'esprit et de bêtise, de grâce et de lourdeur, de beau et de laid, qu'on appelle une féerie; — vous qui êtes la grâce même, l'esprit même et la beauté même, cela va sans dire, voulez-vous prendre mon bras, et descendre avec moi sur le théâtre? Ne craignez rien; les artistes seront galants, les machinistes seront polis, les actrices seront gracieuses, les auteurs seront ravis, les directeurs seront flattés; — il n'y aura de brutaux que les décors, les machines, les trucs, les fermes et les coulisses; — mais je serai là pour vous garantir de tout accident.

—

L'entrée des artistes du théâtre des Variétés donne dans la galerie Montmartre du passage des Panoramas. C'est la première à gauche en venant du boulevard.

Entre un atelier d'éventailliste et un bottier se trouve la porte modeste mais célèbre, où Odry, Vernet, Leclerc, Lassagne, passaient jadis, où Dupuis, Alphonsine, Aline Duval, Potier, Grenier, Guyon, etc., passent aujourd'hui.

Cette entrée est commune et laide. Au Théâtre, on sacrifie tout au public, on ne sacrifie rien aux artistes. C'est l'image exacte du monde : l'habit d'apparat, le ton, l'allure, la mode de convention, et derrière, l'ennui, la misère souvent.

Ainsi des décors vus le jour; vus à l'envers; ils sont tristes, ils sont lugubres! En général, pour consolider le revers des portants, c'est-à-dire des coulisses de droite et de gauche (*cour et jardin*), on les enduit de vieilles affiches qui ont l'air de billets de faire part. Artistes morts, pièces défuntes! plaisir enterré!

Permettez-moi, maintenant, de vous présenter :



LA JOLIE MOUSSELINE

(*Mlle Vernet*)

« Des jambes qui commencent sous les bras, mais... »

Petit bébé qui marche tout seul.

Malheureusement, sa mère l'attend à la coulisse de droite, son père à la coulisse de gauche, sa sœur, celle qui était aux Bouffes, au second plan de gauche, son autre sœur au second plan de droite, son habilleuse l'attend dans sa loge, etc. Enfin c'est une enfant dont on attend tellement qu'on l'attend partout.

ALINE DUVAL.

Finesse, finesse, finesse! Pas comme taille, mais qu'importe. Bonne fille,... ou femme, ou veuve,... je ne sais. Comme elle doit regretter Ravel son partner, et le Palais Royal, — son ex-Palais!

CÉLINE RENAUT.

Trop comme il faut, mademoiselle, allons! levez la jambe ou allez aux Français.

DUPUIS, — *Fortenquille.*

Ah! qu'il est donc comique en scène, et quelle voix et quels gestes! mais lugubre partout ailleurs.

ALEX. MICHEL-*le gros général du Cirque.*

Ami de Cogniard, pensionné de Russie, propriétaire, bon artiste, ayant de la voix, de l'originalité, et surtout de la distinction, mais pas de poumons!

COUDERC, — *le pâtissier-directeur*

Sauteur par excellence! Il a sauté des Délassements-Comiques aux Variétés, des seconds rôles aux premiers, de l'inconnu au connu! Il saute, il bondit, il rugit, c'est la gaîté même! Ah! tant mieux, les autres sont si tristes.

GUYON,—*l'aide de camp mecklembourgeois.*

Chez lui tout est tradition des Funambules, — un homme précieux et indispensable dans un théâtre. — Il a deux jours de suite, au pied levé, remplacé Dupuis — avec avantage. — Mais malgré son intelligence, et même son talent, risquons le mot, il n'a pas de nature à lui, — il est multiple.

C'est la commode-lit-table-piano-buffet-baignoires et lavabo.

BLONDELET, — *la Basse-Taille* : DO MI SOL DO.

Le dernier sauvage, de première force sur le tambour!



LA SÉRÉNADE

Que n'ai-je, que n'ai-je, que n'ai-je,
Cœur-de-Neige.

LE DIRECTEUR

Hippolyte Cogniard.

Hippolyte ne plaisante jamais avec le Théâtre, mais il est peureux... jamais il n'aurait reçu les *Funérailles de l'honneur*.

C'est Moreau qui garde la porte d'Hippolyte. Avant de pénétrer jusqu'à Moreau, lequel est le grand dispensateur des billets, il faut une foule de formalités... et si on ne vient pas de la part du ministre... tout au moins, on est sûr de rester à la porte.



LE COMPOSITEUR ET LE LIBRETTISTE

(*Hervé et Grenier*)

— Je ne suis pas de ton époque!!!

LES ARTISTES.

Voici tout d'abord *Fleur de Neige*, Catherine Grogalodseldlitz, la belle Silly.

Un mélange de finesse et de brutalité, de naïveté et de fantaisie, avec des yeux longs et grands et une voix solide .. en zinc. — Silly, retenez ce nom-là, vous l'entendrez souvent désormais.

J'avais connu dans le temps une grande belle fille fort insignifiante à la scène, et qui était entrée aux Variétés sous le nom de Silly. — Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais il ne faut pas confondre.

Mlle VERNET, — LA JOLIE MOUSSELINE, L'AIDE DE CAMP.

Georgette Vernet, qui chante comme un oiseau et joue du violon comme un maître.

GRENIER, — *le Librettiste Dufouillis.*

Transfuge de l'Odéon! — Aussi intelligent que brun, noir ou bleu. — ce qui n'est pas peu dire, a fait dans la *liberté des Théâtres*, un TYPE, — est comédien et bêcheur. Le premier comporte le second, mais le second ne comporte pas le premier.

CH. POTIER, — *Ce cher M. Desardoises.*

Un nom d'auteur et un auteur de nom. J'aime mieux l'auteur que le comédien.

LES PUPAZZI.

De Lemercier de Neuville, je préfère beaucoup les Pupazzi du salon à ceux du théâtre. Les premiers ont autant de valeur réelle littéraire, intelligente et spirituelle que les second ont de tendance à se rapprocher de... « Polichinelle. » Mais les besoins du théâtre, les exigences de la censure, le besoin de réclame! etc., etc... à notre avis.

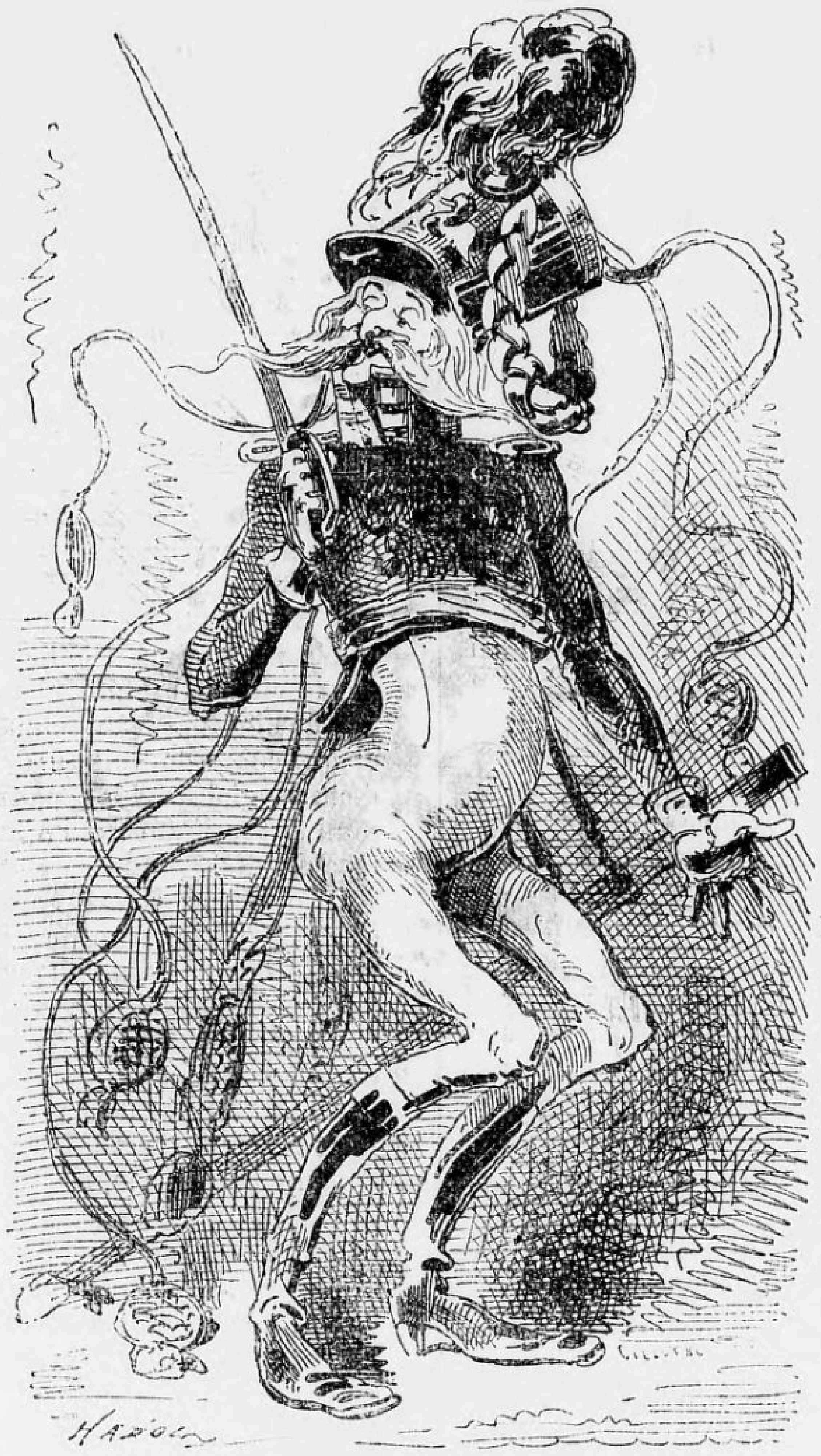
Il ne fallait pas qu'y y aille!

Disons pourtant que cet essai tronqué est applaudi et bissé chaque soir.

DANSEUSES ET FIGURANTES.

Quatre Anglaises, une Italienne et une Polonaise. Tout le reste est français Quelques mères auvergnates, des enfants cagneux. Voilà le corps de ballet.

L'étoile est Mme Mélanie Mermet : ex-première danseuse du théâtre de Milan. Sa fille a dix ans, mais la mère a des jambes ravissantes. Je n'ai jamais compris une danseuse mère — et vous, madame? Cela doit être gênant.



LE MAJOR MECKLEMBOURGEOIS
(*Dupuis*)
— Gen'ràl, il y âfre là un barlemendaire qui temante à fous barler?

ces appointements *formidables* ont soulevé de tempête, je n'essayerai pas de le décrire... Cette fois la Pologne a failli y passer!

Les figurantes ne sont pas belles en général, pourquoi? Remarquez aussi que la plus vilaine figurante prend de la physionomie dès qu'elle sort de son humble sphère.

J'ai oublié de vous présenter le maître de ballets, — M. Barré! un père pour son petit troupeau féminin. Signalons le tact exquis avec lequel il sait recruter un ballet, classer les travestis, distribuer les costumes, faire valoir les charmes et dissimuler les imperfections. Ceci dit, il ne quitte jamais sa canne... ni son sérieux.

LA FONTAINE MERVEILLEUSE.

Appareil du professeur Weele. M. Weele ne sait pas un mot de français; il grimpe sur un petit volant où se trouve le foyer de lumière qui domine la fontaine. Là, il s'attache au pied une corde qui correspond à la main du régisseur; — comme un cocher d'omnibus et un conducteur. — A chaque signal il change la couleur de l'eau.

It is very fine in deed!

LE FOYER.

Un grand vilain espace mal éclairé et entouré de banquettes. — On y voit des journalistes comme Émile Abraham, des vaudevillistes comme Rochefort et Choler, des critiques comme Gustave Claudin, des avocats comme Caraby, des directeurs comme Royer, et des photographes comme tout le monde.



C.THERINE GROGAL'EAUDESEDLITZ
(*Mlle Silly.*)

Quelques profils : —

Mlle ROSSI, — 16 ans, italienne, jolie et maigre, très-lutinée par les habitués du foyer .. — NOTA. A une mère qui dort... 2me NOTA. — D'un œil! —

JULIETTE, *la Vivandière républicaine.* — Gros yeux, gros nez, gros menton, grosse gorge, gros mollets, jolie bouche cancane, à ravir. — *Zomboch* le hussard, grande femme, grands yeux, grandes jambes; à elles deux elles font un bilboquet dont Juliette est la boule. — *Evelina*, polonaise et osseuse. Comme ses compatriotes, elle ne danse pas en mesure. — Mlle MORRIS, figure de Keapseake. — MAILE, des dents et des castagnettes; les unes blanches, les autres noires. — MOYSE, gracieuse et jolie.

J'en oublie bien d'autres.

Et tout cela cancane et gazouille et fretille, comme un pensionnat en vacances.

Hier, il y avait révolution : Evelina prétendait qu'on lui avait offert 150 fr. aux Italiens. Ce que



LA PIÈCE MILITAIRE
En joue..... feeuh!.....

Quant à la pièce, allez la voir; ces choses-là ne se racontent point. On aura beau dire et beau faire, la féerie devient de plus en plus le seul genre au niveau du public et des acteurs. Des grandes passions, des grands sentiments, nous n'avons que faire. Nous sommes trop affairés pour avoir le loisir de ressentir ou de comprendre les plaisirs raffinés de nos pères.

Quant aux acteurs, gens établis et sérieux, montant leur garde comme vous et moi, il n'y a plus à leur demander des sentiments et des allures au-dessus du niveau commun. Tragédie, drame ou mélodrame, l'art sérieux n'est plus guère qu'une tradition, ennuyeuse pour tout le monde. La fantaisie, au contraire, la bouffonnerie épileptique, le salmigondis étrange de la féerie, voilà les seuls seuls piments que puissent goûter nos palais blasés.



LE GÉNÉRAL
(*Coudere*)

MONSIEUR DESARDOISES.

JE SUIS PRINCE

PENDANT DIX MINUTES

Hier au soir, je suis allé au Vaudeville.

Le *Devin du Village* et la pantomime avec paroles de Gautier me tentaient fort. Outre le talent du maître, que j'aime infiniment, j'ai pour Pierrot, Arlequin et Colombine une respectueuse affection. — Leur nom seul a pour moi une poésie, un charme indéfinissable. Vieux types, toujours jeunes et vrais, qui traversent les âges en laissant derrière eux un éternel éclat de ce bon rire franc dont Molière sait le secret!

C'est la fantaisie, c'est le rêve, c'est la nature vue dans un demi sommeil, c'est le cœur humain vous apparaissant après le champagne à l'éclat miroitant des bougies. C'est la réalité derrière un voile, mais la réalité rieuse, aimable et de bonne humeur.

Sur les tréteaux ou sur la scène, à la lueur des chandelles, des quinquets ou du gaz, Pierrot sous sa farine, Arlequin sous son masque, sont humains, vivants, éternels comme le vrai, et le siècle qui passe les salue d'un sourire.

On sent que Gautier est de ceux qui ont un culte pour la vieille comédie italienne, et cela se voit sans peine à la tendresse avec laquelle il a accumulé dans sa petite pièce les trésors de son art. Tout cela est miroitant, fin, délicat, adorable. C'est un bijou ciselé avec amour; c'est une bonne bouffée d'air embaumé qui vient en plein visage... J'ai bien peur d'en dire trop et je crains cependant de n'en point dire assez.

Il y a un tout petit moment désagréable à surmonter. Le premier mot qui sort de la bouche de ces muets éternels vous surprend et vous est pénible. En précisant par des mots leurs pensées et leurs gestes on craint qu'ils ne perdent en finesse ce qu'ils gagnent en réalité, on craint que le voile dont je parlais tout-à-l'heure et derrière lequel se cache la pantomime ne devienne trop transparent, et l'on tremble que le rêve ne s'envole.

Au bout d'un instant l'on est rassuré, et Pierrot dit de si charmantes choses, qu'on lui a bientôt pardonné de ne plus être muet. Une simple observation : Pourquoi M. Saint-Germain imite-t-il Ravel en jouant Pierrot?

Comment se fait-il qu'il n'y ait pas une troupe de pantomime à Paris? J'entends une vraie troupe jouant sur un théâtre élégant.— Je voudrais...— Ah! si j'étais follement riche et un peu prince! permettez moi de supposer pour dix minutes que je suis tout cela,—je voudrais donc un théâtre de pantomime, décoré avec toute la recherche et l'élégance possibles. Ce serait un salon plutôt qu'un théâtre : on y serait assis dans de vastes fauteuils, profonds et douillets. Le public serait peu nombreux, et pour assister aux représentations de mon théâtre, il faudrait m'avoir fait une visite de dix à vingt minutes au moins. Vous comprenez, cette visite serait une espèce d'examen d'épreuve que je ferais subir. C'est bien arbitraire, me direz-vous?

Je ne vous dis pas le contraire, mais étant chez moi et ayant l'intention de faire circuler pendant les entr'actes des glaces à la vanille et des sorbets à l'ananas, je serais parfaitement en droit de choisir mon public. Les femmes y seraient en majorité, ma conviction intime étant que les femmes, en dépit de leur déplorable éducation, sont infiniment plus propres que nous à goûter les délicates jouissances de l'esprit.

Un orchestre peu nombreux mais exquis. — Quant aux acteurs, je n'en dis rien; ayant une fortune fabuleuse et le titre de prince, il me serait aisé de choisir à mon gré les talents qui me sont le plus sympathiques.

C'est dans ce temple que j'aimerais à servir à mes invités des petits festins littéraires. J'y ferais jouer les pièces de Racine en costumes du temps, je mettrais une demi-douzaine de savants fureteurs en campagne pour me découvrir des traditions oubliées, et je les ferais revivre. Je voudrais, quand on jouerait du Molière, des grands seigneurs sur la scène, la canne à la main , la perruque en tête et le jarret tendu.

Je ferais jouer sur mon théâtre plusieurs pièces qui me plaisaient infiniment et que j'ai vu apparaître un instant seulement sur l'affiche. Vous rappelez-vous les *Lundis de Madame* et *Guillery*, et tant d'autres pièces charmantes que leur finesse même a fait paraître froides? — Je voudrais voir et entendre tout le théâtre de Musset, joué pieusement par des gens émus; et si je remettais en scène le *Devin du Village*, comme on vient de le tenter, au lieu de ce décor réaliste et puant le fumier à plein nez, au lieu de ces bergers de boulevard, je voudrais d'abord le paysage le plus rococo qu'il me serait possible de trouver : horizons bleuâtres, ruine élégante, chaumière bien peignée, faite pour le plaisir des yeux; puis j'habillerais Colette et Colin comme les pèlerins de Cythère, ou plutôt je copierais textuellement les ajustements de quelque statuette de Sèvres ou de Saxe. Je ne me contenterais pas d'une exécution vulgaire et banale. Je voudrais des interprètes dignes de ce bijou, je voudrais retrouver cette tendresse touchante qui fit pleurer Louis XV.— Il est certain qu'une grande partie du charme réside dans la perfection de l'exécution. Telle note qui n'est qu'une émission de voix, qu'un son plus ou moins agréable sortant de tel gosier, devient, lancée par une autre poitrine, un touchant soupir, un cri d'amour, un élan du cœur.

Cette douce musique est tendre et charmante, chantée simplement par le Colin même du Vaudeville; elle n'est plus que vieillotte et vide, chantée prétentieusement par les deux autres élèves du Conservatoire qui l'accompagnent.

C'est que ce n'est point dans l'observance rigoureuse et matérielle des notes et des signes que consiste la restauration d'une chose d'art. C'est en cherchant à retrouver le goût et le sentiment qui ont présidé à l'œuvre qu'on arrive à la restituer dans son vrai jour.

A ce compte-là, il me faudrait de grands artistes, — excessivement intelligents, aimant le beau, curieux du passé, etc... Mais je ne crois pas la chose absolument impossible à trouver. Au besoin je confierais le rôle de Colette à quelque princesse que je trouverais, pas bien loin, et qui comprendrait à merveille.—J'aurais deux premiers violons et deux seconds violons, pas davantage... et ce serait bien le diable si en fouillant la France et l'Allemagne, je ne trouvais pas quatre violons intelligents.

Commencez-vous à comprendre mon petit théâtre? C'est dans ces conditions seulement, avec toutes ces recherches délicates, tous ces soins scrupuleux, qu'on peut oser remettre en scène les chefs-d'œuvre passés qui ont fait pleurer les rois.

Le gros public doit rester absolument étranger à ces fêtes de l'art, et je trouve que la tentative du directeur du Vaudeville, tout en étant fort méritoire et digne de respect, est tout-à-fait insuffisante et n'aboutit à rien. C'est la pièce de Jean-Jacques qu'il nous donne, mais empaillée, sans vie, c'est une fleur desséchée à laquelle il ne manque que le parfum, la sève et une goutte de rosée.

Ah! certes, dans mon théâtre... Mais les dix minutes durant lesquelles vous m'avez accordé des millions et une couronne de prince sont passées, et j'ai peur d'être ridicule en continuant mon rêve. Mettons que je n'ai rien dit, madame, mettons que je n'ai rien dit.

Y.

LES TATOUÉES

Je viens de passer aux Tuileries, j'en ai le cœur levé. — Les arbres sont dépouillés, tristes, jaunes, — et autour de la musique s'étalent une nuée de nymphes étranges; d'où cela sort-il? J'adore les modes Louis XVI, les fantaisies un peu osées de la coquetterie ne me font pas peur, mais à condition qu'il s'y mêle un peu d'élégance, de bon goût et de beauté Je ne vois ici que dévergondage et folie. Les filles de cuisine de la capitale se donnent-elles rendez-vous ici? J'en vois qui ont des cheveux couleur de feu et le visage blanc comme une feuille de papier. Plus loin c'est une Mexicaine avec une chevelure blonde qui se dresse en l'air comme un bonnet à poil, des yeux sans forme, perdus dans une tache d'encre. — Des robes d'un rouge sang qui rendrait un taureau furieux. Des chapeaux sans noms, des corsages impossibles, — c'est un mélange horrible de laideurs s'affichant avec impudence. Il y a là des femmes de 60 ans, grosses comme des tonnes, coiffées comme une bergère de Watteau, leurs rides apparaissent sous le fard et le blanc étalés avec maladresse. C'est une débauche de couleurs criardes et d'ajustements fous, un étalage de monstruosités qui voudraient être provocantes et qui ne sont que ridicules ou mal propres. Cependant, au milieu de ces filles attifées pour la vente et qu'on retrouvera ce soir, trottant menu le long des murs, j'aperçois des familles, des femmes du monde, des enfants. Sont-ce des parentes de ces demoiselles? je vous jure qu'il devient difficile de reconnaître une femme honnête au milieu de celles qui ne le sont pas.

Oui, les élégances du siècle dernier étaient excessives; oui, on y a osé les exagérations les plus provocantes, mais les femmes qui tentaient ces folies étaient marquises ou duchesses Sous leur accoutrement étrange, on retrouvait la grande dame avec son élégance native, sa distinction et son grand air. Elles commençaient, les folles coquettes, par être adorables avant d'être bizarres, et leur déguisement ajoutait à leurs charmes.

A l'heure qu'il est, la folie de l'impossible et du dévergondange e

fait de toilette s'étale comme une tache d'huile sur tout le sexe. Duchesse ou femme entretenue, petite bourgeoise ou fille perdue, marchande de tabac ou femme de banquier, laides ou jolies, contrefaites ou bien bâties se tendent la main, se prêtent les mêmes patrons, se défigurent avec une rage égale, et courent après l'absurde comme on court après le bonheur.

Ne croyez pas que je fasse à plaisir de l'indignation. Je suis peut-être malade, mais, dans tous les cas, mon impression est nette et bien sincère. Le jardin des Tuileries m'a paru ressembler au jardin d'une maison de fous. — J'étais honteux, ma parole d'honneur, de voir toute cette fraîche marmaille courant au milieu de cette prostitution; des filles à marier, qui sont peut-être honnêtes, débraillées comme leurs voisines et peintes aussi ridiculement; un horrible petit laidron qui sentait la misère se promenait fièrement au milieu des hommes. Elle avait un corsage rouge, une ceinture d'or, et dessous l'espèce d'écuelle en velours qui la coiffait, s'échappaient une profusion de cheveux frisés, pendant de toute leur longueur sur son dos crasseux. Ses mains sales et noirâtres agaçaient un éventail de vingt-cinq sous, et je vous jure qu'elle n'était pas la plus ridicule; plusieurs hommes, qui ne sont peut-être pas des fils de balayeurs, la suivaient de l'œil avec complaisance; l'un d'eux dit en passant : Elle a du montant, cette petite! voilà donc ce qui m'a frappé : c'est qu'en effet, l'horrible, le laid, qui n'est que vicieux et impudent, commence à avoir du montant pour les hommes, et à n'exciter aucun dégoût chez les femmes.

Le maquillage tourne au tatouage, cela devient une sauvagerie malpropre et l'on dirait que certaines femmes du monde ont moins le désir de plaire en s'affublant ainsi, que le désir malsain de se déclasser.

Le moment est proche où les portières tireront le cordon, décolletées jusqu'au milieu de leur vieux dos, et coiffées à la belle Poule. Jusqu'à nouvel ordre, je trouve repoussantes ces vieilles bouchères retirées, qui pourraient être grand'mères et qui blanchissent leur graisse comme une buffleterie de garde national ou un tablier de sapeur, qui cachent sous leurs six cheveux repeints une brassée de crin crêpé, qui mastiquent leurs rides et se défigurent pour s'enlever dix ans.

De là à se percer le nez et à y suspendre des anneaux de rideaux, il n'y a qu'un cheveu, l'épaisseur d'une fantaisie de la mode, nous y arrivons. — On fait plus fort que cela.

Z.

CHOSES ET AUTRES

C'en est fait, les cannes et les jupons retroussés vont nous envahir cet hiver. De Trouville, la mode en a passé à Etretat; d'Etretat, elle a gagné le Havre : et tout le monde en est si enchanté, que certainement on ne voudra pas l'abandonner à cause du froid. Il n'y a aucune bonne raison pour cela. Bien au contraire, le jupon retroussé plaira tout naturellement aux Parisiens, et la canne sera pour châtier ceux à qui par hasard il semblerait trop adorable.

—

M. Alphonse Karr tient absolument à la peine de mort, il la défend, il la berce, il la caresse, il la regarde comme sa chose. Eh bien! qu'on la lui laisse.

—

La chasse est ouverte; les perdreaux pleuvent... Nous les payons toujours un prix fou. On m'a dit que cela tenait à ce qu'on en tuait trop. Je n'ai pas parfaitement compris. Mais les connaisseurs affirment qu'en Allemagne, où personne ne chasse, la perdrix coûte 50 cent. Ce que c'est que de se connaître à quelque chose!

—

M. Du Boys a fait jouer *la Volonté*, au Théâtre-Français. Cette pièce est-elle bien d'un jeune homme? L'auteur a, dit-on, vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans, et chanter en vers doucereux la morale de M. Prudhomme! O poésie! O printemps!

—

Parmi les quatre nouveautés du Vaudeville, une seule a réussi : *Pierrot posthume*. Pour le *24 Février*, de ce pauvre Werner, que vouliez-vous qu'il fît? On en a supprimé la fin. Vous figurez-vous un drame d'où l'on raye l'assassinat? On aurait dû le remplacer par une tirade sur *la Volonté*, de M. J. Du Boys.

—

A propos de retranchements, je me suis laissé dire qu'on a également supprimé les quatre plus belles scènes des *Mohicans de Paris*. On attribue à cette absence le succès un peu tiré de ce drame. Peut-être eût-on mieux fait de supprimer le chien; mais il est impossible de tout faire à la fois.

—

Au Palais-Royal, *Montempoivre* est assez drôle; quant à *Eh Lambert!* cette ineptie n'a été représentée que pour chasser de Paris les provinciaux qui y affluaient depuis trop longtemps. Grâces soient rendues à cette intelligente direction du Palais-Royal, toujours serviable, même quand elle se nuit.

—

Et l'Odéon?

Un succès; je le gardais pour la fin. Disons vite que ce n'est pas la faute des acteurs. — Et du directeur? — Vous savez bien, indiscrets, que ces choses-là ne sont jamais la faute des directeurs.

Dans les *Flibustiers de la Sonore*, je vous avais annoncé qu'on se batrait beaucoup. On s'est battu avec plus de modération que je ne pensais. Il n'y a même pas un grand nombre d'hommes massacrés. Et puis la vertu est punie et le vice récompensé. C'est naturel, c'est vrai, cela change.

—

Dans les hautes régions de..... comment dirai-je? Dans certaines hautes régions, qui ne sont nullement officielles... au contraire... on s'occupe d'un livre dont personne ne s'occupe guère ailleurs. Ce livre est à paraître... Ce serait un *Armorial* de la noblesse. M. de C... a quitté Brives pour apporter ces parchemins et son sceau. Gare aux gentilshommes qui ont laissé manger les premiers par les rats du castel, et qui ont confié le second à leurs petits enfants. Cette nouvelle n'a pas fait baisser la Bourse.

—

Puisque nous parlons de Cléopâtre, constatons le succès de ce nouveau roman d'Arsène Houssaye, *Cinquième édition!* C'est une fidèle peinture de ce monde étrange de la haute galanterie, qui par ses grands airs, son goût exercé, son faste artistique, se fait presque pardonner son immoralité. Dans tous les cas, il éveille la plus vive curiosité dans le vrai monde qui cherche à le expier bien souvent, et bien souvent aussi ne s'est distingue que par des nuances imperceptibles. La dualité de Cléopâtre, à la fois grande dame et courtisane, pourrait bien n'être pas de pure invention.

Offenbach a mis *Mademoiselle Cléopâtre* en musique. Autrefois Offenbach faisait la musique des livrets, aujourd'hui il compose celle des romans. *Niedermeyer et le Lac; Monpou et l'Andalouse; Offenbach et Mademoiselle Cléopâtre;* auteurs et compositeurs se marient admirablement, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

—

Nous parlions tout-à-l'heure de *la Volonté*, voici un échantillon de cette poésie en partie double, écrit en sortant du théâtre.

Chastes et purs transports d'une ardeur innocente!
Maternelles amours! 100,000 écus de rente
4 1/2 p. 100! But des nobles travaux!
Digne prix des grands cœurs, couronne des héros.
Je t'adore à genoux, ô splendeur infinie
De la maison Michon, Lacroix et Compagnie.
Tout homme doit se faire une position
Sous peine de périr par l'inanition
Et le Seigneur a dit : On a ce qu'on mérite.
Oui, jeune homme, avec l'ordre et l'esprit de conduite,
Honore les banquiers, car cela fait du bien,
L'escompte est tout, Philippe et le reste n'est rien.
(*Un silence; il descend le perron.*)
Bords chéris! Lieux sacrés où mon rêve se berce
Bourse! Caisse! Comptoir! Tribunal de Commerce!
Malheur au cœur ingrat et né pour les forfaits!
Qui peut vous préférer les champs et les forêts.
Malheur à l'insensé qui d'opium s'enivre.
Il ferait beaucoup mieux de tenir le grand livre
Et d'apprendre avec soin la comptabilité,
Qui donne la fortune et l'immortalité.
Mais, puisque à cet effort il ne peut se résoudre,
Le tonnerre de Dieu le doit réduire en poudre,
Ou bien, triste jouet des folles passions
Il ne gagnera pas les moindres millions;
Et l'on ne verra plus un banquier héroïque
Lui jeter à la tête une fille angélique
Dont l'âme, un jour, brisant ses terrestres liens
L'attende au ciel, laissant au survivant les biens.
C'est que la volonté, — de tout elle est capable
La volonté c'est Dieu! — et c'est aussi le diable!
C'est un pur diamant, c'est une toison d'or!
La volonté c'est tout; c'est autre chose encore;
Elle est de tous les maux l'infaillible remède,
Et c'est là le levier que rêvait Archimède!
C'est, le vis-tu jamais, soulevant des fardeaux,
Un effroyable cric sorti du sein des flots.
La volonté fait faire aussi des comédies
En quatre actes en vers qui sont des homélies.
Un jeune et vif esprit a son poste trouvé,
Non très loin de Ponsard et près de Legouvé;
Car sa morale est pure et ne peut jamais nuire;
Au prix de l'Institut, elle peut le conduire
Succès, honneurs, triomphe, amour, gloire, pouvoir,
Mesdames et messieurs, vous n'avez qu'à vouloir.
Je sortis bien content de ces sages maximes,
Dodelinant la tête où bourdonnaient les rimes
Quand un esprit chagrin : On peut ce que l'on veut,
Mais pourvu qu'on ait soin de vouloir ce qu'on peut;
Et le jeune Gavroche a dit dans sa sagesse.
L'homme peut tout c'qu'il veut, ce qu'i'n'peut pas faire i'l'laisse.

X.

LA NOUVELLE CAISSE DES PRÊTS SUR TITRES



PLACE AU CRÉDIT DES VALEURS MOBILIÈRES

A la bonne heure! vive la Banque Destrem! Comme si nos titres ne valaient pas tout autant que les billets signés par l'épicier du coin!

Entre la Banque de France et le Comptoir d'Escompte, les porteurs de valeurs mobilières se trouvent placés... comme l'âne de Buridan, entre les deux picotins d'avoine...



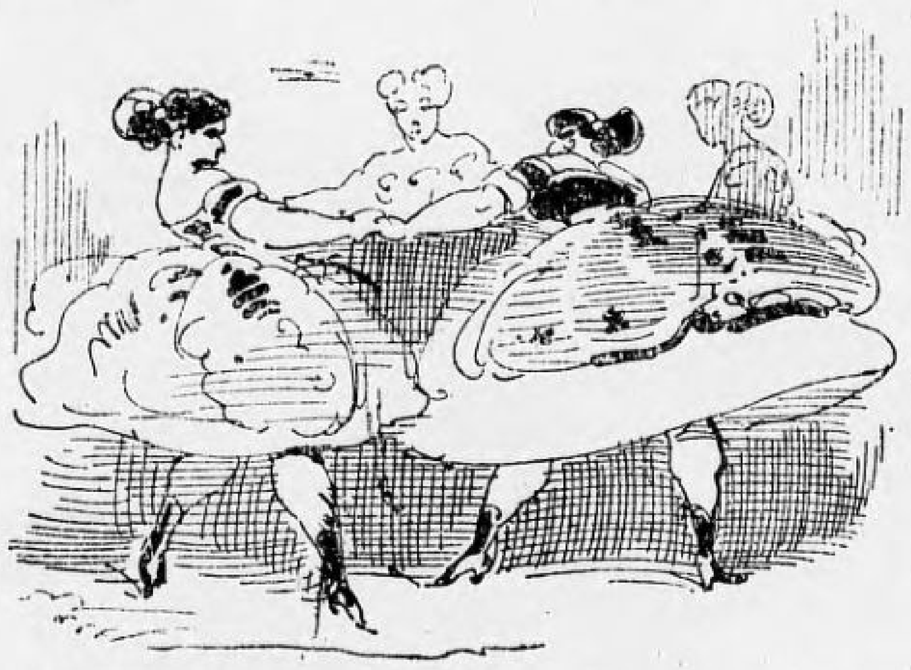
— Monsieur, si vous n'avez pour vous marier que vos Mouzaïa, je suis obligé de vous répondre comme Grassot : « Mon gendre, tout est rompu ! »
— Monsieur, j'ai encore d'autres titres.
— Eh bien! j'irai voir ce qu'on en dit à la Caisse Destrem.



L'Anglais. — Moà pouvoir donner à vous une action de Couillet.
La Biche. — Couillet? connais pas.
L'Anglais. — Moà dire à vous que c'est bon.
La Biche. — Et moi dire à vous : Flûte!



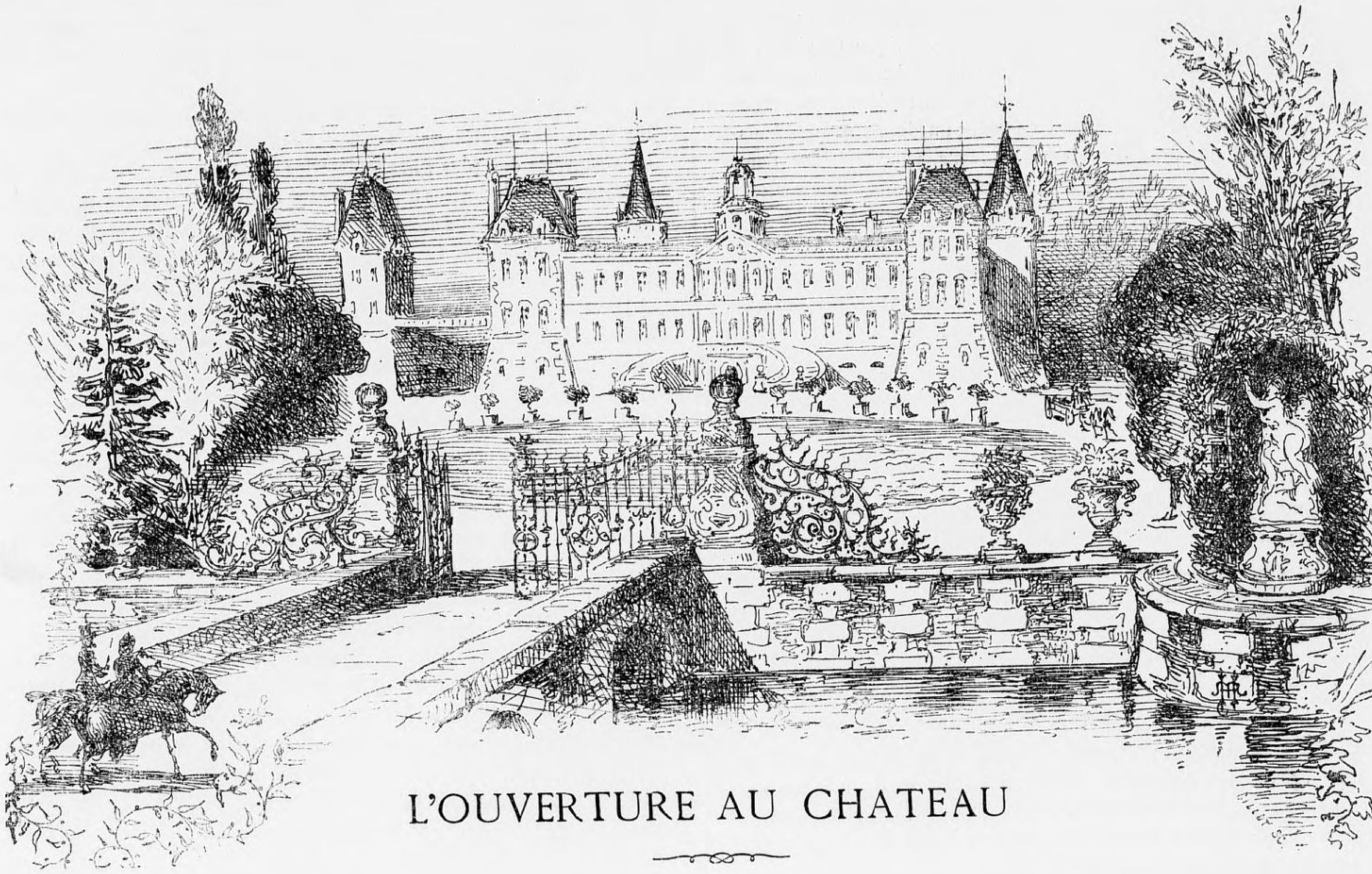
— Ah! mon cher, je suis perdu. Je comptais pour mon échéance trouver de l'argent sur mes mines et mes forges, et me voilà protesté les mains pleines!
— Ne vous désolez pas, allez trouver la banque Destrem



La ronde des mines, des forges, des usines, des fonderies, des filatures, des linières, à l'ouverture de la Caisse Destrem.



La Caisse des Titres offre son bras à la Banque de France en lui disant : — Part à deux!



L'OUVERTURE AU CHATEAU

Retraites, 3 *septembre*, 10 *heures du soir*.

Je ne sais pas si c'est le café ou la chartreuse, ou tout bêtement la fatigue, mais il n'y a pas moyen de fermer l'œil. Tous ces gaillards-là sont couchés depuis une heure; les ronflements du grand ami ébranlent la cloison de ma chambre; l'ami joli qui dort au-dessus de ma tête souffle des pois à plein boisseau; le seigneur des Retraites, notre hôte, n'a pas dû longtemps causer avec Madame, car la pauvre petite femme avait marché quatre heures dans les labourés, et n'en pouvait plus : ses longues paupières brunes tombaient à chaque instant sur ses beaux yeux, comme des stores dont la corde a cassé.

Nous n'avons pourtant pas fait des étapes de dix lieues, mais lorsqu'on s'est dorloté neuf ou dix mois dans les fauteuils les divans et tout le capitonnage de ce siècle avachi, on devient plus sensible au mal physique. La civilisation moderne a pris de telles précautions pour supprimer la fatigue; les voitures et la vapeur remplacent si avantageusement nos jambes, les machines font si bien la besogne de nos bras, qu'une jolie promenade en plaine et quelques bourrades de fusil contre l'épaule laissent une courbature au gaillard le mieux bâti. C'est ce qui maintiendra toujours une distance respectueuse entre l'armée et la garde nationale.

Mon vieil ami Eude de Granfort est venu nous prendre hier à la gare de .. Il s'est donné l'an dernier un magnifique omnibus vert attelé en poste; l'habit de postillon, vert et rouge, rehausse la bonne mine du cocher et donne à l'équipage un petit air de fête.

Tout le monde a été exact au rendez-vous. Ce n'est pas la première fois que nous faisons l'ouverture ici, ni la deuxième, ni même la vingtième. Voyons : en quelle année avons-nous mangé nos derniers haricots, à la pension Durand ? C'était pardieu en 1838. Granfort venait d'hériter de son père, le lieutenant général. Nous étions ses inséparables, Balézieux, d'Anglure et moi, et nous pressentions tous, avec une certaine mélancolie, que la vie allait nous séparer pour longtemps. « Mes amis, dit le bon Eude, jurons que tous les ans, quoi qu'il arrive, nous ouvrirons la chasse aux Retraites! » On jura. Le plus beau de l'affaire, c'est qu'en ce temps-là aucun de nous n'avait encore chassé! Ah! les jolis fusils neufs! Et les bons chiens de fantaisie, achetés sans garantie du gouvernement, sur le quai de la ferraille! L'album de chasse, doré sur tranche et illustré de dessins grotesques, a conservé la mémoire de nos premiers exploits : on tua un corbeau le 1er septembre, et le 2 un lièvre gîté. Le 31, je fus roi de la chasse! J'avais massacré un lapereau sans défense et un pouillard sortant du nid Malgré la modestie de ces débuts, nous sommes tous devenus des chasseurs mieux que passables; Eude surtout, qui vit six mois dans ses terres.

Les circonstances nous ont dispersés, comme on le prévoyait trop. Balézieux, le grand ami, est receveur dans le Midi; d'Anglure, l'ami joli, est juge au tribunal de la Seine; toujours joli, du reste, et plus homme du monde que jamais. Sa robe ôtée, il monte à cheval dans la cour du Palais, et fait un tour au bois de Boulogne. Moi, je suis maître de forge, et le moins fortuné des quatre; vous savez que la partie ne va pas fort. Enfin!

Mais j'aime à constater que depuis 1838 aucun de nous n'a manqué à l'appel; aucun n'est arrivé plus tard que l'ouverture; aucun n'a pris congé avant le 30 septembre. Est-ce gentil, cela? Nous passons quelquefois la moitié de l'année sans nous voir et sans nous écrire; n'importe. On sait que tous les cœurs sont solides au poste, et qu'on retrouvera, à un moment donné, la chaude poignée de main et la vieille camaraderie du collége. Eude nous écrit régulièrement le 20 août pour nous rafraîchir la mémoire; on ne répond pas; on accourt.

Cette année-ci l'invitation n'était pas de luxe. Notre ami s'est marié, et hier encore, nous ne connaissions pas sa femme. Il a passé la lune de miel en Italie; il était encore à Naples au millieu d'août; nous avons pu croire un instant qu'il nous avait oubliés; mais non.

—

Le château des Retraites est célèbre dans le département; on n'a pas fait grand'chose de mieux sous Louis XIII. Brique et pierre, le style de la place Royale. Un grand bâtiment de hauteur modérée, tout en long; vingt-cinq fenêtres de façade. Au milieu, deux étages coiffés d'un fronton, puis à droite et à gauche, un simple rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse; aux deux bouts, pour terminer, deux jolis pavillons octogones. Toutes les dépendances, écuries, remises, etc. sont invisibles, cachées soigneusement dans des massifs épais. Le parc a été refait à la mode anglaise : pelouse, blocs de verdure, corbeilles de fleurs, tout à la grande et par masses. Ces scélérats de vieux nobles, qui ont toujours demeuré à la même place, possèdent naturellement des arbres séculaires qu'on parvenu n'aurait qu'à aucun prix.

La pièce que j'aime le mieux dans la maison, c'est le vestibule. Rien de plus simple et de plus grandiose à la fois. Des armes, des trophées de chasse, un escalier seigneurial qui monte aux appartements du premier étage, des escabeaux de chêne à foison, une table chargée de flacons, de journaux et cigares : voilà tout l'ameublement et la décoration. Les vieux amis ont pris en affection ce paradis dallé de marbre; on s'y réunit avant le repas; on y prend l'absinthe au retour de la chasse, et le café au sortir de table. Deux grandes ouvertures vitrées laissent voir, à droite et à gauche, deux paysages du parc. Les portes intérieures conduisent d'un côté à la salle à manger, à la bibliothèque, au cabinet de ce cher Eude, aux offices et à la cuisine; de l'autre, à la salle de billard, aux deux salons et au pavillon des vieux amis.

La salle à manger est toute en bois sculpté; le plafond même se découpe en caisson dans des poutres de vieux chêne. Je reconnais toujours sur les dressoirs, au milieu d'un capharnaüm de trésors artistiques, un vieux plat du Japon qui semble me regarder. C'est l'unique survivant d'un service splendide, presque royal, que nous avons massacré en 1838. Quels gamins! Nous prenions nos dernières vacances. Je me suis accordé quelques congés depuis ce temps-là, mais je n'ai jamais pu retrouver cette sécurité parfaite, cette liberté d'esprit, cette insouciance de l'avenir qui donnent tant de prix aux vacances du collége.

Le petit salon est blanc de la tête aux pieds, sauf les rideaux et l'étoffe des meubles : boiserie blanche jusqu'à la corniche inclusivement; le bois des fauteuils et des canapés est d'un blanc mat. Les draperies, sur un fond blanc, étalent des guirlandes de grosses fleurs exotiques : c'est une perse ancienne, imprimée sur toile.

Il n'y a pas un atome d'or sur les murs du grand salon : phénomène à noter; cette simplicité de bon goût devient de jour en jour plus rare. La boiserie est marqueté de chêne tantôt clair, tantôt noir, sculpté par-ci, poli par-là. Les portraits de famille encastrés dans la boiserie sont à l'abri du déménagement; il faudrait démolir la maison pour les changer de place. Les miroirs biseautés font corps avec la muraille; on devine à tous les détails que le fondateur du château se sentait chez lui, et qu'il ne prévoyait pas l'invasion d'une autre famille. Les armes des Granfort sont sculptées dans le marbre de la cheminée, comme elles sont gravées sur l'argenterie, fondues en plomb sur la toiture et découpées dans la tôle des girouettes. Je veux bien reconnaître un peu de vanité dans cette répétition du même motif; mais j'y trouve surtout la foi dans l'avenir, la confiance énergique du propriétaire qui dit : « Ni moi, ni mes enfants, ni les enfants de mes enfants ne délogeront d'ici. Nous aurons éternellement des héritiers mâles pour garder ce château, ce nom et ces armes; nul de nous ne fera la sottise et l'impiété de vendre un patrimoine si solidement marqué, pour acheter des perles à Nana. » Voilà pourtant à quoi on s'engage lorsqu'on fait peindre ou graver des armoiries dans son salon! La voûte (sans armoiries) est d'un beau bleu d'azur, découpée en lozanges par des moulures de chêne. Aux six fenêtres pendent des rideaux de velours rouge sous des lambrequins importants, d'un grand style et d'une richesse somptueuse. Le mobilier est imperceptiblement bric-à-brac, suivant une mode qui commence à prendre. Le lustre et la garniture de cheminée sont du Louis XVI le plus pur; il y a deux gerbes de bronze modernes, à huit bougies chacune, dans deux vases de vieux Chine sur une admirable console Louis XIV. Les canapés et les fauteuils sculptés sous Louis XVIII, hélas! et solidement dorés, sont couverts des plus fines tapisseries de Beauvais. Les dossiers représentent des bergeries à poudre et à paniers; les siéges sont remplis par des animaux fort agréables et même, si je ne me trompe, légèrement poudrés. Ce n'est pas une collection assortie chez les marchands de curiosité, mais un tout homogène, commandé pour le château et conservé sans réparation jusqu'à notre époque. Pourquoi diable a-t-on refait les bois de ce beau meuble dans le goût pesant et gourmé de 1818? Je ne suis pas assez versé dans la science des commissaires-priseurs pour cataloguer les bibelots français et étrangers qui égayent cette grande pièce, mais, en principe, j'aime les mobiliers de pièces et de morceaux. Pourquoi? Parce qu'on ne les achète pas tout faits; parce que le propriétaire y a dépensé du temps, du goût, des recherches, du mouvement, de la patience, monnaies plus rares et plus précieuses que ce gros imbécile d'argent. Ajoutez que la variété des objets éveille en nous une certaine variété d'idées. Lorsque j'entre dans un salon meublé en bloc par le tapissier, l'idée d'ordre et d'uniformité me saisit et m'attriste. Pour peu qu'avec cela les tapis soient moelleux, les draperies riches et le meuble neuf, mon esprit se rappelle que tout cela a dû coûter cher, que je ne pourrais pas dépenser tant d'argent sans me gêner pour dix-huit mois; que les affaires vont mal, et cent autres choses mélancoliques. Dira-t-on que c'est jalousie ou petitesse d'esprit? Non, car un mobilier intelligent et divers, comme celui des Retraites, ne m'attristera jamais, valût-il un million et fussé-je cent fois plus pauvre que je ne le suis.

Une boîte à ouvrage, une tapisserie sur le métier, un sac de bonbons à moitié vide et quelques autres jolis détails ajoutent une expression nouvelle à la physionomie du salon. On y respire ce parfum que ni Rimmel ni Atkinson n'ont encore songé à mettre en bouteilles : *odor di femmina!* Nous y laissions entrer les chiens en 1838, et ces beaux appartements conservaient tout l'automne une vague odeur de chenil.

La jeune comtesse de Granfort, je peux le confesser aujourd'hui, m'a fait passer en mai quelques nuits blanches. Les vieilles amitiés sont jalouses; on n'apprend pas sans un certain émoi qu'un camarade de trente ans s'est mis en puissance de femme. Il est rare que le mariage n'isole pas un homme, au moins pour quelques années. C'est une nouvelle intimité, plus absorbante, et qui fait oublier les anciennes. Nos maîtresses ne sont qu'un lien de plus entre nous, d'autant plus qu'on les partage. Les vieux amis avaient donc un peu porté le deuil du bon Eude, quand on l'avait su marié. Une jeune femme que l'on ne connaît pas apparaît de loin comme un joli monstre. Je parle en vieux garçon, mais tant pis! on parle comme on est. La nouvelle comtesse pouvait être dévote, avare, acariâtre, orgueilleuse, ou tout simplement trop gandine pour nous.

Eh bien, non! C'est une bonne et brave petite personne. Pas si petite : elle a presque la taille de son mari, qui est un homme moyen. Taille svelte et bien prise; les extrémités allongées, l'œil noir, les sourcils nets, le nez droit, la bouche un peu grande, mais étincelante de fraîcheur; le front haut, les cheveux bleus. Rien de plus cordial et de plus hospitalier que son sourire : elle nous a tendu les deux mains avec la franchise d'un bon garçon. « Messieurs les vieux amis, nous a-t-elle dit sous le vestibule, je compte que vous me permettrez d'être des vôtres, et que vous ne m'en voudrez pas de m'être installée chez vous. » Elle n'est ni dévote, ni bégueule, ni avare, ni trop pendue au cou de son mari. Hier soir, à dîner, elle a fait les honneurs en maîtresse de maison émérite. La cuisine était bonne, les vins choisis, le service plus que correct. Elle s'occupait de tout le monde au lieu de rester dans sa châsse, comme tant d'autres qui ont l'air de dire : admirez-moi!

Pourquoi diable n'avons nous jamais pensé à prendre femme? Eude à meilleure mine que nous; le mariage l'a rajeuni.

Mme de Granfort a pris le café avec nous, sous ce fameux vestibule. Son exemple a entraîné les autres dames; il y a nombreuse compagnie au château : vingt-cinq personnes pour le moins. Tous gens choisis; j'ai remarqué surtout un capitaine de vaisseau d'une rondeur et d'une verve incroyables, et un conseiller à la cour de ..., homme vraiment distingué par l'étendue et la variété de son esprit. Il a rempli longtemps les fonctions de juge d'instruction : voilà ce que j'appelle un métier de chasseur! Il connaît toutes les ruses du gibier et raconte ses campagnes avec une finesse, une simplicité, un air de vérité, une justesse de ton qui m'ont laissé sous le charme. Sa femme, qui était ma voisine, a l'ampleur, la majesté, la grâce naturelle d'une reine de quarante-cinq ans. Elle est réellement belle et pas provinciale pour un liard; on trouve de ces femmes-là en province.

J'ai admiré le courage de sept à huit belles personnes qui se sont enfumées tout un soir pour le plaisir de bavarder avec nous. Autant qu'il m'en souvient, l'odeur du tabac doit être insupportable à ceux qui ne fument pas eux-mêmes. Vous me direz qu'on s'acclimate au bout d'une heure ou deux, mais l'ennui de rapporter chez soi, dans les cheveux, dans la robe et les dentelles, un parfum de cigare refroidi! Nous sommes des pourceaux et les femmes sont des anges; voilà la réflexion sur laquelle je me suis couché.

II

On nous a réveillés ce matin en nous servant la soupe du chasseur, accompagnée d'une mauvaise nouvelle. Il pleuvait, mais là, si fort, qu'il fallait rester au lit, ou chasser en pleine eau. Le mauvais temps ne nous eût pas arrêtés en 1838, mais on n'a plus vingt ans, on commence à se soigner; l'ami joli se plaint quelquefois d'une fraîcheur dans le bras gauche; moi, j'ai le gros orteil qui enfle, sans aucune raison apparente, deux ou trois fois par an. D'ailleurs, Mme de Granfort a dit hier au soir qu'elle comptait ouvrir la chasse avec nous. Elle s'est fait faire un amour de fusil, léger comme un plume, et un habit de chasse à faire crever Diane de dépit. Je médite ces raisons en ouvrant la fenêtre de ma chambre, puis je vois une échappée de bleu dans le ciel et je boucle ma guêtre gauche; puis le bleu disparaît, j'ôte la guêtre, et j'entre en chemise chez le grand ami qui a refermé ses volets et mis sa tête sous l'oreiller. Tout bien examiné, je me recouche et je dors mal, par livraisons de dix à quinze minutes, jusqu'au premier coup du déjeuner.

Le ciel s'est éclairci. On se mouillera, c'est certain, mais on pourra chasser dans deux heures. Je m'habille en vieux chasseur : la culotte de toile, la blouse bleue, les vieux souliers, les guêtres et tout. Cette toilette est admise au déjeuner : seulement, on mettra un tapis carré sous nos chaises pour protéger le parquet contre nos clous. Tandis que je mets la dernière main à ma toilette, j'entends au loin deux ou trois coups de fusil. Allons! la chasse est commencée en dépit du mauvais temps; nous n'en aurons pas l'étrenne.

On s'est mis à table à onze heures. Voici la toilette adoptée ou inventée par Mme de Granfort : habit mousquetaire en drap bleu à boutons d'or, coutures piquées de soie jaune; jupe écossaise de plaid très fort, plissée, en fustanelle; jupon de cachemire rouge; souliers de cuir écru, guêtres de corde anglaise; cravate longue de foulard rouge; toque écossaise ornée d'une aile de perroquet rouge. Cette profusion de rouge m'effaroucherait un peu si j'étais gibier, mais elle fera bien dans le paysage.

On déjeune toujours trop à la campagne : nous nous sommes mis en chasse vers une heure. Le temps était au beau, décidément; à peine si nous avons reçu deux ou trois grains dans l'après-dinée. Chacun a pris son arme sous le vestibule et glissé dans sa poche une vingtaine de cartouches. C'est peu pour une ouverture, mais les porte-carniers qui nous suivront à distance se chargent d'un léger supplément. On passe par le chenil, où le plus beau concert salue notre arrivée. Les chiens courants, logés à part, donnent de la voix comme de beaux diables allongeant leurs belles têtes entre les grilles de fer. Pauvres bêtes! leur tour viendra, dans quelques semaines, quand le bois et le parc seront un peu éclaircis.

Nous avons quatre chiens d'arrêt, dont une chienne : Mars, Tom, Phanor et Mouche. Mars et Tom sont deux animaux superbes, grands, forts et admirablement découplés. Le premier appartient à notre ami d'Anglure, qui l'a fait venir de loin et payé cher. En dépit de toutes les garanties qui assaisonnaient son passe-port, ce Mars est un chien fou qui ne vaudra jamais grand'chose. Il se lance dans la plaine comme un écolier en vacances; il n'entend ni la voix, ni le sifflet; je crois même, entre nous, qu'il ne sent pas le gibier. Cependant il a fait un arrêt magnifique, à trois cents pas de son maître, et il s'est tenu ferme au poste avec la solidité quasi-militaire d'un *pointer* anglais. Hélas! c'était une alouette!

Tom, le chien du grand ami, est presque aussi enfant, mais c'est un enfant qui promet davantage. Son maître l'a pris au dernier moment, pour remplacer une admirable bête qui s'était fait couper en deux par un *express*. Mais un chasseur expert et résolu comme le grand ami dresserait un agneau, un chat, un lièvre même. Il s'est mis vigoureusement à l'éducation de Tom; il l'a cravaté d'une bande de cuir hérissée de clous à l'intérieur; à cet engin de répression pend une ficelle de dix mètres que Tom entraîne partout avec lui. Qu'il s'oublie un instant : le grand ami pose le pied sur la ficelle et les pointes du collier se font sentir. Tom est à bonne école, il se fera.

Mon vieux Phanor a le profil vulgaire et la désinvolture épaisse d'un petit cochon noir. Il n'est ni grand ni beau; sa grosse tête, enfoncée dans les épaules, lui donne une vague ressemblance avec M. V........, de l'Académie française. Mais il a le meilleur naturel du monde, une expérience de douze ans et, si j'ose le dire, une excellente éducation. Flair infaillible, quête lente et mesurée, arrêt ferme comme un roc; il a tout ce qui fait le bon chien de chasse, excepté les jambes. Il se fatigue vite, et au bout de cinq ou six jours, il demande vingt-quatre heures de repos.

Quant à la petite Mouche, je suis forcé de lui rendre justice, quoiqu'elle ne m'appartienne pas : c'est un bijou. Elle est blanche, tachée de feu, mais blanche d'un blanc d'hermine, et proprette comme une servante de vieux curé. Ses formes sont sveltes, délicates, mignonnes, presque féminines; ses allures rendraient une chatte jalouse; elle entre dans une avoine ou dans un trèfle comme Mme de M. dans un salon. Elle arrête avec esprit : « Tiens, tiens! semble-t-elle dire en levant la patte, il y a des perdreaux céans! Perdreaux, mes bons amis, veuillez attendre un instant M. et Mme de Granfort, mes maîtres et les vôtres : Leurs Seigneuries ont un compte à régler avec vous. » Lorsque la compagnie a pris son vol, elle lève la tête et dit : « Voyons! combien en tombera-t-il? Je parie pour un au moins. » Si rien ne tombe, elle ne cherche pas cinq minutes avec l'obstination de ces chiens mal appris qui soulignent pour ainsi dire la maladresse du maître. Elle se remet en chasse et feint de ne rien avoir entendu. Quand la pièce est morte ou blessée, Mouche la cueille du bout des dents, l'apporte telle quelle à madame, frétille discrètement de la queue, et attend une caresse qu'on ne lui laisse pas désirer longtemps. Le seul défaut de cette charmante petite bête, c'est une susceptibilité presque maladive. Le moindre reproche la froisse, elle prend de travers la plus légère observation. Elle est plus sensible à la critique que le célèbre écrivain M. Feydeau, ou l'illustre peintre M. Couture. Elle dirait volontiers avec M. Ingres : une cuillerée de fiel est plus amère que cent tonneaux de miel ne sont doux. Je l'ai vue quitter la chasse sur une parole un peu vive et bouder jusqu'au soir à la porte du château; car elle n'est pas logée au chenil. Elle daignait chasser le lendemain, mais il fallait d'abord lui présenter des excuses.

La chasse des Retraites, j'entends la chasse en plaine, est divisée

en deux parts. Elle comprend les terres du château qui font aux plus deux cents hectares, et les terres des communes voisines qui comprennent mille hectares environ. Les communes sont louées par Granfort et par un riche industriel du voisinage. Vous comprenez pourquoi l'on commence la chasse par les communes : autant de perdreaux tués, autant de pris sur le voisin. Les compagnies effarouchées vont chercher une remise sur les terres du château, où nous les aurons à nous seuls.

Ce matin, par malheur, la plaine était déjà bien dépouillée : il ne restait sur pied que quelques trèfles, quelques vesces et passablement d'avoines. Le trèfle et la vesce se foulent impunément, mais les avoines sont une autre affaire. Défense formelle d'y entrer; il est même imprudent d'y faire entrer les chiens. Au bout de chaque sillon se tient un paysan ferré sur son droit qu'il appelle son *drouet*. Ces gaillards-là ont une teinture du code et de plusieurs autres livres. Ils savent des phrases toutes faites, et haranguent au besoin le chasseur qui les foule. « Savez-vous bien, monsieur, que les allées et venues de votre chien rendront la moisson impraticable? c'est un abus exorbitant, une manœuvre dérisoire et féodale! Nous sommes citoyens, fils de 89 et les enfants de nos œuvres; nous avons travaillé pour arracher au sol ingrat cette modeste récolte; trouvez-vous équitable que les sueurs du pauvre plébéien soient foulées par un quadrupède luxueux? »

Hélas! hélas! grands nigauds de citadins que nous sommes! c'est nous qui avons inventé ces phrases-là; nous les avons crachées en l'air sans penser qu'un jour ou l'autre elles nous retomberaient sur le nez!

Entre nous, je suis certain que le passage d'un chien dans les avoines ne fait pas un centime de dégât, surtout après la pluie. Mais je trouve excellent que l'habitant des villes récolte dans les champs la rhétorique qu'il y a semée. D'ailleurs, ces paysans légistes et beaux parleurs ne sont nullement intraitables. Ils ouvrent un large bec comme pour engloutir le chasseur et son chien, mais que faut-il pour fermer ce gouffre épouvantable? Une pièce de dix sous.

Les terrains des communes sont une longue plaine assez étroite; un joli chemin vicinal les borde d'un bout à l'autre; aussi les hôtes du château et les dames elles-mêmes suivent la chasse sans se mouiller les pieds. A chaque coup heureux, à chaque perdrix qui tombe, les applaudissements et les cris récompensent le chasseur.

Pour moi, vieux batteur de plaine, la plus belle récompense d'un coup bien ajusté, c'est le plaisir de voir une pelote entourée de plumes, petite ou grosse, caille ou perdrix, tomber comme un plomb dans les chaumes. Les cailles n'ont pas encore émigré, les perdreaux sont grands et forts, sauf une compagnie de malheureux pouillards qu'on a massacrée en détail, sous prétexte qu'ils ressemblaient à des cailles. La ressemblance a fait bien des victimes, depuis Lesurques jusqu'à ces pouillards.

Le lièvre est rare cette année; on croit que les légistes en sabots auront tendu quelques collets. Le fait est que nos fusils ont massacré peu de poil et beaucoup de plume : trois lièvres au total sur quarante pièces de gibier. C'est une proportion inusitée, au moins dans le pays.

Tous les détails de la chasse ont été curieux, nouveaux, intéressants au plus haut degré, pour les acteurs et les spectateurs : c'est pourquoi je m'abstiens de les écrire. Tous les drames où l'on fait parler la poudre sont faits pour être vus; ils perdent quatre-vingt-dix pour cent à la lecture. Si je vous racontais que j'ai manqué un lièvre à bout portant, ou tué un perdreau à cent cinquante pas avec du plomb numéro 9, ou qu'un râle de genêts a essuyé une fusillade épouvantable sans broncher, ou qu'une perdrix démontée a coulé dans un carré de trèfle pas plus grand que la main, et que ni les chasseurs ni les chiens réunis n'ont pu ni la trouver ni la faire sortir, ces incidents d'une importance énorme, et qui nous ont tous émus, vous laisseraient peut-être froids.

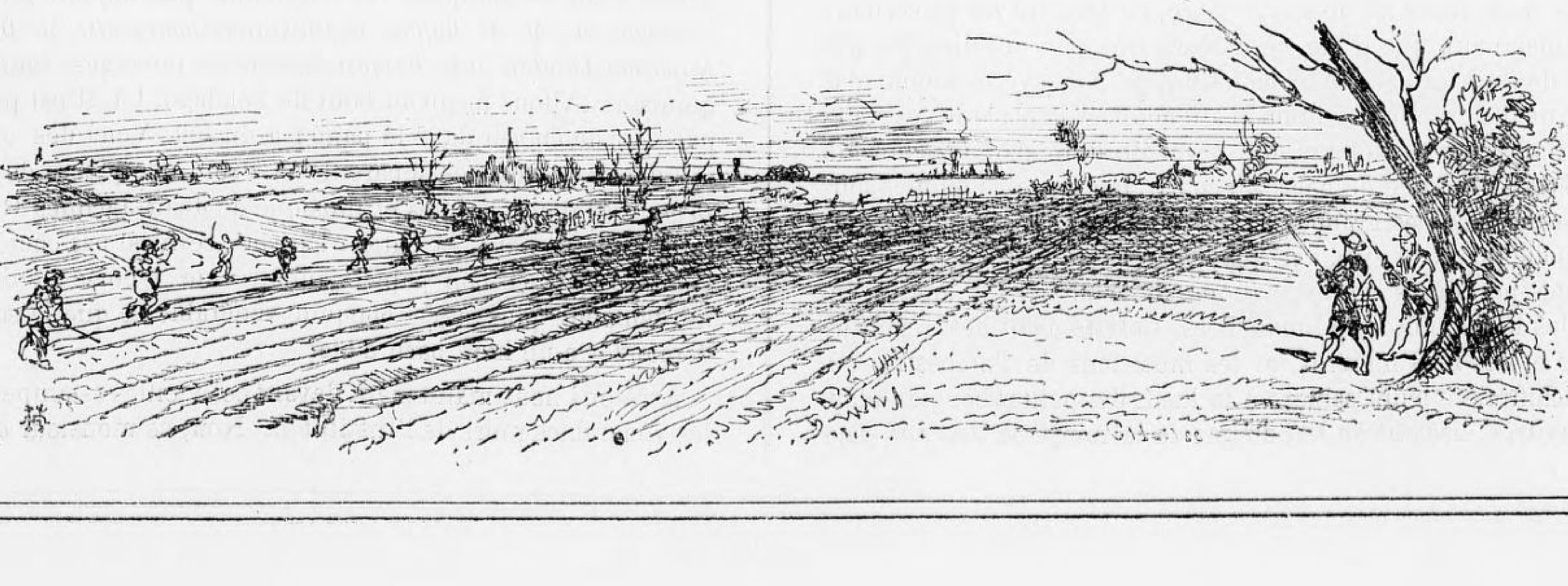
La jeune dame a fait merveille avec son fusil Lefaucheux à un seul coup. Sans parler de cinq ou six pièces qu'elle a tuées de compte à demi et que la galanterie française lui a adjugées en propre, elle a descendu toute seule un râle et un perdreau; c'est gentil, quand on n'a pas la ressource de doubler. Je connais de bons chasseurs qui ne tuent que du second coup.

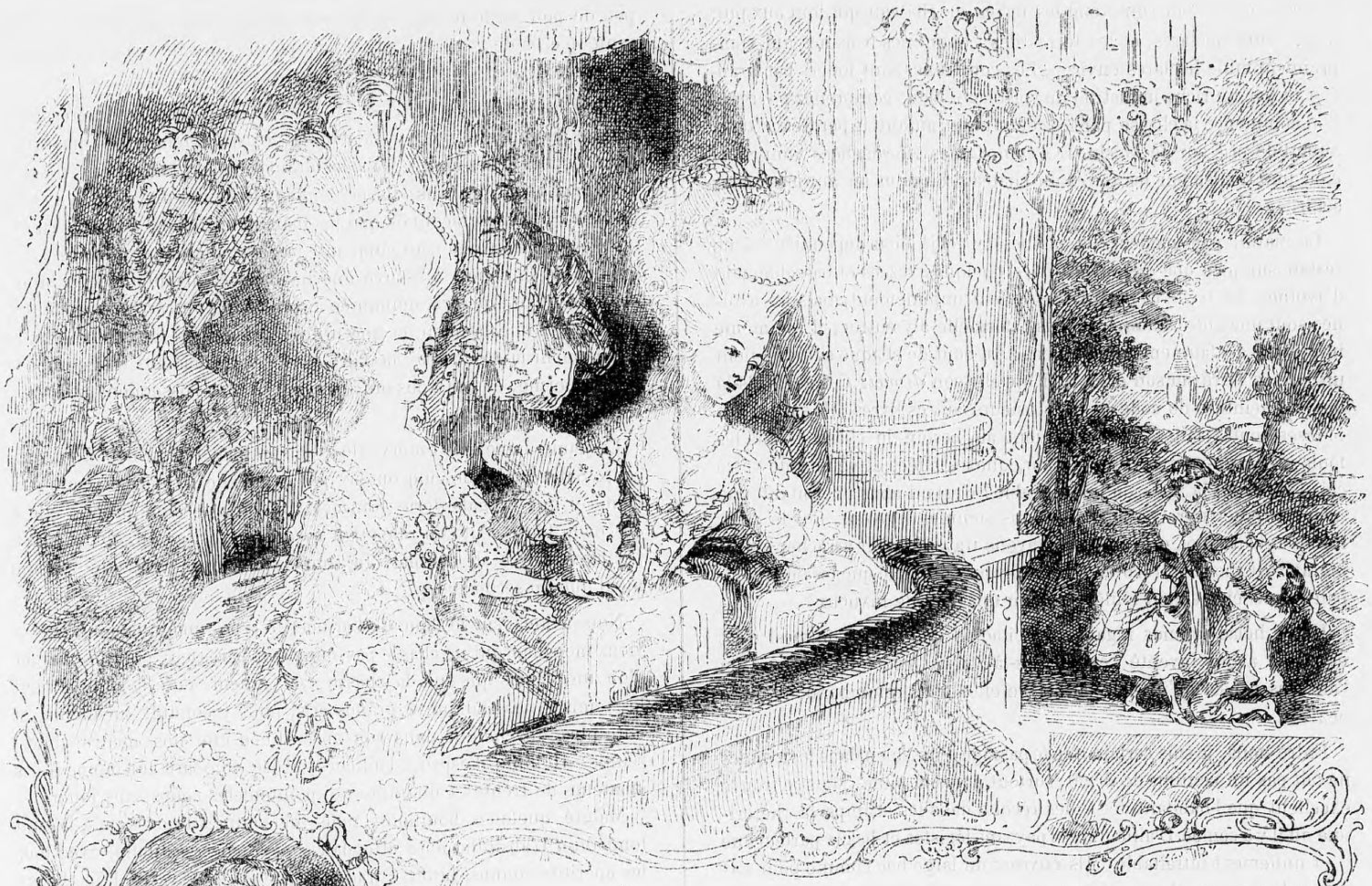
Nous avions, sur le flanc de l'armée, un type remarquable. C'est un vieux monsieur qui ne chasse pas, étant trop paresseux pour se charger d'un fusil, mais qui suit la chasse avec ardeur, note soigneusement les remises, les indique à grands cris, nous y conduit lui-même, et fait plus de chemin dans son après-dînée que nos quatre chiens réunis. Homme d'esprit, d'ailleurs, il se compare lui-même à ces amateurs de trente et quarante qui pointent les coups sans jouer.

Malgré quelques bouillons, nous ne sommes rentrés qu'à la nuit tombante. L'absinthe nous attendait sous le cher vestibule, avec tous les apéritifs connus, bitter, curaçao, vermouth et le reste. Puis chacun a gagné son cabinet de toilette et trouvé dans les grands pots de faïence une ample provison d'eau chaude. On se lave, on s'habille; en avant l'habit noir et la cravate blanche! Le dîner sonne, les dames descendent à la file en robes claires décolletées, et nous donnons un coup de fourchette plus formidable que nos cent cinquante ou deux cents coups de fusil. Le rôti de cailles et de râles, primeur exquise, n'est pas dévoré, il est bu, escamoté comme une muscade. On dîne toujours bien aux Retraites; la tradition se maintient.

Mais comme ils se sont endormis de bonne heure! Moi-même..... ah! sacrebleu! on se reposait de la chasse en dansant toute la nuit avec les paysannes, en l'an de grâce et de jeunesse 1838!

PIERRE H.







FANTAISIE SUR LE DEVIN DU VILLAGE

A Monsieur Y.... de LA VIE PARISIENNE.

Comme à vous, monsieur, l'exhumation du *Devin* m'avait donné le désir d'aller entendre cette musique primitive qui avait fait soupirer et pleurer nos grand'mères. La mienne me berçait quelquefois en chantant :

Non, Colette n'est pas trompeuse.

Ou encore, elle fredonnait le soir, assise au coin de la cheminée dans son immense fauteuil de velours d'Utrecht :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur.

J'espérais, à un siècle de distance, vivre, en fermant les yeux, dans un monde imaginaire que je ne connaissais que par ouï-dire, ou par le souvenir de mes lectures. Ah! monsieur, je n'essayerai même pas de vous dire quelle cruelle déception m'attendait. A la place de ces courtisans aux vêtements de velours, de soie et de drap d'or, les cheveux poudrés, l'épée à poignée de nacre au côté et le chapeau à plumes sous le bras, à la place de ces grandes dames, déesses mignardes de la cour galante et polie du XVIIIe siècle, je voyais des petites dames, ornement inévitable des premières représentations, des boursiers à moitié endormis et des boutiquières endimanchées. Colette avait des repentirs de crin noir et des bras maigres, et les musiciens de l'orchestre, qui naguère déchiffraient leurs cahiers à la lueur des petites bougies adaptées aux pupitres, lisaient au feu du gaz de la rampe le *Journal pour Tous* et la *Patrie* du soir. L'occasion serait peut-être favorable pour établir quelque parallèle entre la musique de Lulli et celle de Meyerbeer, ou pour entamer une savante dissertation sur deux civilisations comparées; mais c'est assez de l'ennui de ma soirée. Je suis sorti désolé, navré, n'ayant même pas vu le *Devin du Village* à travers une interprétation ridicule et manquée. Cependant, je ne voulus pas en avoir le démenti : j'ai voulu entendre et comprendre le *Devin du Village*.

N'étant pas prince, comme vous dites qu'il est nécessaire de l'être, pour me bien faire jouer ce petit chef-d'œuvre, voici tout simplement ce que j'ai fait.

—

Vous aimez, n'est ce pas, à flâner dans la matinée le long du quai Voltaire. Venez donc parcourir cette file de boîtes doublées de zinc, alignées sur les parapets. Ne feuilletons pas aujourd'hui les *Œuvres complètes de M. de Buffon*, la *Cuisinière bourgeoise*, le *Dictionnaire de Napoléon Landais* et le *Parfait Secrétaire*, ouvrages vénérés des bouquinistes. Allons jusqu'au bout de l'étalage. Là, il est permis au connaisseur de choisir dans le panier à un sou. Voici des cahiers formés des débris de volumes dépareillés. Ce sont des pièces de comédie... *Le Devin du Village*, paroles et musique de Jean-Jacques Rousseau, né et imprimé à Genève, sa patrie. Un sou, ce n'est pas cher, emportons le volume. Déjà ce bon papier jaunâtre me reporte au vieux temps; je ne demande plus à ce bouquin vénérable ce que je serais obligé de demander à un livre paru d'hier.

Arrêtons nous maintenant devant ces vieilles estampes qui tapissent les vénérables murs de l'Institut..... Non, ce monsieur qui joue de la

EN TEMPS DE CHASSE



UN COIN OU IL FAIT CHAUD

Pim! pam! pan! — A moi le faisan! — Du tout, il est à moi! — Voilà mon plomb à droite! — Voilà le mien à gauche! — Parbleu il en a partout!

L'INVITÉ

— Ma foi, si je l'avais cru si bête, je ne l'aurais pas amené.
— Laissez donc, monsieur, il en faut comme ça pour laisser le gibier aux autres.

EH! LA BAS!

Ça va finir, la chasse au mouton?

A L'ANGLE DE LA ROUTE

Sapristi! l'on prévient au moins les passants, avant de tirer!

DANS LES TERRES LABOURÉES

Quand on est Basque et bon chrétien
Et qu'on a son cheval pour bien,
On n'a vraiment besoin de rien.
On n'a besoin de rien!
Ah vraiment? oui vraiment!
On n'a besoin de rien.

AU DÉPART

— Je t'en prie, mon ami, ménage-toi; ne saute pas par-dessus toutes les haies.

UN CASINO AUX BAINS DE MER — *Ne pas confondre avec le Casino de la rue Cadet.*



Ce parloir commun de la colonie des baigneurs est généralement d'assez mauvais goût; pour ornement des modèles d'aquarelles à 10 francs la leçon. *Que faire au Casino, à moins que l'on n'y danse?* Aussi tout y est-il prétexte à sauteries : la pluie, le soleil, le vent, etc... Cela se conçoit. Ce qui se comprend moins, c'est qu'au premier coup d'archet on voit surgir, on ne sait d'où, un jeune et fringant officier qui ouvre invariablement le feu.



UN STÉRÉOSCOPE TROP HONNÊTE

Rien que des paysages... C'est ennuyeux à la fin!



LES PETITES TABLES A OUVRAGE

C'est Mme X. qui sert de canevas, Mlle A. fournit la laine, Mlle B., avec son esprit pointu, donne l'aiguille; ces dames font ainsi une jolie tapisserie de cancans et de commérages.



LES MÉMOIRES DE Mlle ASPASIE

Cherchant un moyen de s'identifier encore davantage avec les *cocottes*.



CONCERTS INTERMITTENTS

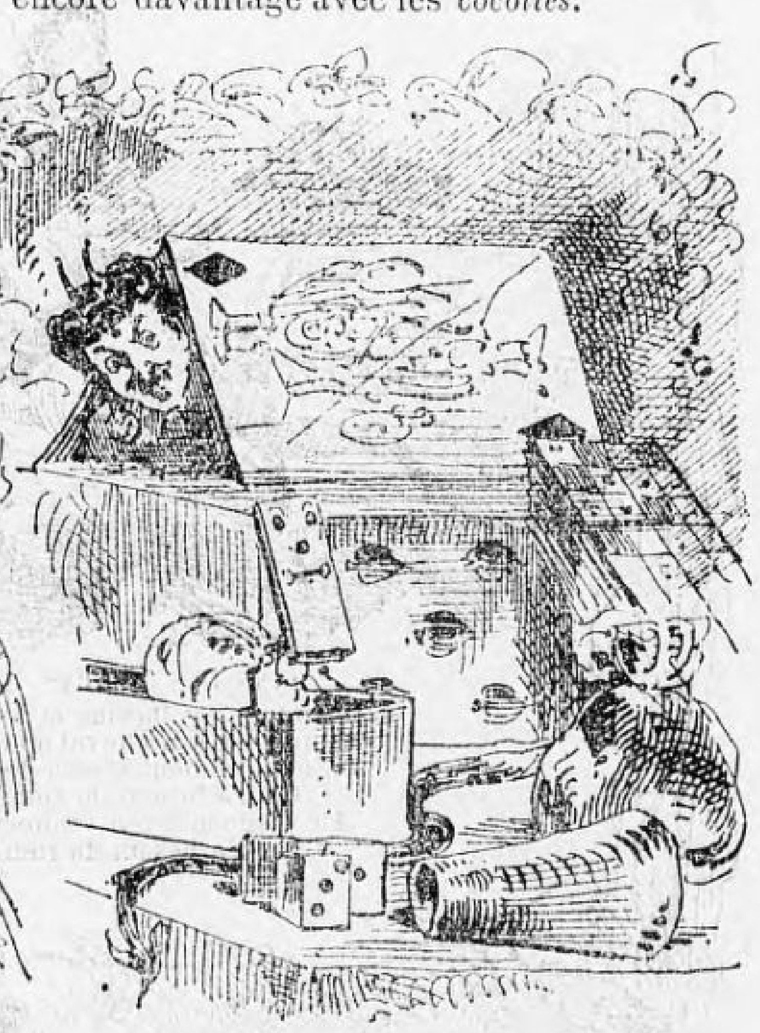
Ces bons musiciens semblent vous dire sur l'air connu :

Si cette musique vous en.....nuie, nous allons la la la recommencer.



LES COLLECTIONNEUSES DES JOURNAUX DU CASINO

Rassurez-vous, la politique n'y est pour rien... Simple question de papillottes!



LES JEUX

Tous vertueux et inoffensifs en apparences; mais, ne vous y fiez pas! On n'y tolère que l'innocent écarté; mais des parties de 500,000 francs.

lyre sur une nacelle à un toupet trop bien frisé. Le beau manteau! Comme ses yeux, élevés vers le ciel, touchent mon cœur et m'inspirent une douce mélancolie! C'est *M. de Chateaubriand*, entre *Victor-Emmanuel* et *Lord Byron*... Voici une boutique tapissée de livres reliés en basane, des gravures d'anatomie, des cartes géographiques, une autre boutique de marchands d'oiseaux empaillés et de papillons... Ils ont tous leur petite épingle... Ce n'est pas cela que je cherche... *Joseph et madame Putiphar... Judith et Holopherne... Suzanne au bain*... Ah! voici mon affaire : Colin, avec son habit bleu-de-ciel à boutons d'acier, les cheveux emprisonnés dans une bourse de soie, le chapeau garni de fleurs, le bas bien tiré, les mains jointes, la bouche en cœur, timide, rougissant, prêt à fuir ou à s'élancer :

Ton amant fidelle
N'est pas inconstant,
Ton berger t'appelle.

Comme il est joli?... Voilà la bergère qui garde ses brebis, frisées comme un poupon Jésus sous son globe de verre. Une jupe bouffante de satin, avec des nœuds et des rubans, des petits souliers à talons, une houlette, et à côté d'elle, deux colombes amoureuses.

Où vas-tu, bergère,
Dans ces beaux atours?

N'entendez-vous pas le carillon joyeux des cloches du village? Des groupes de paysans et de paysannes accourent de ce côté...

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes,
Allons danser sous les ormeaux,
Galants, prenez vos chalumeaux.

Nous voici maintenant devant un magasin de curiosités. Regardez, ces deux statuettes peintes, en fine porcelaine de Saxe, aux tons éteints et rêveurs. Moi, qui n'aime pas les pendants, il faut pourtant que je les achète. Comment séparer cette bergère qui jette des fleurs de ce berger qui lui envoie des baisers? Elle a une si jolie robe vert-pomme, au corsage carré et à taille longue, qui montre effrontément les roses et la neige de son sein. Le berger à talons rouges, n'est-ce pas Louis XV? et la bergère aux paniers, n'est-ce pas M^me^ de Pompadour? Un jour de royal caprice, ne jouèrent-ils pas le *Devin du Village?*

Allons, avec mon petit cahier d'un sou, ma vieille gravure et mes deux petits bonshommes, je puis rentrer au logis.

Voilà que je commence à bien revoir ce temps de fanfreluche et de galanterie, ces personnages de convention, et leurs costumes de fantaisie. Mieux encore, j'ouvre maintenant mon *Jean-Jacques le Grognon*, et je vais les voir agir et les entendre parler : Écoutez ce qu'il dit de cette première représentation de son *Devin*.

—

«...Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle Fel, Grimm, et, je crois, l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable, j'en fus plus content que je ne m'y étais attendu. L'orchestre était nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du Roi. Jélyotte faisait Colin, Mlle Fel, Colette, Cuvelier, le devin; les chœurs étaient ceux de l'Opéra. Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du *Grand commun*. Me voici à un moment critique de ma vie. J'étais, ce jour-là, dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire, grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devaient arriver, une demi-heure après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui était la sienne. C'était une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis la petite loge plus élevée où se plaça le roi avec Mme de Pompadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvais douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise : je me demandai si j'étais à ma place, si j'y étais mis convenablement, et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis *oui* avec une intrépidité qui venait peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi de rechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi. Mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux et malpropre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon les temps et les modes, elle est quelquefois même un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le murmure et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurais été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit l'effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables qui semblaient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étais armé contre leur raillerie; mais leur air caressant auquel je ne m'étais pas attendu me subjugua si bien que je tremblais comme un enfant quand on commença.

» J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui, véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissements, jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : *Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur.* Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas le seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même en me rappelant le concert de M. de Treytorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenait la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entrait beaucoup plus que la vanité d'auteur; et sûrement, s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré, comme je l'étais, sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler. J'ai vu des pièces exciter de plus grands transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir, car l'effet en fut unique. »

—

Fermons le livre maintenant et prenons la partition.

J'avais un ami qui jouait du violon, il est mort; j'en avais un autre qui jouait du basson, il est malade; j'en avais un troisième qui jouait du hautbois, nous sommes brouillés. De tous mes amis, il ne me reste plus qu'un vieux clavecin. C'est lui seul qui doit maintenant, sous mes doigts, me rendre le *Devin du Village*. La partition est ouverte sur le pupitre. Voyons un peu...

Rends-moi ton cœur, ma Colette,
Colin t'a rendu le sien, etc.

Ainsi préparé, Monsieur, croyez-vous pas qu'on puisse goûter cette tendre, douce et attendrissante musique, dont je les entendais tous rire l'autre jour? Tel un vieux portrait dédaigné dans un coin depuis longtemps; reverni, mis dans son jour, il fait revivre tout à coup l'image d'un être cher et nous fait venir les larmes aux yeux.

CHARLES JOLIET.

LE PIANO DE MISS KATE

Souvenir d'Amérique.

—

Un soir, j'étais seul près de Kate; pendant que ses doigts couraient sur les touches du piano, je contemplais voluptueusement cette fière et gracieuse créature, aux grands yeux bleuâtres, étincelants, profonds et doux; deux énormes torsades de cheveux d'or bruni s'enroulaient négligemment sur ses épaules d'enfant. La brise de la nuit, après avoir traversé les forêts profondes de pins sauvages, qui couronnent les sommets des Alleghami, remplissait l'appartement d'émanations âpres et enivrantes...

Tout d'un coup un sanglot éclata au dehors : je me dressai brusquement et j'aperçus par la fenêtre entr'ouverte une silhouette indécise, disparaissant dans l'ombre, parmi les églantiers et les noisetiers sauvages.

— Qu'y a-t-il Kate? demandai-je.

— Rien, répondit-elle de sa voix argentine, tout en continuant la walse qu'elle jouait; rien, c'est sans doute cette folle de Betsy.

— Qui la fait donc pleurer?

— Le sais-je? les nègres sont comme les enfants; ils rient et pleurent sans motifs, sans s'en rendre compte eux-mêmes.

Je ne sais pourquoi ce gémissement me fit peine.

Le lendemain matin, pendant que l'on sellait nos chevaux, j'étais assis à la même place qu'occupait Kate la veille ; je laissais machinalement errer mes mains sur le clavier du piano, lorsque levant la tête, j'aperçus, dans une glace placée devant moi, une figure crispée par la douleur. C'était Betsy ; sur ses joues de bronze coulaient deux ruisseaux de larmes; de ses deux mains convulsives, la pauvre créature étreignait son sein haletant, de sa gorge sortaient des sanglots rauques et entrecoupés.

— Qu'avez-vous Betsy? fis-je en me retournant vers elle.

— Oh! rien, maître, répondit-elle doucement, rien, continuez à faire parler mon petit Bob; il riait tout à l'heure, il pleure maintenant, mais on ne peut pas toujours rire, continuez.

— Que voulez-vous dire ma pauvre fille? lui répondis-je, la croyant folle et qu'est-ce que Bob?

— Bob, répéta t-elle, et son visage s'épanouit tout à coup, c'est mon fils chéri.

— Eh bien?

— Il avait dix ans, maître, mon Bob. Il était grand et fort pour son âge, ses cheveux fins, frisaient comme la toison des agneaux du Kentucky, son visage était aussi doré qu'un pic des *montagnes bleues*, frappé par le soleil du soir, et ses yeux étaient encore plus ardents et plus noirs que ceux de notre jeune taureau. Il était beau et bon, tout le monde l'aimait ici. Miss Kate l'adorait aussi, car ils avaient bu le même lait; que de fois, tous deux, entrelacés comme frère et sœur ont-ils dormi dans mes bras! Qui ne l'eût chéri, mon petit Bob! son rire était si frais et si sonore, lorsque le matin, jambes nues dans la rosée, il s'en allait butiner dans le jardin comme une jeune abeille, pour apporter à Miss Kate des bottes de fleurs, plus grosses que lui. Maître l'aimait bien aussi, il le laissait monter les jeunes poulains; il fallait voir comme Bob les saisissait de sa petite main hardie, déjà forte, à la crinière, pour bondir comme un jaguar sur leurs croupes; puis il les domptait en se roulant avec eux, dans les hautes herbes de nos prairies...

Aux discours incohérents de cette femme, je compris que son fils était mort; aussi je lui dis avec compassion : Allons, ma pauvre Betsy, consolez-vous, la mort n'épargne personne, pas plus les jolis enfants des mères que...

— Mais, maître, dit-elle en m'interrompant, il n'est pas mort mon petit Bob.

— Pourquoi donc pleurez-vous?

— Lorsque Miss Kate est devenue grande, mon maître a voulu qu'elle sût jouer du piano, comme les autres miss des environs, il est si bon père le maître! Il partit alors en voyage, et revint bientôt après, avec un grand homme maigre, qui le jour même emporta mon petit Bob. Mon maître avait vendu mon fils pour acheter le piano; il est si bon père, mon maître! il fallait bien que sa fille sût faire de la musique. Mais chaque fois que j'entends résonner cet instrument, malgré moi, je m'approche et j'écoute; il me semble entendre la voix de mon petit Bob. Si le piano est gai, je suis tout heureuse, car je suis certaine que mon fils est content, qu'il rit et qu'il chante; au contraire, si le piano est triste, je sens des ongles déchirer ma poitrine, c'est que mon pauvre enfant souffre et pleure. Voilà pourquoi, mon maître, je pleure et je ris, lorsque j'entends le piano de miss Kate.

UN VOLONTAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

—

Stendhal, pour s'épargner l'ennui, énorme selon lui, d'avoir à faire trois repas tous les jours, désirait qu'on inventât une sorte de boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarassé tout le jour de ce vulgaire souci. Une invention analogue nous a semblé urgente en littérature. Les gens du monde ont aujourd'hui, et plus que les autres, trop d'affaires et de soucis d'argent pour avoir le loisir de lire les trop nombreux chefs-d'œuvre de notre littérature. Il est pourtant de bon goût d'avoir au moins l'air de les connaître.

Voici donc une série de boulettes littéraires où l'homme du monde trouvera condensés en quelques lignes les traits saillants des ouvrages les plus connus. Il suffira d'en avaler une de temps en temps et de s'en souvenir à propos pour se donner l'air du plus fin connaisseur.

Voici la première au hasard : on y trouvera condensée la morale pratique de Michelet; un autre jour nous condenserons Michelet historien.

I

MICHELET

L'amour fit une gambade
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade!

... Maintenant, jeune homme, sois docile à la parole du vieillard qui t'a parlé du Prêtre et du Soldat, de la Mer, de l'Insecte, de l'Oiseau, de l'Amour, de la Femme, de la Sorcière et de l'Histoire de France. *Sursum Corda!* Des ailes! des ailes!

Écoute quelques bons conseils : La vie est chère et dure à tous. Ton salaire suffit à peine à ton pain quotidien, tu luttes avec tes vingt ans contre la misère. C'est le moment propice. Plonge dans l'Océan populaire, et cherche la perle choisie qui doit être la compagne de ton labeur. Prend-la solide, bonne et brave à la peine. La femme est le premier domicile de l'homme. Seul, tu gagnais à peine de quoi subsister ; avec ce surcroît de charge, tu vas faire des économies. Viennent les enfants, te voilà riche! O soleil! ô mer! ô rose!

Si ta femme s'ennuie, achète-lui, aux environs de la cité travailleuse, quelque riante habitation dans un site agreste. Après la journée, elle saluera ton retour avec plus de plaisir, si elle s'est reposée pendant que tu domptais les métaux. Vous élèverez des poules, des canards, des lapins et des babys aux joues fermes et rebondies comme la pomme d'api, et si vous ne vous en faites pas 3,000 livres de rentes, vous goûterez là la paix du cœur. Je veux qu'il y ait un petit escalier tournant à l'extérieur, et surtout n'oublie pas un tapis moelleux sur les marches, pour qu'elle ne blesse ses petits petons. Le reste à la caisse d'épargne.

Tous les mois, regarde la lune, et songe à la coupe d'amour qui ne doit plus désaltérer ta lèvre. Dors à l'écart. Souviens-toi que la femme n'est pas seulement une amie, c'est aussi une malade périodique. Sois patient et doux avec elle dix ou douze jours tous les mois.

Quand un fils ou une fille se détachera comme un fruit mûr de l'arbre aimé du soleil, éloigne les mains mercenaires de la sage-femme ou de l'accoucheur. Rien n'est plus simple que d'accoucher toi-même ton épouse d'élection. Après cinq ou six couches, l'opération te sera familière.

Il arrivera un moment où Madame aura la *papillonne*. Ne lis pas la *Physiologie du mariage*, ne quitte pas l'atelier pour rentrer à l'improviste. Étudie, observe les signes précurseurs d'un œil attentif, et quand tu seras à peu près sûr de *To be or not to be*, prétexte une promenade aux Indes occidentales. Le climat en est meilleur pour ces sortes d'affections mal placées. Si elle échappe à la fièvre jaune, au choléra bleu et au scorbut, il reste les tigres mouchetés dans les jungles, les serpents constrictors et les crocodiles. Si elle échappe encore, ramène-la au foyer domestique après une absence de dix ans; il est probable que son caprice sera oublié, et tu pourras dormir d'un front plane sur l'oreiller conjugal.

J.

« Messieurs les domestiques! »



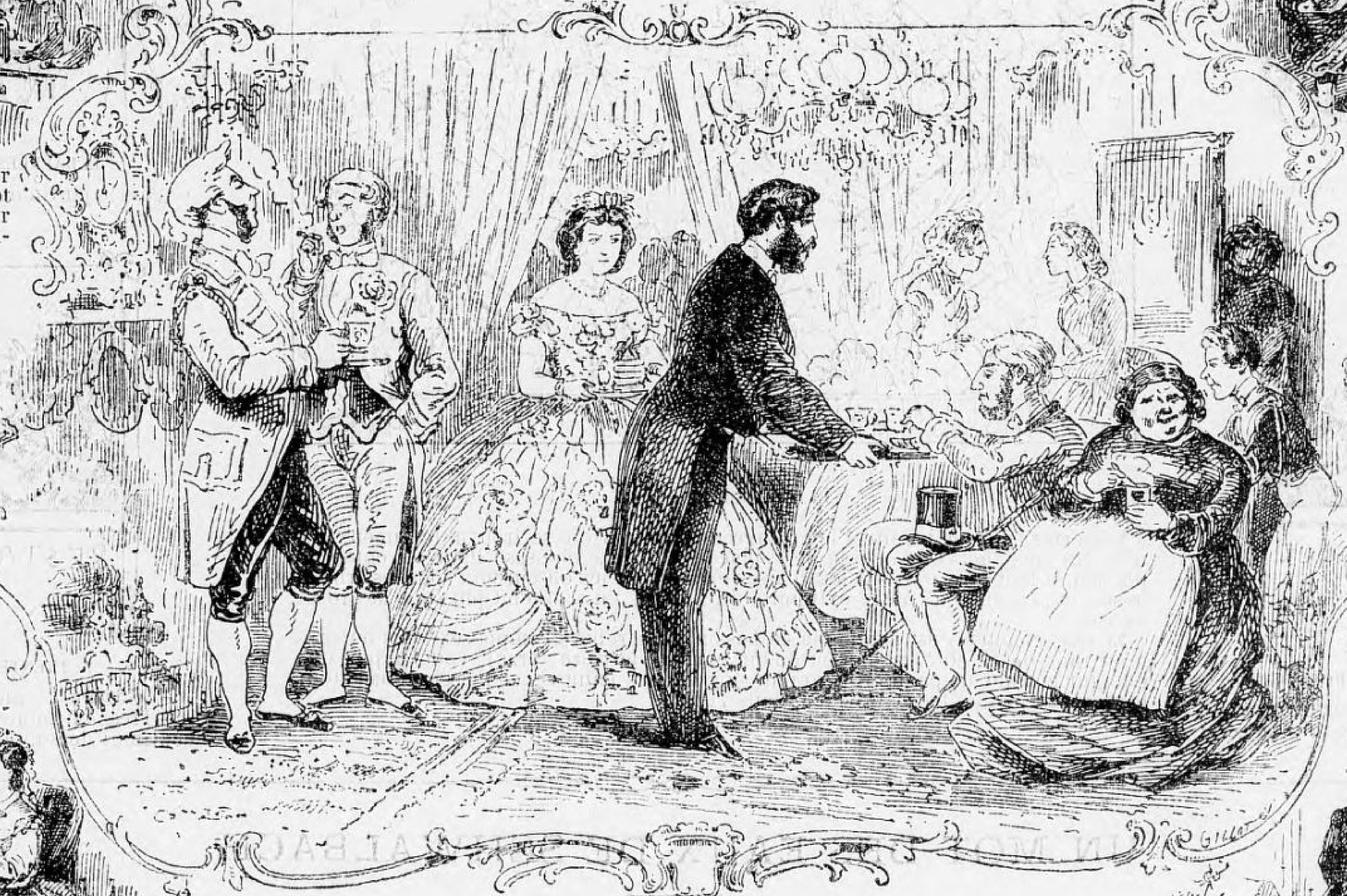
Si Monsieur a une rosse dans son écurie, tant pis pour lui : qu'il la monte! quant à Tom, il n'entend monter qu'un cheval du sang le plus pur.



Si Monsieur veut avoir ses chaussures avant sept heures du matin, Monsieur voudra bien les cirer lui-même.



Par un froid trop rigoureux, il est bien entendu que Monsieur devra se charger d'ouvrir au fournisseur trop matinal.



La parfaite égalité même de rapports étant la meilleure garantie de bonne intelligence entre gens du monde, Monsieur et Madame auront à donner, au moins une fois par semaine, une soirée à leurs domestiques.



— C'est à prendre ou à laisser: une rente viagère tous les cinq ans, ou je donne congé à Madame.



— Moi, j'ai fait carrément mes conditions; outre mes gages, j'ai demandé la table, le logement, la monnaie de poche et des femmes.



Quant à promener les chevaux le matin, Tom aimant ses aises, Monsieur fera bien de ne compter que sur lui-même à cet égard.



Item : faire morfondre un malheureux cocher jusqu'à la fin du spectacle étant de la plus insigne cruauté, Monsieur aura à venir attendre lui-même Madame à la sortie de l'Opéra.

LE PUBLIC DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL



LE SAGE ULYSSE

Qu'est-ce qu'il fait là? si encore il avait un paletot!



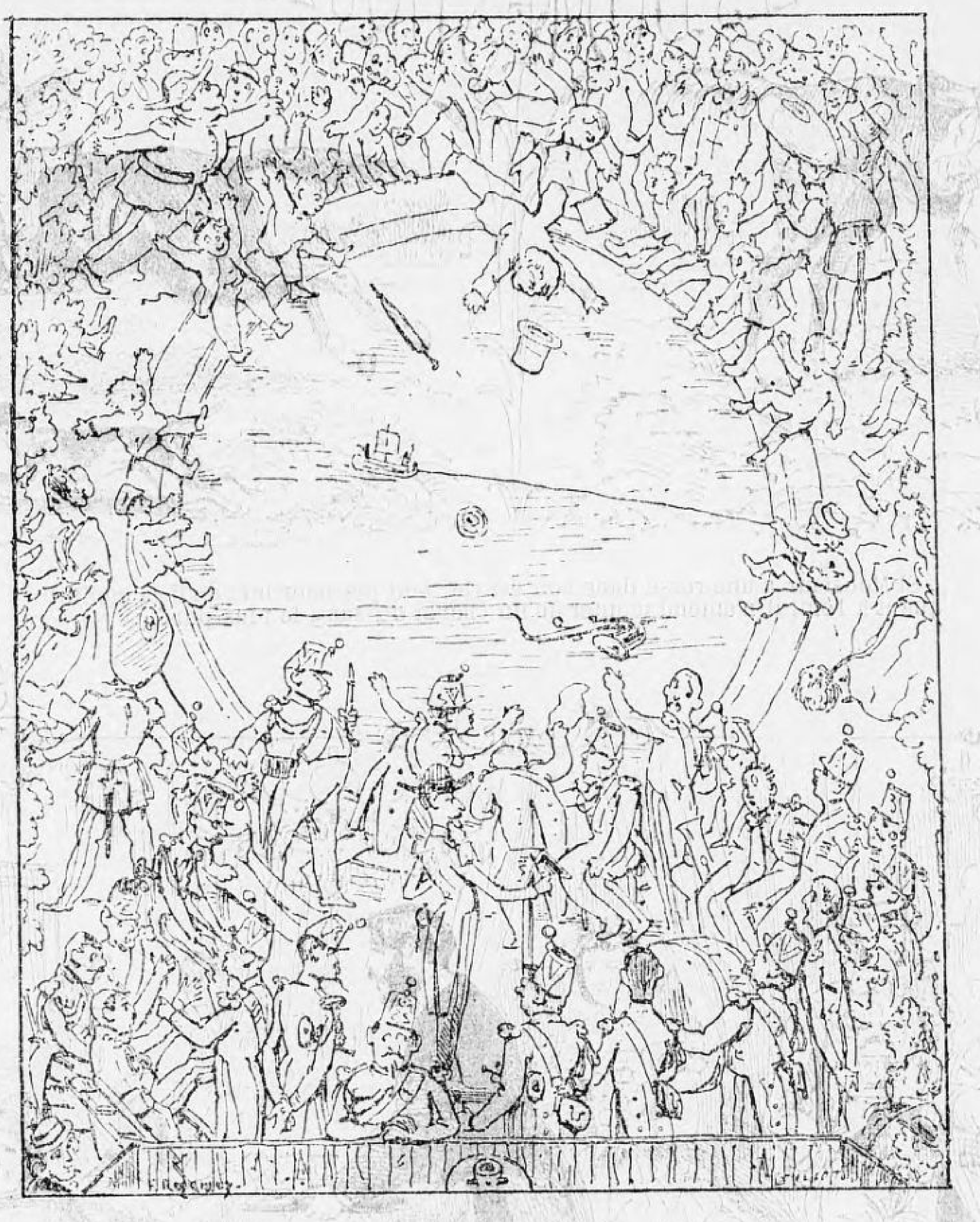
LES NOUNOUS

De bien bonnes bonnes!



UNE NOCE AUX TROIS FRÈRES-PROVENÇAUX

Le plus beau jour de leur vie, celui où ils auront le mieux mangé!



LA MUSIQUE MILITAIRE

Resserrés entre le bassin et le grillage du parterre où se trouve le fameux canon, les musiciens ont à peine de la place pour leurs chaises. Pour les entendre un peu, il faut être assis sur les chaises mêmes qui les entourent : sous les arbres, le son est étouffé; à l'autre extrémité du bassin, on n'entend plus que la grosse caisse.

Et puis comme il est commode ce bassin sans rebord! supposez-vous au premier rang de ce côté, pour peu qu'on pousse derrière, crac! vous piquez une tête sur le fond de pavé, à la grande joie de ces jeunes gens assis tout autour les jambes pendantes et les pieds dans l'eau.



BICHES SOUS BOIS

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?



ÉCHAPPÉES DU MAGASIN

« C'est le jardin des Jennys ouvrières. »



A TRENTE-DEUX SOUS

— Garçon!.. un cheveu!...
—Très bien, monsieur! c'est vingt-cinq centimes de supplément.

UN MOT DES EAUX DE SCHWALBACH

Schwalbach, perdu au milieu des montagnes du Taunus, était presque ignoré hier; demain, il sera le rendez-vous du monde élégant : l'Impératrice Eugénie est le *fiat lux* de ces eaux thermales. Mais, à quoi elle n'arrivera jamais, c'est à les mettre à la mode pour le mois de septembre : le climat de Schwalbach est des plus rudes, et la saison y finit ordinairement à la fin d'août. Nous ne sommes plus ici à Biarritz

Longen-Schwalbach, — c'est ainsi qu'on l'appelle en allemand, à cause de sa longue rue,—n'est qu'une bourgade située dans le duché de Nassau, à peu près à mi-chemin entre Wiesbaden et Ems, par la route de poste. En venant de Wiesbaden, du haut de la *Kohe Wurzel*, on aperçoit le Rhin et le mont Tonnerre. En allongeant de fort peu, on traverse *Schlanguebad*, dont les bains rendent la peau remarquablement douce et blanche. En venant d'Ems, la route est encore plus jolie : partout, au milieu de montagnes ondulées et verdoyantes, se dressent des pitons dont les déchirures se confondent avec des ruines de vieux *burgs*. En déviant un peu du chemin direct, on passe par *Limbourg*, dont la belle église est aussi curieuse pour un artiste que pour un archéologue. C'est là que se trouvent les tombeaux des anciens ducs de Nassau.

La longue rue de Schwalbach forme la vieille ville; des maisons à pignons et à sculptures de bois, à petits vitraux plombés, avec un premier étage en saillie sur le rez-de-chaussée. Les naturels du pays habitent seuls cette partie de la ville. Les baigneurs se logent dans les maisons modernes qui s'éparpillent dans les deux petites vallées qui viennent se souder, en forme d'Y, à l'extrémité de cette rue. L'établissement thermal, *Kurhaus*, est placé au point de jonction.

Des collines boisées enferment ces deux vallons où coulent les eaux minérales. Il y a au moins une demi-douzaine de buvettes : les principales sont le *Weinbrunnen*, le *Stahlbrunnen* et le *Paulinenbrunnen*. Cette dernière, la plus nouvellement découver.e, est nommée ainsi en l'honneur de la duchesse de Nassau, fille du prince Paul de Wurtemberg, alors régnante.

Les Romains ont connu les eaux de Schwalbach, mais alors, et même il y a moins d'un siècle, elles étaient sulfureuses. Aujourd'hui, aigrelettes et pétillantes, sans la moindre saveur d'œufs pourris, elles ne se composent plus que de fer et d'acide carbonique. Le fer est si abondant que la transpiration salit le linge de taches de rouille et que les dents en resteraient noircies, si les Hébés des fontaines ne vous servaient, après chaque verre d'eau, des feuilles de sauge en guise de brosse à dents. Par malheur, il n'existe pas de *brosses à dents* pour le teint et les cheveux, et telle y est arrivée blonde qui en est revenue brune. Quant à l'acide carbonique, il vous grise comme du champagne et, après avoir bu, il faut se livrer à une marche forcée pour faire évaporer les fumées qu'il cause. Heureusement, pour vous reconforter, il y a à une heure,—c'est l'heure germanique,—une table d'hôte abondamment servie, au *Kurhaus*. Les truites et les écrevisses de Schwalbach sont renommées, et les forêts voisines regorgent de gibier. Le Grand-Duc est le propriétaire de tout le pays, y compris l'établissement des bains, qui est exploité en son nom ; il vous sert donc du chevreuil à tous les repas : c'est meilleur marché que d'aller à la boucherie. Le *Kurhaus* est du reste le centre de tous les besoins et de tous les agré-

ments du lieu; là, se trouvent les nombreuses chambres des voyageurs, les cabinets de bains, le restaurant, le café, le cabinet de lecture, la salle de jeu, etc., etc. Autour de l'édifice règnent des arcades, avec, tout du long, des échoppes de cristaux de Bohême, d'objets en corne de cerf, onyx et agathe, et autres bibelots. Ces arcades servent de promenade les jours de pluie, et Dieu sait s'il pleut souvent à Schwalbach! — Comme toujours, dans les eaux d'Allemagne, tous les actes de la journée s'accomplissent au son des instruments : on boit ses huit verres d'eau réglementaires sur un air connu, on dîne sur un autre, et le café se prend au bruit des trombones, soufflant toujours la même valse que vous savez; pendant la promenade, mêmes trombones et même valse! — J'ai compris le supplice de Duillius! — Au *Kursaal*, encore de la musique; et l'accompagnement argentin de *Marco la Belle* se joue toute la soirée sur le tapis vert de la roulette. Malgré cette roulette, d'ailleurs fort anodine, — et peut-être à cause du manque de chemins de fer, — les eaux de Schwalbach sont des plus morales.

Feuilletez le livre des étrangers, et vous ne trouverez que de dignes Allemands, de respectables familles anglaises, peu ou point de Français, quelques Russes, mais pas de *princesses*. Schwalbach, en tant que lieu de villégiature, est plus particulièrement le rendez-vous des nouveaux mariés des petits duchés du voisinage, et surtout des *promis* et des *promises*, classe nombreuse dans ce pays où l'on reste fiancés pendant dix ans et plus. Un homme attend pour se marier d'avoir monté tous les degrés d'une carrière ou d'avoir hérité de tous ses parents; il faut avoir de quoi *nourrir une femme* — c'est l'expression consacrée. Elles sont drôles et charmantes à la fois, ces jeunes Allemandes — *bread and butter*, comme disait Byron des miss anglaises — se promenant avec leurs *verlobten*. Presque toutes blondes, avec des robes trop courtes, de couleurs criardes, et un grand chapeau de paille dont le bord est rabattu sur les yeux au moyen d'une petite ficelle qu'elles tiennent à la main, ces *jung frauen* ont un petit air de *colombe attendrie* qui séduit et arrête la moquerie. Sentimentales comme Charlotte, elles portent toujours sur elles une profusion de *sentiments* : chaînes en cheveux, broches en cheveux, bracelets en cheveux, bagues en cheveux, etc., tout un écrin de vieilles perruques.

Parlons un peu des promenades et des excursions.

L'allée *Saal*, avec sa terrasse plantée en avenue, est la promenade habituelle, mais je lui préfère la *Platte* : c'est une colline, à environ vingt minutes du Paulinenbrunnen, surmontée d'un pavillon rustique d'où le coup d'œil est magnifique En voiture, on va aux forges de *Eisenhammer*, au château de *Hohenstein* et à celui d'*Adolphseck*. Ce sont deux ruines Celui d'Adolphseck est penché sur un rocher comme un nid d'aigles, mais c'était un nid de tourtereaux.

Voici la légende en quelques mots :

Adolphe de Nassau, qui fut empereur d'Allemagne, s'éprit d'une religieuse Il l'enleva de son couvent, et pour la cacher, il bâtit cette forteresse à tours, à remparts crénelés, à herses, à souterrains mystérieux, etc , un vrai château d'Udolphe.

Singulier temps où les amoureux avaient des bastilles pour petites maisons !

Pour en revenir aux eaux de Schwalbach, je ne saurais vous dire quels maux elles guérissent, ni quelle est la meilleure source. En ma qualité d'homœpathe cependant, je conseillerai le *Winenbrunnen* aux ivrognes. Chaque médecin recommande d'ailleurs telle source plutôt que telle autre, et des volumes ont été écrits pour et contre la *Stahlbrunnen* et le *Paulinenbrunnen*. L'Impératrice va heureusement les mettre bientôt tous d'accord, comme les deux plaideurs. Que du talon de sa botte mignonne, elle frappe le sol, et il en jaillira le *Eugenienbrunnen*, je vous le promets, pour l'année prochaine.

CHRISTOPHE.

LE NEZ ET LES LUNETTES

Il y a déjà bien des années, il arriva de Montauban à Paris, un ténor léger, qui se nommait Jean Rouquairol du chef de ses parents et Hercule Florival de son nom de guerre. C'était un assez joli garçon, comme tous les chanteurs à broderies. Son seul malheur était de ne rien connaître de la philosophie des stoïciens. Au moment où il traversait Toulouse, je ne sais plus qui lui avait mis en tête qu'il avait une mine de diamants dans le gosier.

— Allez à Paris, vous y serez le Rothschild des roulades.

A Paris, Hercule Florival demanda une audition à M. Nestor Roqueplan, qui dans ce temps-là, tenait à la main cette désagréable poêle à frire qu'on est convenu d'appeler le sceptre directorial de la musique.

— Cher monsieur, lui dit le directeur, vous chanteriez comme un bulbul des Grandes-Indes que je ne pourrais vous engager. Le budget de l'harmonie est au grand complet. Nous ne pourrions ouvrir la porte à la plus belle note du monde, quand même elle enfoncerait le ménage Gueymard.

En entendant ces paroles, Hercule Florival redevint tout à coup Jean Rouquairol. — Entre nous, cela venait de ce qu'il ne connaissait même pas l'A, B, C, du stoïcisme. — Bref, après avoir prêté l'oreille à ce qu'on venait de lui dire, il perdit la tête et parla d'aller se jeter dans la Seine.

— Un instant! lui dit Méry qui venait rue Le Peletier pour la reprise d'*Herculanum*. Ne vous noyez pas encore, faux Florival que vous êtes. Avant de parodier Léopold Robert, essayez d'une ressource : faites-vous opticien.

— Pourquoi opticien, monsieur ?

— Parce que, tout bien vu, c'est le métier dans lequel on va avoir le plus de chances de faire fortune. Voyez Paris actuel : c'est évidemment la capitale du monde myope. Vous n'avez pas appris le grec, mon cher monsieur Jean Rouquairol, sans quoi vous sauriez que ce mot signifie : qui a une vue de rat. Avant 1830, nous avions des yeux de lynx. A cette époque-là, on ne faisait que des in-octavos chez Eugène Renduel et chez Charles Gosselin, avec du caractère *cicero* bien fondu, et vingt lignes seulement à la page. Les presbytes lisaient à quinze pas. Aujourd'hui on imprime tout en petit texte, sans interlignes. Nos petits-fils et nos petites-filles n'auront plus que des prunelles de taupe. Voilà justement pourquoi l'industrie de l'opticien est en train de fleurir.

Ici le ténor léger allait sans doute faire une réplique sur le peu de rapport qu'il y avait entre la musique vocale et le commerce des verres convexes et concaves; Méry le prévint.

— La preuve qu'il y a un grand avenir dans l'art de faire des yeux de verre, c'est le pince-nez. Qui est-ce qui n'a pas de pince-nez, aujourd'hui, Jean Rouquairol ? On en use presque autant que de cigares. Les femmes en ont un pour s'habiller, les avocats pour plaider; les enfants en auront demain pour lancer leurs cerceaux sur le sable de la Petite-Provence. Tout à l'heure vous parliez de la Seine; eh bien ! allez à l'école de natation, chez Deligny, vous verrez que pas un habitué ne se baigne sans pince-nez. On se priverait plutôt d'avoir un caleçon. Je crois qu'il y en a un dépôt à l'hospice des Quinze-Vingts. Il n'y a qu'à l'Académie Française qu'on ne veuille pas de pince-nez; mais là, c'est un système, attendu que tout est tradition, routine, respect du passé et des vieilles ornières; mais, croyez-moi, Jean Rouquairol, l'Académie Française passera et le pince-nez ne passera pas.

Pour la seconde fois, le ténor léger voulait prendre la parole, mais cette fois avec plus de timidité. En réalité, la verve du poète lui montait au cerveau et l'avait gagné; Jean Rouquairol n'avait déjà plus le désir saugrenu de se jeter du haut du pont des Arts dans le fleuve. Il demandait à vivre, il ne répugnait pas à fabriquer des verres et à vendre des pince-nez; mais toute profession a ses aspérités. Comment s'y prendre pour être opticien ?

— Rien de plus simple, reprit l'auteur d'*Eva*. Faites une brochure.

— Une brochure, juste ciel !

— Ah ! ce n'est pas la mer à boire. Seize pages d'impression, en petit romain; Dentu vous prendra ça, haut la main. Vous intitulerez ça : ***De la nécessité où est l'Europe moderne d'avoir des nez de plus en plus busqués.***

— Mais...

— Attendez donc! En premier lieu, vous ferez un beau préambule, et au besoin, je vous aiderai, pour dire ce que c'était que l'optique dans l'antiquité, en général et en particulier chez les Samothraces. Plus quatre pages pour décrire les progrès des lorgnettes, loupes, lunettes, lorgnons et pince-nez dans les temps modernes. Enfin, dans le restant, vous exposerez qu'il y a urgence à s'occuper de plus en plus du dessin du nez que les familles négligent sans doute un peu trop. Combien de nez sont trop courts, ou trop gros, ou trop pointus, ou pas assez entrecoupés d'arrêtes pour qu'on y puisse mettre à cheval une paire de lunettes. Partant de là, vous avez une conclusion toute faite. Vous, vous fabriquez des pince-nez régulateurs ou orthopédiques, comme on voudra, dont on se servira dès l'âge le plus tendre. Cette habitude, introduite surtout chez les femmes, forcera peu à peu le nez à s'épanouir dans des prolongements désirables et à se busquer convenablement. Tablez là-dessus, et croyez à un succès.

Jean Rouquairol a suivi le conseil du poète.

A trois jours de là, on voyait paraître la brochure : ***De la nécessité où est l'Europe moderne d'avoir des nez de plus en plus busqués;*** le tout a produit cent écus. Avec ces trois cents francs, le ténor léger a commencé à fonder son commerce. Il a vendu des verres en veux-tu, en voilà. Le temps a marché. Il y a dix ans de cela, et Jean Rouquairol a vendu plus de pince-nez qu'il n'y a de longues et de brèves dans le gosier d'un rossignol.

Sur son gain, il a acheté une petite maison à Bougival, d'où il lorgne avec un air superbe M. Nestor Roqueplan, quand l'ancien directeur va dans les environs manger une friture.

MIKAEL.

CHOSES ET AUTRES

A la fin du mois dernier, a siégé à Dresde l'assemblée générale de l'*Académie européenne des modes*. 200 membres étaient présents. Il en est venu d'Amsterdam et de Moscou. La délibération a roulé sur la fondation d'un établissement académique, où se tiendrait une école supérieure de l'habillement. Il contiendrait aussi un musée de vêtements historiques

Miracle à Nice! — Deux gendarmes, à l'entrée de la grotte, contiennent le flot des pélerins, le sabre au poing (*sic*). Ce n'est plus la sainte Madone qui remue les yeux par le procédé des poupées Huret. Voilà deux gendarmes qui doivent bien s'amuser! Un de ces jours, pourvu que le maire de Nice ne se voit pas forcé d'ordonner l'arrestation de la Sainte-Vierge !

Un nouveau journal, le *Courrier d'Arcachon*, nous est arrivé ces jours derniers. Les deux premiers numéros promettent beaucoup. Tout petit qu'il soit,

je ne crois pas qu'il y ait un seul journal de province aussi spirituellement rédigé. Arcachon n'est pas la province : lisez la liste des étrangers.

—

Une nouvelle, c'est la résurrection des parapluies-omnibus. Vous vous souvenez qu'il y a un certain nombre d'années les bureaux de tabac fournissaient pour 25 centimes un parapluie assez laid, sous lequel on était libre de parcourir Paris en tous sens. L'affaire ne réussit pas, parce que dès cette époque le parapluie avait vieilli, et que le genre humain commençait à trouver la voiture plus agréable. Aujourd'hui tout le monde est pour la voiture, personne pour le parapluie. C'est pourquoi ce dernier ressuscite. Seulement il coûtera 30 centimes. — Le jour où on le mettra à 2 francs, gageons que tout le monde en voudra.

—

Dans un article intéressant sur les annonces, emprunté par le ***Grand Journal*** au ***Quaterly-Review***, nous détachons le passage suivant :

Bientôt la royauté donne l'exemple; et voici Charles II qui a fait annoncer un chien perdu, sans doute un king-Charles : « Nous sommes obligés de réclamer un chien noir, entre le lévrier et l'épagneul, sans aucun blanc, sauf une raie sur la poitrine, et la queue un peu écourtée. C'est le propre chien de Sa Majesté, et sans aucun doute il a été volé, car il n'est pas né et n'a pas été élevé en Angleterre, et jamais il n'aurait abandonné son maître. Quiconque le trouvera n'a qu'à s'adresser à n'importe qui au palais, car le chien était plus connu à la cour que ceux qui l'ont volé. Est-ce qu'on n'en finira jamais de voler le roi? Est-ce qu'il lui est défendu d'avoir un chien? Après tout, la place de ce chien (bien qu'elle ne soit pas si mauvaise, qu'aucuns pensent) est la seule qui n'ait pas de solliciteurs. » Cette boutade royale était mieux qu'une annonce, c'était un très-piquant morceau de satire.

—

Les annonces des journaux anglais respirent une aimable gaieté. On y lit, par exemple :

AUX IMPRUDENTS! — *Le docteur, etc.*

Plus loin, un marchand d'insecticide invite à rêver :

SOMMEIL TRANQUILLE *pour un penny!*

Autre part, un avis consolateur pour les personnes sédentaires :

Vrais bains de mer en chambre.

Enfin une agence spéciale, dont le besoin se faisait généralement sentir, informe ses nombreux clients qu'elle se charge des ***Demandes de divorce à des prix raisonnables***.

Voilà le fruit de la lecture des journaux politiques :

—

Rentrons en France, et cueillons trois annonces à la queue-leu-leu dans la *Patrie* :

1° TEINTURE POUR LES CHEVEUX.
2° PLUS DE TEINTURE.
3° PLUS DE CHEVEUX BLANCS.

Eh bien, tout pesé, voici peut-être la philosophie de ces annonces :

PLUS DE CHEVEUX DU TOUT!

Ces machines-là les font tomber.

—

Il n'y a pas seulement une providence pour les buveurs; il y en a une aussi pour les journaux. Les procès célèbres se succèdent, de façon à ne laisser aucun vide dans les colonnes. Après Roux, la Pommerais, après la Pommerais, Latour; après Latour, avant même, l'exécution Muller. Il est vrai que celui-ci va être jugé en Angleterre. Nous pouvons bien céder à nos voisins un tout petit criminel... sur le nombre on ne s'en apercevra pas.

—

Cette affaire Muller a tellement ému les Anglais, qu'ils se sont décidés à opérer un léger changement dans l'intérieur des wagons de première. On sait que les assassinats ont toujours lieu en première classe, ce qui prouve que pour être moral il ne suffit pas d'avoir de l'argent dans sa poche. Le changement sus-indiqué consiste à remplacer la boiserie qui sépare les compartiments par des glaces. De cette façon, on ne pourra pas mieux arrêter le meurtrier qu'auparavant; mais on le verra faire ce qui est toujours une consolation.

—

Le Théâtre-Lyrique nous a donné ***Don Pasquale***, et l'***Alcade***. Du Donizetti et de l'Uzeppi. M. Gustave Claudin, dans ce style particulier qu'on lui connaît, dit que le Donizetti plaira ***à ceux encore si nombreux qui l'ont entendu aux Italiens***. Quant à l'Uzeppi, il le trouve ***lestement troussé***. Décidément Boileau a eu raison de dire que la critique est aisée.

—

Et la lettre de M. Alexandre Dumas? N'en parlerons-nous pas? Bah! les autres en ont tant parlé. Il s'est fait un grand bruit autour de ces trois noms, entre lesquels le romancier découpe l'époque. Mais cette lettre ne doit pas faire tort à une autre du même auteur... Une petite ville de province lui ayant demandé un exemplaire de ses œuvres dramatiques, Dumas envoie la collection de Lévy, à vingt sous, et demande en échange une rente, sa vie durant, de douze melons par an. Dumas est tellement constitué, qu'à la place de la petite ville je préférerais acheter mes volumes chez le libraire.

—

Aux chasseurs.

On s'est aperçu que, lorsqu'un fusil éclate, c'est toujours le canon gauche qui se permet cet écart. Mystère. Pas du tout. Il paraîtrait que, le canon droit étant chargé beaucoup plus souvent que le canon gauche, celui-ci, ennuyé, finit par vouloir son tour, et se débarrasse de sa charge. Cette explication donnée, nous espérons que les chasseurs en feront leur profit et s'occuperont désormais du canon gauche.

—

Sur deux mille deux cent quatorze pièces de vers présentées pour l'Orphéon la commission en a accueilli dix; encore a-t-elle déclaré aux dix auteurs qu'elle montrait là une grande bienveillance. Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'existence de dix pièces plus ou moins médiocres; c'est le compte 2,214... il y a donc en France 2,214 gens qui se croient poëtes... et croyez que, sur ces 2,214 gens, il en est 2,213 qui nient la poésie.

—

La mode des régates date d'un siècle à peu près. Il y eut alors une joute sur l'eau à Bercy. A Bercy, on n'était pas fier dans ce temps-là. Il sortit même du fond des eaux, dit l'histoire, une déesse très mythologique, qui vint couronner les vainqueurs. Pourquoi ne rétablirait-on pas l'usage de la déesse mythologique? Est-ce vous qui vous en plaindriez?

—

Un vieux soldat autrichien vient de mourir, léguant la somme de 25 francs à l'empereur François-Joseph. Est-ce que par hasard le métier de souverain commencerait à devenir un bon métier?

—

L'association des artistes dramatiques organise une grande tombola. On peut gagner une entrée gratuite, valable pour un an, à l'un des théâtres de Paris. Oui, mais si le théâtre s'appelle la Porte-Saint-Martin, et joue deux cents fois le ***Bossu***, 165 fois les ***Pillules du Diable***... voilà jouer à qui perd gagne.

—

Dimanche a commencé la fête de Saint-Cloud. Jeudi, il y aura un mât de cocagne. Rien ne m'attriste comme un mât de cocagne. Ces braves gens, très laids et peu vêtus, qui grimpent avec grand'peine, ceux qui glissent et tombent, celui qui, plus fortuné, s'empare pour toute récompense d'un mauvais gobelet, de valeur incertaine... tout cela me paraît une si frappante image de la vie... que je moraliserais, si j'en avais le loisir.

—

L'administration vient de changer les noms d'une certaine quantité de rues. On remarque avec étonnement que dans le nombre des nouvelles désignations, figurent à peine cinq à six noms connus. Cela s'explique. L'administration s'est dit : « Nous vivons sous un régime d'égalité; jusqu'à présent les grands hommes avaient usurpé le droit de baptiser nos voies et nos places; cette prétention est inadmissible dans une société d'égaux. » Là dessus elle a tiré au sort les premiers noms venus.

—

Quant à vos chapeaux, mesdames, j'en ai compté quatorze sortes pour cet hiver. Je suis désormais fixé. A vous entendre, le nombre des nouvelles formes serait illimité. C'est une erreur. Je vous assure que j'ai fait de graves et soigneuses recherches. Nous en serons quittes pour quatorze cet hiver. Je respire.

X.

MODES DU JOUR

—

Voici l'heure de quitter les plaisirs de la plage et du Casino pour ceux de la chasse. Cela ne veut pas dire que ces dames renoncent alors au triomphe de la coquetterie; au contraire!

Quelle est la châtelaine qui ne saurait être jolie et attrayante avec son costume des bois, sa botte cambrée et sa provocante petite casquette?

C'est surtout alors que le pittoresque est recherché, qu'il faut avoir plus que jamais recours au pittoresque talent d'*Alexandrine*.

Les casquettes, les chapeaux de fantaisie sont ornés chez elle avec un goût à la fois hardi et délicat, qui caractérise admirablement bien cette femme si hardiment mignarde que l'on nomme la Parisienne.

On commence aussi à songer chez *Alexandrine* à remplacer les légers et transparents chapeaux de l'été, par les modèles plus graves de l'automne et de l'hiver.

Comme toujours, l'art préside à ces nouvelles créations, qui jamais ne se ressemblent.

En voyant chaque année, toute cette floraison éclore sous les mains d'Alexandrine, on se demande quelle imagination doit avoir cette fée de la mode, pour satisfaire ainsi sans répit aux insatiables caprices de nos merveilleuses.

J'ai donné, il y a deux mois, quelques explications sur un peignoir flottant, donné d'après un modèle de la *Grande maison de blanc*.

Aujourd'hui, cette maison célèbre par l'élégance et la distinction de ses innovations, — nous donne, sous forme à peu près semblable, une autre nouveauté : les peignoirs flottants de foulard.

Ces peignoirs sont blanc ou groseille, ou encore maïs ou bleu. Pour orner le bas de la jupe, rien qu'un très petit volant à tête encadré d'étroit ruban noir.

De l'empiècement retombe par derrière un gros pli Watteau, dont

la tête est ornée d'une passementerie de corde de soie blanche et noire, ou groseille et noire, etc. (suivant la couleur de la robe.)

Une pareille corde de soie peut être nouée à la taille qu'elle dessine. Sur les épaules, de riches épaulettes de cette même corde avec glands; enfin, le bas de la manche ajustée est décoré de même.

On le voit, d'après cette charmante fantaisie, la *Grande Maison de Blanc* soutient sa réputation européenne.

Par exemple, avec de pareils négligés, il faut absolument être belle... ne vous alarmez pas, madame, si vos fraîches couleurs ont un peu pâli. Vous pouvez remédier au mal en consultant *Séguy*.

— Quoi! du blanc, du rouge, du bleu, du noir?...

— Pas tant d'indignation! Cette mode est très *marquise Louis XV*, et il n'y a pas plus d'artifice à animer un peu sa joue, qu'à emprunter à la cage cette envergure vingt fois exagérée, que nous adoptons si bravement.

Il n'y a pas non plus d'artifice à se faire une taille jolie, gracieuse, irréprochable, surtout quand on ne doit pas en souffrir, et la *Ceinture-Régente* est maintenant le seul corset qui puisse être adopté par une femme ayant souci de ses avantages et de sa santé. On peut dire que *Mmes de Vertus*, en imaginant cette précieuse et mignonne chose, ont doté les femmes d'une grâce de plus : la liberté d'allure.



PEIGNOIR DU MATIN
D'après un modèle de la Grande Maison de Blanc.

Pour avoir une vraie *Ceinture-Régente*, il ne s'agit que d'envoyer à Mme de Vertus *elles-mêmes* (Chaussée d'Antin), les mesures suivantes :

Tour de la taille à la ceinture; largeur de la poitrine. Tour des hanches; longueur du busc; longueur de la taille sous le bras.

Ces seules mesures doivent être prises étant toute habillée.

Pour l'entrée de la saison d'hiver, la *Compagnie Lyonnaise* édite comme toujours, exclusivement pour elle, des soieries de la plus aristocratique richesse.

Elle a sa haute réputation à soutenir; de même que les maîtres qui ont commencé par de grandes œuvres, elle ne saurait se montrer un seul instant au-dessous d'elle.

Chacune de ses créations compte comme une œuvre d'art; c'est ce qui fait que les femmes d'un goût pur ne s'adressent qu'à elle. Et par femmes de goût, je n'entends pas seulement les heureuses qui peuvent disperser un budget de millionnaire; mais aussi, celles qui, dans leur simplicité même, veulent rester irréprochables. Car la *Compagnie Lyonnaise* se met à la portée des modestes fortunes, sans se départir pour cela, de son cachet de distinction.

Grâce à cette maison, une femme peut s'habiller avec simplicité; jamais sa toilette ne sera vulgaire.

Parmi les nouveautés en dentelle qui feront loi cet hiver, je cite la robe camaïeu, qui est d'une grande magnificence.

L'Exposition Internationale de Bayonne en offre de splendides échantillons. Les *vraies* dentelles de Yak, de Lama et de Cambrai y sont également représentées.

Grâce à cette exposition, plusieurs aristocratiques baigneuses de Biarritz ont eu la primeur de cette robe camaïeu, qui est cette année, une des plus artistiques et des plus merveilleuses créations de la mode.



ROBE RÉCAMIER
D'après un modèle de Gagelin.

La jupe de cinq mètres de largeur et d'un mètre trente de haut, est illustrée de riches dessins dont les *clairs* et les *ombres*, ménagés de main de maître, ressortent admirablement sur transparent de couleur.

On portera beaucoup aussi cet hiver, comme grand ornement de robe, la *quille* en dentelle camaïeu, qui doit encadrer le devant de la jupe.

Du reste, tout sera un peu en dentelle camaïeu, et cette fantaisie durera longtemps, car rien n'est plus beau.

Ce serait mentir à ma mission que de terminer la mode sans donner à mes lectrices le secret de quelques talismans de beauté.

J'ai deux moyens de leur donner les meilleures indications qu'elles puissent désirer. Le premier, c'est de leur conseiller la lecture des *Talismans de beauté*, » un livre charmant et précieux, écrit par *M. Louis Claye*, le directeur de la maison Violet.

Le second est de faire une revue sérieuse de toutes les compositions de la maison *Violet* (*la reine des abeilles*).

L'eau de beauté de S. M. l'Impératrice est une lotion rafraîchissante qui dépose un duvet neigeux sur le teint et préserve de toute affection de la peau. On s'en sert surtout après avoir employé la *crème froide mousseuse solidifiée*, qui est le meilleur des cosmétiques remplaçant le savon.

Le savon de Thridace, récompensé à toutes les expositions, est essentiellement recommandé par MM. les membres de l'Académie de Médecine, comme bienfaisant à la peau.

La parfumerie à la violette, qui est des plus rafraîchissantes, est aussi une des plus agréables comme odeur printanière.

La fleur de riz rosée et la poudre des fleurs de lys donnent l'éclat au teint, ainsi que le velouté de la grande jeunesse. Enfin, la *Crème Pompadour*, — un secret de la fameuse favorite — arrête les rides et les enlève. Cette dernière composition est un véritable talisman de jeunesse, je la recommande à mes lectrices jeunes, afin qu'elles gardent toujours leurs illusions; je la recommande également aux autres... afin qu'elles les retrouvent.

Nous annonçons à nos lectrices, que pour ouvrir la saison d'hiver, Mme Ruïn, place de la Bourse, ont un magnifique choix de confections de drap et de velours. Nous signalerons entre autres vêtements : l'habit velours de laine bleue avec postillon, le tout garni d'une riche passementerie; la rotonde velours noir brodé, ornée de deux rangs de haute guipure, etc., etc.

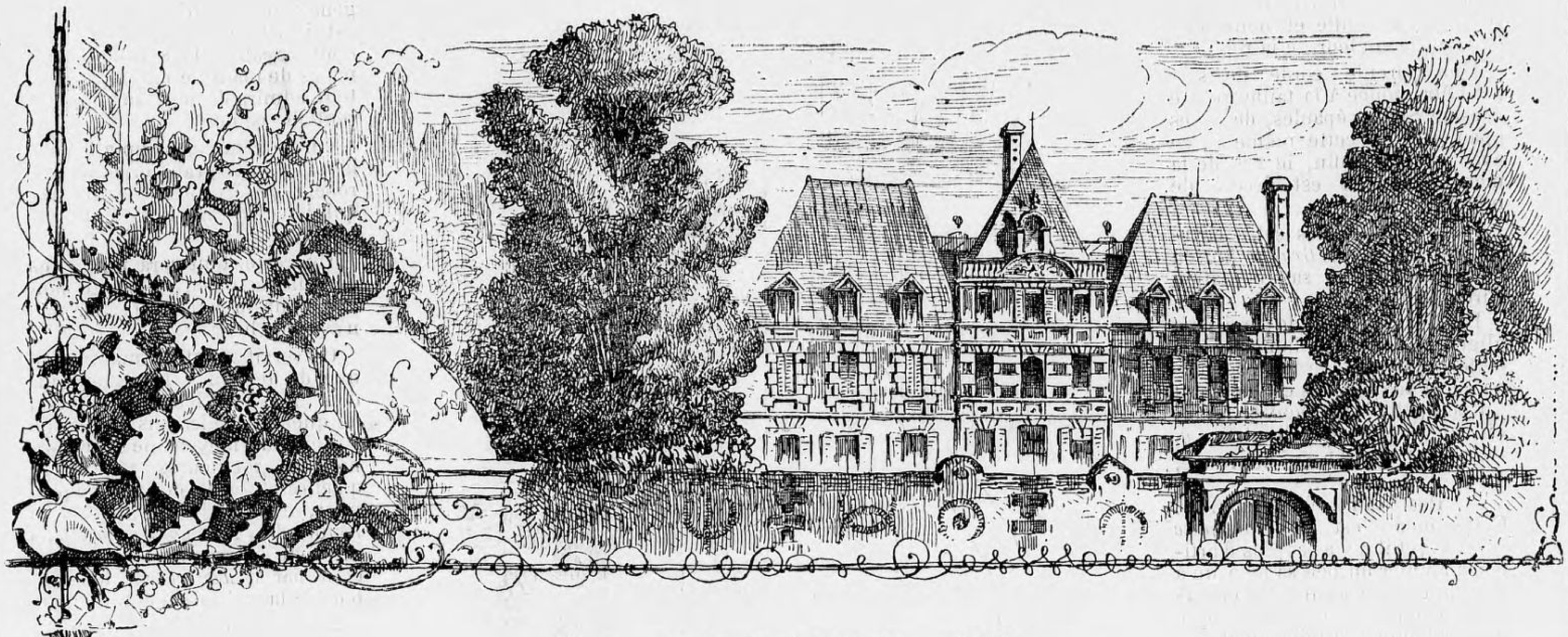
Le soin et le goût exquis que Mmes Rufin apportent dans tout ce qui sort de leurs magasins, leur ont mérité une véritable réputation; aussi s'efforcent-elles, par des créations nouvelles et aristocratiques, de gagner de plus en plus la confiance des dames distinguées.

Outre la confection, on trouve encore dans ces mêmes magasins un assortiment de riches fourrures. Le manteau de velours, garni de queues de martres ou de chinchilla, est une spécialité de la maison Rufin sœurs.

VICOMTESSE DE ***

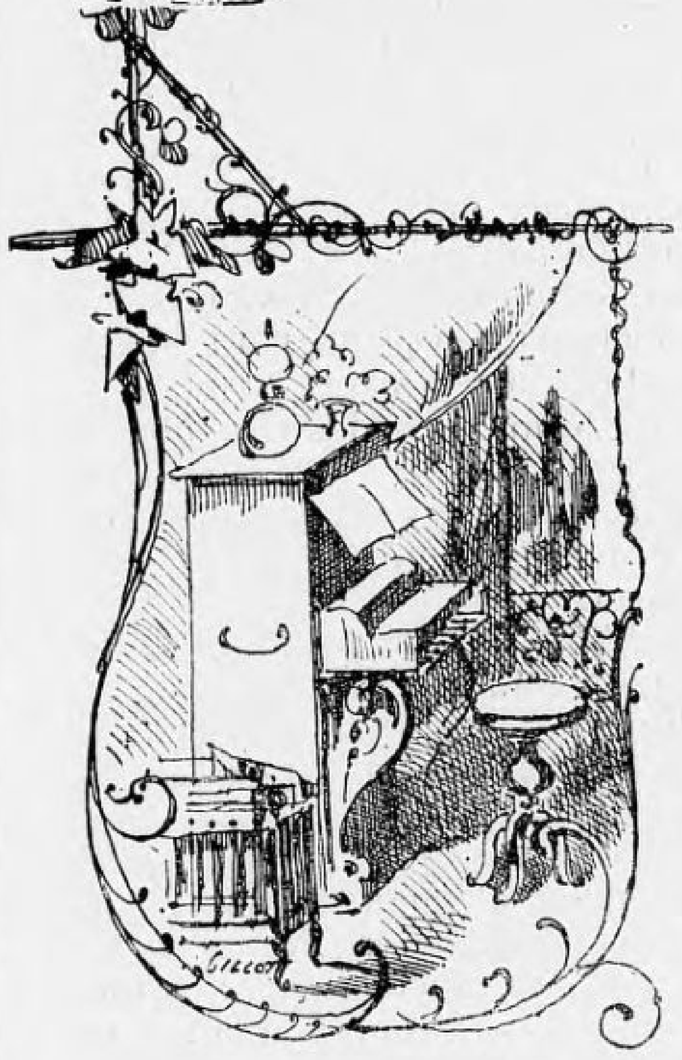
Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LA BAGUE

A MADAME TOINON GLAVOT, POUR REMETTRE.



Château de Bonnefont, 15 septembre.

Me voilà bien loin de vous, ma bien-aimée Clarisse. J'ai beau me dire que ce voyage est commandé par votre prudence et qu'en me séparant de vous pour un grand mois, je resserre le lien qui nous unit, vous me manquez cruellement. Le chemin de fer aurait pu se tromper et me mettre aux bagages; j'étais un corps sans âme, un colis à figure d'homme. Chère, chère Clarisse! la meilleure part de moi est restée autour de vous; elle erre toutes les nuits dans les grands corridors de Vicarville; elle se glisse dans votre appartement par les trous des serrures, elle voltige jusqu'au matin dans la mousseline de vos rideaux. Ce n'est qu'une ombre, hélas! mais vous, la femme de toutes les religions, vous ne voudriez pas offenser cette chose faible et sacrée qu'on appelle une ombre! Conservez-moi mon bien, chère Clarisse, défendez-le contre tous, et surtout contre celui qui croit encore, dans son impudence, avoir gardé quelques droits sur vous. Grâce à Dieu la petite-fille du maréchal de Senlis a toute la fierté qu'il faut pour se défendre; votre amour est trop entier pour comprendre le partage; je suis sûr de votre attachement à des devoirs d'autant plus sacrés que rien ne les sanctionne sur la terre.

Quant à moi, je n'aurai nul mérite à rester fidèle. Vous exceptée, rien n'est plus. Quand même je n'aurais pas disposé de ma vie par un engagement que notre monde a enregistré et approuvé, je serais matériellement incapable de dire *je vous aime* à une femme qui n'est pas vous. Il y a, n'en doutez point, une grâce d'état pour les époux de notre sorte. Pourquoi les créatures du Bois de Boulogne, qui fascinent les maris et qui les ruinent, ne nous inspirent-elles qu'un profond dégoût? Je ne parle pas de moi seul, mais d'Améric, de Robert, d'Astolphe, de Pharley, de tous ceux qui ont librement donné leur cœur à des anges méconnus et outragés comme vous. Il semble, en vérité, que le premier mariage, celui qui jette une enfant ignorante dans les bras d'un viveur usé, ne soit que la triste école et le pénible apprentissage de la vie. La femme s'unit ensuite, avec connaissance de cause, à un homme de son choix, et ce deuxième contrat, pur de tous les calculs qui déshonoraient l'autre, inaugure un bonheur sans mélange et une inviolable fidélité.

Si le maître de céans, mon cher cousin Adolphe de Brescia, lisait cette théorie par-dessus mon épaule, il serait homme à me chercher querelle dans sa propre bibliothèque, au risque d'ensanglanter ses Elzévirs. C'est le roi des jaloux, comme le râle des genêts est le roi des cailles. Je ne veux pas pousser la comparaison plus loin, et pour cause. Entre la caille et ma tante Aurélie, je vois des ressemblances physiques et morales sur lesquelles il serait malséant d'insister.

Et pourtant!... Rien! rien! rien! sur ma parole de gentilhomme et d'amoureux, Rodolphe n'est pas encore aujourd'hui ce qu'il méritait si bien d'être. Pourquoi? comment? C'est toute une histoire ou plutôt toute une étude de caractères, au pluriel.

Le cher cousin n'est pas beau, il n'est plus jeune, il aime sa femme brutalement, en goinfre, presque au point de l'attacher avec des cordes comme ce monsieur de..., que les tribunaux ont séparé, par pitié pour sa victime... De plus, il a sa belle-mère (et quelle belle-mère!) contre lui. Ma cousine est jolie, délicate, coquette, mal élevée dans la perfection; elle a de l'esprit, de la lecture, de l'imagination, du vague, une certaine audace, enfin tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un *deuxième mari*. Hé bien, non! Elle a trop peur. Elle sait qu'elle serait tuée sans dire ouf! Cet animal a appris par cœur la *Physiologie du mariage*; il vous réciterait, à la première sommation, quarante pages de Balzac. Toutes les ruses de la femme lui sont plus familières qu'à la femme la mieux douée : il a machiné sa maison comme un théâtre, il a dessiné son parc au point de vue de la surveillance. Effrontément jaloux, il suit sa femme pas à pas, sans se cacher; il la confesse tous les jours, à tout moment : il a ouvert des fenêtres sur cette malheureuse petite âme. A force d'obsessions, de menaces, d'intimidations (je crois même qu'il va même jusqu'à lui serrer les poignets de temps à autre), ce bourreau a fini par la dominer. Aurélie se révolte parfois, quand il n'est pas là; elle ouvre son cœur à une amie. Le soir même, elle avoue à son maître qu'elle a mal parlé de lui, et Rodolphe la brouille avec la confidente. Dans le monde, en hiver, elle a vingt tentations de jeter son bonnet par-dessus les moulins. La foule l'enhardit; elle se croit protégée par tous ces hommes. Elle valse avec aban-

don, elle écoute en souriant les bavardages d'un danseur, elle brave les yeux terribles de son mari assis dans un coin, et en passant devant lui elle le noie dans ses dix-huit jupes. Une heure après, dans la voiture, elle subit la question ordinaire et extraordinaire, elle avoue tout, elle demande grâce, elle fait des révélations; elle récite mot pour mot ce qu'elle s'est laissé dire par ses danseurs. Quand je la vois si bien casernée dans sa servitude, j'en viens à me demander si elle n'aime pas son mari! Singulière petite femme! Quant à lui, son jeu est bien simple. Veiller au grain jusqu'à ce qu'elle ait passé l'âge de la crise. Il attend avec impatience qu'elle ait des rides et des cheveux blancs. Alors il dormira sur les deux oreilles, heureux et fier d'avoir dépensé toute sa vie à s'empêcher d'être Dandin. Son air rogue, son regard farouche, son port menaçant, tout ce qui le donne en spectacle dans un monde aussi coulant que le nôtre, part du même sentiment. C'est un homme qui ne fuit pas devant le Minotaure, mais qui l'attend sur sa hanche, l'épée à la main, comme le Tato et le Gordito.

—

La compagnie est assez nombreuse à Bonnefont: une vingtaine de personnes. Pas un jeune homme! Pas même un homme jeune, excepté moi, qui suis hors de soupçon. Le château n'est peuplé que de vieille parentaille, oncles, tantes, cousines à béquilles, et deux ou trois gamins dont le plus vieux n'a pas douze ans. Le beau sexe est représenté par Aurélie, sa sœur, M^me^ de Saintive, M^me^ de Gamby, leur respectable mère, et deux vieilles fées en fourreau de soie puce. Moi qui vous ai promis la description de toutes les toilettes, je ferai malgré moi des économies de papier.

Cependant Aurélie s'habille, et sa sœur aussi, et la chère maman, qui se souvient d'avoir été belle, se tient encore assez proprement. Elle avait ce matin une robe de foulard blanc à grands carreaux bleus, le bas de la jupe découpé en longues dents garnies d'une torsade bleue. Les dents et la torsade se répétaient aux entournures et aux manches. Les boutons étaient de grosses boules de nacre argentées. Un bonnet à la Charlotte Corday, garni de rubans bleus, complétait cet ensemble modeste, mais assez harmonieux en somme. J'allais oublier un petit maquillage fond blanc, légèrement veiné de bleu.

La blonde Saintive, qui ne se maquille pas, mais qui se poudre un peu pour être encore plus blonde, était jolie comme un tableau de Chaplin. Sous un transparent de tafetas rose, elle portait un peignoir Louis XV en organdi blanc, garni au bas d'un volant plissé, surmonté d'un bouillon qui remonte par devant, tout le long de la robe, et vient s'enrouler autour du cou. Le bouillon est... comment dirais-je? nourri ou fourré de ruban rose qui éclate en gros nœuds par des crevés; nœuds roses aux manches, autour du cou, et, si je ne me trompe, un peu partout. Les cheveux roulés dans un filet, et retenus par un ruban rose qui se noue négligemment sur le côté. Souliers de chevreau gris perle, à boucles de marcassite.

J'ai gardé Aurélie pour la bonne bouche : vous n'êtes pas de ses amies, mais vous êtes la justice même, et je vous ai souvent entendu dire qu'elle se met bien. En ce jour solennel (vous comprendrez pourquoi dans cinq minutes), ma cousine portait une robe de mousseline brodée avec entredeux de valenciennes; corsage plissé, ceinture ponceau, nouée par derrière, *à l'enfant*. Sur l'entredeux, autour du cou, passe un ruban ponceau, qui retient par devant une croix byzantine, et qui tombe en arrière jusqu'au bas de la robe, comme une paire de guides échappées des mains du cocher. Elle était coiffée en cheveux, avec un goût et une coquetterie qu'on devrait recommander dans les journaux et prêcher dans les églises : un énorme chignon, noué, mais non serré, en forme de 8, et traversé d'une épingle. Il est vrai que l'épingle d'or était cette aigle romaine que nous avons admirée ensemble chez Castellani. Aigle à part, la coiffure est adorable, parce qu'elle dégage la nuque, et laisse voir ces jolis petits cheveux frisés, duvet friand, régal des yeux, la plus fine et la plus mystérieuse beauté de la femme vêtue. Je vous assure, Clarisse, que si deux ou trois grandes dames, jeunes et belles comme vous, employaient leur autorité à faire revivre cette mode, la face de la terre s'égayerait en un rien de temps.

M^me^ de Saintive ne porte jamais de bijoux dans la journée : c'est un luxe que je comprends, mais tout le monde n'a pas comme elle un million de diamants à montrer au bal. M^me^ de Gamby porte trop de bracelets et trop de bagues, sous prétexte de souvenir. Le fait est que si tous ceux qui l'ont aimée lui avaient laissé seulement un anneau de vingt louis, elle en aurait pour une somme. Par malheur, tous ces joyaux sont du même temps qu'elle, et ils portent leur date. Quelle bijouterie de portiers on nous a faite entre Louis XVI et Cavaignac! Et puis, je ne sais si les bijoux, même parfaits, conviennent aux femmes d'un certain âge. Ils appellent l'attention sur des points qu'on ferait mieux de cacher; ils soulignent des détails qui gagneraient à n'être point vus. Aurélie tient le juste milieu entre les étalages de sa mère et la simplicité un peu affectée de sa sœur. Elle n'a pas les oreilles percées; j'aime cela. Il faut en finir avec ces stupides mutilations que nous avons prises chez les sauvages. Percer le joli petit cartilage de l'oreille! Et pourquoi pas la cloison du nez? Je sais que ma cousine a des bagues de prix; elle n'en porte que deux, les plus simples, et parce que son jaloux lui défend de les quitter. C'est l'anneau de mariage et l'anneau des fiançailles, l'un uni, l'autre enrichi de cinq petites perles. Rodolphe les a fait agrandir lorsqu'ils sont devenus trop justes au doigt. Car elle n'a pas dépéri, la pauvre enfant, au milieu de ses tortures; c'est une victime grasse.

Vous devinez, chère Clarisse, que les toilettes de ce matin n'étaient ni pour les vieux oncles, ni pour les maris, ni pour moi. Le cousin a décidé que sa femme prendrait un jour à la campagne comme à Paris : c'est le moyen de surveiller tous les ennemis à la fois, outre que ces messieurs se surveillent les uns les autres. Aurélie a choisi le jeudi, on le sait; et tout le voisinage, après avoir un peu murmuré contre un us nouveau à la campagne, a pris le pli. Le jeudi matin donc, à partir de deux heures, les plus jolis messieurs de la province déboulent à Bonnefont, les uns à cheval, les autres en break, en dog-cart, en phaéton, en américaine, et même en tape-chrétien, suivant les facultés de chacun. La légende prétend que tous nos irrésistibles se sont découragés l'un après l'autre, non que ma belle cousine leur parût imprenable en elle-même, mais parce que les approches de la place étaient trop bien gardées. On m'a montré des hommes fort bien nés, du meilleur ton et doués d'un certain charme, qui ont fait presque des bassesses pour se lier intimement avec le mari. Peine inutile! Cet homme est plus hérissé qu'un porc-épic; on ne sait par où le prendre. Il n'aime ni la chasse, ni la table, ni le jeu, ni le cheval; il aime sa femme. On l'a tâté sur les honneurs; les hommes influents de notre parti lui ont offert une candidature : inutile! Il n'a d'autre ambition que de garder sa femme pour lui seul. Je ne sais pas s'il a bien fait de rabrouer si violemment tous ceux qui l'attaquaient avec des armes courtoises : il s'est donné des ennemis : sa raideur a blessé des personnes considérables et des gens d'esprit. Il pourrait lui en coûter cher un jour ou l'autre. Tel qui a désarmé devant la férocité du monstre, conserve un levain de rancune au fond du cœur. Vous savez qu'en général un soupirant évincé se console en voyant la défaite des autres : il n'en est pas de même autour de Bonnefont. Les vaincus s'entasseraient au besoin dans les fossés du château pour faire la courte échelle. Et si jamais un jeune audacieux pénètre dans la place, on illuminera le département.

—

Je suis trop nouveau dans le pays pour connaître maintenant l'état des affaires, mais j'observe, je devine, et voici, chère Clarisse, ce que j'ai cru voir aujourd'hui. Vous êtes éminemment femme; vous éclaircirez donc en moins de cinq minutes le mystère qui me tient ébahi et perplexe depuis quatre heures du soir.

Hier, à dîner, Rodolphe nous a dit en se frottant les mains qu'il tenait enfin le bois Moreau. C'est une enclave qui l'exaspère. Pensez

donc! un méchant boqueteau de six arpents, à cinq cents mètres du château, juste au milieu d'un bien de mille hectares! Le vieux Moreau ne voulait vendre à aucun prix. Il est riche : ancien intendant des Saintré, qui ont six cent mille livres de rente! Item, il est chasseur, et ce bouquet de bois, au cœur d'une admirable chasse en plaine, devient, dès l'ouverture, un vrai parc à gibier. Par quelle inspiration d'en haut le bonhomme, à brûle-pourpoint, prend-il le parti de vendre? Sa vue baisse, dit Rodolphe, il a des rhumatismes, il ne chassera plus. Un vieil oncle fait observer queMoreau a pourtant pris un permis comme à l'ordinaire. Toujours est-il que sa visite était annoncée pour aujourd'hui, et qu'il est arrivé ponctuellement à deux heures, avec le notaire des Saintré.

Vers la même heure, Mme de Gamby m'a présenté, non sans emphase, « M. Louis de Saintré, un de nos meilleurs amis. » Ce jeune homme m'a paru bien; peut-être un peu trop pâle. Il est des bons Saintré; nous n'avons rien de plus pur en France. Vous avez rencontré la douairière dans le monde : une femme de cinquante ans, encore fraîche, qui a fait parler d'elle; elle a pris la haute dévotion depuis la mort du contre-amiral Toupart; son salon est le rendez-vous de tous nos hommes politiques. C'est elle qui a lâché cette fameuse impertinence au garde des sceaux dans je ne sais plus quel salon mixte, à l'hôtel Lambert, je crois. Enfin, ma belle amie, vous ne connaissez qu'elle, quoiqu'elle n'ait plus d'hôtel à Paris et qu'elle y vienne assez peu depuis 48. C'est une Briancourt des Briancourt de Lorraine; vous y voilà, pas vrai? Alors, n'en parlons plus.

Ce jeune homme, qui court sur ses vingt-trois ans, est réservé à des destinées presque royales. L'influence de la famille est énorme dans le département : songez que les baux de leurs fermiers n'ont pas été augmentés depuis 1816! C'est du délire en administration; en politique, c'est du génie. Ils auront deux millions de rente quand bon leur semblera; ils aiment mieux avoir deux ou trois cents personnes qui se feraient tuer pour eux au moindre signe. M. de Saintré est fiancé depuis sept ans à la princesse Wilhelmine, fille unique du prince de Grossenstein, un petit souverain médiatisé par la Prusse : on attend qu'elle ait seize ans et que lui-même soit converti aux idées matrimoniales.

L'éducation des Bons-Pères, si admirable à tous les points de vue, a produit, dit-on, sur son cœur, un singulier effet. Lorsqu'il est revenu à Saintré, chargé de ses dernières couronnes, toute la province a loué sa bonne mine, son grand air, son instruction profonde, sa voix belle et bien disciplinée, ses talents, son adresse à tous les exercices du corps; mais son humeur et ses habitudes parurent étranges. Il parlait peu, cherchait la solitude, et témoignait pour les femmes les plus jolies et les mieux nées une insurmontable aversion. La chose allait si loin qu'on réunit le conseil de famille et que l'oncle Briancourt, celui qui a fait campagne avec Pimodan contre les insurgés de Hongrie, lui lava la tête à grande eau. Ses parents l'envoyèrent d'autorité à Paris; ce vieux reître de Briancourt le fit admettre au cercle le plus jeune et le moins collet monté, mais on assure qu'il revint comme il était parti. C'est seulement depuis six mois qu'il ose regarder les femmes en face; non pas toutes, dit-on, mais du moins Mme de Brescia.

Je crois qu'il l'aime, j'en suis presque sûr; mais s'est-il déclaré? a-t-il écrit? a-t-il parlé par ambassadeur ou par ambassadrice? Qu'en pense la dame de ses pensées? Tout cela est encore lettre close pour moi. Le seul point démontré, c'est qu'il n'a rien obtenu, sauf peut-être un serrement de main, une faveur sans gravité, mais non sans conséquence. Rien n'est sans conséquence pour une femme gardée à vue, qui concentre tout dans son cœur. L'explosion d'un sentiment comprimé est plus soudaine et plus terrible que la vapeur, le gaz et la poudre. Souvenez-vous, chère Clarisse! Il y avait un an que vous refusiez de venir rue de Sèze lorsqu'on vous y décida tout à coup en vous défendant de me recevoir!

—

J'avais échangé quelques phrases banales avec le dernier rejeton des Saintré, et je me promenais seul dans le parc, rêvant à vous et cueillant des noisettes. C'est un plaisir exquis; je regrette qu'on l'ait gâté, ou tout au moins déconsidéré par des plaisanteries d'estaminet. Je ne sais pas de récréation qui s'accommode mieux à la mélancolie d'un homme isolé. Quand je suis loin de vous, dans cet aimable mois de septembre, je passe des journées entières dans un parc, cherchant les noisetiers qu'un reflet jaunissant distingue déjà des autres arbres. Je m'arrête devant une touffe de longues tiges, un peu dépouillées dans le haut, ploie sans grand effort les belles branches élastiques et je glane çà et là quelque bouquet de fruits qui a oublié de tomber. Quelquefois, je rencontre un arbre moins précoce que les autres; les noisettes y sont encore toutes, mais bien mûres, bien dorées et prêtes à tomber dans la main. Je fonds sur elles et je remplis mes poches avec une joie d'enfant. Mais c'est un plaisir si léger, si superficiel, si extérieur à l'homme, qu'il ne détourne pas un instant ma pensée de son rêve favori. Ce n'est pas comme la chasse, qui fatigue, qui absorbe et qui met la vanité en jeu. Je comparerais plutôt cette distraction à la pêche. Encore assure-t-on que certains pêcheurs à la ligne oublient leurs femmes ou leurs maîtresses sous l'influence de ce modeste sport.

En gravissant une pente boisée, je me retournai par hasard et je vis un spectacle charmant. Le parc était beaucoup plus animé qu'à l'ordinaire; les visiteurs des deux sexes, presque tous vêtus d'étoffes claires, s'y groupaient capricieusement, assis, debout, couchés sur l'herbe : on aurait dit un salon plus vaste, plus brillant, et surtout plus élevé de plafond que nos appartements d'hiver. Mme de Saintive organisait une sorte de colin-maillard sur la grande pelouse; sa mère offrait des glaces à vingt personnes réunies au pied du vieux tulipier. Ma cousine Aurélie pêchait à ligne dans la pièce d'eau. Un beau laquais en grande livrée se tenait respectueusement à quatre pas derrière elle, pour attacher les vers ou détacher le poisson. Je fus d'abord surpris de la voir seule et délaissée, mais elle fit un mouvement et j'aperçus M. de Saintré. Il était reconnaissable à son vêtement d'une blancheur éclatante et à certain chapeau de Panama, large comme une ombrelle, et dont la finesse miraculeuse m'avait frappé. Décidément, il n'est plus trop engourdi, ce beau jeune homme; il abondait en gestes et semblait fort animé. Par quel hasard ou quel complot ces deux personnes se trouvaient-elles isolées? Les tantes puce qui semblent deux dragons attachés à la personne d'Aurélie étaient retenues à plus de cinq cents pas. Les respectables hôtes du château semblaient accaparés en gros ou en détail par les visiteurs du jeudi. Si je ne craignais pas de vous faire hausser les plus belles épaules du monde, je dirais que cent individus s'étaient donné le mot pour procurer, prolonger et protéger un simple tête-à-tête.

Je méditais sur ce mystère et j'oubliais les noisettes quand mon cousin Rodolphe descendit ou plutôt sauta d'un bond le magnifique perron de son château. Un sanglier ne débuche pas plus résolûment ni plus vite. Il courut à sa femme à travers les massifs, les corbeilles, les groupes de comparses, en homme à qui tous les chemins sont bons s'ils conduisent au but. Un grand trouble se manifesta dans la foule; je vis ou je crus voir ma cousine repousser vivement M. de Saintré qui lui tenait la main. Les deux hommes se saluèrent, Mme de Gamby accourut, il se fit un groupe autour de mes personnages et je ne distinguai plus qu'un mélange de coups de chapeau, de poignées de main et de révérences. Tout cela m'intriguait un peu; je descendis, coupant au court par une taille de trois ans qui confine à la Faisanderie.

Mais j'avais compté sans les ronces et toutes ces broussailles qui font les délices du lapin. Il me fallut un bon quart d'heure pour me ravoir de ce fouillis. Lorsqu'enfin je rentrai en possession de moi-même, je tombai sur Rodolphe et sa femme qui montaient vers la Faisanderie en échangeant les regards les plus doux. Cependant la jeune femme était émue; quelque chose m'avertit qu'elle ne se pro-

menait pas pour son plaisir. En me voyant, elle se mit à rire, mais d'un ton qui aurait pu être plus naturel. « Comme vous voilà fait! me dit-elle en quittant le bras de son mari. Cette fureur de noisettes vous perdra : vous êtes tout cousu de toiles d'araignées. » Elle fit le semblant d'épousseter quelque chose au bord de mon chapeau, et me siffla trois mots à l'oreille :

— Ma bague... dans l'eau... cherchez!

Je jetai les yeux sur sa main gauche; les petites perles n'y étaient plus.

Cette rencontre ne dura qu'une seconde. Je répondis je ne sais quoi et je courus à la pièce d'eau.

Evidemment la pauvre petite avait donné la main à M. de Saintré. La brusque arrivée du mari, un mouvement d'effroi, peut-être aussi la maladresse du jeune homme, aura fait tomber cet anneau de fiançailles, trop élargi par l'orfèvre de M... Elle tremble que cet accident n'exaspère la jalousie de Rodolphe, et moi qui connais le paroissien, j'avoue qu'elle a raison. Il faut absolument que cette bague se retrouve avant le dîner. Grâce à Dieu, la pièce d'eau n'est pas profonde; mais il y a de la vase au fond, le parc est plein de gens; d'ailleurs j'ai chaud, l'eau est froide, je ne m'appartiens pas. Et que diable, ce n'est pas à moi de payer les frais de la guerre. Si quelqu'un doit prendre un bain, c'est M. de Saintré. Je le cherche et je le trouve, errant autour du château comme une âme en peine. Les groupes se sont reformés tant bien que mal, quelques visiteurs sont partis, les autres causent activement.

Je prends le jeune homme par le bras et je lui dis sans tergiverser : « C'est grand dommage; vous allez salir votre pantalon blanc et perdre un chapeau de cent louis; mais gagnons la pièce d'eau et laissez-vous-y tomber à la minute. »

Il me regarde et me prend pour un fou. Je poursuis : « A quel endroit vous teniez-vous avec elle? Sa bague a glissé là, il faut la retrouver.

« — Bien, dit-il avec calme. L'eau est claire, la pièce d'eau n'est pas profonde sur les bords, ce n'est qu'un rhume à prendre; ayons l'air de causer. »

Ce jeune homme a du sang-froid. A son âge j'aurais provoqué le mari, enlevé la femme ou fait quelque autre sottise. L'herbe foulée et trois malheureux poissons qui frétillent encore nous désignent l'endroit où l'accident est arrivé. Je me penche sur le bord, je vois la bague et je la lui montre : elle est sous un mètre d'eau, tout au plus. Mais vingt-cinq ou trente personnes ont l'œil sur nous; on se promène sur nos talons, ni les amis de Rodolphe, ni ceux de la pauvre enfant ne nous perdent de vue, et le mari peut arriver d'un moment à l'autre : que diable peuvent-ils faire à la Faisanderie?

M. de Saintré ramasse une petite carpe, lui dit un mot de pitié, la lance à l'eau par un geste superbe et s'y jette avec elle. Un cri s'élève de tout le parc; on accourt de tous côtés. Le jeune homme a glissé dans la vase du fond, il tombe sur les deux mains, tatonne un seul instant, se relève, me tend le poing et saute légèrement sur la berge. Il est souillé à faire rire et mouillé à faire peine; ses dents claquent, il court en grelottant vers la cour des remises et se jette dans la première voiture en partance. Il toussera demain, mais tant pis! La bague aux perles est dans ma poche, Aurélie peut redescendre : ou donc a-t-elle emmené son mari?

Où? sa mère me l'a conté, ma chère Clarisse, mais je ne vous le dirai point, car votre cœur honnête et fier ne consentirait jamais à le croire.

Femmes! femmes! femmes! En voilà une qui est adorée d'un jeune homme charmant qui commence sans doute à l'aimer, qui ne peut pas en conscience préférer ce vieux Brescia farouche à ce jeune et galant Saintré : et pour retrouver une bague, pour gagner une demi-heure, pour retenir son mari loin de la pièce d'eau.

. .

Clarisse, ma bien-aimée, écrivez-moi que malgré le temps, la distance et les circonstances, vous serez toujours à moi, rien qu'à moi!

Je vous baise les mains..., non! Je baise vos petits pieds. Ils n'ont jamais porté de bagues.

RAOUL.

Pour copie :
E. A.

NOS VOISINS DE CAMPAGNE

X. — M. LE COMTE.

Monsieur le comte est, à vrai dire, le roi du pays. Il a une immense fortune, des aïeux de premier choix, une terre superbe, une compagne, — madame la comtesse — qui est une sainte, pour le moins; trois cochers, trente chiens, douze chevaux merveilleux, un chef de cuisine à rendre jaloux un cardinal. Il a de la santé, des favoris touffus, un port magnifique, un nez démesurément aristocratique, un embonpoint flatteur et des principes religieux. Il a de naissance, cette grâce naturelle, cette aisance, cette dignité sans affectation qu'on n'invente pas et qu'on ne saurait acquérir. Quoiqu'il fasse, en quelque endroit qu'il se trouve, il est imposant, plein de dignité, tous les yeux se portent sur lui, on fait silence, on se dit : le voilà! On devine que sous ce front un peu dénudé se blottit une intelligence immense, l'idée vous vient que le noble sang de cet homme surprenant charie des parcelles d'or et de diamant... Que sais-je? on est ému malgré soi, et, Dieu me pardonne, lorsqu'il bâille, ce qui lui arrive très-souvent, on se retient à quatre pour ne pas dire *Amen!* Je l'ai vu les jours de grandes fêtes, marchant à petits pas derrière monsieur le curé, et tenant dans ses deux mains — rien que deux — un grand cordon de soie blanche, un cierge tout allumé, son pince-nez en écaille, son livre d'heures relié en veau et flanqué de ses armes, un gros bouquet et son mouchoir de poche... Il n'était point embarrassé! et trouvait encore moyen de se signer de temps à autre sans rien laisser tomber par terre. Le serpent, qui est un homme de première force, lui soufflait dans l'oreille, et l'encensoir que balançait l'aimable enfant rencontra plusieurs fois sa noble jambe; mais lui fut impassible, pas un souffle, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Je l'ai vu au haut de son break, dirigeant d'une main sûre la course de ses écumants coursiers; les roues lançaient des éclairs, ses valets ruisselants d'or laissaient tomber leurs dédaigneux sourire sur les populations, les arbres s'inclinaient, les troupeaux fuyaient au loin, une joie un peu exaltée sans doute vint spontanément poser sa tête sous les roues... — lui resta calme, digne, olympien, et malgré le nuage de poussière respectueuse qui volait sur son visage, je distinguai sur ses traits augustes cette sérénité aristocratique qui ne l'abandonne jamais.

Je l'ai vu en chasse, soufflant dans sa petite trompette d'argent, — il souffle faux dans ses trompes de chasse, — tandis que sa superbe jument de 6,000 francs l'emportait au triple galop; — même allure imposante, même grandeur, même beauté.

Il y a dans cet homme quelque chose d'angélique et de royal... Oui, je l'affirme : de royal et d'angélique. Il faut l'avoir vu comme je l'ai vu, l'avoir contemplé sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, pour avoir une idée nette sur son étourdissante supériorité. Supériorité native, incontestable, fatale, derrière laquelle on devine le doigt de Dieu. Devant un tel homme, la jalousie des masses s'incline respectueuse et se tait. Ne serait-ce point folie, en effet, que d'aller contester au comte les magnificences de son allure, qui sont, comme on sait, le privilège de sa race? Irez-vous, par exemple, jalouser niaisement son noble nez, qui, transmis d'âge en âge avec le plus grand soin, est venu se placer au milieu de son visage comme un bijou dans un écrin; de ce nez qui est à la fois nn document historique, une relique de famille,

un type de beauté ; de ce nez qui, depuis cinq cents ans, occupe les plus beaux emplois, a charge à la cour et tutoie les grands seigneurs? — Ah! je vous le demande, sont-ce là des antécédents qui méritent le respect?

En dehors de la chasse, de ses repas qu'il prolonge un peu, l'appétit étant traditionnel dans sa famille, — de ses exercices religieux qu'il aime à prolonger aussi, le comte a une vie fort calme, et l'on pourrait dire que son esprit vit dans la retraite. La lecture des offices et parfois celle d'un entre-filet bien cuit de la *Gazette de France* suffisent à ses goûts littéraires, et d'ailleurs le temps ne lui permettrait vraiment pas de donner à ses lectures une plus grande importance.

En effet, dès le matin, il assiste à l'Office divin, ou promène sa meute; souvent même, dans la matinée, il goûte ces deux distractions — non pas simultanément, bien entendu, — Il rentre ensuite au château, descend de cheval avec une extrême noblesse, pousse jusqu'au chenil, jette un coup d'œil dans ses écuries, caresse la croupe de *Vendée*, et rentre au château pour changer de bottes et faire sa toilette de déjeuner. — Cette toilette le retient de longs instants, car il fait toute chose avec une exquise perfection; il reste assis devant sa glace, et tandis que Jean l'accommode, il cherche sur son visage les traces de sa noble origine, et il les trouve; puis il chantonne un vieux refrain du siècle dernier, hésite entre deux pantalons, tapotte sur le baromètre pendant qu'on lui met ses bretelles, inspecte ses grandes dents blanches, frotte ses ongles... Le temps vole, l'heure du déjeuner le surprend au milieu de ces occupations, la cloche s'ébranle, et les trois quarts du temps M. le comte, en retard, est obligé de dire son *Benedicite* sur l'escalier en boutonnant ses manches.

Ce n'est que vers midi et demie que le déjeuner est véritablement terminé. — A ce moment, une sorte de torpeur musculaire s'empare du châtelain, il éprouve le besoin de prendre quelque repos. Il se dirige alors vers un divan profond qui est au fond de la salle des gardes, et là, dans ce lieu retiré, sous le regard sévère, mais bienveillant de ses aïeux, il s'endort noblement. Durant ce temps les serviteurs du château marchent sur la pointe des pieds et parlent à voix basse, les coqs des environs se taisent, les girouettes s'arrêtent et les pendules sonnent avec discrétion.

Vers trois heures et demie, la Providence peut que M. le comte se réveille, bâille un instant avec cette distinction qu'il apporte en tout, regarde son chronomètre pour s'assurer que rien n'est changé dans la marche régulière des choses, et éprouve de nouveau le besoin de changer de bottes. Son valet de chambre, qui se réveille à la même heure, étale sous ses yeux plusieurs paires de ces bottes inimitables qu'il fait venir d'Angleterre, avec ses gants, ses rasoirs, ses savons. M. le comte regarde, se consulte, hésite, fait la moue, sourit, et se retournant enfin vers son valet :

— Qu'en penses-tu, toi ? lui dit-il.

— Cela dépend des intentions de monsieur le comte.

— Mes intentions!.. Mes intentions précisément se modifieront suivant les bottes que je mettrai. . Je me sens une pesanteur dans les régions digestives, Jean; une sorte de lourdeur cérébrale... Que penses-tu que ce soit ? Parle sans crainte.

— Monsieur le comte réfléchit trop — murmure Jean d'un air convaincu. Je voyais ce matin monsieur le comte se promener dans le parc ; il paraissait absorbé dans ses pensées.

— Tu n'es point sot, mon garçon... Tu vas me coiffer; je t'indiquerai postérieurement les bottes que je veux mettre, je suis encore indécis... — Ah! tu m'as vu penser dans le parc ?... Tu feras seller *Vendée*. Peut-être irai-je jusque chez les *de Vieille-Branche*... — ou bien... non : fais atteler le panier; j'irai promener M. le curé qui a des migraines... dans ce cas je mettrai des bottes de ville... il est vrai qu'il fait chaud .. coiffe-moi toujours, je suis indécis. — Raconte-moi quelque chose.

Le comte a pour son valet Jean une certaine affection saupoudrée de reconnaissance. — Dans le fait, Jean s'était bien conduit. C'était en 1848, alors que les bases sociales, ébranlées par le déchaînement des passions menaçaient... — Lorsque M. le comte vit les bases sociales dans cet état, il ressentit une de ces émotions qui brisent les plus forts. — Sac à papier! comtesse, dit-il un jour à la châtelaine — il fallait, en vérité, que la société fût bien profondément ébranlée pour que le comte s'exprimât ainsi — Sac à papier! l'avenir m'inquiète. Et il tomba dans un grand trouble.

Les cris et les chansons, s'échappant du cabaret du village, arrivaient jusqu'à lui ; les braconniers de la commune se promenaient dans le parc le fusil sous le bras ; les nouvelles de Paris n'avaient rien de bien rassurant; les serviteurs du château commençaient à fumer leur pipe dans les antichambres... Un beau matin, le comte aperçut ces mots écrits en grosses lettres sur la façade immaculée du château : *A bas les aristos !*

Le comte n'y tint plus et courut chez M. le curé, qui était en train de promener son pieux goupillon sur l'écharpe du nouveau maire.

— Mais, monsieur le curé, s'écria le comte, que faites-vous ?

— Je sauve ma tête, monsieur le comte. — Je ne me soutiens qu'en bénissant : avant-hier c'était une demi-douzaine de peupliers; hier c'était la pompe à incendie et trois bonnets rouges ; — ce matin, c'est l'écharpe de ce... de ce monsieur le maire. — Mais demain ?. . Peut-être y aurait-il quelque chance de salut si monsieur le comte voulait accepter le commandement de la garde nationale.

Fort heureusement, Jean, qui avait été nommé lieutenant à l'unanimité, parvint à persuader au comte de se présenter comme aspirant aux épaulettes de capitaine.

On défonça un tonneau sur la grande pelouse, et l'on procéda à l'élection, qui réussit. M. le comte fut nommé et commença un discours extrêmement libéral, qu'acheva son lieutenant ; il reçut l'inévitable bénédiction du bon curé, en face de la compagnie, qui l'invita à venir prendre un petit punch républicain à l'auberge du Coq-Hardi, dans la grande salle du premier.

Ce soir-là le nouveau capitaine reçut des accolades fraternelles, on lui tapa sur le ventre, on l'appela *mon gros, mon chat, mon vieux.* Le caporal des pompiers, qui, comme couvreur, avait réparé les girouettes du château, lui dit, vers les dix heures du soir, dans un élan de tendresse : *Écoute, Alphonse, je ne t'en veux pas.* On but à l'indépendance immédiate et sans remise des peuples en général, au bon marché des boissons alcooliques, à la suppression irrévocable de la noblesse et à l'applatissement complet de la gendarmerie. — M. le comte but à tout cela ; mais lorsqu'il sortit de cette petite fête, il était en moiteur.

Le temps s'écoula, le calme reparut et tout fut oublié. Le curé exécuta une contre bénédiction rétrospective, — M. le comte se lava les mains.

Mais je puis le dire hautement et à la gloire de sa puissante individualité, les opinions intimes de M. le comte n'ont jamais changé, elles ne changeront jamais. Alors même qu'il portait une cocarde sur son chapeau et buvait du punch républicain au Coq-Hardi, son bon cœur était pur et ses yeux n'eurent point à rougir.

Des opinions qui sont en bouteilles depuis cinq cents ans ne se transforment plus.

Rendons un hommage public à cette grande figure du comte, à ce type admirable.

Oui, son âme est un roc; oui, son intelligence ressemble à son âme et c'est bien à lui qu'on pourrait appliquer la fameuse devise, — en la détournant un peu de son beau sens historique :

Stat mole immotus.

Je traduis pour les dames : *Monsieur le comte est une borne...* mais il a du prestige.

Z.

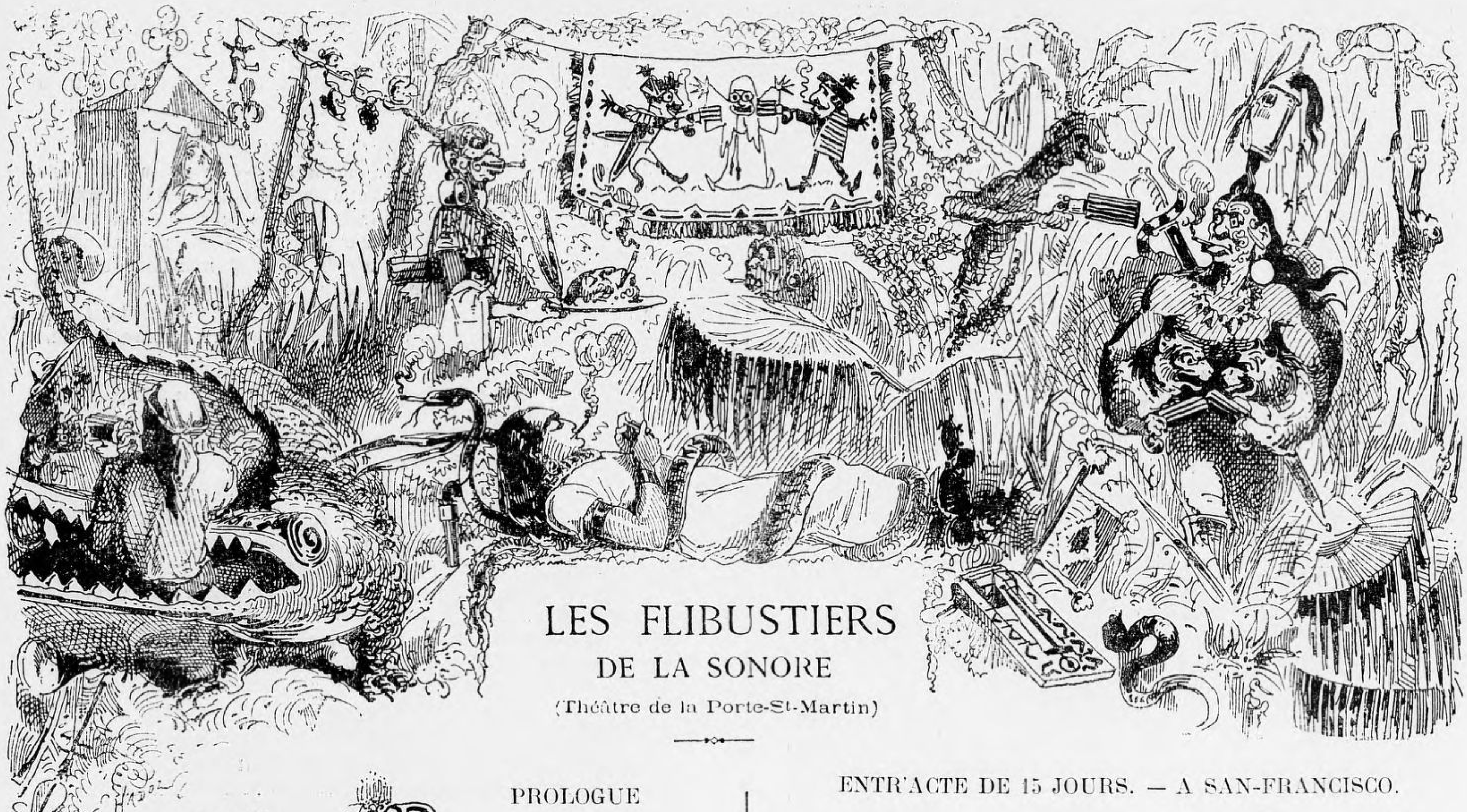
CE PAUVRE DESAIX !

Qu'on élève des statues de tous les côtés, j'en suis fort aise. Mais je ne serais pas fâché qu'on prît un peu de soin de celles qui sont tout élevées. Il y a à Paris une petite place qui s'appelle la place Dauphine, une place grande comme la main, de forme triangulaire, et dont les vieilles maisons abritent toute une population poudreuse d'huissiers, d'avoués et de bouquinistes.

Au milieu, s'*élève* une modeste statue bien grêle et bien humble, chargée de conserver la mémoire du général Desaix. Un cippe supportant le buste de Desaix couronné par la France, deux images de fleuves, deux renommées en bas-relief, et c'est tout. Mais, hélas ! le pauvre monument est bien endommagé à l'heure qu'il est. Le casque de la France a été dévoré par le temps, qui, dans son appétit, a entamé une partie du nez et les orteils de notre patrie elle-même. Les Renommées ne gravent plus que sur des écussons mutilés les noms de **Thèbes** et des **Pyramides**, de **Kehl** et de **Marengo**, et le pauvre Desaix, couvert de suie comme la cathédrale de Saint-Paul à Londres, semble pleurer des larmes noires en se voyant ainsi abandonné.

Vraiment cette colonnette fait pitié. Elle date de 1802, et je crains bien qu'elle ne devienne pas centenaire. La laissera-t-on ainsi s'écailler, tomber morceau par morceau, en poussière ? Desaix est mort, disait-il, avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie. Franchement, de son côté, la patrie ne fait pas assez pour Desaix.

J. C.



LES FLIBUSTIERS
DE LA SONORE
(Théâtre de la Porte-St-Martin)

PROLOGUE



LE SOUPER

Soldats, amis, compagnons, frères! vous n'avez ni argent, ni pain, ni souliers! Voulez-vous partir ce soir par le train de 11 heures 35?

DANS un cabinet particulier, des viveurs soupent en compagnie de biches mal élevées et d'une jeune personne mexicaine. Le comte Horace Berton élève sa coupe de champagne, le front ceint d'une auréole formée par la vapeur des cigares :

« Amis, dit-il, je suis ruiné, démâté, jeté à la côte par les tempêtes de la vie. Depuis la perte de ma fortune, la France me paraît un pays plat comme ma bourse et les vins frelatés de cet établissement, borné aux quatre points cardinaux par des cocottes. J'ai besoin de ciel, de terre, de montagnes, de revolvers, de carabines, de jungles, de pampas, de crocodiles, de serpents à sonnettes. Je veux voir de près les héros de Cooper, de Gabriel Ferry et du capitaine Meyne-Reide et me battre à coups de poing avec des tigres.

Il n'y a plus que trois hommes sur la surface de la mappe-monde : Garibaldi, Orélie Antoine, qui sera cité dans l'histoire après l'avoir été en police correctionnelle par le tavernier sans poésie d'un siècle matérialiste, — et moi.

(*Il tire son chronomètre*.) Soldats, amis, compagnons, frères! vous n'avez ni argent, ni pain, ni souliers! Voulez-vous partir ce soir par le train de 11 heures 35? Dans quinze jours nous serons à San-Francisco, nous prenons le Mexique, nous humilions l'Angleterre et nous mettons la Californie dans nos poches. En route. Fuyons Carmen! »

(*Il tire un coup de revolver sur le boulevard.*)

—



— Cher vicomte...
— Pané, mon cher, mais la redoute est prise.

ENTR'ACTE DE 15 JOURS. — A SAN-FRANCISCO.

Le comte Horace arrive à San Francisco, où il a donné rendez-vous à ses amis. Il les retrouve sous une tonnelle, en compagnie d'Aldegonde et des cocottes du souper.



C'est qu'Aldegonde n'est pas une comtesse du noble faubourg Saint-Germain; c'est une forte femme aux puissantes mamelles.

HORACE. — Cher vicomte, toi ici!

LE VICOMTE. — Oui, cher Horace. C'est moi-même, avec un pan d'habit arraché. Je marche sur mes tiges et j'ai cassé un verre de mon lorgnon. Je cherche Aldegonde, une forte femme aux puissantes mamelles et qui danse, mon ami...

HORACE (*à part*). — Une cocotte ici! (*Haut.*) Et toi, marquis! Toi!

LE MARQUIS. — Epave des bals masqués. Nous sommes trois cents.

HORACE. — Léonidas aux Thermopyles. Gédeon et les chemises rouges .. Soldats, vous n'avez...

SCHARP. — Ni argent, ni pain, ni souliers.

HORACE. — Quel est ce gros homme? Un Américain, sans doute?

SCHARP. — Oh yès, le journal, *Great attraction!*... Alabama, Cherbourg... Les cotons sont mous... Je *excepté* les dames.

HORACE — Ah! enfin, voilà donc un sauvage. Ta main, frère, je suis l'ami de Gustave Aimard et voici sa photographie qu'il m'a donnée pour toi.



La maison Scharp et Cie.

CURUMILLA. — Je m'appelle *la Pluie-qui-marche*, je le jure.

HORACE. — Uncas, fils de Fenimore, l'homme à la carabine, je te reconnais. Tu portes un beau nom.

SCHARP. — Pas de talent, mais un caractère.

CURUMILLA. — Merci, frère, je le jure.

HORACE. — Quoi donc, fils du Grand-Serpent des Aucas?

CURUMILLA. — Des Apaches, je le jure... je le jure. Mon trisaïeul était au mariage de sa trisaïeule, mon bisaïeul de sa bisaïeule, mon père de sa mère, Curumilla sera au mariage de la fille de Rafaëla, je le jure.

HORACE. — Et si par hasard tu n'es pas invité ?

CURUMILLA. — Curumilla, *On-casse*, chef de la tribu des Apaches, y sera, il le jure.

HORACE (*à part*).—C'est possible. (*Haut.*) Maintenant, si tu le veux, nous allons fumer ensemble le calumet de l'amitié.

CURUMILLA, — Je préfère le grog, ami, je le jure.

HORACE. — C'est convenu, nous le jurons. Cela n'empêche pas le calumet.

CURUMILLA. — Qu'est-ce qu'un calumet ?

HORACE.—Tu le demandes ?... Mais... c'est une espèce de pipe. . pour fumer... assis en rond... Tu comprends ?

CURUMILLA. — Curumilla ne fume que la cigarette, comme Aimard.

HORACE (*à part*). — C'est pourtant un Indien. (*Haut.*) As-tu beaucoup de chevelures ?

CURUMILLA. — J'ai la mienne.

HORACE. — Montre-moi donc ton tomawack ?

CURUMILLA. — Curumilla ne connaît pas cet instrument. Il a une carabine Minié, double-canon, deux mille mètres à balle perdue, il le jure.

HORACE (*à part*). — C'est agaçant... Oh! la civilisation. (*Haut.*) Au moins, tu me feras le plaisir de m'appeler le visage pâle, chef des Aucas ?

CURUMILLA. — Des Apaches, s'il vous plaît, je le jure.



LES JUNGLES

Monsieur, remettez-vous d'une alarme si chaude; c'est le train de Baltimore qui passe.

HORACE.— Ecoute, frère, je fuis le macadam, le bitume, les Italiens, les becs de gaz, le café Anglais et les cocottes. Je veux voir les jungles, les pampas et les tigres mouchetés.

CURUMILLA. — Ah! oui, une descente de lit.

HORACE. —Non, des tigres, des lions, des rhinocéros et des éléphants vivants.

CURUMILLA. — A San-Francisco, il y a des ménageries, mais on ne rencontre pas ailleurs d'animaux féroces. je le j....

HORACE. — Mais il y a des serpents, des crocodiles, des coureurs de bois et des étrangleurs... (*Curumilla hausse les épaules.*) Ciel, des cocottes! Aldegonde, Cora, Tocandine!... Me réveillerais-je au pré Catelan ? .. Soldats, vous n'avez pas...

TOUS. — Assez! A l'arsenal!!!

HORACE—Adieu, Curumilla, je vais dans les jungles. Adieu, France. Compagnons, armons-nous d'arcs et de flèches empoisonnées. Tout est perdu, fors la couleur locale... Montjoye et Saint-Denis ! En avant!

II

LES JUNGLES

(Décor de la forêt de Fontainebleau.)

HORACE BERTON, *seul.*

Enfin, voici des lianes, des pampas, des jungles O nuit étoilée, brises du soir qui passez sur mon front comme une tiède haleine, forêts vierges et séculaires, morne solitude des grands bois sourds.....



..... Une jeune personne voyageant seule dans une forêt.

... Qu'ai-je entendu?... Le cri du lion... Jules Gérard, peut-être... Non, c'est le cri de la hyène... le pas lourd des éléphants.

LA SENTINELLE. — Aux armes!

HORACE. — Qu'y a-t-il ? (*Il lui tire un coup de revolver*)

LAFLEUR, *domestique du Comte.* — Monseigneur, remettez-vous d'une alarme si chaude; c'est le train de Baltimore.

(*La locomotive passe.*)

HORACE. — C'est étrange... Laissez-moi... Tout retombe dans le silence.

UN ARCHER. — Aux armes !

HORACE. — Enfin, voici les Peaux-Rouges, Dieu soit loué. Qu'y a-t-il ?

LAFLEUR.—Maître, remettez-vous d'une alarme si chaude... Ce sont deux dames qui ont manqué le convoi et qui voyagent en palanquin.

HORACE. — Faites entrer .. par le quatrième arbre à gauche... (*Il décharge trois canons de son revolver dans les arbres.*)

LA PETRA CAMARA.— Seigneur cavalier, tu me sauves l'honneur et la vie



LE DUEL

En France, quand deux gentilshommes se rencontrent, ils se saluent!

HORACE. — Idole de la savane, comme tu fais bien dans le paysage. Ton nom et prends ma vie, ne serait-ce qu'une heure, car vois-tu, demain, c'est le fantôme masqué qui veille sur le fugitif.

ROSINE. — Je suis la nièce de Bartholo Guerrero, gouverneur de la Sonore, segnor, marchand d'idoles indiennes, correspondant de la maison Scharp et fils et Cie de Birmingham, général en chef de la garde nationale de cette fertile province. Je m'appelle Inès de la Sierra Morena, de la Sierra d'Estrella et de la Sierra Nevada en Espagne, géographie de Meissas et Michelot, édition Hachette, et fille de l'illustre famille del Papel Cigarettos Contrebandistas; méfiez-vous, fumeurs.

(*Voix lointaines se répondant dans les jungles.*)

— Hé Lambert!... Lambert!... bert!...



L'ÉVENTAIL RÉVÉLATEUR

Si on vous demande l'heure qu'il est, répondez : L'heure du crime, l'heure du poison, l'heure de la croix de ma mère... Oh! cet éventail me brûle! Curumilla, tu l'as juré.

UN MOUSQUETAIRE. — Aux armes !

LA SIERRA MORENA.— Senores, remettez-vous d'une alarme si chaude, c'est le signal de ralliement de mon escorte.

HORACE.—Fusillez au hasard! (*Il tire les dix-sept derniers coups de son revolver.*)

Ah! vous croyez, bandits, que vos brigades viles,
Pourront impunément s'épandre dans nos villes...

Charge à volonté, feu partout! (*Fusillade animée.*)

CURUMILLA, *surgissant.* — Je le jure !

CARMEN. — Arrêtez !

HORACE. — Qui es-tu ?

CARMEN.— Le frère de Carmen, ainsi-soit-il! Il faut mourir.

HORACE (*à part*). — Allons bon, voilà un frère. (*Haut.*) Sa famille est-elle nombreuse ?

CARMEN. — Nous ne nous sommes jamais comptés.

HORACE (*à part*).— C'est commode dans les successions.. ..



BALLET

Des dames sauvages apprivoisées par le chef de ballet.

(*Haut.*) Curumilla, veille sur ma fiancée, et qu'un moustique ne l'approche pas à portée de ta carabine.

CURUMILLA, *se couchant.* — Des bananes! Archers du palais, veillez!

(*Il s'endort.*)

III

UN BAL DE FAMILLE CHEZ GUERRERO.

La jeune fille est retournée chez son oncle. Le comte Horace a obtenu une concession de terrains. Guerrero établit une compagnie rivale pour l'exploitation des curedents des sables de la Sonore.

HORACE (*entrant*). — Parlementaire! Guerrero, nous avons échangé le salut des balles. A ta porte, mes trois cents volontaires demandent du pain... Entends les murmures de mon peuple... il veut du pain, des pensions, des croix et des moyens de transport. Nous n'avons ni pain, ni argent, ni souliers, bien que j'aie des bottes vernies, des gants frais et une cravate blanche. Fais servir de l'absinthe et du madère à mon armée. (*Il tire son chronomètre*). Il est dix heures, tout est calme, vous dansez sur des baïonnettes... Dans deux heures, je rase les fortifications de cette ville et je réduis tes valseurs en monceaux de cadavres.



Curumilla le jure.

GUERRERO. — Vous retardez, monsieur le comte.

HORACE. — J'ai l'heure de la Bourse.

GUERRERO. — Ou la vie.

HORACE. — Charmant!... A toi, Louis XIII (*Ils échangent 25 balles de revolver.*)

GUERRERO. — Gardes du Théâtre-Français, reconduisez ce parlementaire par des sentiers d'aubépine, et semez des fleurs sous ses pas!

CARMEN (*habillée en homme.*) A nous deux maintenant, Guerrero! Comte, par ici! (*Aux gardes.*)

« Nourri dans ce palais, je connais l'escalier. »

HORACE. — Le frère de Carmen!... Ah! cette famille manque de gaieté... Il ressemble tellement à sa sœur... Jouerait-elle les Déjazet?

GUERRERO (*gracieux*). Que le bal continue, belles dames. (*A sa nièce.*) Souriez. (*Elle sourit.*)

IV

LA FÊTE DE LA PLUIE-QUI-MARCHE.

Le mariage d'Horace et de la Sierra-Morena est approuvé par le conseil de famille. Selon la coutume du pays, Guerrero empoisonnera son gendre avec la digitaline contenue dans l'anneau des fiançailles.

BALLET.

Indiens et Indiennes garantis bon teint. Escouade de danseuses qui reviennent de la fête de Saint-Cloud. Femmes sauvages vêtues de boucliers, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes ornées de plumes et de moulins à vent. Autres danseurs.

LA SIERRA ET CŒTERA. — Guerrero, regarde cet éventail... sur cet éventail est écrite la liste de tes crimes. Guerrero assassin! Guerrero empoisonneur!..

GUERRERO (*sinistre*). — Regardez Horace, Agnès, et souriez.

LA SIERRA. — Ciel! il est mort!

CURUMILLA. — Non! Moi bon nègre, bonne petite frime...

GUERRERO (*gracieux*). Que le bal continue, belles dames. (*A sa nièce.*) Souriez. (*Elle sourit.*)

—



Carmen jouerait-elle les Déjazet?.. Mystère à approfondir.

V

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

HORACE. — Porthos! Athos! Aramis! d'Artagnan! — Sus au Mazarin! — Nous n'avons pas d'argent, *pif!* pas d'argent, *paf!* pas de souliers, *ping!*... Ce bastion est démoli à coups de revolver... Porthos? — *Présent.* — Athos? — *Voilà.* — D'Artagnan? — *Oui.* — Aramis? — *On y va.* — Personne n'est blessé? Précipitons-nous dans ce feu de bengale!

VI

LE CACHOT.

Le comte est prisonnier de guerre, et enfermé dans un appartement où tout le monde peut entrer, mais dont lui seul ne peut sortir.

Le théâtre représente une prison élégamment meublée. — A gauche un piano latéral. Le comte donne un bal. — Violon en sourdine. — (Il tire son chronomètre.)

HORACE (*aux figurantes*). — Mesdames, dans deux heures je serai fusillé.

TOUTES LES DAMES *se précipitent, un album à la main.* — Oh! cher comte, un sonnet, un quatrain, une signature, un pâté d'encre... Demain, il serait trop tard.

HORACE. — Oui... vous viendrez, n'est-ce pas?

LA BELLE DAME BLEUE.

Oui, j'irai la première
à cette horrible fête,
Acheter la douleur de voir
tomber ta tête.

(*Il lui baise la main. Elle l'embrasse au front.*)



L'ALBUM

Oh! Monsieur, vous allez être fusillé. Un sonnet, un quatrain, une signature, un pâté d'encre sur nos albums.

HORACE. — Voici un sonnet... Vous m'avez fait oublier la *Sierra Morena*... Maintenant je désire être seul. (*Elles sortent.*) Ciel! Carmen! vous ici!...

CARMEN. — Cette heure est solennelle... Minuit sonne à la pendule de Ponson du Terrail... Ces murs qui étouffent les sanglots, absorbent l'agonie, sont sciés. Voici l'échelle de Latude, et une chaise de poste, qui m'est dévouée, nous attend à la grille du parc.

HORACE. — Non... Qui vient encore de ce côté?.. On entre dans ma prison comme dans un moulin... Je suis accablé de visites... c'est sans doute encore pour un autographe... Dites que je n'y suis pas.

LA SIERRA D'ESTRELLA. — Je sors de la tombe! Éternel amour! Éternelle agonie! Éternelle beauté!

CARMEN. — Didier, fuis! fuis! (*On entend le son du cor.*)

HERNANI. — La *Guirlande d'Amour*, à *Marion Delorme*.

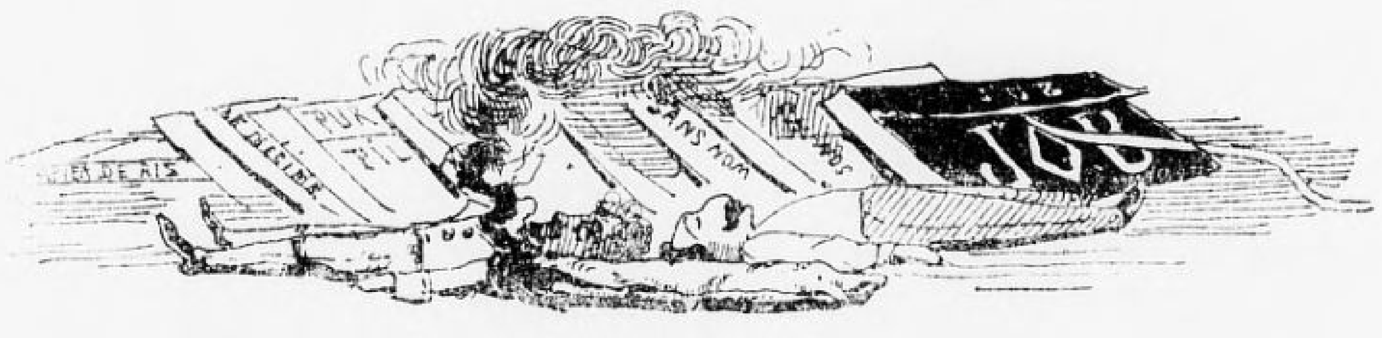
CURUMILLA (*surgissant*). — Curumilla y était.. Il le jure!!!

(*Entrent les fusilleurs.*)

Apprêtez... armes!.. En joue!...

(*Horace tombe à peu près mort, et la toile aussi.*)

J.



SONNET

—

Oh! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu!

J'ai vingt ans, mes amis, disait-il, *j'aime...* — Assez! »
Interrompit quelqu'un; — « qu'elle soit blonde ou brune,
« De toute complaisance ou de tendresse aucune,
« Grâce après le repas; — Poëte, repassez!

« On paverait Paris de soupirs repoussés:
« Avec ce vieux bagage on ne fait plus fortune.
« Vingt ans .. aimer... c'est bien — c'est très bien! sans rancune;
« Mais ce sont lieux communs — vraiment — trop ressassés. »

J'ai vingt ans,... j'aime... — « Encor » — *j'aime...* « ô la ridicule
« Poësie. — allons: mais dépêchons la pilule. »
Puisque vous le souffrez, — *j'aime* — au coin d'un bon feu.

Avec de vrais amis, comme vous — chose rare!
Savourant — tour à tour — mon café — mon cigare,
Faire un wisth... — « Mais je suis de votre avis, morbleu!! »

V. L.

UN JOURNAL POUR RIEN! ON PAIE L'ABONNÉ!



(*La scène se passe sur le pas de la porte des bureaux du* Grand Journal)

M. DE VILLEMESSANT, LES RÉDACTEURS.

M. DE VILLEMESSANT. — Ma lettre sur la peine de mort a paru..... Décidément je renonce à mon idée de faire le *Figaro* quotidien. Lachaud, que j'ai rencontré l'autre jour au buffet de Blois, m'a dit : « *Le Figaro*, c'est votre mauvais sujet, ne le laissez pas sortir tous les « jours... » Il m'en a raconté une bien bonne, je l'ai notée sur mon carnet (*Il tire son carnet.*) ; un mot me suffit.

UN RÉDACTEUR. — La dent de Cuvier?

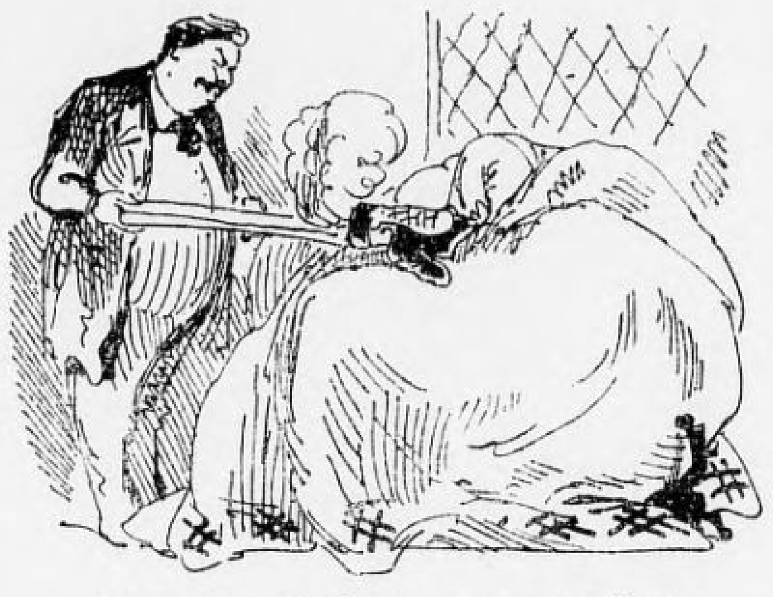
M. DE VILLEMESSANT. — Vous, votre dernier article est charmant. Je l'ai lu sur ma rivière de Seine-Port, qui a le bras long. J'ai des voisins qui viennent papoter chez moi, M. de..., qui a ce beau parc; Mme de..., qui m'envoie des pots de confitures; sa belle-sœur, qui a une fille charmante; et le colonel de.., qui a vu le comte de Ch... la semaine dernière. (*Jouvin rit.*) Jouvin, vous êtes myope à prendre un peuplier pour une branche de la famille d'Orléans; quant à Bourdin, Proudhon m'en a dit de bonnes sur son compte. (*Regardant son carnet.*) Impossible de déchiffrer ce mot-là. (*Il déchire le feuillet.*) Duchêne arrangera ça.



Myope à prendre une branche de peuplier pour une branche de la famille d'Orléans.

UNE JOLIE FEMME *entrant, au caissier.* — L'album de Gavarni relié et un abonnement de six mois au *Grand Journal.*

M. DE VILLEMESSANT (*Lançant un coup d'œil à toute la rédaction.*) — Charmante! (*S'approchant.*) Madame, permettez que cet album vous soit offert; il sera chez vous dans une heure; le payer serait me désobliger. (*La dame sort en souriant avec des révérences.*) Peters me dit alors : Le *Grand Journal* n'est pas commode pour les cafés; il faut l'attacher sur une queue de billard. — Coupez le feuilleton, je ne veux pas le plier en deux. (*A la cantonnade.*) Monsieur L.... envoyez donc cent cinquante numéros à Bordeaux, retour de l'Inde... J'étais au *Figaro* tout à l'heure. La *Gazette des Abonnés* fait salle comble. J'y ai vu M. Chose... j'ai oublié son nom, un ami de vingt ans, et puis ce grand brun qui a parlé au toréador, et qui a l'air d'un... (*Une grosse dame passe dans la rue.*) Elle en a une paire... de boucles d'oreille! Millaud me disait l'autre jour : « A votre place, moi, voici ce que je ferais. » Là-dessus il me propose un perroquet pour crier les annonces, et des postillons quadrumanes. A ceux qui nous lisent, *merci*; à ceux qui nous achètent, *gratitude éternelle*; à ceux qui ne s'abonnent pas, *nos cœurs et le portrait de Trimm*.. Voici ce que je m'étais dit pour la *Gazette des Abonnés* :



Permettez, Madame, que cet album vous soit offert; le payer serait me désobliger... Charmante!..

100,000 réabonnements à 4 francs . . .	400,000 fr.
100,000 *Gazettes* à 1 fr. 50 cent. . . .	150,000
Frais, publicité et coulage	50,000
Bénéfice net.	200,000 fr.

J'ai changé d'idée. J'avais d'abord pensé à enrégimenter les facteurs de la poste, 40,000 communes, 40,000 facteurs; mais j'ai trouvé une autre combinaison. La voici :



Là-dessus il me propose un perroquet pour crier les annonces, et des postillons quadrumanes.

J'achète le *Grand Hôtel* : au cinquième étage, une *photographie*, les *magasins*, les *collections* et les *primes*;

Au quatrième, l'*Autographe* et le *Figaro*;

Au troisième, un *Journal politique* et une *Revue*;

Au deuxième, le *Grand Journal* et la *Gazette des Abonnés*;

Au premier, un *cabinet de lecture*, *administration* et *rédaction*;

Au rez-de-chaussée, un *office de publicité*, les *abonnements* et un *bureau télégraphique*;

Dans les sous-sols, *six presses mécaniques* et *deux machines à vapeur*.

J'ai trouvé mieux que tout cela.

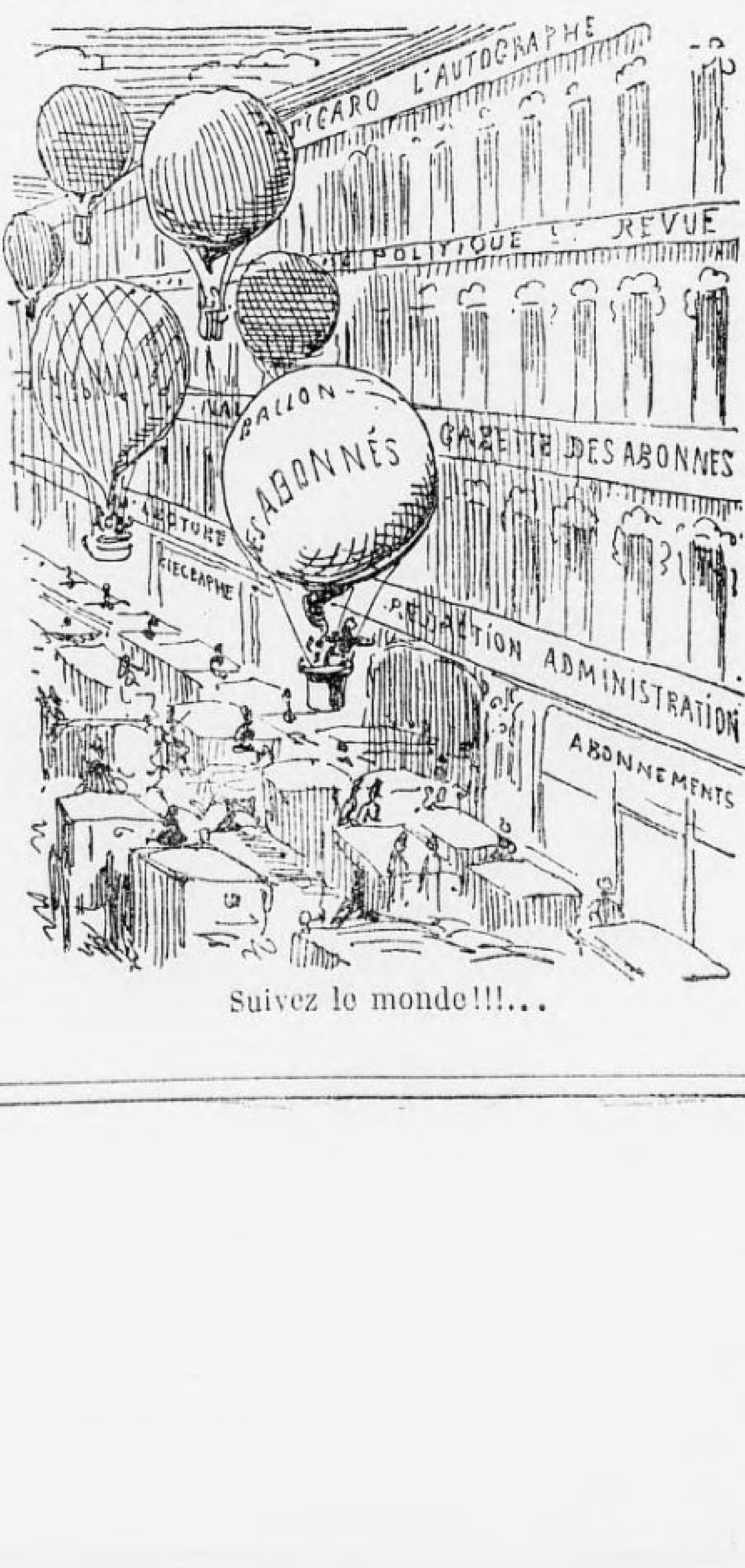
UN MONSIEUR, *entrant.* — Monsieur de Villemessant, s'il vous plaît?

M. DE VILLEMESSANT. — C'est moi, monsieur.

LE MONSIEUR. — Je désirerais vous entretenir en particulier d'un projet..

M. DE VILLEMESSANT. — Destiné à changer la face de la France. (*Montrant un rédacteur au hasard.*) Voici mon associé. (*Il les enferme tous les deux dans un cabinet.*) Amusez-vous bien. Il est d'un bon tonneau, ce monsieur. Voici ma nouvelle combinaison; elle m'est venue d'une drôle de façon : je rencontre Thimothée Trimm chez Lespès, et je lui dis :

« Voulez-vous un JOURNAL POUR RIEN, ET CINQ FRANCS pour le plaisir que vous allez me faire en l'acceptant? Il hésite; je m'y atten-



Suivez le monde!!!...

dais ; le public est comme ça. Je lui dis alors : « Il s'agit de s'entendre. Vous venez vous faire raser ici, n'est-ce pas ? Vous avez pris une voiture, 2 fr. ; barbe et cheveux, 1 fr ; total, 3 fr. Deux fois la semaine, 6 fr. ; par an, 300 fr. Je vous envoie donc deux fois par semaine un homme qui vous barbifiera à domicile, et qui vous apportera votre journal par la même occasion ; vous avez le plaisir de le lire pendant l'opération, et, au jour de l'an, je vous envoie en cadeau une pièce de *cinq francs toute neuve*... (*Il regarde à sa montre.*) Trois heures, il faut que j'aille à l'imprimerie..... En avant la petite classe ! »

CHARLES JOLIET.



Je vous envoie, deux fois par semaine, un homme qui vous barbifiera à domicile, et qui vous apportera votre journal par la même occasion.

OBSERVATIONS

Agathe trompe son époux pour se livrer à moi : ange adorable ! Mais elle me quitte pour aller vers un autre : infâme créature !

*
* *

Quand nous avons été dupes, nous nous flattons d'avoir été bons.

*
* *

Un souhait de celui qu'on aime semble plus généreux qu'un don de celui qu'on n'aime pas.

*
* *

Quelle bonne excuse pour le besoin d'aimer, que le mérite de la personne qu'on aime. Tout le monde n'a pas autant de chance.

ALFRED B.

LES NOUVEAUX NOMS DE RUES

A MADAME LUTÈCE

Chère Madame,

Non contente d'avoir vu démonétiser les écus de 6 livres et les pièces de 30 sols, d'avoir emprisonné la Seine et délacé votre corset, d'avoir démoli les vieilles maisons et bâti des monuments qui ressemblent à des gares ou des hôpitaux, voilà que vous démonétisez les vieilles rues. Vous êtes jolie comme un carré, poétique comme un damier, spirituelle comme une perpendiculaire, et vos traits sont presqu'aussi réguliers que ceux de Madame Turin, la *signora Piemontese*.. Oui, je parlerai, Madame, avec la liberté d'un citoyen qui vous paie régulièrement sa cote personnelle et celle de son chien

D'abord, permettez-moi de vous faire mon compliment très sincère sur la désinvolture avec laquelle vous avez offert une hécatombe de saints et de saintes à l'armée, aux sciences, aux arts et aux lettres. La France est une nation de soldats et d'artistes et non un couvent de moines. Aussi bien, le Guide des rues de Paris ressemblait à un calendrier, et à chaque station d'omnibus, le conducteur récitait les litanies : *la Croix-Rouge*, — *Sainte-Clotilde* — *Saint-Jacques*, — *l'Enfer*, — *les Martyrs*, etc., et *la fontaine Saint-Michel*. On avait dépeuplé le paradis ; vous avez bien fait de lui rendre son état-major.

Mais ce n'est pas tout d'avoir de beaux noms de rues, sans la manière de s'en servir, et jusqu'à nouvel ordre, nous allons être un peu déroutés. Pour me familiariser de suite avec ce nouvel état de chose j'ai cherché les rapports qui pouvaient exister entre les anciennes rues et leurs nouveaux noms, rapports qui ont certainement guidé l'édilité dans ses choix. Depuis quelques jours donc, chère Madame, j'étudie la nouvelle nomenclature, en lui appliquant une méthode de mnémotechnie par des associations d'idées plus ou moins ingénieuses. Je lègue le fruit de mes découvertes à mes concitoyens. Si vous le voulez nous allons faire une petite promenade d'essai à travers des nouvelles rues. En province on dit : des *artères*.

La rue *Benoît* s'appelle rue *Alfred de Musset*.

Appliquons la méthode mnémotechnique (en une seule leçon [1])



AU COIN DE LA RUE INGRES
Pourquoi n'aurait-on pas à l'angle de chaque rue la statue de son patron. On s'enrhumerait peut-être bien un peu à l'ombre de M. Ingres, mais comme on dormirait à l'ombre de M. Ponsard.

Alfred de Musset a publié ses œuvres complètes dans la *Revue des Deux-Mondes*. La *Revue des Deux-Mondes* est rue Saint-*Benoît*. *Alfred de Musset, Saint-Benoît* ; *Saint-Benoît, Alfred de Musset*, voilà qui est synonime maintenant.

C'est M. *Auger*, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui a redressé, par des annotations sublimes, les chefs d'œuvres boîteux de Molière, Corneille, Voltaire, etc. C'est M. *Auger* qui remplace l'avenue des *Ormes*. C'est dans cette avenue que les académiciens du 41e fauteuil se promènent en attendant M. Auger. M. Auger est-il mort ? Est-il vivant ? Je n'ai pas besoin de cette hypothèse. Cette analogie, je ne le nie pas, est un peu tirée par les cheveux, mais trouvez-en une autre ?

La rue *Chénier* avoisine la rue Neuve-Saint-Denis supprimée. Deux martyrs sans tête.

C'est *Béranger* qui va rue *Vendôme*. Colonne *Vendôme*, Béranger, fier d'être français ; cela va de soi.

La rue *Victor Cousin* remplace la rue de *Cluny*. Il y a précisément rue de Cluny un parfumeur qui a déjà mis son magasin sous le patronage de cette duchesse : BIROTTEAU, PARFUMEUR :

A Mme DE LONGUEVILLE.

M. Cousin s'y fournit, à ce que l'on assure, et pour honorer sa belle-maîtresse, il y fait un effroyable consommation de parfums et de petites boîtes. Il en serait embaumé, s'il ne l'était déjà par l'Académie.

La rue des *Petits-Champs* s'appelle rue *Brantôme*. Cette rue me paraît destinée à une charmante colonie. L'émigratisn des cocottes a déjà commencé.



AU COIN DE LA RUE ALFRED DE MUSSET
Une lanterne vénitienne.

On y voit accourir leurs troupes éperdues.
Comme l'on voit marcher des bataillons de grues.
(*Le Lutrin.*)

Rue *Dupin*. — M. Dupin a flétri, dans un récent réquisitoire, les assurances rue la vie humaine. Je vous recommande sa rue si vous avez envie de vous faire écraser.

Et la rue *Où donc ?* le sculpteur de ce sublime encrier de marbre, le Voltaire du Foyer de Comédie-Française.

La rue *Voltaire* s'appelle désormais rue *Casimir Delavigne*. Je ne vois aucun



AU COIN DE LA RUE BÉRANGER
Une borne-fontaine.



M. D.
En gargouille constitutionnelle.



CAMBRONNE
En pot aux roses.



M. C.
En chemises de Longuevilles.



M. ERNEST R.
En martyr.

rapport à établir entre ces deux grands hommes, si ce n'est qu'ils ont également fait de mauvaises tragédies. L'Odéon est au bout de la rue...

O Dieu! par quels secrets inconnus des mortels,
Ta sagesse conduit ses dessins éternels!

Rue *Marmontel*, rue honnête, contes moraux. Au numéro 3, il y a précisément un marchand de cirage dont l'enseigne est : AUX INCAS.

Rue de *l'Égoût*. — Rue *Callot* Des rats et des gueux.

Je vous le dis en vérité : Si toutes les jeunes filles de la rue *Greuze* pleurent leur oiseau, cela fera un joli concert qu'on entendra jusqu'à Orléans.

On a décoré une rue du nom de *Talma*. On pourrait bien décorer les comédiens du nom d'une rue, en attendant mieux.

Quant à la rue *Cambronne*.. M...onsieur, je respecte toutes nos gloires... C'est peut-être un préjugé historique... il est vrai que M. Victor Hugo l'a imprimé en toutes lettres sur une feuille de papier dans les *Misérables*, - moi j'aurais mis la feuille par-dessus... Enfin, faudrait-il donc écrire à la femme qu'on aime : *à Madame de Maufrigneuse*, RUE CAMBRONNE... Jamais!

Il y a tant de pianos et d'élèves du Conservatoire rue de *Reuilly*, qu'on l'a appelée rue *Erard*. C'est un nom qui entrera facilement dans les oreilles — de M. Pleyel.

Ah! par exemple, je plains *Scheffer* de donner son nom à la rue des *Moulins*. Je me suis laissé dire qu'il y a trop de pensionnats de demoiselles. Elles voudront toutes s'appeler *Mignon* — aspirant au ciel.

Le boulevard du *Ranelagh*, — avenue *Raphaël*. Certes, je ne conteste pas que le bal du Ranelagh n'ait eu des modèles, mais ses vierges n'avaient pas l'air de revenir de Nanterre.

L'ancien boulevard *Rossini* est aligné à l'équerre et au cordeau, on y voit une ruine de temple grec. Le soleil ne s'y montre jamais et *se cache comme un pauvre homme*, dit M Hugo dans les *Misérables*. Il y fait gris, il y fait froid : c'est aujourd'hui l'avenue *Ingres*.

Madame *Desbordes-Valmore* a sa rue. Et madame Louise Collet... Et madame Anaïs Ségalas ?... Et...

Et Renan ?

M. *Renan* n'a pas de rue, mais il est cause que *Saint Ernest* a été destitué en cour de Rome. A Rome, un citoyen qui appellerait son fils Ernest serait mal vu dans son quartier... Mais que M. Renan se console, il y a rue *Galilée* .. et elle tourne.

Voilà le fruit de ma promenade. Veuillez, madame, relire votre liste, et agréer l'expression de mes regrets : vous avez oublié la rue *Diderot*.

J. TÉLIO.

MON HOTEL A TROUVILLE



L'AMI DES MARIS

CHAMBRE nº 1. — Une petite dame... ne peut pas souffrir les grandes dames. (Pas de chance! Trouville en est plein!!) Désespérant d'égaler en toilettes dévergondées les susdites, il faut que la pauvrette se contente de traîner à marée basse des volants de dentelle dans la boue. Cela dénote, vu les mœurs de l'endroit, une simplicité de mœurs qui va jusqu'à la résignation.

CHAMBRE nº 2. — Une grande dame... sept robes par jour! passe du rouge à l'oranger, de l'oranger au jaune... et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement des couleurs de l'arc-en-ciel. Avec un peu d'attention, et en observant la succession de ces diverses nuances, on finit par y lire l'heure qu'il est. Jupe rouge signifie : promenade matinale ; jupe oranger : premier bain ; jupe jaune : déjeuner ; jupe verte : café et cigare ; jupe bleue : promenade aux environs ; jupe indigo : deuxième bain ; jupe violette : dîner et plaisirs du soir.

CHAMBRE nº 3. — L'ami des maris... a de bons cigares dans sa poche, comme autrefois on avait de bon tabac dans sa tabatière. Car depuis que l'usage d'offrir des bouquets aux dames s'est perdu, on offre des cigares aux maris. Et puis, il faut convenir que c'est là un moyen d'entrer en conversation, qui a l'avantage qu'on en puisse user plusieurs fois par jour. Trouvez-en un autre... qui ne coûte que 5 sous!



UNE GRANDE DAME

CHAMBRE nº 4. — Le directeur d'un journal de mode... homme mal mis, et véritablement désabusé de ce qu'il prêche tout le long, le long, le long du morceau de papier appelé le MONITEUR DES GRACES, *organe de la brune et de la blonde*. Le nom de ce sceptique en matière de mantelets et de carakos est assez difficile à débrouiller au milieu des nombreux pseudonymes sous lesquels il se cache ; c'est tantôt : Léona de Valmarinière, tantôt : Arthurine de Saint-Aventure. (Pourquoi pas tout bonnement Duval?)



CHAMBRE n° 5. — Le mari d'une grande dame... Si la langue française n'était pas faite par des académiciens dans leurs moments perdus, le mari d'une grande dame s'appellerait : un grand monsieur.

CHAMBRE n° 6. — Un filou... Etait hier à Dieppe, passera demain par Saint-Malo pour se rendre à Vichy, d'où il repartira pour Arcachon après avoir traversé Boulogne. Ah ! c'est que dans les affaires il faut aller vite pour aller bien. Cet homme exerce dans tous les casinos de France, et sans permission de M. le maire, la petite industrie que voici : il vous provoque à l'écarté, *s'arrange* pour perdre cent sous... et vous fait votre montre.

CHAMBRE n° 7. — Un Anglais... a traversé la Manche, comme vous sauteriez le ruisseau de la rue du Bac ; est venu à Trouville pour apprendre le français en entendant prononcer l'anglais avec l'accent normand.

CHAMBRE n° 8. — Un commis-voyageur en parfumerie. . Point de bagages pour porter sa pacotille ; seulement un échantillon de chacune de ses pommades sur chacune de ses mèches de cheveux.

CHAMBRE n° 9. — Un jeune gandin. Sa pauvre petite tête imbécile sort d'un faux-col si haut monté qu'il a l'air d'un ramoneur apparaissant au sommet d'un tuyau de poêle.

CHAMBRE n° 10. — Un agent de change ; inquiet, pensif, consterné ; l'idée de la prochaine liquidation lui est tellement amère qu'elle empoisonne jusqu'à son bain.

CHAMBRE n° 11. — Deux jeunes mariés qui font leur voyage d'Italie.

CHAMBRE n° 12. — Un paresseux qui rêvait de se reposer quelques jours loin des prés fleuris qu'arrose la Seine ; mais dont le temps s'est passé à recueillir ces quelques notes pour un bon garçon qui a la manie de forcer ses amis à lui écrire.

HALBEERR.

LA STATUE DE M^me^ DE SÉVIGNÉ

Le diable m'emporte, s'il me serait jamais venu à l'idée d'élever une statue à M^me^ de Sévigné. — Depuis le général — transformé en fontaine ou en encrier à pompe, comme vous voudrez, par M. Bartholdi, — qui en a été décoré, — il n'a pas été émis d'idées monumentale plus croustillante.

Voyez-vous d'ici M^me^ de Sévigné, c'est-à-dire la grâce, la fantaisie, la légereté, l'humour, l'impalpable, coulée en bronze et hissée sur un pavé de granit, au milieu d'une place publique, entre quatre becs de gaz, avec un décrotteur au bas ? M^me^ de Sévigné, la déesse du maniéré adorable et de la sentimentalité coquette et spirituelle, léguée aux âges futurs sous forme de colosse pesant et noirâtre !... ceci me passe ; y aurait-il au bout la décoration d'un maire, d'un adjoint, d'un proviseur et d'un sous-préfet.

Un petit monument, — une pieuse restauration du grand siècle, — surmonté d'un buste comme en savait faire Coustou, je l'admettrais encore, mais rien de plus.

Imaginez-vous bien maintenant, que cette statue ne va pas être confiée à un ciseau inhabile — On choisira, sans doute, avec soin, un sculpteur sérieux, ayant la tradition de son art et comprenant le monumental, c'est-à-dire, concentrant tout ses efforts vers ce but ! Faire ressembler le plus possible M^me^ de Sévigné à un empereur romain. La première parole qui viendra aux lèvres de l'artiste sera celle-ci : — Ne craignez pas que je me trompe, je connais mon sujet. — L'artiste se dira donc : J'ai là un beau travail à faire ; seulement, le costume est diablement gênant, il manque absolument de caractère, — la coiffure est impossible, il me faudra faire des efforts d'interprétation énormes.

Et sur ce, le sculpteur, qui comprend le monumental, défrisera M^me^ de Sévigné, lui fera relever légèrement sa jupe de la main gauche, pour obtenir des plis sculpturaux.

Comme très-probablement, la robe Louis XIV, qu'il aura louée chez Babin ou chez Eudes, lui donnera des éclats, des brisures et un imprévu de détails inconciliables avec ses principes, il se fera faire une jupe en étoffe molle tombante, et finalement retombera dans le balancement bondineux des toges d'Empereur Romain ou des manteaux de généraux.

Je vous disais que la Sévigné qu'on va nous faire relèverait un peu sa jupe de la main gauche ; mais je pense vous en dire plus long si vous êtes curieux, car je la vois d'ici.

Elle tiendra de la main droite une longue plume, sa tête sera un peu baissée, dans une expression de méditation profonde, et son regard se perdra noblement dans les profondeurs de l'immensité. — Elle aura un manteau.

Je parie avec n'importe qui, que M^me^ de Sévigné aura l'air de Bossuet venant d'écrire sa dernière oraison.

Ne croyez pas, maintenant, que je ne comprenne pas les immenses difficultés que renconte un sculpteur, lorsqu'il veut représenter un personnage aussi individuel que l'est M^me^ de Sévigné. Il est certain que la sculpture ne peut et ne doit pas rendre les détails intimes et particuliers de son héros. Il est mille mesquineries que la postérité doit ignorer, et la personnalité s'efface dans la statue. — C'est le génie de l'homme, plutôt que l'homme lui-même, que l'artiste doit exprimer. — Je le sens très-bien, et je ne blâme pas l'interprétation qui constitue l'art.

Ce que je blâme, ce que je raille, c'est le parti pris dans la façon d'interpréter ; c'est cette ornière de la tradition scolaire qui fait que tous les généraux qui sont sur nos places publiques semblent sortis du même moule. — C'est cette fausse interprétation du beau et du grand qui fait qu'en dehors de la statuaire grecque ou romaine, on ne trouve pas une parcelle de grandeur et de beauté ; qui fait que pour les maîtres patentés de ce grand art, les chefs-d'œuvre de la Renaissance, ceux qui virent le jour sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, soient comme non avenus, mieux que cela, soient considérés comme pernicieux, et que, par conséquent, tous leurs efforts tendent à empêcher de se produire une sculpture actuelle et vraiment française.

Admirez les beautés de l'art antique, jouissez-en, ils en valent la peine, tâchez de vous les approprier et de les faire revivre dans vos œuvres, mais avouez franchement que vous faites de l'archéologie et choisissez des sujets grecs ou romains pour y exprimer vos goûts.

Être de son temps, franchement, largement, c'est, ce me semble, le plus sûr moyen d'arriver à la grandeur et à la beauté.

Mais en voilà bien long à propos de la statue de M^me^ de Sévigné. Étant établi que l'idée d'élever cette statue est étrange, il est possible que le sculpteur auquel on l'a confiée, — j'ignore d'autant mieux son nom, qu'elle est, je crois me le rappeler, donnée au concours, — il est possible que ce sculpteur, dis-je, tente une action courageuse et s'inspire des chefs-d'œuvre que nous ont laissés les maîtres du XVII^e^ siècle

Je persiste à dire, malgré tout, qu'il vaudrait mieux ne pas élever de statue du tout.

Mais, allez-vous me dire : Et le maire, et l'adjoint, et le proviseur qui a fait son discours ?

Y.

UN MOT SÉRIEUX

On a le cœur serré lorsqu'on constate l'esprit de dénigrement que certains écrivains apportent dans l'appréciation des choses de la religion. Il semble qu'un titre pieux sur un livre le condamne fatalement aux sarcasmes et aux injures. Où veulent en venir ces grands pourfendeurs de choses saintes, dans quel but ces ricanements et ces moqueries ? Mais j'arrive au fait :

M. Bonafous qui se trouve, chose assez ordinaire, cumuler les fonctions de chef d'orchestre d'un bal champêtre et de serpent des pénitents blancs à Carpentras, — annonce dans un prospectus un recueil intitulé : *la Terpsichore pieuse*, ainsi que *les Parfums, quadrille mystique.*

Or, la *Gazette des Étrangers* se fondant sur les deux professions de M. Bonafous et sur les titres bizarres, — dit-elle, — de ses œuvres, n'a point assez de railleries à jeter à la tête du nouveau compositeur, et finit par dire, en bon français, que pareils titres sont impossibles. Quoi ! parce que M. Bonafous aura cherché le moyen de purifier pour ainsi dire la danse, cette distraction préférée de la jeunesse, il sera bafoué et honni ? N'a-t-on pas dansé devant l'arche, je vous le demande ? En quoi la danse, que les tendances immodestes d'une société pervertie a rendue dangereuse et souvent coupable, ne pourrait-elle pas, avec l'initiative courageuse d'un homme de bien, redevenir honnête, pure et chaste ?

Mais pourquoi cette expression de *Terpsichore pieuse* et de *Parfums, quadrille mystique ?*

Ah ! je vous attendais là. — Ces titres, spirituellement candides, — n'en déplaise aux railleurs, — ne sont-ils pas l'expression exacte de ce que tente M. Bonafous ? à savoir : l'alliance de ce qui est profane à ce qui est religieux, la douce influence de la dévotion dans les plaisirs

même de notre jeunesse frivole, une sorte de patronage pieux de la religion exercé sur les plaisirs mondains.

Mais alors si ces titres vous font sourire dans votre orgueil, que ne riez vous aussi de ceux qui se trouvent dans les bibliothèques chrétiennes?

Que ne raillez-vous *la Rose mystique effeuillée*, — où *le Saint Rosaire expliqué dans ses mystères, dans son organisation, comme garde d'honneur de Marie, et dans ses indulgences* (relié en maroquin chez l'éditeur Banchu), ce livre plein d'onction et de foi vraie! ou bien encore :

La Lyre mystique, qui est le pendant du précédent, par le R. P. Marie-François, — directeur général du Rosaire perpétuel.

Raillez, raillez, vous qui ne croyez pas, raillez l'adorable volume intitulé : *Extatique de Kaltern ou les Vierges stigmatisées du Tyrol, actuellement vivantes, par l'abbé Nicolas, témoin oculaire*... oculaire! — le cadeau le plus flatteur qu'on puisse offrir à une personne pieuse qui part pour la campagne;

Et ce livre véritablement adorable : *Souvenirs d'amour entre le Sacré cœur de Jésus et l'Ame pieuse, pendant le mois de juin*, spécialement destiné aux couvents de jeunes personnes;

Les Heures choisies de ces dames chrétiennes,—recommandé par monseigneur de Dijon;

La Corbeille Eucharistique, par l'auteur de : *la Communion, c'est la Vie*;

La Femme comme il faut, par le R. P. V. Marchal,

Et les délicieux cantiques édités chez Periore : *Amour de Jésus en si bémol*, — *Fleurs du Carmel*, — *la Lyre angélique*.

Ou bien encore les pieuses compositions de l'abbé W. Moreau, que tout le monde veut avoir dans son salon : *le Baptême* (cantate), — *le Bourriquet de la mère Grégoire*, — *la Lyre angélique*, — *Le Triomphe des Mirlitons*, — *l'Eucharistie* (cantate), — *You-You* (chant villageois), *la Voix des Fleurs* et *la Couronne harmonieuse*.

Que ne plaisantez-vous *le Petit jardin spirituel ou l'Ame déprise du monde, de la fausse spiritualité et de la philosophie, et conduite par des voies mystérieuses et inconnues au plus haut degré de la perfection chrétienne*, — ce livre, délicieusement écrit par l'abbé J. M. Genson et chaudement approuvé par monseigneur de Toulouse?

Que ne raillez-vous : *Ecrin de Paraboles* (2 jolis volumes), — *la Salette vengée*, — *Berthe ou le Pape et l'Empereur*, délicieuse production ou la profondeur des vues s'allie à l'élégance du style?

Premiers Chants de ma Lyre ou Patriotisme et Religion, — *Fleurs des Blés*;—et les vrais bijoux de l'abbé Ottmar : *Violettes : le Petit Bonnet*. — *Myosotis : le Secours de Marie*. — *Bluets : l'Amour et la Croix*. — *Pervenches : Madeleine*. — *Anémones : Mathilde et Isabelle*.—*Jacinthes : Joseph, Antoine*. — Ou trouverez-vous plus de fraîcheur et de poésie naïve?

Tout pour Jésus, par le R. P. W. Faber. —*Les Vives flammes de l'Amour* (divin), —*Ecole du Saint Amour*,—*Le pain des Anges*,—*Coriolan ou le Petit Voltaire*,—*Petit Jardin des Roses et Vallée des Lys* et *le Banquet de l'Agneau*.

Railler *Albina ou la Pieuse modiste*, par le R. P dominicain Melot, qui est en quelque sorte un petit chef-d'œuvre;— *Adélaïde ou la Couronne de Fer*,—*Les Petites Vertus ou le Salut chez soi* (pour les personnes impotentes), - *Astre du soir*,— *Cercle de fer*, — *Etoile du matin*, — *Les Malices de Gribouille*, — *Le Pensez-y-Bien*,— *Saintes Joies de l'Ame fidèle*, — *Tribulations de Robillard*, — autant de charmantes et pieuses lectures qui forment une petite collection dont M. Putois Cretté est l'éditeur. *Le Speculum Trinitatis* de M. Bouverat trouvera-t-il grâce devant vous? ou vous attaquerez-vous au magnifique ouvrage de monseigneur de Ségur : *la Confession avec un prologue pour les récalcitrants?*

Si j'ai cité tous ces ouvrages dont les qualités indiscutables ont mérité les plus hauts patronages, c'est qu'il m'a semblé que c'était là le moyen le plus simple et le meilleur de défendre les ouvrages de M. Bonafous contre la coterie des railleurs

Cette cabale des railleurs, des dévots de l'impiété, me rappelle un petit fait, douloureux à rappeler, mais qui peint bien ces âmes et par cela même peut-être d'un salutaire enseignement.

Il y a quelques années, je venais de visiter un de mes collègues alors au séminaire de Saint-Sulpice et je passais rue Cassette, lors que j'aperçus affiché à la devanture d'une librairie religieuse un livre dont le titre m'attira tout d abord. Ce titre était celui-ci : *Non, Jésus n'est pas aimé!* Je m'approchai et j'aperçus écrit au crayon, d'une main dont l'impudence me révolta, ces mots : *Non, c'est que j'tousse!* C'est ainsi qu'à notre malheureuse époque les plus délicates et les plus saintes pensées sont le but d'inqualifiables railleries.

C'est ainsi que M. Bonafous trouve dans l'exécution de ses pieux projets une opposition indigne que je ne veux pas qualifier.

Z.

CHOSES ET AUTRES

C'est le 26 septembre que Nadar et *le Géant* s'élancent de nouveau à travers l'immensité. Le célèbre photographe s'est dit-on, arrangé avec la Lune. Celle-ci avait d'abord refusé de paraître, alléguant, comme prétexte spécieux, qu'elle entre le 22, dans son dernier quartier. Nadar lui a répondu que ces détails ne le regardaient, pas qu'il avait besoin d'elle pour éclairer son voyage et qu'après tout ce que lui, Nadar, avait fait pour le soleil, la lune ne pouvait lui refuser cette petitite gracieuseté. Le procès est définitivement gagné. La lune jouera un tour au bon dieu, qui ne s'en apercevra pas, et se placera de manière à voir et à être vue. L'un et l'autre ont influé sur sa détermination.

—

Notre époque a la manie des souscriptions. Manie est un terme poli : lisez délire. Depuis le 1er juillet j'en ai compté quatre-vingt-onze. Un peu plus que de jours. C'est une dépense, qui demande à être inscrite sur le budget des ménages. On souscrit pour tout le monde et à propos de n'importe quoi. Incendies, vignes ravagees, mère de famille, sœur, frère, enfants, galériens endurcis, le le titre et la profession n'y font rien. Un tel a volé, souscription ; cette cuisinière a répandu le bouillon, souscription; la petite nièce du petit neveu d'un des beaux-frères de Lulli n'a que vingt mille livres de rente, et point de buste, souscription... je dois convenir que cette rage est d'ailleurs relativement inoffensive. La plupart de ces souscriptions ne recueillent guère plus de 50 francs, qui servent à payer les frais. J'en connais une de cent sous.

—

Il s'est fait une expérience d'éclairage par la magnésie. C'est prodigieusement lumineux; on ne dit pas, si, dans cette transformation la magnésie conserve l'utilité, qui lui est reconnu par la pharmacie. La lampe alors serait à deux fins. On verrait clair... et on... digérerait.

—

Le *Salut public* rend compte d'un violent orage qui a éclaté sur Lyon.

« Le fluide dit-il, est sorti par où il était entré, c'est-à-dire par la fenêtre, sur sa route, une fort élégante jumelle a disparu. »

Le *Salut public* ne ferait pas mal de donner le signalement de ce fluide au commissaire de police.

—

Avez-vous été au *mascaret*? — voilà trois fois qu'on m'adresse cette question à laquelle je réponds négativement. Caudebec avait dimanche un mascaret; Caudebec en est très-fière; il paraîtrait que le mascaret est une chose extraordinaire qui pose une ville. Caudebec va aux astres ; Caudebec se regarde comme une cité exceptionnellement douée; Caudebec se met le poing sur la hanche et devient tout-à-fait majestueuse. Trois poëtes Caudebecgeois ont descendu hier au Grand Hôtel; le premier apporte une chanson à Thérésa; le second une tragédie à l'Odéon, et le troisième une cantate au Conservatoire.

—

Blondin ne suffisait pas aux amateurs; on niait son identité. Blondin est remplacé par Mlle Blondin, dont on ne peut contester la célébrité, puisqu'elle n'en a jamais eue.

—

Le Satan des *Sept châteaux du diable* doit être content. Quand il se promène à Paris, rien ne l'empêche de se croire dans son enfer. La couleur rouge est à la mode. La robe est à carreaux rouges; le jupon est rouge; la plume de la coiffure est rouge. L'autre jour, je rencontrai une petite dame, ainsi costumée, au bras d'un monsieur corpulent, tout à fait habillé de noir. La dame avait l'air, comme cela se dit quelquefois, de sortir de la poche de son cavalier. Je pensai (Dieu me pardonne cette comparaison) à une écrevisse déjà cuite qui serait parvenue à s'échapper du chaudron.

—

Dans une des dernières statistiques, on a calculé qu'à Paris, le seul commerce des parapluies donne lieu à une fabrication, représentant 18 millions de francs. L'exportation ne prend sur cette somme que 3 millions. Voilà la plus sanglante satire qu'on ait écrite contre notre doux climat.

—

A Bade, on continue à s'occuper beaucoup du renvoi des dames du demi-monde. On a mis à la porte les plus remuantes pècheresses. Bade collet monté! Le jeu faisant la guerre à l'amour! Mercure poursuivant Vénus!

—

Dans une ville de province on fait une neuvaine contre M. Renan. Que peut-on demander au ciel? La mort du coupable? Impossible. Sa conversion? Dans ce cas le mot *contre* est joli.

—

Je reçois le prospectus de la maison Lèvesque, rue Honoré-Chevalier, qui me paraît être le représentant le plus complet de la fashion ecclésiastique.

Il m'est impossible, malheureusement, de citer tout au long les innombrables détails de lingerie qu'offre la maison Lèvesque à la coquetterie de ses clients.

Mais dans le paragraphe traitant la question desdraps mortuaires, impossible de faire preuve de plus de goût. L'élégance, le comfortable et le sentiment religieux sont à la fois respectés Il y a surtout ***une croix parsemée de larmes en bosses avec une* TRÈS JOLIE *guirlande de feuilles d'olivier relevée en bosse et rehaussée de paillettes*** qui doit être d'un effet délirant, surtout si on y joint les ***quatre belles têtes de mort avec ossements*** que M. Lévesque propose d'ajouter pour la modique somme de 10 fr. en plus.

—

Que pensez-vous, me disait un ami, de ces nouvelles bâtisses militaires qui vont masquer la rue de Notre-Dame, cette vue qu'on aurait pu se ménager

superbe jusqu'au bas du Pont-Neuf en dirigeant les constructions en dehors de l'axe de la vieille église ? Hélas ! faire un boulevard Malesherbes pour une église Saint-Augustin, espèce de Sainte-Sophie bâtarde qui grelotte et se dodeline, percer une voie dans la Chaussée-d'Antin pour une Trinité à flèche de caoutchouc, où l'architecte a tracé des dessins assez jolis, mais en oubliant tellement l'effet général, qu'il donne à son campanile une fois et demie la hauteur du vaisseau (voir Strasbourg). Puis, lorsqu'il s'agit de la vieille Notre-Dame d'une relique classée dans les chefs-d'œuvre par l'admiration universelle, quand l'occasion s'offre de la dégager à jamais dans le plus beau point de vue du monde, au bord des quais, perdre cela de gaîté de cœur et emprisonner au milieu des moëllons la pauvre grande merveille !

—

Hélas ! et l'admirable restaurateur de Notre-Dame, M. Viollet-Leduc lui-même, garde le silence ! Que dis-je, il se met aussi de la partie, ce savant manieur de pierres ; il oublie tellement l'effet pittoresque et même le sens symbolique de ce qui n'est pas muraille, qu'il renverse à l'intérieur de la basilique l'ordre rationnel, artistique et mystique de la lumière dans les vitraux. Il place en haut, par exemple, les verrières les plus chargées et les plus sombres, au centre les plus lumineuses et les plus vives et en bas les vitres blanches, froides, ternes, qui laissent entrevoir les maisons sur les bas-côtés. Tout cela certes, au rebours de ce sentiment que connaissait bien le moyen-âge, et qui *exige* en bas des vitres hautes en couleurs, masquant le voisinage et réchauffant de leurs lueurs les ombres venues des rues étroites ; plus haut des vitres plus claires et très-vives ; au sommet enfin, la lumière du ciel, c'est-à-dire des rayons éblouissants au lieu de flammes ; ainsi la lumière artificielle du vitrail s'harmonise avec la lumière céleste dans un mystérieux éclat et une parfaite gradation. Mais est-il donc trop tard pour signaler ces solécismes.

—

Je suis allé à l'Odeon, qui est véritablement un peu loin ; mais je tenais à voir la pièce de M. Louis Leroy, que l'on nomme, comme vous savez, *les Plumes du Paon*. Il y a dans cette pièce une verdeur de facture qui sent la jeunesse et fait plaisir. M. Leroy y a dépensé beaucoup d'esprit, et en somme le succès qu'il obtient s'explique quoiqu'il semble un peu exagéré. L'auteur, en effet, a fait preuve de plus de talent que de sincérité, il s'est laissé allé à faire une pièce avec une situation qui lui a paru dramatique, et qui l'est en effet, quoique conventionnelle. — Je parle de la scène de la première représentation, — et autour de cette scène qui l'a grisé, il a placé trois actes et demi comme on met du cresson autour d'un poulet.

—

Ce pauvre jeune homme qui se trouve, après avoir vendu sa pièce, assister au succès de cette même pièce, sans pouvoir revendiquer son titre d'auteur est certainement dans une des positions les plus désagréables qui se puissent trouver, mais on n'est peu ému : on sent la main habile de l'auteur qui a disposé tous ces faits désolants et l'on se dit : heureusement que tout cela n'a rien de réel : c'est M. Leroy qui s'amuse. — Les ficelles — passez-moi le mot — vous sautent aux yeux, on se sent dans un milieu factice que les peintres qualifient d'un mot expressif : le *chic*. Dans chaque rôle, on voit l'acteur avant le personnage qu'il veut représenter.

—

Aucun de ces accents que donne l'étude sincère et naïvede la nature. Il manque là le souffle qui anime, le mot qui fait vivre, l'observation juste, profonde, vraie, qui attire et émeut. Vous me direz que tout cela constitue le génie ? Cela est vrai ; mais quand il s'agit d'études de mœurs contemporaines, peut-on ne point songer à Balzac, à Augier, et aussi à ce petit chef-d'œuvre de sincérité et d'observation qu'on a joué aussi à l'Odéon, et qu'on appelait *le Testament de César Girodot*.

La femme auteur qui apparait en costume de bains de mer avec un manuscrit dans l'estomac n'a rien de réel. Jamais une femme du monde n'est venue se faire insulter de la sorte par le directeur d'un affreux petit journal comme celui-là.

Le beau-père est cet éternel bourgeois grotesque, mais faux, qui traîne partout cette fameuse tête de Turc sur laquelle aiment à cogner les fils d'Apollon. — Le vrai bourgois est à la fois moins grotesque et plus comique.

—

Je dois avouer maintenant que l'Odéon a le curieux privilége de décolorer, d'enlever à ce qu'on y joue l'individualité et l'accent. Il faut une bonne volonté rare, une puissance d'imagination particulière pour ne pas se laisser influencer par cette rampe fumeuse, ces décorations huileuses et effacées, cette salle qui semble éclairée par une veilleuse. — On se croit en province, et le talent des acteurs, qui n'est pas toujours remarquable, a la plus rude de toutes les tâches, celle d'effacer d'abord de l'esprit du spectateur une pénible impression. Rien, dans ce malheureux théâtre ne va comme ailleurs. Il n'est pas jusqu'au chef d'orchestre — je serais fâché qu'il se blessât de mon observation, — qui trouve moyen d'avoir une perruque trop courte de trois doigts par derrière ; cela attire l'attention et préoccupe.

Je trouve enfin que, depuis quelques années, on a mis trop d'artistes ou d'hommes de lettres en scène. — La carrière des arts et certainement une jolie carrière, mais je crois vraiment que les misères qui l'accompagnent n'intéressent que médiocrement le public.

—

A l'Opéra-Comique, *Lara* poursuit le cours de ses succès. Et pourtant, à mon avis, c'est, cherchons avec soin une expression qui rende mon idée avec douceur, — ce qu'on peut appeler une... des platitudes les mieux réussiesque je connaisse. A l'aspect seul de ces costumes qui ne sont d'aucune époque, à l'aspect seul de cette défroque comique et de mauvais goût qui rappelle les bals co tumés du Marais, on peut se faire une idées juste de la musique et du poëme. — A la seule lecture des paroles déplorablement niaises et banales de cet opéra, au seul examen de cette action bourrée d'impossibilités prétentieuses et s'imposant, on a une opinion nette sur la musique et les costumes. Tout se tient dans cette *œuvre* et c'est pour cela que je la prétends *bien réussie*. Depuis le simple chant d'amour qui est d'un *maniéré convaincu* adorable, jusqu'à la scène de la grotte à l'abordage... dans le carnage .. courage... rage... rage... gge — voyons là, franchement, c'est absurde. — Cet opéra me représente la pendule à effet style riche), qui sert de gros lot dans les loteries de province.

Il y a très positivement un public qui correspond à cette fabrication de pacotille. C'est ce public-là qui achète des épées renaissance en fonte et des boucliers en galvanoplastie — pour mettre dans la salle à manger. C'est ce public enfin qu'on appelle *la Province* mais qui existe en réalité à Paris.

Sur 500 Parisiens il y a 475 provinciaux dont 300 tailleurs. — Consultez la statistique.

Et pourtant quel soin, quelle conviction chez Mme Galli-Marié, chez Montaubry, chez Gourdin, chez tous. Trop de soin même, trop de soulignements, c'est nous retourner le fer dans la plaie.

—

Un mot maintenant sur la nouvelle décoration de la salle de l'Opéra-Comique, et en particulier sur la singulière couche de Jaune vif qui s'étale sur tous les cartouches des balaustrades.

Au temps d'innocence et de candeur où l'on se contentait de jouer le *Chalet*, le *Déserteur*, le *Postillon de Lonjumeau*, le *Maçon*, la *Dame-Blanche*, le *Domino noir*, vrais chefs-d'œuvre, du temps où l'on allait à l'Opéra-Comique pour goûter un plaisir aimable, la salle était bleu tendre, s'il m'en souvient bien d'un bleu discret et harmonieux, la lumière était sobre, respectueuse, les toilettes et les femmes apparaissaient charmantes dans ce milieu tranquille — on était dans un salon, et comme des gens civilisés et bien élevés, on écoutait des choses charmantes dans un milieu charmant.

Peu à peu le public trouva ces plaisirs un peu fades et l'adminstration crut devoir peindre la salle en vert — un joli vert de pomme crue — pour stimuler un peu la rétine des spectateurs. La musique de son côté prenait de la force et commençait à briser quelques vitres pour que les yeux ne fussent point jaloux des oreilles et que le spectacle fût complet.

—

Le public néanmoins au bout de quelques années, s'habituant au vert pomme cru et aux vitres cassées, manifesta le désir de quelques améliorations... corsées. Les musiciens de leur côté, excités par ce désir bien naturel d'éclipser leurs voisins en faisant plus de bruit qu'eux, cherchèrent et trouvèrent dans le domaine du vacarme des effets puissants et inattendus, les partitions se saupoudrèrent de piment et de poudre à canon. En sorte qu'à l'heure qu'il est, les opéras-comiques nouveaux ressemblent à une tempête, c'est une lutte, un combat. Il y a de la rage à toutes les clefs, et quand on entre ces jours-là dans cet appartement jadis bleu tendre, il semble qu'on entre chez un ivrogne en train de fracasser ses meubles et sa vaisselle.

—

Dans un tel état de choses il était impossible que la salle conservât cette teinte vert pomme qui dénotait encore quelque tendresse, et on fut entraîné fatalement à la maquiller au goût de la musique qu'on y vociférait. Donc l'Opéra-Comique est rouge blanc et JAUNE. On peut y installer un bal public, un café chantant ou des repas de noce de 300 couverts. C'est aussi *riche* que possible et jaune surtout ! — Je donnerais volontiers quelque argent pour connaître l'auteur de ce jaune. — Ce jaune s'étale avec l'aplomb d'une écaillère cossue dans un bal de banlieue. Il crie : c'est moi qui suis le fameux jaune, le jaune du progrès, le jaune Thérèsa, je ne suis pas artistique mais j'ai du chien !

C'est hier, en écoutant précisément *Lara*, que ces petites idées me sont venues. Je me disais au milieu de ces excès de bruit, de couleur et de mauvais goût : comment cela pourrait-il être autrement. Ne faut-il pas lutter avec les splendeurs à bon marché des cafés, des boutiques et des théâtres rivaux. — Le public, habitué à s'enfermer chaque soir dans des phares de première classe, ne se croirait-il pas dans une cave si on le faisait rentrer dans la salle bleue tendre d'autrefois ? Le factice, l'impossible, ne sont-ils pas devenus le pain quotidien du gros public qui envahittout ? Après le Bordeaux vient le Bourgogne ; puis vient ensuite l'eau-de-vie, que remplace l'absinthe et bientôt l'acide sulfurique est la seule boisson qui ait quelque saveur. — En fait de théâtre nous en sommes à l'acide sulfurique, mais nous avons encore le plomb fondu.

X.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



BÉBÉS ET PAPAS

II

Lorsque le bébé atteint trois ou quatre ans, que son sexe apparaît dans ses gestes, dans ses goûts, dans ses yeux, qu'il fracasse ses chevaux de bois, éventre ses tambours, souffle dans des trompettes, casse les roulettes et témoigne pour la vaisselle une hostilité bruyante, — qu'en un mot il est homme, — c'est alors que l'affection du père pour son fils devient véritablement de l'amour. Il se sent envahir par un besoin de tendresse particulier, dont les plus doux souvenirs de la vie passée ne sauraient donner une idée. Sentiment profond dont les racines sans nombre enveloppent le cœur et le fouillent en tous sens. — Défauts ou qualités, elles y pénètrent et s'en nourrissent. Aussi retrouve-t-on dans l'amour paternel toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'humanité. La vanité, l'abnégation, l'orgueil et le désintéressement y sont à la fois réunis, et l'homme tout entier apparaît dans le papa.

C'est le jour où l'enfant devient un miroir dans lequel on reconnaît ses traits, que le cœur s'émeut et frissonne. La vie se dédouble, on n'est plus un, mais un et demi, on sent son importance s'accroître et, dans l'avenir de ce petit être *qui vous appartient*, on reconstruit son passé,—on ressuscite, on renaît en lui. On se dit : je lui éviterai tel chagrin que j'ai éprouvé, j'écarterai de sa route telle pierre qui me fit trébucher; je ferai son bonheur et *il me devra tout*, il sera, *grâce à moi*, plein de talents et de charmes; on lui donne d'avance tout ce qu'on n'a pas eu, et dans ses lauriers à venir on se ménage une petite couronne.

Faiblesses humaines sans doute, mais qu'importe, si le sentiment qu'engendre cette faiblesse est le plus fort et le plus pur de tous; qu'importe qu'une rivière limpide naisse entre deux pavés? Doit-on nous en vouloir d'être généreux par égoïsme et de nous dévouer aux autres par jouissance personnelle?

Donc, chez le père, la vanité est la corde vibrante. Dites à tous les papas :

— Mon Dieu, comme votre fils vous ressemble!

Vous serez bien reçu. Il hésitera bien un peu à dire oui, le pauvre homme, mais je le mets au défi de ne point sourire. Il dira :

— Peut-être .. Ah! vous trouvez?... Cependant... oui, de profil...

Et ne vous y trompez pas, s'il en agit ainsi, c'est pour qu'on lui réponde avec étonnement :

— Voilà qui est trop fort, cet enfant est votre portrait!

Il est heureux et cela s'explique : cette ressemblance n'est-elle pas un lien visible entre lui et son œuvre, n'est-ce pas sa signature, son cachet de fabrique, son titre de possession et comme la sanction qui constate ses droits?

A cette ressemblance physique succède bientôt une ressemblance morale qui est bien autrement charmante. On est ému aux larmes lorsqu'on reconnaît les premiers efforts de cette petite intelligence pour saisir vos idées. Sans contrôle, sans examen, elle les accepte et s'en nourrit.—Peu à peu, l'enfant partage vos goûts, vos habitudes, vos allures. Il prend sa grosse voix pour faire comme petit père, demande vos bretelles, soupire après vos bottes et s'asseoit avec admiration sur votre chapeau. Il protége sa maman lorsqu'il sort avec elle, et gronde le chien, quoiqu'il ait grand'peur, pour faire comme papa. L'avez-vous surpris, pendant le repas, fixant sur vous ses grands yeux observateurs, et, la bouche ouverte, la cuiller à la main, étudiant votre visage et copiant son modèle avec une expression d'étonnement et de respect? Ecoutez-le, dans ses longs bavardages, vagabonds comme son petit cerveau, ne dit-il pas :

— Moi d'abord, quand je serai grand comme petit père, j'aurai des moustaches, et puis une canne, comme lui, et je n'aurai pas peur quand il fait nuit, parce que c'est bête d'avoir peur quand on est grand, et puis je dirai *sacré malin*... puisque je serai graud.

— Bébé .. qu'est-ce que vous dites là? monsieur bébé!

— Eh bien, je dis comme papa.

Que voulez-vous, c'est un miroir fidèle! Vous êtes pour lui un idéal, un but, le type de ce qui est grand et fort, beau et intelligent.

Bien souvent il se trompe, le cher petit, mais son erreur est d'autant plus délicieuse qu'elle est plus sincère et qu'on se sent plus indigne d'une si franche admiration. On se console de ses imperfections en songeant qu'il n'en a point conscience.

Les défauts des enfants sont presque toujours des emprunts faits au père, ils sont la conséquence d'une copie trop exacte Les prémunir? —Oui, sans doute, mais quelle force d'âme ne faut-il pas à ce pauvre homme, je vous le demande, pour détromper son bébé, pour détruire d'un mot sa confiance naïve, et lui dire : Mon enfant, je suis incorrect, et j'ai des laideurs qu'il faut éviter.

Cette espèce de dévotion du bébé pour son père me rappelle le mot charmant d'un de mes petits compagnons. En traversant la rue, le petit homme aperçoit un sergent de ville, il l'examine avec respect et se retournant vers moi après un moment de réflexion :

— N'est ce pas, grand ami, me dit-il d'un air convaincu, que papa est plus fort que tous les sergents de ville?

Je lui aurais répondu : non, que nos relations étaient brisées du coup.

N'est-ce pas adorable?

On peut dire absolument . tel bébé, tel papa. — Notre vie est le seuil de la sienne. — C'est par nos yeux qu'il a vu tout d'abord.

Profitez, jeunes pères, des premiers moments de candeur de votre

cher bébé, tâchez d'entrer dans son cœur lorsque ce petit cœur s'entr'ouvre, et logez-vous-y si bien qu'au moment où l'enfant pourra vous juger, il vous aime trop pour être sévère et cesser d'être à vous. Gagnez son affection, la chose en vaut la peine

Etre aimé toute sa vie par un être qu'on aime! voilà le problème à résoudre et vers la solution duquel doivent tendre vos efforts. — Vous faire aimer, c'est amasser des trésors de bonheur pour l'hiver. — Chaque année vous enlèvera une parcelle de vie, rétrécira le cercle d'intérêts et de plaisirs dans lequel vous vivez, votre esprit peu à peu perdra de sa sève et demandera du repos, et à mesure que vous vivrez moins par l'esprit, vous vivrez plus par le cœur. La tendresse des autres, qui n'était qu'un hors-d'œuvre agréable, deviendra un aliment nécessaire, et quoique vous ayez été, homme d'état ou artiste, militaire ou banquier, lorsque votre tête sera blanche, vous ne serez plus que papas.

Or, l'amour filial ne naît point tout d'une pièce et comme fatalement. La voix du sang est une voix plus poétique que vraie. L'affection des enfants se gagne et se mérite, elle est une conséquence, non une cause, et la reconnaissance en est le commencement Il faut donc, à tout prix, que votre bébé vous soit reconnaissant. Ne comptez pas qu'il vous sache gré de votre sollicitude, des rêves d'avenir que vous faites pour lui, des mois de nourrice que vous avez payés, et de la dot superbe que vous lui préparez; cette reconnaissance-là exige de sa petite cervelle un calcul trop compliqué et des notions sociales qui lui sont encore inconnues. — Il ne vous saura aucun gré de la tendresse extrême que vous avez pour lui, ne vous en étonnez pas et ne criez pas à l'ingratitude. Il faut d'abord que vous lui fassiez comprendre votre affection, il faut qu'il l'apprécie et la juge avant d'y répondre, qu'il sache ses notes avant de jouer des airs.

La reconnaissance du petit homme ne sera d'abord qu'un calcul égoïste, naturel et peu compliqué. — Si vous l'avez fait rire, si vous l'avez amusé, il souhaitera de recommencer, tendra vers vous ses petits bras en criant : *encore*. Et le souvenir des plaisirs dont vous l'aurez fait jouir se gravant dans son esprit, il se dira bientôt : personne ne m'amuse autant que papa; c'est lui qui sait me faire sauter en l'air, jouer à cache-cache, raconter de belles histoires! Et peu à peu la reconnaissance naîtra en lui, comme le remercîment vient aux lèvres de celui qu'on a rendu heureux.

Donc, apprenez l'art d'amuser votre enfant, imitez la voix du coq et roulez-vous sur les tapis, répondez à ses mille questions impossibles, qui sont l'écho de ses rêves sans fin; et puis aussi laisssez-vous tirer la barbe et faites *coucou* dans tous les coins. Tout cela est de la tendresse, mais aussi de l'habileté, et le bon roi Henri ne démentait pas sa fine politique en marchant à quatre pattes sur son tapis.

A ce compte, sans doute, votre autorité paternelle perdra de son prestige austère, mais vous y gagnerez cette influence profonde et durable que donne l'affection. Votre bébé vous craindra moins, mais il vous aimera davantage. — Où est le mal?

Ne craignez rien, devenez un peu son camarade pour avoir le droit de rester son ami. — Cachez votre suzeraineté paternelle comme un commissaire de police cache son écharpe. — Demandez avec bonté ce que vous pourriez exiger sans détour, et attendez tout de son cœur si vous avez su l'attendrir. Evitez avec soin ces vilains mots de discipline, d'obéissance passive, de soumission et de commandement; que sa soumission lui soit douce et que son obéissance ressemble à une tendresse. Renoncez à la sotte jouissance d'imposer vos fantaisies et de donner des ordres pour constater votre infaillibilité.

Les enfants ont une finesse de jugement, une délicatesse d'impression qu'on ne suppose pas à moins de les avoir étudiés. La justice et l'équité naissent facilement dans leur esprit, car ils ont avant toute chose une logique absolue. — Profitez de tout cela. Il est des mots injustes et durs qui restent gravés au fond du cœur d'un enfant, et dont il se souvient toute sa vie. — Songez que dans votre bébé il y a un homme, dont l'affection réchauffera votre vieillesse; respectez-le pour qu'il vous respecte, et soyez sûr qu'il n'est point une seule parcelle de semence jetée dans ce petit cœur qui, tôt ou tard, ne produise des fruits.

Mais il est, me direz-vous, des enfants indomptables, des esprits rebelles et révoltés dès le berceau. — Êtes-vous bien sûr que le premier mot qu'ils ont entendu dans la vie n'a pas été la cause de ces mauvais penchants? Où il y a révolte, il y a eu pression maladroite — et je ne veux pas croire au vice inné. — Au milieu des mauvais instincts, il en est toujours un bon dont on peut se faire une arme pour combattre les autres. Cela demande, je le sais, une tendresse extrême, un tact parfait, une confiance sans bornes, mais la récompense est douce. — Je crois donc, pour conclure, que le premier baiser d'un père, son premier regard, ses premières caresses ont sur la vie de l'enfant une influence immense.

Aimer — c'est bien. — Savoir aimer — c'est tout

Ne serait-on pas papa, qu'il est impossible de passer devant la sainte marmaille sans se sentir ému et sans l'aimer. Crottés, déguenillés ou pomponnés avec recherche; courant au grand soleil, sur la route, et se vautrant dans la poussière, ou sautant à la corde, au milieu des Tuileries, barbottant parmi les cannetons déplumés qui font *koui koui*, ou faisant des montagnes de sable auprès des mamans empanachées, les bébés sont adorables. Dans ceux-ci et dans ceux-là, même grâce, mêmes gestes embarrassés, même sérieux comique, même candeur, même insouciance de l'effet produit, même charme enfin. Ce charme qu'on appelle l'Enfance, qu'on ne peut comprendre sans l'aimer. — Charme difficile à définir, mais qu'on retrouve le même dans toute la nature, depuis la fleur qui s'entr'ouvre, le jour qui commence à poindre jusqu'à l'enfant qui entre dans la vie.

Le bébé n'est point un être incomplet, une ébauche inachevée, — c'est un homme. Observez-le de près, suivez chacun de ses mouvements, ils vous révèleront une marche logique dans les idées, une merveilleuse puissance d'imagination, qu'on ne retrouvra à aucun âge de la vie. Il y a plus de poésie vraie dans la cervelle de ces chers amours que dans vingt poëmes épiques. Ils sont étonnés et inhabiles. Mais rien n'égale la sève de ces esprits tout neufs, frais, naïfs, sensibles aux moindres impressions et se frayant une route au milieu de l'inconnu.

Quel travail immense ne font-ils pas en quelques mois! Percevoir les bruits, les classer entre eux, comprendre que certains de ces bruits sont des paroles et que ces paroles sont des pensées; trouver à eux tout seuls le sens de toute chose, distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginaire; corriger, par l'observation, les erreurs de leur imagination trop ardente; débrouiller un chaos; et, durant ce travail gigantesque : assouplir sa langue, fortifier ses petites jambes chancelantes, se faire homme, en un mot. Si jamais spectacle fut curieux et touchant, c'est celui de ce petit être allant à la conquête du monde. Il ne connaît encore ni la crainte ni le doute, et ouvre son cœur tout grand. Il y a du Don Quichotte dans le bébé. Il est comique comme le grand chevalier, mais il en a aussi les côtés sublimes

Ne riez pas trop des hésitations, des tâtonnements sans nombre, des folies impossibles de cet esprit vierge, qu'un papillon emporte dans les nuages, et pour lequel les grains de sable sont des montagnes; qui comprend le gazouillement des oiseaux, prête des pensées aux fleurs et une âme aux poupées; qui croit à des régions lointaines, où les arbres sont en sucre, les champs en chocolat, où les rivières sont du sirop; pour qui mère Gigogne et Polichinelle sont des personnalités puissantes et pleines de réalité; qui peuple le silence et anime la nuit. Ne riez pas de ce cher amour. Sa vie est un rêve, et ses erreurs s'appellent poésie.

Cette poésie touchante, vous la trouvez dans l'enfance des hommes, vous la trouvez aussi dans l'enfance des peuples. Elle est la même. — Dans l'une et dans l'autre, même besoin d'idéalisation, même tendance à personnifier l'inconnu. Et l'on peut dire qu'entre Polichinelle et Jupiter, mère Gigogne et Vénus, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Z.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

XI. — LA DUCHESSE DE C.

Je suivais ce petit chemin creux que vous avez dû remarquer à gauche de la rivière. Il se faufile entre les vieux saules, et tant bien que mal — plutôt mal que bien — vous conduit aux étangs Je suivais donc cette abominable petite route, le fusil sur l'épaule, l'air satisfait, car je venais de tuer un superbe faisan, et, tout en sifflant un air, je cherchais en ma tête moyen de me procurer des truffes pour accommoder mon gibier, — lorsqu'à vingt pas de moi, j'aperçus, entre deux arbres, une mignonne voiture d'osier, attelée d'un ravissant baudet. Deux rosettes de ruban flottaient sur son front; son harnais, d'un beau rouge tout neuf, recouvrait son dos, il était luisant, poli, pimpant, rebondi — ah! la jolie bête! — mais obstiné... comme un paysan. Dans le petit pannier, au milieu d'une jupe de soie, à ramages un peu étranges et prodigieusement volumineux, apparaissait une charmante femme, coiffée d'un tout petit chapeau surmonté d'une aile blanche; son visage exprimait une colère prête à éclater, les narines de son petit nez aquilin se gonflaient visiblement, et de son petit fouet, qu'elle avait dû payer huit à dix louis chez Verdier, elle tapait à tour de bras sur la croupe luisante de l'animal immobile.

— Mais que veux-tu, dis? que veux-tu pour marcher, ensorcelé baudet? disait-elle... — Voyons, Zéphyr, voyons, mon petit ange, ne me laisse pas là... Et tout en disant cela, elle redoublait ses coups. — N'as-tu pas de cœur, animal? — Elle m'aperçut, et lança à toute volée un éclat de rire qui m'éblouit. Il est des façons de rire qui n'appartiennent qu'à certaines femmes. Dans la sienne, il y avait une telle franchise, une telle habitude de se mettre à son aise, une telle grâce naturelle, un tel abandon, et par-dessus le marché, une si jolie rangée de dents blanches derrière ces lèvres humides, que je me suis mis à rire niaisement comme un homme devant un feu d'artifice.

— Ah! Monsieur! s'écria-t-elle, vous arrivez à temps, — je suis embourbée, — mais croyez-vous être plus fort que lui?

— De qui parlez-vous, Madame?

— De Zéphir, parbleu! Vous sentez bien que Zéphir ne voulant pas avancer, il va y avoir lutte.

— Aussi vous demanderais-je la permission, Madame, de prendre du renfort. J'ouvris mon couteau, je coupai une bonne branche de saule, et, sans préambule, j'en appliquai une volée sérieuse sur le baudet récalcitrant. Elle ne se plaignit pas, la noble bête, sa bouche ne laissa pas échapper un seul reproche; mais son immobilité persista. Durant ce temps, la dame à la plume blanche cachait son visage dans ses petites mains et poussait des cris à fendre l'âme.

— Oh! c'est affreux! ce pauvre ami, comme il doit souffrir! Saigne-t-il, Monsieur, saigne-t-il?

— Non, Madame, pas encore.

— Comment, pas encore? Mais vous avez donc intention de le faire saigner?.. Enfin, continuez, Monsieur, continuez, fit-elle d'un air plaintif, Je dirai à Jean de lui mettre des compresses d'arnica. — Tu vois, Zéphyr, où te conduit l'obstination, ajouta-t-elle avec une émotion si comique qu'on ne pouvait douter qu'elle fût volontaire. Allez toujours, Monsieur; je vous dirai que Zéphyr tient cette fermeté de caractère de ses grands parents, on le persuade difficilement.

Néamoins, je crus m'apercevoir à un froissement de ses oreilles que le baudet commençait à être convaincu. J'en profitai, et le prenant par la bride, je l'entraînai hors de l'ornière. — La dame à la plume saisit les rênes, fouetta de son mieux, je poussai de l'épaule derrière la petite voiture, et 5 minutes après, l'équipage était dans le bon chemin.

— Ma foi, Monsieur, vous êtes bien aimable, me dit-elle. Je vous suis vraiment reconnaissante; et ce disant, elle enfonça son petit chapeau sur sa tête et se mit à fouetter Zéphir en lui criant de sa jolie petite voix : Voyons, mon petit ange, voyons.

Je restai quelque temps sur la route, écoutant le bruit des grelots de Zéphir, et suivant de l'œil le panache blanc qui voltigeait au vent.

—

C'est que la duchesse de C..., car c'était elle, a un des plus beaux noms de France. Elle est, m'a-t-on dit, riche comme la Banque de France, et par-dessus tout: jolie comme un ange, et spirituelle comme About — un moment d'oubli de la Providence sans doute. — J'en avais entendu parler de mille façons diverses et un peu partout. « C'est une folle, avait dit Mme de Saint-Paon en levant les yeux au ciel. — Elle est trop belle, avait ajouté son fils. — Aucun décorum, avait dit son mari. — Madame la duchesse a un cœur d'or, mais un esprit si léger! » m'avait confié M. le curé.

J'étais curieux de juger par moi-même, lorsqu'un beau jour, V. . me proposa de me présenter à la duchesse et à son mari. J'acceptai. Leur château est à mi-côte, construit dans le goût le plus pur de la Renaissance française. La salamandre qu'on aperçoit sur la façade qui regarde le parc, indique assez l'origine illustre de ce petit palais, et à côté de ces armes glorieuses, celles des ducs de C... prouvent clairement un don royal. Sur la pelouse qui longe les communs du château, la duchesse dans une robe gris-perle, de forme scrupuleusement Louis XVI, les cheveux légèrement poudrés et les bras presque nus, jetait du grain à ses poulets en disant : *petit, petit*. Elle était assez embarrassée, car, de la même main, elle relevait sa jupe un peu trop longue, tenait une ombrelle et soutenait un petit panier. A dix pas de là, le duc fumait en lisant. Ils nous reçurent tous deux avec une cordialité charmante, et nous firent les honneurs de ce château, où, de père en fils, s'entassent des merveilles aux armes de la même famille. Nous entrâmes dans la salle des portraits, dallée en carreaux de faïence Louis XIII, sur chacun desquels est peint un personnage différent. Nous visitâmes la chambre du Roi, avec ses hauts chenets sculptés et sa petite glace au-dessus d'une cheminée colossale. Sur les murs, de merveilleuses tapisseries à personnages, et dans les caissons du haut plafond, au milieu des arabesques, la salamandre entourée de flammes. Dans le fond de la pièce, un grand lit à colonnes, sculpté comme les stalles de chœur dans une cathédrale, se dressait majestueux sur une estrade; un couvre-pied d'étoffe ancienne et splendidement brodé, recouvrait ce lit tout préparé et prêt à recevoir le royal visiteur. Sur une table antique, devant la fenêtre, un hanap d'or dans un plateau ciselé. Il y avait dans cette pièce un tel caractère de grandeur, et sur les visages de mes hôtes un sentiment de si profond respect, que je restai interdit. La petite duchesse, que j'avais crue jusqu'à présent singulièrement folâtre, avait pris tout à coup une expression de gravité imposante. Ce n'était plus l'adorable petite coquette fouettant son âne en riant aux éclats, ou jetant du blé à ses poussins, dans une toilette follement luxueuse, c'était la grande dame, fière de sa race et se souvenant du passé.

La duchesse de C... est la dernière incarnation de la grande dame vraiment noble et intelligente. Elle a conservé de Louis XIV les grandes allures; elle sait porter la tête, traverser un salon noblement, et s'asseoir avec dignité; — de Louis XV, elle a gardé l'élégance luxueuse, un certain goût pour le grand ramage, les boiseries d'or et les meubles profonds. Le règne de Louis XVI lui a donné un certain raffinement de coquetterie exquise, un grand désir de plaire, et quelque goût pour la poudre et les cheveux crêpés. Durant la grande tempête de la Révolution, elle a appris le courage et le respect de son idée, mais elle a fait des réflexions sur certains privilèges, et depuis ce temps, toujours fille de race, elle sait voir et comprendre, admire ce qui est beau, flétrit ce qui est mal. Elle est un peu sans gêne, bruyante quelquefois, elle a des robes singulières qui frisent l'impossible, des chapeaux adorables et tout à fait excentriques. — On la rencontre au milieu des blés en toilette de couronnement, fouettant Zéphyr qui s'obstine; elle est étrange; mais elle ira elle-même visiter son meunier s'il est tombé malade, et montera sans façon le petit escalier du moulin en retroussant ses jupes. — Elle met parfois une pointe de rouge lorsqu'elle est chez elle, mais elle a cette vertu parfaite que l'ombre même d'une pensée deshonnête n'a jamais ternie. — Elle est pieuse, mais de cette piété vraie qui met l'idée avant la lettre. Et toutes les fois qu'elle sort de l'église, on peut être sûr qu'elle va faire un heureux.

M. le curé, qui, officiellement, est le refuge des pauvres, et le défenseur des faibles, tout en regrettant, dans son âme et conscience, le bien-être facile du clergé d'autrefois, trouve la duchesse un peu jeune-France et légèrement républicaine; mais elle s'en venge et trouve moyen de le priver de dessert lorsqu'il parle politique, avec tant de grâce et d'esprit, qu'il ne peut s'en fâcher.

Les de Saint-Paon la détestent cordialement, mais la craignent énormément, car elle a l'art de pétrifier les sots avec un mot ou un regard. Indulgente pour les faiblesses et les travers de ses voisins, la franchise et la noblesse de son cœur lui font mépriser tout ce qui est jalousie, orgueil et impuissance. Quand elle rencontre un sot méchant, ses lèvres rieuses se contractent et s'abaissent, ses narines se dilatent, et, serait il duc comme elle est duchesse, elle retrouve tout à coup la fierté de son rang, se redresse et l'assomme d'un mot bien entendu.

Ses paysans l'adorent et l'appellent entre eux *la bonne dame*. Pour moi, je l'admire sincèrement. C'est une perle vraie au milieu de tant de perles fausses! Il semble que toutes les qualités de sa race soient

réunies en elle; et quand on voit cette vieille noblesse française, dont elle est la personnification épurée, on oublie que la médaille avait un revers et l'on se prend à regretter.

Si ces lignes vous tombent sous les yeux, madame, ne m'en voulez pas de cette ébauche indigne de vous. Pardonnez-moi de n'avoir pas su mieux dire, et surtout de ne point avoir tout dit.

Z.

MON MAITRE DE MUSIQUE

—

Il m'appelait « son cher enfant; » il me grondait et me faisait pleurer comme tout homme qui vous appelle : « Mon cher enfant. » Depuis, j'ai remarqué que ceux-là sont les seuls desquels on apprend quelque chose. Non-seulement il m'enseigna la musique, mais mes premières connaissances, concernant les choses de la vie, me viennent de lui. Entre autres choses, il m'apprit le sens du mot respect, sentiment qu'avant de le voir je n'avais jamais trouvé. Car je n'appelle point respect, ce mouvement de timidité qui pousse tout enfant à fuir devant un visage grave, à se dérober à l'examen d'un œil scrutateur et sévère. — J'ignore si c'est en souvenir de lui, mais à cette heure encore, je ne regarde jamais sans émotion une vieille personne : il me semble alors que je vois une douce lumière faible, une clarté palissante qui m'invitent à jouir de son dernier reflet.

—

Je n'avais pas dix ans, le jour où pour la première fois on m'amena chez lui. Il en avait au moins soixante-dix, et malgré son air doux, il me paraissait si imposant, que je n'osais lui répondre. On me l'avait représenté comme un musicien très célèbre, qui ne consentait que par complaisance à m'enseigner la musique, et qui n'hésiterait pas à m'abandonner, si je ne montrais beaucoup de zèle. Malgré cette menace, j'eus peine, pendant les premières leçons, à me montrer attentif. Il me paraissait très beau, avec ses soixante-dix ans, et j'oubliais de l'écouter pour regarder ses fins cheveux gris, qui brillaient comme un duvet d'argent; où la forme régulière de son grand nez aquilin, qui attirait malgré moi mon regard. Je me surprenais aussi à contempler les dessins de sa tabatière, posée sur le pupitre entre son étui et sa montre, une grosse montre forte épaisse, munie d'un cadran en chiffres romains, avec des aiguilles d'or admirablement travaillées, et comme on en voit aux vielles horloges. J'avais encore d'autres absences, dues aux manœuvres perfides de deux roquets hargneux, nommés Enée et Didon, et d'un perroquet centenaire appelé Coco; cette bête, aussi musicale que méchante, retenait tous les airs; Enée, Didon et Coco travaillaient de concert à ma perte, et choisissaient le moment où j'atteignais mes traits de bravoure pour se glisser sous ma chaise et me mordre.

Ces distractions cessaient du moment où mon maître se mettait au piano. Je vois encore son sourire satisfait devant ma figure attentive, et devant mes yeux qui suivent les mouvements effarés et tranquilles de ses belles mains. De légères rides n'avaient pu les gâter, et j'aimais à me les représenter au temps où de grandes dames souriantes allongeaient un cou de cygne, pour les regarder errer sur les clavecins de Versailles. Il me rappelait souvent ce beau temps, ou il était jeune.

Au fond d'une charmille, à Trianon, je savais un pavillon rond qui autrefois avait pu servir de salon de concert. Malgré moi, j'y plaçais mon maître à dix-huit ans, je l'imaginais au piano en bel habit de velours grenat, avec les cheveux crépés et poudrés, et d'anciennes dentelles flottantes autour de ses mains. Il avait le visage animé et d'un regard ému suivait les gestes du grand chanteur Garat, qui en présence de toute la cour et dans le plus profond silence, déclamait un récitatif d'*Armide* composé par le chevalier Gluck.

Les coutumes et les idées moderees, s'il faut le dire, n'allaient point à mon maître. Comme artiste et comme homme, il était demeuré le contemporain de la belle reine Marie-Antoinette. Quelles flammes dans ses yeux, quand on prononçait ce nom devant lui! Tout son visage resplendissait, on eût dit qu'il venait d'entrevoir une image de déesse.

Tout cependant n'était pas couleur de rose, dans ces premiers souvenirs. Un jour, comme il me jouait un andante de Joseph Haydn, sa figure s'altéra, il pâlit. « Cela me rappelle ma maison de la rue Saint-Honoré, » dit-il tout bas. « Je jouais pour la première fois cet an-» dante. Tout-à-coup, j'entendis un tumulte. Je m'élançai, je vis la » rue encombrée de monde, de populace. Hommes et femmes, tous » hurlaient et faisaient escorte à une bande de bouchers ivres qui » portaient une tête au bout d'une pique...

—

Comme son jeu était noble! Je ne l'ai jamais entendu sans songer à la lyre harmonieuse, à la cithare antique, dont les sons apaisaient jusqu'au grondement des tigres. Ceci me rappelle un soir d'été, dans le petit salon sur la plage, à l'heure où disparaissent les derniers promeneurs. Il vit le piano ouvert, s'y assit, et nous joua des airs de Lulli. Anciens airs oubliés, ne vivant plus que dans cette mémoire de quatre-vingt ans. Quelles mélodies se perdirent ce soir-là dans les grèves et parmi les roulements lointains de la mer! Les étoiles semblaient aux écoutes, et aussi le flot verdâtre et comme ému par des tressaillements de plaisir.

—

« La fortune légère vous baise au front et s'enfuit, » a dit le poëte Heine, qui avait connu ce baiser et cette fuite. Elle ne respecta pas davantage mon maître, dont les derniers jours se passèrent dans l'isolement et dans l'oubli. Les jeunes gens trouvaient sa musique vieillie, passée de mode, et l'appelaient : perruque. Lui souriait de leurs tours de force souvent plus habiles qu'harmonieux, il les appelait : *épousseteurs d'instruments*. Sur sa fin, il devint pauvre, il se vit obligé de vendre une douzaine de tableaux anciens auxquels il tenait beaucoup. Cependant, il ne se lassait pas de composer, et quand on allait le voir il parlait en soupirant des sommes d'argent qu'il avait gagnées « *alors que les temps étaient autres.* » Une de ses distractions était de relire les anciens comptes-rendus de ses succès, de ses concerts, collection rangée suivant l'ordre des dates, et qu'il s'était plu à faire relier. Le reste du temps, on le trouvait dans son petit jardin, arrosant des fleurs ou bien lisant une traduction d'Horace, le seul poète qu'il aimât.

—

Je dinais ordinairement avec lui le jour de sa fête. Après le repas, nous avions coutume de jouer quelque morceau à quatre mains, placé d'avance sur le pupitre. Il n'y en avait pas ce jour-là, parce-qu'il se sentait le pouce un peu raide. La nuit même, une attaque de paralysie raidit ces pauvres charmants doigts, qui, la veille encore m'enchantaient. Lui parlait de refroidissement, de rhumatisme, accusait l'hiver.

Quelques jours après, il ne vivait plus.

CAMILLE SELDEN.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE (1)

PASTICHES

II

UN CHAPITRE DE GEORGE SAND

..... Ils suivaient l'étroit sentier bordé de haies vives où chantaient des volées d'oiseaux. La silhouette de Camomille, dont le corps souple et nerveux était emprisonné dans une amazone, se détachait vigoureusement en pleine lumière. Fantasio la suivait à quelque distance, inerte et s'abandonnant machinalement aux ondulations de sa monture. Tous deux gardaient le silence. Quand les chevaux eurent dépassé le mur du parc, elle s'arrêta pour lui donner le temps de la rejoindre.

— Fantasio, dit-elle d'une voix grave, je ne chercherai pas à vous convertir à ma religion... Je suis athée.

— Je ne suis encore que sceptique, murmura Fantasio.

— Les hommes ont fait les lois, je les subis, je ne les accepte pas.

Il se fit un nouveau silence.

— Dans un état politique où la femme ne gouverne pas... Vous bâillez, Fantasio?

— Excusez-moi, chère amie.

— Dans l'ordre des êtres créés, la femme est sur l'échelon le plus rapproché de Dieu.

— Dieu n'est qu'une hypothèse, mon idole, et comme l'a dit un jour M. Buloz, Dieu est un sujet qui manque d'actualité pour la Revue... Sa couverture me fait penser à un article que j'ai lu sur le café au lait. Il paraît que cette nourriture est assez malsaine.

— Esprit débile, voilà donc la mesure de votre étroit génie. Voilà l'homme, ce maître de la grande nature, ce roi brutal et lâche dont le despotisme est tempéré par la galanterie. Nous sommes vos esclaves, Fantasio, mais vous êtes nos valets

— Très-humble serviteur, chère Camomille.

— Faites-vous toujours des vers?

— Quand il pleut. J'ai envie de me marier.

— Insensé! dit la jeune fille en jouant avec sa cravache, vous ne pouvez donc pas vivre sans maître. Qu'est-ce que le mariage? Une as-

(1) Voir le numero du 17 septembre.

sociation libre qui ne peut et ne doit pas être indissoluble. Deux êtres qui s'aiment sont unis. Qu'importe à leur serment volontaire l'écharpe tricolore d'un maire ou la bénédiction d'un prêtre?

— Que vous êtes belle ainsi, dit Fantasio ému, et comme je t'aime!..

— La passion marche au crime comme le fleuve à la mer, comme l'âme à la mort. La vertu, le devoir, la raison ne peuvent la suivre dans les inaccessibles hauteurs des routes de l'atmosphère...

Elle s'arrêta, et, d'un bond de son cheval, s'élança sur une roche druidique. Là, elle se tint immobile dans la pose sculpturale de Minerve armée.

Fantasio saisit son crayon.

— Mais pourquoi, dit-il en esquissant rapidement la jeune fille, as-tu fait mourir tes sept maris, ô ma douce Barbe-Bleue?... Une chose étrange encore que j'ai remarquée, c'est que tu n'as épousé que des naturalistes et des horticulteurs?

— J'aime les fleurs, les étoiles, les parfums et les accords, ce sont mes sœurs végétales. Et toi, ô poète, ne joues-tu pas de la harpe? Ta main virile n'aime-t-elle pas à pétrir le marbre, à combiner des couleurs? Oh! Fantasio, jamais nul rêve humain ne s'accomplit et ne marche dans sa réalité. Poètes, enchâssez vos larmes comme des perles rares, et chantez!

— Le poète qui aime oublie sa lyre.

— L'âme déchirée vibre, comme un violon brisé chante plus sonore. Ami, jamais l'arbre foudroyé ne refleurira, jamais l'aigle blessé ne reprendra son essor. Lys a grandi à l'ombre, jamais je ne m'épanouirai au soleil.

— Ne vous exaltez pas ainsi, Camomille, ces accès sont mortels, ces souvenirs empoisonnés.

— Tais-toi, enfant, homme, frère inférieur. Qui s'avance au milieu de la nef silencieuse? Qui trouble ainsi le repos le du vieux Saint-Pierre de Michel-Ange? Qui fait résonner la dalle sonore sous sa botte éperonnée? Qui marche ainsi, la poitrine couverte d'une cuirasse d'or, l'œil brillant, la lèvre rouge, la chevelure parfumée?... Ce sont les *Monsignori*...

En ce moment, passa près d'eux une petite fille, vêtue d'un jupon court à raies blanches et noires, gardant un troupeau d'oies, une badine à la main.

— Hé! petite, quel est ton nom?

— Fadette, monsieur

— Et quelle est cette habitation qu'on aperçoit derrière cette touffe d'érables?

— C'est la demeurance à mame Blanchet, qu'a épousé son fils le Champi.

— Sommes-nous loin de la Mare-au-Diable?

— La v'là là. Tiens, c'est les Bessons à mame Champi.

L'aîné des deux petits paysans s'approcha de la Fadette et lui dit à l'oreille:

— Tâche donc d'les pardre dans la forêt, ces deux Jean-Flutiaux de Nanterre qui passiont l'eau sans batiaux.

— Merci, petite...

— Ah! dit Camomille en lançant son cheval dans les bruyères, cette jeune vierge me soulève le cœur... Ces chaumières, ces moutons, ces herbages, ces senteurs fortes et odorantes, ce village d'opéra-comique avec son clocher sans paratonnerre, ces maisons blanches, couvertes de tuiles rouges, ces églogues de dindons... (*L'Angelus sonne.*) Ote donc ton chapeau, Fantasio!

— O tambours de la nature, battez aux champs pour cette bonne parole.

— Ces cimes onduleuses comme l'échine d'un reptile, la surface assombrie de ce lac sévère, ce ciel déployé comme un tapis d'azur, voilà ce que je salue!

— Calmez-vous, Camomille, votre esprit sera plus tranquille et plus fort.

— Mon corps est une machine, mon esprit un vertige, ma science un chaos, mon âme un naufrage où mes pensées flottent comme des cadavres. Je suis la révoltée, et j'ai volé les ailes d'Icare pour plonger dans les ténèbres et le silence. Je ne crois pas. Mon âme, comme un miroir servile, a gardé l'image réfléchie de toutes les idées humaines. Mais pourquoi chercherais-je à t'entraîner dans ces ruines où le désespoir fait sombrer mon navire. La Philosophie est une froide statue qui me montre la route d'un doigt inflexible, la Religion te prendra par la main et t'accompagnera dans le voyage. Je ne veux pas empoisonner la source où tu désaltères ta lèvre avide. Sois donc maudit! Va, marche appuyé sur tes béquilles, puisque, sans elles, tu ne saurais marcher seul. Voyageur fatigué, repose-toi sur le bord de la route poudreuse, rejette le fardeau trop lourd pour ton épaule qui se dérobe; j'irai seule, comme les aigles, car mon amour tue les colombes. Les astres ne sont plus soumis à la loi d'harmonie, tout être vivant s'agite dans un rêve. Tu ne vaux pas l'honneur d'être dompté par une femme; repais ton esprit d'illusions, ton âme de croyances, ton œil de mirages... Je te hais! Je mourrai sans avoir connu le cœur trempé que je n'aurais pu tordre dans cette main qui assouplit les métaux... Je mourrai sans avoir trouvé mon maître et j'aurais aimé obéir; mais tous les hommes que j'ai vus naître et que j'ai vus mourir étaient mes inférieurs, comme toi, Fantasio, et je les ai méprisés.

— Le ciel se couvre de nuages, je crains que la foudre...

— La foudre! je l'appelle... Je lui donne cinq minutes pour me foudroyer!

J.

AUX EAUX DE ROYAN

Royan, 25 septembre.

Quelle diable de note voulez-vous, mon cher ami, d'un paresseux comme moi. Voici tout ce que je trouve à vous écrire. Taillez le dedans à votre aise. — Et d'abord la date de ma lettre vous semblera étrange, mais la latitude de Royan explique qu'on y jouit encore d'une température possible. Je me déclare d'ailleurs complétement Anglais en fait d'hygiène et de bains de mer; or vous savez que nos voisins les prolongent jusqu'en automne, voire même jusqu'en hiver.

On trouve ici une bonne moyenne d'élégance, un grand bien-être matériel et le sans-gêne des mœurs méridionales. Royan n'est guère fréquenté que par les naturels des deux Charentes et des départements que baignent la Dordogne et la Garonne. Les Bordelais abondent, mais l'élément parisien fait presque entièrement défaut. La partie *lionne* est représentée par les habitants de Cognac, et fort bien représentée, ma foi. Ces riches marchands d'*agua ardiente* — bon commerce — vivent plus à l'anglaise qu'à la française, menant grande vie dans leurs magnifiques châteaux, chassant le renard, montant en steeple-chases et se livrant à tous les sports d'outre-Manche. Ce sont les *Cognaquois* (?) qui ont institué cette année-ci les courses de chevaux de Royan L'hippodrome était la plage même, à marée basse, mais pour l'année prochaine on prépare un terrain plus favorable.

Royan est un village de pêcheurs et de pilotes, à l'embouchure de la Gironde, se chauffant au soleil au fond d'un petit golfe et abrité des vents du Nord par des collines boisées. Il est peu de panoramas plus splendides que cette embouchure de fleuve où, à toute heure de jour, entrent et sortent de grands navires, toutes voiles déployées, les uns allant doubler la pointe de Grave, les autres rasant le rivage même de Royan en filant leurs douze nœuds à l'heure. Tous les jours aussi arrive, chargé de baigneurs, le bateau à vapeur de Bordeaux. Aller voir l'arrivée du bateau est un des plaisirs de l'endroit.

On se baigne dans de petites anses que découpent la côte La principale de ces *conches*, — c'est le nom du pays, — est celle de *Pontaillac*, à peu de distance de la ville, tout près du fort du *Chai* qui défend l'entrée de la Gironde. C'est une anse merveilleuse, bordée des deux côtés par des rochers gigantesques minés par les flots, dont l'eau claire et limpide laisse voir un sable si fin qu'on le dirait tamisé. Le fond de la conche est fermé par des dunes, plantées en pins et en chênes, au milieu desquelles on a établi des montagnes russes comme celles de feue la Chaumière, d'où, tout en descendant dans de rapides traîneaux, on découvre en face la côte du Médoc et la pleine mer avec le phare de Cordouan, une espèce de colonne Vendôme, plantée au beau milieu de l'eau, avec une lanterne en guise de grand homme. *Se faire ramasser* — c'est l'expression consacrée — sur les montagnes russes est un réactif recommandé après le bain.

Sur la plage de Pontaillac, à quatre heures, les élégantes viennent promener leurs jupes les plus bariolées, leurs toquets les plus emplumés et leurs bottes les plus Souwaroff. Si les modes d'eaux pouvaient être plus exagérées et les couleurs plus accentuées, elles le seraient par les lionnes bordelaises dont les chignons en queue de castor peuvent rivaliser avec ceux des cocodettes de Trouville, Deauville et autres *villes*. La canne seule leur manque, mais ici, où le soleil règne en tyran, elle est avantageusement remplacée par de grands *para-soleil* en soie écrue, que portent indistinctement les baigneurs de tout sexe.

Les hommes et les femmes se baignent ensemble à Pontaillac; honny soit qui mal y pense; le costume de bain est un talisman infaillible contre le mauvais-œil. Pour celles qui n'ont pas foi en l'efficacité du talisman — ou en elles-mêmes — il y a la conche de *Foucillon* qui leur est exclusivement réservée; mais se baigner à Foucillon c'est se condamner soi-même : cette conche n'est hantée que par les laides.

Sur la conche même de Pontaillac on a bâti quelques chalets, et un hôtel, pour les baigneurs qui préfèrent être plus près de leurs bains. Le petit voyage de Royan à Pontaillac n'a rien de désagréable cependant; bien au contraire. De grands omnibus découverts qui passent à chaque instant vous y conduisent en cinq ou six minutes; on attend tranquillement chez soi leur passage et lorsque la composition de la voiture est à son goût, on l'arrête et on monte en disant: « Mon Dieu, madame, par quel heureux hasard...... » Ces omnibus sont plus dangereux pour la vertu que les bains communistes.

Matin et soir le Casino est ouvert C'est un grand bâtiment assez laid, mais entouré d'un magnifique jardin ou plutôt d'un parc avec de beaux arbres touffus, chose rare et inappréciable au bord de la mer. Dans la journée les hommes vont lire les journaux dans la salle et les femmes travailler ou rêver dans les bosquets. Rien n'empêche les *hasards* de l'omnibus de se reproduire sous les arbres. Au fond du jardin est l'établissement des bains chauds, d'eau de mer ou d'eau douce, les douches, etc. Après le dîner, la promenade habituelle est la *façade du port*, large quai planté d'ormeaux et bordé de petites boutiques de tout genre : une foire de Saint-Cloud permanente. A huit heures re-casino : soit bal, soit concert. La salle de bal, fort ordinaire, est admirablement comprise pour sa destination. Les colonnes qui l'ornent et en soutiennent la voûte forment comme autant de petits *cabinets particuliers* pour chaque coterie. Aux eaux une société générale est impossible et les coteries sont seules agréables; la disposition de la salle les favorise et fait que tout le monde va au Casino. Chaque coterie choisit en arrivant sa colonne qui, par un accord tacite, reste comme sa propriété. Quant aux environs, faites m'en grâce, ouvrez un *Guide*, si vous y tenez.

CRISTOPHE.



ADIEUX A LA MER

Ils ont disparu ces beaux jours de *lunes* de cavalcades et de polkas échevelées. L'air glacé de la plage a dispersé toute cette *Maschera* et ses jolies figurantes. Le flot qui les apporta les repousse vers Paris. Que de regrets, que de soupirs ! Il faut retirer ces bottes, serrez les cannes et les casquettes! Consolez-vous belles amazones, il vous reste le carnaval de l'hiver.



THÉATRE DU CHATELET

LES

SEPT CHATEAUX DU DIABLE

Personnages : MM. DENNERY et CLAIRVILLE.



— Mon cher Clairville, je respecte vos convictions.

Le Machiniste et le Décorateur, personnages muets auxquels reviennent tous les honneurs, s'effacent avec modestie devant ces deux grandes individualité de la compagnie nantaise.

(*MM. Dennery et Clairville arpentent le boulevard dans l'espace de bitume compris entre l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin.*)

DENNERY. — Où en sommes nous?

CLAIRVILLE. — J'ai déjà mon couplet de fondation.

(*Il chante*)

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre infernal créé par Lucifer.
C'est le champagne.....

DENNERY. — Voyons, Clairville, pas d'enfantillages, et cherchons un sujet corsé... Passons donc un peu en revue les machines qui marchent par le *nombre sept.* Il doit y avoir des féeries là-dedans.

CLAIRVILLE (*tirant un carnet de sa poche*). — Nous avons : les sept jours de la Création, — les sept jours de la Semaine,— les sept étoiles de la Grande-Ourse et de la Petite, — les sept notes de la musique, — les sept couleurs du spectre solaire.

DENNERY, *rêveur.* — Pas de spectres, seulement de la lumière électrique, avec des verres de couleur et des feux de bengale. Continuez.

CLAIRVILLE (*lisant*). — Les sept sages de la Grèce, — les sept branches du Candélabre, — les sept enceintes du Styx, — les sept portes de Thèbes, — la Vierge aux sept douleurs, — les sept rois de Rome, — la ville aux sept collines, — la guerre des sept chefs, — la guerre de sept ans, — les sept paroles du Christ, — les sept joies du Paradis, — les sept merveilles du monde.

DENNERY. — On a déjà usé cette corde là. Allez toujours.



Comment Jacob fit la cour à Mlle Rachel pendant sept années.

CLAIRVILLE. — Les sept embouchures du Nil, — les sept îles de l'Archipel, — les sept psaumes de la pénitence, — les sept ans de service militaire, — les sept croisades, les sept années pendant lesquelles Jacob fit la cour à Mlle Rachel, — sept ans, âge de raison, — les sept Machabées, — les sept vaches grasses et les sept vaches maigres des songes de Joseph...

DENNERY. — Il y a là une idée de ballet. La liste est-elle encore bien longue?



UNE PARTIE DE PIQUET
Dennery. — Trois dames?
Clairville. — C'est bon.

CLAIRVILLE. — Pas mal, jusqu'à demain si vous voulez : les sept châteaux du roi de Bohême, — *l'Essai* sur les mœurs de M. de Voltaire...

DENNERY. — Très-bien.

CLAIRVILLE. — Tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de trouver un mot spirituel, — tremper sept fois sa plume dans l'encrier avant de trouver une idée, — se mettre sept pour trouver un bon sujet de féerie, — les *sept péchés capitaux...*

DENNERY. — Arrêtez-vous là. Nous avons les *Sept Châteaux du Diable.* Voilà une vraie trouvaille. Récitez-moi les sept péchés capitaux. La pièce est toute faite.



L'ENVIE
Messire Satanas.

CLAIRVILLE. — Qui sont : Le Mariage, le Baptême, la Confirmation, l'Extrême-Onction...

DENNERY. — Les sept péchés capitaux!

CLAIRVILLE. — On peut se tromper : l'Envie, la Gourmandise, l'Orgueil, la Paresse, la Colère, la Luxure, l'Avarice, et la mère Caspienne, qui ne communique avec aucune autre mère.

DENNERY. — Très joli.

CLAIRVILLE.

C'est le Champagne,
Vin de Cocagne...

DENNERY. — Voyons, calmez-vous. Nous avons mesdemoiselle Tautin, Esclozas et Denise Ferrare qui vont se promener dans les sept châteaux du diable, habités par un péché capital. Le décor de l'enfer est en magasin.

CLAIRVILLE. — Si nous avions le *Vaisseau* et l'*Aquarium?*

DENNERY. — Non. Premier tableau :

L'ENVIE

Décor du Musée de Cluny.

CLAIRVILLE.

Gantelets,
Bracelets,
Vieilles armures,
Pots de confitures.

DENNERY. — Clairville, mon ami, faites-moi le sacrifice de votre confiture.

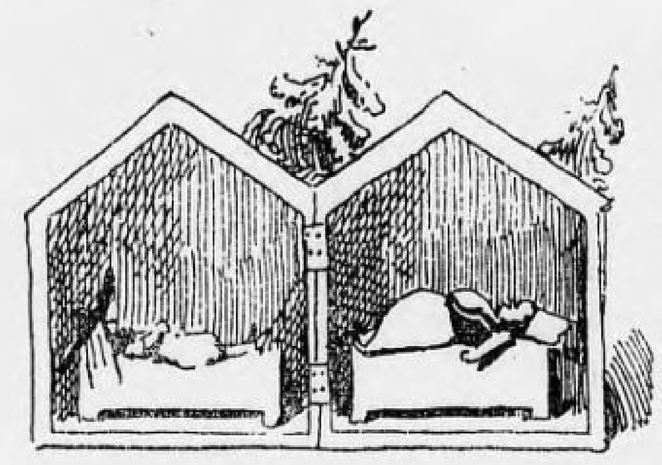
CLAIRVILLE. — Je me résigne... je dirai « *la garde meurt.* » C'est une périphrase élégante.

Pas de procès,
Sans procédure.
Pas de succès,
Sans confiture.



LA TOUR DE BABEL
Les Académiciens travaillent au Dictionnaire.

DENNERY. — Nous disons *l'Envie.* Satan est costumé en antiquaire. Il porte le gilet de Louis XV, le pourpoint de d'Henri IV, l'arquebuse de Charles IX, la perruque de Louis XIV, le gantelet de Dunois, le soulier du vieux Corneille ressemelé par la Comédie-Française, la culotte du roi Dagobert, la visière verte d'un académicien, la calotte de tapisserie brodée par Pénélope, la tabatière de M. de Talleyrand, la canne de Voltaire, le manteau de Joseph et la tête de bois de l'Invalide. A la vue de ces richessses, la princesse choisit la ceinture de Vénus. Tableau. — Maintenant :



LA PARESSE
Truc nouveau. — La chambre à deux lits, ou le lit à deux chambres.

L'ORGUEIL

Le palais de l'Orgueil. Le prince Bel-Azor et la princesse Amaranthe entrent dans le temple du soleil. Changement à vue :

La Tour de Babel.

Les Académiciens travaillent au dictionnaire. Confusion des langues. Au fond, les pyramides et les momies. Une fusée vengeresse part du cintre. Ecroulements. Cortége du Camp du Drap d'or.

CLAIRVILLE.

Agathos, brave à la guerre.
Académicien, bon pour rien faire.



LA COLÈRE
Une jeune fille qui prend la mouche.

Si nous mettions une statue colossale de Cambronne dans le lointain?

DENNERY. — Je vous demanderai encore ce sacrifice... Ça ne peut plus marcher comme ça.

LA PARESSE

DENNERY. — Le truc des châlets qui se dédoublent. Décor des Alpes. — Effet de neige. Un acte un peu vide... Enfin, ça ira à peu près.

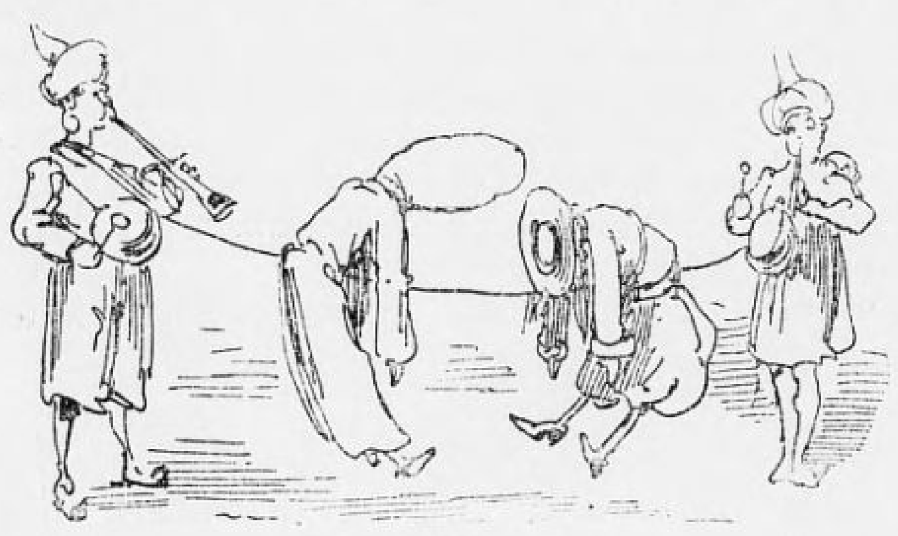
LA COLÈRE

DENNERY.—Marguerite à son rouet, Jenny l'ouvrière à sa fenêtre. Satan lui envoie une mouche cantharide.

CLAIRVILLE.

Mouche gentille,
Suis mon aiguille.

DENNERY.—Très-bien, voilà la note juste. Le prince Bel Azor entre un numéro du *Père Duchesne* à la main. Les fauteuils se transforment en grenouilles, les fenêtres changent de place, les portes changent de couleur, Jenny change... de robe. La scène du duel de Méphistophélès et du frère de Marguerite..... Coups d'épée dans les murs.



LES MARIONNETTES
Encore une ficelle de M. Dennery.

CLAIRVILLE. — Je vois cela d'ici. Tout le monde prend la mouche, dans ce château-là.

DENNERY. — Au fond un ours blanc et un ours noir qui jouent à l'écarté... On ne saura pas ce que cela veut dire, mais ils feront bien dans le paysage.



* Que signifient ces ours? Est-ce une allusion à la Russie? Nous ne le croyons pas.

L'AVARICE

Les caves de la Banque et le cabinet de Chilly. Des coffres-forts qui appellent au secours, qui se changent en canons ; des caisses de diamants, des tonnes d'or, des tonnes d'argent, des tonnes...

CLAIRVILLE. — Des tonnes attelées d'un cheval ?

DENNERY. — Je vous demande encore ce sacrifice. Je respecte vos convictions à cet égard, mais permettez-moi de ne pas m'en servir.

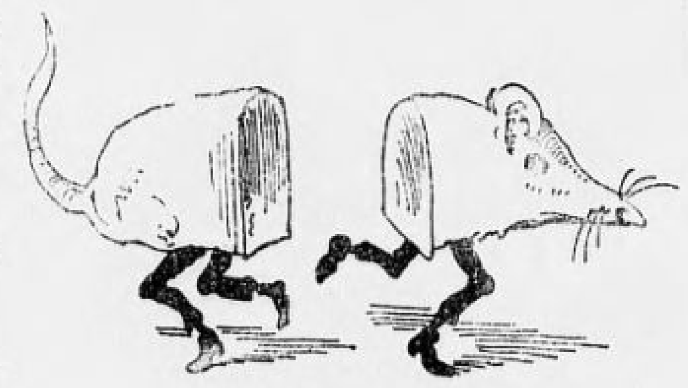


LA GOURMANDISE
Le dîner s'avance.

Changement à vue. Les grottes de cristal. Eblouissements. — Rideau.

LA LUXURE

Les pèlerins abordent dans l'*Ile des Coquillages*.



L'AVARICE
Coupe les liards, les pains à cacheter et les rats en deux.

Naturellement, le ballet infernal. La jeune princesse, selon la coutume finlandaise, porte une gaîne de poignard à sa ceinture. Méphistophélès, dans un pas de deux soutenu, cherche à y glisser la lame de son poignard. Nous pouvons, dans ce tableau, trouver les inspirations les plus délicieuses de notre fantaisie : Le sérail. — Le prince Bel Azor qui veut y pénétrer sans faire visiter ses passe-ports — Le supplice du pal.— L'intermède des bébés avec des têtes de carton chinoises. — les odalisques, — les marionnettes. — Le cortége du sultan, etc , etc., etc. Voilà un bon acte. Nous finissons par le château de

LA GOURMANDISE

La statue de Gargantua qui avale le prince Bel Azor.—Le prince parvient à s'échapper par une porte dérobée.

CLAIRVILLE. — Cher ami, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de cette concession.

DENNERY. — Je n'ai jamais été systématique. — Ensuite, le défilé des cuisiniers, des plats, des bouteilles et de la batterie de cuisine. Après le défilé, tous les personnages reparaissent avec des seringues, comme à la cérémonie de la Comédie-Française.

Pour tableau final, nous avons la *Fontaine vivante*, avec des feux de Bengale.

—

UN CRIEUR DES RUES. — Demandez! Cent calembours nouveaux pour un sou.

CLAIRVILLE. — Nouveaux? Si tu en as des vieux qui aient traîné partout, j'en prends un mille.

LE CRIEUR. — Monsieur, vous pouvez prendre ceux-là.

CAIRVILLE. — Donnez. Nous intercalerons tout ça dans les trucs... Tiens, mon ami, voilà une stalle pour la première. Tu es de la pièce, mais tu ne seras pas nommé.



La cérémonie de la Comédie-Française.

LE CRIEUR. — Merci, bourgeois Demandez! cent calembourgs nouveaux..... pour un sou..... les mêmes..... qui seront..... dans les *Sept Châteaux du Diable*..... un sou.

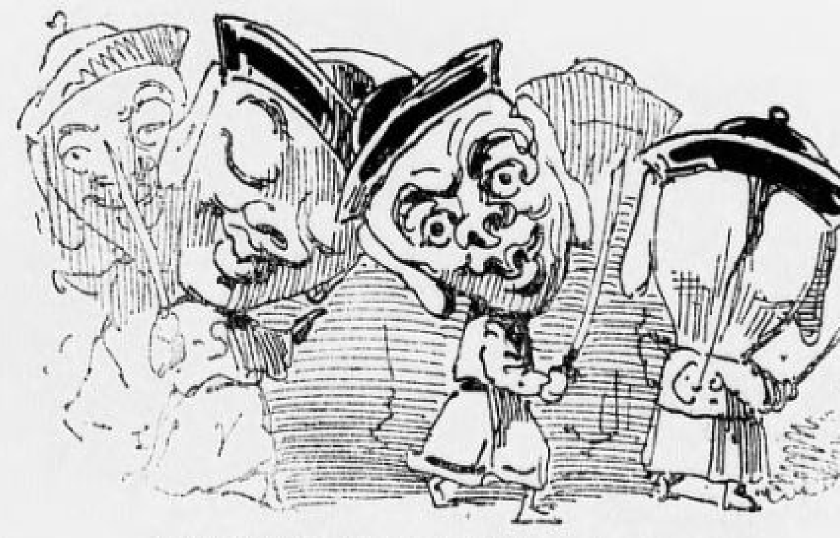
J.



Je suis le petit *Schah* ! Est-ce assez spirituel ? Aussi les auteurs sont deux.



WILLIAM-ESQUIRE



Petits Chinois rachetés pour un sou.



Le docteur Denise Ferrare. Une *médecine* agréable à prendre — par la taille.



Le ballet des balais.

Vient de paraître! — LE JOURNAL DU BORD
DU CAPITAINE SEM-CHAM ET JAPHET



Air connu.
Avez toujours un pavillon en poche.
On ne sait pas ce qui peut arriver.

A monsieur Dentu, éditeur, Palais-Royal.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer qui je me nomme amiral en chef de la marine confédérée. Je suis étonné d'apprendre qu'un éditeur ne se soit pas présenté plus tôt à mon bord. Si je ne suis pas tiré à 100,000 exemplaires dans les 24 heures, je vous fais empoigner par mes marins, et amener de force à bord du *Sumter*, qui est, comme voyez, d'un bon tonneau. Ces volumes seront reliés, blindés et estampillés aux *Etoiles* et aux *Rayures* nationales.

—

A Monsieur le président des Etats-Désunis.

MONSIEUR. — Avant mon départ, j'ai eu l'occasion d'éprouver mes hommes. Nous avons capturé une sole d'une belle dimension. Nous avons immédiatement arboré le pavillon Henri IV. Nous sommes en mer. Adieu, mon beau navire, aux grands mâts pavoisés.

Règlement du bord.

» ART. 1er. — Il est interdit de fumer.
» ART. 2.— Les navires de guerre anglais et français seront respectés.
» ART. 3.— Il est également interdit de se baigner sans caleçon dans la limite neutre de la lieue marine.
» ART. 4. — Toute cocotte qui serait trouvée à bord..., etc.

En vue du Mississipi.

Brise fraîche. — Pas de charbon. Toutes les nations européennes nous refusent du combustible. J'ai embarqué à bord tous les pavillons du globe, décrits par M. Victor Hugo, dans *les Orientales*. Si j'avais du charbon, j'arborerais l'incendie. Une voile!



Plus de charbon. Chauffage aux nègres.

En vue de Chandernagor.

Pas de pilote. — Acte énergique.— Je lâche une colombe pour aller à la découverte du charbon de terre. — Elle revient avec un bocal d'olives. Je chauffe ma machine avec les œuvres du capitaine Cook.

—



Fit un grand trou dans l'Atlantique.

En vue du Sleswig.

Un cachalot nous suit depuis sept heures du matin avec une opiniâtreté inquiétante. — Pluie. — Raffales. — — Vents alizés. — Pas de charbon. — — Toujours le cachalot. — Une voile! C'est un beau navire, âgé de trois ans (*sic*), valant 40,000 dollars. — Capturé et incendié. — 2 heures. Pris 17 bricks et 4 frégates, 6 chaloupes, 3 canots, 11 brigantines, 6 trirèmes antiques provenant de la prise de Troie; 4 tonneaux qui flottaient, deux barques et 120 paquebots-poste, sur lequel les scellés ont été apposés. Enfin, nous avons du charbon, ce pain des navigateurs!



Ksss-ksss! Psump! psump! psump!

En vue du pont de Bezons.

Rencontré le *Vaisseau-Fantôme*, en partance pour la Porte-St-Martin, capitaine Marc-Fournier, monté par les *Flibustiers de la Sonore.*

Vendredi. — Le baromètre est descendu d'un 10e de pouce; il est à 29° 26' Réaumur. Je demande un vent du nord.

En vue des Molusques.

A M. le Gouverneur Crol Sainte-Anne-Curaçao.

MONSIEUR. — Je n'ai plus de charbon. J'ai capturé un poisson volant qui s'est abattu sur le pont de mon navire. Mes hommes sont à terre, où ils mangent les millions provenant de leurs parts de prise. Qu'est-ce que je vais faire de ce poisson-là? Je le tiens à la disposition des consuls en échange de combustible. N.-N.-O.



Chronomètres opimes.

En vue des îles Chincas.

26 juin.

MONSIEUR. — On ne veut pas me laisser entrer dans le port. On exige cinq jours de quarantaine parce qu'un homme de mon équipage a le rhume de cerveau. Je lui ai cassé la tête pour lever la difficulté. Maintenant on ne veut plus me laisser sortir. Nous calfatons nos ponts. *Vents légers et variables. Thermomètre,* 83°.

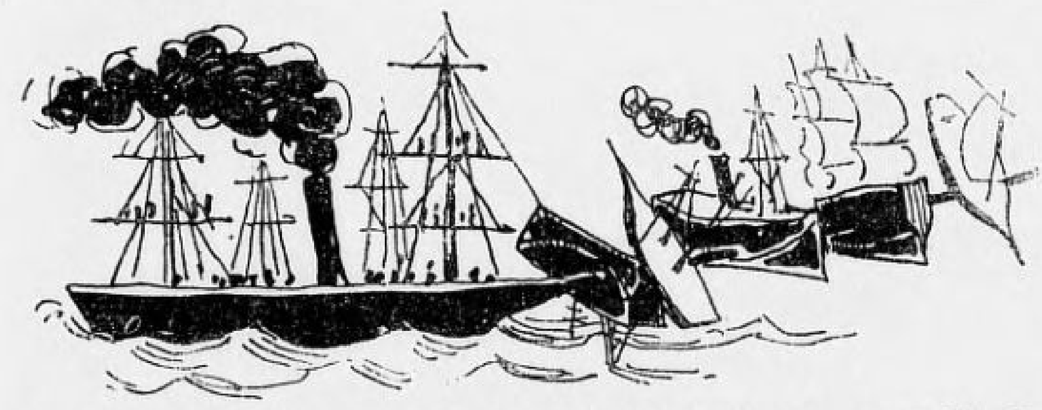
En vue de Creteil.

A Son Excellence le Gouverneur de Puerto-Cabello.

MONSIEUR. — J'ai capturé 174 vaisseaux que j'ai renvoyés à leurs familles, ne sachant absolument où les mettre, et 18 paquebots que je porte en breloques de montre. — En mer. — Visite au consul britannique. — Visite pas rendue. — Capturé sa flotte et démoli ses forts. — Rencontré un navire hollandais. — *Ohé! du navire!* Pas de réponse. — Nous rencontrons des harengs-saurs. — (Pas de charbon!) — Les navires s'abordent de si près que j'allume mon cigare à la pipe du commandant hollandais. — *Je lui demande ses papiers.* — Pas de réponse. — *Je lui demande l'heure.* — Rien. — Supposant que ce vaisseau était monté par des sourds-muets, je l'ai canonné et incendié. Il faut bien tuer le temps. Toujours pas de charbon. — Rencontré la *Nouvelle-Héloïse*, vaisseau sentimental. Je l'ai réduit en paquet d'allumettes.

En vue de Borneo.

Psump! psump! psump! Nuit noire. Qu'est-ce qui va là?... Je mets le feu pour éclairer la situation. C'est une baleine qui flambe comme de l'huile. Ce spectacle est grandiose. — Vent frais.— Ciel nuageux. Je fais peindre mon navire en jaune. De loin on jurerait qu'il est cuirassé. J'ai aussi fait peindre des gueules de canon tout autour. Hier, nous avons joué au bézig. J'ai fait le 500 deux fois, 41° longit. nord.



Nous rencontrâmes une flotte, nous l'abordâmes, nous l'enflâmes, et la coulâmes.

En vue des Echelles du Levant.

Vendredi. — *Mer houleuse.* Descente dans l'île de Robinson Crusoé. Encore une mystification britannique. Si je rencontre le *Great-Eastern*, je le coule. Capturé 37 navires. Total : 115 francs. Les capitaines n'ont même pas de chronomètres. — Trouvé une collection de la *Patrie* du soir, qui ne tarit pas en éloges sur le *Sumter*. Lire les journaux est une grande consolation. Si vous pouviez me faire parvenir du charbon, vous me feriez bien plaisir. Capturé encore deux phoques et un you-you. Rencontré la *Grande-Bretagne*, vaisseau de ligne français. N'oublions pas La-fayette et le salut à poudre! Et puis, entre nous, la *Grande-Bretagne* porte cent canons... Aurions-nous le dernier mot? S.-S.-E.



En croisière. — Heures de loisir.

A la Plata-Rio-Janeiro.

Monsieur. — Je n'ai pas encore reçu le charbon que vous m'annoncez par votre dépêche en date du 8 courant.— En attendant, je brûle des nègres. Les consuls du Nord accaparen tout sur mon passage.

L'après-midi du 29 juillet trouvera le *Sumter* en face de l'île de la Tortue ; à 11 heures du soir, la sonde donnera 33 brasses à la pointe E.-S.-S.-O. L'ancre a cassé sa chaîne — comme je l'espère, nous briserons les nôtres, avec lesquelles j'ai l'honneur de vous être attaché. N.-N-E. *Bonne petite brise.*

En vue des buttes Chaumont.

Le vent est contraire, le courant nous porte à la côte, la carte indique qu'il y a des bancs, le baromètre monte à l'arbe et le capucin sonne sa cloche. Cependant comme les observations donnent 2° 38' lat. N. et 47° 48' 54" 73"' long. O.-N.-S.-E.-N., la question du voyage me paraît résolue.

Réponse du Gouverneur.

Monsieur. — Il est inutile d'informer l'Europe que nous manquons de charbon. Faites comme si vous en aviez. C'est le seul moyen d'inquiéter l'ennemi.

En vue de Monaco.

Embarqué beaucoup d'eau claire, du sucre, de l'indigo, du café, de la canelle, du rhum, du porc salé. — Pas de charbon. — Rencontre



FIN.
Il est dix heures, je rentre chez ma mère.

imprévue. — Trop de canons. — Capturé 6 navires chargés d'or. — Capturé 3 jeunes filles de Mabile, qui se sont embarquées pour acheter du tabac de Maryland. Elles sont relâchées — dans leurs mœurs.

» Avant d'arriver à Cadix
» Nous étions six ;
» Mais en arrivant à Cadix,
» Nous étions dix. »

En vue de la Cannebière.

Beau temps clair. — Nous entrâmes dans la baie, nous découvrîmes une montagne, nous capturâmes un nègre et nous restâmes en panne toute la nuit. Le vent du S.-O. nous promet une journée calme qui nous permettra de ruiner le commerce de l'ennemi.

En vue d'Ostende.

Matinée nuageuse. — Nous ruinâmes ce commerce, en effet, comme le baromètre l'avait annoncé.

Un homme à la mer!... Bah! un de plus, un de moins... Pas de charbon. L'état sanitaire est excellent, etc., etc., etc , etc., etc, etc., etc., etc., etc., .

PROSPER MERRIMAC,
Rédacteur du Monitor universel.

QU'EST-CE QU'IL Y A LA DEDANS?



No 9997 :
Une tête cassée.

Il y a deux nouveautés curieuses au musée du Louvre. Premièrement : l'installation complète et définitive des pots dits Campana, dans la grande galerie de Charles X.

Ces pots sont toujours les mêmes ; vous vous souvenez de l'immense sensation qu'ils produisirent à leur déballage, et c'était justice : ce sont de jolis pots; mais depuis qu'ils sont dans leurs meubles, qu'on a mis à profit toutes les ressources de l'ébénisterie, de la tabletterie, de la menuiserie et de la serrurerie pour augmenter leur prestige, qu'on a dépensé des sommes énormes pour les mettre en chapelle, l'effet est magique.

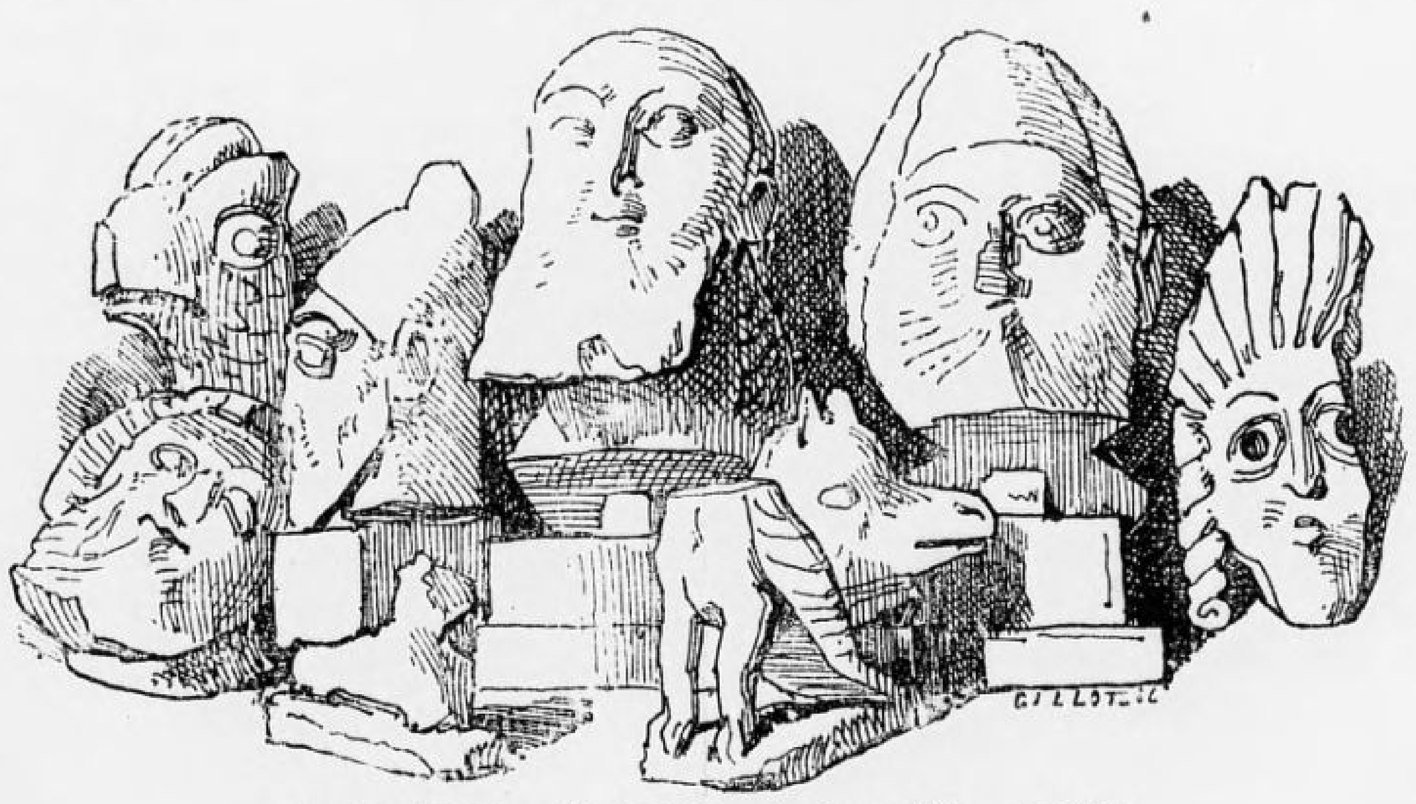
Figurez-vous, sous des glaces merveilleuses enchâssées dans l'ébène, six cruches respectueusement espacées l'une de l'autre et absolument semblables ; — pas un ornement, pas un anse, rien qui puisse détourner l'attention et nuire à l'aspect sévère, grandiose, idéal de ces récipients.

A trois pas de là, sous des glaces merveilleuses, enchâssées dans l'ébène, six autres cruches respectueusement espacées l'une de l'autre et absolument semblables aux premières; — pas un ornement, pas une anse, rien qui puisse détourner l'attention et nuire à l'aspect... etc. — Il y en a comme cela la longueur d'un quart de lieue, — quand on prend cette collection en enfilade; c'est un spectacle unique à Paris; unique peut-être en Europe!

On frémit quand on pense qu'une toute petite pièce de campagne, chargée avec soin, pourrait réduire en tessons tous ces pots, — d'un seul coup! — Mais on se rassure bientôt en réfléchissant que ces tessons eux-même auraient encore cette noblesse sans affectation, cet air imposant, cet aspect de grandeur qui font de ces cruches, les plus belles cruches que l'imagination humaine



QUELQUES POTS NON CASSÉS.
Il y a évidemment quelque chose là-dessous.



Du No 99877 au No 133596 . plusieurs têtes cassées.

puisse rêver en un jour de fièvre ardente.



No 19873 :
Une tête cassée.

Quoi qu'il en soit, il est impossible que la beauté esthétique de ces milliers d'objets soit la seule cause de la tendresse, de la sollicitude, de la vénération coûteuse dont on les entoure Il y a évidemment quelque chose là-dessous, ou plutôt, non : il y a quelque chose dedans. — Oui, j'en ai la conviction intime : il y a dans ces pots des liqueurs précieuses, des vins exquis, des nectars venus peut-être du fin fond de l'extrême l'Asie, ou du centre de l'Afrique. Je n'en veux pour preuve que le sourire légèrement railleur du gardien auquel j'ai demandé ce que contenait ces cruches. — Cet homme ne m'a rien répondu, mais son nez était rouge, son regard légèrement éteint, — il doit avoir la clef. — Aucune étiquette, du reste, n'indique la qualité du contenu de tous ces récipients. On se perd en conjectures, mais en supposant simplement de la fine champagne à 10 fr. la bouteille, il y en aurait là pour des sommes folles.

Je ne veux pas, puisque nous parlons de cet admirable musée Campana, passer sous silence et ne point indiquer à l'admiration publique la collection, — sans précédente — des nez cassés, des éclats de pierre de taille antique — garantie antique — et des platras, tessons, détritus de toutes sortes provenant des démolitions. Il y a sous ces vitrines splendides des richesses incalculables. — Des têtes en terre cuite absolument mutilées, mais admirables. Sont-ce des plantes grasses dans des pots, des éponges difformes, ou n'importe quoi? C'est prodigieux, — et l'on se demande encore : Mon Dieu, qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans? Néanmoins, c'est au-dessous des pots comme coup d'œil général.

Arrivons maintenant à la se-

conde curiosité du Louvre. A savoir : *La colonne Trajane allant au feu* ou *le triomphe de la chaudronnerie artistique*, ou *les nouvelles marmites des Invalides*.

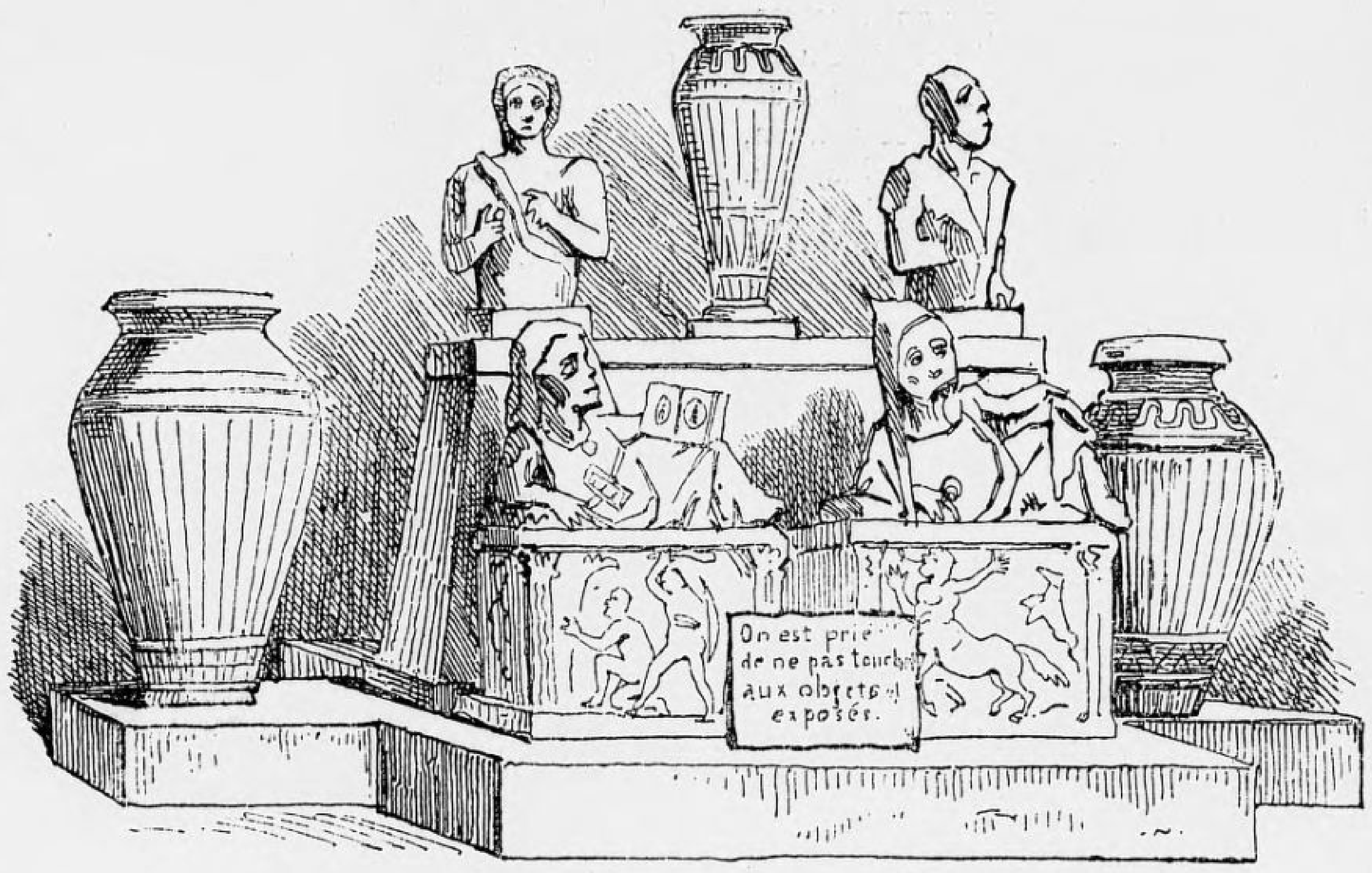
Voici ce que c'est : on a eu l'idée de faire faire des bronzes d'après les moulages de la colonne Trajane, exposés par morceaux, il y a deux ans, je crois, au Palais de l'Industrie.

On a ainsi reconstitué une véritable colonne Trajane en bronze, mais comme il n'y avait guère de salles capables de contenir ce long mirliton en hauteur, on l'a coupé en six morceaux. Mais n'allez pas croire qu'on a placé chacun de ces morceaux intacts sur une base quelconque : on les a placés sur le sol même, et on en a régularisé les hauteurs en y ajoutant des morceaux et en ornant le contour supérieur d'un joli bourrelet. Ce ne sont plus des fragments de colonne, ce sont des chaudrons parfaitement complets, moins les anses, et lorsqu'on entre dans cette galerie encombrée par ces six cuves, la première idée qui nous vienne à l'esprit est de chercher où sont les fourneaux.

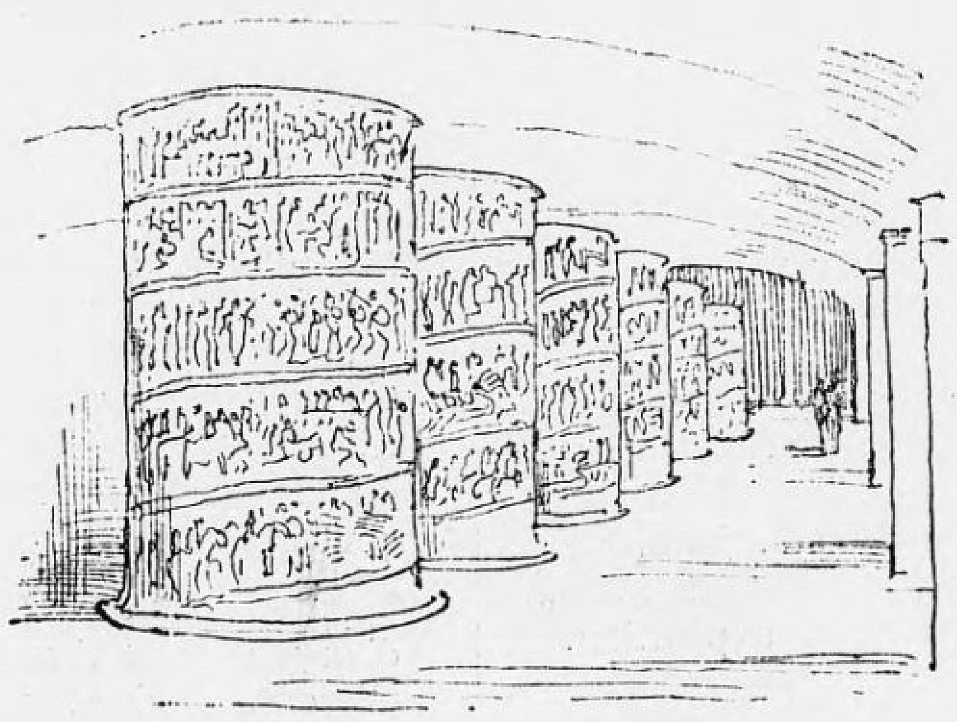
Quoi qu'il en soit, si on regarde ces marmites, on est ému par le caractère vraiment grand de cette longue frise. Outre les détails qui vous donnent des renseignements précieux et singulièrement intéressants sur les costumes, les mœurs, l'allure, les manières d'être des Romains et des Barbares, il y a dans la composition même une liberté de composition, un caractère de majesté tout à fait imposant. J'ai été curieux, en sortant de là, de voir la colonne Vendôme, qui est une copie de la colonne Trajane. — Hélas! comme l'œuvre moderne paraît petite et mesquine. Le soubassement de la colonne Vendôme, occupé dans son entier par un bas-relief représentant un groupe d'uniformes et d'armes, ressemble à la lettre à une boutique de vieux habits, lorsqu'on le compare à celui de la colonne Trajane, où les boucliers, les cuirasses, les armes s'enchevêtrent avec tant d'art et produisent un si noble effet.

Mais encore une fois, pourquoi de ces six fragments avoir fait six chaudières? Ça n'est certainement pas sans intention; qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans!!!

X.



No 115795 : deux tombeaux cassés, deux statues cassées, trois pots cassés.


Les cuves de la colonne trajane.

OBSERVATIONS

La femme ne veut pas toujours aimer, mais elle veut toujours plaire; ce qui fait qu'elle invite sans cesse et ne se rend que quelquefois.

*
* *

Les hommes étant tels, ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas de trouver des coupables, mais des juges.

*
* *

Le commun, c'est d'avoir telle ou telle passion ; le rare c'est de es comprendre chez les autres quand elles nous ont quittés.

*
* *

Il est difficile d'imposer sans en imposer un peu.

ALFRED B.

AUX EAUX DE KISSINGEN

Le chemin de fer me laisse à Schweinfurt. Trois heures de voiture à faire!

J'arrive enfin à Kissingen à dix heures du soir. Tout le monde est couché à l'hôtel Bellevue. J'ai fait lever un *kellner*, qui, à grand'peine, m'a servi un maigre souper, et j'ai été obligé de me traîner à ses genoux pour obtenir une bouteille de vin de *Leiste*.

— C'est bon pour cette fois-ci, m'a-t-il dit, parce que vous arrivez, mais demain au régime comme les autres.

Les eaux de Kissingen sont ordonnées contre l'obésité. Dieu qui fait bien tout ce qu'il fait a mis le remède à côté du mal : à la bière de Bavière qui engraisse il a opposé *Pandour* et *Rakoczy*, les deux sources de Kissingen. Résistez-donc à des noms pareils ! Je ne puis m'empêcher de croire cependant que le régime draconnien auquel on vous soumet est pour quelque chose dans la cure.

Oyez et frémissez :

Le matin sur pied à cinq heures ; — huit grands verres d'eau et promenade au pas de charge entre chaque verre ; — déjeuner : une brioche d'un sol ; — gymnastique forcée : haltères et trapèze ; — dîner à une heure : potage, bouilli et légumes en petite quantité, peu ou point de pain, un soupçon de vin ; — bain à cinq heures et re-huit verres d'eau avec re-pas de charge ; — souper : pommes cuites ou pruneaux ; — le soir, promenade, toujours au pas gymnastique; toute excitation « *le vin, le jeu, les belles* » et la lecture strictement interdits ; — sommeil : six heures maximum. — Ouf!

Et toujours et partout l'orchestre! Je deviens valsophobe!

Le lendemain de mon arrivée je fus réveillé au petit jour par le kellner qui frappait à toutes les portes. C'était l'heure de la buvette. Déjà les margelles des deux puits étaient entourés de buveurs. Les premiers arrivés étaient les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Bavière, absorbant leurs verres d'eau comme de simples mortels sans que personne songeât à crier : « le roi boit. »

Pouah! que c'est mauvais! Ce n'est encore rien que de les prendre, il faut encore les..... Mme de Sévigné dit *rendre*. C'est en effet la grande affaire de Kissingen. Il y a le côté des hommes et le côté des dames, bâtis à claire-voie sur la *Saale*. — Que de cocotes de papier blanc roulent ses flots azurés! et quelles belles carpes! Elles sont sacrées ; on le serait à moins.

Les Esculapes de l'endroit se rendent dès l'aurore sur la promenade et donnent leurs consultations sous un arbre, comme saint Louis rendait la justice, et d'une façon tout aussi expéditive.

— Eh bien! ce matin?

— Cinq fois.

— Pas assez ; deux verres de plus. A un autre.

Je ne sais comment j'ai résisté. La diète, l'exercice forcé, les eaux surtout qui, outre leur principe *débilitant* contiennent beaucoup d'acide carbonique, ont bientôt mis *a quia* l'homme le plus robuste; des congestions même sont à craindre. C'est ce qui fait défendre le jeu et la conversation des dames; un duc de Nassau en est mort il y a quelque vingt ans. Aussi les médecins recommandent-ils, en certains cas, de faire chauffer l'eau pour en dégager le gaz carbonique. J'ai usé d'un remède plus simple. J'ai pris de temps en temps des vacances, en cachette pour visiter les environs : les ruines de Frimberg et de Bodenlaube, Bruckenau, Boklet (autre établissement thermal) et la Franconie. Il y a là un rocher nommé *Frieffenstein* qui produit un petit vin de *Calmus* qui singe admirablement le madère. J'ai été aussi au théâtre qui se *tire de jour*, comme on dit à Bordeaux. C'est un joli édifice,

avec un joli fronton, des pilastres de verdure et un foyer en terrasse. On voit que le roi Louis, celui de Lola Montès, a passé par là. On retrouve le goût artistique du galant monarque dans un beau groupe allégorique représentant les sources. Quant à la ville même de Kissingen, elle est ce que sont toutes les villes d'eaux d'Allemagne : blanche, proprette et tirée au cordeau ; on doit rentrer ça l'hiver dans la même remise où l'on serre les ruines des vieux burgs. On y trouve l'inévitable Kurhaus, — c'est là que logent les Majestés — et l'éternel Kursaal. Triste Kursaal que celui de Kissingen où l'on n'entend jamais : 36, *rouge, pair et passe;* l'orchestre joue devant les banquettes. C'est bien fait.

Les bains se prennent à une petite distance de la ville. Drôles de bains. Un puits artésien fournit une eau salée dont le sel, excellent pour la cuisine, est recueilli en la faisant retomber d'une grande hauteur sur des fascines de fougères. On met ce sel dans l'eau d'une grande piscine, — une vraie saumure, — et des jets d'eau, artistement disposés donnent à ces bains un mouvement destiné à reproduire l'agitation de la mer. Cela m'a rappelé le théâtre nautique de la salle Ventadour.

On prend aussi des bains de *propreté* dans la rivière; mais en amont; pas en aval!

Enfin, après vingt-cinq jours de *retirades,* — c'est le nom allemand des petits cabinets sur la Sale, — je me suis pesé : j'avais perdu vingt-sept livres!

C.

LES FÊTES DE BRUXELLES

—

Je vous ai promis quelques détails sur les fêtes de Bruxelles et sur le *Géant*. Le *Géant* s'est enlevé, vous savez, comment. Ascension superbe, où le soleil et le ciel bleu faisaient leur partie; une foule immense, enthousiaste, applaudissant, agitant ses mouchoirs, jetant en l'air ses chapeaux, comme les Espagnols à la *corrida,* bref tout le délire de quatre cent mille individus qui voient réussir une expédition. En ce cas là ils ne marchandent pas leurs bravos.

Nadar s'est embarqué avec dix passagers. D'abord nos aéronautes étaient treize. Partir treize, et le 26, — deux fois treize, — disaient les superstitieux, c'est impossible! Il parait que les superstitieux avaient raison. La charge du ballon s'est trouvée trop lourde. On a fait descendre trois voyageurs, et voilà MM. Nadar, d'Artois, Sterckse, Frédérick, G. Barral, Yves, Guyot, Nizet, de Rote et deux hommes d'équipe dont les noms m'échappent, agitant leurs drapeaux et leurs banderolles près des nuages.

Je vous assure qu'on n'avait pas besoin d'une tournure d'esprit lyrique pour trouver admirable le spectacle de cette poignée d'hommes laissant la terre pour l'infini. Le *Géant* c'est le *Léviathan* des ballons. Le vent lutte contre lui avec plus de violence. Que la bonne fortune les garde !

Maintenant un mot des fêtes.

La bonne ville de Bruxelles célébrait le trente-quatrième anniversaire de sa délivrance. Elle avait tendu de noir les monuments des martyrs de l'insurrection contre les Hollandais. Puis, ça et là, des expositions. Avant hier, dimanche, la fête de nuit était vraiment superbe. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dans une rotonde éclairée au gaz, un orchestre excellent exécutait les airs patriotiques de la Belgique et jouait avec élan la *Brabançonne*, ce superbe chant de triomphe. Pendant le concert, des feux de Bengale embrasaient la tour de l'Hôtel-de-Ville de leurs flammes vertes, rouges ou bleues et découpaient l'iml'immense jet de pierre dentelée sur le ciel noir. Cela ne se décrit pas. C'était féérique.

Des expositions, la plus curieuse, ce n'est ni l'exposition zoologique ni l'Exposition de l'industrie, mais l'Exposition des cartons. Cartons de Flandrin et cartons allemands : il y a là des merveilles. Je ne connaissais pas l'immense composition de Kaulbach qui s'appelle la *Réforme*, et qui est un chef-d'œuvre admirable. Toute l'école de Dusseldorf est d'ailleurs représentée ici; plusieurs artistes allemands ont envoyé des épisodes belliqueux où les Français sont assez maltraités. Pauvres Français !

On a annexé à l'Exposition des cartons, une ou deux salles de tableaux modernes. Passons vite! Mais j'ai trouvé là le fameux tableau de Courbet que le jury de 1864 a refusé comme peu moral. *Femmes damnées!* C'est un tableau assez médiocrement réussi, qui représente une jeune femme blonde visitée dans son sommeil par une dame brune, en pantoufles. Le roi Léopold, qui visitait l'autre jour l'Exposition, s'est arrêté assez longtemps devant ce tableau qui fait rêver Charles Baudelaire. Puis ensuite :

— Bah! je ne ne serai damné qu'à moitié, a-t-il dit; je n'ai regardé que d'un œil!

Il y a peu de Parisiens ici, surtout peu de Parisiennes. Quelques échappées du bal Bullier et du quartier Latin qui essayent de tenter la fortune flamande. Mais beaucoup de jeunes Belges, colorées comme des Rubens, qui n'ont qu'un tort, celui d'exagérer la mode déjà vieillie des filets, et de porter jusqu'au milieu du dos cinq ou six livres de cheveux odorants — ou odoriférants, comme vous voudrez. Côté des hommes : on porte ici, à présent, beaucoup de ces horribles chapeaux gris que je déteste et de criards gilets à carreaux rouges que nos yeux ont appri à haïr.

J'ai visité le Parc, ce charmant et verdoyant Parc, garni de pelouses qui valent bien celles de Versailles. La verdure des arbres, plus sombre que celle des Tuileries (nous allons vers le Nord), répand son ombre de tous côtés. Mais la plupart des statues du Parc sont écornées, le nez brisé, les doigts cassés. Ce sont les Hollandais, paraît il, qui, en 1830, n'ont pas voulu quitter Bruxelles sans en emporter un souvenir.

J'ai retrouvé bon nombre d'Anglais à Bruxelles, beaucoup de *riflemen*, venus de Londres pour disputer le prix de tir à la milice flamande. Le Tir national belge est établi au bout de la chaussée de Louvain, et il faut voir les miliciens s'y rendant sur les impériales d'omnibus, moins martiaux, ma foi, que nos gardes-nationaux; les uns munis de parapluies, les autres d'ombrelles : car il fait ici une chaleur du diable. L'un d'eux portait des provisions dans un sac en tapisserie. Les Belges aiment à jouer aux soldats, à taper du tambour, à marcher au pas. D'ailleurs, dans cette milice, il y a de tout un peu : des grenadiers, des éclaireurs ou carabiniers, des artilleurs, et je crois des pompiers. Ils sont adroits comme nos meilleurs chasseurs de Vincennes. Les riflemen, aussi gros, aussi gris, aussi grands, aussi rouges, aussi verts qu'à Londres, fraternisent sans grands éclats avec les Flamands, et logent flegmatiquement leurs balles en plein centre.

Passons au théâtre. On se croirait à Paris. *Rocambole*, *Aux crochets d'un gendre*, le *Trouvère!* Amina Boschetti! Car la Boschetti est ici; elle dansait hier le pas de la Liberté dans une apothéose représentée devant les derniers combattants des Journées de septembre. Un poète français (il m'a défendu de vous dire son nom, et je ne vous le dirai pas) lui adressais hier ce sonnet. . mais je crois que vous n'aimez pas trop les vers... dans votre journal :

Amina bondit, fuit, puis voltige et sourit,
Le Welche dit : « Tout çà, pour moi c'est du sanscrit.
« Je ne connais en fait de nymphes bocagères
« Que celles de *Montagne aux herbes potagères.*

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit
Amina verse à flots le délice et l'esprit;
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères,
« Mon épouse n'a pas ces allures légères ! »

— Vous ignorez, Sylphide, au regard triomphant,
Qui voulez enseigner la valse à l'éléphant,
Au hibou la gaieté, le rire à la cigogne;

Que sur la grâce en feu le Welche crie haro !
Et que le doux Bacchus lui versant le Bourgogne,
Le monstre répondrait : j'aime mieux le faro !

Moi, j'aime Bruxelles. On y voit tout, on y lit tout, on y dit tout. J'ai vu jouer hier le *Jésuite*, un mélodrame effroyable, devant toute une foule enthousiasmée. Le titre raconte la pièce, n'est-ce pas? Ceci se passait au Théâtre-Lyrique. Le Théâtre-Lyrique est un théâtre essentiellement belge, et qui n'a pas son équivalent ailleurs. Figurez-vous une halle immense gentiment décorée, flanquée d'un jardin fleuri de bosquets, où l'on s'égare quand il fait trop chaud dans la salle, et d'où l'on sort quand il fait trop chaud sous les charmilles. Dans la salle, on joue, à la fois et dans la même soirée, le drame, le vaudeville, le ballet, l'opérette, et l'entrée coûte 50 centimes. Notez que ce théâtre est fréquenté par le tout Bruxelles qui vit et s'amuse. Dans le jardin, on joue l'éternelle comédie qui rajeunit le monde.

Le spectacle fini, à minuit, la salle devient un bal. On danse, et depuis les danses wallonnes et flamandes jusqu'au cancan gaulois, tout se retrouve dans les quadrilles. C'est là que nos Parisiennes débutent,

mais dès que leur bottine a donné du talon dans le cœur d'un gentleman, elles se contentent de regarder danser — quelquefois dédaigneusement.

Un autre bal, c'est le bal Mignon, sur le boulevard. Au premier, on danse; au rez-de-chaussée, on écoute de la musique exécutée par l'orchestre de Julien Langenbach, le plus merveilleux des orchestres. On ne danse, bien entendu, qu'après les derniers accords du concert. J'ai entendu-là le finale de *Lohengrud*. J'hésite à dire que cela doit être applaudi à tout rompre, mais assurément cela doit être écouté

Prenez, commme je vous la donne, ces notes écrites à la diable. J'en ai bien d'autres. Je vous les donnerai une autre fois.

J. C.

CHOSES ET AUTRES

—

Décidément les Anglais enlèvent toute espèce d'intérêt aux affaires judiciaires. Ces gens là vont vraiment trop vite. A peine Muller arrivé, on le juge. Pas d'émotion, pas de discours, pas de détention préventive, pas de compte-rendus poignants. Et l'on prétend que les Anglais s'entendent à la réclame! Parlez-moi de la France. Voilà un pays où l'on a le secret de ***la suite au prochain numéro;*** où l'on connaît le bon endroit d'arrêt, le mot de la fin, etc. Tout homme ici est un peu feuilletoniste, et l'on se garderait comme d'une chose monstrueuse d'en finir si promptement avec les gens.

—

Un maréchal, un des grands noms de l'Empire, une de nos gloires militaires, celle-là même qui commande aux lettres et aux arts, vient de découvrir qu'il y a un baromètre dans chacune de nos cheminées. Il suffit, pour s'en assurer, de laisser fumer ladite cheminée tous les matins, de huit à neuf heures. Je doute que ce moyen soit du goût de tout le monde.

—

Les Bouffes-Parisiens ont annoncé qu'ils vont diminuer le prix de leurs places. J'espère alors qu'on sera mieux assis. Mes lecteurs savent qu'à Paris, on a coutume de faire payer une chose d'autant plus cher qu'elle est plus mauvaise. C'est satanique, mais logique. Quand un restaurateur craint que son bifteck n'ait été trop dur, il le compte 2 francs au lieu de 1 franc 25; impossible de réclamer... Comment croire que, pour ce prix, on n'ait pas eu quelque chose de bon? — J'espère donc qu'aux Bouffes-Parisiens, on sera désormais mieux assis.

—

Il y a eu, à Aix, un concours de poésie provençale. Trois sujets à traiter : l'éloge du roi René (c'est de fondation); l'éloge de l'agriculture... provençale .. et 3° : ***sujets plaisants*** Ce ***sujets plaisants*** est joli : il paraît que le jury regarde lui-même comme peu plaisants les éloges du roi René et de l'agriculture... à moins cependant que, par plaisants, on n'entende.... mais il y a un chanoine parmi les examinateurs.

—

Le Théâtre-Français en a déjà fini avec la ***Volonté***. En attendant l'***Inventeur***, d'Augier, il a repris, ***On ne badine pas avec l'amour***. Après la ***Volonté...*** le Théâtre-Français est bon diable; non-seulement il entend la plaisanterie; mais encore il se raille lui-même. M. Lissagaray préférera sans doute les vers de M. du Boys à la prose de Musset; mais, n'en déplaise à M. Lissagaray, vivent les hommes inutiles! Il y a encore des gens, qui, semblables à Gautier, préfèrent une rose à une clou.

—

La maison d'arrêt de la garde nationale (Hôtel des Haricots) vient d'être fermée. Pas de soupir d'allégement. On en ouvre une autre le 20 octobre. Vous avez tout un grand mois devant vous pour ne pas monter votre garde. — C'est égal, cette démolition est un malheur. Oh! soldats citoyens vous trouverez bien dans l'autre prison la même geôle et le même ordinaire; mais qui vous rendra cette chambre où Musset, Balzac, Gautier, Sue et tant d'autres avaient passé... chambre qui garde encore des vestiges de ce passage? Si le gouvernement veut rendre sa prison vraiment fascinatrice, je lui conseille vivement d'y faire incarcérer au premier jour, et d'autorite, tout ce qui nous reste d'hommes de talent en France. — Mais le gouvernement ne tient peut-être pas à rendre cette maison agréable.... je connais un garde national qui a refusé son service rien que pour rendre visite à ce sanctuaire.

—

A Nevers, il n'y a pas de théâtre. Les employés de la Préfecture et les jeunes gens, vulgairement nommés : calicots, se sont réunis pour en ouvrir un. Acclamations générales. M'est avis que M. le Préfet et MM. les marchands de drap sont bons enfants; à leur place, je craindrais plus d'une faute d'orthographe dans mes rapports, plus d'un centimètre oublié dans mes étoffes, tandis que mes commis apprendraient la ***Mariée*** du ***mardi gras*** ou la ***Case de l'oncle Tom***. Qui vivra verra.

—

J'ai assisté à une chasse à courre : l'on n'a rien tué du tout. Seulement j'ai fait vingt lieues, rien qu'en faisant tourner mon cheval sur lui-même... Ta, ta, ta — par ici, quand j'étais par là, par là, quand j'étais par ici. — J'ai vu un cerf une fois, le gaillard allait lentement, se souciant aussi peu de nous que de l'an 40. — On m'a dit, au retour, que j'avais été favorisé; le cerf ne s'est montré qu'à moi... le trait ne fait nullement mon éloge.

Voilà tout ce que j'ai vu dans cette chasse à courre. Mais comme on dine!

—

On sait que l'œuvre de Delacroix a son exposition. L'œuvre de Raphaël a également la sienne. Vraiment? A la fête de Saint-Cloud, au-dehors d'une baraque grande comme une bicoque des boulevards, sont écrits ces mots : « ***Ici l'on voit pour un sou tous les cadres de Raphaël.*** » Je vous fais grâce de l'orthographe. Laisez-moi seulement vous expliquer que ***cadres*** veut dire ***tableaux***. Si cependant ce n'étaient que les cadres... Je ne suis pas entré.

—

On aura beau dire : c'est une singulière mode que celles du Poney. Je trouve que rien n'est plus comique que tous ces petits rats tirant sur leur paniers et tricotant des jambes. Ils ressemblent à ces joujous mécaniques qu'on monte avec une clef... Et, en effet, le Poney, quelqu'importance qu'on lui donne à Londres, à l'heure qu'il est, n'est qu'un joujou.

Voici déjà de longues années que le Poney du Shetland est travaillé. — On l'a croisé avec de magnifiques Arabes, on l'a soumis à un élevage merveilleusement étudié, et je ne sache pas, après tant de soins, que le résultat soit autre qu'une légère augmentation de taille. — Pourquoi, dans ce cas, ne pas prendre immédiatement un cheval élevé et éviter tant de soucis?

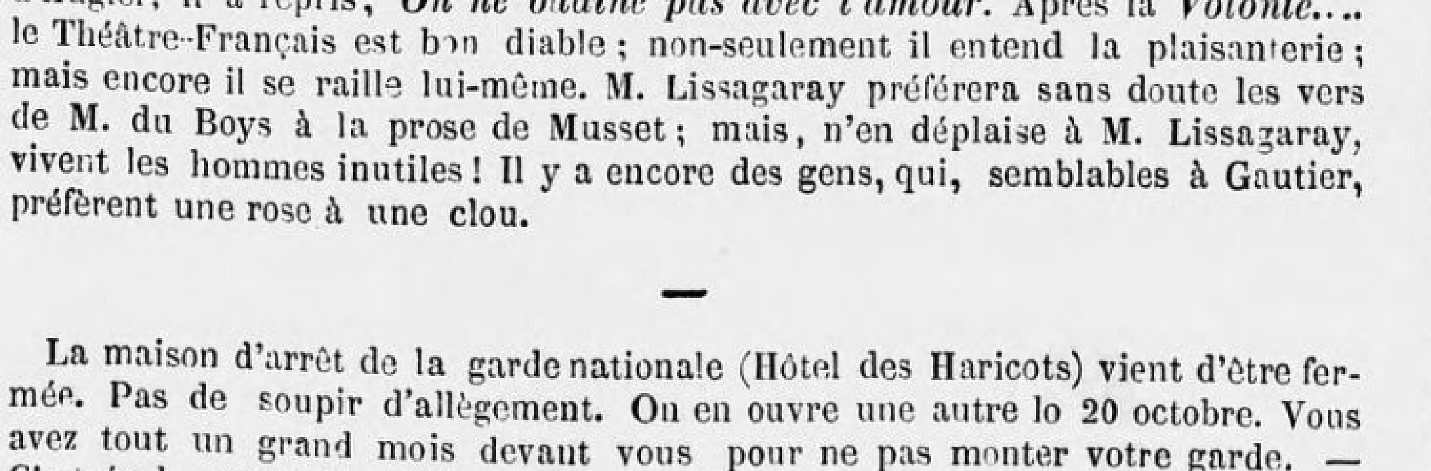
—

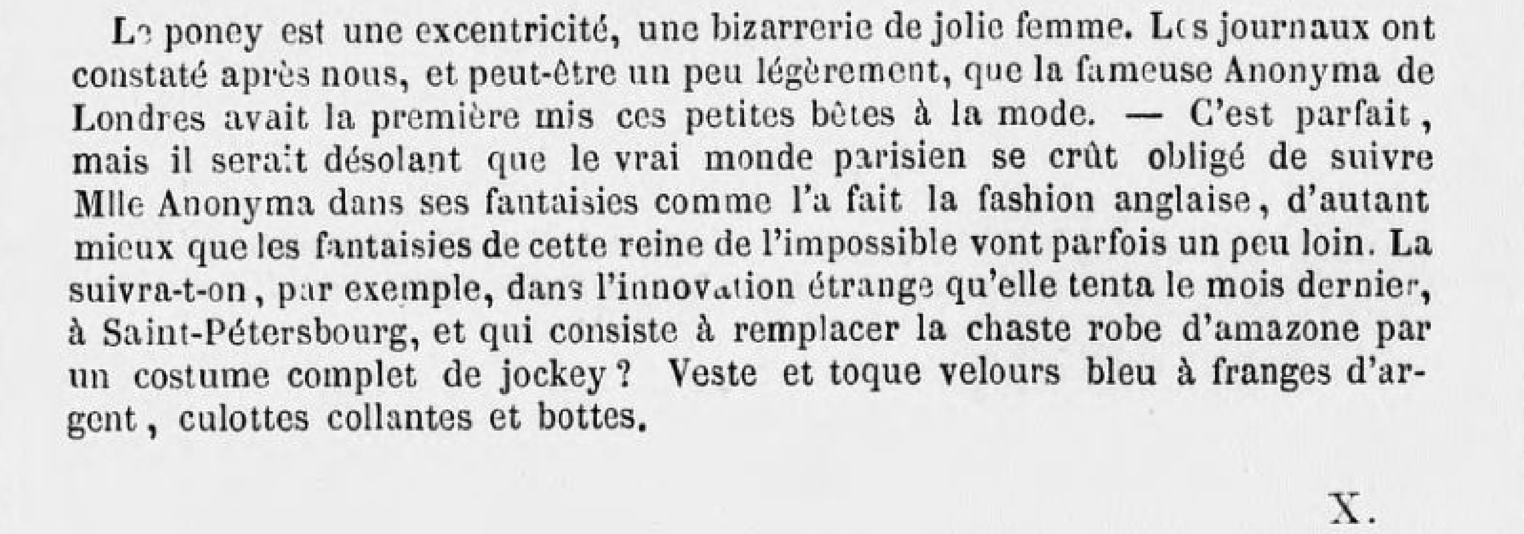
C'est un effet singulier de la mode que l'usage de ces petites bêtes. Je comprends encore qu'on s'en serve comme dadas, pour les enfants ou les dames; mais, en vérité, aucune race n'est moin sproprе que celle là à constituer un attelage sérieux et encore moins à fournir des chevaux de selle. — Pour vous en convaincre, allez fumer un cigare vers les neuf ou dix heures du matin dans l'allée de l'Impératrice et regardez passer le comte de C., flanqué de son ami V**** L. Si vous n'éclatez pas de rire, je m'engage à vous offrir une paire de poneys de 200 guinées. — Je serais fâché que le comte s'en blessât, mais, en vérité il a l'air d'un grand bébé sur un gros chien. Ses jambes trainent dans la poussière, tandis que la pauvre petite bête se demène comme un écureuil dans sa cage.

—

Le poney est une excentricité, une bizarrerie de jolie femme. Les journaux ont constaté après nous, et peut-être un peu légèrement, que la fameuse Anonyma de Londres avait la première mis ces petites bêtes à la mode. — C'est parfait, mais il serait désolant que le vrai monde parisien se crût obligé de suivre Mlle Anonyma dans ses fantaisies comme l'a fait la fashion anglaise, d'autant mieux que les fantaisies de cette reine de l'impossible vont parfois un peu loin. La suivra-t-on, par exemple, dans l'innovation étrange qu'elle tenta le mois dernier, à Saint-Pétersbourg, et qui consiste à remplacer la chaste robe d'amazone par un costume complet de jockey? Veste et toque velours bleu à franges d'argent, culottes collantes et bottes.

X.





A-PROPOS DE L'HUILE DE MARRONS D'INDE — ANTI-GOUTTEUX GENEVOIX



— Mesdemoiselles, nous sommes très-riches; papa qui est un grand médecin et un savant, disait l'autre jour en tenant un marron, voici un véritable trésor! à ce compte-là nous en avons pour plusieurs millions.





Le comble du guignon! Promener sa goutte pendant 25 ans, sous les marronniers des Tuileries sans se douter qu'on avait le remède à portée de la main.



Contemporaine d'Hippocrate, l'huile de marrons d'Inde est vieille comme le monde; c'est donc à tort qu'on la dit enfant de M. Genevoix; il n'est que son parrain.



Guérisson radicale de: la goutte, la sciatique, le rhumatisme et les névralgies par le docteur *Esculus Hippocastanum*.

Frottés à l'huile de marrons d'Inde comme des lutteurs antiques, les goutteux modernes exécutent une pyrrhique narquoise autour du monstre qui les a fait souffrir.



Les gouteux de France et de Navarre se rendant en pélerinage au marronnier du 20 mars.



Onction à l'huile de marrons d'Inde...

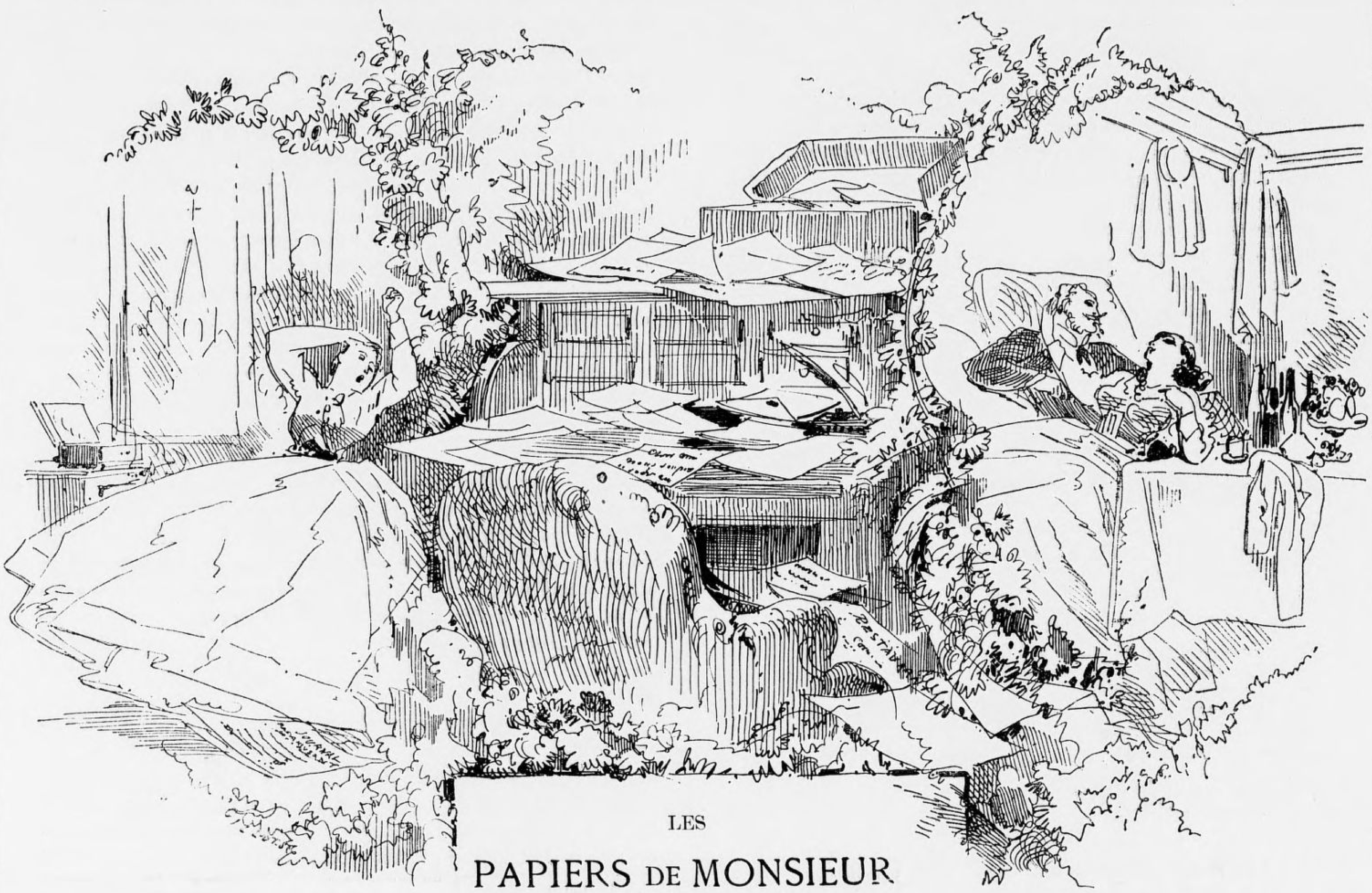


Le remède opère.



— Comment, malheureux! vous mangez des truffes avec la goutte?
— Mais, docteur, vous savez bien qu'il n'y a plus de danger avec l'huile de marrons d'Inde.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LES PAPIERS DE MONSIEUR

Laissés sur sa table lorsqu'il est parti pour aller rejoindre sa femme. — Il y a peut-être indiscrétion à faire connaître ces papiers, mais il y a de la part de Monsieur bien grande négligence à ne pas les brûler.

Château de Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B.

Mon Pierre chéri — nous sommes arrivés à bon port. Papa, maman, les de Saint-Rive, l'oncle et la tante, tout le monde enfin était venu nous chercher au chemin de fer. On s'est embrassé; Bébé a passé dans les bras de tout le monde et papa nous a fait monter dans son break attelé à quatre, mon cher! — un attelage tout bêtement royal dont il vient de se passer la fantaisie, au grand mécontentement de maman, qui le gronde à chaque instant. En trois quarts d'heure, nous sommes arrivés au château. — Papa, qui a l'air de revenir des croisades depuis qu'il a sa fille, avait fait ouvrir la grande grille qui donne sur la forêt, et nous avons fait deux bons kilomètres de plus pour avoir le plaisir de rentrer princièrement à Fort-Long. Je reconnais en passant les vieux arbres de l'avenue, — la tour ronde des communs, — la gargouille de la petite chapelle, — les grands massifs et le vieux cèdre, sous lequel tu m'as déchiré ma robe en lisant *Il ne faut jurer de rien*, — tu sais, chéri? — Les portes sont grandes ouvertes, de tous côtés des visages amis. — Mon vieux Jean descend le perron, vient ouvrir la porte et abaisser le marchepied. Comme il est brisé le vieux serviteur, le bon ami! Je lui ai tendu la main avec un vrai bonheur, et lui, après m'avoir dit de sa bonne voix émue : Madame la comtesse veut-elle me permettre? a effleuré de ses lèvres l'extrémité de mes doigts.

Rien de changé : — dans le vestibule, je retrouve les grands bustes sur leur gaine, la vieille horloge à poids, la vieille rampe, le tapis rouge... tous ces souvenirs me touchent, mais je sens un besoin intolérable de t'embrasser. Je me sauve dans ma chambre, j'ouvre mon petit bureau de jeune fille qui est là, près de la fenêtre, à la même place et je t'embrasse. — Tiens, vois-tu, là, dans ce petit coin du papier où je fais un rond, je mets trois, quatre, cinq, dix, vingt baisers, cher amour. — Ah! ça me soulage un peu! — Si tu savais, mon ami, comme j'étais triste ce matin en te quittant au chemin de fer, et comme j'ai pleuré de grosses larmes sous mon voile quand je me suis trouvée seule avec Bébé et Julie dans la voiture! — Tant que tu as été là, ça allait encore, je te sentais près de moi, mais lorsque l'heure arrivée tu m'as serré la main!... Pourquoi faut-il que tes affaires ne te permettent pas de m'accompagner. — Est-ce que ça sera bien long, dis? Tache, mon petit chéri, de revenir bien vite nous retrouver.

Tu étais ému aussi, toi, j'ai bien senti que ta main tremblait un peu. Mais pourquoi, une fois remonté en voiture, n'as-tu pas regardé de mon côté, vilain! J'ai regardé, moi, par la fenêtre de la salle d'attente. J'ai vu Jean refermer la portière, la voiture a traversé la cour et s'est arrêté un instant à la grille parcequ'il y avait un omnibus qui encombrait le passage, — j'ai vu tout cela et je me disais : Oh! il se retournera de ce côté-ci, il m'enverra un sourire... un instant, quand le coupé a tourné, j'ai aperçu le bout de ta moustache et ton cigare... mais tu regardais de l'autre côté.

Oh! le vilain, le vilain!

Je te quitte, mon chéri, il faut m'habiller et j'achève ce petit mot tandis que Julie me coiffe.

On vient de sonner le premier coup. — Encore deux petits baisers dans le petit rond... ça fait vingt-deux, compte bien.

TA LOUISE.

A monsieur le comte Pierre de B.

Caro mio,

Je compte sur toi ce soir, — viens nous prendre au Gymnase, — loge nº 4, — baignoire du rez-de-chaussée, à gauche. — C'est grand comme une tabatière, mais on s'asseoit les uns sur les autres, — c'est très gentil.— Je te ménage une petite surprise,— avec des yeux grands comme cela, et un pied!...

Pas un mot de Coralie, bien entendu.

Si tu revois les bas de soie rose, dis-leur que je suis parti tout d'un coup pour l'Islande... prendre les bains.

A ce soir; mais pas de plaisanteries, tu sais, je compte sur toi... et elle aussi... Je te dis : c'est un pied exceptionnel, ma parole. — Nous casserons une croûte après.

Poignée de main, cher veuf.

A toi de cœur,

K. de R.

CAFÉ ANGLAIS

Les huîtres vertes de Marennes.	4 fr.
Les deux potages à la bisque d'écrevisse. . .	6
Les deux canapés à l'anglaise.	6
ENTRÉES.	
Le deux tournedos à la moelle.	8
Les deux quenelles de volaille au velouté. .	8
Le riz de veau Kramousky.	10
Les esturgeons à la Chambord.	8
Sorbets. — Marasquin.	
ROTS.	
Les rouges de rivière.	15
L'aspic de gibier.	15
ENTREMETS.	
Les champignons à la provençale.	7
Les soufflés à la purée de marrons. . . .	8
Les charlottes russes glacées.	10
DESSERTS.	
Fromage de Stracchino.	4
Fruits assortis	15
VINS.	
Château Iquem 1846.	25
Romanée Couty.	8
Château-Laffitte 1847.	15
Johannisberg.	30
Champagne de la veuve Cliquot.	12
Cafés. — Liqueurs.	10
Papiros. — Régalias. — Cabanàs.	10
Les deux bouquets.	50
Total.	284

Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B.

Oh! mon ami! ne m'écris pas que tu es triste, isolé, et que ton *chez nous* te paraît vide depuis que nous n'y sommes plus. Je serais désolée qu'il en fût autrement et que mon absence te fût indifférente, mais d'un autre côté, cela me fait tant de peine de savoir que tu es chagrin! - Amuse-toi un tout petit peu, chéri, mais rien qu'un tout petit peu, ce qu'il faudra pour t'empêcher de maigrir.—Tu penses vraiment partir à la fin de la semaine? — Quel bonheur! j'ai annoncé cela ce matin au déjeuner, et Bébé en entendant ton nom a dit : Papa, papa. Ses petits yeux brillaient de joie et il agitait ses mains en l'air. — Tu vois que tu es attendu, mon ami.— Mon père qui vient de recevoir de Paris des bottes de marais tout à fait merveilleuses, te recommande bien de t'en munir aussi;—il attend ton arrivée pour chasser le canard dans les étangs.

Le château est au grand complet. Ernest et sa femme viennent d'arriver. — Tu n'as pas idée de l'aspect de ce pauvre garçon : un vieux saule en redingote, — une véritable ruine! — qu'a-t-il fait à la Providence? Ma mère continue à trouver qu'il a l'air distingué. Il est certain que, grâce à Dieu, on ne rencontre pas tous les jours un pareil visage. — Cependant, sa petite femme folâtre remue, gazouille; c'est un chardonneret. Est-ce singulier que ces petits oiseaux affectionnent les masures. Quand son mari tousse, elle parle haut pour dominer le bruit, ou lui dit en lissant son bandeau : Vous avez avalé de travers, mon cher? Elle le fait courir pour chercher son ombrelle, et quand il est de retour, haletant, n'en pouvant plus, elle met sa lenteur sur le compte de son embonpoint. On dirait qu'elle veut achever de l'étendre, le pauvre fracassé! — Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a reçu un coup de tonnerre sur la tête; — il se sera réfugié pendant un orage sous un noyer, tu sais combien la foudre affectionne le noyer, et patatra, voilà un homme disjoint. Mais ne parlons plus de cela.

Hier, j'ai passé ma revue; j'ai voulu visiter en détail *Fort-Long* et ses dépendances. Des caves aux greniers, j'ai cherché et retrouvé mes souvenirs d'autrefois; non pas que je regrette ma vie de jeune fille, mon bon petit mari, oh! non, je ne le regrette pas; mais enfin, il y a un certain charme à faire ses comptes avec le passé, a examiner à la loupe le milieu dans lequel on a vécu longtemps. — Il est des clous fichés dans la muraille qui vous rajeunissent de dix ans, mille souvenirs sont restés accrochés à ce méchant clou. — Il n'y a pourtant que deux ans que j'ai quitté tout cela. — Il me semble qu'il y a un grand siècle.

Cette salle à manger avec ses dessus de portes noirâtres et ces quatre grands cygnes en marbre, au cou desquels on me hissait étant enfant, me paraît immense. Quand je suis à table et que j'aperçois, à travers les petits carreaux de la grande porte cintrée, les massifs en fleurs, le miroir qui est au bout du parc et les peupliers qui se balancent les pieds dans l'eau, la tête dans les nuages, il me semble que je fais un rêve.

Mais ne crois pas que pour cela je t'oublie; au milieu de tous ces souvenirs, ceux qui nous touchent tous deux sont de beaucoup les plus doux. Toutes les fois que je passe entre ces deux portes qui mènent au salon, j'éprouve comme un frisson, et je crois entendre l'écho de ce baiser que tu m'y as donné. Avons-nous eu peur en nous trouvant nez à nez avec mon père, qui toussait cependant pour nous avertir de sa présence!

Sais-tu chéri que je n'ai point encore essayé ma toilette bleue? — je veux que tu en aies l'étrenne. Je suis si heureuse lorsque tu inspectes ma toilette et que tu me fais tes observations, que tu me dis en effilant ta moustache et en regardant de côté : Voilà, petite femme, un ruban que j'aurais placé un peu plus haut, — ce bleu là me semble bien vif, ta jupe est une merveille,— ton corsage est un peu long,— le col n'est point dégagé.

Tu dis cela si gentiment que, même dans tes critiques, tu trouves moyen de loger une petite flatterie, mon cher amour. — Souvent, je souris sans répondre, j'ai l'air de ne point tenir compte de tes paroles —c'est plus fort que moi, il y a des moments ou je ne peux pas résister au plaisir de faire la mauvaise tête, mais au fond je me dis : Comme il a bon goût, comme tout ce qu'il me dit est juste! Cela est si vrai, que les trois quarts du temps je te dis : *Mon chéri, tu n'y entends rien,* — pour m'empêcher de te sauter au cou.

Mais vois-tu, la plume à la main, je suis meilleure : ta présence ne m'intimide plus, je ne ressens plus sous ton regard cet embarras que tu ne connais sans doute pas, mais que les femmes éprouvent lorsqu'elles sont près de celui qu'elles aiment, et qui se traduit chez elles par des minauderies. — Je sens maintenant que je suis loin de toi que toutes ces coquetteries, ces sourires, ces refus, ces petites moqueries niaises, sont du temps perdu pour l'affection, et j'ai des remords.

Viens, mon ami, viens vite, mon cœur te tend les bras. Comme je

vais te faire oublier à force de tendresse ces trois semaines d'ennui et d'isolement! — C'est trop long, vois-tu, trois éternelles semaines, et puisque tu me dis que mon absence te fait souffrir, je t'avouerai, mon amour, qu'elles sont pour moi une véritable torture.

Enfin! après demain tu seras ici; nous irons te chercher au chemin de fer. — Viens, — viens, — viens.

Allons, monsieur, abaissez votre col, que je vous embrasse mignonnement dans ce petit coin que j'aime tant.

Ta femme...

Tu ne te doutes pas, toi, que ma main tremble en écrivant ces deux mots, et que mon cœur bat si délicieusement vite, que je ne résiste pas au bonheur de les écrire encore.

Ta femme,
LOUISE DE B.

A monsieur le comte Pierre de B.

Ah! tu peux te vanter d'être un singulier pistolet! Comment, tu vas dire à Anna que Coralie m'a vu casser l'ombrelle de la petite blonde? Tu comprends bien que je deviens un imposteur fieffé, moi qui ai juré qu'avant-hier au soir j'étais à Soissons, pour cause d'agonie de mon oncle, — une agonie qui m'a rendu des services! — Ça n'est pas adroit, mon bonhomme, le mariage t'a gâté la main. Si j'ai cassé l'ombrelle de la petite, vois donc qu'il m'est impossible de dire à l'autre : Ma chère enfant, arrange-toi avec Ernest. — Et Ernest qui est bête comme une oie, va me jeter la pierre, — je la connais, Coralie est derrière.— Le coup d'épée, je m'en fiche, si coup d'épée il y a; mais enfin, c'te petite est mignonne au possible et si ferme... physiquement! Ah! tu m'as mis dans de jolis draps.

Il faut que tu m'aides à réparer cela. — Tu retarderas ton voyage de trois jours... ah! j'en suis bien fâché, — et tu viendras à Chantilly dimanche. — Mets un chapeau gris et orne ta boutonnière d'une rose sans feuille, je me charge du reste.

Ah!—j'allais oublier,— quand tu nous apercevras, tâche de t'écrier le plus naturellement du monde : Elle est trop forte, je te croyais à Soissons. Dis cela avec âme. Elle est trop forte!!! je te croyais à Soissons!!! voilà qui est particulier!!! je n'en crois pas mes yeux!!! explique-moi cela tout de suite. — Comprends-tu le sentiment de la tirade?

Adieu, mon petit, à dimanche, — Tu sais que Lucien a engagé Fleur-de-Mai. Ça fait pitié, ma parole d'honneur.

Il n'en est pas moins vrai que tu es un singulier pistolet.

Bien à toi;
K. DE R.

A M. le comte Pierre de B...

Monsieur,

J'apprends par mon amie, Mme de Valcreuse, les propos au moins étranges que vous avez tenus sur moi, à l'occasion d'un fait insignifiant en lui-même, mais dont les conséquences peuvent porter atteinte à ma considération — c'est pour l'ombrelle. — Donc M. K... de R... n'a jamais été mon amant, je vous prie de le croire, sachant placer mes affections à des personnes plus reconnaissantes de l'amour qu'on leur a donné. — Vous m'avez jugée, Monsieur, par les autres créatures dont il me répugne de faire allusion en ce moment-ci, et je compte trop sur votre délicatesse de gentilhomme pour me refuser des explications sur votre conduite à mon égard.

Je serai chez moi demain soir à dix heures, rue de Larochefoucauld, 44 *bis*.

J'ai l'honneur de vous saluer,

CORALIE.

Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B...

Comment, encore un retard! Oh! je n'y tiens plus! Quel homme est-ce donc que cet affreux notaire? Ce n'est pourtant pas bien long de gribouiller trois ou quatre feuilles de leur papier timbré. Sais-tu qu'il va y avoir un mois que je ne t'ai vu, un long mois, mon ami. *Fort-Long* me paraît une prison. Il me prend des envies de m'échapper et de revenir près de toi. Si tu savais, chéri, comme il est triste, ce métier de veuve par hasard que je mène ici!

— Et votre cher mari? me dit-on à chaque instant; pourquoi n'arrive-t-il pas? La vie de garçon doit lui peser, ce me semble.

Et on me sourit avec un air de gracieuse compassion qui me fend le cœur. Quand je dis que tu as des affaires, on me répond : « Ah! vraiment! » — Et on détourne la conservation. — Je devine que tous ces gens supposent que tu ne m'aimes plus, et j'enrage de ne point t'avoir là pour leur prouver que tu m'aimes, mon chéri. Car tu m'aimes, pas vrai? Dis... tu m'aimes?

Je suis folle, tiens, et bête par-dessus le marché] — huit jours de retard ce n'est rien, en somme. — Si tu ne reviens pas, c'est que tu ne peux revenir.

Je n'ai point encore mis ma toilette bleue, sais-tu? Et la saison se passe. Mais j'ai juré da l'essayer devant toi, et je tiens ma parole. Figure-toi que, le soir, lorsque je me trouve seule dans cette grande chambre, je suis si triste que je parle tout haut — je suppose que tu es là, et nous causons... — Ne te moque pas trop de moi — je fais les demandes et les réponses — alors, dans cette causerie de mon invention, tu m'expliques ta longue absence, et cela avec tant d'affection et de tendresse que je ris de mes frayeurs et j'oublie mon chagrin. Je me figure, lorsque je me décoiffe, que tu prends dans ta main mes cheveux tordus en me disant : « On dirait un lingot d'or, petite femme. » Tu te souviens? Ce pauvre lingot d'or! je le cache bien vite sous mon bonnet de nuit, et je me couche en pensant à toi. Si, à ton retour, tu interroges l'oreiller voisin du mien, il t'en racontera long, va! Dans sa dentelle chiffonnée, tu retrouveras bien des baisers qui sont à ton adresse, et peut-têre aussi quelque trace de larme oubliée dans un pli, vilain! Il te racontera que je lui dis bonsoir, bonsoir, mon chéri; que je lui tends la main, que ma main reste vide, et que, souvent, je m'embrasse moi-même pour écouter le bruit du baiser, et me rappeler le contact de tes deux lèvres sur mon bras.

Ce sont là des enfantillages, n'est-ce pas? Je ne veux pas t'en dire dire plus long, car j'ai peur que ce qui me fait pleurer ne te fasse sourire.

Nous comptons sur toi pour samedi. — Mon père n'y tenait plus; il commencé la chasse des étangs.

A samedi, n'est-ce pas, chéri, bien sûr, bien sûr?

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton amie,
LOUISE DE B...

Vendu à M. le comte de B...

Une ombrelle (pagode) — garnie en point de Chantilly — montée en or — manche en corail rose. fr. 320

A M. le comte de B. .
(Il y a une réponse.)

Je ne peux pas y être avant onze heures ou onze heures et demie, à cause de mon pas du second acte. — Cela vous va-t-il?

Mes compliments pour l'ombrelle. — Henriette était furieuse. Je t'embrasse sur l'œil gauche.

TA CORALIE.

A ce soir, est-ce pas?

Pour copie : Z.



MON DERNIER BAIN DE MER

Etretat, 30 septembre.

Je n'avais point repassé par ici depuis vingt ans, il y a du nouveau. Ils ont pris un malheureux petit village habité par quelques centaines de pêcheurs; ils en ont fait une espèce de ville, ou, pour mieux dire, un faubourg lointain de Paris.

Les faubourgs de Paris vont loin depuis quelques années : on en crée un nouveau tous les ans, soit en France, soit à l'étranger. Bade, Wiesbaden, Nice, Ems, Hombourg, Spa, Vichy, Aix-les-Bains, Biarritz, Arcachon, le Croisic, Trouville, le Tréport, Saint-Valery, Dieppe, Etretat, et le reste. Faubourgs! faubourgs! Plus le préfet s'épuise à nous planter des arbres, à nous dessiner des squares, à jeter de l'eau sur la poussière des boulevarts et jusque sur les feuilles des marronniers, plus en un mot Paris devient agréable en été, plus nous nous obstinons à le prêter aux Russes, aux Anglais et aux naturels de l'Ardèche. Pourquoi?

Est-ce parce que les loyers sont devenus trop chers à Paris? Non, puisque l'émigrant qui s'en va pour trois mois ne donne pas congé à son propriétaire. Il se met sur les bras un loyer de deux mille francs, qui ne le dispense pas d'en payer un de six mille : où est l'économie?

Vous me direz que le prix du beurre... mais non! Partout où les Parisiens vont fonder une colonie, le beurre atteint immédiatement des prix qui sembleraient monstrueux à Paris.

Est-ce la paix des champs? Je t'en moque. Le plaisir d'échapper aux intrigues, aux jalousies, aux inimitiés, aux figures désagréables, à tout ce qui vous agaçait les nerfs sur le boulevart? Non, puisque tout cela déménage avec vous. Il y a des courants invisibles, inexpliqués, oubliés sur la carte du lieutenant Maury, qui transportent avec vous vos ennemis, vos créanciers, la dame blonde à qui vous aviez écrit *je sais tout*, et même le piano qui vous faisait bondir tous les matins à la même heure. Les vieilles affiches de théâtre, dont la vue seule vous donnait des nausées, refleurissent sous vos yeux toutes jaunes et toutes rouges; le calme de votre esprit est en butte aux mêmes sottises, aux mêmes platitudes, aux mêmes calembours, aux mêmes grimaces des mêmes comédiens, aux mêmes couacs des mêmes ténors.

Les Parisiens, race moutonnière entre toutes, n'émigrent pas isolément. Ils se forment en coteries, comme les hirondelles vont par troupes et les sardines par bancs. Depuis que les chemins de fer ont mis le voyage a la portée de toutes les bourses, vous rencontrez ici un passage d'artistes, là un banc de notaires, plus loin un vol de cocottes ou un essaim de bonnetiers.

L'Anglais, hors de chez lui a des exigences féroces : il veut trouver partout le même thé, la même bière, la viande succulente et saignante qu'il savourait dans son comté. Il lui faut du linge blanc, des tapis, de l'eau chaude, du métal net et luisant, tout le confort assez logique et pas trop cher de la vie anglaise. Nous raillons ce ridicule et nous disons bien haut que le voyage serait fade si l'on trouvait partout ce qu'on laisse à Paris. Il nous faut des paysages incultes, des chemins impossibles, des abris où il pleut, du pain noir, des ragoûts féroces, des peuplades en guenilles, de la couleur, de l'inconnu, presque du danger. Notre plus grand plaisir est de rompre avec nos habitudes, nous le croyons du moins, et nous le crions sur les toits. Mais nous sommes au fond plus routiniers, plus exigeants, plus acoquinés à nos petits besoins qu'une vieille Anglaise. Quels que soient la plage, le désert, le sommet escarpé où la vapeur nous emporte, il nous faut notre milieu familier, notre journal, notre *Lambert* ou notre *Pied qui r'mue*, les *blagues* à la mode, le tas d'idées courantes où nous prenons notre picotin quotidien; il nous faut des hommes et des femmes que nous connaissions et qui nous connaissent, des auditeurs pour nos boutades, des spectateurs pour nos baignades, des admirateurs pour nos vareuses rouges et nos bérets bleus; en un mot, le Parisien est si foncièrement sociable qu'on peut le transporter où l'on veut, pourvu qu'on déménage tout son milieu avec lui.

J'écarte les villes d'eaux sérieuses qui sont les bassins de radoub de la carcasse humaine : on répare l'avant à Contrexéville et l'arrière à Niederbronn; à Luchon, on arrache le vieux cuivre, le vieux fer et tous les métaux généralement quelconques qui arrêtaient la marche du bâtiment; l'eau de Vichy repeint en rose les bordages que la bile teignait en jaune, etc., etc., etc., jusqu'à demain. Le malade ne choisit pas plus son entourage que sa résidence; il va, bon gré mal gré, où son médecin l'envoie; il s'arrange de son mieux avec les compagnons que la gastrite, la colique, la goutte, l'amour, la guerre et les autres fléaux lui ont donnés. Tant pis pour vous si vos amis sont dans les Vosges, quand le docteur vous envoie aux Pyrénées! Mais vous n'êtes pas malade, ni moi non plus: nous n'avons jamais eu que cette indigestion de chez soi, cette nostalgie du dehors qui devient endémique à partir du 1er juin chez les habitants de Paris. Parlons de nous et laissons la paix à tous les autres.

—

L'eau de mer a fait ses preuves comme purgatif; mais elle est si désagréable à prendre qu'on lui préfère la limonade Rogé. On ne l'emploie que pour l'usage externe, et si quelque Parisien en boit un coup, c'est malgré lui.

On assure, et je le crois, que la saumure conserve tout : non-seulement les sardines, les morues et les harengs morts, mais l'homme le plus vif. Cette théorie fort accréditée nous a fait prendre l'habitude de nous saler un peu tous les ans.

L'impôt du sel, malgré la réduction qu'on doit à M. Fould, frappe d'un droit de dix francs une valeur de trois centimes! Cest pourquoi nul ne s'est encore avisé de se saler à domicile. Nous nous trempons de préférence dans une solution toute faite et bien faite, si j'en crois les médecins. La cuve où tout chacun peut se baigner gratis est large, commode, et généralement pittoresque.

M. Coste, le grand cultivateur de la plaine liquide, dit que nous possédons 2,075 kilomètres de rivages. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour saler trente-sept millions de Français.

L'eau de mer est partout la même autour de nous. Ni la température ni le degré de salure ne varient sensiblement. Mais on ne prend des bains que sur vingt-cinq ou trente plages, et c'est la mode qui les

choisit. Or, savez-vous d'où viennent les hirondelles? Non. Ni moi non plus. Et la mode? Ni moi non plus.

Tel bain de mer a fait fortune parce qu'on y marche surun sable très doux; tel autre parce qu'on trébuchait à chaque pas sur des cailloux énormes. L'eau de Trouville est assaisonnée par je ne sais quel homœopathe d'en haut; on n'y trouve guère plus de sel que dans cinq actes de Vacquerie. Cependant les plus jolies femmes et les plus élégantes y attirent la France et l'étranger. C'est le grand turf de la toilettes; un Chantilly pour dames.

Etretat, où je me suis baigné par accident, ressemble à Trouville comme les Batignolles ressemblent à Paris. Toutes les élégances de deuxième ordre s'y sont donné rendez-vsus. C'est de la contrefaçon, du surmoulage, du ruolz opposé à l'or de ducat. Dès qu'un caprice charmant fait adopter la canne aux baigneuses de Trouville, les dames d'Étretat prennent le bâton.

> Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
> Mais un cœur, à leurs vœux, moins docile et moins tendre.

Par quel hasard Molière me revient-il à l'esprit? Est-ce parce qu'il partage avec MM. Vacquerie et Laya l'empire de la rue Richelieu et l'admiration des provinces? Les citoyens français, depuis dix ou douze ans, se sont pris d'amitié pour un certain nombre d'individus morts et vivants, qui n'appartiennent certes pas à la même famille. Je comprends jusqu'à un certain point qu'on applaudisse *Job* et *Baudry*, mais alors, pour être juste, il faudrait siffler Molière. A moins pourtant que notre admiration soit assez large pour confondre le vrai et le faux, le beau et le laid, la logique et l'absurde dans une seule et même embrassade! Pardon.

—

C'est l'amour qui m'a conduit ici, loin de mon hôtel, de mon château, et surtout de notre monde. Amour est-il bien le vrai mot? Jugez-en.

J'étais avec Albert et Romuald à la première représentation du *Fiacre jaune*. Dans une baignoire, à notre droite, je vois deux femmes en chapeau blanc, habillées comme deux sœurs qui auraient coupé leurs robes à la même pièce. L'une était la Giovanni, parfaitement connue et tarifée au Club; on m'assura que l'autre était honnête et qu'elle portait le nom d'un monsieur de lettres. Je la lorgne, elle rend: me voilà pris. Rien de plus séduisant que ces sortes d'aventures où l'on croit qu'en étendant la main, on touchera le but. Oui, de toutes les amorces que la femme jette à la l'homme, la plus irrésistible est la facilité, vraie ou fausse, la promesse, sincère ou non, d'un succès immédiat.

Durant près de deux mois, j'ai été à la veille de mon bonheur. Ernestine passait régulièrement toutes ses soirées au théâtre. La Giovanni avait pris ma cause en main et répondait de tout.

Nous nous rencontrions à coup sûr; je les reconduisais quelquefois, et l'on pouvait tout dire, tandis que le mari buvait de la bière au café avec ses collaborateurs et ses amis. L'affaire se présentait tout à fait bien, lorsque le mois de juillet nous tombe comme une tuile, et j'apprends un beau soir que les malles sont faites pour ce maudit Étretat. La pauvre Giovanni n'était pas du voyage. Elle est d'un numéro qu'on n'admet pas ici. Romuald, qui l'avait prise en juin, l'a conduite à Bade, où ils ont perdu, l'un dans l'autre, une centaine de mille francs.

Entre nous, je comptais sur la liberté de la campagne pour amener un dénouement qui tardait trop. J'ai suivi. Le mari allait et venait; il avait une pièce en répétition à Paris et sa femme au bord de la mer. La pièce lui prenait environ cinq jours par semaine, la femme n'en exigeait pas plus de deux. Ce voyage est assez cher, et surtout d'une longueur ridicule dans un siècle qui se vante d'avoir inventé la vapeur. On me dit que le chemin de fer transporte gratuitement tous ces gens qui tiennent la plume; ils ont un monopole à défendre et des accidents à cacher. Mais enfin le plaisir de voyager gratis ne supprime pas la fatigue, et je ne comprends pas qu'un homme de chair et d'os se condamne à répéter souvent une course de sept ou huit heures. Il y a notamment deux heures de diligence, ou plutôt de coucou, qui pourraient compter double. Enfin! j'avais cinq jours à moi dans la semaine, c'est-à-dire une marge raisonnable.

—

Mais Étretat est resté village, en ce sens que chacun y fait la police des mœurs et veille sur la vertu du voisin.

L'aspect de la localité est bizarre en diable. Un paquet de maisons, dont les unes imitent les plus jolis cottages anglais; les autres ont gardé le chaume et le jardin aux oignons. Tout cela se coudoie. Force boutiques à l'instar de Paris, et quelques voyageurs qui, faute d'un meilleur gîte, se sont logés en boutique. La falaise voisine s'est ornée de quelques chalets, assez jolis pour la plupart, j'excepte un vieux château tout neuf et parfaitement ridicule. Les naturels sont des pêcheurs qui pêchent pour le principe, car le poisson qui abondait jadis a émigré je ne sais où. Les étrangers sont des gens de lettres, des musiciens, des peintres, des comédiens rangés, des hommes de Bourse, toute une population peu connue de notre monde, mais qu'on étudiera un jour ou l'autre avec profit.

On m'a montré dans un même coin plusieurs habitations construites par Offenbach, Bertall, Dollingen, Villemessant. Le bonhomme Millaud, s'étant laissé tomber dans un chemin de falaise, a mis un garde-fou à ses frais. Je crois même que le bon Dieu, pour ne pas être en reste, s'est construit un chalet à clocher entre Dollingen et Villemessant.

Le paysage est friand à première vue. Le premier mouvement de l'étranger qui débarque est d'acheter une maison; le deuxième est de chercher à la vendre. Mais on ne revend pas comme on veut. Témoin ce pauvre Anglais qui a cédé sa maison neuve, son mobilier, son linge et son argenterie pour un millier de louis. On vit mal dans cette république: pas de fruits, point de légumes, peu de poisson; un homard par semaine, deux livres de crevettes par mois, et tout plus cher qu'à Paris. La seule économie qu'on y fasse est sur l'argent de poche. Avec les meilleures dispositions du monde, un fils de famille n'y saurait dépenser plus de vingt francs par jour.

Nous croyons au faubourg que tous les coups de plume de MM. les journalistes sont autant de coups d'épée dans l'eau. Il faut avouer pourtant que le romancier Karr a bâti Etretat avec sa plume comme je ne sais quel ancien construisait avec sa lyre. Il a dit aux artistes badauds de Paris: « Voici le pays qu'il vous faut; sauvage, escarpé, neuf; vous y vivrez pour rien, à condition de vous passer de tout. » Les autres ne se le sont pas fait dire deux fois; ils abondent.

On m'a montré non-seulement les Offenbach et tous les installés, mais M. Lehmann, de l'Institut, et les peintres Lepoitevin et Landelle; le petit Dumas fils qui lisait un peu trop familièrement dans la main des dames; M. Desbarolles, M. About, et ce Mario Uchard, qui fait rêver les femmes de notre monde par ses romans de haute compagnie. Tous ces gens et beaucoup d'autres que j'oublie m'ont paru assez ordinaires. J'excepte M. Mario Uchard, qui est bien de sa personne et membre du Mirliton.

Il y a de jolies promenades autour du village, mais personne ne s'y est encore risqué. Le seul plaisir admis consiste à s'asseoir sur la plage et à lancer des galets dans la mer. Deux ou trois cents personnes se livrent à cette récréation, depuis le matin jusqu'au soir. De temps à autres, quelqu'un se lève, entre dans une cabine, échange ses habits contre un costume de bain assez laid, et se trempe dans l'eau. Lorsque la mer est calme, on nage à cent mètres du bord; si la lame est un peu forte, on lui présente le contraire du visage et l'on se fait fouetter en public.

—

Ernestine nage bien; quant à moi, mon abbé, qui avait été garde du corps, m'a rompu dès l'enfance à tous les exercices. J'ai donc pu causer seul avec elle, loin des oreilles indiscrètes, toutes les fois que le temps était beau. Nous avons eu, grâce à Dieu, trois beaux jours en juillet, deux en août et un autre en septembre.

Par malheur les toilettes d'Ernestine, le nom de son mari, son talent de nageuse et mes assiduités, quoique discrètes, tout la recommandait à la malveillance du prochain. On ne saura jamais, à moins d'avoir habité ce pays, combien l'oisiveté et l'agglomération peuvent aigrir l'esprit de cinq ou six cents femmes. La nourriture est si mauvaise que l'on mourrait de faim si l'on ne trouvait pas à mordre sur quelqu'un. On s'écorche, on se sale et l'on se mange réciproquement avec un appétit farouche. Pauvre Ernestine! Elle habitait l'hôtel des Bains et j'étais logé chez Blanquet; nous nous sommes parlé dix fois au milieu de la foule, et six fois dans l'eau sous les yeux d'un peuple entier. Et pourtant la voilà perdue de réputation! Son mari l'a emmenée de force à Paris, hier matin, pendant que je l'attendais sur la plage en costume. Le village était presque désert, la surveillance allait cesser faute de surveillants, j'espérais..... diable soit d'Etretat et de mes espérances!

Lorsqu'elle se baignait avec moi, elle descendait à l'eau dans un costume noir de la plus austère simplicité. Je voyais ses beaux bras jusqu'à l'épaule, ses pieds mignons, ses chevilles délicates, et même autant de mollet qu'une honnête femme en peut montrer. Elle nageait à la façon des sirènes, tantôt couchée sur la vague écumante comme sur un oreiller, tantôt debout et hors de l'eau jusqu'à mi-corps. La draperie se modelait divinement sur elle, vous auriez dit une statue

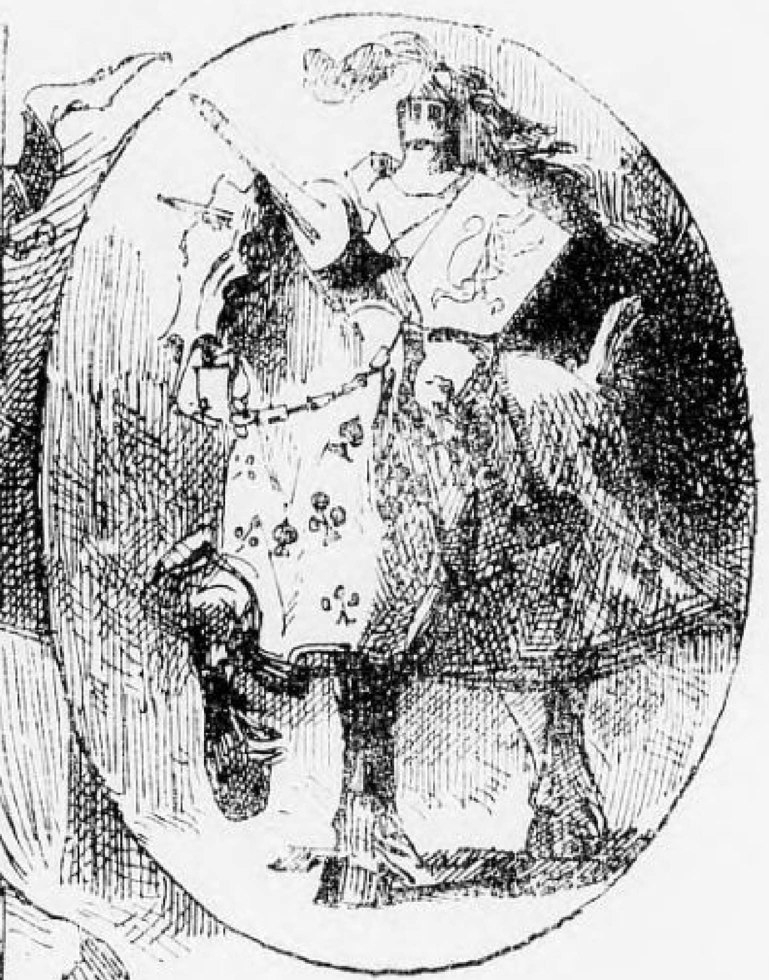
UN CARROUSEL D'OFFICIERS — *Souvenir de Saumur.*





L'ESTRADE DES MUSICIENS

Un peu de grosse caisse ne nuit pas à la cérémonie.

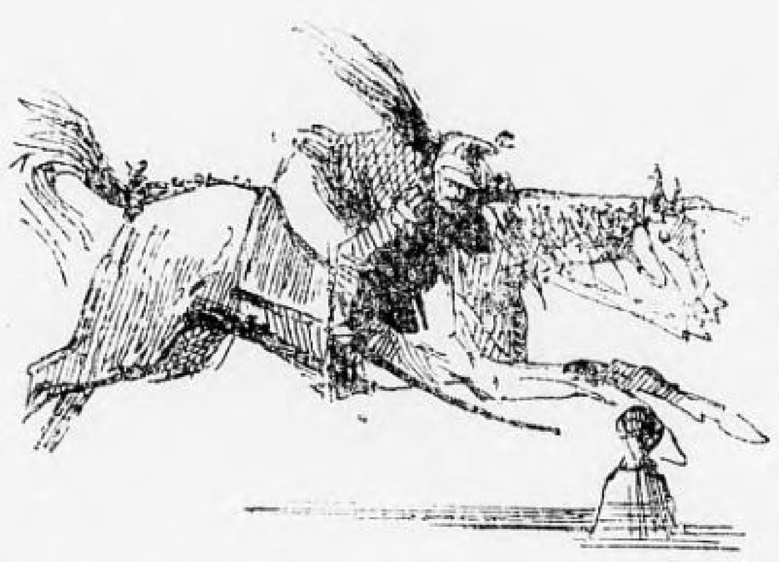


LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION.

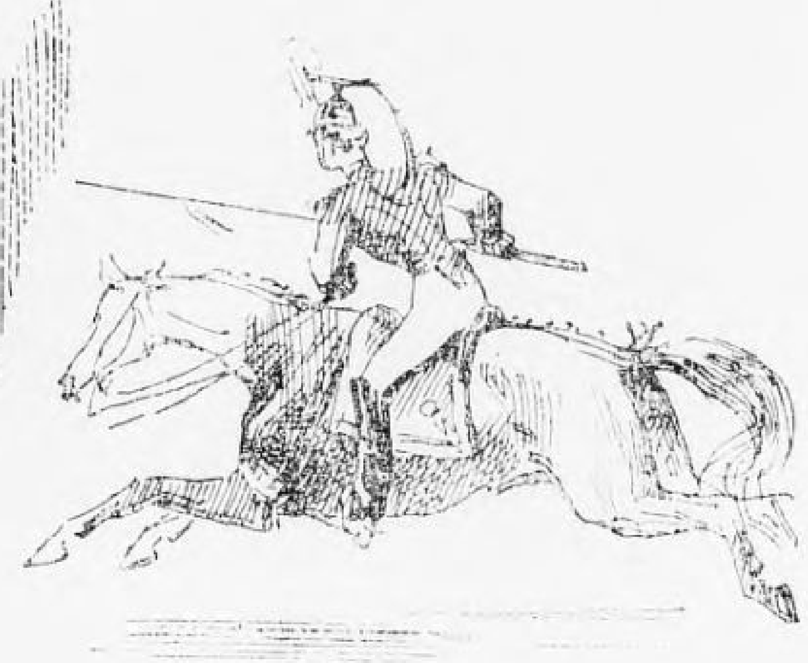
I. Le cavalier numide, peau de tigre, massue aux pointes de fer, cheval à tous crins, cavalier idem.

LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION AU MOYEN AGE

II. Les allures sont lentes mais solides. L'homme et le cheval bardés de fer des pieds à la tête, si bien que l'on ne sait jamais s'il y a quelqu'un dans tout ça.

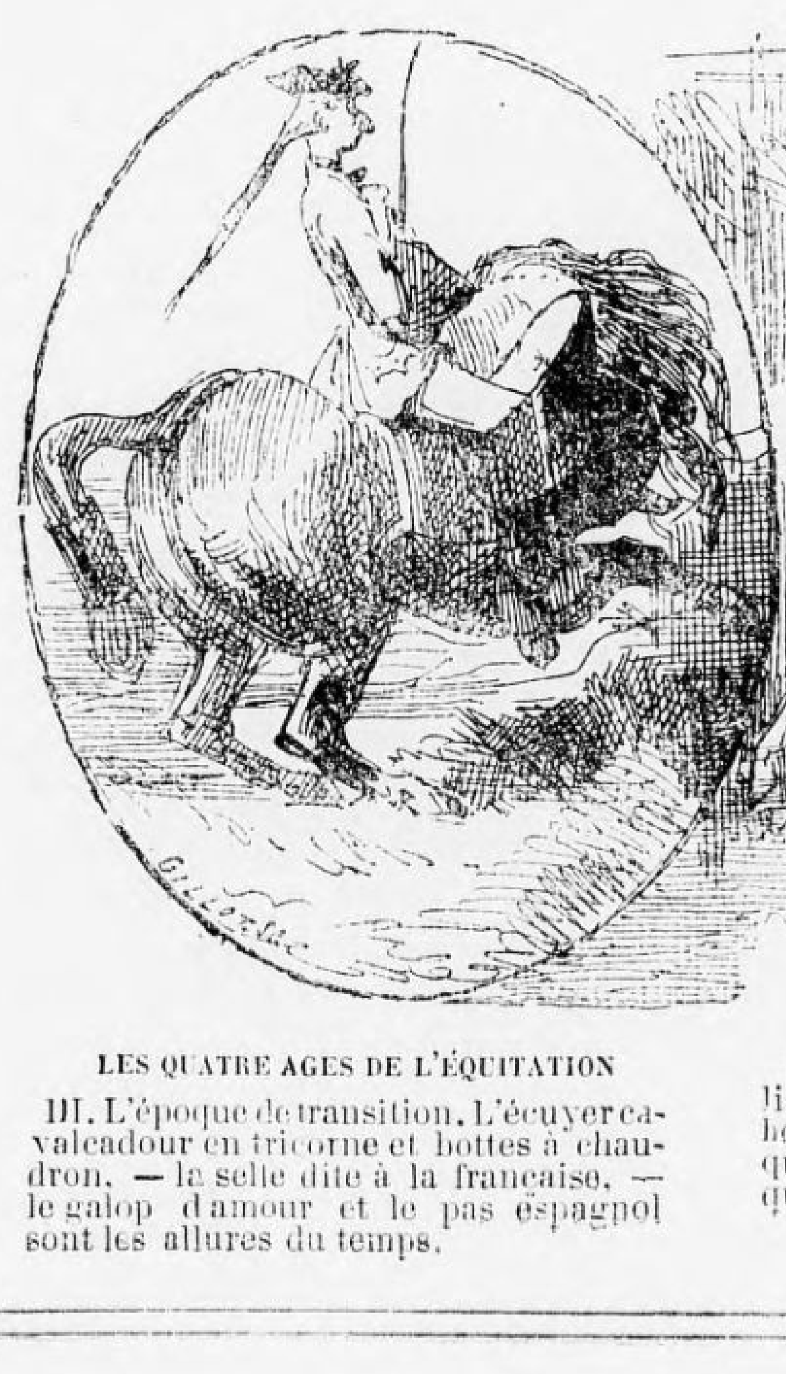


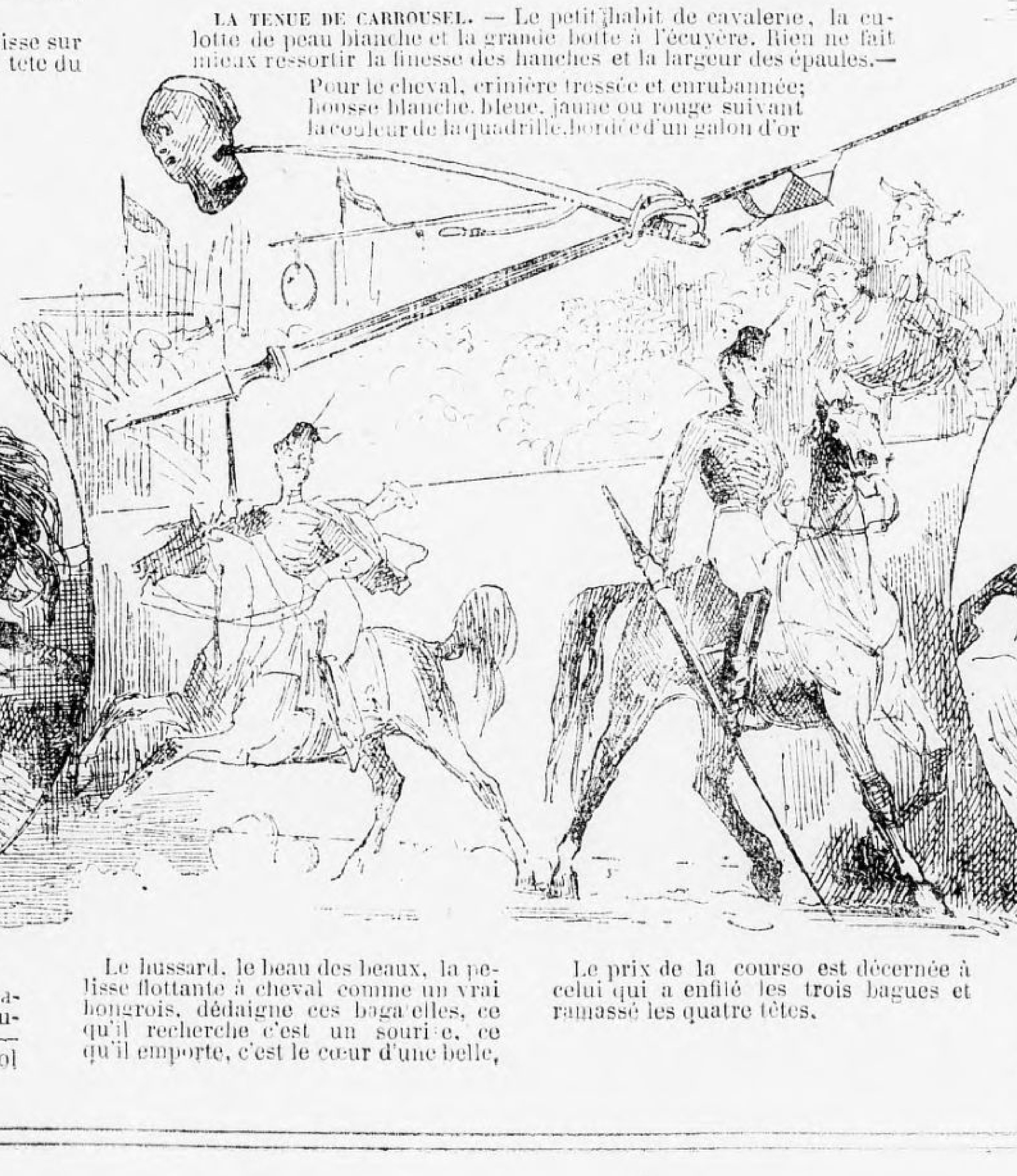
Le dragon à la crinière flottante se baisse sur l'encolure de son cheval, et enlève la tête du bon turc planté sur son tumulus.



Le lancier plus habile à manier la lance excelle à enfiler la bague.

LA TENUE DE CARROUSEL. — Le petit habit de cavalerie, la culotte de peau blanche et la grande botte à l'écuyère. Rien ne fait mieux ressortir la finesse des hanches et la largeur des épaules. — Pour le cheval, crinière tressée et enrubannée; housse blanche, bleue, jaune ou rouge suivant la couleur de la quadrille, bordée d'un galon d'or







LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION

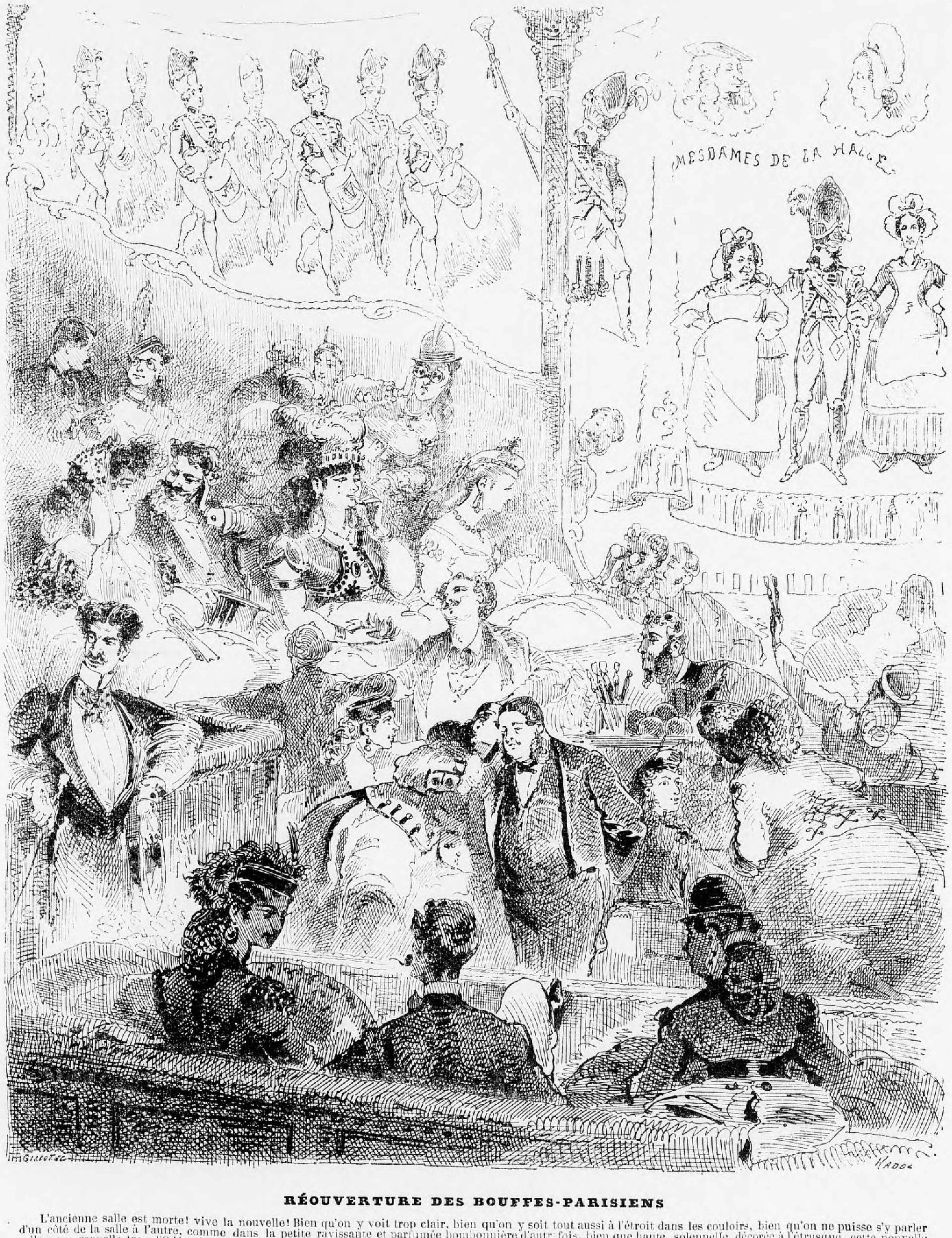
III. L'époque de transition. L'écuyer cavalcadour en tricorne et bottes à chaudron. — la selle dite à la française, — le galop d'amour et le pas espagnol sont les allures du temps.

Le hussard, le beau des beaux, la pelisse flottante à cheval comme un vrai hongrois, dédaigne ces bagatelles, ce qu'il recherche c'est un sourire, ce qu'il emporte, c'est le cœur d'une belle,

Le prix de la course est décernée à celui qui a enfilé les trois bagues et ramassé les quatre têtes.

LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION

IV. Le Sport moderne. Le mot est anglais, la toque, la culotte et les bottes sont anglais, la selle est anglaise, le cheval est anglais, le Don Quichotte seul est français.



RÉOUVERTURE DES BOUFFES-PARISIENS

L'ancienne salle est morte! vive la nouvelle! Bien qu'on y voit trop clair, bien qu'on y soit tout aussi à l'étroit dans les couloirs, bien qu'on ne puisse s'y parler d'un côté de la salle à l'autre, comme dans la petite ravissante et parfumée bombonnière d'autrefois, bien que haute, solennelle, décorée à l'étrusque, cette nouvelle salle vous rappelle trop l'Odéon! Mais si la cage est autre, ils sont toujours les mêmes, ces jolis oiseaux ébouriffés, peinturlurés, tocqués, casquettés, bottés, avec trop de cheveux et pas assez de chapeau; quand il n'y en a plus, il y en a encore, il y en a toujours, et trop!

de marbre noir à tête blanche. Est-ce que les Romains n'en ont pas fait quelques unes dans ce goût-là ?

Après le bain, elle s'enveloppait d'un peignoir de laine blanche et remontait sur sa cabine en dénouant ses longs cheveux noirs. Rien n'est plus beau que les cheveux noirs (lorsqu'ils sont beaux), tombant sur un col blanc et une draperie claire. Elle se rhabillait en dix minutes, mais sans se recoiffer, et c'était plaisir de la voir assise au milieu de cinq ou six bonnes dames un peu chauves, narguant leur raie trop large, et séchant sa richesse au soleil !

Je l'aurais trop compromise en partant le même jour qu'elle. C'est dans son intérêt, et non pour mon plaisir que je suis resté tout aujourd'hui. Comme il fallait tuer le temps, j'ai pris un bain et une douleur terrible à l'épaule droite. L'eau s'est refroidie de sept ou huit degrés depuis qu'elle ne s'y baigne plus.

V. de Q.

LOLO

Vous la connaissez sous un autre nom ; mais j'aime mieux Lolo, ce nom enfantin qui la peint tout entière avec ses caprices d'enfant gâté et ses échappées d'enfant terrible, ses adorables moues, son rire clair, et les gamineries de son esprit. Faut-il vous la présenter ? Vous la connaissez tous. La voyez-vous incliner sa jolie tête brune, sourire de ses lèvres charnues et de toutes ses petites dents de jeune chien, les cheveux légèrement ébouriffés sur le front, le nez un peu gros, un nez mutin, malin, sensuel, les yeux de feu. Ces yeux-là ont rendu fou le quart de Paris. Elle a de rusées façons de les alanguir, de les adoucir, de les mieux attiser en amortissant leur éclat. Ce regard de velours saisit tout d'un premier coup d'œil en ayant l'air d'errer vaguement n'importe où. Sa tête penche sur son cou un peu brun et estompé à la nuque de cheveux fins comme ceux qui se jouent sur ses tempes. Elle est pâle : cette pâleur fait partie de sa séduction ; pâle sans avoir recours à la poudre de riz qu'elle déteste, d'une pâleur chaude, mate, une pâleur de Brésilienne. On la comparait à une goutte de lait, un autre à une boule de neige. La goutte de lait est moins douce, la boule de neige est trop froide. Ah ! les sottes comparaisons !

Lolo était actrice. Elle l'est, je crois, encore à l'occasion, *in partibus*. Sa façon de jouer, un peu ennuyée, *gnan-gnan*, boudeuse, avait bien son charme. Elle marchait à petits pas, trottait menu, arrondissait sa bouche, et le plus souvent, regardait les fauteuils d'orchestre. Pour saluer quelqu'un d'un sourire, elle relevait un peu le coin de sa lèvre, sa tête sur l'épaule gauche et faisait avec ses paupières de petits signes auxquels le public ne comprenait rien. Mais elle se moquait bien du public !

Elle parlait vite, chantait juste avec un petit filet de voix, et se déshabillait avec goût. Son professeur disait qu'elle deviendrait la première ingénue de Paris, mais elle partait d'un grand éclat de rire. Elle traitait le théâtre assez cavalièrement, et pourtant caressait l'espoir de succès futurs. Mais les répétitions lui paraissaient si ennuyeuses, les régisseurs si fatigants et les rôles si ridicules ! Elle manquait l'heure du *raccord*, payait les amendes, et trouvait que le directeur était encore bien heureux de l'avoir dans sa troupe.

Lolo était d'ailleurs paresseuse. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des journées terriblement occupées. Le maître de piano, le maître de français, le coiffeur, le pédicure, la tireuse de cartes, les camarades, les amis, se partageaient son temps. Elle trouvait moyen de tout concilier. Son appartement, riche en corridors, était construit pour les sorties. Quand elle était seule, elle écrivait des lettres. Sa correspondance volumineuse était curieuse à réunir. De sa petite écriture fine, élégante, elle couvrait un cahier en une heure.

Elle avait beaucoup d'ennemis. Mais quand elle voulait les transformer en amis, elle clignait de l'œil, les priait de passer chez elle et les recevait sans façon — mais tout à fait sans façon. — Il n'était pas rare, par exemple, de la trouver au bain. Elle s'excusait, riait, prétendait que c'était l'heure de son déjeuner, et qu'elle ne déjeunait jamais que dans sa baignoire. « — Mais au fait (alors son œil devenait très doux), pourquoi ne déjeuneriez-vous pas avec moi ? Il y a place pour deux à la table !... »

Lolo sonnait, appelait sa femme de chambre : — « Joséphine, deux tasses de chocolat au lieu d'une ! » — L'ennemi déjeunait... et, au dessert, Lolo avait si bien multiplié ses petits reproches entrecoupés de petites moues, de petites plaintes et de petits soupirs, qu'*elle* et *lui* se trouvaient les meilleurs amis du monde, à moins qu'*il* n'eût un bien détestable caractère.

L'appartement de Lolo était assez éloigné de son théâtre. Et Lolo se souvenait pourtant d'avoir fait le chemin à pied. Elle se moquait d'ailleurs de son coupé. Elle vendit un jour ses chevaux pour un amant brun qu'elle aimait un peu plus que les autres. Mais son appartement, elle l'adorait, elle le quittait à peine pour le bois et le théâtre. L'antichambre donnait sur la salle à manger, meublée en vieux chêne authentique, avec d'horribles magots chinois et des coquetteries de Saxe. Là, trois portes. En face le salon, à droite, le boudoir ; au fond, entre le boudoir et le salon, la chambre à coucher, toute tendue de blanc, où le lit de neige, couvert de dentelles, se reflétait dans une psyché garnie d'amours joufflus. Dans le salon, tout blanc encore, avec un plafond peint par Chaplin, des jardinières garnies de bruyères, de plantes grasses ; çà et là des albums, des portraits-cartes et des romans de M. Henry de Kock. Dans le boudoir, des meubles roses, une photographie de Lolo, par Carjat, une coupe craquelée, remplie de cartes de visite ; une causeuse, où nonchalamment elle s'étendait comme une créole ; une chiffonnière de laque, où elle entassait sans pitié tous les billets doux qu'on lui jetait comme des baisers. Tout cela parsemé de nœuds de rubans, jetés au hasard, de chiffons, de fleurs, de rôles manuscrits, de dentelles, de brochures dramatiques, édition Lévy, de la romance à la mode et de partitions de musique. Et partout, accrochés aux patères, aux candélabres, jetés au hasard, des chapeaux. Lolo avait la manie des chapeaux. Elle en changeait tous les jours, elle les entassait dans une armoire. Certain chapeau garni de plumes de pintades eut seul l'honneur d'être porté pendant une semaine. Un jour, elle eut l'idée de compter les chapeaux qu'elle thésaurisait... Cent quatre chapeaux ! Lolo riait.

Elle avait souvent de longues conférences avec sa couturière. En fait de modes, elle voulait ne copier personne. La première, elle s'habilla à la mode de l'Empire : la taille haute, les cheveux à la Grecque, les jupes plates et unies. Une longue robe blanche, quelques rubans pourpres dans les cheveux ; aux bras et au cou, des cercles d'or, était, au théâtre, sa toilette favorite. Chez elle, elle portait une robe de chambre traînante, quasi-monacale ; parfois la robe découvrait indiscrètement la batiste transparente d'un peignoir qui semblait doublé de rose, ou bien encore une petite veste garibaldienne rouge, les bras nus, des bras potelés, où courait, comme sur le dos d'un petit poulet, un imperceptible duvet. Pour tout bijoux, elle portait un collier de pendeloques qui battait sa poitrine riche — et même millionnaire. On la vit longtemps avec une grande croix d'or à devise espagnole. Elle avait juré à qui de droit de la porter quarante jours. Et elle la porta. Sa maison était une colonie. Le cocher allait, venait, jordonnait ; la tireuse de cartes vivait là à demeure ; la femme de chambre surveillait le sommeil ou le repos de Lolo. Tout ce monde-là vivait en paix, Lolo régnant, mais comme une reine constitutionnelle. Lolo a pour jeu favori le damier. Elle y est de première force. Son plaisir, pendant plusieurs heures, était de vous mettre un damier sur les genoux, et, en face de vous, de vous battre, toujours riant, en cinq minutes. Elle jouait ainsi des discrétions à n'en plus finir, et elle était bien sûr de ne jamais être battue ! Elle avait de petits mouvements railleurs, vous regardait d'un air malin, tirait la langue et criait : *Dame !* avec des joies et des fiertés d'enfant. Puis elle se levait, jetait le damier par terre, courait à son piano et chantait :

Sous le beau ciel de l'Espagne !

D'autrefois, elle s'habillait en homme, descendait dans la rue avec sa petite jaquette grise, son pantalon brun. Elle s'amusait à regarder sous le nez les petites ouvrières, et l'on trouvait ce joli collégien bien effronté. Son plaisir était encore de courir les stations de canotiers, et de manger une friture à Asnières, incognito. Elle gaspillait sa vie le plus gaiement du monde, courant les coulisses, les petits théâtres, et jusqu'aux bals de barrières. Elle s'appelait en riant une petite bohémienne, ou encore elle soutenait qu'elle était la fille d'un lord anglais. Un autre jour, elle s'avisa de découvrir qu'elle avait du sang espagnol dans les veines. Au moins était-elle Espagnole par le pied.

Elle avait parfois des colères folles, prenait alors un poignard mignon

sur sa cheminée, et le brandissait dans sa petite main, ou tombait au milieu d'une attaque de nerfs. On eût entendu ses cris de la rue. Mais, vite, elle se remettait, s'habillait, courait au spectacle, et mangeait des bonbons en saluant à droite et à gauche les gens qu'elle connaissait.

Dans les soupers, Lolo était follement gaie. Elle chantait les airs de Nadaud, et les chansons parodiées s'envolaient de cette bouche folle. Sobre comme une Andalouse, elle trempait ses lèvres dans le porto, et du coup perdait la tête.

Un de ses régals était de déjeuner avec des jaunes d'œufs et des oranges. Elle renversa, une fois, une coupe de champagne sur une robe grise qu'elle aimait beaucoup depuis une heure qu'elle la portait. Lolo prit sa robe entre ses petits doigts, la mordit, la déchira, la mit en pièces. On lui redit, une autre fois, les propos malveillants d'une rivale qui l'accusait de cacher je ne sais quel petit défaut. Lolo eut un mouvement digne d'Hypéride, et Phryné ne gagna pas plus promptement sa cause.

Lolo a connu tout Paris, tout Paris la connaît. Au Bois, aux courses, au théâtre, elle est l'occupation exclusive des lorgnettes. Dédaigneuse, elle ne rend pas regard pour regard, quoiqu'elle aime à faire des jaloux. Lolo a sa liste amoureuse comme Joconde. La presse, le théâtre, le Jockey-Club, la Banque et la politique y figurent pour un contingent. Elle aima certain poëte pour sa tournure élégante et fière, pour ses élans passionnés, et aussi pour ses colères; tel petit bonhomme qui chante les couplets dans les féeries du Cirque pour sa voix grêle et ses jambes de coq; tel gentilhomme russe pour ses beaux yeux, tel casse-cou français pour son esprit. Mais comme elle les a bien vite oubliés! Nommez-les lui, ces noms-là n'ont plus d'écho chez elle. Ses attendrissements sont passagers, et le lendemain elle pouffe de rire et court au *grand seize*. Lolo rit toujours. Si l'hôtel et le million nouveau se font attendre, si l'huissier montre ses doigts crochus à la porte, elle prend son chapeau et se sauve à Versailles, chez ses amis les cuirassiers de la garde, et dit : — « Me voici. Je me sauve de Paris. On m'y embête. Rions ! » Si les cartes promettent et ne tiennent pas, elle les mordilles, les déchire et rit toujours. Elle perdait, le mois dernier, je ne sais combien, je ne sais où. — « Pauvre Lolo ! » disait-on. Lolo tira un paquet de billets de banque de sa poche, et en alluma en riant une cigarette, sur le seuil de la Maison de Conversation. Vienne le lendemain, elle se moque bien des bank-notes !

Et maintenant où est Lolo? Partout, partout et nulle part. Aujourd'hui ici, demain à Londres, à Bade, à Vienne ou, plus loin encore. Où qu'elle soit, soyez sûr qu'elle vit toujours en riant, se couchant avec le jour, dormant l'après-midi, faisant des rêves, interrogeant la somnambule, demandant aux cartes un hôtel, et seulement cinq ans *pour s'amuser un peu*.

Un de ses amis, trop lettré, lui a fait prendre pour devise deux mots latins qu'on retrouve en tête de ses lettres et sur son argenterie : QUID MIHI ?

— Ce qui veut dire en français ?

— Je m'en... moque !

WILLIAM.

ÉPERNAY, 20 minutes d'arrêt.

Mon cher ami, je sors de Nancy, enchanté, ravi : j'y ai trouvé tout ce qui rend un voyage charmant au possible. Une ville curieuse et riche en monuments de cette époque rococo beaucoup trop dédaignée; art charmant et vraiment l'expression d'un temps qui n'eut d'autre loi que le plaisir. — Cette place Stanislas avec ses palais, ses grilles et ses fontaines est vraiment splendide et charmante tout à la fois. — Tout à côté une cathédrale style Pompadour. — En face la statue du roi, une magnifique avenue fermée de belles grilles et terminée par un arc de triomphe d'un très-noble aspect. Tout cela est encore si frais, si coquet, si charmant de proportions, le soleil se joue si bien au travers des arbres et des grilles dorées, qu'il vous semble que cette brillante et joyeuse époque est d'hier seulement. Je songeais involontairement à cette aimable et aimante marquise de Boufflers, les délices de la petite cour de Stanislas, au maréchal de Saxe, à toute cette société ivre de plaisirs et qui n'est pas passée sans laisser quelque gloire. — Je voudrais pouvoir vous en dire bien long, mon cher ami, sur ces admirables grilles de la place Stanislas ! Je suis resté une grande demi-heure devant cette merveille. Il y a là des dragons aux ailes déployées supportant de grands lanternons, surmontés de la couronne royale, qui sont vraiment d'un style et d'un effet superbe.

Mais, vous le savez, j'étais au bout de mon voyage, et je regrette bien vivement d'avoir été obligé de passer si rapidement. D'autant qu'on est trop porté aujourd'hui à faire peu de cas ou même à dédaigner tout ce qui n'a pas (en fait d'art, bien entendu) quatre ou cinq ans d'existence, c'est une sorte de titre de noblesse qu'on exige avant de lâcher la note admirative.

Un mot du musée qui mérite qu'on s'y arrête et qu'on le visite avec quelque attention.

Il possède de curieuses et belles toiles de l'école florentine ; un admirable Pérugin, malheureusement maladroitement restauré. Plusieurs excellentes choses de l'école française. Tout cela est arrangé avec beaucoup d'intelligence dans un local construit tout exprès et attenant au palais du roi, aujourd'hui l'hôtel de ville. — On y arrive de suite par le grand escalier d'honneur. — Cette entrée est superbe et j'en voudrais une semblable à notre Musée du Louvre.

J'ai remarqué, dans les jardins de l'hôtel de ville livrés au public, un avis plein de tact et de bonhomie, et dans lequel le maire, partant de cette pensée que les monuments, jardins et œuvres d'art sont destinés à l'agrément de tous, il les mets sous la sauvegarde du public, et supplie ses concitoyens à l'aider à en assurer la conservation. — Aussi je n'y ai rencontré ni gardien ni agent de police.

Maintenant pour finir (car l'heure me presse), si, venant d'Allemagne où vous aurez été mal nourri et volé, vous vous arrêtez à Nancy, vous y trouverez une bonne table, de bons lits, des figures honnêtes.

Alors peut-être vous serez comme moi enchanté, ravi, et vous vous ferez à vous-même le serment d'employer à l'avenir votre temps et votre argent à visiter et à connaître votre pays avant d'aller dépenser ce même temps et ce même argent chez les étrangers qui nous volent sans nous dire merci.

Que voulez-vous, je suis Chauvin, et je n'en sais pas qui ne le soient un peu en rentrant en France.

Adieu et à bientôt.

C. C.

OBSERVATIONS

S'agit-il de condamner ? les actes suffisent. Mais pour louer en toute conscience nous voulons remonter jusqu'aux intentions.

*
* *

Tant s'en faut que ces dames jugent de l'amour par le respect, qu'elles finiraient par mépriser un homme qui les respecterait trop longtemps.

*
* *

Mademoiselle, la coquetterie rend jolie, mais la pudeur rend belle.

* *
*

Nous accusons les femmes à tort ; ce sont moins elles qui nous trompent que l'idéal que nous nous en faisons.

*
* *

Il faut avoir péché pour être du parti de l'indulgence, et ne pas trop se repentir pour y persister.

*
* *

Vous cherchez un homme, dites-vous, et n'en trouvez point? Ne serait-ce pas que vous cherchez plus qu'un homme ?

*
* *

On demande de la fidélité à l'amour qui ne peut donner que du plaisir. Il promet tout ce qu'on veut, et tient tout ce qu'il peut.

*
* *

Sur tous sujets une femme a retenu ce qu'on peut dire, aussi croit-elle tout sentir.

*
* *

On a fait du cœur le synonyme de ce qu'on n'oserait nommer. Et sous ce couvert, la plus pudique peut tout éprouver et tout dire. Puissance des mots !

*
* *

J'en sais qui disent que les femmes se perdent entre elles, elles se surveillent bien plus encore.

ALFRED B.

COURSES D'AUTOMNE. — Steeple-Chase artistique préparatoire

AU GRAND PRIX DE CENT MILLE FRANCS.

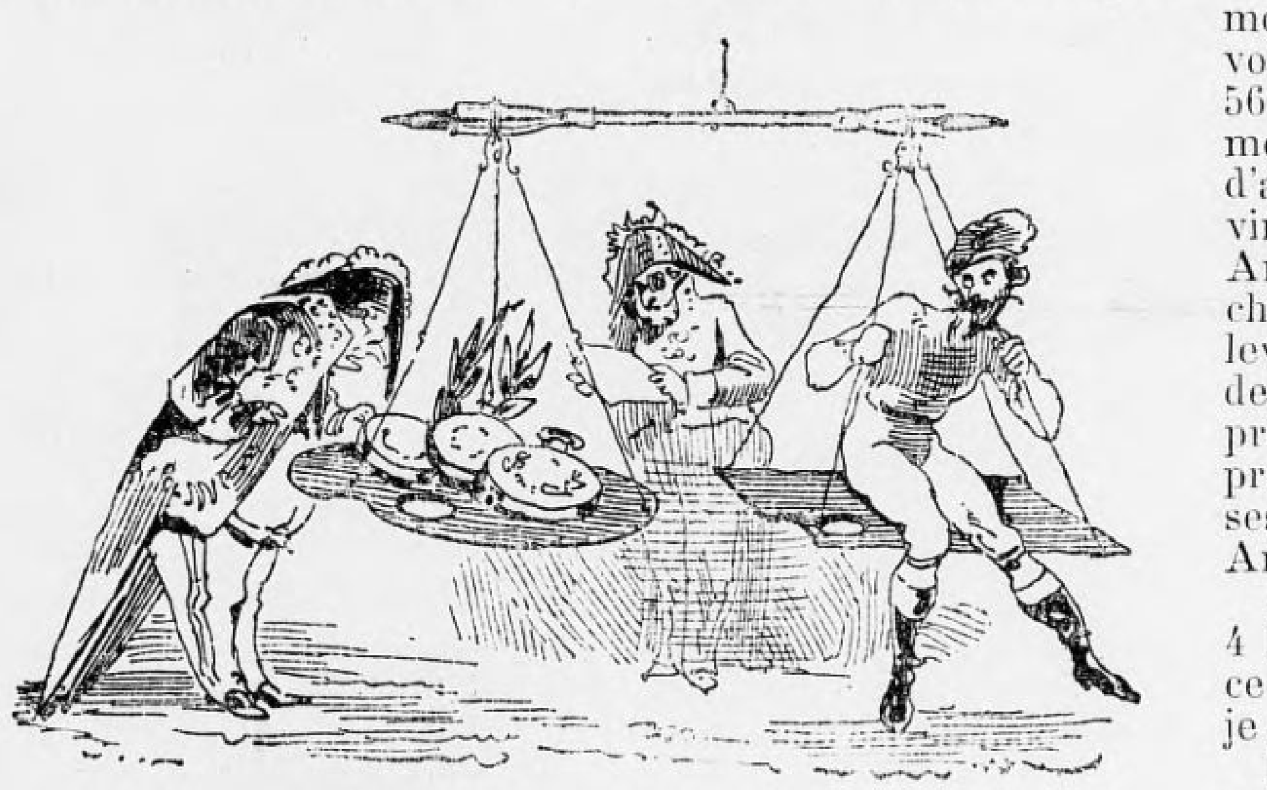


LE DÉPART

A propos du fameux prix de 100,000 francs qui doit être couru dans quatre ans par tous les artistes français vaccinés, nous avions annoncé, on doit s'en souvenir, que cette grande lutte nationale serait précédée par des courses plates annuelles dites d'essai. Ces travaux préparatoires, dont l'idée première vint en songe à M. Signol, ont le double avantage de constater l'état d'entraînement de chaque artiste et de faciliter les paris en donnant au public des données certaines sur la valeur de chaque coureur.

La première de ces courses préparatoires vient d'avoir lieu dans la plaine Saint-Denis, sous la présidence de M. Ingres. — Cette petite fête de famille n'ayant aucun caractère officiel, on s'explique facilement que les journaux n'en aient point fait mention. Quoi qu'il en soit, nous pouvons certifier l'exactitude des détails qu'on va lire.

A 2 heures précises M. Ingres, président des courses dites d'essai, est arrivé vêtu d'une tunique blanche et monté sur M. Amaury Duval. — Le dieu de la peinture avait revêtu pour cette solennité l'admirable armure de sa Jeanne d'Arc. Ses pieds, chaussés de babouches turques de la plus grande beauté, reposaient sur des étriers en or provenant de la vente d'Eugène Delacroix. La selle de combat sur laquelle il siégeait était étincelante. A l'arrivée de M. Ingres dans la plaine Saint-Denis, deux pétards de quatre sous pièce, offerts par l'École des beaux-arts, ont été allumés comme par une main invisible, et le bruit de leur explosion, longtemps répété par les échos des montagnes voisines, a annoncé aux populations le commencement de la cérémonie.



LE PESAGE

M. Ingres a jeté un coup d'œil sur la piste, puis a pénétré dans l'enceinte, et, après avoir demandé à M. Amaury Duval s'il était fatigué, a procédé au pesage. L'opération était délicate et compliquée. M. Signol s'étant trouvé trop lourd, il a dû immédiatement se faire raser, et l'on a fourré la barbe de ce dernier dans les poches de M. Gustave Moreau pour compléter le poids réglementaire. M. Dubuffe, qui s'était présenté en bottines de satin rose et décolleté jusque dans le milieu du dos, a dû être exclu momentanément.

La tenue de M. Chaplin a soulevé aussi quelques observations. — M. Chaplin, en effet, s'est présenté au pesage en longs bas de soie grise retenus au-dessus du genou par des jarretières à bouffettes. — Son beau torse blanc comme le lait apparaissait sous le fin tissu de sa chemise brodée. M. le président, à cette vue, fronça le sourcil et l'on entendit ses ongles de fer grincer sous sa cuirasse d'acier.

M. Millet avait annoncé par une dépêche télégraphique qu'il arriverait sans doute un peu tard, étant pour le moment à la campagne et ayant de plus l'intention de faire le voyage sur son petit veau de l'année dernière.

Il est arrivé en effet au dernier moment. — Plusieurs fois déjà M. le président avait regardé sa montre marine avec une impatience visible. M. Millet, une fois arrivé, a voulu, bon gré mal gré, faire têter son veau avant toute espèce de chose. — M. le président a dû se prêter à cette nouvelle exigence. — Le veau étant satisfait, M. Millet est monté dans la balance : il était trop lourdde 42 livres. C'est alors que M. Meissonnier a fait observer que ce surcroît de poids pourrait bien être occasionné par les sabots énormes que M. Millet portait aux pieds. De force on enleva les sabots, mais l'étonnement fut grand lorsqu'on constata que M. Millet, sans sabots, était trop léger de 36 livres! — Fort heureusement M. Yvon, qui se trouvait là, voulut bien lui prêter une paire de bottes. Les quelques détails qu'on vient de lire et mille autres encore qu'il serait trop long de rappeler, ont retardé le départ jusqu'à 4 heures environ.—En ce moment une nouvelle salve de deux pétards retentit et M. Omer Charlet, auteur de l'immense supplice de Saint*** (le nom m'échappe, mais le tableau fut remarqué), M. Omer Charlet, disonsnous, caché dans les broussailles, entonna un chœur de sa composition.

Le coup d'œil à ce moment était vraiment magique et le champ de course offrait un spectacle unique. — Dans les tribunes construites à la hâte et décorées d'après les dessins de M. le président, l'élite du monde parisien s'était donné rendez-vous. — Sur 60 coureurs engagés, 56 seulement étaient en ligne au moment du départ. — Un rayon de soleil d'automne, glissant entre deux nuages, vint en ce moment dorer la scène. — Antoine Ier et M. Samson, sociétaire, chargés de donner le signal, allaient lever leur drapeau, lorsqu'un nuage de poussière s'élève à l'horizon. M. le président, tordant sa moustache et en proie à la plus vive contrariété, enfonce ses éperons dans les flancs de M. Amaury.

— Amaury! s'écrie le maître, il est 4 heures cinq minutes! qu'est-ce que ce nuage de poussière?... Par ma ligne, je suis inquiet!

Bientôt, au milieu d'un tourbillon de poussière, on aperçoit M. Gérôme monté sur un cheval mécanique — dit vélocipède — et arrivant au triple galop. — Mettre son paletot et sa canne au vestiaire et se mettre en ligne ne sont pour lui que l'affaire d'un instant.

Les drapeaux se lèvent — ils sont partis.

M. Signol, pris tout à coup d'une envie d'éternuer, causée sans doute par la suppression de sa barbe, est distancé dès le départ. M. Moreau, monté sur son sphynx, tient la corde — Serré de près par M. Puvis de Chavannes, il redouble d'efforts et poursuit sa course, dépassant son rival d'une tête environ. Mais bientôt il la perd et se trouve complétement distancé au saut de la ligne — obstacle organisé par M. le président.— Cette première partie de la course n'offre qu'un intérêt secondaire, on sent que le hasard seul a favorisé certains coureurs, et l'on compte que l'équilibre va se rétablir. M. le président prend coup sur coup quatorze prises de tabac qu'il puise à même sa poche.—Arrivés à la banquette artistique, tous les coureurs s'arrêtent. M. Gérôme, lui seul qui a pris son temps, s'élance à toute vapeur, franchit l'obstacle et arrive premier au poteau avec un avantage énorme sur tous ses adversaires. M. Signol, qui après son éternuement s'était élancé vigoureusement et avait rattrapé M. Yvon, est tout à coup arrêté deux cents pas avant la banquette

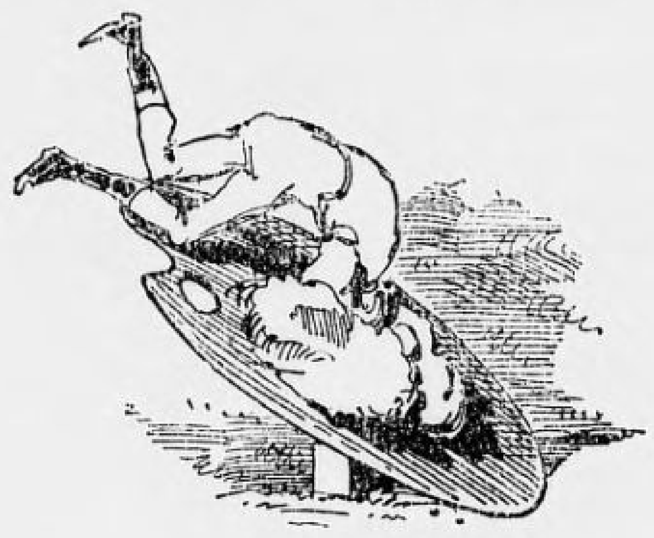


LA RIVIÈRE

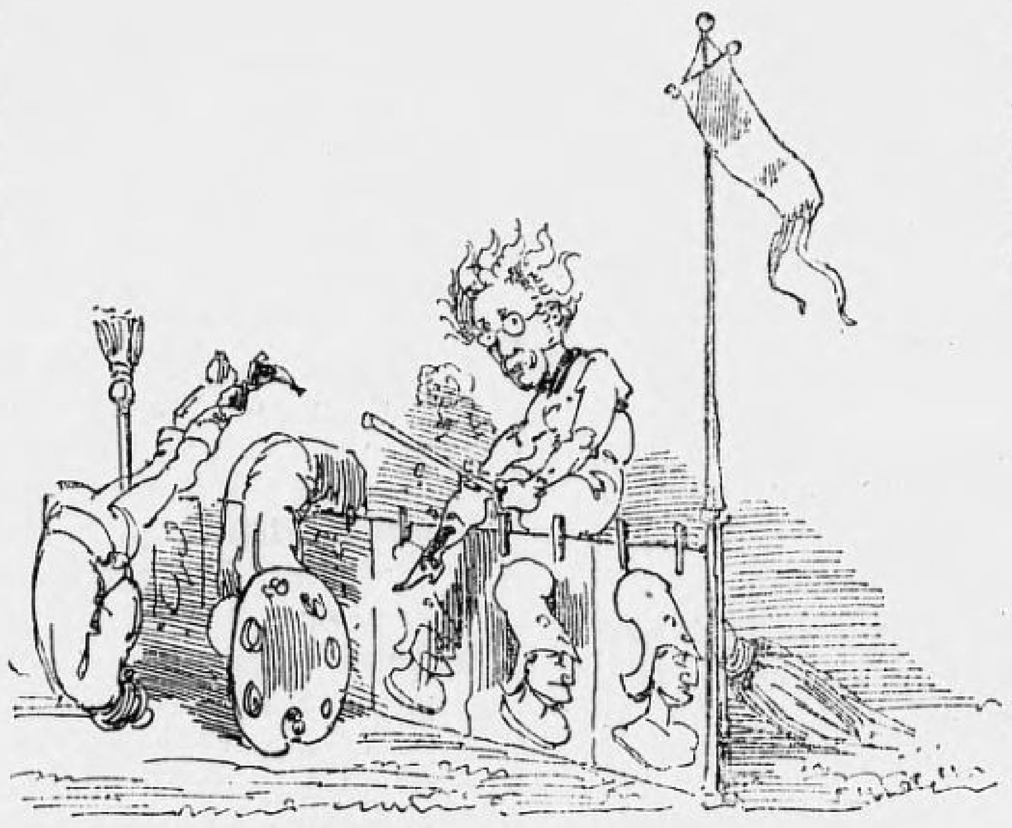
artistique par un saignement de nez prodigieux. — M. le président dépêche immédiatement M. Galimard, muni d'un mouchoir.

En passant devant les tribunes, M. Gérôme est littéralement couvert de bouquets. — Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme du public. Les femmes pleurent, les hommes lancent leur chapeau sous les pieds du vainqueur.

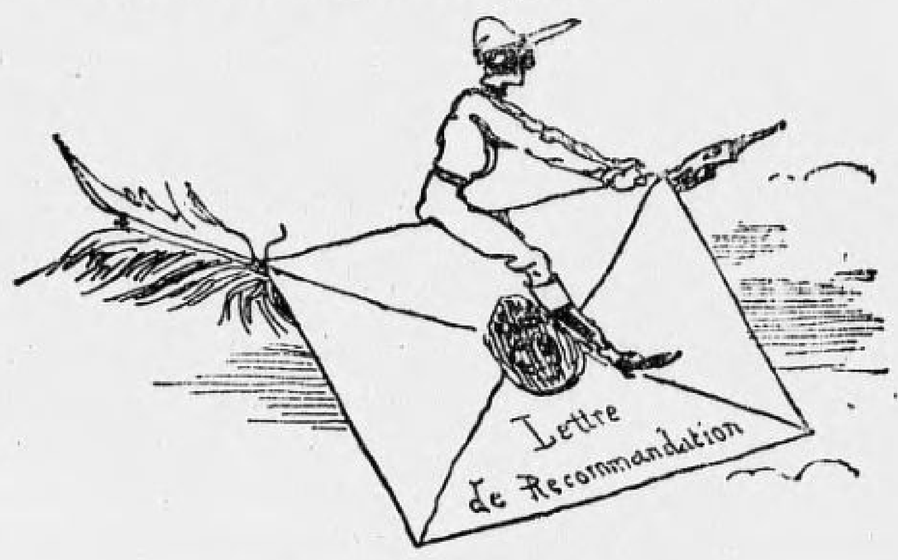
Le temps ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans plus de détails sur cette première journée. — Au moment où nous mettons sous presse, ces messieurs se déshabillent. — A bientôt un récit plus complet. ?



UN OBSTACLE



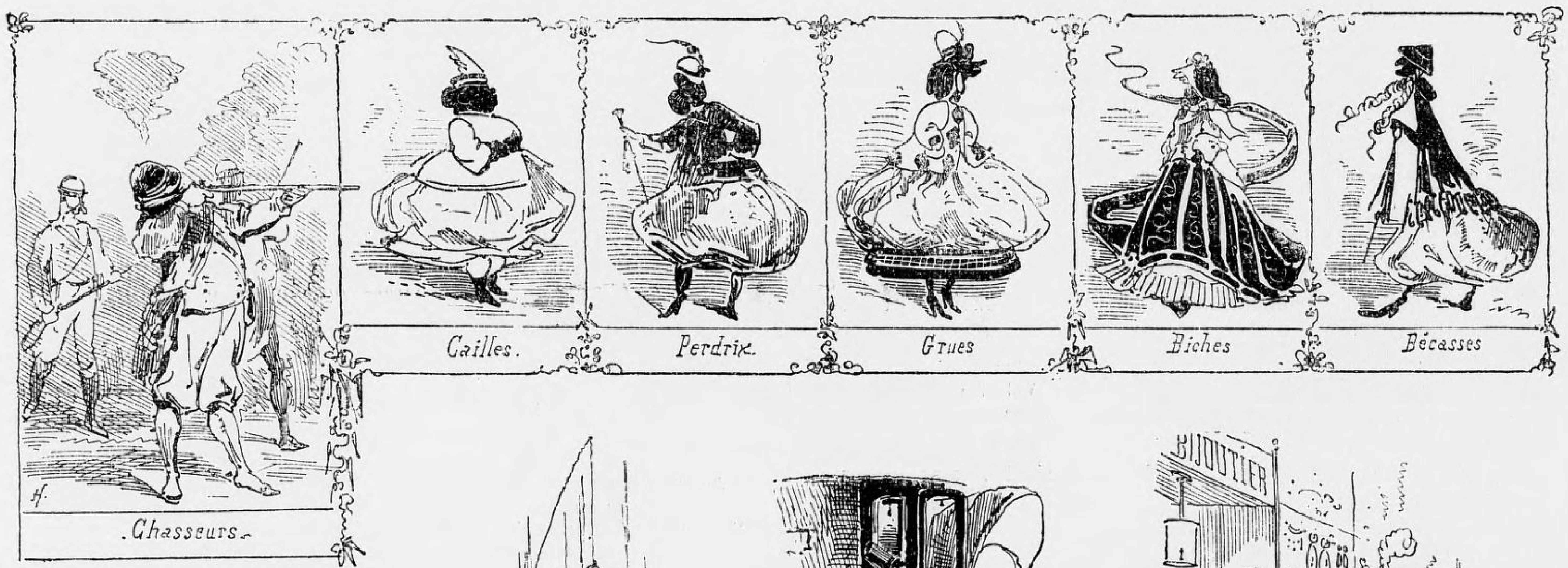
LA BANQUETTE ARTISTIQUE



SUR D'ARRIVER PREMIER

UN LIVRE DE CHASSE

Dédié à M. le Marquis De Mung.



Chasseurs. Cailles. Perdrix. Grues. Biches. Bécasses

Nous feuilletons ces jours derniers, le charmant livre de chasse illustré de M. le marquis de Mung. Tous les épisodes de la chasse s'y trouvent retracés ; les colonnes où s'inscrit le nombre des pièces abattues portent en tête un joli dessin du gibier auquel elles sont réservées. Notre ami facétieux avait eu l'idée d'affubler de vêtements féminins quelques-unes de ces figures et de donner un double sens assez amusant à ces épisodes. Nous en reproduisons ce qu'il est possible d'en reproduire.



PETITE ! PETITE ! PETITE !



EN ARRÊT



A L'AFFUT



DÉFAUT



MIROIR AUX ALOUETTES



L'HALLALI



LA CURÉE

LES DIEUX EN EXIL

Regrettez vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux...

Il paraît qu'à la cour de Bavière on ne regrette pas du tout ce temps, car voici la traduction d'une ordonnance qui vient d'être exécutée à Munich, hélas!

« Nous, etc., etc.,

» A tous présents et à venir, nés ou en train de naître, qui celles-ci verront, salut !

» Mandons et ordonnons :

» Toutes les statues de marbre et de bronze, de pierre, de métal ou autres compositions généralement quelconques... dans un état de nudité complet ou relatif, seront enlevées de nos musées publics ou privés, de nos palais, appartements et rendez-vous de chasse, de nos parcs, de nos jardins, de nos cheminées et des habitations de nos sujets. Elles seront, sans distinction d'âge ni de sexe, reconduites, de brigade en brigade, aux frontières de France ou d'Italie. »

Le lendemain, la capitale de la Bavière était encombrée de statues exilées, sortant des musées, des jardins, des palais et des maisons, munies d'un passe-port à l'étranger, et se répandant dans les rues, scandalisées de ce spectacle. Diane sifflait son lévrier, un satyre offrait galamment son bras à une amadryade, Vénus cherchait sa ceinture, Adam et Eve, déjà chassés du paradis terrestre, déploraient l'insuffisance de leur feuille de figuier.

La Vérité, sortant d'un puits, toute mouillée,
Implorait des passants un simple caleçon,
Et Minerve disait : « Mon égide rouillée
Me protége moins bien qu'un chaste pantalon »

Hercule s'avançait, grave comme un sauvage,
Europe chevauchait gaiement sur son dada,
Et Junon, sans corset, n'avait pas le nuage,
Paravent de Jupin au sommet de l'Ida.

Mercure, dieu des filous et des voleurs, était entré dans la boutique d'un apothicaire, d'où il s'échappa déguisé en pilule. Bachus, qui avait toujours considéré la feuille de vigne comme un ornement superflu du raisin, en offrait à ses compagnons pour sauver au moins les apparences. C'était navrant.

A leur suite, en boitant, lent comme une tortue,
Cul-de-jatte des cieux, marchait le dieu Vulcain;
Un sculpteur, né sans bras, lui tailla sa statue
Pêchant à l'adultère, un filet à la main.

Les quatre mille dieux de la Grèce défilaient ainsi. Passez, passez, dieux débonnaires.

En mangeant tes fils, vieux Saturne,
Retourne escorter nos bœufs gras ;
Et toi, vieux Rhin, vide ton urne
Sur ce fainéant taciturne
Spartacus qui croise ses bras;

Toi-même, Mars, dieu de la bière,
Vieux débris de nos carnavals,
On te chasse de la Bavière !!!
Viens, notre France hospitalière
Te dressera des piédestals !

Vers midi, des centaines de bourgeois bavarois deposaient leurs pendules sur l'autel de la chasteté.

O toi, *Vénus de Milo*, tu as beau manquer de bras, comme l'agriculture, tu es condamnée. *Phryné* elle-même ne trouverait plus de juges à Berlin.

O Germanie, ma mie, chasse tes dieux, expurge Esther et Athalie pour tes séminaires et tes pensionnats de demoiselles, allonge les jupes des danseuses et raccourcis les ballets, mets enfin du nénuphar dans ta mauvaise bière et ton petit vin blanc, pour que nos mille journaux apprennent à l'Europe que les femmes les plus vertueuses de la terre sont les *Bavaroises* — au chocolat!

J. TELIO.

CORRESPONDANCE

A propos de l'article sur la nouvelle statue de Mme de Sévigné, nous recevons une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

L'idée d'élever une statue au plus aimable, au plus spirituel stylet du dix-septième siècle, n'est pas neuve : la petite ville de Grignan possède une statue de Mme de Sévigné. Grignan, où elle adressait ses lettres impérissables, est encore tout palpitant de son souvenir.

Le château qu'occupait Mme de Grignan existe encore; on montre le figuier sous lequel Mme de Sévigné venait s'asseoir.

De jour en jour ces restes splendides d'une grande époque s'affaissent sous le marteau du temps. Cependant la façade est assez bien conservée.

Dans une des ailes du château habité par une famille qui a gardé le goût des arts, on voit une belle collection de tableaux. Au milieu, l'on remarque le portrait de celle qui a fait inscrire Grignan dans les fastes de la célébrité. Plus bas, celui de Mme de Grignan et celui de Mme de Simiane, sa fille.

Je vois encore Mme de Sévigné. L'artiste a su donner à son charmant visage une expression si spirituelle qu'elle l'éclaire et le détache lumineusement de ses voisins. Mme de Grignan est belle, Mme de Simiane jolie. — Quant à la statue, quelle idée bizarre! la statue n'est pas élevée, elle est assise sur une fontaine. Ne trouvez-vous pas cette situation très malsaine? Mme de Sévigné sur une fontaine! Pourquoi pas sur une borne? sa coiffure est celle de l'époque, en dépit du bronze rebelle à la frisure. Elle tient sa plume immortelle; son attitude est méditative, votre programme à la lettre. Cette statue donne quelque chose d'écrasé à ce petit monument, puis cette eau qui coule — c'est ignoble! Je n'ai jamais pu m'arrêter devant ce monument sans un profond sentiment de dépit. — Espérons que l'auteur du futur monument, s'il n'atteint pas la perfection, s'élèvera au moins bien au-dessus de ce premier bloc humide et pitoyable.

S. B.

—

Nous recevons aussi sur la dernière soirée de M. et Mme Ratazzi des détails que nous regrettons de de pouvoir publier en entier. Nous en extrayons cette silhouette :

« M. Ratazzi, malgré une froideur tout à fait diplomatique et une attitude un peu immobilisée, ne parait pas avoir plus de quarante à quarante-cinq ans. Le miroitement de son binocle cache un regard sérieux et caressant. Sa bouche a cette torsion légère qu'on remarque chez les juges, les avocats, les médecins, les prêtres, les diplomates, les moralistes et les auteurs comiques. Ce n'est ni l'indice de la raillerie douce, ni la marque d'une pénétration fine et sardonique, c'est un pli que donne sans doute l'indifférence des hommes et des choses à ceux qui sont appelés à la manœuvre des passions et des intérêts des autres. Le front haut, calme, semble éclairer de son rayonnement le visage aux lignes froides et sérieuses. Son accueil est gracieux, mais d'une politesse armée et d'une indécision réfléchie. »

J.

—

Prière de vouloir bien compléter son envoi, au correspondant anonyme qui nous donne des détails sur l'auteur du buste de Bianca-Capello.

CHOSES ET AUTRES

Je donne souvent des conseils, dont les conseillés, comme il est d'usage, ne tiennent aucun compte. Cependant je ne perds pas tout à fait mon temps. Voici un premier amendé. Le *Moniteur* (sur mon observation ???) a renoncé à donner le temps du lendemain. Il se borne à prédir le temps de la veille.

—

La Russie devient douce et clémente. Elle fonde en Pologne des pensions de jeunes filles. On ne dit pas si les verges entreront dans son système d'éducation.

—

Cette année, la fête de Saint-Cloud a pris d'effrayantes proportions. Je ne sais pas si elle est terminée à l'heure qu'il est. Les soldats avaient fait une pétition afin d'obtenir qu'elle passât à l'état chronique; mais on a jugé cet état dangereux pour le bon sens de la population et la moralité de la giberne. La fête de Saint-Cloud, comme toutes choses en ce monde, comme la mer et comme la fécondité de Dumas, la fête de Saint-Cloud aura ses bornes.

—

La ville de Paris, frappée de l'état précaire dans lequel la photographie a jeté l'art de la gravure, a décidé qu'elle viendrait au secours de ce dernier, en faisant des commandes importantes. — Pourquoi cet avis n'est-il pas accompagné de celui-ci :

« La ville de Paris, frappée de l'état précaire dans lequel le mélodrame a jeté l'art du théâtre, a décidé qu'elle viendrait au secours de ce dernier, en créant une salle littéraire. »

—

Il y a déjà longtemps qu'on nous parle d'un projet de chemin de fer souterrain dans Paris. Les Anglais parlent moins et agissent plus. Ils en ont déjà deux sous Londres. L'un à 30 pieds, l'autre à 70 pieds. Comme ce dernier est un peu bas, on se sert d'une presse hydraulique pour monter et descendre les voyageurs. A Londres, on n'entend pas une femme crier. Si pareille chose se passait ici, toute femme bien élevée aurait des attaques de nerfs. C'est qu'en semblable occurrence, il se trouve toujours ici deux bras pour vous recevoir.

—

Les boucles de ceintures féminines vont devenir sous peu d'une grandeur en-

core plus colossale. On se perd en conjectures sur le but de cette nouvelle mode. Serait-ce pour que cette ceinture se détachât moins facilement..... ou plus?

—

La question américaine a fait demander un autographe à Alexandre Dumas Alexandre Dumas a envoyé cent autographes, sans demander de melons. La question américaine a pieusement vendu les cent autographes, et s'en est fait 60,000 francs.

—

Savez-vous qu'il y eût un tir dans le bois de Clamart? Ce tir a quelque chose de fantastique On l'entend, mais on ne sait où il est. De temps à autre seulement on rencontre un écriteau, qui vous avertit de ne pas prendre telle allée, si vous ne voulez risquer votre vie. C'est aimable; mais les gens qui passent à travers bois ne rencontrent pas d'écriteau.

—

Louis Ulbach demandait, dans son dernier feuilleton, la réhabilitation du diable. Cela est hardi pour un homme si gros. Apeine a-t-il parlé que George Sand l'exauce. Le *Drac* est cette réhabilitation. Cela ennuyait Mme Sand; d'entendre toujours répéter que Dieu s'était fait homme. Maintenant voilà le diable aussi avancé que lui.

—

D'après une récente statistique, on compte en Allemagne un bottier sur onze personnes. Toute une révélation. Pour qu'un bottier vive en chaussant onze personnes, combien doit-il gagner sur le cuir?

—

Nos voisins les Anglais, fort sévères lorsque nous nous présentons à la porte du théâtre de Covent-Garden, et qui vous refusent l'entrée des fauteuils lorsque vous n'êtes point vêtu du classique habit noir et cravaté de la batiste de rigueur, ne se font point faute d'entrer dans nos salles de spectacle en tenue de voyage, chapeau gris, guêtres blanches et chemise de flanelle rouge. L'autre soir, aux Italiens, le jour même de la réouverture, une loge brillait par la présence d'une lady coiffée d'un petit chapeau rond, et d'un gros Anglais en jaquette grise.

—

Une toilette pour compléter la collection de nos costumes de Trouville. Dans une fête de village, une charmante femme a eu la fantaisie de s'habiller en roulier. Le petit feutre rond, la vraie blouse bleue des dimanches, piquée de blanc aux épaules et autour du cou, serrée à la taille par une ceinture de cuir; une jupe retroussée bien entendu (on n'en est pas encore venu à la quitter tout à fait), mais si courte! aux jambes de grandes guêtres montantes; à la main, en guise de canne, un amour de petit fouet. C'était complet, il n'y avait plus qu'à faire claquer sa langue et à crier : *Allons! Cocotte!*

Une naïveté : un mien ami se charge de prendre nos places au bureau d'un chemin de fer, et ne prend que des billets pour aller.

— Pourquoi n'as-tu pas pris des billets aller et retour? — Je n'ai pas eu le temps!

—

Delacroix est toujours exposé en chapelle ardente au boulevard des Italiens. Est-ce un bien, est-ce un mal que ces déplacements posthumes? Il y a bien à dire à ce sujet. Toujours est-il que la première impression n'est pas favorable. Ces tableaux semblent dépaysés; l'œil et l'esprit sont faits depuis longtemps à leurs places officielles, au Luxembourg et à Versailles. Je parle surtout des grandes pages comme le *Massacre de Scio*, l'*Entrée des Croisés* à *Constantinople*, le *Pont de Taillebourg*, la *Barque du Dante*. Dans un musée comme dans une église, involontairement on se recueille, et l'on cherche au moins à comprendre le sens des images qu'on a sous les yeux. Mais ici! en plein boulevard des Italiens, le coin de Paris le plus gai, le plus vivant, le plus coquet, au milieu du joyeux va et-vient des équipages descendant de la Chaussée-d'Antin pour aller au Bois, du frou-frou continuel des jupes trop engageantes, du babil des cafés étincelants, que viennent faire ces pauvres tableaux fanés, verdâtres, rances, morts?

—

Les souffrances du peintre,— et Dieu sait si celui-ci a souffert, et s'il a su rendre sur la toile la douleur grandiose, — intéressent assez médiocrement le public élégant qui ose se risquer là. Au fond, n'est-ce pas justice? Rien ne prouve-t-il pas mieux combien l'art fait fausse route aujourd'hui, en se séquestrant de parti pris dans des contemplations égoïstes, inaccessibles à la foule? Vous souffrez, artistes, que nous importe? Pourquoi vouloir que nous souffrions avec vous. Faites-nous oublier nos maux et les vôtres, faites-nous prendre cœur à la vie, et nous serons avec vous. Je ne sais de quelles sottes complications on a obscurci ce qu'on est convenu d'appeler l'idéal dans l'art, mais prenez les plus grands : Michel-Ange, Rubens, Titien, quel autre but, si tant est qu'ils en aient eu un, semblent-ils avoir cherché, qu'à rendre la vie belle, la force, la jeunesse, la beauté, l'éclat, la jouissance. Ici, au contraire, ce ne sont que Giaours saignants, massacres hideux, mêlées furibondes, folies, naufrages, agonies..... Fi! Les vilaines gens, et surtout tristes!.. N'est-ce pas, madame.

Car, il faut bien l'avouer, le jour où je me trouvais à cette exposition, il y avait là la plus jolie robe de soie lilas clair que j'aie vue de ma vie; impossible de rien regarder qu'elle : un habit d'incroyable à boutons de nacre dont les pans s'étalaient sur une immense jupe à gros plis cassés; l'habit et la jupe échancrés en festons par devant, pour laisser voir un gilet et une seconde jupe blancs rayés lilas; un chapeau de ville blanc; un châle de dentelle noire qu'on laissait tout à fait tomber sur la jupe pour bien dégager la taille. Notez qu'on était jolie, bien faite et grande..., mais grande!

—

Presque aussi grande que la timide et tendre Angela des *Flibustiers de la Sonore*. Si vous ne l'avez pas remarquée, retournez à la Porte-Saint-Martin, cela vaut la peine de braver une seconde fois les : *Et maintenant, à nous deux Sandoval!!!* et les gargarismes dramatiques du Tigrrerro-Guerrerro. Il faut remonter bien haut, bien haut, pour trouver une femme aussi blonde, aussi grande, aussi élégante, et traînant après elle, avec autant de majesté, les longs plis de ses jupes unies. Avec cela une gentille petite voix d'enfant; quand son farouche tuteur la menace de l'épouser, on se prend à dire : Ah! ne lui faites pas de mal!

—

La vogue est toujours à ces maudits petits chapeaux de ville, sans bavolet, gros comme le poing, ne couvrant plus du tout ni les cheveux ni la figure de ces dames. Par contre, les grisettes ont adopté un certain bonnet visant au chapeau, qui, ma foi, est charmant et ne se distingue presque plus de son rival. J'en voyais un, l'autre jour, à la fête des Loges, porté par une jolie fille au bras d'un beau lancier. C'est une sorte de fanchon de gaze nouée sous le menton, ramenée légèrement en pointe au-dessus du front, avec un paquet de roses sur le côté; deux grosses épingles fixent le fond au chignon. Celle-ci avait fixé, au milieu des roses, un de ces petits ballons argentés qu'on gagne aux loteries foraines. — Entre nous, cette grisette-là était de la même fabrique que les trop jolies grisettes du Bal Morel, au 15 août; leurs voitures les attendent à la porte, et pour peu que vous me pressiez, je vous dirais leurs adresses de la Chaussée-d'Antin ou aux Champs-Elysées. — Ce qui n'empêche pas, mesdames, que mon bonnet-chapeau ne soit aussi joli que votre chapeau-bonnet.

—

Le Bois de Boulogne se repeuple; on recommence à aller s'y regarder le blanc des yeux toutes les après-midi. Quelques attelages à la Daumont ont reparu. Dans l'un d'eux, l'autre jour, se prélassait certaine petite dame. Sur son passage aux Champs-Elysées, les badauds qui ne connaissent guère encore, en fait de jockeys, que ceux de la Cour ou de l'Hippodrome, se levaient de leurs chaises ou accouraient empressés au bord de la chaussée; joignez à cela l'ébahissement de quelques morveux, prêts à crier n'importe quoi, et vous concevrez l'immense satisfaction qui éclatait sur le visage de la cocotte, en dépit de ses efforts pour rester digne et froide. A la fin, la sensation devint trop forte, elle n'y tint plus et salua le peuple!

—

Un mot des théâtres.

Au Vaudeville, *le Drac* de George Sand, dérangé par M. Paul Meurice. La donnée primitive était fort simple et fort belle; profitant d'une superstition locale, un petit pêcheur, à force de malice, de hardiesse et de grandeur d'âme se faisait passer pour un être surnaturel, donnait du courage à un poltron et de la générosité à un avare. George Sand seul pouvait rendre possible et intéressante cette situation. Le beau mérite, du moment que vous introduisez là le surnaturel et une apothéose des *Funambules* au dernier tableau!

Ajoutons la grande difficulté de trouver des interprètes au niveau des conceptions de l'auteur, conceptions toujours nobles, poétiques, surhumaines et pourtant d'une simplicité rare. Il n'y a vraiment pas place ici pour le talent un peu ampoulé de la belle mademoiselle Esler; encore moins pour le comique pâteux de Parade et de Delannoy, indécis qu'ils semblent toujours entre le bobèche et le père noble, Febvre seul est nerveux, vivant, et serait parfait s'il avait toujours des moustaches.

—

Aux Bouffes, pour la réouverture, *M. et Mme de la Renardière*, ou *le Drac*, mis en musique. Petit-Rose ne vous rappelle-t-il pas Fleur de Mer? J'aime mieux la reprise qui a suivi, *des Dames de la Halle*. De joyeuses commères un peu fortes en gueules, de jolies filles en grisettes ou en soldats aux gardes, un charmant décor de marché, une intrigue sans queue ni tête; mais une musique vive, gaie, vieillotte de part pris; la Ronde et la Fricassée, avec accompagnement de fifres et de tambours sont deux chefs-d'œuvre de couleur locale. Parfait aussi le bel uniforme rouge du tambour-major, parfait surtout et fort exact le costume de mesdemoiselles les tambours des grenadiers; la jambe fait merveille sous la culotte collante et les bas rouges; l'habit blanc à revers vifs est gai au possible; joignez y la cravate militaire liserée de blanc, les cadenettes poudrées et un ravissant petit bonnet à poils de forme conique, scrupuleusement exact; c'est à croire quatre statuettes échappées de ce joli monde de coureurs mignards, de porteurs de chaises efféminés, de sapeurs coquets qui coudoyent les amours et les bergères dans le royaume des porcelaines de Sèvres ou de Saxe.

—

Aux Italiens : *Rigoletto*. Réouverture un peu prématurée, ni les vrais artistes ni les vrais dilettanti n'étaient encore là; une troupe et un public de carton. Rien de remarquable que le nez qui précède de quelques pas le nouveau duc de Mantoue et ses bottes jaunes comme la salle l'Opéra Comique.

—

Enfin, à l'Opéra, *Roland à Roncevaux*. En présence de l'enthousiasme de cette première représentation, nous n'osons avouer le long bâillement qui nous a saisi de la première à la dernière mesure. Nous reviendrons consciencieusement sur ce sujet. Regrettons simplement, pour aujourd'hui, qu'on ait, sous prétexte de costumes de pâtres et de princes arabes, enfoui la moitié du corps de ballet dans des sacs à pommes de terre, et affublé la jolie mademoiselle Montaubry d'une perruque de membre de l'Institut.

X.

LA VAPEUR CHEZ SOI. — MOTEUR LENOIR



SIMPLICITÉ

— Ah ça, mais le moteur Lenoir n'est autre chose que la machine humaine, tous deux sont alimentés par l'hydrogène et l'oxygène?



LES MOTEURS DU GRAND HOTEL. — ESCALIER AVAPEUR

De cette façon les voyageurs arrivent à leur appartement sans fatigue, ayant à leurs pieds leurs colis et sur leurs têtes un repas succulent.

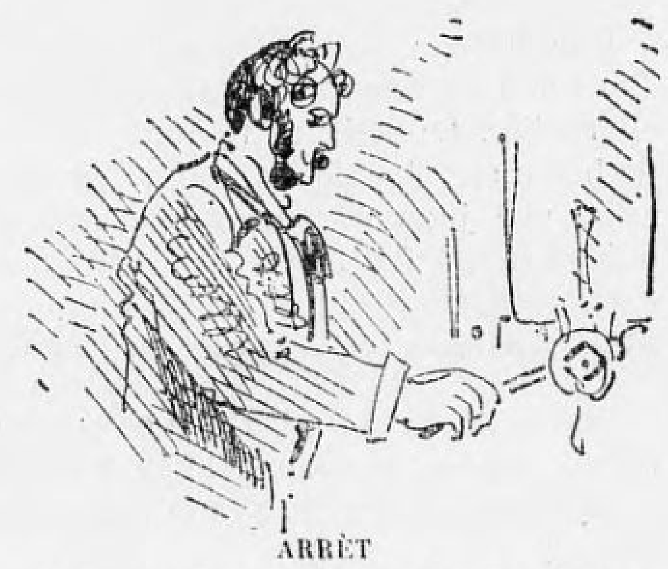


ÉCONOMIE

— Tu as dix ouvriers qui font le lundi, une machine à vapeur qui s'arrête ou fait explosion, je fais deux fois d'affaires comme toi, je n'ai qu'un moteur Lenoir et un homme de peine.



La boulangère a des écus, Elle a un moteur qui moud sa farine, pétrit son pain et le fait cuire.



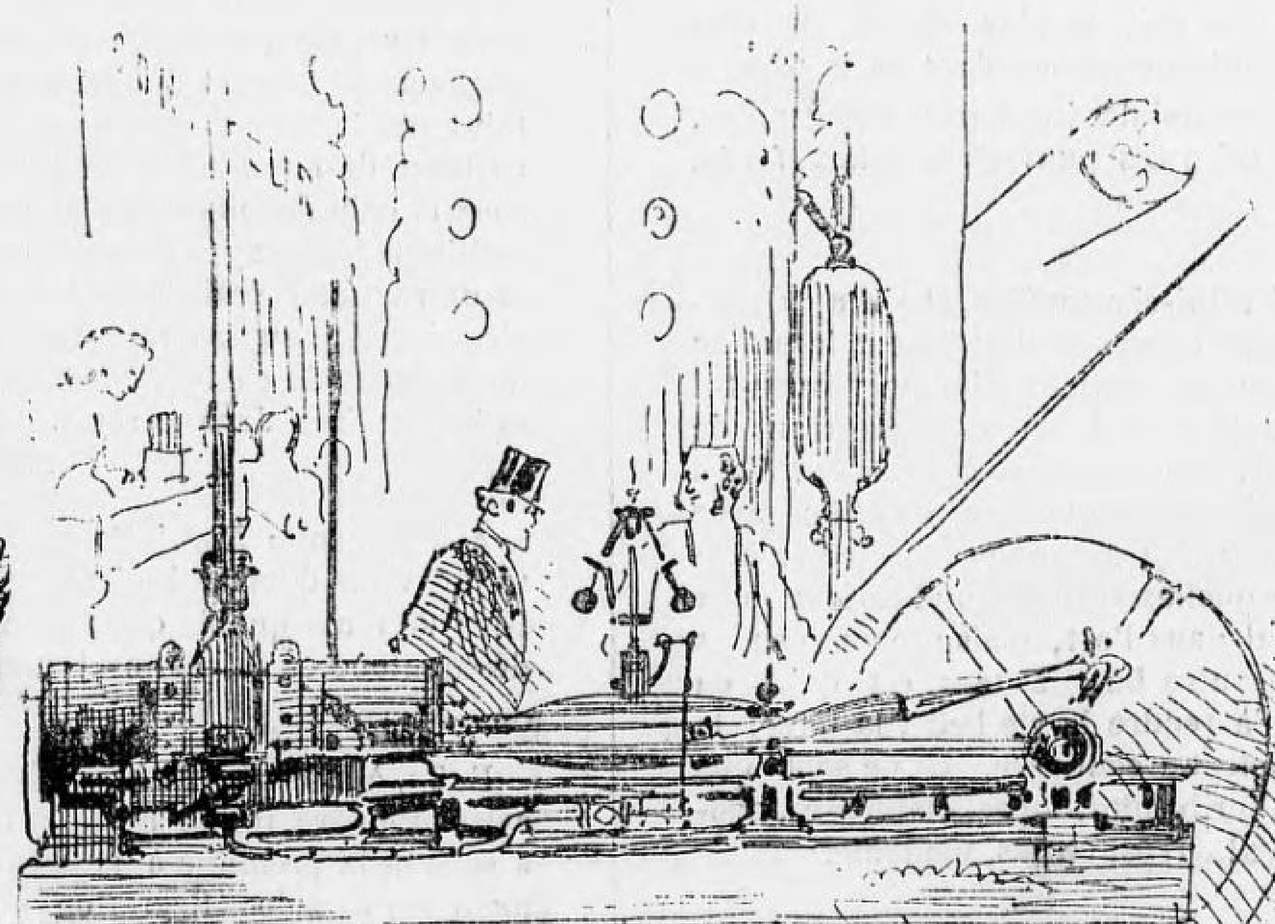
ARRÊT

Vous n'avez plus besoin de votre machine pour une demi-heure, vous tournez un robinet, elle s'arrête instantanément.



— Monsieur n'est pas content de mon service?

— J'entends des choses si merveilleuses sur le moteur Lenoir que j'ai envie d'en acheter un pour cirer mes bottes, frotter mon appartement, etc.



C'est ce petit moteur qui a fait ma grande fortune : pas gênant du reste et si coquet !



CONSTRUCTIONS

— Voilà six mois qu'ils sont après cette maison.

— Je me charge de vous en bâtir une en 15 jours avec une machine Lenoir.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



ANGLAIS ET FRANÇAIS

Le quatrième volume des ***Essais sur la littérature anglaise, par Taine***, va paraître dans quelques jours. Nous en détachons le dernier chapitre. Après une longue analyse des œuvres de Tennyson, le poète le plus en vogue aujourd'hui en Angleterre, l'auteur termine en décrivant le milieu social où s'est produit Tennyson, et en le comparant à celui où s'est élevé Alfred de Musset.

Lecteurs, et vous surtout lectrices, si vous avez lu avec plaisir ce que nous avons déjà publié des premiers volumes de cet ouvrage, il y a quelques mois, lisez aussi ce chapitre, plus coloré, plus hardi, plus vivant encore s'il est possible. Tel qui aura bâillé de bon cœur au ***Roland*** de M. Mermet, sera tout surpris de trouver dans le grave ouvrage d'un philosophe, la fantaisie, la fantasmagorie poétique, la passion vraie qu'il aura inutilement cherchées à l'Opéra.

M.

—

I

Le poète favori d'une nation, ce semble, est celui qu'un homme du monde, partant pour un voyage, met le plus volontiers dans sa poche. Aujourd'hui ce poète serait Tennyson en Angleterre, et Alfred de Musset en France. Les deux publics diffèrent : par suite, leurs genres de vie, leurs lectures et leurs plaisirs. Essayons de les décrire; on comprendra mieux les fleurs en voyant le jardin.

Vous voilà à Newhaven ou à Douvres, et vous courez sur les rails, en regardant autour de vous. Des deux côtés passent des maisons de campagne; il y en a partout en Angleterre, au bord des lacs, sur le rivage des golfes, au sommet des collines, sur tous les points de vue pittoresques. Elles sont le séjour préféré ; Londres n'est qu'un rendez-vous d'affaires; c'est à la campagne que les gens du monde vivent, s'amusent et reçoivent. Que cette maison est bien arrangée et jolie! S'il s'est trouvé à côté quelque vieille bâtisse, abbaye ou château, on l'a gardée. L'édifice nouveau a été raccordé avec l'ancien; même seul et moderne, il ne manque point de style; les pignons, les créneaux, les grandes fenêtres, les tourelles nichées à tous les coins ont dans leur fraîcheur un air gothique. Ce cottage même, si modeste, bon pour des gens qui n'ont que trente mille livres de rentes, est agréable à voir avec ses toits pointus, son portique, ses briques brunes vernissées, toutes recouvertes de lierre. Sans doute la grandeur manque le plus souvent; aujourd'hui les gens qui font l'opinion ne sont plus les grands seigneurs, mais les gentlemen riches, bien élevés et propriétaires; c'est l'agrément qui les touche. Mais comme ils s'y entendent! Il y a tout autour de la maison un gazon frais et soyeux comme du velours, qu'on passe au rouleau tous les matins. En face, des rhododendrons énormes font un bouquet éblouissant où murmurent des volées d'abeilles; des guirlandes de fleurs exotiques rampent et tournoient sur l'herbe fine; des chèvrefeuilles grimpent le long des arbres, les roses par centaines, penchées au bord des fenêtres, laissent tomber sur les allées la pluie de leurs pétales. Partout les beaux ormes, les ifs, les grands chênes, précieusement gardés, groupent leurs bouquets ou dressent leurs colonnes. Les arbres de l'Australie et de la Chine sont venus orner les massifs par l'élégance ou la singularité de leurs formes étrangères; le copperbeech étend sur la délicate verdure des arbres, l'ombre de ses feuilles noirâtres à reflets de cuivre. Que la fraîcheur de cette verdure est délicieuse! Comme elle étincelle, et comme elle regorge de fleurs champêtres lustrées par le soleil! Que de soins, quelle propreté, comme tout est disposé, entretenu, épuré pour le bien-être des sens et pour le plaisir des yeux! S'il y a une pente, on a ménagé des rigoles avec de petites îles au fond de la vallée, toutes peuplées par des touffes de roses; des canards d'espèce choisie nagent dans les bassins, où les nénufars étalent leurs étoiles satinées. Il y a dans l'herbe de grands bœufs couchés, des moutons aussi blancs que s'ils sortaient du lavoir, toutes sortes de bestiaux heureux et modèles, capables de réjouir l'œil d'un amateur et d'un maître. Nous revenons à la maison, et avant d'entrer je regarde la perspective; décidément ils ont le sentiment de la campagne; comme on sera bien à cette

grande fenêtre du parloir, pour contempler le soleil couchant et le large treillis d'or qu'il étale à travers la futaie! Et comme adroitement on a tourné la maison pour que le paysage paraisse encadré au loin entre les collines et de près entre les arbres! Nous entrons. Que tout y est soigné et commode! On y a prévu, devancé les moindres besoins; il n'y a rien que de correct et de perfectionné; on soupçonne tous les objets d'avoir eu le prix ou du moins une mention à quelque Exposition d'industrie; et le service vaut les objets; la propreté n'est pas plus méticuleuse en Hollande; proportion gardée, ils ont trois fois plus de valets que chez nous; ce n'est pas trop pour les détails minutieux du service. La machine domestique fonctionne sans une interruption, sans un accroc, sans un heurt, chaque rouage à son moment et à sa place, et le bien-être qu'elle distille vient en rosée de miel tomber dans la bouche, aussi vérifié et aussi exquis que le sucre d'une raffinerie modèle lorsqu'il arrive dans son goulot.

Nous causons avec notre hôte. Nous découvrons bien vite que son esprit et son âme ont toujours été en équilibre. Au sortir du collége, il a trouvé sa voie toute faite; il n'a point eu à se révolter contre l'Église qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution qui est noblement libérale; la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères. Il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ses idées pratiques et spéculatives, il ne flotte point, il ne doute plus, il sait ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il n'est point entraîné par des théories, engourdi par l'inertie, arrêté par les contradictions. Ailleurs la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille; il y a ici un beau canal antique qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions. Il agit, travaille et gouverne. Il est marié, il a des fermiers, il est magistrat municipal, il devient homme politique. Il améliore et régit sa paroisse, ses terres et sa famille. Il fonde des associations, il parle dans les *meetings*, il surveille des écoles, il rend la justice, il introduit des perfectionnements; il use de ses lectures, de ses voyages, de ses liaisons, de sa fortune et de son rang pour conduire amicalement ses voisins et ses inférieurs vers quelque œuvre qui leur profite et qui profite au public. Il est puissant et il est respecté. Il a les plaisirs de l'amour-propre et les contentements de la conscience. Il sait qu'il a l'autorité et qu'il en use loyalement pour le bien d'autrui. Et ce bon état d'esprit est entretenu par une vie saine. Sans doute son esprit est cultivé et occupé; il est instruit, il sait plusieurs langues, il a voyagé, il est curieux de tous les renseignements précis, il est tenu au courant par ses journaux de toutes les idées et de toutes les découvertes nouvelles. Mais en même temps il aime et pratique tous les exercices du corps. Il monte à cheval, il fait à pied de longues promenades, il chasse, il vogue en mer sur son yacht, il suit de près et par lui-même tous les détails de l'élevage et de la culture, il vit en plein air, il résiste à l'envahissement de la vie sédentaire, qui partout ailleurs conduit l'homme moderne aux agitations du cerveau, à l'affaiblissement des muscles et à l'excitation des nerfs. Voilà ce monde élégant et sensé, raffiné en fait de bien-être, réglé en fait de conduite, que ses goûts de dilettante et ses principes de moraliste renferment dans une sorte d'enceinte fleurie et empêchent de regarder ailleurs.

Y a-t-il un poète qui, mieux que Tennyson, convienne à un pareil monde? Sans être pédant, il est moral; on peut le lire le soir en famille; il n'est point révolté contre la société ni la vie; il parle de Dieu et de l'âme, noblement, tendrement, sans parti pris ecclésiastique; on n'a pas besoin de le maudire comme lord Byron; il n'a point de paroles violentes et abruptes, de sentiments excessifs et scandaleux; il ne pervertira personne. On ne sera point troublé en fermant le livre; on pourra, en le quittant, écouter sans contraste la voix grave du maître de maison qui, devant les domestiques agenouillés, prononce la prière du soir. Et néanmoins, en le quittant, on garde aux lèvres un sourire de plaisir. Le voyageur, l'amateur d'archéologie s'est complu aux imitations du style et des sentiments étrangers et antiques. Le chasseur, l'amateur de la campagne a goûté les petites scènes rurales et les riches peintures de paysage. Les dames ont été charmées des portraits de femmes. Ils sont si exquis et si purs! Il a si bien peint l'expression changeante de ces yeux fiers ou candides! Elles l'aiment, car elles sentent qu'il les aime. Bien plus, il les honore, et monte par sa noblesse jusqu'au niveau de leur pureté. Les jeunes filles pleurent en l'écoutant; certainement quand, tout à l'heure, on lisait la légende d'Elaine ou d'Enide, on a vu des têtes blondes se courber sous les fleurs qui les parent, et des épaules blanches palpiter d'une émotion furtive. Et que cette émotion est fine! Il n'a point enfoncé lourdement un pied rude dans la vérité et dans la passion. Il a glissé au plus haut des sentiments nobles et tendres; il a recueilli dans toute la nature et dans toute l'histoire ce qu'il y avait de plus élevé et de plus aimable. Il a choisi ses idées, il a ciselé ses paroles, il a égalé, par l'artifice, les réussites et la diversité de son style, les agréments et la perfection de l'élégance mondaine au milieu de laquelle nous le lisons. Sa poésie ressemble à quelqu'une de ces jardinières dorées et peintes où les fleurs nationales et les plantes exotiques emmêlent dans une harmonie savante leurs torsades et leurs chevelures, leurs grappes et leurs calices, leurs parfums et leurs couleurs. Elle semble faite exprès pour ces bourgeois opulents, cultivés, libres, héritiers de l'ancienne noblesse, chefs modernes d'une Angleterre nouvelle. Elle fait partie de leur luxe comme de leur morale; elle est une confirmation éloquente de leurs principes et un meuble précieux de leurs salons.

II

Nous revenons à Calais, et nous courons sur Paris, sans nous arrêter en route. Il y a bien sur la route des châteaux de nobles et des maisons de bourgeois riches. Mais ce n'est point parmi eux que nous trouverons, comme en Angleterre, le monde pensant, élégant, qui, par la finesse de son goût et la supériorité de son esprit, devient le guide de la nation et l'arbitre du beau. Il y a deux peuples en France : la province et Paris, l'un qui dîne, dort, bâille, écoute, l'autre qui pense, ose, veille et parle; le premier traîné par le second, comme un escargot par un papillon, tour à tour amusé et inquiété par les caprices et l'audace de son conducteur. C'est le conducteur qu'il faut voir. Nous entrons! Quel spectacle étrange! C'est le soir, les rues flamboient, une poussière lumineuse enveloppe la foule affairée, bruissante, qui se presse, se coudoie, s'entasse et fourmille aux abords des théâtres, derrière les vitres des cafés. Avez-vous remarqué comme tous ces visages sont plissés, froncés ou pâlis, comme ces regards sont inquiets, comme ces gestes sont nerveux? Les murs blancs et or des salons de clubs jettent une clarté vive; les jetons des joueurs roulent et bruissent sur les tables. Après minuit, au sortir des théâtres, en tenue de bal, ils viennent achever la nuit, irriter leurs nerfs déjà tendus; à ce moment, tout ce qui n'est pas excessif devient plat. Dans l'étroit couloir qui longe le fond de la scène de l'Opéra, ils ont frôlé des danseuses demi-nues; les fumées d'un souper, l'excitation des conversations débridées, la fièvre du jeu, les souvenirs de Bourse et de paris, débordent en audaces de langage, en bizarreries d'imagination, en curiosités sensuelles, en cynisme inventif et dévergondé. Sans doute leur intérieur est déplaisant; sans cela ils ne l'échangeraient pas contre ces divertissements malsains. Nous montons, nous trouvons un appartement verni, doré, paré d'ornements en stuc, de statues en plâtre, de meubles neufs en vieux chêne, avec toutes sortes de jolis brimborions sur les cheminées et sur les étagères. « Il représente bien, » on peut y recevoir les amis envieux et les personnages en place. C'est une affiche, rien de plus; on y est agréablement une demi-heure et puis c'est tout. Vous n'en ferez jamais qu'un lieu de

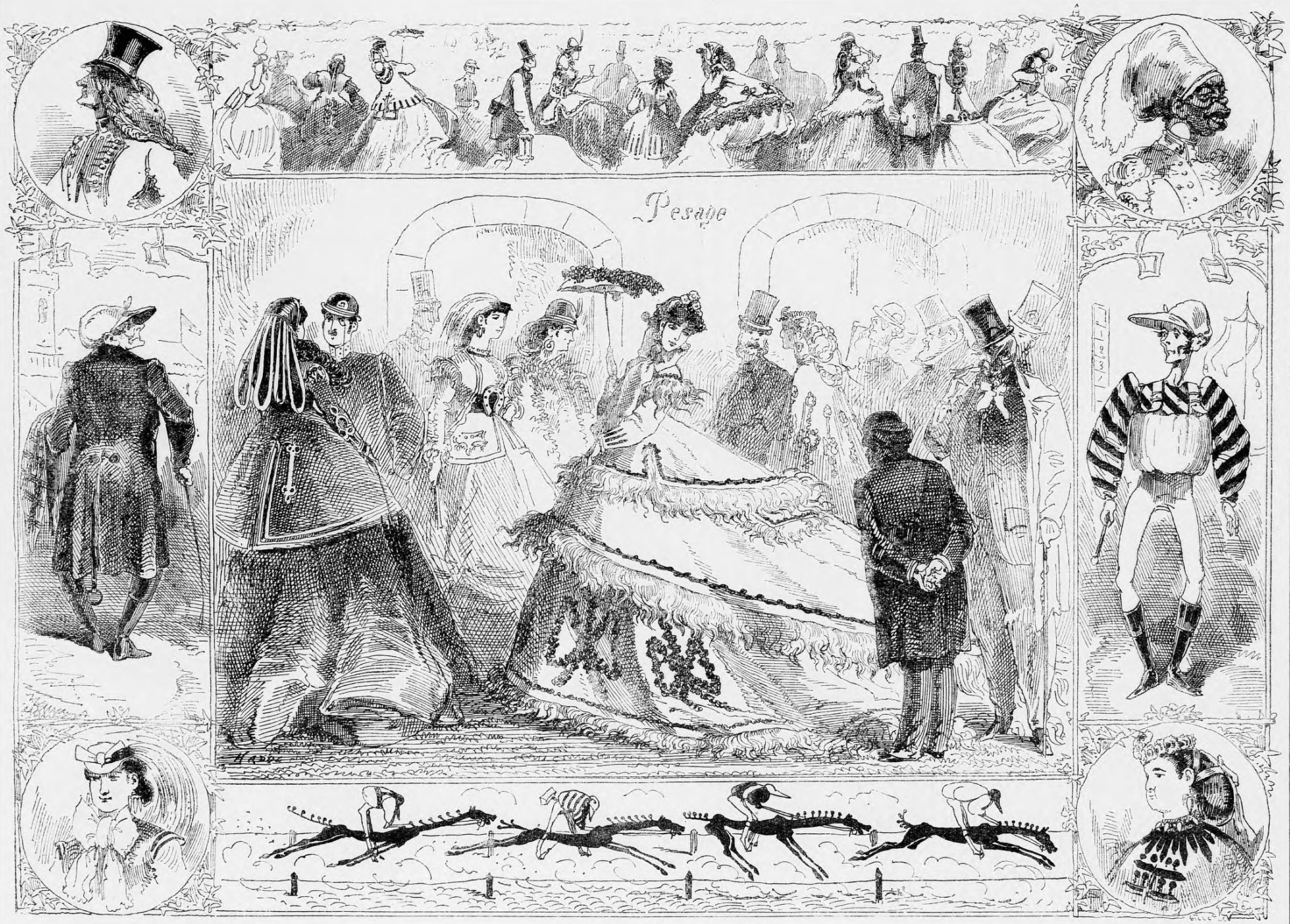
passage; il est bas, étriqué, incommode, sali en six mois, bon pour étaler un luxe postiche. Toutes leurs jouissances sont factices et comme arrachées au passage; il y a en elles quelque chose de malsain et d'irritant. Elles ressemblent à la cuisine de leurs restaurants, à l'éclat de leurs clubs, à la gaieté de leurs théâtres. Ils les veulent trop promptes, trop vives, trop multipliées. Ils ne les ont point cultivées avec patience et cueillies avec modération; ils les ont fait pousser sur un terreau artificiel et échauffant; ils les fourragent à la hâte. Ils sont raffinés et ils sont avides; il leur faut chaque jour une provision de paroles colorées, d'anecdotes crues, de railleries mordantes, de vérités neuves, d'idées variées. Ils s'ennuient vite et ne peuvent souffrir l'ennui. Ils s'amusent de toutes leurs forces et trouvent qu'ils ne s'amusent guère. Ils exagèrent leur travail et leur dépense, leurs besoins et leurs efforts. L'accumulation des sensations et de la fatigue tend à l'excès leur machine nerveuse, et leur vernis de gaieté mondaine s'écaille vingt fois par jour pour laisser voir un fonds de souffrance et d'ardeur.

Mais qu'ils sont fins, et que leur esprit est libre! Comme ce frottement incessant les a aiguisés! Comme ils sont prompts à tout saisir et à tout comprendre! Comme cette culture recherchée et multiple les a rendus propres à sentir et à goûter des tendresses et des tristesses inconnues à leurs pères, des sentiments profonds, bizarres et sublimes qui jusqu'ici semblaient étrangers à leur race! Cette grande ville est cosmopolite; toutes les idées peuvent y naître; nulle barrière n'y arrête les esprits; le champ immense de la pensée s'ouvre devant eux sans route frayée ou prescrite. La pratique ne les gêne ni ne les guide; un gouvernement et une Église officielle sont là pour les décharger du soin de mener la nation; on subit les deux puissances comme on subit le bedeau et le sergent de ville, avec patience et railleries; on ne les regarde qu'à la façon d'un spectacle. En somme, le monde n'apparaît ici que comme une pièce de théâtre, matière à critique et à raisonnements. Et croyez que la critique et les raisonnements se donnent carrière. Un Anglais qui entre dans la vie trouve sur toutes les grandes questions des réponses faites. Un Français qui entre dans la vie ne trouve sur toutes les grandes questions que des doutes proposés. Il faut dans ce conflit des opinions, qu'il se fasse sa foi lui-même, et, la plupart du temps, ne le pouvant pas, il reste ouvert à toutes les incertitudes, partant à toutes les curiosités et aussi à toutes les angoisses. Dans ce vide, qui est comme une vaste mer, les rêves, les théories, les fantaisies, les convoitises déréglées, poétiques et maladives, s'amassent et se chassent les unes les autres comme des nuages. Si dans ce tumulte de formes mouvantes on cherche quelque œuvre solide qui prépare une assiette aux opinions futures, on ne trouve que les lentes bâtisses des sciences, qui çà et là, obscurément, comme des polypes sous-marins, construisent en coraux imperceptibles la base où s'appuieront les croyances du genre humain.

Voilà le monde pour lequel Alfred de Musset écrivait; c'est dans ce Paris qu'il faut le lire. Le lire? Nous le savons tous par cœur. Il est mort, et il nous semble que tous les jours nous l'entendons parler. Une causerie d'artistes qui plaisantent dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de sa loge, une rue lavée par la pluie où luisent les pavés noircis, une fraîche matinée riante dans la forêt de Fontainebleau, il n'y a rien qui ne nous le rende présent et vivant une seconde fois. Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé; c'était plus qu'un poëte, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes; il s'abandonnait, il se donnait, il avait les dernières vertus qui nous restent, la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puisent séduire une civilisation vieillie : la jeunesse. Comme il a parlé de « cette chaude jeunesse, arbre à la rude écorce, qui couvre tout de son ombre, horizons et chemins! » Avec quelle fougue a-t-il lancé et entre-choqué l'amour, la jalousie, la soif du plaisir, toutes les impétueuses passions qui montent avec les ondées d'un sang vierge du plus profond d'un jeune cœur! Quelqu'un les a-t-il plus ressenties? Il en a été trop plein, il s'y est livré, il s'en est enivré. Il s'est lâché à travers la vie comme un cheval de race cabré dans la campagne, que l'odeur des plantes et la magnifique nouveauté du vaste ciel précipitent à pleine poitrine dans des courses folles qui brisent tout et vont le briser. Il a trop demandé aux choses; il a voulu, d'un trait, âprement, avidement, savourer toute la vie; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée; il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue; et il est resté, les mains salies, aussi altéré que devant (1). Alors ont éclaté ces sanglots qui ont retenti dans tous les cœurs. Quoi! si jeune et déjà si las! Tant de dons précieux, un esprit si fin, un tact si délicat, une fantaisie si mobile et si riche, une gloire si précoce, un si soudain épanouissement de beauté et de génie, et au même instant les angoisses, le dégoût, les larmes et les cris! Quel mélange! Du même geste, il adore et il maudit! L'éternelle illusion, l'invincible expérience sont en lui côte à côte pour se combattre et le déchirer. Il est devenu vieillard et il est demeuré jeune homme; il est poëte et il est sceptique. La Muse et sa beauté pacifique, la Nature et sa fraîcheur immortelle, l'Amour et son bienheureux sourire, tout l'essaim de visions divines passe à peine devant ses yeux, qu'on voit accourir, parmi les malédictions et les sarcasmes, tous les spectres de la débauche et de la mort. Comme un homme, au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout, à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir; il y avait du poison au fond de la coupe; il tombe et râle; ses pieds convulsifs battent les tapis de soie, et tous les convives effarés regardent. Voilà ce que nous avons senti le jour où le plus aimé, le plus brillant d'entre nous, a tout d'un coup palpité d'une atteinte invisible, et s'est abattu avec un hoquet funèbre parmi les splendeurs et les gaietés menteuses de notre banquet.

Eh bien! tel que le voilà, nous l'aimons toujours : nous n'en pouvons écouter un autre; tous à côté de lui nous semblent froids ou menteurs. Nous sortons à minuit de ce théâtre où il écoutait la Malibran, et nous entrons dans cette lugubre rue des Moulins où, sur un lit payé, son Rolla est venu dormir et mourir. Les lanternes jettent des reflets vacillants sur les pavés qui glissent. Des ombres inquiètes avancent hors des portes et traînent leur robe de soie fripée à la rencontre des passants. Les fenêtres sont fermées; une lumière çà et là perce à travers un volet mal clos et montre un dahlia mort sur le rebord d'une croisée. Demain un orgue ambulant grincera devant ces vitres, et les nuages blafards laisseront leurs suintements sur ces murs salis. Quoi! c'est de cet ignoble lieu qu'est sorti le plus passionné des poëmes! ce sont ces laideurs et ces vulgarités de bouge et d'hôtel garni qui ont fait ruisseler cette divine éloquence! ce sont elles qui en cet instant ont ramassé dans ce cœur meurtri toutes les magnificences de la nature et de l'histoire pour les faire jaillir en gerbe étincelante et reluire sous le plus ardent soleil de poésie qui fut jamais! La pitié vient, on pense à cet autre poëte qui, là-bas, dans l'île de Wight, s'amuse à refaire des épopées perdues. Qu'il est heureux parmi ses beaux livres, ses amis, ses chèvrefeuilles et ses roses! N'importe! celui-ci, à cet endroit même, dans cette fange et dans cette misère, est monté plus haut. Du haut de son doute et de son désespoir, il a vu l'infini comme on voit la mer du haut d'un cap battu par les orages. Les religions, leur gloire et leur ruine, le genre humain, ses douleurs et sa destinée, tout ce qu'il y a de sublime au monde lui est alors apparu dans un éclair. Il a senti, au moins cette fois dans sa vie, cette

(1) O médiocrité! celui qui pour tout bien
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie.
Est bien poltron au jeu s'il ne dit : Tout ou rien.



SOUVENIRS DES COURSES

FILLE DE L'AIR, BLAIR-ATHOL, VERMOUT ou LA TOUCQUES, c'est très joli, mais je crois que ces dames sont encore plus préoccupées de savoir quelle toilette arrivera première. Cette année, signalons la *Robe à longs poils,* qui donne à la femme l'apparence d'un petit mouton. Pourquoi l'habit ne fait-il pas le moine?

tempête intérieure de sensations profondes, de rêves gigantesques et de voluptés intenses dont le désir l'a fait vivre et dont le manque l'a fait mourir. Il n'a pas été un simple dilettante; il ne s'est pas contenté de goûter et de jouir; il a imprimé sa marque dans la pensée humaine; il a dit au monde ce que c'est que l'homme, l'amour, la vérité, le bonheur. Il a souffert, mais il a inventé; il a défailli, mais il a produit. Il a arraché avec désespoir de ses entrailles l'idée qu'il avait conçue, et l'a montrée aux yeux de tous, sanglante, mais vivante. Cela est plus difficile et plus beau que d'aller carresser et contempler les idées des autres. Il n'y a au monde qu'une œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit. Le monde qui a écouté Tennyson vaut mieux que notre aristocratie de bourgeois et de bohêmes; mais j'aime mieux Alfred de Musset que Tennyson.

H. TAINE.

DE FIL EN AIGUILLE

SCÈNE MORALE

Ceci se passe à la campagne, — en automne. — Le vent souffle au dehors. — Madame, assise au coin de la cheminée, dans un fauteuil profond, fait de la tapisserie. Monsieur, assis en face de Madame, regarde la flamme du foyer. — Long silence.

MONSIEUR. — Voulez-vous me passer les pincettes, ma chère.

MADAME, *fredonnant*.—« Et pourtant malgré tant d'alarmes... » (*Parlé.*) Voici les pincettes. (*Fredonnant.*) « Malgré les cuisantes... »

MONSIEUR.—C'est du Méhul cela, chère amie, pas vrai? Ah! voilà de la musique!... J'ai vu Delaunay-Riquier dans *Joseph*... (*Il chantonne tout en tisonnant le feu.*) « Saintes douleurs. » (*Parlé.*) On s'étonne que ça ne flambe pas... parbleu, c'est du bois vert!... Seulement, il était un peu trop bien portant, Riquier. Une voix charmante, mais trop d'embonpoint.

MADAME, *après avoir éloigné sa tapisserie, pour mieux en juger l'effet.* — Dites-moi, Georges, feriez-vous ce carré-là noir ou rouge? vous voyez, ce carré près du petit pointu. Dites-moi franchement.

MONSIEUR, *chantant.* — « Si vous pouviez vous repen... » (*Parlé sans détourner la tête.*) Rouge, ma chère, rouge, je n'hésiterais pas, je déteste le noir.

MADAME. — Oui, mais si je le fais rouge, cela m'entraîne. (*Elle réfléchit.*)

MONSIEUR. — Eh bien, ma chère, si cela vous entraîne, il faut vous cramponner.

MADAME. — Voyons, Georges, je parle sérieusement; vous comprenez bien que si ce petit carré est rouge, le petit pointu ne peut pas rester violet; alors, la feuille de rose pâlit, le fond se décolore... Pour rien au monde je ne voudrais changer ce pointu.

MONSIEUR, *avec lenteur et gravité.* — Mon amie, voulez-vous suivre aveuglément le conseil d'un homme irréprochable à l'existence duquel vous avez attaché votre sort? — Eh bien, faites votre carré vert-pomme, et n'en parlons plus. Regardez un peu si jamais le feu de charbon de terre a eu cette tournure-là?

MADAME. — Je ne serais que trop disposée à utiliser ma laine vert-pomme, j'en ai une montagne.

MONSIEUR. — Alors, où est la difficulté?

MADAME. — La difficulté est que le vert-pomme n'est pas... assez religieux.

MONSIEUR. — Hum!.. (*Fredonnant.*) « Saintes douleurs... » (*Parlé.*) Voudriez-vous me passer le soufflet, je vous prie?... Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à vous demander pourquoi ce pauvre vert-pomme, qui n'a pourtant l'air de rien, jouit d'une si mauvaise réputation... Vous faites donc de la tapisserie religieuse, maintenant, ma chère?

MADAME. — Oh! Georges, je vous en prie, faites-moi grâce de vos plaisanteries, je les connais de longue date, vous savez, et elles me sont horriblement désagréables... Je fais tout simplement un petit tapis de pied pour mettre dans le confessionnal de M. le curé. Là... êtes-vous content? Vous savez de quoi il s'agit et vous devez comprendre qu'en pareille circonstance le vert-pomme serait hors de saison.

MONSIEUR. — Mais pas le moins du monde; je vous jure que, moi qui vous parle, je confesserais avec du vert-pomme sous mes pieds... il est vrai que je suis naturellement assez résolu. Bast! utilisez donc vos laines, je vous assure que ce bon curé acceptera quand même. Il ne sait pas refuser. (*Il souffle avec animation.*)

MADAME. — Vous êtes content, n'est-ce pas?

MONSIEUR. — Content de quoi, chère amie?

MADAME. — Content d'avoir lancé votre sarcasme, d'avoir jeté une moquerie à la tête d'un absent... Eh bien! moi, je dis que vous êtes un homme dangereux, parce que vous cherchez à ébranler la foi de ceux qui vous entourent. Il m'a fallu une croyance bien ardente, des principes bien solides, et, en vérité... quelque vertu, pour résister aux attaques incessantes... Eh bien! pourquoi me regardez-vous ainsi?

MONSIEUR. — Je cherche à me convertir, mon petit apôtre. — Tu es si gentille lorsque tu parles d'abondance, que tes yeux s'animent, que ta voix vibre dans tes gestes... Je suis sûr que tu parlerais comme cela longtemps, dis? (*Il lui embrasse la main, puis prend les deux boucles blondes de ses cheveux et lui noue sous le menton.*) Tu es gentille, mignonne.

MADAME. — Oh! vous croyez m'avoir réduite au silence parce que vous m'avez coupé la parole! Bon, voilà encore mes cheveux embrouillés. Mon Dieu, que vous êtes contrariant! j'en ai pour une heure. Vous ne vous contentez pas d'être un prodige d'impiété, il faut encore que vous embrouilliez mes cheveux... Tenez, écartez vos mains et tenez-moi cet écheveau de laine.

MONSIEUR *s'asseoit sur un tabouret qu'il approche le plus près possible de Madame et presente ses deux mains.* — Dis donc, mon petit saint Jean.

MADAME. — Pas si près, Georges, pas si près. (*Elle rit malgré elle.*) Comme tu es fou!... Je t'en prie... tu vas briser ma laine.

MONSIEUR. — Ta laine religieuse?

MADAME. — Oui, ma laine religieuse. (*Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.*) Dis donc, Georges, pourquoi fais-tu la raie de tes cheveux autant sur le côté? Vois-tu, là, sur le milieu, ça t'irait bien mieux... Mais si, je veux bien que tu m'embrasses, mais gentiment, sans violence.

MONSIEUR. — Sais-tu à quoi je pense?

MADAME. — Comment voulez-vous que je sache cela?

MONSIEUR. — Eh bien, je pense au baromètre qui baisse, au thermomètre qui baisse aussi.

MADAME. — Vous le voyez, les froids arrivent, et mon tapis ne sera jamais fini. Voyons, dépêchons-nous.

MONSIEUR. — Je pensais donc au thermomètre qui baisse et à ma chambre qui est en plein nord.

MADAME. — N'est-ce point vous qui l'avez choisie?... Ma laine, mon Dieu, ma laine! Oh! l'affreux vilain petit homme.

MONSIEUR. — En été, ma chambre du nord est fort agréable, sans doute, mais quand l'automne arrive, que le vent s'insinue, que la pluie glisse contre les vitres, que les champs, les campagnes, semblent se

LE ROLAND A RONCEVAUX ET A L'OPÉRA



7. LE CHARLEMAGNE DE LA FIN, muni d'un poêle et de ses tuyaux.—8. UNE PAIRE DE PAIRS, coiffés d'un œufs rouge aux ailes éployées. — 9 et 10. LES FIGURANTS A ÉCAILLES, tous frits à Roncevaux!—11. CAVALIER NORMAND DU FOND, d'après Montfaucon, Mifliez, Henbé, etc., etc., etc.

12. LES MORTS, d'après Guignol.—13. SOLDAT SARRASIN, n'oublions pas le casque orné de deux petits balais, l'un offensif, l'autre défensif. — 14. LE PATRE AU BERET (Warrot), demandez le Guide de l'étranger aux Pyrénées!— 15. LE PAS DES HOURIS, le seul moment de gaité de la soirée.—16. UNE DES DEMOISELLES ARABES, dans le sac à pommes de terre : heureusement qu'il est bien rempli. — 17. LE PRINCE ARABE (Mlle *Montaubry*), en perruque de membre de l'Institut. Et puis, pourquoi cet écumoir pas é à la ceinture?

UN MOT SUR LE ROLAND

Un long bâillement de quatre heures. Une banalité honnête. Une partition et un poëme pavés de bonnes intentions, mais s'élevant tout juste au niveau des platitudes consacrées et des effets rebattus. Des mélodies composées pour l'Orphéon par un chef de musique de régiment, sur les vers d'un élève de troisième. L'analogue en musique des batailles de M. Yvon en peinture. Voilà mon impression franche. Est-elle juste? Peu importe; l'auteur s'en moque et moi aussi; ces choses sérieuses n'étaient pas de ma compétence.

Qu'on me permette seulement à propos de *Roland* quelques observations de simple bon sens sur la mise en scène habituelle des grands opéras.

Avant tout, n'y aurait-il pas moyen d'en finir avec ces allées et venues sans queue ni tête, ces irruptions et ces disparitions subites des chœurs par les portants, ces solitudes ménagées aux solos et aux duos, surtout ces invraisemblances de mœurs et de costumes réglementairement admises et causes, en grande partie, de la monotonie et de l'incohérence de tous les opéras. Voyez dans *Roland*.

Au premier acte, le rideau se lève sur la fête des fiançailles de Ganelon et de la belle Alde. Chœurs, danses, rien de mieux : tout d'un coup, les invités s'évaporent par les portants de droite et de gauche, pour laisser Alde absolument seule, et deux pages trottant menu, lui apportent un fauteuil dur devant le trou du souffleur. Voyez-vous venir le grand air? Comme on s'empresse à cet instant de tourner le dos à la scène pour lorgner la salle! Et que cela est naturel! Vous figurez-vous, au milieu d'une fête aux Tuileries, tous les invités disparaissant cinq minutes pour laisser l'Impératrice seule au milieu de la grande salle des Maréchaux. Et ces gens de la noce, Ganelon en tête, tous en cottes de mailles!

Ceci se passe au moyen-âge, dira-t-on; mais ces gens se reposaient et se couchaient comme nous, que diable! Et vous figurez-vous un colonel de carabiniers gardant son casque et sa cuirasse le soir de ses noces?

Pendant le grand air, un orage éclate, et Roland, mouillé, vient s'abriter au château. Il traverse les Pyrénées pour se rendre en Espagne, et il pleut, et pour toute coiffure, il porte une couronne de perles sur la tête. Un parapluie serait mieux en situation. Tout au moins quelque grande cape à capuchon, comme celle de Mario, la nuit du rendez-vous du *Trovatore*. Quelle belle entrée encore pour Mélingue que celle de ce soldat en voyage!

Le décor dans lequel tout cela se passe est une grande salle romane parfaitement reconstituée, mais badigeonnée du même ton blanc du haut en bas, comme un café neuf. Il n'y a plus que le gaz à poser. Et pour tout meuble, l'unique sellette du grand air.

A l'acte suivant, une fête dans le palais mauresque de l'émir. Une belle occasion de rappeler les *Mille et une Nuits*. Toujours le même badigeon uniforme. Ganelon n'a pas plus quitté sa cotte de mailles de noces, que Roland sa couronne de perles; seulement ce dernier a ajouté à sa toilette le petit manteau des gardes de tragédie, rouge, à broderie d'or, à plis dits tuyaux d'orgue. L'émir et sa suite me rappellent Adb-el-Kader et sa famille.

Aux deux derniers actes, le défilé de Roncevaux, avant et après la bataille. L'antithèse de mise en scène sautait aux yeux ; avant la bataille, une halte d'armée; des tentes, des fourgons, des faisceaux, des feux allumés, des sentinelles sur tous les rochers ; les chœurs de soldats et les danses des montagnards étaient naturellement amenées. Au lieu de cela, les éternelles apparitions et disparitions d'une armée qui va et vient les mains dans ses poches, selon qu'il faut laisser reposer le ténor ou faire chorus au final. La scène entre l'archevêque et Roland n'eût-elle pas été naturelle et plus militaire sous une tente? Roland, vaguant dans ce vallon solitaire, a l'air, ma parole, de chercher un petit coin à l'écart, et il est heureux que l'archevêque ait eu aussi la même idée, sans quoi le preux mourrait sans confession.

Après la bataille, il fallait les mêmes tentes, les mêmes fourgons, écrasés sous des quartiers de roches; les cadavres amoncelés au mêmes points où on avait vu les vivants. Roland au lieu de s'être simplement mis à l'aise en ôtant son corset, devait reparaitre sanglant, déchiré, les cheveux épars. Alde devait revenir en vêtements souillés, la tête cachée dans son manteau, échevelée, hagarde, et non avec cette même robe décolletée de la fête de Sarragosse et ce long voile de romance, précurseur du grand air des adieux. Enfin, ce cornichon de Charlemagne, au lieu de ne faire que venir lever un bras au ciel dans une flamme de Bengale, devait se précipiter de son cheval, courir à Roland et lui donner au moins le bonheur de mourir dans les bras de son empereur. Mais quelle belle et longue barbe blanche de César allemand il eût fallu à la place des favoris de M. Pluque!

—

Et pourtant que de soins, que de recherches dans cette mise en scène. J'ai vu de près ces cottes d'écailles, ces masses d'armes, ces boucliers; c'est à n'y pas croire, d'exactitude et de fini. Tous les recueils de costumes connus vous repassent devant les yeux. Depuis Gaignieres jusqu'à Wilmin, depuis les tapisseries de Bayeux jusqu'aux cavaliers normands de l'histoire de l'armée de Philipoteaux. Mais était-ce bien le cas ici de tant d'érudition? Roland n'a jamais existé, nous sommes ici en pleine fiction, et la moindre fantaisie de Doré n'eût-elle pas mieux fait l'affaire?

Puissent ces lignes être lues de l'homme qui après avoir su, en véritable artiste, tirer l'Opéra-Comique du moyen-âge de pendule et des mousquetaires de bal masqué parviendra, peut-être à renouveler aussi l'Opéra. Plus de ces non-sens scéniques, plus de ces banalités presque lithurgiques; ce que le Gymnase a fait, l'Opéra doit le faire.

Sans quoi, il en sera toujours ce qu'il en est, cette fois encore, de *Roland à Roncevaux* : sur ce titre, on arrive à l'Opéra la tête pleine de héros de légendes, et l'on n'y trouve que les marionnettes de ce dessin.

M.



LE ROLAND DE L'OPÉRA JUGÉ PAR LE ROLAND DE LA LÉGENDE : Comment! c'est moi, cette grosse sardine mal ratissée, avec une barbiche de voltigeur! — LE GROS GANELON, (*Casaux*) : Parfait, mais de trop beaux yeux. — L'EMIR DE SARRAGOSSE : Chef d'escadron aux spahis indigènes. — L'ARCHEVEQUE TURLUPIN, (*Belval*) : Un qui bénit tout le temps.—LA BELLE ALDE, (Mme *Gueymard*): Toujours charmante donc?..—LA FILLE DE L'EMIR, (Mlle *de Maesen*) : Bien jolie: mais que nous n'avons donc l'air malheureuse dans cette pièce-là!

cacher sous un immense voile de tristesse, que, pour tout dire, la dépouille de nos bois jonche la terre, que le bocage est sans mystère, que le rossignol est sans voix; oh! alors, madame, la chambre du nord paraît bien au nord, et...

MADAME, *continuant de dévider sa laine.* Quelles bêtises nous dites-vous là, mon Dieu!

MONSIEUR. — Je proteste contre les autans, voilà tout. Le soleil du bon Dieu se cache, j'en cherche un autre, n'est-ce pas naturel? ma petite sainte aux cheveux blonds, mon petit agneau mystique, mon petit rameau béni, et ce nouveau soleil je le trouve en toi, mignonne, dans ton regard, dans les fines senteurs de ta peau, dans le froissement de ta jupe, dans le duvet de ton cou qu'on aperçoit à la lueur de la lampe lorsque tu te penches sur le tapis de M. le curé, dans ta narine qui se soulève et se gonfle lorsque mes lèvres s'approchent des tiennes, dans ton corsage qui s'émeut et te trahit, dans...

MADAME. — Mais voulez-vous vous taire, Georges? C'est aujourd'hui vendredi et Quatre-Temps.

MONSIEUR. — Bast! et ta dispense? (*Il l'embrasse.*) Vois-tu que ta main tremble, que tu rougis, que ton cœur se presse.

MADAME.—Georges, voulez-vous finir... (*Elle retire sa main, se renverse dans le fauteuil et évite le regard de son mari.*)

MONSIEUR. — Il se presse ton pauvre petit cœur, et il a raison, ma chérie, il sait que l'automne est le temps des causeries intimes, des caresses du soir, le temps des baisers. Et toi aussi, tu le sais, car tu te défends mal et je te mets au défi de me regarder en face... Voyons, voyons, regarde-moi en face.

MADAME *se penche tout à coup vers son mari,— le peloton de laine roule dans la cheminée, le pieux ouvrage tombe à terre, et, saisissant la tête de Monsieur dans ses deux mains.* — Ah! que tu serais un adorable mari aimé, si tu avais...

MONSIEUR. — Si j'avais... dis vite.

MADAME.—Si tu avais un peu de religion. Je t'en demanderais si peu dans le commencement. Ça n'est pas difficile, va! Tandis que maintenant, tu es vraiment par trop...

MONSIEUR. — Vert-pomme, n'est-ce pas?

MADAME. — Oui, vert-pomme, grand fou chéri. (*Elle rit franchement.*)

MONSIEUR, *levant les mains en l'air.*— Sonnez clairons, madame a ri, madame est désarmée. Eh bien! mon agneau blanc, j'achève mon récit; écoute bien gentiment, là, comme cela... tes mains ici, ma tête en cet endroit... Chut, ne riez pas, je parle sérieusement. Donc, je te disais que la chambre du nord est vaste mais froide, poétique mais triste; et j'ajoute qu'on n'est pas trop de deux, en ce temps de froidure, pour lutter contre les rigueurs de la nuit. Je dis, de plus, que si les liens sacrés du mariage ont un sens profondément social, c'est... ne m'interrompez pas, — c'est à l'heure de la vie où l'on grelotte sur sa couche solitaire.

MADAME. — Vous n'êtes pas sérieux.

MONSIEUR. Eh bien! sérieusement, je souhaite que le tapis de M. le curé, pieusement étendu sur ton lit, nous réchauffe tous deux à la fois, ce soir même. Je souhaite de rentrer au plus vite dans l'intimité de la famille... Entends-tu comme le vent souffle et siffle dans les portes? Le feu fait *pchh!* et tes pieds sont glacés (*il lui prend le pied dans ses deux mains*).

MADAME. — Mais tu m'enlèves ma pantoufle, Georges!

MONSIEUR. — Crois-tu, petit agneau blanc, que je vais laisser ta pauvre petite patte dans cet état-là? Laisse-la dans ma main, que je la réchauffe. Rien n'est froid comme la soie, vois-tu bien. Comment! des bas à jour? — Peste, ma chère! vous vous chaussez bien pour un vendredi!.. Vois-tu, mignonne, tu ne t'imagines pas comme j'ai le réveil gai lorsque le soleil du matin pénètre dans ma chambre. Tu verras cela. Je ne suis plus un homme, je suis un pinson; toutes les joies du printemps me reviennent en tête. Je ris, je chante, je fais des discours, je raconte des histoires à pouffer de rire..... Il m'arrive parfois de danser.

MADAME. — Vois un peu; moi qui n'aime le matin, ni le grand jour ni le bruit, comme ça se trouve mal?

MONSIEUR (*changeant tout à coup d'expression*). — Ai-je dit que j'aimais tout cela? Le soleil du matin! fi donc! jamais en automne, ma pure colombe, jamais. J'ai au contraire le réveil plein de langueurs et de poésie — j'étais ainsi dans mon berceau — Nous prolongerons la nuit, et sous les rideaux abaissés, sous les volets fermés, nous restions endormis sans dormir. Noyés dans le silence et l'ombre, délicieusement étendus sous tes chauds édredons, nous jouirons lentement du bonheur d'être ensemble, et nous ne nous dirons bonjour qu'à midi sonné.

Tu n'aimes pas le bruit, ma chère? — Je ne dirai pas un mot. Pas un murmure qui trouble ton rêve inachevé et t'avertisse que tu ne dors plus, pas un souffle qui te rappelle à la réalité, pas un frisson qui fasse crier la soie. Je serai silencieux comme une ombre, immobile comme une statue, et si je t'embrasse... car enfin j'ai mes faiblesses, ce sera discrètement, avec mille précautions; mes lèvres effleureront à peine ton épaule endormie, et si tu frissonnes d'aise en étendant les bras, si ton œil s'entr'ouvre au murmure du baiser, si tes lèvres me sourient... c'est que tu le voudras bien, mignonne, et je n'aurai rien à me reprocher.

MADAME (*les yeux à demi fermés, renversée dans son fauteuil, la tête baissée, toute rouge d'émotion, pose ses deux mains devant la bouche de monsieur* (*à voix basse*). — Chut... chut... ne dis pas tout cela... petit chéri... pas un mot de plus... si tu savais comme c'est mal.

MONSIEUR. — Mal! et qu'est-ce donc qui est mal? Ton cœur est-il taillé dans le marbre ou dans le diamant, que tu ne t'aperçoives pas que je t'aime, vilaine enfant? Eh oui, sans doute, que je te tends les bras; oui, j'ai envie de te serrer sur mon cœur et de m'endormir dans tes cheveux. Qu'est-ce qu'il y a donc de plus sacré au monde que d'aimer sa femme ou d'aimer son mari? (*Minuit sonne.*)

MADAME *change tout à coup de physionomie au bruit de la pendule, enlace monsieur de ses deux bras et l'embrasse à trois reprises avec précipitation.* — Tu croyais donc que je ne t'aimais pas, dis, mon chéri? Oh! si, je t'aime! Grand enfant, qui n'a pas vu que j'attendais l'heure.

MONSIEUR. — Quelle heure, ma chérie?

MADAME. — Eh bien! l'heure. Il est minuit passé... regarde. (*Elle rougit beaucoup.*)... Vendredi... c'était hier... (*Elle lui tend sa main à baiser*).

MONSIEUR. — Es-tu sûre que la pendule n'avance pas, mon amour?

Z.

UN HOMME SÉRIEUX.

—

Il a bon estomac, une santé de fer, le regard franc, la démarche nette et 60,000 livres de rente au plus bas. Cette belle fortune, qui lui vient d'héritage, a été le couronnement naturel d'une vie irréprochable, et quoi qu'il ne l'ait point gagnée, on peut dire qu'il la méritait. La première partie de sa vie, religieusement consacrée aux travaux de l'administration, lui a donné pour le reste de ses jours une régularité de conduite absolue, une droiture de sentiment, une précision, une infaillibilité de jugement exceptionnelles, et, par suite, un mépris souverain pour tout ce qui n'est point droit, net, juste, précis, convenable, admis. C'est un homme sérieux et un honnête homme. N'allez pas croire qu'il soit frère aîné de Joseph Prudhomme. Il est un peu de la famille, mais ne lui ressemble pas. — Il n'a ni ses enthousiasmes comiques, ni ses phrases ronflantes, ni ses naïvetés adorables. Ce n'est point un grotesque. C'est un bourgeois digne, riche, pur, logique. Il ne rit jamais, car il n'est point de plaisanterie qui ne cache un sens profondément sérieux, et il s'attache particulièrement au sens sérieux, quoiqu'il n'y trouve véritablement aucun plaisir.

La fantaisie, l'imprévu, le rêve sont pour lui le résultat d'une déplorable dépravation d'esprit. — Il calcule, dose, pèse ses plaisirs d'avance, car il est maître de lui et se les administre après avoir regardé à sa montre, comme une pincée de quinine entre deux pains à cacheter.

Il a chassé de sa vie, comme on chasse les chiens d'un salon bien ciré, le vague et l'incertitude, le charme de l'espoir, les délices du rêve et cette poésie du souvenir qui nous charment — Il est fort et logique. Il aime à voir clair et déteste la poussière qui voile les objets, cette poussière serait-elle de diamant. — Il aime à épousseter ce qui est autour de lui et comprend l'existence comme M. Aligny comprend le paysage, c'est-à-dire la serpe et la brosse à la main. Il nettoie les rochers, balaye les sentiers, émonde les branches capricieuses, arrache la mousse des pierres, dépouille les arbres du lierre qui les cache, et dans ce milieu propret, irréprochable, il laisse paître en toute sécurité les petites passions de son esprit et de son cœur. — Il ne mangerait pas une prune avant d'en avoir essuyé le duvet et ne prêterait pas un louis

avant d'avoir dit : « Je ne vous dois rien. » Tout ce qui dans l'ordre social n'a point un résultat palpable et facile à prévoir, lui paraît une monstruosité, mais il ne se plaint pas, car il place avant toute chose le respect de la chose établie. Il a toujours préféré une diligence en activité à un chemin de fer en construction. Un fait est tout, une idée n'est rien, il le dit lui-même, et la plus grande bataille du monde ne prend à ses yeux quelque importance que le jour où on touche l'impôt prélevé sur le pays conquis.

Ne lui parlez pas musique, peinture ou littérature, il est complètement étranger aux jouissances artistiques et les redoute, ne pouvant pas en expliquer les causes et en mesurer les effets. — Il pardonnerait à la poésie sans sa manie des métaphores et ses lois de prosodie qui embrouillent les idées, et surtout les exigences de la rime qui l'agacent horriblement. Il pardonnerait à la peinture décorative qui empêche l'humiditédes murs, si les lames de plomb et les couches de bitume ne rendaient pas le même service à bien meilleur marché.

Il pardonnerait à la musique, qui aide à marcher au pas et diminue la fatigue, si les tambours et les clairons n'arrivaient au même résultat. Quoi qu'il en soit, il a une bibliothèque, il va aux expositions et assiste aux concerts. Ce n'est pas par goût, c'est pour obéir aux exigences de sa position. — Il croit devoir. Les exigences de sa position constituent le seul bien qui le rattache à la société et l'intéressent à la vie, car la vanité est la seule fleur qui croisse en paix dans son cerveau. Comment se fait-il que cet homme, qui a un compas dans la tête et une balance dans le cœur; que cet homme indifférent à toute chose et sec à ce point qu'en l'écrasant on n'obtiendrait que des cendres, soit pourtant absolument esclave de certaines conventions sociales? Je ne me charge pas de vous l'expliquer, mais cela est ainsi.

Aussi, le plus souvent, sa conduite est en désaccord avec ses idées et ses goûts. N'allez point lui demander pourquoi il agit ainsi; sa réponse sera toujours la même : *Je crois devoir.* — Pourquoi croit-il devoir? — C'est un mystère pour vous, pour lui et pour moi.

Sa fortune le gêne comme une paire de bottes brillantes et trop étroites, mais il aime à s'en parer. Il n'aime point à aller en voiture, et il a des équipages. — Il ne monte point à cheval, déteste les embarras d'un nombreux domestique; cependant son écurie est pleine et il a maison montée. — Sa cave lui coûte cher et il ne boit que de l'eau. Ce n'est pas, croyez-le bien, pour être agréable à ses convives, qu'il trouve futiles et niais, et qu'il n'invite qu'à contre-cœur? Non. — C'est tout simplement parce que sa position l'oblige. *Il croit devoir.*

Il n'aime que Paris et habite six mois la campagne, échangeant avec les voisins les plus corrects des relations qui lui sont pesantes. Les pieux mystères de la religion ne sont pas faits, comme bien vous pensez, pour séduire cet esprit sec et net; mais il va à la messe et lâche quelques louis à son curé en regrettant son argent. Aucune influence religieuse ne saurait faire naître en lui le moindre vague à l'âme, mais il met ses filles au couvent et ses fils chez les jésuites, et ne mange pas de viande le vendredi. Il croit devoir. — En politique, il n'a aucune conviction, aucune idée, car il croit que tous les gouvernements sont également bons.

En littérature, il sait que Racine et Corneille sont de grands génies, et, la preuve, c'est qu'il les a reliés en rouge dans sa bibliothèque. Il sait que Molière a fait le *Misanthrope, Tartuffe* et a dîné à la table de Louis XIV. — Il sait que Victor Hugo est républicain et que Lamartine organise des loteries... Que sait-il encore en littérature? Il sait que M. Renan a écrit une phrase dont tout le monde a frémi d'horreur. Il a lu la phrase après avoir acheté le livre et l'avoir coupé; mais, chose singulière, il a trouvé la fameuse phrase absolument conforme à ce qu'il avait toujours pensé; et cependant, il a répété partout : « Il est certain que cela est d'une violence!... Et puis les conséquences!... » Du reste, tout cela lui était parfaitement indifférent, et sans sa position qui l'obligeait!... Il a *cru devoir* lire les trois premières pages du *Progrès* d'About. Mais la forme souriante du livre l'a arrêté tout net. — D'ailleurs, le progrès de qui, le progrès de quoi? L'humanité est une roue qui tourne — c'est son expression. Et quand une roue tourne le plus simple est de la laisser tourner.

Il aime ses enfants, mais à la façon aisée avec laquelle il s'en sépare, on pourrait croire que l'affection paternelle est chez lui plutôt une conséquence de sa position qu'un besoin de son cœur. Il va chez les autres et leur rend strictement ce qu'il a reçu, gravement, officiellement; on sent qu'il remplit un devoir social quand il vous invite à boire son bordeaux. La vie est un chapelet de devoirs petits et grands, mais qu'il rend austères et auxquels il obéit à la lettre avec la rigide ponctualité d'un soldat qui exécute sa consigne. Aussi son existence est pure, son honneur est intact, il ne doit rien à personne; il marche droit, la tête haute et le cerveau vide. Il se flatte de n'avoir jamais fait une folie, et je crois qu'il dit vrai. Sans enthousiasme, sans passion, sans idée, il a quelque pitié pour les chercheurs de n'importe quoi. Rien ne l'étonne, rien ne l'émeut. — Qu'il conduise au cimetière un ami de vingt ans ou vous offre un verre de madère, l'expression de son visage est toujours la même. Vous ne sauriez dire s'il est gai, s'il est triste, s'il est ému ou s'il est calme, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'est ni gai, ni triste, ni ému, ni calme : il est digne.

Quand, par hasard, un sourire effleure ses lèvres minces, il se rappelle immédiatement sa position, passe sa main sur son visage, et tout signe de gaieté disparaît aussitôt. Si, dans un moment d'oubli, il a failli être affectueux, soyez sûr qu'il s'est repenti, car l'affabilité n'est point une loi sociale, et il ne s'écarte jamais des prescriptions du code. Avec lui, aucune conversation n'est possible. — Il n'aime pas le bavardage, et lorsqu'il a dit oui ou non, ceci est bien ou ceci est mal, il s'étonne qu'on trouve encore quelque chose à ajouter. Aussi, lorsqu'il entre quelque part, la causerie s'arrête, la pendule ne sonne plus.

Je ne sais si ce personnage vous paraîtra possible; le fait est qu'il existe. N'allez pas dire qu'il est absolument inepte. Car il raisonne juste et il est logique dans l'enchaînement de ses quelques idées, et ne s'est jamais trompé. N'allez pas dire qu'il est sans cœur — il a dépensé pour ses enfants tout ce qu'un honnête père de famille doit et peut dépenser en pareil cas, et leur a fait inculquer avec grand soin les principes de la plus saine morale. — Ne dites pas que mon personnage est un monstre, — je vous mets au défi de trouver dans sa vie une seule action qui ne soit absolument honnête et raisonnable.

C'est tout simplement un homme sérieux dans l'acception la plus étendue du mot. C'est un esprit positif, calme sans inquiétude et sans désirs. Il possède en lui une sorte d'étuve morale qui dessèche tout ce qui y pénètre. Et à force de réduire toute chose à sa plus simple expression, à force d'enlever à tout ce qu'il touche son duvet et sa rosée, son prestige et son charme, il s'est trouvé bientôt n'avoir de goût que pour la pierre ponce et le silex carré, net. Rien de ce qui est beau et bon, noble et généreux n'est entré dans son cœur, mais aussi rien de ce qui est mauvais ou deshonnête n'y a pénétré. — C'est le représentant le plus irréprochable de la morale écrite, et, preuve en main, c'est un homme vertueux. Je l'ai souvent entendu citer comme un modèle. Il entend la vie et voit les choses de haut. Il a peu d'idées, mais celles qu'il a sont sûres et ne l'entraînent jamais trop loin.

Pourquoi faut-il ajouter que cet homme, si parfaitement raisonnable et désillusionné, que ce sage qui a passé sa vie à chasser loin de lui tant ce qui pousse les hommes à l'erreur; qui, à force de patience et de volonté, a habitué son esprit et son cœur à une abstinence presque complète, vit de rien, n'a pas commis une faute de sa vie, et dans toute sa vie ne dit pas une bêtise; — pourquoi faut-il, dis-je, que ce malheureux bâille du matin au soir?

Y.

OBSERVATIONS

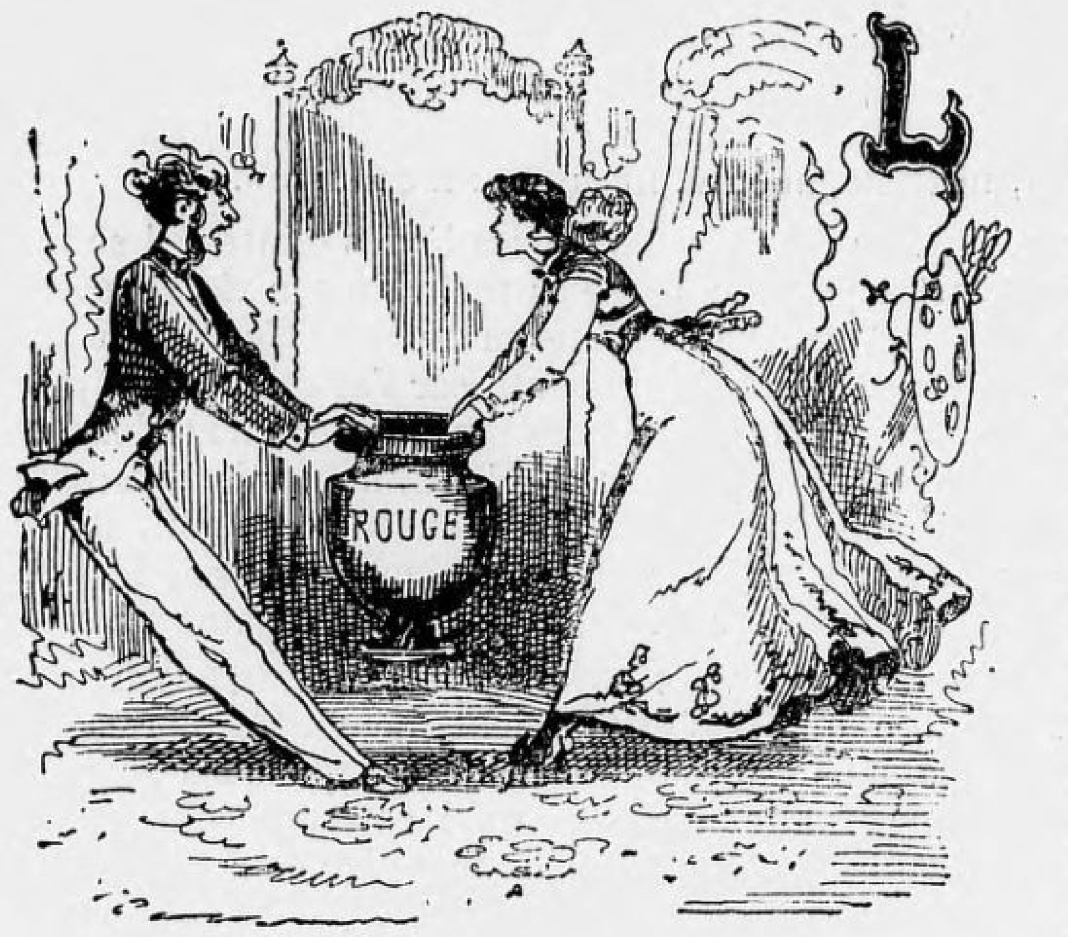
L'ami d'une jolie femme est un amant timide. Les diablesses s'en doutent, et ne se plaignent de rien tant que d'en trouver si peu.

*
* *

On tient à sa femme par amour du confortable, comme à un bon ustensile de cuisine; par habitude, comme à un vieux fauteuil qu'on retrouve toujours en rentrant; par économie : il n'y a pas une domestique qui ne vous coûte deux fois plus et ne vous serve deux fois moins; par amour-propre, comme à un mauvais choix sur lequel il ne sera pas dit qu'on revienne; par besoin de repos : une séparation fait tant de scandale, exige tant de démarches! par intérêt : il faudrait rendre la dot, et puis elle fait l'ouvrage d'un commis; par respect humain : que diraient les voisins, les amis, les parents surtout? par imitation : chacun a la sienne et la garde, faisons comme tout le monde; par tenue : ça pose un homme; par attachement instinctif aux enfants qu'on a d'elle; par force de caractère, comme une grande âme sait supporter sans se plaindre une catastrophe; par dignité virile : il faut respecter son nom; par force légale : pas un motif à alléguer, pas un fait à produire; par religion; l'Église défend le divorce; par philosophie: elles se ressemblent toutes; par pénitence : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute; par gloriole : la belle femme! dit un chacun; par esprit de conduite : bah! bah! quand on sait s'arranger, l'une n'empêche pas l'autre; par prudence : il en cuit d'aller à la maraude; par infamie : je perdrais ma place; par conscience : après tout, la pauvre femme, ce n'est pas sa faute si j'en suis las; par rancune enfin : me voilà pris au piége, chut! que d'autres y tombent! — Total fait des variantes de l'attachement conjugal, apôtres suspects du culte de la famille, trouvez-moi le ménage qne je cherche depuis tantôt vingt ans, afin que je me hâte d'ajouter : après quelques mois de mariage on tieut encore à sa femme par amour.

ALFRED B.

CES MESSIEURS SE FONT LA JOUE



L'INDÉPENDANCE BELGE nous apprend d'une façon péremptoire, — preuves à la main, — que beaucoup d'hommes, — nous n'osons dire la majorité des Français, — se font *faire la joue:* et que cette élégante expression, nous copions textuellement l'*Indépendance*, veut dire se *peignent le visage*. — Il y a, paraît-il, des coiffeurs ayant pour spécialité le maquillage des hommes. — En somme, pourquoi pas? — Il y a certaines carrières où la physionomie joue un rôle assez important pour qu'on l'étudie d'avance avec quelque soin.



Un orateur de l'opposition.

Quel mal voyez-vous à ce qu'un orateur de l'opposition, cinq minutes avant l'action, étale sous son œil une légère pénombre polonaise, ou dispose sur sa joue trop vermeille quelque teinte verdâtre en rapport avec les circonstances.

N'est-il pas naturel qu'au contraire un membre de l'extrême-droite, au moment de présenter l'état du budget, répand sur son visage le rose de Jouvence à profusion, donne à ses lèvres l'éclat de la cerise, et à ses yeux le brillant de la santé, qu'il simule un embonpoint flatteur et prédispose en sa faveur l'esprit des auditeurs par la seule exhibition de sa personne.

Le maquillage a envahi le beau sexe; il n'y a rien de bien étonnant à ce que les éclabousseurs de cette mode rejaillissent sur l'autre moitié de l'espèce humaine. Pour ma part, — je peux l'avouer maintenant,— il y a longtemps que je supposais l'emploi du maquillage chez certains hommes. N'avez-vous pas rencontré cent fois des têtes qui ne semblaient pas naturelles? Je suis heureux que les faits me donnent raison.



Prédispose en sa faveur l'esprit des auditeurs par la seule exhibition de ma personne.

Entrons courageusement dans cette voie artistique. Ayons : le *blanc de perle* pour lecture de testament, — le *vert de douleur* pour perte de parents proches, — et le simple *gris d'Orient* pour deuil de cousins éloignés; — le *rose discret* pour héritage, — les *pencils bistrés et noirâtres* pour rides politiques et préoccupations scientifiques, — le *bleu d'azur* pour processions, — le *rouge vif d'Orléans* pour discussions pieuses.

En un mot, tous les onguents pastels ingrédients qui peuvent aider notre caractère et soutenir nos convictions. Ne venez pas nous dire que tout cela est d'invention moderne. Depuis que le monde est monde les couleurs ont joué un rôle indiscutable en morale, en politique et en religion.



Des têtes qui ne semblent pas naturelles.

Etrangler sa taille dans un corset, comme M. B..., — j'allais commettre une légèreté, — on se teindre les cheveux et la barbe, ou colorer ses joues pâlies, n'est-ce pas la même chose? Et d'ailleurs n'est-il pas consolant de penser que deux époux qui s'aiment pourront puiser au même pot les teintes rosées de la jeunesse, et se servir du même pinceau pour donner à leurs yeux les charmes irrésistibles d'une jeunesse éternelle.



Il y a, paraît-il, des coiffeurs ayant pour spécialité le maquillage.

L'*Indépendance* craint que nous ne ressemblions bientôt aux mignons de Henri III. Il peut y avoir du vrai dans ces craintes, mais je trouve qu'on a dit beaucoup trop de mal de ces jeunes seigneurs. Il est prouvé historiquement que tous avaient une grande piété; cela doit faire pardonner leurs légers défauts, excuser leurs petites coquetteries. Et je ne doute pas, si l'un d'eux revenait au monde, il ne fût reçu avec égards dans bon nombre de ces austères réunions d'hommes où l'orthodoxie des pratiques fait excuser avec raison certaines excentricités de caractère. Y.



Le *blanc de perle* pour lecture de testament.



A PROPOS DU DRAC,

A propos de cette pièce, laissez-moi vous dire ce qu'on appelle *Drac* dans mon pays?

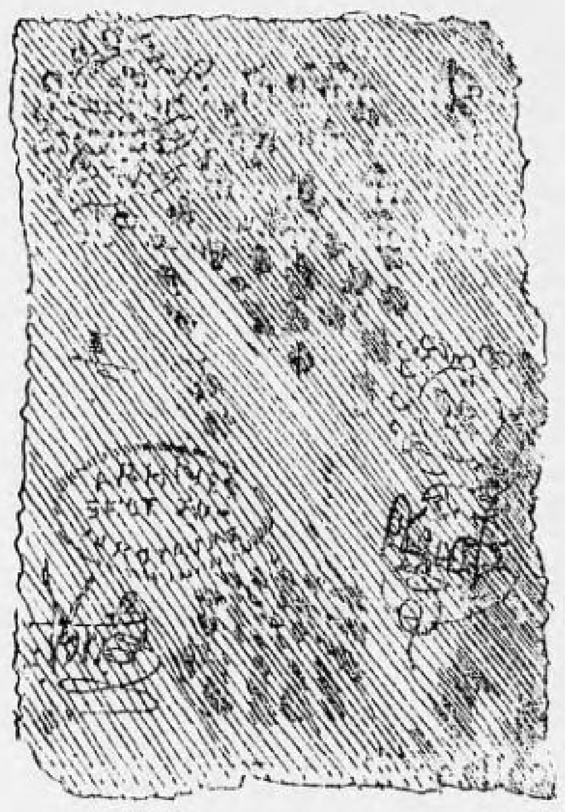
Ce singulier nom a inquiété les esprits comme un point d'interrogation. Le critique d'art autorisé du *Moniteur*, ne paraît pas en savoir bien long sur ce sujet : il s'étonne d'un nom aussi peu euphonique et s'imagine que Mme Sand l'a inventé et imposé à la Provence. Mieux au courant, il saurait que ce nom est aussi familier aux riverains du littoral de la Camargue et des bords du Rhône que l'est celui de croque mitaine aux enfants.

Ces Dracs sont moitié hommes et moitié poissons; ils habitent au fond des eaux des palais de cristal; les meubles en sont d'or et de perles fines, ils ont un goût prononcé pour les femmes.. Pour les prendre, ils usent de tous les stratagème, de tous les déguisements. Souvent ils apparaissent les jours de marché, à l'église même, en beau cavaliers marmottant aux oreilles des fillettes des paroles d'amour, mais leur ruse la plus ordinaire est de se transformer en pièces d'or, en colliers de pierreries, en parures quelconques. Nageant entre deux eaux, dans un rayon de soleil, ils se montrent ainsi comme une proie facile à la jeune fille qui vient rêver sur la grève. La pauvrette plonge la main et le bras pour attraper le bijou convoité, mais à mesure qu'elle l'enfonce, l'appât s'enfonce aussi et le Drac la saisit; elle a beau crier et se débattre, le monstre l'entraîne dans son antre. — Ce qui prouve une fois de plus que l'or et les bijoux sont le meilleur appeau pour prendre toute fille d'Eve.

Il n'est aucun moyen pour se défendre contre les Dracs, mais il en est un pour les reconnaître sous leur déguisement : en fermant l'œil gauche on les voit tels qu'ils sont, très laids, avec de grandes barbiches d'algues marines, des yeux flamboyants et une queue de poisson. C'est ce que doit faire toute fille prudente lorsqu'un beau jeune homme vient lui conter fleurette ou lui offrir de l'eau bénite au sortir de la messe. Jamais on ne revient du pays des Dracs. Une seule s'en est échappée, mais elle n'a jamais voulu raconter ses aventures sous-marines. — Elle est morte en odeur de sainteté, quoiqu'elle regrettât, au dire des mauvaises langues, son séjour au milieu des Dracs. Sa fuite miraculeuse fut due, dit la légende, aux prières de sa mère et la robe qu'elle portait en revenant fut appendue en ex-voto dans léglise des Trois-Maries, sur le bord de la mer, en basse Camargue. Cette robe toute brodée, d'or et de perles fines, ressemblait par sa coupe aux vêtements de femme du Maroc et de Tripoli.

Cette pauvre fille n'avait-elle pas été enlevée par les pirates barbaresques, ou bien, sans passer les mers, n'a-t-elle pas tout bonnement séjourné dans une des nombreuses commanderies de templiers dont le pays est parsemé? C'étaient, comme chacun sait, de grands mauvais sujets que ces moines guerriers qui aimaient fort à s'esbaudir en revenant de combattre les infidèles. — C'est ainsi que les esprits forts de Provence expliquent les Dracs.

LE DERNIER NUMÉRO DE *L'AUTOGRAPHE*
SUR CHARLOTTE CORDAY ET MARAT.



D'abord l'empreinte du soulier de Marat.

On a cru jusqu'ici que Marat avait été assassiné par une jeune fille du Calvados, nommée Charlotte Corday, et petite nièce du grand Corneille. C'est une erreur historique, malheureusement accréditée par les historiens modernes.

C'est à M. Gustave Bourdin, qui a fouillé toutes les archives publiques et toutes les collections particulières, depuis 1789 jusqu'à la date du dernier numéro de l'*Autographe*, c'est à ses recherches savantes, à son ardeur infatigable que nous devions de posséder déjà :

La lettre autographe de *Don Quichotte à Dulcinée;*

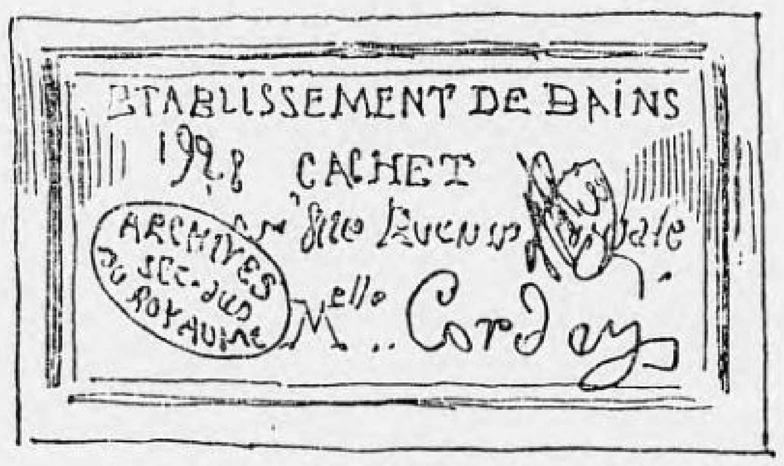
Et la lettre authentique de *Gil Blas à l'archevêque de Grenade*, rapportée par M. de Villemessant, lors de son voyage en Espagne, et réputée introuvable!

Aujourd'hui c'est la preuve incontestable de l'innocence de Charlotte Corday qui vient bouleverser la conscience historique, quatre pages de supplément!

Voici des poignées de preuves :

D'abord l'empreinte du soulier de Marat :

Ce *fac-simile*, obtenu par un procédé entièrement nouveau, est décalqué sur un modèle de terre glaise, comme le sabot de *La Toucques*. Il suffit de le considérer un instant pour être convaincu que Marat n'avait pas le pied petit.



Du même à la même, cachet de bain.

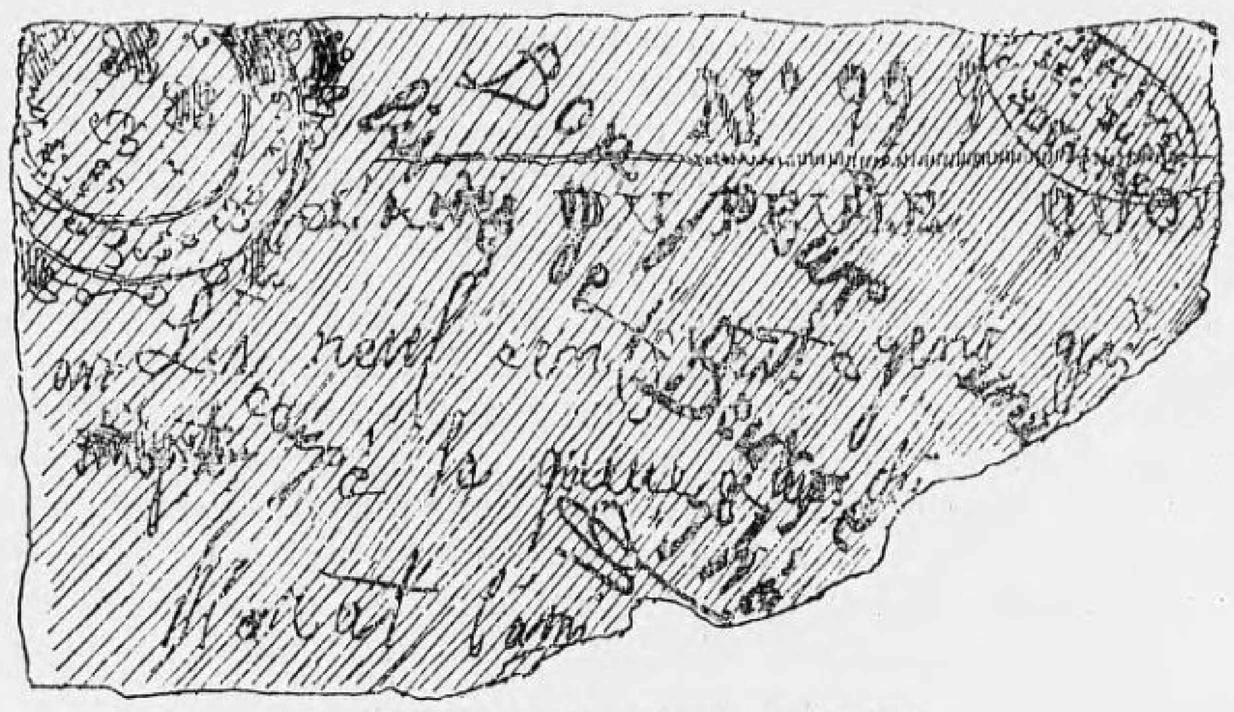
La science de Gall n'est pas précisément une plaisanterie. Ce pied est sanguinaire. C'est le pied d'un monstre qui faisait marcher les autres pieds du côté de la place de la Concorde. Le petit doigt indique la destructivité. L'orteil est féroce. La cheville fait dresser les cheveux sur la tête. Tout enfin, dans ce pied démagogique, annonce le piédestal d'une jambe supportant un torse orné d'une tête horrible.

Puis un premier portrait pris au moment où cet aimable révolutionnaire envoie à l'échafaud le compositeur, le correcteur, l'imprimeur et le metteur en pages de *l'Amy du peuple*, pour avoir mis : *Fouquier va-t-en-ville, acrobate public*, au lieu de : *Fouquier-Tinville, accusateur public.*

Nous n'inventons rien, mais comme le dit si judicieusement M. Gustave Bourdin : cette coquille n'excuse-t-elle pas, sans le justifier, un mouvement de vivacité?

Puis un second portrait pris au moment où Marat corrige ses épreuves dans un sabot, et dresse la liste de proscription. Cet homme cueillait des têtes. Chacun prend son plaisir où il le trouve.

Puis encore un spécimen de l'écriture de Marat, la plume de Marat, l'encrier de Marat, la marmotte de Marat, le chien,



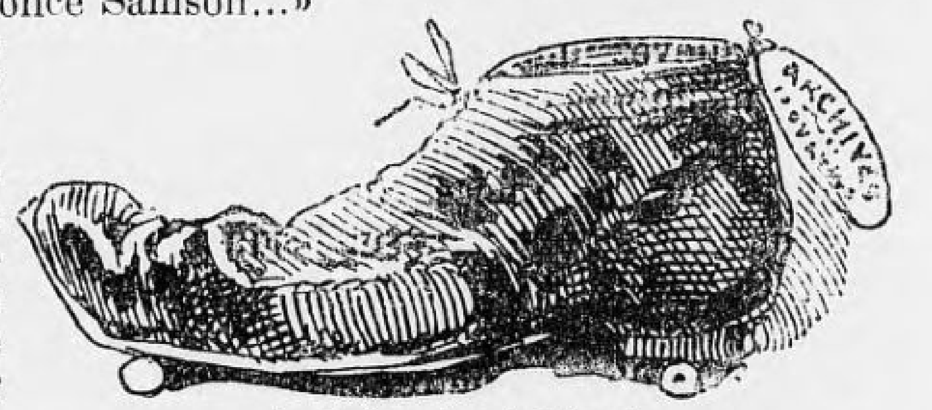
Bon de beurre à la citoyenne Corday,

le chat, la servante, etc., etc., conservés sous verre à l'imprimerie Kugelmann; c'est le *premier-guillotine* de son journal :

L'AMI DU PEUPLE. — Abonnements : Paris, 48 francs, etc., etc.

«... Les neufs cents députés de la Convention sont des traîtree — à l'abattoir — tous! Le *Veto* respire encore! Je dénonce Saint-Just, qui veut que les cimetières soient de riants paysages, semés de fleurs par l'enfance; je dénonce Robespeerre, qui prostitue la République aux pieds d'une petite blanchisseuse; je dénonce Fouquier-Tinville, qui a coupé la queue à son chien au club du Jeune-Eliacin. Citoyens! je me dénonce moi-même! je demande ma tête! Je dénonce Camille Desmoulins qui m'a blagué (*sic*) hier, debout sur une chaise, dans le Jardin-Egalité; je dénonce Samson...»

Faut-il d'autres témoignages historiques? Voici :

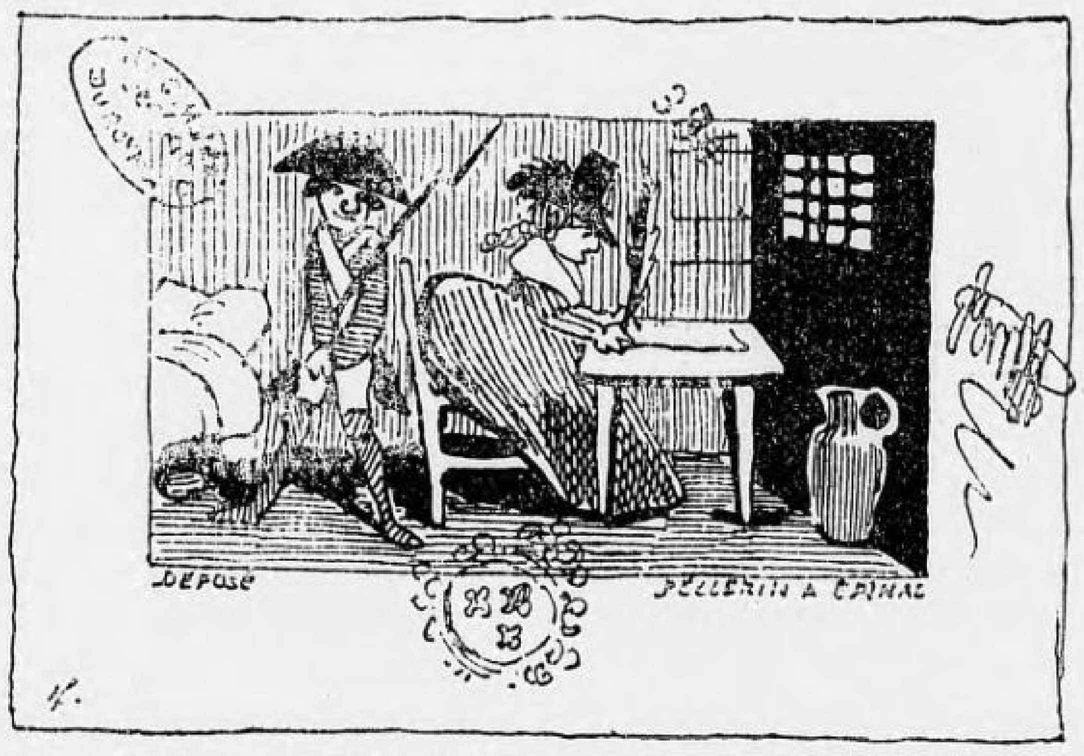


La baignoire de Marat.

Le sang de Marat, recueilli sur la place Vendôme et vu au télescope sur le disque de la lune, sang que l'Institut prend pour des montagnes.

Voici l'adresse de l'infortunée Marie-Anne-Charlotte Corday qu'une erreur judiciaire a fait surnommer : *le Séraphin de l'assassinat* :

HOTEL DE LA PROVIDENCE, rue des Vieux-Augustins, Chambres meublées. CHARLOTTE CORDAY.



La citoyenne Corday dans sa prison, dessin du temps.

On a même ses armoiries, sa généalogie et son extrait de baptême.

Enfin, les documents l'absolvent :

TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Le dix-sept juillet 1793, nous a vons vu les trois portraits du temps publiés par *l'Autographe*, de la nommee Marie-Anne-Charlotte Corday, fille du Calvados. Aucun ne lui ressemble. Il y a erreur sur la personne. D'ailleurs cette jeune fille était en Champagne le jour du crime.

(*Suivent les neuf cents signatures des juges de l'infortuné Charles II, roi des Anglais.*)

En même temps Marat écrivait :

« Citoyen Bourdin, je lis dans l'*Autographe* le récit de ma mort. Cette nouvelle me semble entachée de quelque exagération. Salut et fraternité. »

« MARAT. » *Pour copie :* J.



Deux portraits authentiques de Marat.



Trois portraits non moins authentiques de la citoyenne Corday.

RETRAITE

La maison a cette apparence grave et solennelle des vieux hôtels de province. La porte cochère, très haute et très large, est ornée de grosses guirlandes de fleurs sculptées et de grands clous formant des losanges. Deux énormes têtes de lion saillent au milieu, et leur langue sert de marteau. Quand vous frappez, le bruit, malgré vous, vous surprend, et vous poussez la lourde porte qui ne cède qu'en criant.

Un petit vieillard dont la calotte noire laisse échapper quelques mèches de cheveux roux et grisonnants, interrompt la lecture d'un gros livre d'heures, vous lance un regard par-dessus ses lunettes, et vous fait un signe de tête silencieux; un chat vous fixe de ses gros yeux verts, et se décide à prendre la fuite quand il s'est enfin convaincu que votre intention est bien de pénétrer plus loin; il se réfugie en trois bonds dans une écurie dont la porte disjointe laisse entrevoir quelques tonneaux hors d'usage, des caisses effondrées qui laissent échapper quelques brins de paille que des moineaux se disputent en piaulant. — L'herbe pousse serrée entre les pavés pointus de la cour; au fond, un puits dont les marches sont creusées, par l'usage, au milieu; la corde en osier soutient, au haut de la poulie, un seau prêt à s'échapper.

A gauche, vous prenez un escalier dont les degrés de pierre, larges et bas, s'appuient contre le mur avec une inclinaison marquée; la rampe en bois est soutenue par de gros pilastres à formes massives et écrasées.

Vous entrez dans une antichambre haute comme les salles du Louvre. Tout autour, contre le mur, règne un bahut, fouillé et bruni comme un banc-d'œuvre de cathédrale. Au-dessus, çà et là, des bas-reliefs antiques, des panneaux Renaissance.

Vous soulevez une portière en tapisserie de Beauvais, et vous pénétrez dans une pièce longue et profonde, où le jour, amorti par d'épais rideaux, pénètre doux et discret. — Une immense bibliothèque, faisant le tour de la pièce, couvre les murs; au-dessus, des armures, des casques, des boucliers, sur lesquels la lumière vient frapper en se brisant. Sur un socle en marbre noir, une statue, grandeur demi-nature, de la Polymnie; dans le fond de la pièce, un grand piano à queue. — Près d'une fenêtre, assis dans un grand fauteuil à oreillettes, devant un lutrin supportant un in-folio, un homme avec une longue barbe grisonnante.

C'est à n'y pas croire, tant tout cela vous rappelle, comme à plaisir, les intérieurs d'*Antiquaires* d'Isabey ou de Roqueplan.

A peine êtes-vous entré, et le vieux gentilhomme vous a-t-il fait les compliments de bienvenue, que la portière se soulève, et, dans le rayon que le soleil a bien vite jeté par cette ouverture, apparaît une jeune fille, presqu'une enfant encore, dont la voix fraîche et gaie vous déconcerte tout d'abord, au milieu de ces livres silencieux, de ces armures vides, de cette tapisserie aux pâles personnages. — Mais elle s'avance et semble avoir gardé avec elle quelque chose des rayons de soleil qu'elle a traversés en entrant, tant sa jeunesse colore et anime toutes ces vieilles choses qui l'entourent; elle a quinze ans à peine, mais est déjà formée; elle glisse plutôt qu'elle ne marche; bien qu'un peu petite, on est frappé de sa ressemblance avec les portraits de Marie-Antoinette encore dauphine; même profil un peu accentué mais d'une grande pureté, des sourcils hauts dessinés comme avec un pinceau, des yeux ombragés de longs cils, les narines roses et frémissantes, la lèvre inférieure avançant un peu; un teint de jeune Anglaise; une profusion de cheveux blonds, reflétés d'or, se relevant indociles sur le front, et maintenus avec peine en un gros chignon qu'enferme un filet. Elle vous tend la main avec une grâce toute franche, puis vous fait, vivement et gentiment, mille questions et mille réponses en même temps; sautant d'un sujet à un autre, comme un oiseau de branche en branche, tandis que son père, tout en voulant prendre un air sévère, la regarde et l'écoute avec ravisssement.
« Mario n'est donc pas réengagé aux Italiens?... Tiens, vous avez
» une cape... est-ce que cette coiffure m'irait?... Ah! les bords sont
» trop baissés, après ça, si c'est le chic, il n'y a rien à dire; cela me
» fait penser à M^me ***, qui en a un pareil... et à ses enfants blonds;
» sont-ils jolis, mon Dieu! à en être fades!... Vous ne savez pas, j'ap-
» prends l'Allemand et la gymnastique, mais l'un me fait mal à la
» gorge et l'autre me donne des courbatures... Vous voulez que je
» joue? Tant pis pour vous, je veux bien. »

Et elle se met au piano; alors, ce n'est plus l'enfant qui babillait avec vous, il n'y a qu'une minute; dès les premières notes, son visage devient grave, s'éclaire et se transfigure; vous n'existez plus pour elle, elle est toute à ce qu'elle joue; et, sous cette main, si petite pourtant qu'un baiser la couvrirait, l'instrument gémit et chante réellement.

Assis dans quelque coin, vous contemplez ce profil aux cheveux d'or se détachant sur ce fond sévère de rangées de vieux livres; les airs des maîtres s'élèvent graves et doux, cela vous semble une vision. Vous tombez dans une grande rêverie et vous songez à l'avenir de cette jeune fille, seule et tranquille aujourd'hui auprès de ce vieillard, dans cette vieille maison, au milieu de ces beaux vieux meubles, de cette enfant réfugiée déjà tout entière dans la musique; une artiste future, il n'y a pas à en douter!... Et pour peu que vous sachiez les déboires et les turpitudes de cette épineuse carrière, vous en venez, en écoutant cette enfant, à ne plus savoir ce dont vous avez le plus envie, d'applaudir ou de pleurer.

A.

LIVRES

Le Conscrit de 1813, par Erckmann-Chatrian.

On s'est beaucoup occupé de cette collaboration mystérieuse, de cette énigmatique raison sociale littéraire, et l'on s'est demandé bien souvent : « Qu'a fait Erckmann? qu'a fait Chatrian? » Que M. Chatrian habite Paris et M. Erckmann Saverne; que la soudure qui réunit chacune des parties de ce travail commun ne soit pas perceptible, qu'importe au lecteur, à l'homme qui n'est pas du métier? Ne parlons donc pas de ce collectif et ne nous occupons que de ce qu'il produit.

Avez-vous lu le *Conscrit de* 1813? Non. — Eh bien! lisez-le.

Vous n'aurez pas une intrigue bien compliquée; mais vous pourrez vous faire une idée de ce qu'était la France de cette époque. Non pas cette France superficielle; la France oisive, celle qui court aux revues, aux *Te Deum*, aux feux d'artifice, aux arrivées des souverains, qui danse aux Tuileries sans s'inquiéter de la couleur du drapeau qui y flotte; qui illuminait et criait *Vive la République!* à l'annonce du traité de Campo-Formio; qui illuminait et criait *Vive l'Empereur!* après Montmirail; qui illuminait et criait *Vive le Roi!* après Waterloo! qui chantait, nos pères l'ont vu, à quinze jours de distance :

Veillons au salut de l'Empire

et

Rendez-nous notre père de Gand.

Non! il n'est pas question de celle-là. Il s'agit de cette France à la fois passive et active; de cette chair vive qui palpite au-dessous de la couche extérieure dont nous venons de parler; que tout mouvement, que toute commotion atteint et fait tressaillir; qui donne son sang et son argent; qui, lorsque les autres se sauvaient ou se cachaient, abandonnait affaires, famille, affections, avenir, pour se ruer en avant et débarrasser le pays des quatorze armées qui l'envahissaient à la fois; de cette France qui pleure réellement aux revers et parfois même aux victoires, parce que c'est toujours elle qui les paie.

Un petit ouvrier horloger, boiteux, habite Phalsbourg. Il aime sa cousine Catherine et en est aimé. On fait la grande levée de 1813 et il part malgré sa claudication. Il fait la campagne jusqu'à Leipsig où il tombe. Il guérit, épouse Catherine et raconte cette histoire.

L'action est simple comme on le voit.

Hé bien! Il y a de tout là dedans. — Un amour d'une fraîcheur, d'une pureté charmante; des paysages pris dans cette belle Alsace qu'on ne connaît pas et qu'on traverse tous les ans pour aller voir les vues d'opéra comique de Baden-Baden, paysages comme George Sand en français, Walter Scott et Cooper en anglais, Turgueneff en russe, en ont seuls fait jusqu'à ce jour; des études de mœurs et des caractères saisissants; des marches, des combats; des scènes de champ de bataille et d'ambulance à croire que les auteurs ont porté le sac toute leur vie, et avec cela un respect profond de l'histoire; il y a entre autres une retraite de Leipsig qui vous donne la chair de poule et qui serre de bien près Waterloo de Stendhal, dans la *Chartreuse de Parme*, cependant un des chefs-d'œuvre du genre. Tout cela sans phrase; c'est un héros par force qui raconte naïvement ce qu'il a vu et ressenti dans son coin. Un pauvre petit diable qui ne tient pas du tout à se battre et qui est parfaitement à l'abri de la saoulerie de la gloire.

Au commencement de la bataille de Lutzen, le sergent Pinto qui s'y connaît, s'écrie :
« Vous avez de la chance, conscrits, si l'un de vous en réchappe, il
» pourra se vanter d'avoir vu quelque chose de soigné..... C'est à pro-
» prement parler une bataille où l'on gagne la croix.
» — Vous croyez, sergent? » dit un nommé Zébédé, un camarade du narrateur, que l'on grise assez facilement.
« — Oui, » répond le sergent, « car on va se serrer de près, et sup-
» posons que dans la mêlée on voie un colonel, un drapeau, un canon,
» quelque chose qui vous donne dans l'œil, on saute dessus, et, à tra-

» vers les coups de baïonnette, de sabre, de refouloir, où de n'importe » quoi, on l'empoigne et si on en revient on est proposé. »

« Pendant qu'il disait cela, » ajoute Joseph Bertha, le héros du roman, « l'idée me vint que le maire de Felsenbourg avait reçu la croix » pour avoir amené son village dans des voitures entourées de guirlandes, à la rencontre de Marie-Louise, en chantant de vieux *lieds*, » et je trouvai sa manière bien plus commode que celle du sergent » Pinto. »

Non, ce n'est pas l'ambition qui le dévore. Lisez sa réponse pleine de bon sens à Zébédé :

« — La gloire est pour d'autres que pour nous, Zébédé; ceux-là vivent bien, mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des » réjouissances comme on le voit dans les gazettes, et par dessus le » marché la gloire quand nous l'avons gagnée à force de suer, de jeûner et de nous faire casser les os. Les pauvres diables comme nous » qu'on force de partir, lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu » l'habitude du travail et quelquefois un membre, n'ont pas beaucoup » de gloire. Bon nombre de leurs anciens camarades, qui ne valaient » pas mieux qu'eux et qui travaillaient même moins bien, ont gagné » de l'argent pendant ces sept ans; ils ont ouvert boutique, ils ont » épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils » sont des hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. » Et quand ceux qui reviennent de chercher de la gloire en tuant des » hommes, passent avec leurs chevrons sur le bras, ils les regardent » par-dessus l'épaule, et si par malheur ils ont le nez rouge à force » d'avoir bu de l'eau-de-vie pour se remonter le cœur dans la pluie, » dans la neige, dans les marches forcées, tandis que les autres buvaient du bon vin, ils disent : « Ce sont des ivrognes! » Et ces conscrits qui ne demandaient pas mieux que de rester chez eux, de travailler, deviennent des espèces de mendiants. Voilà ce que je pense, » Zébédé; je ne trouve pas cela tout à fait juste et j'aimerais mieux » voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser » tranquilles. »

Il y a une description du terrible hiver de 1812 dans les environs de Phalsbourg, qui vient se compliquer de l'effet produit sur les populations par la publication du 29e *Bulletin* annonçant les désastres de la retraite de Russie. Les routes jusqu'alors désertes, le froid était si rude que la faction n'était que de vingt minutes, les routes se couvrent de vieillards, de femmes, d'enfants, qui se rendent tous à Phalsbourg pour lire ce fameux bulletin.

Les femmes, jeunes et vieilles, étaient agenouillées et pleuraient sur les dalles de l'église malgré le froid épouvantable.

« — C'est terrible, » dit le petit horloger au sacristain.

« — Ah! bien sûr! » répond l'autre. « Mais ça rapportera beaucoup de messes à l'église; car voyez-vous tout le monde voudra faire » dire des messes pour ses enfants, d'autant plus qu'ils sont morts » dans un pays de païens. »

Il va remonter les horloges de la ville. Partout c'est une désolation sombre et terrible. On sent germer déjà ce grondement sourd du pays épuisé, saigné à blanc depuis douze ans, qui en a assez mais qui n'ose pas encore le crier.

Un caractère remarquablement dessiné est celui du père Goulden, l'horloger chez lequel Joseph a fait son apprentissage : c'est un vieux de 1792.

Au passage de l'Empereur, se rendant à la tête de l'armée, en 1812, le vieux Gulden demande au jeune homme s'il a vu le maître de tous.

« — Eh bien! fit-il, cet homme-là tient notre vie à tous dans la » main; il n'aurait qu'à souffler sur nous et ce serait fini. Bénissons » le ciel qu'il ne soit pas méchant, sans cela le monde verrait des » choses épouvantables, comme du temps des rois sauvages et des » Turcs. »

Ce livre a une telle homogénéité, les effets sont tellement le résultat d'un ensemble complet, qu'il est impossible d'en donner une idée par des citations. Il faut lire — Voici la seconde fois que je le fais. — Je l'ai parcouru en écrivant ces lignes, et je vais en relire quelques pages avant de m'endormir.

EDOUARD S.

CORRESPONDANCE

Pif! paf! pan!.. Le tir national de Vincennes a été rouvert dimanche, au bruit du tambour, de la musique et des ébats des bouchons de Champagne. L'administration du tir avait convié la presse à cette petite fête de famille et les comptes rendus des journaux, très-reconnaissants, nous ont prouvé que le banquet était excellent.

On a déjeuné en musique, ce qui est la meilleure façon de déjeuner quand on veut économiser ses bons mots. Ah! comme Meyerbeer vous dispense d'avoir de l'esprit!

Aspect du banquet : — une tente rayée rouge, çà et là des faisceaux tricolores, — une table en fer à cheval présidée par Durand-Brager et maints personnages décorés qu'on ne m'a point nommé. Les gardes nationaux avaient dédaigné pour cette fois leur uniforme, et la mise la plus militaire des convives était encore celle d'Albéric Second.

Les propos se croisent.

— A soixante pas, monsieur, je fais mouche sans me gêner. — Donnez-moi douze balles, je vous rends douze marmots!

— Fort! très-fort!

— Et vous dites que les riflemen?....

— Parlez pas de ces godelureaux, sapristi! Gardes nationaux, braves épées, bons viveurs, patience! Voilà!

Arrivent les toasts. Il est deux heures. Le public a déjà fait irruption dans le tir, et le bruit des détonations fait irruption dans la salle du festin.

Durand-Brager porte un toast à la garde nationale... (Pif! pan! pan! pif!..) A l'administration .. (pan!..) du tir... (pif! paf!..).

Deuxième orateur.

— Messieurs, je propose... (paf! pif!..) de boire... (Roulement de tambours).....

Un garçon désespéré court avertir les tambours placés à la cantonnade que le roulement doit conclure mais non scander le discours.

Le tambour major incline son plumet.

— Messieurs... (pan! pan!..) je pro... (pif! paf!)... pose de boire à l'armée.....

— A l'administration de ce tir vraiment national! Pan! pan!.. pif! pouf!

— A la presse!...

Boum!.. Bing!.. Soum!...

— Au succès.

Albéric Second se lève.

— Messieurs, nous sommes-là quelques-uns qui savons par métier tirer à la ligne, par goût tirer à l'arc, par contenance tirer à l'épée; permettez-nous donc de boire au tir national de Vincennes, au nom de la presse parisienne! ..

Patapan!.. pan! pan!...

Au dessert, on distribue à chaque invité un bon sur le tir — *bon pour trois balles*.

Pan! pan! pan! pan!...

On arme les pistolets, on vise, on manque. Roulement de tambours! — Pif! paf!.. Bing!...

Peu à peu le public arrive; les uns mettent bas leur redingote, s'avancent, la carabine menaçante, visent... Boum!.. La balle va se loger dans la tranchée, à deux mètres au-dessus de la cible.

Diverses espèces de tireurs. — Le tireur fashionable, — lorgnon à l'œil, cigare à la bouche, suivi de son domestique portant sa carabine étincelante. Plus adroit qu'on ne le croirait au premier coup de binocle.

Le tireur bourru. Grand chasseur devant le seigneur. Veste de drap pilote, guêtres de cuir, casquette de loutre, n'aime que les fusils ancien système!.. Mais vous verrez!.. En plein dans le noir!.. D'ailleurs furieux de ce qu'on ne laisse pas entrer son chien de chasse.

— Un braque superbe!

Le tireur prudent. — Pardon, messieurs! Prenez garde!.. Laissez mon bras droit libre, je vous en prie! Un malheur est si vite arrivé!... Un peu en arrière, s'il vous plait. Et ces pistolets sont si doux, si doux! Pan! — Vous voyez!...

Le tireur qui a voyagé. — Il faut voir les Tyroliens, leurs balles sont enchantées, enchantées, parole d'honneur!... Et les tirailleurs belges..... Et les volontaires anglais..... Ne me parlez pas de nos Français, des mazettes!

Le tireur chauvin. — Ah! oui, et qu'ils y viennent donc après çà, mille cartouches!...

Le tireur maussade. — Jamais cela ne m'est arrivé! Diable de tremblement nerveux! Mais je coupe une rose sur sa tige à vingt mètres, moi!.... Je suis furieux!... Les nerfs, ce sont les nerfs!...

Et mille autres variétés sans compter les espèces féminines. Mais dimanche, le sexe faible était à Vincennes en grande minorité. Son tir national à lui, ce sont les courses!

WILLIAM.

—

On aime le cheval en Touraine, et c'est un des pays de France où on sait le mieux s'en servir et l'apprécier. — Aussi les courses de cette région bénie ont-elles une physionomie spéciale d'élégance et d'entrain que je souhaite à beaucoup de nos hippodromes français. — On ne rencontre point ici de ces *animalités* dominantes qui absorbent l'attention à ce point que les *personnalités* disparaissent. — Ses courses sont une des fêtes d'automne les plus recherchées; elles font partie de la série des plaisirs d'automne et réunissent pendant un jour une société que la villégiature tient un peu dispersée.

Le théâtre où se donnent ces joûtes hippiques est un peu négligé; la tribune est étroite et presque incommode, l'enceinte du pesage, d'une rusticité foraine, a l'air d'une improvisation; — mais la vallée est si lumineuse, l'horizon si charmant, la société si élégante et si correcte, que personne ne songe aux petits inconvénients de l'installation.

On prétend que la ville de Tours ne peut compter sur une réputation hippique bien dominante : je suis de cet avis; mais elle possède tous les éléments de la vie *sportive*, ce qui vaut mieux pour l'avenir d'un hippodrome.

Toutes les courses de la réunion de Tours sont réservés aux *Gentlemen*. — La journée du jeudi 6 octobre comprenait six prix : quatre courses plates, une course de haies, un steeple-chase. — Les lutteurs appartenaient à la catégorie des chevaux peu connus; mais tous les gentlemen-jockeys qui les montaient sont célèbres : vicomte de Merlemont, de la Béraudière, capitaine Hunt, C. Livingstone, A. de la Tournelle, Blount, comte d'Evry, H. de Pierres, de Saint-Vallier, de la Bigne, le comte de Saint-Germain et le comte de Cossette.

M. Voisin a gagné le prix du Conseil municipal avec *Mademoiselle Duchesnoy, une fille de The-Nabob* que montait M. Livingstone.

Bartavelle, parfaitement menée par M. de Saint-Vallier est arrivée première, battant aisément *Dame-Blanche*, ce qui n'est pas besogne facile, l'*Aventurière, placée troisième*, — et trois autres chevaux courant avec elle le prix du Conseil général.

Dame-Blanche a pris immédiatement sa revanche dans un prix de consolation — contre les chevaux ayant couru *sérieusement?* dans la journée. Le mot que je souligne est dans le programme.

Enfin le steeple-chase (Handicap), a terminé la réunion et c'est la seule course brillante de cette journée. — J'ai retrouvé là bon nombre des chevaux marquants de la saison : *Magenta* ne s'est jamais montré ni si courageux ni si docile, et ses adversaires : *La Chatte, Tam-Tam, Nuit de Noces, Paroli* n'ont rien pu contre lui. — Son retour au pesage était solennel, et c'est un des animaux qui portent le plus noblement le fardeau de la victoire. — M. de Merlemont ne pouvait mieux confier son expérience et sa hardiesse.

—

Si l'éclat d'une réunion semblable se rehausse par les noms qu'elle peut citer, la journée de Tours prendra une belle place dans les fêtes d'automne.

MM. de Richemont, de Maillé, de Foy, marquis de Lagrange, de Villeneuve, de Tescourt, de Batines, de Fleury, de Beaumont, de Flavigny, Hainguerlot, Manuel, de Beaumont et d'autres peuvent être fiers du patronage qu'ils accordent aux courses de Tours.

Je vous disais plus haut qu'on aime le cheval dans cette belle province, — un seul fait vous le prouvera :

Je visitais ces jours-ci une des résidences les plus célèbres de la contrée et dans le cabinet du maître, on me montra un cheval autrefois célèbre et qu'un Gannal hippique a parfaitement conservé.

L'animal est debout, l'encolure haute, la tête au vent, le naseau dilaté et sur le côté gauche de la poitrine, une inscription porte ces mots : Ici il y avait un cœur!

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

—

J'apprends avec une certaine émotion que d'après la nouvelle organisation des ordres de chevalerie en Prusse, l'ordre de l'Aigle rouge peut-être porté de trente-sept manières différentes et celui de Hohen-Zollern de quinze façons particulières.

Trente sept manières de porter l'Aigle rouge? C'est une étude qu'on doit commencer dès le berceau. Trente-sept manières! Est-ce à dire qu'on place la décoration dans trente-sept endroits différents de son costume? Est-ce à dire qu'un simple chevalier de première classe qui désire conserver ses vêtements longtemps — doit se faire faire trente-sept boutonnières en cas d'avancement? — Et encore où placer ces trente-sept boutonnières? La tête se perd en conjectures.

Je proposerais pour ma part une trente-huitième façon qui consisterait à porter sa décoration dans sa poche.

—

Ma parole d'honneur, c'est à vous donner envie d'apprendre le piano. — Voilà un pianiste à la tête duquel on jette des bouquets de trois pieds et demi de diamètre. — Parbleu, je ne vous mens pas, c'est tout au long dans *le Courrier des Etats-Unis*. — Voilà donc un pianiste, M. Gottschalk — ne me demandez pas de vous prononcer ce nom-là — qui reçoit des bouquets gros comme un cabriolet au milieu d'un concert ; auquel les plus illustres personnages offrent séance tenante des bagues de 8000 fr.; qui tourne toutes les têtes, excite le plus violent enthousiasme, etc. — C'est parfait, — je me dis : M. Gottschalk joue du piano d'une façon probablement exceptionnelle ; — mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que comme dernier témoignage d'admiration pour son beau talent de pianiste, le major-général Hall lui offre les épaulettes de capitaine. — C'est donc dans la musique? Voilà une façon de récompenser les pianistes qui me paraît toute à fait singulière.

En réfléchissant à ces bizarreries américaines, je songe à une chose, c'est que si Léotard consentait à aller là-bas faire son saut des trapèze, on lui offrirait très-probablement une place de président dans un tribunal quelconque ou de commissaire de police, à son choix. Je suis curieux de savoir si le major-général Hall, pour recompenser le courage d'un de ses capitaines, lui offre un piano à queue.

Cela ne serait pas beaucoup plus étrange, en somme, que la fameuse tabatière enrichie de diamants que le roi Louis-Philippe offrait si gracieusement à des personnes n'ayant jamais pris une prise. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que les générosités du major-général américain n'auraient aucun succès en France, et je crois que Faure de l'Opéra, malgré sa belle voix et son grand talent, aurait peine à se faire nommer capitaine dans un régiment de zouaves. Il est vrai que réciproquement le capitaine le plus brave de l'armée n'entrerait pas d'emblée comme basse chantante à l'Opéra. La morale de tout cela est qu'il n'est point malsain d'apprendre le clavecin, et qu'une fois habile à faire errer ses doigts sur l'ivoire, il n'est point maladroit d'aller à New-York.

Avis aux pères de famille.

—

Ces jours derniers, la foule des étrangers qui traversent les galeries du Palais-Royal s'arrêtait devant un espace fermé par des volets, sur lesquels s'étalaient deux ou trois affiches jaunes. Tous considéraient avec stupeur ces lettres de faire-part, annonçant l'enterrement d'une célébrité du siècle. Je vous annonce à mon tour la mort du café de Foy. A 15,000 francs de mise à prix, le café de Foy n'a pas trouvé d'acquéreur. La France est, dit-on, assez riche pour payer sa gloire. Je le crois bien. A ce prix là :

—

Le câble sous-marin de l'Algérie a encore cassé. La mer se refuse décidément à servir les gouvernements. Xercès lui eût fait donner le fouet d'importance. Nous nous contenterons de recommencer. Et l'on dit les Français inconstants!

—

Mars a toujours aimé les arts. Les soldats de passage à l'étranger, quand ils ne brûlent pas les tableaux, ont coûtume de les emporter pour orner leur salle à manger. C'est ce que fit Blücher quand il vint à Paris. D'où il suit que cinq tableaux de Gérard et de David, représentant la famille impériale, vont être mis en vente à Berlin. Qu'on garde ce qu'on a pris, cela se fait ; mais qu'on ose le vendre... c'est un peu... prussien.

—

Le temps a favorisé le grand festival des Champs-Elysées. Un concert s'appelle festival, quand il se compose d'un grand nombre d'exécutants. Dimanche, il y en avait cinq cents, qui jouaient tous à la fois, et l'on annonce ces choses-là! — L'oncle Vésinet, du *chapeau de paille d'Italie*, est revenu enchanté ; il est maintenant convaincu qu'il n'est plus sourd, et se fâche contre les gens qu'il prétend ne pas lui parler assez fort.

—

Pendant ce temps-là, les gardes nationaux banquetaient à Vincennes, les protestants écoutaient M. Coquerel à Bellevue, et M. Emile de Girardin écrivait son premier Paris du lendemain. Chacun s'amuse à sa façon. Laquelle vaut mieux? s'ennuyer.

—

J'ai dit : les protestants... c'est une erreur... j'aurais dû dire, avec le *Siècle*, les protestants libéraux. On est protestant libéral quand on nie la Divinité de Jésus. Dans le cas contraire, on est simplement protestant. D'après cette nouvelle définition, M. Proudhon se trouve être un protestant libéral. Il ne l'avait jamais cru.

—

Comme il faut que tout le monde s'amuse, Nadar passe son temps à dîner avec le roi des Belges. Il paraît que chez Léopold on met ses pieds sur la cheminée.

—

M. Sainte-Beuve, non sénateur, n'a pas reparu depuis huit jours dans les endroits qu'il fréquentait d'ordinaire ; d'actives recherches sont organisées par le *Constitutionnel*. Les personnes qui auraient des nouvelles de M. Sainte-Beuve sont priées de passer à la rédaction.

—

A Mulhouse, on ouvre les écoles pour des enfants pauvres. Ceux qui veulent apprendre à lire donnent quatre sous ; ceux qui veulent savoir dessiner dix sous ; pour l'anglais, deux francs. Très-bien ; mais quand on saura l'anglais saura-t-on lire, ou faudra-t-il ajouter quatre sous?

—

Un industriel s'est avisé de fabriquer un chocolat spécial pour le clergé. Il l'appelle : *Chocolat à la croix*. Que diable cela peut-il être?

« La croix ne s'attendait guère
A paraître en cette affaire. »

—

La première livraison du dernier roman de Victor Hugo (nous ne parlons pas de *Shakespeare*) vient de paraître à la librairie Hetzel et Lacroix. Cette édition est à vingt centimes. Voilà enfin *les Misérables* mis à la portée des misérables. Ils nous diront peut-être si le portrait qu'on fait d'eux est ressemblant.

—

On annonce, au Palais-Royal, une pièce de Sardou : les *Pommes du voisin*. En sorte que le voisin de Sardou, à Marly, n'est autre que le maréchal Magnan. Serait-ce les pommes du maréchal qui auraient inspiré le vaudevilliste?

—

Le comité allemand constitué pour diriger la défense du prévenu Muller, croyant que les portraits photographiques de ce dernier, qui sont exposés à toutes les vitrines des marchands de gravures dans Londres, ont influencé l'opinion publique par la physionomie sombre et farouche qu'on y donne à l'accusé, va, la semaine prochaine, faire faire une autre photographie dont les traits auront une expression souriante.

Voilà un gaillard dont on prend diablement de soins. Que de tendresse et de sollicitude !

S'il ne fallait que commettre un petit crime pour avoir sa photographie avec une expression séductrice, je ne dis pas que je ne me laisserais pas aller à..... Chassons ces pensées.

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LA CHAMBRE D'AMI

I

Il n'y a pas une âme dans la ville de Rennes qui ne se souvienne un peu de mon oncle, le conseiller Boblé. C'était un petit homme, assez gros et parfaitement chauve; le front net et luisant comme une motte de beurre, mais l'œil vif, le pied leste, la langue bien pendue, le mot gaillard; un tour d'esprit qui rappelait le président de Brosses et les magistrats du bon temps. L'odeur du tabac lui était odieuse, mais il buvait sec et ne dédaignait pas de chanter après boire. Il était vice-président du Casino de Rennes, grand joueur de piquet, et le meilleur homme du monde. Je le tutoyais comme un camarade, quoiqu'il fût mon aîné de vingt-cinq ou trente ans et qu'il m'eût servi de correspondant au collége, sous le règne de sa première femme, la sèche.

Quand je sortis de l'école navale, je vins lui faire mes adieux. Sa Majesté le roi Charles X m'envoyait dans les mers du Sud et nous ne savions pas si la fièvre jaune me permettrait jamais de rentrer en France. L'oncle était alors simple juge au tribunal, mais il portait déjà le deuil de Mme Boblé première.

« Mon cher Renaud, me dit-il à la fin d'un excellent dîner, je suis ton seul oncle et tu es mon seul neveu. Ma fortune, qui n'est point à dédaigner, t'appartiendra un jour où l'autre; le plus tard possible, eh! garçon? Tout cela vient de ton grand-père maternel, sauf quelques cent mille francs légués par la défunte et que j'ai parbleu bien gagnés!... La défunte était véritablement une personne qu'on ne pouvait embrasser sans se faire des bleus.

» Ton pauvre père t'a ruiné en voulant te rendre trop riche; sois tranquille, je ne spéculerai pas, et tu trouveras après moi vingt-cinq bonnes mille livres de rente. Porte-toi bien, amuse-toi si tu peux, ne risque pas ta peau sans nécessité, et si tu relâchais par hasard dans quelque joli vignoble, adresse-moi un quartaut du meilleur. Quand le roi t'aura fait présent d'une paire d'épaulettes, viens passer un trimestre avec moi : nous trinquerons à la gloire du pavillon français et à la démolition de l'Angleterre. »

Je l'embrassai en pleurant, et je ne le revis pas de sept grandes années. Nous nous écrivions quelquefois, pas trop souvent, mais je ne l'oubliai jamais, ni lui ni sa cave. L'officier de marine fait des économies malgré lui; le plus clair de mon épargne passa en vins de Xérès, de Marsala, de Chypre, de Madère et même de Constance. Car je fis le tour du monde avant de revoir la cathédrale de Rennes.

Enfin je fus débarqué en 1835, et sans prendre le temps de m'amuser à Brest, je pris la poste et je courus embrasser le cher oncle. Il y avait deux ans que je n'avais vu son écriture, mais les journaux m'avaient appris son avancement : il était conseiller, et moi j'étais enseigne. Un petit mot d'avis lui annonça mon arrivée. Je comptais bien le voir à la voiture; ce doux espoir ne fut pas trompé. O l'heureuse figure et la bonne embrassade! Florent, son vieux Florent, se chargea de mes malles, et moi je m'en fus à pied par la ville, bras dessus, bras dessous, avec mon seul parent et mon meilleur ami. Chemin faisant, il me parut changé; non pas froid, mais moins cordial et comme mal à l'aise. Après s'être informé si je n'avais rien appris de nouveau sur son état-civil, il en vint par de longs détours à l'histoire de son second mariage. Je n'en savais pas un traître mot, quoique la chose fût vieille de deux ans, et ma figure s'allongea peut-être un peu; je ne voudrais pas jurer du contraire. Il devina sans

doute où le bât me blessait, car il se répandit en explications rassurantes. Sa femme, née d'Estouville, était aussi noble de cœur que de nom. Pauvre, elle avait appris dans l'Evangile à mépriser les richesses. C'était une personne de la piété la plus rigide et du caractère le plus élevé. Le contrat, rédigé par elle-même, la laissait presque nue à la mort de mon oncle; elle prenait en tout une somme de mille francs pour payer sa dot aux Ursulines; la fortune du bon oncle m'était laissée en bloc, aussi bien l'usufruit que la nu-propriété. Un tel désintéressement me toucha jusqu'au fond de l'âme et mon émotion fut au comble lorsque M. Boblé ajouta : « Pour te déshériter il faudrait un petit cousin, c'est-à-dire un grand miracle. J'ai cinquante-cinq ans, mes études de droit se sont faites à Paris; j'ai été plus heureux dans mes examens que dans mes distractions; le jugement du docteur, une expérience de deux années, tout concourt à prouver que je suis du bois dont on ne fait que des oncles. »

A ce mot, je faillis l'embrasser dans la rue : ce n'est pas dans la marine royale qu'on apprend la dissimulation.

Comme nous arrivions au logis, l'oncle me prit l'avant-bras avec une familiarité paternelle, et me dit : « Ah! çà, marin, pas de mots à double sens! Pas d'histoires légères devant ta tante! Quoiqu'elle ait bientôt trente ans, c'est une petite fille pour la naïveté; elle ne soupçonne pas l'existence du mal. Les sujets de conversation ne te manquent point, que diable! Tu as assez vu. On n'en meurt pas pour se contenir une heure ou deux. Je te mènerai au Casino, et là, dans un petit salon à nous, tu videras le sac aux fariboles. Nous n'avons pas encore tourné au capucin, sois tranquille. Entre Paucher, Loriage et moi, devant un joli bol de punch, tu trouveras à qui parler! Mais à la maison, avec elle, prends exemple sur moi : je me tiens. »

Je ne saurais dire pourquoi, mais cet avertissement rabattit un peu ma verve. Mon regard se porta sur la vieille maison sculptée où j'avais tant joué et quelquefois si bien ri. La façade avait laissé dans mon cœur une image charmante, qui me parut flattée en ce moment. Il me sembla que les colonnes du porche se tordaient dans les coliques, que les gargouilles pendaient lamentablement sur la rue, et que les mascarons grimaçaient de douleur. Le marteau, d'une forme équivoque et joyeuse, avait disparu, laissant un vide. L'oncle Boblé tira une chaînette de fer, on entendit le son d'une cloche aigre, la porte s'ouvrit avec le grondement sourd d'un dogue qu'on réveille.

Mais qu'il faut peu de chose pour ramener au gai le cours de nos idées! surtout quand nous avons cet âge heureux de vingt-cinq ans! La porte ouverte démasqua une fillette brune, courte, râblée comme un double poney, et vive, mutine, jolie à plaisir. L'oncle Boblé lui prit le menton, par une réminiscence du vieil homme; quant à moi je lui lançai un de ces regards puissants, concentrés, chargés d'atomes, qui résument dans une étincelle trois mois de navigation. La coquine n'en parut pas foudroyée; elle resta d'aplomb sur ses tout petits pieds, les yeux braqués contre moi, et d'un air qui disait : Une jolie fille vaut un bel homme.

Cette rencontre prit moins de temps que je n'en mets à la conter. J'étais encore tout ébloui, et déjà l'oncle me présentait à ma nouvelle tante, au milieu du grand salon.

Assurément ma tante pouvait passer pour une belle personne. Elle avait de beaux yeux bleus qu'elle voilait en vraie madone. Et des cils d'une longueur surprenante et un nez droit, modelé comme par un maître de dessin, et une bouche blanche et rose qui semblait faite exprès pour grignoter des litanies et mâcher de menues prières! La seule idée d'y fourrer du beefteak vous aurait paru sacrilége. Ses cheveux d'un blond froid tombaient le long des joues en rouleaux parfaitement cylindriques comme ces gaufres qu'on prend à Tortoni avec les glaces. Elle semblait avoir la taille svelte et bien prise, mais est-ce ma faute à moi, si la vue de son corsage montant jusqu'aux oreilles ne me donnait que des idées de busc, de baleine et de cuirasse articulée?

Elle se tenait debout sur le tapis, un livre rouge à la main, comme un portrait de famille. Autour d'elle, le long des murs, elle avait aligné des ancêtres, les siens; je ne les ai pas comptés, mais je parie pour la douzaine. De mon temps, ce salon était tapissé de tableaux moins honorifiques, mais beaucoup plus confortables à l'œil. Éclipsés, les de Troy, les Nattier, les Vanloo, les Natoire! Éclipsée la suave baigneuse de Prud'hon! Et par quels astres, grands dieux? Par quelques gentilshommes de pacotille, barbouillés au même prix et dans le même style que le *Cygne de la Croix* et le *Cheval blanc* des cabarets!

L'idée ne me vint pas de sauter au cou de ma tante, mais quand je l'aurais voulu, son regard m'eût arrêté à mi-chemin. Elle jetait le froid par les yeux, comme les dragons de la mythologie lancent le feu par les narines.

Peut-être songeait-elle enfin à m'offrir une chaise, quand la jolie brunette d'en bas vint lui dire qu'on avait servi. Je demandai trois minutes pour me laver les mains, l'oncle me conduisit dans ma chambre, je chavirai lestement mes malles qu'on venait de monter, et j'apparus dans le délai prescrit, avec tous mes avantages. Si vous tenez absolument à savoir pour qui j'avais endossé mon plus bel uniforme, j'avoue, dussiez-vous rire et même me mépriser, qu'il n'était pas à l'adresse de ma superbe tante. Il n'y avait à mes yeux qu'une femme dans la maison : cette petite luronne aux sourcils rapprochés, à la lèvre estompée, au front bas, au nez retroussé, au corsage... deux pommes vertes sous une demi-aune d'indienne; voilà le corsage qu'on lui voyait.

J'étais alors, soit dit sans vanité rétrospective, un des plus jolis hommes de la marine, où il y en a tant. J'avais une taille de jonc, des cheveux à revendre et des dents pour croquer le fer. Mes longs favoris châtain clair étaient plus doux que la soie; et grâce au règlement qui m'interdisait les moustaches, j'étais forcé de laisser voir une bouche fine, sensuelle et pourtant marquée au cachet de la plus ferme volonté. Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un fat, mais dans mon âge brillant, l'habitude d'être remarqué par les femmes m'avait appris à réclamer leur attention comme un dû. J'étais presque offensé de la conduite de ma tante : ses yeux barricadés étaient en insurrection contre la loi commune; il me semblait que la simple politesse lui faisait un devoir de m'admirer un peu. Dans l'espace d'un quart d'heure, mon dépit monta jusqu'à la haine et retomba brusquement à la plus plate indifférence. Je ne vis plus dans l'univers que cette jolie Margot qui changeait nos assiettes en ouvrant de grands yeux comme pour m'avaler de pied en cap.

Elle m'absorba si bien, la coquine, que je fis maigre ce soir-là sans m'en apercevoir. Je l'ai su huit jours après, par une réflexion d'Aglaé... Pardon! de M^me^ Boblé, ma tante.

Il fallait que le mariage eût tristement rajeuni le cher oncle, car en présence de sa femme il avait l'air d'un petit garçon. Ses beaux yeux pétillants s'éteignaient devant elle; la gaudriole mourait sur ses lèvres; il n'ouvrait ce large bec que pour manger et boire, ou pour risquer un compliment furtif, qu'elle ne prenait pas toujours bien. Il dit amen au bénédicité, amen aux grâces, amen à tout. Je pensais à part moi que la noblesse, la dévotion, les principes et les vertus sont des trésors inestimables, mais que ces dames pourraient sans se ruiner nous les vendre un peu moins cher.

L'oncle me mit sur un chapitre qui ne pouvait scandaliser personne; il demanda l'histoire de notre dernier debarquement à la côte de Zanzibar. Je ne me le fis pas dire deux fois; l'occasion était trop bonne; non-seulement je rappelai mes souvenirs personnels, mais j'ornai mon récit de mille fictions héroïques, empruntées à tous les romanciers de la mer. Ma cousine écoutait d'un air indolent, contrôlant mon récit par les archives des missions catholiques, qu'elle paraissait posséder à fond. A peine si, deux fois, au détail de je ne sais quelle fusillade, son œil morne s'échauffa d'un éclair. Mais Margot! Ah! Margot! quel admirable public elle me composait à elle seule! Elle écoutait avec

les yeux, la bouche, les mains, les bras; sa petite personne était toute en oreilles, comme cette statue du Louvre (au diable les noms païens!) qui est toute en mamelles. Mes fameux vins coulaient à flots; l'oncle et moi, nous faisions honneur à la cave, lui saluant d'un geste timide son auguste buveuse d'eau, moi lorgnant la Margot à travers les topazes du Cap. Le dessert nous trouva, je ne dirai pas dans les vignes, mais dans les nuages. Ce cher Boblé jasait effrontément sous l'œil réfrigérant de madame; quant à moi, j'étais entre deux incendies : un véritable grog au vin flambait dans ma tête, et le sourire de Margot me bombardait au dehors!

Jadis, dans le bon temps, nous prenions le café à table, les coudes sur la nape, et ce quart d'heure, le plus charmant du repas, se prolongeait souvent jusqu'au matin. Hélas! toujours hélas! Madame n'eut pas plutôt vidé son rince-bouche qu'elle se leva toute grande, et j'arrivai bien juste pour lui offrir le bras. Mes jambes n'avaient point faibli; je puis même affirmer que ma tête n'était pas encore à l'envers, et pourtant sur le seuil du grand salon bardé d'ancêtres, j'éprouvai comme une hallucination. Il me sembla que ma trop noble tante serrait énergiquement mon bras dans sa main, et même (ne riez pas), qu'elle l'appuyait contre sa poitrine. Je la regardai avec une sorte d'effroi; son visage était impassible, et ses deux grands yeux bleus semblaient comme deux étoiles dans leur glaciale sérénité. J'avais rêvé debout, phénomène assez rare, mais non sans précédents. Tout arrive, tout est possible, il n'y a pas de miracle invraisemblable à la suite d'un bon dîner.

Le café, plus que médiocre, fut servi dans trois dés à coudre. Triste, triste, et d'autant plus triste que la cave à liqueurs paraît décidément exilée du salon. Par bonheur, ma cousine était commandée de service à je ne sais quelle paroisse : elle demanda son châle et son chapeau. L'oncle Boblé lui baisa la main sur le gant et me conduisit au cercle.

Rennes est peut-être la ville de France et d'Europe où l'on cuisine le meilleur punch. L'oncle était fier de mon épaulette, de ma croix neuve et de ma bonne mine; il me présenta, non sans emphase à tous ses vieux amis. Le piquet fut oublié pour la première fois depuis bien des années; on le remplaça par des histoires, des chansons de table et de bord, et surtout par des rasades à noyer un cachalot. Minuit sonnait à peine, et déjà je m'étais fait huit ou neuf intimes. Je tutoyais un président, un filateur, un conseiller de préfecture, deux notaires, deux avoués, un négociant en vins, et même. Dieu me pardonne! un huissier. Tout ce monde nous ramena chez nous avec mille démonstrations cordiales. La province est ainsi faite, et je ne suppose pas qu'elle se réforme de longtemps; c'est à prendre ou à laisser Le respectable président de la deuxième chambre voulait absolument couper un cordon de sonnette pour me le donner en souvenir.

Le principal défaut de ces vieilles maisons est que toutes les chambres s'y commandent. Pour arriver à la mienne, il fallut en traverser une autre où l'on voyait un lit découvert, signe à peu près certain pour moi qu'elle n'était pas inhabitée. Mon cher oncle s'assura alors que rien ne manquait, ni le sucre, ni l'eau, ni la fleur d'oranger, ni le briquet phosphorique de Fumade, ni la vaisselle. Sa revue faite, il m'embrassa, ouvrit une porte sous tenture, poussa le verrou, passa d'un pied léger devant le lit de ma tante et gagna son appartement, qui était au bout de l'étage, par delà le grand et le petit salon. Il avait deux entrées à son service, ma tante en avait trois, moi je n'en avais qu'une et des plus incommodes, puisqu'il fallait passer sur le corps d'un voisin.

II

Mais quel voisin ma tante et la divine Providence m'avaient-elles donné? Peut-être le vieux Florent, peut-être la divine Margot; entre les deux, il y avait de la marge. Ce doute m'agitait. J'avais l'esprit plein de Margot; mes trois mois de navigation, mes quatre heures de punch éveillaient dans mon cerveau les fantaisies les plus folles. Je finis par me persuader que mon voisin ne pouvait être qu'une voisine et que cette voisine, grâce aux bontés de l'oncle et à la candeur de la tante, ne pouvait être que Margot. Que Margot fût éprise de moi, c'était chose trop évidente pour qu'on en pût douter sans blasphème. Je me mis à danser par la chambre; mon séjour dans cette aimable ville commençait sous des auspices charmants!

Quand je pense à cette nuit, il me semble que je rentrai parfaitement ivre. Mais un homme qui sait boire peut perdre la raison sans perdre le raisonnement. J'ouvris la porte de ma voisine et je la refermai subitement aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes : elle paraissait close sans l'être; il suffisait de la pousser. J'éteignis ma bougie, je me glissai entre mes draps et je fis le mort. L'attente qui suivit ne fut pas longue. On ouvrit le loquet sonore de l'office; un bruit de voix et de rires monta jusqu'à mes oreilles et se rapprocha sensiblement. Quatre ou cinq personnes s'arrêtent sur le palier, on échange le bonsoir; un pas léger se fait entendre dans la chambre tandis que les gros pieds montent plus haut. C'est Margot qui est ma voisine! Décidément le cher oncle avait bien dit: sa femme ignore l'existence du mal.

Margot passe et repasse en trottinant devant ma porte. Elle ne l'a pas fermée, c'est bon signe. Elle se déshabille, elle fredonne un air, elle fait un bout de toilette. Pour qui, sinon pour moi? Celui qui viendrait dire qu'elle ne m'aime pas après tous ces coups-d'œil et ces agaceries!..... Elle éteint sa chandelle : c'est qu'elle ne veut pas perdre un moment de plus. La voilà dans son lit, mais elle ne dort pas, car je l'entends qui tousse avec affectation, peut-être même avec impatience. Que doit-elle penser de moi? Un jeune homme de vingt-cinq ans, un officier de la marine royale, dormir comme une souche en si belle occasion! Mais si je m'étais mépris? Si les avances qui m'ont encouragé n'étaient que des coquetteries innocentes, des badinages d'enfant? Elle a seize ans au plus, cette petite. Ce chiffre de seize ans me jeta brusquement dans un autre ordre d'idées. Ma mémoire se mit à rabâcher des fabliaux, des contes, des vieilleries gauloises; je sentis fourmiller dans ma tête une myriade de vers de dix pieds, qui tous sans exception parlaient de bachelettes, de nonnains, de pastourelles et autres tendrons dont les plus respectables ont seize ans et quelques mois. O respectable poésie de nos pères!

Oui, mais cet âge de seize ans est propice entre tous à la niaiserie. Que la fillette ait peur; qu'elle pousse des cris, un seul cri! Voilà toute la ville en révolution. Quel scandale, bon Dieu! A quatre pas de la chaste, de l'imposante, de la presque sainte M^me^ Boblé! Dans la propre maison d'un conseiller à la Cour! Il y a dans ce monde une infinité de peccadilles qui ne sont rien, moins que rien quand vous les racontez à table et qui grandissent tout à coup à des proportions terribles, si la robe d'un magistrat vient à passer.

Oui, mais que dirait-on de moi à bord de l'*Alger*, dans le carré des officiers, si l'on apprenait que j'ai manqué par sottise, par hésitation, par poltronnerie, une aubaine d'un si grand prix? Je serais perdu d'honneur, on m'appellerait Joseph, il faudrait en découdre avec tous mes camarades!

Ce ballottage dura peut-être une heure. Je crus comprendre alors que Margot avait perdu patience : elle ne toussait plus. Je pris mon grand courage; je me mis à tousser à mon tour et j'en vins par degrés à faire un tel fracas que la maison tremblait sur sa base. Rien ne bougea dans la chambre voisine; Margot me tenait rigueur : peut-être simplement voulait-elle me voir venir.

En fin de compte, je fis un pas de clerc qui serait inexcusable si j'avais été de sang-froid comme aujourd'hui. J'allumai ma bougie, et je poussai la porte qui grinça horriblement. La donzelle qui dormait, ronflait même, la miserable! se réveilla en poussant de grands cris. Toutes mes illusions tombèrent à la fois lorsque j'entendis cette fille geindre et récriminer platement, dans un langage vulgaire : « C'estune horreur,

une atrocité, une chose qui ne se fait pas! Un monsieur de bonne famille! Un officier! Je n'aurais jamais cru ça de monsieur! Pour qui monsieur m'a-t-il prise? Je ne suis pas de ces créatures-là! Ma mère était la nourrice de madame; j'ai un oncle recteur à Saint-Trigonnec; je suis une honnête fille; je le dirai à madame! » Je vous fais grâce de trois ou quatre cuirs que l'écriture ne saurait bien rendre. Mais c'est surtout la vulgarité de cette voix rauque et criarde qui me soulevait le cœur. Oh! la vilaine et sotte créature! Elle guérit en un instant le caprice inexplicable qu'elle m'avait inspiré. Je lui expliquai du mieux que je pus mon entrée chez elle à pareille heure : elle avait rêvé haut, j'avais craint qu'elle ne fût malade; il m'avait bien semblé qu'elle m'appelait à son secours;..... enfin tout ce qu'on peut inventer en si ridicule occurrence. La peur d'un esclandre m'avait dégrisé net. A toutes mes raisons la pécore répondait invariablement : « Je suis une honnête fille; je le dirai à madame! » Comme s'il n'y avait pas cent fois plus d'honnêteté à garder le secret!

Au moindre geste dont j'appuyais mon discours, la coquine se mettait sur la défensive. Impossible de lui faire entendre que je ne voulais plus ni bien ni mal à son imposante vertu. A chaque instant ses cris de pintade effarouchée repartaient de plus belle. Comprenez-vous qu'on fasse le tour du monde pour dénicher dans Rennes une mégère de seize ans? Rennes! la deuxième ville de France pour la facilité des femmes, si j'en crois la statistique de mon ami Léopold H., artilleur.

Force me fut de battre en retraite et de rallier mon lit sans avoir obtenu ni acheté le silence de cette abominable Margot. Elle ferma son verrou, et je passai une nuit blanche, moi qui dors si bien sur le punch. Me voyez-vous verrouillé entre deux femmes antipathiques, dans cette maudite chambre d'ami que j'étais presque sûr de ne pas habiter longtemps? Mon esprit se démena jusqu'au jour dans une sorte de cauchemar éveillé. Je me représentais la noble indignation de ma tante, la douleur de mon oncle, l'étonnement du cercle, les bavardages effrénés de la ville, et la sotte figure que je ferais demain, avec mes malles, en sortant de cette maison où je venais de m'installer pour trois mois.

Lorsque Margot fut levée et habillée, je frappai doucement à sa porte et je la suppliai de m'ouvrir. Elle daigna. Foi de marin, cette fille était hideuse. Pour la dernière fois j'essayai d'attendrir cette âme basse :

« Comprenez bien, lui dis-je; vos rapports n'ajouteront rien à l'estime que ma tante peut avoir pour vous, et vous voulez me faire un tort irréparable. Je ne vous ai pas offensée; mes intentions, je le répète, étaient parfaitement innocentes. Si vous vous obstinez à vous plaindre de moi, je vais quitter cette maison à la minute, et je ne vois pas ce que vous y pouvez gagner. Gardez-moi le secret, je reste et je paye votre silence au prix que vous fixerez vous-même. »

Le diable soit de la bégueule! Elle se remit à piailler de plus belle, si bien que je finis par lui tourner le dos. La nuit porte conseil, si l'on en croit le proverbe, mais cette nuit orageuse, injuste et vexatoire, ne m'avait rien conseillé du tout. Je sortis de la maison avant le réveil de mon oncle et j'allai prendre un bain. Rien d'honnête et de confortable comme un bain de province où l'on trouve des visages ravis, des serviteurs empressés et du linge blanc à discrétion. Aussi je me demande encore pourquoi les provinciaux ne se baignent pas plus souvent.

Bien lavé, bien reposé et même un peu calmé, je fis une promenade autour de la ville pour tuer le temps jusqu'au déjeuner. Mais le temps se défendait; il me sembla que je n'attraperais jamais dix heures. Je tordis le cou à un poulet froid, escorté de six côtelettes. Les côtelettes sont si petites et si tendres dans cette Bretagne de bénédiction! Le café, le cognac et les cigares abrégèrent un peu ce long jour. J'étais caché dans le petit salon du meilleur cabaret de la ville. Un garçon m'apporta l'*Impartial de l'Ille-et-Vilaine*, et je frémis en voyant que c'était le numéro du jour. Il me semblait que mon aventure devait être affichée dans les feuilles publiques, et je pensais déjà à pourfendre l'infortuné Kérangal, journaliste gagé de la préfecture. Trois ou quatre individus pénétrèrent successivement dans ma retraite. Je sondai le regard des arrivants, pour m'assurer qu'ils n'avaient pas entendu parler de cette malheureuse affaire. Grâce à Dieu, je ne surpris aucun signe alarmant. Vers trois heures, je vis passer deux officiers d'infanterie dont l'un avait été au collége avec moi. On renoua connaissance; ces messieurs m'entraînèrent à leur café; la bière et le billard nous conduisirent jusqu'à cinq heures. Je leur offrais l'absinthe et j'allais les suivre à leur pension lorsque mon oncle Boblé, hors d'haleine et le chapeau rejeté en arrière, fit invasion dans le billard : « Enfin! dit-il en me prenant au collet, je te tiens, garnement. Il y a sept bonnes heures que je bats le pavé de Rennes à ta poursuite. Prends congé de ces messieurs et viens avec moi : ta tante a manqué deux offices; elle veut absolument te parler. »

Je compris que l'infâme Margot avait exécuté ses menaces. Mais la colère du cher oncle était moins grosse que je n'avais pensé : je le suivis.

Lorsqu'il me tint seul à seul, dans la rue, son front se rembrunit un peu : « Mon cher Renaud, me dit-il; je n'ai pas le droit de te gronder en mon nom. Lorsque j'avais ton âge!.... mais il ne s'agit pas de moi. Tu as fait beaucoup de peine à ta tante. C'est une femme qui n'entend pas raison sur les principes. Je t'avais prévenu, mais la jeunesse, le punch, l'occasion..... Ne réponds pas! je sais tout ce que l'on peut dire en ta faveur, et je l'ai dit. Cette fille est une sotte d'avoir parlé; je crois qu'elle l'a fait pour relever son crédit qui chancelle. Ma femme la soupçonne de donner des rendez-vous au garçon de notre boucher. Comprends-tu maintenant pourquoi tu l'as trouvée si farouche? Ton plus grand tort, à toi, c'est d'avoir déserté la maison sans prendre congé de ma femme. Elle t'aurait saboulé, c'est certain, mais tu n'en serais pas mort. Nous avons tous nos petits défauts, mon garçon : tu es pour le beau sexe, Aglaé en tient pour la morale. Elle prêche avec délices : pourquoi refuserais-tu de l'écouter un peu? Tu n'as pas vu souvent un sermon découler d'une si jolie bouche. Pas de façons, mordieu! viens dîner. Nous avons quatre amis; tu es sûr qu'on ne te mettra pas en affront devant le monde. Après le café, nous allons au Casino sans toi; Aglaé te garde au salon, elle monte sur ses grands chevaux; laisse-la dire! Tu ne reverras point Margot, à moins de courir après elle. On a porté ses nippes dans une chambre du grenier et c'est Florent qui nous sert à table. En avant, marche, mauvais sujet!

Je me laissai convaincre et je revins avec lui. Mais comment vous dire le reste?

Le dîner fut excellent, comme toujours. Les convives étaient de vieux amis de mon oncle; on babilla tant qu'on put, et je me serais diverti comme un fou, si les yeux de ma tante ne m'avaient jeté quatre ou cinq douches.

On finit par me laisser seul avec elle, et un tremblement salutaire me saisit. Elle m'invita à la suivre dans sa chambre, craignant sans doute de scandaliser ses douze ancêtres par le récit de mes méfaits. Je la suivis, l'oreille basse. Sa chambre me parut bien; sévère, mais d'un goût exquis; satin mauve et guipure. Elle-même, pour prêcher, s'était fait une toilette demi-montante qui symbolisait assez bien la réconciliation du ciel avec la terre. Ses mains étaient belles et son pied charmant; c'est une justice à lui rendre. Je crois vous avoir dit qu'elle avait la taille noble et riche, et le plus beau visage qu'on pût rêver; tout cela gâté de temps en temps par une expression trop sévère. Rien n'était plus séduisant que sa voix fraîche, bien timbrée, et par instants profonde.

Elle prêcha d'abord sur la colère de Dieu et les peines éternelles réservées aux jolis garçons qui se commettent avec d'ignobles servantes. Elle indiqua d'un tour de phrase à la fois sévère et gracieux que l'homme doit viser haut (*sursùm corda!*) et ne pas chercher à ses pieds des satisfactions indignes. Le troisième point roula tout entier sur l'ineffable miséricorde des saints et des anges qui prennent dans leurs bras le pécheur repenti et le transportent jusqu'au septième ciel.

Aglaé! vous étiez un ange, et le septième ciel n'était pas loin. A partir de ce sermon, je vécus trois bons mois dans la maison du cher oncle, et mon cœur s'y meubla de sentiments pieux qui n'en sortiront qu'avec la vie. Ma tante paraissait réellement heureuse; quand au cher M. Boblé, il disait tous les soirs à ses amis du cercle que mon séjour chez lui rajeunissait jusqu'aux pierres de la maison.

Mais un ordre du ministre me dirigea vers la Vera Cruz et j'y fis une station de deux années. En mon absence, la belle tante accoucha d'un garçon, d'un superbe garçon, ma foi! qui me râfla sans y penser vingt-cinq mille livres de rente. Avec une centaine de francs que j'avais laissés aux domestiques, c'est tout ce que m'a coûté la chambre d'ami.

Commandant Mahler.

Pour copie :

E. A.

LE DIMANCHE D'UN CÉLIBATAIRE

(SCÈNE D'AUTOMNE.)

C'est déjà l'automne. Son ami intime, compagnon de tous ses plaisirs, le comte de G....., vagabonde du côté de Nice ou de Monaco, M. et Mme de Flavicourt se sont attardés à Arcachon (et le dimanche d'hiver a toujours été consacré depuis deux ans à madame), les Moyencourt sont à Bousy-le-Château, les de Barcy à Villecresne, les Brennepont ont la manie de chasser à courre, on ne peut plus en jouir à l'automne... Enfin, le célibataire est seul à Paris; — il s'ennuie.

C'est dimanche, le soleil brille. Une jolie petite gelée blanche, mignonne comme une couche de poudre de riz, couvre les toits des remises de la cour; mais le ciel est bleu et le célibataire ne passera certainement pas cette journée à Paris; il veut, à tout prix. faire *quelque chose* ce dimanche.

Il y a bien les Brézinville à Saint-Germain, c'est commode, quarante-cinq minutes de chemin de fer, mais il y a trop d'enfants, et entre nous, le vieux garde-du-corps n'est plus possible, — toujours M. de Bombelles et Mme de Guinquené, c'est assommant; – décidément. non, non, non, je n'irai pas chez le vieil écuyer cavalcadour! —Si j'allais à Ryeval voir la comtesse. – Eh! eh! c'est une idée; mais sa belle-sœur sera là, et je pourrai passer un vilain quart d'heure. — Oh! pas épicurienne du tout, la belle-sœur, et sentimentale comme les romances de cet infortuné comte d'Adhémar. — Six bons mois, s'il vous plaît, — c'est un bail, et si elle avait été raisonnable...

... Enfin, voilà tout; j'irai à Orsay, chez Bertinot; bonne table, bon gîte, femme un peu mûre mais aimable, et pas de belle-sœur... —Il n'y a encore que Lubin pour l'eau de toilette,— tiens, un cheveu gris, deux cheveux gris, trois cheveux gris; — tout cela ne veut rien dire, d'abord. — le comte en a beaucoup, et entre nous, je suis son aîné. — Tout bien considéré, j'irai à la Butte-aux-Cailles; — c'est une expédition, je le sais bien, il faut prendre des révolvers et armer une chaise de poste; mais je n'y suis pas allé de la saison. La baronne revient en décembre, elle ouvre ses salons le 1er, et c'est bien le moins que je sois poli.—Tiens, et Bertinot, ah! ce bon Bertinot! ma foi, tant pis, il m'aime tant, j'irai une autre fois. — Va pour la Butte-aux-Cailles.

Le célibataire choisit une belle cravate bleue, un gilet immaculé, donne campo à son valet de chambre, avale une tasse de chocolat, griffonne deux billets du matin, et descend le cœur léger et très en train.

L'air est vif; il arpente les rues en lorgnant les demoiselles de magasin. — Quel drôle de monde dans les rues! décidément Paris est impossible avant décembre.

Il arrive à la gare de l'Ouest, prend son billet pour Versailles; Mlle Rosalie, la buraliste, est dans son coup-de-feu; il ramasse sa monnaie avec dextérité et s'éloigne en vainqueur. — Son voisin ôte son gant, laisse tomber son paquet et rouler ses gros sous. — Mais, presse-toi donc, petit père, — je te dis que nous allons manquer le train. — Mlle Rosalie toujours aimable : — Allons, à un autre.— Quel empoté vous faites... on ne met pas de gant quand on est si maladroit.

Le célibataire choisit son compartiment; c'est peuple comme tout; le dimanche est insupportable, et toutes les premières sont pleines; on mettra peut-être un wagon de supplément, l'heure avance, il faut bien se résoudre à monter; enfin, au petit bonheur!... J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène. — Si je descendais? il n'y a que des corroyeurs et des horlogères dans ce train-là! Enfin, pour trois-quarts d'heure, on n'en meurt pas; si encore j'avais le coin!

Un enfant se penche à la portière. – Léon, je te défends de te pencher. — M'man, je veux voir le souterrain! — Empêche donc ton fils, il est insupportable, tu ne sais donc pas ce qui est arrivé aux Robineau? – La maman... C'est drôle, dès que je sors, j'ai des faims... — Nous mangerons à Ville d'Avray, — à moins que nous descendions à Nanterre, pour acheter des gâteaux. — Mais, petit père, Nanterre, c'est pas ici.

Le célibataire maudit le dimanche; peu à peu, le wagon se vide. Les bourgeois, leurs femmes et leurs petits se répandent dans les bois de Ville-d'Avray, Sèvres, Chaville et Viroflay.

Il arrive à Versailles et frète une voiture pour la Butte-aux-Cailles. Le cocher n'aime pas bien ça, dix kilomètres et des côtes, mais le bourgeois a l'air d'un bon vivant, et il n'y a pas comme les Parisiens pour le pourboire, quand on les mène rondement.

Versailles, le dimanche, essaie de prendre un air de fête. Sous prétexte de grandes eaux, ses rues désertes s'animent un peu, les gares vomissent des flots bariolés, on passe devant le château et les quartiers de cavalerie. C'est le point populeux, mais bientôt on s'éloigne du centre, la voiture passe devant les potagers du château; la rue est absolument déserte, à droite et à gauche s'élèvent quelques hôtels habités par des familles historiques, portant au fronton de gros écussons accolés.

A la grille de Satory commence une longue pente qui ne cesse qu'au champ de manœuvre; le cocher descend de son siége, il s'enhardit et lie conversation.

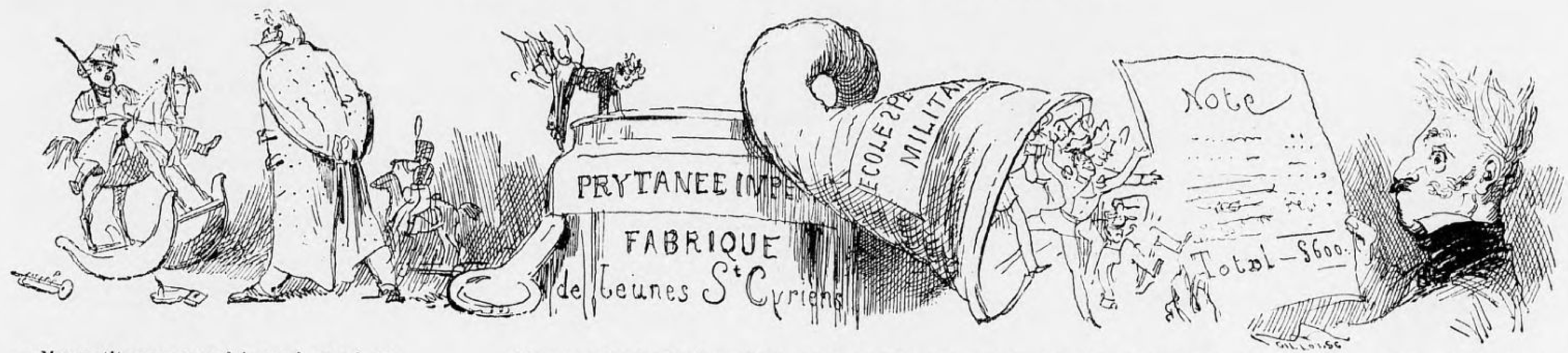
— Joli temps, monsieur, ça ne vaut rien pour nous qui comptons sur le dimanche, le bourgeois va à pied; il y a bien les Anglais pendant la semaine, mais ça marche à l'heure ces gens-là; ils disent, comme ça, que ça leur fait du bien. — Monsieur va à la Butte-aux-Cailles, une crâne propriété, tout de même; c'est propret, c'est mignon, il n'y a pas comme madame pour vous tenir un jardin, et des fleurs partout comme s'il en pleuvait, et bonne, madame! C'est ça qui s'appelle une femme, jamais ça ne laisserait un cocher mener un bourgeois sans qu'on le mène se rafraîchir à l'office. Et des enfants! des amours quoi, ça roucoule comme des tourtereaux.

Ici la route redevient plane, on coupe la vaste plaine de Satory où les gardes forestiers font la récolte armés de grandes gaules; les chiens accouplés se reposent en dormant au pied des arbres; de temps en temps, un fruit en tombant sur eux les arrache au sommeil; quelques pantalons rouges éclatent dans la plaine, et des enfants jouent au roi détrôné sur les buttes du polygone.

La route continue à travers un petit bois très frais; on s'engage dans une vallée, à droite et à gauche, à travers les éclaircies des jeunes taillis, dans des bas-fonds très verdoyants, on aperçoit des fabriques de tan et des clochers qui surgissent. Enfin, après une heure et demie de marche dans un pays charmant et pittoresque, de plaine en vallons, de vallons en bosquets, on découvre la Butte-aux-Cailles, un château d'allures modestes, mais précieusement situé au sommet d'une petite colline, formant le premier plan d'un village, dont il n'est séparé que par la route et des champs en culture.

C'est un nid d'amoureux, un coin d'artiste et de poète. Trois belles

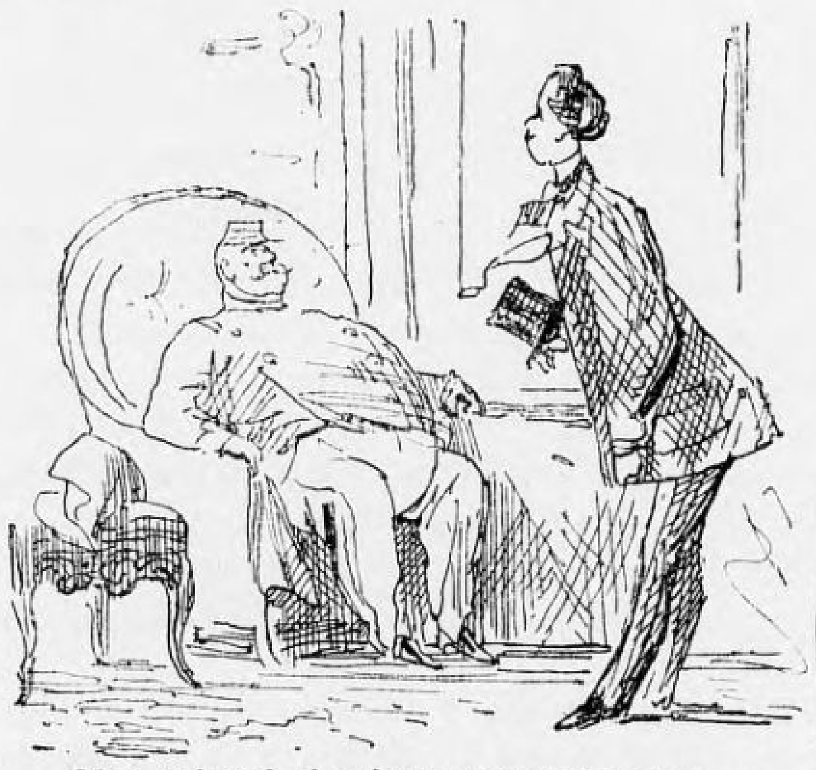
LA VIE D'OFFICIER — Première Série



— Mon petit papa quand je serai grand, tu me mettras dans le régiment des officiers à cheval, n'est-ce pas. Tu sais comme ceux-là que nous avons vus aux Tuileries.

— Pour arriver là, monsieur mon fils, il vous faudra manger quelques croûtes de pain, votre vieux père a gagné ses grades sur les hamps de bataille.

Cinq ans plus tard le jeune héros rentre au Prytanée impérial à titre de demi-boursier. — Dix ans plus tard le petit de Saintenac sort de Saint-Cyr en qualité de sous-lieutenant dans un régiment de dragons. — Et quelques jours après il envoie à son papa la note suivante : Selle avec la schabraque galonnée or, bride montée, accessoires, 600 fr.; Harnachement anglais, de chez Jones, 200 fr.; Effets militaires, 1200 fr.; Armes utiles en campagne, 200 fr; Armes de luxe, boîte de pistolets, revolver, 400 fr.; Effets bourgeois, trois saisons, 1000 fr.; Tenue de jockey, 200 fr.; Café, cocottes, menus plaisirs, déplacements, 2000 fr., TOTAL : 5600 fr. — 1800 fr. d'appointements, 600 fr. de plus que le sous-lieutenant de la *Dame Blanche*. — Le drôle s'écrie le père, de mon temps aux gardes-du-corps, je vivais très bien avec 1200 francs.



— Mon colonel, je viens vous présenter mes devoirs, on m'a fait l'honneur de me nommer dans votre régiment.

— Très bien, monsieur, d'abord je vous ferai observer que vous avez les cheveux trop longs, ensuite il faudra me faire disparaître ces effets bourgeois, vous êtes jeune, quoique vous sortiez de St-Cyr, vous avez encore tout à apprendre, — allez,





LES AGRÉMENTS DU MÉTIER

La théorie, loin d'être une causerie intelligente, est le récit précipité ou techniquement parlant le *littéral pur sang* d'un article de la sainte Ordonnance.

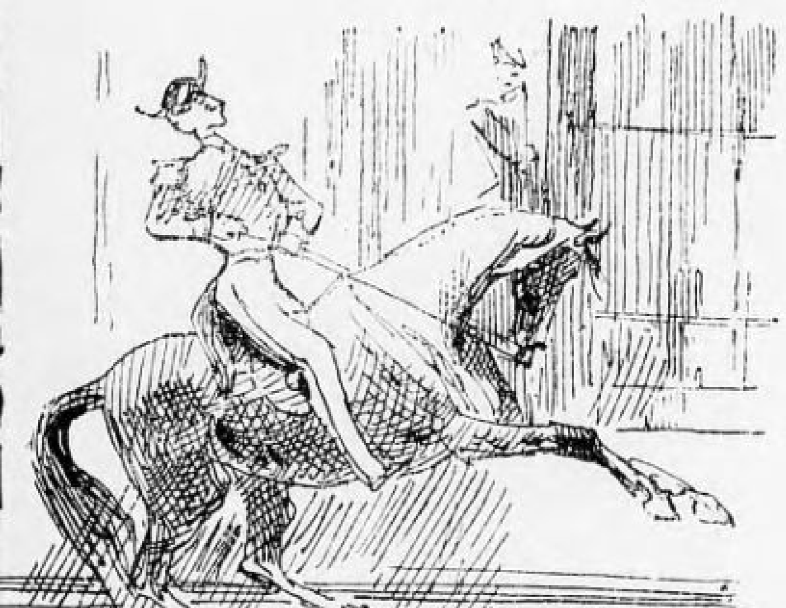


L'INAUGURATION D'UNE PAIRE D'ÉPAULETTES

Réflexion intérieure. — Sapristi, mon cher, quel chic, quel chic; comme les femmes vont me regarder, — le fat!

LES ARRÊTS

Toute contravention au règlement est punie par les arrêts, qui consistent à ne point sortir de sa chambre, — mais en garnison chaque officier a son bon ange consolateur.



S'il se trouve bien à pied, que sera-ce à cheval, il n'est pas de glaces de boutique où il ne jettera un coup d'œil de satisfaction en passant.



L'ÉCARTÉ

— Je coupe... atout... et passe mon serin... Décidément, mon cher, je trouve la bière que vous m'offrez meilleure que la mienne.



LES DÉBUTS. — UNE PREMIÈRE AFFAIRE

— Messieurs, au premier sang, l'honneur est satisfait.

Un témoin. — Bon, encore un déjeuner et du champagne de gagnés.



La popote est la réunion d'un corps d'officiers autour d'une table plus ou moins bien servie. C'est un officier qui est chargé de l'achat des denrées et des liquides.—Dans Paris et ses environs, cette réunion prend le nom plus aristocratico-anglomane de *Mess*.

LA GRRRANDE FÊTE DE MUSIQUE MILITAIRE AU PRÉ CATELAN







Programme de la Fête.

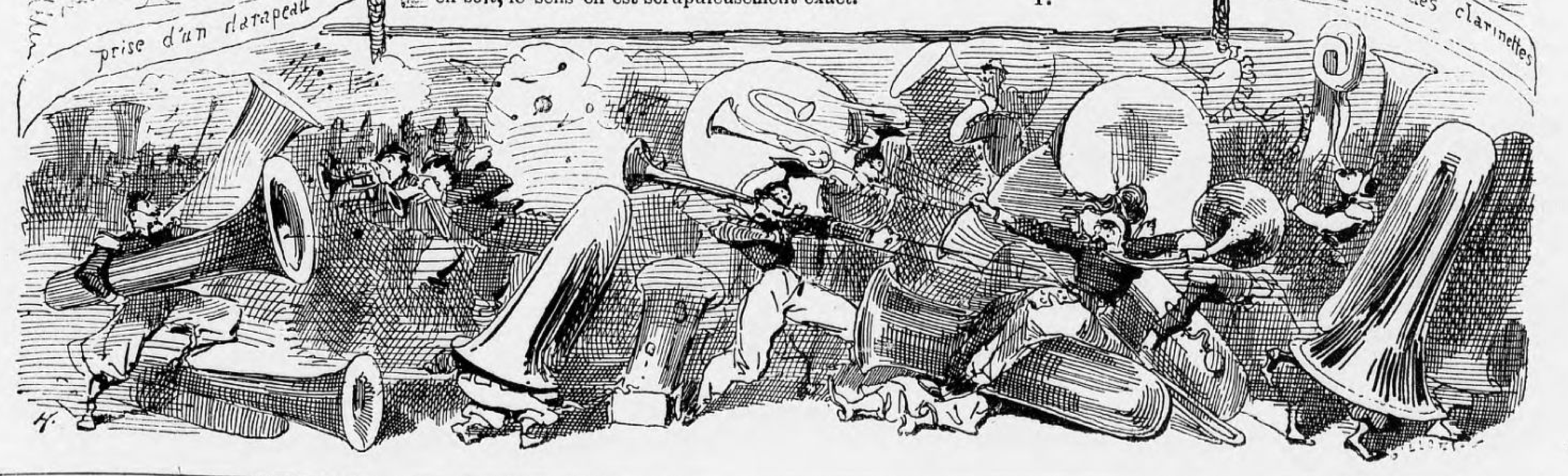
A la bonne heure ! Toutes les musiques militaires réunies au Pré-Catelan, dimanche prochain ! — J'irai ; j'adore la musique de sentiment. Deux régiments d'artillerie donneront : c'est mon affaire. — Polka brillante, exécutée par deux batteries de canons rayés chargés à poudre. — Il y aura des places réservées pour les dames timides. — A trois heures, tous les musiciens réunis et armés jusqu'aux dents exécuteront une peignée générale en *la* bémol. — Il y aura des ambulances organisées sur tous les points, et les blessés y trouveront les secours les plus prompts et les plus intelligents. — Ce brillant concert de bienfaisance s'ouvrira par une vive fusillade en deux temps et en *ut* majeur, qui, à ce qu'il paraît, est du plus piquant effet.— Les artistes donneront ensuite le spectacle de la bataille de Solférino. — Les Autrichiens, représentés par les instruments de cuivre, verront leur gauche menacée par les clarinettes et les hautbois. — Hésitation de l'ennemi. — Le général en chef, profitant habilement de ce premier moment, fait tourner la position par une réserve de pistons à toute épreuve.— Carnage. — Feux de bataillon en *si* naturel. — Quelques points d'orgue, jetés çà et là avec adresse et dont l'exécution est confiée à des obusiers de choix, contribuent à donner à cette première partie du morceau un caractère tout nouveau.

Seconde partie. — Les instruments de cuivre se replient et forment un joli carré, allégro. — Vaine tentative de toutes les grosses caisses réunies. — Un solo de cymbales, exécuté en pas de gymnastique et en sourdine, simule à s'y méprendre l'allocution d'un général à ses troupes. — Après ces courtes paroles, la symphonie s'anime peu à peu ; on sent la confiance renaître ; un remarquable crescendo ne laisse plus aucun doute sur le succès de la journée. — Les caisses roulantes s'avancent sous le feu de l'ennemi, tandis qu'un délicieux jeu de petites flûtes rappelle aux soldats dans ce moment suprême la patrie absente, les jouissances du foyer, la cloche du village. — Une mine, disposée de manière à ne point gêner le public, éclate tout à coup. — Toutes les colonnes s'élancent. — Rugissement des clarinettes. — Un officier supérieur de l'armée ennemie brise son ophycléide sur son genou plutôt que de se rendre. — Pas de polka exprimant dans le lointain la prise et la reprise d'un drapeau. — La position est à nous. — Des roulements de tambour, écrits avec tact, expriment les cris des mourants et des blessés. — Second solo de cymbales. — Grande marche militaire étourdissante. — Un remarquable andante en *mi*, exécuté par une trompette Lenoir, de la force de 300 chevaux (vapeur), terminera cette petite fête militaire dont le souvenir restera certainement gravé dans le cœur des personnes qui goûtent les jouissances acoustiques.

Avons-nous besoin d'ajouter que les dangers que présente à première vue ce concert de bienfaisance ne sont point à craindre en réalité ? — Une trentaine de chirurgiens et une escouade d'infirmiers, cachée dans les bosquets, doit faire disparaître toute crainte de l'esprit du public. — Nous conseillons cependant de déjeuner légèrement ce jour-là. — Les dames qui auraient quelque raison d'espérer un prochain accroissement de famille feront bien aussi de s'abstenir et de rester chez elles. — Les personnes chauves sont priées de ne point se découvrir pendant l'exécution du morceau. En un mot, nous recommandons la plus grande prudence pour les personnes qui se trouveraient dans le voisinage des instruments, tous les instruments étant chargés. — On compte sur un immense succès.

Tel est à peu près le contenu du programme que je viens de recevoir. — Malheureusement, il m'est impossible de retrouver ce précieux programme au milieu de mes papiers, et je ne puis par conséquent corriger les erreurs ou omissions que j'ai bien pu commettre en le reproduisant de mémoire. Quoi qu'il en soit, le sens en est scrupuleusement exact.

Y.



dames, en fraîche toilette de campagne, attendent sur le perron l'arrivée du célibataire; depuis quelques moments on entend le galop d'un cheval qui doit suivre la voiture à peu de distance.— Le cavalier a rejoint le locatis et fait son entrée à la Butte. Fringant cavalier, belle monture, c'est quelque officier de la garnison de Versailles qui vient rendre ses devoirs aux hôtes de la Butte-aux-Cailles.

Ces dames ont fait un brin de toilette pour recevoir les visites; on se serre les mains, on s'accueille avec toute sorte de jolies minauderies; la mère est charmante, la jeune femme, sa fille, est mise à ravir, et l'amie, que le célibataire ne connaît pas, est tout simplement une très jolie femme.

La présentation est vite faite : — Mon amie, Mme de Stravoloff, que nous avons rencontrée en Italie! — M. P..., le plus endurci des Parisiens et le commandant Vincenot, de la garde impériale, qui veut bien, trois fois par semaine, courir les grandes routes ventre à terre pour venir nous tenir compagnie.— Mon mari est très souffrant; mon fils est un Nemrod, vous savez qu'il ne faut plus compter sur lui depuis l'ouverture, et il attend avec une impatience fébrile l'arrivée des bécassines. — Mais vous avez du bonheur, mon cher P..., sa femme nous reste; ne regardez pas ses jolis cheveux comme un inquisiteur, cette profusion vous inspire des doutes; on vous prouvera, saint Thomas que vous êtes, que votre scepticisme n'est pas de saison ici.

Le célibataire est un peu transi; il prend un air de feu, croque un biscuit et avale un verre de Marsala. On fait un tour de parc; l'étrangère l'intrigue, il ne connaît qu'elle; l'a-t-il rencontrée au Monte-Pincio, à Lichtenthal, ou à l'ambassade anglaise? A-t-il croisé sa voiture autour du lac, son drosky sur la perspective de Newsky, ou senti sa taille plier dans ses bras *comme un roseau*, en valsant avec elle à la Conversation?

On admire la belle ordonnance du parc, les jolis chiens de faïence que madame, qui adore ces bibelots et raffole des Saxe, a trouvé dans un château des environs; on visite la serre, le potager, la bibliothèque; on va serrer la main du malade auquel on apporte le *Moniteur* du matin et l'*Autographe* de la veille, le fameux numéro de Charlotte Corday. Il se trouve qu'on a des amis communs avec le commandant, qui était en Syrie au moment où on faisait partie du corps diplomatique.

Le célibataire est ravi; il trouve tout charmant; les chambres d'amis; perse bleue, toilette de Delfte rassortie patiemment par une femme de goût, qui a fait cent stations aux commissaires-priseurs pour trouver une pièce qui lui manquait. Il veut tout voir : la basse-cour, les remises, les cuisines et la petite Suisse avec les vaches bretonnes, et la laitière qui parle un français vague.

Les chevaux hennissent devant le perron; ils secouent la tête en faisant tinter leurs grelots et sautiller les queues de renard. On a résolu de faire une excursion dans la vallée : on grimpera aux ruines, on déchiffrera les inscriptions des pierres tombales, on visitera les châteaux des environs. On part, on est parti, on s'engage dans des petites routes charmantes; les paysans vous saluent avec bonhommie, demandant des nouvelles de la petite, un amour de bébé blanc et rose qu'ou a laissé couché dans une bercelonnette; les bois, les prés, les vallons, les collines défilent, et la dame russe est positivement charmante avec les *déjà* et les *donc* qu'elle sème dans conversation comme des marguerites dans un bouquet. Cela n'a pas raison d'être, mais je vous assure que c'est très-gentil.

Voici les Ruines, un vieux château démantelé auquel on n'accorderait pas un regard sur les bords du Rhin, mais qu'on admire avec conviction parce qu'on est avec de jolies femmes et que le soleil vous enveloppe de ses chauds rayons.

Premier château — appartient à M. P..., un monsieur grincheux, qui fusille les étrangers à travers sa grille gardée par des molosses; madame a quelque affinité avec la nonne de Heidelberg; elle est exilée dans ses serres pendant l'hiver et on ne la reçoit pas. Je vous dirai, entre nous, que le maire n'y a pas passé, et dans la vallée, on est à cheval sur les mœurs. Ce n'est de tous côtés que villas et bastides, châteaux contemporains de Mme de Montbazon et pavillons de chasse.

Deuxième château — appartient à un marquis boudeur, qui vit cinq mois à Versailles et sept mois aux Étangs-Sainte-Marie. On descend pour visiter les serres; le marquis est très-fier des ses hortensias bleus, et fait bon accueil par ambassadeur. C'est son jardinier qui reçoit. — Monsieur a des melons jusqu'en octobre et des fraises jusqu'en novembre; on fait une enquête sur l'exposition des serres, qui, à la Butte-aux-Cailles, malgré les soins, le terreau et les livres de jardinage que Monsieur rapporte constamment de Paris, ne donnent pas de primeurs. Le boudeur a encore les belles manières du beau temps, et le jardinier a la consigne de ne jamais laisser partir les visiteurs sans leur offrir un bouquet. — La dame russe, qui n'a qu'une vague notion de la culture des plantes exotiques, casse une branche de mimosa, met une brindille dans ses cheveux et se fait un bouquet de corsage. — M. Jacques, le jardinier, fait la grimace. — Ces Russes sont étonnantes : « N'est-ce pas, c'est joli, donc ? »

On remonte en voiture; on poussera jusqu'au beau château Louis XIII, quoi qu'il soit déjà tard; le soleil va se cacher, le ciel est inquiétant, on sort les châles et les couvertures; le commandant, qui galope à la portière, maniant élégamment son cheval, prendra les devants. L'air est devenu froid, et les bas-fonds disparaissent déjà dans un léger brouillard, que percent de temps à autre les derniers rayons de soleil. Mais on arrivera encore assez à temps pour jouir de la vue qu'on découvre du haut du perron.

Troisième château. — Un financier très-parvenu, riche à millions, et qui meurt d'envie de voir sa fille comtesse : réceptions continuelles, beaucoup de bruit et de fracas, une élégance à outrance, un train considérable, une meute que les amis mettent sur le flanc. Les grilles sont ouvertes, les domestiques sont en tenue; c'est très-inquiétant; mais on a été vu, il n'y a pas moyen de reculer, et le cheval du plus mondain des chefs d'escadron est déjà tenu en main par un domestique, tandis que l'écuyer cavalcadour cause sur la pelouse avec des dames en robes blanches, qui ont revêtu, pour se préserver du brouillard, des capes rouges d'un très-joli effet.

Il y a gala au château, c'est désolant, et ces dames, qui sont en toilette de bain de mer, les bottines hautes, les jupes à tiret, le chapeau rond, décoré de plumes de faisan; les convives sont en cravate blanche : c'est la manie du financier. Une... deux... trois... quatre... huit dames; tous les environs sont là! — Restez à dîner, ce sera charmant. — Mais vous n'y pensez pas, et mon pauvre mari qui est souffrant. — Et mon cœur de mère, dit la jeune femme; Bébé m'attend. — On montera à cheval, on préviendra; nous danserons. — Mais j'oublie de vous présenter M. P..., qui revient d'Orient après trois ans d'absence; la comtesse Stavavaloff, une vieille amie de trois mois. — Allons, commandant, le jour baisse, on sera inquiet. — Je vous assure que c'est de la folie. — Charmant votre nœud de ceinture, ma chère amie! — Il faut se quitter, c'est triste au possible, mais franchement, c'est inhumain; mon pauvre malade; et d'ailleurs M. P... tient à rentrer à Paris ce soir, et cela ferait trop de peine au maître de la maison; nous ferions tache au milieu de vos fraîches toilettes. — Du courage! allons, embrassons-nous. — Voilà qui est fait.

On accompagne les hôtes de la Butte-aux-Cailles jusqu'à leurs voitures; le soleil se couche, l'horizon est en feu. Dans la plaine, un troupeau fuit au bruit des grelots des chevaux, le berger et ses moutons, baignés dans la poussière d'or qu'ils soulèvent dans leur fuite, se détachant en fortes silhouettes sur le disque enflammé; la jolie Russe est rêveuse, la jeune dame est un peu transie, et le commandant ne papillonne plus à la portière. Le célibataire est tout à la mélancolie, et son cœur a des crampes d'estomac; il flotte entre de vagues désirs d'une passion moscovite et des appétits de faisans saisis à point. Encore une côte et nous y voilà. Déjà la silhouette grise de la Butte-aux-Cailles se détache sur les grands mélèzes qui l'entourent, et la Russe, qui voit jusqu'au fond des cœurs, croit apercevoir *quelque chose de noir* sur le perron à côté de quelque chose de blanc. On avance : c'est le curé du village, qui, le dimanche, vient s'asseoir à la table de famille, et le Bébé, qui tend vers sa jolie maman ses petites mains roses, qu'il embrasse avec une adorable gaucherie, pour envoyer des baiser. Le feu flambe dans la cheminée. Le jeune mari revient de la chasse, transi et harassé. Après les étreintes de rigueur, le célibataire s'étend dans un large fauteuil, et se chauffe consciencieusement les pieds; enfin, un valet de pied annonce : — Madame est servie! Et l'amour qui va naître fait place dans le cœur de l'épicurien de Paris aux appétits provoqués par des senteurs de venaison et des exhalaisons savoureuses.

C. Y.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — SUR LE POTOMAC (1)

La vapeur s'échappant avec force de ses tuyaux fait entendre des beuglements lamentables, la cloche sonne à toute volée; déjà les passerelles sont retirées, ce qui n'empêche pas une foule de retardataires de bondir, de se hisser d'une manière ou d'une autre sur la *Jeune République* qui, d'Acquia-Creek, doit nous transporter à Washington.

Bientôt un frémissement du colosse indique qu'il se met en route; plusieurs coups de marteau frappés sur un timbre sonore, ordonnent d'accélérer la marche; les roues immenses qui tournent au flanc du navire frappent bruyamment l'eau verdâtre du Potomac, dont l'écume bouillonnante trace derrière nous un large sillage. Nous sommes enfin partis; examinons le navire.

(1) Voir les livraisons parues depuis le 17 février.

Presqu'à fleur d'eau sont les machines, le charbon, les bagages, les marchandises, les cordages; au premier étage, les cabines, et au troisième une vaste terrasse. Là se dressent deux cheminées, entre lesquelles de puissantes colonnes de fer supportent un balancier gigantesque, dont alternativement une extrémité s'abaisse jusqu'au fond de la cale du navire, tandis que l'autre menace le ciel. Devant ce balancier, se trouve une petite tourelle vitrée d'où le pilote peut voir tout ce qui se passe autour de lui, et sur le navire et sur le fleuve; d'une main il manœuvre la roue du gouvernail, de l'autre il lâche la vapeur pour faire des signaux, ou bien il fait résonner le timbre qui règle la machine.

Une foule grouillante est entassée au rez-de-chaussée; au milieu de ballots de toutes sortes, marins, soldats, nègres, vont, viennent, s'agitent, parlent, gesticulent, remuent des sacs et des tonneaux, halent des cordes, virent des cabestans; dans ce tohu-bohu, tout le monde presse, bouscule, heurte, piétine tout le monde, tant pis pour qui s'y trouve. Parmi les balles de coton, les tonnes de lard salés, les piles de jambons, l'œil découvre des caisses longues soigneusement étiquetées, qui renferment des corps de soldats, morts de mitraille ou de fièvre sur le Rappahannock, que leurs camarades expédient aux familles en guise de consolation.

Aux Etats-Unis du reste, il faut qu'un champ de bataille n'en vaille guère la peine, pour que dans quelque pli de terrain, à l'abri des balles et des boulets, ne s'établissent pas deux échoppes. Dans la première on scie, rabote, cloue des planches; c'est celle du débitant de cercueils et dans la seconde on opère l'embaumement. Ces deux laboratoires flanquent presque toujours les ambulances et signalent ordinairement leur présence par quelque affiche aussi séduisante que celle-ci, collée sur un arbre :

— A LA CONSOLATION DES FAMILLES!
— *Faites-vous embaumer!*
— *Prix réduit!*
— *On paye d'avance!*
— *Pas de crédit!*

Tout soldat alors, en marchant au feu, peut, si le cœur et la bourse lui en disent, se faire prendre mesure de son dernier paletot.

On voit aussi des colis non moins singuliers que les caisses longues : ce sont des corps simplement roulés dans des couvertures, et ficelés comme des saucissons; le marchand de cercueil chômait sans doute le jour ou ces gens-là sont devenus cadavres et l'embaumeur aussi certes.

La cabine du premier étage est divisée en deux : l'avant pour les hommes et l'arrière pour les femmes; mais comme il n'y en a pas une à bord, l'un et l'autre côté est envahi par la gent masculine. Au milieu de chaque salon, un énorme poêle chauffé à rouge est entouré par une foule de frileux, de gens qui, debout, assis, couchés ou accroupis, lisent, chiquent ou parlent politique. Autour de ce groupe central beaucoup de passagers, pêle-mêle, sont étendus à terre; les uns jouent des mâchoires ou arrosent leurs gosiers; d'autres dorment ou rêvent; des Allemands ici, des Irlandais là, plus loin des hommes malades se dirigeant vers l'hôpital, ou des soldats bien portants allant en congé; partout l'on parle, l'on crie, l'on chante chacun dans le langage qui lui est propre; c'est un tapage, une confusion à rendre fou.

Tout à coup, un homme vêtu de noir de la tête aux pieds et tenant un gros livre monte sur une table.

— Silence! crie-t-il, au lieu de perdre notre temps, nous ferions bien mieux de louer le Seigneur, voici une jolie occasion de faire notre salut!

Sans faire attention à l'explosion de murmures que soulève son discours, le prédicant entonne un cantique.

— Malédiction! hurlent les Irlandais, ce païen va nous porter malheur!

— A la porte les perturbateurs! répondent les fervents, qui entourent le ministre et qui unissent leurs voix à la sienne.

— Liberté pour tous! disent philosophiquement quelques Yankees. Ces gens-là sont libres de chanter, comme nous de ne pas les entendre!

La foule impie laisse la place aux chanteurs dont les voix nous poursuivent jusque sur le pont.

De là on jouit d'un coup d'œil splendide. Par instants, les rives s'abaissent jusqu'au niveau du fleuve et permettent aux regards de planer sur d'immenses nappes de verdure, constellées çà et là de nombreuses habitations. Brusquement, parfois, les terrains s'élèvent à pic à une hauteur prodigieuse, et forment de véritables murailles de roches sombres et nues; souvent, des pins gigantesques, serrés étroitement les uns contre les autres, viennent mouiller leurs racines dans l'onde, pêle-mêle avec les extrémités flexibles des lianes et des saules.

De temps à autre, des villas pittoresquement assises sur le bord du Potomac, projètent dans ses flots la teinte cuite de leurs briques ou la blancheur de leurs murailles en bois, passées au lait de chaux. Puis d'innombrables canards sauvages et des cygnes en troupes, effarouchés par le bruit des navires, s'enfouissent dans les profondeurs des forêts de joncs géants qui tapissent les petites baies marécageuses taillées capricieusement dans les deux rives. Pour fond de ces paysages variés à l'infini, on a de grandes montagnes bleuâtres se fondant dans l'azur du ciel, plus ou moins sèchement, selon leur éloignement.

Nous aperçûmes un navire qui cheminait dans la même direction que nous; mais fort lentement, car nous l'eûmes bientôt rattrapé. Le pont, les cabines, les galeries, les tambours, les mâts mêmes de cet étrange bâtiment, étaient encombrés de passagers; il n'y avait pas un sabord, un hauban, une fenêtre, qui ne regorgeât d'êtres humains, et, chose singulière, tous ces gens étaient habillés à peu près de même façon, c'est-à-dire que tous étaient recouverts de guenilles d'un gris roussâtre, sordide, infectant la misère. Leurs têtes étaient tournées vers nous, et sous les coiffures les plus bizarres, les plus imprévues, apparaissaient des visages fatigués, blêmis, flétris, fiévreux, souffrants, dont l'aspect seul navrait. Nous reconnûmes bientôt que nous avions devant les yeux un navire chargé de prisonniers confédérés que l'on menait dans le Nord. Nous passâmes fort près de ce transport; aucun cri ne fut proféré ni d'un côté ni de l'autre; seulement, parmi cette lugubre foule, quelques figures grimacèrent de colère; par-ci, par-là, des étincelles chargées de haine jaillirent de prunelles ardentes; plusieurs poings crispés par la soif de la vengeance se tendirent même menaçants vers nous; mais ce fut tout.

Peu après, nous rejoignîmes un autre vapeur qui marchait nonchalamment, afin, sans doute, de nous donner la facilité de le rejoindre; en effet, à peine fûmes-nous à sa hauteur, que sa course devint aussi rapide que la nôtre; ses deux cheminées vomissaient des torrents d'épaisse fumée.

— Plus vite! plus vite! crièrent quelques voix, impatientées de notre allure lente.

— Chauffez! chauffez! répondirent plusieurs passagers qui prirent goût à cette lutte. Les cheminées de notre vapeur, à leur tour, s'ornèrent d'un panache dont les spirales noirâtres se tordirent au loin derrière nous. Notre adversaire ne cédait pas d'une ligne, au contraire.

— Plus vite! pardieu! plus vite, chauffez à rouge! Tels furent les cris qui devinrent alors unanimes.

— Plus vite encore! plus vite toujours! sautons plutôt que de ne pas être les premiers! Voilà ce que les passagers de notre concurrent nous répondaient comme un écho.

Alors, les deux masses, bord à bord, commencèrent une course échevelée, insensée; les mécaniciens, les chauffeurs, les passagers grands et petits, noirs ou blancs, s'animèrent à tel point qu'ils semblaient en démence; les cris, les hourrahs, les encouragements, les malédictions s'entrechoquaient dans les airs; dans les entrailles du navire, c'était un bruit infernal de fourneaux, de pelles, de fourgons, de ringards, de ferrailles de toutes sortes. Du pont, on se passait de main en main les sacs de charbon que l'on engloutissait tout entiers dans les foyers; notre adversaire nous dépassait toujours.

En ce moment, le combustible manquant, on commença à jeter par les panneaux des caisses et des ballots, je m'attendais même à voir disparaître dans la fournaise les *Consolations des Familles*; après, on eût même, sans aucun doute, démoli pièce à pièce le navire pour alimenter le feu; lorsque, tout-à-coup, cette furie se calma comme par enchantement. Tout le monde se porta sur un bord, et les mains se tendirent dans la direction d'une villa d'apparence assez simple, située à mi-côte d'une colline à moitié enfouie dans un groupe d'arbres.

— C'est là! c'est là! et toutes les lorgnettes se braquaient obstinément sur ce point. Bientôt, les têtes se découvrirent respectueusement, et sur ces deux navires, lancés à toute vapeur, le plus profond silence succéda au tapage assourdissant, qui, un instant auparavant, régnait à leur bord.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?
— Vous êtes donc étranger?
— Oui!
— Oh! alors, cela se comprend, chapeau bas!
— Pourquoi?
— Saluez! c'est le mont Vernon, c'est la tombe de Washington!

UN VOLONTAIRE.



LA DOUCHOMANIE

On ne jure plus que par les douches, les douches poursuivent le malheureux baigneur jusque dans ses rêves. Je vous le dis en vérité : un remède à ce degré équivaut à une maladie.



Honneur à Mme C. qui, à force d'art a su élever le gargarisme à la hauteur d'une grâce. Ah! quelle jolie gargouille vous feriez, Madame!



— Pas ici, Monsieur, c'est le wagon réservé aux fumeuses.



— Dis donc papa, Louis XIV dit qu'il n'y a plus de Pyrénées, le professeur dit qu'il en reste encore, lequel croire?
— Mon fils, dans les cas embarrassants, j'ai toujours cru de préférence les hommes de science.





Prenez son ours, car il vous épargné peut-être le chagrin d'être pris un jour par lui.



Aux Pyrénées, on met de grands soins à la toilette de ces amours-là; et l'on retourne le précepte connu en disant : Fais à autrui ce que vous ne vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait.



LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, OU LE STEEPLE-CHASE DES DEMOISELLES. — Maire, détachez donc votre écharpe, de grâce, afin que vous puissiez vous en voiler la face!



Achetez-lui ses couteaux catalans, de peur qu'il ne vous les donne... dans le ventre!

MESSIEURS NOS DOMESTIQUES

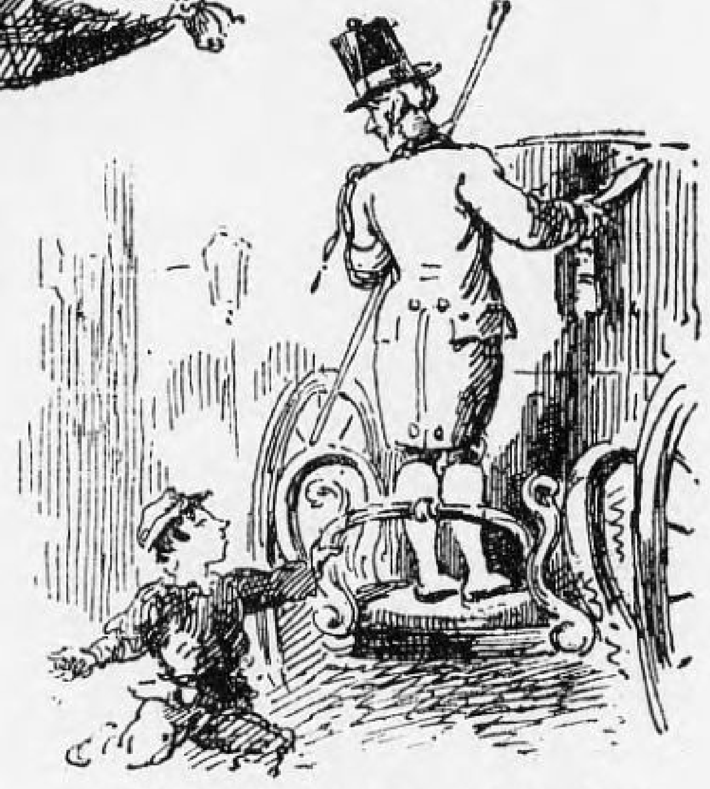


Pendant que leurs maîtres sont à la campagne, c'est bien le moins qu'ils jouissent un peu du grand salon.



— Comment! un poulet, 20 francs! je vous ai pourtant déjà dit que mon ancienne bonne ne me les faisait jamais payer plus de 10 francs.
— C'est vrai, Madame, mais madame voudra bien remarquer que je ne lui fais payer le beurre que 25 sous pour 24

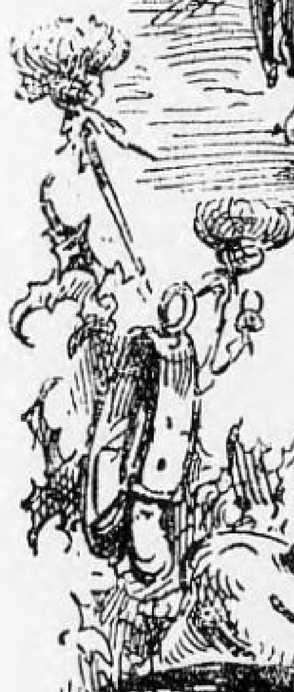




— Ohé! larbin! c'est ce qui sont vivants, tes mollets?

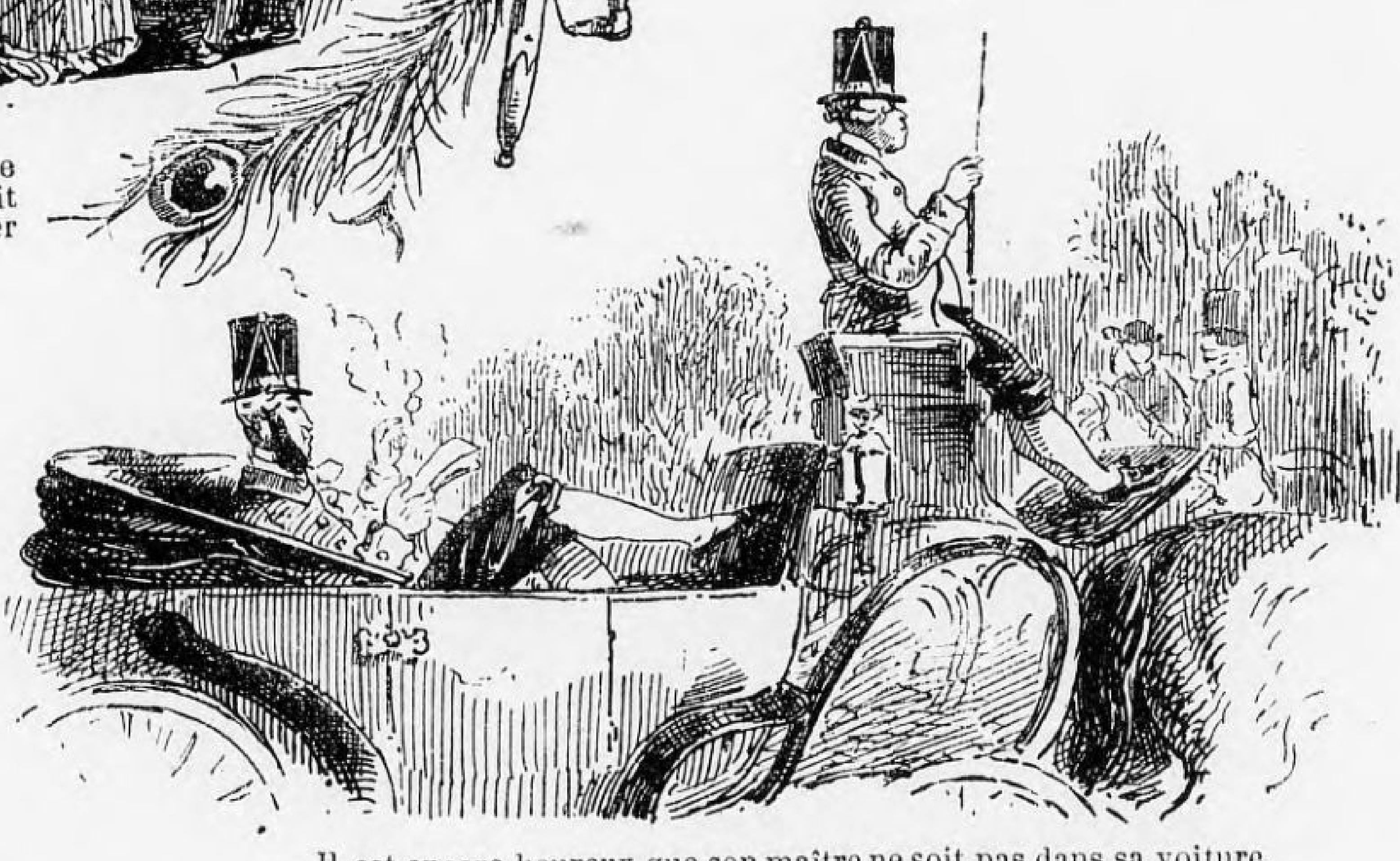


— Eh bien après? vous ne me faites pas peur avec votre sergent de ville. Est-ce qu'une pauvre nièce n'a plus le droit de secourir sa pauvre tante d'une bouteille de vin, d'un dîner et de quelques chiffons?





— Vous comprenez bien, mesdames, qu'il m'est impossible de continuer à servir chez un maître que j'ai vu monter en omnibus.



Il est encore heureux que son maître ne soit pas dans sa voiture, il n'est pas sûr qu'il ne lui demanderait pas une place à côte de lui.





— Il est sept heures et demie et monsieur m'attendait à sept. Mais je ne suis bon à rien toute la soirée, si je n'ai pas pris tranquillement ma tasse de café après mon dîner.



— Ma foi c'est bien fait! Pourquoi madame ne les soigne-t-elle pas elle-même, ses enfants?

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE [1]

(Pastiches)

III. — UN CHAPITRE DES MOUSQUETAIRES D'ALEXANDRE DUMAS.

—

ATHOS ET LOUIS XIV.

..... Le Cardinal et le Roi s'observaient comme deux lutteurs.

—Allez dire au Parlement que je courberai les têtes des rebelles sous ma botte éperonnée, et que j'entrerai dans Namur une cravache à la main; allez dire à la Reine que je suis son époux, allez dire à nos cousins que je suis le roi, allez dire à nos sculpteurs que mes talons ne sont pas assez hauts pour mes statues.

— Sire, dit le Cardinal, j'entends un cliquetis d'épées. C'est le *Comte de l'Affaire* qui sollicite un moment d'entretien de Votre Majesté.

Une portière de tapisserie se souleva et Athos parut l'épée nue à la main.

— Sire, dit le comte en s'inclinant, après Dieu, le Roi!

Le Roi se leva pâle.

— Cardinal, est-ce ainsi qu'on force les guichets du Louvre? (*A Athos.*) Monsieur, pour entrer dans la salle du trône, il y a des gardes, il y a des gentilshommes, il y a des chambellans. Sortez, monsieur.

— Non, Sire, répondit Athos.

Aucun muscle n'avait bougé sur son visage. Louis XIV se promenait avec agitation.

— Lèse-Majesté. Ce mot coûte cher.

— Vingt sous, Sire, comme une ligne entière du journal *le Siècle.*

— Sortez!

— Vingt sous de plus, Sire. On peut aller loin avec ce dialogue. Sire, écoutez-moi. Je m'appelle le *Comte de l'Affaire*, j'ai blanchi au service du père de Votre Majesté, j'ai...

— Il suffit... Le Cardinal examinera vos états de service. Vous aurez une pension. Maintenant, je désire être seul.

— Sire, c'est avec le respect dû à la majesté royale que je reste ici, devant vous, la tête découverte. Je ne sortirai que lorsque vous m'aurez entendu.

— Ah! prenez garde, Comte... Monsieur D'Artagnan?

A cet ordre royal, D'Artagnan parut, la tête couverte.

— Que ce gentilhomme soit reconduit hors du palais.

— Sire, répondit D'Artagnan de sa voix calme et vibrante, Votre Majesté peut faire trancher nos deux têtes, je remplis mon devoir en lui désobéissant... Athos, mon ami, combien avez-vous bu de bouteilles ce matin?

— Cent vingt-cinq, cher ami... Laissez-nous seuls, j'ai à parler au Roi.

Le Roi frappa du pied.

— Restez, monsieur.

D'Artagnan regarda Louis XIV sans colère et sortit.

— Monsieur Porthos! cria le Roi.

Porthos fit sauter une porte à double battant et apparut sur le seuil. Le Roi poursuivit :

Passez votre petit doigt dans la ceinture de ce gentilhomme, et portez-le à bras tendu jusqu'à notre bastille d'État.

— Sire, répondit le Mousquetaire-Farnèse, Votre Majesté peut m'ordonner d'en tordre les barreaux de fer, de la changer de place, de la réduire en poussière, mais Athos est le maître. Bonjour, ami, combien de bouteilles?

— Cent vingt-cinq. Porthos, laissez-moi seul avec notre Roi, j'ai besoin de lui parler.

Le Roi frappa du pied pour la seconde fois.

— Restez, monsieur.

Porthos sortit en haussant ses larges épaules.

Le Roi devint songeur et regarda Athos.

— Vous voyez, monsieur, dit-il; qui êtes-vous donc pour vous faire obéir ainsi?

— Je m'appelle Athos, Sire.

— Oh! alors, il n'y a plus que Dieu. Parlez, je vous écoute.

— J'attends que Votre Majesté daigne m'avancer un siége à la hauteur du sien.

— Ah! monsieur, si c'est une lutte avec le Roi, je suis le premier gentilhomme de mon royaume.

— Sire, en vain, autour d'un trône, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, il arrive une heure, une minute, une seconde où le Roi éprouve le besoin de s'asseoir comme le plus humble de ses sujets.

Louis XIV tendit la main au gentilhomme.

— Vous êtes grand, Athos, dit-il, voici mon trône. Un jour, la Vérité, exilée de mon palais, viendra rêver sur ma tombe.

— Je prierai pour le royaume de France.

— Quelle main fatale nous met aujourd'hui en face l'un de l'autre?

— Je l'ignore, Sire; je dois me retirer avec mon secret.

— Et quand Louis XIV reverra-t-il Athos, *Comte de l'Affaire?*

— Dans le trente-quatrième volume du *Vicomte de Bragelonne.*

— Et moi, monsieur, je vais m'ensevelir sous les ruines de la monarchie, en maudissant la grandeur qui m'empêche de vous reconduire. Allez, vous êtes fidèle.

Athos regarda Louis XIV, inclina sa belle tête et murmura :

— Mademoiselle de La Vallière aimait mon fils.

.

J.

[1] Voir les numéros des 17 septembre et 1er octobre.

Un peu de Finance

Vous me demandez, mon cher Marcelin, une sorte de Bulletin financier, dans lequel, sous une forme pas trop aride, vos lecteurs pourraient trouver quelques renseignements sérieux et utiles. Vous me prenez uu peu au dépourvu aujourd'hui. Je n'ai plus le temps de songer à la forme; voici toujours le fonds, que je vous garantis scrupuleusement exact.

DE F.

Depuis trois semaines la Bourse de Paris est en pleine déroute, sous l'effet d'une crise dont on n'a pas d'exemples depuis bien des années.

Il y a longtemps que cette crise était facile à prévoir, mais l'époque de son explosion était incertaine. Il n'a fallu qu'un souffle pour que tous les simulacres de reprise péniblement édifiés s'écroulent.

C'est la Banque de France qui a donné le signal d'alarme. Déjà la Banque d'Angleterre avait élevé son taux d'escompte dans le but d'empêcher la sortie des espèces. La Banque de France dont l'encaisse de 279 millions, le 29 septembre dernier, était tombé à 267 millions le 6 octobre, et à 250 millions le 13 octobre, éleva son escompte à 8 pour 100. Or le taux de 8 pour 100 représente pour le commerce le taux de 12 et de 13 pour 100 avec les commissions de banque; à ce taux les affaires commerciales sont interrompues et le travail s'arrête.

C'est ainsi qu'on peut s'expliquer l'énorme report sur la rente 3 pour 100, qui s'élevait à la dernière liquidation à 40 centimes pour une valeur qui ne rapporte que 25 centimes par mois. Enfin le capital, quoique aussi abondant que jamais, ne s'engage pas, et par suite ceux qui sont forcés de faire de l'argent et qui ne peuvent pas négocier leur papier, même à des conditions exorbitantes, vendent leurs valeurs en portefeuille à vil prix.

Ainsi depuis un mois toutes les valeurs sont tombées

La rente de 66 05 à 64 40;
Crédit foncier de 1220 à 1090;
Crédit mobilier de 1023 à 886;
Italien de 67 90 à 64 70;
Orléans de 995 à 822,
Nord de 980 à 965;
Est de 500 à 495;
Lyon de 917 à 888;
Midi de 637 à 582.

Les valeurs diverses sont complètement négligées, excepté la Caisse des Chemins de fer qui à la nouvelle que M. Mirès reprendrait les affaires, a eu une forte hausse.

Mais l'embarras monétaire est sur presque toutes les places de l'Europe.

On signale aussi plusieurs faillites à Londres, mais seulement des maisons qui étaient fortement engagées dans des spéculations hasardées sur le coton et le sucre qui tous deux ont subi une baisse considérable.

Enfin au milieu de tout ce désarroi on parle d'emprunts; d'abord de l'emprunt du gouvernement français que M. Béhic dans son discours de Marseille a fait prévoir, ensuite d'emprunts italien, espagnol et russe. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'au moment où la crise actuelle pèse si lourdement sur le commerce français, on s'adresse au public pour l'engager à des entreprises à l'étranger d'un succès douteux.

Nous parlons de la Société générale d'entreprises industrielles en Italie et de la Compagnie du chemin de fer et des houillères de Pelayo en Espagne.

Quant à l'Italie, depuis dix ans nous sommes toujours habitués à la voir nous réclamer de l'argent; pourtant nous en avons déjà beaucoup

jeté dans ce gouffre. Chemins de fer Romains, Lombards, Victor-Emmanuel, Chemins Méridionaux, Bons du Trésor, Emprunts piémontais, Emprunts italiens, jusqu'au dernier de 700 millions qui pèse en majeure partie sur la France. L'Italie demande encore et toujours, semblable à cet Anglais qui sur la demande de ce qu'il pouvait manger de douzaines d'huîtres, répondit : « J'en mange toujours. »

Le bilan de la Banque de France du 20 octobre est un peu meilleur que celui du 13 courant :

En caisse.	254,073,596	francs.
Augmentation de 4 millions.		
Portefeuille.	626,458,240	»
Augmentation de 2 millions.		
Avances sur rentes.	25,860,750	»
Légère diminution.		
Avances sur actions et obligations de chemins de fer.	47,736,300	»
Sans changement.		
Billets en circulation.	761,296,775	»
Augmentation de 7 millions.		
Et comptes-courants des particuliers. . . .	123,847,673	»
Augmentation de 3 millions.		

De For.

CHOSES ET AUTRES

Le tome quatrième de l'*Histoire de la littérature anglaise* a paru ces jours-ci. L'ouvrage de M. Taine n'atteindra pas les quatorze éditions des *Mémoires d'une biche anglaise*. Qu'y faire? Il y a tant de biches, et si peu de lettrées.

—

Les théâtres annoncent beaucoup. L'Opéra-Comique parle des *Absents*, une œuvre de M. Alphonse Daudet et de M. Poise. — Les Variétés vont donner l'*Enlèvement d'Hélène*... de l'Offenbach. — Toute la mythologie devenue la proie de cet homme. — O vanité! — A la Porte-Saint-Martin, les *Drames du cabaret*. — A la Gaîté, le *Marquis Caporal*..., une concurrence au *Duc Job;* — Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'un directeur ferait bien d'imiter le *Figaro*, et d'ouvrir son théâtre aux gens qui n'ont jamais fait de pièces?

—

Deux baisses étranges occupent l'attention : celle de la Bourse, qui ne nous regarde pas; celle de la Seine, qui rentre dans nos attributions. Les savants s'enferment dans leur cabinet, et se mettent les poings sur les yeux pour chercher l'explication de ce phénomène. Les passants s'arrêtent et adressent de touchantes exclamations à la rivière, qui menace de les quitter pour toujours. Pour toujours! Grand Dieu! si réellement la Seine, honteuse de nos désordres, allait secouer, non la poussière de ses chaussures, mais la fange de son eau, et se plonger définitivement dans l'Océan! — Quel beau sujet à traiter pour un poète du dix-huitième siècle... dans une ode à Clymène... auquel cas, dirait-il,

« Mes pleurs, ô belle inhumaine,
Formeraient une autre Seine..., etc...

Nous, nous planterons un square dans son lit.

—

Nadar et le roi Léopold se sont séparés. Ce dernier, forcé de partir pour l'Allemagne, a supplié Nadar de se charger en son absence du gouvernement de ses Etats. L'aéronaute a répondu qu'il aimait à faire quelque chose. Cet incident n'a pas eu de suites.

—

Dimanche, courses à Chantilly. Temps superbe. J'ai remarqué une grosse malle. Je ne m'expliquerai jamais comment il a plu à une voyageuse de s'arrêter aux courses, en revenant à Paris..... Ou, comment cette voyageuse avait-elle besoin de cette grosse malle, pour venir à Chantilly!.. une grosse malle sur une voiture, au milieu du champ des courses... que pouvait-il y avoir dans cette malle?

—

Après le festival des Champs-Elysées, le festival du Pré-Catelan. On ne peut pas être partout à la fois, à Chantilly et au Pré-Catelan... Heureusement.

—

Nos lecteurs seront peut-être bien surpris en nous voyant prochainement aborder un sujet bien inattendu ici; il ne s'agit de rien moins que d'un peu de théologie. Voici à quel propos. Un de nos amis a assisté, il y a quelques jours, à la lecture d'un ouvrage qui va paraître, intitulé LE CHRIST, par M. Emile Barrault, l'ancien Saint-Simonien, et je crois aussi l'ancien député. J'ai rarement vu émotion plus grande que celle que ressentait encore cet auditeur, rien moins pourtant que théologien. C'est que, loin d'avoir traité ce sujet délicat en théologien ou en philosophe aride ou technique, l'auteur a mis simplement en scène un catholique, un protestant, un juif, un saint-simonien et un philosophe, tous gens du monde, causant entre eux avec une admirable simplicité, et traitant cette immense question de façon à la mettre à la portée des plus simples, sans rien lui enlever pourtant de sa grandeur. C'est une tentative au moins singulière et hardie, et nous nous en occuperons certainement.

—

Prenons garde. Il se fait une coalition de loteries. Jusqu'à présent ces puissances-là étaient rivales, et exerçaient solitairement leur influence délétère. Trois d'entre elles viennent de s'unir pour accabler le genre humain. Si bien qu'aujourd'hui nous ne savons plus trop à qui nous donnons notre argent. Tel qui veut faire la charité aux enfants pauvres, va se trouver avoir donné son aumône aux Andelys. Pourquoi aux Andelys? Pourquoi? quelle curiosité! ces pourquoi-là se payent à part.

—

Le fleuve des almanachs monte, tandis que la Seine descend. L'un se retire peut-être pour faire place à l'autre. J'ai connu un homme qui prétendait deviner le caractère des gens, d'après l'almanach qu'ils préféraient. Moi, qui n'en lis jamais, je préfère les bleus, et vous, madame?

—

Nouvelle annonce. On pourrait compter autant de sortes d'annonces que Sterne compte de sortes de voyageurs. Celle-ci, c'est l'annonce prétentieuse.

« Sirop d'écorce d'orange, contre les malaises *protéiformes*......

Protéiformes est joli. J'aime protéiformes.

—

Les *Huguenots* viennent d'être joués à Rome, et l'on prétend que le Saint-Père refuse des réformes. Rome est en progrès sur Montpellier. A Montpellier, on n'a pu encore représenter le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Les opinions, tout au contraire de la viande, se conservent plus longtemps dans les pays chauds.

—

Le *Conservatoire* a renouvelé ses peintures. Les dessins les plus chastes y sont admis. Le Conservatoire aurait l'intention de devenir moral. On mettrait des sœurs bleues comme surveillantes. Il n'y a pas de sot métier, disent les bonnes gens.

X.

MODES DU JOUR

Le Théâtre des Italiens est ouvert, ce qui veut dire que les Parisiens reviennent et que les boulevards reprennent leur physionomie si particulièrement animée.

C'est aussi l'heure où la mode se transforme — et quelles charmantes transformations! — Voyez plutôt à la *Compagnie Lyonnaise* qui est le temple du goût? les nuages de mousseline, les flots de gaze et de taffetas printaniers ont fait place aux graves et riches étoffes de l'automne aux teintes douces et harmonieuses, aux dessins nouveaux.

Il y a là, en soiries, de quoi défier toutes les splendeurs rêvées et ces longues et aristocratiques galeries pourraient s'appeler le *Palais des enchantements*. A chaque pas que l'on y fait, c'est une nouveauté, une fantaisie, une magnificence inattendue. Quelles riches confections, quels merveilleux cachemires, quelles royales fourrures!

Et les dentelles, et les moires, et les féeriques robes du soir!... Le moindre détail sur toutes ces innovations me demandrait plus de place que n'en comporte mon cadre. Toutefois, je me propose de consacrer exclusivement à la *Compagnie Lyonnaise* un compte rendu qui initiera nos lectrices aux moindres détails des modes d'hiver. De même que les *Merveilleuses*, les femmes du goût le plus modeste y trouveront leur avantage; car c'est le propre de certaines maisons de grand tact de savoir se mettre à la portée de tous.

Que dirai-je des chapeaux d'*Alexandrine*? on n'ose y toucher de peur de les déflorer de leur poésie et de leur prestige. Comment décrire l'effet de ce chapeau *Italien* ou de cette toque *Diane*, par exemple, qui sont de véritables chefs-d'œuvre?

Le chapeau Italien est une passe de velours noir, plissée un peu vers le fond comme une Sévigné, retenue par trois étoiles de jais noir.

De l'étoile du milieu part une petite plume noire qui orne le dessus de la passe.

Le fond..... qui n'existe pas est remplacé par trois larges coques de velours ponceau, recouvertes d'un large et long carré de dentelle noire ruisselant de jais, retombant comme une violette sur les épaules.

L'intérieur, composé de velours ponceau, est enrichi au milieu d'un nœud de dentelle fixé par une étoile de jais.

La toque *Diane*, en velours noir, est ornée d'un petit oiseau doré dont la traîne se prolonge par derrière, terminée par deux plumes droites.

De longs pans de taffetas noir pliés en deux, sont retenus par les mêmes boucles de jais qui couronnent le tour de la toque.

J'ai remarqué, enfin, un chapeau blond doré digne d'une tête de souverain.

La passe plate, sans fond, se termine par une réminiscence du bavolet, au-dessus duquel passe une bordure de plume de faisan doré qui tourne aussi tout autour du bord de la passe. Un camée carré en jais noir, retient au-dessus de ce bavolet deux petites plumes droites de faisan doré. Ce camée et ces deux plumes droites se reproduisent à l'intérieur. Il n'y a qu'*Alexandrine* pour imaginer d'aussi splendides modèles.

Représentez-vous, — portant ce chapeau, — une délicate femme blonde qui aura eu la duplicité d'emprunter au crayon de *Séguy* des veines légèrement indiquées et des yeux plus mystiquement ombrés

encore. Bref, un teint diaphane ou le blanc *Nymphéa* et la rose d'*Armide* se confondent discrètement. Ne serait-ce pas là un de vos idéals rêves?

Ne vous récriez pas ici sur l'artifice des femmes. Aujourd'hui plus que jamais le règne est aux *apparences*.....

Je sais une charmante petite comtesse très admirée, très entourée, très écoutée, qui passe pour n'avoir qu'un défaut : le rire un peu trop facile; il est vrai qu'elle a de si belles dents!

Eh bien! messieurs les admirateurs, vous vous trompez. Ce rire un peu trop facile est son plus grand trait d'esprit et son plus grand charme; car elle rit de la bonhomie des crédules, qui veulent bien compter au nombre de ses trente-deux jolies petites dents, *trois petits bijoux* taillés par *Dejardin*,—l'habile dentiste du boulevard de Sébastopol.



MODES D'AUTOMNE. — D'après les modèles d'Alexandrine.

Dédaignez encore cet *artifice* des femmes auquel vous savez si bien vous laisser prendre!

Et la taille irrésistible de Mme de C..., comment la trouvez-vous?

Un instant : ici, ce n'est plus de l'artifice, mais de l'*art*. Le secret de la grâce de Mme de C..., c'est la *ceinture-régente*.

Un mignon corset, haut comme la main, — soutenant la poitrine seulement,— taillé d'après les lois de la statuaire, ne pouvait manquer d'améliorer encore les plus jolies tournures.

Mais aussi, comment bien exprimer tout le succès remporté par cette triomphante ceinture? Les contrefaçons auxquelles elle a donné lieu disent assez qu'elle règne autocratiquement dans tous les pays où il y a trace de jolies femmes!

Mmes de Vertus, — les inventeurs, — ont peine a répondre aux demandes qui leur arrivent de tous les points civilisés du globe, et qui sait si,—grâce aux ballons,—nous n'importerons pas un jour cette gracieuse innovation chez les habitantes de nos plus radieuses étoiles!

En attendant ce grand jour, gardez pour vous, mesdames, vos moyens de séduction et surtout ne vous adressez qu'à *Mmes de Vertus*, chaussée d'Antin, quand il s'agira de remplacer votre ceinture-régente.

Un dernier mot sur les soins de cette beauté, qui vous est si chère, — à juste titre.

Pour rester longtemps jolie, il est d'abord de toute nécessité de lire les *Talismans de la Beauté*, le livre de M. L. Claye.

Dans un langage assez mondain pour dissimuler l'aridité des détails scientifiques, l'auteur offre dans ce livre toutes les ressources précieuses mises en usage par les beautés célèbres de différentes époques pour ajouter à leur beauté naturelle et pour la faire durable. Il donne en outre toutes les nouvelles compositions de la *Reine des Abeilles* (maison Violet), compositions bienfaisantes, dues au progrès, à l'étude et qui permettent aujourd'hui aux femmes de s'approprier la fraîcheur et le velouté des fleurs distillées pour elles.

Je cite, entre autres, la parfumerie aux violettes d'Italie.

L'*Acidule de Violettes*. Un bain de fleurs.

L'*Eau de Beauté* de S. M. l'Impératrice. Une eau blanche ou rosée, selon qu'elle se prépare au cold-cream ou à la crème froide au suc de fraises.

La *Fleur de riz*, rosée, parfumée à l'ambroisie, qui est d'un usage très-rafraîchissant.

L'*Extrait de Menthe* concentré pour la fraîcheur de l'haleine.

La *Crême Pompadour*, contre les rides! Un talisman de jeunesse communiqué à M. Violet par Manon Foissy, la camériste de la célèbre courtisane.

Enfin le *Savon royal de Thridace* pour l'hygiène de la peau. Cette dernière composition conserve à l'épiderme tout son velouté et sa juvénile fraîcheur.

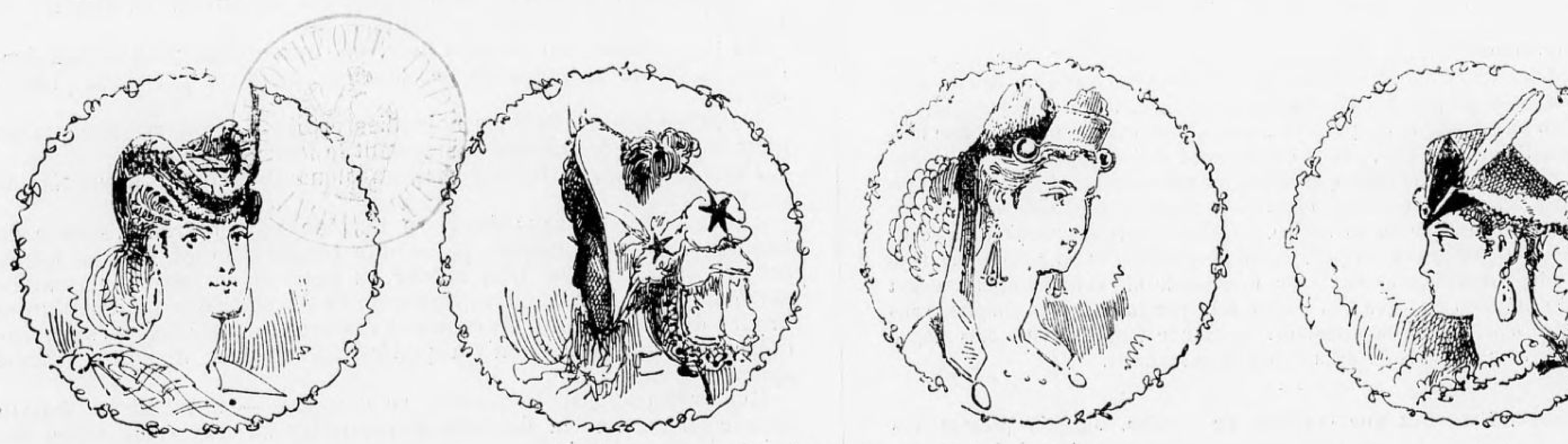
Pour petite fille, une délicieuse toilette d'automne, créée par Mme *E. Desrez*, rue de Rivoli.

C'est une petite robe *Duchesse* en popeline grise. Le corsage et la jupe sont d'une seule pièce ; c'est-à-dire que le corsage se prolonge en jupe taillée en biais et sans un seul pli à la taille. Ce corsage est garni de petites soutaches bleues, serpentant jusqu'à la naissance de la jupe illustrée de même d'une broderie de soutache bleue. La manche ajustée reproduit la même broderie. La robe est fermée devant, du haut en bas, par des boutons de soie bleue.

Ce charmant costume est d'un grand cachet.

Plus que jamais, la guipure est en grande vogue, et les modes d'hiver seront très-enrichies. On comprend, du reste, cet engouement pour la guipure en visitant les curieux et riches salons de la rue Turgot. Rien n'est plus riche, plus *Renaissance* que toutes ces artistiques pièces de broderies dont on a retrouvé le secret. Inutile de dire que la guipure dont je parle est *brevetée*, et qu'on ne saurait en trouver ailleurs que d'inhabiles imitations, ce qui ne donnerait plus du tout un cachet d'élégance aux yeux de nos Parisiennes, lesquelles, en général, aiment le vrai... dans leurs ajustements.

Vicomtesse de ***.



Chapeaux et Coiffures, d'après les modèles d'Alexandrine.

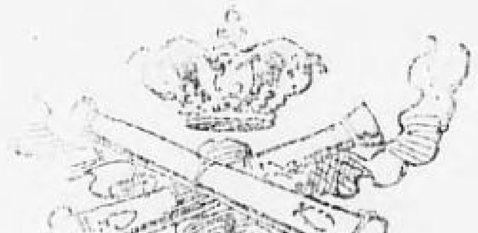
Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



FRAICHEMENT DÉCORÉ

A Madame la comtesse De Vilesme, au château de Lorey (Eure), pour remettre à Mademoiselle Blanche De Vilesme.



Versailles, ce Octobre 1864.

Ma chère Blanche,

Votre mère me permettra de vous transmettre directement la bonne nouvelle; si nous n'étions pas si loin l'un de l'autre, j'aurai déjà fait seller Scalpin, et brûlé la grande route pour venir vous l'annoncer moi-même.

Je suis décoré! l'Empereur m'a lui-même remis les insignes aujourd'hui même à la revue de Satory. Je tremblais comme un enfant, je suis resté cinq minutes au port d'armes, quoique Sa Majesté fût devant le peloton des officiers, qui tous saluaient de l'épée. Ce n'est pas de la joie, c'est du paroxysme, et de temps en temps, même en vous écrivant, ma chère Blanche, je tâte dans la poche de mon pantalon ma croix de la Légion d'honneur, pour m'assurer que tout ceci n'est point un rêve. Pauvre M. de Vilesne, comme il aurait été heureux de mon bonheur, lui qui m'aimait tant et qui vous répétait à tout propos : nous avons le temps, nous avons le temps, ton officier n'est pas même décoré! Pauvre cher comte!

Laissez-moi maintenant vous conter tout au long cette bonne journée, si impatiemment attendue depuis notre retour du Mexique.

Depuis le matin, nos ordonnances astiquaient, et, comme nous disons dans la batterie, tout le monde était sur le pont. A deux heures, l'artillerie de la garde et les quatre régiments de lanciers en garnison à Versailles étaient disposés sur plusieurs lignes de bataille, attendant l'Empereur annoncé pour trois heures. — Nous étions superbes! — Le gros colonel B.....d, votre amoureux, était radieux; je vous assure que nous avions tous bonne mine dans notre grande tenue.

En gravissant la montée de Satory, nous avions dépassé les chevaux de main qui attendaient le groupe impérial, venu de Saint-Cloud en voiture. A trois heures, heure militaire, l'Empereur fit son entrée à Satory, accompagné de l'Impératrice, de quelques belles dames et d'un nombreux état-major. Le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely se porta au-devant de Leurs Majestés, qui parcoururent au galop le front des troupes. La discipline militaire n'interdit pas au soldat français de regarder les amazones, et je reconnus au passage Mmes de Lourmel, de Renneval et Mlle Bouvet; elles portaient l'amazone à l'anglaise avec le chapeau noir; toutes les trois maniaient avec grâce de très-jolis chevaux coquettement harnachés.

Après avoir donné un coup d'œil à tout le champ de manœuvre, l'état-major général se dirigea vers nous, et nous entendîmes l'Impératrice dire à ses dames d'honneur : « Allons voir les Mexicains! » Elle se dirigea en effet vers notre batterie, et s'arrêta longuement devant les fanions pris à Puebla, en janvier et février de cette année. Nos canonniers, inspectés par de jolies femmes, toutes maréchales pour le moins, ne bougeaient pas plus que des termes, mais ils perdirent contenance quand Sa Majesté, s'approchant d'eux, leur adressa la parole en espagnol. Abrutis par cette bonne fortune, ils ne trouvèrent que des mots entrecoupés, mêlant à un espagnol de haute fantaisie quelques vagues souvenirs d'arabe et d'italien. Puis, les dames d'honneur voulurent voir de plus près les drapeaux mexicains, glorieux trophées dont l'aspect n'a rien de vénérable. Pendant ce temps-là, les officiers d'état-major traversaient à toute bride le champ de manœuvre, et tout se préparait pour donner aux habitants de Versailles et aux belles dames venues là le spectacle d'une petite guerre.

Bientôt toutes les masses d'artillerie et de cavalerie s'ébranlent au

commandement des généraux de Rocheboït et d'Allonville. Je n'avais pas le cœur à la manœuvre, ma chère Blanche, et vingt fois en faisant une conversion je faillis rouler avec mon cheval sous les roues des caissons. Figurez-vous ces milliers de petites flammes tricolores qui flottent au bout des lances, les cris de commandement, la fumée, le grondement du canon, les caissons qui roulent sur un terrain sec, les chevaux qui, à chaque détonation, secouent la tête et dressent les oreilles; un cheval en liberté qui s'est débarrassé de son cavalier et traverse le champ de manœuvre, la poussière, les cris, que sais-je? Quel contraste avec le calme qui règne autour de vous! —

Le moment décisif approchait, les manœuvres cessent, nous nous reformons, et bientôt un officier d'état-major s'avance vers notre batterie et demande le capitaine N...... Je voyais rouge, mes camarades me poussent et je pars accompagné de mon ordonnance. Nous mettons pied à terre devant l'état-major général, une dizaine d'officiers de toutes armes étaient déjà formés sur un rang, derrière eux à cheval les supérieurs des régiments.

Il ne faut pas vous moquer de moi, mais à partir de ce moment je ne vis plus rien, je sais que l'Empereur était à dix pas de nous, que le général Rollin, à cheval tout près de moi, appelait en lisant sur une liste le nom des officiers. Ce fut d'abord un général de brigade, M. de Favas, qui reçut de la main de l'Empereur la plaque de grand-officier, puis vinrent des croix de commandeurs et d'officiers pour nos colonels et chefs d'escadron; enfin, j'entendis appeler mon nom, je m'avançai et reçus à mon tour cette chère croix, qui devait, au dire du comte de Vilesne, me mériter votre main. Vous ne savez pas, ma chère Blanche, ce qu'est pour nous, officiers, ce petit bout de ruban rouge que vous regardez comme le complément d'une toilette soignée. Pour moi, au moment où l'Empereur m'a mis dans la main ce morceau d'argent découpé, j'ai cru que j'allais m'évanouir comme un grand nigaud, et j'ai eu de vagues envies de crier: « Vive la France ! » Mon excellent ami, le comte de M.....t, l'écuyer de Sa Majesté, votre valseur de l'hiver dernier, qui debout auprès de l'Empereur portait dans une boîte les croix qui devaient être distribuées, ne put s'empêcher de me rire au nez; je ne l'ai même pas reconnu. J'ai pleuré comme un enfant, je pleure encore en vous écrivant, je suis heureux, je vous aime, vive la France ! et, foin du respect humain, vive aussi l'artillerie de la Garde !

On promène dans le cercle la boîte qui doit recevoir les lettres pour le courrier. Laissez-moi encore, ma chère Blanche, vous raconter mes enfantillages. Hier, quand le colonel B.....d m'a dit que j'avais mon affaire, j'avais déjà acheté mon ruban rouge, et je l'ai essayé devant la glace pendant un bon moment. J'ai fait un petit nœud galant, imperceptible comme les diplomates et les artistes; je l'ai mis en liseré comme les chefs de division, en gros tapon rouge comme les anciens troupiers, et enfin dans le fond de ma commode bien caché dans un livre, car je pensais à la déception qui m'attendait si le colonel était mal renseigné.

En rentrant au quartier après la revue, j'ai à peine pris le temps de descendre de cheval pour vous écrire.

J'ai encore mon harnais de grande tenue, je choisis un petit salon écarté, et ce papier, marqué d'une couronne impériale surmontant deux canons, vous dit que je trace ces lignes à la *mess* de la garde, pendant que mes amis commentent les différents épisodes de la revue que vient de passer l'Empereur.

Vous recevrez cette lettre vers midi, au moment où, sortant de table, la comtesse prend des mains du vieux Georges la petite corbeille contenant les croûtes destinées au déjeuner des carpes.

Je vois d'ici Mme de Vilesne,—j'allais dire ma belle-mère,—elle porte un de ses grands peignoirs Watteau demi-queue qui fait un si joli bruit en balayant les feuilles sèches; elle s'engage sous les allées du parc, traverse le petit pont, vide dans la petite rivière le pain que le courant entraîne, et va porter, consciencieusement détrempé et à point pour la digestion, jusque dans la grande pièce d'eau où sont déjà réunies les carpes lentes et belles, les truites mélancoliques et les juènes insolents.

Mme de Vilesne s'assied sur le banc de la Kalbrett et assiste paisible à ces ébats, les gros poissons arrivent lentement, lèvent la tête au-dessus de l'eau et engouffrent les appâts qui surnagent, le menu fretin se précipite et manque sa proie, spectacle sans péripéties qui vous a suffi pendant toute une saison. — Vous vous asseyez près de votre mère et commencez ma lettre qui, je l'espère, fait du tort aux carpes.

Quelle jolie petite grimace vous feriez, ma chère Blanche, si vous vous trouviez transportée tout d'un coup ici, au milieu de tous ces charmants mauvais sujets qui fument comme des Allemands, boivent comme des artilleurs et jasent comme des pensionnaires! — Je vous assure qu'ils sont très-bien sous cet élégant uniforme noir et or que vous aimez tant et que vous me forciez de revêtir chaque fois que nous allions au bal des environs. Vous avez toujours prétendu que la fumée de mes innocentes cigarettes s'imprégnait dans vos jolis cheveux blonds et leur communiquait une odeur indélébile de tabagie. Quelle adorable petite moue vous feriez, vous qui choisissiez toujours une place contre le vent dans la calèche, pour échapper à mes bouffées, que votre mère supporte avec une douceur évangélique; elle qui me passe plus que vous, méchante, les vices de l'artilleur, auquel vous allez unir votre sort pourtant.

Votre mère sera, je n'en doute pas, heureuse de me voir si joyeux, plus heureuse que vous, mademoiselle, que j'accuse de froideur à mon endroit. — Allons! ma lettre est finie, et je n'espère pas que vous la relirez. Mettez vos gants, prenez votre sécateur et coupez les dernières roses de votre petit parterre, pendant que Mme de Vilesne va disposer les grandes potiches et faire des bouquets de chrysantèmes pour mettre sur le guéridon du salon. Demain matin, quand M. de Bédarieux vous apportera le *Moniteur*, faites semblant d'être surprise; il faut laisser aux receveurs généraux le bénéfice de leurs bonnes intentions.

Cette fois au moins je pourrai m'éloigner de Paris et prendre un congé sérieux. — Le chevalier vous baise la main, mademoiselle, et vous prie d'agréer l'offre de son amoureux servage.

N...

Pour copie : C. Yr.

MES INVITÉS

J'ai dissimulé ma fuite avec adresse. — La porte était entr'ouverte, je me suis mis de profil et j'ai disparu en laissant un bouton de mon paletot dans la serrure. — Je ne crois pas que l'on m'ait remarqué. Je monte dans mon cabinet, mais l'un de mes invités est assis devant mon bureau et écrit avec ma plume en fumant un de mes cigares. Je ne veux pas le déranger. Je monte dans la lingerie et je m'y enferme. — C'est sur une pile de draps que j'écris au crayon ces quelques lignes. — J'ai besoin de mettre mes impressions en ordre.

Je ne connais rien de plus agréable que de recevoir; — à la campagne surtout cela est délicieux. Savoir qu'on fait des heureux autour de soi, être la Providence, le bon ange de sept ou huit amis qui vous confient quelques jours de leur existence; veiller à leurs plaisirs, leur ménager des distractions, partager son toit, sa table avec eux, les admettre dans l'intimité de sa propre vie... et j'adore cela.

Mes invités le savent et ils considèrent ma maison comme la leur. A chaque instant du jour je m'entends appeler :

— Ernest, j'ai dit d'atteler, je vais faire un tour.

— Bien, mon ami.

— Ernest, j'ai pris des cartouches dans votre boîte et j'emporte votre fusil. Il est gentil votre fusil... Ah! farceur, vous entendez le confortable.

— Bien, mon ami.

— Ernest, je prends avec moi vos bassets... fameux petits chiens!

— C'est que, cher ami, je pensais... — Je n'aime pas à prêter mes bassets.

— Pas un mot; je sens que je suis indiscret, je ne chasserai qu'une heure.

Il est revenu au bout d'une heure, en effet, mais *Ravageau* avait trois grains de plomb dans la cuisse... On en a ri tout le long du déjeuner.

Il y a parfois des choses qui me sont désagréables : ainsi le matin, à l'arrivée du facteur, mes invités tombent sur les journaux et les retiennent les uns après les autres, en sorte qu'il m'est assez difficile de les lire avant le coucher du soleil.

Mais ce qui m'agace par dessus tout, c'est la manie qu'ont les Delacour de laisser brûler les bougies toute la nuit. — Je vous demande un peu dans quel but on peut laisser brûler... J'ai déjà fait quelques allusions détournées. — Ce n'est pas, vous le comprenez bien, pour la valeur des bougies, mais enfin puisque j'ai le soin d'éteindre la mienne, je ne vois pas pourquoi mes invités ne feraient pas comme moi.

Notez que ces Delacour sont d'une économie..... sordide — je ne trouve pas d'autres expressions — lorsqu'ils sont chez eux; que lorsque j'ai été les voir l'année dernière, j'ai dû faire acheter par la femme de chambre de ma femme du sucre et de la fleur d'orange, ayant l'habitude de boire un verre d'eau avant de me coucher.

Notez qu'ils vous font déjeuner avec des sardines et une omelette sous prétexte de maigre, etc., etc..... J'en aurais long à dire sur les Delacour!

Eh bien! ce sont ces gens-là qui, chez moi, laissent brûler la bougie. Il y a trois jours, à déjeuner, j'ai lancé une observation.

— Voulez-vous une veilleuse, mon cher ami, ai-je dit en m'adressant à Delacour.

— Merci bien, pourquoi faire?

— Je pense que vous n'aimez peut-être pas à rester la nuit sans lumière.

— Ah! s'est-il écrié, vous avez remarqué que ma bougie restait allumée un peu tard.

Et il s'est mis à rire et toute la table a éclaté.

— Mais non, mes amis, je vous en prie, ne voyez pas dans mes paroles..

— Ah! ah! Ernest est économe! — Je ne veux plus que de la chandelle. — Farceur d'Ernest! Il nous arrache la bougie de la bouche.

Ça a duré tout le temps du déjeuner, et depuis, lorsque Octave, mon ami Octave, qui a blessé *Ravageau*, m'aperçoit le matin, il me crie de loin :

— Ernest, j'ai éteint ma bougie hier au soir... Ah! ah! ah! M'as-tu fait rire, va!... Tu n'as pas sur toi un de tes cigares?... pas ceux-là, je préfère les blonds.

Il n'en est pas moins vrai que voila sept bobèches que les Delacour me cassent, en laissant leurs bougies brûler jusqu'au matin.

Ils ont encore une manie, les Delacour : deux fois par jour, ils vont prendre un livre dans la bibliothèque, et, comme ils ne peuvent pas lire plus de cinq à dix minutes de suite, à chaque instant ils plient en deux six ou sept feuillets pour marquer l'endroit où ils ont interrompu leur lecture. Cela m'agace! — je suis très soigneux de mes livres.

Le dimanche matin, à l'heure de la messe, tous ces messieurs sont introuvables et je conduis ces dames à l'église. — Je ne suis pas antireligieux, Dieu m'en garde, j'ai des enfants et je sais qu'un père de famille doit respecter les... enfin les... tout ce qui constitue les bases de la société en général. Il n'en est pas moins vrai que je trouve la grand-messe un peu longue. Eh bien! lorsque je rentre à la maison, savez-vous ce que me dit Octave?

— Gros vaniteux, tu viens encore de te pavaner dans ta calèche!

Me pavaner! comme si je me pavanais. Non, mais c'est assez que ma position de fortune soit indépendante pour qu'il se croie autorisé à me jalouser perpétuellement. Il est jaloux, le mot s'est échappé par hasard de ma plume et il est parfaitement juste. Octave est jaloux. Hier matin, nous tirions au pistolet et je chargeais les armes, mon domestique étant occupé à préparer des lignes à pêche pour M^me^ Delacour. - Je chargeais donc les armes. Octave s'empare du pistolet et ajuste la girouette qui est sur la tourelle. — Je viens de faire mettre cette girouette, vous comprenez que cela me contrarie; je lui dis : Octave, mon ami, je t'en prie, pas sur ma girouette... voyons... Je lui disais cela doucement, car je le sais facile à prendre la mouche. — Bon.

Le coup part. La balle casse une vitre de la fenêtre de la chambre de ma femme et va briser une glace de 357 francs, qui est sur la cheminée.

J'étais furieux, je... Eh bien! Octave était plus furieux que moi.

— Quand on ne sait pas charger les pistolets, mon cher, me dit-il, on ne s'en mêle pas. Crois-tu pas que si ton pistolet avait été chargé convenablement ma balle eût été au diable? Ah! mon cher, on m'y reprendra à tirer avec tes armes!... me faire casser une glace! Ah çà, pour qui me prends-tu? — J'ai eu toutes les peines du monde à le calmer, il voulait prendre immédiatement le chemin de fer et retourner à Paris.

Heureusement que comme tous les gens très vifs, ses emportements sont de peu de durée.— Après déjeuner, il n'y pensait plus et il a été plus gai que jamais. Il a voulu organiser une promenade au *Chêne rond*.

Le *Chêne rond* n'a rien de curieux, il est rond comme tous les chênes, mais il faut un but à la promenade, ces dames ne sortiraient pas si on n'avait point un but, et bien souvent, pour la satisfaction de mes invités, j'invente des buts. Je les conduis au *Moulin vieux*, qui est tout neuf, et je fais causer devant elles le meunier, ce qui leur paraît le dernier mot de l'original. Nous allons voir la *Mare aux laveuses*, — le château du marquis, etc., etc. Mais je reviens à notre promenade au *Chêne rond*.

Octave me dit : Mon cher, je vais faire atteler la voiture de chasse. — C'est fort bien. — Je fais monter mes invités et je me dispose à monter moi-même sur le siége, mais Octave, qui était en belle humeur, grimpe, s'empare des rênes et nous partons au galop. — Arrivés au *Chêne rond*, nous descendons.

Ah! le bel arbre! — quelle vigueur! — Delacour émet quelques idées sur l'exploitation des bois. — Je crois de mon devoir de raconter une légende dont le chêne est le héros. — Octave me dit tout simplement que j'en ai menti. — On rit beaucoup. — Vous sentez bien que je ne garantis pas l'authenticité de cette légende. Une légende est une légende.

— Alors, pourquoi la racontes-tu? Tu fausses à plaisir l'esprit de tes invités, me dit Octave.

— Je ne fausse rien du tout, — je me fais l'écho du récit.

— Tiens, tu m'agaces... Mesdames, remontons en voiture... il est superbe avec sa légende, ma parole d'honneur! Tout cela pour faire le beau parleur!... Allons, mesdames en voiture.

Octave remonte sur le siége et nous partons.

Au bout de vingt minutes d'une course folle, nous enfilons un petit chemin qui est à gauche, à la lisière de la forêt. — Je tire Octave par le bout de son paletot. — Mon ami, lui dis-je, tu prends un mauvais chemin... Je te dis que tu te trompes de chemin.

— Tu as donc juré de me rendre l'existence insupportable? me crie Octave sans arrêter les chevaux. Je sais ce que je fais.

— Mais puisqu'il sait ce qu'il fait... Voyons, Ernest, laissez à vos invités un peu d'indépendance.

Peu à peu le chemin qu'avait pris Octave en sachant ce qu'il faisait devient moins bon, les ornières s'accusent — il devient détestable, ce chemin, et dix minutes après, nous nous trouvons au beau milieu des terres labourées. — Impossible d'avancer. Octave veut tourner; la roue de l'avant-train s'engage dans un sillon. Il fouette les chevaux — ce qui était absurde. — Bijou se cabre, et j'entends craquer la flèche de la voiture. — Ces dames poussent les hauts cris. — Eh bien, monsieur, le plus furieux de nous tous, c'était Octave. Il s'avance vers moi et — je ne lui en veux pas, car je sais qu'il ne se connait plus dans ses moments de colère — il m'appelle imbécile.

— Avec ta manie, me dit-il, d'empiler huit personnes dans une voiture légère, tu pourrais nous faire casser le cou. — Mesdames, descendez. — Si tu m'avais dit : Octave, le chemin que tu prends conduit en plein champ labouré, crois-tu que j'aurais pris ce chemin? — Je ne suis pas un enfant. Je veux m'expliquer, on ne veut pas m'entendre. Delacour et sa femme jurent qu'on ne les y reprendra plus, etc. Bref mes invités partent à pied en se guidant sur le clocher, qu'on aperçoit à une bonne lieue et demie, et moi je reste avec mon cocher pour tirer la voiture et les chevaux de ce mauvais pas.

Je pousse derrière la voiture, tandis que Jean, armé d'un morceau de bois, cherche à dégager la roue. — Nous dételons les chevaux. Je suis en nage — Tant bien que mal nous rajustons la flèche — Bijou boite. — Ce n'est qu'après des efforts inouïs que nous regagnons le bon chemin, et nous ne rentrons à la maison qu'à la nuit close, vers sept heures et demie. Je suis furieux pour de bon, cette fois; mais ma colère ne résiste pas devant la gaieté de mes invités ; ils se sont mis à table et sont au dessert. A mon entrée dans la salle à manger, on m'accueille par un immense éclat de rire, que je partageai bientôt. Non... jamais je n'ai vu Octave aussi amusant que ce soir-là. Un vrai feu d'artifice ! Il a quelquefois des moments désagréables, mais vraiment il a bien de l'esprit.

Deux de mes invités sont partis hier, et le reste part demain. Eh bien, je redoute cette sensation d'isolement qui s'empare de vous lorsqu'on se retrouve seul dans une maison. — Je cherche un prétexte pour les retenir. J'ai acheté ma propriété pour y recevoir, et il m'est pénible de n'y être point entouré d'amis.

Je m'arrête. Voilà trois fois que l'on m'appelle. C'est l'heure où ces dames se réunissent au salon quand il pleut, et l'on m'attend sans doute pour leur faire la lecture comme à l'ordinaire. En somme il faut bien faire quelque chose pour les autres ! — Je me sauve.

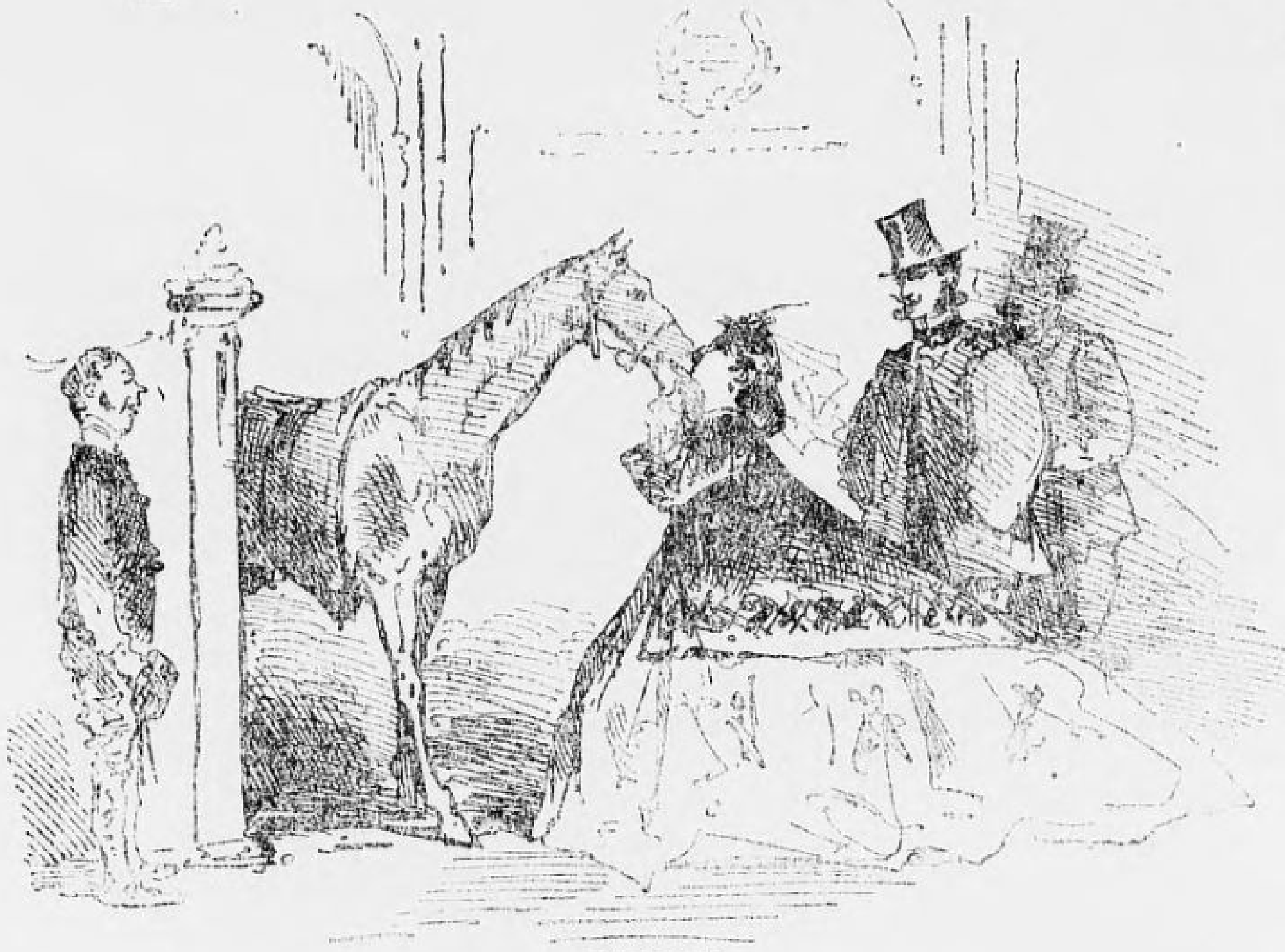
Z.

UNE RETRAITE

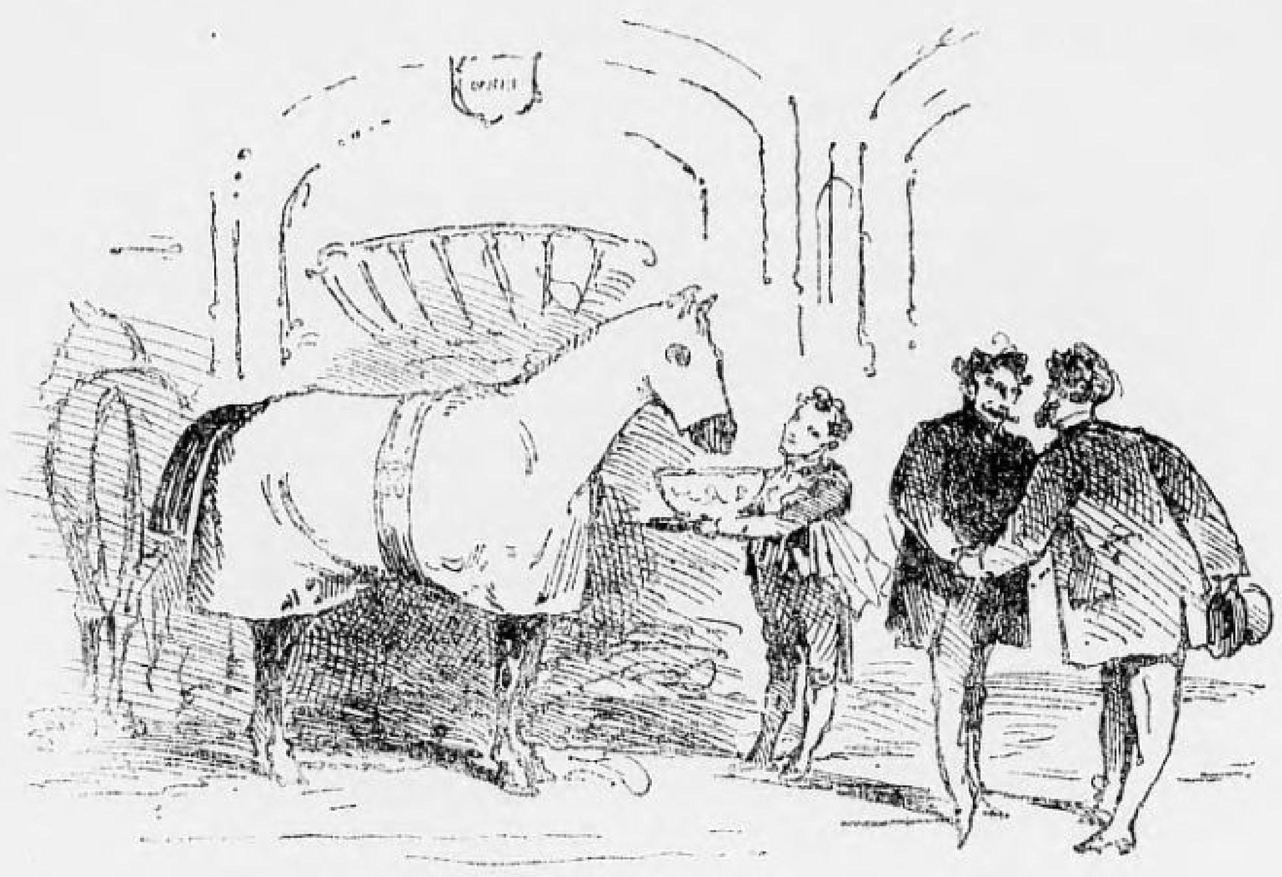
*Madame de Nérac à Madame ***, au château de M...*

..... Tu l'as lu quelque part, cemme moi, ma chère petite : si les hommes savaient ce que le Seigneur leur réserve de gloire et de bonheur dans la Jérusalem nouvelle, ils accepteraient avec des transports de joie les douleurs les plus cuisantes de la vie. Quel enseignement! Ne vas pas croire, ma chère Jeanne, que je sois la personne du monde la plus résignée, la plus sage, parce que je trace toutes ces admirables doctrines. Non, je suis mauvaise, j'ai un attachement trop grand aux biens, aux hommes, et j'ai vraiment mauvaise grâce de venir ainsi prêcher ceux ou celles qui vivent au milieu de vives contrariétés. Oublie que c'est moi qui parle et figure-toi que tu lis un fragment de sermon sténographié par moi. Au surplus, si je me suis mise sur ce chapitre, c'est purement dans le but de t'apporter des consolations. Je viens de passer huit jours de retraite dans une communauté

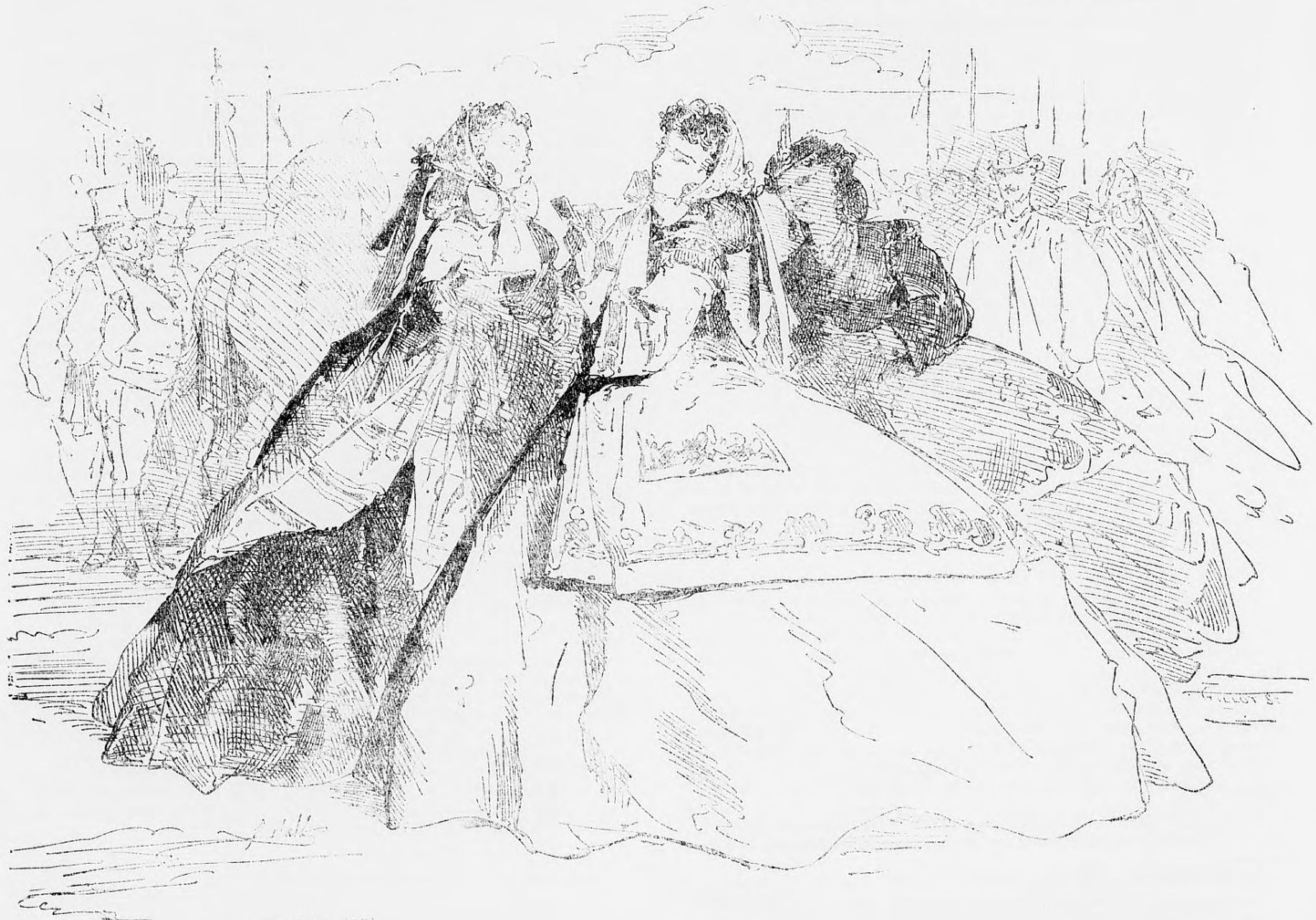
MENUS PROPOS DE COURSES



ENTREVUE DE DEUX RIVALES.



— On m'a dit que *Noélie* était dans une situation intéressante, je venais savoir de ses nouvelles.
— Cher bon, le docteur sort d'ici, il est sans inquiétudes.



LA BOURSE DU TURF.

— J'ai parié 100 louis pour *Noélie:* elle était alors à 25, maintenant elle est à 3, je me couvre par *Gentilhomme* et le *Prince-Noir*, qui sont à 10.
— Moi, je cède le *Grand-Duc* et le *Baron* à égalité.
— Je tiens *Pacha* pour 5 louis seulement



— Bah! je suis comme toi, j'ai mis une vieille robe d'au moins quinze jours. — Ces courses d'automne, rien à faire. Ça a beau être bien, il n'y a jamais personne.



— C'est tout comme moi, le Stud-Bock, Monarque qui fut un véritable coureur, est devenu un excellent père.
— Son propriétaire peut dire j'ai plusieurs cordes à mon arc.



— Cher comte, je suis ravie. Figurez vous que l'on vient de me prendre pour une cocotte.

des environs de V....., qui est située dans la plus jolie vallée de larmes qu'on puisse imaginer; il me faudrait un volume pour te rendre les impressions profondes (et j'espères, durables) des divines instructions que j'ai entendues de la bouche des excellents missionnaires.

Je venais de passer trois jours au milieu des fêtes et d'une continuelle représentation; car j'avais reçu chez moi le préfet du M.....; il était venu loger à la sous-préfecture, où je lui avais fait préparer un appartement. Avant son départ, nous avons invité à dîner quatre-vingt-dix-neuf personnes! Nous devions en avoir cent, mais ce nombre de cent couverts m'a toujours paru odieux! plus encore que le nombre treize, qui n'est que fatal, l'autre est commun, c'est bien pis.

Mon salon était resplendissant de fleurs et de lumières; je te décrirai dans une autre lettre la toilette de la sous-préfette, car je veux t'entretenir aujourd'hui de choses plus graves. Il doit te suffire de savoir que la sous-préfette avait fait passablement les honneurs de la fête. J'avais une robe de... Ah! mon Dieu! j'allais oublier mon serment de ne pas toucher au profane. Ce sera pour un autre jour, n'est-ce pas?

Le lendemain, après le départ de notre hôte, je tâchai de me recueillir et j'allai m'enfermer dans le couvent du Sacré-C.... de...., où se faisait une grande retraite. M. de Nérac m'avait laissée libre de passer là huit jours; moi je l'ai bien laissé libre de passer tout le temps qu'il voudra aux eaux de Schwalback, des eaux qui, à ce qu'il paraît, blanchissent la peau; comment trouves-tu le choix? Il y a quelque roulette là-dessous! Tu sais sans doute que l'homme qui a demandé ma main n'a obtenu que ce qu'il avait demandé, rien de plus; d'ailleurs notre contrat semblait n'être, entre nous, que l'engagement de ne pas vivre ensemble. Je suis donc presque libre de mes actions, toutes les fois que le décorum ne vient pas à la traverse.

Juge donc de ma joie avec mon goût pour les couvents, de me voir enfermée dans une cellule préparée exprès pour moi, moi seule! Hier, femme du monde, je paraissais ne respirer que le plaisir, les hommages; à me voir dans mon salon, nonchalamment couchée dans mon fauteuil, on eût juré que j'étais incapable d'oublier même un instant, une seule des grâces... temporelles de ma petite personne, et pourtant, au milieu de tout ce bruit, je n'entendais plus rien; j'avais, par la force de l'imagination, changé en cilice ma ceinture régente, en cellule, ma cage; la retraite était commencée. N'est-ce pas que c'est joli de renoncer au monde en plein bal? Eh bien! j'eus malgré tout cela beaucoup de succès; pardonne-moi ce dernier mouvement de vanité, et j'entre au couvent.

Je n'en finirais pas si je voulais te peindre les douces émotions qui sont venues m'assaillir pendant cette semaine passée dans les prières et dans les larmes. Oui, j'en ai versé de bien douces et de bien amères, pour la première fois de ma vie.

Notre existence à la retraite était vraiment bien douce, et j'aurais presque oublié qu'il y avait un monde au-delà des murs du couvent. Il y avait avec moi une partie du Faubourg qui, comme tu sais, peuple jusqu'à la fin de janvier les châteaux des environs de notre petite sous préfecture privilégiée. Nous avions nos heures de récréation; dans ces moments-là, nous pouvions causer; puis l'heure des repas au réfectoire; les repas étaient presque splendides.

La supérieure du couvent est une femme de notre monde; elle a porté le tortil de baronne; elle a brillé par sa grande fortune et sa beauté; elle a échangé tout cela contre le nom de sœur Marthe, un voile noir et le reste. Cette femme est un abrégé de toutes les vertus; et puis son costume lui va si bien! Cela me donne quelquefois l'envie....., mais non, ce serait insensé! Oh! non! j'aime trop mes chères petites fillettes pour leur préférer la guimpe. Je n'oublierai jamais cette sainte femme qui, vêtue de serge, ayant devant elle un tablier en toile à voiles, nous servait à table, ôtant les assiettes, nous versant à boire avec une douceur, une humilité angélique. Oh! pouvoir de la religion! Son exemple n'a pas été perdu pour moi, car elle m'a appris à souffrir les mortifications, et le fruit de cet enseignement a été de pardonner de grand cœur à Jacqueline de Mâchicoulis; je serais même disposée à l'embrasser et à rétracter tout ce que j'ai dit d'elle, sous forme de représailles; d'ailleurs, je crois qu'elle a cessé de coqueter avec mon mari. Quant à M^me^ D'Oublevé, je ne suis pas encore parvenue à oublier ce qu'elle m'a fait; je pardonne tout, sauf l'indélicatesse : une femme qui se permet de tenter la discrétion de ma couturière au sujet d'une toilette que j'avais combinée avec cette dernière, dans le plus grand secret, d'une création à moi enfin, n'est-ce pas une femme indélicate au premier chef? Mes vraies amies n'en reviennent pas; elles ont toutes été voir ma couturière pour savoir des détails.

Cette madame-là, quand elle entre dans le même salon que moi, vous attire d'abord tous les regards par un teint d'une blancheur équivoque, mais, au bout d'un quart d'heure, les vrais connaisseurs me reviennent. Il paraît qu'elle me mord avec quelque esprit, mais j'aime mieux qu'elle dise du mal de moi à tout le monde, que tout le monde lui en dise.

Nous avons eu, un jour, un sermon sur la calomnie; l'effet a été immense : à la sortie, on n'entendait plus que des médisances; c'était un progrès; le lendemain, on ne disait plus de mal que de ses ennemis, et, le surlendemain, que de ses amis; comme ceux-ci sont toujours en petit nombre, c'était un nouveau progrès.

Notre prédicateur était un beau prêtre; quels gestes nobles! il a des mains de duc et ses cheveux bouclés lui donnent un air tragique. Jamais, mon cher ange, je n'avais senti si vivement l'éloquence de la chaire. J'en suis folle, de mon missionnaire, et je ferais des folies pour obtenir de me confesser à lui, quitte à me confesser à un autre de ce zèle peut-être excessif. Que dis-tu de M^me^ X., qui trouve qu'il ne prêche bien que jusqu'à la ceinture, et qu'une fois descendu de sa chaire, sa démarche ôte toute illusion? Je n'admets pas qu'une femme s'occupe ainsi des imperfections physiques des apôtres de la foi.

Tu me connais de longue date, chère petite, et tu sais qu'une piété éclairée me donne de la répugnance pour la bigoterie; nous avons ici pour nos péchés et peut-être pour les siens une M^me^ du Gévaudan, bête comme son nom, et qui paraît abîmée dans un mysticisme dont elle ne doit pas voir le fond; elle porte toujours sur elle comme un bréviaire, un livre intitulé : *Jésus intérieur*, dont elle abuse auprès de ses connaissances; l'autre jour, une vieille dame d'humeur un peu brusque, disait : « Qu'elle est donc insupportable, cette M^me^ du Gévaudan, de vouloir toujours vous fourrer son *Jésus intérieur*! »

C'est aussi M^me^ du Gévaudan qui m'a initié aux mystères de la *Vie purgative*: c'est, à ce qu'il paraît, la vie de ceux chez qui domine la crainte de l'enfer; ce n'est pas la vie des parfaits. Ce mot serait de nature à me faire tendre de toutes mes forces vers la perfection! Les méchantes langues disent (car moi, du moins, je prends la retraite au sérieux, et je me renferme dans une neutralité armée), elles disent que cette dame vise à l'ange et n'arrive qu'à la bête, et qu'elle vient ici offrir un vieux cœur dont le monde ne veut plus. Pour moi, je me borne à dire que c'est une femme respectable.

A propos, n'as-tu jamais songé que c'est précisément à l'âge où nous ne sommes pas encore respectables que nous devons le plus nous faire respecter? C'est absolument comme on ne dit mon camarade qu'à ceux qui ne sauraient être de votre camaraderie. Dieu! quelle est donc hypocrite notre belle langue!

Nous avons été une fois fort égayées par la niaiserie d'une petite échappée de pension qui, manquant complétement d'eau dans la cellule, ne s'en plaignait pas, croyant fermement que cette privation faisait partie des exercices de la retraite.

Peu de femmes ont su se défaire à la porte du couvent de cette déplorable manie de brailler, dont la mode va toujours crescendo, et qui scandalisait tant nos bonnes religieuses. Un jour que j'entendais rire et parler plus haut que d'habitude, je m'approchai du groupe babillard pour voir d'où venait cette innocente gaîté : c'était la petite baronne d'Aspic qui, comme dans la scène de Célimène, faisait des portraits de souvenir :

Mme P..., un bas bleu assez mal jarreté, a épousé M. R..., pour qu'il lui serve de pupitre. Ce mari était voûté à souhait. Elle appelle cela un mariage d'inclinaison.

Mlle X..... est charmante, mais la mère est trop connue, son père ne l'est pas assez; elle seule sait garder le juste milieu, elle fera un beau mariage. Car M. de Foy l'a déclaré dans un manifeste récent; M. de Foy ne veut plus s'occuper que de la haute notoriété du *grand monde*. Je te fais grâce d'autres plaisanteries que cette bonne âme s'est permise sur bien d'autres personnes de notre connaissance. Une de mes amies qui passait au moment où on la comparait à une pauvre martyre, dit assez haut pour être entendue du nombreux groupe d'auditeurs qu'entourait la baronne : c'est donc pour cela que vous me livrez aux bêtes?

Te l'avouerais-je, chère Jeanne, malgré tout mon zèle et toute ma ferveur, j'éprouvais, au bout du huitième jour, ce malaise vague qui nous prend dans une réunion, lorsque les chevaliers français, par trop occupés de leurs chevaux, ne paraissent pas s'apercevoir de notre présence. Nous aimerions mieux encore nous mêler à leur conversation de cheval que de rester ainsi. Eh bien! oui, la bergerie éprouvait le besoin d'un loup. Je ne fais pas ici allusion à M. de Joliveau, mon attentif : ce ne serait qu'une brebis de plus. C'est lui, tu sais, qui, mis en demeure par moi de me dire à tout prix le nom de l'auteur de la religieuse, me dit que c'était de Diderot, et que personne n'en faisait de mystère. C'est incroyable ce que ce pauvre garçon se donne de peine pour n'être bien qu'avec mon mari. Mme d'Aspic dit qu'il lui tarde bien d'assister au jugement dernier pour jouir de la surprise de ce parangon des maris, dont la femme a si bien calfeutré et capitonné le repos en ce monde.

Adieu, ma bonne petite chérie, je te serre sur mon cœur, car tu es mon petit trésor caché; c'est moi qui t'ai déterré, et je me garde bien de me vanter de ma découverte, crainte de partage

Je pense à toi à tout instant; ainsi, tiens, l'autre jour, à la chapelle du couvent, j'étais perdue dans une sorte d'extase en face de l'autel fleuri, quand tout à coup une inspiration subite vint me frapper. L'inspiration est un don du ciel, une pension qu'on ne touche pas quand on veut. Je la saisis donc au vol : Je venais d'apercevoir dans un des vases de droite une délicieuse fleur des champs, bleue, mais pas du bleu de myosotis, plus modeste que lui, et ayant l'air de dire : oubliez-moi; mais, par-dessus tout, tout à fait inconnue des fleuristes.

Je vais en porter cet hiver sur une coiffure que, du reste, je ne montrerai qu'à l'amie du cœur, avant la lettre bien entendu. Cette fleur n'étant connue que des botanistes, sera d'un effet saisissant dans un salon. Crois-tu que je t'aime maintenant?

Ah! j'oubliais de te demander si le cantique que tu m'as envoyé ne doit pas être chanté sur l'air de *Rigoletto*. Adieu! adieu!

JULIETTE DE NÉRAC. — *Pour copie:* HIX.



LE JOUR DES MORTS

A PARIS



Chaque jour amène son saint,
C'est, madame, un antique usage
D'aller, le jour de la Toussaint,
Chez les morts en pelèrinage,

On y va parfois pour pleurer
Et s'agenouiller sur la pierre;
L'an dernier, je vous vis entrer
Par la grille du cimetière.

C'est le pays d'égalité;
La bure se frôle à la soie,
La richesse à la pauvreté,
Et tout le monde se coudoie.

On y rencontre bien des gens
A la mine triste ou folâtre,
Qui s'en viennent voir, tous les ans,
Comment vont leurs anges de plâtre.

J'aime assez ces jardins anglais
Où l'on se promène à la ronde;
Vous portiez du crêpe et du jais;
Le noir vous sied, vous êtes blonde.

Je vous suivais discrètement,
A travers les cyprès moroses,
Et, l'œil à terre, tristement,
Je resongeais à bien des choses.

Et j'allais ainsi, pas à pas,
Oublieux de l'heure qui sonne;
Mais vous ne vous arrêtiez pas.....
Vous n'avez donc aimé personne?

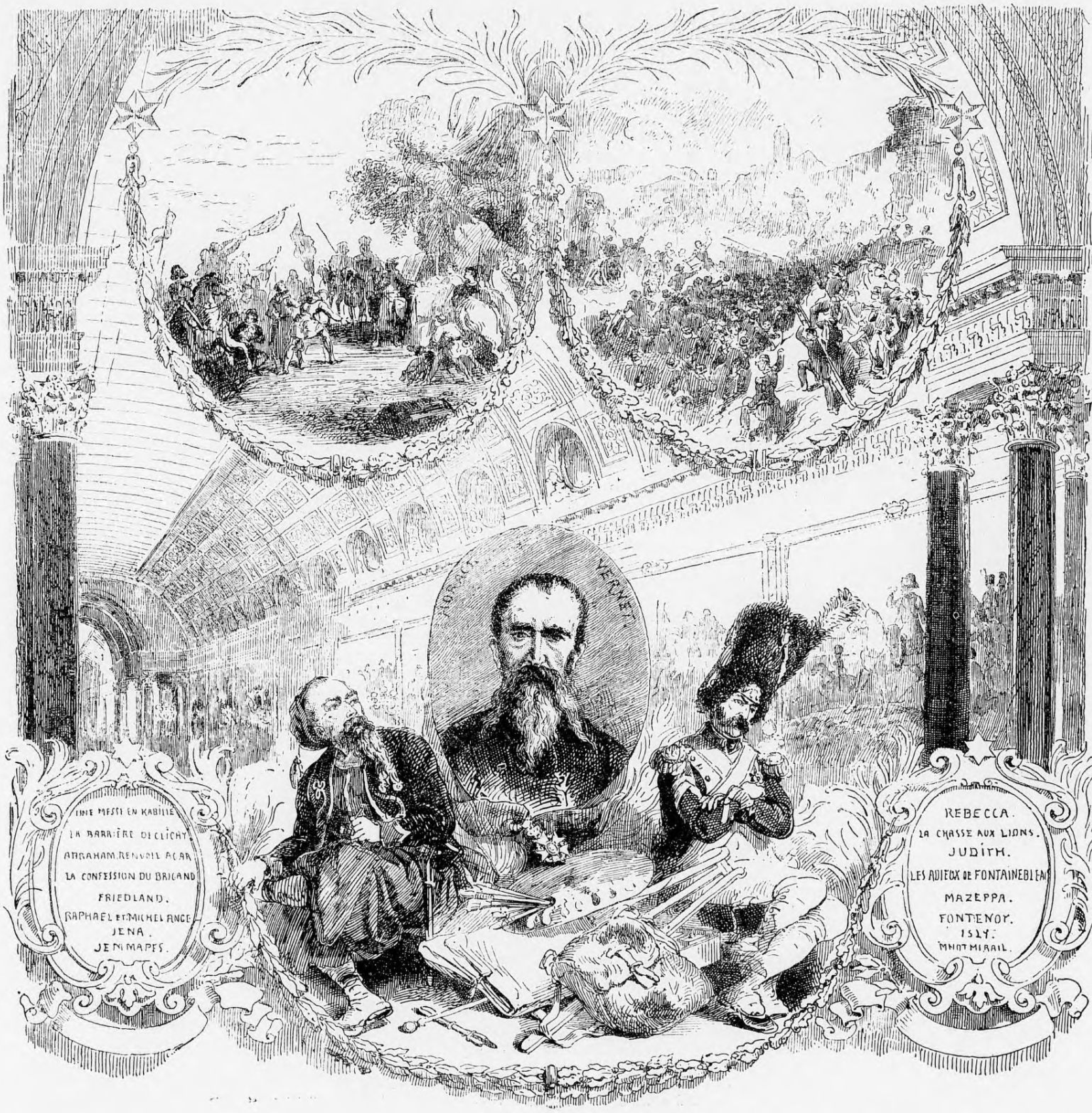
Il est pourtant des êtres chers
Qui dorment là, sous ces grands arbres;
Les regrets sont-ils moins amers,
Quand ils sont gravés sur les marbres?

L'herbe est bien haute : Où sont les fleurs,
Les roses et les immortelles?
Les morts vont vite : où sont les pleurs,
Où sont les douleurs éternelles?

.

Mais pourquoi donc cette pâleur
Et cette bouche sérieuse;
Quand vous regardiez; curieuse,
La Courtille de la douleur?

CHARLES JOLIET.





PROMENADES A VERSAILLES (1)

LES TABLEAUX D'HORACE VERNET

J'étais pourtant bien résolu à ne pas donner suite à ces promenades à Versailles; j'avais trouvé le premier article long, et surtout traitant de sujets que leur peu d'actualité rendaient assez indifférents aux lecteurs. La Revue de l'autre jour m'a ramené à Versailles, dans ces mêmes galeries que j'avais commencé à décrire, et me voilà encore une fois ressaisi de l'envie d'en parler ici. En somme, pourquoi ne me serait-il pas permis, de temps à autre, de chercher à faire participer le lecteur au plaisir que peut m'avoir causé la vue de belles choses, comme celles dont je vais l'entretenir? Pour être moins actuelles, que le vaudeville ou la brochure de Mon-

(1) Voir le numéro du 25 août.

sieur Tel ou Tel, les merveilles de Versailles ne peuvent-elles encore intéresser une fois par hasard? Et où serait le mal, madame, si, après m'avoir lu, le désir vous venait d'aller voir ce dont je vous parle; si pour une journée, au lieu d'aller sacramentellement à heure fixe, regarder dans le blanc des yeux de votre prochain au bois de Boulogne, la fantaisie vous prenait d'aller, au bras de votre mari, explorer ce vieux et grand Versailles! La vieille ville, tranquille, pleine de souvenirs, les jardins aux massifs profonds, aux belles terrasses blanches, aux statues souriantes et demi-nues, les hautes colonnades où l'or et le marbre miroitent dans la solitude et le silence, vous donneraient-ils pas plus à rêver que la meilleure page du meilleur roman? Et où serait le mal, si tous ces tableaux pleins de gloire et de sang vous faisaient souvenir qu'il y a autre chose au monde que vos chiffons?

Vos chiffons? Montez aux salles des portraits conservés dans ce palais; toutes les charmantes femmes d'autrefois sont là, depuis les belles amoureuses comme Agnès Sorel et Diane de Poitiers, jusqu'aux belles reines comme Marie de Médicis et Marie-Antoinette. Quel régal de modes et de costumes! Pour peu que vous désiriez quelque travestissement bien original pour cet hiver, allez voir là le costume d'une certaine reine de Suède du siècle dernier: un uniforme de hussard complet, y compris les culottes, tout en velours vert soutaché d'or; la veste a seulement des pans de la longueur exigée par les convenances; du reste la pelisse sur l'épaule, les petites bottes rouges, et le bonnet de police à longue flamme, à revers de fourrures; au cou la cravate noire militaire, maintenue par une grosse boule de diamant. Ah! le mignon pandour et le joli polisson que cette Majesté!

Ces portraits, ces appartements, ces statues et ces jardins, je vous en parlerai peut-être un autre jour. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, je ne vous parlerai que des tableaux de batailles d'Horace Vernet, un peu longuement peut-être. On est pris parfois du désir d'aimer ou d'admirer à loisir quelqu'un ou quelque chose. A force de tant gouailler, on finirait par se croire un plaisant de profession. Or, si je ne parviens à vous intéresser, j'aurai au moins pour excuse le plaisir de parler d'un grand artiste mort hier à peine, que j'aimais pardessus tout, et le bonheur d'essayer à lui rendre la justice qu'on lui dénie un peu trop, en ce temps de peintres glacés, vulgaires, impuissants et prétentieux.

—

Donc je reprends notre promenade où nous l'avions laissée. Nous avions, dans le premier article, traversé la vieille ville silencieuse, examiné un peu bien minutieusement la façade bizarre du château, du côté de la cour d'honneur; nous étions entrés et nous avions déjà vu les premières galeries de l'Histoire de France, les panacheries sentimentales du Moyen-Age et de la Renaissance de pendule, les campagnes de Louis XIV par Vandermeulen et Martin, celles de Louis XV par Parroul et Casanova, les allégories vertueuses du règne de Louis XVI; puis les premières files de tombeaux et de statues. la salle du Théâtre, les salles des Croisades et nous arrivions, disions nous en terminant, à ce que Versailles contient de plus beau, aux Campagnes d'Afrique, peintes par Horace Vernet.

L'aspect seul de cette galerie vous saisit; je parle moins de la grande salle de la Smalah, mêlée de tableaux étrangers, que de la salle de Constantine entièrement peinte par Horace Vernet. Tous ces personnages de même dimension (grandeur nature) ce dessin et ce coloris identiques, ces toiles encastrées dans les boiseries et débarrassées des cadres lourds, donnent à cette salle un caractère tout particulier d'homogénéité et de réalisme. C'est à se croire dans une vaste tente au milieu d'une armée en campagne, ou dans une maison servant de quartier général, dont les fenêtres seraient des quatres côtés ouvertes sur la bataille.

C'est qu'aussi tout est vivant ici; rien d'officiel comme les états-majors vingt fois répétés de la grande galerie des Batailles, rien de mort et d'oublié comme les Croisades ou Fontenoy, rien de faux et de ridicule comme les niaises reconstitutions historiques que nous venons de traverser. Ces capotes et ces képys sont les nôtres; ces victoires, ce sang et ce peintre sont à nous. Partout ailleurs dans ce Musée, des faussetés, des platitudes, du pittoresque, de simples documents, des toiles alimentaires, et de ricaner; mais ici! en vain on a tout entendu dire contre Horace Vernet, en vain on se raidit soi-même contre ses enthousiasmes d'enfance, au bout de cinq minutes, on est saisi de nouveau, on oublie tout, comme au feu. C'est qu'ici seulement est un peintre vraiment militaire, vraiment Français. A lui seul a été donné de comprendre non pas seulement le soldat, mais le Français, gai et courageux fils de la Révolution, l'égal de tous et le sachant, le Français, qui en campagne, sous le feu, là où l'Anglais sans sa soupe et l'Allemand sans son officier perdront la tête, quelques braves qu'ils soient, gagnera, lui, une victoire en dépit de ses chefs et le ventre vide.

Regardez avec moi quelques-uns de ces tableaux et jugez si j'ai dit vrai.

—

Avant tout, l'*Assaut de Constantine*. Un espace immense sous le soleil et le ciel bleu. Au loin, comme rampante sous ses terrasses basses et ses toits plats, la ville à prendre, sournoise et gardant sa poudre pour le bon moment. Elle s'élève à pic sur un rocher, entourée de précipices et d'autres rochers, accessible d'un seul côté par une étroite langue de terre où va se concentrer tout l'effort de l'attaque et de la défense. Cela se voit au premier coup-d'œil. Au premier plan, le point de la tranchée le plus rapproché de la place. La brèche est faite; derrière l'épaulement de la batterie éteinte, un régiment, l'arme au pied, attend l'ordre de marcher; à gauche, à l'endroit où cesse la tranchée, entraînée par un officier portant un guidon au bout d'un fusil, la colonne d'assaut s'élance au pas de course sur l'étroit plateau désert, où chaque homme va devenir un point de mire. Mais on ne doute pas un seul instant, à voir ces soldats escalader si lestement l'épaulement, en dépit de leurs armes chargées et du surcroît des sacs de terre; il semble qu'une fois la première décharge essuyée, ils seront en haut avant la seconde, culbutant tout dans leur élan. Dans la tranchée, suivant anxieusement du regard la marche de la colonne, l'état-major: le duc de Nemours à découvert; quelques officiers étrangers, anglais, belges, allemands, aux cheveux blonds et aux capotes blanches; sur l'affût d'un canon, le maréchal Vallée tranquillement assis. A la suite, les pièces en action, illuminant la tranchée de reflets rougeâtres; un des servants, tué, est traîné par les pieds hors de la batterie.

Au tableau suivant, la *Brèche* même. La tête de la colonne a déjà refoulé l'ennemi; l'officier qui la commandait, gît à terre blessé, mais brandissant le guidon victorieux; à droite, un bataillon se jette dans la ville par dessus le rempart pour aller commencer la guerre des rues. De la base du tableau jusqu'au sommet, le régiment entier monte, marée d'uniformes sombres, pailletée d'éclairs de baïonnettes, se détachant en noir sur les pierres ensoleillées. La terre s'éboule sous les lourds souliers; on a peine à se tenir sur les énormes matelas dont la brèche était garnie; un soldat atteint d'une balle se raccroche au voisin qui, surpris, se retourne rougeaud et rageur. Un officier du génie anime ses hommes et prêche d'exemple, portant lestement une lourde échelle. Sur le côté, grimpés dans une crevasse du rempart, les tambours immobiles battent la charge.

L'uniformité est l'écueil des tableaux de bataille; état-major ou plan, la composition ne diffère guère. Dans cette salle, au contraire, entièrement peinte par la même main, quelle variété! Chaque action a son caractère propre. Autant l'*Assaut de Constantine* est plein de soleil et de mouvement, autant la *Tranchée d'Anvers* est brumeuse, grise et silencieuse; les personnages y discutent, résignés, dans leurs grands manteaux boueux; tout l'ennui d'un siége en temps de pluie. A côté, les *Portes de Fer* sont joyeuses, pleines de vivats; l'entrain et la gaité qui suivent un danger lestement surmonté; au centre, deux jeunes soldats, deux princes, réunis dans une accolade militaire. L'aîné, le duc d'Orléans, noble, ganté de blanc, la capote à doubles parements sévèrement boutonnée jusqu'au menton en dépit du soleil d'Afrique, le képy droit selon l'ordonnance. Le plus jeune, le duc d'Aumale, débraillé en soldat, la tête nue, la tunique déboutonnée, la chemise rouge ouverte sur la poitrine; tout autour, on acclame, on boit, on se débarrasse du fourniment, on allume sa pipe, l'on prépare la soupe. Tout ici est jeunesse, gaîté, espoir.

Voici maintenant un combat naval, *Saint-Jean-d'Ulloa*. Quel tour de force panoramique que ce combat vu tout entier de l'avant d'un navire! Ici éclate toute la poésie du bord, de ce monde factice que l'homme s'est conquis sur l'espace. La lumière tombe d'aplomb; un chaud soleil inonde le vaisseau, pailletant les mâts et les cordages, tamisant les voiles immenses déployées, blanchissant à cru le plancher du pont, semant de reflets les chemises et les pantalons blancs des matelots desservant la batterie. Au loin, l'escadre tonnant dans la fumée au-dessus des vagues qui miroitent; encore plus loin, sur la plage, le fort sautant, cratère de flammes. De l'air et de l'espace à perte de vue. Le plus exposé de tous, sur l'extrémité de l'avant, le prince de Joinville donne des ordres; tranquille et bonhomme en veste, en chapeau de paille et chaussé d'escarpins; du reste, jeune, svelte et élancé, c'est à peine si sa moustache commence à pousser. Sous ses pieds, à travers un sabord, trois matelots se montrent l'éraflure d'un boulet, cicatrice blanche sur le bordage noir. Au loin, perdu et seul dans un petit canot, un autre matelot salue au passage les ricochets d'un boulet sur l'eau.

On n'en finirait pas de décrire, tant on a plaisir à s'arrêter devant ces tableaux, et je n'ai parlé que des principaux, mais les moindres

dessus de porte de cette salle, également peints par Horace Vernet, sont aussi beaux; ici l'angle du bataillon carré de Chargarnier, où les hommes tombent un à un; là, la porte d'Ancône sinistre, enfoncée à coups de hache pendant la nuit; l'Attaque de Bougie, où chaque soldat s'abrite tandis que le général reste debout; l'Entrée en Belgique, où des paysans viennent donner à boire et serrer la main aux dragons français. Dans tous, une vérité poignante, une clarté admirable, et, par-dessus tout, la science et l'amour des choses militaires.

—

Que la description est froide! Elle indique à peine le sujet de ces tableaux. Elle ne rend pas la verve, la résolution, la bravoure de cette peinture si nette de conception et si sûre d'exécution, toute française.

Mais en ce temps de peintures maladives, indécises de l'étrusque au chinois, suintant l'effort, la prétention, l'impuissance, quand la valeur d'un tableau n'est plus appréciable qu'à la somme du temps, de documents accumulés, de combinaisons intellectuelles ou de travail matériel qu'il a coûté, comment espérer, faire comprendre et aimer cette peinture rapide, coulant de source, nette et claire, sachant ce qu'elle veut et disant tout ce qu'elle veut. Superficielle au premier aspect, lâchée, à peine frottée quelquefois, quelquefois même frisant le trivial par ennui de la retouche, soit. Qu'on songe d'abord à la rapidité exigée de ces travaux officiels. L'artiste a fait ses preuves d'ailleurs; la première fois, il y a longtemps dans la *Barrière Clichy*, si ferme, si solide; la dernière fois, il y a quelques jours à peine, dans la petite *Bataille de l'Alma*, au prince Napoléon. Qu'on songe maintenant aux qualités.

Avant tout, c'est le seul peintre vraiment militaire qui ait existé et qui existera peut-être jamais, tant sont exceptionnelles les circonstances dans lesquelles un génie de ce genre peut naître et se développer. Rubens a peint la guerre épique, Salvator Rosa, la fureur mélodramatique; Vandermeulen et Lebrun, les belles ordonnances ou les nobles allégories; Bourguignon, Casanova, Parrocel, les chocs épisodiques; Gros et David ont peint des guerriers; Carle Vernet, des bourgeois en uniforme; seul, Horace Vernet a peint le soldat et la bataille. Tous, avant lui, ont été surtout préoccupés de la grandeur des mouvements, de l'éclat ou de l'harmonie des tons, du balancement des groupes et des lignes, rejetant comme vulgaire le détail technique. Les cavaliers de la mêlée de Salvator hurlent et se démènent à merveille, les bras en l'air, sans frapper; au passage du Rhin, Lebrun place une rangée de canons classiques qui partent tout seuls, ne lançant à coup sûr que des hémistiches, mais la belle fumée! Les dragons de la bataille d'Aboukir, de Gros, s'élancent avec furie, aussi embarrassés de leurs sabres que Murat et son état-major le sont de leurs vastes chapeaux mal assujettis; dans la *Distribution des Aigles*, les Antinoüs enrôlés par David, pour la circonstance, ont peine à dissimuler leur rotule parfaite et la saillie de leurs muscles dans les grandes bottes de cuirassier ou sous le pantalon boutonné du lancier, dont on les a affublés. Dans le *Marengo* de Carle Vernet, l'état-major semble je ne sais quelle réunion d'honnêtes gardes-nationaux, caracolant au hasard sur de hautes rosses anglaises, plus spirituelles que robustes.

Seul, Horace Vernet a su rendre le soldat et la bataille. De la difficulté même que les autres peintres ont toujours cherché à esquiver, il a, lui, tiré sa composition. Assaut, siége, charge à la baïonnette ou bataillon carré, chacun de ses tableaux est un mouvement militaire distinct, fidèlement et clairement reproduit. Le maniement des armes, qui prolongent l'homme et font rayonner sa volonté sur tout ce qui l'entoure, la manœuvre, âme de ces régiments, mus d'une même impulsion, Horace Vernet, seul, a su les rendre.

Le fusil, cette arme terrifiante à dessiner et à placer, pour les classiques habitués à la lance, est manié par tous ses personnages avec une précision toute spirituelle, à la française. Je ne sais pas coups de sabre mieux lancés et mieux parés que ceux qu'échangent les dragons français et bavarois de sa *Bataille de Hanau*. Quel autre chef-d'œuvre de précision, que la petite batterie du fond de sa *Bataille de l'Alma*, mise en position par des artilleurs poussant aux roues, les hommes et la pièce ne faisant qu'un! Et l'ensemble aussi bien que le détail: dans *Montmirail*, il fait donner un régiment entier; la premiere file, acharnée, ondulante, éparse dans la mêlée; la seconde, apprêtant l'arme, avec de certains remous causés par ceux qui tombent déjà; les dernières files, l'arme au bras, et conservant l'alignement comme à la parade Encore dans *Hanau*, une conversion par escadron, saisissante de vérité: au point sur lequel l'escadron pivote, les dragons, botte à botte, se penchent l'un contre l'autre pour retenir leurs chevaux, tandis qu'à l'autre extrémité, on lance les chevaux à toute bride. Notez que l'impression générale du tableau ne perd rien à cette précision des détails; les grandes lignes de paysage, les ciels, encadrent, dominent l'action et en complètent la physionomie. Rien de plus étrange que la plaine de *Jemmapes*, par un ciel noir et pluvieux, sous lequel rampent les fumées de la bataille. Rien de plus grandiose que le soleil couchant de *Friedland*, éclatant en rayons de gloires derrière l'Empereur, et le faisceau de drapeaux pris à l'ennemi. Au soir de *Montmirail*, rien de sinistre comme ce ciel rouge, sanglant, sillonné de grands nuages noirs, qui pèse sur ce coin de terres labourées où l'on se bat. Quelle joie au contraire, quelle lumière dans la *Smalah*, inondée du soleil d'Afrique!

—

Et tout cela traduit par un dessin et une couleur rapides, justes, sûrs. C'est qu'il est vraiment peintre, et un grand peintre, et le dernier. D'abord cette éducation professionnelle qui manque à tous aujourd'hui, il l'a trouvée à peine au monde; tout enfant, il jouait avec les armes qui remplissaient l'atelier de son père, ébloui de bonne heure par les beaux tons vifs des uniformes, les fiertés des plumets frémissants, les éclairs des casques bordés de peau d'ours ou de peau de tigre. Tout enfant, son père l'associait au rude labeur quotidien de ces milliers de lithographies militaires qui popularisèrent leurs deux noms. De là cette science prodigieuse du détail, jointe à la plus admirable puissance de création. Ses tableaux garderont toujours cette verve ordinairement fugitive des croquis, parce qu'ils lui seront aussi faciles. Il voit tout; il peut tout et rend tout, allant droit au but, n'esquivant rien. Peinture saine, loyale, nette comme un coup de sabre. Poésie, mélancolie, idéalisation, à quoi bon? On se bat ici; il s'agit avant tout de déchirer vivement la cartouche, de bien épauler et de viser juste. Que les phraseurs nous laissent la paix! La bataille gagnée et le tableau fini, il sera bien temps de disserter.

En tant que vrais peintres, à côté de lui, que sont Ingres et Delacroix? Deux poëtes, malades d'impuissance inavouée. Celui-là exquis, raffiné, mystique, tâtonnant avec onction; celui-ci tragique, violent, fou, trichant avec rage; l'un et l'autre mourant à la peine, martyrs volontaires, sanctifiés de leur vivant, et en fin de compte impuissants. Dix vers de Hugo ou de Lamartine n'en disent-ils pas tout autant que le plus beau de leurs tableaux? C'est que, encore une fois, ce sont des poëtes et non des peintres. Fermez les yeux, priez-les de vous raconter leurs tableaux tels qu'ils les voient, le *Plafond d'Apollon* ou la *Source*, votre impression y gagnera certainement en netteté et en profondeur. Fermez les yeux et essayez donc de vous figurer la *Smalah!*

Pascal disait de la nature: « Notre esprit se lassera plutôt de concevoir qu'elle ne se lassera d'enfanter. » Il semble que ce mot soit applicable à Horace Vernet, peignant cette toile immense. Diorama et non tableau, peu importe, nul n'a fait preuve d'une plus prodigieuse puissance de création. Ce n'est plus un combat, c'est un peuple entier qu'il a peint, c'est l'Afrique au grand soleil. Parcourez la *Smalah* au hasard, et vous resterez confondu devant ce prodigieux entassement d'hommes, de bêtes et de choses; nulle part un remplissage banal, nulle fatigue, nulle répétition; la vérité s'y déroule simple, saisissante et variée à l'infini, comme dans la nature; toute la vie nomade au soleil est résumée là: intérieurs de tentes surprises par l'attaque; tapis, coffres, selles, ustensiles à dessins étranges, cuisines bizarres interrompues; négresses effarées, aux seins tombants, au ventre proéminent; cavaliers s'élançant en selle, coups de feu de l'Arabe en fuyant; troupeaux s'éparpillant, renversant tout; chevaux cabrés, gazelles bondissantes, chameaux effrayés, faisant brusquement chavirer la précieuse logette d'où culbutent les femmes éperdues. Et ce coup de pistolet si élégant et si bien ajusté du capitaine d'état-major en gants blancs! Et les reins roses et potelés qui saillent sous la tunique de gaz des femmes renversées! Et là-bas, à l'extrémité du tableau, cette poignée de chasseurs d'Afrique, chargeant de front, penchés sur la selle, le sabre haut, balayant devant eux la tribu immense! Et de l'air, et de l'espace, et de la lumière, et du soleil! Encore une fois, figurez-vous M. Ingres obligé d'improviser en sept mois ce chef-d'œuvre d'une lieue de long! Il fût devenu fou avant d'avoir peint les détails d'un chien de fusil.

—

Nous parlions idéalisation tout à l'heure. Mais le technique ici est la poésie même; tout a un sens dans cette franc-maçonnerie de l'uniforme et de l'équipement; spécialité de l'arme, grades, états de service, le soldat porte toute son histoire sur son habit; tout comme il porte sur lui toute sa fortune, le fusil à l'épaule, le sac au dos, la gourde au côté, et par-dessus le sac, sa part des objets de campement ou de cuisine, des souliers de rechange et un pain. Il faut marcher et se battre avec tout cela, et c'est plaisir de voir la vérité de ces moindres détails, l aisance et la justesse des mouvements chez les soldats d'Horace Vernet. Ici, la précision du coup sur lequel le soldat joue sa vie fait frissonner et vaut les plus beaux mouvements épiques des combattants de Rubens ou de Salvator Rosa; tout comme les vifs contrastes des couleurs tranchées des uniformes, point de mire ou de re-

connaissance dans la mêlée, s'acceptent ici plus volontiers que les couleurs profondes et harmonieuses des draperies de convention. On croit à cette bataille peinte, parce que tout y est juste; on ne doute pas de cette victoire à voir ces soldats aux allures décidées sans emphase, aux honnêtes et mâles figures. Croit-on un instant aux Antinoüs de David ou aux Epiques de Gros?

J'insiste encore sur ce manque d'élévation tant reproché à Horace Vernet. En définitive, qu'est-ce donc que ce côté élevé de l'art, au nom duquel on nous impose tant d'œuvres prétentieuses et vides, ou tourmentées et attristantes. A mon sens, si jamais l'art a eu un but, c'est de faire prendre cœur à la vie, c'est d'éloigner de nous pour un instant les mille maux accidentels qui nous rongent, et de nous faire voir la vie par les beaux côtés, tout aussi réels, après tout. Splendeurs des chairs nues de Rubens, ou puretés angéliques du Cimabué, peu importe; ce mouvement de relâche nous a fait croire de nouveau à la volupté ou à la vertu. Mais devant les dieux du jour, devant les tâtonnements de M. Ingres, ou les tricheries de Delacroix, à quoi dois-je croire? Suis-je un sot ou une dupe? Ce que j'y vois de plus clair, c'est la souffrance de l'artiste, cachée sous l'effort hautain; chaque coup de brosse esquivant, chaque contour retouché me semble avoir détaché un lambeau de leur moelle épinière; ces gens-là mourront d'orgueil ou de douleur. Devant un tableau d'Horace Vernet, je crois à la jeunesse, à la force, au courage, à l'honneur.

C'est que ce n'est pas seulement le bouton de guêtre et le chien du fusil qu'il a su peindre, c'est la vie militaire dans ce qu'elle a de plus grand. Cette simple histoire du soldat, paysan dégrossi au régiment, apprenant le dévouement et la patrie par le danger bravé en commun, devenant, bon gré mal gré, un héros à son tour, l'égal des plus nobles, à force de combats livrés, de fatigues supportées et de sang perdu, Horace Vernet a passé sa vie entière à l'écrire. Il y a travaillé depuis le jour où, bien humble et bien ignoré, il publiait dans ses premières lithographies la *Vie du conscrit Grivet*, jusqu'au jour où, au faîte de sa gloire, régnant sans conteste au musée de Versailles, il fit le soldat l'égal du prince, en inscrivant au bas de la *Smalah*, les noms des simples chasseurs qui chargent au premier rang, à côté de celui de l'Altesse qui les commande.

A Dieu ne plaise qu'il n'y ait dans ses tableaux le moindre parti pris démocratique! Il est simplement, naïvement, le vrai fils de la grande époque où il est né. Simplement il est de son temps et de son pays. Il ne s'est point retranché orgueilleusement dans la contemplation solitaire; il s'est mêlé à la foule; il a ressenti ses joies et ses douleurs, et les a traduites en tableaux simples et clairs, qui, pour avoir été vulgarisés jusqu'à la satiété, et populaires jusqu'au ridicule, n'en sont pas moins, pour la plupart, des chefs-d'œuvre. Le *Cheval du Trompette* et le *Chien du Régiment* peuvent n'être que des croquis épisodiques, mais le *Soldat Laboureur* et le *Grenadier de l'île d'Elbe* sont sublimes; sublimes aussi *Hanau* et *Montmirail;* sublimes encore la *Barrière de Clichy*, sublimes surtout les *Enfants de Paris à Lutzen*. Laissez-moi vous décrire encore ce dernier tableau, le moins connu et peut-être le plus beau.

Une centaine de fantassins, commandés par un vieil officier, sont acculés à la berge escarpée d'une rivière; autour d'eux, tourbillonnent, à perte de vue, des nuées de Cosaques. La retraite est impossible; il n'est plus question que de vendre chèrement leur vie: rien d'admirable, d'aisé, de gouailleur même comme leur défense tranquillement organisée devant ces sauvages sans discipline. Ils ont formé un triangle dont la berge est la base, et un petit bouquet d'arbres le sommet; sur les deux côtés, ils font face à l'ennemi, défendus déjà par les chevaux et les cavaliers qu'ils ont abattus. Ils seront sabrés l'un après l'autre, mais pas avant qu'ils n'aient brûlé leur dernière cartouche; jusque là l'ennemi est tenu à distance. Et rien d'emphatique: ni mains crispées, ni regards furibonds. Le vieux commandant a du ventre; solide sur ses jambes écartées, il dirige les coups en attendant tranquillement son tour; à l'angle le plus exposé, un sergent, bon tireur, prend les fusils qu'on lui charge; chez tous, le même sang-froid; çà et là seulement un certain clignement de l'œil plein de gouaillerie, ou un mouvement de la mâchoire en déchirant la cartouche, plein de défi pour ces brutes qui vont les tuer. Mais qui songe à la mort ici? L'héroïsme domine tout; on admire ces braves gens et on ne les plaint pas. Une telle fin est encore une victoire. Voilà du sang bien versé. Encore ce sacrifice, camarades! et votre tâche sera accomplie: héros, fils de vos œuvres, vous l'aurez rendu évidente à tous, cette Egalité que la Révolution avait bien proclamée, mais que pouvaient seules prouver vos vingt années de victoires!

Et maintenant qu'on ait ri de ces pendants patriotiques, comme on a ri des chansons de Béranger: soit; il faut toujours aller en avant, et l'engouement aveugle du passé entraverait l'avenir. Mais après le premier mouvement de réaction nécessaire, pourquoi ne pas rendre justice?

Reconnaissons-le donc, Horace Vernet est un grand maître. Sa place n'est pas loin de Rubens et du Titien; s'il n'a ni leur dessin grandiose, ni leur couleur profonde, il a leur puissance créatrice, leur science et leur grandeur d'âme. Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, il n'en est pas moins une de ces natures puissantes et généreuses, mêlées bravement à leur temps, comblées de biens et d'honneurs mérités; faisant prendre cœur à la vie par leurs œuvres autant que par leur exemple; réveillant en nous les meilleurs sentiments enfouis sous la raillerie; gens de cœur qu'on aime autant qu'on les admire, et dont on eût été heureux de serrer la main.

Les galeries d'Horace Vernet vues, on aurait besoin de se reposer. On voudrait pouvoir en rester sur cette généreuse impression, mais une balustrade vous empêche de sortir par où vous êtes entré, et bon gré malgré, il faut traverser la salle des campagnes de Crimée et d'Italie presque entièrement peintes par M. Yvon. Le contraste est ici par trop complet et trop évident pour y insister beaucoup. Autant les tableaux que nous venons de voir sont nobles, héroïques, coulant de source, simples, vrais et surs, variés à l'infini, autant ceux-ci sont froids, ampoulés, pénibles et bas, prenant à tâche de se répéter l'un l'autre. Dans tous, Malakoff ou Magenta, le même officier furibond au centre, levant bêtement un bras; autour quelques têtes, toutes les mêmes, roulant de gros yeux dans la fumée. Involontairement on songe à ces enseignes de déménagements où la même voiture jaune et le même cheval blanc sont peints à côté des mêmes tours Saint-Sulpice pour la plus grande gloire de la maison Bailly. Comment, ce sont là nos soldats et nos officiers? Ces espèces de bouchers crapuleux! Allons donc!... Décidément cela sent trop mauvais pour qu'on s'en occupe, bouchons-nous le nez et passons vite.

Le triste est la place officielle qu'occupent ici ces choses là. Qu'un honnête peintre à force de travail et de volonté arrive à produire une fois, une grande toile comme celle-ci, qu'elle lui vale même la croix, rien de mieux. Le rude labeur et les bonnes intentions, en dépit de la médiocrité du résultat, valent la peine d'être encouragés. Mais que ce premier tableau soit suivi de cinq ou six autres identiques, et que tous prennent place ici, comme documents officiels sur notre époque, n'est-ce pas triste encore une fois. On n'avait pourtant qu'à choisir: Horace Vernet n'était pas mort! La Prise de Rome, quelque faible qu'elle soit au près de ces autres œuvres, en dépit même de cette teinte bleuâtre (effet du matin, parfaitement juste du reste, mais dont on a tant ri), n'est-elle pas encore un chef-d'œuvre de précision militaire? A défaut de lui, n'avait-on pas Léon Coignet, le peintre de l'admirable plafond de la Campagne d'Egypte, ou même Philipoteaux, le peintre de la grande bataille de Rivoli, au moins élégant et consciencieux. Eugène Lamy ne pouvait-il s'associer à quelque peintre d'histoire, et réaliser sur une grande échelle les rêves de ses aquarelles; ses petites batailles de Honsdhoost et de Wattignies, ne sont-elles pas deux merveilles de fougue et d'éclat?

Que résulte-t-il de ce singulier choix? Voyez ces campagnes d'Afrique d'Horace Vernet où figurent les princes d'Orléans. Voilà quatre jeunes gens qui n'ont pu faire ni grand bien ni grand mal à notre pays; voilà des combats qui, en définitive, n'ont guère été que des exercices à feu dangereux, si on les compare aux glorieuses batailles de Crimée et d'Italie? Mais à voir ces quatre beaux jeunes princes représentés si nobles, à voir ces escarmouches si pleines d'entrain et de vrai courage, et à les mettre en regard des banales boucheries et des singuliers héros de M. Yvon, je vous laisse à décider à quel parti resterait l'avantage de la comparaison.

Ceci ne serait que de peu d'importance comme fait isolé dans un musée. Mais cette même consécration officielle du banal et du commun s'étendant à tout, ne finirait-elle pas par fausser l'instinct public plus prosaïque de jour en jour. Le récent succès du *Roland* de M. Mermet, par exemple, n'est-il pas la suite du succès de *Malakoff* et *Magenta* de M. Yvon? Or, ennuyés jusqu'à la nausée de grands sentiments ravalés si bas, dégoûtés de la gloire dont ces gens-là nous font oublier les grands côtés, qui de nous ne finira par trouver que les auteurs du *Conscrit de* 1813 ont parfaitement raison, et n'ira applaudir des deux mains la cynique parodie militaire qui termine la *Liberté des Théâtres* aux Variétés?

MARCELIN.



EN WAGON

Nous étions huit, pressés dans un compartiment,
Chiffonnant des journaux en silence, et fumant
Des cigares puros dans des faux-cols splendides;
Huit graves pantalons bien coupés, mais stupides! —
Les gens non présentés sont des armoires vides
Qui se baillent au nez imperturbablement.

Huit; — sans le plus léger frou-frou de crinoline.
La femme attise l'homme et le met en esprit :
Pour elle on cause, on ferme et r'ouvre la vitrine;
Le gilet blanc s'étale et la dent blanche rit;
Les cannes prennent feu; le lorgnon s'illumine;
Dans le train fait salon, grâce à la femme, on vit.



Adonc nous étions huit.

Mais huit glaçons confits dans la morgue anglaise,
Comme ces longs poteaux fichés dans la glaise,
Dont la télégraphie attriste le chemin;
Huit Versaillais fesant leur sénateur romain,
Touchant panorama de huit bâtons de chaises!
Est-ce le dernier mot du savoir-vivre humain.

Sans se brûler la langue au jargon politique,
Ne peut-on s'avouer, entre gens comme il faut,
Que le coq de la ville est à l'est; qu'il fait chaud;
Que la plaine revêt son manteau poétique?
Certe, on n'est pas toujours muni de sel attique!
Encore, — en s'en offrant, sait-on ce qu'on en vaut.



La fleur de mon pânier, gros rougeaud incommode.



Le dernier spécimen de l'album des tailleurs.

Causer est, à tout prendre, un passe-temps moins bête
Que d'épiler sa barbe ou de ronger ses doigts,
D'arracher les boutons du drap de la banquette,
De se décapiter par les carreaux étroits
Pour entrevoir un peu — de ce qu'on vit cent fois,
Quand le remblai poli veut bien courber la tête.



Le quatre et le cinq.



Le six.

Et notez, en passant, que les heureux *coins*
Ont seuls droit au sommeil ainsi qu'à la lumière ;
Que ces quatre nababs commandent la portière
Et se font un devoir, — pour n'en bailler pas moins,
D'étouffer, aveugler et couvrir de poussière
Les quatre autres — qui n'ont qu'à se ronger les poings!

A donc, nous étions huit. On sait que le visage
Malgré lui trahit l'âme : Aussi mes compagnons
Se reflétaient au mieux dans leur miroir grognon.
J'y notai leurs pensers secrets, pour mon usage.
Rien n'est à dédaigner contre l'ennui : — le sage
S'ingère, au pis aller, à classer des oignons.



Le sept.



Le huit.

La fleur de mon panier, gros rougeaud incommode,
S'épongeait l'occiput en râlant, et rêvait
Au bol de café chaud laissé sur sa commode :
C'est là le grand danger d'aimer trop son chevet.
Front plat, vaste abdomen, pieds d'une aune, il devait
Suivre le cours des vins de plus près que la mode.

Son vis-à-vis, par contre, offrait — et des meilleurs
Le dernier spécimen de l'album des tailleurs;
Il s'adressait *franco* des mines dans la glace :
Travail perdu! — surtout pour le gilet d'en face,
Qui s'en tient aux Cent-Jours pour la coupe, et d'ailleurs,
Ronfle le nez en l'air comme un bull-dog de race.

Le *quatre* feuilletait, annotait... je ne sais
Quel fatras de papiers qui l'occupait assez.
Est-ce un agent de change, — un prote, — un astronome?
Mais je puis le savoir, car le *cinq*, franc Prudhomme,
Dont l'indiscrétion est aux travaux forcés,
Plonge sur son voisin un œil moins qu'économe.

Le *six*, père et rentier se fond dans le coussin.
J'aime ce qu'on en voit : deux bras faits à la bêche,
Deux bons yeux gris, un front rouge comme une pêche,
Où de baisers d'enfants la trace est encore fraîche.
Le *sept* ne peut tenir en place : son dessein,
Que j'approuve, est d'aller revoir son médecin.

Quant au numéro *huit*, on voit bien qu'il s'escrime
A chasser l'humeur noire au tam-tam de la rime,
Il lutte à coups de vers contre l'ennui vainqueur;
Mais, entre sept muets, comment lui faire un crime,
Si, pris de nonchaloir, il traîne en remorqueur
Une muse qui bâille et chante à contre-cœur.

V. L.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE (1)

(Pastiches)

—

UNE PAGE DE THÉODORE BARRIÈRE

DESGENAIS, *les mains dans ses poches.*

..... Écoute, jeune sculpteur, le suicide est la plus belle invention des horloges humaines, et c'est ce qui distingue l'homme des propriétaires. Regarde ce petit instrument de mon invention : ça s'appelle un scalpel. C'est joli, c'est propre, c'est élégant et coquet; pendant que tu admires le chatoiement de son étui de velours et le miroitement de ses éclairs bleus, je scie, j'analyse, je dissèque tes os, ton sang, tes muscles et tes nerfs. J'alambique les sentiments, les passions et les caprices. Voici mon laboratoire. Je jette dans mon creuset de l'or, du plomb, du fer, du platine, du zinc, du mercure, des hommes, des femmes, des porteurs d'eau, des boursiers, des bipèdes de talent, des mammifères de génie, des lorettes, des notaires et des canotiers. Je chauffe ma forge par le charbon, l'électricité et les rayons du soleil; attention, je coule la statue. C'est la statue d'un faux bonhomme, mon garçon.

Sapristi! voici un autre instrument; c'est un emporte-pièce. Tu mettrais une bêtise là-dedans qu'il en sortirait de l'esprit. Voilà un mot. Crac! Pointu comme un clou; un coup de marteau, et je l'enfonce dans le crâne épais des imbéciles. Regarde maintenant la belle médaille frappée à mon effigie; elle a cours dans toute l'Europe. Je la glisse dans un cylindre et j'ai un fil de fer. Je la lime, je l'aiguise, je la polis, c'est une lame. J'y mets un manche, je le sculpte, je le cisèle, c'est un poignard. Je le trempe dans l'acide sulfurique, je le plonge dans un bain de vitriol, il est empoisonné. Enfin, je le calibre, c'est le stylet meurtrier de l'ironie, et, à vingt-cinq pas, je le fiche en plein cœur des vieux mannequins comme un couteau chinois. Gare au cœur, ceux qui en ont!

Passons à d'autres exercices. Tu pleures. Tu as épluché les oignons du souvenir. Tu as peut-être trop bu hier; comme remède, de l'eau de seltz et du vin du Rhin, c'est excellent, quoique un peu cher. La vérité, cher ami, est dans un puits, mais elle sort du vin. Tu m'as dit que tu aimais cette femme, je change le décor de ton existence, et nous allons conjuguer ensemble la chanson d'un enfant du siècle de Marco :

Je l'aime,
Tu l'adores,
Elle t'idolâtre,
Nous nous embêtons bientôt ensemble,
Vous allez chacun de votre côté,
Et ils n'ont pas d'enfants.

Donc, crois-en ma vieille amitié. C'est absurde, mais au train des choses, dans dix-huit mois, tu passeras sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV, sans ôter ta casquette. Je ne t'en blâme pas; cependant, une casquette te fera du tort pour entrer à l'Académie. Ne m'interromps pas. Je sais qu'Henri IV est le seul roi dont j'aie gardé la mémoire depuis ma rhétorique. Étudie froidement son histoire. Elle montre que ce monarque eut la grandeur d'âme de laisser entrer un fourgon de pain de quatre livres dans cette bonne ville de Paris, qu'il réduisait à la famine. Quelques pains de quatre livres pour 600,000 habitants, et pas de miracle par multiplication, c'est peu, mais il faut considérer que, moi, je ne les aurais pas laissé entrer. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se soit pas mis dans la voiture. C'eût été un trait de génie renouvelé des Grecs, et j'admirerais les pains de quatre livres. Si son rêve, pourtant, se fût réalisé? quelle Saint-Barthélemy de poules! Mettre au pot cet idéal de la mère de famille épouvante l'imagination. Allons, sculpteur, pétris ton amour comme de la glaise, et sculpte ta douleur. Sèche tes larmes, sangle ton habit noir et fais le brave comme moi, pour la galerie. Moi, sapristi, Desgenais, je la mène joyeuse. Je fais les autres, mais pas à mon image, car le Créateur ne serait pas content de sa photographie. Je regarde le monde à l'envers, et je vis par curiosité. Je suis un sans cœur, un sceptique, un Méphistophélès, je fais pleurer les enfants, et je bois leurs larmes dans les crânes en pain de sucre des Parisiens de la décadence. C'est convenu, tu m'enchantes, c'est inouï, fantasque, horripilamment spirituel, et voilà que je pleure comme une vieille femme... Ce sont les oignons, vois-tu, c'est étourdissant, et il y a peut-être un peu de vertu sur la terre. Je ne doute pas de la vertu de cette jeune fille, elle est suffisamment pure pour te poser les vierges dans ton atelier. Avec des bains et de la parfumerie, elle fera son chemin du côté de la cascade du bois de Boulogne.... Tiens! voilà Marco; bonjour bonne fille, je te permets de fumer devant moi; je te présente ce jeune sculpteur; tu lui diras, Marco, que je suis, après toi, l'homme le plus vertueux du XIX[e] siècle, attendu que je soupe tous les soirs, et que je vois lever l'aurore tous les jours, à quatre heures du matin, jusqu'à ce que les balayeurs vous enlèvent tous au coin d'une borne, avec des trognons de salade et des carapaces de homard!...

J.

(1) Voir les numéros du 17 septembre et des 1er et 22 octobre.

LE CHASSEUR BRETON

Vous me demandez, mon cher ami, quelques lignes sur la chasse ici. Avec grand plaisir.

Un mot donc de cette pauvre Bretagne, où, Dieu me pardonne, on chasse du moins pour chasser, et non pour se faire voir.

Il est vrai que nous autres nous ne portons ni habits brodés, ni chapeaux galonnés, ni tout cet attirail fantaisiste qui fait que la plupart de nos *gentlemen* ressemblent à une gravure de modes.

L'uniforme du Breton est simple comme lui, et parfaitement en rapport avec ses mœurs et son caractère.

Une casquette dite *melon* couvre son chef. Cette casquette est quelquefois remplacée par un feutre, dont il est le plus souvent impossible de reconnaître la forme et la couleur.

Une blouse de toile blanche ou bleue, serrée à la taille par un ceinturon de cuir, recouvre son torse.

Le ceinturon est destiné à supporter le couteau de chasse, dont la forme antique et solennelle remonte sinon aux croisades, du moins au règne de Louis XIV.

J'ai l'air de plaisanter en disant que le couteau de chasse date du grand règne, et cependant rien n'est plus vrai, et si laid qu'il soit en apparence, je vous jure qu'il connaît le défaut de l'épaule et ne se trompe jamais de chemin.

Le comte de Kerl... ne chassait jamais qu'avec une sorte de *tranche-lard*, ancien sabre d'abordage, je crois, dont la forme étrange et fantastique faisait le bonheur de tous les gamins du voisinage.

Son père, le marquis... aussi original que lui, chassait armé d'un *épieu*, en vrai châtelain du moyen-âge.

Des culottes de velours ou de peau de daim, retenues dans de grandes guêtres ou de fortes bottes à l'écuyère, complètent ce costume.

En disant complètent, je me trompe, car il y a deux objets que je dois mentionner encore, c'est la fameuse *peau de bique* qui couvre nos épaules et les *cuissards* de même provenance, destinés à préserver nos jambes de l'humidité et des épines.

Vous voyez que notre tenue n'est pas des plus élégantes; mais comme elle est commode, et comme elle laisse à nos moindres mouvements toute leur liberté d'action!

Dans de pareils vêtements on est chez soi, tandis que dans ces beaux habits tout dorés et *reluisant neuf*, on se trouve... fort mal à son aise.

Après avoir passé l'inspection des maîtres, passons à celle de leur monture.

Le cheval breton est le seul dont nous nous servions, parce que, seul, il est apte à supporter les fatigues que nécessitent la chasse dans un pays comme le nôtre.

Le cheval breton pur est généralement petit de taille, *rablé*, légèrement *enselllé*, assez bien campé sur ses jambes, et *forgeant* beaucoup en marchant. Il trotte mal, et galope comme un ange.

La fatigue est chose inconnue pour lui ; il fait trente lieues dans une journée, et le lendemain se trouve prêt à recommencer ; il est sobre et demande peu d'entretien. Il ne tient nullement au confort, et dort tout aussi bien à la lande que dans son écurie.

Ses mœurs sont douces et paisibles ; aussi préfère-t-il la paix à la guerre ; il est peut-être un peu paresseux de sa nature, mais une fois échauffé, c'est un foudre de guerre.

En thèse générale, il préfère le moulin à la chasse, et cependant ne refuse ni l'un ni l'autre.

Une fois sur la piste du gibier, le cheval s'anime peu à peu au son du cor, il galope, galope toujours plus rapide, et c'est à peine si l'on entend le bruit de son sabot frappant sur le sol. C'est le coursier fendant la nue de la ballade allemande.

Tayau ! tayau! coute à coute ! s'écrie le cavalier, et le cheval répond à cet appel par un hennissement sonore.

Il court ainsi tout une journée, et c'est à peine si, lorsqu'il rentre au logis, ses membres trahissent la fatigue qu'il ressent.

Mettez donc un cheval anglais à ses côtés, et vous verrez s'il sera capable de soutenir la lutte avec notre breton.

Il sera plus beau, plus leste et plus pimpant ; il dévorera l'espace au départ ; mais si l'on a oublié de *disposer des relais*, ce qui arrive toujours chez nous, lorsque viendra le soir, il rentrera à l'écurie la tête basse, heureux encore s'il n'est pas poussif et fourbu.

C. D'A.

LES ALMANACHS

M. MATHIEU LANSBERG DE LA DROME

« Qu'importent les pommes de terre, si
« les truffes ne sont pas malades. »

Celui-là a tous les ans le privilége de m'amuser plus que tous les autres. Je viens de feuilleter celui de 1865, D'abord, une note et un certificat à citer :

PAGE 20. — « J'autorise la reproduction de mes prédictions pour les mois de novembre et décembre 1864. Mais la reproduction, même partielle, de mes prédictions pour l'année 1865 est formellement interdite. »

Que va penser la société des gens de lettres ?

Puis un encouragement décerné *à M. Mathieu* (toujours de la Drôme), *prophète et martyr :*

« Monsieur, je suis heureux de vous informer que vos prédictions se sont admirablement réalisées. C'est avec enthousiasme que j'ai constaté, d'après vos calculs, que la toiture de ma maison a été enlevée, ma récolte entièrement perdue et saccagée. Nous n'avons pas encore eu, en 1864, d'incendie et de tremblement de terre, mais j'espère qu'en 1865 nous aurons cette joie. — Je ne souffre presque plus de mon rhumatisme depuis que je lis vos trois almanachs, le matin, à midi et le soir.

« Agréez, etc. »

Passons aux prédictions :

PRÉDICTIONS POUR 1865.

L'année 1865 aura 365 jours. Si elle était bissextile, elle aurait 366.

Le soleil se lèvera le matin et la lune le soir.

Les jours croissent comme les grenouilles et augmentent comme les loyers.

Il fera chaud l'été et froid l'hiver.

Aurai-je tort ou raison contre la sottise ou l'envie ? Les rivières et les fleuves sortiront-ils de leur lit? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L'Observatoire me refuse communication de ses registres....

PRÉDICTIONS GÉNÉRALES.

Janvier. — M. Dennery donnera une féerie. Grands changements de décor. Elle aura de 11 à 174 représentations. (*Mais je n'affirme rien.*)

Février. — M. de Villemessant fondera 148 journaux, à la grande jubilation des abonnés, qui auront 6,000 fr. de rentes pendant leur vie et une statue après leur mort. (*Sous toutes réserves.*)

Mars. — Le marronnier des Tuileries fleurira. (*Mais je n'en mettrais pas ma tête à couper.*)

Avril. — La *Revue des Deux-Mondes* paraîtra le 1er et le 15 de ce mois. D'après mes observations atmosphériques, elle ne sera pas extraordinairement drôle.

Mai. — « Joli mois de mai,
« Joli mois des peintres,
« Quand reviendras-tu ? »

On verra au palais des Beaux-Arts de nouvelles études de chevaux exposés sans la garantie du gouvernement. (*Et sans la mienne.*)

Juin. — On ne prendra pas Jud. La *Revue des Deux-Mondes* continuera à paraître avec obstination le 1er et le 15 de ce mois.

Juillet. — On prendra des bains froids sur le littoral de la Méditerranée (*Voir le tableau indicateur des grandes marées.*) Celui qui naîtra sous ce signe sera doué d'un tempérament impétueux. Il saura plaire par son audace ; il sera la terreur de ses rivaux et l'esclave des belles. Il préférera le tumulte des camps au foyer domestique. Il moissonnera les lauriers de Mars et de Bellone pour en tresser des couronnes à Vénus. — Encore la *Revue des Deux-Mondes ?*

Août. — Je ne suis pas parfaitement fixé sur ce mois (*sic*). D'après les calculs barométriques, il y aura peut-être des décorations le 15. La *Revue des Deux-Mondes* profitera de cette solennité pour paraître une dernière fois.

Septembre. — Je ne puis rien affirmer pour les récoltes. J'écris pour les marins et les marchands de chevaux. Les seigles seront rentrés.

Octobre. — Le 15, numéro d'adieu de la *Revue des Deux-Mondes.* Terme des gros loyers. Il y a des locataires qui seront en retard.

Novembre. — Sinistres dans l'Atlantique. Alexandre Dumas fera 173 volumes. On devinera un rébus de l'*Illustration* à Carcassonne.

Décembre. — Je vois dans toutes les latitudes du globe terrestre des tambours, des facteurs, des concierges et des porteurs d'eau demander des étrennes.

Encore une fois, je n'affirme rien !!!

MATHIEU DE LA DROME.

Pour copie : J.

Un peu de Finance

La crise règne toujours à Paris avec une intensité inconnue depuis longtemps ; la cherté excessive de l'argent menace de se prolonger, et à ce malaise s'ajoutent encore les craintes relatives à la prochaine liquidation, qui empêchent toute reprise.

En Angleterre, la situation commence à s'améliorer; la crise, qui était spéciale, est presque passée et les conséquences semblent s'atténuer chaque jour.

Les derniers cours de la Bourse de Paris sont encore bien faibles : Rente 3 0/0 à 64,55.— Crédit foncier à 1147.— Crédit mobilier à 876. — Orléans à 910. — Nord à 972. — Est à 495. — Lyon à 887. — Midi à 585.— Immobilière à 425.— Italien à 65,30. - Mexicain 49 3/4.

Ce sont de véritables cours de panique.

Pour se faire une idée de l'amoindrissement de la fortune publique par suite de la crise actuelle, on n'a qu'à considérer que la valeur de la Rente sur l'Etat a diminué, depuis six mois, de plus de 369 millions de francs.

Les valeurs de banque et de chemins de fer ont également subi une énorme dépression, à l'exception de la Banque de France, qui fait dans cette crise de gros bénéfices.

Les ventes des titres, destinées à être suivies de livraison, doivent être terminées, et devraient être suivies de reprises ; mais ce qui manque le plus, ce n'est pas le capital, c'est la confiance. En effet, les capitalistes gardent leur argent, et s'ils le placent, ce n'est pas dans les valeurs publiques et industrielles, qui donnent 5 à 7 p. 100 au plus, tandis qu'on paie 12 p. 100 l'argent en banque.

L'événement de la semaine est la baisse de la Banque néerlandaise, qui était, il y a quelques semaines. à 575, et qui est tombée à 395, et l'Italien qui se trouve à 62 30.

Les embarras financiers de l'Italie pèsent lourdement sur notre marché. Le nouveau ministre des finances, M. Sella, qui se trouve en face d'un énorme déficit, dans un moment où les bons de Trésor ne peuvent plus se négocier, vient, dit-on, de vendre au Crédit Mobilier pour 100 millions de biens domaniaux, et à la maison Rothschild les chemins de fer de l'Etat On ajoute que le premier de ces marchés est définitif, et que le second n'attend plus que l'approbation du Parlement italien pour être exécuté.

Le bilan de la Banque de France du 27 octobre 1864 se solde en 1206 millions, contre 1193 millions de la semaine précédente :

Encaisse — fr 272,826,218.
19 millions d'augmentation.
Portefeuille — fr 591,882,251.
30 millions de diminution.
Avances sur Rentes — fr. 24,937,950
1 million de diminution.
Avances sur titres de Chemins de fer — fr. 47,208,900.
Billets en circulation — fr. 740,767,475.
21 millions de diminution.
Comptes-courants des particuliers — fr. 124,872,309.
8 millions de diminution.

Le chiffre des billets en circulation présente une singularité qu'il nous est difficile d'expliquer. La Banque n'a que des billets de fr. 50, de fr. 100 et de multiples de fr. 100; comment la Banque s'y est-elle prise pour émettre, en billets, la somme de 740,767,475 francs? Je dis : sept-cent-quarante millions, sept-cent-soixante-sept mille, quatre-cent-soixante et **quinze francs** !

DE FOR.

CHOSES ET AUTRES

—

La semaine dernière, on pouvait lire dans tous les journaux :

« Dimanche, au Pré-Catelan, ascension de l'*Aigle*, ballon colossal, qui cube 14,000 mètres, 8,000 de plus que le *Géant*. Godard et Mlle Blondin seront les héros de cette fête de famille.

Et deux lignes plus bas :

« Dimanche, à l'Hippodrome, ascension de l'*Aigle*, etc., etc... »

Il faudrait pourtant s'entendre : A la rigueur, on comprendrait que Mlle Blondin pût se trouver en deux endroits à la fois. Quant à Godard, tout le monde aujourd'hui s'appelle plus ou moins Godard. Mais le ballon l'*Aigle* ?

—

C'est le 28 de ce mois que le théâtre Saint-Germain ouvre ses portes aux étudiants et aux marchands de chiffons. Le double public du pays Latin et du quartier Saint-Marceau, doit à cette heure assiéger l'entrée de la nouvelle salle. La première qu'ait dressée la liberté des théâtres. Le devoir de tout homme de bien est d'applaudir à cet effort. Que diable, messieurs, un peu de courage; on peut bien passer les ponts une fois dans sa vie... d'autant mieux que ce n'est pas pour aller à l'Odéon.

—

L'Odéon... il est en joie; il tient de nouveau son *Marquis de Villemer*... ses *Pilules du diable* à lui..... George Sand, La Rounat, je ne sais plus qui encore, assistaient, cachés au fond d'une loge, à la première représentation de la reprise. La pièce a paru tout particulièrement ennuyer madame Sand. Mais quel succès ! Décidément les Français ne se lassent pas facilement. On peut leur servir impunément le même plat pendant bien des jours. Recette recommandée aux directeurs. Avec trois drames par an, toujours le même, l'Odéon s'en tirera.

—

M. de Girardin publie un ouvrage : le *Spectre noir*, M. de Girardin va lire au Théâtre-Français une pièce, intitulée : le *Supplice d'une femme*, M. de Girardin saurait-il écrire ?

—

Les lorettes envient fort les grandes dames ; mais les grandes dames n'envient pas moins les lorettes. Pardon pour cette impertinence. Je parle d'une certaine envie... d'une envie pas du tout compromettante, et qui n'a d'autre résultat que d'inspirer à deux écrivains l'idée d'en faire un acte charmant pour le Gymnase. *Les Curieuses*. Cela précédait le *Ménage en ville*, de Barrière. Il y a de jolies choses dans ce *Ménage en ville ;* mais franchement Balzac a fait mieux. Un je ne sais quel parrain gâte toute la comédie. Ce diable de parrain, qui sert de *Deus ex machinâ*, prend sur son dos les fredaines de son filleul; et les *Merci ! mon Dieu* ont le droit de pleuvoir. Je sais des impossibilités fort admissibles, fort charmantes; vous aussi, lectrice... mais ce parrain... que dites-vous là, sérieusement, que dites-vous de ce parrain ?

—

On a distribué des récompenses aux jeunes gens dont vous avez pu voir les tableaux sur le quai, dans un grand bâtiment, qui s'appelle d'ordinaire l'*Ecole des Beaux-Arts*. Comme vous serez peut-être étonné qu'on récompense ces choses-là, je vous apprendrai qu'ici les couronnes n'engagent à rien. C'est une simple prière de ne pas recommencer. C'est ainsi qu'on donne la croix de commandeur à un général de brigade, mis à la retraite.

—

Une nouvelle revue... Le *Palamède Français*. On ne s'occupera dans ce journal que d'échecs, de whist et de piquet. Ce sera bien amusant !

—

La mode, chère madame, est aux ceintures almées. Ce sont de larges rubans, bordés de neige. Cela se drape à l'Orientale. D'où le nom : *Almées*. Si vous craignez que lesdites ceintures ne vous fassent ressembler à une pensionnaire qui est la première de sa division, il n'en faut point mettre. Mais il n'est pas toujours désagréable d'être prise pour sa fille.

—

Le Cirque a deux éléphants. Ils sont presque aussi jolis que les hippopotames du Jardin des Plantes. J'ai dit : presque... car on ne peut exiger l'impossible.

—

M. Renan part pour la Palestine. On lui prête l'intention d'errer pendant trois mois dans les plaines de Nazareth, afin de s'assurer si réellement on y peut faire des miracles, et si lui-même allait en opérer... qui serait attrapé ?

—

Avez-vous été voir l'*Homme fossile ?* Cet homme est un marin conservé dans du *guano*, c'est hideux. J'aimerais mieux pour ma part n'être pas conservé du tout. — La statue d'empereur qu'on vient de découvrir à Rome, et qui s'est conservée beaucoup plus longtemps, est une nouvelle preuve de la supériorité de l'art sur la nature.

—

La comédie d'Augier s'appellera décidément *Maître Guérin !* c'est le destin. Le dernier titre choisi est toujours le plus mauvais.

—

Il est question d'englober dans le département de la Seine le département de Seine-et-Oise. Paris va bien. Il y a quelques années, Paris dévorait sa banlieue. Voilà l'ogre mis en train, qui commence à manger les départements. Si j'étais Strasbourg, je ne serais pas sans inquiétude. Il est temps que Nadar trouve un moyen de locomotion aérienne... pour les gens qui aiment la campagne.

—

Encore la *Liberté des Théâtres*. Après le Théâtre Saint-Germain, il est question de fonder un Théâtre Religieux à Paris. Où ? quand ? comment ? pourquoi faire ? Voilà la question. C'est un mystère, mais les *Mystères* font partie d'un théâtre religieux bien conditionné.

Ce théâtre ne sera pas une *Malle de voyage* comme le Châtelet, une *Cage à perroquets* comme les Italiens, un *Débarcadère* comme le Nouvel Opéra, une *Tabatière* comme les Folies-Marigny, un *Cube* comme l'Odéon, un *Carton à chapeau* comme le Palais-Royal, une *Commode à tiroirs* comme les Bouffes, un *Manége* comme l'Hippodrome, ou *Caserne de gendarmerie* comme le Théâtre-Lyrique. Le Théâtre Religieux affectera la forme d'une église d'architecture gothique. L'orchestre se composera d'un orgue à cent tuyaux, grandes eaux d'harmonie, douze serpents et une petite sonnette. La galerie supérieure de circulation formera l'amphithéâtre. Les petites chapelles latérales seront remplacées par des baignoires grillées, et l'éclairage au gaz par des cierges.

—

Voici un extrait du Règlement :

1° Un carillon de douze cloches annoncera l'ouverture des bureaux ;

2° Une tenue de deuil est de rigueur à l'orchestre.

Trois coups de sonnette annonceront les changements de décor.

3° La *Gazette de France*, le *Monde* et l'*Union* sont les seuls journaux dont la vente est autorisée dans l'intérieur de la Salle ;

4° Les critiques prendront le titre de *Frères-Fouetteurs* du théâtre, et se mettront au banc-d'œuvre ;

5° Le foyer des acteurs sera à la sacristie.

6° Toutes les pièces du répertoire seront imprimées par Mame et Cie, à Tours, et revêtues de l'approbation de la fabrique du théâtre.

7° Aucun sujet d'amoure, de sentiment ou de passion, ne sera admis à l'examen du directeur, lors bien-même que ledit sujet d'amour, de sentiment ou de passion entraînerait forcément mariage à la fin de la pièce.

8° Le théâtre est placé sous le patronage de Sainte-Geneviève, et l'Administration tombera en quenouille.

9° Les entr'actes seront remplis par des cantiques exécutés par des candidats à la Chapelle-Sixtine.

10° Les ouvreuses porterons un costume sévère et désagréable.

11° Les contrôleurs auront les épaulettes, le baudrier et la hallebarde.

12° On quêtera souvent.

13° Le théâtre sera fermé les Dimanches et Fêtes, pendant les Quatre-Temps et Vigile et toute la durée du Carême. — Abonnements de famille. — Séance en ville, etc, etc.

X.

—

Voici maintenant ce programme d'ouverture :

LE CONVOI DU PAUVRE

Pantomime exécutée par un chien du Mont Saint-Bernard.

LA MORT DU SIEUR DE VOLTAIRE

ou le repentir d'un philosophe.

TARTUFFE A L'INDEX ET LA VIE DE JÉSUS

Petit auto-da-fé de famille avec feux de Bengale.

LES 12 HEURES DU CHRÉTIEN, FÉERIE.

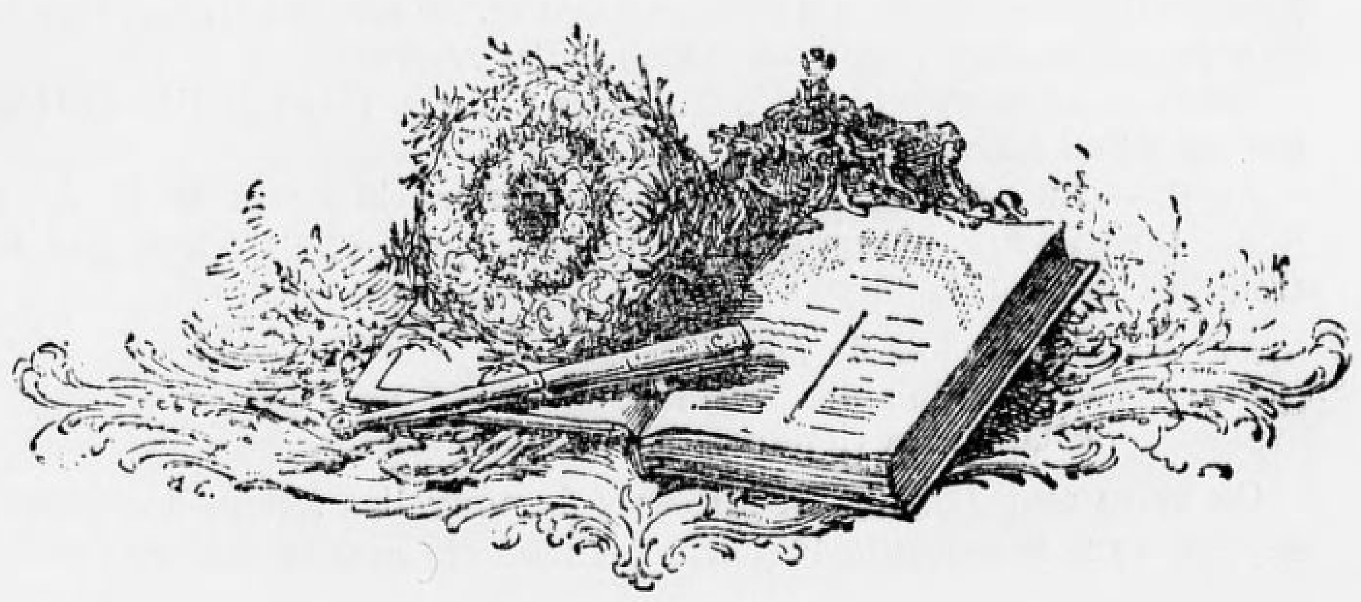
LE CHRÉTIEN DANS LE CIRQUE

ou le lion à jeun et la mère de famille.

N. B. — Le jeune Daniel se promènera autour de la cage.

—

A la lecture de ce programme, on assure que M. Veuillot s'est écrié : « J'en suis comme une petite folle ! »



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LA PLUIE

(Un petit salon au rez-de-chaussée, donnant sur le parc.)

LA MARQUISE, *peignant à l'aquarelle.* — LE COMTE, *feuilletant un journal.*

LA MARQUISE. — Eh bien, vous êtes aimable de venir vous ennuyer avec moi... Est-ce qu'il pleut toujours ?

LE COMTE (*A la fenêtre*). — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Moi qui voulais monter à cheval ce matin... heureusement la peinture est une distraction. Comment trouvez-vous ce lys ?

LE COMTE. — Mais... ravissant.

LA MARQUISE. — Faites-moi l'aumône critique, voulez-vous ?

LE COMTE. — Heu ! heu !... entre nous, ce lys a l'air d'un joli cornet de papier.

LA MARQUISE. — Monsieur l'insolent... vous feriez mieux de retourner à votre journal...

LE COMTE. — Il est plein de choses désagréables, ce journal, des accidents... Vous cherchez quelque chose, madame ?

LA MARQUISE. — Je ne vois plus mon pinceau, le tout petit... Ah ! le voilà... Mon Dieu, est-ce la pluie qui fait ce bruit-là ?

LE COMTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Avez-vous remarqué, comte, qu'il ne pleut pas une seule fois dans ce pays sans qu'on rencontre un stupide paysan qui trouve le moyen de vous parler des biens de la terre ?

LE COMTE (*distrait*). — Oui. madame.

LA MARQUISE. — Les biens de la terre se porteraient-ils plus mal si la pluie voulait bien se donner la peine de tomber la nuit ?... Qu'est-ce qu'il y a donc de si intéressant dans le journal, que vous ne m'écoutez pas ?. . A propos, comte, ne m'a-t-on pas appris que vous alliez partir ?...

LE COMTE. — Hélas, oui, madame ; c'est un projet dont j'ai le plaisir de vous entretenir depuis un mois.

LA MARQUISE. — Et comme je vous vois rester tous les jours, je m'y suis habituée.

LE COMTE. — C'est vrai ; mais, cette fois, ma résolution est prise et mon départ est irrévocable.

LA MARQUISE. — Vous resterez bien encore un peu, — à la demande générale ?

LE COMTE. — Non, madame, et comme je me défie même de mes résolutions, j'ai brûlé mes vaisseaux.

LA MARQUISE. — Quels vaisseaux ?

LE COMTE. — J'ai expédié mes bagages à Paris.

LA MARQUISE. — C'est la troisième fois, si je ne me trompe... Vous en serez quitte pour les faire revenir.

LE COMTE. — Je suis bien décidé à partir.

LA MARQUISE. — Vous êtes sûr ?

LE COMTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Mais quels sont vos motifs ?

LE COMTE. — J'en ai beaucoup.

LA MARQUISE. — Vous n'aimez pas la campagne ?

LE COMTE. — En effet, dans la disposition d'esprit où je me trouve, j'ai besoin de bruit, de mouvement, d'agitation, de tumulte... La cam-

Certifié les gravures conforme au tirage

pagne, l'odieuse campagne, me pèse comme un manteau de plomb sur les épaules.

LA MARQUISE. — Comment arrangez-vous cela, mon Dieu? Hier encore, vous disiez avec transport que vous adoriez la campagne?

LE COMTE. — C'est vrai. Je suis le plus malheureux des mortels.

LA MARQUISE. — Vos paroles sont pleines d'exaltation. Vous extravaguez un peu, convenez-en?

LE COMTE — Je l'avoue, madame. Est-ce que je vous effraie?

LA MARQUISE. — Pas encore, mais nous n'en sommes pas loin. Tenez, à dire la vérité, je suis de votre avis. La campagne est un préjugé et je commence à m'en lasser d'une façon toute particulière. La lecture m'ennuie, la musique m'ennuie, la promenade m'ennuie, les paysans m'ennuient, la solitude, la société, tout m'ennuie. Je me porte si bien que je voudrais être malade pour me distraire un peu. J'ai envie de m'en aller avec vos bagages. Quand vous êtes venu dans ce pays alpestre de la Franche-Comté, je passais ma vie à pêcher à la ligne. Mes heures de joie étaient l'arrivée d'une lettre de Paris ou de mon journal de modes. Hier, je me suis levée à trois heures du matin, et j'ai vu le même soleil se lever au sommet de la même montagne.

LE COMTE. — Cette affirmation est inutile pour que je croie à votre vertu, madame. Malgré Jean-Jacques, le lever de l'Aurore m'a toujours semblé d'un médiocre intérêt.

LA MARQUISE. — Voila toute la gaieté que vous avez sur vous, comte?

LE COMTE. — Je constate avec regret que je suis un être insociable; je vous en présente toutes mes excuses, et c'est encore une des nombreuses raisons qui militent en faveur de mon départ.

LA MARQUISE. — Eh bien, allez-vous-en!

LE COMTE. — Je prendrai le train-express de 9 heures 15 minutes ce soir, et je serai demain matin à Paris à sept heures et demie.

LA MARQUISE. — Et que pourrez-vous bien faire à Paris à sept heures du matin?

LE COMTE. — Je n'en sais rien, madame. Je regarderai ouvrir les boutiques.

LA MARQUISE. — Voilà que vous redevenez lugubre. La tristesse est contagieuse, et vous me donnez des idées noires.

LE COMTE. — Je ne demande pas mieux que de changer de conversation. Si vous voulez bien m'apprendre comment on portera les manteaux cet hiver?

LA MARQUISE. — Sur les épaules, je suppose. Non content de ne pas être divertissant, voilà que vous frisez l'impertinence, monsieur l'homme ténébreux.

LE COMTE. — On est comme on peut, madame. Jusqu'ici, je m'étais laissé dire que les femmes ne se plaisaient qu'aux conversations de chiffons et de petites choses.

LA MARQUISE. — Et moi, monsieur, j'ai remarqué que les jeunes hommes étaient beaucoup trop sérieux pour leur âge. Il n'y a plus que les vieillards qui sachent être aimables et spirituels.

LE COMTE. — Ne doivent-ils pas se faire pardonner d'être des vieillards?

LA MARQUISE. — J'ai des goûts moins futiles que vous ne supposez... N'y a-t-il plus rien dans le journal?

LE COMTE. — Pardonnez-moi, madame... *Nouvelles de l'Étranger*... La bande de Fra-Diavolo joue l'opéra comique dans les provinces de Naples.

LA MARQUISE. — Mon Dieu, moi qui ai toujours peur la nuit!

LE COMTE. — Tant pis, madame, pourquoi êtes-vous veuve? Il y a une fable de La Fontaine sur ce sujet-là.

LA MARQUISE. — Heureusement que les dogues font bonne garde.

LE COMTE. — Faire garder son logis par des chiens, c'est connaître les hommes.

LA MARQUISE. — C'est qu'il y a des voleurs qui ont l'air très comme il faut.

LE COMTE. — Le crime n'exclut pas l'élégance... (*Lisant.*) La statistique ouvre les yeux... Elle a constaté huit incendies, cent quarante-sept assassinats dont quatre-vingt-cinq ont occasionné la mort. . Ah! un joli petit crime pastoral... Une jeune bergère de Sologne, dix-sept ans, blonde, qui a assassiné sa compagne, et qui s'est parée de son bonnet pour briller à la fête du village... C'est tout-à-fait dans la manière de monsieur de Florian.

LA MARQUISE. — Monsieur, vous me rendrez folle.

LE COMTE. — Je fais tout ce que je peux, madame... Est-il bien nécessaire que je vous dise à combien de degrés monte le thermomètre de l'ingénieur Chevalier?

LA MARQUISE. — Non, monsieur.

LE COMTE. — Madame, je lis ici qu'il y a énormément de prunes cette année dans le Périgord. On les sème comme des perles... Un événement affreux vient de jeter la consternation dans la commune de Belleville .. Voilà cinquante mille personnes consternées d'un seul coup de plume.

LA MARQUISE. — Eh bien?

LE COMTE. — Encore un incendie occasionné par l'imprudence...

LA MARQUISE. — ... Des parents qui laissent des allumettes entre les mains de leurs enfants.

LE COMTE. — Non, madame, par l'imprudence des enfants qui laissent des allumettes entre les mains de leurs parents. C'est un mari qui a voulu se débarrasser de sa femme... Voici maintenant que le dégoût de la vie fait de fréquents ravages dans le département de la *Charente*. Le mal a gagné sa sœur, la *Charente-Inférieure*, qui commence à être infestée de cette abominable monomanie. J'aime beaucoup ces phrases vertueuses. Un journal qui dit ces joyeusetés morales coûte cinquante-quatre francs par an! Dix lignes plus loin, une jeune fille s'est précipitée de la hauteur d'un quatrième étage, la tête en bas... par respect pour les mœurs, sans doute.

LA MARQUISE. — Vous faites maintenant l'apologie du suicide?

LE COMTE. — Loin de là, mais je ne pense pas qu'il soit une lâcheté, voilà tout. Je crois même qu'arrivé à un certain degré de souffrance, un homme peut disposer librement de sa vie.

LA MARQUISE. — Vous devriez bien vous suicider un peu.

LE COMTE. — Ma coupe d'amertume ne déborde pas encore, madame. Je réfléchirai... Ah! voici qui est réellement gai... Deux processions se sont rencontrées dans la chapelle d'un petit village d'Allemagne. L'une venait demander de la pluie et l'autre du beau temps.

LA MARQUISE. — Vous ne croyez pas aux miracles?

LE COMTE. — Je suis très-religieux, mais je me défie un peu des miracles qui commencent au sommet d'une montagne pour finir en police correctionnelle.

LA MARQUISE. — Je dirai cela à votre tante Angélique.

LE COMTE. — Non, madame, je vous en prie. Sérieusement, vous lui feriez de la peine.

LA MARQUISE. — Vous n'avez pas le courage de votre opinion.

LE COMTE. — Madame, encore une éruption du Vésuve... Je me suis souvent demandé comment Pline avait pu se laisser ensevelir vivant par ce volcan ridicule?

LA MARQUISE — En quoi le Vésuve est-il un volcan ridicule, je vous prie?

LE COMTE. — C'est mon opinion. Je le connais très-bien. Quand ses accès le prennent, il se remue un peu pour prévenir ses voisins. Les timides s'en vont. Ceux qui connaissent son caractère et ses habitudes attendent une deuxième sommation qui est toujours respectueuse. J'avais pour compagnon de voyage un jeune Anglais qui lut cette phrase dans son journal : *Le cratère a parlé*. « Eh bien, je vais causer avec

lui. » Sur ce, l'Anglais se met en route, s'assied au bord du cratère, et lui dit : *Vésuve, vous crachez un peu de soufre et vous faites moins de fumée qu'un Allemand avec sa pipe ; vous êtes un volcan ridicule, et je ne veux pas m'en aller*. Il en est mort.

LA MARQUISE. — Pauvre garçon... Parlez-moi donc de quelque chose qui soit plus récréatif.

LE COMTE. — La mode est aux mémoires, si j'en crois les annonces de ce journal. Si vous le désirez, je vous raconterai l'histoire de ma vie.

LA MARQUISE. — A la bonne heure. Depuis que vous êtes mon plus proche voisin de campagne, je vous reçois comme un ami, sur la recommandation de votre mère et de votre tante, et puisque vous allez me quitter, l'occasion peut être favorable pour lier connaissance.

LE COMTE. — Voici, madame, mon histoire. Elle ressemble à celle des peuples heureux, et elle n'est pas intéressante. D'abord, je vous demanderai la permission de passer mon âge sous silence.

LA MARQUISE. — A votre place j'en ferais autant.

LE COMTE. — C'est à cause de ma tante Angélique.

LA MARQUISE. — Oui, je sais, vous êtes né le jour de son mariage, et vous lui tenez lieu d'extrait de naissance.

LE COMTE. — Précisément ; j'ai vu le jour à minuit, du côté de la Lorraine, par là, dans une espèce de petite localité dont le nom n'est marqué sur aucune carte...

LA MARQUISE. — C'est humiliant; mais si vous continuez ainsi, il y aura un peu d'obscurité dans votre récit.

LE COMTE. — Je tâcherai d'être plus clair dans la suite, madame. Si j'avais pu choisir le lieu de ma naissance, j'aurais voulu venir au monde en pleine mer. Cela tient à ce que je n'ai jamais bien compris la question des nationalités. Je comprends qu'on préfère être né en France plutôt qu'en Sibérie ; cependant je vois tous les peuples se chamailler pour la suprématie. Il n'est pas un roi de quatre malheureux paysans qui ne se proclame chef de la plus puissante nation du globe, et pas de cabaret où il n'y ait eu des bouteilles cassées en l'honneur de tous les pays.

LA MARQUISE. — Passons à l'histoire moderne.

LE COMTE. — J'y arrive, madame. Il me serait difficile de remonter le cours des âges pour établir ma généalogie, et je n'en suis pas fâché. Ceux qui peuvent étudier leur histoire ont dû quelquefois en trouver d'assez désagréables. On ne doute jamais de la vertu de sa mère et de sa grand'mère, mais à partir de là, c'est une autre question. Sans aller bien loin, mon trisaïeul, madame, était un fieffé gredin ; j'ai découvert cela.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

LE COMTE. — C'était un puissant seigneur, doux comme un agneau, et qui n'aurait pas tué une mouche, mais qui faisait pendre tous ceux qui passaient armés dans ses domaines,

LA MARQUISE. — C'est très édifiant.

LE COMTE. — N'ayant pu régler ma vie à ma façon, le hasard, la Providence a voulu que j'aie une mère excellente. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, sous l'œil d'un précepteur idéal, j'ai vécu au milieu d'un cercle de femmes de différents âges. Quelques-unes étaient jolies, toutes étaient spirituelles. Sifflé dans cette volière, j'aurais pu entrer dans un couvent de jeunes filles à l'âge où mes camarades portaient l'épaulette.

LA MARQUISE. — Vert-Vert ?

LE COMTE. — Oui, madame. Un jour, mes gardes du corps crurent apercevoir sur ma lèvre l'ombre d'une moustache. Cette découverte jeta le plus grand trouble dans la communauté. Des mesures sévères furent prises, la surveillance devint plus active, ma mère refusait de croire à la fatale nouvelle ; enfin, madame, les moustaches se dessinaient ; il fallut se rendre à l'évidence, la désolation était générale, et les moustaches poussaient toujours.

LA MARQUISE. — Alors, monsieur Vert-Vert, on commit l'imprudence de vous laisser monter sur un bateau à vapeur, où vous avez fait connaissance avec des officiers de hussards?

LE COMTE. — A peu près. Ma mère m'envoya à Paris chez un oncle avec force larmes et recommandations. Mon oncle m'adressa un beau discours qui se termina par la péroraison suivante : « Mon camarade, » tu me parais être très-savant pour ton âge, mais tu manques de l'ex- » périence nécessaire pour mettre en pratique les belles choses que » tu as apprises. En conséquence, tu vas me faire le plaisir de fré- » quenter des jeunes gens de ton âge, de courir la ville, de te battre » un peu en duel, de dépenser beaucoup d'argent, et, au besoin, de » faire des dettes que je paierai religieusement. Moyennant quoi, je » te mets la bride sur le cou en te donnant ma bénédiction, et tu » seras un gentilhomme accompli. » J'ai suivi ses conseils avec assez » de succès. »

LA MARQUISE. — Vous êtes modeste.

LE COMTE. — Et fort instruit, madame. J'ai du bien, de la naissance, mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais celle de mes qualités dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

LA MARQUISE. — Très-bien.

LE COMTE. — Car la modestie est une vertu tout à fait négative, et qui consiste simplement à ne pas dire tout haut aux autres ce qu'on pense tout bas de soi. Vous ne dites pas : Je suis jeune, je suis jolie, j'ai beaucoup d'esprit, mais vous le pensez, — et moi aussi.

LA MARQUISE. — A votre aise.

LE COMTE. — Mon Dieu, je vous raconte mon histoire. A quoi bon ne pas dire la vérité ? Il est si simple de se taire. Les mensonges inutiles n'ont pas d'excuse.

LA MARQUISE. — Voilà une belle morale !

LE COMTE. — Je passerai sous silence les détails de mes années d'apprentissage qui sont un peu accidentées.

LA MARQUISE. — Comme les romans. C'est toujours la même chose, n'est-ce pas ?

LE COMTE. — Mon Dieu, oui, madame. J'avais vingt ans, quand ma cousine se maria.

LA MARQUISE. — Madame d'Argine? L'aimez-vous encore, au moins?

LE COMTE. — Je l'aime comme cousine.

LA MARQUISE. — Vous ne l'avez jamais aimée autrement.

LE COMTE. — C'est possible, j'étais si jeune.

LA MARQUISE. — Et vous n'avez rien fait pour guérir?

LE COMTE. — J'ai cru d'abord que j'en mourrais dans un délai qu'il est impossible de déterminer. Ensuite, je me suis plongé dans cet océan que les poëtes appellent les plaisirs d'une heure. J'ai fait toutes les folies imaginables... Eh bien! au bout de toutes ces folies, de tous ces plaisirs, je n'ai trouvé que déception et lassitude ; beaucoup de bruit, beaucoup d'argent pour des semblants de bonheur qui ne satisfont pas même notre vanité. L'éducation première ne s'efface jamais en nous. Je me suis pris souvent à regretter l'intérieur tranquille où s'était écoulé mon enfance ! Peu à peu, lassé de cette vie factice, j'en suis revenu à mon point de départ, et me voilà de nouveau sage comme *Vert-Vert*, avant le bateau à vapeur.

LA MARQUISE. — Il ne vous reste plus qu'à vous marier maintenant.

LE COMTE (*avec un soupir*). — Ah ! j'y pense souvent.

LA MARQUISE. — Mais si vous y pensez jusqu'à soixante-dix ans ?

LE COMTE. — Je me marierais bien ; mais il faudrait que je pusse me marier tout de suite, sans que j'aie le temps de me crier *gare*. Ce qui m'effraie, ce n'est pas le mariage ; c'est d'aller régulièrement en

AU CHATEAU — UN WHIST D'AUTOMNE



— Ma petite Marie, la baronne tousse, le curé dort, le docteur baille, le général va commencer à raconter ses campagnes, vite un whist.



— Monsieur le curé, voulez-vous être le quatrième?
— Chère enfant, seulement si je suis nécessaire. Je prendrai cela en esprit de pénitence.



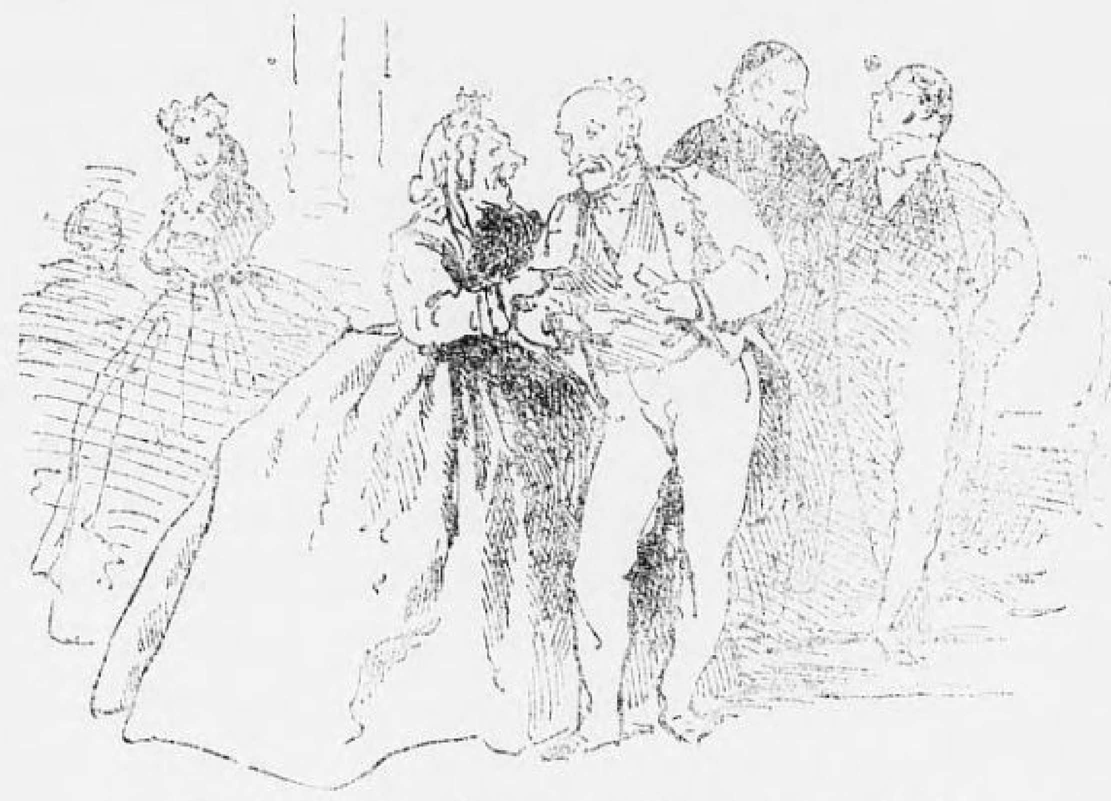
— Général, une place de quatrième effraierait-elle votre courage?
— Je n'ai, mademoiselle, qu'une crainte au monde, celle de ne pas vous plaire.



— Chère madame, soyez donc assez aimable pour faire la quatrième au whist de ces messieurs.
— Ma toute belle, je n'y tiens en aucune façon, mais je ne voudrais pas faire manquer la partie.



— Mon bon docteur, il y a déjà trois personnes atteintes de la maladie du whist, je vous ai réservé cette place de quatrième; on réclame vos soins.
— Je veux vous prouver tout mon dévouement, chère mademoiselle, j'essaierai cette cure.



— Enchanté, chère baronne, d'être votre partner.
— Et n'oubliez pas, général, d'enchaîner comme jadis la victoire à nos drapeaux.



ENGAGEMENT DE L'ACTION

LE DOCTEUR. — Mesdames et messieurs, souvenons-nous que whist veut dire silence.
LA BARONNE. — Vite, nous ne sommes pas ici pour nous amuser.
LE CURÉ. — Un peu de modération, ici j'ai charge d'âmes.
LE GÉNÉRAL. — A vous à donner, Curé. *Cedant arma togæ.*



On dirait que le docteur a quelques atouts.



Et une longue couleur.



Avec un partner qui a quelques cartes.



Avec une figure comme cela autant dire votre jeu.



Passe difficile pour le général :



Rien à douze.



— Et la treizième qui est un sept, un joli petit shlem!



— Comment, général, je vous fais une invite à cœur, et vous donnez du pique!



— Mon cher général, vous baissez; car nous avons été battus, et par qui? par le docteur, qui n'a jamais su jouer, et le curé qui est une mazette.

habit noir pendant trois mois chez les parents d'une jeune personne qui m'éplucherait comme une noix, de porter des papiers à une mairie, d'être affiché derrière un grillage et tambouriné dans tous les journaux, de répondre à toutes les observations de mes amis et connaissances, d'acheter une corbeille, des tas de meubles...

LA MARQUISE. — Oui, en effet, c'est effrayant.

LE COMTE. — Je sens bien que je traîne au hasard une existence désolée, sans foyer, sans but, sans affection...

LA MARQUISE. — Oh! comte, je vous en prie, répétez-moi donc encore cette belle phrase-là?

LE COMTE. — ... Une existence désolée, sans foyer, sans but, sans affection.

LA MARQUISE. — C'est très-bien, ce que vous dites-là.

LE COMTE. — Et puis, franchement, dussé-je mourir célibataire, je ne m'exposerai plus à faire ce qui s'appelle une déclaration.

LA MARQUISE. — Vous en avez donc fait beaucoup?

LE COMTE. — C'est-à-dire.. oui, madame, j'en ai fait beaucoup.

LA MARQUISE. — A la bonne heure, vous êtes franc... Mais ne pourriez-vous pas trouver une femme qui vous éviterait une bonne partie des préliminaires?

LE COMTE. — Eh! madame, quelle femme consentirait à unir sa destinée à la mienne, et m'aiderait à accomplir ce dernier acte d'aberration?

LA MARQUISE. — Moi, si vous voulez.

LE COMTE. — Ah! madame, ayez pitié de moi, et ne vous moquez pas ainsi du plus sincère de tous vos amis.

LA MARQUISE. — Je parle très-sérieusement.

LE COMTE. — Au nom du ciel, madame, qui vous a fait deviner mon amour?...

LA MARQUISE. — Que voulez-vous, cher comte, la pluie...!

. .

CHARLES JOLIET.

UN MOT SUR NICE, MARSEILLE ET TOULON

..... Nous quittons Paris jeudi 27 octobre, à huit heures, et ce voyage trop rapide commence sous d'heureuses auspices, puisqu'au moment de monter en wagon nous rencontrons Alexandre Dumas, qui se rend à Marseille pour monter au Grand-Théâtre les *Mohicans de Paris*. De Paris à Lyon, dans la nuit profonde, le voyage est silencieux, et l'auteur des *Mousquetaires*, qui se laisse difficilement aller au sommeil dans un bon lit, mais qui n'a jamais négligé l'occasion de s'assoupir dès qu'il a quitté la plume, assis sur un fauteuil ou au repos, accoudé à une table, s'endort du plus profond sommeil. Nous traversons Lyon, la ville assise entre deux fleuves; le temps est triste, froid et humide. La pluie détrempe les quais, et des canuts vertueux longent à taton les quais, s'avançant obliquement contre l'ouragan. — Le jour se lève hypocritement; voici Vienne la Romaine, Valence, Montélimart, Orange, Avignon avec sa ceinture de fortifications moyenâge et son Vatican.

A Arles, les terres se calcinent et les tons négatifs de la terre du Nord font place aux terres de Sienne du vrai Midi; on domine du haut des remblais de chemin de fer des intérieurs de cour qui rappellent l'Italie et Cervara. Un peu plus loin, aux approches du Pas-des-Lanciers et de Marseille, les arbres, tous courbés par le vent, rappellent au voyageur la pernicieuse influence du mistral. Le jour s'est levé, tout cela éclate, voici l'olivier au feuillage sombre croissant dans des terres rouges, les bastides s'élèvent encadrées dans des pins d'un vert sombre : c'est Marseille!

Agitation saine, mouvement fructueux, on ne plaisante pas ici, si je ne me trompe, on fait des affaires en riant; les Marseillais se corrompent, les *grandes artères* de Paris les inquiètent, ils veulent réformer leur ville; ils auront beau faire, la vieille cité est là, toujours effritée, noire, rouge, violacée, superbe de tons, abritant le port contre le mistral. Quant à la rue de Noailles, à la rue Impériale, elles ressembleraient bien au boulevard de Sébastopol, mais les mâts des navires se balancent à l'horizon et le pittoresque est sauvé.

Seigneur, protégez-nous contre le froid architecte et l'avide ingénieur!

De Marseille à Nice, en plein jour, par un soleil éclatant, la route est superbe, la voie ferrée longe la mer; on traverse les villas et les jardins où les Marseillais vont en villégiature. Le premier port qu'on domine est la Ciottat; voici à l'horizon la rade de Toulon; les côtes bleues qui apparaissent là-bas sont les îles d'Hyères; nous passons *les arcs*, où les eaux débordées sur la voie menacent la circulation; voici Cannes, le golfe de Juan, Antibes, enfin Nice!

Le soleil s'est couché. Il y a juste vingt-quatre heures que nous avons quitté Paris, et nous avons franchi plus de mille kilomètres. Comment ne pas être un peu Chauvin et ne pas s'émerveiller? — Hier soir, le froid, l'humidité, la pluie, la nostalgie; ce soir une chaude atmosphère, des horizons bleus, des fleurs, des arômes, des reflets dorés : c'est déjà l'Italie; le cactus épileptique et l'aloès plantureux sont à l'aise en ces climats; les roses et les orangers, les caroubiers et les citronniers étonnent le regard.

Il ne faut pas se laisser aller au charme de la nature; l'Empereur a sept heures d'avance sur nous. Nous descendons à l'hôtel Bellevue, nous revêtons nos habits roses et nos satins brochés, et courons aux chancelleries.

Les malades et les touristes sont agités, la ville est en rumeur depuis le matin; la foule stationne aux abords de la villa Peillon; des officiers russes en uniforme entrent dans la résidence et se promènent dans le jardin. Enfin arrive l'Empereur dans la voiture du Préfet; on l'acclame; il se dirige vers la villa, et l'entrevue, d'avance commentée par les gens bien informés, se vérifie enfin.

L'Empereur est en général, le czar en officier russe, et le fameux chien, la coqueluche des Anglais, celui que l'or des princes n'a pu séduire, puisque sa chaîne est d'or et son collier de pierres fines, assiste impassible à l'entrevue. L'Empereur des Français caresse sa moustache, l'Empereur Alexandre flatte son terre-neuve. — Il faut s'en tenir aux conjectures.

Le soir, au Cercle, chacun dit la sienne; il n'en faut pas croire un mot; les officiers français sont ravis des officiers russes; on a *toasté* ensemble dans la journée; le soir, on se retrouve dans les salons du Club. Quelques aimables personnes qui ont un faible pour les résidences des têtes couronnées, se retrouvent sous ce doux climat. — Mme de Saint-Martin a ouvert ses salons; on y rencontre la fine fleur de l'aristocratie moscovite et des habitués de Monaco.

L'Empereur est accompagné du général Fleury, de l'amiral Jurien de la Gravière, son aide de camp, le plus littéraire des officiers de marine; du vicomte Walsh, de M. Pietri, du marquis de Caux; de M. d'Espeuille, un aimable cavalier, et, cequi ne gâte rien, un bel officier d'ordonnance.

—

Toulon, samedi.

Nous revenons sur nos pas, et nous voici dans le premier port de France; les hôtels sont assiégés, la population est en rumeur, le

DANSEUSES & ECUYÈRES

Souvenirs d'Opéra.



DERRIÈRE LA TOILE

— Ah sapristi! mon imbécile qui est à l'orchestre! Et moi qui oubliais qu'il doit venir me prendre à la sortie! et je ne suis pas habillée! Ma foi tant pis! j'ai mes vieilles bottines, je lui résisterai!



FAROUCHE GUERRIER DU FONDS.

Prends-garde de les perdre, tes moustaches!



A DOMICILE.

— La statue de l'Amour, s'il vous plaît?

— C'est ici. Si Monsieur veut prendre la peine de s'asseoir et d'attendre un instant Madame, le temps de quitter son peignoir.



UNE LOGE DE DANSEUSE

— Sont ils bêtes avec leurs bouquets! Encore, si on en mangeait!

QUELQUES BEAUTES DE L'OPERA. — I. LA RÊVEUSE PARENT : Nos compliments pour le charmant chapeau de roses qu'elle s'est inventé au dernier tableau de *Roland*. — II. LA SEULE ET UNIQUE LEROY : C'est qu'il ne serait pas facile de trouver une autre rousse aussi jolie! — III. CORALIE BRACH : Toujours un peu l'air d'avoir bien plutôt envie d'aller se coucher, mais irrésistible en robe noire décolletée. —



IV. LAURE FONTA : La précision et la légèreté mêmes, mais un peu de trop de ce dont Mlle Sanlaville n'a pas assez. — V, LA BRUNE SANLAVILLE : De la grâce et du feu, mais pas tout à fait assez de nez. — VI. BLANCHE MONTAUBRY : Ah! les bons yeux! Et la bonne danseuse! Du fonds — et des formes, au moins.



A LA PLUS BELLE!

Et dire pourtant qu'on a cru ça! Oh femmes! n'êtes vous donc si charmantes de face que pour vous mieux moquer de nous de profil?...

QUELQUES BEAUTES DE L'HIPPODROME. — I. LE COLONEL DES PHRYGIENNES : Ne laisse entrer que les actionnaires sérieux. — II. MADAME ISCHSCHSTRR!!! Haute école. Un nom qui fait éternuer d'admiration. — III. L'INCOMPARABLE EMILIE! . .



. !!!!!! Ce qui ne l'empêche pas d'être le plus beau brin de fille que j'ai vu de ma vie! — IV. LA NON MOINS INCOMPARABLE ADELE : La taille dans les deux mains et le cœur avec. — V. « O MATHILDE! Idole d'une autre âme! » — VI. MADAME CHOSE : La plus forte femme de l'Hippodrome.



Un bien joli travail des pointes exécuté par la Princesse! Allons, messieurs, un petit bravo! — Un jeune prince angora! les fourrures, à l'Opéra, sont l'apanage des danseurs nobles qui ne quittent pas la terre. — La statue de l'Amour. Il est bien joli, cet amour là, quoique pas encore assez bien imité. Mais, vous savez, les illusions se paient à part!

Au fond, les jolies chasseresses de l'Hippodrome, rien d'amusant comme une chasse là-bas, avec ou sans obstacles, n'est-ce pas? — De l'autre côté, l'escadron des Phrygiennes, cavalerie légère mais pas si facile que ça : on y a la cravache près du bonnet, ah mais!

QUELQUES SOUVENIRS DE NÉMÉA.

J'ai toujours préféré les danses et les airs nationaux à tous les soi-disant pas nobles et de caractères. Et vous? Quel chef-d'œuvre dans *Neméa* que cette danse des Dorobants! Seulement pourquoi ce gros mot de *Dorobants*? N'est-ce pas plus simple de dire le pas des Cagneux? — Au coin, deux colonels en bottines : Présentez armes!!! — Au-dessus, le noble Chapuy obligé de se retenir pour s'empêcher de monter trop haut. — Dans le fond, deux âmes, jeunes personnes surmontées d'un quinquet. On avait l'éclairage au pétrole, voilà maintenant l'éclairage à l'âme. — Et dire qu'on nous a interrompu les représentations de ce joli ballet de *Neméa*, par le succès de *Roland à Roncevaux*! Tous les malheurs à la fois!

QUELQUES EXERCICES DE L'HIPPODROME.

Ce monsieur, la tête dans un sac, vous représente BLONDIN *et ses tours vertigineux, si le temps le permet* (*sic*). Pendant qu'il faisait ses exercices sur sa corde, à douze cents pieds de terre, on demanda au directeur : Mais est-ce bien au moins le vrai Blondin? Allez-y voir! répondit-il. — Deux grosses têtes du divertissement des *Comiques de Paris sur le Turf*, ou du *Turf de Paris sur les Comiques*, je ne sais plus bien au juste. — *L'Homme à la Mâchoire de fer*, pourvu que ce gaillard-là n'ait pas la fantaisie de prendre aussi la lune avec ses dents! — *Les Cockneys de la Cité*, bah! ils sont toujours drôles, ce gros jockey anglais et cette amazone à moustaches! — La grrrande pantomime : *Les Calabres ou les Democrates*.... non *ou les Royalistes*.... non *ou les Brigands de la Montagne*. On s'y perd, aussi, dans ces vastes conceptions de Monsieur Arnault! — Tout à fait au-dessus la petite Blondin et son petit tour vertigineux.

Souvenirs d'Hippodrome.



UNE LOGE D'ÉCUYÈRES

— Peut-on... entrer?...

— Parbleu!



TU COMPRENDS BIEN.

— Tu vas m'apporter ces deux bouquets, de la part de qui tu voudras, mais fais-bien attention à me les apporter pendant qu'il sera là.



LES CHEVALIERS DE LA BALUSTRADE.

— Ces cocodès, disait-elle, ils me font suer! J'aime mieux les chevaux!



ÉCUYÈRES A PIED

— Encore plus jolies qu'à cheval, avec ces diables de petites bottes cantharides!

Champ de bataille devant l'hôtel de la Préfecture maritime est absolument couvert de monde. L'Empereur se rend d'abord à l'Arsenal.

La foule est très-définie, rien que des fonctionnaires et des marins; on crie, on acclame avec un accent très prononcé. Le *cortége* franchit la porte de l'Arsenal. Là, dans le canal qui donne accès dans la rade, le canot impérial blanc et or, couvert d'une tente grenat, est paré. L'Empereur, accompagné du ministre de la marine, du préfet maritime, de l'amiral Bouet-Villaumez, de sa maison militaire et des hauts fonctionnaires, monte à bord de son canot pour se rendre en rade. Le directeur de l'Arsenal se tient à l'arrière, à la barre avec un patron de canot, à l'avant le sous-directeur est debout sur la levée; quatorze matelots, sept de chaque côté, sont aux avirons, qu'ils tiennent obliquement. L'Empereur prend place; on se rend à bord de la *Provence*; de là, on va visiter à l'Arsenal des Maurillons le *Taureau*, bâtiment cuirassé en construction qui réunit, au dire des hommes spéciaux, la résistance aux avantages de la legèreté d'un transport; puis l'Empereur se rend au *Solferino*, à bord duquel l'amiral a son pavillon, et va passer la revue de l'escadre.

Partout où flotte la *Bandera* espagnole nous sommes sûrs de trouver une franche hospitalité; c'est la patrie sur un radeau; nous nous rendons à bord de la *N*....., et on met gracieusement à notre disposition l'un des canots; nous allons en grande rade assister aux évolutions de l'escadre française, qui se compose du *Solferino*, du *Redoutable*, de l'*Algésiras*, du *Castiglione*, de la *Gloire* et du *Caton*.

Nous circulons au milieu d'un monde de vaisseaux de haut bord, tous pavoisés aux mille couleurs; ici de vieux bâtiments qui servent de bagnes, là des hôpitaux flottants, plus loin le *Montebello*, école des canonniers. A droite des arsenaux, à gauche des côtes découpées couronnées de forts, la *Grosse Tour*, le fort Cabrun, le fort Sainte-Marguerite, et tout au loin, là-bas perdu dans une brume d'un violet tendre, la silhouette des îles d'Hyères, qui nous fait songer à Capri.

Le *Solferino* s'avance, les superbes vaisseaux appareillent lentement; ils semblent reconnaître les forts.

Une goëlette blanche comme une mouette sur fond d'azur se joue en avant de l'escadre, et nous salue au passage. C'est l'*Emma*, la goëlette d'Alexandre Dumas, frétée par le capitaine Magnan pour remonter le Niger. Bonjour, chère petite barque, qui nous a portés de Gênes au golfe de Policastro! Dans tes petites cabines nous avons dormi abrités par le Vésuve; sur ton pont nous avons admiré de longues heures le brasier ardent qui, la nuit, semblait un météore sur le ciel étoilé du golfe de Naples. — Balance-toi sur les flots, petite goëlette, tu nous rappelles un bon souvenir de notre vie d'aventures. Fais flotter au vent ta longue banderolle. — *Au vent la flamme, au Seigneur l'âme.*

La fumée qui sort des sabords du *Solferino* annonce qu'on va faire le simulacre de battre les forts; toutes les batteries vomissent la flamme, et les côtes répercutent les détonations. Ces bagues de fumée blanche *halos* passagers, qui se dissipent lentement, se détachent un instant sur le bleu du ciel, chaque vaisseau envoie sa bordée de toute sa batterie, et bientôt d'épais flocons de fumée nous dérobent complétement l'escadre; puis, peu à peu, le dernier vaisseau reparaît comme dans un nuage.

L'escadre a décrit un cercle immense; le *Solferino* vient repasser devant nous, et sur la passerelle qui se dresse au pied du grand mât, nous voyons tout le brillant état-major au milieu duquel se tient l'Empereur. — A l'arrière, l'habit rouge du comte de Walsh, le chambellan, éclate au milieu des uniformes sombres. — Mes amis les Espagnols deviennent rêveurs et songent à Gibraltar.

Le vaisseau amiral rentre au port en ouvrant devant lui un sillon d'écume blanche. Un pavillon qui flotte à l'arrière donne le signal du mouillage; le canot impérial s'avance, on entend un lourd bruit de chaînes, et l'amiral jette l'ancre. — Nous faisons force de rames pour assister au débarquement, et nous entendons, en passant devant le *Montebello*, le commandement: *En haut le monde!* — En un instant mille matelots grimpent dans les vergues et des vivats éclatent de toute part quand passe le canot impérial.

Il glisse devant nous emporté par ses rameurs, qui fendent l'eau avec une merveilleuse précision, l'humidité nous enveloppe, cette humidité sinistre propre à la mer. L'Empereur et les amiraux ont revêtu les cabans; le yacth de lord Clifton, poussé par une bonne brise, frôle le canot impérial. La nuit va venir; là-bas, à l'occident, un disque rouge disparaît derrière les côtes, et au-dessus de la ville, à l'orient, les fenêtres des villas illuminées comme par un incendie reflètent les derniers rayons.

La foule est compacte dans les rues, les matelots sont formés sur le Champ de bataille et rendent les honneurs au souverain. Une masse de Toulonnais s'assemblent devant les fenêtres de la Préfecture maritime et restent là jusqu'au soir, comme si leurs regards pouvaient percer les murs.

Toulon le soir. — Ville bonne enfant, de grands platanes en berceaux, du bruit joyeux, des chants, des accents de fête, des concerts dans chaque café, — trois marins passent en se tenant par la main et chantant — *A bord la Belle-Poule* et *Zon, zon, zon.* — Une fille glisse, la cornette au vent comme une gœlette enflée par la brise, et disparaît dans des rues immodestes.

Théâtre superbe, un parterre d'officiers de marine, — on joue la *Dame blanche* et les *Mémoires du Diable.* — Au foyer, sur une table entourée d'agents municipaux, deux urnes sont disposées, avec une inscription au-dessus de chacune d'elles, — *Troisième début de Mlle Olivier, ingénuité, des premiers rôles.—M. Rodriguez, jeune premier.*—Chacun doit voter pour ou contre l'admission. — La province a du bon, — je ne connais pas Mlle Olivier et personne au monde ne m'est plus indifférent que M. Rodriguez, mais je vote pour eux, — c'est bien fait!

—

Marseille. — Dimanche.

Dès l'aurore, nous allons visiter l'Arsenal. — On n'entre pas plus qu'en une place forte, il faut exhiber ses pouvoirs.—Une fois la porte franchie, tout le monde est aimable et c'est à qui nous remorquera et facilitera l'accès; — il y a une nuance entre l'officier de terre et l'officier de mer. — On découvre le canot impérial; un matelot de la Préfecture maritime vient nous annoncer le départ de l'Empereur pour neuf heures. — On appelle cela voyager! — En deux heures nous sommes de retour à Marseille, toute la ville s'est pavoisée, et comme dans les villes méridionales, au lieu de décorer leurs fenêtres de grands drapeaux à hampe et de planter des mâts, ils tendent d'une face à l'autre des maisons de grandes cordes auxquelles pendent d'immenses étendards de toute forme et de toute couleur; dans les ruelles, cela est d'un bel effet et rappelle les rues de l'Andalousie, toujours pavoisées par les *tendidos*.

M. de Maupas reçoit l'Empereur qui veut faire, le premier, visite au roi des Belges, descendu à l'hôtel du Louvre. — Le roi-citoyen a fait la moitié du chemin et attend sur le palier; l'Empereur entre, serre au passage la main d'un voyageur, le comte de Housset; il embrasse le Roi, — un grand vieillard très ferme, — habit noir, plaque de Léopold. — La visite est courte, un quart d'heure à peine. — Le Nestor des rois est accidentellement à Marseille et son voyage n'a aucune signification politique.

On se rend aux travaux; la foule est immense; la voiture est entourée, portée; des dames offrent d'énormes bouquets — un — deux — trois — dix. Le général Fleury s'en débarrasse et les place dans la capote de la voiture. Au coin de la Cannebière, un fourreur, qui ambitionne sans doute le titre de fournisseur de Sa Majesté, veut à toute force lui fourrer une couverture de traîneau. — Cela ne prend pas. — Mais le fourreur a son idée.

On traverse la rue Impériale pour aller jusqu'à la Joliette. A droite, toute la vieille ville, très pittoresque et très monumentale de forme, est portée sur des hauts murs de soutènement. Dans le fond, comme à la Cannebière, apparaît la forêt de mâts. — Déjà, de chaque côté de cette nouvelle percée, s'élèvent des maisons aussi ternes que celles du boulevard Sébastopol, ce qui rend les Marseillais très fiers.

L'Empereur repart immédiatement pour Paris, mais le fourreur est là qui veille, et le souverain n'échappera pas à sa fourrure. — Quand le cortége arrive devant la Bourse, l'industriel s'avance et profite traîtreusement de l'instant où Sa Majesté et l'amiral Jurien de la Gravière regardent le monument pour jeter la couverture dans la voiture. — Mais il est dit que le fourreur en sera pour ses frais: on lui rend son ours.

Les solennités officielles ont toujours quelque chose de froid et de triste sous leurs splendeurs; elles sont comme les pièces de Mallefille, elles *manquent de femmes.* — Ce n'est pas ma faute si tout cela n'est pas plus gracieux; mais pas un point lumineux, pas une paillette, pas une charme, pas une fleur! — La raison d'État!

C-YR.

A VOUS, MESDAMES

—

« On continue de poursuivre en Angleterre la réalisation d'un projet » qui n'aurait guère de chances de réussir en France. Il s'agit d'admettre aux grades universitaires et d'accorder des diplômes de *docteurs* ou *doctrices* en médecine, aux demoiselles qui se sentent du » goût pour la pratique de l'art de guérir. »

Je lis dans un journal ce petit entre-filet, évidemment écrit dans le but d'exciter en France la plus franche gaieté.

On se tord à l'idée seule qu'une femme pourrait couper une jambe dans un hôpital ou vendre des drogues dans une pharmacie. Et en général on éclate de rire à la pensée qu'une femme peut occuper dans la société un emploi actif quelconque. Il n'y a que les Anglais pour commettre de semblables excentricités!

Eh bien, madame, permettez-moi de m'asseoir un instant et de vous ouvrir mon cœur.

Je suis indigné, positivement indigné du rôle que l'on fait jouer à la femme dans notre société moderne. — On parle du cœur de la femme, de ses charmes physiques, des vertus de son âme, mais de son intelligence, il n'en est pas question. — Il semble que cette intelligence soit une laideur, un obstacle, une espèce de champignon moral contre lequel on lutte dès l'enfance. La jeune fille la mieux élevée n'est-elle pas celle qui ignore le plus de choses, celle dans l'esprit de laquelle les plus étranges préjugés ont le mieux germé; celle qui sort du couvent avec le prix de sagesse, une bonne tenue, des notions sérieuses sur les jupes taillées en biais, une religion solide et un rien d'orthographe?

On ne développe en elle ni le sentiment des arts ni celui des sciences — on l'a élevée à l'étouffée, on la fait vivre sous cloche. — On l'entortille dans des bandelettes aux mille tours de la niaiserie. — Les hommes eux-mêmes qui tout à l'heure en fumant leur cigare, tâchaient d'émettre des idées, causaient littérature, art, politique, s'arrêtent tout à coup lorsqu'ils rentrent au salon, leur physionomie change et ils se lancent à corps perdu dans l'interminable chapelet des banalités endormantes. On dirait qu'ils reprennent le harnais.

Or, madame, je mets ceci en fait, c'est que les femmes possèdent une intelligence beaucoup plus fine que celle de l'homme. — Leur nature impressionnable, délicate, nerveuse, serait infiniment plus propre que la nôtre à saisir les délicatesses de l'art et à comprendre les choses de l'esprit si dès l'enfance elle n'avait été victime d'un préjugé absurde La poésie est faite pour elles. — A elles l'étude fine du cœur humain. les impressions vives, les émotions vraies en face de la nature, — elles ont d'instinct ces rares qualités que nous faisons naître en nous à force d'étude. Elles ont en elles une lyre divine.—Si cette lyre ne vibre pas, c'est qu'on en a cassé les cordes une à une.

Je suis sûr, madame, que vous vous dites : « Voilà un homme gracieux. Enfin, en voilà un! »

Je ne dis pas que je ne sois pas assez gracieux, mais je vous jure, que je suis avant tout sincère. Je voudrais que toutes les carrières qui ne demandent ni barbe au menton, ni force physique fussent ouvertes aux femmes. Je voudrais que tous ces petits jeunes gens qui mesurent des étoffes dans les magasins fussent renvoyés à la charrue et remplacés par des femmes. Je voudrais que les ministères, qui ne demandent pas à leurs employés des qualités viriles bien développées, permissent aux femmes de remplir certains emplois. — Je voudrais que l'Académie elle-même laissât le beau sexe pénétrer dans son sein. — Je voudrais, en un mot, que la femme de notre époque vécût plus par l'esprit et ne laissât point aux filles entretenues le mérite d'avoir de l'intelligence et de s'en servir. On oublie que les dames du XVI^e siècle parlaient latin, faisaient des vers et connaissaient l'art de guérir.

Il est vrai que le jour où les femmes feraient dans les carrières libérales une concurrence sérieuse à l'autre sexe; que le jour où, développées par une instruction réelle et une éducation intelligente, elles se serviraient de leurs facultés, ce jour-là il y aurait bon nombre d'hommes réduits à se faire commissionnaires, frotteurs ou sergents de ville. Mais en somme, y aurait-il grand mal? — Je connais une foule de mes semblables qui sont nés pour le crochet et la brosse.

Tâchez, madame, de vous mettre pour un instant à la place d'un jeune mari qui vient de recevoir des mains de sa belle-mère le petit ange qui doit faire le bonheur de sa vie. Si ce jeune mari voit dans sa femme autre chose qu'une épouse, qu'il voie en elle, et il en a bien le droit, un compagnon, un ami, un conseiller, qu'il veuille se mettre avec elle dans une communauté complète d'idées et de sentiment; qu'il veuille l'initier à sa vie et lui faire partager les joies et les tourments de sa carrière, vous n'avez pas idée du nombre de barrières que ce malheureux mari aura à franchir, du nombre d'obstacles qui se dresseront devant. Il a contre lui l'éducation de sa femme, les préjugés de la société, son beau-père, sa belle-mère, le confesseur, la maîtresse de pension... Que sais-je? le bon Dieu lui-même, à ce qu'on dit. — Qu'il ne touche pas à la sainte ignorance de sa femme, qu'il ne trouble pas le sommeil de son esprit, ou lui lancera la pierre en lui disant :

— Comment, vous osez!

Qu'il ne tente pas de démailloter le cerveau de son petit ange, de lui apprendre à voir et à juger; qu'il ne pense pas tout haut devant elle; qu'il ne cherche pas à lui faire partager ses convictions, à lui faire aimer ce qu'il aime lui-même, à en faire, en un mot, un être à sa hauteur.

Il sera bafoué, honni, ridicule, dangereux, et le beau-père avantagera par testament son autre enfant.

Le mari raisonnable et justement estimé est celui qui n'initie sa femme ni à ses doutes religieux ou politiques, ni à ses plaisirs intellectuels ni à ses rêves d'avenir, ni à ses souvenirs du passé, ni aux inquiétudes du présent. Ses travaux, ses recherches et jusqu'à ses croyances ne doivent point avoir accès dans le ménage. Il doit accumuler autour de sa femme une montagne d'idées niaises et inutiles, de préjugés enfantins, d'ignorances réputées saintes et indispensables à la sécurité des familles. — Il doit la mener toute parée dans un monde contre lequel il ne doit point lui apprendre à se défendre en lui donnant les moyens de le juger. Il doit laisser son imagination travailler dans le silence du coin du feu, à la lecture des livres qu'on ne doit point lui apprendre à apprécier, et qui l'exaltent d'autant plus. Le mari justement estimé ne doit s'occuper de l'intelligence de sa femme que le jour où cette intelligence, faisant explosion, entre dans le monde intellectuel comme un boulet de canon dans un appartement et occasionne des malheurs. — Alors seulement le mari peut et doit s'occuper de la cause du... fracas et déplorer avec toute la famille les horribles conséquences d'une imagination exaltée.

Exaltée! mais exaltée par vous, mari justement estimé qui n'avez pas compris que l'ange adorable, que vous livrait la belle-maman, cachait sous ses ailes la curiosité de la science et l'ardeur vers l'inconnu, cachait sous sa rougeur et sa pudeur mystique cinq ou six ans de désirs incertains, de rêves sans but précis, de soupirs, d'inquiétudes,—auxquels les enseignements du couvent n'avaient donné nulle satisfaction.

La belle-maman vous a dit : Mon gendre, je vous donne un agneau, un bijou d'ignorance, pas plus d'imagination que sur la main, la bêtise même, une femme en bois... un trésor; et vous vous êtes frotté les mains en vous disant : Entretenons cette sainte absurdité, mon bonheur et ma supériorité intellectuelle en dépendent. Un beau jour : patatra! la femme en bois éclate, la femme en bois était chargée, et voilà un homme estropié.

Je désirerais, madame, terminer ce bavardage par une comparaison qui vous expliquera ma façon de penser.

Une jeune fille qui sort du couvent me paraît ressembler à une bouilloire pleine d'eau et hermétiquement fermée. — Les sots la laissent devant le feu et elle éclate indubitablement.— Les habiles y pratiquent des ouvertures, dirigent la vapeur qui s'en échappe, et la modeste bouilloire devient une source de force et de puissance. — Les poltrons sérieux la descendent à la cave, au frais, ferment la porte à double tour et mettent la clef dans leur poche; — bouilloire inutile, vapeur perdue.

Je dois dire maintenant qu'il est des femmes absolument dénuées d'intelligence et de cerveau, desquelles le plus habile des maris ne saurait faire jaillir une étincelle; mais ces dernières sont une exception tellement insignifiante qu'on pourrait, au besoin, la négliger; et d'ailleurs, n'ont-elles pas une beauté physique — les femmes, d'un esprit... paresseux, sont toutes adorablement belles — n'ont-elles pas, dis-je, une beauté physique qui fait qu'en les regardant on oublie qu'il est ennuyeux de les entendre?

Z.

AURORE

La dernière étoile est éteinte ;
Le feuillage, rideau mouvant,
Frissonne joyeux dans la teinte
Vive du beau soleil levant.

Presque jaunis et verts encore
Les blés ondulent doucement ;
Viens saluer la grande aurore
Épanouie au firmament.

Vois : à travers les découpures
Des branches qui s'aiment, le ciel
Laisse entrevoir des couleurs pures
Comme ton œil tendre et cruel.

Viens, enfant, que l'amour nous mène !
Joue avec ton ombrelle aux doigts,
Allons comme l'autre semaine
Respirer la fraîcheur des bois.

L'ombre de ton chapeau de paille
Noyait ton visage si doux ;
Nous entendions chanter la caille
Et l'alouette autour de nous.

Tes petits pieds dans la rosée
Devisaient avec les muguets ;
D'une lueur blanche arrosée,
Tu souriais, j'extravaguais.

Sous un berceau de clématite,
L'œil tendu vers mes yeux amis,
Ramassée et toute petite,
Comme un oiseau tu t'endormis !

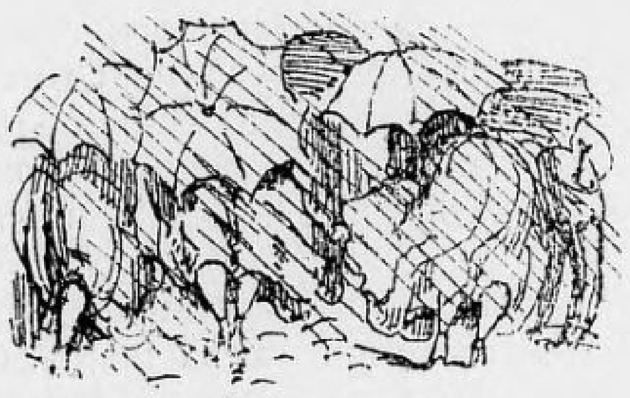
A. G.



IL PLEUT !

... *Nocte pluit to tâ.....*
(VIRGILIUS.)

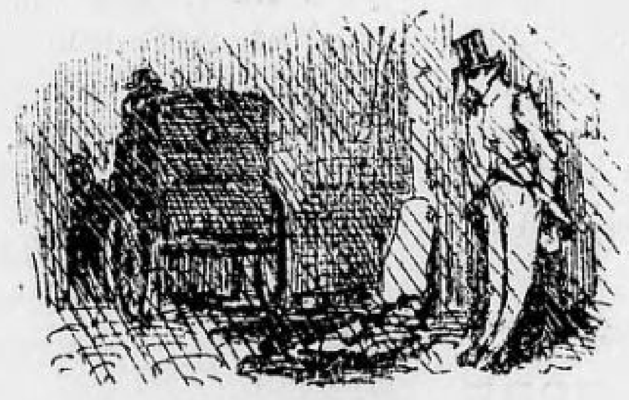
Goutte à goutte, cette eau bizarre
Tombe des cieux;
Paris a l'air d'un vieil avare
Tout soucieux.



Le vent s'amuse avec la pluie;
Tantôt fermé,
Tantôt ouvert, le parapluie
Est peu charmé.



La grisette coiffe la borne
De son jupon;
L'employé fixe d'un œil morne
Son pantalon.



Chacun, interrogeant l'espace
Avec candeur,
Auprès des voitures de place,
Passe rêveur.



Gouttière vivante et sévère,
Un vieux cocher
Laisse errer son regard austère,
Sans se fâcher.



Une dame âgée injurie,
Chaque trottoir;
Le commerçant se réfugie
Dans son comptoir.



Parfois, d'un côté du ciel borgne
Un rayon sort;
On dirait qu'un ange nous lorgne,
Et rit très fort.



Est-ce le soleil, qui, plus ferme,
Prend son essor?
Non, bientôt le rideau se ferme,
Il pleut encor...



A la campagne où la nature
Est sans souci,
Vainement le ruisseau murmure...
Il pleut aussi.



Madame, en son salon immense,
Sur son fauteuil,
Dort sur la *Gazette de France*,
Comme elle en deuil...



Monsieur compte mètre par mètre
Tout son parquet:
Puis il va voir à la fenêtre
Quel temps, il fait...



La campagne est bien agréable;
On dormira,
Puis on ira se mettre à table,
Quand on voudra...



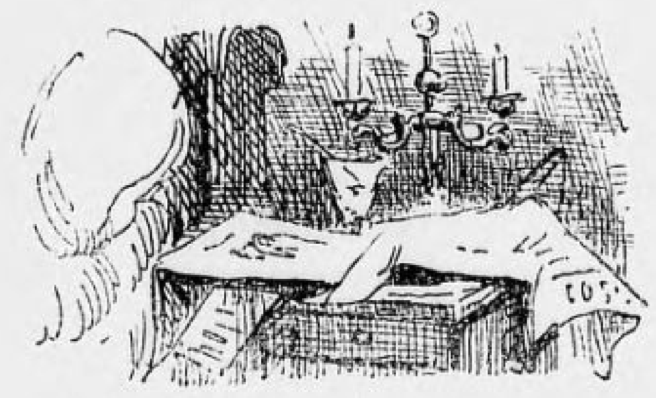
Les enfants viendront de la route,
Toujours sautant,
Plus crottés que les chiens, sans doute
Hurlant autant...



On recevra la sous-préfète;
Puis, vers le soir,
Chacun, la fête étant complète,
Dira : bonsoir.



Pour moi, qui déteste la pluie
Horriblement,
Dans mon lit je passe ma vie;
C'est assommant...



Je lis les journaux; je demande
Si quelqu'un sait
Pourquoi Dieu fit la mer si grande,
Le ciel si laid...



Si le ciel ne sait plus que faire
De l'eau qu'il a,
Pourquoi la jeter sur la terre
Comme cela?



Il pourrait en laver la bile
De Pomtmartin,
Ou bien en humecter le style
De Girardin...



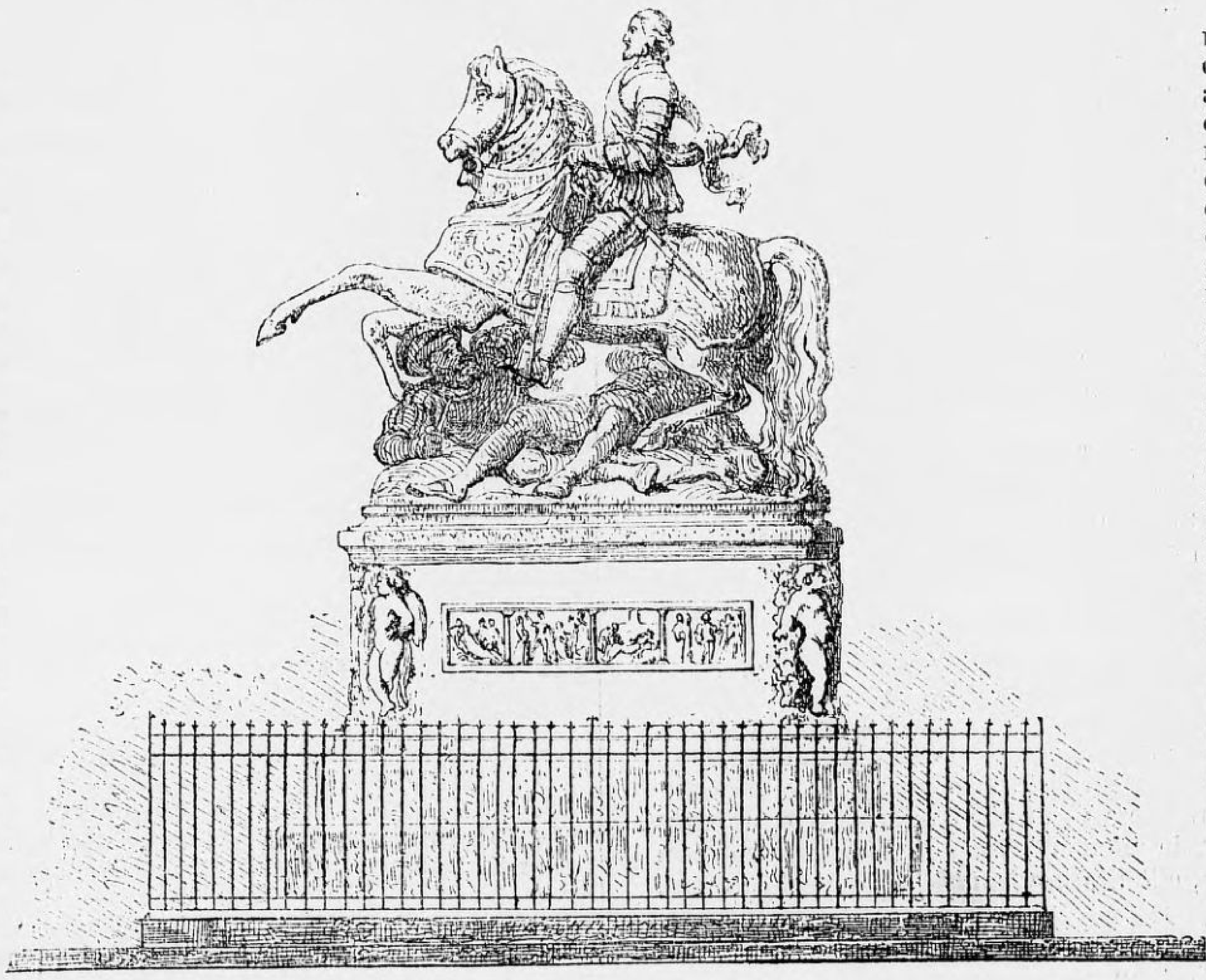
La nue y suffirait peut-être;
Et l'Océan
Purifierait notre grand-prêtre
Ernest Renan.



Je crois que je songe, la tête
Tout à l'envers;
Je me trouve avoir (on est bête!)
Ecrit des vers. HENRY MARET.

STATUE EQUESTRE DF FRANÇOIS Ier

Inaugurée à Cognac, sa ville natale, le 30 octobre 1864.



Ce monument, composé d'un groupe colossal en bronze, d'un piédestal en marbre et d'un soubassement en granit, est l'œuvre de M. ANTOINE ETEX, statuaire-architecte et peintre, de Paris, qui a mis cinq ans pour l'exécuter.

Le groupe principal en bronze, fondu par CHARNOD, représente François Ier vainqueur à Marignan, au moment où le cheval du Roi victorieux va être blessé par un de ces Castillans aux gages des armées de ce temps, et dont la seule mission était de démonter les chevaliers chargés de leurs armures, en frappant et blessant à mort les chevaux de ces héros.

Le cheval du Roi-Chevalier lancé dans la mêlée, enivré par l'odeur de la poudre, surexcité par son cavalier, vient de renverser de son vigoureux poitrail cette ligne inébranlable des lanciers suisses; rien ne peut l'arrêter, il franchit les palissades, évitant néanmoins de fouler du fer de ses pieds le corps d'un ennemi agonisant.

Le Roi, représenté calme sur son cheval fougueux, tient de la main droite sa vaillante épée, nue et prête encore à frapper; sa main gauche tient les rênes rassemblées, ce qui donne à l'encolure du cheval l'allure encapuchonnée. Le casque du Roi, orné de son immense panache, est tombé de sa tête par un choc violent instantané. François Ier est revêtu du costume et de l'armure qu'il portait à la bataille de Marignan, de même que son cheval est recouvert de son armure historique.

Le piédestal, unique dans son genre, est taillé et sculpté dans le marbre; quatre morceaux, quatre blocs énormes, apportés d'Italie à Paris, le composent. Sur la face principale, regardant du côté de la ville d'Angoulême, sont sculptés en ronde-bosse, mais taillés dans le même bloc de l'architecture, deux gênies appuyés, l'un sur la masse d'armes, l'autre sur le casse-tête et tous les deux sur l'écu du blason du Roi-Chevalier.

Ce monument, tout placé, coûte à l'auteur plus de 180,000 francs.

Pour se rendre compte de son importance relative, il suffit de dire que le sculpteur Lemot reçut 300,000 francs pour le modèle en plâtre de la statue équestre de Henri IV, placée sur le terre-plein du Pont-Neuf, à Paris, et que le jour de l'inauguration le roi Louis XVIII le fit baron.

LIVRES

Sous le titre : *Sous les Tropiques*, M. Paul d'Hormoys vient de faire paraître un charmant volume plein de détails de mœurs des plus curieux, sur des pays bien peu connus. Nous en détachons les lignes suivantes :

Les mulâtresses sont très-belles pour la plupart, ces grandes filles de couleur avec leurs cheveux bouclés et leur teint mat et uni. Souvent leur peau est si blanche qu'il faut toute l'habitude et toute la clairvoyance du créole pour reconnaître en elles la trace de ce sang noir dont la moindre parcelle dégrade et déclasse aux yeux de l'aristocratie des colonies. Un madras roulé autour de la tête, une chemise flottante, qui recouvre à moitié les épaules et la poitrine, une jupe à grosses raies ou à grands ramages s'enroulant autour des reins et s'attachant à la taille; voilà tout leur costume. Mais le madras est artistement attaché et décoré de broches, de chaînes, d'épingles, de parures à monter la boutique d'un bijoutier. La chemise est en batiste brodée, et la plus pauvre a toujours pour un millier de francs d'or au cou, aux oreilles et aux doigts.

Leur principale industrie consiste à loger les étrangers. Tout autour de la Savane de Fort-de-France, s'élèvent de petites maisons en bois pour la plupart à cause des tremblements de terre. Deux pièces au rez-de-chaussée et une petite cour. Deux chambres au premier et un grenier, tel est l'asile qu'elles tiennent à la disposition du nouvel arrivant et qu'elles ornent de leur jeunesse et de leur beauté. Pour une centaine de francs par mois vous aurez là un logement toujours admirablement propre, votre linge blanchi et raccommodé, le café noir tous les matins en vous réveillant, *et le reste*, comme disait le bonhomme La Fontaine, le soir en vous couchant.

Cela est parfaitement reçu, de chaque personne. Officiers supérieurs, fonctionnaires et magistrats demeurent ainsi lorsqu'ils sont célibataires. On écrit officiellement *à Monsieur l'Amiral *** chez Phontilia, à Monsieur le Procureur impérial chez Denise, savane de Fort-de-France.* C'est là qu'on reçoit ses visites.

Cet état de choses non-seulement est connu, avoué, toléré, mais il a même quelque chose de légal :

Que fait donc Herminia qu'on ne la voit plus à la messe ni au tamboula? demande une de ses amies.

Elle loge M. un tel, répond l'autre, comme à Saint-Domingue, la mère répond que sa fille est *placée* avec un Monsieur.

Une fille qui *se place* ne fait rien de déshonorant, et quand elle *se déplacera*, elle trouvera à se marier ou à se replacer tout aussi avantageusement qu'avant.

Il y a du reste en ce qui concerne ces pauvres filles une facilité de mœurs telle qu'on ne peut se l'imaginer. Leur qualité de *fille de couleur*, c'est-à-dire ayant du sang nègre dans les veines fait qu'elles ne comptent pas. Elles sont trop peu de chose pour que les relations qu'on a avec elles puissent engager ou compromettre en quoi que ce soit. Les femmes créoles ont une réputation de jalousie bien méritée en général et il ne fait pas bon de plaisanter avec elles sur la fidélité conjugale. Cependant plusieurs hommes mariés ont deux ménages : l'un, l'officiel, est le ménage blanc; l'autre, est le ménage de couleur. La blanche, légitime épouse, rougirait d'en paraître jalouse. Elle est si haut placée au-dessus de sa rivale, que la colère ne saurait tomber aussi bas. Tel un morceau de plomb lancé dans la mer s'arrête à une certaine profondeur et reste ainsi suspendu sans pouvoir atteindre le fond.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

—

V. — UNE PAGE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

—

LA CONFESSION DE MADEMOISELLE JANE

M. DE RYONS. — JANE

DE RYONS (*à part*). — Il faut que je devine cette femme, que je la confesse, que je la creuse jusqu'au tuf. (*Haut*) Vous paraissez agitée, *mademoiselle*.

JANE. — Je suis mariée, monsieur.

DE RYONS. — Je sais bien, mademoiselle; c'est un mot que j'ai fait-là.

JANE. — C'est même une impertinence.

DE RYONS. — Mais certainement. Je suis l'ami des femmes et je ne leur dois rien que la vérité. Votre mari est furieusement sot de n'avoir rien su obtenir d'une femme comme vous, et en l'épousant, par-dessus le marché.

JANE. — Vous êtes assis dans son fauteuil.

DE RYONS. — Oui, je prends sa place. Quel âge avez-vous?

JANE. — Dix-sept ans; je ne sais pas au juste.

DE RYONS. — Je le sais, moi, vous en avez trente-deux. Le mensonge n'attend pas le nombre des années. Il y en a bien d'autres. Vous avez un joli chapeau. Combien coûte-t-il?

JANE. — Je l'ignore.

DE RYONS. — C'est comme pour votre âge. Il coûte 120 francs; vous l'avez acheté le 17, à trois heures de l'après-midi. Vous aviez perdu un de vos gants; vous l'avez retrouvé dans la voiture...

« Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?

JANE (*à part*). — Il est effrayant.

DE RYONS. — Je devine une femme à la couleur de sa robe, à la façon dont elle manie la fourchette, aux dents et aux genoux.

JANE. — Excusez-moi, j'ai deux mots à écrire.

DE RYONS. — Je devine à qui vous écrivez. C'est à Mme Leverdet. Ne faites pas trop de fautes d'ortographe. C'est assez des autres.

JANE (*écrivant*). — Vous connaissez Mme Leverdet?

DE RYONS. — Je crois bien. Elle a voulu me glisser sa fille, un ange de pureté qui joue Schubert de mémoire. Trop de sentiment musical à la clef. L'année prochaine, elle lira le *Chandelier*. Ce n'est pas mal, cette petite pièce-là.

JANE. — Elle s'appelle?

DE RYONS. — *Antoinette*. C'est un nom bien connu. Je ne l'oublierai pas.

IANE. — Alors vous n'aimez personne?

DE RYONS. — Il n'y a pas de danger.

JANE (*de plus en plus agitée*). — L'homme qu'on épouse vous trompe, l'homme qu'on aime vous insulte.

DE RYONS. — Qu'est-ce que ça fait? Est-ce que les cravaches ont été inventées pour les chevaux?

JANE. — Non, monsieur, et si j'en avais une sous la main...

DE RYONS (*à part*. — Ah! ah! Voici une vraie femme... Et moi, imbécile, qui n'avais rien lu dans ce grand œil bleu. (*Haut*) Approchez votre fauteuil. Nous sommes au confessionnal. Je dresse l'objectif de l'analyse, et je mets votre cœur au point. Ne bougeons plus!

JANE. — Je m'accuse d'avoir...

DE RYONS. — Le récit aurait des longueurs. Le théâtre, comme disent les accoucheurs, ne se passe pas en conversations. Nous disions donc que cet affreux *Voltaire*...

JANE. — C'est un vers de M. Ponsard.

DE RYONS. — Je parle de cet affreux voltaire, c'est-à-dire mon fauteuil, sur lequel vous ne paraissez pas sur des roses. C'est donc bien désagréable ce que vous avez à m'avouer?

JANE. — Ah! tenez, vous ne savez pas...

DE RYONS. — Voilà l'explosion. Allez comme ça.

JANE. — Ce que c'est qu'une jeune fille qui se marie. Elle marche à l'autel sans avoir coupé les pages du catéchisme de l'amour. Heureuses les jeunes filles qui, à la pension, ont pu se faire une idée du mariage. Mais les autres, les pures, les saintes, les vierges...

DE RYONS. — Y en a-t-il beaucoup qui ignorent la théorie?

JANE. — Oh! oui, allez. Au sortir de la mairie, elles vont à l'autel, de l'autel à table, de la table au bal et du bal... Quant au reste, je ne veux pas le connaître.

DE RYONS. — On dit ça... et puis... on finit par faire comme les autres.

JANE. — Après que ma mère m'eut embrassée elle s'éloigna en pleurant.....

DE RYONS. — Tout le monde avait donc bien du chagrin à ce mariage là? Et M. votre mari pleura-t-il?

JANE. — Oh! lui...

DE RYONS. — Son siége était fait... Pauvre femme! comme dit Me Lachaud, dans les mitoyennetés conjugales.

JANE. — Une jeune fille, à Paris, est élevée dans les sphères de l'idéal. Elle se figure qu'on se marie pour avoir des plumes et pour sortir seule dans les rues, comme papa et maman qui se disaient *vous* et ne s'embrassaient pas devant moi. Un jeune clerc de notaire vient dans la maison. La nature, la poésie, la musique, les fleurs...

DE RYONS. — Et l'étude de son patron qu'il veut acheter pour faire redorer les panonceaux. Allez toujours.

JANE. — Je n'ose pas.

DE RYONS. — Fichtre! En effet, c'est scabreux, mais au Gymnase, nous sommes en famille.

JANE. — Enfin je trouve cela révoltant.

DE RYONS. — Si toutes les jeunes filles disaient cela, que deviendrait la statistique de la population? Et qu'avez-vous fait?

JANE. — J'ai fermé les yeux.

DE RYONS. Très-bien. Et après?

JANE. — Je me suis réfugiée dans la maternité. Nous autres femmes, nous n'avons pas à discuter l'œuvre de Dieu. Je passais toutes mes nuits habillée en toilette de bal. Alors, mon mari, orgueilleux et impatient, est allé porter son amour à d'indignes créatures, et je suis retournée dans ma famille, humiliée, brisée.

DE RYONS. — De fatigue? Tant de nuits en toilette de bal. Avouez qu'il y avait un peu de votre faute. On vous donnerait le paradis que vous le perdriez encore. C'est Alfred de Musset qui l'a dit... Il avait du talent.

JANE. — Ah! monsieur, sauvez-moi!

DE RYONS. — Évidemment, il faut que je vous sauve. Je suis le terre-neuve des femmes à la mer, *mademoiselle*.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Tom Pouce est attendu prochainement au Grand-Hôtel. Le bruit court qu'on ne lui permettrait plus de porter en France son habit de général.

—

A propos de modes, je n'ai pas cru devoir vous parler des dents, qui ornent le bas des robes. Ressembler un peu plus, un peu moins, à une mâchoire, qu'importe? La femme n'a jamais été qu'un aimable crocodile.

—

Il a été un peu question de la candidature d'un grand... grand personnage à l'Académie des Sciences morales et politiques. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'Académie des Sciences morales et politiques; mais ce ne serait pas la première fois qu'on créérait une Académie tout exprès pour un grand homme.

—

On veut faire un chemin de fer en Chine... de Canton à Pékin, s'il vous plaît. Les Anglais ont voulu pour cela faire payer 500,000 francs à Hong-Kong. Les Hong-Kongois, ne comprenant pas bien qu'ils dussent payer avant la livraison de la marchandise, ont préféré tuer une cinquantaine d'Anglais, ce qui coûte moins cher qu'un chemin de fer et est beaucoup plus récréatif. Les journaux appellent cela une petite effervescence.

—

Cette manie de tirer sur les Européens, et de les assassiner un peu, paraît passer à l'état de tic parmi les Asiatiques. A peine nos ambassadeurs japonais ont-ils eu mis le pied sur leur territoire, qu'ils ont armé leur suite et se sont dépêchés de faire feu sur le *Cormoran*, vaisseau d'Albion. Ces gens-là ne craignent pas de laisser protester leur signature.

—

Tous les jours on lit dans le *Bulletin de l'Observatoire:*
« *État de l'atmosphère, très-varié*.
Pour observer ces choses-là, point n'était nécessaire de faire la tour si haute.

—

Toujours les *solidaires* de Tours. Il paraît que ces solidaires sont des gens qui s'associent pour se faire enterrer. Une singulière idée. J'aimerais mieux m'associer pour bien vivre. Mais ces solidaires sont encore plus étranges. Tous profondément convaincus que le catholicisme est une superstition, ils veulent à toute force qu'un prêtre catholique dise des prières sur leur tombe et ils tiennent à de la terre bénie, tout en disant, à qui veut les entendre, que la bénédiction n'a aucun sens. « *J'ai souvent remarqué ce vice*, dirait le bonhomme Montaigne.

—

C'est aux courses de Porchefontaine que nous avons trouvé les premières

modes d'hiver. L'*Incroyable* de soie, avec par-dessus semblable..., ce mot : *Incroyable*, nous reporte aux bons jours du Directoire. Reverrons-nous bientôt la petite parole panachée? J'ai lieu de l'espérer, grâce à M. le comte de V*** et à M. le baron D***. — J'ai remarqué aussi la peluche anglaise, dite *silk-skin*... On n'a jamais su pourquoi — la peluche est très-portée... et le drap bleu... et le grenat non moins... mais c'est déjà ancien. — Quant aux diamants, je n'en ai pas vu, mais je me suis laissé dire qu'on les avait confiés à la modiste... des chapeaux de diamants — où s'arrêtera-t-on? Je pense qu'on en fera des souliers, et je sais plus d'un amant qui alors aura plaisir à conserver celui de sa maîtresse. — Les robes se relèvent de plus en plus; les bottes grandissent et suivent la robe; le paletot, toujours plus court, semble fuir la robe et les bottes. — Je vous dirais bien ce qu'il en adviendra; mais vous me feriez la moue. Je vous le dirai donc tout bas.

—

Dumas va décidément partir pour l'Amérique. Nous aurons donc des nouvelles impressions de voyage. Dumas a mangé de l'ours en Suisse, du renne en Laponie, du cheval à Lyon. Quand Dumas aura mangé du nègre dans la Caroline, la cuisine n'aura plus de secrets pour lui.

En attendant, Dumas, le même, va prêcher à l'Exposition de Delacroix. Excellente affaire pour tout le monde, d'abord pour l'Exposition, ensuite pour Dumas, que les lauriers de Lacordaire empêchaient de dormir; ensuite pour la religion, que le grand homme va sans doute *vulgariser* puissamment. *Il n'y a pas de sot métier*, disent les bonnes gens.

—

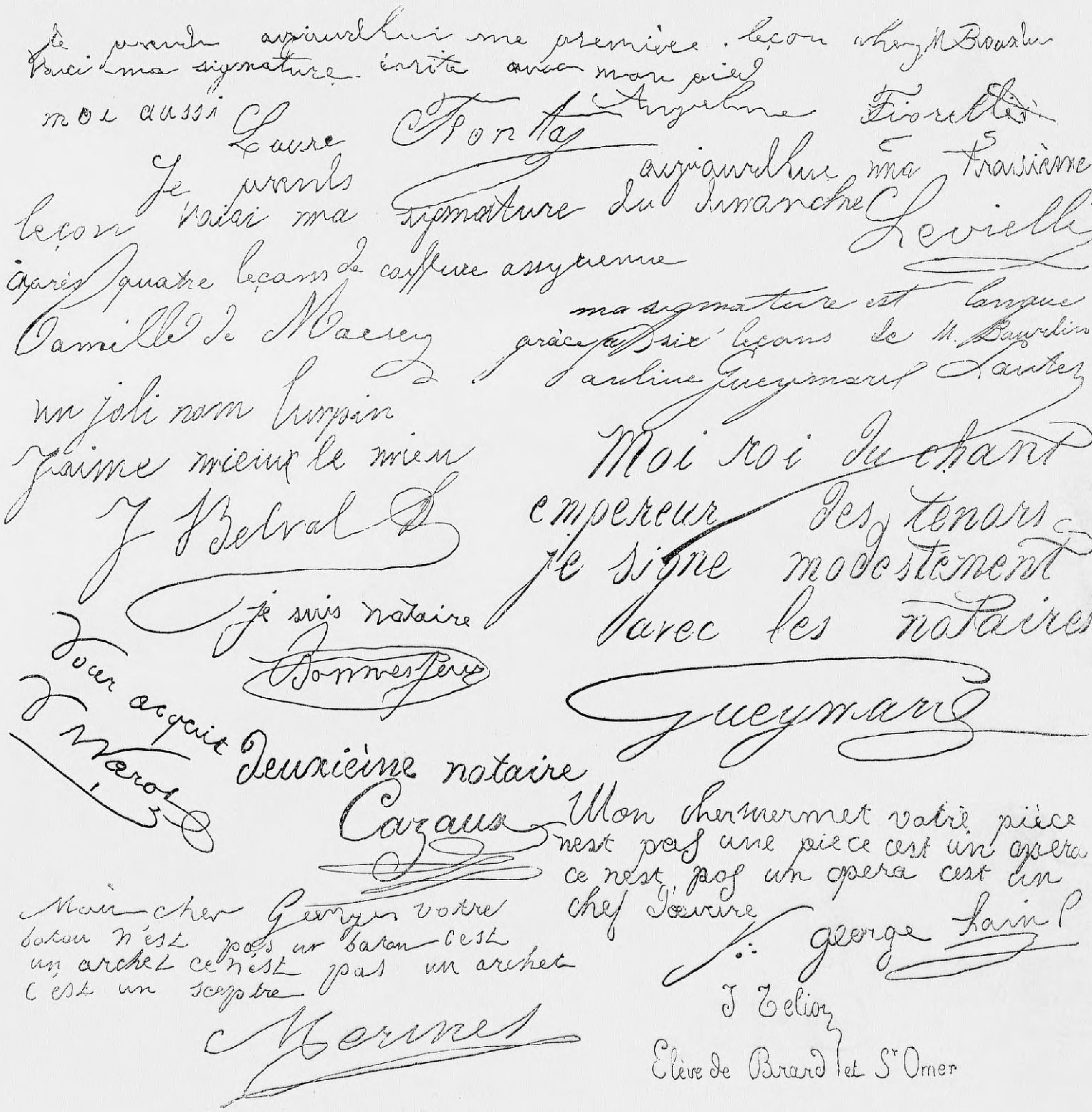
Les autres frères-prêcheurs des conférences de la rue de la Paix vont se transporter au Vaux-Hall. Voilà un lieu tant soit peu léger pour de si austères sermonneurs. Ils espèrent sans doute que les souvenirs feront passer l'ennui comme la sauce fait passer le poisson.

—

Nous avons eu une exposition d'huîtres. Je ne vois pas trop comment on peut juger des huîtres sans les goûter. Bientôt nous aurons une exposition de vins; mais on se contentera aussi de les regarder.

X.

La GAZETTE DES ABONNÉS, cet étonnant journal pour rien, a publié, sur *Roland à Roncevaux*, un numéro fort curieux. A la suite d'un compte-rendu illustré de notre regretté H. de Hem se trouvent les autographes des divers interprètes de la pièce. Nous reproduisons ici ces autographes avec de légères variantes. Il faut bien s'amuser un peu!



LA COMPAGNIE D'ALIMENTATION DE LA RUE DU CYGNE

Pot-au-Feu parisien. — Conserves de Bœuf et de Légumes concentrés.

CENT POUR CENT D'ÉCONOMIE



POT-AU-FEU PARISIEN PAR LA COMPAGNIE D'ALIMENTATION

Une charretée de légumes concentrés dans une tablette grosse comme un domino!

Que deviendrait ce bon Paris si la Compagnie ne s'occupait un peu de ses repas et de ses bouillons.



DÉVELOPPEMENT DES LÉGUMES CONCENTRÉS

Effroi d'une mère de famille incrédule qui a voulu doubler la dose prescrite pour un potage julienne, elle voit pousser dans sa marmite une forêt de carottes, panais, etc.



L'EFFROI DES CORDONS BLEUS

Refus énergique de Françoise qui connait son métier, Dieu merci, de croire qu'on peut faire un excellent potage julienne pour 50 personnes avec un double-six, et une tablette de savon noir. Madame lui explique que cela n'est pas un domino, mais les produits de la Compagnie.



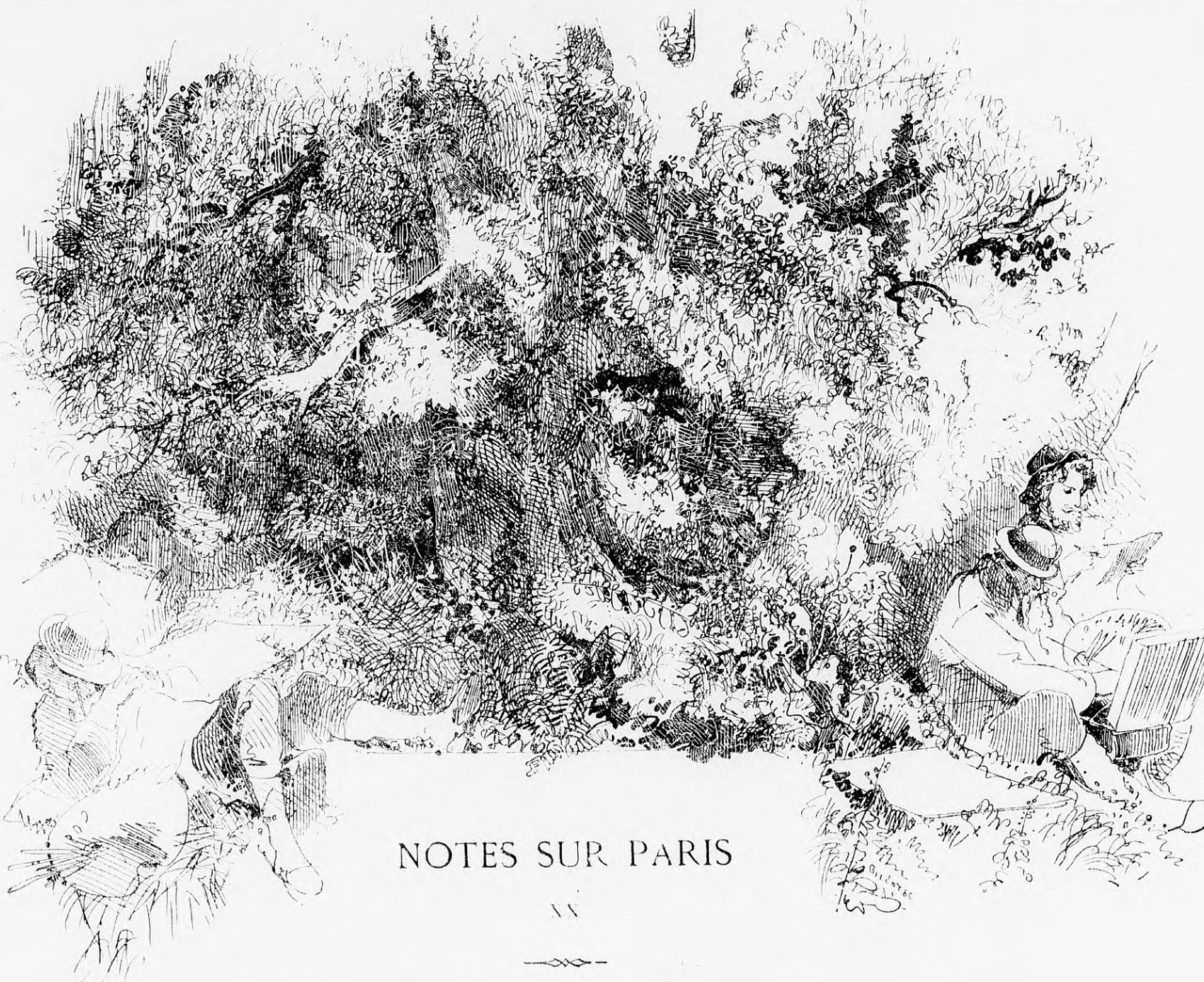
A L'INVENTEUR, MERCI!

Témoignage exalté de reconnaissance de tous les maris qui tout en ayant du bouillon délicieux ne se verront plus forcés de dévorer de la ficelle sous la dénomination de bouilli, miroton, boulettes, etc.



SUBSISTANCES MILITAIRES : UN SEUL FOURGON DU TRAIN AMENANT 40,000 RATIONS !

— Quand je pense qu'il y a dans cette voiture le produit de 10 arpents de légumes, et dans ces tablettes de quoi nourrir 100 hommes ! et le sergent qui en a mangé en Crimée, dit que c'est fameux !



NOTES SUR PARIS

XX

LES ARTISTES

I

J'ai passé un mois cet automne à Fontainebleau et dans les villages voisins. C'est là qu'on les voit au naturel. Mais je n'ai guère songé d'abord à les regarder.

Est-il possible qu'il y ait auprès de Paris une forêt pareille? Tous mes souvenirs d'Amérique se sont réveillés. Les comptes faits, vers quatre heures, j'errais à cheval parmi des futaies semblables; les idées de commerce et d'argent tombaient comme un vêtement sale; je retrouvais les générosités de la jeunesse; il me semblait que je redevenais homme. Certainement ce que j'aime le mieux au monde ce sont les arbres.

Ai-je vécu dans ce Paris que j'ai tant désiré? Ici il me semble que non. Mon salon, ma voiture, tout mon appareil est un habit de soirée gênant. J'ai occupé mes yeux, j'ai vu une ménagerie curieuse. Ai-je joui véritablement? Ces neuf années, vues de distance, m'apparaissent comme un trottoir bruyant et monotone, le trottoir de quelque immense rue de Rivoli, sentant le gaz et l'asphalte. Ce que j'y retrouve de meilleur, c'est huit jours d'absence, une longue partie de chasse dans les Vosges. Nous avions un mulet, un paysan, une tente; nous vivions de notre chasse et nous bivouaquions en plein bois; le soir venu, l'homme épluchait le gibier; je rôtissais la viande sur des charbons avec une broche posée entre deux perches; les branches se tortillaient dans la braise, les petits coups de vent lançaient sur le côté des jets de flamme; les étincelles pétillaient follement, la fumée bleue montait entre les troncs, nous nous endormions dans nos manteaux, les pieds au feu, et le matin, en sortant, nous sentions sur notre front les gouttes de rosée des grands chênes.

Cette forêt-ci est moins naturelle, mais qu'elle est belle encore! Sur le bord de la route les hêtres arrondis, dorés, glorieusement épanouis, s'étalent, étendant leur feuillage de dentelle. Ils s'allongent en file à perte de vue, jouissant de l'air libre. La lumière s'épanche à flots sur leurs dômes, rejaillit sur les feuilles, ruisselle en nappes, d'étage en étage jusque sur le gazon. Une vapeur dorée, une poussière de scintillements et de miroitements flotte autour d'eux comme une gaze. Leurs troncs blancs ont une écorce lisse et jeune. La profonde terre qui les nourrit leur conserve jusque dans la virilité l'air de l'adolescence, et le ciel tend au-dessus d'eux sa longue arche d'un bleu tendre.

Aucun passant sur cette route; la croix du Grand Veneur pointe à l'horizon. Le palais de la Belle au Bois Dormant ne devait pas être plus paisible. Est-ce que vraiment quelqu'un a passé ici depuis un siècle?

L'autre côté, une futaie énorme, est dans l'ombre. Les troncs monstrueux, noirâtres, plongent d'un élan dans le sol, et leur tête se perd parmi d'autres têtes. Quelques-uns se penchent comme des boas qui vont s'accrocher. De loin en loin, par des trouées, le ciel perce. Mais la verdure emplit tout l'horizon, tantôt sombre, tantôt resplendissante. La clarté qui s'abat d'en haut pose çà et là des traînées

d'émeraudes mobiles. Les feuillages tremblent et luisent. Un bruissement infini, un chuchottement de cent mille voix, un bourdonnement qui s'enfle ou baisse court à travers les profondeurs, et sur un escarpement sablonneux, une troupe de pins dans leur robe de verdure bleuâtre, chantent, à voix plus haute, comme une colonie mélodieuse et étrangère.

Parfois un corbeau croasse; les rouge-gorges jettent leur note claire. Dans le silence on entend les cigales bruire, et les colonnes d'insectes tourbillonnent dans l'air épais chargé de senteurs. Un gland tombe sur les feuilles sèches; un scarabée frole un brin de bois avec ses ailes. De petites voix gaies, de fins gazouillements d'oiseaux descendent des hauteurs. Tout un peuple vit sous ces voûtes et dans ces mousses, un peuple enfantin qui s'agite, et son bégaiement arrive à l'oreille, à demi recouvert par la respiration profonde de la grand'mère endormie.

—

Hier, à onze heures du soir, sur les hauteurs de Franchart, la lune toute pleine semblait un morceau d'argent poli sortant de la forge. Des nuages légers, aériens, pareils à des plumes blanches, flottaient en traînées des deux côtés du ciel. Au milieu, l'azur semblait noir, tant la clarté était vive. Au-dessous, le cirque des cirques et des profondeurs apparaissent vaguement, noires d'ombre. Les sables blancs luisaient. Un bouleau frêle levait en face de moi sa tête échevelée et charmante; ses feuilles ne remuaient pas, tant l'air était calme. On écoute pour saisir un bruit, et dans un murmure imperceptible, à une lieue de là, on devine un cerf qui brame.

—

II

15 septembre.

Les chambres et le régime sont primitifs ici, assez semblables à celui d'un log-house dans l'Arkansas ou l'Illinois. Un lit, deux chaises boiteuses, parfois un fauteuil qui ressemble à un invalide de l'Empire; les murs sont blanchis à la chaux et barbouillés de pochades, fort jolies, ma foi, et meilleures, à mon gré, que leurs tableaux d'exposition, tant elles sont naturelles, pleines de gaieté, d'invention, d'insouciance, jetées à l'improviste et à la débandade comme la conversation d'un homme d'esprit. Voilà les images intérieures non élaborées et tourmentées, mais faciles, brillantes, exagérées ou bouffonnes, telles qu'elles ont traversé leur cervelle : deux chasseurs gaillards, en habit rouge, au milieu des taillis verts; des chiens tachetés, et bien portants, qui aboient de tout leur gosier; un torse nu de jeune fille qui se cambre et rit; M. Prudhomme sortant d'un coquetier; trois caricatures; un pin parasol au bord de la mer, sur une plage de sable.

Cependant l'escalier tremble sous les gros souliers qui descendent; il se fait un remue-ménage dans la cuisine; on boucle les sacs et les guêtres. Chacun mange au hasard, dans l'attitude qui lui a plu, assis, debout, sur l'escalier, sur le buffet, sur la table. Les petites dames descendent en jupon blanc, l'œil à demi fermé et bâillant encore; on les accueille par des lazzis qu'elles supportent sans broncher. Quelques gaillards bien découplés lancent la pique sur le chemin; d'autres, plus pacifiques, regardent le fumier et les poules qui picotent. On caresse le chat, on tourmente le chien. L'hôte, un ivrogne, entonne son cinquième petit verre; il pousse à la consommation et s'y noie. Je l'ai trouvé un jour à quatre pattes, incapable de se relever; il marchait ainsi et pourtant comprenait encore. La petite servante, accroupie sur ses talons, souffle le feu en songeant aux jupons brodés du premier étage; pour sauve-garde morale elle a les soufflets de sa patronne et un petit livre de dévotion mystique. Tout le faix de la besogne tombe sur la grosse hôtesse qui, du matin au soir, sans se lasser ni se presser, cuisine, épluche, balaye, paie, reçoit, répond, sert le public. Les paysans qui viennent ici comprennent fort bien ce qui s'y passe; ils ne s'en scandalisent pas, ils en rient plutôt malignement et avec un air de convoitise; ce sont toujours les villageois des contes de Lafontaine.

Chacun part de son côté, et, une fois dans la forêt, travaille ou dort; je suis disposé à croire que la seconde occupation est la principale. A la tombée de la nuit, on les voit revenir un à un portant sur leur dos leur parasol, leur pique, leurs toiles, leurs boîtes de peinture; ils s'asseyent à l'entrée de l'auberge sur un banc de pierre, et devisent, regardant les charrettes qui passent et les commères qui jasent, détitirant leurs bras, allongeant leurs jambes; ils flânent, la conscience calme; sur cet article, les villageois en savent autant qu'eux; tout se fait lentement à la campagne; une paysanne reste fort bien une heure debout auprès d'une voiture à lait, échangeant toutes les cinq minutes une parole avec le conducteur. La nuit venue on soupe sur une table sans nappe, entre quatre chandelles; pour siége des bancs de bois; parfois, en manière de supplément, deux ou trois chaises. La lumière jaunâtre vacille sur les solives enfumées du plafond, sur les murs chargés de grotesques; à la fin, le café arrive, et les petits verres de rhum font leur tournée. C'est alors qu'on voit se déchaîner les discussions littéraires et qu'on entend ronfler le tintamarre de la philosophie de l'art. Les grands hommes sont assommés ou portés aux nues; on s'égosille. Cependant les femmes, qui ne comprennent mot, bâillent à se démancher la mâchoire; une d'elles' sest endormie de tout son long sur le vieux piano carré; une autre, étendue, tortille des cigarettes. Quand les combattants n'ont plus de voix, ils vont regarder la forêt au clair de la lune. Un d'eux a pris son cor, un autre imite la voix du cerf qui brame; les histoires pantagruéliques trottent, et les auditeurs écoutent, couchés sur la table, en fumant leur douzième ou leur quinzième pipe. La journée est finie, et l'on va se coucher.

—

Le métier est dur. Des hommes de cinquante ans, qui ont un nom célèbre, ne gagnent pas dix mille francs.

Vers trente ans, après dix ans d'études, on commence à produire, à ce moment il faut vendre, et, pour vendre, il faut que sous l'artiste se rencontre un commerçant. Plusieurs jeûnent, accrochent une leçon, encore est-ce une chance. Quelques-uns peignent des fonds pour des photographes, ou de grandes enseignes. A quarante ans, si l'on a un vrai talent et des amis dans les journaux, on peut percer à force d'expositions et de réclames. Vers cinquante ans, on gagne quelque argent, et on a des rhumatismes.

Chaque année, le nombre des vrais amateurs diminue. Le goût baisse depuis que la division des héritages émiette les fortunes et que les gros gains de la Bourse salissent la société des richards malappris. Les amateurs songent à revendre leur galerie, s'adressent au marchand de tableaux, font des affaires. Pour réussir, il faut trois chances : — La première, c'est qu'à l'exposition quelque riche bourgeois dise : « Voilà un retour de chasse qui est gai, il ferait bien dans le panneau gauche de ma salle à manger! » — La seconde chance, c'est qu'il soit d'humeur dépensière, qu'il croie à son goût, que sa femme ne dise pas non; bref, qu'il achète. — La troisième, c'est que ses amis, ayant déjeuné devant le tableau, en commandent de pareils.

Mais les cinq mille tableaux de l'Exposition accablent l'attention, effacent toute beauté. Une femme est jolie, seule près de son feu, sur sa causeuse; mettez-la parmi quatre-vingts toilettes au bal, on ne la verra plus. Comment se vendent les dix ou douze kilomètres de peintures qui se confectionnent à Paris chaque année? Impossible de répondre. L'encombrement est plus grand encore ici que dans les autres voies. Depuis trente ans, les romans qui, autrefois, prenaient pour héros le jeune gentilhomme, choisissent pour jeune premier l'artiste, surtout le peintre. Là-dessus les imaginations se sont montées; quantité de jeunes gens, qui auraient été d'excellents commis, ont acheté des guêtres et laissé pousser leur barbe. Comment feront-ils pour dîner?

Plusieurs sont usés. Tel emploie l'été entier à finir une étude; il gratte, repeint, regratte, finit par perdre la sensation vraie, devient

tendu, agacé, parle fiévreusement, par saccades, comme un homme qui sort d'une attaque de nerfs.

Beaucoup ont contrarié leur nature, et, après quinze ans d'efforts, se trouvent impuissants. Au lieu d'avoir l'imagination surabondante et le besoin de décharger sur la toile le trop plein de leur cervelle, ils sont comme une source tarie qui, de loin en loin, laisse suinter une pauvre goutte d'eau. Un ami survient, ils l'arrêtent au milieu d'un geste : « Reste comme cela, allonge le bras, j'ai peut-être trouvé ma pose. » A la fin, au hasard, après cent tâtonnements, ils accrochent quelque chose, et la créature, ainsi arrachée par miracle, est un avorton prétentieux.

Quelques-uns se résignent à faire du commerce. Ils barbouillent des tableaux à quarante francs. Au bout d'un temps, le fin ressort artistique s'est usé, ils restent manœuvres toute leur vie. — D'autres retournent dans leur province, font agir leurs parents, obtiennent des portraits. Quelquefois le conseil départemental, qui veut avoir la gloire de protéger les arts, accorde une pension de six cents francs. Les petites villes commencent à établir des expositions, et il se forme ainsi des renommées municipales.

Deux ou trois, les habiles, quittent leurs gros souliers dès que les salons s'ouvrent, reviennent à Paris, vont dans le monde, et font une grande consommation de gants frais. Ils connaissent les critiques, flairent la mode, s'arrangent un atelier. Quand les amateurs ont rencontré le peintre dans un certain monde et que son habit a une tournure convenable, ils ne peuvent plus lui offrir cinq cents francs pour un tableau.

La plupart sont nerveux à l'endroit de leur talent, comme une femme à propos de sa beauté. J'en ai vu un, qui est entre les trois ou quatre plus illustres de ce temps-ci, laisser tomber ses bras, pleurer presque, en lisant le feuilleton d'un homme qui n'a jamais touché un pinceau. « Mais je suis donc un crétin, je n'ai donc plus qu'à jeter mes toiles par la fenêtre! »—Un autre à qui nous reprochions de s'inquiéter trop des critiques : « Il faut du bruit, de la gloire; il n'y a que cela pour me prouver que je ne suis pas fou. MM. tels et tels, qui sont des ânes, ont de leurs tableaux la même opinion que moi des miens. »

Il faut joindre à cela bien des misères, surtout celles qui viennent des femmes; c'est là leur plaie. Mariés ou non, ils vivent avec d'anciennes actrices, des modèles, des grisettes qui ont levé la jambe dans les bals publics. Elles gardent le ton de leur premier métier. Alphonse Karr disait que d'une petite fille on peut faire une duchesse passable, rien de plus faux. L'air de femme du monde, et surtout de femme honnête, est ce qui peut le moins s'attraper. Celles-ci ont toujours l'air de vouloir pêcher un homme, ou de se raidir contre une plaisanterie dure. Rien de plus naturel, elles n'ont jamais fait que cela.

J'en viens de voir une fort belle, bien habillée, et qui ne manque pas d'argent. Elle retrousse sa jupe à pleine poignée quand elle va se mettre à table; pour passer sur une allée mouillée, elle enlève tout son dessus et fait ballonner son peignoir blanc. Elle retrousse ses manches, prend des poses penchées, fait une voix roucoulante; c'est une actrice en scène.

Elle conte ses affaires, dit qu'elle aime la peinture, fait des confidences à tort et à travers. Habitude d'étalage. D'ailleurs le gros monsieur a besoin de ce jabotage qui occupe les heures vides.

Elle a été à cheval la veille, et dit qu'elle a aux jambes deux places noires grandes comme la main. Un des assistans veut faire préciser l'endroit, et, comme il a de l'esprit, il enveloppe son insinuation dans une politesse. Elle veut se fâcher, mais elle rit. Elle s'excuse de rire, en disant que c'est nerveux, qu'au fond elle est très-choquée. Elle l'appelle sot. Une tempête s'élève, rires énormes, chansons mêlées de glapissements, chocs de verre, cris de madame ! madame ! proférés de la voix la plus retentissante. Elle lui offre un louis s'il veut se tenir tranquille, et ouvre sa bourse pour prouver l'existence du louis. Applaudissements et brouhaha. Elle se bouche les oreilles, et n'en rit pas moins ; elle veut se défendre, on sent qu'elle n'y est pas habituée.— Le lendemain matin, par sa porte entre-bâillée, elle le reçoit pieds nus dans ses pantoufles. — Ce sont là des façons de cabaret, la finesse manque.

Quelques-unes se fixent au perchoir, demeurent ici l'hiver, cela fait des ménages. Une grande blonde fadasse fait le bonheur d'un peintre d'animaux, petit, noir, et qui a une voix de basse-taille : les contrastes se cherchent et ne s'accordent pas. Il a des poules, des lapins, des pigeons, un fumier dans la cour, trois moutons dans un enclos, et vient d'acheter une petite vache; tout cela bêle, beugle et piotte sous les fenêtres, dans les corridors, jusque sur l'escalier qui n'est pas propre. Elle, au-dessus de cette ménagerie, étendue langoureusement sur un divan sale se dépite et fume des cigarettes ; je l'ai fait causer, la croyant d'humeur douce, point du tout, elle est exaspérée et crie tout haut ses douleurs : « Les huit premiers jours c'est charmant; le premier mois cela va encore bien ; au bout d'un an, on s'ennuie à mourir ; au bout de deux ans, on devient enragée ; impossible de mettre un jupon blanc ! » L'homme ici a son état, la belle forêt qu'il comprend, la camaraderie, les discussions d'esthétique. La femme n'a rien que son ménage et les fumiers. Elle ne peut être femme, je veux dire élégante et coquette; il lui faudrait l'abnégation vraie d'une Allemande, le courage d'aller tous les jours planter le piquet, attraper une fluxion à côté de l'homme. — Celles-ci se dédommagent avec les cancans, tournent et tracassent comme des écureuils en cage. « Il ne faut jamais de femme chez un artiste, me disait le plus spirituel d'entre eux; s'il en a une, qu'elle soit cuisinière »

A les voir tirées de si bas, on les croirait reconnaissantes et soumises. C'est le contraire qui arrive. La Française a dans le sang un besoin d'égalité et d'excitation : sitôt qu'elle porte une robe suffisamment ample et neuve, elle se croit au niveau de la plus grande dame ; son esprit est trop sec, son ambition trop prompte pour qu'elle puisse sentir ou reconnaître une supériorité; par nature, elle se fait centre et commande ; invariablement elle mène l'homme, quel qu'il soit, amant ou mari, esprit supérieur ou simple imbécile, l'artiste plus que tout autre. Celui-ci, absorbé par son art, y dépense toute sa force ; le soir, il rentre las, affamé de paix ; elle, reposée par la journée vide, arrive avec sa force entière, et le combat n'est pas égal. Je voyais ces jours derniers, à Paris, un homme dont l'énergie et la fierté sont connues, honoré de tous, célèbre, à qui les étrangers ne parlent qu'avec une sorte de déférence, devant qui l'on se défie de soi; sa maîtresse, une grisette de trente ans, déjà fripée, moins qu'ordinaire, raisonnait devant lui avec une sécurité d'âme admirable, contredisant, opinant sur des questions de littérature et de morale. Elle nous régentait.

—

En revanche, ils ont le don de se faire illusion. Le peintre d'animaux a pendu dans son atelier le portrait de sa blonde dégingandée; il en a fait une Ophélie.—Un autre a tiré d'une sorte de souillon, une bohémienne inspirée et poétique.— La mère de l'Ophélie est arrivée, c'est une horrible tonne campagnarde en bonnet blanc, à museau pointu. Le malheureux propriétaire d'Ophélie est entrain d'en dégager une matrone hollandaise, honnête et naïve.

En somme, je ne les trouve pas trop à plaindre. Ils peuvent s'oublier ; ils pensent au beau soleil couchant qu'ils viennent de voir; ils voient, le soir, flotter sur leurs chenets des jolis rendez-vous de chasse qu'ils peindront, les amazones aux longues jupes, aux plumes rouges, les levriers qui hument l'air, les cors de chasse suspendus au cou des piqueurs. Ils se disent que cette fois le tableau sera charmant, qu'ils auront du génie. En attendant, ils dissertent sur l'art et font de la critique. Cinq ou six heures par jour ils cessent de penser à la vie réelle.

Enfin ils prennent du loisir, ils ne sont point à l'attache ; ils ont des gaietés et des passe-temps d'enfants. Tous les soirs il y en a deux qui vont à l'entrée de la forêt donner du cor, pour avoir le plaisir de

s'entendre, de faire du bruit, d'enfler vigoureusement les muscles de la poitrine. Un de ceux-là a sept chiens; on leur parle, on les fouaille, on les caresse. De temps en temps, ils arrangent des parties et ont l'esprit de laisser les femmes à la maison. Nous sommes allés à Moret, une jolie petite ville à tournure gothique. Nous étions six, dont un cheval, que l'on montait tour à tour. On dîne à l'auberge, sur une terrasse, au bord d'une eau coulante; vers le dessert, l'expansion est complète. Toutes les politesses, tout l'attirail compliqué des façons mondaines a disparu; on revient à la vie naturelle, exempte de précautions, d'affectations et de calcul; et comme ici la plupart des natures sont fines, cet épanchement n'a rien de brutal; le goût du beau surnage; on voit qu'il est sincère, qu'il fait le fonds et la substance de l'homme. — Une autre nuit nous sommes allés dans la forêt jusqu'à une grotte avec des flambeaux; les traînées de lumière ondoyantes se perdaient magnifiquement dans la grande ombre; les chevelures de flammes ruisselaient parmi les roches, et les sables subitement éclairés déroulaient leurs blancheurs sinueuses. — Presque tous les soirs ils vont les uns chez les autres, boivent un verre de rhum; quelqu'un se met au piano, et les autres chantent avec des voix telles quelles, non pour chanter et briller; ils rient de leurs fausses notes; mais à travers leur musique ils devinent la pensée du maître, et la sentent, chose impossible dans les concerts du monde.

A beaucoup d'égards, ils sont supérieurs aux ambitieux ordinaires et plus heureux. Ils vivent dans des idées plus hautes, ils sont à demi-gentilshommes, ils n'ont pas l'esprit tendu vers l'épargne ou le gain, vers les finasseries basses du commerce, vers les violents et douloureux soucis de la grande ambition et des affaires. Les moins distingués savent encore orner joliment un atelier, disposer des plâtres, des fleurs, faire de rien quelque chose. Il y a ici vingt chaumières arrangées en maisons qui sont charmantes. Leurs intérieurs sont *inventés*, ils ne sont pas l'œuvre banale du tapissier. L'un d'eux habite une grange qui est demeurée grange à l'extérieur; mais le dedans, peint en gris vert, est le plus curieux fouillis d'esquisses, de pipes, d'armes, de bustes, de cors de chasse, d'éperons, de bottes, avec deux ou trois vieux meubles, des bergères du dernier siècle, et une balançoire gymnastique. Le cheval est à côté, séparé par une cloison, et les chiens nichent à la porte; le maître est chasseur autant que peintre; partout chez eux, on voit que le corps vit autant que l'esprit. — Un autre a des poteries. Un troisième a collectionné pendant dix ans les belles choses de la Renaissance, des meubles de chêne bruni à pieds tordus, de vieux livres reliés en peau de truie et bosselés de figurines, des plats de bronze sculptés, des estampes choisies; le grand crucifiement d'Anvers étale en face de la cheminée ses groupes athlétiques, ses opulentes chairs nues, ses monceaux de florissantes femmes agenouillées dans leurs robes de soie, sous leurs torsades de cheveux pâles. La plupart des ateliers sont entourés de verdure; au lieu d'arbres à fruits, on aperçoit, dans le jardin, des bouleaux délicats, un vaillant jeune chêne, des vignes sauvages, des glycines tordent leurs sarments le long des murailles; le vitrage de l'atelier a des échappées sur la large plaine et au bout de l'horizon on voit s'allonger la ligne immobile de la forêt.

Très peu sont grossiers et insociables; même parmi ceux dont l'enveloppe est rude, et la culture nulle, on trouve une finesse native, une aptitude à comprendre l'originalité, la grâce et le comique; la sensibilité de leurs organes est intacte, ils saisissent l'idée et la beauté au vol; le talent imitatif, l'esprit de caricature leur est inné. Ils disent parfaitement une scène marseillaise, une chanson picarde, une anecdote parisienne; tout y est, l'accent, le geste et le reste; avec leur gosier, leur nez et leur langue, leurs mains, ils imitent les formes et les sons, un grincement de porte, le hoquet d'un cerf qui brame; ils sont mimes, et cela naturellement: « Le cerf reniflait, grun, le voilà qui se coule, il arrive, il nous voit. Patatra, patatra, sur le pavé! » — C'est le langage primitif, tels que le suggèrent les images vives; chez nous il manque, par ce que nous sommes désséchés. Je pense toujours en les écoutant à Mercutio et à Bénédict. Chez eux comme chez les jeunes gens de Shakespeare, les impressions sont neuves, non apprises, et les expressions suivent, saugrenues, éclatantes. La bouffonnerie fait irruption au milieu du sérieux, et la polissonnerie aussi, non pas délicate ou ingénieuse à la façon du dernier siècle; mais étalée, énorme, mélangée de poésie et de folies comme chez Aristophane, parfois sentimentale; c'est une source engorgée qui lâche d'un coup son eau et sa bourbe. Mais nulle part ils ne réussissent si bien que dans leurs esquisses. Un jour de pluie ici, deux peintres de passage ont barbouillé chacun un panneau de la salle à manger. De près, c'est un paquet de couleurs étendues avec un balai; à dix pas ce sont deux scènes gaies, hardies, portées et vivifiées par un soufle de jeunesse. La première est une fête de buveurs allemands tous couchés sur le dos, tous fumant, tous en grandes bottes, tous ayant aligné leurs pieds à la hauteur de l'œil et méthodiquement au-dessus de la table; cette collection de bottes monumentales qui s'étalent dans la lumière au dessus de figures paternes fait rire une heure durant; voilà la vraie attitude allemande, calculée pour donner à la méditation toute sa force; c'est ainsi qu'on philosophe sur l'absolu. — L'autre a peint une bande de nymphes et de satyres nus qui dansent sur le sable poli de la côte, dans la demi-obscurité du crépuscule, sous les rougeurs d'un ciel méridional qui s'éteint. — Le tableau fini, il a pris a partie un peintre hollandais qui se trouvait là, jeune homme décent et qui se montrait un peu scandalisé par les mœurs du lieu. Il lui dit que la Hollande était bien loin de Paris, qu'on y était certainement arriéré, qu'il ferait bien d'étudier le français et la morale dans le dictionnaire de Napoléon l'Hollandais, qu'il y trouverait exposée la grande découverte moderne, un code de conduite approuvé par le gouvernement d'après lequel tous les Français sont tenus d'être athées, où il est décidé que le vrai mariage c'est l'adultère, et que le premier devoir de l'homme est d'assassiner son prochain. « Avez-vous des pistolets sur vous? Moi je ne viens jamais à Marlotte sans un couteau de chasse, et la nuit je mets les verroux à ma porte. »

III

28 septembre.

Il n'y a rien dans cette forêt qui ne fasse plaisir. Une large pleine de genévriers épineux, rabougris, repliés par le vent, rabattus sur le tapis roux des bruyères; au milieu un bouquet de jolis bouleaux blancs, effeuillés qui laissent apercevoir entre leurs cheveux la neige mouvante des nuages; à droite une phalange de pins qui serrent leurs troncs, et poussent en avant leur bataillon noir sur la campagne lumineuse; au fond, les grandes lignes cassées des collines, tachées par la blancheur unie des sables, et où luisent des têtes de roc parmi les panaches des hêtres. Le vent d'automne siffle et s'enfle, il ronfle à travers les files immobiles des pins, et grésille dans les feuillages des bouleaux demi-dépouillés, pauvres enfants qui tremblent. Les feuilles dorées s'envolent une à une, comme l'aile d'un papillon mort, et tournoient en tombant, dans la lumière.

On regarde les entassements de rocs gris jetés pêle mêle, qui crénèlent les hauteurs et bossellent les pentes; et l'on pense aux furieux courants, à la bataille des eaux qui ont raviné, décharné, disloqué les crêtes. Ce pays-ci était le fonds d'une mer, et il y paraît encore; du sable partout, des écueils dévastés, des falaises rongées, des rocs minés par la base aux issues dégorgeantes, des traînées de blocs qui marquent le lit des courants; l'eau retirée, il est resté un désert blanc, aride. Par degrés le soleil a bruni les rochers; les mousses sont venues et se sont incrustées sur les parois du grès raboteux; après elles, les fougères, les tiges opiniâtres du genevrier, puis les colonies envahissantes des arbres, et dans les fonds humides les chênes, qui de siècle en siècle aspirant l'air des solitudes ont enfoncé leurs troncs et élevé leurs coupoles.

Les bruyères et les mousses d'automne collent au dos des collines leur pelage fauve; et le soleil les lustre. Mais par cent mille per-

cées les os du roc primitif crèvent cette peau végétale. De loin en loin, sur le cirque de pierre qui forme l'horizon, une maigre ceinture de pins errants serpente entre les dentelures et les bouleaux dispersés, laissent pendre leur chevelure pâle.

On resterait ici toute une matinée sans penser, content de regarder. On n'a envie de rien, on est heureux, comme les anciens dieux, les dieux d'Homère.

Il y a des touffes de graminées, toutes de quatre pieds, qui montent en fusées verdoyantes. Il y a des chênes que trois hommes n'embrasseraient pas.

Le bleu du ciel est si lumineux et si intense que les yeux s'y reportent incessamment et d'eux-mêmes. L'air peuplé de rayons et de reflets est en fête, et les branches noires, tortues, font saillie avec une force extraordinaire dans la clarté épanchée ou sur l'azur profond.

Une vieille route foncée tournoie encombrée de bruyères, et ses sables rayés de terre noirâtre, tachée par des myriades de glands disparaissent à demi sous la végétation pullulante. Aucun mot ne donne l'idée de ces hautes herbes dont la culture n'a pas déformé la vigueur native. La sève les a soulevées en l'air d'un élan, par familles; entre les bruyères ternes, elles luisent joyeusement, et parfois un coup de soleil qui les prend en travers, éparpille au milieu de l'ombre une gerbe d'émeraudes.

Toujours le ciel au milieu des feuillages dorés, le ciel bienfaisant, pacifique, le plus magnifique des dieux, la plus divine des choses.

A quoi servent la peinture et la poésie? Quel tableau, quel livre vaut un pareil spectacle? Ce sont des contrefaçons mesquines, tout au plus des consolations à l'usage des gens enfermés.

Ces grands arbres vous rendent grand; ce sont des héros heureux et calmes; on le devient par contagion à leur aspect; on a envie de leur crier : « Tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis de ta force et du luxe de ton feuillage. » Les bouleaux, les frênes et les autres créatures délicates semblent des femmes pensives dont personne encore n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi effacée avec le chuchottement et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y a des douceurs et des coquetteries dans les creux ombragés, sur les lits de bruyères roses, dans les sentiers tortueux qui laissent voir un morceau de leur ruban, au bord d'une petite source qui noircit le sol entre les pierres et tout d'un coup descend avec une pluie d'éclairs; c'est un regard soudain, une mutinerie, et une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Toutes ces charmantes âmes osent parler dans le silence. Au-dessus quelle sérénité et quels rayonnements dans cet inextricable réseau de clartés entrecroisées qui habitent les dômes des chênes! Tout souci s'en va auprès d'eux, on fait comme eux, on se laisse vivre.

Les années passent, j'ai eu le mois dernier cinquante-quatre ans, et combien y a-t-il maintenant de jours par an où comme aujourd'hui je me sente jeune?

FRÉDÉRIC-THOMAS GRAINDORGE.

SUR QUATRE FEMMES VÊTUES DE BLANC QUI ONT PASSÉ AU GALOP DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Hier, dans les Champs-Elysées,
Les piétons, les cavaliers
Et les biches favorisées
Filaient vers le bois par milliers.

Pêle-mêle, les équipages
Roulaient avec le flot vivant,
Et mon œil suivait les mirages
De ce panorama vivant.

Soudain, comme un éclair livide
Qui déchire le ciel cuivré,
Un attelage au trot rapide
Apparut. — Un cocher poudré,

Grave, énorme, comme un Silène
Insoucieux des immortels,
De sa hauteur olympienne
Contemplait les humbles mortels.

Debout, derrière la voiture,
Galonnés, les jarrets tendus,
Deux coquins de haute stature
S'allongeaient par les mains pendus.

Quatre femmes, de blanc vêtues,
Émergeaient de sa profondeur,
Assises comme des statues
Dans un nuage de vapeur.

Et, dans leur pose nonchalante,
Regardant la foule, sans voir,
De leur beauté resplendissante
Etalaient l'orgueilleux pouvoir.

Que sont les ailes des colombes,
Que Vénus attelle à son char,
Ou qu'on immole en hécatombes,
Que sont les fleurs de nénuphar?

Près de ces flots de mousselines,
Cachant les trésors inconnus
De leurs éclatantes poitrines
Et le satin de leurs bras nus?

Oui, la neige lente des pôles
Qui s'amoncelle dans les cieux
Pourrait tomber sur leurs épaules.
— Le nuage capricieux

Qui flotte aux lueurs matinales,
Les cygnes sur les lacs d'azur,
Ont moins de blancheurs virginales
Que leur front immobile et pur.



Les voilà... Sur la foule immense
Passe comme un frémissement,
Puis il se fit un grand silence :
Ce fut un éblouissement!

Dans un tourbillon de poussière,
Les chevaux s'étaient emportés
Avec ce rêve de lumière.
. .
A qui sont ces divinités?

CHARLES JOLIET.

Poëte, mon ami, êtes-vous bien sûr que ces divinités n'avaient rien de commun avec celle que chanta jadis Dumas fils, vous savez :
« C'est la plus belle de Séville...
» Vous n'avez qu'à suivre la file
» Et vous l'aurez pour dix ducats. »

M.



... Et elle s'agenouilla sur un prie-Dieu qui s'élevait au milieu de la campagne.

THÉATRE-FRANÇAIS

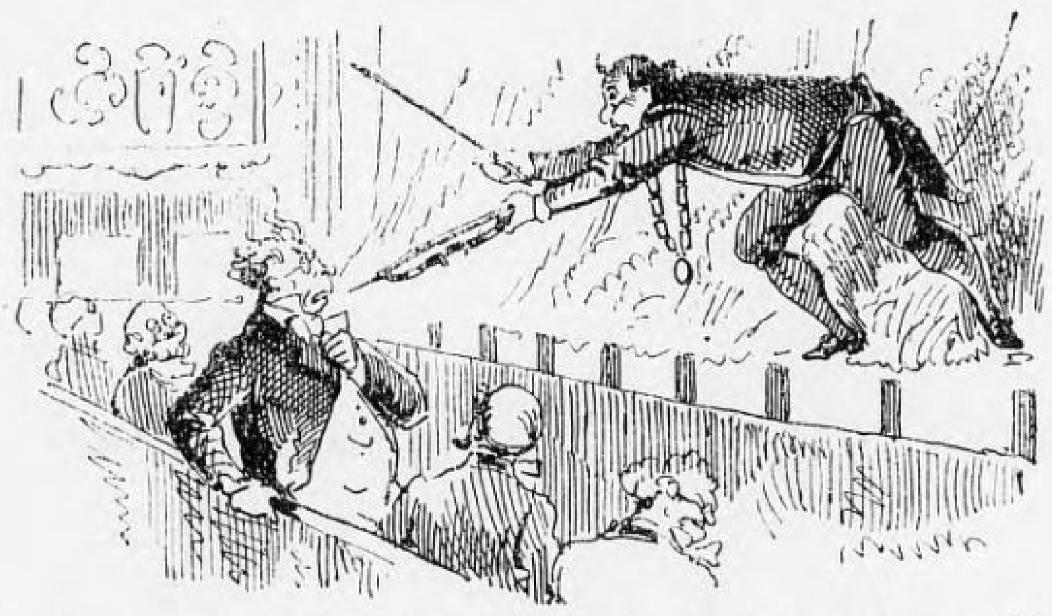
LE CAS DE MAITRE GUÉRIN

OU LE NEZ D'UN NOTAIRE

Comédie en cinq robes.

PERSONNAGES :

Me GUÉRIN, ou l'imparfait notaire................	MM.	Got.
BALTHAZAR CLAES, inventeur......................		Geoffroy
GUÉRIN FILS, colonel......		Lafontaine.
LE COUSIN ARTHUR........		Delaunay.
Mme LECOUTELLIER PENARVAN DE CROISSY........	Mmes	Plessy.
MAMAN GUÉRIN............		Nathalie.
FRANG SPANE GUÉRIN......		Favard,



Messieurs!... Le public ayant envahi l'orchestre 'des musiciens, nous vous supplions de vouloir bien les remplacer.

ROBES :

1er Acte : LA COMÈTE..........	Mme	Plessy.
2e Acte : TOURTE ET PEPLUM..		Plessy.
3e Acte : LA DERNIÈRE DES MOHICANS............		Plessy.
5e Acte : CHICORÉE SAUVAGE...		Plessy.



MAITRE GUÉRIN.
(Got)

PREMIER ACTE.

Chez Maître Guérin.

BALTHAZAR CLAES.

L'inventeur des Roncerets, propriétaire du château de Penarvan, que nous appellerons Balthazar Claës, pour la lucidité du récit, a inventé une sublime méthode pour apprendre les grosses lettres aux enfants des asiles français au-dessous de cinq ans et vaccinés. Il vient trouver Me Guérin, le parfait notaire. Il n'a plus besoin que d'une centaine de mille francs pour faire imprimer des alphabets et payer les élèves qui lui sont confiés par les mères comme sujets d'expériences.

Me GUÉRIN.—Vous n'avez pas inventé la méthode d'emprunter de l'argent ; mais, moi, j'ai inventé quelque chose de plus fort que les automates de Vaucanson, j'ai inventé un *homme de paille* qui s'appelle Brenu, et qui prête de l'argent.

BALTHAZAR. — J'ai inventé une locomotion plus lourde que l'air, et que la vapeur est impuissante à mettre en mouvement. Il faut quarante chevaux pour la changer de place. J'ai inventé aussi un lapin qui bat du tambour, une souris qui tourne en rond, des parapluies-révolvers, des cigares explosibles, une machine à découdre, et un piége à loup pour les maris soupçonneux. Encore un an de labeurs, et je fabriquerai des bacheliers en zinc, des femmes en caout-chouc et une mécanique qui fait des mariages toute seule.

Me GUÉRIN. — Cette mécanique-là pourra être utile aux auteurs dramatiques. Voici cent mille francs ; passez-moi les titres de propriété du château de Penarvan, et souscrivez-moi des traites datées de l'année dernière, qui seront exigibles dans trois jours.

BALTHAZAR. — Dans trois jours, mon invention illuminera l'Europe. Je suis millionnaire ! ! !

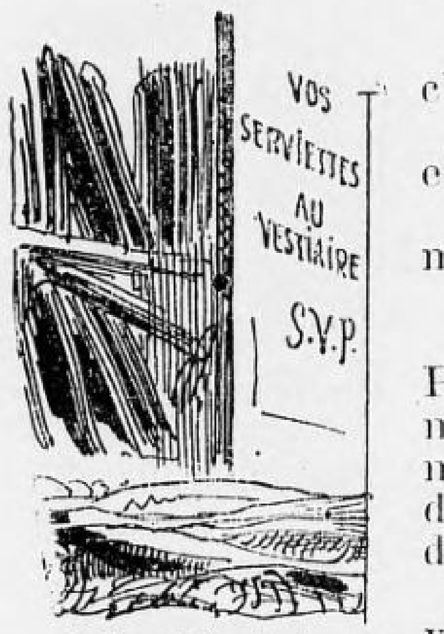


Mᵉ GUÉRIN, *à part.* — Quel vieil idiot!

BALTHAZAR. — Tenez, Mᵉ Guérin, voici le modèle microscopique de ma locomotive : A, un coup de piston ; B, deux coups de piston ; C, trois coups de...

Mᵉ GUÉRIN. — Z, vingt-cinq coups de piston. Vieux farceur!

(Balthazar pose sa locomotive par terre. Elle se met à courir dans les jambes de Mᵐᵉ Lecoutellier, qui entre avec une robe dont la queue est restée chez le concierge du théâtre.)



Suite et fin de la comète de Mᵐᵉ Plessy

BALTHAZAR. — Ça va sur des roulettes.

Mᵐᵉ LECOUTELLIER, *entrant.* — Pardon, monsieur, c'est à vous, ce chien-là ?

BALTHAZAR. — C'est ma locomotive atmosphérique et alphabétique.

Mᵐᵉ LECOUTELLIER. — Tout à fait enchantée, cher monsieur ; ayez donc la bonté de la rappeler.

Mᵉ GUÉRIN. — Monsieur est inventeur.

Mᵐᵉ LECOUTELLIER. — Oh! l'agréable rencontre. Pardon, monsieur, est-ce que vous ne pourriez pas m'inventer des modèles de robes ? Ma couturière manque absolument d'in-*ahain-ain-hein*-spiration depuis ce matin, *ain, ain, ain.* Qu'est-ce que vous dites de cela, Mᵉ Guérin, *ain, hein ?*

BALTHAZAR. — Comment donc, belle dame, je vais vous inventer une robe balayeuse qui ira de la Bastille à la Madeleine, et réciproquement. Seulement, il faudra marcher sur trois roues

Mᵐᵉ LECOUTELLIER. — C'est du dernier joli. Il est écrasant, cet inventeur. Dites-lui donc de s'en aller avec sa mécanique.

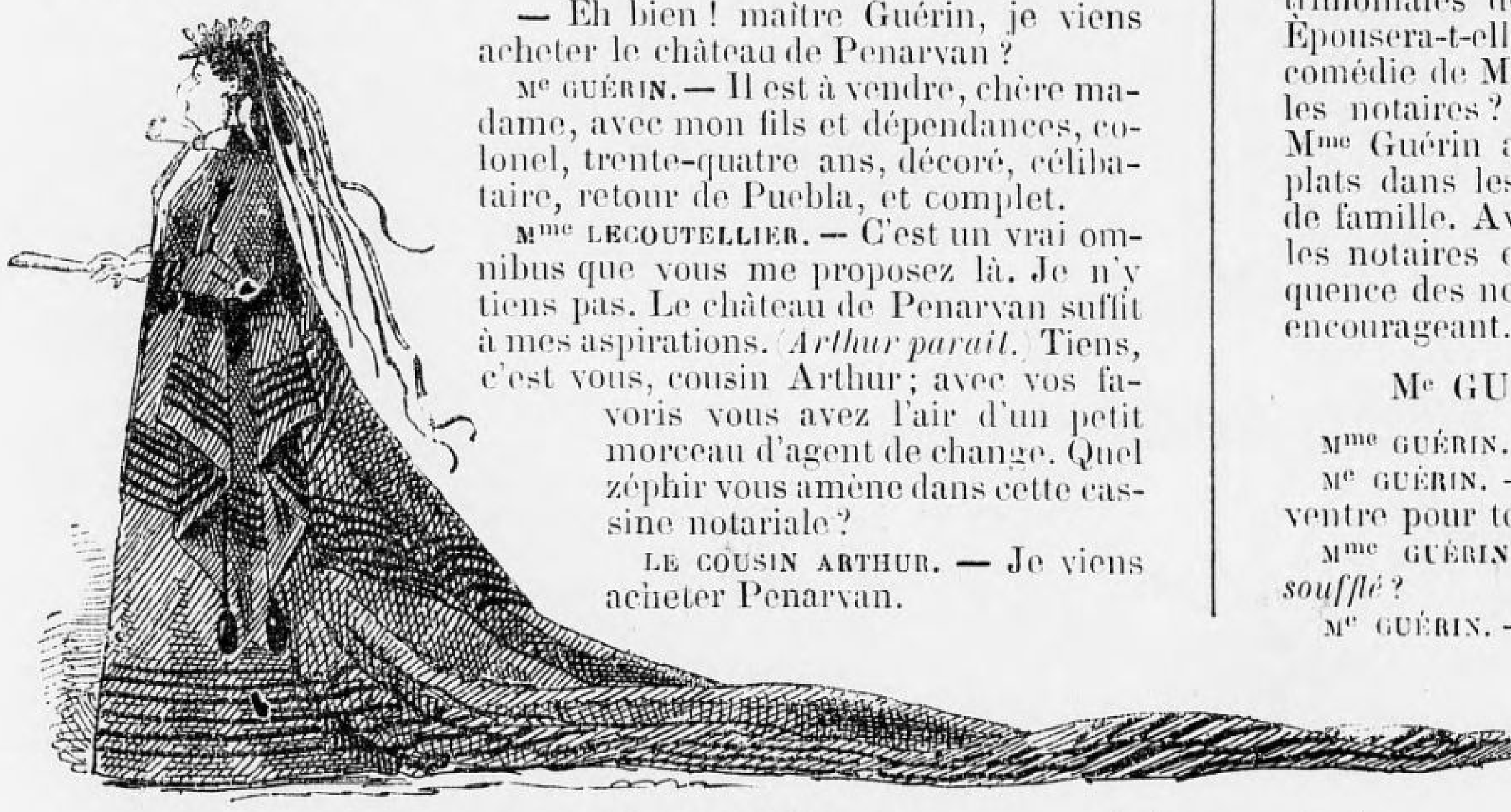
(Balthazar ramasse sa locomotive et sort profondément absorbé.)

— Eh bien! maître Guérin, je viens acheter le château de Penarvan ?

Mᵉ GUÉRIN. — Il est à vendre, chère madame, avec mon fils et dépendances, colonel, trente-quatre ans, décoré, célibataire, retour de Puebla, et complet.

Mᵐᵉ LECOUTELLIER. — C'est un vrai omnibus que vous me proposez là. Je n'y tiens pas. Le château de Penarvan suffit à mes aspirations. (*Arthur paraît.*) Tiens, c'est vous, cousin Arthur; avec vos favoris vous avez l'air d'un petit morceau d'agent de change. Quel zéphir vous amène dans cette cassine notariale ?

LE COUSIN ARTHUR. — Je viens acheter Penarvan.


TOURTE ET PEPLUM
Deuxième toilette de Mᵐᵉ Plessy traversant l'action.

Mᵐᵉ LECOUTELLIER, *à part.* — Il veut acheter Penarvan. Quelle chute, mon père! (*Haut.*) Les beaux esprits se rencontrent.

ENSEMBLE. — Nous plaiderons.

Mᵉ GUÉRIN. — Écoutez : Horace dit quelque part : « Mieux vaut un mauvais mariage qu'un bon procès. »

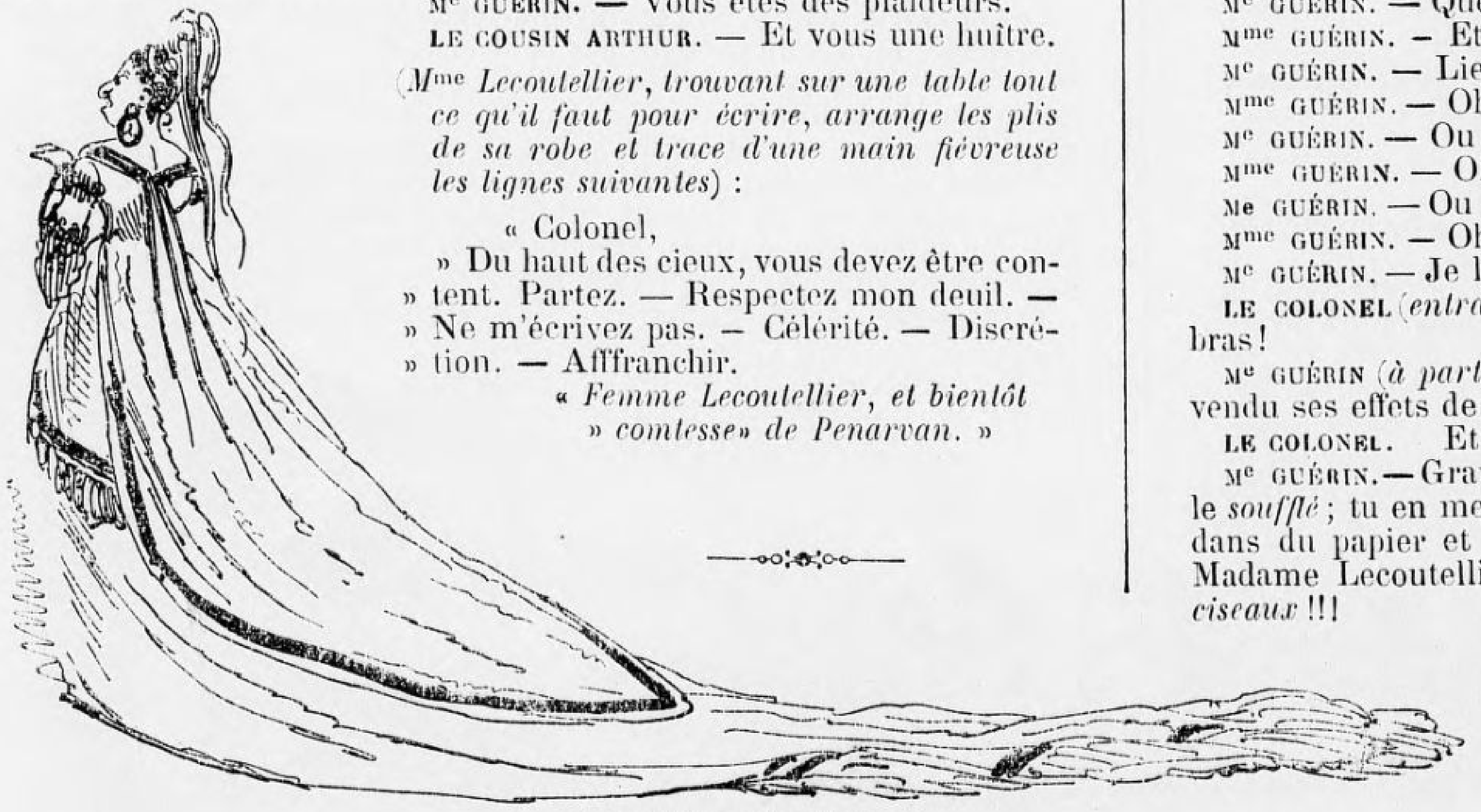
Mᵐᵉ LECOUTELLIER. — Permettez, Mᵉ Guérin, j'ai une lettre à écrire à votre fils le colonel.

Mᵉ GUÉRIN. — Vous êtes des plaideurs.

LE COUSIN ARTHUR. — Et vous une huître.

(Mᵐᵉ Lecoutellier, trouvant sur une table tout ce qu'il faut pour écrire, arrange les plis de sa robe et trace d'une main fiévreuse les lignes suivantes) :

« Colonel,
» Du haut des cieux, vous devez être con-
» tent. Partez. — Respectez mon deuil. —
» Ne m'écrivez pas. — Célérité. — Discré-
» tion. — Affranchir.
« *Femme Lecoutellier, et bientôt*
» *comtesse» de Penarvan.* »


« Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère. »

LA DERNIÈRE DES MOHICANS
Troisième toilette de Mᵐᵉ Plessy traversant l'acton.

DEUXIÈME ACTE.

LE NEZ DU NOTAIRE.

Balthazar a mangé ses cent mille francs pour faire imprimer l'*Unitéïde*.

Mᵐᵉ Lecoutellier entre avec une nouvelle robe de satin ornée d'aiguillettes de jais.

Le colonel a été blessé à Puebla. Il va revenir. Le *Moniteur du soir* annonce qu'il a perdu son nez à la bataille; mais le notaire Guérin, son père, est un fin renard qui lui donnera la moitié du sien et il lui en restera encore assez. Cependant Mᵐᵉ Lecoutellier, qui a lu Tristram Schandy, partage les préoccupations matrimoniales de la veuve Wadmann, et elle attend des révélations. Épousera-t-elle le colonel? Aura-t-elle le château de Penarvan ? La comédie de M. Émile Augier réhabilitera-t-elle les notaires? Abîme insondable. Cependant Mᵐᵉ Guérin attend son fils, et met les petits plats dans les grands. C'est un suave tableau de famille. Avant tout, le théâtre doit montrer les notaires et le mariage (qui est la conséquence des notaires) sous un jour patriarcal et encourageant.


LA COMÈTE
Première toilette de Mᵐᵉ Plessy traversant l'action.

Mᵉ GUERIN. — Mᵐᵉ GUERIN.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Doux ami, voici ta soupe.

Mᵉ GUÉRIN. — Trente coups de pied dans le ventre pour toi !

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Daigneras-tu goûter mon *soufflé ?*

Mᵉ GUÉRIN. — Des nèfles !

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Je t'en supplie à genoux.

Mᵉ GUÉRIN. — La peste de la Carogne enragée, et que la fièvre quarte l'étrangle!


LE COUSIN ARTHUR
(*Delaunay*).

Mᵉ GUERIN — Oh! doux ami, voilà vingt-cinq ans que nous nous aimons ainsi. Veux-tu donc me faire mourir de bonheur ?

Mᵉ GUÉRIN. — Tu peux bien crever.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Goûte mon *soufflé ?*

Mᵉ GUÉRIN. — A la niche! Mange ta pâtée. Horace avait bien raison de s'écrier : *Mecænas atavis edite regibus.* Ça manque de Falerne !

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Que faire pour te prouver mon amour ? Si tu voulais, Philémon, tu serais changé en chêne et moi en tilleul.

Mᵉ GUÉRIN. — Quelle tisane que cette épouse.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Et notre fils qui revient colonel.

Mᵉ GUÉRIN. — Lieutenant colonel, s'il n'est pas prisonnier.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Oh!

Mᵉ GUÉRIN. — Ou blessé.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Oh!!

Mᵉ GUÉRIN. — Ou escarbouillé.

Mᵐᵉ GUÉRIN. — Oh !!!

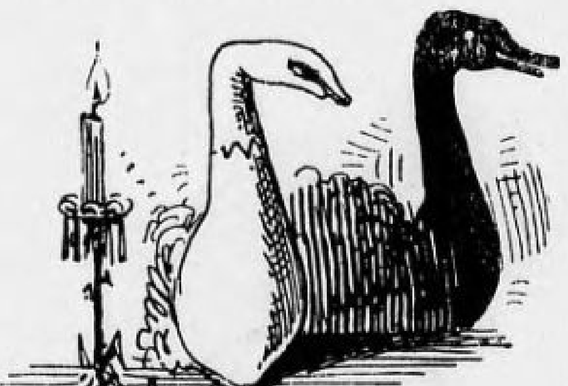
Mᵉ GUÉRIN. — Je l'ai lu ce matin dans la *Gazette des Tribunaux.*

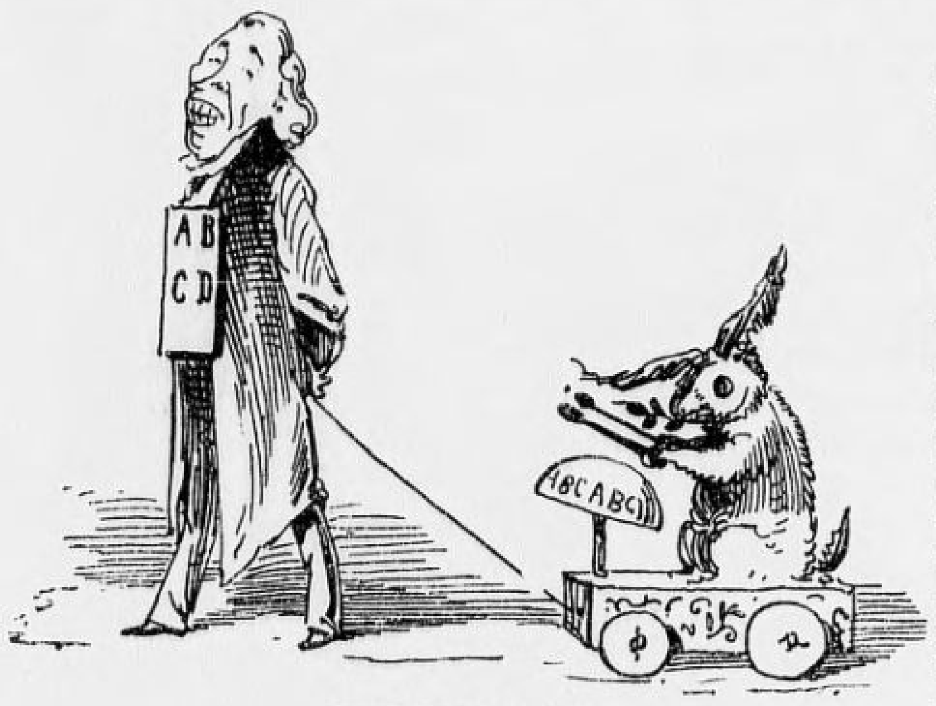
LE COLONEL (*entrant*). — Ma mère! Oh! ma mère (*Tableau*) dans mes bras!

Mᵉ GUÉRIN (*à part*). — Mon fils en bourgeois? Est-ce qu'il aurait vendu ses effets de grand équipement ? Nous irons en référé.

LE COLONEL. Et vous, mon père ?

Mᵉ GUÉRIN. — Grand dadais, mange le *soufflé* ; tu en mettras un morceau dans du papier et tu le porteras à Madame Lecoutellier; *a repasser les ciseaux* !!!


LA MAIN DE Mᵐᵉ PLESSY
Hein! comme elle fait bien le canard reflété !



BALTHAZAR CLAES
(*Geoffroy*).

LE COLONEL. — Ah! si vous n'étiez pas mon père.....

Me GUÉRIN. — Tu ne serais pas mon fils, ça va tout seul.

LE COLONEL. — Je vais aller mettre mon uniforme, mon schako, mes épaulettes, mon glaive et toutes mes médailles de sauvetage..... Ma mère, je ne rougis pas de vous, donnez-moi le *soufflé*; nous verrons comment celle que j'aime le recevra.

BALTHAZAR (*entrant*). — Vous n'auriez pas cent mille francs à me prêter.

Me GUÉRIN. — Pas pour le moment.

BALTHAZAR. — Je triomphe!

(*Les quatre personnages forment le quadrille.*)

LE COUSIN ARTHUR, *bon enfant*. — Colonel, voici ma main.

LE COLONEL. — Gardez-la.

(*Il chante*)

Il faut me céder ta maîtresse
Et renoncer à Penarvan!



LE MÉNAGE GUÉRIN.

LE COUSIN ARTHUR. — Jamais de la vie. J'adore ma cousine et je l'aurai, coûte que coûte.

LE COLONEL. — Adieu, madame, je bats en retraite, et je me porte de ma personne à la grille du parc... En colonne d'assaut! baïonnette au canon! chargez!

Mme LECOUTELLIER, *sur son prie-dieu*. — Et maintenant, n'épousons pas l'autre!

TROISIÈME ACTE.

Au château de madame Lecoutellier de Croissy.

LE PAVILLON DU DUC JOB.

LE COLONEL. — *Avec fermeté comme s'il commandait une manœuvre au Champ-de-Mars.*) Ma-da-me! Voulez-vous! m'é... pouser!!!

LECOUTELLIER. — J'ai pas le temps, cher colonel. Vous voyez cette robe blanche à garniture noire? Eh bien! elle ne traîne pas assez..... Est-ce que vous ne faites pas une campagne du côté de la Chine? on m'a parlé de cela?

LE COLONEL. — Ah! madame! ai-je pris Puebla et quitté le Gymnase pour venir échouer contre ce rempart de gaze? Vous changez de robe comme d'amour, madame.

Mme LECOUTELLIER. — Eh bien, après?

LE COLONEL. — Vous me brisez le cœur... J'avais apporté pour vous ce *soufflé*, chef-d'œuvre d'une mère...

Mme LECOUTELLIER, *froidement*. — Colonel, respectez mon deuil, n'est-ce pas?

LE COLONEL. — Et vous, respectez mes épaulettes, nom d......!?!???

Mme LECOUTELLIER. — J'aime pas la graine d'épinards, et j'en suis contente.

LE COUSIN ARTHUR, *sortant d'un cabinet particulier*. — Parce que si vous les aimiez, vous l'épouseriez, et c'est moi qui vous offre ma main.

LE COLONEL. — Choisissez, madame,

Mme LECOUTELLIER. — Je réfléchirai. Tenez, vous êtes deux braves garçons tous les deux; vous faites l'attelage. Si j'épousais l'un, je le tromperais avec l'autre.

(*Elle monte les degrés du perron, et se met à genoux sur un prie-dieu qui domine la campagne environnante.*)

LE COLONEL. — Monsieur, il y a un de nous qui est de trop sur la planète.

LE COUSIN ARTHUR. — C'est vous,

LE COLONEL. — Ne plaisantons pas le service.

LE COUSIN ARTHUR. — C'est tout bêtement un duel à mort que vous m'offrez?

LE COLONEL, *triste*. — Je ne le propose jamais : je l'accepte toujours.

LE COUSIN ARTHUR. — Ça fait bien dans le paysage, mais ça ne prouve rien.

LE COLONEL, *ironique*. — C'est-à dire que vous êtes un lâche.



CHICORÉE SAUVAGE
Quatrième toilette de Mme Plessy, terminant l'action.

QUATRIÈME ACTE.

Chez Balthazar Claës.

QUI TROP EMBRASSE MANQUE LE TRAIN.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la triple intrigue par laquelle Balthazar a manqué le train de Strasbourg. Le sublime inventeur, voyant approcher les échéances et prévoyant une fin de mois orageuse, invente un calendrier mobile et une horloge qui marche à reculons pour gagner du temps. L'employé du *Conservatoire-de-Piété* ne prête pas sur les locomotives.

BALTHAZAR. — Ciel, ma fille!... Je m'illumine... Frangipane?

FRANGIPANE. — Papa?

BALTHAZAR. — Tu n'aurais pas cent mille francs à me prêter, pour me racheter des petits Chinois à un sou? Je voudrais expérimenter mes alphabets sur des Chinois.

FRANGIPANE. — Mon père, tout est placé... Et j'ai joué à la baisse...

BALTHAZAR. — Ah! fille ingrate! Adieu, France, patrie marâtre, je vais porter mes découvertes à la perfide Albion.

LE COLONEL, *entrant*. — Comment, mademoiselle, vous avez le courage de refuser cent mille francs à votre père? (*Sévèrement*) C'est mal... Je vois que ma parole est sans autorité, je vais aller mettre mon uniforme du *Fils de famille*. Rien qu'à ce souvenir, je sens battre mon cœur.

FRANGIPANE. — Au nom du ciel, n'y allez pas! Oh! je vous aime! Oh, oui! j'aime la Garde!

LE COLONEL. — Quatre jours de consigne. On n'aime pas les observations dans les voltigeurs.

FRANGIPANE. — Ayez pitié de moi, vous êtes un noble cœur, mais votre père est un usurier.

LE COLONEL. — Alors, tout est perdu, fors l'honneur. Ecoute, ô douce jeune fille, toi qui ne changes pas de robe à tous les entr'actes, comme cette fleur éphémère de la vie parisienne qui s'appelle madame Lecoutellier, tu es la fille d'un inventeur, tu es la plus idéale de ses mécaniques. Comme, en définitive, il est défendu à un officier de se marier sans épouser une héritière, nous allons tromper papa Guérin, nous empruntons de l'argent à Brenu, j'achète Penarvan, et j'en fais un sanctuaire parfumé où j'élèverai l'autel de mon amour. Et maintenant, je vais sauver l'honneur.

FRANGIPANE. — Oh! ne fuis pas ainsi. Ce n'est pas l'alouette!...



LE COLONEL GUÉRIN
(*Lafontaine*).



LE PUBLIC
Tous notaires à l'orchestre.



LE PUBLIC
— C'est charmant, sauf le quatrième acte qui est vide, il n'y a pas de toilette.

LE COLONEL. — Nous nous retrouverons chez les notaires. Adieu... Brenu, connu, France, vaillance, lauriers, guerriers... Par file à gauche!...

BALTHAZAR, *entrant absorbé*. — Elle m'a dit que sa robe ne traînait pas assez. Inventons une robe qui se déploie et qui vous enlève dans les airs... Mais qui est-ce qui pourrait donc bien me prêter cent mille francs? Il me vient une invention. (*Il se frappe la tête*) Mon cerveau est une cave dont les inventions sont les champignons... Oh! ce fut un beau rêve, et quel réveil? Ma fille ruinée et le mannequin automate qui ne joue plus du violon... Suis ta route, inventeur!...

CINQUIÈME ACTE.

Chez Me Guérin.

JE DINE CHEZ BRENU.

Nous sommes chez les notaires.

Mme Lecoutellier et le cousin Arthur ne se marieront pas, mais ils ne s'en porteront pas plus mal pour cela, et ils se promettent, devant trois mille spectateurs d'être l'un à l'autre Balthazar est soucieux. Il cherche à inventer le pas d'un cheval où il trouverait cent mille francs.

Me GUÉRIN. — *Nemo suâ sorte contentus*... Vous avez une chauve-souris dans le clocher, père Balthazar Claës.

(*Le Colonel entre.*)

Monsieur mon fils, je n'avais pas encore eu l'avantage de vous voir en uniforme, et la vue de vos épaulettes me porte à supposer que vous êtes colonel. (*A part*) Mon fils m'intimide avec ce costume guerrier.

LE COLONEL, *froidement*. — J'épouse mademoiselle Frangipane, et je viens vous demander votre consentement.

Me GUÉRIN. — Je le refuse carrément. *Elle est bien bonne*, comme dit Horace.

LE COLONEL. — Je suis majeur.

Me GUÉRIN. — Oh! la future l'est aussi, je te le paraphe sur l'honneur.

LE COLONEL. — Mon père, vous êtes notaire.

Me GUÉRIN. — C'est une bonne charge.

LE COLONEL. — Au nom de la loi, je vous requiers de vous adresser à vous-même les *sommations respectueuses*... Par le flanc gauche. . Je suis prêt à signer les renvois et les mots rayés comme nuls — et comme des canons.

Me GUÉRIN. — Ah ça! est-ce que tu me prends pour un notaire de la vieille roche? Jusqu'ici, je l'avoue, M. Emile Augier m'a fait parler, moi, notaire, en vers alexandrins, il ma traité de poète... Je suis las d'être ridicule et de servir de risée aux critiques du lundi. Je suis le notaire de l'avenir!

LE COLONEL. — Ce n'est pas ainsi que je comprends le notariat. Ma mère, Frangipane, ange économe et céleste, et vous, ô inventeur des pains à cacheter, formons-nous en faisceau comme une seule famille.

TOUS EN CHŒUR.

Qu'il reste seul!
Une — deux — trois.
Avec son déshonneur!!!

(*Sortie générale.* — *Brenu paraît.*)

Me GUÉRIN. — Quelle chance! Brenu?

BRENU. — Monseigneur?

Me GUÉRIN. — Aimes-tu le soufflé? On en a mis partout!.. Tu l'aimes... A table! Je dîne chez Brenu! Brenu, tu manges avec les notaires!

T.

CORRESPONDANCE

—

Monsieur le Directeur,

Nous étions à la mess. Après le dîner nous passons au salon pour prendre le café; je jette les yeux sur la *Vie Parisienne* et j'y vois le titre *Fraichement décoré.* — Tiens, dis-je à M...., un capitaine de chez nous, il y a du troupier dans la *Vie*, ça va nous sortir un peu des baronnes et des marchandes de modes. M.... renifle voluptueusement en me disant :

— Lis cela, mon ami, j'en suis embaumé pour le restant de mes jours?

Le fait est monsieur, que cela m'a rappelé un peu le prospectus qui enveloppe mon *savon dulcifié au cœur de laitue.*

Où diable a-t-il vu, ce bon monsieur, qu'on est près de s'évanouir quand on reçoit la croix? Oh! cela fait bien dans le paysage et au Cirque, avec un tremolo à l'orchestre; dans l'*Etoile du courage* on ne doit pas rater son effet, j'en conviens. Mais, voyez-vous, franchement, quand on l'a gagnée, la croix, qu'on sait parfaitement qu'on est porté, quand on est prévenu longtemps à l'avance qu'à telle revue on la recevra, comme on a vu tant d'autres la recevoir, quand on a l'habitude de voir le souverain presque journellement, qu'il vous connaît par votre nom comme tous les officiers de la Garde, eh bien! vraiment là on n'a pas du tout envie de se trouver mal. Et puis cet officier, un capitaine, je crois, c'est à dire un homme qui ne s'amuse plus aux bagatelles de la porte et qui essaie des effets de ruban rouge comme un rédacteur de petit journal auquel tomberait une décoration de Madagascar pour avoir enuméré les splendeurs des queues de robe de la reine Ranavaloo!

Puis, en parlant de queues de robe, que dites-vous de ce canonnier qui décrit un peignoir Watteau? Celle-là est forte, vous l'avouerez et nous avons bien ri. Entre nous, mon cher monsieur, je me moque pas mal du peignoir de ma future belle-mère!

Et puis ce : *Je vous assure qu'ils sont très bien sous cet élégant uniforme noir et or que vous, etc., etc.* Est-ce que nous parlons de notre uniforme dans une lettre à une fiancée? mais pas plus que ce monsieur ne doit lui parler de ses gilets!

Donnez-nous du militaire, monsieur, comme vous nous en avez donné quelquefois; des études de mœurs dans lesquelles nous nous reconnaissions; mais pour dieu, pas trop de splendeurs pour la vicomtesse, comme vous dites, je crois.

Recevez, avec mes excuses pour mon trop de franchise l'expression de mes sentiments distingués.

UN DE VOS LECTEURS DE LA GARDE.

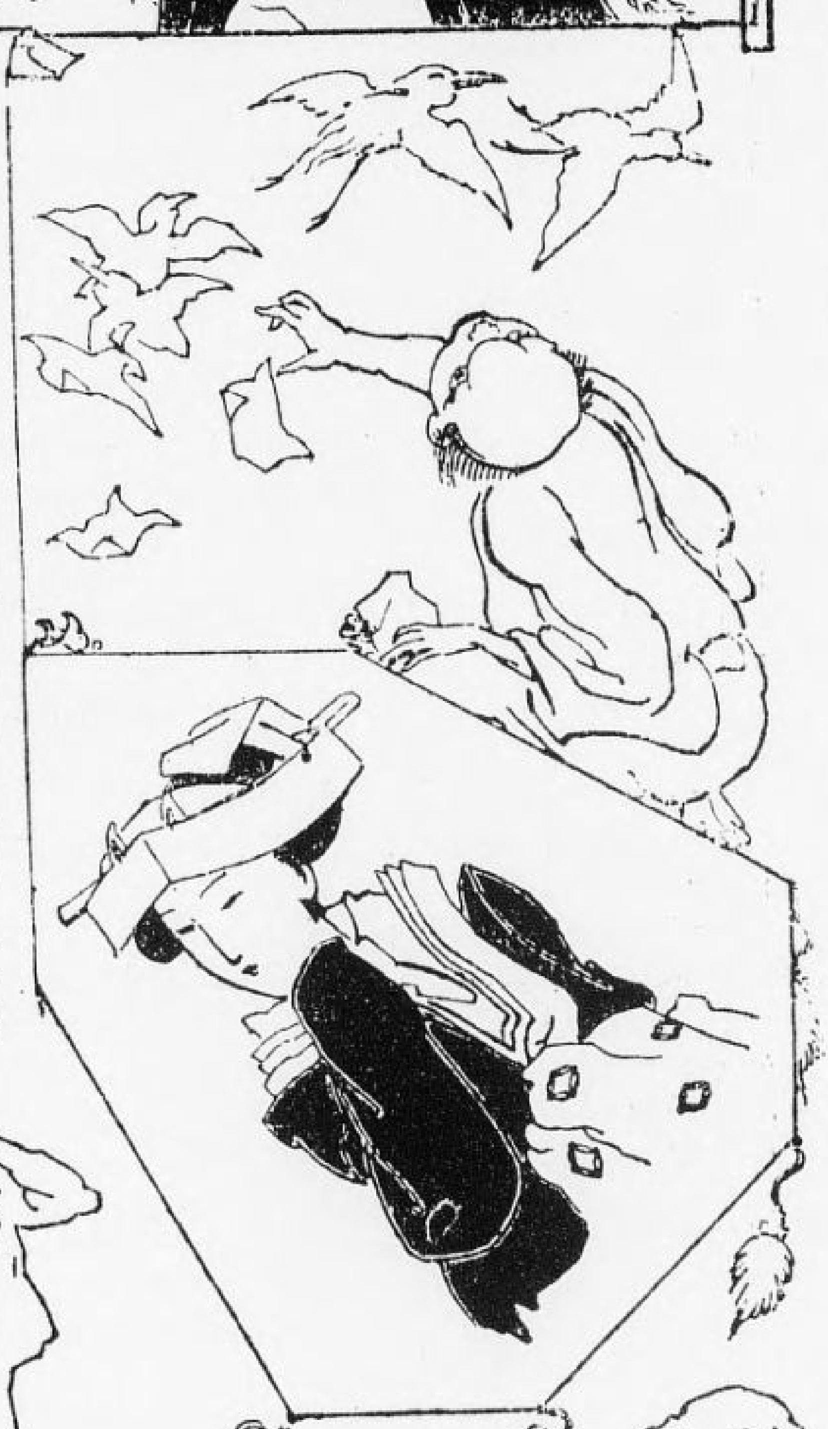
La librairie académique Didier et Ce vient d'avoir l'heureuse idée de réimprimer la traduction de Shakespeare, déjà publiée, en 1821, sous le nom de Letourneur. Personne n'ignore que, jusque-là, Shakespeare, en France, avait pour ainsi dire appartenu à Letourneur et avait encore besoin de lui. Maintenant que le grand poète a gagné sa cause, il est bien de remettre le nom de M. Guizot en tête de cette traduction, qui, la première, a donné à la France « un vrai Sgakespeare sans déguisement et sans retranchement. »

Personne, on peut l'affirmer, n'a plus contribué que M. Guizot à nous faire connaître Shakespeare. Son étude sur ce grand génie, sur l'art dramatique, sur les causes de son influence, sur les conditions de sa grandeur, est un modèle de philosophie littéraire; tous ceux qui ont depuis traité les mêmes sujets s'en sont inspirés et ne l'ont pas dépassée. Shakespeare lui-même en eût été frappé et se serait étonné assurément d'être si bien compris par un étranger à tant d'années de distance, et il faut ajouter : d'être ainsi jugé.

La réimpression que viennent de faire MM. Didier et Ce a subi une nouvelle révision complète, minutieuse, et qui ôte au nom de M. Letourneur tout droit et même tout prétexte de figurer sur le titre. Elle a de plus été augmentée de la collection complète des sonnets qui manquaient à l'édition antérieure.







Un ami nous communique un curieux album de caricatures japonaises; la fantaisie nous est venue d'en extraire les plus amusantes.

Certes, si l'on assimilait les Japonais aux Chinois, on aurait grand tort, ils le disent eux-mêmes dans un conte : le Créateur ayant placé sur la terre l'être parfait (le Japonais) édita une contrepartie de son chef-d'œuvre (le Chinois). En comparant les productions artistiques des deux peuples, on est bien de l'avis du conteur ; le Japonais a la grâce, la verve, une très vive compréhension du mouvement tandis que le Chinois est lourd, emphatique, sans esprit.

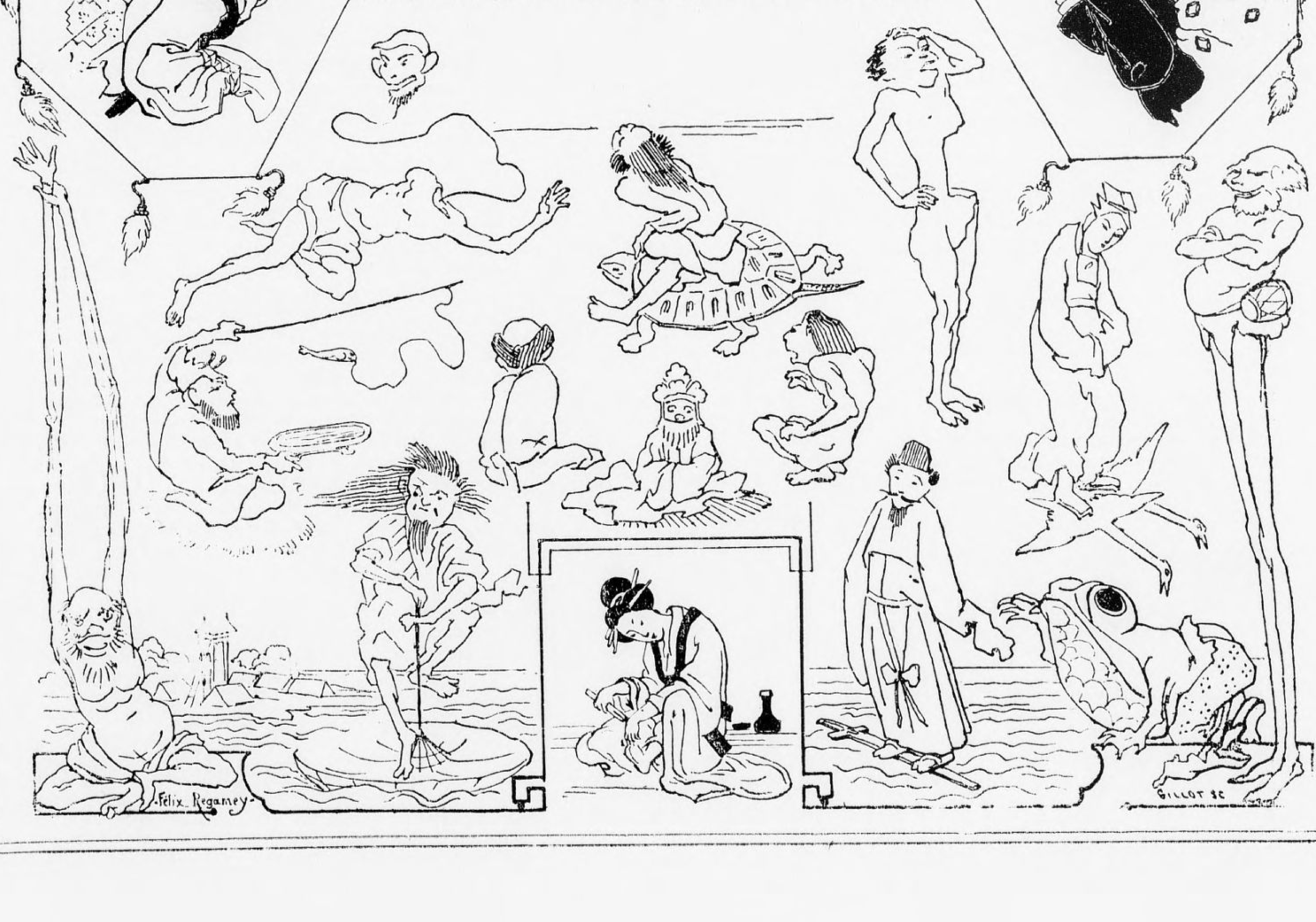
Les croquis ci-autour, intitulés par leur auteur Hoksaï Mangwa, *peintures négligées*, sont tirés d'albums précieux où tout serait à reproduire. Les sujets sont très variés, depuis la botanique jusqu'à l'architecture, des jeux d'enfants qu'on 1etrouve parfaitement semblables à ceux d'ici, des faiseurs de tours, des cavaliers, des tireurs d'arcs, et surtout de petites femmes délicieusement charmantes, gracieuses dans leur ajustement et leur attitude.

Tout cela est exécuté au moyen d'une gravure sur bois très fine, combinée avec le filigrane du papier variant à chaque dessin. Les résultats obtenus par ce procédé sont tout à fait surprenants.

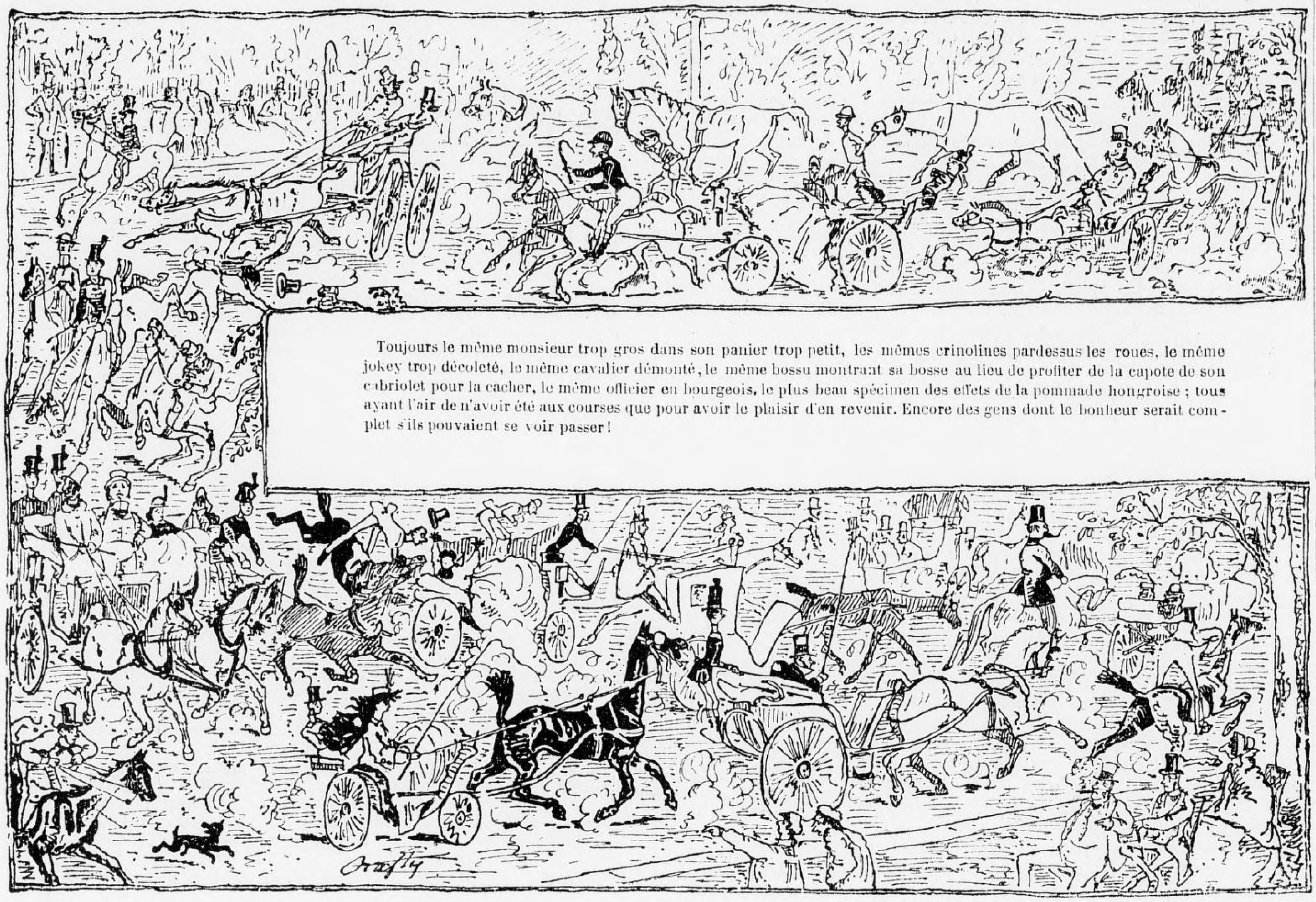
Chaque feuille n'est imprimée que d'un côté; figurez-vous un de ces alphabets d'enfants illustré qui se déroulent depuis A jusqu'à Z; supposez-le relié comme un livre, vous aurez alternativement une image au recto et au verso, sans que les deux feuillets soient détachés. C'est ainsi que sont bâtis ces albums.

Quand au texte qui accompagne ces images, il se résume le plus souvent en un mot, un nom propre, quelquefois; il est écrit tantôt en chinois, qu'on reconnaît à ses lignes droites enchevêtrées, tantôt en japonais, écriture arrondie qui semble devoir se lire facilement.

En prenant les croquis reproduits ici, on voit d'abord en commençant par le haut — les dieux qui sortent de la manche, puis la multitude des cormorans, le visage de fumée, un barbare dont la tête s'envole, sans ventre, etc., ce n'est pas plus malin que ça, mais je n'ai vanté que leur dessin, et qui sait, peut-être est-ce très drôle en japonais ?



UN RETOUR DE COURSES



Toujours le même monsieur trop gros dans son panier trop petit, les mêmes crinolines pardessus les roues, le même jokey trop décoleté, le même cavalier démonté, le même bossu montrant sa bosse au lieu de profiter de la capote de son cabriolet pour la cacher, le même oficier en bourgeois, le plus beau spécimen des effets de la pommade hongroise ; tous ayant l'air de n'avoir été aux courses que pour avoir le plaisir d'en revenir. Encore des gens dont le bonheur serait complet s'ils pouvaient se voir passer !

COURSES DE PORCHEFONTAINE.

C'était dimanche le dernier jour des courses de Porchefontaine.

On sent encore les tâtonnements d'une organisation nouvelle qu'un peu d'expérience fera vite disparaître. Les réformes les plus importantes à activer sont surtout dans l'installation des bureaux d'entrée ; malgré le peu de monde qui était venu, comparativement à la foule des courses de Longchamps, il fallait être bousculé un bon quart-d'heure avant d'avoir son billet ; la piste n'est point non plus suffisamment indiquée, puisque, dans deux courses, les coureurs ont hésité, se sont trompés de parcours ou ont été forcés de revenir sur leurs pas ; mais l'hippodrome, entouré des bois de Ville-d'Avray, est dans une très-belle situation, bien préférable à celle de La Marche, où la vue est bornée par un grand mur blanc ; on suit facilement de l'œil tous les épisodes des courses, même sans monter dans les tribunes. Il n'y avait encore que quelques voitures attelées en poste, et quelques autres venues des environs, le brak de l'artillerie de la garde avec son élégante livrée blanche, puis l'escadron de cavalerie de Saint-Cyr, dans cet uniforme qui est au hussard ce qu'est la chrysalide au papillon ; peu de cavaliers, par-ci par-là quelque honnête carrossier de Versailles, dételé pour la circonstance. — L'hiver, qui était arrivé ce matin-là, avait sans doute surpris les élégantes avant l'arrivée de la marchande de modes ; aussi étaient-elles rares ; dans les tribunes, cependant, une charmante toilette violette, paletot et jupe pareille, relevée de façon à laisser voir le jupon soie rayé de larges raies roses, séparées par de petites raies blanches ; pour coiffure, la capote noire, avec aigrette et ruban de couleur, et un épais voile bleu.

Les courses, très-dures comme longueur de parcours et difficultés des obstacles, ont été remarquablement bien courues. Là, comme à Vincennes, on peut constater la popularité que les récents succès de M. de Saint-Germain lui ont attirée ; bien qu'il n'ait pas monté un seul cheval, son nom ne manquait pas de retentir dans le populaire à l'arrivée du gagnant. Autrefois, le gamin de Paris ne connaissait que lord Seymour, et il en faisait un nom générique. M. de Saint-Germain est sur la voie d'une égale renommée. A.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme
» selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois
» repas, désirait qu'on inventât une sorte de
» boulette nutritive qu'on pût avaler le ma-
» tin, pour être débarrassé tout le jour de ce
» vulgaire souci. Pour épargner aux gens du
» monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on
» concentrer un volume en quelques lignes, et,
» pour connaître un auteur, ne leur suffirait-
» il pas d'avaler simplement une boulette lit-
» téraire comme celle-ci ? »

VI — UN PAMPHLET DE M. VEUILLOT

LA PREMIÈRE AUX ÉCLECTIQUES.

Vous, estomacs de poulets, ne lisez pas ceci. C'est bon pour ceux qui ont de la barbe.

En ce temps-là, les mortels lisaient Molière le puant, Rabelais le chien, Beaumarchais le basilic, Labruyère le goret, et Voltaire le Judas, pendu par les deux oreilles, et cloué au pilori de l'histoire comme une chauve-souris gluante et visqueuse. Dans quel bourbier fangeux, dans

quel fumier, dans quelle crotte ont-ils vécu? Dans quelle hotte et dans quel tombereau leurs feuillets honteux seront-ils balayés? Au lieu de présenter leurs fronts pensifs à la chaleur et à la lumière du soleil de vie et de vérité, ils ont voilé leur face cadavéreuse pour barbouiller, avec de la lie, leurs œuvres de corruption et de ténèbres. Savez-vous ce que vous êtes? Vous êtes des athées saugrenus. Vous êtes des gamins, des petits truands. Une herbe folle croît sur vos tombes ridicules. Tout le XVIII[e] siècle est une *Ecurie Royale*, où les ânes bâtés de la philosophie mangent au ratelier doré d'un monarque des Prussiens, qui commande une armée de fifres et de tambours. Le XVIII[e] siècle est un *Musée Dupuytren*. Le XIX[e] est une *Cour des Miracles*. Athées aimables, révolutionnaires de jujube prenez-moi l'Encyclopédie et les immortelles bêtises de 89, pour élever vos petites barricades de carton. Vous avez planté le mensonge impur et vous récoltez des panais. Vous avez semé l'injure et vous récoltez des claques. En vérité, je vous le dis.

Les temps sont proches, l'heure sonne au cadran des âges où vos immondes bouquins sont livrés aux vers, à la poussière et aux bouquinistes. Tout à l'heure, vers, poussière, bouquins et bouquinistes, vont être couchés sur une litière de charbon de terre, et ma narine s'emplira d'un céleste parfum, car au nez d'un fidèle, le corps d'un athée ne sent pas mauvais. *Dominus vobiscum*, à la potence, au bûcher, au gril, les philosophes libres-penseurs! Eh! eh! mes gaillards, êtes-vous sur un lit de roses? Au pilori vos statues de marbre, pierrots lugubres! Au pilori vos statues de bronze, ramoneurs de l'enfer! Avez-vous bien digéré vos systèmes méthaphysiques? Etes-vous crevés, le ventre en l'air, dans l'*indigestion finale?*

Les voila, les Pères de l'Eglise du scandale, de l'orgie et de la débauche. Misère et corde sur eux jusqu'à l'ultime génération! Soufre et poix résine! Ah! meute de chiens baveux, mangeurs de soupe froide, le sanglier sort de sa bauge et nous allons en découdre.

Lequel de vous, histrions ordinaires et très ordinaires, joue le *Tartuffe* sous les petites colonnes de Vespasien? Est-ce bien cette figure de papier maché salie de fard, ce sang de panais qui coule dans des veines appauvries, cette pomme de terre malade, cette truffe pourrie qui joue *Déodat? Déodat*, c'est moi, mon amour; approche un peu que je voie ta face de singe. C'est bon, je te reconnais, va escorter monsieur de Pourceaugnac, et dis-lui bien des choses de ma part. C'est en vain, ô histrions, que je prends vos mollets dans mes crocs, vos mollets sont postiches comme votre pourpre, vos couronnes, votre gloire et vos singeries.

Ah! c'est du joli papier sur lequel je vous délivre ce certificat d'insolence, moi, *Déodat*. Vous n'avez pas fini de rire.

Ni les troubles, Elephantus, qui agitent tes abonnés, ni les révolutions caméléonesques de ta politique, n'altèrent la sénérité de ton visage et de ta rédaction sans nuage. Tu es gros, tu es gras, tu es majestueux, tu es obèse, tu es énorme, tu es colossal, et je vais chez un pharmacien homœopathique acheter des petites boîtes d'épithètes en rapport avec ton écrasante personnalité. Ton nom lui-même est lourd comme un poids de quarante. Mais, ô Elephantus, plus tu seras grave, plus tu seras politique, plus tu danseras la carmagnole, plus tu rouleras tes gros yeux furibonds, plus tu me sembleras doué d'un joli rire et d'une bonne petite trompette en fer-blanc.

O quintuple bœuf! tu parles à cent mille idiots comme toi! Tu m'as rencontré comme un pâtre désarmé dans la campagne, et tu m'as piétiné comme un hippopotame qui écrase sous sa lourde patte humide une inoffensive grenouille. Elephantus, regarde-toi à la glace, tu as le muffle rose. Tu as aussi le cou court, taureau bestial, goinfre en toutes les goinfreries, et tu crèveras comme La Mettrie, en t'empiffrant d'une poularde truffée.

La place d'athée du roi étant vacante, on te remplacera par un philosophe platonicien.

Mais crois-tu, pingret, hôte assidu des crêmeries druidiques et des caboulots raphaélesques, que tes cinquante mille abonnés (cent mille de moins que le petit camarade) m'empêcheront de te casser un encensoir de vermeil sur la figure? Tu peux t'arracher une plume de l'aile pour me répondre, car tu ignores l'usage des solides plumes de fer. Tu peux même t'écrier : *Je voudrais ne savoir pas écrire?* Ton style justifiera ce cri littéraire. Et quand même, double brute, je te laverais la tête dans un hectolitre d'eau de la Salette, distillée et ramenée à son maximum de densité, ta caboche n'en serait ni plus propre, ni mieux débarbouillée. Lawater t'aurait appelé *Caput-mortuum*, et Gall t'aurait accordé la *bosse de l'escalier*, car tu vas te cogner partout, comme le hanneton contre des vitres. Je n'ai plus de journal, mais j'emprunterai celui du voisin pour te couvrir d'aménités et te vider ma hotte sur les épaules. Dans ton ventre de baudruche, j'enfoncerai mon épingle, car tu n'es pas digne d'un coup de poignard. — Je te convertirai — en oison, et, comme les oies du grand Capitole, tu gardes ton journal et tu ne le défends pas. J.

UN PEU DE THÉATRE

—

OPÉRA-COMIQUE. — *Les Absents.*

Une charmante chose, ce petit acte des *Absents*; la musique est gaie, vive et spirituelle, cela rappelle notre très-regretté maître Adam; c'est d'une tournure toute française, leste et pimpante; par-ci, par-là, un petit grain de sensibilité tout juste assez pour changer le rire en un sourire attendri; tout cela accompagné d'un livret point du tout banal, finement écrit, et assez amusant par lui-même pour que, même joué sans la musique, vous eussiez plaisir à l'écouter. Trouvez-moi beaucoup d'opéras-comiques dont on puisse en dire autant. Les absents ont tort, dit le proverbe, les absents ont raison, disent MM. Poise et Daudet; ils ont si bien plaidé leur paradoxe que je suis de leur avis, et telle est l'influence qu'ils ont pris sur chacun, que la mise en scène n'est point ridicule, et que les costumes sont bien compris. Mlles Révilly et Girard enlèvent leurs rôles, Sainte-Foy a parfaitement chanté ses couplets, quant à Capoul... je crois que le malheureux se débattait ce soir-là contre un rhume, aussi ne parlerai-je que de sa bonne volonté.

—

GYMNASE. — Les *Curieuses.*

Êtes-vous comme moi? Je déteste aller seul au théâtre, et si parfois je m'y décide, mon premier soin, dès que je suis installé dans mon fauteuil, est de chercher dans la salle quelque figure sympathique, et si je la trouve, il me semble alors que je suis moins seul; lorsqu'un passage de la pièce me plaît, je tourne les yeux vers l'inconnu, et je suis heureux de découvrir que nous rions ou pleurons ensemble; j'étudie ses impressions, je me donne un autre spectacle à côté de celui de la scène, et bien souvent l'un complète l'autre. C'est ainsi que, l'autre soir, tout en goûtant l'esprit et la finesse du petit acte des *Curieuses*, j'ai bien senti combien il repose sur une idée vraie et toute d'actualité, et combien cette curiosité des femmes du monde pour celles qui n'en sont pas, existe réellement — Dans une loge voisine de ma place, se trouvait une famille venue là sans doute sur la foi de la vieille réputation du théâtre de Madame; tandis que les vieux parents disparaissaient un peu dans l'obscurité, une jeune fille d'une vingtaine d'années était assise au premier rang, le menton appuyé sur sa main droite, gantée d'un long gant de Suède; un nez droit, des lèvres assez fortes, de grands yeux étonnés, le front un peu bas, une masse de cheveux châtains relevés en bandeaux courts, et ramenés en une grosse natte comme une couronne; l'oreille petite et sans boucles d'oreilles; un gros collier de perles noires autour du cou, et se détachant sur un canezou blanc, égayé par un ruban rouge formant cravatte.

A peine Mlle Delaporte avait elle dit, avec cet accent russe qu'elle imite si bien, comment elle se trouve locataire d'une « petite dame, » que ma curieuse devint attentive; ses yeux se portèrent sur chaque détail de l'ameublement, et je crois qu'elle fit plus d'attention à la toilette de la soubrette qu'à la robe audacieuse de Mlle Delaporte. Elle ne perdit pas un mot du dialogue avec Bébé Patapouff, un nom de génie! que porte si vaillamment Mlle Pierson; et son visage exprima même un peu de déception lorsque la toile tomba sans que la propriétaire réelle de l'appartement eût paru.

Eh bien! je voudrais, moi, qu'on leur montrât à ces curieuses, tout ce que ces toilettes, ce luxe cachent de bêtise et de fausse beauté. Sans tourner au mélodrame, sans dire toute la boue et le sang dont sont pétris souvent ces diamants que vous admirez, sachez, mademoiselle, qu'un regard ému, passant à travers vos longs cils recourbés, a mille fois plus de prix, et n'ayez à leur sujet ni envie ni curiosité!

Je ne vous parlerai pas du *Ménage en ville*, qu'on donnait ensuite; je ne vous dirai pas non plus si les nièces des Brohan continueront la dynastie; à peine ai-je été distrait même par l'excellent Numa. Mes voisins ayant trouvé sans doute que le théâtre de Madame était peut-être un peu vif, n'étaient plus là, et moi j'étais bien loin!

—

PORTE SAINT-MARTIN. — *Les Drames du Cabaret.*

Vous souvenez-vous d'un acte donné il y a quelque temps aux Variétés, avec une petite pointe d'émotion : l'*Homme n'est pas parfait?* C'était amusant, et cependant c'est l'idée mère des *Drames* de la Porte-Saint-Martin, délayée en cinq actes, poussée au noir, et entremêlé des inévitables : Sauvez mon enfant!!! — Je suis perdue, alors!!! — Il est empoisonné!!! etc. Le côté comique s'est effacé, mais le côté larmoyant s'est tellement accru, que les âmes sensibles commenceront à se moucher dès le second acte, - et ne s'arrêtent plus. — la donnée est excessivement morale du reste, et mieux vaut, en somme, essayer de prouver que l'ivresse est une vilaine passion, que de déranger l'histoire de France et de faire circuler de la fausse monnaie historique. Puis, il y a une idée hardie dont il faut savoir gré à

MM. Dumanoir et Dennery; ils ont introduit un noble comte, qui n'est point une horrible canaille, et qui a un fonds d'honnête homme; cela ne s'est jamais vu au boulevard; il est vrai qu'il reste un riche, qui est un affreux sacripant; mais enfin, on ne peut trop demander à la fois, et je trouve la tentative trop belle pour ne pas l'encourager.— Le seul reproche que je ferai au noble comte, c'est de préférer Mlle Rousseil à Mlle Manvoy; elle est pourtant bien jolie avec sa toilette panachée, vanille et framboise du premier acte; puis, sa robe gris-de-souris du second; et son peignoir de dentelles, de l'empoisonnement de la fin!

Pour moi, je préfère de beaucoup cette adorable nullité à l'ancienne pensionnaire de l'Odéon, avec ses effets manqués et ses cris à faux.

Mlle Duverger a eu l'abnégation de jouer sous la bure; mais, pour remplacer ses diamants, elle a toujours ses beaux yeux, bien qu'un peu pochés.

Paulin Ménier est plus monocorde que jamais; il souligne trop et a des souvenirs du *Courrier de Lyon* qui vous font chercher Fouinard derrière lui.

—

Théatre Déjazet. — Le *Petit Journal.*

Nous sortions de table, nous ne savions que faire. Quelqu'un proposa un petit théâtre; aller aux Folies-Marigny, pas un visage à regarder dans la salle! Trop de cochers et de femmes de chambre, et puis Paul Legrand est parti pour le Brésil, engagé pour y jouer le *Brésilien* du Palais-Royal; sa figure blanche devant sauvegarder les susceptibilités nationales. Restait la revue de Déjazet; après bien des débats, après avoir tiré à pile ou face, et avoir eu une envie terrible de faire le contraire de ce que le sort décidait, nous nuus sommes trouvés à Déjazet. Le contrôleur nous annonce qu'il ne reste plus que l'avant-scène du directeur; nous faisons semblant de le croire et nous entrons; l'ouvreuse, pleine d'attention nous enlève les petits bancs et nous donne le numéro du jour du *Petit Journal*; le rideau venait de se baisser, il représente une épreuve du *Petit Journal*; la toile se relève, les acteurs récitent des articles du *Petit Journal*! Ah! comme nous regrettions les Folies-Marigny! Nous étions atterés, horrible! horrible! et devant notre imagination épouvantée se dressait la perspective d'un sommeil troublé par le cauchemar du *Petit Journal*, bien certains que le coup était trop rude pour ne pas avoir des suites. Le moins abattu de nous tous saisit d'une main défaillante la lorgnette, et cherche un cordial dans la vue des jambes des malheureuses, condamnées à jouer tous les soirs; il paraît que cela l'avait un peu remis, et il propose de nous assurer de l'effet produit sur ces infortunées après dix représentations. Dans l'état d'exaspération où nous étions, nous ne reculions devant rien, et nous voilà rue de Vendôme, accomplissant bel et bien un rapt nocturne. Nous conduisons les victimes au café Anglais, où il leur reste assez de force pour engloutir quelques douzaines d'huîtres impériales, consommés aux œufs pochés, saumon froid, rôtis de cailles et perdreaux, salade de légumes, parfait au café, le tout couronné par un *brie de clôture*, et arrosé de Pouillac et de tisane de Champagne. Quant à nous, n'étant pas encore bien remis de la secousse de la soirée, nous nous contentons d'une simple tasse de thé, tout en poursuivant nos études; ma voisine, une grande belle fille aux yeux noirs, qui s'était distinguée par quelques pas risqués sur la scène, me dit entre deux bouchées: « Ce n'est qu'à des anciennes qu'on donne les *principals* rôles. » Je lui versai bien vite à boire, plein de terreur qu'elle ne se mit à me réciter la pièce. Bref, cela m'a mené à rentrer chez moi à dix heures du matin, et à constater le total suivant:

Ma part de voitures et de théâtre.	1 louis.
Ma part de souper.	2 »
Étude personnelle sur l'influence du *Petit Journal* chez les sujets soumis à un régime quotidien	5 »
Total.	8 louis.

Je regrette bien de ne pas avoir été aux Folies-Marigny!!!

A.

CHOSES ET AUTRES

—

On s'est quelquefois étonné de la longueur des représentations de la Gaîté. Voici une affiche de province qui laisse bien loin derrière elle les souvenirs des mélodrames en douze tableaux. Dernièrement, à Toulouse, on donnait en une seule soirée: *Edgar et sa bonne, la Dame aux Camélias, le Courrier de Lyon et les Huguenots*..... Le prix des places n'avait pas été diminué!

—

Alphonse Karr vient de donner au Théâtre-Français une pièce en un acte et en vers. Nous espérons que le public se montrera indulgent pour cette première œuvre du jeune débutant dramatique. Les sociétaires demanderont sans doute quelques corrections.

—

M. Gounod se reposera-t-il? Nous l'espérons. On nous annonce pourtant deux œuvres nouvelles du grand compositeur: *Cinq-Mars et de Thou*, un opéra; et les chœurs d'une tragédie de M. Legouvé. M. Legouvé est, m'a-t-on dit, pour la liberté. Quand donc comprendra-t-il que le premier droit de l'homme consiste à ne pas entendre de tragédie?

—

Un grand ouvrage va paraître sous le titre de *Charlotte Corday*. Il y aura des autographes. C'est la faute de M. de Villemessant.

—

Est-il vrai qu'on a voulu faire prendre de la strychnine aux jurés, dans l'affaire Trumpy? Nous croyons qu'une phrase mal entendue dans la *Vie Parisienne* a été la cause innocente de cette erreur. A propos du procès de la Pommerais, nous avions fait appel à la loi de Grammont, en faveur des pauvres bêtes sur l'estomac desquelles on éprouvait l'effet du poison. On a cru faire mieux cette fois en choisissant des jurés. C'est peut-être un progrès; mais la *Vie Parisienne* ne l'entendait pas ainsi.

—

Maître Guérin a-t-il réussi? n'a-t-il pas réussi? Il devient de plus en plus impossible de savoir la vérité sur les succès ou les luttes du Théâtre-Français. C'est un théâtre où l'on ne siffle jamais; mais, comme on s'y ennuie toujours, pas de sifflets ne prouve rien. Quant aux applaudissements, c'est mauvais ton; une main gantée n'applaudit jamais qu'à demi.

—

Il y avait énormément de monde au cimetière le jour de la Toussaint. Il y en avait très-peu le jour des Morts. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? Le jour de la Toussaint, les coquettes vont au cimetière; le jour des Morts, ce sont les amis de ces derniers.

—

On lit dans certains journaux:

« Monseigneur le cardinal Wiseman, revenant de Belgique, s'est arrêté à tel endroit, *où il a couché dans le buffet de la gare.*

Il doit y avoir confusion. Un ivrogne couche volontiers sur la table; mais un cardinal ne passe pas la nuit dans un buffet.

—

Un nouvel ouvrage de M. Michelet: *la Bible de l'humanité.* Les lauriers de M. Renan empêchaient M. Michelet de dormir. Espérons que désormais M. Michelet dormira.

—

La veuve de Jasmin vient de recevoir une pension à titre d'encouragement littéraire. Encouragement à quoi? à continuer l'état de son mari?

—

Une demoiselle vient de se faire recevoir bachelière. Encore un degré, mademoiselle, et vous pourrez être nommée professeur de troisième dans un lycée quelconque. Le diable soit de moi, si je ne regrette pas d'avoir terminé mes classes.

—

On a dernièrement distribué des prix aux idiots de Bicêtre. Nous gagnons à cela de savoir qu'il y a des degrés dans l'idiotisme. Mais est-ce le plus, est-ce le moins idiot qui est préféré? C'est ce que l'administration a négligé de nous apprendre.

—

Deux maires viennent de prendre deux arrêtés surprenants: l'un proscrit l'usage des champignons dans toute l'étendue de la commune, parce que sa femme n'aime pas à en rencontrer; l'autre invite les ramoneurs à dresser des rapports sur la construction des cheminées. Les rapports devront être ainsi conçus:

« Nous, ramoneurs de la ville de...., nous sommes transporté, etc., etc..... où nous avons, etc., etc...

Le tout sur papier timbré... Mais M. le Maire, il y a des ramoneurs qui n'ont pas cinq ans, et qui ne sont pas bacheliers.

—

— Les fabricants de bijoux à l'usage du sexe faible sont à bout de ressources! Ils ont beau torturer l'esprit pour satisfaire les exigences de leurs belles clientes, ils n'arrivent la plupart du temps qu'à atteindre le ridicule. Nous avions déjà les haltères appliquées à la régénération des fausses nattes, j'ai découvert, chez un bijoutier de la rue de Rivoli, un peigne vraisemblablement destiné à régénérer les chignons phtisiques! C'est un escargot fixé sur une plaque d'or dont le corps, sortant de la coquille, descend vers la nuque... Monsieur Josse, c'est bien de songer à la glorification du limaçon, — les chenilles comptent sur vous pour être réhabilitées!

—

— Vous savez combien de k... conduit mal! et combien de fois il accroche...

— Parbleu! il a été obligé de remplacer par du cold-cream le cambouix de ses essieux!!...

—

— La naïveté est peut-être admirable chez les enfants, mais elle est odieuse chez les personnes mûres ; cette réflection misanthropique m'est inspirée par une aventure récente. — J'arrive à dix heures du soir chez un ami intime, marié depuis peu ; — une vieille domestique ouvre. — Monsieur est couché. — Oh ! je reviendrai. — Mais je crois que monsieur va sortir avec madame — car au moment où j'ai passé devant leur chambre pour venir ouvrir à monsieur, madame disait à son mari : « Attends-moi ! »

X.

MODES DU JOUR

Le froid a du bon. Il apporte avec lui aux jolies femmes les riches robes de soie et les splendides confections de velours et de fourrure éditées par la *Compagnie Lyonnaise*, cette aristocratique maison qui dicte la mode sans appel.

Mais à côté des soieries magnifiques, des moires, des velours, des confections de tous styles et de toutes richesses ; des éclatants cachemires de l'Inde, des dentelles, etc., etc., il y a les étoffes simples, les choses de fantaisie et d'intérieur. La *Compagnie Lyonnaise* veut satisfaire également toutes les femmes — fussent-elles millionnaires ou de position modeste. Elle n'impose qu'une seule chose et à toutes indistinctement : c'est le bon goût.

Qui s'en plaindra ?

Plus que jamais on portera cet hiver des robes de moire antique — d'abord parce que c'est ce qu'il y a de plus beau — ensuite parce qu'on ne craint plus la susceptibilité de cette étoffe depuis que M. Périneau a trouvé le secret de la rendre une seconde fois neuve !

Une robe de moire est-elle fanée ? vite on l'envoie à la *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière), et bientôt l'on reçoit cette moire — de la nouvelle nuance que l'on a choisie — d'un velouté et d'un éclat si surprenants qu'on la croirait de nouveau sortie d'une maison de nouveautés.

Les plus grandes dames ne craignent pas d'avoir recours à ce moyen, car l'économie est bien *portée* depuis qu'il est si avantageusement mis en œuvre.

Les tailles de robe sont de plus en plus courtes — à moins qu'elles ne se prolongent en longs pans d'habit. Une jolie taille est donc plus que jamais indispensable pour s'habiller aujourd'hui, et je ne saurais trop répéter que la *Ceinture-Régente* seule doit être le corset irrévocablement adopté.

Comment le commander ? en ne s'adressant qu'à *Mmes de Vertus* elles-mêmes, afin d'éviter les contrefaçons, et en envoyant, Chaussée-d'Antin, les mesures que j'ai données dans le numéro précédent.

Les confections de Mlles Ruffin sœurs, place de la Bourse, ne méritent que des éloges ; les tissus sont de premier choix, c'est élégant et commode à porter ; détail intéressant, les prix sont raisonnables, car Mlles Ruffin tiennent beaucoup à ce qu'on sorte de chez elles avec le dessein d'y revenir ; leur assortiment de fourrures est des plus riches et des plus variés. Nous allons du reste donner une idée des charmantes créations que nous avons pu récemment admirer dans cette maison.

D'abord l'habit en drap bleu garni d'une petite bande d'astrakan noir mise en biais et surmontée d'un joli bouton carré noir.

L'habit Louis XV en velours noir doublé de peluche pensée et garni de queue de martre zibeline.

Dans un autre genre et comme sortie de bal une rotonde en velours ponceau doublée et garnie de renard blanc, compose un vêtement riche et du plus grand effet.

Il y a aussi le dolman hongrois en gros grain noir avec manches et capuchon, doublé en ventre de petit-gris, le tout garni d'une frange en chèvre du Thibet. Ce vêtement sied bien à une jeune femme.

Mais le morceau le plus délicat, le morceau de la fin, c'est d'abord un petit manchon en renard blanc et un autre en skons, vrais bijoux, chauds, coquets, légers à la main, et qui à eux seuls seraient capables de faire le succès et la réputation de Mlles Ruffin.

Si j'ai recommandé tout haut d'avoir une jolie taille, je conseille tout bas de se faire un gracieux et frais visage. Que l'on ne soit pas positivement jolie, qu'importe ? il n'y a de la réalité à l'idéal qu'un pas à franchir... c'est le boudoir de *Séguy*, où le blanc nymphéa, le rose d'Armide et le pencil japonais transforment les femmes en fées...

Par exemple un teint « de lys et de roses » exige des perles dans la bouche et c'est encore ici que l'art se distingue. *Dejardin* (boulevard Sébastopol) est à ce propos très estimé par toutes les femmes qui veulent rester jolies et jeunes. Il a des dentiers si solides et si naturels ; il sait, à l'occasion, remplacer une dent perdue avec tant d'avantage pour sa cliente, qu'il a obtenu la considération de toutes les femmes et peut revendiquer hardiment le titre de dentiste à la mode.

Un dernier mot sur les produits exquis de la maison *Violet* (rue Saint-Denis).

Il s'agit, comme on le voit, toujours de beauté.

Cette maison — *la Reine des Abeilles* — offre une parfumerie naturelle et saine qui renferme le vrai secret de l'éternelle jeunesse.

Ainsi nul savon ne vaut son savon de *thridace* au suc de laitue (médaillé à toutes les expositions). Ce savon préserve la peau de toute altération et lui conserve sa primitive fraîcheur.

Comme pommades efficaces, on trouve, à *la Reine des Abeilles*, la pommade fondante de l'Impératrice ; la thymeliane, pommade des soirées ; le baume de violettes et la crème Duchesse blanche à la vanille.

Les eaux de toilette offrent aussi un très-heureux choix : l'eau de beauté de l'Impératrice ; la rosée des abeilles ; l'acidule de violette... le nom seul de ces compositions n'en donne-t-il pas l'idée la plus exquise ?

Parmi les crèmes et poudres, je recommande surtout la crème *Pompadour*, qui efface les rides ou les prévient, et la poudre des fleurs de lis.

Enfin les extraits d'odeur sont du meilleur choix ; mais où s'arrêterait on si l'on voulait énumérer tous les secrets de beauté de *la Reine des Abeilles ?*

Je préfère renvoyer mes lectrices au charmant livre « les Talismans de la beauté, » écrit par M. Louis Claye ; elles y gagneront une lecture agréable et de précieux conseils.

Nous croyons être agréables à nos lectrices, en leur décrivant les curieuses toilettes de Mme Plessy, dans *Maître Guérin*.

La première toilette était en soie havane-claire. Sur la première jupe, garnie d'un volant, brisé et surmonté d'un biais de velours violet, était drapée une seconde jupe avec les mêmes ornements. Le corsage-habit, décolleté carrément, avait sur le devant deux longues basques relevées. Sur les côtés et par derrière il se déroulait en une longue queue pointue. Le biais de velours violet qui bordait le haut de la poitrine se prolongeait par derrière sans être ajusté, et rappelait les anciens dadas des élégantes de Louis XV. La coiffure, une espèce de bonnet résille à longs pans de la même nuance que les ornements de la robe.

Au second acte, le costume de veuve se composait d'une robe, une espèce de crêpe, garnie de plusieurs petits velours noirs, toujours longue queue pointue, absence de crinoline. Un manteau Macfarlane, même étoffe et même garniture que la robe. Toque de velours noir, de la dimension d'une couronne fermée et de laquelle échappaient par derrière des flots de rubans rivalisant de longueur avec la queue de la robe. Autour du cou, cravate en crêpe, gros nœuds et grands pans.

Au troisième acte, une robe blanche en drap de Lyon, 3 mètres de queue et un par-dessus Dolman formant également une queue prolongée. Ce par-dessus est orné d'un haut volant de dentelle noire, surmontée d'un chef en velours noir très-historié. Le corsage Louis XV est très-décolleté. Pour coiffure, une demi-guirlande de roses blanches, placées au sommet de la tête, et desquelles échappaient de longues barbes de dentelles descendant jusqu'à la taille.

Elle ne paraît pas au quatrième et se montre au cinquième en gris perle. Le bas de la robe est dentelé. D'énormes bouquets, brodés en soie de même nuance, mais de différentes teintes, s'élèvent jusqu'à mi-jupe et sont encadrés par des crenés de soie grise entremêlés de passementerie. Un châle en dentelle de yack, dentelé à la façon des feuilles de houx, est croisé sur la poitrine.

Toutes ces toilettes viennent de chez Worth et coûtent 5,200 francs.

D'après l'engagement de Mme Plessy, elles sont à la charge du Théâtre-Français.

La petite maison du troisième acte a été découverte au Croissy par Augier. M. Thiery l'a fait reproduire exactement sur la demande de l'auteur.

Vicomtesse de ***.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UNE

MARCHE EN AFRIQUE

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE

Nous avions dix-neuf ans tous deux. Il s'était fait soldat par amour; moi, parce que je ne comprenais pas qu'on pût être autre chose. — Il était peintre, je préparais mes examens de l'École. — Il était grand et frêle, j'étais petit et robuste; il était brun, moi blond; il était calme, moi emporté; il s'appelait Louis tout court et voyait l'avenir en noir; j'avais une famille et je croyais à tout. Nous devions être amis et nous l'étions, comme on l'est à l'armée : à nous faire hacher l'un pour l'autre.

Ce soir-là, à huit heures, un cavalier indigène était arrivé dans la ville à bride abattue et était descendu de cheval chez le commandant du cercle. Certains bruits avaient circulé. On avait vu des va et vient vers l'état-major. On avait beaucoup bavardé partout, puis l'on s'était couché, et Louis, l'un des premiers. Suivant mon habitude, j'étais assis sur le pied de son lit et je lui contais des folies. — Lui était plus triste que de coutume et m'avait dit plusieurs fois avec son bon sourire :

— Mais va donc te coucher, bavard ! je ne sais pas comment tu fais pour tenir debout, il faut que tu sois de fer !

Et moi d'éclater de rire et de continuer jusqu'à ce que je l'eusse déridé. L'extinction des feux était sonnée, mais j'avais piqué sa baïonnette dans la planche à habits et planté dans la douille une bougie de contrebande, puis j'avais organisé un système d'abri qui empêchait de découvrir du dehors notre contravention au règlement. Mon bavardage l'avait peu à peu gagné et il me parlait d'elle, comme toujours. Tout-à-coup il me sembla entendre des pas dans la cour. Je courus à la fenêtre.

— Ah! ça ! que se passe-t-il donc au quartier? lui dis-je à mi-voix. Voici un groupe d'officiers escorté d'un falot qui se dirige par ici ?

Déjà ce son bien connu du sabre qui heurte les marches résonnait sur l'escalier. — Je n'eus que le temps d'anéantir mon illumination, de me fourrer dans le lit avec mon pantalon et de faire semblant de dormir. La porte de la chambre s'ouvrait, le sergent major, à peine vêtu et clignant des yeux comme un homme encore endormi, entrait éclairant l'officier de semaine. — Ils passèrent silencieusement devant chaque lit, regardant s'il était occupé. Au moment où ils allaient disparaître par la porte opposée, l'officier dit à voix basse :

— Qui est de cuisine?

— Un tel et un tel, mon lieutenant.

— Où couchent-ils?

— Dans l'autre chambrée.

— Il faudra les réveiller. — On doit manger la soupe à trois heures, il est près de minuit ; ils n'ont que le temps et elle ne sera pas fameuse !

Puis ils disparurent.

Je sautai à bas du lit.

— As-tu entendu? dis-je en me penchant à son oreille.

— Oui, contre appel et la soupe à trois heures. — C'est étrange.

— Tiens! tiens! tiens ! Ça sent la poudre, ça, mon vieux : M. *l'Arbi* aura fait des siennes.

— Tu sais, on en dit tant, peut-être n'est-ce rien du tout seulement.

— Bah! bah ! tu verras.

— Dans tous les cas, va te coucher et tâchons de dormir un peu. Tu entends, minuit sonne, nous n'avons que trois heures. Bonsoir.

— Bonsoir.

—

Il ne faisait pas encore jour que le clairon sonnait la diane. — Il y avait près du quartier un jardin où les oiseaux chantaient et la bonne fraîcheur qui se fait sentir à l'approche du lever du soleil donnait à tout le corps je ne sais quel voluptueux frissonnement. Tout le monde se frottait les yeux, se demandant ce que cela voulait dire, quand les sous-officiers entrèrent brusquement dans les chambres.

— Debout! debout! faites les sacs, on part.

Un instant après un caisson entra dans la cour et on sonna aux hommes de corvée. Ils montèrent des sacs bien connus, et pendant que les sergents inspectaient les armes de leur subdivision, le fourrier fit la distribution des cartouches. Deux paquets à chaque homme.

On commença à comprendre. La mauvaise humeur s'envola et les plaisanteries éternelles marchèrent leur train.

— Allons, mon pauvre Azor, disait-on en débouclant le sac, tu vas te faire brûler le poil. Ouvre ton ventre et veille au grain.

Puis les biscuits arrivaient, des vivres, du bois pour trois jours, les tentes, les gamelons. Le pauvre Azor devenait lourd et les 120 cartouches n'étaient pas faites pour l'alléger. Nous n'étions pas riches, quelques jours auparavant nous avions jeté l'argent par la fenêtre. Cependant, suivant une promesse sacrée que j'avais faite à ma mère, j'avais toujours un louis dans une cachette, réserve pour les grands événements. Je donnai ma part d'eau-de-vie à un camarade et je descendis à la cantine faire remplir de bon rhum, mon bidon et celui de Louis. Puis je fis des provisions de tabac.

— Tiens, mon vieux, voilà qui donne des jambes. Mais Louis était triste.

— Si tu veux, me dit-il, changeons nos pipes.

C'étaient deux pipes en racines de bruyère, mais la sienne avait un bout d'ambre.

— Pourquoi?

— Oh! tu te moquerais de moi! Une bêtise. — Idée de malade. — Je ne suis pas bien ce matin. — Tiens! au fait, j'aime autant te le dire de suite : tu me connais assez pour savoir que je n'ai pas peur; eh bien! j'ai dans l'idée qu'il arrivera malheur à l'un de nous.

— Ah! parbleu, je te remercie, tu es rassurant!

— Bah! au moins que celui qui restera ait un souvenir de l'autre.

Je lui serrai la main, pris sa petite pipe et lui donnai la mienne.

Quelques instants après nous étions dans la cour de la caserne, et à la lueur des lanternes les sergents-majors faisaient l'appel en s'arrêtant devant chaque homme pendant que le capitaine donnait un coup-d'œil à l'équipement et aux armes.

Puis le chef de bataillon monta à cheval, tira l'épée du fourreau, l'éleva en l'air, clairons et trompettes éclatèrent à la fois, et on entendit le commandement habituel.

— Bataillon, garde à vous! Portez-armes! L'arme sur l'épaule droite! Bataillon en avant! Pas accéléré, marche!

Nous étions partis. Pour où? Bah! que nous importait!

—

Il y avait une heure que nous étions en marche quand le soleil commença à se lever. Nous avions devant nous ce splendide panorama qui se déroule des hauteurs de Boghar et qui s'étend jusqu'aux montagnes du Djebel-Sahari. Mais avant d'arriver sur ces vastes plateaux nous avions encore à traverser à gué le Nahar-Ouapel, un des noms du Chélif, puis à franchir les derniers contreforts du Tell. —

Néanmoins la route était gaie. Les Alsaciens avaient entamé la *Thoria*, que deux auteurs de toupet se sont attribués depuis sous le titre de *Docteur Izambart* et le pas s'enlevait comme si l'on eût battu la charge.

Vers dix heures la chaleur devint effrayante et le pauvre Louis commença à tirer un peu la jambe : il était très pâle.

Moi, j'allais de l'un à l'autre, et voici ce que de tous les cancans passés un peu au crible du sens commun, j'étais parvenu à recueillir. Le shérif d'Ouargla, Sidi-Mohamed-Ben-Abd-Allah, essayait de soulever les tribus sahariennes. — Une grande partie de l'Arba était gagnée, les environs du Mezab étaient en feu et les populations flottantes du Sahara commençaient à déserter les provinces d'Alger et d'Oran. De plus une des plus nobles tribus, les Ouled-Sidi-Cheik, celle qui est à la tête de la révolte actuelle, était fortement en suspicion et notre petite colonne avait mission de se porter vers les Ksours pour les occuper militairement et pour enlever son chef Si-Hamza, le beau frère de Si Lalla, le révolté d'aujourd'hui, afin de le garder en otage. —

Nous ouvrions la campagne qui devait se terminer par la prise de Laghouat.

Je racontais tous ces détails à Louis, je tâchais d'enflammer son cerveau pour lui faire oublier sa fatigue; de temps en temps nous disions bonjour aux bidons, quand nous arrivâmes enfin au caravansérail de Bou-Guesoul.

— Ouf! me dit-il, en jetant son sac par terre, s'il m'avait fallu marcher une heure de plus, je restais en route!

Puis il s'étendit en grignotant un peu de biscuit, pendant qu'on préparait le café.

Il pouvait être trois heures à peu près quand un roulement se fit entendre. On doublait l'étape! Tout le succès de l'entreprise était attaché à la rapidité de notre marche.

Mon pauvre ami se leva, poussa un soupir et sourit tristement en tournant la tête vers moi pendant que je l'aidais à boucler son sac. —

—Allons! courage, mon vieux, Médeah doit nous envoyer des cacolets et des chameaux. — Ils nous rejoindront bientôt probablement, il ne s'agit que d'un peu de bonne volonté. —

— Et de beaucoup de jambes!

—

Déjà le soleil commençait à décliner vers l'ouest qui n'est bordé par rien. — Les thérébinthes et les halphas projetaient de grandes ombres dans les plis de terrain. — Le chih jetait son parfum toujours plus pénétrant vers la fin de la journée.—Louis avait les lèvres bleues et ses dents claquaient; j'avais pris son sac, il avait le fusil en bandoulière et nous marchions, sans nous parler, en queue de la colonne, lui appuyé sur mon bras. A un moment je le sentis fléchir, je le regardai, il penchait la tête en arrière en fermant les yeux. Je n'eus que le temps de le soutenir.

Je jetai son sac et le fis asssoir, puis je lui frottai les tempes et les lèvres avec du rhum. L'arrière-garde passait et l'officier qui commandait le petit peloton nous cria :

— Allons! allons! ne nous amusons pas, la plaine n'est pas sûre!

— Ce n'est rien, mon lieutenant, criai-je.

Puis à Louis: Voyons, mon ami, je t'en prie, un peu de courage, viens donc là bas, sur cette éminence, c'est Aïn-Oussera où nous coucherons cette nuit. — Vois, là, à deux pas.

Il fit un effort, se leva et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta de nouveau.

— Tiens! me dit-il, laisse-moi, je ne puis plus aller!

— Voyons! voyons, tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas là, quand je devrais te porter.

— Malheureux, mais si tu te voyais! tu es toi-même blanc comme un linge et d'ici à l'étape il y a encore au moins trois lieues, quoi que tu en dises.

Tout-à-coup une voix nous cria :

— Allons! allons! là bas, les traînards!

C'était le capitaine adjudant major qui, galopant de la tête à la queue de la colonne, nous avait aperçus. Arrivé près de nous, il nous reconnut.

— Tiens ! c'est vous Louis, qu'avez-vous donc?

Je lui expliquai la chose.—Ses sourcils se contractèrent.—Il sembla réfléchir un instant; puis claquant la langue, il dit en s'adressant à moi :

— Il n'y pas à dire , il faut marcher. Il va passer un convoi dans une heure ou deux, installez votre camarade dans ce pli de terrain et rejoignez la colonne.

— Mais, mon capitaine, je ne peux pas...

— Vous pouvez obéir quand je vous commande, j'obéis bien, moi'. Est-ce que vous croyez que je suis plus turc que vous?

Les larmes me jaillirent des yeux.

— Va-t'en! me dit Louis.

Je l'embrassai, le conduisis dans une espèce de petit fossé, plaçai son sac sous sa tête, son fusil et quelques cartouches libres à sa portée. — Puis je me sauvai en criant, comme un insensé, je ne sais quoi!

Un instant après l'adjudant major me rattrapait. C'était un homme bon.

— Voyons, mon enfant, me dit-il, du courage, sacrebleu ! Il faut étouffer tout cela quand on est troupier.

— Mais, mon capitaine, mon devoir est de ne pas abandonner...

— Notre devoir, mon enfant, c'est d'obéir! Nous n'en avons pas d'autre.

Je rejoignis la colonne.

—

Nous passâmes la nuit au caravansérail d'Aïn-Oussera qui domine le pays à une dizaine de lieues à la ronde. Je combattis le sommeil tant que je pus, espérant toujours voir arriver le convoi de Médéah. Mais la fatigue l'emporta et je m'endormis comme tout le monde. A peine si au milieu de mon sommeil j'entendis deux ou trois coups de feu tirés probablement par des sentinelles avancées sur quelques rôdeurs. Au petit jour un homme vint m'éveiller.

— Viens donc voir quelque chose, me dit-il; on a descendu deux Arbicos cette nuit, ils sont là, dans un fourré.

— Qu'est-ce que cela me fait? répondis-je.

— Viens tout de même, nous ne sommes pas sûrs d'une chose.

Je suivis cet homme.

A une centaine de pas d'une espèce d'étang formé par les sources d'Aïn-Oussera, nous passâmes devant un cadavre d'Arabe. — Puis nous arrivâmes auprès d'un autre qui avait la mâchoire inférieure emportée et qui se raidissait dans une atroce agonie : il était à moitié pris sous son cheval qui avait une balle dans le poitrail et qui râlait de son côté.

— Regarde donc, me dit mon compagnon, en me montrant quelque chose d'informe pendu à l'arçon de la selle. — Est-ce que ce ne serait pas...

Je restai muet d'horreur : c'était la tête de Louis!

ÉDOUARD SIBEKER.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme » selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois » repas, désirait qu'on inventât une sorte de » boulette nutritive qu'on pût avaler le ma- » tin, pour être débarrassé tout le jour de ce » vulgaire souci. Pour épargner aux gens du » monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on » concentrer un volume en quelques lignes, et, » pour connaître un auteur, ne leur suffirait- » il pas d'avaler simplement une boulette lit- » téraire comme celle-ci? »

VII — UNE PAGE DE RENAN

—

.....L'ombre s'avance... Personne... Jésus, nous voilà bien seuls... Non, je ne veux pas que le séminaire de Saint-Sulpice me reproche un manque de convenance ou de mesure, ta biographie sera exquise. Je suis, moi, grand justicier des majestés divines. L'échafaud est aussi un autel, un trône. (*Il ouvre une boîte.*)

Jésus, tu vois bien cet étui de velours... Regarde cette hache au manche d'ébène sculpté, au fer brillant et poli. Je l'ai affilé de mes propres mains. J'ai aussi ma mission à remplir... Homme divin et incomparable, daigne placer ta tête sur ce billot; et pardonne-moi le douloureux et sinistre honneur de te trancher la tête. Elle ne sera pas frappée à la joue, mais je la saisirai par cette chevelure blonde aimée de Magdelena, et je la présenterai au docteur Strauss de la bibre Allemagne...

... Voyons encore le livre du docteur Strauss... le même titre que le mien : LA VIE DE JÉSUS... *Pereant qui ante nos dixerunt*... D'ailleurs, je le cite dans l'introduction. J'aurais bien intitulé mon livre : *Biographie de Jésus*, mais laissons ce titre à M. Eugène de Mirecourt... On trouve certainement dans l'estimable travail de l'illustre docteur cette ardeur patiente et de longue haleine, cette laborieuse exactitude et cette minutie consciencieuse qui distinguent les études spéculatives des fils de la Germanie sur les animaux infusoires, mais où est le cadre, la vie, la couleur? C'est l'Evangile au microscope... Je préfère une lorgnette. Les cycles historiques veulent être examinés à distance et par grandes masses d'ombre et de lumière, comme les décors. Il faut, messieurs, calculer l'exagération et les conditions d'optique nécessaires à l'action théâtrale. Le trompe-l'œil, ici, devient nécessaire. Qu'est-ce qu'une morale rigide? Pour mener les hommes à son but, il faut les tromper. Les bourreaux ne portaient pas les manchettes de M. de Buffon. (*A part.*) Ceci plaira à la jeunesse intelligente des écoles.

Voyons cette lettre de Robert Houdin :

« *Si Jésus eût possédé le secret de ma bouteille inépuisable...* »

O impiété ! ô révolte !... Il est vrai que Jésus ne savait pas un mot de physique... ni de grec. Il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès... Eh quoi! Cayka-Mouni était bien un autre bonhomme... Jésus était un Dieu de petite ville, mais une de ces colonnes, plus hautes que celles de l'Odéon, que l'humanité voit se dresser vers le ciel. Moi aussi, je suis une très haute colonne. Quant à Juda, c'était un brave caissier, au fond. Mes professeurs me décerneront ce petit nom; réhabilitons-le et épargnons-leur cette joie ineffable.

En somme, qu'est-ce que je demande?

Le christianisme. Seulement...

Que Dieu soit un Homme,

Que la Foi cède le pas à la Raison,

Que le dogme soit soumis à des interprétations individuelles et à des transformations indéfinies.

Voilà tout. Les philosophes me comprendront. C'est la *Religion naturelle*, illuminée par le reflet d'or de sa divine personnalité, il ne me reste plus qu'à l'introduire désormais impeccable dans sa céleste sérénité Voilà qui est fait.

Prions :

« O notre père, je travaille à ce que ton règne finisse et que ma volonté soit faite au collége de France. Pardonne-moi comme je pardonne au libraire Michel Lévy, qui sait bien ce qu'il fait. »

Il donne un coup de hache.

Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Te voilà bien mort. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts et passons aux bons apôtres. N'expliquons pas le miracle de la résurrection, cela nous servira de suite au prochain numéro.

J.



UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE

Etant encore presque enfant, j'avais voyagé en Italie avec ma mère. Peu de souvenirs m'étaient restés de ce voyage, sinon un, d'une vivacité singulière : Sorrente. C'est que ma mère avait trouvé là une maison bourgeoise où il n'y avait que nous deux d'étrangers, et dont les propriétaires possédaient un vaste jardin d'orangers et d'oliviers que dominaient deux caroubiers magnifiques. La quantité d'oranges exquises que j'avais mangées pendant notre séjour d'un mois à Sorrente avait sans doute gravé ce pays dans ma mémoire d'enfant bien autrement que les souvenirs du Tasse.

Je m'étais toujours promis, quand je ferais un roman, de donner ce pays pour théâtre et pour paysage à mon action.

Libre de ma jeunesse et même isolé, sans but sérieux dans la vie et incapable par nature de m'en créer un par raison, fatigué de Paris, je partis donc pour Naples au commencement de l'été de 186..., avec *tout ce qu'il faut pour écrire.*

Un jour, à midi j'entrai dans la baie de Naples; à 2 heures j'étais débarqué. Je gardai mon bagage sur le pont et fis prix immédiatement avec un batelier pour Sorrente, où un vent doux et favorable, gonflant ma voile latine, me conduisit en moins de quatre heures. Dès que j'eus grimpé le rude escalier qui monte de la plage à la ville et que je marchai dans les rues pompéiennes de Sorrente, je me trouvai chez moi; je pris rapidement à droite, tournai à gauche, puis à droite; en quelques minutes j'aperçus le mur de mon bien-aimé jardin. Je me rappelai que la porte était dans une autre rue, j'ouvris sans rien demander, grimpai sur le perron et saluai une dame qui me parut exactement la même que celle qui m'avait reçue seize ans auparavant. Je ne pouvais assez m'étonner de ce climat enchanteur qui conserverait ainsi une femme intacte pendant seize années. Bientôt je compris : c'était un enfant qui était devenue la dame, et la dame d'autrefois, que j'aperçus à côté, était devenue plus jaune que les citrons de son beau jardin. On avait bien voulu loger la mère et l'enfant, on ne voulut pas donner asile à l'homme. Mais dès que j'eus expliqué en un jargon fortement appuyé de pantomime que l'enfant et l'homme ne faisaient qu'un, j'obtins ce que je désirais, et je m'installai dans l'appartement que j'avais occupé autrefois.

Là, tous les souvenirs de mon enfance m'affluèrent au cœur; pendant deux heures je me crus en paradis et me pris pour un nouvel homme. Le matin du troisième, je tirai de mon portefeuille une belle main de papier blanc, fouillai quelques notes, regardai les arbres du jardin avec douceur, et comme l'inspiration ne venait pas, je sortis pour méditer en plein air. Je tremblais de rencontrer des compatriotes qui auraient troublé mon bonheur; je n'osai descendre sur la grève de Sorrente, et m'en aller bien loin, bien loin, le long de la côte. De peur d'être reconnu d'un Parisien, j'aurais mis volontiers un faux nez. Mes méditations furent douces et me semblèrent propres à dessiner les grandes lignes d'une action romanesque.

Le lendemain matin, en face du papier, il se trouva que je n'avais pas encore assez médité, je sortis de nouveau. Le surlendemain fut de même. Le quatrième jour, j'écrivis trois pages; au milieu de la quatrième, comme je réfléchissais à la fin d'une phrase, la tête tournée vers le jardin, je me dis : « Dieu ! que les orangers ont un feuillage lourd et noir; sauf le fruit qui, en grande masse, fait des taches assez riches, c'est un bien vilain arbre. Comme l'olivier a un feuillage pauvre et maigre! la lumière se joue par-dessus, on dirait que les arbres sont effacés avec une éponge. Il n'y a pas de végétation dans ce pays-ci, quelle différence avec les arbres de Fontainebleau! Ici il n'y a d'intéressant que la mer et les côtes. Je m'en vais travailler sur le rivage.

Je pris un carton et de l'encre, je m'assis sur un ralier en face du Vésuve, j'écrivis encore une page et je me relus. Je découvris alors que ce que j'avais écrit, fort agréable peut-être en soi-même, n'avait aucun rapport avec le roman que j'avais en tête et que je ne pourrais en conserver une ligne. En réfléchissant ainsi, je levai machinalement les yeux et j'aperçus de l'autre côté du golfe le Vésuve qui me regardait.

Que c'est laid un volcan! Aucun caractère, aucun dessin; l'air d'une masse d'immondices apportée de main d'homme. Comment n'ont-ils pas pensé à ôter cela?

Le lendemain, je m'imaginai que je ne trouvais rien parce que je ne prenais pas assez d'exercice. J'allai avec les barques de pêche, et je tirai les filets et tendis des lignes toute la journée. Pendant trois jours je recommençai avec une véritable joie, mais cet exercice me fatiguait tellement que je m'endormais à la nuit tombante et n'écrivais pas un mot. Au bout de trois jours, j'en avais décidément fini avec mon paradis de Sorrente, je me mis en tenue de Paris et je me rendis dans les hôtels pour connaître les livres des voyageurs. Je commençai d'abord par la *Sirène*, ce qui me dispensa de pousser mes recherches plus loin, car un des premiers noms qui me frappa les yeux fut celui de Charles N. A Paris, c'eût été une connaissance; vu les circonstances, c'était mon ami intime. On me dit qu'il était sur la terrasse, il accourut vers moi :

— C'est vous, très cher, que je suis aise de vous voir. Vous arriviez?

— Vous descendez ici?

— Non, il y a huit jours que j'habite dans l'intérieur de la ville.

— Huit jours! pas possible, je suis partout et je ne vous ai pas aperçu. Vous vous cachez. Il y a un mystère là-dessous.

— Non pas de ceux que vous pourriez croire. Une fantaisie de solitude.

— J'y suis, de travail. Oh! je ne vous laisserai pas faire. Vous êtes des nôtres, et je vous présente ce soir même à ces dames.

— Quelles dames?

— D'abord M[me] d'Arnheim qui est le centre, avec toutes ses fidèles; le vieux B.; le prince X.; puis M[me] de L., vous savez, qui a eu tant de succès cet hiver dans les proverbes; puis la bonne M[me] R., qui fait chaperon.

— M[me] d'Arnheim, n'est-ce pas elle qui écrit sous le nom d'Alfred Lafont?

— Elle-même, vous la connaissez, j'en suis sûr.

— Je ne la connais que comme écrivain. Elle a une plume tout à fait virile.

— Fort bien! Je lui rapporterai ce jugement d'un aussi fin connaisseur. Vous voilà présenté. Je vous quitte, nous allons de ce pas à la grotte d'azur, et je vois d'ici ces dames dans le bateau. Soyez chez M[me] d'Arnheim à neuf heures, neuf heures et demie. Adieu! Ah! à propos, vous voyez la grande terrasse qui donne sur la mer, avant le port?

— Là?

— Vous y êtes. Elle est installée là avec sa maison de Paris; et on est chez elle à l'abri de la cuisine italienne. Je me sauve. Au revoir! Pardon de vous quitter si vite!

Le soir, quand j'arrivai, il y avait dans le salon cinq femmes et une douzaine d'hommes ; une bouillotte assez animée se faisait dans un coin; les femmes étaient en demi-toilette de soirée, et causaient par groupes avec ceux qui ne jouaient pas. Sur les cinq, il y en avait une fort jolie, mais d'une beauté insignifiante ; et pour faire attention aux autres, il aurait fallu apporter dans ce monde des intentions que je n'avais pas. Quant à Mme d'Arnheim, lorsqu'elle s'avança pour me recevoir, je la trouvai plutôt singulière que belle, mais c'était si bien ce que je m'attendais à trouver, qu'elle ne me fit aucune impression. Plus tard, mon esprit s'est reporté souvent sur cette première entrevue, et a su reconstruire ce que je n'avais ni regardé, ni cru voir.

Elle était vêtue avec une grande élégance, d'une de ces robes échancrées par devant, qui cachent les épaules pour mieux montrer la poitrine ; mais cette élégance était celle de toutes les femmes, aucune de ces négligences voulues, qui peuvent faire prévoir un caractère : la couturière avait tout fait. Grande, élancée, avec de petits seins comme la Diane de Goujon, c'était une nature d'acier, étriquée, mais drue, nerveuse et souple comme une anguille. Ses yeux verts et bien fendus étaient des yeux de serpent, les cils étaient gros et courts ; rien de voilé dans ce regard ni dans cette démarche, ni dans ce sourire gracieux, mais banal qu'elle m'adressa. Ce qu'elle avait de mieux, c'était sa peau ferme et chatoyante. Blanche aux lumières, Mme d'Arnheim était jaune le jour, mais d'un jaune chaud et transparent, qui donnait presque de la passion à son extérieur un peu sec.

Il y avait dans ce salon un air de société exceptionnelle qui me déplut. On causa, je dis à peine quelques mots. On valsa ; mes jambes eurent assez de succès. Je me retirai, trouvant tout ce monde insipide, et me promettant de n'y plus retourner.

— Charles est décidément l'amant de cette femme, me dis-je ; grand bien lui fasse !

Cependant je rentrai chez moi plus joyeux ; le mouvement m'avait fouetté le sang, tout ce bruit m'avait fait désirer la solitude qui me pesait le matin ; j'éprouvais aussi une satisfaction d'amour-propre d'avoir deviné d'avance tout ce que je devais trouver, je me sentais supérieur à ces séductions vulgaires, tous ces gens me semblaient des pantins, je voyais les grossières ficelles de leur étroite et pauvre nature.

Je ne pensais pas que moi-même, plus chétif et plus misérable, il avait suffi d'un peu de mouvement et des quelques réflexions qu'il avait fait naître pour me masquer le vide constant de mon existence. Mon orgueil ne fut pas de longue durée; le lendemain je me trouvai toujours en face de moi-même ; j'étais si inerte que je ne pensais même pas à écrire, je sortis, je marchai sans but, je m'arrêtai, je lus sans plaisir, et le soir, vers huit heures, je me trouvai dans le vieux salon.

Le dîner venait de s'achever, on le devinait. Mme d'Arnheim était seule femme avec cinq hommes de vingt-cinq à soixante ans. Assise dans une chaise longue, elle fumait la cigarette avec la dextérité de l'habitude, et brassait de temps à autre quelques gouttes d'un café brûlant. Les autres l'entouraient diversement étendus, on parlait fort et bien ; c'était un parfait tableau de bien-être.

On causait de l'amour et des femmes. Je fus étonné de ne pas trouver ce style prétentieux et prude, ordinairement de mise chez les femmes qui se trouvent en dehors de la voie commune. La franchise n'était ni rude, ni choquante, elle se voilait derrière les mots, juste assez pour qu'on ne perdît rien du sens. Ce fut un premier charme ; quoique dans le monde, je pratique peu la franchise, je dirai presque avec une réminiscence de Pascal, que j'y suis tout surpris et comme transporté quand, m'attendant à une phrase, je découvre un sentiment humain. On parla d'égoïsme : Lucie avoua qu'elle en avait beaucoup. Le vieux B... se récria, assurant qu'elle se trompait elle-même, qu'elle était l'amie la plus dévouée ; il lui rappela que c'était grâce à ses chaudes démarches qu'il avait pu percer au début, et raconta, d'une façon brève et touchante, quelques traits qui montraient combien Mme d'Arnheim savait être généreuse et serviable, et en même temps vivement et simplement habile, quand il s'agissait d'un ami.

— Qu'est-ce que cela prouve contre mon égoïsme ? Vous m'avez accusée, n'est-ce pas, d'être un peu gourmande ?

— Je ne vous ai pas accusé d'une vertu, je l'ai observée seulement.

— Soit. Eh bien, je vous assure qu'un dîner que je ferais seule me serait insipide, tandis que je le savoure en la compagnie des gens d'esprit.

— Voulez-vous donc dire que vous ne tenez à vos amis que pour ce motif ?

— Non pas, tout à fait, reprit-elle en riant ; mais je veux dire que c'est parce que j'ai éloigné de ma vie les grandes passions, les grandes affections et les dévouements exclusifs, que j'ai besoin de chacun. Quand, dans la journée, j'ai passé quatre ou cinq heures à ma grande affaire, qui est d'écrire, Dieu me le pardonne ! je m'ennuierais comme une morte si je n'avais autour de moi des personnes avec qui je peux échanger des idées, et sur l'affection desquelles j'aime à compter. D'ailleurs, rien ne flatte plus ma vanité que le genre d'éloges que vous avez accordés à mes prouessses de sentiment. Je vous assure que je les exécuterais, seulement, dans l'espérance de les entendre raconter par un homme comme vous.

Si elle éprouvait tout cela, c'était l'indice d'une certaine supériorité de le dire ainsi, mais je n'y crus guère, et je fus tenté de n'y voir qu'une façon de poser particulière ; il y en a tant et de si diverses. Ce qui est certain, c'est qu'après avoir cru comprendre cette femme à la première visite, après la seconde, il s'est trouvé que je n'y comprenais plus rien. Je lui avais attribué Charles, mais cette fois il n'y était pas, et, par quelques mots couverts, j'avais compris qu'il était lié avec Mme de L..., cette autre jolie femme insignifiante dont j'ai parlé. Quant à donner à Lucile un autre amant, il n'y avait pas d'apparence. Toutefois s'il y avait de l'inconnu dans cette femme, il n'y avait rien de désespérant ; aussi commença-t-elle à m'occuper.

Je la trouvai le surlendemain chez Mme de L... ; après les évolutions premières de la politesse, je m'assis près d'elle.

— Qu'êtes-vous devenu depuis avant-hier, qu'on ne vous a pas vu ? me dit-elle.

— Je n'ai presque rien fait, j'ai réfléchi à vide, et entre autres choses j'ai pensé à vous.

— Et à propos de quoi ?

— A propos de vos paroles sur l'égoïsme.

— Ah ! mais savez-vous que vous aurez affaire, si vous vous mettez ainsi à méditer ainsi dans la solitude toutes les balivernes que nous disons.

— Oh ! je n'ai médité celle-là que parce qu'elle venait de vous, et je crois que c'est en effet une baliverne.

— Vraiment ! Et quelle est là-dessus votre opinion ?

— Faut-il vous le dire, j'ai la repartie peu vive, et je suis convaincu que vous allez détruire mes arguments séance tenante.

— Je l'espère bien ; mais dites sans qu'on vous prie.

— Eh bien ! franchement, je crois que ce que vous appelez égoïsme est simplement un besoin d'affection forte dont vous ne vous rendez pas compte, et que, d'ailleurs, c'est un système très-faux de vouloir analyser les bonnes actions jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé un vilain nom, comme dit Musset :

..... Dans la pauvre âme humaine
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

— Où dit-il cela ? Je croyais posséder mon Musset tout entier.

— Dans un sonnet à Regnier, que j'ai manuscrit. Il n'a pas été imprimé, je crois.

— Vous me l'apporterez, n'est-ce pas ?

— Avec plaisir ; mais votre réponse ?

— Ma réponse est d'abord que votre citation tombe à faux. Je n'ai jamais pleuré qu'étant petite fille, quand je tombais sur le nez. C'est ensuite que vous devez être très malheureux.

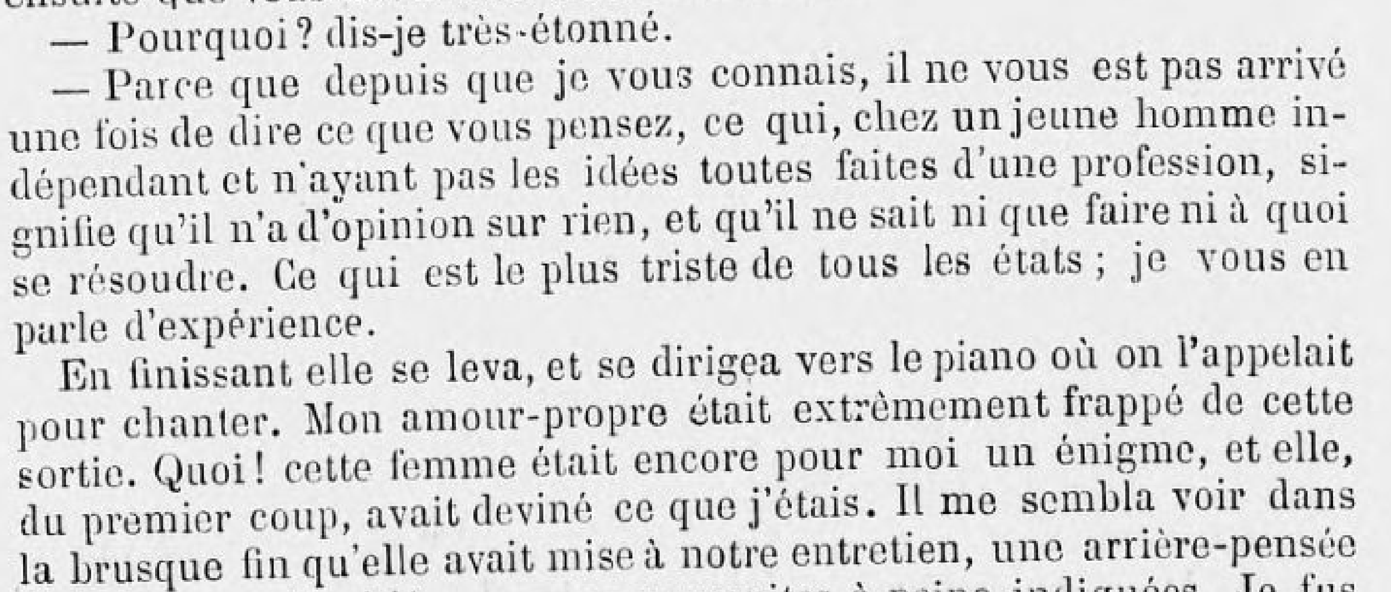
— Pourquoi ? dis-je très-étonné.

— Parce que depuis que je vous connais, il ne vous est pas arrivé une fois de dire ce que vous pensez, ce qui, chez un jeune homme indépendant et n'ayant pas les idées toutes faites d'une profession, signifie qu'il n'a d'opinion sur rien, et qu'il ne sait ni que faire ni à quoi se résoudre. Ce qui est le plus triste de tous les états ; je vous en parle d'expérience.

En finissant elle se leva, et se dirigea vers le piano où on l'appelait pour chanter. Mon amour-propre était extrêmement frappé de cette sortie. Quoi ! cette femme était encore pour moi un énigme, et elle, du premier coup, avait deviné ce que j'étais. Il me sembla voir dans la brusque fin qu'elle avait mise à notre entretien, une arrière-pensée de dédain et de pitié pour mes poursuites à peine indiquées. Je fus tiré de mes réflexions par le son de sa voix qui vibrait à quelques pas. C'était une voix claire et métallique, admirablement souple et gracieuse, mais sans profondeur d'accent ; elle pouvait appartenir à une jeune fille encore ignorante ou à une femme qui aurait désappris d'aimer. J'étais déjà au lit que les notes argentines résonnaient toujours à mon oreille.

ÉMILE L.

(La suite au prochain numéro.)



EN TEMPS DE CHASSE



— Eh bien, piqueur? on a donc perdu la piste?
—Oui, retrouvez-la au lieu de m'em... pêtrer au passage, vous m'obligerez.



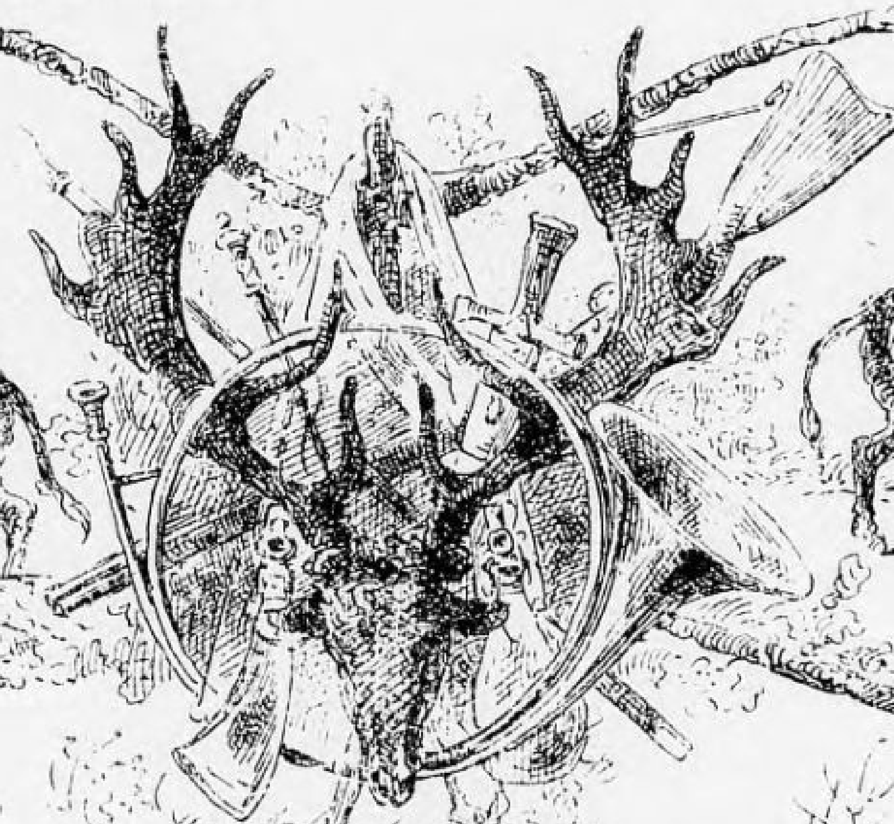
UN VRAI RÉGAL.
— C'est un magnifique dix-cors, monsieur, j'en réponds aux fumées : goûtez plutôt.



Comme ce poétique costume d'amazone avantage tout de suite une femme!



POLITESSE DEVANT UN FOURRÉ.
— Passez le premier, monsieur, nous vous suivrons.





SITUATION DÉLICATE.
Avec un bon coutelas et un peu de cœur, on peut encore s'en tirer en face d'un sanglier ; mais que faire avec un cheval ombrageux devant un âne qui se met à braire?



LE VRAI BONHEUR.
Son cheval sous lui, ses chiens à ses côtés, et sa femme à tous les diables!



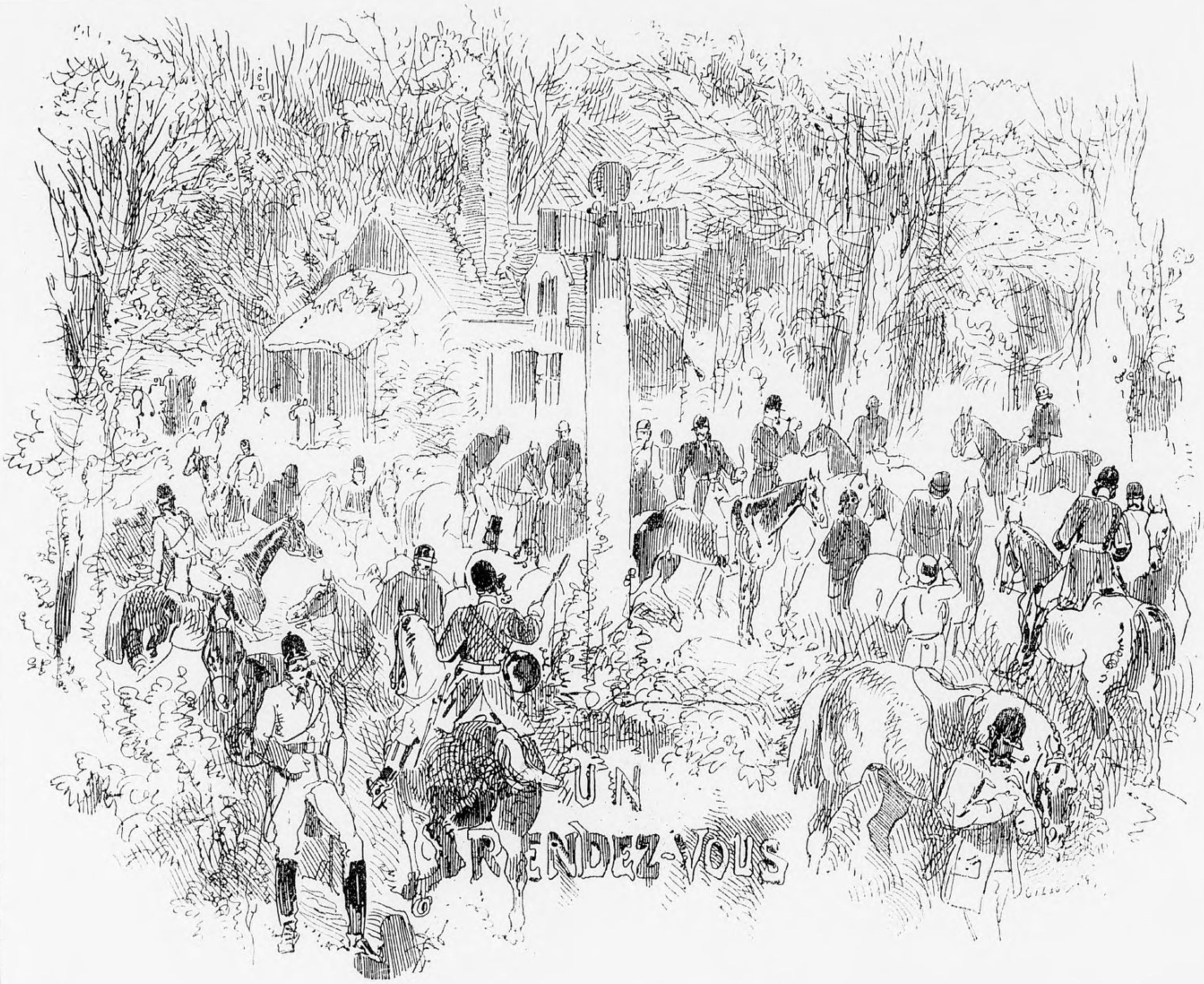


—Au moins, vous êtes sûr de ce cheval que vous me prêtez ?
— Plus sûr de lui que de vous, mon ami.



LA CHASSE N'EST PAS CE QU'IL AIME.
Mais on lui a assuré qu'elle le ferait maigrir.





UN RENDEZ-VOUS. — COSTUMES DE CHASSEURS.

QUAND le soleil donne le rendez-vous de la *Croix blanche* est la plus jolie chose que l'on puisse voir. Il est neuf heures et demie environ, le brouillard n'a pas encore complétement disparu, le froid est piquant, et sur l'extrémité des herbes humides, des gouttelettes brillent au soleil du matin comme du cristal liquide. Le pied enfonce dans ce sol détrempé que jonchent de milliers de feuilles racornies, grimaçantes, déjà noires, dans le creux desquelles la rosée du matin et la pluie de la veille reposent tranquillement Les grands chênes de la haute futaie sont dépouillés et l'on distingue, malgré le brouillard qui les enveloppe et les estompe, leur branchage rageur et noueux que dore le soleil encore timide et incertain. —Tout cela n'est point triste : c'est l'hiver qui commence et l'automne qui s'en va. Moment de transition où la nature se laisse voir comme une belle fille qui se déshabille et va se mettre au lit.

A l'extrémité des arbres quelques feuilles jaunies se balancent encore, les délaissées! Elles semblent grelotter de froid, et, au moindre souffle qui passe, elles se laissent emporter en pirouettant dans l'air et tombent à terre avec un murmure étrange qui ressemble à un bruit d'ossements. Tout est calme, silencieux. De longues bandes d'oiseaux traversent l'horizon, les corbeaux croassent bien haut dans le ciel. —On aspire cette odeur indéfinissable, particulière aux forêts, et les narines rougies par le froid se dilatent au contact de cet air vif et pur qui entre à flots dans les poumons.

Au fond du carrefour, la maison du garde apparaît au milieu des arbres, avec ses volets verts et sa haute cheminée d'ou s'échappe un long filet de fumée bleuâtre.—A dix pas dans le taillis, une trentaine de chiens, tachés de jaune et de blanc, sont attachés par couple à une longue corde tendue. Ils grognent et remuent leur grosse queue inquiète qui balaye les feuilles sèches. Leurs yeux brillent sous leurs longs poils, les senteurs des bois les enivrent, ils ont deviné la chasse, ils attendent la fanfare, et de temps en temps lancent un coup de voix qui s'enfonce sous la futaie sonore, ou tout-à-coup se précipitent, et la corde qui les retient se tend si fort, qu'elle semble prête à se rompre. On dirait une compagnie de vieux zouaves qui sentent la poudre.

Le valet de chiens, qui est là, chaussé de gros bas gris, s'avance haut le fouet :

— Attends, attends, *Met-à-Mort*; j'te vas secour les puces! *Holà... ho! Tabaro, holà!* Il fait claquer son long fouet et le silence se réta-

blit, ainsi que cela a lieu partout lorsqu'on fait claquer un long fouet. Puis le jeune gars aux bas gris met sa toque sur le coin de l'oreille d'un air conquérant et siffle, en se dandinant, un joli *bien-aller*. — Quelques uns de ces braves chiens ont les oreilles coupées à moitié; signe de noblesse, indice de pur sang, je le veux bien, mais ils ont l'air ainsi de vieilles Anglaises privées des boucles de leurs cheveux.

L'heure s'avance, et dans toutes les allées qui aboutissent au carrefour comme les rayons d'un soleil, on aperçoit des points blancs et noirs qui brillent au loin sur l'herbe jaunie. Ce sont les chasseurs qui arrivent au rendez-vous.

Ouvrons les yeux, cher lecteur, et boutonnons notre double veste, car le froid pique, et, en vérité, si l'on n'avait dans l'estomac deux bonnes côtelettes et une bouteille de vieux Bourgogne, la place ne serait pas tenable.

—

Voici d'abord M. de S. qui arrive au grand galop de son cheval plucheux. La terre retentit sourdement sous les pas de son coursier. Il est pressé, il a fait le bois lui-même ce matin et court à l'enceinte pour relever ses brisées. Vous dites qu'il a l'air d'un marchand de cerises parce que vous êtes naturellement caustique, bon lecteur, et d'ailleurs, vous avez tort. M. de S. est le chasseur des chasseurs, le fin des fins, le malin des malins, et gentilhomme de bon aloi par-dessus le marché. Fils de l'Aurore, ami de la rosée, confident de la futaie, il vit dans les bois. — Le pied des animaux n'a point de secrets pour lui. A l'aspect d'un volcelet du bon temps, il vous dira sans hésiter d'où vient la bête, où elle va, ceci, cela; et n'allez pas le contredire, n'allez pas sourire! — il deviendra écarlate, s'échappera un instant, et reviendra bientôt son chapeau plein de fumets révélateurs.

Dans notre art, dit-il souvent, on n'arrive à une certaine force que lorsque les cheveux sont blancs — et il a raison. On n'a pas idée de ce qu'un vrai chasseur déploie de finesse, d'observation, de délicatesse, de tact et d'expérience dans ses laborieux plaisirs. Aussi M. de S., qui a le feu sacré, n'attache-t-il en apparence aucune importance à l'ornementation de sa personne. En le voyant, on se souvient malgré soi du Louis XIV de la place des Victoires et en même temps du courrier de la diligence de Lyon. — Il y a en lui du brasseur, du postillon et du héros. On croit reconnaître dans sa personne l'un de ces lourds généraux empanachés qui traversent avec fracas les toiles de Van-der-Meulen. — Lancé en plein boulevard Italien, M. de S. ferait frissonner et fermer les boutiques; en pleine forêt, il est superbe.

Il a les jambes cachées dans des bottes énormes, peu cirées, héroïques, et qui pourraient bien être en fonte. — Son petit habit, trop court de taille, bride horriblement et grimace dans le dos, et l'on se demande à chaque instant si ses épaules d'Hercule ne vont point faire un éclat. Sa cravate est flottante, romantique, mise au hasard; et son grand col, d'une coupe incertaine et d'une toile grossière, encadre sa barbe rude et touffue. On dirait une bonne poignée de crins enveloppée dans le coin d'un torchon blanc. Un chapeau à larges bords, un peu incliné sur l'oreille, lui cache complètement la figure, et si l'on aperçoit dans l'ombre le brillant de son nez un peu rouge, c'est que l'on a cherché avec soin.



LE VALET DE CHIENS

A dix pas dans le taillis, une trentaine de chiens, tachés de jaune et de blanc, sont attachés par couple à une longue corde tendue.

Toutefois, le marquis de S. a un certain sentiment du pompeux sauvage, et je ne serais pas étonné que, malgré sa simplicité naturelle, il ne fût soucieux de l'effet produit. Évidemment il aime à s'ajuster. Quand il galope, outre ses bras qui s'agitent comme ceux d'un postillon en retard, on aperçoit une foule d'ustensiles, d'outils, d'engins qui balottent et brillent autour de lui. Sa trompe rouge, bosselée, qui ferait rêver un chaudronnier archéologue, exécute autour de son corps une danse éperdue et pousse, en retombant sur son dos, des *hin* métalliques et fêlés que lui arrache sans doute la fatigue et la vieillesse. Son fouet flotte à ses côtés, son cache-nez s'envole autour de lui; jusqu'au sol lui-même, tout s'agite, tout s'émeut, s'ébranle et geint. Son couteau de chasse, qui agace les flancs de son cheval, est retenu par un ceinturon jaunâtre de douze à quinze centimètres de large qu'il sangle bien au-dessus du ventre; la boucle de ce ceinturon féodal est massive, imposante, curieusement fouillée, une boucle de géant. Ses gants de daim jouant le zinc semblent lui venir des croisades, et ses gros doigts emprisonnés dans cette machine sont écartés et raides comme une bûche dans un manchon.

J'ai eu le bonheur de voir M. de S. à pied — ce qui n'est pas donné à tout le monde; — sa culotte, qu'on aperçoit à peine, enfouie qu'elle est dans ses bottes, qui sont des monuments, est d'une couleur indéfinissable. Les années ont passé, le vent et le hâle ont soufflé, la pluie a glissé sur ce tissu solide dont la teinte s'est évanouie... sa culotte est... couleur de chasse. Je ne trouve rien de mieux. La partie intérieure de ce bas vêtement, la partie qui est le plus en contact avec la selle, est fortement doublée comme une porte de cave, moins les clous; on sent que cela est à l'épreuve. Quant au cheval, on le prendrait pour celui du curé, si on ne le savait infatigable, acharné, traversant les buissons, escaladant les taillis, se moquant des ronces et des épines, montant aux arbres quand le besoin s'en fait sentir, et sonnant sa petite fanfare sur un signe de son maître. Du reste, affreux bidet boiteux, plucheux, chevelu outre mesure, dont on donnerait deux louis à contre-cœur, et que son maître n'abandonnerait pas pour mille écus.

Ne vous y trompez pas, M. de S. n'est point comique, il a simplement du caractère. Sous ses dehors raboteux de Nemrod, il cache un gentilhomme aimable, doux, affable, et franchement, à ses moments perdus, il est comme tout le monde.

—

Mais tandis que nous bavardons, les cavaliers arrivent. Voici déjà vingt ou vingt-cinq chasseurs au milieu de la pelouse. Les uns sont en selle, les autres ont mis pied à terre et errent sur le gazon, le bras dans la bride de leur cheval. Rien n'est gai et pimpant comme ces chevaux caracolant sur l'herbe, ces costumes de toutes couleurs, ces bottes brillantes, ces culottes jaunes, grises ou blanches, tout ce mélange de tons colorés et gais se détachant sur les profondeurs grisâtres de la forêt. Ne se rappelle-t-on point les miroitantes aquarelles d'Eugène Lami? Le brouillard s'élève, le soleil d'automne prend de la force et chauffe les épaules — Permettez que je déboutonne mon habit, et approchons-nous un peu.

Chacun des chasseurs, en débûchant du bois, donne à son cheval une allure évidemment étudiée, mais charmante. Vous l'avez re-

marqué aussi ? Plusieurs de ces messieurs, qui ont le bonheur d'être myopes, encadrent à la hâte leur œil de leur lorgnon pour être présentables, et, après avoir tiré leur manche de chemise en étendant le bras, saluent d'un salut circulaire, dégagé, haut, qu'il n'est point facile d'exécuter gracieusement lorsque l'on est à cheval, et qui est, par conséquent, une coquetterie de cavalier.

— Comment va? crient-ils de loin en souriant, avec ce timbre de voix dont on dit : *Bravá la Patti*... Eh bien! que faisons-nous?... Qu'y a-t-il au rapport? Ah! pardon, je ne vous voyais pas... Très-bien, merci .., etc., etc... Et, du manche de leur fouet, ils échangent des petits bonjours en clignotant de l'œil derrière le carreau inamovible qui les fait grimacer.

Je ne sais pourquoi l'idée me vient que, sur ces trente chasseurs, il doit y en avoir une fraction notable qui chasse peu ou point. Quoiqu'il en soit, voici des violettes d'une fraîcheur exquise, et des ajustements d'une recherche délicate qui réjouissent l'œil à première vue.

—

L'un de ces messieurs surtout a véritablement noble tournure et grand air. Il monte un cheval élégant et souple, un peu trop fin peut-être pour être un cheval de chasse sérieux; mais enfin cet excès de coquetterie ne me déplaît pas. Sa culotte est café au lait; de grands bas d'une blancheur immaculée dépassent ses grandes bottes fortes, lui recouvrent les genoux. Il porte un gilet jaunâtre à boutons d'or et une veste gris clair couverte de poches profondes, d'une forme particulière et d'un mal taillé essentiellement aristocratique. Ses cheveux, peignés avec une scrupuleuse symétrie, forment derrière sa tête une belle raie blanche et nette qui sort de sa haute toque en velours et se perd gravement dans un col de chemise extrêmement empesé, haut et rayé menu. Une simple petite trompette d'argent, suspendue à une courroie de cuir de Russie, pend à ses côtés. Il a une aisance extrême et sans affectation. Il n'y a que lui pour savoir remettre son gant blanc, tout en retenant son cheval qui gambade et fait crier le cuir neuf de la selle. Il n'y a que lui aussi pour savoir tirer de sa poche une grosse pipe de terre noire comme l'ébène, au bon endroit; l'allumer sans façon, puis fumer tranquillement en regardant du côté de l'enceinte et frapper à petits coups sur sa botte du manche de son fouet. Il sait tout faire avec grâce, aisance et sans efforts; ses gestes faciles et simples font oublier le talent de son tailleur, — il sait remuer dans ses habits, — il n'est point costumé, mais vêtu. Et sa grosse pipe noire, au milieu de tous ces cigares de prix, ajoute encore à son grand air.

—

A côté de lui est un cavalier éblouissant de fraîcheur et d'un aspect beurre frais; il est grand, mince, le cou raide et haut, les épaules raides, les dents blanches, le rire bruyant, et, par-dessus le marché, comme si le bon Dieu, dans un moment de faiblesse, eût voulu le combler et le rendre irrésistible, il est myope incurable et pâle comme un tablier de sapeur... En un mot, il est fort bien... et le sait.

Il est coiffé d'un tout petit chapeau noir, fort bas de forme et très-étroit de bords; un vrai joujou orné d'un ruban rouge. Sous ce petit chapeau un lorgnon vissé dans les chairs, deux touffes de cheveux, une paire de moustaches reliées aux favoris en éventail, le tout assorti comme couleur au ruban du chapeau. Quant au visage lui-même : presque rien ; si peu qu'il est impossible d'en saisir le moindre détail. En ce moment il boutonne coquettement son gant de peau de chien rouge garni de daim gris et parle haut en montrant ses dents :

— Mais, puisque je vous dis que ma jument toussait... Vous êtes impossible. « Ah! ah! ah! Dis donc! Robert, il est impossible, ah! ah! et il tâta le bouton d'or qui boutonnait son col à la façon des manches de chemise. — Il est impossible!... avec une piste détrempée!... Dis donc, Robert, avec une piste détrempée! c'est de la démence; il est impossible! ah! ah! ah!... C'est de Geiger, ta culotte! dis, mon petit Robert? Elle est gentille, ta culotte! ah! ah! et à chacun de ces rires qui lui sortent de la gorge, son petit visage se déprime et son lorgnon rentre dans sa moustache. Il parle au reste d'une voix dolente, fatiguée, enfantine, d'une voix qui se lève à deux heures de l'après-midi et n'aime pas à ressembler aux autres Cet aimable enjouement dont je viens de vous donner un échantillon n'est point ordinaire au chasseur b urre frais. Il affecte au contraire une raideur britannique qui n'est point sans dignité. Il promène sur les populations et les campagnes un regard impassible nuancé de quelque dédain, et je crois vraiment que, se trouvant à la place d'Absalon au moment de l'accident, il n'eût pas baissé la tête de peur qu'on l'accusât d'avoir salué quelqu'un.

—

Le petit Robert, assis sur son petit cheval blanc, semble un aimable enfant posé sur un mouton. Il est doux, il est calme, il est tendre; dans son œil bleu l'on devine mille douceurs, et sa chevelure soyeuse et bouclée qui folâtre au moindre souffle encadre à ravir son petit visage pâlot. Son costume est en velours noir et cette teinte sombre et mate qui relève la blancheur de son teint accompagne agréablement la mélancolie empreinte sur ses traits. Il est petit, mais si bien fait! J'aperçois d'ici, sous le velours qui l'enveloppe exactement, sa jolie petite cuisse droite... C'est un morceau charmant. je ne puis voir celle de gauche, mais je parierais qu'elle n'est point inférieure comme beauté à sa compagne. Les petites bottes de ce jeune homme sont également rêveuses, mélancoliques, noires, soignées, migognnes et à revers.

Quand le petit Robert parle, on croirait qu'il chante. Sa voix, qui se maintient dans les hauteurs les plus délicates, rappelle tout à la fois le rossignol, le pinson, la flûte, le fifre et le soupir d'une porte mal graissée. Il a des *ah!* et des *oh!* qui vous font faire *aie!* et vous procurent la sensation d'une fine aiguille vous entrant dans le front.

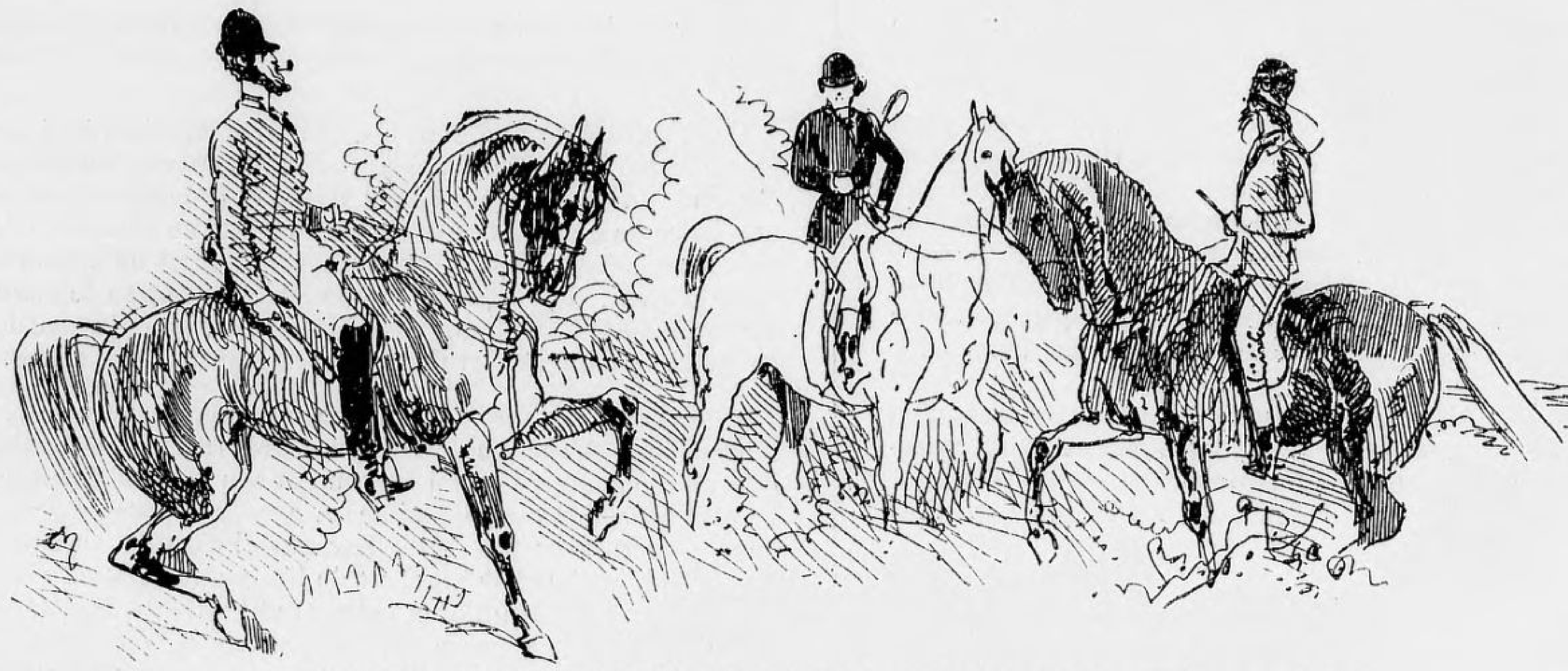
—

Mais, pardon, voici une paire de jambes souverainement élégantes qui attirent mon attention. Le joli travail! Ces jambes un peu maigres



M. DE S. ET SON PIQUEUR.

Quand il galope, outre ses bras qui s'agitent comme ceux d'un postillon en retard, on aperçoit une foule d'ustensiles, d'outils d'engins qui ballottent autour de lui.



Et sa grosse pipe noire, au milieu de tous ces cigares de prix, ajoute encore à son grand air.

sont moulées dans une culotte blanche, maintenue au genou par quatre ou cinq petits boutons d'or unis et brillants; le soleil qui s'y arrête avec complaisance m'empêche de les regarder en face. La partie inférieure de ces jambes remarquables est contenue dans des houseaux merveilleux ... de ces houseaux qu'un guêtrier fait une fois dans sa vie, dans un moment d'exaltation, et ne refait plus, — une merveille, un morceau académique! — Sur un fond de cuir jaune absolument pur se joue un capricieux cuir verni noir et brillant; à dix pas cela ressemble un peu à une carte de géographie, mais de près on est émerveillé. Ce sont des arabesques adorables, mille détails d'une exquise délicatesse; cela effile la cheville, avantage le mollet et éblouit l'œil par un véritable feu d'artifice de petits brillants métalliques. Ce houseau n'a fait que m'apparaître, il est déjà loin, et cependant pas un détail ne m'a échappé. Sur les surfaces vernies de cette étourdissante chaussure, j'ai vu comme dans un miroir le reflet des arbres, la cheminée du garde, ma propre image, et vingt-cinq personnes derrière moi, comme dans une boîte de photographie ou dans un tableau de Mersonnier. Joignez à cela un enchevêtrement de broderies, de piqûres et de contre-piqûres, se jouant sur le tout, et vous aurez une idée, hélas! bien affaiblie de l'objet en question.



TROIS BONNES TÊTES

De la partie inférieure de ces houseaux, qu'on à peine à voir ainsi exposés au grand air et sans housse, s'élance une adorable petite botte en chevreau, haut talon pointu qui n'a point encore touché terre, couturé sur le milieu du pied... Qui sait!... L'imagination se perd, on rêve une doublure en satin blanc et un bas de soie rose sous ce cuir adorable.

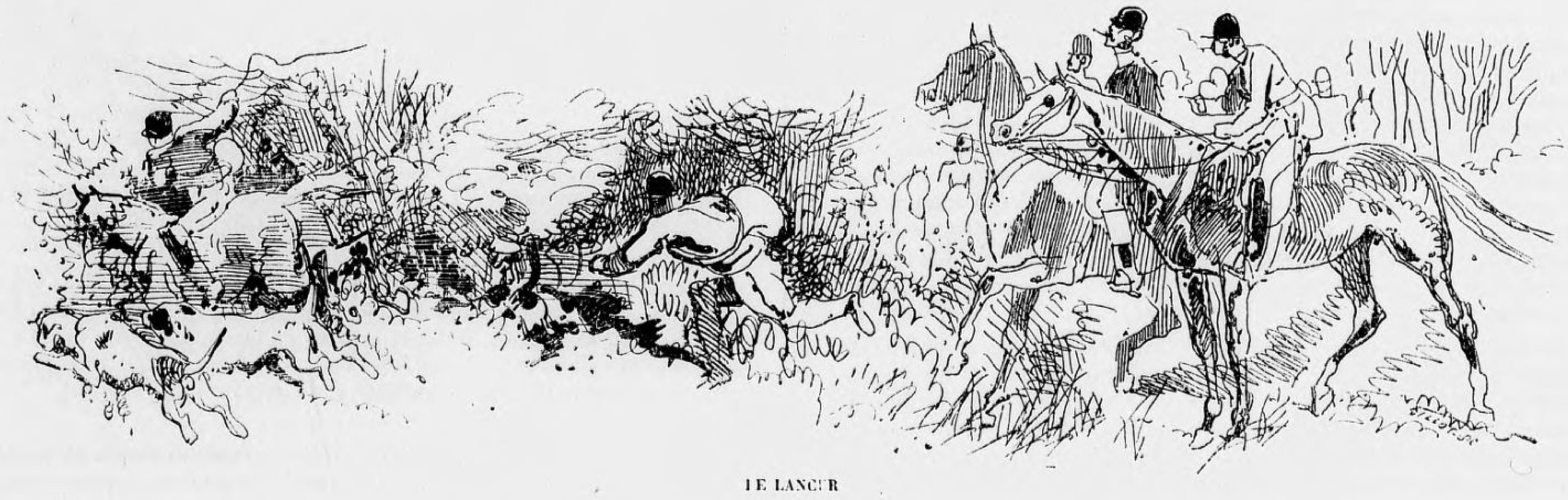
Plus loin est le chasseur grave qui court le cerf pour lutter contre l'embonpoint. Gilet noir, cravate noire, redingote noire, une culotte et une toque pour faire comme tout le monde; du reste : un notaire. On cherche une plume derrière son oreille, et je tiens pour certain qu'il a dans sa poche une calotte grecque.

Mais je n'en finirais pas si je voulais passer en revue toutes les individualités qui me passent sous les yeux, raconter tous les détails qui me frappent. Ne m'attacherais-je qu'à l'analyse des bottes, et cela ne serait pas sans intérêt, l'homme se peint dans sa botte — qu'il me faudrait un volume. — Bottes fortes, sérieuses, irréprochables et bien taillées ou sauvages, farouches, sentant la curée et méprisant le cirage... Bottes à l'écuyère épousant la jambe et montant haut. Petites bottes à revers jaunes ou rouges aux mille petits plis coquets, etc., c'est un monde! arrêtons-nous. — Aussi bien chacun est en selle, et M. de S., qui arrive là-bas au grandissime galop, fait de nouveau trembler le sol, et le piqueur le suit. Il a vérifié l'enceinte, on va attaquer; allons, messieurs, mettons la bête sur pieds.



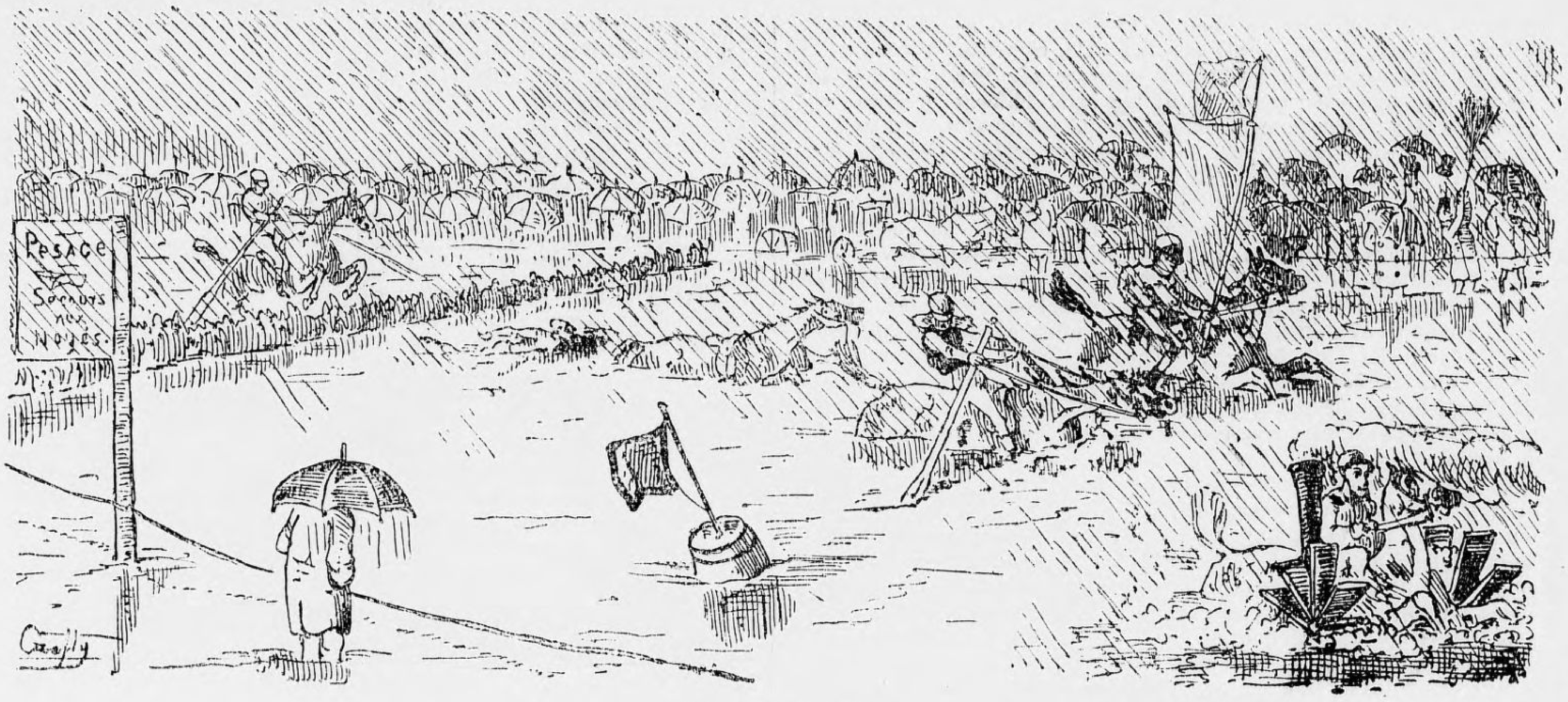
BOTTES DIVERSES

On découple trois ou quatre chiens de tête qui s'élancent dans le fourré, le museau bas et la queue en l'air, à la suite du piqueur. *Holà! les valets! holà!* crie ce dernier en sonnant un appel. — Les branches craquent et s'écartent; les feuilles mortes font un *pchh* sous les pieds du cheval et les pattes des chiens. Durant quelques instants on aperçoit dans le taillis la toque noire du piqueur et la queue blanche des chiens qui frétille de droite et de gauche; puis le voile grisâtre s'épaissit et tout disparaît. C'est un moment d'attente délicieux — on fait silence, on écoute, et le cou tendu, le cigare à la main, on plonge un regard curieux dans l'épaisseur du taillis muet. Z.



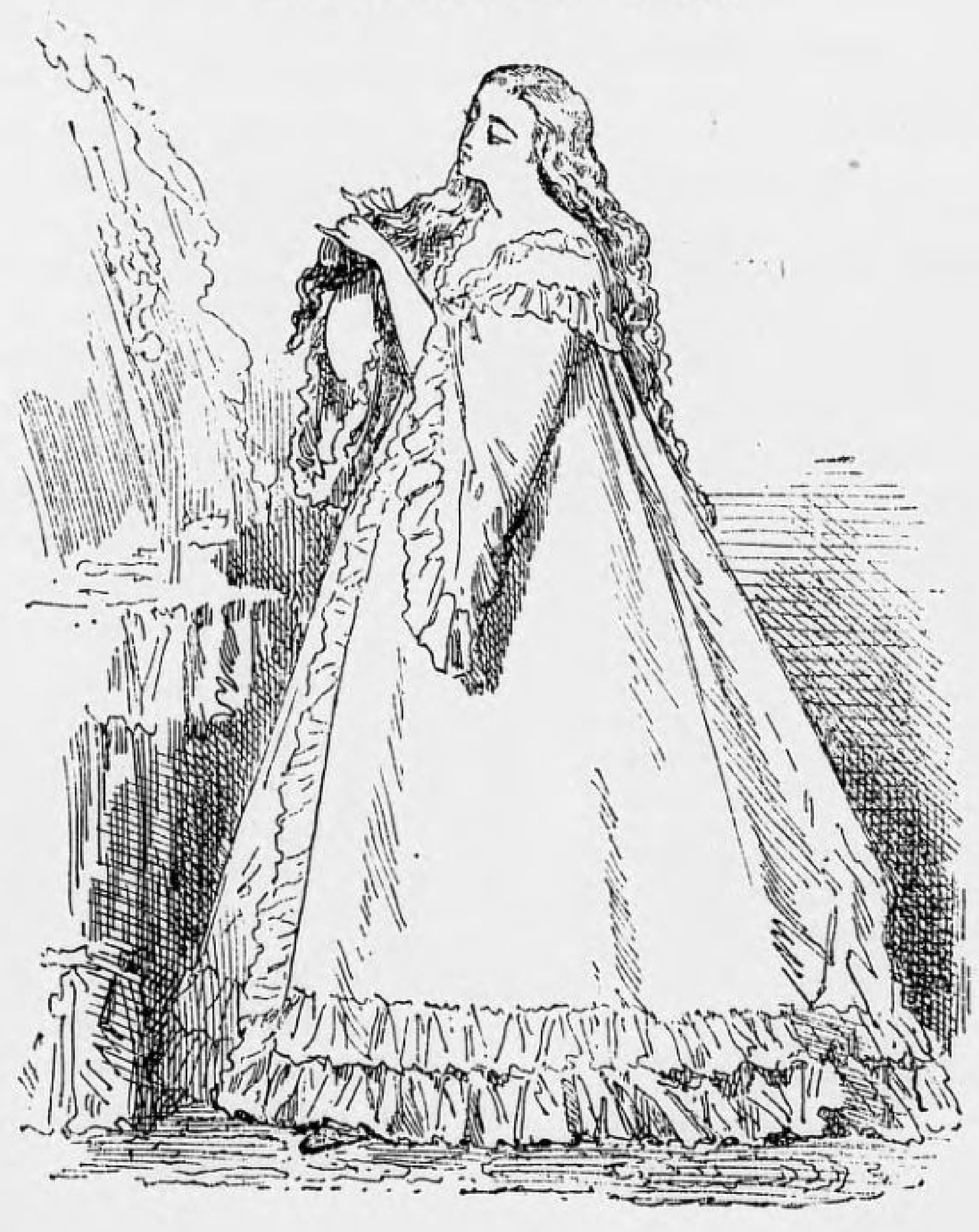
LE LANCER

COURSES DE LA MARCHE



DERNIERS BEAUX JOURS!

JEANNE A...



Elle est blonde, de ce blond doré si fort à la mode aujourd'hui, grande et mince, yeux bleus, bouche moyenne et bien garnie; quant au nez, c'est chose impossible à décrire : — sur un passeport, c'est un nez ordinaire, et, en réalité, il n'est ni trop grand, ni trop petit, c'est un nez droit, mince, avec des narines bien ouvertes et d'une extrême mobilité... L'extrême bout de cet appendice exceptionnel est aplati, mais non pas camard, c'est une sorte de fossette nasale du plus singulier effet; c'est peut-être là que réside le charme de la physionomie? En tout cas, c'est l'écueil sur lequel sont venus échouer tous les peintres et sculpteurs qui ont tenté de la portraiturer. Il est, du reste, toujours en mouvement; c'est lui qui rit, qui devient soucieux, méprisant, irrité; il est d'une franchise désastreuse; en présence d'un importun, il se contracte, pâlit, il souffre! il n'y a pas à en douter : si l'on a pu dire, avec prétention, mais non sans justesse, que pour bien des gens l'œil est le miroir de l'âme, on peut affirmer que son nez est le thermomètre de la sienne. L'activité de cet organe est d'autant plus apparente chez elle que les autres traits de sa figure sont presque toujours au repos, — parfois même la fixité de son regard devient embarrassante : on se sent deviné... Évidemment, et il faut l'avouer, elle n'est pas belle, on n'ose même pas affirmer qu'elle soit jolie, et ses détracteurs, qui sont nombreux, car il faut compter parmi eux tous ceux qu'elle a blessés d'un mot, vont jusqu'à déclarer qu'elle est laide; aussi a-t-elle inspiré plus de passions que de caprices. Elle surprend, elle étonne plus qu'elle ne charme : c'est un type unique, une exception, j'en suis certain, à cette règle découverte par je ne sais qui, et si souvent rappelée depuis, qui veut que tout être créé ait son sosie. On ne la prendra jamais pour une autre... Voilà déjà plus d'un quart d'heure que je cherche à la dépeindre, et je sens que je n'arriverai à donner une idée de l'impression produite par elle au premier aspect qu'en ayant recours à une comparaison.

Vous avez rencontré vingt fois, aux Champs-Élysées ou sur les contre-allées qui bordent le lac, tenues en laisse par de gigantesques laquais emmitouflés dans leurs fourrures, de ces petites levrettes blanches emmaillotées dans des pardessus armoriés; leur accoutrement est grotesque, et l'on a peine à ne pas rire de l'air convaincu du malheureux chargé de les promener; malgré cela la grâce de l'animal subsiste et vous ne pouvez vous empêcher d'admirer avec quelle distinction, cette pauvre petite bête trottine sur l'asphalte..... La vue de Jeanne produit une impression analogue; elle semble un jouet animé sur lequel on a omis d'inscrire : *fragile!* C'est un sentiment de pitié qui vous porte à faire le premier pas vers elle et vous pousse invinciblement à lui offrir la protection, dont elle a si visiblement besoin.... C'est une loi à peu près sans exception qui veut que le charme des femmes souffrantes ou simplement délicates s'exerce surtout sur les natures vigoureuses. Il semblerait que tous les hommes admis dans l'intimité de Jeanne aient été préalablement examinés par le conseil de révision le plus exigeant.. Pour la taille elle est inexorable, si l'on n'a pas cinq pieds cinq pouces, il faut renoncer à la prétention de lui donner le bras; sa faiblesse ne lui permettant pas, à ce qu'elle affirme, de se baisser pour causer avec un cavalier imperceptible à l'œil nu. Inutile d'ajouter que sa frêle enveloppe renferme un tempérament à l'épreuve de toute fatigue : une nuit passée n'est rien pour elle; le temps de remplacer par une amazone sa toilette de la veille, et la voilà toute disposée à aller déjeuner à Saint-Germain, d'un temps de trot, bien entendu, car c'est son allure de prédilection.

—

C'est notre amour commun pour l'équitation qui m'a mis en rapport avec elle, il y a de cela quelque chose comme cinq ou six ans.

Je revenais du Bois où j'avais été passer la soirée d'une journée tropicale, j'avais mis mon cheval au pas pour descendre les Champs-Elysées, quand j'entendis derrière moi le galop précipité d'un cheval; il faisait nuit complète : tout étonné d'entendre marcher un tel train à pareille heure, je me tournai sur ma selle, cherchant à reconnaître quel était l'insensé si pressé de regagner son domicile. C'était Jeanne complétement emballée. Il me serait difficile de dire de quelle façon je dirigeai ma monture, ce qui est certain, c'est qu'au moment où Jeanne passa près de moi avec la rapidité d'une flèche ma main droite s'abaissa sur la rène de sa jument. Cette rène une fois saisie, je n'eus garde de la lâcher, et un instant après je me trouvai sur mes deux pieds, tenant de chaque main un cheval arrêté. Deux ou trois piétons avaient suivi de l'œil les péripéties de ce drame instantané, et l'un d'eux, palefrenier de l'un des marchands de l'avenue, nous accompagna jusqu'à destination, en tenant par la main le capricieux animal, qui, malgré ce renfort, ne cessa pas un instant de caracoler. Une fois arrivée chez elle, Jeanne me prit les deux mains et m'embrassa sur les deux joues, puis, après m'avoir fait promettre de la revenir voir, elle me mit à la porte en me déclarant qu'elle avait l'habitude de se coucher à onze heures et qu'il était près de minuit.

Je revins quelques jours après, et me trouvant, par la singulière manière dont j'avais fait sa connoissance, être en même temps un inconnu et un ami intime, je crus devoir lui faire un doigt de cour, pour augmenter le nombre de nos sujets de conversation : au premier mot, elle m'arrêta : « Mon cher ami, me dit-elle, vous devez avoir assez entendu parler de moi pour savoir que je n'attache pas une trop grande importance à ce que vous me demandez, et j'aurais mauvaise grâce à refuser à un homme qui a risqué de se faire casser les os pour préserver les miens, une faveur que j'ai accordée à de moins méritants... Mais je me connais assez pour vous assurer que si je sais être le meilleur des camarades, je suis la plus insupportable maitresse qu'un raffiné en matière de vengeance puisse souhaiter à un ennemi... » Depuis ce moment, je n'ai pas passé quinze jours sans la voir, mais jamais nous n'avons songé à reprendre cette conversation bizarrement interrompue. J'ai pu du reste, depuis cette époque, juger de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Qu'elle soit invitée le même jour à dîner par son amant ou par un ami, elle choisira toujours l'ami, ce qui, à la longue, doit devenir odieux pour l'amant.

—

Avec ses amis, c'est le convive le plus affable, le compagnon le plus constamment gai qu'on puisse rêver. — Elle n'a qu'un défaut, elle ne mange pas ; du reste, elle n'en a pas le temps, elle parle sans cesse, elle sait tout ce qui s'est passé, elle a lu tout ce qui s'est publié et il faut qu'elle dise ce qu'elle en pense.— Si au contraire son maître et seigneur est de la partie elle devient aussi maussade qu'elle est de bonne humeur en son absence. Un dîner est une querelle en plusieurs services. Elle se formalise de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Toutes les plaisanteries qu'il risque sont épluchés par elle. Elles sont insipides ou trop épicées et si, par hasard, elles ont obtenu auprès des autres convives un véritable succès, elle lui en conteste la paternité. Lui, au premier coup de boutoir, rit de bon cœur; au second, il sourit; au troisième il demande grâce « Je t'en prie, Jeanne! » de la prière, il passe à l'ordre « Allons, en voilà assez !! » au dessert il prend son chapeau pour ne pas succomber à la tentation qu'il a de se livrer à des voies de fait. Pendant ce temps les tiers sont sur des charbons, mais elle ne daigne pas s'en apercevoir.

—

Il y a deux ans, pendant qu'elle s'habillait, on m'avait fait attendre dans son boudoir : j'étais seul, la toilette s'opérait lentement et je m'ennuyais, j'avisai, dans le bas d'une étagère, une quarantaine de volumes et je succombai à la tentation de voir de quels auteurs Jeanne nourrissait habituellement son esprit : Je m'attendais à trouver quelques crevettes littéraires, mémoires de Rigolboche, etc., etc.; point, voici à peu près le catalogue complet de sa bibliothèque :

Henri Martin, *Histoire de France*, dix-neuf volumes!!!

Gil Blas, illustré par Gigoux, un vrai chef-d'œuvre d'illustration soit dit en passant;

Le troisième volume de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands !!!*

Poésies et Nouvelles, de Musset;

Manuel du Parieur aux courses;

Cours de droit naturel, de Jouffroy !!!!!

Cinq volumes des *Causeries du lundi !!!*

Tout cela avait été lu et relu, toutes les pages étaient pliées. — Elle avait commencé à lire, la veille, l'*Etude de Sainte-Beuve sur saint Anselme*, elle avait souligné le mot du prédicateur, *Faites ce que je vous dis et ne faites pas ce que je fais*; et elle avait ajouté en marge ces mots : *Pas bête!* la page était marquée par une lettre que lui avait écrite le marquis de Beüwhr, trois lignes que j'avais lues avant d'avoir conscience de ce que je faisais.

15 *octobre* 186.

« Ma chère enfant,

» Je suis vieux, ma femme est morte.—Si tu te sens la force de renoncer à la vie de plaisirs pour te faire garde-malade, viens t'installer chez ton père qui brûle du désir de t'embrasser.... »

Tout ébaubi de la découverte que je venais de faire, je n'attendis pas la fin de sa toilette et je m'en allai en déclarant au domestique que je reviendrais le lendemain. Pendant six mois, ni son amant, ni aucun de ses amis n'entendit parler d'elle ; on se livra à toutes sortes de conjectures, des paris s'engagèrent, reviendra-t-elle? ne reviendra-t-elle pas? — Enfin à bout de suppositions, ses ennemis y aidant, il fut établi qu'elle avait été incarcérée violemment pour un méfait dont quelques gens bien informés donnaient le détail circonstancié.—Un matin, je lus dans la *Patrie* l'article nécrologique du Baron. — Deux jours après, la femme de chambre de Jeanne pensa tomber à la renverse quand, le matin, elle entendit sonner dans la chambre de sa maîtresse. Celle-ci était revenue comme elle était partie, sans crier gare! Depuis elle a su les bruits qu'on a répandus sur son compte : ses amis l'ont harcelée de questions; *lui* a demandé une explication; tout a été inutile... elle n'a pas soufflé mot!

—

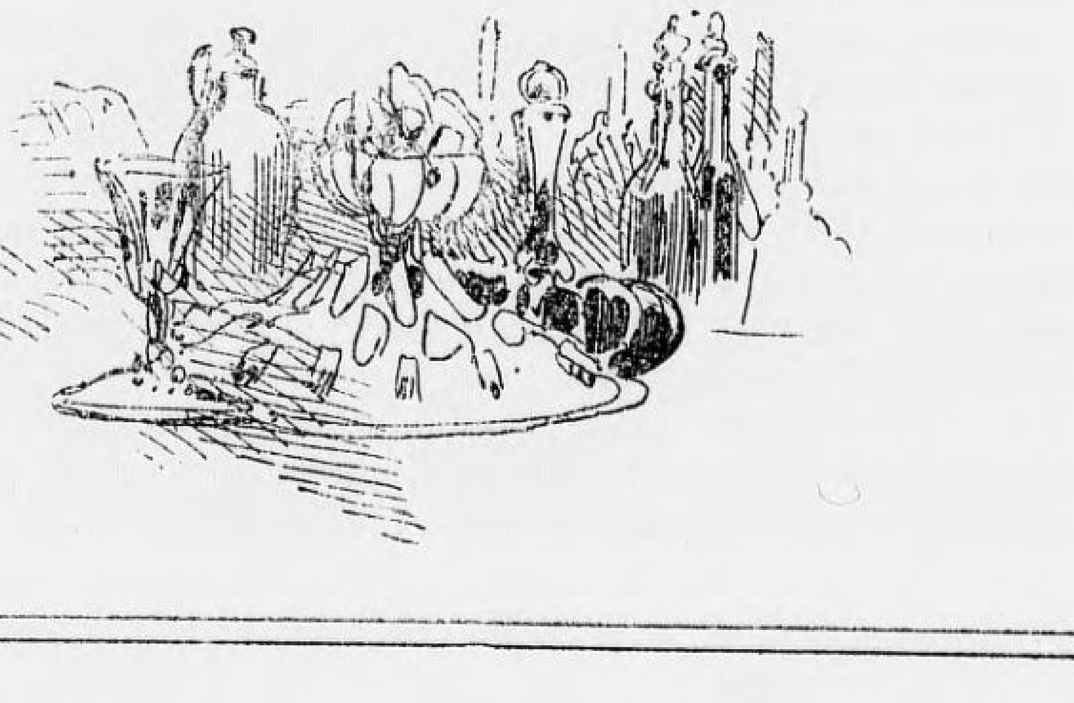
Avant cet événement, Jeanne avait toujours été moqueuse, mais sans fiel; depuis ce moment elle est devenue impitoyable; elle n'égratigne pas, elle déchire; et il faut voir avec quelle perspicacité elle sait trouver la corde sensible : comme elle connaît tout le monde, elle sait par l'un ou le bât blesse l'autre, et elle ne se gêne pas pour appuyer sur la partie endolorie.

C'est elle qui a surnommé le jeune des G..... : le bouquet d'orties en mémoire de la manière bizarre dont il fut rapporté dans sa famille par le colossal Henri B..... Vous savez combien ce jeune cocodès est grincheux? il n'a que dix-sept ans et anticipe sur sa croissance à venir pour se dresser sur ses ergots; involontairement coudoyé chez L... par Henri B..., il fit à celui-ci une scène aussi ridicule qu'insolente. B... qui est plus fort qu'Hercule et à peu près autant que Grisier, ne se souciait guère de charger sa conscience de l'anéantissement d'un mineur aussi peu volumineux; il se contenta de le saisir par la boucle de son gilet et de le rapporter à son père, en recommandant à ce dernier de faire accompagner désormais par son précepteur cet enfant terrible et gênant.

J'ai eu la curiosité de vouloir savoir quel âge pouvait avoir Jeanne (une des questions les plus souvent agitées dans son entourage), et j'ai cru, avec la naïveté qui me caractérise, que le moyen le plus simple était de le lui demander. Elle m'a répondu en me disant celui de madame A..., de mademoiselle B..., mais pour ce qui est du sien, elle ne m'a rien dit.

Décidément, j'ai fait une sottise l'autre jour. Je viens de retourner chez Jeanne, et sa femme de chambre m'a répondu que « Madame était partie en voyage, et qu'elle ne savait quand elle serait de retour. » Or, j'entendais parfaitement le bruit des assiettes dans la salle à manger.—Aussi, quelle idée d'aller demander son âge à une femme qui a des souvenirs précis sur les journées de Février!!!

CRAFTY.



CHOSES ET AUTRES



On danse aux Italiens. Voilà désormais un fait accompli. Les sceptiques sont écrasés. On danse aux Italiens; mais, comme il faut que dans ce théâtre on ne fasse rien comme ailleurs, nul étranger n'a le droit de pénétrer dans le foyer des danseuses. On n'a encore rien fait de plus fort en faveur de la littérature.

—

Il vient de se passer un fait qui prouve pour la millième fois que la critique est un sacerdoce, et que les pontifes qui l'exercent sont les pontifes les plus infaillibles du monde. La représentation de la *Jeunesse de Mirabeau* a, comme on sait, été retardée d'un jour, par suite d'une indisposition de Mlle Fargueil. Or, le lendemain, paraissait dans beaucoup de journaux un récit circonstancié des détails de cette première représentation, laquelle n'avait pas eu lieu. Qu'en conclure? Rien autre que ce que je disais — la critique est un sacerdoce, et sespontifes sont des prophètes.

Je me souviens d'avoir lancé, il y a un an, une nouvelle invention consistant en ombrelles-plumes de toute nuance. Le bonhomme qui avait eu cette idée menait d'ordinaire en laisse un méchant petit chien qu'il coloriait comme ses ombrelles. On m'assure que cette mode gagne, et que les plus grandes dames teignent aujourd'hui leurs griffons. Ce que c'est que de nous! Ces dames n'ont pas pris la mode des ombrelles qui étaient jolies; mais elles prennent l'idée du chien qui était laid.

—

Autre invention. Un industriel fabrique des bottes à musique. Avez-vous remarqué que c'est toujours au moment où l'on ne veut plus d'une coutume qu'on l'exagère? Cela remplacera l'orgue de Barbarie. Je ne nie pas qu'il ne soit agréable de marcher sur l'ouverture du *Calife de Bagdad;* mais, sur le boulevard, quand chacun fera entendre un motif différent, les chiens auront quelque raison de hurler. Quant aux conversations, elles ne pourront qu'y gagner: on ne s'entendra plus.

—

Quelqu'un vient de démontrer, à l'aide de chiffres, que Mme Sand est cousine du duc de Bordeaux. Nous sommes tous plus ou moins cousins. On n'est jamais trahi que par les siens.

—

L'auteur du *Pied qui r'mue* vient d'être décoré de l'ordre de saints Maurice et Lazare. Saint-Maurice doit être satisfait, ainsi que son collègue Lazare.

—

L'Odéon va nous donner une nouvelle comédie de M. Pailleron, le *Second mouvement.* M. Pailleron croit nécessaire d'expliquer son titre. Ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui on explique beaucoup trop les titres et les comédies? Nos pères s'expliquaient moins; en revanche, et comme il faut que tout se compense, on les comprenait mieux.

—

Dans tous les coins de la France, on se plaint du froid, qui est intense. Seuls, les Périgourdins ont trop chaud; ils injurient le soleil qui persiste à ne pas quitter Périgueux. Que diable le soleil pourrait il bien faire là-bas? Ne serait-ce pas plutôt un bruit que les Périgourdins font courir, afin d'attirer Nadar dans leurs murailles?

—

Orélie-Antoine Ier a été acquitté. Seulement les tribunaux l'ont traité de fou. L'huissier a ri. Pourquoi a-t-il ri? Etre une Majesté Araucanienne, cela ne vaut-il pas mieux que d'annoncer la Cour? Nous sommes bien toujours le même peuple qui dit: Comment peut-on être Persan?

—

Dans le monde, on s'entretient beaucoup d'une princesse anglaise malade d'amour. Le jeune homme qui a attiré ses regards n'est pas prince; elle ne peut l'épouser. « Vous ne pouvez, disait Marie Mancini à Louis XIV? Pourquoi donc êtes-vous roi? »

—

On vient d'exposer, rue de la Paix, la robe de l'Impératrice du Mexique. Cette robe est en satin cerise, brodée de fleurs et recouverte de points d'Alençon. Peut-être pourrait-on souhaiter mieux. Mais le Mexique n'est pas la France. « C'est pour l'*exportation*, disait dernièrement le marchand, de ce ton de condescendance que ses confrères emploient en prononçant ce mot. »

—

J'ai assisté l'autre jour à un mariage israélite. Le fiancé garde constamment son chapeau sur sa tête. Emblème touchant, et qui démontre clairement que le mari doit être toujours prêt à planter là celle à qui il est uni pour la vie.

Notre manie de publier toute réclamation, même grincheuse, pourvu qu'elle soit bien tournée, nous attire aujourd'hui une petite leçon. A la suite de la lettre d'un lecteur de la Garde, parue dans le dernier numéro, nous recevons les six épîtres suivantes :

Monsieur,

J'ai lu les réflexions qu'un officier n'a pas craint de franchement vous écrire, sur un article où le militaire n'était pas analysé suivant son goût.
Ce n'est pas moi, monsieur, qui vous ai écrit. Prenez-en acte, monsieur.
Je veux bien être, monsieur, comptant sur l'insertion de ma réclamation,

Votre serviteur,

Anatole DE GRANDVERTJUS.
Lancier dans la garde.

P. S. On a un sabre — et qui traîne!!! Saperlotte!... br, brrr, brrrlu!...

—

Monsieur,

Ce n'était pas une robe feuille morte, mais bien verte, verte, entendez-vous, que je portais à cette représentation, que vous avez du reste sottement analysée. Je hais le vert, monsieur, mais le porte pour plaire à Alfred.

Je vous salue avec dignité,

Emma FINEMOUCHE,
Demoiselle d'un corps de ballet.

—

Monsieur,

Quand vous voudrez des vers, adressez-vous à moi. Ceux de monsieur votre rédacteur ne sont pas de ceux que j'entends ou plutôt que je fais. Sinon, monsieur, je serai forcé de ne plus vous lire.

Ovide MOUTONNET,
Poète de premier ordre.

—

Monsieur,

Supprimez votre journal, car il me donne des attaques de nerfs. Je le voudrais autrement; mais comment? je le voudrais... oh! mon Dieu! passez donc chez moi, je vous dirai mon plan — si je l'ai bien arrêté.

Votre serviteur,

POPINART,
Concierge, rue Bréda, 7.

—

Monsieur,

Avant d'insérer quoi que ce soit, vous feriez bien de me le soumettre. C'est un conseil officieux que je crois devoir vous donner. Littérature, science, études morales, critiques, pastiches, portraits de personnalités telles qu'artistes, gens de robes, officiers de différents corps : je verrai tout consciencieusement, monsieur, et vous renverrai sous 24 heures les épreuves corrigées. Cela vous évitera toutes réclamations.
Agréez, monsieur, avec mon conseil, etc...

Célestin PANURGE,
Critique.

X.



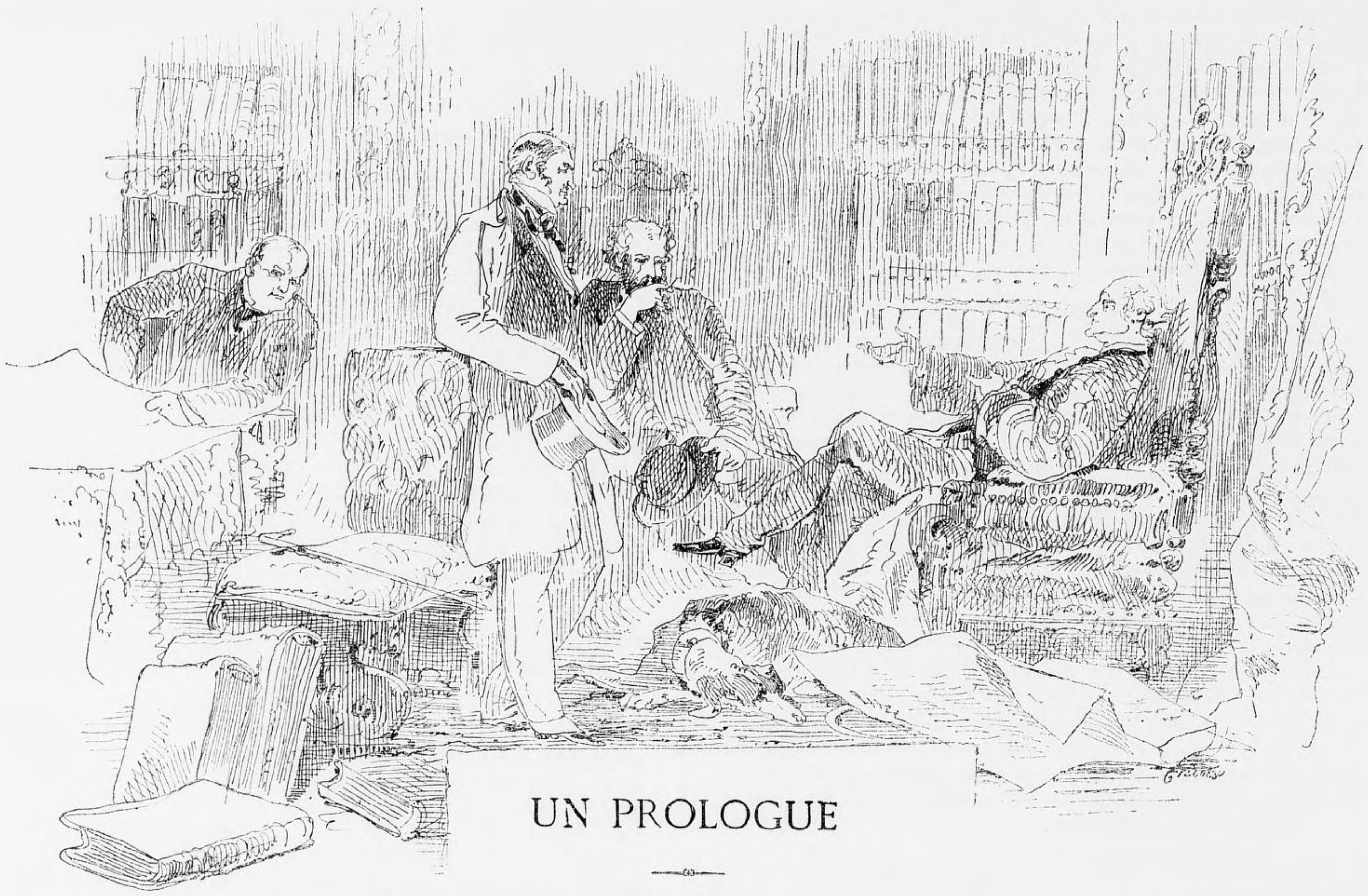
Les Grandes Industries de Paris. — Les Magasins de la Pensée. — Maison HENRY, faubourg Saint-Honoré.



Voici une Maison où se conservent intactes, depuis un demi-siècle, les traditions du luxe et du bon goût. Nous profitons de l'agrandissement qu'elle vient de recevoir pour donner à nos lectrices une idée du coup d'œil que présentent ces vastes Magasins occupant trois étages, éblouissants de lumière, et remplis, depuis la base jusqu'au faîte, de tout ce qui constitue la toilette d'une femme, la robe exceptée.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



UN PROLOGUE

Ce que nous aurons fait de plus étrange depuis la fondation de ce journal, sera, sans contredit, d'oser faire paraître à cette place, côte à côte de nos frivolités habituelles, les lignes sérieuses que l'on va lire. Ce n'est rien moins que le prologue, encore inédit, du grand ouvrage religieux, le *Christ*, par M. Emile Barrault, que tous les journaux annoncent depuis longtemps et qui va paraître dans quelques jours. Mais lisez seulement un passage, et dès les premiers mots, vous verrez que vous avez à faire à un homme souverainement bon, aimable, et bien élevé, qui voulant mettre à la portée de tous ces grandes questions ordinairement rendues si arides, a su les exprimer en termes clairs et courants, en homme qui trouve que grands mots et gros mots sont bien près d'être synonymes. Ce prologue n'est qu'un simple exposé des personnages qui vont prendre part à la discussion, objet de cet ouvrage. Impossible de mieux rendre et plus délicatement, en quelques mots, les nuances d'opinions qui nous divisent aujourd'hui, de les mieux respecter et de les mieux faire pardonner toutes en les légitimant, comme contenant chacune une parcelle de la vérité. Essayer de les réunir toutes en un seul symbole plus large et plus généreux que les précédents est au moins l'effort d'un grand cœur. Il ne nous appartient pas, du reste, de nous prononcer pour ou contre un livre de ce genre; nous ne voulons que donner à nos lecteurs le désir de lire.

M.

Un cabinet de travail dans un pavillon au milieu d'un parc. — Bibliothèque table et ameublement en vieux chêne. — Au fond de la pièce, le tableau de saint Augustin d'après Ary Scheffer.

CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD, ANDRIEUX.

LE DUC. — Monsieur, je suis touché de votre visite et je me félicite de votre voisinage.

MICHAUD — Tout l'avantage est pour moi, Monsieur le duc. J'ai pris ma retraite en 1862 sur une terre limitrophe de la vôtre, après avoir cédé mon établissement à mes fils, et depuis un an j'attends avec impatience votre retour de Rome pour vous être présenté par M. Andrieux; les vertus, le savoir, la piété qui s'unissent chez vous à l'illustration d'une vieille noblesse...

LE DUC. — De grands manufacturiers tels que vous sont les barons de notre temps.

MICHAUD. — Monsieur le duc, je sais priser les éléments historiques du pays à leur valeur, j'ai le respect de toutes les traditions, et, quoique protestant de conviction et d'origine, à Dieu ne plaise que je sois un ennemi de l'Église!

CHARDEVEL. — Rome et Genève en sont au baiser de paix. (*Saluant.*) Monsieur Michaud ne me remet pas? Avant 1851, lorsque vous n'aviez pas encore déposé votre mandat législatif, je vous ai rencontré quelquefois chez vos amis politiques, ces illustres vétérans du régime parlementaire, que j'ai toujours cotoyés en admirateur de leurs talents..

MICHAUD. — Monsieur Chardevel? veuillez m'excuser; mais j'hésitais, je l'avoue ..

CHARDEVEL. — A reconnaître un libre penseur sous le toit d'un fils des croisés?

LE DUC. — Allez, Chardevel ne fait que côtoyer les gens.

CHARDEVEL. — Distinguons, Monsieur le duc. Les parlementaires et moi, nous avons les mêmes principes sans avoir la même logique, cela éloigne; mais entre vous et moi il y a un abîme, cela rapproche. Vous êtes l'homme de la foi, je suis l'homme de la raison. Vous déplorez la révolution; moi, j'aurais été de la Convention, et, faute d'être né à propos, je fus après le 24 février commissaire du Gouvernement provisoire dans ce département. Or, un jour que le proconsul, voulant se montrer l'ami des châteaux autant que des chaumières, déjeuna chez vous, au lieu de nous repousser nous nous attirâmes. Tout d'abord le pair de France, démissionnaire en 1830, et le républicain de 1848 s'entendirent aux dépens de la bourgeoisie; mais il y eut mieux entre nous qu'une intelligence des extrêmes contre les moyens; vous daignâtes employer un peu de la coquetterie de vos races raffinées à séduire un ennemi; de mon coté, j'eus la fatuité de faire agréer le démocrate par le patricien, le philosophe par M. de Maistre, et quand je vous vis tout naturellement vous mettre de plain pied avec la roture et toucher à l'homme en homme, mon cœur vous

fut gagné. Malgré mon penchant aux affections impersonnelles, je me pris à vous aimer comme un plébéien..... davantage peut-être..... je ne me défendis pas d'être sensible à ce je ne sais quoi de grâce aristocratique et d'onction chrétienne qui accompagne votre large fonds de bonté; faut-il tout avouer, j'attachai un prix singulier à vos émotions religieuses, phénomène qu'il m'est interdit d'observer chez moi-même, et notre liaison s'est entretenue par une contradiction perpétuelle dont nous adoucissons les chocs, vous en gentilhomme courtois, moi en prolétaire se piquant d'atticisme. Que de batailles de Sorbonne nous nous sommes livrées devant cette image du fils de sainte Monique, notre saint de prédilection, ou sous les ombrages de ce parc séculaire! Nous discutons toujours, nous ne disputons jamais, c'est un charme.

Monsieur Michaud, vous voilà au courant; en résumé, nous causons. — Le duc, depuis le mariage de ses filles, les dignes filles de feu madame la duchesse, vit seul dans son manoir; il n'y reçoit leur visite que l'été, il éprouve le besoin d'avoir un interlocuteur au printemps et à l'automne, je fais sa partie. C'est que notre noble ami est du passé sans l'effroi du présent, avec la curiosité de l'avenir; l'Evangile l'a converti à la démocratie et le rend indulgent à la pensée moderne. Tel il était à son départ, tel il est au retour. Après deux ans de séjour à Rome, il m'a appelé de Paris, et, en arrivant ce matin, je me suis réjoui de ce que la ville pontificale n'avait altéré ni son humeur ni sa santé robuste. Il n'a pas d'âge. Voyez si soixante et dix ans ont courbé le corps, s'ils ont émoussé le regard de ces grands yeux bleus qui embrassent tout l'horizon, et l'esprit n'a perdu en chaleur que pour gagner en lumière; il pénètre ce qu'il savait, il devine ce qu'il ignore à m'étonner moi-même; il a atteint à un degré d'élévation où il domine ses aigreurs et celles d'autrui en aspirant à la paix dans la vérité; cette sérénité divine de l'intelligence est un privilége des années, même chez les meilleurs, et c'est ici que j'ai appris ce que la vieillesse a d'enviable lorsqu'elle unit à la fermeté de l'âge mûr la fraîcheur retrouvée de la jeunesse.

LE DUC. — Vous me flattez à ce point que me voilà bien empêché de vous louer.

MICHAUD. — Ma foi, M. Andrieux en dit autant.

LE DUC. — Lui aussi? Que voulez-vous? je l'ai vu naître. Il est l'ami de la maison... comme l'était feu mon père, un volontaire de 1792, chirurgien des armées de la république et de l'empire, qui s'établit ici en quittant le service.

— Parbleu! vous êtes son digne fils... un maître dans l'art de la culture... possédant aujourd'hui de grands biens au soleil, mais tellement agronome que je ne sais si vous êtes croyant ou philosophe. Je reviens donc à Chardevel, incrédule de profession, que je suis obligé de vous présenter selon les règles, Monsieur Michaud, puisqu'en se présentant lui-même il a moins parlé de lui que de moi. Notre connaissance s'est faite un peu autrement qu'il ne l'a dit. Soit modestie, soit répugnance aux vanités vulgaires, il ne vous a pas conté que nos relations se nouèrent à la suite d'une émeute, dans laquelle il avait exposé sa popularité et sa personne; l'ordre fut rétabli sans effusion de sang, grâce à son courage... et à son éloquence. Le reste du récit est exact. L'occasion lui parut bonne à tâter le pouls d'un duc catholique; moi, je fus aise de voir un révolutionnaire de près. Je ne pouvais mieux rencontrer. Chardevel tient de ses pères, Gaulois issus de Gaulois, cinquante mille francs de rente, et a suivi sa vocation; il n'est rien, il lit, il pense, il cause; plutôt que de se concentrer dans un ouvrage, il préfère se disperser en conversations, soit avec de jeunes écrivains qu'il approvisionne d'idées, soit dans nos salons de Paris, où il a ses entrées en prolétaire qui n'a point d'antipathie contre le capital, en socialiste qui se gante. Ce n'est pas sans terreur, vous le pensez bien, que je fus initié à ce rationalisme absolu qui est la doctrine de son radicalisme démocratique, au programme de ces libres penseurs, sorte de dévôts retournés, dont l'homme sans Dieu est toute la religion, de même qu'il est des croyants dont toute la religion est Dieu sans l'homme; mais lorsque la foi et la raison s'offensent si violemment, il me plut que ce débat fût domicilié chez moi pour me contraindre à mieux connaître les armes de nos adversaires, à les aimer eux-mêmes en les combattant. J'ai beaucoup appris de Chardevel qui, malgré sa naturalisation philosophique en Allemagne, parle toujours en français; c'est un riche d'esprit qui n'est pas dur aux pauvres gens, il raille les opinions plus que les personnes.

MICHAUD. — Notre siècle ne compte que trop de ces fils de Voltaire, au rire terrible.

LE DUC. — Non, c'est autre chose. Ces messieurs ont le rire précieux, ils raffinent l'ironie, ils n'immolent nos croyances qu'avec les politesses de l'oraison funèbre, et ils leur font si bien les honneurs de la tombe que je me prends quelquefois à les en détester. Mais comment haïr longtemps Chardevel? Je suis forcé d'honorer la gravité de ses mœurs; j'ai même senti en lui des tendresses inattendues chez un stoïcien, touchantes comme une libéralité d'avare; tout persifleur qu'il est, je l'ai toujours trouvé bonhomme avec notre curé, et quoiqu'il se pique de n'être pour moi qu'un interlocuteur utile, je le tiens pour un ami; et, ne pouvant ni le damner ni le convertir, je prie pour lui.

MICHAUD.—Des entretiens tels que les vôtres sont la plus noble des récréations, messieurs... Et moi aussi j'ai repris ces études qui passionnaient la forte et sérieuse jeunesse de la Restauration; c'est la joie de mes loisirs, et, malgré mes cheveux gris, je me suis remis à l'hébreu pour lire l'Ancien-Testament dans le texte même.

LE DUC. — Monsieur, nous causions bien à deux, nous causerons mieux à trois. Quant à Andrieux, il a le rôle ingrat dans nos conversations, il est l'auditoire... attentif par complaisance, muet par indifférence à ces matières.

CHARDEVEL. — Ah! il en parlait autrefois avec transport, je l'ai entendu, je le répète. Andrieux, n'avouerez-vous donc jamais qu'en 1832, un jour où je visitais Ménilmontant, vous essayâtes de me convertir à la religion nouvelle? Oui, vous-même... je vous vois encore parbleu! Vous étiez l'un des plus jeunes de cette troupe sacrée, mais déjà grave; votre parole était biblique et vous aviez une barbe à peindre. Seize ans après, quand je vous revis au château, l'apôtre était rasé, chef de famille; il causait drainage, irrigation, machines agricoles, élève du bétail surtout; il engraissait admirablement les bœufs et s'arrondissait lui-même; mais il refusait de reconnaître ceux qu'il prêchait naguère, et de ses vieilles opinions saint-simoniennes il ne soufflait mot... Pourquoi? il s'y trouvait du bon.

MICHAUD.—Du bon? J'ai vu le saint-simonisme à l'œuvre, moi, et je sais ce qu'en vaut l'aune. . Vous accusez M. Andrieux à tort, j en suis sûr; je ne le connais que depuis un an, mais nous avons fait amitié à première vue.

LE DUC. — Andrieux, auriez-vous été de tout cela sans m'en parler?

ANDRIEUX. — Monsieur le duc, j'avais pris avec moi-même l'engagement de ne point rappeler ces souvenirs.

CHARDEVEL. — Enfin! *Habemus confitentem.*

MICHAUD. — La pudeur avec laquelle M. Andrieux a voilé ses folies me désarme... *Errare humanum est.*

LE DUC. — Toujours discret, Andrieux. Allons, il est de ces romans de jeunesse dont l'homme mûr ne parle pas.

CHARDEVEL. — Messieurs, il est de ces premières amours dont on ne guérit jamais... Quoiqu'il en soit, son silence nous est acquis, nous ne causerons qu'à trois. Il nous tarde à tous sans doute d'écouter ce que M. le duc nous dira de Rome; mais avant tout il me paraît convenable de faire honneur au dernier venu, à vous, monsieur Michaud. Votre théologie protestante manquait à l'harmonie de nos entretiens, et si vous voulez nous en expliquer les rapports avec votre ferveur pour le catholicisme, ce sera l'entrée en matière.

ÉMILE BARRAULT.

A propos de MAITRE GUÉRIN et des CURIEUSES.

CAUSERIE

Mme A. — Tenez, tranchons le mot... Voulez-vous me permettre de le trancher ?

Mme B. — Comment donc, chère amie, vous êtes chez vous.

Mme A. — Eh bien! les toilettes de Mme Plessy sont absolument ridicules.

Mme B. — Vous êtes sévère, mignonne. Le biais en velours violet qui accompagne le volant brisé de la première jupe n'est pas du tout désagréable. Et la coiffure! Si on osait! Tout cela est bien un peu... rêvé, si vous voulez, mais enfin, moi qui vous prale, j'ai rêvé de ces choses-là. D'ailleurs, elle joue un rôle de coquette, de femme fort élégante.

Mme A. — Vous appelez cela de l'élégance? Mais c'est de l'aliénation, pas davantage. Elle a l'air d'une annonce de marchande de mode, et rien de plus, votre Mme Plessy. Ce n'est plus une femme, c'est une devanture, une vitrine,— et du plus mauvais goût. — Alors faites la chose franchement, et distribuez au contrôle les prospectus de la couturière. On saurait à quoi s'en tenir. Et notez que, pour exhiber plus complétement ses merveilles, elle se croit obligée de se tourner à droite, de se tourner à gauche, de se poser de face, de se retourner de dos.

Mme B. — C'est un peu vrai. Avez-vous remarqué cette espèce de plastron rouge qu'elle a au milieu du dos? Pourquoi est-ce faire, cet objet?

Mme A. — Si j'ai remarqué! J'ai tellement remarqué tous les détails de ces différents déguisements, que j'ai perdu les trois quarts du dialogue. Non, en vérité, je ne sais pas à quoi cela sert. Mme Plessy aurait le dos rond que ce plastron pourrait avoir pour but d'en dissimuler la rotondité, mais ce n'est pas le cas, je crois. . Je vous le dis, en vérité, c'est de la pure et bonne folie. Se coiffer en peau rouge, se pendre des lustres de restaurant aux oreilles, promener des queues de trois mètres cinquante de long devant cinq cents personnes, se décolleter comme cet homme du Cirque qui s'envolait de trapèze en trapèze; comment l'appelez-vous, un grand nez avec des bosses plein le corps?

M. C. — Ces bosses, chère madame, sont tout simplement des muscles développés par l'exercice.

Mme A. — Bonté divine! est-il possible qu'un homme bien portant puisse être affligé de ses horreurs-là!... Et il s'amuse à les développer par-dessus le marché! eh bien! je lui en fais mon compliment. C'est une chose unique : lorsque j'ai aperçu Mme Plessy en uniforme, j'ai pensé, malgré moi, à ce garçon qui voltige dans les trapèzes. Je trouve qu'ils ont tous deux le même genre de coquetterie. Je ne pourrais pas expliquer plus complétement ma pensée; vous savez, c'est une affaire de sentiment. — Ce jeune homme poudré, frisé, blanchi, fardé, couvert de paillettes, avec son grand nez, me fit, je m'en souviens, un singulier effet. Je me dis : voilà vraiment un luxe bien exagéré; à quoi bon tout cela pour se casser le cou? Eh bien! je me demande aussi dans quel but Mme Plessy revêt tous ces travestissements; pourquoi se déguise-t-elle en reine Pomaré, lorsque son rôle ne l'exige pas absolument? Si Mme Plessy n'était pas une des plus jolies femmes de Paris...

M. C. — Du vieux Paris.

Mme A. — Vous dites?

M. C. — Je ne dis rien, j'approuve.

Mme A. — Eh bien! donc, on comprendrait qu'elle voulût attirer l'attention par l'étrangeté de son enveloppe, mais avec son talent, sa beauté, sa grâce...

Mme B.— Oh! ma toute belle, je vous arrête : ne me parlez pas de la grâce de Mme Plessy. Je ne connais rien de plus souverainement écœurant que cette grâce. Cette femme-là me fait l'effet d'une grosse chatte en bonne fortune, et, au bout de dix minutes de minauderies, de ses ronrons et de ses soupirs, de ses silences prétencieusement étudiés, de ses regards de carpe en couche, de ses gestes de confiseur à confesse, de sa voix d'académicien racontant une bluette. — En vérité, au bout de dix minutes de tout cela .. je la battrais, si j'avais le bras assez long.

M. C.— Oh! chère madame, voilà qui est bien un peu fort. — Mme Plessy a, ne vous en déplaise, énormément de talent, et, en somme, elle contribue pour une bonne part au succès de *Maître Guérin*. Et d'ailleurs, ces toilettes que vous blâmez si fort dans une pièce toute littéraire, obtiennent, quoi qu'il en soit, un succès fou. Les photographes s'arrachent l'autorisation de reproduire la célèbre comédienne sous ces différents aspects, et de livrer au public ces portraits désirés. — Au contrôle du théâtre on ne demande plus une place où on entende bien, on demande une place où l'on puisse analyser la coupe de la sous-jupe du premier acte, etc. Enfin, un marchand de baromètres russe aurait écrit à l'administration pour lui soumettre un projet d'instrument, où Mme Plessy remplacerait l'éternelle figure du moine déchaussé, dont le capuchon levé ou baissé indique le soleil ou la pluie. Niez donc le succès?

Mme A. — Vous êtes un mauvais plaisant, mais il n'en est pas moins vrai qu'à la place d'Emile Augier, il me serait désagréable de partager mon succès avec M. V., coiffeur, Mme X., couturière, M. Y., fabricant de boucles d'oreilles, etc. Oui, cela me serait désagréable, et j'hésiterais, étant un auteur de grand talent et de grande intelligence, étant de plus académicien, et le méritant, j'hésiterais, dis-je, à me faire par-dessus le marché montreur de femmes excentriques.

M. C. — Mais soyez persuadé que M. Augier n'est pour rien là-dedans. Il enrage, au contraire, que ces exhibitions se fassent sous le patronage de son nom. Mais allez donc empêcher une femme, qui a pour elle l'autorité du talent et de l'expérience, de s'orner outre mesure si l'envie lui en prend! J'ai eu une tante qui est morte victime de l'affreuse maladie dont Mme Plessy me paraît atteinte. Cette tante fut littéralement rongée par une coquetterie furieuse et d'arrière-saison qui nous l'enleva. Pendant les dix dernières années de son existence elle déjeunait en toilette de bal avec des fleurs dans les cheveux. Elle mourut entre les bras de son parfumeur, munie des consolations de sa couturière, qui pleurait à fendre l'âme.

Mme B. — Oh! c'est affreux, cette pauvre Mme Plessy!

M. C. — Elle n'en est point encore là, mais son état m'inquiète. Lorsqu'en automne une femme sort du sens commun en fait de toilette, et cela en public, avec préméditation, il y a de grandes chances pour qu'elle ne s'en relève pas. Voilà ce qu'on a dit lorsque ma pauvre tante!.. .. et on avait raison!..... Je suis convaincu que Mme Plessy considère Emile Augier comme son obligé et attribue à ses hallucinations d'élégance le succès de *Maître Guérin*.

(Entre le docteur.)

Mme A. — Bonsoir, vieil ami, bonsoir, mon docteur. — Comme vous avez l'air transi,— vous avez le nez tout rouge, vieil ami?

LE DOCTEUR. — Ne m'en parlez pas, impossible de fermer la glace de ma voiture. Bonsoir, mesdames; bonsoir, monsieur de C. Je suis sûr que vous allez prendre le thé... Que je ne vous dérange pas.

Mme A. — Vous avez raison, j'oubliais le thé. Dites-moi, docteur, avez-vous vu *Maître Guérin?* — Qu'en dites-vous? — Nous étions en train de batailler à propos de Mme Plessy.

LE DOCTEUR. — Eh bien! mais Mme Plessy joue bien son rôle. Si elle consentait à se moins maniérer, elle serait parfaite.

Mme B. — Et ses toilettes?

LE DOCTEUR. — Je n'ai pas remarqué ses toilettes; à vous dire vrai, j'étais très suffisamment occupé par la pièce elle-même, que je trouve extrêmement remarquable.

M. C. — Laquelle des trois pièces trouvez-vous extrêmement remarquable? car il y en a trois dans *Maître Guérin*. Il y a la pièce *Lecoutellier*, la pièce *Guérin*, la pièce *Desroncelet*, — voire même la pièce du *Colonel*, ou *le triomphe de l'uniforme*, pièce militaire.

LE DOCTEUR. — Ta, ta, ta... Ah! que voilà bien des gens qui ont lu leur journal avec attention. Qu'il y ait trois pièces en une, qu'il y en ait quinze... peu m'importe, cela prouve que l'auteur est riche. Peu m'importe si cet ensemble me charme, et si, dans ce tableau confus, si vous voulez, j'aperçois un personnage tellement réel et puissant, que sa personnalité suffit à emplir le cadre, que l'éclat qu'il projette suffit à mettre dans la demi-teinte les gens qui l'entourent. — Voyez donc si dans votre souvenir l'image du notaire Guérin ne reste pas intacte, complète, saisissante, typique. Comment! on vous sert une pièce assez puissante pour vous laisser une impression franche, ineffaçable, pour vous émouvoir jusqu'au frisson, et vous vous plaignez... Diable!

vous êtes difficile, cher ami. Petit métier que d'aller chercher les petites fautes d'une belle œuvre, que d'aller numéroter les erreurs d'un dessin de maître. Il y a des lacunes dans la pièce d'Emile Augier... Eh bien! et puis après? Elles sont volontaires, là, êtes-vous content? et ne me gâtez pas mon impression. Mme Plessy se déguise? Eh bien! c'est un malheur, ne la regardez pas. Voyez-vous, quand un auteur fouille le cœur humain d'une main aussi sûre, et campe sur ses deux pieds un bonhomme comme le notaire Guérin, on n'a plus qu'à ôter son chapeau devant cet auteur-là. Il est de force à endosser toutes les responsabilités, même celles de ses faiblesses.

MME A. — Allons, voilà le docteur parti. — Voulez-vous beaucoup de sucre, mon Esculape?

LE DOCTEUR. — Oui, comtesse, et un nuage de lait... Sac à papier, sac à papier! créer un type, rebâtir un homme, un homme logique, vrai, dont on entend les battements du cœur et le mouvement des poumons, c'est l'art, c'est le grand art dramatique, et à côté d'une création pareille, je me soucie des habiletés de mise en scène, des minuties de dialogue, comme d'une écorchure au doigt d'un pulmonique au dernier degré. (*avec brusquerie*) Beaucoup plus de sucre, beaucoup plus de lait et beaucoup plus de thé, s'il vous plaît.

MME A. — Voulez-vous que je fasse demander un saladier? Calmez vos esprits, cher ami, et convenez avec nous que le savant Desroncelet, par exemple, est un personnage confus, effacé, impossible... Cet homme, qui se mine pour apprendre à lire aux enfants, vit en compagnie de machines à vapeur et demande cent mille francs à ses amis comme on demande une prise de tabac!

LE DOCTEUR. — Certes non, je n'en conviens pas. Desroncelet n'est ni confus, ni effacé. Il est incomplet, pas davantage. On ne lui voit que la moitié du corps, il a ses jambes coupées dans le cadre.

M. C. — En un mot, il est estropié.

LE DOCTEUR. — Un estropié qui, à lui seul, suffirait à une pièce. M. Augier conçoit ses personnages avec une telle puissance, que même au second plan, ils paraissent trop modelés — pour employer une expression d'atelier. — C'est le défaut de toute œuvre peinte ou écrite d'après nature. En écoutant la pièce de *Maître Guérin*, il me semble que je suis à une fenêtre donnant sur l'humanité.

MME B. — Comme il est clair, ce bon docteur!

LE DOCTEUR. — Les défauts d'Augier, je les retrouve dans la nature. — Ses enfantillages, ses brusqueries, ses boutades, ses négligences, qu'il laisse échapper avec l'aisance d'un homme qui cherche plus haut, je retrouve tout cela lorsque je regarde un coin de la société.

M. C. — Mais enfin, docteur, et le colonel?

LE DOCTEUR, *regardant à sa montre et toussant*. — Ah! dame, il y a le colonel!... Il est certain que le colonel... c'est le pâté d'encre.

M. C. — Enfin! vous en convenez?

MME A. — Dès le second acte je me doutais que le colonel endosserait son uniforme à la fin; je l'avais parié avec Louise. J'ai déjà remarqué cela au théâtre, tous les colonels finissent par aller s'habiller.

M. C. — Ne trouvez-vous pas d'une naïveté comique l'émotion du vieux loup lorsqu'il se trouve en présence du plumet de son rejeton? Si Me Guérin est susceptible d'attendrissement, peut-on supposer que la vue du pantalon garance soit la seule cause qui puisse l'émouvoir?

MME A. — Vous savez qu'on avait ménagé, pour compléter cette scène, un adorable éclairage de feux de Bengale. — Une musique militaire douce eût éclaté dans la coulisse au moment où le colonel caresse son plumet. C'eût été magique, et Me Guérin eût été terrassé bien plus naturellement encore. D'autant mieux que, par une fenêtre du fond, on eût aperçu le régiment en marche avec le drapeau et une belle rangée de sapeurs en tablier. A cette vue, vous comprenez, docteur...

LE DOCTEUR. — Allez, allez, je n'écoute pas.

MME A. — A cette vue donc, Me Guérin se trouble—un coup de tamtam se fait entendre, les vêtements du notaire disparaissent, et Got, transformé en troupier, s'écrie : Ah! mon colonel, mon fils! je recommence ma vie et je m'engage dans les soldats du train. Voilà comment on voulait utiliser d'abord le colonel. Malheureusement...

MME B. — Mais je croyais que, primitivement, le colonel entrait en scène à cheval.

MME A. — Sans doute, mais Mme Plessy s'y est opposée tout net. Si Lafontaine entre à cheval, a-t-elle dit, je veux jouer l'acte du jardin en amazone jonquille et les cheveux poudrés — mon cheval sera attaché à un arbre, on choisira un cheval doux; voilà.

LE DOCTEUR. — Il n'y a rien de sérieux pour vous, chères dames. Voyons, prenez le colonel, je vous l'abandonne, et qu'il n'en soit plus question. Cette pièce-là n'en reste pas moins une grande, belle et bonne étude, et Dieu sait que ces œuvres ne sont pas communes par le temps qui court. Mais les efforts de M. Augier ne seraient-ils pas couronnés de succès, ses pièces seraient-elles ennuyeuses à l'excès, ce qui n'est pas, Dieu merci! qu'il faudrait encore le remercier et le bénir de l'influence salutaire qu'il exerce sur le théâtre moderne. Il y a des auteurs habiles, il y en a d'étincelants, d'étourdissants; mais il n'y a que lui qui cherche à fond l'étude d'une passion, qui ose fouiller jusqu'aux entrailles...

MME A. — Mais, docteur, vous nous dites des horreurs!

LE DOCTEUR. — Oui, qui fouille jusqu'aux entrailles le personnage qu'il met en scène; et en vérité, si Molière a laissé un descendant, je ne vois que lui qui ait des droits à cette parenté.

M. C. — A propos, avez-vous vu *les Curieuses*, docteur? On en dit grand bien.

LE DOCTEUR. — Oui, certes; et j'allais vous citer cette pièce, précisément pour vous prouver l'influence qu'Emile Augier exerce sur la nouvelle génération.

MME A. — Seigneur! est-ce qu'il y aurait encore un colonel dans ces *Curieuses?*

LE DOCTEUR. — Pas l'ombre; mais il y a dans ce petit acte des types d'une franchise et d'une vérité telle qu'on serait tenté de croire à des portraits.

M. C. — C'est à qui fera de la photographie, maintenant.

LE DOCTEUR. — Elle est moins folle que vous ne croyez, votre plaisanterie. Je crois à toutes les influences dans les arts, et peut-être bien en effet ces procédés mécaniques qui vous font toucher la nature du doigt et nous la mettent à tout bout de champ sous les yeux, contribuent-ils à développer dans notre génération le goût de l'analyse et de la recherche du vrai?

MME A. — Dites-moi donc, docteur? est-ce qu'il n'y a pas, dans cette pièce-là, une petite toilette rose passé, assez originale aussi?

LE DOCTEUR. — C'est parfaitement vrai; mais, du moins, cette toilette est en circonstance, elle joue un rôle et complète le type. Voyez cela, chère madame C'est un petit bijou, un petit chef-d'œuvre d'observation fine, délicate et simple, qui restera comme une étude saisissante de nos mœurs actuelles. Cet art-là est le vrai, et toutes les considérations de mode et de détail doivent s'effacer devant lui.

MME A. — Mais enfin, mon cher ami, il n'y a pas au théâtre que cette voie, et à ce compte-là M. Sardou et M. Ponsard seraient de bien petites gens.

LE DOCTEUR. — Vous allez me faire causer encore et il se fait tard. Je conseille à M. Sardou de se plaindre! Il a détrôné la veuve Cliquot; il possède un crû de champagne unique, le meilleur et le plus à la mode; je le trouverais injuste de ne pas reconnaître que M. Augier a le premier bourgogne de France.

MME A. — Eh bien! et ce pauvre M. Ponsard?

LE DOCTEUR. — M. Ponsard débite du coco.

MME A. — Au verre.

LE DOCTEUR. — Oui, au verre... Adieu, mes chères dames, il est minuit, je me sauve.

Z.

BRAAM CHAOUCH

Guerre d'Afrique.

Nous étions en expédition dans la petite Kabylie; battus à plate couture, voyant brûler leurs villages et couper leurs oliviers, les Kabyles avaient demandé l'*aman*. Le général qui commandait la colonne le leur avait accordé, mais à de certaines conditions, exigeant entr'autres la livraison de sept cavaliers de notre *goum*, qui, quelques jours avant avaient passé à l'ennemi. Deux heures après ils arrivaient au camp sous bonne escorte, les mains liées derrière le dos, et s'entendaient condamner par le général à mourir sous le yatagan.

— Vous n'êtes pas dignes de la mort du soldat, leur avait-il dit, vous êtes des traîtres, et, comme des traîtres, vous mourrez sous le sabre du chaouch!

Au soleil levant, on nous forma en carré; les zouaves, le bataillon d'Afrique, les tirailleurs indigènes et nous, en occupions les quatre faces. Amenés par un peloton de spahis, les sept condamnés s'accroupirent au milieu du cercle, à quatre pas de distance l'un de l'autre; n'ayant pour tout vêtement que leur longue chemise blanche, mornes et impassibles, ils attendaient. Ils n'attendirent pas longtemps: les rangs s'ouvrirent, et un homme à cheval entra dans le carré. C'était Braam-Chaouch, maréchal-des-logis aux spahis et chaouch de la division.

Ce Turc un peu obèse, à la figure paterne, encadrée par une barbe blanche taillée court à l'orientale, était le meilleur père, le meilleur époux et le meilleur citoyen que l'on pût voir; aimé et considéré de ses citoyens, bon musulman, il jouissait à Constantine de l'estime générale et était l'oracle du Quartier. Ex-chaouch d'Ahmed-Bey, il était entré aux spahis après la prise de Constantine et avait conservé son poste d'exécuteur des hautes-œuvres. On parlait d'une certaine nuit où soixante-dix têtes avaient roulé sous le sabre de Braam-Chaouch; on se disait cela, tout bas, au café Maure, et Braam n'en était que plus vénéré.

Le bonhomme mit pied à terre, décrocha de sa selle son lourd yatagan, et, le mettant sous son bras, comme un bourgeois y met son parapluie, il s'avança vers le condamné qui était le premier à droite et passa derrière lui :

— *Ouldi dour rass ek a la issart* (mon fils tourne la tête à gauche) dit-il de sa bonne voix. Le patient obéit, le yatagan s'abattit en sifflant; la tête roula. Braam essuya son sabre rouge à la chemise du décapité, le remit sous son bras, et, prenant dans sa ceinture sa tabatière, huma une prise avec une satisfaction visible.

Il dit encore six fois, avec la même bonne voix, la petite phrase préparatoire, essuya six fois son yatagan et prit six prises de tabac. C'était un homme d'habitudes régulières.

Que de fois, au café Maure, j'ai vu le vieux chaouch accroupi, les jambes croisées, sur sa natte! Grave comme un bonze, il fumait dans une longue pipe, ornée d'un magnifique bout d'ambre. S'il m'apercevait, il m'invitait gracieusement à prendre du café. Nous causions. Braam avait des chagrins, tantôt le *thaleb* (maître d'école) n'était pas content des progrès de son fils aîné : l'enfant ne mordait pas au Coran; tantôt son fils cadet avait la coqueluche; ou bien la récolte d'orge avait manqué. Braam parlait longtemps de ses petites affaires.

UN SPAHIS.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme » selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois » repas, désirait qu'on inventât une sorte de » boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarrassé tout le jour de ce » vulgaire souci. Pour épargner aux gens du » monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on » concentrer un volume en quelques lignes, et, » pour connaître un auteur, ne leur suffirait-» il pas d'avaler simplement une boulette littéraire comme celle-ci ? »

IX. — UN COMPTE-RENDU DE JULES JANIN

..... Or, je sors d'un théâtre, et quel théâtre? Le théâtre d'un pays qui n'a pas de théâtres. J'avais oublié ma tabatière. Voici Sganarelle qui m'offre une prise que rien n'égale; mais je n'ai point vu Clitandre. Où est-il? Où n'est-il pas? Il est dans la loge de Célimène, caché au fond d'un petit pot de rouge, en compagnie du petit marquis. Ah! les bonnes gorges chaudes qu'ils ont dû faire si le petit Dumas était là. Le voici. Il appelle la comédie : Venez ça, mignonne, et elle arrive. Ils étaient tous bien étonnants, ces enfants, ces petits colosses bouffis, et tout ce monde enchanteur, et la *Fin du monde*, et le *Neveu de Rameau*, et le grand Gœthe, et Grimm, et les Gaîtés de Toulouse, et la Religieuse champêtre et Sanson guillotiné, et Théodore Barrière, et l'adorable Patti, et Rossini, et le bâtonniste des Champs-Elysées. Quoi! changer de place la colonne Vendôme? Que non pas. Ne parlons pas surtout de Béranger. Dites-moi, vous qui l'avez connue, aimée, fêtée, la petite, la grande Rachel, où sont ses rivales? Ah! c'est qu'aussi elle avait le pleur, le sourire, la chlamyde aux ongles d'or, la bonne pensée; le pleur qui rit, le sourire qui larmoie, le péplum aux plis mouvants, la bonne pensée, sommeil du pauvre, et dans sa petite main, la comédie qui poignarde et la tragédie qui bouffonne. Elle est née au soleil du lundi, elle a grandi à l'ombre de Molière, le tant regretté. Eh! eh! Elle va, vient, court, et la voilà perdue. Demandez à saint Chrysostôme des nouvelles de Malibran. Jamais oncques il n'entendit parler des quarante, *quorum pars non fuit Balzac*, qui fit de la musique, pas plus que d'une certaine traduction d'Horace. *Exigi monumentum*, où en étais-je? *ære perennius*. Ovide vous dira-t-il un mot de la pièce nouvelle? Platon n'aurait eu garde de venir applaudir un poëte. Qu'allais-je faire dans cette galère? Ramer des pois? Je ne sortirai pas de ce jardin. Par les dieux immortels! *di immortales, Hercule!* On me calomnie, jamais je n'ai vu de comédie, ni au Gymnase, ni ailleurs. Je ne sais ce que c'est qu'une plume. Je ne sais qui je suis. On vous l'a dit? Pourriez-vous me citer les noms de quelques-uns de ces gens-là, par hasard? Piètre raison. Voyez ces laitues que ne connut pas Marc Aurèle. *Kitteræ lux me delectant. Vale et me ama.* Tout le monde a fait son devoir.

J.

OBSERVATIONS

Il semble que l'amour soit comme certains vins qui s'aigrissent quand ils ont trop de bouteille.

—

Que penseriez-vous d'un moraliste qui dirait : La femme est adorable amante, détestable épouse et sublime mère?

—

La première ride d'une femme se plisse de la peur qu'on ne devine son âge.

—

Deux hommes avaient le sens commun; une femme survient et voilà deux sots de plus.

—

On serait bien vite rassasié de sa femme ou de sa maîtresse, s'il ne se trouvait toujours là quelque affamé pour vous remettre en appétit.

—

Les femmes perdues se rendent si rigoureuse justice, qu'un de leurs étonnements, je dirai plus, un des sujets de leur mépris pour l'homme, c'est qu'il fasse tant de folies pour si peu.

—

Il n'y a pas tout à fait un siècle, un seul homme comptait jusqu'à dix maîtresses; aujourd'hui nous entretenons une femme à dix; quelle économie!

—

Demandez aux femmes ce qu'elles appellent un sot, et vous saurez où elles placent l'esprit.

—

La jalousie agit sur l'amour comme les fortes épices sur l'estomac qu'elles activent, mais en l'usant.

Il faut bien l'avouer, la vertu ne fait pas assez de frais de toilette.

ALFRED B.

HISTOIRE D'UNE MINUTE.

Sous ce titre, M. Adrien Max a publié, il y a quelques jours, un charmant petit volume, plein d'humour et de gaieté toute parisienne. Nous en extrayons la bouffonnerie qui suit :

Le théâtre représente le pont Neuf.

PERSONNAGES

Un tondeur de chiens assis sur sa boîte.
Un monsieur qui passe.
Un chien qui fait comme le monsieur.

— Jolie bête! dit le monsieur, en regardant le caniche.

— Oui, répond le tondeur en arrêtant la bête par son collier.

— Si nous rasions l'arrière-train? — et incontinent le tondeur donne de ses ciseaux dans la fourrure du toutou.

— L'arrière-train? riposte le monsieur, c'est bien prétentieux!

Et les ciseaux coupaient toujours.

— Si nous dégarnissions les pattes en ménageant un bouquet de poils aux extrémités? reprend le Figaro en plein vent.

— Peuh! c'est bien prétentieux.

— Lui laisserons-nous les moustaches?

— Peuh! c'est bien prétentieux! disait toujours le monsieur.

Cependant les ciseaux avaient fait leur besogne et la bête était nue comme la main.

— C'est trois francs! dit le tondeur au passant.

— Pourquoi?

— J'ai rasé votre chien.

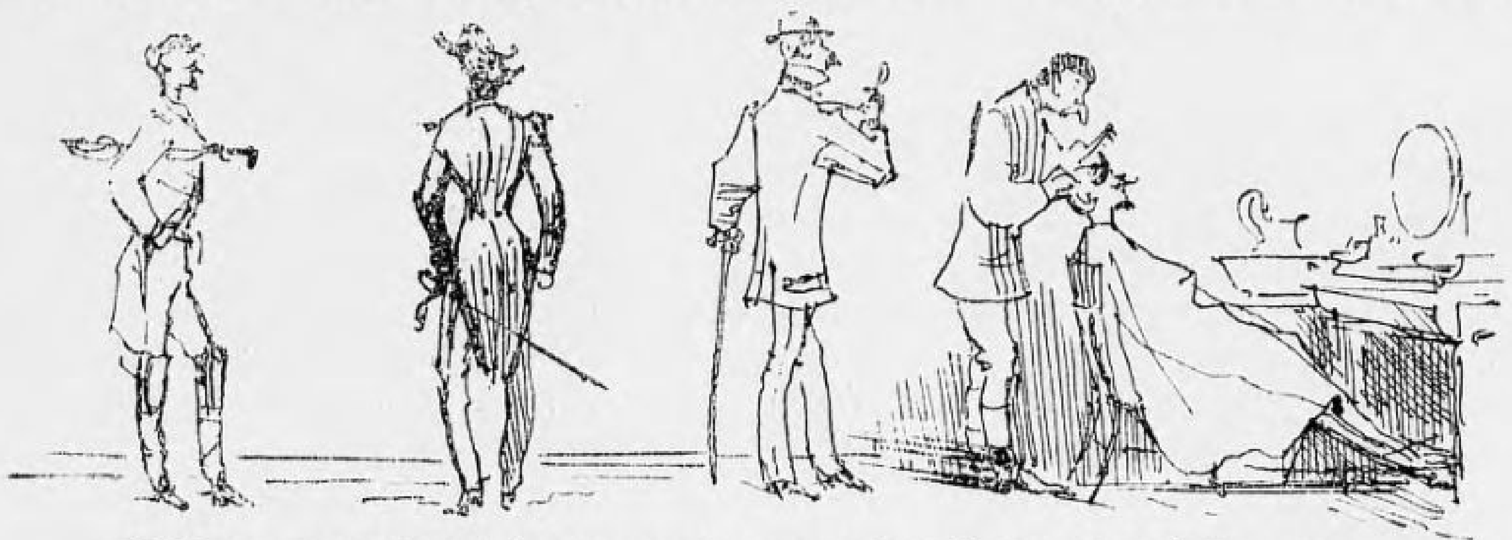
— Mon chien! mais je ne connais pas ce quadrupède! Je vous ai donné de vagues avis sur sa toilette, voilà tout... Au plaisir de vous revoir.

LA VIE D'OFFICIER, souvenirs du Régiment (2e série).



UN BAUCCHÉRISTE FORCENÉ

C'était bien cependant la troisième flexion de pied ferme que je devais employer, et je n'ai obtenu qu'un abaissement d'encolure. C'est un animal dégoûté.

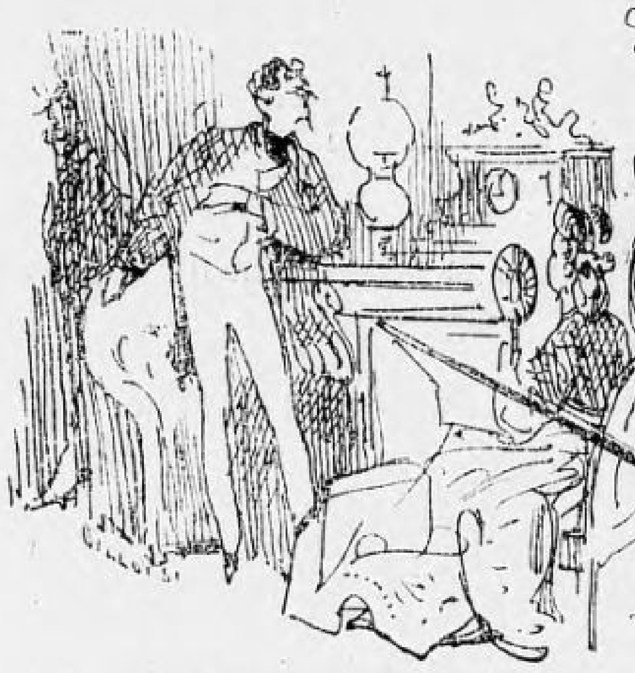


L'officier de cavalerie change aussi souvent de toilette qu'une jolie femme : le matin, c'est la capote et le gilet, les bottes molles, le fouet ou la canne sous le bras, prêt à monter son pur sang ou son poney ; à midi, c'est la tenue de ville, le claque sur le coin de l'oreille, le frac vert pomme, le collant à la mode du jour, l'épée en mousquetaire, le sourire sur les lèvres ; le soir, c'est la jaquette ou dorsay en étoffe anglaise, désespoir des vieux pompons ; enfin, à dix heures et demie, l'Alsacien opiniâtre, transformé en groom, fait la raie à Monsieur, qui s'apprête à aller dans le monde.



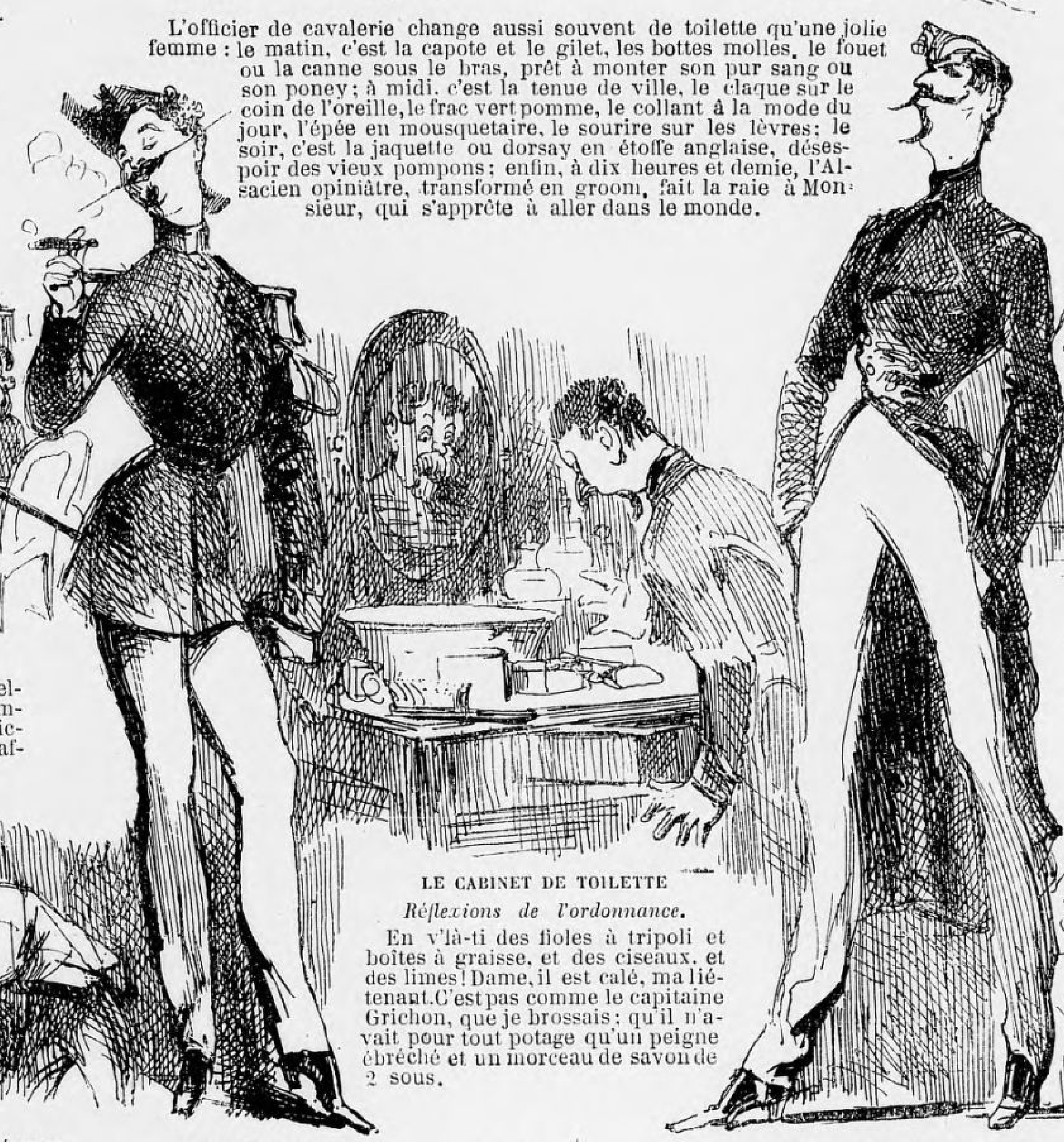
UN BON TYPE EN PASSANT

Trente ans de service effectif, 10 campagnes, décoré à l'ancienneté ; mais on l'appellera mon capitaine dans son village et se mariera avec sa cuisinière.



LES SECRETS DU BOUDOIR

L'officier, sportman par excellence, pose pour cultiver les femmes du monde ; il choisit ses victimes dans la classe des maris affairés.



LE CABINET DE TOILETTE

Réflexions de l'ordonnance.

En v'là-ti des fioles à tripoli et boîtes à graisse, et des ciseaux, et des limes ! Dame, il est calé, ma liétenant. C'est pas comme le capitaine Grichon, que je brossais ; qu'il n'avait pour tout potage qu'un peigne ébréché et un morceau de savon de 2 sous.

BRIN D'AMOUR

L'homme aux femmes grande consommation de pommade hongroise, de coton pour les mollets. Peu d'esprit ; mais une belle pose.

Le Grand-Sec, de la famille des Arachnides, haut perché, en terme technique ; il lui passe beaucoup d'air sous le ventre.



AMOURETTES DE DEUXIÈME CATÉGORIE

Le sac joue un grand rôle. C'est un patrimoine de rasé.



AMOURETTES DE TROISIÈME CATÉGORIE

Quoi de plus souriant que sa blanchisseuse, que l'on paie par un baiser.



DANS LES HUSSARDS. — Le vieux type capitaine Bamboche : bon pied, bon œil et un peu de ventre.

— Aujourd'hui, ces petits muscadins de sous-lieutenants vont dans le monde et posent pour ces dames. Ça fait suer.

— Oui, cher capitaine, autre temps autres mœurs : alors on vous craignait, aujourd'hui on nous adore.



AU TRAIN DES ÉQUIPAGES

Le tringlo ou hussard à quatre roues, comme disent les malins, porte encore le shako antique ou double-décalitre, le harnachement en peau de mouton ; il commande :

— Sur la quatrième voiture, en avant, en bataille, emportez les paillasses !



LE LANCIER a le privilège de la fine taille ; sa coiffure éminemment polonaise et son courka sommo-sierra lui donnent un cachet d'originalité et de distinction peu commun aux autres armes.



GROSSE CAVALERIE

Les Antipodes

M. Long-Jointé
et M. Beau-Soleil

Au coin d'une rue, le premier apparaît par les pieds, le second par le ventre.



LE GUIDE

Noyé dans l'or et les fourrures, est la coqueluche des femmes ; elles se l'arrachent et le ruinent.



LES DRAGONS

Parlons un peu de MM. les citrouillards, ainsi nommés parce qu'ils portent du jaune et du rouge sur leur poitrine, et chapeau de cuivre sur la tête. Le citrouillard est tout bon ou tout mauvais : tout bon, il est bien élevé, homme du monde, gracieux cavalier, plein d'entrain et de courage ; tout mauvais, il est brutal, vous fait bonne mine par devant, vous agonise par derrière. Il résume en tout vingt ans de service et pas de campagnes.

EN TEMPS DE CHASSE



DIANE CHASSERESSE.
On demande un Endymion.



— Entre nous, c'est moins la chasse qui me fait plaisir que l'appetit qu'on y prend.



50,000 LIV. DE RENTES, et rien à faire qu'à laisser pousser sa barbe toute la journée.



« Encore un accident dû aux allumettes chimiques! »
(*Constitutionnel.*)



Son vingt-cinquième cigare de la journée.

Tiens! l'ami Z, de la *Vie Parisienne!*

Chut! attendez un peu qu'il ait fait tenir son lorgnon.

La tocque et le chasseur : deux melons l'un sur l'autre.



Un brouillard à couper au couteau, ce matin. Et l'on serait si bien dans son lit!



— Vous êtes vraiment bien aimable, monsieur, de nous accompagner ainsi tous les jours.
— C'est bien naturel, madame, votre mari a de si bons chevaux!



HOP LA!
Ah! mesdames, c'est trop à la fois. Toute la force de votre sexe et toutes les grâces du nôtre!



UN IMPORTUN.

—



UNE FOIS, DEUX FOIS, TROIS FOIS!
Encore un qui me fait l'effet d'attendre qu'il n'y ait plus d'eau dans la rivière pour la franchir.

UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE (1)

II

Je fus quelque temps sans sortir de chez moi et sans voir personne. Le cinquième jour, Charles vint me faire ses adieux, il retournait en France avec plusieurs des personnes de la société.

— Mme d'Arnheim en est-elle? lui dis-je.

— Non, elle veut rester tout l'automne pour un livre en train; elle se trouvera bientôt seule, je parie qu'elle n'y pourra tenir. Une femme d'esprit, n'est-ce pas?

— Oui, oui, mais renseignez-moi donc un peu sur son passé.

— Ma foi, très cher, je serais bien embarrassé de le faire, on se raconte bien des choses, mais une dame de ma connaissance, qui s'y entend, dit qu'elle n'a jamais eu d'amant et n'en aura jamais. C'est un cœur sans passion.

— Pardieu! me dis-je, quand Charles fut parti; *sans passion*, voilà qui est bientôt dit. Eh! qu'en sait-on?

Je pris mon sonnet, et à onze heures j'étais chez elle. Si elle me recevait j'avais des chances pour la trouver seule. La femme de chambre me dit qu'elle n'avait pas encore sonné, je remis ma carte en ajoutant après mon nom : *qui vous apportait le sonnet*. J'étais à la porte du jardin quand on me rappela. Je remontai, je traversai le salon et j'entendis la voix de Mme d'Arnheim qui me disait de sa chambre:

— Je suis au lit, monsieur, et je ne puis vous recevoir, mais je tenais à vous remercier de la peine que vous avez prise, j'attendais ce sonnet avec impatience et vous me faites un grand plaisir.

Nous échangeâmes encore quelques phrases à travers la porte, la conversation s'anima, et après un mot qui nous avait fait rire, elle s'écria :

— Mais vous êtes aussi un peu des nôtres, entrez si vous voulez.

Des nôtres, cela voulait dire qu'elle avait coutume de recevoir ainsi ses amis, qu'ils causaient au pied de son lit, c'était grand siècle; mais vis-à-vis de moi, cette conduite me parut une coquetterie impertinente.

Comme je me trouvai ému, je m'imaginai qu'elle avait voulu cette émotion.

— Je viens de m'éveiller, lisez-moi le sonnet, n'est-ce pas? dussé-je me rendormir pour y rêver.

Elle venait de s'éveiller et son teint était frais et reposé, son souffle pur; aucune trace de cette bouffissure, de cette espèce de décomposition que marque le réveil de tant de femmes. Elle venait de s'éveiller et, tandis qu'elle me tendait le papier, je regardais sa main et je pensais à ce bras que la manche me dérobait.

J'étais triste, je sentais que cette femme m'occupait, et je m'en voulais d'une préoccupation que ni mon goût ni mon cœur ne justifiaient. Pour elle, elle fut tout le temps calme et simple, toujours la même dans sa conversation variée où se mêlaient la saillie et le paradoxe. Elle me soutint que l'esprit de conversation est tout entier dans les gestes et dans les intonations.

— Vous connaissez M. de Marand, qui a une réputation de charmant causeur?

— Je l'ai vu quelquefois.

— Eh bien vous ne sauriez croire combien son bagage est mince, et le peu de choses qu'il lui faut pour défrayer un hiver. Il vient beaucoup chez moi, je lui ai fait raconter dix fois une même anecdote, et voici ce que j'avais observé. Pour qu'il fût tout à fait à son rôle et qu'il sût trouver à propos les intonations et les gestes, il lui fallait être assis au coin de ma table, les jambes croisées et tenir ce coupoir. Quand il ne l'avait pas dans les mains, il était gêné. Je m'amusais à diriger la conversation de telle sorte qu'il racontât son histoire et avant qu'il ne commençât je cachais le coupoir, alors il ne faisait rire personne. Quand, au contraire, je lui laissais le couteau, c'étaient des succès incroyables. Et remarquez-le, moi-même je riais.

Pendant que Mme d'Arnheim parlait, je l'écoutais peu et la regardais beaucoup. J'étais tout entier à la singularité de cette femme qui, à onze heures du matin, en bonnet et en camisole, parlait de son lit en arrondissant les bras, en souriant et en remuant la tête comme si elle eût été en chaire. Mais je ne voyais là rien de flatteur pour moi, il me semblait qu'elle devait faire autant de frais pour sa femme de chambre ou son chien.

Peu de temps après, je parvins à obtenir des renseignements très précis sur la position sociale de la dame, par un de mes amis de collége qui est maître-clerc d'avoué à Paris. J'appris que M. d'Arnheim n'était pas un mythe, qu'il existait réellement, était banquier ou s'occupant de banque, et séparé judiciairement de sa femme. Il paraît qu'au moment de cette séparation les affaires du mari allaient bien, car le tribunal avait accordé une pension alimentaire de dix mille francs à sa femme. Le capital en était déposé chez un notaire dont le nom étrange m'était resté dans la tête : il s'appelait Me Ciboulard. A partir de ce jour, j'entrai dans les rangs de ceux que Charles appelait les fidèles de Lucie.

A mesure que la saison avançait, le nombre de ces fidèles diminuait. Il n'y eut bientôt plus que le vieux B... et moi. A mesure que l'entourage diminuait, notre intimité augmentait; nous étions devenus deux camarades de collége. Elle nageait parfaitement, nous nous donnions des passades, et quand l'un avait pu faire boire l'autre et le voyait sortir de l'eau toussant et éternuant, c'était des rires inextinguibles.

Enfin, M. B... lui-même, bien malgré lui, car il s'amusait pour le moins autant que nous, fut forcé de retourner en France. En apprenant son départ prochain, je résolus de frapper un grand coup. Je l'accompagnai à Naples, prétextant des affaires, et après avoir l'avoir embarqué, j'y restai huit jours, autant pour méditer à la façon dont je passerais du rôle d'ami à celui de soupirant, que pour me faire désirer. Une absence d'une semaine me semblait propre à éclairer Lucie sur ses sentiments à mon égard.

J'arrivai à six heures à Sorrente : je courus tout de suite chez Mme d'Arnheim; j'entrai rouge de plaisir et d'émotion; elle m'embrassa pour la première fois et son premier mot fut :

— Ah! que vous m'avez manqué, que vous êtes méchant d'être resté si longtemps! je ne battais plus que d'une aile.

J'avais peine à me contenir. Nous dînâmes en tête à tête, et pendant que les gens nous servaient, ce fut une pluie de questions sur les nouvelles politiques ou autres que j'avais pu apprendre. Dès qu'on eut desservi, je fis apporter une boîte où j'avais rassemblé des livres et quelques menus cadeaux, et au fond de laquelle se trouvait ma guitare.

— Quoi! une guitare aussi? me dit-elle.

— Oui, c'est un cadeau que je vous fais pour moi. Car il me semble que c'est assez mon rôle de râcler la guitare pendant que vous tenez les dessus.

— Quel confrère jaloux! Pour quelques notes qu'il a râclées dans ses livres, il voudrait m'ôter toute ma gloire.

— Non pas! non pas! Puissé-je toujours râcler ainsi à vos côtés, et vous, d'un pied vaillant, arriver à cette gloire que vous désirez et méritez tant. Mais cette guitare n'est pas toute symbolique, c'est une guitare qui va. Voulez-vous l'essayer ce soir? Nous allons prendre une barque, et sur ce lac bleu, à la lueur rouge du Vésuve et à la pâle clarté de la lune naissante, vous chanterez sur la mesure des rames et moi je râclerai.

— C'est charmant! oui, partons.

Ce fut une heure délicieuse; lorsque ses chants eurent cessé, je me trouvai étendu à ses pieds au fond de la barque, et, regardant ce ciel, cette mer et ce cercle de montagnes superbes qui nous environnaient, j'improvisai une tirade en l'honneur de la nature, qui porta mon exaltation à son comble. En achevant mon hymne, je pris sa main et la baisai.

— Il me semble, Edouard, que votre poésie devient un peu hyperbolique?

— Ce n'est pas de la poésie, Lucie, mais de l'amour, amour profond comme jamais homme n'en a ressenti pour une femme aussi belle; et je lui baisai de nouveau la main.

— Voyons, mon ami, ne me gâtez pas cette soirée, quittez ce ton, je vous en supplie. Je vous croyais plus généreux. Comment! vous aussi! vous vous croyez forcé de me faire la cour?

(1) Voir le numéro du 19 novembre.

— Forcé! madame, mais c'est le fond de mon cœur que je vous livre, et il dépend de vous en ce moment de me rendre pour la vie heureux ou misérable.

— Ah! vous ne parlez pas sérieusement?

— Si sérieusement, madame, que je trouve à peine la force nécessaire pour continuer cette conversation.

Quand j'eus surmonté mon émotion, je me levai et criai aux bateliers de revenir. Je fis descendre Lucie de la barque, je lui offris mon bras qu'elle accepta, et nous restâmes silencieux jusqu'à sa porte.

Là, aux mots : « Adieu, madame, elle s'écria d'une voix brève :

— J'exige, non pas de votre amitié, qui n'a plus pour vous comme pour moi de bons souvenirs, mais de vos habitudes de bonne compagnie, que vous acheviez le travail que vous avez bien voulu commencer pour moi. Cela pourra vous durer trois jours et vous reportera vers un passé sans nuages. Quand vous l'aurez achevé, venez me l'apporter, et si vous persistez à partir, alors je consentirai à vous dire adieu.

Sur ce, elle entra et ferma rapidement sa porte.

Le calme parfait de M^me^ d'Arnheim ne m'avait laissé aucun doute sur le genre d'affection qu'elle avait pour moi, je ne conservais plus aucun espoir de m'en faire aimer. Je crus de mon devoir de faire ce qu'elle exigeait de moi, et elle m'avait bien jugé, car mille fois mon travail en me reportant au *passé sans nuages*, me donna envie d'accepter l'amitié qu'elle me proposait.

Huit jours après, elle me reçut le sourire sur les lèvres, et l'explication des notes que j'avais rassemblées nous mena bientôt à des discussions d'histoire et de philosophie qui me firent oublier quelque temps ma triste situation. La mémoire me revint enfin et je lui dis brusquement :

— Eh bien! madame, avez-vous des commissions à me donner pour la France?

— Non, monsieur, me dit-elle, et il me sembla remarquer un certain tremblement dans sa voix, adieu et bon voyage! et elle me tendit la main.

Cette main me parut trembler; je la serrai avec force et je me dirigeai vers la porte. Au moment où j'allais l'ouvrir, j'entendis un petit sanglot, puis un plus fort, puis un très fort; je me retournai, et je vis M^me^ d'Arnheim la figure entièrement cachée par son mouchoir.

— Lucie! m'écriai-je; et je me précipitai vers elle pour enlever ce mouchoir et jouir de mon triomphe.

A ce moment la femme de chambre entra, Lucie avait retrouvé son sang-froid.

— C'est une lettre? donnez.

Elle se mit à lire sans renvoyer Elisa, et, à mesure qu'elle lisait, je voyais ses traits se rembrunir, et en même temps j'avais peine à comprendre comment ces trois sanglots n'avaient pas laissé plus de larmes sur sa figure. Cette impression fut très fugitive, et m'est revenue très claire depuis, car la lecture fut courte et elle fit signe à Elisa de se retirer, et dès que nous fûmes seuls, elle s'écria d'un ton tragique tout à fait en dehors du calme qu'elle possédait d'ordinaire :

— Edouard! au nom du ciel! ne partez pas. Tout, tout plutôt que de vous voir partir.

Je n'en pouvais douter, j'étais aimé.

A partir de ce jour, je connus une Lucie entièrement différente de celle que j'avais connue jusque-là. Autant la première était pleine de sang-froid, de mesure et de goût, railleuse de tout ce qui sentait l'enthousiasme et la poésie hyperbolique, autant la seconde était prodigue de déclamations et de protestations sentimentales. Pour se défendre de moi, elle ne connaissait qu'un moyen, elle se jetait à mes pieds, et me suppliait de ne pas la flétrir, de ne pas ternir l'honneur d'une vie sans tache. Bientôt elle n'osa plus même me tenir ce langage, et me suppliait seulement avec larmes de la laisser longtemps, longtemps, s'enivrer des pures fleurs de l'amour.

J'étais si ravi de cette métamorphose dont me revenait tout l'honneur, que longtemps je m'enivrai, moi aussi, *des pures fleurs de l'amour*. Enfin, au bout d'un mois, je partis pour Naples, sans la prévenir, un jour qu'elle m'attendait, et, à mon arrivée, je lui écrivis la lettre suivante :

« Chère, aimée, adorée, je souffre. Je souffre de maux intolérables,
» et ces maux me viennent de vous; de vous, Lucie, qui faites ser-
» ment de m'aimer. Qu'une décision franche, que quelques lignes don-
» nées au porteur de cette lettre me rappellent à vos pieds, ou con-
» sentez, madame, à me voir fuir pour jamais celle en qui j'avais
» placé toutes mes espérances et ma joie unique. »

Mon courrier revint sans lettre; il n'avait pas vu M^me^ d'Arnheim, et la femme de chambre lui avait dit qu'il n'y avait pas de réponse. Je passai une journée dans le désespoir et la faiblesse. J'étais incapable d'exécuter ce départ que j'avais affirmé avec tant d'assurance. Le lendemain, à quatre heures, une lettre vint tout à coup changer ma douleur en délire de joie : « Arrivez en barque à onze heures, renvoyez la barque, escaladez la terrasse. » Deux choses cependant couvraient ma joie de nuages. Je n'avais pas vu le messager, la lettre m'avait été remise par le concierge de l'hôtel; la lettre n'était pas signée, et l'écriture en était déguisée avec un tel soin que tout autre que moi, secrétaire intime de Lucie, ne pouvait l'affirmer de sa main. Pourquoi toutes ces précautions? Je ne savais qu'en penser, et elles me semblaient peu s'accorder avec la passion, ou s'accorder avec une trop grande habitude de la passion.

Mais le nuage fut bientôt dissipé; ce rendez-vous tant et si longtemps désiré, je l'avais. A onze heures, j'abordais Sorrente, et ma barque renvoyée, à onze heures dix minutes, j'attendais dans le jardin. Aucune lumière dans la maison.

La première heure d'attente, quoique pleine d'impatience, me fut douce; la seconde fut inquiète, mais patiente encore; la troisième fut employée à essayer, avec le moins de bruit possible, de forcer les portes et les fenêtres; la quatrième à projeter, sans pouvoir m'y résoudre, de faire tapage. Enfin, pendant la cinquième heure, comme les premières lueurs du matin avaient rendu les objets visibles, je sortis du jardin et me promenai sur la route, en attendant qu'il fut temps de réveiller mon hôtesse. J'étais accablé de fatigue et résigné. Je dormis, et, vers onze heures, dans la toilette la plus fraîche, je me fis annoncer chez M^me^ d'Arnheim, pour avoir enfin le mot de cette désagréable énigme.

Au moment où j'entrai, Lucie poussa une exclamation joyeuse :

— Mon pressentiment ne m'avait pas trompé, la résolution annoncée par votre lettre n'était pas sérieuse. En ne répondant pas à vos folies, j'ai pris le meilleur moyen de ne pas vous perdre. Ah! puisque l'amitié est la plus forte, gardons-la donc; dispensez-moi de feindre désormais à mes yeux et aux vôtres des sentiments pour lesquels je ne suis pas faite. Mon ami, mon camarade, votre main.

Après un moment d'étonnement, voisin de l'ébêtement, je fus pris d'une sourde colère, et lui dis vivement :

— Je viens savoir, madame, quelle circonstance imprévue vous a empêchée de venir au rendez-vous de cette nuit.

— Quel rendez-vous?

— Celui que me donnait cette lettre, et je lui tendais le papier ouvert.

— Moi! je vous ai écrit, donné un rendez-vous? Ce disant, elle saisit la lettre et la regarda d'un œil fixe et étonné.

— Oui, on a imité ici mon écriture, mais assez mal pour que vous ne puissiez vous y tromper. Quel faussaire impudent a pu.....

Malgré l'invraisemblance, je commençais à la croire, quand elle froissa vivement la lettre et la tint dans son poing fermé, en jetant un regard vers la bougie rose allumée pour ses cigarettes. Toute son attitude était si complétement perfide, que je lui dis d'une voix vibrante de colère :

— Madame, rendez-moi cette lettre; puisqu'elle n'est pas de vous, c'est à moi qu'il appartient de vous venger de l'impitoyable ennemi qui l'a écrite.

— Non, non, je vais la brûler, et qu'il n'en soit plus question.

— Lucie, je veux cette lettre.

Ma voix avait été très forte, la femme de chambre entra.

— Madame a appelé?

— Oui, dit Lucie, reconduisez monsieur.

Que pouvais-je faire? L'accabler d'injures? Quel ridicule et quelle humiliation! Lui reprendre la lettre par la violence? Cette lettre qu'un instinct aveugle me faisait désirer, une fois en ma possession, aurai-je admis un seul instant la pensée de m'en servir? Après un violent et douloureux effort sur moi-même, j'obéis à son injonction. Elisa me reconduisit et ferma pour jamais la porte derrière moi.

EMILE L.

(La fin au prochain numéro).

Les deux Toilettes des CURIEUSES au Gymnase.



PUCK. (Derval.) — Mme LANWEREINS. (Mlle Blanche Pierson.) — LE VICOMTE. (M. Berton.) — LA COMTESSE. (Mlle Delaporte.) — FRANCINE. (Céline Chaumont.)

Notez que ces dames qui s'introduisent dans le domicile d'une cocotte, commencent par s'affubler du costume le plus *anonyme*. Une fois dans la cage, les voilà de s'écrier : Il n'y a pas de danger qu'on me prenne pour une de ces *créatures*. D'abord moi, dit la princesse, je sais fumer mais j'ignore la chanson du *sapeur*; moi, dit la comtesse Patapouf, je connais la romance du sapeur, mais je ne sais pas fumer. Ce qui n'empêche que quand les *serins* de la cocotte viennent becqueter après la cage, voilà nos princesses de s'enfuir à tire d'aile. Elles en sont quittes cette fois pour la peur. De l'esprit plein un acte, ce qui, additionné au charme de Mlle Delaporte et à la beauté de Mlle Pierson, donne au total un petit chef-d'œuvre.

SANS TROP SAVOIR POURQUOI

Que la vie à vingt ans est une belle chose,
Quand on peut à son gré dépenser son loisir,
Effeuiller à deux mains l'amour comme une rose,
Entendre à ses côtés, avec un doux soupir,
Une voix demander si l'alcôve est bien close :
— Oui, — j'ai peur des voleurs. — Bonsoir, je veux dormir.

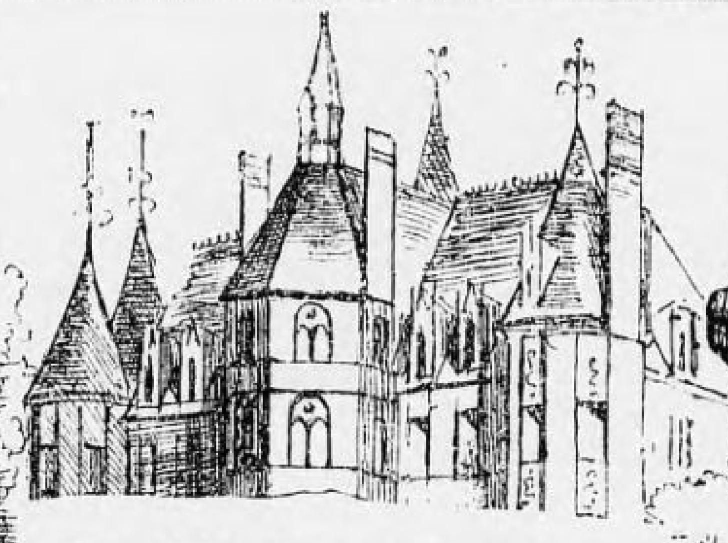
Quand une femme a peur, et, dans l'ombre incertaine,
Croit entendre des bruits et des pas dans le mur,
Se jette entre vos bras, tremblante, sans haleine,
C'est qu'elle a des projets, et son cœur n'est pas pur;
Cependant il faudrait une âme bien romaine,
Pour ne pas apaiser cet ange à l'œil d'azur.

En pareil accident, il est indispensable,
Croyez-moi, de calmer ces frayeurs sans raison;
La Fontaine l'a dit, en vers, dans une fable,
Et comme un bon conseil est toujours de saison:
Quand une femme a peur des voleurs ou du diable,
C'est qu'elle ne veut pas qu'on dorme à la maison.

Elle s'est endormie; et sa bouche vermeille
Exhale doucement comme un souffle d'amour,
Dormez: autour de vous tout est calme et sommeille,
Le dieu qui vous unit n'est pas le dieu du jour;
Dormez: ce n'est pas vous que l'aurore réveille,
A midi moins un quart vous vous direz bonjour.

Puis on se lève enfin. On s'agace, on s'habille,
On se fâche, on s'embrasse, on dit *vous*, on dit *toi*;
Edmond fume un cigare, et Marion babille,
On parle trois pour cent, jeu, courses et, ma foi!
C'est ainsi qu'à vingt ans, et de fil en aiguille,
On croit bien s'amuser — sans trop savoir pourquoi.

CHARLES JOLIET.



LA FIN DE LA SAISON
AU CHATEAU



— Si madame s'y est toujours ennuyée.



— Monsieur commence à ne plus s'y amuser beaucoup.



— On ne vous attendait pas si tôt, cher comte.

— Ah! c'est que le chemin de fer a eu l'attention de me dérailler presqu'à votre porte.



APRÈS TROIS HEURES DE VALSE.

Soignez bien votre valseur, mesdames.



C'est pourtant à ce vieux dragon de tante-là qu'il faut plaire tout d'abord.



On attend ce monsieur comme le Messie, un Messie qui valse à deux temps!



— Tout cela est magnifique, mais tes lunettes font disparate.

— Pourquoi! elles sont en verre de Venise.



— Savez-vous ce que faisait le père de notre hote magnifique? Il écumait la mer.

— Et la mère?

— Elle écumait le pot.



— Je n'ai plus que cette affreuse chambre à offrir maintenant. Ton ami est-il susceptible? — Oui! eh bien! tu la prendras.



Allons donc un peu à l'écurie tenir compagnie à nos chevaux pour nous tenir compagnie à nous-mêmes.



— J'habite ce château fort, parce qu'au moins là-dedans on est tranquille; les fournisseurs.....

— Je comprends ça, que diable, on aime à avoir son petit Clichy à soi!

CHATTE BLANCHE

Autant Lolo est capricieuse et fantasque, autant Chatte Blanche est douce et mignarde. Un torrent à côté d'une eau dormante. On les a vu jouer ensemble, sur le même théâtre et quelquefois dans la même pièce. L'une, brune et piquante, l'autre blonde, les yeux bleus et noyés, un petit nez droit et fin, un joli sourire relevant spirituellement ses lèvres, un teint de lis et de rose comme une Cydalise d'autrefois, des cheveux cendrés, abondants, et souples, des fils de soie; un embonpoint encore charmant et déjà respectable, les bras modelés et potelés, la main fine, blanche, hardiment cambrée, une main à fossettes avec des doigts faits pour les bijoux... indiscrets. Chatte blanche est toute jeune, quoiqu'elle ait bien (diraient-ils dans leur argot) dix ans de théâtre; on la vit débuter un beau jour encore enfant et presque tremblante dans un costume de paysanne normande, jupon court et bonnet de coton. Ce bonnet était alors posé timidement sur sa jolie tête, et se tenait droit comme un écolier en pénitence... Pauvre petit bonnet! Depuis, elle a su lui donner, d'un tour de main, l'allure assassine d'un bonnet émancipé, qui va et vient et se met sur l'oreille, comme le bonnet de Mimi Pinson.

En ce temps-là, elle baissait chastement ses cils sur ses prunelles de myosotis, elle mettait des mitaines à ses mains encore un peu rouges, et sa beauté non épanouie faisait déjà craquer son corset. Mais à bas les lorgnettes! La mère attendait dans la loge, la mère prenait Chatte blanche sous le bras et la conduisait jusqu'au logis en lui rabattant son voile sur la figure. La mère répondait aux sourires en montrant ses dents et répliquait aux billets doux des galants par des pattes de fine mouche.

Et les pauvres dépités ne parlaient de rien moins que de se passer leurs lorgnettes au travers du corps.

Mais tout a sa fin, même la dureté des mères d'actrice...

Un beau soir, un grand bruit circula à travers les fauteuils d'orchestre. Chatte Blanche avait été vue au bois avec le prince H...of, Chatte Blanche avait échangé le fiacre à trente sous qu'elle louait quelquefois à la course contre la remise qu'on loue au mois et peut-être contre le coupé non sacramental. On racontait le lendemain que celle dont Chatte blanche avait pris la place dans le cœur du prince avait été chassée par le prince lui-même et qu'elle était partie criant, pleurant, déchirant à belles dents son mouchoir de dentelle! Eh! eh! Chatte blanche! la veille, elle était la plus simple et la plus blonde de nos ingénues, et voilà qu'elle devient, du soir au matin, une des plus adorées et des plus courtisées des actrices de Paris.

A-t-elle du talent? Dites-le moi. Elle joue gentiment, comme joue toute jolie femme. Sa figure riante apparaît à point dans les comédies pour remplacer les bons mots absents. Elle affiche une allure gaie, sympathique, mieux que cela, *bon enfant* et toute séduisante. Son parler est doux. Elle dit gracieusement *mamman...* Elle donne à ce mot une musique que n'auront jamais les airs de M. Mermet. *Mamman!* Sa jolie bouche en est toute pleine. Elle appuie par coquetterie sur le mot *blonde...* Elle dit: *De grandes boucles blonndes!* Prononcez le mot comme elle. Vous l'entendrez. On lui a fait remplir les rôles de jeunes filles rêveuses et sentimentales. Quelle idée! Ce gracieux Rubens s'ébattant dans un conte d'Hoffmann! Il faut le rire à ce visage rose et frais, à ces dents éclatantes, à ce corps insolent de santé, qui frémit quelquefois comme une appétissante gelée.

Un soir, pourtant, la rieuse eut, en jouant, une larme dans les yeux et un sanglot dans la voix. On se battait pour elle, et sous ses yeux, dans la salle. Ce fut une belle bagarre. Le théâtre en trembla; ah! les habits noirs déchirés, les cravates dénouées, les fronts meurtris, le tumulte, la poussière, les sergents de ville à travers les fauteuils, les petits bancs se heurtant dans leurs paraboles, les cris, les jurons, les protestations, les sifflets, les insultes, le poste voisin et le commissaire, les coups de poings de l'homme-canon et la police correctionnelle! Et Chatte Blanche toute pâle, toute tremblante, à demi-évanouie, ses beaux yeux cernés et ses mains suppliantes, regardait cela, tout en jouant, tout en chantant, tout en dansant!...

Chatte Blanche est, dit-on, sage, rangée, économe. Sa mère ne la quitte que rarement, comme au temps jadis. Elle s'assied à ses côtés aux répétitions; elle *lui cause* dans sa loge, elle la conduit au specacle et veille sur elle comme autrefois. Souvent Chatte Blanche et sa mère apparaissent dans une avant-scène, Chatte Blanche très simplement mise, avec l'attitude d'une jeune mariée ou d'une ménagère élégante. Elle écoute passionnément le drame et rit sans façon au vaudeville. On l'a vu pleurer à la *Tour de Nesle*. Sa naïveté délicieuse et sa tendresse ont fait dire à Théophile Gautier qu'elle avait de l'esprit comme une rose.

Chatte Blanche nourrit des rêves, comme tout le monde, mais sa chimère rase la terre et son lutin familier loge dans le pot-au-feu. Quand elle évoque Trilby, Trilby accourt. Elle lui demande alors un petit hôtel, une fortune suffisante, des domestiques attentifs et un petit mari à elle, bien à elle, un mari acheté comptant, un mari aimant et—j'en jurerais—aimé, bien aimé. Ma foi! Trilby se met à rire, il gambade par la chambre et disparait dans les flammes du foyer sans répondre.

Chatte Blanche attend.

En attendant, elle joue la comédie éternelle de la comédienne et de l'amoureuse; elle répète, elle s'amuse en s'ennuyant, s'ennuie en s'amusant, promène son joli visage de Porchefontaine au bois de Boulogne et du Gymnase à l'Opéra, engraisse doucement et se moque de son embonpoint — pour ne pas humilier ses rivales maigres, car Chatte Blanche est bonne fille, bonne fille comme Frétillon, mais avec un *cotillon* plus riche et beaucoup plus de diamants; puis elle n'écrit pas de mémoires, et, en fait d'épreuves, elle corrige à peine celle de ses photographies.

Au fait, la douce Chatte Blanche a fait peut être la fortune de trente *opérateurs* qui exposent son portrait à leur porte et semblent promettre à toutes les femmes un portrait aussi charmant que celui-là.

Une vieille dame entre un jour chez Nadar pour se faire photographier.

— Comment voulez-vous ce portrait? dit le blond aréonaute, rival du blond Phœbus.

— Semblable à celui-ci, dit la dame, mais tout à fait semblable!...

Et sa main désignait impérieusement, devinez quoi? — Le portrait de Chatte Blanche!..

WILLIAM.

CORRESPONDANCE

A M. J., écrivain.

Monsieur le rédacteur,

Ce n'est point sans quelque amertume que j'ai lu dans le petit journal, la *Vie Parisienne*, un article qui, sous une apparence de raillerie légère, attaque un homme dont le talent éminent et les convictions édifiantes devraient être à l'abri de toute analyse.

Vous avez rendu profanes et grossiers, dirai-je presque, les élans sublimes du grand écrivain; vous avez fait de M. Veuillot un déclamateur irritable, exprimant ses fougueuses indignations avec une liberté d'expression faite, à coup sûr, pour troubler les âmes ébranlées et pour indigner, je ne crains pas de le dire, ceux qui, comme moi, ont l'honneur d'être de ses amis.

Et en cela, monsieur, vous avez montré la dissipation et la frivolité de votre esprit qui n'a point su deviner sous le lutteur inspiré, sous l'apôtre énergiquement éloquent, qui n'avez point su deviner le chrétien touché de la grâce, qui le soir prie le Seigneur pour l'âme en danger qu'il a avertie le matin.

Quoi qu'il en soit, monsieur, je ne me serais point décidé à prendre la plume si en attaquant le pieux caractère de M. Veuillot vous n'aviez souillé de vos railleries une de nos plus suaves croyances; j'entends la croyance au miracle de la Salette.

Si votre esprit, que je veux croire encore bien jeune, est resté insensible à l'ineffable candeur du petit berger révélant les paroles de la divine mère, comment se fait-il que vous osiez mettre à nu les doutes de votre âme ainsi qu'une plaie repoussante?

Beaucoup de personnes que j'ai l'honneur de visiter parfois ont été justement alarmées par la lecture de votre article, monsieur, et c'est en leur nom que, malgré le caractère dont je suis revêtu, j'ai pris le parti de vous écrire.

Comment se fait-il, monsieur, que la petite feuille dans laquelle vous écrivez et qui est fort lue dans un monde essentiellement élégant, et par conséquent profondément catholique, ait pris cette couleur d'indépendance parfois aigre qui correspond si mal aux pieux scrupules de ses lecteurs?

Quel ne serait pas, monsieur — permettez-moi d'attirer votre attention sur cette perspective où l'esprit se complaît — quel ne serait pas le succès d'un journal comme le vôtre, unissant à ses élégances de forme les saines garanties de croyances respectables, unissant le charme de l'esprit aux solides jouissances du cœur; à un tel journal les plus hauts patronages ne feraient pas défaut, et nous pourrions répéter alors avec le Psalmiste: « Notre espérance deviendra » forte et inébranlable comme la montagne de Sion, car le succès est en Dieu. »

Le succès d'un journal comme tout autre succès.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

V. à T sur S. X.

—

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE.

AVIS AUX COMPOSITEURS.

Le cercle de l'Union artistique va reprendre ses lectures à orchestre de musique inédite. Les compositeurs qui désirent faire exécuter leurs œuvres sont priés de les déposer au secrétariat du Cercle, 13, rue de Grammont, où ils pourront prendre connaissance des conditions d'admission.

CHOSES ET AUTRES

La représentation extraordinaire donnée à l'Opéra en faveur de Bouffé a rapporté de vingt-cinq à trente mille francs. C'est à donner l'envie de vieillir. Aussi Arnal, qui a déjà quitté le théâtre sept à huit fois, et qui, par conséquent, a fait de nombreux adieux au public, se prépare à rentrer en scène. Tant mieux pour lui et pour nous et pour les Bouffes-Parisiens.

L'autre soir, aux Italiens, dans l'*Elisir d'Amore*, le chanteur chargé du rôle de l'amoureux, paysan pauvre qui n'a pas de quoi se racheter de la conscription, portait aux doigts des diamants magnifiques. Je ne suis pas partisan fanatique de la couleur locale; mais il me semble que, s'il est permis à l'homme privé, de nourrir le mauvais goût des bagues, il n'est pas pardonnable à l'artiste, d'ignorer qu'entre les conscrits et les marchands de vin enrichis, il existe une légère différence de costume.

Un Anglais annonce qu'il a découvert une recette pour faire maigrir les gens. Avis aux jeunes filles qui mangent du plâtre et boivent du vinaigre. Elles se rendront désormais poitrinaires avec beaucoup plus de facilité. La méthode a échoué sur M. Jules Janin... Mais ce n'est pas une raison de la rejeter.

Bordeaux est une ville qui aime la musique. Aussi en met-elle partout. Pendant la messe, au moment de l'élévation, on joue l'ouverture de la *Favorite* ou celle de *Roméo et Juliette*, si bien que l'autre jour il y eut un bonhomme qui, s'étant endormi pendant le prône, se réveilla en criant bravo et frappant des mains. Le malheureux s'était cru au Grand-Théâtre. Le suisse l'expulsa. Y avait-il de sa faute?

Quelle nouvelle nous apprend-on? Tom Pouce serait franc-maçon... non point franc maçon vulgaire... mais vénérable — chef de loge, — il aurait le droit de mettre trois points à la place de son nom. Il paraît que lorsqu'on met trois points à la place de son nom on est un homme tout à fait considérable. Brave Tom Pouce! Franc-maçon et général... et si petit! Quelle honte pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, comme X... de la *Vie Parisienne.*

Une jeune personne de Londres attaque en diffamation l'éditeur des *Mémoires d'une Biche anglaise*. Son avocat, réservant la question de fait, ne plaidera que la question de droit.

A propos des Bouffes, beaucoup de bruits circulent. Quelquefois on voit un conseil d'Etat se réunir pour délibérer sur la façon dont irait le monde si M. Trois-Etoiles ne trouvait pas une place de trente mille francs... Je propose que nous nous assemblions pour sonder l'avenir, et, dans le cas où disparaîtraient les Bouffes, pour savoir quelle position la France accorderait à Désiré.

De nouvelles élections vont avoir lieu à l'Académie. Quatre concurrents au fauteuil. Philarète Chasles, un savant, Jules Janin un critique, Autran, un poëte, de Loménie, rien du tout. Ce dernier paraît devoir réunir le plus grand nombre de voix.

Le duc de Brabant va passer l'hiver à Ceylan. Une singulière idée! et dangereuse!... Si Ceylan allait devenir à la mode. Tenons-nous bien. Cannes était déjà un peu loin; Alger au diable... mais Ceylan — nos médecins vont envoyer nos femmes à Ceylan... et, ce qui est plus terrible, elles sont capables d'en revenir!

UN ROI EN POLICE CORRECTIONNELLE.

FANTAISIE.

Le prévenu, dit la *Gazette des Tribunaux*, est un homme de 40 ans, de taille moyenne, aux yeux très vifs, à la chevelure noire, longue et bouclée. Il porte une large et épaisse barbe, et est vêtu de noir.

Le président. Levez-vous.

Le prévenu. « *Puisque mon front n'est pas à la hauteur du glaive,*
» *Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève...* »

Le président. Vos nom et prénoms?

Le prévenu. Orélie-Antoine Ier.

Le président. Votre demeure?

Le prévenu. « *L'air du ciel, l'eau des puits*
» *Un bon fusil bronzé par la fumée — et puis*
» *La liberté sur la montagne.* »

Le président. Le vent qui souffle dans les vers de M. Victor Hugo vous a rendu fou. Votre profession?

Le prévenu. Roi.

Le président. Ai-je bien entendu? Répétez votre déclaration.

Le prévenu. Roi d'Araucanie et de Patagonie.

Le président. Où ce royaume est-il situé?

Le prévenu. A l'extrémité de l'Amérique du Sud.

Le président. Allons, je vois que vous êtes ferré sur la géographie. Les hommes de cette contrée ne sont-ils pas vêtus de la robe d'innocence, comme nos premiers parents?

Le prévenu. Ils sont vêtus.

Le président. Comment s'habillent les femmes?

Le prévenu. Avec des boucles d'oreilles. Le piano leur est même familier.

Le président. Sur quel titre fondez-vous votre royauté?

Le prévenu. J'ai assisté au congrès.

Le président. Spécifiez.

Le prévenu. Au *Congrès des libraires*. Au surplus, voici mon discours de réception au trône, un billet autographe de Soulouque, dont l'original est entre les mains de M. Bourdin, et une lettre, un vrai bijou, de la reine Pomarée.

Le président. Le tribunal est édifié. Qu'alliez-vous faire dans ce pays? Il faut avoir le diable au corps. Vous avez été neuf mois prisonnier. Etait-ce la peine de quitter Périgueux, ses pompes à incendie, et votre étude d'avoué?

Le prévenu. Je voulais emprisonner mon front sous l'or d'une couronne, fonder une autre France au capital de cent millions. Ce siècle est sans poésie. Voilà la suite des principes de 89.

(*Un chirurgien de marine, qui a soigné le prévenu, dépose en sa faveur.*)

Le président. Croyez-vous qu'on puisse être roi des Araucaniens et des Patagons par la voix du suffrage universel?

Le chirurgien. Cela ne me paraît pas impossible

(*On introduit un journaliste.*)

Le président. Dites ce que vous savez, et pas de feuilleton, le temps de la Cour est précieux.

Le journaliste. Mon honorable confrère...

Le président. De qui parlez-vous?

Le journaliste. Du roi, qui est homme de lettres.

Le président. N'aggravez pas sa situation. Allez vous asseoir.

(*On introduit la maîtresse d'hôtel.*)

Le président. Vous avez nourri Sa Majesté. Il paraît qu'elle a un palais... difficile.

La dame. Oui, Sa Majesté est portée sur sa bouche. Il lui fallait du dessert...

Le président. Allez vous asseoir. (*Au prévenu*). Avez-vous trempé dans la pièce des *Flibustiers de la Sonore?*

Le prévenu (vivement). Non, monsieur le président.

Le président. Le Tribunal veut être indulgent. Redevenez citoyen, Périgueux vous tend les bras.

Le prévenu. « *Je suis roi sur la terre*
» *J'en porte dans les fers le sacré caractère.* »

Le président. Si vous y tenez — n'en parlons plus. Vous êtes libre.

J.

La lecture de *Maître Guérin* n'a pas beaucoup modifié l'impression que la représentation nous avait laissée. M. Emile Augier ne peut faire une pièce sans y mettre infiniment de verve et d'esprit, — et quelque brutalité. Il n'oublie pas d'y joindre un hors-d'œuvre politique ou social qui a tout au moins le mérite de l'imprévu. Je ne parle pas des épigrammes obligés sur les us et coutumes parlementaires que je n'ai pas à apprécier aujourd'hui. Je sais seulement que s'il faut juger son œuvre, on est forcé de faire comme à la chambre et de demander la division.

C'est d'abord un proverbe très fin, feu roulant de *mots* entre une veuve riche et coquette et l'héritier du défunt — tous deux disposés tour à tour, à plaider ou à se marier, — l'un contre l'autre.

C'est ensuite une pâle copie de l'invention de Balzac, mais avec une fille plus touchante que Marguerite Claës.

C'est enfin la comédie, la vraie, avec maître Guérin, le notaire, le parfait fripon qui vole dans les formes et le Code à la main.

Qu'importe que tout cela ne tienne pas tout à fait si les morceaux en sont bons!

Ce que l'on ne peut trop louer c'est l'opposition du père et du fils, des deux Guérin. — On voit une fois de plus combien l'idéal l'emporte sur le réel. Maître Guérin, peint sur le vif avec une mâle énergie, nous attriste et nous serre le cœur. Son fils, au contraire, se repose, se dilate et s'épanouit. Quel fils que ce colonel! et quel colonel que ce fils! Ils l'ont fait venir du Gymnase, c'est là que fleurissent les plus beaux sujets des meilleures espèces — en retour du Mexique pour comble de bonheur. Jamais je ne me lasserai de le voir et de l'entendre: amant sensible, ardent et discret, cœur fidèle et volage, fils respectueux, acquéreur d'un château sur ses économies! Oui, mon bel officier, c'est vous et je vous reconnais. Colonel et commandeur de la Légion d'honneur à 32 ans, c'est beau sans doute! Ce n'est pas assez depuis si longtemps que vous servez au théâtre à pied et à cheval, dans le drame et dans le vaudeville.

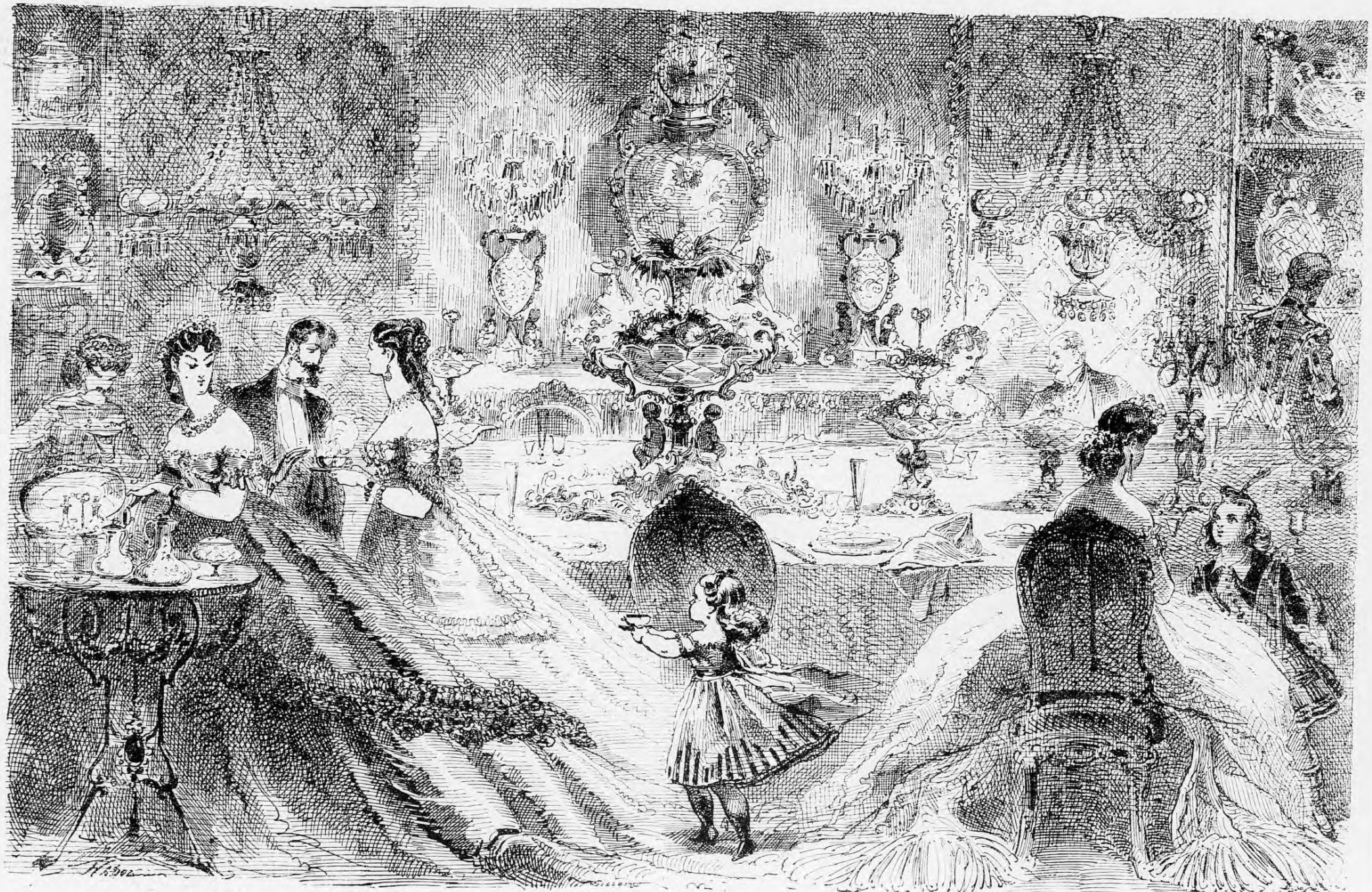
Et lorsque, dans l'ivresse de votre amour filial, prêt à embrasser votre mère au retour d'une campagne dangereuse, vous commencez par lui raconter votre promotion en lui disant: *Ma croix m'a sauté au cou! Fais donc comme elle!* je vous ai trouvé digne de la maison de Molière, — les jours où Cathos et Madelon y reçoivent ces brillants officiers qui commandent des régiments de cavalerie sur les galères de Malte. Après tout, le théâtre a ses convenances particulières, et nous avons l'exemple de Molière.

Et, à propos, est-ce bien vrai que le théâtre corrige les mœurs? Je ne vois guère de pièces ayant cette prétention qui ne me rappellent une naïveté d'enfant que j'ai entendue dans ma jeunesse. M. Thiers venait de faire construire les forts qui protégent Paris et j'entendais souvent un vieil invalide s'exalter à la pensée de pouvoir encore une fois signaler son courage. En vain nous étions dans une paix profonde avec tout le monde, une fois échauffé, il n'entendait plus rien, et criait à tue-tête — qu'ils viennent! Nous sommes là! Nous défendrons les forts. — Mais contre qui? disions-nous un jour pour le calmer. — Eh! pardi, reprit sa petite fille, contre les faibles!

Je n'applique pas cela aux hardiesses de M. Emile Augier. Je parle du théâtre en général.

X.

Un Service de table de LAHOCHE et PANNIER. — Maison de l'Escalier de Cristal.



. .

LA MARQUISE (*une tasse à la main.*)
Sans reproche, baron, c'est la troisième fois
Que je vous le demande en me brûlant les doigts :
Prenez-vous du café?

LE BARON.
Mille pardons, marquise!
— J'admirais ce service et la fraîcheur exquise
Des guirlandes de fleurs peintes sur ces plateaux;
J'admirais ce surtout; j'admirais ces cristaux
Dont la taille renvoie en rayon les lumières,
Quand un vin transparent emplit ces minces verres.
On croit voir scintiller topazes et rubis.
Mais d'où vient tout cela?

LA MARQUISE.
De Paris.

LE BARON.
De Paris?
Quoi? ces lustres brillants, ces flacons, ces assiettes?

LA MARQUISE.
Oui, vous trouvez le tout, ignorant que vous êtes,
Chez *Lahoche-Pannier, Escalier de cristal.*
Ne connaissez-vous pas dans le Palais-Royal
Leurs magasins où l'art se cache sous la grâce?

LE BARON.
Si fait.

LA MARQUISE.
Et tenez, regardez : prenez un peu ma tasse :
C'est de là qu'elle vient.

LE BARON.
Quelle légèreté!
Cette porcelaine est coquette, en vérité!

LA MARQUISE.
Ça, baron, voulez-vous du café?

LE BARON.
La pendule
Est-elle de chez eux?

LA MARQUISE.
Oui. — Baron, je me brûle!

LE BARON.
Elle est belle! et les grands candélabres aussi?

LA MARQUISE (*impatientée*).
Oui. — Prendrez-vous enfin mon café?

LE BARON.
Non, merci.

(*Les Soupers de la Marquise*, ACTE I, SCÈNE III.)

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



EN BRETAGNE

N....... 27 novembre 1864.

Si j'avais le bonheur d'être légitimiste, ou simplement... vous savez quoi, mes sentiments anarchiques et religieux fleuriraient ici en pleine terre. Mais hélas!... Enfin, n'importe. On est ce que l'on peut. Mais on pense, on étudie et même on se divertit n'importe où, quand on a l'estomac bon et la conscience tranquille. Part à deux ! mon ami, puisque vous aimez à me faire raconter tout ce que je vois.

Mon hôte et mon ami, le comte de N..., passe six ou huit mois de l'année dans un petit manoir du Finistère, à trois kilomètres de Quimper, et je suis venu finir la saison chez lui avant de revenir à Paris.

La maison est vieille, vieille, vieille, située en pays plat et entourée de grands vieux arbres qui suppriment un peu le paysage. Tout cela est un peu triste à présent; mais en été les murs sont couverts de clématites, de bignonias et de rosiers grimpants qui montent jusqu'au toit; le parc est vert, l'ombre des châtaigniers, des noyers et des pins étend sa fraîcheur en grosses tartines sur les pelouses. La rivière large et salée où la mer monte et descend comme chez elle, n'est qu'à vingt minutes du jardin. Il ne faut pas plus d'une heure aux jolis petits chevaux de mon ami N... pour atteindre la grande mer, celle qui caresse la Bretagne de sa main droite et l'Amérique de sa main gauche. Nous serons bien ici; je le sais par expérience. J'y ai passé deux mois en 1861.

Une importante révolution s'est faite pendant mon absence. Le chemin de fer d'Orléans, qui s'arrêtait aux portes de Nantes, a traversé les rues et les quais de la ville, comme un simple piéton; il a poussé jusqu'à Lorient, puis à Quimper. Les locomotives marchent bon train et les voitures sont bien rembourées. Il n'y a que les buffets, les infâmes buffets... mais passons. Voilà Quimper à dix-huit heures de Paris. Avantage précieux non-seulement pour mon ami N..., qui possède deux ou trois cents hectares en Bretagne, mais pour les amateurs qui veulent se dépayser brusquement, comme en rêve.

J'ai goûté un plaisir mélancolique et charmant en revoyant, depuis trois années d'absence, ce coin de terrain où j'avais été heureux. Heureux moins qu'aujourd'hui sans doute, mais d'une autre manière, avec d'autres idées, plus jeunement. Le chien de garde a commencé par me montrer les dents et j'ai cru qu'il allait me sauter à la gorge. En entendant ma voix, il s'est ravisé et m'a sauté au cou avec des cris de joie. Il est né dans ma maison, bien loin d'ici; c'est moi qui lui ai procuré son collier et sa niche. Il y a des fonctionnaires à deux pieds que j'ai placés également bien, et qui ne me témoignent pas la même reconnaissance. La vieille cuisinière et son aide, la bonne Marie-Jeanne, m'ont fait mille amitiés, en français. Elles se sont perfectionnées dans la langue de ce pays lointain et inconnu qu'on appelle la France. Marie-Jeanne surtout mériterait un prix : je l'admire et je l'adore. Ne vous scandalisez pas : elle a soixante-dix ans bien sonnés. Les arbres, les haies, les massifs, les allées m'ont rappelé mille souvenirs. J'ai retrouvé des idées vieilles de trois ans qui s'étaient accrochées à la pointe des branches comme la laine d'un troupeau s'arrête, çà et là, aux buissons des chemins. Tout un livre que j'ai fait ici et que je n'avais guère relu, s'est reconstruit en un instant dans ma tête : j'ai senti que l'apologue des paroles gelées, si plaisant dans Rabelais, n'est pas une fantaisie pure.

Cependant mon domestique aide les indigènes à monter mes bagages. L'appartement n'a pas changé: n'était un peu de moisissure à

l'angle des tableaux et une certaine résistance dans les portes et les fenêtres, on ne devinerait pas qu'il a été si longtemps désert. En deux ou trois endroits, les parquets sont devenus un peu trop élastiques : quelques poutres auront faibli. C'est que les hivers de Bretagne ne sont doux et cléments qu'à la condition d'être humides : tout se paye ici-bas.

J'ai retrouvé mon ancienne chambre, avec ce cabinet de toilette en forme de pigeonnier : un vrai nid caché dans la verdure. On a mis partout du papier neuf et des rideaux de perse fraîche, mais le lit, le bureau, les fauteuils et moi-même nous n'avons pas visiblement changé. Il me semble pourtant que la glace est un peu ternie, et que le bois s'est fendillé çà et là. Est-ce que par hasard nous aurions vieilli?

—

Vous savez, selon toute apparence, que l'Océan est traversé par un courant d'eau chaude, un véritable fleuve sous-marin qui prend sa source au golfe du Mexique et se dirige vers le pôle Nord. Ce phénomène inconnu des anciens, mais parfaitement constaté aujourd'hui, vous explique tout le climat de la Bretagne. Notre vieille Armorique a toujours un parasol de nuages sur la tête et une boule d'eau chaude à ses pieds. Si vous aimez le bon soleil qui tape et les jolis froids clairets qui pincent, tournez à l'est, dans la direction des Vosges. Les Vosges sont à peu près sous la même latitude, mais les éléments ne s'y comportent pas de la même façon. La boule d'eau chaude y manque en hiver, mais aussi quel brave soleil en été! La vigne s'accommode assez bien des températures extrêmes. Elle mûrit en Alsace; en Bretagne, elle pourrit. Les treilles qui décorent quelques maisons du Finistère ne produisent que des pois verts d'une remarquable acidité.

Par compensation, l'Ouest élève en pleine terre une multitude de plantes qui gèleraient à l'Est sans se faire prier. Vous comprenez pourquoi : la boule! La Bretagne est une chambre de malade. Le rhododendron, l'arbousier, le laurier thym, le yucca, l'aloès et cent autres acclimatés y vivotent, l'hiver durant, dans un petit brouillard hygiénique. Si quelque arbuste du Midi s'y laisse mourir de temps en temps, n'accusez que la nostalgie du soleil, le spleen, cet empoisonnement par la vapeur d'eau qui décompose les plantes, les animaux et quelquefois les Anglais eux-mêmes. La plupart des végétaux, comme la majorité des Anglais, adaptent leur tempérament au brouillard tiède : il faut se faire une raison. Somme toute, un cultivateur actif, intelligent et riche transformerait la Bretagne en jardin d'acclimatation. Mais... si j'entame le chapitre des mais, il y en aura pour une heure.

« La terre de granit recouverte de chênes, » comme disait le bon Brizeux, n'est pas ce qu'on appelle une terre de première qualité. Le chêne y vient quand on l'y plante, mais soyez persuadé qu'il aimerait mieux croître ailleurs s'il en avait le choix. Les beaux chênes sont rares en Bretagne : la Compagnie du chemin de fer n'y a pas même trouvé le bois qu'il lui fallait pour ses constructions et ses traverses.

Le sol « héroïque et fier » produit spontanément la fougère, la bruyère et le genêt épineux, ce cent de clous végétal qu'on a poétisé sous le nom d'ajonc aux fleurs d'or. Cette maigre pâture nourrit tant bien que mal des chevaux tout petits et des vaches en miniature. Le paysan breton, en thèse générale, est chétif et rabougri comme son bétail. Il est sale, ignorant, dévot, abruti par l'eau-de-vie, malsain de corps et d'esprit. Voilà le résumé des vertus patriarcales que les téorbes légitimistes célèbrent par habitude et que le progrès balaye tout doucement.

Il n'y a par ici que de petites fermes, parce que nul paysan ne serait assez riche pour se charger les bras d'une grande. Toutes les fermes sont isolées; si le hasard en réunit deux ou trois, vous avez ce qu'on appelle un beau village. L'agglomération de quatre cents individus autour d'une petite église forme un bourg. Vous sentez, sans que je le dise, qu'un peuple si éparpillé ne peut échanger beaucoup d'idées. D'ailleurs, pour échanger, il faut avoir.

Les moralistes qui veulent confire la Bretagne dans sa crasse empêchent les paysans d'apprendre le français. Comprenez-vous? cette langue de Voltaire est le véhicule de toutes les mauvaises pensées. Le Breton qui ne parle et n'entend que le breton est protégé par son patois comme un escargot par sa coquille.

J'ai vu sept ou huit pauvres diables s'agenouiller en famille autour d'un feu de la Saint-Jean. Le père psalmodiait gravement un chapelet de prières monstrueuses, informes, plus que barbares. S'il avait parlé le breton, sa femme et ses enfants l'auraient compris, il se serait compris lui-même. Mais le malheureux avait appris le Pater et l'Ave en latin! Il entremêlait son récitatif de mots bretons intelligibles et de paroles mystérieuses qui ressemblaient à du latin comme une poignée de verre pilé ressemble à un miroir de Venise. Pauvres gens! on n'a rien négligé pour rendre leur esprit incurable. C'est pour avoir moins de peine à les gouverner, dit-on.

Un préfet disait l'autre jour à une assemblée de curés : « Messieurs, les fonctions des administrateurs sont moins difficiles qu'on ne pense. Qu'avons-nous à faire, au total? Des églises, d'abord, puis des routes pour conduire aux églises, puis des écoles pour que les paysans apprennent à prier Dieu dans les livres. » L'auditoire a fait la grimace et trouvé que ce discours sentait le jacobin. On n'aime pas les écoles et l'on se défie des routes. C'est par les routes que la chouannerie est devenue impossible et la civilisation possible. Les routes conduisent à la ville, quelquefois.

Il est vrai que les villes ne sont pas toutes des lieux de perdition. A Quimper, par exemple, on ne fait point dix pas sans être édifié. La charité publique y fonctionne à toute heure, grâce aux provocations d'une mendicité grouillante et florissante. Certaines gens se font un malin devoir d'entretenir cette plaie honteuse, qu'on pourrait guérir en huit jours. Il y a dans la ville un assez bon nombre de maisons particulières, habitées par des laïques qui ont femmes et enfants. Mais c'est l'exception; les communautés sont la règle. Mariez-vous, et vous ferez bien; ne vous mariez pas, et vous ferez mieux. Les couvents sont le fond de ce chef-lieu. Ils ont entre leurs mains l'industrie, la science, et tout ce qui rapporte un peu d'argent. En vous quittant, aujourd'hui, j'irai prendre mesure de chemises chez les sœurs de la Providence; après quoi, je veux chercher une consultation et quelques remèdes chez les sœurs Blanches qui cumulent la médecine et la pharmacie, malgré la loi.

Dans presque tous les départements, y compris la Seine, l'éducation a creusé un abîme entre les femmes et les maris. L'éducation du Sacré-Cœur ressemble si peu à celle des collèges! En Bretagne, l'abîme des contradictions conjugales est plus large et plus profond que l'Océan Atlantique. Nous avons fait visite à un jeune homme intelligent, instruit, brave jusqu'à la folie, chasseur déterminé, écuyer de première force, et aussi solide à table qu'à cheval : il a fait campagne en Afrique et en Italie. Après un déjeuner homérique, il nous montra sa maison, belle, confortable et riche : un salon tout tendu de brocatelle mauve, sur une plage solitaire où le vent décorne les bœufs. Au premier étage, dans le cabinet de monsieur, les revues et les journaux de Paris, sans en excepter la *Vie Parisienne*. Et madame? Cette jeune femme si gracieuse, si noble, si hospitalière, qui nous a si cordialement reçus à notre dernière visite? — En retraite, messieurs, dans un couvent de Quimper!

L'entrepreneur qui ferait la sottise de bâtir un théâtre à Quimper serait excommunié dans la semaine et ruiné dans l'année. Une famille bretonne aurait peur de se damner en écoutant un vaudeville de Scribe entre quatre murs. Mais une troupe ambulante a planté ses tréteaux sur la promenade; elle joue Scribe, Bayard et autres corrupteurs de même farine. L'Eglise, qui règne ici, a déclaré ce divertissement honnête et sans danger : on y court. Les pauvres comédiens ne se sont jamais vus à pareille fête; une cargaison de vaudevilles introduite par contrebande dans une ville affamée. On donnait la semaine dernière un ouvrage inédit, écrit par le directeur du télégraphe et un officier de la garnison. Ni pour or ni pour argent, nous n'avons pu trouver place

au parterre. Pourquoi la comédie est-elle moins impie entre les toiles qu'entre les murs? Je suppose que les constructions foraines, étant plus légères et mieux aérées, évaporent mieux l'esprit malin.

Presque toutes les mamans de Quimper interdisent à leurs filles la valse, la polka et généralement toutes les *danses tournantes*. Mais le diable, qui ne veut rien perdre, a remplacé la dernière figure de quadrille par un galop tumultueux qui met les vierges en fricassée.

Lorsque les campagnards de cette province ne vivent pas dans l'intimité de leurs cochons, ils se donnent au moins le plaisir de dormir tous dans la même chambre, quelquefois dans le même lit. Depuis un certain temps, grâce à ces mœurs patriarchales, la corporation des jeunes filles semblait être frappée de maternité endémique; les enfants trouvés faisaient queue à la porte, c'est-à-dire aux « tours » des hospices. Dans l'intérêt de la morale on a supprimé les « tours ». Le bon exemple y a gagné, mais pas autant que la Cour d'assises. L'infanticide a repris faveur dans ces vertes campagnes. La belle chose que l'ignorance pour mener les gens à la vertu!

On me montrait hier, sur la route de Concarneau, une petite ferme où un paysan sans instruction fit étrangler sa femme enceinte par une mendiante également illettrée : coût, 30 fr. La mendiante, à qui l'on avait eu soin de ne point apprendre à lire, déploya cependant la plus remarquable dextérité. Une pression de quelques secondes sur l'artère carotide, et la victime était morte : un praticien n'eût pas fait mieux. Cette poétique sorcière fut dénoncée par sa fille, une enfant de quatre ans qu'elle battait. Il y aurait de l'injustice à rejeter sur Voltaire la responsabilité de tels crimes. La nature nous fait tous ignorants et féroces comme ces Bretons-là. Voltaire et ses pareils nous rendent un peu meilleurs, lorsqu'on veut bien les laisser faire.

Je suis un peu tracassier par habitude ou par tempérament. Toutes les fois que je rencontre un bout de terre inculte ou un homme qui ne sait pas lire, ou même une procession de jeunes filles chrétiennes qui exhale au grand air une odeur de ménagerie, je demande pourquoi et combien de temps les choses vont encore rester ainsi, et s'il n'y aurait pas moyen d'y remédier tout de suite? Ce travers de naissance ou d'éducation ne me rend pas précisément agréable en voyage; mais qu'y faire?

Le joli manoir de B... est presque à une demi-lieue de l'église du bourg : cependant nous sentons la sortie de la messe, pour peu que le vent porte de notre côté. Sur les routes, par un temps sec, on devine de loin l'arrivée d'une caravane; un aveugle, à cent pas, ne confondra jamais les femmes avec les hommes; elles ont un fumet beaucoup plus prononcé. Regardez-les de près; leurs coiffes sont bien blanches, leurs mains lavées, leurs figures nettes. Alors, pourquoi...?

Pourquoi? Vous en parlez bien à votre aise. Ah! monsieur! les principes! Voltaire, ce mécréant, n'a pas craint d'ériger la propreté en vertu. Mais l'action appelle la réaction; c'est dans l'ordre.

Toutes les fois qu'un homme de bonne volonté court aux informations dans un pays inculte, pauvre et malsain, il est à peu près sûr de se prendre les jambes à mille cercles vicieux. Pourquoi ce canton est-il inculte? Parce qu'il est malsain. Pourquoi malsain? Parce qu'il est inculte. L'oisiveté des habitants s'explique par leur misère, qui s'explique à son tour par leur oisiveté. Pour transformer cette lande en prairie, il faudrait du fumier; pour avoir du fumier, il faudrait du bétail; pour nourrir le bétail, il faudrait que d'abord la lande fût prairie. Les engrais naturels se perdent dans les chemins, dans les champs, sous le soleil et sous la pluie. Pour les mettre à profit, il faudrait des étables, des fosses à purin, des appareils coûteux. Ni le fermier ni le propriétaire ne peuvent faire les premiers fonds parce qu'ils n'ont de capitaux ni l'un ni l'autre. Et pourquoi n'ont-ils pas de capitaux? Parce que la terre sans engrais ne rend presque rien.

Sur toutes les misères du pays plane, comme un abri protecteur, la sainte et respectable ignorance. N'y touchez pas! L'ignorance a des surveillants, des conservateurs patentés qui vous donneraient sur les doigts.

Je connais à Quimper un petit nombre d'hommes éclairés, distingués, libre de toute oppression cérébrale; par exemple, le cousin Eugène. C'est un garçon de quarante-cinq ans, né dans une des plus vieilles et des meilleures familles, instruit à Sainte-Barbe et à l'Ecole forestière de Nancy. Il a servi l'Etat avec plus d honneur que de profit, puis il a fait une réflexion fort sensée en jugeant qu'il ferait mieux d'aménager ses propres forêts que d'inspecter éternellement les vôtres et les miennes. C'est un homme de progrès dans toute la force du terme; ni téméraire, ni brouillon, ni trop pressé de réussir. Aussi réussit-il à doubler sa fortune en guérissant la misère autour de lui. Il tient un bel état de maison, son hospitalité est d'une élégance parisienne et d'une abondance provinciale; il reçoit les journaux et les bons livres qui paraissent; il les prête volontiers à qui sait lire. Vous supposez probablement qu'un tel homme est béni. Allons donc! Sauf dix ou douze amis qui lui rendent justice, toutes les bonnes âmes le regardent de travers. C'est un perturbateur de la vielle harmonie bretonne, un destructeur de la misère et de l'ignorance publique!

—

Restons-en là pour aujourd'hui, mon ami; pour peu que tout ceci vous ait intéressé, j'y reviendrai dans une prochaine lettre.

Edmond About.

MADEMOISELLE SAULE-PLEUREUR

—

Je n'aurais pas donné ses fautes d'orthographe
Pour les plus beaux feuillets de nos meilleurs romans;
L'an passé je devins un de ses quatre amants,
Je veux être aujourd'hui son historiographe.

Elle était fort jolie : un galant photographe
L'a gravée au soleil avec ses airs charmants;
Mais qui peindra son corps en ses serpentements!
Je serais éloquent si j'étais géographe!

Elle mourut hier, après avoir dansé,
En me disant: — Mon cher, c'est donc déjà passé!
Je meurs sans rien savoir, je meurs comme une bête.

— Tu sais l'amour, lui dis-je, en lui baisant la tête;
Tu sais tout : l'herbe folle a sa fleur et son miel,
Tu peux quitter la terre et te risquer au ciel!

Lord Pilgrim.



CES MESSIEURS



VIEUX GARÇONS.

Qui ne demanderaient pourtant pas mieux que de se marier, pourvu que la future fut jeune, jolie, bien faite, distinguée, spirituelle et riche, sans beau-père, ni belle-mère, ni cousin, ni tante, ni amie de pension, — et des espérances.



APRÈS UN BON DINER.

A la recherche de trois cœurs qui les comprennent pour finir la soirée. (*Prix modérés. — Égards.*)



UN LACHEUR.

— Louis, servez-moi ici, et si la petite dame du nº 10, de l'autre soir, vient encore me demander, vous lui direz que mon oncle est mort pour cinq ou six jours à la campagne, et qu'il m'a fallu l'accompagner.



QUATRE PETITS PORTE-CIGARES.

« Ces jeunes gens sont des tisons
« Qui ne brûlent pas, mais qui fument. »

OBSERVATIONS

Il faut cultiver longtemps l'amitié et cueillir l'amour bien vite.

Les grands mots sont les échasses des petits esprits.

Du jour où nous découvrons que nous valons peu de chose, nous concluons bien vite que les autres ne valent rien : et la proportion est encore gardée.

Il est vrai que le bonheur rend confiant, mais c'est qu'aussi il nous donne si bonne opinion de nous-mêmes.

Les exigences d'une femme révèlent ses états de service.

Qui s'estimerait à sa juste valeur, se trouverait rarement plus malheureux qu'il ne mérite.

On était né avec des qualités utiles aux autres ; l'on se corrige avec l'âge, et l'on meurt n'ayant plus que les qualités utiles à soi.

J'ai rencontré des femmes fidèles, encore n'étaient-elles pas sans quelque espoir.

La plus grande partie du temps que nous trouvons trop court, se passe à projeter ce que nous en ferons.

Les femmes en amour, comme les hommes en politique, se vengent de l'achat de leur honneur par la trahison.

La solitude est le royaume de l'orgueil.

On ne cache pas son âge, on montre ses prétentions.

ALFRED B.



LA SAINTE-CATHERINE A LA PENSION

(25 *Novembre.*)

Une heureuse indiscrétion a fait tomber entre nos mains une lettre curieuse adressée par une élève d'un pensionnat de Paris à une ancienne compagne mariée. Nous la publions *in extenso*. On excusera les longueurs.

« Ma chère Berthe,

» Pardonne-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à ta bonne lettre. Tu m'as fait promettre de te raconter en détail notre *Sainte-Catherine* de cette année, et je remplis ma promesse. Il y a eu de grands changements à la pension depuis ton départ, et maintenant que tu es mariée et mère d'un beau gros bébé, tu n'y serais plus guère en pays de connaissance, surtout depuis que la maison a changé de directrice.

» Comme de ton temps, on a joué la comédie à l'occasion de cette solennité. Depuis le mois d'octobre, nous sommes allées régulièrement dans le petit parloir pour entendre lire les pièces choisies. La nouvelle directrice, Mme Pinçon, ne s'occupe de rien au monde. Tout repose sur deux sous-directrices, l'une pour la maison, l'autre pour les études; huit sous-maîtresses et huit professeurs auxquels elle n'a jamais adressé directement la parole.

» Elle passe sa vie à se croire morte dans sa chaise longue. L'été, elle va aux bains de mer avec son mari et ses affreux petits moricauds. Elle a le nez pointu, les lèvres pincées, et un regard perçant qui vous traverse comme un clou. Elle a une façon de dire : « *Des demoiselles comme il faut ne font pas ceci ou cela,* » qui me déconcerte, et elle croit avoir un grand genre parce qu'elle parle du nez. Malgré ses quarante ans sonnés à toutes les horloges, elle met ses petits cheveux follets de la nuque en papillotes de papier à lettre vergé bleu, et le professeur de physique a dit à quelqu'un qu'elle portait sur ses bonnets du matin toutes les couleurs du spectre solaire. Cette année, à la première communion, elle avait au déjeuner un bonnet à rubans blancs et de la dentelle à ses volants. Outre ces qualités, elle a la manie des embellissements, et la pension a toujours l'air d'être à moitié construite ou à moitié démolie. Il y a maintenant dans l'antichambre des classes une fontaine en marbre et deux timbales argentées pour boire après le goûter.

» Mlle Boulotte est la sous-directrice chargée de l'organisation de la fête. C'est une boule qui n'est heureuse qu'au milieu de la bataille, et je me demande encore comment une si énorme personne peut tant se plaire à rouler. Il faut la voir sans cage et parée comme une châsse. Elle marche en se dodelinant à droite et à gauche; avec sa figure de casse-noisette à trois mentons, c'est un prodige d'activité, toujours la première levée et couchée la dernière. Elle se croit jolie et fait la charmante avec les parents qui se laissent prendre à ses airs doucereux. Son emploi ordinaire est de commander les tonneaux de confitures, de compter avec les fournisseurs et de payer les professeurs. C'est elle qui va voir M. le curé pour obtenir qu'on fasse les Pâques dans l'intérieur de la maison, et qui vient en *catimini* le matin pour nous surveiller au *lavabo*. Elle me déteste.

—

» Le choix des pièces qu'on devait jouer a été une grande affaire pour trouver des sujets convenables. Enfin on a fini, après bien des pourparlers, par s'arrêter au programme suivant, que le père d'une élève a fait gracieusement imprimer :

THÉATRE DE N........

REPRÉSENTATION DU 24 NOVEMBRE.

Le spectacle commencera à 7 heures.

Première représentation de

LES VINGT SOUS DE PÉRINETTE

Périnette, JEANNE. — Geneviève, MARY. — Urbain, LISKA. — Juésille, ARIA.

—

Première représentation de

HISTOIRE D'UN SOU

Malaquez, MARY. — Fernande, FANNY. — Eginhard, LISKA. — Juésille, STÉPHANIE.

—

Première représentation de

L'AUBERGE OU LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR

Bertrand, MARY. — Babet, MARIE. — Bastien, CÉLINA. — Florval, LISKA. — M. de Scudéry, ARIA. — Mademoiselle de Scudéry, BLANCHE.

—

PANTOMIME

Père, MIDGEY. — Mère, MARIE. = Jeune homme, MARY. — Jeune fille, LISKA. — Jeune homme sentimental, FANNY. — Matamore, MARIE-ADÈLE. — Sorcière, BLANCHE. — Jeunes bergères : ARIA, LAURÉNA, SOPHIE, JEANNE, MARICIA, CÉLINA, STÉPHANIE, JESSICA.

—

LE PIANO SERA TENU PAR Mlle MATICA.

Les rafraîchissements seront passés par Mlle JESSICA.

» Il a fallu nous distribuer les brochures imprimées de toutes ces pièces pour la lecture et l'étude des rôles, mais la chère Boulotte a pâli bien des soirées pour biffer des mots, rogner des scènes et supprimer de nombreux passages. Pour te donner une faible idée des changements, les mots : « *Il m'a embrassée,* » ont été remplacés par : « *Il m'a fait une gentillesse.* » Dans le rôle d'Antonia, il y avait un juron : *Sapristi*. On lui a défendu de le dire. Elle l'a passé aux répétitions; mais, le jour de la représentation, elle l'a lancé avec un aplomb magnifique.

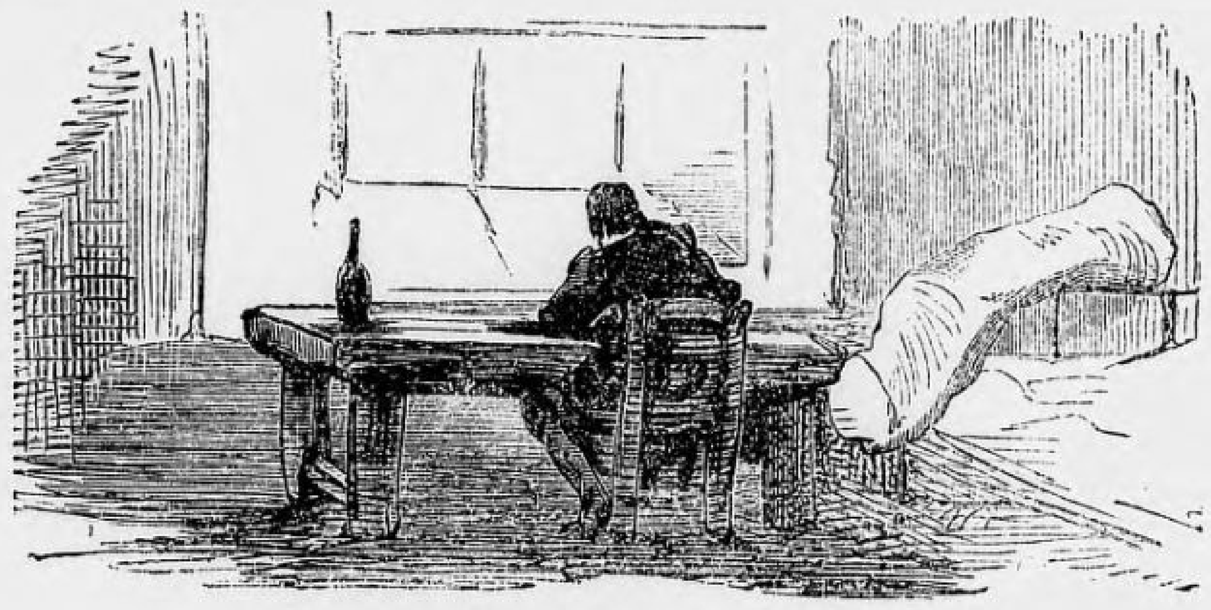
» Tu n'as pas connu Antonia, c'est le boute-en-train de toute la pension. Elle est folle en apparence, mais, au fond, elle sait très bien ce qu'elle fait. On la croit brouillon, fantasque et extravagante; moi, je crois tout simplement qu'elle manque de franchise. Elle parle de tout à tort et à travers, à tel point que son bavardage passe pour de l'esprit. Son intelligence est ordinaire; elle n'est pas belle, elle a une vilaine main, et, malgré ces défauts, on la trouve séduisante. Elle a un pied de créole et de la tournure. Ajoute à cela une coquetterie

QUELQUES DESSINS SUR LES MURS DE L'HOTEL DES HARICOTS

(Cette page est extraite du curieux volume que Dentu édite en ce moment. Rien de plus humoristique et pourtant de plus exact que ces dessins si bien copiés par Edmond Morin et si bien commentés par le texte d'Albert de Lassalle.)



Le Pont du Torrent ou le Torrent du Pont.



Un oison en cage.



LA FOLIE.

Ah! si la sagesse avait seulement cette mine-là!



Grotesques.



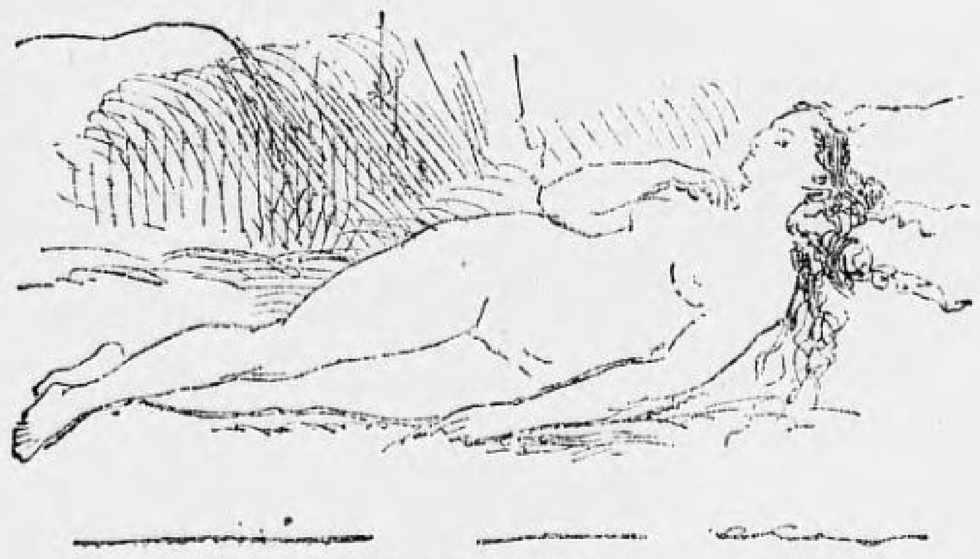
Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille,
Du cachot noir.
Vole, vole, sans crainte,
Autour de cette enceinte,
J'aime à te voir.



Une asperge.



Beau grenadier, que tu m'affliges



MODES DU JOUR.



Un ami de Théophile Gautier.

CHOSES DU JOUR



LA COIFFURE EN CORNES DE BÉLIER

Les femmes portaient déjà les culottes, elles veulent bien se charger de porter le reste. Quel repos d'esprit pour leurs maris!!



AIR CONNU :

As-tuvu ma casquette,
Ma casquette?



Cette habitude d'avoir la main au gousset quand on parle à une femme comme il faut, ne révèle-t-elle pas un pli pris dans un autre monde? Après cela les billets de loterie l'excusent peut-être.



PAR TROP DE POCHES.—Avec ce paletot, le chasseur, emblème de la destruction, rappelle trop cette statue antique emblème de la fécondité.



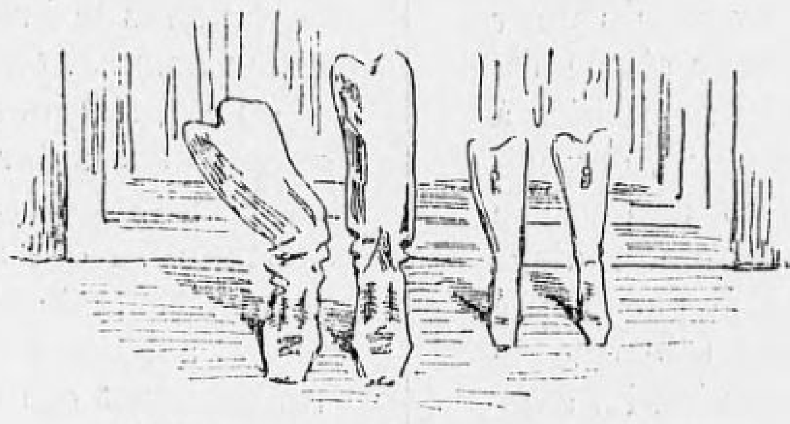
ROLAND, FURIEUX DE SE VOIR MASSACRER A L'OPÉRA COMME A RONCEVAUX.

— *M. Mermet*, inquiet. — Mais je vous assure qu'entre vous et mon opéra il n'y a rien de commun!

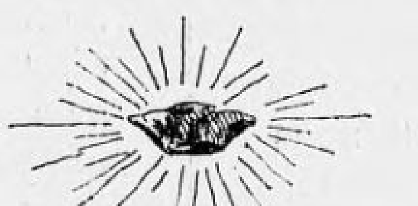
— *Roland*. — Si fait, tout est commun, paroles et musique!!!

—

On sait, du reste, que le jeune compositeur, qu'on croyait d'abord devoir être décoré d'emblée, recevra simplement la médaille militaire.



— Qu'est-ce que la femme de nos jours?
— Un homme au petit pied.





MODES. — LE PETIT TRICORNE-LAMPION.

Et ces dames de s'écrier sur tous les tons:

Des lampions!
Des lampions!
Des lampions!



MODES. — *La coiffure en bélier.*

Dieu! ma chère belle, que cette coiffure vous sied bien ; elle semble avoir été faite pour vous!



MODES.

A Paris, on porte sur ce petit chapeau les couleurs de sa belle; en province, ce sont les faveurs de sa belle.



On dirait un théâtre ambulant. Beaucoup d'amateurs de spectacle sont tentés de demander : la toile!



MODES.

— Clarisse. — Voilà ce que je trouve, au lieu de ma canne!

— Dame! madame, les dames prennent les modes des tambours majors; ils peuvent bien confondre, ces militaires!

enragée, et tu auras son portrait. Nous ne pouvons pas nous sentir.

» Une fois le programme arrêté, il a fallu distribuer les rôles. Je te passe les détails de ces autres comédies, dont tu as pu juger. Nous voulions toutes avoir des rôles de femme, et personne ne voulait de rôles d'homme. Enfin tout a fini par s'arranger, mais pas à la satisfaction générale.

» Vers la fin d'octobre, les répétitions ont commencé. J'ai été un soir exclue pour avoir jeté ma brochure au nez d'Antonia, et, une autre fois, j'ai gagné un *mal de tenue* pour avoir enjambé la balustrade de la galerie. Il fallait voir comme nous étions fières de remonter au dortoir toutes seules, passé dix heures et sans sous-maîtresses, comme des grandes filles raisonnables.

» La jolie Bianca, aux yeux vagues, qui est toute seule dans sa division perfectionnée (ce qui lui permet d'avoir tous les prix uniques), jouait Périnette. Angèle jouait Geneviève. Antonia faisait frémir Boulotte aux répétitions par la façon dont elle rendait le jeune matelot. Elle a tenu ce qu'elle promettait, et au-delà... mais je te parle de la représentation quand nous en sommes encore bien loin.

» On aurait bien voulu donner un rôle à Jessica, l'enfant gâté de la pension; mais, avec son caractère fantasque, elle aurait fait cent sottises, et on a été forcé de lui donner un costume de page pour passer les rafraîchissements. Je vais te la présenter avec la même cérémonie que les autres pour te satisfaire.

» Jessica est un caractère impénétrable. On ne pourrait pas dire si c'est une enfant ou une jeune fille. On dit qu'elle a dix-sept ans, et elle en paraît à peine douze. Elle a des rages et des colères de bébé mal élevé. Elle veut qu'on l'habille en robes courtes. Elle a une tête adorable, et sa chevelure noire serait admirable si on ne l'avait pas coupée comme celle d'un garçon. Ses yeux ne sont pas très grands, mais le mot *yeux de velours* rend bien leur douceur. Elle a une toute petite bouche, un nez fin et droit; sa peau est blanche et rose, et pourtant, à bien la regarder, elle manque de fraîcheur, et on distingue déjà comme des petites rides imperceptibles au front et aux coins de la bouche. Elle est de Port-au-Prince, et il y a cinq ans qu'elle est en France. Je crois que ce long séjour dans un climat si différent de celui de son pays a arrêté subitement sa croissance et son développement.

« Je reviens à nos répétitions. En tout nous étions dix-sept acteurs et actrices. On nous a donné la permission de nous enfermer dans la salle des cours pendant la récréation pour apprendre nos rôles. Tu juges si toutes les autres viennent coller leurs têtes aux vitres pour tâcher de voir ce que nous faisons et surprendre quelque chose du grand secret. Au risque de t'étonner beaucoup, c'est une justice à nous rendre que de dire qu'il a été bien gardé. Tous les soirs, et quelquefois dans la journée, nous répétons avec Boulotte, et je t'assure qu'il y a des têtes bien dures. Alexandra surtout la désole, malgré toute son intelligence, à cause de sa voix caverneuse. Il paraît que toutes les Moldaves ont cette voix-là, C'est la meilleure fille que je connaisse, et je ne lui connais qu'un défaut : Depuis qu'on l'a conduite aux Italiens, elle ne rêve *de Mario;* elle est folle de musique.

—

» Vers le 15 novembre, le grand jour approchait, et Boulotte nous avait dit de nous préparer pour aller chez Babin essayer des costumes. Il n'y eut ni cesse ni arrêt jusqu'à ce que nos mères ou amies nous eussent apporté des châles. Le rêve des élèves était de s'habiller le plus excentriquement possible et de ressembler aux lorettes. Aussi nous avons posé nos chapeaux en tapageurs et mis des robes traînantes, sans cage. C'est dans cet équipage que, le soir venu, nous nous sommes empilées quatre par quatre, avec une sous-maîtresse pardessus le marché, dans les plus grands fiacres qu'on avait pu trouver. Il y avait quatre voitures, et il fallait voir l'étonnement des gens qui passaient à neuf heures du soir rue Richelieu, en voyant sortir de ces grandes boites vingt personnes s'engouffrant deux par deux sous la porte cochère.

» Nous sommes restées plus de deux heures chez Babin à essayer trente ou quarante costumes, et ce n'était pas trop. On a recommencé à se disputer de plus belle. On les avait préparés d'avance, mais comme après les trois pièces il y avait une pantomime, les huit costumes des huit bergères étaient de couleurs différentes. Il fallait se résigner à les choisir selon les tailles, de sorte que Suzanne, qui est blonde, avait une jupe jaune, et qu'Isabelle, qui est brune comme une olive, avait un corsage bleu de Chine.

» J'avais à essayer mon costume de notaire dans *Périnette* et celui de Scudéry dans l'*Auberge*. Scudéry allait très-bien, mais quand il s'est agi de passer la culotte de tabellion, l'habilleuse dit qu'elle n'entrerait pas, ou plutôt que je n'entrerais pas. Comme le costume masculin moderne est interdit à la pension, cette année comme les autres, on devait jouer *Périnette* en Louis XV, l'*Histoire d'un sou* en justaucorps espagnol, et l'*Auberge* aussi en Louis XV, n'ayant pu trouver ce qu'il nous fallait en Louis XIV. Nous avions eu beau venir le soir et passer dans une chambre écartée, les commis nous avaient vus passer, et Dieu sait s'ils ont dû rire.

» En sortant de chez Babin, nous sommes allées pour essayer des perruques à vingt pas plus loin, dans la rue. On avait congédié les fiacres et la boutique du coiffeur était déjà fermée. Ce contre-temps contraria toute la troupe, car c'est un plaisir assez rare que de se promener à pied dans les rues à onze heures du soir.

« Il était onze heures et demie. Le thé nous attendait chez les parents d'une élève qui demeuraient près de là. Le thé était bon et amicalement offert. A une heure moins un quart du matin, sans les sous-maîtresses, personne n'aurait songé à la retraite. On parvint à se procurer des voitures qui prirent le chemin de la pension. Il faisait un épais brouillard. Je ne sais si c'est lui qui avait obscurci la vue d'un des cochers, mais une des voitures se sépara des autres et entra sous la voûte de la maison Veulin, dans les Champs-Élysées. Boulotte, qui dirigeait l'expédition, s'en aperçut et se mit à pousser des cris de paon, en gesticulant, le corps à moitié passé par la portière. Qu'aurait-elle dit en rentrant avec quatre élèves de moins? Heureusement, elle en a été quitte pour la peur, on nous déposa à la porte de la pension au grand complet, et la bande joyeuse monta au dortoir, sans se donner la peine d'étouffer ses éclats de rire.

—

» Le lendemain on apporta les costumes; on les essaya, on les changea et tout finit par s'arranger. Les accessoires étaient prêts, et, le soir, il y eut une espèce de répétition générale dans la salle de *Callisthémie*. C'est là que la culotte du tabellion, qui n'avait pas été suffisamment revue, corrigée et augmentée, trahit sa propriétaire lorsque, dans *Périnette*, la scène exige qu'elle se laisse choir dans un carton à chapeau.

» Quand les élèves montèrent au dortoir, il fallut interrompre la répétition au beau milieu pour entrer au parloir et les laisser passer; j'avais mon magnifique costume de l'*Auberge*, en velours nacarat et en satin cerise. Les élèves pouvaient nous voir en montant les escaliers et j'avais eu le soin de m'envelopper dans un grand manteau de mousquetaire. Les bleues arrivaient et je tenais précisément mon tricorne sous le bras lorsque une voix cria d'en bas : *Tiens! Fanny qui est en homme. On voit ses jambes.*

» Le grand jour approchait. Le *père V.....*, le professeur de danse, venait nous aider à répéter la pantomime, bien qu'il ne doive pas voir les résultats de ses leçons, les élèves seules étant admises à la représentation. Nous avions des jupons noirs très-courts. J'ai appris l'histoire secrète de M. V...., et tu seras peut-être bien aise de la connaître. Il a dansé à l'Opéra, et il y danserait probablement encore, sans un accident qui lui est arrivé. Il s'est cassé une jambe. On dit qu'il dansait bien et qu'il a eu du succès. Il est professeur de danse à la pension depuis une éternité, et bien qu'on soit très collet-monté, on ne lui a pas retiré le privilége de nous appeler « *mes petites chattes*. » C'est une vieille habitude qu'il a gardée de l'Opéra. On prétend qu'il a au moins 70 ans, mais il n'a pas beaucoup l'air d'un vieillard. Il est pimpant, aimable, toujours gracieux et souriant, grand, se tenant droit comme un jeune homme. Je crois qu'il a un corset. Sa tenue est toujours soignée et très-élégante. Il est peint comme une femme, et, à dix pas on ne lui donnerait pas plus de 45 ans. Il n'a pas dû être mal dans son temps. Il est couvert de bijoux des pieds à la tête, bagues, épingle de cravate, chaîne d'or et un paquet de breloques au milieu desquelles une topaze fort belle. Il n'appelle jamais ses élèves : *mademoiselle*; le prénom tout court : Fanny, ou bien : Fanny, ma petite chatte. En somme, c'est un drôle de professeur; mais il est bon homme et on lui passe tout.

» La veille de la première représentation, il y a eu répétition générale dans le salon du haut. Cette folle d'Antonia est un vrai démon. Elle joue dans tout. Après les trois pièces, elle joue encore la mariée dans la pantomime qui n'a pas de nom et que nous appellerons : *le ballet des petites chattes*. Comme elle craignait de défraîchir sa robe de mousseline, elle a répété la mariée en costume de mousquetaire. Il faut voir le berger lui prendre la taille, c'est à mourir de rire. La répétition commençait à aller tout de travers, quand tout à coup la mariée, cessant de friser sa moustache postiche et de caresser la poignée de nacre de son épée, s'approcha des bergères et leur distribua au hasard des baisers sur les épaules. Boulotte s'élança mais trop tard Tu peux penser le tumulte qui suivit. Le costume de mousquetaire lui va très-bien (pas à Boulotte, à Antonia).

—

» Le grand jour est enfin arrivé. Nous avons mal dormi, et les conversations ont été bon train au dortoir. Dès le matin, nous étions en récréation. Quand l'heure est venue de nous habiller, on nous a fait entrer dans la salle des pianos qui est divisée, comme tu t'en souviens, en dix-huit à vingt compartiments. On avait mis des rideaux aux fenêtres qui donnent sur la galerie, et nous n'avions pas à craindre les indiscrétions des bleues. Les costumes étaient étalés sur ces chers pianos carrés, qui font une si belle musique quand ils vont tous ensemble, chacun avec son air. Comme la Sainte-Catherine est le seul jour où la contrebande des bonbons et des gâteaux soit permise, nous en avions bourré nos poches. D'ailleurs personne n'avait dîné, et on ne s'était guère mis à table que par habitude et pour la forme. Maman m'avait apporté, pour ma part six jupons courts et raides comme du carton, sans compter les rubans, les gants et toutes sorte de colifichets indispensables.

« Une seule chose nous manquait, et, pour des actrices, c'était la plus importante. On nous avait défendu les pots de blanc et de rouge. Heureusement, *celles du dessin* avaient fait des provisions de pastels assortis et de sauce, et nous avons pu, tant bien que mal, nous arquer les sourcils, allonger les yeux, mettre du rose sur les joues, et nous dessiner des belles veines bleues. Comme le taffetas d'Angleterre n'est pas prohibé, nous en avons fait des mouches. Voilà.

« Pendant que nous étions en train de tromper ainsi la confiance des sous-maîtresses, on ouvrait la communication des pianos pour former un couloir de circulation jusqu'aux coulisses, par la classe bleue et la salle à manger. Le théâtre était dressé dans le salon des élèves, au rez-de-chaussée, qui communique au réfectoire par une porte à deux battants, se repliant chacun comme des feuilles de paravent. L'estrade était dressée dans le réfectoire en gradins d'amphithéâtre. Au bas, étaient les siéges de madame la directrice et de ses nombreux enfants. Derrière, les *aurore*, heureuses de penser qu'elles se coucheraient bien plus tard qu'à l'ordinaire, puis, en remontant, les *vertes*, les *vertes-liserées*, les *bleu-uni*, les *bleu-liseré* et enfin les *rouge-bleu*, le tout comme un parterre de fleurs émaillé de sous-maîtresses et de maîtresses de piano. Aucun professeur n'avait été admis, pas même le père V..., de l'académie impériale de danse. Il le méritait pourtant bien. Boulotte soufflait, et le mari de madame Pinçon, personnage muet, avait l'importante mission de veiller à la rampe (une vraie rampe), de changer les décors : *la forêt, le salon, la place publique*, et enfin de lever et baisser la toile qui se roule et se déroule comme un rideau de théâtre. Il paraissait avoir sommeil, et s'impatientait quand les entr'actes étaient trop longs, à cause des changements de toilette.

« Les spectatrices étaient en uniforme de tous les jours : robe noire traînante, tablier noir, décolleté, à larges manches, ceinture selon la classe, pas de cage. M.... y était venue, ainsi que Cornélie, la *mère des craques*, comme on l'appelait amicalement. S.... 43 y était aussi, selon le droit des élèves sorties dans l'année, et qui n'ont pas encore eu le temps de devenir mondaines, comme toi. Cornélie a offert un magnifique croque-en-bouche et S 43 des glaces.

« La première pièce, *Périnette*, a marché sur des roulettes. Antonia a eu un succès fou. J'avoue que l'émotion me rendait toute rose. J'ai fait rire le public avec mon grand mouchoir à carreaux, de la dimension d'une serviette, ma tabatière, mes bésicles et ma perruque grise ; mais où j'ai produit une grande sensation, c'est quand je me suis assise sur le chapeau, cette fois il n'y eut aurun accident fâcheux.

« Le sujet de la pièce est l'innocence récompensée et la méchanceté punie. Urbain aime Geneviève, qui le fait partir très-loin pour lui rapporter une fortune. Urbain revient riche; mais, pour l'éprouver, il lui dit qu'il a fait naufrage et qu'il a tout perdu. Elle le repousse et il épouse alors Périnette qui l'aimait sournoisement.

« L'*Histoire d'un sou* est celle d'un sou qu'une dame prête à un monsieur qui le lui rapporte et l'épouse. C'est encore Antonia qui a eu tous les honneurs de la salle.

« Dans l'*Auberge ou les brigands sans le savoir*, Monsieur et mademoiselle de Scudéry, qui se lisent leurs romans, sont pris pour des brigands. Leur neveu, Florval, est dans l'auberge; il doit de l'argent à l'hôtelier, et il exploite la situation. C'est là qu'Antonia brillait dans tout l'éclat de son costume de mousquetaire.

« Je ne te ferai pas l'histoire de la *pantomime*, c'est-à dire *le ballet des petites chattes* Jessica en satin cerise, était ravissante. Elle avait quitté son costume bleu et blanc de page, avec lequel elle passait les rafraîchissements et les sucres d'orge. Toutes les bergères étaient poudrées. L.... était très-jolie en bleu de ciel, et on a dit que je ne faisais pas mal en rose tendre, avec un pouf de fleurs.

« A onze heures et demie la représentation était terminée. Les petites furent envoyées au dortoir, et le grand bal commença. Nous avions gardé nos costumes du ballet, et c'était à qui danserait avec nous. Le bal était très-animé, et nous allions plus vite que le piano, à défaut de violon. On avait cent glaces à dévorer, plus un second croque-en-bouche, offert par L... la fée bleu-de-ciel, sans compter les pyramides de gâteaux et autres friandises. Enfin, comme il faut bien que tout finisse, même quand on s'amuse, nous avons regagné nos lits tout froids vers deux heures du matin. Par exemple, nous avons bien dormi. Le lendemain, personne ne pouvait plus retrouver ses affaires.

« Tu vois que je n'ai pas été paresseuse, comme tu le croyais, ma chère Berthe, et que je t'ai écrit une lettre qui peut compter pour deux ; si on s'amusait toujours autant, on aurait moins de chagrin à coiffer Sainte-Catherine.

« Ton amie bien affectionnée,

« JENNIE. »

UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE

(Suite et fin.)

Les quelques jours qui me séparaient de la France ont été les plus désagréables de ma vie. J'arrivai à Paris encore assez fort, et me couchai dans une disposition énergique et dédaigneuse ; mais, le lendemain matin, il me fut impossible de me relever.

Après avoir gardé un mois le lit, je me promenais un jour sur le boulevard à petits pas, quand je me trouvai en face de mon ami le maître-clerc, qui me regardait en souriant d'un air mystérieux.

— Eh bien! me dit-il, on va donc se marier ?

— Pas que je sache.

— Incorrigible! tu n'as pas consenti. Enfin on a voulu te marier.

— Personne au monde.

— A quoi bon faire le discret, puisque c'est moi qui ai fourni les renseignements à la famille par l'intermédiaire d'une tierce personne qui voulait te marier. Je connais mon Édouard, renseignements excellents. Bois de l'oncle, ferme de la tante, rente de la mère, le tout faisant revenu de 17,233 francs dont le capital n'a pas été déplacé depuis la majorité du jeune homme.

— Mais quel est le nom de cette personne qui voulait me marier?

— Homme cousu de mystères. C'est madame d'Arnheim; tiens j'ai sur moi, je crois, la lettre que ma cliente m'écrivait à ce sujet, et il lut :

« Monsieur, je crois pouvoir abuser de ce que vous avez en vos mains, dans ce moment, les plus graves intérêts de ma vie, pour vous prier de chercher des renseignements sur un jeune homme que je vois ici et qu'on voudrait marier, voici son nom, etc. » Elle croyait me parler d'un inconnu, elle me parlait de mon plus vieil ami.

— Tu le lui as dit?

— Tu me prends donc pour un sot? Belle malice de fournir des renseignements exacts sur une personne qu'on connaît.

— Les plus graves intérêts de sa vie, quels intérêts?

— Tu sais bien que le notaire Ciboulard a tout emporté.

— Je l'ignorais.

— Cela a fait pourtant assez de bruit. Il s'agissait pour madame d'Arnheim de savoir si nous pourrions gratter les restes, et lui retrouver sa pension alimentaire. Tiens! il y a aujourd'hui quarante-cinq jours juste que, après plusieurs lettres où je lui disais qu'il n'y aurait rien, elle a dû en recevoir une où je lui annonçais qu'elle avait cause gagnée. Comment! tu la voyais intimement à Sorrente et elle ne t'a jamais parlé de ses soucis?

— Quarante-cinq jours juste, o clerc sublime, tu en es sûr ?

— C'est mon état.

— Alors! sois attentif, écoute mes rapports avec madame d'Arnheim, compulse les dates, toi ou personne peut me donner le mot de cette femme.

Quand j'eus fini ma triste histoire et que nous eûmes constaté que le rendez-vous coïncidait avec le quarante-cinquième jour, mon ami s'écria :

— Tu l'as échappé belle! quel bonheur que le notaire Ciboulard n'ait pas tout emporté. Je te connais, avec tes délicatesses hors de propos, une fois engagé tu aurais entretenu cette... Comment dirai-je?

— Cette femme, dis-je vivement... cette femme jusqu'à la fin de ses jours...

— Ah! m'écriai-je, pourquoi le notaire Ciboulard n'a-t-il pas tout emporté?

— Hein!

— Ou mieux pourquoi ta diable de lettre n'a-t-elle pas eu deux heures de retard?

Mon ami se leva vivement et d'un geste majestueux :

— Va, va, goujon volontaire, va tendre de nouveau ton nez à l'hameçon. Va! il ne manque pas ici de pêcheuses à la ligne, et tu ne tarderas pas à retrouver une occasion pareille à celle que tu rejettes.

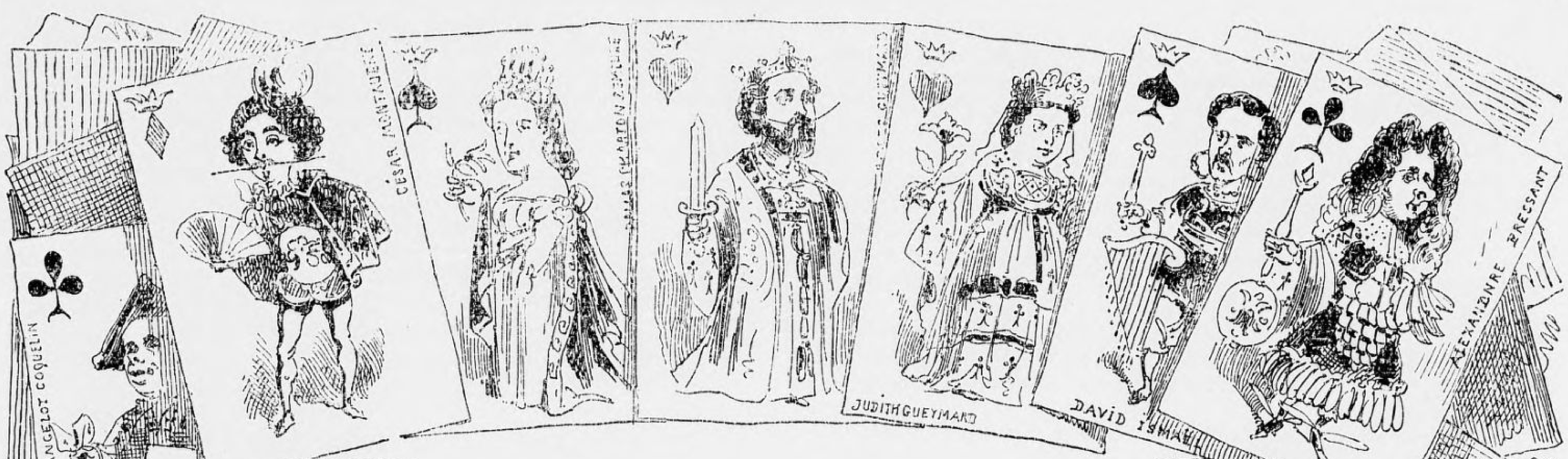
Il dit et s'éloigna vivement, puis se retournant :

— Si tu veux te marier, viens me voir, j'ai ton affaire.

Je n'ai pas encore été lui rendre visite.

ÉMILE L...

Voir les numéros du 19 et 26 novembre.



NOUVELLES CARTES A JOUER





On vient d'inventer un nouveau jeu de cartes.

Les rois, les dames et les valets sont des rois de théâtre, des dames et de valets de théâtre, reproduits par la photographie dans les costumes de leurs rôles.

Les couleurs marchent dans l'ordre suivant :

	ROIS	DAMES	VALETS
TRÈFLES Comédie-Française.	Bressant,	Mlle Devoyod,	Coquelin,
CŒURS Opéra.	Gueymard,	Mme Gueymard,	Belval,
CARREAUX Opéra-Comique.	Montaubry,	Mlle Cico,	Ponchard,
PIQUES Théâtre-Lyrique.	Ismaël.	Mme C.-Demeur.	Girardot.

Mlle Devoyod remplit le rôle d'*Argine*. Mme Gueymard est *Judith*, Mlle Cico tient l'emploi de *Rachel* et Mme Charton-Demeur fait *Minerve*.

M. Bressant, en costume de Don Juan, correspond à *Alexandre*, dont il égale les conquêtes. M. Gueymard (*Charles* — un joli nom?) est en costume d'Holopherne, pour faire pendant à Judith. Il a un bras artificiel, savamment caché par un tuyau de poêle articulé. M. Montaubry joue *César*. Quand à M. Ismaël, il paraît enchanté de représenter le pieux roi *David*.

En mêlant les cartes, on pourrait faire battre ces messieurs et ces dames d'une façon réjouissante.

L'écarté va devenir un jeu à la mode chez les cocottes. Elles retourneront Bressant — marquez-le.

Mais c'est au bézigue à trois jeux qu'on va bien s'amuser :

— Vingt à cœur.

— Le couple Gueymard.

— Soixante de ces dames de la rampe.

— Quarante de Montaubry et Cico à carreau.

— Charton-Demeur et Sainte-Foy. *Bibi*.

— J'ai trois monarques, chère belle, je n'attends plus que Bressant pour faire quatre-vingt de jolis garçons.

— Je l'ai, Bressant.

— Quelle veine.

— C'est Montaubry qui est d'atout.

— Ah! voilà Coquelin, deux cent cinquante.

Cette partie de bézigue, ainsi comprise, rajeunirait l'esprit français...

Quand aux petites dames qui se font des réussites, elles se tireront à l'avenir les cartes comme ceci :

1, 2, 3. — *Bressant*, un beau blond.

4, 5, 6. — *Cico*, à la brune.

7, 8, 9. — *Sainte-Foy*, un homme de la campagne.

10, 11, 12. — *Gueymard*, un brun, avec une armure, à une tombée de nuit.

13, 14, 15. — *Belval*, du fil à retordre.



16, 17, 18. — *Mme Gueymard*, que va-t-il arriver? Un duo.

19, 20, 21. — *Devoyod*, ça se gâte.

22, 23, 24. — *Coquelin*, le valet messager, une lettre à une blonde.

25, 26, 27. — De *M. Montaubry*, qui est contrarié par une mauvaise chance.

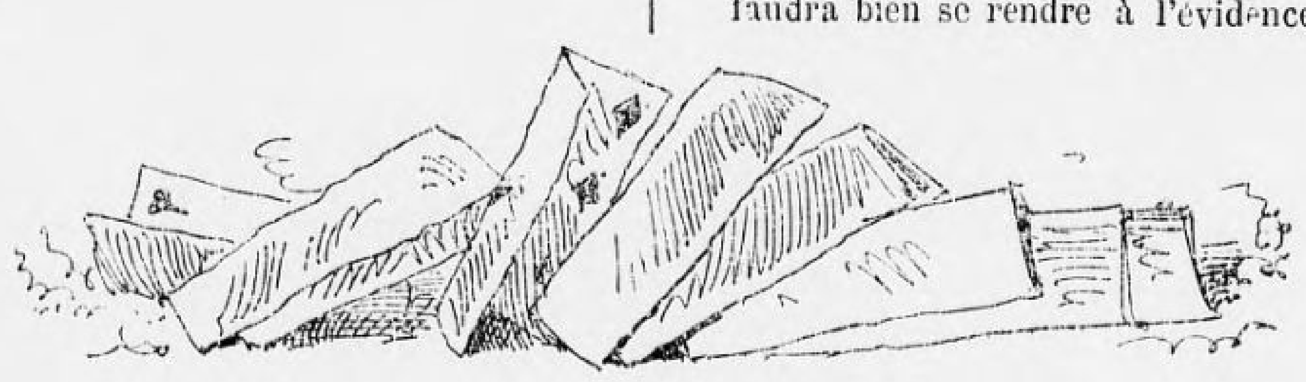
28, 29, 30. — *Mme Charton-Demeur*, répétition générale.

31, 32, 33. — *Ismaël*, qui n'est pas content, etc., etc., etc.

T.

PLUS DE CHEVEUX FAUX !

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi. Ces dames, furieuses que nous les accusions de porter des cheveux faux, et attribuant cette calomnie à la mode des touffes énormes, se décident à nous prouver que nous avons tort. Désormais elles laisseront leur chevelure à l'abandon, tout comme notre mère Eve, et il faudra bien se rendre à l'évidence. Malheureusement, si notre mère Eve pouvait commodément pratiquer cette coutume, je crains que nos élégantes n'aient point la même facilité... ou leurs robes en souffriront. Cependant, on pourrait arriver à supprimer la robe; cela ferait peut-être tomber d'autres accusations.



BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

LA BIBLE DE L'HUMANITÉ, par Michelet.

« Prenez ma Bible. » (ODRY).

Les livres de M. Michelet ont le rare privilége de passionner le public. Celui qu'il nous présente aujourd'hui s'appelle : la ***Bible de l'humanité.*** Si notre opinion modeste n'est pas longue, nous osons dire qu'elle sera sincère.

Ce livre est de l'ithos colorié, de l'ithos à enluminures, du pathos mystique. Çà et là quelques éclairs Ce qui domine est une sorte de jargon scientifique allié à la poésie, comme de l'huile et du vinaigre, battus longtemps à grands coups de fourchette, et qui donnent une sauce épaisse et trouble. Mais cette sauce ne fait pas passer le poisson, bien qu'il soit assaisonné à haute dose d'une sorte de libertinage pédantesque et d'hystérie philosophale. On ne sent ni la main froide de l'anatomiste, ni l'exaltation du poète, ni le trait qui amène les savantes attaques de nerfs.

M. Michelet, comme les peintres, a eu trois manières: la première, la manière historique, le place aux premiers rangs; il aurait dû la suivre La deuxième a commencé à l'***Amour*** et, passant par la ***Régence***, arrive à la manière hystérique qui n'est pas la bonne.

De la Bible proprement dite, il n'en est presque pas question. C'est plutôt une revue fantasmagorique de tous les peuples. Voici la définition de l'auteur :

« ***L'Humanité dépose incessamment son âme en une bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. Hercule est un verset, Athènes est un verset.*** »

La ***Vie Parisienne*** aussi est un verset ???

Le livre se divise en deux grandes parts : ***Les peuples de la lumière***, c'est-à-dire les Orientaux, et ***les peuples de l'ombre, de la nuit et du clair-obscur***, les Occidentaux. Les peuples de la lumière forment la partie la plus obscure du livre. C'est, je crois, l'impression générale qu'il produira sur ses lecteurs. Ils se divisent en trois versets, dont le premier n'est pas très-clair, l'***Inde***; le second est assez incompréhensible, la ***Perse***; quant au troisième, la ***Grèce***, il est inexplicable. M. Michelet aurait pu prendre pour épigraphe la définition de Voltaire : «Lorsque celui qui parle commence à ne plus se comprendre et que ceux qui l'écoutent ne le compennent plus du tout, là commence la métaphysique.



La Bible de l'Humanité et son Prophète.

Ceci dit, revenons à nos pastiches et citons à peu près textuellement :

LES PEUPLES DE LA LUMIÈRE

1er VERSET. — L'INDE.

« L'Inde! L'art indien est multicolore et lumineux. Tout est étroit
« dans l'Occident. — La Grèce est petite. L'Italie a la forme d'une
« botte. J'étouffe. — La Judée est sèche. J'halète. La terre est ronde.
« Je tourne. Je n'y vois
« plus clair. Inde, re-
« çois-moi donc, grand
« poëme!..... Que j'y
« plonge!..... C'est la
« mer de lait!... »

« Là tout est gran-
« diose. L'éléphant, par
« le système de la do-
« mestication, apprend
• à marcher sur l'échi-
« quier sans renverser
« les tours qu'il porte
« sur son dos. L'Expo-
« sition de 1851 procla-
« me l'Inde. Le chant
« de l'aurore apparaît
« en rhythme cadencé.
« La femme est dame.
« Elle coopère à l'hym-
« ne. Plongeons !.....
« L'animal, frère infé-
« rieur, est réhabilité,
« humanisé. Plongeons
« encore! Les crocodi-
« les, les derviches hur-
« leurs et tourneurs,
« les étrangleurs, les
« charmeurs de ser-
« pents, grouillent sur
« le dos de la Grande
« Tortue. Plongeons
« toujours ! »

« Oh! j'aspire à être
« le citoyen de ces so-
« litudes! J'y plonge.
« Je veux m'y désalté-
« rer. Je passerais tren-
« te ans de ma vie sans
« parler, tousser ni cra-
« cher. Et je serais
« Brahmine! Je pour-
« rais me nourrir d'oi-
« gnons, porter une
« chemise et épouser
« plusieurs femmes.
« Oh! c'est là le pays
« de la mère nature.
« Plonger dans ces a-
« pothéoses purulentes
« et nourricières !... .
« J'y aspire. J'y plon-
« ge! Plongez, mes
« frères!

2e VERSET. — LA PERSE.

« Et toi, PERSE, aux
« sables éclatants qui
« roulent des flots d'or,
« Charabie-Heureuse,
« qui donnes au monde
« les étoffes à rama-
« ges! O poussière du
« soleil, diadème étin-
« celant de scarabées
« métalliques et de
« femmes palmées! Oh! qu'on me ramène à l'agriculture héroïque.
« qu'il soit fait justice au feu, à la terre, à l'animal! Hôma, arbre-lu-
« mière-parole! — Atout et passe carreau! O soleil, absorbe les corps.
« Oiseau, viens cueillir l'âme. Encore des ailes, des ailes pour plonger!
« Appelez le forgeron libérateur. Versons des larmes sur les mal-
« heurs de Fridousi. On est aveuglé par l'Inde! La Perse m'éblouit,
« même en housse sur un fauteuil.

—

PEUPLES DU CRÉPUSCULE, DE LA NUIT ET DU CLAIR OBSCUR.

4e VERSET. — L'ÉGYPTE.

« Lève-toi, Égypte... Momies, brisez vos bandelettes et secouez « votre poussière séculaire. Pyramides, tenez-vous sur les pointes, « comme des danseuses cantharides. Je vous contemple. Sphynx, mon « regard brûlant fait éclore ton harmonie de pierre. Et vous, modestes « chameaux, qui passez avec les caravanes, compagnons sobres et mo- « destes, reposez-vous. C'est la nuit. C'est l'ombre. C'est le crépuscule, « la pénombre, le clair-obscur. Voici les législateurs. Voici les Pha- « raons. Champollion lui-même vous salue. Harmonie grandiose. « Toute l'Egypte est là, avec ses mirages. Tous l'ont copiée. Tous, « tous, tous. Tant pis, j'y plonge!...

3e VERSET. — LA GRÈCE.

« Voici la GRÈCE, nous saluons la Grèce! Praxitèle écrivant son « verset de marbre, Homère son verset historique, Pénélope son « verset de tapisserie. Quelle légèreté dans ces dieux ioniques! La « gamme des dieux, la guerre qui est la gymnastique des héros. Plus « d'esclaves. Oh! non! plus. Quatre-vingt mille dieux. C'est une mer « de marbre, d'où Vénus émerge sous la caresse de la Grèce. Hercule, « aux pieds d'Omphale, proclame la supériorité de sa massue sur la « flûte barbare. Plongeons, la tête la première, dans cette mer d'har- « monie!... Plonge!

5e VERSET. — LA JUDÉE.

« Le JUIF. Ici tout s'aplatit. On ne peut plus plonger. On manque « d'eau. Le mâle aspect de la loi couvre le dogme féminin de la grâce. « On adore l'alphabet. On divulgue les maximes de la petite pru- « dence! Le roman apparaît. La femme est prêtre, l'énervation géné- « rale, et la Bible se vend toujours. Le *Cantique des cantiques* pétille « d'allusions croustilleuses. *L'Ecclésiaste* s'écrie : « *Je ne te conseille « pas beaucoup d'enfants!* » David, le rusé politique, ferme le cycle « historique en dansant devant l'arche, et le *Livre de Job* pullule de « friandises. Ici on peut plonger encore, mais on est énervé. On at- « tend encore la libération des courtisanes et la captivité de Sodome. Je « replonge dans le souffre!

6e VERSET. — LA SYRIE.

« SYRIE, PHRYGIE. Ici, tout ruisselant encore nous touchons à l'idéal « luxurieux. Le moment est venu, pour ce verset lubrique, de ras- « sembler toutes nos forces pour un dernier plongeon! Quelle mer de « *femmes-poissons-colombes!* Quelle furie orgiastique, effroyable, ba- « bylonnienne, Balthazaresque dans les enterrements. Voici le com- « mencement. La Régence est distancée. Et maintenant, de l'Insecte « vient l'Oiseau, de l'Oiseau la Femme, de la Femme l'Amour, de « l'Amour la Régence, de la Régence la Sorcière qui fait bouillir le « tout pour donner au monde : la *Bible de l'humanité*. Prix : 3 francs!

J.

A LA RUSSE OU A LA FRANÇAISE

Faut-il servir un dîner à la Russe, faut-il le servir à la Française? On a beaucoup discuté sur ce sujet et voilà que l'on discute encore.

Il est certain, disent ceux-ci, que la table, chargée de fleurs et de fruits, a un aspect tout à fait élégant et enlève au repas toute nuance de gloutonnerie. Le maître-d'hôtel vous glisse à l'oreille le nom d'un morceau de viande que vous dévorez comme à la dérobée, sans savoir sa provenance, sans presque l'avoir regardé; on mange les yeux bandés. L'œil, qui erre au milieu de cette corbeille, délicieusement chatouillé par le miroitement des candélabres, l'éclat des diamants et la velouté des épaules nues, ne peut et ne doit exprimer aucune des convoitises de la gourmandise et de la faim. Il est bien entendu qu'on n'est pas venu là pour se réjouir autour d'un bon plat, pour humer le fumet d'un faisan cuit à point, dont la queue dorée s'étale sur la nappe, et se reflète dans l'argent poli. Il y a dans ce dîner, où les mets se cachent comme une honte, quelque chose d'officiel qui peut en effet passer pour fort élégant. On n'est point à table, on est au Concert, en visite, au sermon.

Il est incontestable, disent ceux-là, que le service à la Française a grand air et sent son vieux faubourg. Foin des innovations! vive la grande table surchargée de rôtis dorés et fumants. Vive la table, où l'on voit du premier coup d'œil ce que vous réserve l'hospitalité, où le bec rouge des perdreaux apparaît sous le réchaud, où les yeux ont faim comme l'estomac, où chaque cloche voit une surprise, où le maître de la maison fait lui-même les honneurs du repas qu'il vous offre, peut vous ménager une aile et vous l'offrir avec un sourire fin qui flatte l'amour propre et l'estomac; ou tout en racontant une histoire preparée qu'il arrête savamment aux endroits difficiles, il peut découper avec grâce un canneton nouveau baigné dans des olives, effiler ses longs doigts et vous obliger à contempler la bague en or massif qu'orne l'écu de ses pères; puis, avec mille petits sourires qui sont autant d'adorables gracieusetés, adresser un blanc mignon à Madame la Comtesse, un aileron dodu, avec beaucoup de sauce, au Député de son département, réserver un pilon pour le prétendu de sa fille, et conserver pour lui, sans se plaindre et sans crier, une patte dissimulée sous les olives.

Pour moi, je ne le cache pas, le dîner à la Française est le meilleur, les gourmands y trouvent leur compte. On se dit:

Je mangerai de ce qu'il y a là dessous, je négligerai cet objet vert qu'on aperçoit là bas, ceci me plaît infiniment, ne le perdons pas de vue. Dès le potage, on aperçoit une pintarde aux truffes, et l'on se dit: tout à l'heure... attendons, ce bon ami! ce cher hôte! et des asperges derrière un pâté de foie gras! Je vois passer quelques instants charmants, et cette perspective vous donne en vérité de l'esprit; on est aimable, on est gai, on est adorable et l'on cause avec sa voisine en lorgnant le rôti.

Il n'est point de bons dîners sans gourmands, et c'est par les yeux que le gourmand s'allume.

Une nuance d'appétit solide est indispensable dans un repas bien compris. — Les Bourbons dévoraient, nous l'oublions trop. Pourquoi dissimuler la plus naturelle, la plus noble, la plus douce des aspirations de l'être; la faim? Et, en vérité, que vient faire ce parterre de fleurs rares quand on a l'estomac creux.

On rêve tranche de gigot saignant et on ne voit que camélias perdus dans les herbes. Oui, certes, je préfère le service français, et bien des gens de ce côté-ci de la rue du Bac, des gens chez lesquels on dîne dans de l'argenterie qui date de deux siècles le préfèrent aussi.

Le service Russe supprime toute cordialité, toute intimité. — On n'est plus à la table d'un ami, on est à une table d'hôte, présidée par un Monsieur en cravate blanche qui a payé pour vous. — Cette mode, comme mille autres, n'est heureusement pas Française et est aussi opposée que possible au caractère Français.

Une soupe aux choux et un gigot, seigneur! mais, pour l'amour du bon Dieu, mangeons vigoureusement, buvons sec et frais, rions à toute volée, que le cristal en frémisse, tâchons de ne pas être plus bêtes que nos pères et supprimons les pivoines, les giroflées, les cactus et toute la flore élégante qui tient la place d'aliments substanciels. — Je ne sais si vous êtes comme moi, mais vers les sept heures du soir, lorsque je sens des tiraillements sous le gilet, je donnerais toutes les roses du monde pour la vue et l'odeur d'une demi-douzaine de côtelettes s'étalant sur une purée dorée. Voilà mon opinion et le diable ne me l'enlèvera pas. Quant au convenu, à l'élégant.... Turlututu! et j'ai l'avantage, en ceci, d'être de l'avis de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Voyez-vous, d'ici, l'auguste figure du grand roi, apercevant sur sa table, une corbeille de roses, ornée de myosotis?

Le mieux, c'est que le service à la Russe — le diable l'emporte — tel que nous le comprenons et l'exécutons à Paris, n'est point dutout le service Russe. Le vrai service Russe, tel qu'on l'observe à Saint-Pétersbourg, se divise en trois actes et nécessite trois salles à manger, voisines, bien entendu. Dans la première, consacrée aux apéritifs, on prépare l'estomac, on l'entraîne; dans la seconde salle, consacrée à la partie sérieuse du repas, on attaque franchement la question et l'on mange; dans la dernière, enfin, on se livre aux menus détails du dessert, aux élégances et aux plaisanteries de la fin.

Vous le voyez, c'est une promenade, la fourchette à la main, au moins étrange, et qui n'a pas en Russie toutes les sympathies, puisque l'Empereur a demandé à Napoléon III la permission d'envoyer à Compiègne deux de ses maîtres-d'hôtel pour étudier le service Français et en faire leur profit. Il paraît même, ceci est un cancan, que ces deux maîtres-d'hôtel sont tellement dignes et à la hauteur de leur mission qu'on est obligé, lorsqu'on les rencontre, de se pincer pour ne pas les appeler: Excellence!

Y.

LE GRAND JOURNAL FAIT UN APPEL AU PEUPLE!!!

Depuis la fondation du *Grand-Journal*, MM. de Villemessant et Albéric Second étaient inondés de lettres et de réclamations plus ou moins affranchies, à l'occasion de son format plus américain que commode. Les uns demandaient qu'on le pliât en deux, les autres, qu'il fût encore agrandi. En présence de ces deux partis, Guelfe et Gibelins qui nous reportent aux temps de la *Guerre des deux Roses*, MM. de Villemessant et Albéric Second se confondirent dans la même pensée : « *Faisons comme la Gazette de France, journal de l'Appel au « peuple, et que le suffrage universel des abonnés décide en dernier ressort.* » On encarta donc dans le *Grand Journal* un double bulletin de vote invitant le terrible aréopage à prononcer pour le maintien ou le non maintien du format Champ-de-mars, et à jeter à la poste un bulletin motivé. Samedi dernier, le facteur de la poste déboucha dans la rue Rossini avec un fourgon traîné par deux chevaux vigoureux.

Le fourgon contenait 23,000 lettres, dont 10,000 n'étaient pas affranchies, soit à un centime : 100 *francs*. Grâce à ce sacrifice, le *Grand Journal* montrait à l'Europe et se donnait à lui-même la preuve que ses

abonnés savent lire et écrire. Des urnes, cachetées et scellées, reçurent ces confidences, et M. Alberic Second manifesta un instant la pensée de veiller toute la nuit près des scrutins, Des montagnes de papier s'amoncelaient en deux tas : *oui* et *non*, sous l'œil des rédacteurs attendris, mais exclus du vote. C'était un beau spectacle.

— Voilà la fonte des neiges, dit M. de Villemessant radieux. Mes abonnés sont mes enfants. J'ai quatre journaux, c'est autant de familles, tout ce monde-là. Albéric ajouta-t-il ému, nous passerons la nuit ici.

Et l'on se mit à lire les lettres suivantes :

Pour le maintien.

« Cher Monsieur, au nom de ce que vous avez de plus cher, respec-« tez votre format, je taille mes patrons de robe dans le *Grand Jour-« nal.* »

Pour le non-maintien.

« Monsieur, j'ai beau observer vos conseils : *Blanc laissé afin qu'on « puisse détacher le feuilleton*, mon appartement est si petit que je suis « forcé d'appeler ma voisine pour plier et déplier le *Grand Journal* en « 16, comme une nappe. Quand c'est fini, nous nous embrassons. Ça « ne peut aller comme ça, ou je vous prie d'agréer les sentiments en-« thousiastes avec lesquels j'ai le plaisir de me désabonner. »

LACERVOLTE.

Oui!

« Cher Monsieur, plier le *Grand Journal* est plus qu'une faute, c'est « une apostasie. Vous êtes des nôtres! »

Non!

« Je suis limonadier depuis 28 ans à Castelnaudary. De mémoire « d'homme, on n'a jamais vu un journal aussi incommode. »

Oui!

« Le jour où le *Grand Journal* sera plié en deux, il aura perdu la « moitié de son âme : Il ne sera plus le *Grand Journal.* »

Non!

« Monsieur, j'ai porté ma collection au relieur. Il me demande « 68 francs pour un simple cartonnage. Il faudra six hommes pour « manœuvrer cet atlas, et un éléphant pour le porter. Vous moquez-« vous du monde? Nonobstant, je me réabonne, mais si c'était à re-« commencer!

Oui!

« Vous faites voter vos abonnés? Oubliez-vous donc que la France « est le pays des électeurs taquins? Mon épouse me force de dire « *oui*. — L'homme s'agite, sa femme le mène. »

Oui!

« Avec des piquets, je m'étais fabriqué une *tente-abri* avec le *Grand-« Journal*. Si vous le pliez, *macach-bezef*. Il a plu hier sur mon domi-« cile, fallait voir ça.

BIBI-LAGROSEILLE, *dit* LE SUBTIL.

Zouave à la Vera-Cruz.

???

« Pliez-vous, ne pliez-vous pas. Qu'est-ce que ça me fait? Pourquoi « me dérangez-vous? De quel droit me faites-vous des questions? « Allez vous promener!

« Oui, — non, — oui, — non, — oui, — oui, etc., etc. »

— Arrêtons-nous ici, dit alors M. de Villemessant. J'aime a suivre les conseils de ceux qui sont du même avis que moi.

P. S. A l'heure où nous mettons *sous-presse*, M. de Villemessant parcourt la capitale en jetant dans toutes les boîtes aux lettres des bulletins imprimés qui, n'en doutons pas, lui assureront une formidable majorité. Et quand il décachètera ses bulletins, il sera convaincu que le suffrage universel est une belle invention.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Nouvelle excentricité anglaise. *Covent-Garden* vient d'engager un danseur qui n'a qu'une jambe. *Covent-Garden* donne à ce danseur trente mille francs par mois. Il y tel souverain d'Allemagne qui regarderait cette somme comme le salut de son budget. Mais les souverains d'Allemagne ayant généralement deux jambes, il leur serait malaisé de devenir danseur à Londres. Bientôt nous entendrons dire qu'à *Drury-Lane*, on a pris un premier ténor asthmatique, et il est plus que probable qu'on s'adressera à un manchot pour jouer la pantomime.

—

On nettoie le palais législatif. Tous les ans, à ce propos-là, il est parlé d'augmenter le nombre de places dans les tribunes. Cette année, on les diminuera. La raison en est que les derniers députés nommés étant fort gros, il a fallu allonger les bancs qui leur étaient réservés.

—

La semaine dernière, on a beaucoup fêté Sainte-Cécile. Sainte-Cécile est la patronne des musiciens. Il est assez difficile de dire pourquoi, si ce n'est que les musiciens avaient besoin d'une patronne.

—

L'Opéra va posséder le buste de Rossini, tout comme la Comédie-Française possède la statue de Voltaire. Quelle différence entre ces deux têtes... Voltaire avec son œil éblouissant de malice, Rossini avec sa lèvre admirable de bonhomie... Le génie musical serait-il la bonté? Le génie littéraire serait-il la haine?

—

Je m'inquiète beaucoup de Tom Pouce; je vous parle très souvent de ce petit homme. J'aime les petits parce qu'ils ne gênent pas. Ledit Tom Pouce vient d'avoir une entrevue avec le prince de Galles; le prince et le général se sont longuement entretenus. On assure qu'il n'a pas été question de congrès.

—

L'Odéon illumine en l'honneur du *Marquis de Villemer*. D'aucun lui reproche de ne pas illuminer, quand il joue du Corneille.

—

Depuis quinze jours à peu près, beaucoup de gens ont été souffletés. Il règne un vent de soufflets, très peu rassurant pour certaines figures. Il y a des époques comme cela. Les propriétaires, dont les appartements sont mal clos, sont priés de faire mettre des bourrelets.

—

Une mère et une fille accouchent au même temps, chacune d'un enfant mâle. Les deux enfants sont mis dans le même berceau. Aujourd'hui, impossible de les reconnaître. Quel est l'oncle? Quel est le neveu? La question est portée devant les prudhommes.

—

Un grand seigneur anglais vient de défendre à ses domestiques femelles de porter des crinolines. On se perd en conjecture sur les causes qui ont pu le porter à cet acte insensé.

—

Un livre nouveau nous est promis. Ce seront les *Conversations de Chateaubriand*. On a mis longtemps à les recueillir. Je ne sais pas si le public y fera grande attention. Il faudrait pour cela qu'il ressemblât à je ne sais plus quel personnage de mélodrame, ne comprenant les calembours qu'un quart d'heure après leur explosion.

—

La jeune et jolie transfuge du Gymnase, Mlle Léonie L..., qui était l'an dernier à Bade, où elle ne fit que beaucoup de bruit et peu de profit, je crois a été, cette année, plus heureuse à Hombourg, où elle est apparue tout récemment avec un yankee fédéral, suffisamment lesté de dollars et de poudre d'or de la Californie. Que l'on soutienne maintenant que l'Amérique est épuisée!

A cette première apparition, Mlle Léonie L... a gagné en quelques jours — le chiffre est officiel — deux cent soixante-dix mille francs.

Chargée de ce butin opime, elle est revenue à Paris où elle a commencé à se faire meubler et orner, rue Lafitte, un appartement somptueux.

Mais, quand on vient de savourer les grandes émotions du tapis-vert, quand on vient de jouer le maximum, à l'ordinaire une semaine, tout est bien fade, y compris les tapissiers. Le trop fameux Garcia, à pareille fête, ne pouvait même se décider à satisfaire les plus simples et premiers besoins de la nature.

Mlle Léonie L... est donc repartie ces jours derniers pour Hombourg, où elle a débuté par perdre ou plutôt reperdre trente mille francs à la roulette. Commencement de jubilation et espoir d'une complète revanche parmi les banquiers. Mais, le lendemain, elle a gagné soixante mille francs, ce qui porte à trois cent mille son bénéfice actuel sur la banque de Hombourg. La direction est, je l'ai dit, instruite jour par jour des phases de ce grand duel dont nous ferons connaître, s'il y a lieu, la suite et le dénouement probable.

—

Nous parlons de Hombourg — ce microscopique landgraviat a pour héritier, à défaut de tout descendant du prince actuel, le grand-duc de Hesse-Darmstadt qui, en l'annexant à ses Etats propres, doit lui laisser ses lois actuelles, et ce caractère neutre et cosmopolite qui lui permet :

1° De percevoir tous les ans cent mille florins de la banque y établie;

2° De s'enrichir par l'affluence d'une multitude d'étrangers, tous ayant plus ou moins le *sac*.

—

On demandait hier, à Méry, le grand maltraité de la chance, s'il figurerait dans une des séries de Compiègne.
— Impossible! dit-il, on ne voudrait pas de moi. Les *séries* ne peuvent me souffrir.

—

Il y a des rapprochements singuliers dans le monde. La duchesse de Riario-Sforza, la sœur, comme on sait, de l'illustre Berryer, vient de délaisser sa belle villa de Ville-d'Avray, pour en prendre une non moins magnifique à Passy. Tout près de cette demeure était une maison élégante et artistique qu'elle vient d'acquérir pour en faire un théâtre. Or, cette maison, que son propriétaire, je crois, n'a jamais osé habiter pour ne pas déceler une opulence qu'aucuns trouvaient un peu bien grande, était celle qui était venue par le théâtre à feu Pier-Angelo Fiorentino, et qui tenait sa place dans les six cent mille francs économisés par lui (les Italiens ont tant d'ordre) sur ses appointements de feuilletoniste.

Le château de la dame Blanche ne coûte que cinq cent mille francs, tout compris, au non moins rangé sous-lieutenant George Brown.

Ce qui est venu des feux, on le voit, fait ainsi retour à la rampe.

—

On va aussi faire de la musique classique dans les salons du boulevard Italien où est actuellement exposé l'œuvre de Delacroix. C'est encore une analogie, le grand peintre ayant été, comme Scheffer, un grand dilettante. Que de fois, je les ai vus l'un et l'autre ravis, en extase dans le délicieux petit hôtel de la rue de Douai, qu'habitait Mme Viardot, aujourd'hui tout à fait établie à Bade et y faisant de la musique pour un vrai parterre de souverains.

Tous deux avaient le goût très juste. Scheffer comparait Beethoven à Michel-Ange, exception gigantesque, personnalité formidable. Mozart était pour lui, comme Raphaël, le type, l'éternel idéal, à méditer, à étudier. C'est aussi l'avis de Rossini.

Quant à Delacroix, il était si fou de musique, de musique sacrée surtout, qu'il ne manquait jamais un grand enterrement pour là, dans quelque coin bien retiré, bien obscur, goûter une joie sombre, une volupté triste à entendre soit le *Requiem* de Mozart, soit un chant de Stradella, de Cherubini, de Pergolèse.

Cette sérénade posthume qu'on va donner à son œuvre est donc bien entendue et de circonstance, quoique Voltaire ait dit :

Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va pas réjouir les ombres.

Peut-être Voltaire, malgré son grand esprit, n'en savait pas plus là-dessus que mon concierge et le marchand de vins du coin.

—

Est aussi mort, cette semaine, le père *Lathuille*, fameux goguettier parisien dont Horace Vernet a immortalisé l'enseigne en son tableau de *Moncey à la barrière de Clichy*.

C'était un vieux brave qui avait su affronter à cette triste époque un tout autre feu que celui de sa cuisine.

Il a suivi de près son célèbre Chopin de l'autre bout de Paris, le martial *père Lahire*. Seulement, il y a cette différence entre eux et leurs établissements respectifs que la fameuse *Grande Chaumière*, avait vécu avant son rude propriétaire, tandis que la maison Lathuille survivra au sien pour une certaine classe de viveurs mitoyens et les petites dames qui chérissent le mâcon vieux et le homard.

X.

MODES DU JOUR

L'heure des fêtes et des bals va sonner. Plus que jamais il est indispensable d'être belle et fraîche; d'avoir les yeux ombrés et les sourcils finement arqués; de séduire par un teint éblouissant; d'offrir sur ses joues les délicatesses de teintes de la rose de Bengale. Toutes ces fleurs de beauté et de jeunesse éclosent dans le mystérieux boudoir de *Léguy*, rue de la Paix, n° 17.

C'est en ce moment aussi que la *Compagnie lyonnaise* édite — exclusivement pour elle ses splendides soirées d'hiver. Par son cachet d'originalité, chacune de ses créations arrive à un tel degré qu'on ne peut que les classer au rang des œuvres d'art. D'où vient que toute femme d'un goût pur ne s'adresse qu'à elle? Cette compagnie du reste est également accessible aux grandes et aux petites fortunes. Quel que soit donc leur budget, les femmes peuvent toujours songer à bien s'habiller. Si elles sacrifient un peu l'élégance par raison d'économie, du moins elle ne sacrifieront jamais la distinction.

Que dirai-je quant à ces mille et une jolies choses si bien faites pour s'harmoniser avec le luxe des bals et des soirées qui se préparent? Il faut les *voir* pour s'en bien rendre compte.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les cachemires de l'Inde, les dentelles, les riches confections obtiennent aussi leur part d'admiration dans cette merveilleuse et permanente exhibition considérée à juste titre comme la première maison de hautes nouveautés de Paris.

Au moment où — de plus en plus — les modes du premier empire redeviennent en faveur et surtout pour la taille des robes, il importe de s'attacher à choisir un corset qui se prête à cette nouvelle mode.

La *ceinture régente* en facilitant les tailles courtes n'en conserve pas moins du reste à celle qui la porte les perfections de la statuaire.

En outre, la *ceinture régente* sait ménager les poitrines délicates, ce qui donne à la grâce la liberté et la sûreté d'allures sans lui faire perdre ses autres avantages; car on est plus mince encore avec cette artistique création qu'avec tous les corsets possibles.

Une précaution que l'on doit observer rigoureusement en commandant la *ceinture régente*, c'est de ne s'adresser qu'à Mmes de Vertus (31 Chaussée-d'Antin) sans quoi l'on pourrait tomber sur des contrefaçons plus ou moins manquées qui seraient loin de remplacer la *ceinture régente*.

Les robes arrivent à une splendeur d'ornements ne laissant ni repos ni trêve aux maisons spéciales qui se sont imposé la tâche de fournir à nos élégantes toutes ces nouveautés fantaisistes.

Entre toutes ces maisons celle que nous recommandons est l'une des plus anciennes : elle est née avec le siècle et son propriétaire vient de lui donner un agrandissement considérable. Nous parlons de *la Pensée*, faubourg Saint-Honoré 5. Nos lectrices trouveront là, disposées avec goût, classées avec méthode, dans des magasins où l'on circule facilement, les mille fantaisies indispensables à une femme, telles que résilles, bijoux, voilettes, ceintures, trousses de voyage, etc.; les rubans des meilleures fabriques, les ornements les plus ingénieux en passementerie et en jais, et puis ces laines, ces soies, ce canevas, agréable passe-temps, compagnons du coin du feu qui font paraître moins longues les soirées d'hiver. En résumé, me direz-vous, on trouve partout de la mercerie. — C'est vrai, mais *nulle part* on ne trouve autant de choix ni des prix aussi raisonnables qu'à la *Pensée*, et cependant chaque objet sortant de cette maison a ce cachet qui doublera sa valeur aux yeux de toute femme de goût.

J'allais oublier de parler du jupon, qui joue un si grand rôle dans la toilette d'une femme, à ce point qu'une femme mal juponnée ne sera jamais habillée mais... fagotée. On trouvera encore à la *Pensée*, l'assortiment de jupons de tous genres et de toutes nuances, le plus complet qu'on puisse rêver.

Comme entrée de bal et de théâtre, rien de plus joli qu'une pèlerine en satin blanc, garnie de cygne, sortant de la maison de mesdemoiselles Ruffin sœurs, place de la Bourse, près la rue de la Banque.

Ces dames ne cessent d'inventer et de produire et fournissent pour ainsi dire chaque jour un aliment de plus à la Mode. Mais ce n'est pas elles qui rendront la mode ni extravagante, ni ridicule, car leurs productions sont marquées au coin de l'élégance et du bon goût.

Nous recommandons entre autres aux femmes vraiment élégantes deux vêtements que nous avons particulièrement remarqués chez mesdames Ruffin. Le premier est un habit à la française en velours chenillé, couleur pensée, garni d'une bande d'astrakan gris. Le second un dolman hongrois en velours cerise, fourré et garni de renard blanc. Vient ensuite un très-joli choix de confections en velours noir qui toutes sont coupées et garnies avec beaucoup de goût.

Puisqu'il est question de perfection et de beauté, je me rappelle que la véritable beauté n'existe pas sans belles dents.

Pour conserver cette denture précieuse, Déjardin (37, boulevard de Sébastopol) a composé un élixir que l'on emploie avec le plus grand succès. Cet élixir, qui laisse à la bouche une odeur fraîche et agréable, ne coûte que 3 francs le flacon. Ce n'est vraiment pas cher pour conserver ses dents!

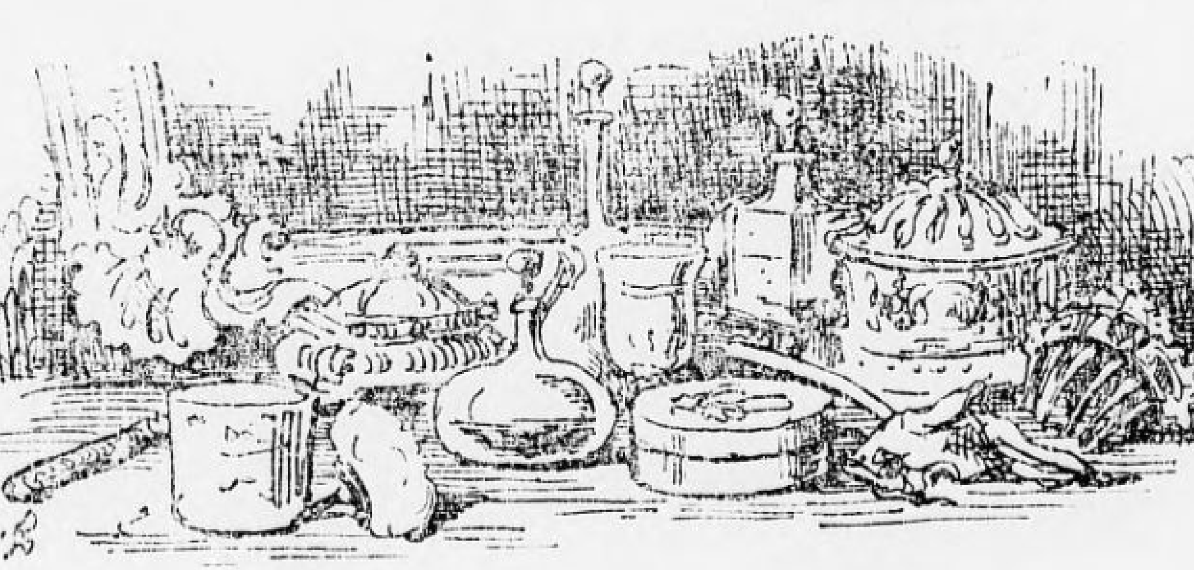
La beauté s'acquiert beaucoup aussi par l'usage de la bonne parfumerie; lisez à ce sujet le livre de M. Louis Claye : « *les Talismans de la beauté*. »

La reine des abeilles (maison Violet) possède tous ces talismans employés pour la plupart par les beautés célèbres du dernier siècle. Je cite entre autres la crème *Pompadour* qui efface les rides ou les prévient. Cette crème était le secret de séduction de la favorite du même nom. La recette en a été transmise par sa camériste, Manon Foissy.— A la maison *Violet* qui la place encore aujourd'hui au rang de ses compositions les plus précieuses.

La *reine des abeilles* offre aussi l'acidule de violettes; un bain de fleurs rafraîchissantes, qui est à lui seul une vraie source d'eau, de beauté et de jeunesse. Je conseille, du reste, toute la parfumerie à la violette; elle donne à une femme une atmosphère d'éternel printemps.

Enfin, je cite la rosée des abeilles qui conserve à la peau le velouté d'une fleur; la fleur de riz parfumée à l'ambroisie; la fleur de riz rosée et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice; le savon royal de thridace et la crème froide mousseuse. . Grâce à l'usage de toutes ces compositions merveilleuses, on peut oublier que le temps marche, et l'on n'a plus rien à redouter de la glace de son boudoir.

VICOMTESSE DE ***.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



NOTES SUR PARIS

XXI

A L'AMBASSADE

C'est aujourd'hui jour de grande réception, l'ambassadeur a changé d'hôtel et donne une fête.

Grande cour sablée qui s'ouvre sur deux rues, les voitures entrent par une et sortent par l'autre, il n'y a pas d'encombrement. On l'a remplie de caisses d'orangers et de lauriers. Des cuirassiers superbes, à pied et à cheval, se tiennent par groupes à l'entrée et dans les angles. La lumière rejaillit sur l'acier poli des cuirasses et se perd dans le vert des feuilles; au-dessus le ciel sans lune étend sa tente noire, brodée d'étoiles.

A gauche, au milieu de la demi-obscurité traversée d'éclairs, s'ouvre le grand escalier, évasant sa double spirale, ses rampes de fer ouvragées, ses ciselures mignonnes et grandioses, dans le goût du dix-huitième siècle. Des fleurs de serre, des arums de satin sillonnés d'étamines tremblantes, montent en s'échafaudant le long des marches, et les archys étranges, les fleurs grimpantes, les plantes échevelées entrelacent capricieusement les torsades sinueuses de leurs fibrilles et de leurs grappes. Les lustres multipliés flamboient de toutes leurs girandoles; des laquais chamarrés se tiennent sur trois rangs à l'entrée, portant des torches de cire. Des femmes parées montent, et l'on voit se déployer au hasard sur les degrés le magnifique étalage de la moire lustrée dont les cassures resplendissent, de la soie opulente qui chatoie, des dentelles qui battent comme des ailes de cibellule, des diamants qui font un pétillement d'étincelles, des épaules blanches où la vie frémit, des nuques délicates qui se tournent sous une profusion de cheveux bouclés, parmi les éclairs du peigne d'or.

Au sortir des rues froides et noires des vieux quartiers, on croit entrer dans une fournaise de lumière.

Il a eu l'esprit de ne pas gâter son hôtel par les mains d'un tapissier moderne. Point de colifichets dans cette galerie qui sert d'entrée, dans ces hauts salons qui s'allongent en enfilade : les murs tapissés de soie rouge ou jaune ont toute leur ampleur, et leur grand air n'est point déparé par des tableaux modernes, si tourmentés, si minutieux, d'une sentimentalité ou d'un pittoresque si cherché et accroché avec tant de peine. Il a même exclu de chez lui les jolies peintures maniérées du dix-huitième siècle. C'est en Italie, à Florence qu'il s'est fait une galerie, et toute sa galerie est ici, non pas entassée comme un musée; elle est disposée en vue des appartements, et les appartements ne sont pas disposés pour elle. De grandes nudités, un torse vaillamment cambré, un genou, une épaule opulente sortent des teintes noyées ou des noirceurs profondes; à droite et à gauche on sent un peuple de personnages virils qui vivent sourdement, prolongés au-delà du tombeau, par le souffle de leur grand siècle. Une Erigone du Carache s'avance sur un char traîné par des tigres; les rondeurs de sa gorge et de son flanc ployé nagent dans une ombre transparente; sa joue empourprée, son beau sourire, rayonnent parmi les rougeurs sombres des draperies, sous les bras nus et sous les petits corps folâtres des Amours qui volent dans l'air avec des couronnes d'or De larges cheminées de marbre blanc flamboient de distance en distance parmi des rangées de laquais, de suisses rouges, de chasseurs verts et galonnés, d'huissiers graves qui portent leur chaîne d'argent sur leur frac noir Les groupes défilent dans la galerie, généraux, habits de cour, officiers hongrois, diplomates couturés de broderies, marins galonnés d'or, uniformes de toute nation, constellés de plaques; les robes traînent et bruissent sur les tapis. La galerie est si grande qu'elles s'y espacent sans se froisser; elles peuvent étaler leurs rondeurs et développer leurs plis; leur fraîcheur est encore intacte, les visages ont tous leurs sourires; on peut suivre l'ondulation d'une taille qui se penche, la forme svelte d'un buste et d'un bras, profilés à distance contre la tenture, le mouvement aisé d'un groupe qui se fait ou se défait. Les heureux laquais qui ne vont pas plus loin! moi, malheureux, il faut que j'entre!

—

Une étuve, un entassement de têtes, serrées, pêle-mêle, qui essaient de remuer et grimacent patiemment le même sourire. Où sont les corps? Et surtout, bon Dieu! que va devenir l'arrière-train chargé de robes? C'est trop de souci, on ne s'inquiète que de la tête; quand elle passe, le reste suit, un bras d'abord, puis un autre, puis le buste; le reste est compressible.

Avez-vous jamais vu une logette de jardinier? Les oignons, les carottes, les panais sont sur des planches percées de trous; par les trous passent les queues végétales; cela fait au-dessous de la planche un enchevêtrement inextricable et grotesque ; l'important est qu'au-dessus de la planche les têtes ne se rencontrent pas. Tel est l'image fidèle d'une grande soirée d'ambassade.

Etuve et bouillie. Tous les quarts-d'heure la bouillie s'épaissit, la double porte ouverte verse un nouveau liquide humain, qui se mélange au reste, parmi des tournoiements et des remous. On le voit avancer lentement comme une huile, et chaque flot avance plus lentement que le précédent.

Onze heures. La colle est faite, rien ne coule plus; les deux premiers salons sont arrivés à cet état des pâtes visqueuses où une cuiller qu'on enfonce reste debout; impossible d'avancer ni de reculer. Poliment, discrètement, comme un coin qu'on enfonce entre deux morceaux de bois, on essaie de jouer des coudes. Les visages naturels s'altèrent, et les visages peints se défont.

Seigneur, mon Dieu! vous qui avez tiré les jeunes Hébreux de la fournaise ardente, vous qui délivrez vos élus de l'aspic et du basilic, je vous rends grâces! vous ne m'avez point fait femme, et je n'ai aucune queue à protéger que celle de mon habit, qui est courte. Par un don particulier de votre miséricorde je suis maigre; et aucun coude ne peut entrer commodément en moi comme dans un coussin. Vous m'avez conduit en Amérique où j'ai élevé des porcs, ce qui m'a consolidé les muscles, et mes épaules peuvent sans trop souffrir supporter la pression de mes voisins. Par une dispensation spéciale de votre providence, je n'ai ni durillon, ni cor; on ne m'a marché encore que trois fois sur les pieds, et grâce à vous ce n'est pas sur le petit doigt, mais sur l'orteil qui est résistant. Je n'ai point trop dîné et je ne crains pas l'apoplexie. Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour tant de faveurs gratuites! J'aurai une courbature, mais je n'aurai pas le sort lamantable de ce gros général qui devient rouge et va crever.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour m'occuper en attendant que cette glu commence à fondre? J'ai encore assez d'espace pour tirer ma montre et voir l'heure : comptons les saluts de l'ambassadeur. Deux par seconde, c'est-à-dire cent-vingt par minute, un peu plus de sept mille par heure, vingt-huit mille pour une soirée de quatre heures. Il a deux cent cinquante mille francs par an, je trouve qu'il les gagne.

Tout à l'heure j'ai pu arriver jusqu'à lui, et je lui ai dit en lui serrant la main : « Monsieur l'ambassadeur, je vous offre mes hommages. » — « Offrez-moi tout ce que vous voudrez, mon cher ami, j'aimerai bien mieux une chaise. » — J'ai posé ma main sur mon cœur avec un regard de compassion respectueuse, puis j'ai regardé ses pieds, il a des bottes bien neuves. Mon Dieu, ordonnez que son bottier ait l'habitude de faire les bottes larges!

Plongeon à droite, plongeon à gauche, l'ambassadrice et sa fille à l'entrée du second salon font comme lui. Si jamais je deviens ambassadeur, mon secrétaire-général, et plusieurs de mes attachés devront avoir cinq pieds six pouces, être bien membrés, épouser des femmes vigoureuses, les nourrir amplement et leur imposer de larges envergures de jupes. Trois d'entre eux seront toujours autour de moi dans les réceptions, et leurs femmes autour de ma femme, cela fera rempart. Le matin je prendrai un bain froid, et je me ferai masser; à dîner je ne mangerai que des côtelettes et il y aura pour moi, au sortir de mes salons, un lit bassiné, ma bouteille de vin de Bordeaux et plusieurs bifteaks bien tendres.

Le vase trop plein déborde insensiblement du côté du toisième salon, et on avance, tâtant ses membres; j'ai tous les miens, Dieu soit loué! J'ai fait tous mes saluts, j'aperçois le port, une antichambre de dégagement, une sortie de cabinet en retour donnant sur la galerie d'entrée, avec une embrasure de fenêtre, et un bon fauteuil caché derrière les rideaux. Toute la procession passera là; je le connais bien cet excellent fauteuil, et par un miracle du ciel il est libre.

Celui qui a inventé les fauteuils mérite des autels; je n'ai pas d'autre idée pendant un quart d'heure. Ma seconde idée, c'est qu'en ce moment je suis sans difficulté le plus heureux homme des cinq salons; princes, maréchaux, jolies femmes, ne me vont pas à la cheville. Ma troisième idée est que j'ai sauvé mon lorgnon; voyons un peu ces pauvres diables.

—

Trois jeunes officiciers anglais, en pantalon blanc et en habit rouge. Deux ont le plus grand air et sont parfaitement dignes et calmes. Le troisième, godiche, est une mécanique de tôle vernissée à pattes articulées qui traînent.

Lady Bracebridge (je change les noms), quarante-cinq ans, large et décolletée à faire frémir, robe de soie ponceau, la figure couleur de sa robe, majestueuse, c'est un monument; défense, etc. Sa fille, fagottée, efflanquée, ballonnée, semble enceinte par devant et par derrièec.

Un général prussien, couturé de croix, court, gros, pourpre; ses yeux blancs de homard cuit font saillies dans le rouge universel de sa face apoplectique; il tire sa femme, et, jusque dans le second salon, ils parlent aussi haut qu'à l'auberge.

Le marquis Ricciardi, avare connu; avec un million de revenu, il prête sur gages, à la semaine; long, jaunâtre, les lèvres pincées, travaillé du dedans comme par une colique continue.

M. Harris Braggs, citoyen des Etats-Unis. « Ah! vous avez vécu » aux Etats-Unis! Eh bien, vous pourrez nous rendre le témoignage » que nous sommes au monde la seule nation jeune et qui ait l'avenir; » en trois ans, nous venons de nous tuer cinq cent mille hommes! »

Le comte Borodunoff, rude homme, carré, barbu, fait au froid, ayant mangé de l'agneau cuit dans sa laine, et dormi dans son manteau sous le givre des montagnes de la Perse; il y a de l'uroch et de l'ours dans ces tempéraments russes; pour conversation, des polissonneries du dix-huitième siècle et des demi-fadeurs aux dames. Sa fille, blanche, froide, immobile, une solide statue de neige, n'a dans la tête que les chiffons; contraste étrange; sur cette sauvagerie primitive, aucune culture ne prend, hors la frivolité parisienne.

B.... académicien arrivé par les dîners; l'estomac est la route du cœur. Jambes de cerf, œil et crâne de vautour chauve; personne ne monte plus assidument les escaliers et ne devine plus vite, à la mine des domestiques, s'il faut insister, si le maître est vraiment visible. Enfin, il a son habit vert, il est content, il peut prêcher à autrui officiellement la morale. A présent, il n'a plus qu'une épine, sa femme, un hibou plumé qui marche à côté de lui, le nez au vent, décolletée, étalant sa clavicule.

Mme d'Arbès. J'ai causé avec elle cinq ou six fois, et je ne la regarde jamais sans plaisir; c'est le type le plus réussi de femme, de Française et de femme du monde. Nulle galanterie, elle n'a pas le temps d'avoir des vices, toute la sève est dépensée par le pétillement de la cervelle. Vous êtes-vous jamais arrêté devant une volière à la campagne pour observer les idées d'un chardonneret qui saute, qui gazouille, qui mange, qui est toujours en mouvement, qui n'est jamais las, qui vit en l'air, qui a cent vingt envies, et fait soixante actions par minute? « Oh! qu'on serait bien sur le barreau d'en-haut! » Non, on était mieux sur le barreau d'en-bas. Mes plumes, du ventre. » ne sont pas bien lissées. J'ai faim, mangeons un grain de mil. Non, » une miette de pain est meilleure. Non, une becquée d'eau me rafrichirait. Un petit coup d'aile pour détendre mes muscles. » Hop, hop, hop Une roulade pour dérouiller mon gosier. Cuic, » cuic, cuic. Voilà une mouche qui vole, si je l'attrapais! Voilà » un rayon de soleil qui passe, si je courais après. Piot, piot, » piot. Ah! les jolis petits pieds que j'ai là. Traderidera, je » suis content de vivre. Qu'est-ce que le soleil fait là-haut? Il doit » s'ennuyer de ne pas aller plus vite. Certainement, il n'y a pas au » monde de plus beau chardonneret que moi. » Changez les mots, mettez, toilette, dîners, concerts aux endroits convenables, vous avez le remue-ménage d'idées qui se fait dans cette jolie tête. La cervelle darde incessamment des volontés dans tous les nerfs, petites volontés courtes qui passent au moment même à l'exécution, et sont aussitôt relancées ou traversées par d'autres. Ses yeux brillent, les fleurs de la coiffure dansent, le corsage palpite, les mains ont cent petit mouvements, la voix vibre; jamais d'arrêt. Elle va dans quatre soirées le même soir, et quand elle rentre, les bals du lendemain bourdonnent comme un essaim lâché dans sa tête. Toujours des sourires et point artificiels; elle est heureuse; elle le sera toujours, à condition qu'on fera voltiger devant elle cinq cents colifichets par heure, des salons parés, des lustres, des robes de soie, des hommes à plaques, des chanteurs, des ritournelles, des équipages de chasse, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que tout brille et soit nouveau. Elle est née dans un état d'*excitation* et mourrait si elle était tranquille.

Faut-il s'en fâcher? La machine, construite et équilibrée d'une certaine façon, n'agit que conformément à sa construction et à son équilibre. Quelquefois c'est un joli ouvrage de filigrane où des aiguilles électriques montées sur un fin pivot branlant à la moindre variation de la chaleur ou de l'air; qu'est-ce qui peut en sortir sinon un pétillement d'étincelles? Au contraire, une mécanique d'os solides et de chairs bilieuses, charpentée à gros coups, n'agit que par de lentes et fortes pressions persistantes.

L'évêque de Carthage. Il a passé pour trop intelligent et il est resté trop longtemps grand-vicaire. On surveillait ses moindres paroles, nous n'avons pas d'idées des tracasseries et des misères ecclésiastiques. Résigné, replié, amorti, effacé, attristé, affaissé et pourtant contenu, il passe avec un sourire prudent et morne.

Plusieurs artistes et gens de lettres. Trop de travail et trop de plaisirs; Paris est une serre surchauffée, aromatique et empestée, au terreau âcre et concentré, qui brûle ou durcit l'homme. Combien de leurs compagnons sont morts en route! La plupart de ceux qui subsistent sont malades ou agités, voisins de l'impuissance, ou réduits, pour garder la force de produire, à se séquestrer, à se sevrer des intérêts et des préoccupations naturelles. Quelques-uns ont recours aux excitants, d'autres ont tourné à l'exagération mécanique; ils se copient, ils se font une manière, ils outrent, chaque année davantage, la saillie de leur talent, ils en font une sorte de grimace. Le public est trop blasé, il faut crier trop haut pour qu'il écoute. Chaque artiste est comme un charlatan que la concurrence trop âpre oblige à forcer sa voix. Il faut compter encore la nécessité d'aller dans le monde, de se ménager des amis et des protecteurs, de lancer la réclame, de vendre et de pousser son œuvre, de gagner toujours davantage pour suffire aux exigences des enfants, des femmes et des maîtresses, des besoins qui croissent. Une robe coûte sept cents francs et on la porte quatre fois. Ma fille prend ses vingt ans, comment lui faire une dot et trouver un gendre? — Deux ou trois tempéraments se sont bronzés comme ceux des généraux de Napoléon, et il y a des têtes franchement dessinées, d'une couleur solide dont on ferait des médailles.

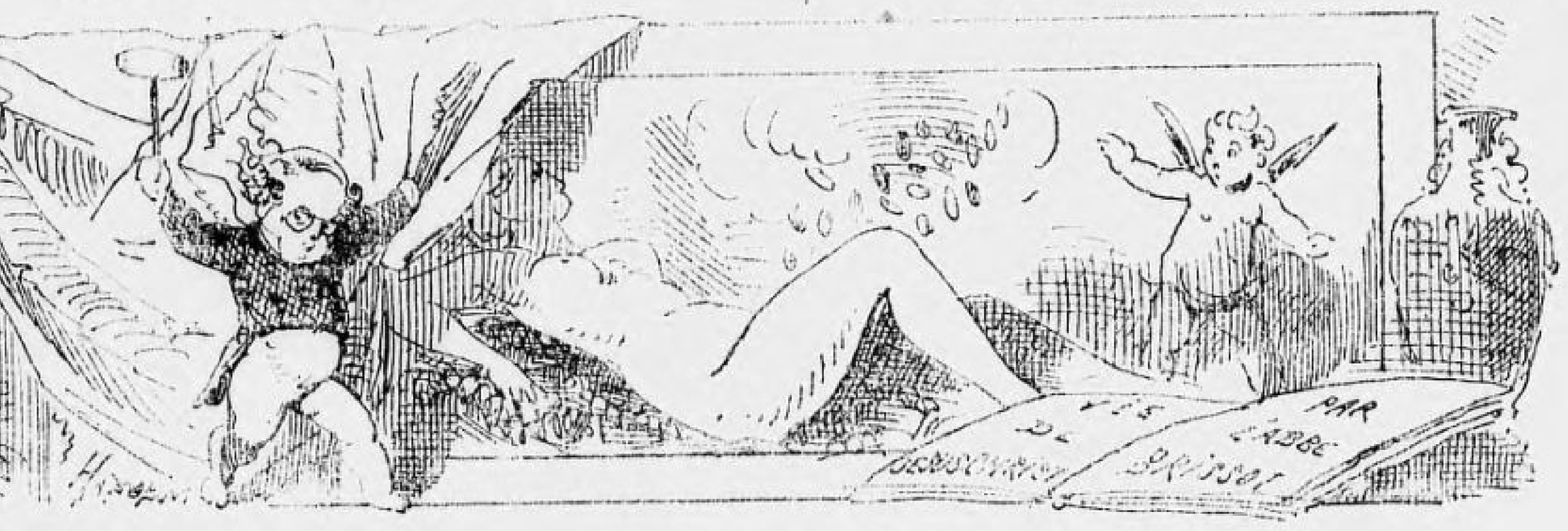
En revanche, dans ce pêle-mêle énorme, chaque talent peut trouver la nourriture qui lui convient. Balzac avait bien raison d'aimer ce grand fumier où, à côté de toutes les excroissances, poussent tous les types. Un mystique y rencontre une douzaine de mystiques et va jusqu'au bout de son mysticisme. Un coloriste vit avec des coloristes et mène la phrase descriptive aussi loin qu'elle peut aller. Un amateur de lignes pures peut entendre sept fois par semaines des conversations étrusques. Un spéculatif, un païen pratiquant n'est pas retenu comme à Gênes, à Oxford, à Florence par l'obligation de porter un costume religieux ou politique. Chacun choisit les livres, les amitiés, les opinions, la conduite qui sont conformes à son instinct et l'instinct ainsi soutenu prend toute sa taille. C'est ici seulement qu'on trouve des courtisans, des intrigants, des maniaques, des politiques, des héros, des travailleurs, chacun complet et achevé dans son genre. Dans une couche de terre grasse et pourrie, infiniment complexe, incessamment renouvelée et remuée où cent mille laboratoires et vingt égouts auraient versé leurs détritus et leurs résidus, on ferait pousser pareillement des choux monstrueux, des potirons bosselés d'excroissances gigantesques, des ananas divins, des roses enivrantes, des asperges au mois de janvier, des dahlias bleus, que sais-je? et il n'y aurait pas de plus curieux jardin pour un botaniste.

Mais les infatuations sont aussi grandes que les énergies. Ils acquièrent l'extérieur de politesse et de modestie convenables; mais en somme, au fond du cœur et par l'effet de coteries, chaque amour-propre devient colossal. L'homme est solidement clos dans l'illusion qu'il a bâtie et il n'en sortira jamais, car il emploie tout son effort à l'épaissir. Toujours après une discussion sur le beau, sur les arts, un artiste laisse entrevoir plus ou moins a son ami qui est du même avis que lui : « Vois-tu, en fait d'art, il n'y a que toi et moi, — et encore toi? »

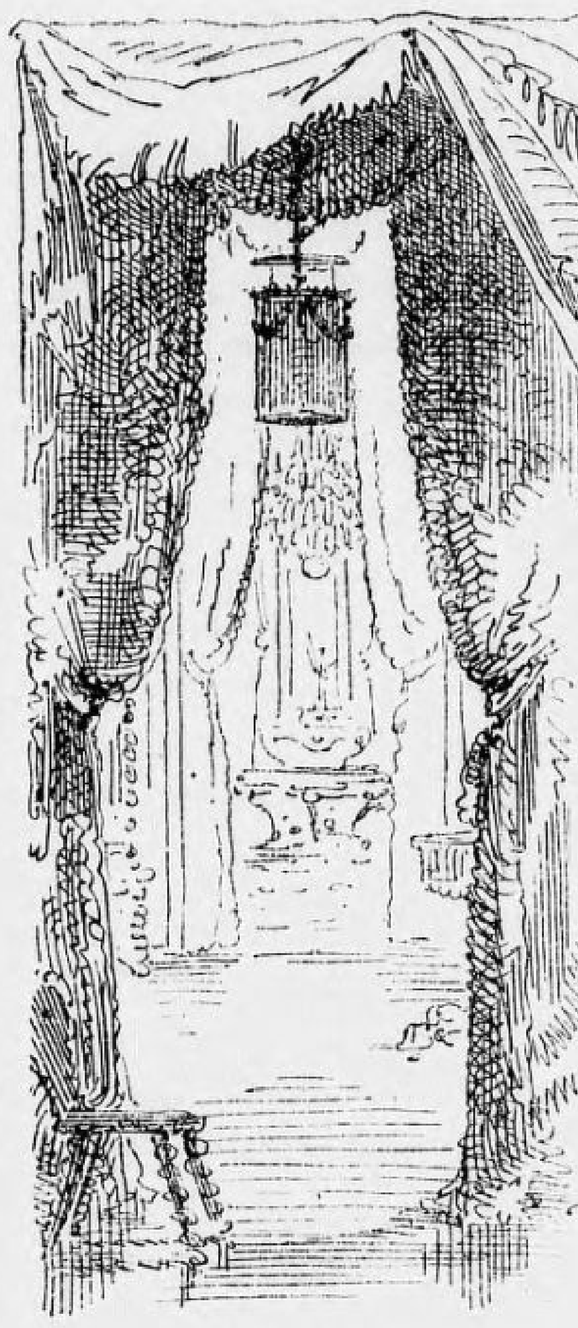
La duchesse de Krasnoe, russe, la Diane de Tauride, belle et grande comme une fille de Jupiter, pâle et blanche d'une blancheur de neige, les yeux d'un bleu pâle, sous des cheveux de soie pâle; une robe bleue bordée de cygne laisse deviner le plus admirable sein et les bras de marbre se déployent des deux côtés d'une taille aussi svelte qu'ils sont forts. Elle marche sans avoir l'air de voir, avec un sérieux de reine, les yeux ouverts et calmes comme ceux d'une statue. On a presque envie de plier le genou.

Un flot de personnages graves, conseillers d'État, directeurs gé-

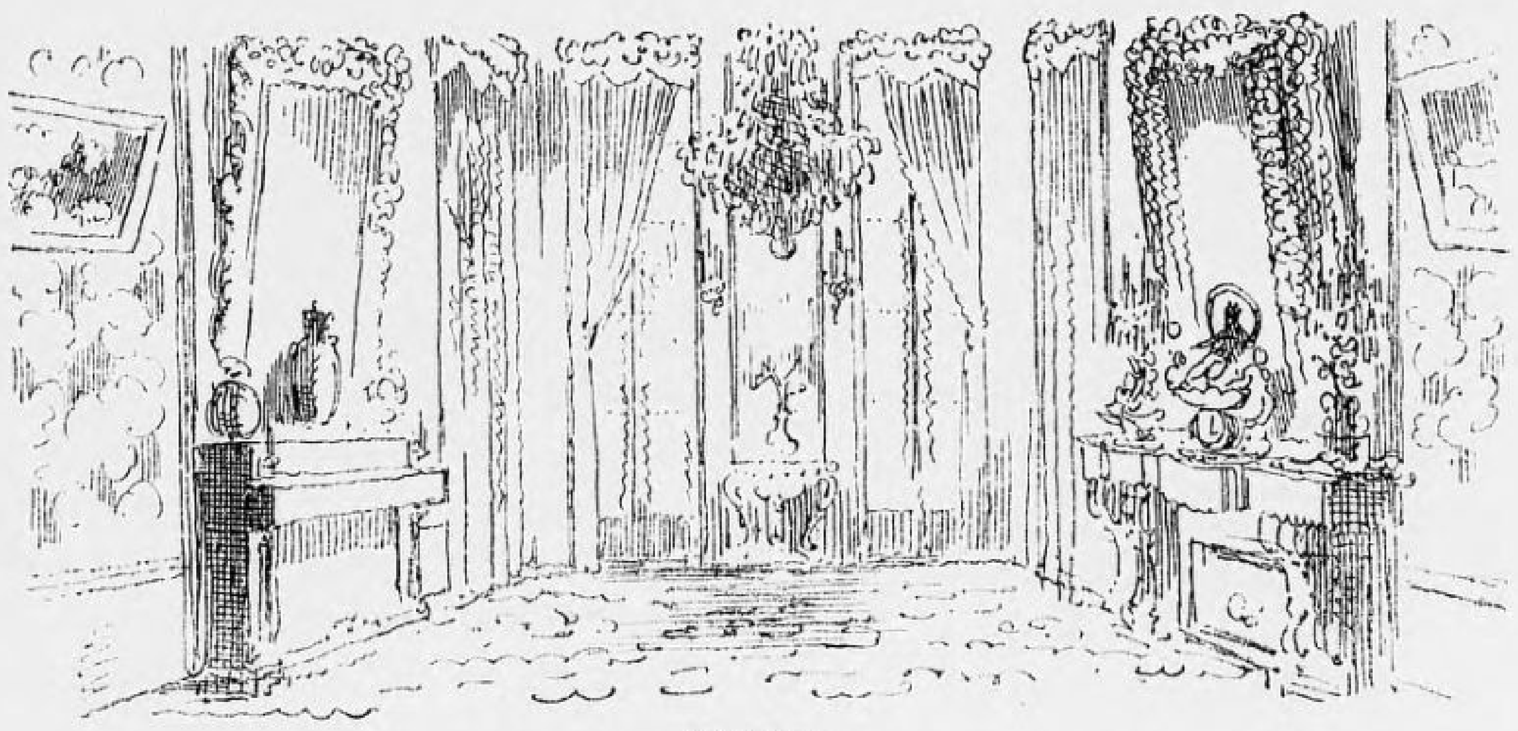
CHEZ JULIETTE B***. — VENTE DE DIAMANTS.



LA DANAÉ, DANS L'ANTICHAMBRE, D'APRÈS LE TITIEN.

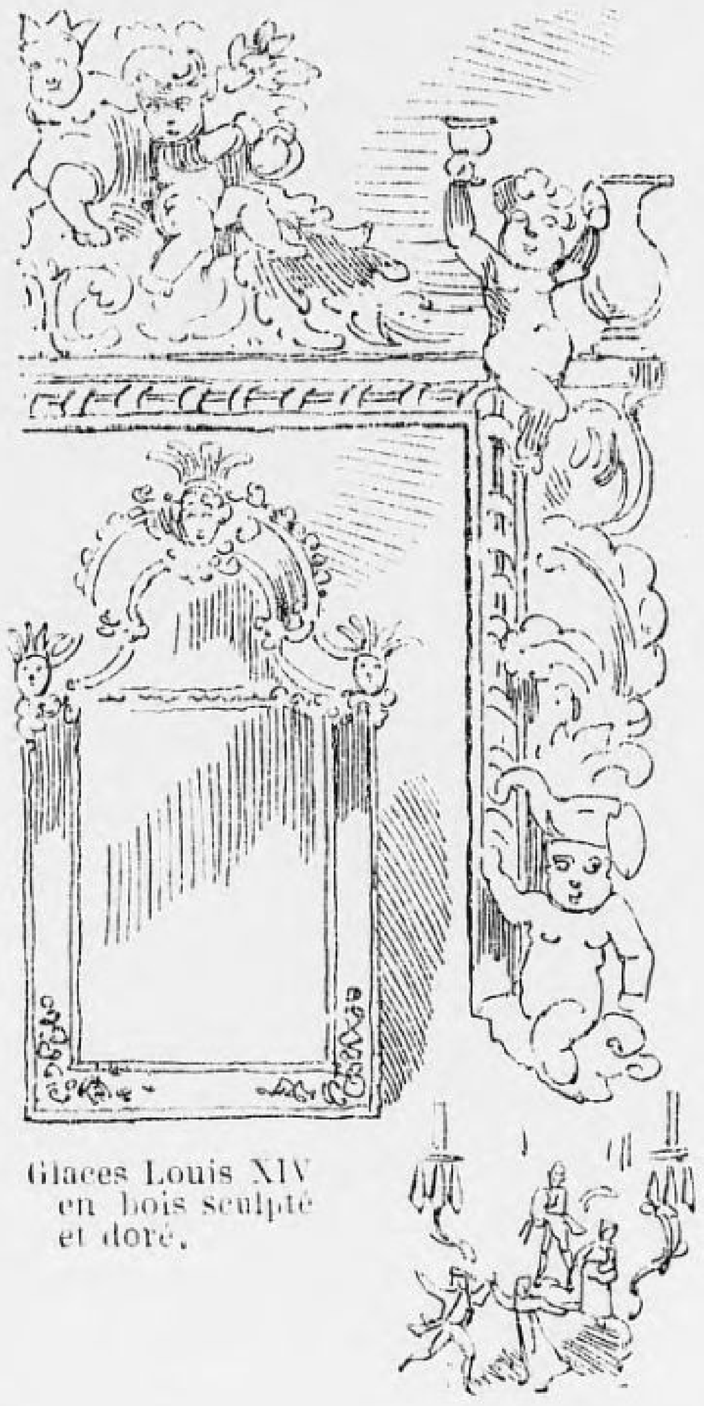


ANTICHAMBRE.



LE SALON.

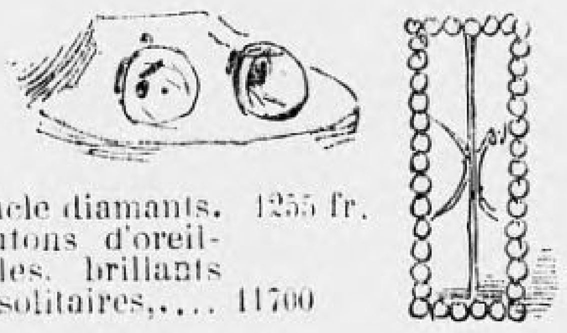
Papier à fond d'or, grand lustre Louis XIII en cristal de Bohême, grandes glaces Louis XIV, en bois richement sculpté et doré ; rideaux de soie, à fleurs jaune d'or sur fond gros bleu : trois belles tapisseries d'Aubusson avec figures, formant portières, piano vertical bois noir et perles dorées ; garniture de cheminée en bronze ciselé et doré, tableaux d'animaux.



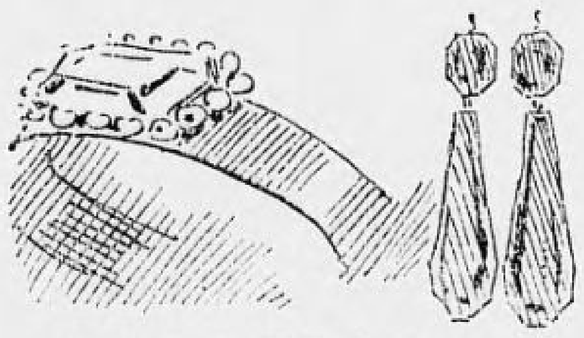
Glaces Louis XIV en bois sculpté et doré.



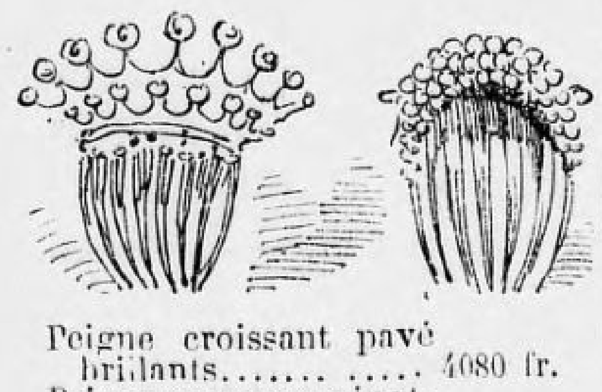
Bague saphir........... 745 fr.
» émeraude....... 425
» perle............. 140



Boucle diamants. 1255 fr.
Boutons d'oreilles. brillants solitaires,.... 11700



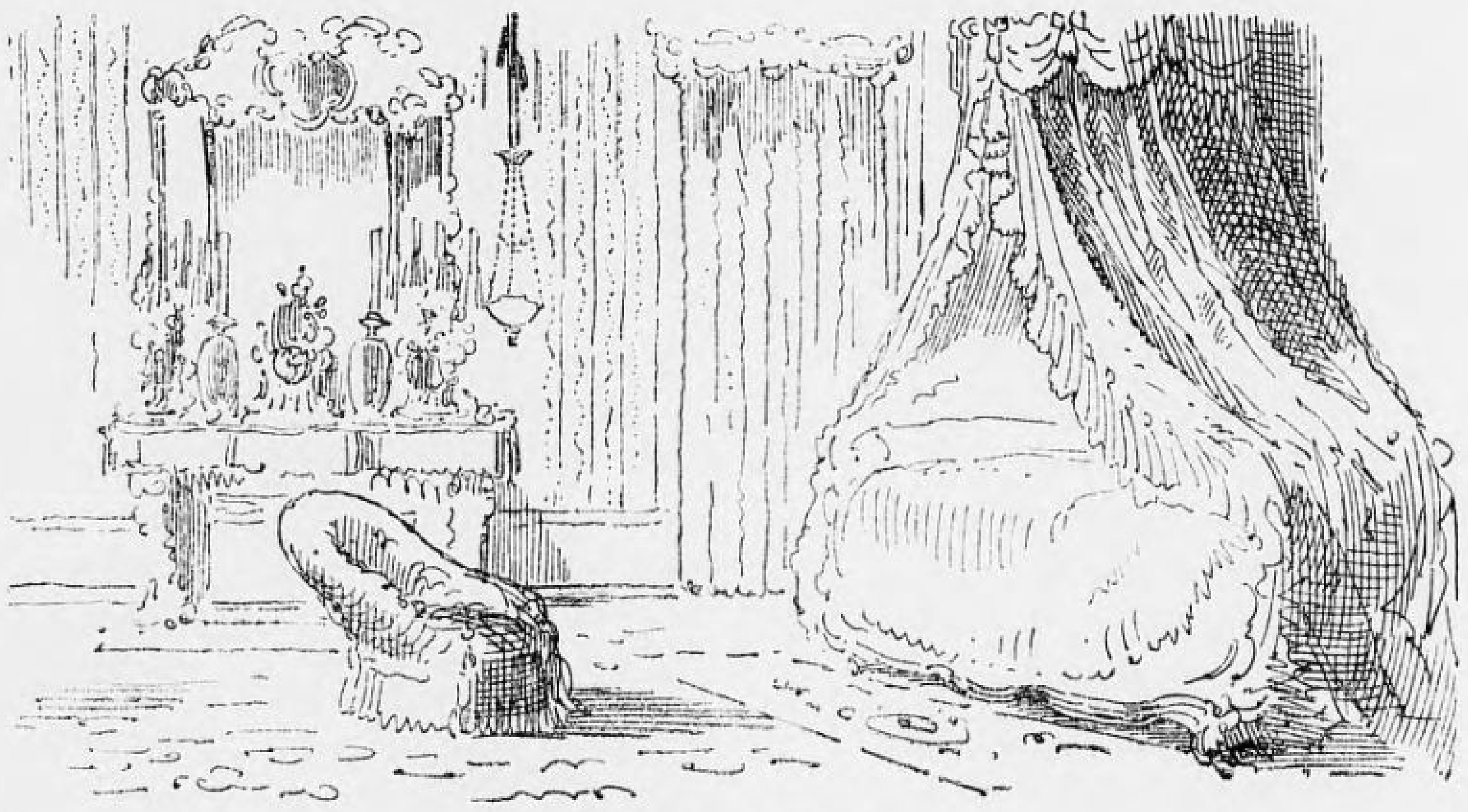
Boucles d'oreille, émeraude. 5400 fr.
Bracelet saphir et brillants..................... 1710



Peigne croissant pavé brillants....... 4080 fr.
Peigne couronne, vingt-deux perles grises et chatons....... 3125

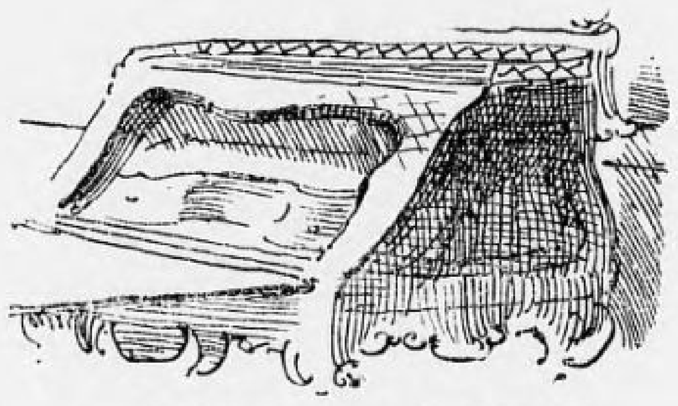


Ceinture or massif (136 grammes) avec plaques saphirs et brillants,........... 2100 fr.

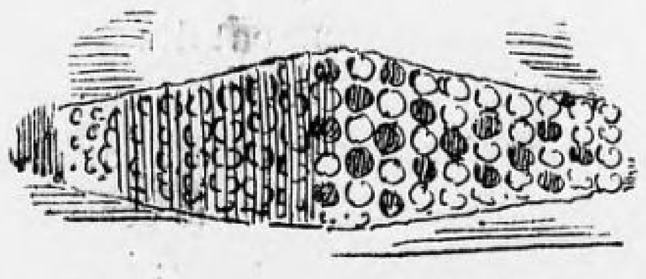


LA CHAMBRE A COUCHER.

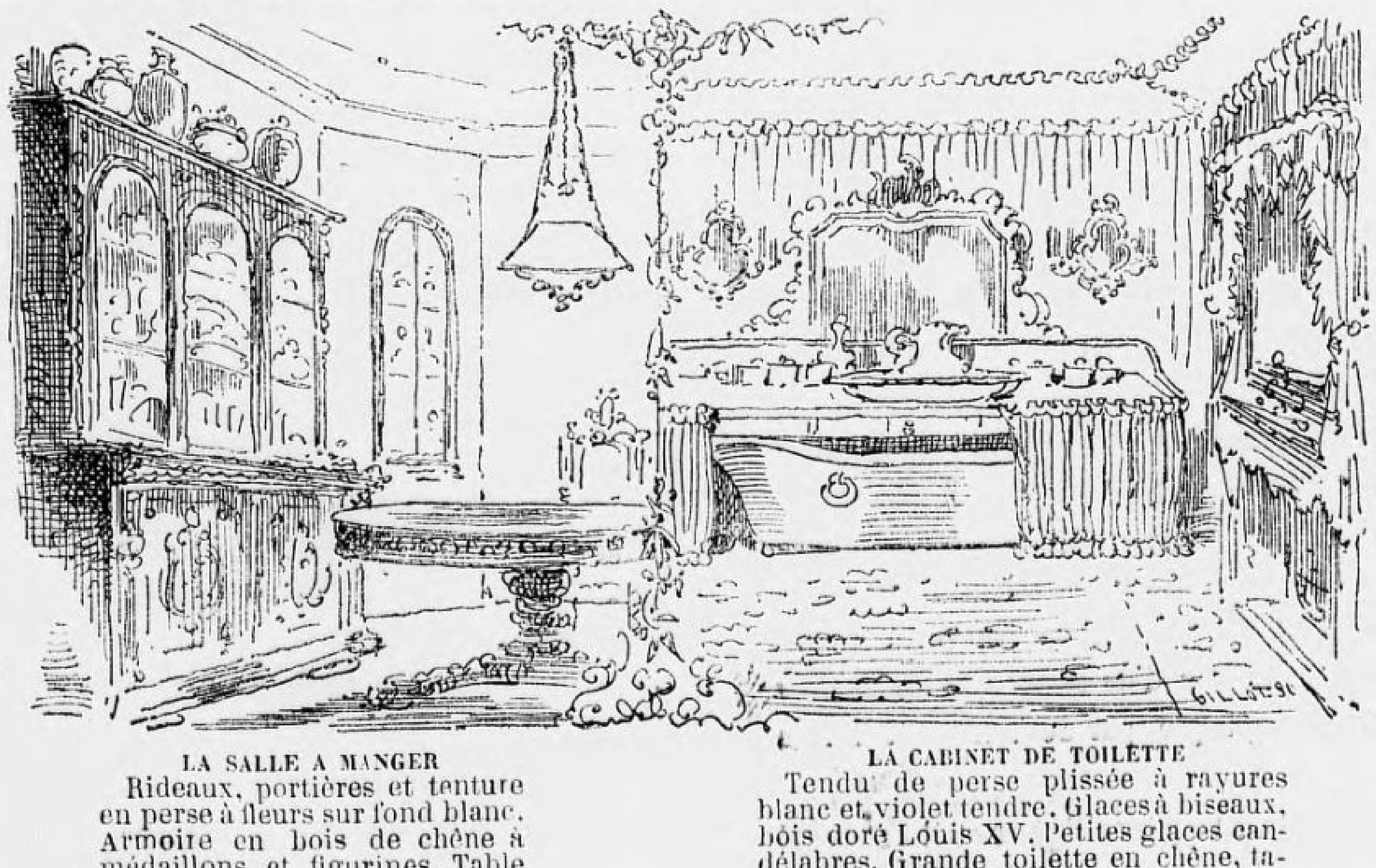
Entièrement tendue en étoffe de soie Pompadour à bandes roses et filets verts. Portières et rideaux de même étoffe. Lit en bois sculpté et doré, style Louis XV. Rideaux de lit soie et dentelles. Lampe à suspension. Garniture de cheminée style rocaille, groupe en porcelaine de Saxe. Tapis d'Aubusson sujet mythologique.



Secrétaire en bois de rose et candélabre en porcelaine de Saxe.



Bracelet tout en rubis et brillants, vendu......... 4625 fr.

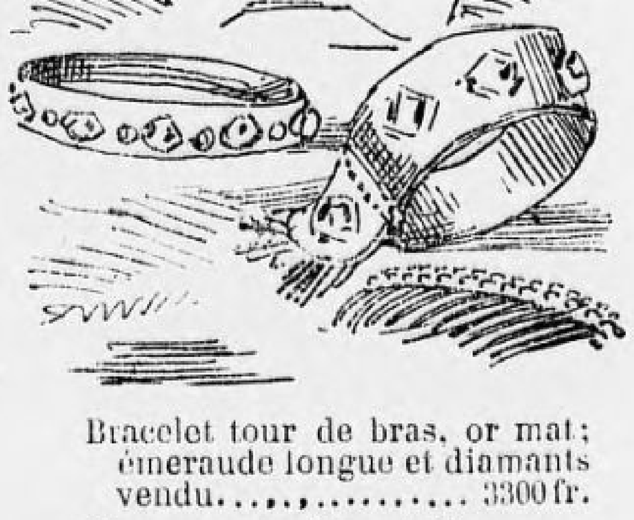


LA SALLE A MANGER

Rideaux, portières et tenture en perse à fleurs sur fond blanc. Armoire en bois de chêne à médaillons et figurines. Table à rallonges et chaises en chêne. Placards en chêne. Potiches de Chine et du Japon.

LÀ CABINET DE TOILETTE

Tendu de perse plissée à rayures blanc et violet tendre. Glaces à biseaux, bois doré Louis XV. Petites glaces candélabres. Grande toilette en chêne, tablette en marbre : garniture de toilette en verre de Bohême composée de trente pièces, baignoire et deux peaux d'ours.



Bracelet tour de bras, or mat; émeraude longue et diamants vendu................ 3300 fr.
Idem, or, saphirs, brillants, vendu 2100

néraux, préfets, académiciens, grands fonctionnaires, à vingt ou vingt-cinq mille francs. Il leur a fallu trente ans de travail, de visites pour arriver là. Dernièrement j'en ai vu chez eux une demi-douzaine : partout le même intérieur : un troisième étage rue des Mathurins ou rue Montaigne, deux bonnes, un petit domestique, le même salon à housses brodées, le même buffet doré dans l'entrefenêtre, le même étalage obligé d'un demi-luxe froid, vulgaire et décent, la même vie étriquée et prétentieuse. Le traitement trop petit, on le mange tout entier, on est obligé, pour arriver à la pension de retraite de s'user jusqu'à la corde; nul repos, sauf le monde qui fatigue, et de temps en temps un voyage aux eaux qui coûte trop cher. Toujours des tiraillements entre la représentation nécessaire et l'économie nécessaire; laquelle choisir? Le budget si gros est trop petit; à cause de la multitude des fonctionnaires, on l'émiette; chacun est à la ration, il faut que chacun vive mesquinement pour que tout le monde vive. Les figures s'en ressentent, jaunes, creuses, tirées ou bouffies d'une mauvaise graisse; l'air des bureaux est malsain; celui des salons encore davantage. Ici, ils rient, saluent, tâchent d'avoir l'air brillant ou aimable; mais l'effet général est celui d'une cohue de singes, de vieux singes habillés, fatigués, flétris, qui ont trop pâti. L'usure s'est faite encore par un autre côté. Si tôt qu'on les connaît un peu et qu'ils n'ont plus peur de se compromettre, ils tournent sans difficulté à la gaudriole, écoutent et content des histoires de jeune homme, on voit qu'ils ont jeté un harnais; l'étudiant s'est réveillé sous le bourgeois. « C'était le bon temps alors! » — « Est-ce qu'il est tout-à-fait passé? » Ils répondent par un sourire égrillard. La morale française est claire : « Je garde les convenances, je reste homme d'honneur, bon avec ceux « qui m'entourent, je travaille; en voilà bien assez. Paris est discret, « commode et je ne veux pas être dupe. » — Un d'eux allait encore plus loin : « Je suis amoureux cinq minutes. » — « Oh! répond le voisin, « c'est trop peu, il faut avoir un plat de fondation, comparer, reve- « nir, un homme du monde dîne chez soi et dîne en ville. »

Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici? Car on n'y cause guère, il y fait trop chaud, on est perdu dans la foule, la toilette de la femme est perdue. Je trouve à ces cohues et à ces exhibitions les raisons suivantes :

— Il y a des filles à marier, on les étale.

— Quelques hommes jeunes songent aussi à un bon mariage.

— Il y a des femmes à qui on ne peut faire la cour que là.

— On vient marquer sa place, et prouver à autrui qu'ils sont du monde.

— A la rigueur, c'est un club; dans une embrasure de porte, on cause d'affaires.

Les jeunes femmes, même les vieilles, s'ennuient horriblement le soir en tête-à-tête avec leurs maris. La foule est peuple, même chez les grands et les riches. Il leur faut du changement, de la diversion, du mouvement, comme aux garçons coiffeurs et aux modistes qui vont le soir aux bals du quartier Latin.

Moi-même qui les critique, pourquoi suis-je avec eux? J'ai agi mécaniquement, j'ai suivi la foule, je n'ai pas eu le bon esprit de me suffire, ce soir, seul dans ma chambre. Ai-je eu du plaisir? Après un éblouissement de cinq minutes, qu'ai-je vu, sinon une procession de coudes pointus et de contenances voulues? En vérité, j'avais un plus beau spectacle quand le soir, en Amérique, au son de la trompe, je voyais entre les arbres fourmiller les échines rondes de mes porcs, quand les rayons obliques illuminant les profondeurs de la verdure, montraient sur la mousse et parmi les glands, le tapage des joyeux coquins, repus par une journée pleine, quand leurs cris, comme cinq cents cornemuses, montaient au milieu des glapissements des perroquets, et que ma vieille forêt, tout entière, s'agitait et luisait avec des myriades d'éclairs et l'ondulation de son éternel murmure.

FRÉDÉRIC-THOMAS G. AINDORGE.

DIAMANTS A VENDRE

Saverne, 5 décembre.

Mon cher ami,

Vous m'annoncez que Juliette Beau met ses diamants en vente, et vous voulez avoir mes petites réflexions sur cet événement franco-russe, ou pour mieux dire européen.

Y songez-vous? Mais mon cher, je suis au fond des Vosges, à cent quinze lieues de tous les écrins de Maret et Beaugrand. Les seuls diamants que j'aie sous les yeux sont suspendus en girandoles aux branches de la forêt. Il y en aurait là, je suppose, pour quelques millions de milliards, si le temps était moins inégal; mais j'aperçois entre deux nuages un petit rayon de soleil qui aura plus tôt fondu ces trésors que je n'aurai fini ma page.

Item, mon pauvre ami, je suis dans le chemin où les patriarches ont marché, à grandes enjambées : les choses de là-bas ne me regardent plus. J'ai eu le bon esprit de quitter le petit monde où les diamants se donnent, quelques jours avant l'âge où mes cheveux blancs m'auraient permis d'en donner. Toutefois, ma sagesse de fraîche date ne va pas jusqu'à l'intolérance, et vous ne trouverez pas en moi la fureur des nouveaux convertis. Je serais désolé que la blonde Juliette vendît ses diamants par force, pour acheter du pain. Si elle se défait de ceux-là, c'est qu'elle aura trouvé pour son capital un placement plus avantageux. C'est aussi, très-probablement, parce qu'elle est sûre qu'on lui en donnera d'autres.

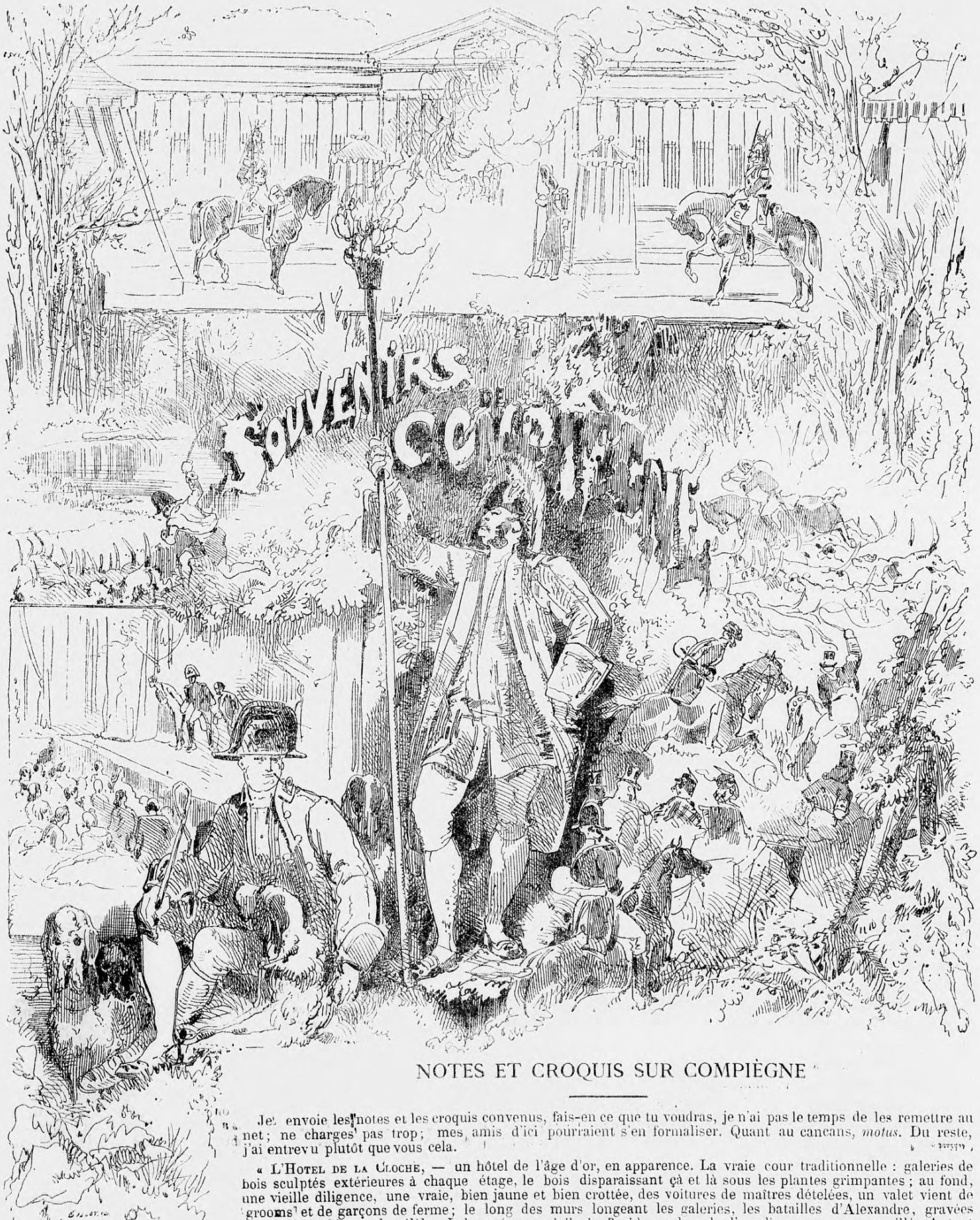
Un moraliste de mauvais ton déclamerait à ce propos contre la prodigalité des hommes qui paient dix mille francs un sourire de Juliette, de Marguerite ou de Nana, quand la journée d'une digne et courageuse ouvrière se marchande à quinze sous. On ne songe pas assez que ce contraste même excuse Nana, Marguerite et Juliette. Si une femme pouvait gagner avec son aiguille autant qu'un chef de bureau, ou même autant qu'un maçon avec sa truelle, il n'y aurait pas sans doute un tel encombrement dans la carrière du plaisir. C'est la moins agréable et la plus fatigante de toute : souper sans faim, boire sans soif et tout ce qui distingue l'homme des autres bêtes! Ce terrain de l'amour facile est un champ de bataille où les plus fortes et les plus vaillantes meurent par milliers. On les enterre sans rien dire et la nation récompense les survivantes. On ne leur donne pas la croix d'honneur; il s'en faut. Le monde a gardé l'habitude de leur jeter des pierres, quoiqu'il ait lu l'Evangile et qu'il ne soit pas sans péché. Mais les pierres qu'il leur jette, dans son mépris civilisé, sont des diamants et des rubis, des saphirs et des émeraudes.

Les donateurs de ces bagatelles sont-ils à plaindre? Non. Le bon public les prend quelquefois en pitié, lorsqu'il voit leurs présents mis à l'enchère. Mais nous ne plaignons pas l'amateur qui s'est donné pour cinquante mille francs un Corrège grand comme deux mains : nous sommes plutôt tentés de lui porter envie. Et si les dieux permettaient qu'en payant cinquante mille francs de plus il agrandît et animât le chef-d'œuvre qu'il en fît une vraie femme, blanche comme le lait, blonde comme la moisson, savoureuse comme les fruits et maligne comme un singe, pourrait-on s'appitoyer sur le pauvre monsieur qui s'est fait un tel présent à lui-même? Les belles choses peuvent-elles se payer trop cher? Vous donnez vingt-cinq mille francs pour une faïence italienne; il est vrai qu'elle est rare et fabriquée tout exprès pour les Médicis. Mais une Juliette est peut-être aussi rare, et certes elle est d'une pâte et d'une forme plus florentine que toutes les cruches des Médicis. On me dira que l'amateur de faïence conserve son pot jusqu'à la mort, tandis que les Corrège vivants ne s'éternisent pas dans la même galerie : j'en conviens, mais le jour où Juliette vous quitte avec les diamants que vous lui avez donnés, vous n'aurez qu'à vous dire : on m'a cassé la plus belle pièce de mon musée, mais j'avais eu tout le temps de m'en faire honneur et surtout j'en avais joui.

Voilà, mon cher Marcelin, les seules réflexions philosophiques que votre annonce m'ait inspirées. Ce n'est pas encore cette dissertation qui m'ouvrira l'Académie des sciences morales. Je voudrais vous donner quelques détails plus personnels sur l'héroïne de ces diamants, mais je l'ai peu connue et pas intimement du tout. Ce qui vous a peut-être induit en erreur, c'est la description (un peu arrangée) de son petit hôtel, que j'ai mise dans Madelon. Pour faire un livre dont les ressorts sont montés sur pierres dures, il m'a fallu prendre quelques croquis dans le monde de la haute galanterie. La population de ce pays excentrique ouvre assez volontiers ses portes aux gens de lettres parce qu'ils ne demandent pas qu'on les aime, parce qu'ils ne tirent jamais à conséquence; parce qu'ils appartiennent aussi au public, enfin parce qu'on peut les faire entrer chez soi sans serrer ses diamants.

Mille amitiés d'un vieux sauvage.

ED. ABOUT.



NOTES ET CROQUIS SUR COMPIÈGNE

Je t'envoie les notes et les croquis convenus, fais-en ce que tu voudras, je n'ai pas le temps de les remettre au net; ne charges pas trop; mes amis d'ici pourraient s'en formaliser. Quant au cancans, *motus*. Du reste, j'ai entrevu plutôt que vous cela.

« L'Hotel de la Cloche, — un hôtel de l'âge d'or, en apparence. La vraie cour traditionnelle : galeries de bois sculptés extérieures à chaque étage, le bois disparaissant çà et là sous les plantes grimpantes ; au fond, une vieille diligence, une vraie, bien jaune et bien crottée, des voitures de maîtres dételées, un valet vient de grooms et de garçons de ferme; le long des murs longeant les galeries, les batailles d'Alexandre, gravées d'après les tableaux du célèbre Lebrun (*cum privilegio Regis*); au bas de l'escalier, un paon empaillé. A tout cela je ne sais quel air monarchique et bon enfant. Les chambres sont malheureusement et cruellement meublées à la moderne. Cet inévitable mobilier de passage, banal et criard, qui serre le cœur, qui fait qu'on entre dans

un hôtel garni, comme on entrerait dans un mauvais lieu. Rien aux murs; tout juste assez de rideaux au lit. Un papier blanc fané, sur lequel le meubles font tache. Une odeur fétide de cigare éteint et de bottes abandonnés. Je regrette la vraie chambre d'auberge, aux naïves enluminures, militaires ou badines, la « *Veille d'Austerlitz* » ou le « *Couche de la Mariée* »; au linge rude, mais embaumant la lessive; aux amples rideaux de lit en cotonnade blanche, avec d'opulentes et triples girandoles de boule de passementeries, comme on en voit dans ces gravures de la Restauration où l'heureux Florval pénètre chez l'aimable Zélie.

Les aimables Zélie ne manquent pas heureusement ici; l'an dernier, la première personne que je croisai dans l'escalier du Paon empaillé, c'est la femme de chambre de l'adorable Ninisse, tu sais, qui portait le souper de sa maîtresse... Enfin, elle devait aller loin, elle monte si bien à cheval!

—

Les jours de chasse, une foule de marquis de Carabas, vont et viennent dans cette cour pittoresque, éteignant leurs dorures sous le modeste paletot ou la simple couverture de voyage. Ce que tu disais du manteau d'apparat à trouver est bien vrai. Bien vrai aussi ce que tu dis du costume de chasse :

« En lui-même, ce costume a peu changé depuis Louis XIV. C'est toujours le grand habit à la française, galonné sur toutes les coutures; les grandes bottes de gendarme remplacent les bottes à chaudron. Le tricorne a dû nécessairement se diminuer; mais si petit et si coquet qu'on l'ait pu faire, il hésite encore à s'approprier à nos moustaches et à nos favoris. La plupart en sont évidemment préoccupés; le mettra-t-on sur l'oreille? c'est bien mousquetaire de bal masqué; le mettra-t-on sur le nez? la corne de devant gêne pour y voir; le portera-t-on droit? le mouvement du cheval l'aura bientôt fait glisser, si bien qu'on finit par le laisser se placer comme il lui plaît, généralement en arrière, un peu en Jeannot. »



A L'HOTEL DE LA CLOCHE.



UN GRAND TROMPEUR.

Un d'eux s'en est débarrassé, sitôt descendu de cheval, et l'a remplacé par une casquette quadrillée vert de la plus haute fantaisie.

—

J'ai vu Pierrefonds aujourd'hui. Plusieurs heures de forêt à traverser en poste. Des hautes futaies rousses, tristes, profondes, solitaires; deux grands gendarmes à cheval, seule rencontre.

De loin, en approchant, sur la route qui serpente au pied du château, je distingue les voitures découvertes de la Cour se déployant comme une batterie en marche. Le long ruban de chevaux et de voitures espacé de piqueurs, à intervalles réguliers, a fort bonne façon de loin. De près, par une bise de décembre, trop de nez rouges et de cols relevés, trop de mèches écartées par le vent et découvrant indiscrétement les tempes, trop de rhumes naissants et rendant soucieux. Les dames sont impénétrables sous leurs maudits petits voiles noirs. Impossible de distinguer les jolies :

Devines, si tu peux et choisis, si tu l'oses !

Le château énorme, écrase plus qu'il ne protège le misérable village; je regrette les vieilles ruines, qu'une des premières gravures du *Magasin Pittoresque* m'avait gravées dans la tête : tu sais, un de ces premiers bois simples et sauvages, légendaires comme ceux du MESSAGER BOITEUX. On croit maintenant entrer au Musée Dusommerard, côté regratté du boulevard de Sébastopol. Cette reconstruction sera curieuse néanmoins; toutes nos connaissances archéologiques vont être appliquées là, et tous les détails recréés, depuis la petite poterne, méfiante, difficile à trouver, qui sert d'entrée à cet énorme monument jusqu'à cette chambre surplombant au sommet de la grosse tour, où vous risquez de laisser vos jambes dans les ouvertures pratiquées au plancher, le long du mur, pour verser la poix bouillante sur les assaillants. Un motif d'ornementation, que je vois ici pour la première fois : à l'extérieur de la tour principale, au milieu de la haute muraille nue est incrustée la gigantesque statue d'un sire de Pierre-



ALLONS, POUSSE CAMARADE !



DESSUS DE PANIER.



LE VIEUX PIQUEUR.



ROUTE DE PIERREFONDS

fonds, non pas dans une niche, audessus d'une porte ou d'une fenêtre quelconque, mais faisant brusquement saillie au milieu de l'immense entassesement de pierres, en hauteur.

Le château domine une immense vallée dont il est le centre et que bornent de tous côtés de grandes collines boisées. Ce site est beau mais triste; et ma foi, la vue de cette vieille forteresse n'est pas faite pour vous ranimer. Vraie tanière; dans les chambres sombres, à travers les murailles épaisses la lumière et les sons n'arrivent du dehors que dénaturés, bruits sourds, lueurs blafardes; à un endroit la pierre du plancher fendue, baille sur le vide; ce sont des oubliettes encore en permanence. Décidément le moyen âge ne fait bien qu'en ruines, et l'on a hâte de quitter ce mort sinistre pour venir se réchauffer à la ville aux lumières et aux fêtes des vivants et aux épaules nues des jolies vivantes.

—

Ce soir, *Maître Guérin*, au théâtre de la Cour. Une représentation ici est toujours, comme tu l'as dit, « une fête de famille; la salle est petite et des plus modestes comme décoration. Au parterre montant jusqu'à la galerie, une houle d'épaulettes et de moustaches, c'est la place réservée aux officiers; à la galerie, la Cour; à l'étage supérieur, les notables de la ville; au-dessus, les sous-officiers et la brave cantinière du régiment en garnison. On est loin des réceptions des Tuileries et dans ce cadre exigu il faut s'y prendre à deux fois pour se rendre compte des splendeurs qu'il renferme. »



LES INVITÉS.

« Rien de charmant surtout comme les deux galeries de côté exclusiment réservées aux toilettes féminines. Partout ailleurs, l'habit noir fait tache, ici ce ne sont qu'ondulations d'épaules, nuages de jupes, scintillements de diamants, longues grappes de cheveux, aigrettes frémissantes. De plus, la salle est éclairée aux bougies, et ce n'est que sous cette lumière douce, que les femmes rassurées s'épanouissent tout à fait. »

« Au fond, un petit coin pour ces messieurs. Quelques habits brodés. La tenue générale est le frac, le gilet et le coilant noir, tenue merveilleusement faite du reste pour faire ressortir l'éclat d'un cordon rouge en sautoir. »

L'exhibition des toilettes de Plessy a eu ici du retentissement. On en rit encore, et je crois que voilà un rude coup porté aux toilettes tapageuses par trop à la mode.

Pour celles-là en particulier, ce n'est plus même du tapage, c'est un vacarme effroyable. Elles sortent pourtant de chez le bon faiseur. Mais croit-on tout dit, par cela seul, qu'il vous livré un quatre-vingt-dix-neuf millième modèle plus excentrique que les précédents pour ne leur pas ressembler? Croit-on que la manière de porter ces robes, de se les assimiler, de les amortir par mille petites modifications où la vraie femme se révèle, ne doit pas être comptée pour beaucoup dans le succès. Il y a particulièrement au sujet de ces toilettes de *Maître Guérin*, une histoire de vieux jupons à l'ancienne mode qu'on veut toujours faire servir avec les robes nouvelles, à mourir de rire. Mais la vie privée est murée.

Une réaction se prépare en sens inverse, dit-on, on va revenir au simple et à l'uni. Tant pis ma foi. Ruine pour ruine, il valait encore mieux se ruiner avec sa femme qu'avec sa maîtresse. De plus, les célibataires avisés trouvaient mieux leur compte à ce tapage-là.

—

En attendant ce jour néfaste voici deux toilettes que je t'ai notées, ne les charge pas trop; si tu savais qu'elles sont jolies et surtout bien portées! Elle n'ont d'égale que la toilette satin blanc et zobeline de l'an passé!

Ceci pour tes lectrices seulement. La première est une robe de satin bouton d'or



TOILETTE DE PROMENADE.

Seconde jupe formant tunique relevée devant, garnie de haute guipure fixée de chaque côté par de grands nœuds de satin bouton d'or, corsage avec berthe de guipure.

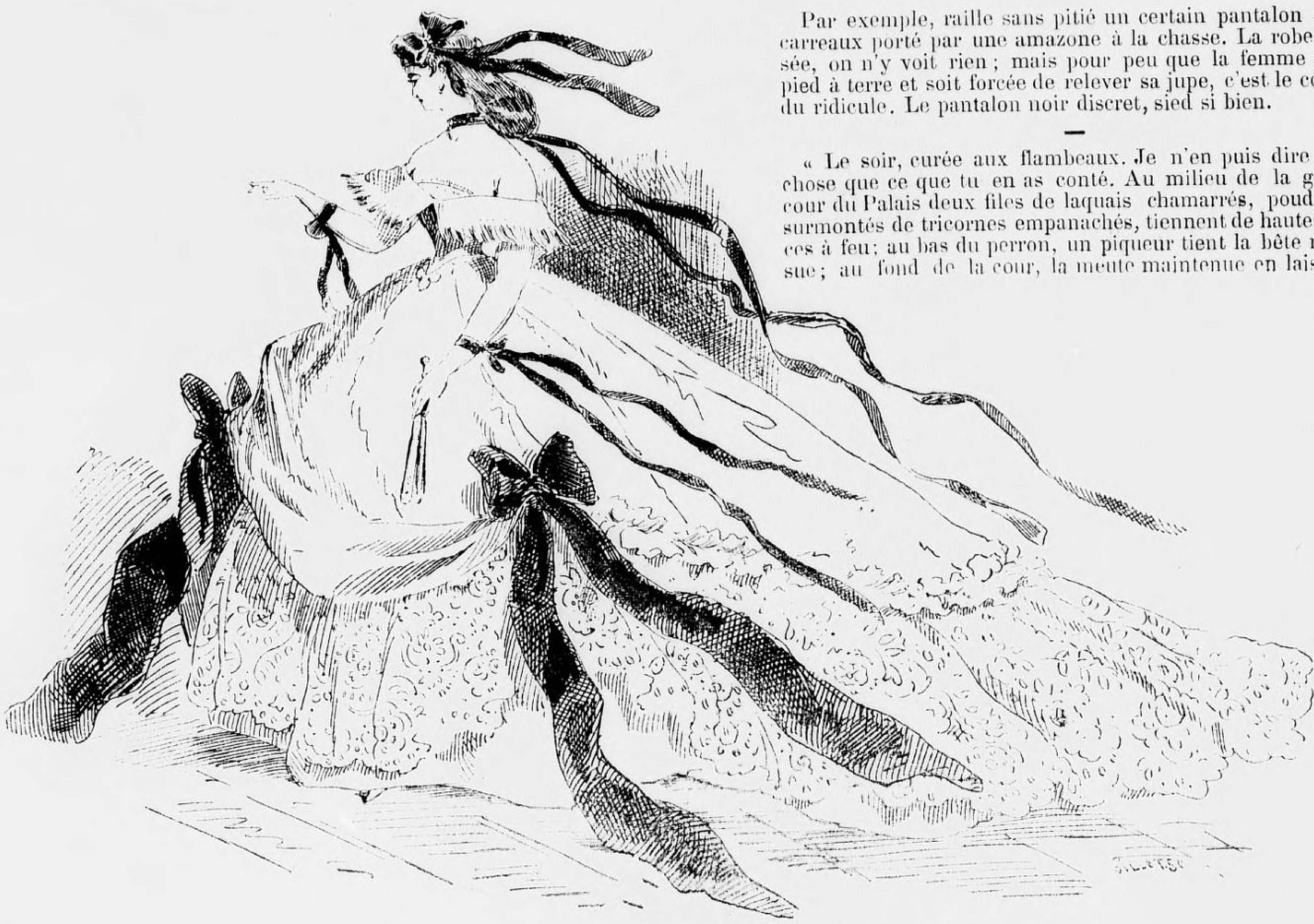
Coiffure d'un œillet de diamants fixé au milieu d'un nœud de velour noir, ayant de grands bouts tombant sur les cheveux jusque sur le cou, collier de velours noir plissé, noué derrière avec des bouts descendant plus bas que la taille, chatons de diamants cousus sur le velours, bracelets semblables.

La seconde toilette est robe de satin blanc sans plis dite princesse, deux écharpes roulées autour des reins, dont les deux bouts croisés sur les côtés par des coulants de perles d'or sont fermés par trois petits

Par exemple, raille sans pitié un certain pantalon gris à carreaux porté par une amazone à la chasse. La robe baissée, on n'y voit rien ; mais pour peu que la femme mette pied à terre et soit forcée de relever sa jupe, c'est le comble du ridicule. Le pantalon noir discret, sied si bien.

« Le soir, curée aux flambeaux. Je n'en puis dire autre chose que ce que tu en as conté. Au milieu de la grande cour du Palais deux files de laquais chamarrés, poudrés et surmontés de tricornes empanachés, tiennent de hautes lances à feu; au bas du perron, un piqueur tient la bête recousue; au fond de la cour, la meute maintenue en laisse. A un signal, les chiens s'élancent; deux fois on les arrête avant d'arriver à l'animal ; ce n'est qu'à la troisième qu'on les lâche tout à fait. Les vieux chiens ne s'y trompent pas pendant que les jeunes bondissent et hurlent dès le premier signal, eux ne s'émeuvent qu'au troisième. »

« En soi, c'est peu de chose, mais le cadre est superbe. L'or des livrées ruisselle sous les lueurs tremblantes; les fenêtres illuminées,



La Toilette bouton d'or.

glands, soie blanche et fil d'or au-dessous de ces écharpes prend un grand volant de tule moucheté d'or, descendant jusqu'au bas de la jupe.

Corsage avec petite berthe de satin blanc bordée de petits effilés de soie blanche et fil d'or, ayant par dessus une blonde blanche qui éteint le brillant de l'or.

Boucles d'oreilles têtes égyptiennes, collier grosses perles d'or, séparées par un fil d'or; coiffure en torsade d'or fermée sur le front par un gros camée, liserons de toutes couleurs entourant la torsade et tombant très bas sur les épaules.

Je te citerai encore un joli peignoir pour prendre le thé après la promenade, satin blanc et guipure à collet Watteau ; et une coiffure un peu... Atala, les cheveux en touffes au-dessus de la tête, et maintenus par trois cercles d'or. Tout cela, porté par des femmes du commun, seraient peut-être à pouffer, mais porté par celles-ci, c'est à nous rendre fous. Et c'est bien ce qu'elles veulent !



La Toilette aux écharpes.



La coiffure Atala.!

en fête, tranchent sur les hauts murs sombres du palais ; au grand balcon, des femmes en toilette de bal ; en bas, la foule dominée par les casques des cuirassiers qui la maintiennent ; des torches jettant ces clartés étranges, particulières aux nuits d'émeute ou de réjouissance publiques ; des pavés sanglants ; des hurlements de chiens ; et, dominant tout, s'élevant dans les airs, comme résumant toute la poésie de cette scènè des temps passés, les fanfares des cors, mâles comme des sonneries de cavalerie, mélancoliques comme des chants d'église. »]



— Ce n'est pas que le vin de Compiègne soit mauvais, mais ce sont les rues qui sont trop étroites !



Le Peignoir du Thé.

Après ce spectacle, tout rêvassant, j'ai encore été faire un tour en ville ; il y a au bout du château un immense souterrain béant, éclairé au gaz, et défendu à l'une de ses extrémités par deux bastions en ruine, auquel je n'ai rien compris. Je me propose de revoir cela la semaine prochaine. Ce soir-là, d'ailleurs, j'étais suivi par deux escogriffes qui avaient bien l'air de mourir d'envie de me demander ce que je faisais là. J'aurais été ma foi bien aise de l'apprendre. Un instant, j'ai eu l'idée de siffler ma bande, pour nous amuser.

En rentrant à l'hôtel, j'ouvre ma fenêtre qui donne sur une ruelle charmante ; à la lune je distingue de vieilles maisons à pans de bois, à hautes cheminées de briques, perdues dans le lierre. Un grand fracas de bottes éperonnées, et de sabre battant les murailles. Ce sont deux cuirassiers légèrement *paff*. qui passent en jurant sous mon balcon ; je te les envoie, avec les deux toilettes et quelques bonnes têtes de chiens, c'est ce que j'ai vu de mieux ici.

A ma prochaine lettre les chambres d'invités et les coulisses d'une charade et des tableaux vivants. X.



CHEZ LE PATISSIER



UNE FEMME QUI AIME LES ÉMOTIONS.

— Deux douzaines d'*éclairs* s'il vous plaît?



UNE PARTAGEUSE.

Pour elle, le *savarin* n'est qu'un prétexte à avaler plusieurs fioles de malaga.



— Amélie, ne mange pas comme cela, tu sais que nous dînons chez ta tante.
— Raison de plus, maman.







OPINION D'UN GOURMET.

Laissez donc, la pâtisserie c'est comme le gaz dans un ballon, plus on en absorbe plus on est léger.

LES BRIOCHES D'ARTHUR.

Fi, que c'est laid, mesdemoiselles, de se moquer d'un pauvre jeune homme parce qu'il ne sait pas commettre avec autant de grâces que vous, le joli péché de gourmandise.

LE PLUM-PUDDING DE L'ÉTRIER

Les Anglais sont comme les canons, ils ne *partent* que lorsqu'ils sont bien bourrés.



SUPPLICE DE TANTALE.

Faute d'un sou!



A L'EAU, A L'EAU...

Bébé a trop mangé de baba.

LE GÉNÉRAL TOM-POUCE

C'est mon ami Valère B., qui va parler :

— J'ai beaucoup connu Tom Pouce, depuis l'âge de treize ans jusqu'à l'âge de trente-deux ans, qu'il doit avoir aujourd'hui. Je l'ai vu un peu partout, en Amérique, à Londres, à Paris, tantôt pour de l'argent et tantôt pour rien. J'ai dîné avec lui à Bordeaux, à l'hôtel Richelieu, alors qu'il n'était pas franc-maçon. Puisque le voilà redevenu à la mode, — comme autrefois le comédien Molé ou le singe de Nicolet, — je vais vous dire mes souvenirs tels qu'ils m'arrivent, sans ordre, sans façon. Ce n'est pas de Goëthe que nous causons, la familiarité est de mise.

Le général Tom Pouce, — où M. Charles S. Stratton, comme vous voudrez, — n'est pas précisément aussi joli que jadis. Un nain vieillit plus vite que les autres. Néanmoins, il est encore assez bien proportionné; ses pieds et ses mains sont irréprochables; son œil est clair, vif, sautillant; sa bouche est vermillonnée comme celle d'un magot de porcelaine. Il est blond, mais ses cheveux deviennent rares. Le nez manque absolument de sculpture, c'est le vilain côté de Tom Pouce, ses narines renflées sont Massachussets en diable. Le nez d'Odry en miniature.

A part cela, M. le général Tom Thumb est une joliette et riante contrefaçon de notre disgracieuse humanité. En le considérant, je me suis pris souvent de sérieuses réflexions sur le malheur qu'on a de posséder ce qu'on appelle *une belle taille*. — Sans compter les proverbes, qui, depuis un temps immémorial, ont la malhonnête habitude de loger les esprits médiocres dans de grands corps et de faire croître outre mesure les herbes inutiles, l'histoire contemporaine semble prendre à tâche de réaliser les paroles de l'Evangile, c'est-à-dire d'abaisser les grands et d'élever les petits. Nos illustrations sont, pour la plupart, d'un volume assez exigu, et n'ont de rapport avec le cèdre altier que ceux que l'imagination des poëtes lyriques veut bien leur prêter. — Mesurez M. Thiers, M. Ingres et M. Mirès!

Un petit homme à cervelet étroit demeure inaperçu au milieu d'un salon; mais malheur à l'individu atteint de plus d'un mètre soixante centimètres, et dont l'intelligence n'est pas à la hauteur du buste. J'avance qu'à ce dernier il faut trois fois plus d'esprit qu'au premier pour combler la distance qui existe entre eux deux, — non-seulement de l'esprit, mais encore du maintien. Un petit homme se fait aisément solliciteur; il glisse dans l'antichambre, on l'entend à peine marcher, il est alerte et insinuant. Pareil métier est impraticable à l'homme grand, son pas seul ébranle le parquet; à son entrée dans l'antichambre, tout le monde se retourne; les figures prennent aussitôt une expression de maussaderie. Admis dans le cabinet du maître, il ne sait que faire de sa stature de tambour-major, ses salutations conservent malgré lui quelque chose de raide, son air modeste passe pour de l'hypocrisie, sa voix adoucie semble une concession; quoiqu'il fasse, le maître est offusqué; cet homme le gêne, l'écrase; il a hâte de le congédier.

En amour, pareillement, toutes les chances sont pour le petit homme; il éveille moins de soupçons, peu de jalousie. — « Bonjour, mon cher; vous venez voir ma femme? c'est fort bien à vous! » C'est pour le petit homme qu'ont été inventés les placards, les armoires, les cabinets de toilette, les portes d'alcôves, les escaliers dérobés, les cheminées tournantes, les glaces à coulisses et tous ces réduits mystérieux dont les petites maisons abondaient, sous le règne des petits-maîtres et des petites-maîtresses.

Avec un petit homme point de déceptions, on sait d'avance à quoi s'en tenir sur son compte; on ne court risque en tout cas que d'être agréablement surpris. Par contre, que de géants ont menti à leurs promesses! Outre les nombreux argus qu'ils éveillent sur leur passage, ils traînent fatalement le bruit et l'éclat. Ils ne sauraient causer avec une femme sans l'afficher. L'Amour est un enfant, avant tout, et Kléber n'aurait jamais pu poser pour le portrait en pied de Cupidon.

Sur dix conquêtes dont se vantera un homme grand, un petit en aura toujours à lui opposer quinze. C'est la proportion. Voyez Tom Pouce! Il a laissé des regrets dans les deux hémisphères; tout le Connecticut brûle encore des feux qu'il y a allumés. — Je me souviens d'un jour où Tom Pouce m'a complaisamment étalé pendant près d'une heure son innombrable collection de bagues, de portraits, de médaillons, de breloques, de boucles de cheveux : — « Cette étincelle, ce rien qui brille, ce diamant, c'est un don de lady S. L., la plus sensible Anglaise des trois-Royaumes. — Cette cravate, qui ferait à peine trois fois le tour de votre doigt, c'est Mme Polck qui l'a attachée à mon cou. — Et cette épinglette? c'est Fanny Essler qui l'a piquée à ma chemise. — Voulez-vous voir ma montre? elle est grande comme votre ongle, vous la briseriez en voulant la saisir, elle va cependant mieux que toute autre; c'est une femme encore qui me l'a glissée dans la main à l'instant de mon départ; mais celle-ci, je ne peux pas vous la nommer, les journaux sont si indiscrets... »

Puis, clignant de l'œil et se penchant vers mon oreille (il était monté sur une table) Tom Pouce ajouta à demi-voix :

« — Je vous conterai cela un jour que nous serons seuls; aujourd'hui, vous comprenez, je suis obligé de gazer; nous avons tant de ménagements à garder, *nous autres hommes!* »

Ce mot fut dit par Tom Pouce avec un magnifique aplomb.

« — Voici, poursuivit-il avec volubilité, la tabatière de la reine des Belges, les manchettes de la duchesse de Northumberland, l'épée d'honneur des habitants du comté de Sussex. — Faut-il vous dire aussi les grandes dames qui m'ont tenu sur leurs genoux, qui ont passé leurs doigts effilés dans les petits frisons de ma chevelure plus douce qu'un duvet d'oiseau, qui m'ont embrassé aussi, moi, Tom Pouce, qui riais sous cape et qui leur rendais caresses pour caresses;

« Tâtez plutôt :
« Le *baiser* sur ma joue est encore tout chaud.

« C'est que j'en ai tant reçu dans ma vie! (Chère madame Stratton, regardez donc par la fenêtre) Votre Vert-Vert si chéri, si fêté, si gâté, qu'était il auprès de moi? Réputation usurpée! Il mourut sur des pralines, le gourmand; je mourrai, moi, mangé par des baisers de femmes! »

Il court de charmantes historiettes sur Tom Thumb; une entre autres que j'ai entendu raconter est celle-ci. — La reine Victoria se promenait dans les jardins de Windsor, tout-à-coup le duc de N... se présente au détour d'une allée, porteur d'un énorme bouquet, qu'il offre en s'inclinant; la gracieuse souveraine sourit et accepte; déjà, sa main potelée s'avance sur les fleurs, lorsqu'un léger bruissement vient lui donner l'éveil; elle écarte quelques feuilles, et, derrière une touffe de camélias, elle aperçoit, — caché, — qui? — cette petite poupée que l'on nomme Tom Pouce, ce madrigal fait chair.

Quand Tom Pouce est invité à passer la soirée dans un salon, il y arrive ordinairement porté par un domestique, et couché dans un coffret, du fond duquel il surgit comme un diable à ressort. C'est une manière originale de se présenter. Une fois descendu à terre, il se dirige tout droit vers le maître ou la maîtresse de la maison, à qui il se fait un devoir d'aller présenter ses hommages, — en vraie réduction de Prudhomme. Puis, après avoir satisfait à l'étiquette, il jette son claque sous le bras gauche, à la façon des marquis de théâtre, introduit le pouce dans l'entournure de son gilet, et se promène avec de grands écarts de poitrine. Si vous ne vous rangez pas assez vite sur son passage il vous marchera impitoyablement sur les pieds, et pour peu que la forme de votre tibia lui déplaise, il est homme à vous chercher querelle et à échanger sa carte contre la vôtre. — Riez tant que vous voudrez, mais M. le général Tom Thumb a la tête près du bonnet; il s'est fait depuis dix ans plusieurs mauvaises affaires, dont il est toujours sorti, du reste, à son honneur. — Un jour que le docteur Véron l'avait, par mégarde, recouvert tout entier de son chapeau, il faillit étouffer de colère, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à l'apaiser avec des excuses.

Je sais un Anglais tri-millionnaire, grand amateur de combats de coqs et de rats, qui donnerait le tiers de sa fortune pour faire mettre aux prises Tom Pouce et le prince Colibri, — cet autre nain, — et pour les voir se passer réciproquement leurs petites rapières au travers de leurs petits corps. Il n'y a que les fils d'Albion pour avoir des idées semblables.

Tom Pouce cause avec agrément, sa voix est aigrelette et un peu criarde. Il sait le français et il en profite pour lire nos auteurs, — mais quels auteurs, bon Dieu! Imaginez-vous qu'il s'est jeté à corps perdu dans la littérature naine du XVIIIe siècle : Bernis, Dorat, Voisenon, Gentil-Bernard, font à présent ses plus chères délices. Les ouvrages qui garnissent les deux ou trois rayons de sa bibliothèque en bois de rose sont tous du genre de *Grigri*, du *Soulier vert* ou du *Petit Pompée*: c'est frêle, puéril, mignard, mais de facile digestion, — de la littérature à la Tom Pouce. En politique, on le dit de l'opinion de M. Limayrac.

Mais vous n'avez rien vu si vous n'avez vu M. le général exécuter ses poses académiques. — Je ne suppose pas que M. Charles S. Stratton ait renoncé à cette partie curieuse de ses exercices. — C'est-là qu'il excelle principalement. La statuaire antique n'a point de chef-d'œuvre qu'il ne soit dans le cas de vous traduire sur le champ. Examinez ce gladiateur mourant : quel sentiment, quel ensemble dans l'attitude! Contemplez cet Hercule, appuyé sur sa massue, enveloppé d'une peau de lion; comptez les veines de ses bras, les muscles de ses jambes! — Et cet Apollon du Belvédère, s'il-vous-plaît : où trou-

verez-vous autre part autant de noblesse, de fierté, d'idéalité rayonnante?

Ce n'est pas tout. Si Tom a mené avec lui sa garde-robe, il vous montrera ses riches et étincelants costumes; il en revêtira même quelques-uns pour vous faire plaisir, tant il se prête avec douceur aux moindres caprices. — Il s'habillera en Écossais, avec la toque sur l'oreille et la plume d'aigle à la toque; il vous sifflera la chanson du montagnard; il vous parlera de Mina et de Brenda, qu'il a laissées toutes deux sur un rocher, pensives et regardant dans la mer. Vous croirez avoir devant vous une page de ce gros boiteux de Walter Scott et il vous semblera respirer l'odeur des bruyères. — Ou bien, il se coiffera du turban somptueux, il passera le kandgiar dans sa ceinture, l'or et les perles ruisselleront sur sa robe, chamarrée et splendide comme une strophe des *Orientales*. Ce sera Ali-Pacha ou Achmet-Bey; ses sourcils se fronceront, sa prunelle empruntera un éclat sauvage; ses lèvres s'écarteront pour montrer des dents blanches et serrées; il s'étendra sur un divan brodé d'or, croisant les jambes et fumant le narghilé et ce sera alors un vrai Turc, je vous le jure, un Turc de Stamboul, comme tout à l'heure c'était un Écossais des bords la Clyde. — Tom Pouce ferait un excellent professeur de couleur locale.

Maintenant, dites-moi, êtes-vous prudent? Aimez-vous à rire d'un rire clandestin et non autorisé? — Bon! je vois que la curiosité vous aiguillonne. — Alors, fermez les portes et tirez soigneusement les rideaux; éloignez vos gens et rangez-vous en cercle autour de moi. — Y êtes-vous? — Plongez à présent votre regard par-dessus mon épaule, au fond de ma garde robe (c'est Tom Pouce qui parle), — et tout au fond, bien au fond, — parmi ce fouillis de paillettes et de satin, ne démêlez-vous pas. — oui, — là, — un petit chapeau d'abord, — et puis ensuite comme qui dirait une redingote grise? »

Ah bah! — Chut! ..

« Ça, toutes vos précautions sont-elles bien prises? ne serons-nous point dérangés? Allons! Constant, donnez-moi mes bottes pour monter à cheval! Bien, l'équipement est au complet; la tête penchée, le regard sombre, une main dans le gilet l'autre au dos, tenant une lorgnette. — Où allons-nous, Sire? — En campagne, morbleu!

Et voilà mon Tom Pouce qui empoigne une canne, se met à cheval dessus et galope à travers l'appartement. Hue! dia! hop! hop! Soudain, il s'arrête. C'est que l'ennemi est en présence. « — Berthier, portez-vous sur l'aile gauche avec la cavalerie! Lannes, emportez cette redoute! Moncey, prenez deux bataillons de grenadiers et jetez-vous dans la plaine! Est-ce fini? Partons, messieurs... Soldats! je suis content de vous! »

Nous avons fait bien du chemin, nous sommes maintenant à la veille de la bataille d'Austerlitz. Tom Pouce est dans sa tente, endormi, assis sur une chaise retournée; une carte d'Europe est tombée à ses pieds. De grandes préoccupations se lisent sur son front; il rêve à la bataille du lendemain; des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche. Tout-à-coup, le canon gronde, le tambour bat aux champs; Tom Pouce se réveille en sursaut. — En avant! en avant!

Je ne saurais dire l'effet grotesque de cette parodie, rendue par le Bébé américain avec une incroyable vérité d'expression. Il est vrai qu'il ne la prodigue pas, surtout en France, où il courrait risque d'être lapidé par le peuple qui ne plaisante pas sur le compte de son Empereur. Mais pour quelques-uns d'entre nous qui ne voient guère de différence entre la charge comique de Tom Pouce et la charge sérieuse de Gobert ou de Maurice Coste, cela est regrettable. N'importe; Tom se verra forcé de la rayer définitivement de son répertoire, un jour ou l'autre. D'un Français (d'Henri Monnier, par exemple) la farce serait peut-être acceptable; d'un étranger on ne la supporte jamais — si petit, si petit qu'il soit. Aussi bien lui a-t-on fait quelquefois les gros yeux à ce pauvre amour! Un soir, il y a de cela quelques années, au moment où il endossait l'uniforme célèbre, M. de V***, une de nos moustaches blanches, devinant ce qui allait se passer et ne voulant pas rester témoin d'une telle profanation, prit son chapeau et sortit, — en lançant au nain ce seul mot d'une énergie foudroyante:

— Polisson!

CHARLES MONSELET.

L'AUTOGRAPHE

Album de l'année 1864.

—

Que de temps, de patience, de recherches, de matériaux, d'érudition, de travail, d'esprit, pour nous donner, réunis en album, plus de deux mille autographes! Je viens de parcourir à vol d'oiseau cette collection unique que je connaissais déjà. L'immense variété des sujets n'apparaît pas sensiblement dans un numéro isolé, quelquefois consacré à un sujet uniforme comme celui de *Marat*, ou à des pièces d'une grande étendue. Pour juger l'*Autographe*, et rendre justice à sa réelle valeur, il faut en examiner l'ensemble. Dessins, lettres, musique, fragments, pensées, pièces historiques, toutes ces curiosités s'entassent pêle-mêle, et, comme par hasard, dans un mélange de faits, de noms et de dates. Souverains, hommes d'État, législateurs, soldats, marins, prélats, orateurs, magistrats, financiers, poëtes, romanciers, auteurs dramatiques, philosophes, historiens, écrivains, savants, compositeurs, comédiens, peintres, inventeurs et assassins se coudoient dans ce rendez-vous général de tout ce qui inscrit son nom sur les murs de la postérité. La France, l'Europe, le monde,

« De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, »

tout a été mis à contribution. La seule énumération des noms dépasserait le cadre de cet article. Les manchettes explicatives, biographiques, historiques et anecdoctiques donnent 12,000 lignes, un volume de 500 pages. Nous jetons l'épervier dans cette mer de curiosités. Nos lecteurs remercieront notre très cher confrère Gustave Bourdin, qui leur fait ces loisirs:

Dumanoir. — Les méchants ont toujours les lâches pour amis.

Camille Doucet. — « Les albums et les républiques
« De tous les terrains politiques
« Sont ceux qui divisent le moins. »

Eugène Guinot. — Je n'écris jamais rien sur les albums.
— Mon nom n'est point digne de figurer dans ce recueil. — *V. Broglie.*
— Ni le mien non plus. — *George Sand.*
— Ni le mien non plus. — *Eugène Sue.*
— O triple orgueil! — *Viennet.*
— Farceurs! — *Ch. Philipon.*
— *Jolie cascade.* — *J.*

Mario. — Un bon cigare est aussi rare qu'un bon ténor; il coûte assez cher, et, dans sa courte durée, ainsi que le ténor, le souffle de la poitrine le fait vivre et le tue. Des deux, il ne reste guère qu'un peu de fumée, et peut-être un agréable souvenir.

Arnould-Plessy. — La plupart des hommes prêchent leur bonté; mais qui est-ce qui trouvera un homme véritable? — (*Proverbe de Salomon*, chapitre XXI, verset III.)

Le duc de Noailles. — Le goût est le sentiment prompt d'un esprit bien fait.

Cormenin. — La France n'est vraiment pas difficile, car elle ne demande jamais que trois choses: « *Du nouveau, du nouveau, du nouveau!* »

***. — « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a:

« LE PRINCE DE LA MOSKOWA. »

Veuillot. — *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.* »

— AMEN. — *J.*

Lamennais — L'histoire, qu'est-ce? Le long procès-verbal du supplice de l'humanité. Le pouvoir tient la hache, et le prêtre exhorte le patient.

Léonor Havin. — Aimons-nous les uns les autres.

Thiers. — Je ne sais que dire, et j'en fais l'aveu.

E. de Girardin. — Ohé! bavard.

Odilon Barrot. — Silence, on nous écoute.

Anaïs Fargueil. — La photographie est à la nature ce que l'orgue de Barbarie est à la musique.

Rachel. — Oh! réclame!!! Avis aux lecteurs. Je rentrerai à la Comédie-Française, samedi prochain, par le rôle de Phèdre. — Paris, le 8 novembre 1849.

Flourens. — La vie n'a pas toujours été sur le globe. Pour qu'elle pût s'y établir, il a fallu que la température en fût refroidie, que la surface en fût consolidée, que l'air s'y fût dégagé des eaux, que toutes les matières solides, liquides, gazeuses, y eussent pris chacune leur état propre; et quand toutes ces choses ont été amenées à ce point voulu, la même *main*, qui les y avait conduites, a créé la vie et l'a répandue sur la terre.

E. Legouvé. — « La jeunesse
« N'a pas assez souffert pour savoir consoler. »

Charles Briffaut. — Quelle est la femme qui ne sait ce qu'elle dit?
— Celle qui jure de n'aimer jamais ou d'aimer toujours.

Lola Montès (1851). — « Libre fille des airs, j'ai retrouvé mes ailes,
« Comme vous, au printemps, légères hirondelles,
« Je voltige: à la scène, où je parais demain,
« Aurai-je des amis qui me tendront la main? »

Pastoret. — L'homme est une intelligence contrariée par des organes.

L. de Loménie. — Un auteur a toujours mauvaise grâce à se plaindre qu'on le pille, puisque cela prouve qu'on le lit.

Octave Feuillet. — Toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

Préault. — Le statuaire Pradier partait tous les matins pour Athènes, et le soir se trouvait rue de Bréda.

Mlle Georges. — « Vous ne me trompez point, je vois tous vos dé-[tours,
« Vous êtes un ingrat; vous le fûtes toujours. »

Mme Charles Reybaud. — Quand j'entrai dans le harem, la *Khanoun* vint au-devant de moi, et me fit asseoir auprès d'elle, sur le divan. Cette grande dame turque était coiffée d'un fichu de mousseline entortillé dans ses cheveux et attaché avec des pierreries. Une espèce de veste en soie rayée dissimulait sa taille très épaisse, et laissait pourtant entrevoir sa poitrine d'une blancheur de camélia. Quoique sur le retour de l'âge, elle était vraiment fort belle, et pour faire son portrait dans le style oriental, il faut dire que ses yeux ressemblaient à deux diamants noirs, sa bouche à une cerise bien mûre, et son teint délicat à la fleur du rosier sauvage.

Hippolyte Babou. — On accuse les critiques de tordre le cou aux cygnes; je trouve qu'ils consentent trop souvent à cirer les pattes des dindons.

Bixio. — Tu me flattes, je le sais; mais ça me fait plaisir (*proverbe italien*).

Louis Viardot. — L'homme est de feu, la femme d'étoupe, le diable passe et souffle (*proverbe espagnol*).

Sophie Cruvelli. — J'aime quand j'aime qu'on m'aime comme j'aime.

Fanny Persiani. — « *La gioga dei profani e un sogno passegger.* » (*Lucrezia.*)

Petit-Senn. — La plume va moins vite que le souffle de l'inspiration, comme la voile va moins vite que le vent.

Gustave Flaubert. — ... Le journalisme ne vous mènera à rien, — qu'à vous empêcher de faire de longues œuvres et de longues études. Prenez garde à lui. C'est un abîme qui a dévoré les plus fortes organisations. Je connais des gens de génie devenus, en quelque sorte, des bêtes de somme.

—

Un jour, nous continuerons la pêche aux perles dans la collection de l'*Autographe*. Abonnez-vous, mes frères!

J.

CHOSES ET AUTRES

—

L'*Africaine* nous est promise d'un jour à l'autre. Malheureusement beaucoup d'obstacles s'opposent à la mise en scène... d'abord personne ne sait au juste où se passe l'événement, si tant est qu'il y ait un événement. En outre, toutes les chanteuses refusent de se noircir le visage et de se faire négresses, ne fût-ce que pour une soirée. Enfin, la pièce exige un mancenillier, et l'on n'a pu trouver encore la forme exacte de cet arbre. Les uns disent que le mancenillier est tout petit, ce à quoi l'on répond qu'une héroïne d'opéra ne peut décemment mourir sous un arbuste. Les autres affirment qu'on ne meurt pas du tout à l'ombre d'un mancenillier: à ceux-là, on répond que Gros-Jean en remontre à son curé. En un mot, l'on découvre petit à petit les mille et une raisons qui empêchaient Meyerbeer de faire représenter l'*Africaine*. Il paraît que le grand homme ne s'illusionnait pas sur la valeur de son livret.

—

En attendant l'*Africaine*, l'Opéra a chanté les cantates couronnées par l'Institut. Jusqu'à présent, on avait cru qu'il en était d'une cantate comme d'un cheval; une fois couronnés, ni l'un ni l'autre n'étaient plus bons à rien. Aujourd'hui il y a manie d'innovation; on mange le cheval et on exécute la cantate. Rien ne va mieux.

—

Ce n'est décidément pas à l'Odéon que M. Legouvé fera représenter les *Deux Reines*. C'est au Théâtre-Lyrique. Eh quoi? dira-t-on, M. Legouvé aurait-il commis un opéra? Non pas. Seulement M. Legouvé a pris un excellent système, il s'est constamment abrité sous le talent des autres. Après avoir exploité Rachel, il exploite Ristori; les actrices sèment, lui recueille; on fête les reliques sur le dos de l'auteur. Il y a une fable de La Fontaine là-dessus.

M. Legouvé fait jouer un drame au Théâtre-Lyrique, parce que le Théâtre-Lyrique a engagé Ristori.

—

Vous aviez entendu parler de certaines gens qui s'appelaient pisciculteurs, horticulteurs, agriculteurs, etc. Nous avons maintenant des « puériculteurs ». Cela veut dire : éleveurs d'enfants. Je me suis souvent plaint des façons toutes différentes dont on traitait les hommes et les chevaux, la société dépensant beaucoup d'argent pour ces derniers, et ne s'occupant guère des premiers que pour arracher cet argent de leur poche. Grâce à Monsieur je ne sais qui, un terme va être mis à cet abus; désormais les enfants recevront des soins, non pas égaux (il ne faut pas tout demander à la fois), mais peu inférieurs à ceux qui accueillent les poulains à leur entrée dans ce monde. Puisse cet espoir n'être pas controuvé!

—

Je n'entends parler de ci de là que du jupon multiforme. Qu'est-ce que c'est que le jupon multiforme? C'est un jupon qui, paraît-il, change de forme à volonté... à la volonté de la porteuse bien entendu, parce qu'à la sienne ce serait compromettant. Je n'aurais jamais cru qu'un jupon pût avoir plusieurs formes, et pût être autre chose qu'un jupon. Quoi donc? deviendra-t-il serre-têtes, fichu ou pantalon? Ce jupon multiforme m'inquiète. Il y a un mystère sous ce jupon multiforme. Tout jupon qui n'est pas à sa place et ne remplit pas son devoir de jupon ne m'inspire aucune confiance. Qu'en pensez-vous, Monsieur?

—

Je l'avais dit, Arnal est aux Bouffes, plus charmant, plus sympathique que jamais. *Passé minuit* retrouve sa splendeur première. Puisse cette huitième rentrée servir de leçon au grand artiste... Les acteurs de cette trempe ne quittent pas le théâtre; ils font comme Molière, ils y meurent.

—

Aux Champs-Elysées, il se passe une chose surprenante. On construit, on arrange un hôtel, en tout calqué sur celui de Monte-Cristo, dans le roman de ce nom. Cet hôtel coûtera six millions. Un luxe inouï. Il faudrait dix pages pour décrire une salle à manger. Pour qui? Gageons tout ce que vous voudrez que c'est pour une dame.

—

Je demande grâce aux journaux. J'avais juré de ne jamais m'occuper de M. Demme ni de Mlle Trumpy; mais les journaux ont si bien fait, que me voici forcé de mettre les pouces. Comment ne pas être touché de pitié pour ces deux malheureux qui, après s'être jetés dans le lac de Genève et y avoir laissé reposer leurs cadavres, partent pour Londres, se brûlent la cervelle dans un premier hôtel, se poignardent dans le second, et vont s'empoisonner dans le troisième? Le tout télégraphié. Il est à craindre qu'ils ne s'arrêtent pas là; les infortunés doivent posséder une cinquième vie, puisqu'ils ont disposé si légèrement des quatre autres. C'est égal, à leur place j'aurais préféré le bourreau.

—

La question Léonie L..... atteint décidément à la hauteur de la question Garcia.

Les dernières nouvelles électriques de Hombourg annoncent que cette jeune demoiselle a gagné encore deux cent mille francs à la banque.

Ce qui, joint aux cent mille écus précités, forme à cette jeune personne le « sac » honnête de cinq cent mille francs, le demi-million.

Vous verrez qu'elle voudra le million tout entier. Quel « ridicule » pour elle si ce sac... espérons le contraire; mais en ce cas, j'avoue ne pas répondre de la casse.

—

On ne parlera plus de la noirceur des femmes. C'est à qui d'elles se fera rousse. On ne voit plus chez nous, au dix-neuvième siècle, que des femmes du seizième des Bianca-Capello, des Olympia Morata, des Lucrèce Borgia, sans poison, au moins je l'espère.

Mlle Cora Pearl, a donné le branle, et quelle n'a pas été ma surprise, l'autre jour, de rencontrer la plus piquante des soubrettes ayant complétement sacrifié, elle aussi, à la teinte favorite des héroïnes de Titien et de Giorgione.

A..., la brune, rousse! Quel caprice ou quelle intempérie capillaire l'a pu réduire à une pareille extrémité. Quel intérêt? Il m'a semblé voir en elle cet infortuné que ses malheurs avaient réduit « à se faire polonais ».

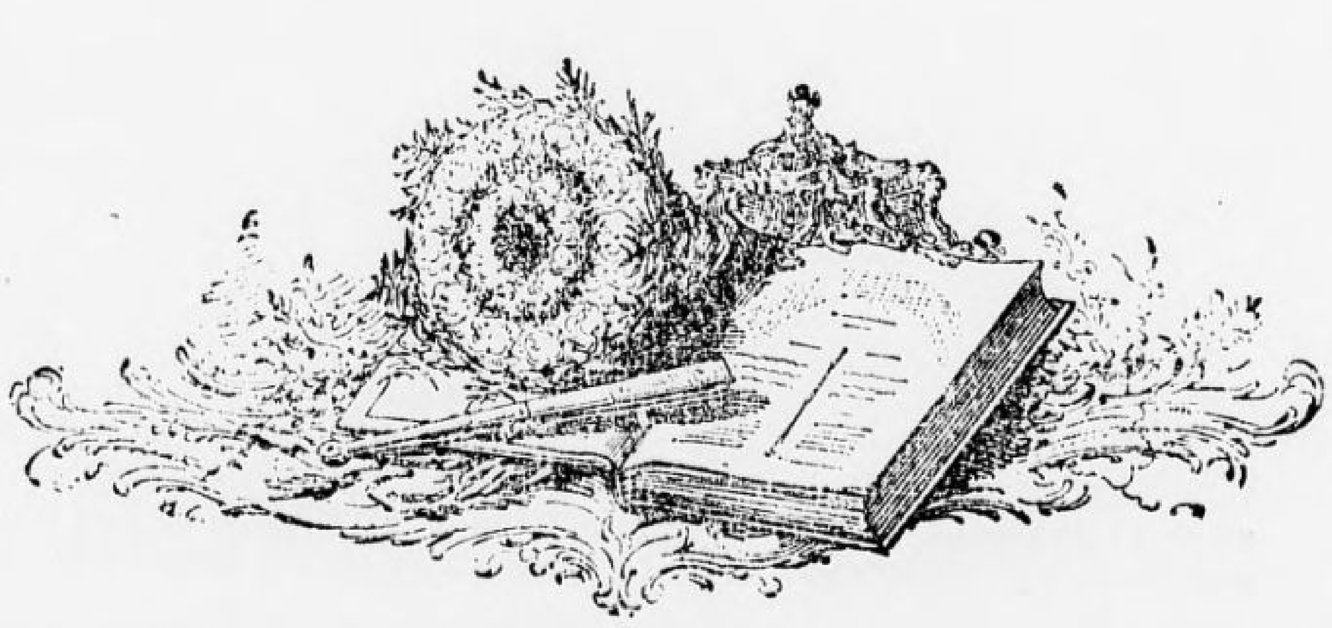
—

Combien il faut admirer, à côté de cela, la constance de Mme K..., devenue depuis peu Mme M..., une grande dame artiste et pianiste à effacer Mme Pleyel, si elle le voulait, et chantée par le grand poète Henri Heine, qui lui a même décerné le surnom le plus séduisant.

Eh bien, Mme K... n'a dans toute sa beauté qu'un tout petit défaut: des cils et des sourcils trop blancs. Le moindre coup de pinceau corrigerait d'un tour de main cette défectuosité vénielle; mais il n'y a pas de danger que l'on y ait recours, et cette superbe personne peut, à bon droit, s'appliquer la fière devise des Rohan :

« Brune ne puis, peinte ne daigne, nature suis. »

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UNE NUIT DE NOCE

I

Grâce aux usages de la campagne et à la solennité des circonstances, on s'était retiré d'assez bonne heure. Presque tout le monde m'avait serré la main, les uns avec un sourire fin, les autres avec un sourire bête, ceux-ci avec une gravité officielle qui ressemblait à de la condoléance, ceux-là avec une cordialité niaise qui frisait l'indiscrétion.

Le général de S. et le préfet, deux vieux amis de la famille s'étaient attardés à une table d'écarté, et franchement, malgré l'affection que j'ai pour eux, j'aurais voulu les voir au diable, tant j'étais irritable ce soir-là.

Ceci se passait, j'oubliais de vous le dire, le jour même de mon mariage et j'étais vraiment un peu fatigué. Depuis le matin, j'avais dans le dos une moyenne de deux cents personnes bien intentionnées du reste, mais lourdes comme un temps d'orage. Depuis le matin, j'avais souri sans débrider; puis le bon curé du village qui nous avait mariés avait cru devoir, dans un discours très gentil du reste, me comparer à Saint-Joseph, et ces choses-là agacent quand on est capitaine de lanciers. Le maire, de son côté, qui avait bien voulu apporter ses registres au chateau, n'avait pu résister, en apercevant le préfet, au plaisir de crier: vive l'Empereur! En sortant de l'église, on m'avait tiré des coups de fusils aux oreilles et offert un énorme bouquet. Enfin — je vous le dis entre nous, j'avais aux pieds depuis huit heures du matin des bottes un peu étroites, et au moment où commence cette histoire il pouvait être minuit et demie.

J'avais parlé à tout le monde excepté à ma chère petite femme dont on me séparait comme à plaisir. Une fois, en montant le perron, je lui avais serré la main à la dérobée. Encore ce coup de tête m'avait-il valu de ma belle-mère un regard moitié sel et moitié vinaigre, qui m'avait rappelé à la réalité. Si, par hasard, monsieur, vous avez traversé cette journée d'effusion violente et d'épanouissement général vous conviendrez avec moi qu'en aucun moment de la vie on n'est plus disposé à l'irritabilité.

Que voulez-vous répondre aux cousins qui vous embrassent, aux tantes qui s'accrochent à votre tête et pleurent dans votre gilet, à tous ces visages épanouis qui s'étagent devant vous, à tous ces yeux qui vous dévisagent douze heures durant, à tous ces élans de tendresse qu'on n'a pas demandés, mais qui réclament un mot du cœur!

A la fin d'une journée semblable, le cœur a une courbature. On se dit : Voyons, est-ce fini? y a-t-il encore une larme à essuyer, un compliment à recevoir, une main émue à serrer; tout le monde est-il content? a-t-on assez vu le marié? est-ce bien vu, bien entendu? personne n'en veut plus — puis-je enfin penser à mon bonheur, songer à ma chère petite femme qui... m'attend la tête cachée dans les festons de son oreiller?... qui m'attend! Ceci vous passe dans la tête comme un sillon de feu. On n'y avait pas songé.—Durant toute la journée, ce côté lumineux de la question était resté voilé — mais l'heure approche; en ce moment même, les lacets de soie de son corsage se déroulent en sifflant, elle est rougissante, émue, et n'ose se regarder dans la glace de peur de constater son trouble. Sa tante et sa mère, sa cousine et la grande amie l'entourent et lui sourient, c'est à qui dégraffera sa robe, enlèvera les orangers qui se perdent dans ses cheveux, à qui aura le dernier baiser.

Bon, voici les larmes; on s'essuie, on s'embrasse. La mère dit quelques mots à l'oreille de sa fille, lui parle de sacrifice, d'avenir, de

nécessité, d'obéissance, d'holocauste, et trouve moyen de mêler à ces paroles simples mais préparées, l'espoir d'un patronage céleste et l'intercession d'une colombe ou deux, cachées dans les rideaux.

La pauvre enfant qui ne comprend rien à tout cela, si ce n'est qu'il va se passer quelque chose d'inouï, que ce jeune homme — elle n'ose l'appeler autrement dans sa pensée — va monter en vainqueur et lui adresser des paroles merveilleuses dont l'attente seule la font frissonner d'impatience et de terreur. Des paroles! ne sera-ce que des paroles? La pauvre enfant ne dit mot; elle tremble, elle pleure, elle frissonne comme une perdrix dans un sillon. Les dernières paroles de sa mère, les derniers adieux de sa famille lui bourdonnent aux oreilles, mais c'est en vain qu'elle cherche à en saisir le sens; son esprit, où est-il ce pauvre esprit?— elle n'en sait rien vraiment, mais il n'est plus à elle. — Ainsi qu'un conscrit à sa première bataille, auquel on recommanderait sur le champ de bataille de ne pas casser le verre de sa montre, elle ne peut écouter ni comprendre les avis; la fusillade prochaine envahit son esprit, peut-être songe-t-elle en ce moment suprême au calme du village, au coq du clocher, peut-être aussi une vague odeur de poudre enfle-t-elle ses narines tremblantes, et, sous sa blanche chemise, son petit cœur frémit-il d'ardeur plutôt que de crainte — qui sait! on a vu plus d'un héros dans la peau d'un conscrit.

Ah! mon capitaine, me disais-je à moi-même, que de joies cachées sous ces terreurs, car elle t'aime! Te souviens-tu de ce baiser qu'elle te laissa prendre au sortir du sermon, ce soir où l'abbé chose prêcha si bien; et ces serrements de main, et ces regards voilés, et... Heureux capitaine! des flots d'amour vont t'inonder; elle t'attend, séducteur, Don Juan, héros! Et je mâchonnais furieusement ma moustache, j'arrachais mes gants et les remettais ensuite, j'arpentais le petit salon, je déplacais la petite pendule qui ornait la cheminée, je ne tenais plus en place, J'avais éprouvé déja ces sensatisns le matin de l'assaut de Malakoff. Tout-à-coup mon général, qui continuait son éternelle partie d'écarté avec le préfet, se retourna :

— Quel train vous faites, mon cher Georges, me dit-il. — En donnez-vous, monsieur le préfet?

— Mais, mon général... c'est que j'éprouve, je ne vous le cacherai pas, une certaine émotion, et...

— Le roi — un — et quatre atouts. Mon cher ami, vous n'êtes pas en veine, fit-il au préfet, et il empocha quelques louis qui étaient sur la table en relevant avec effort son gilet blanc qui lui couvrait le ventre, puis se ravisant : Au fait, mon pauvre Georges, vous vous croyez peut-être obligé de nous tenir compagnie. — Il est tard et nous avons trois bonnes lieues d'ici à B... C'est ma foi vrai, tout le monde est parti, puis me prenant par le bras et s'approchant de mon oreille :

— Dites-moi donc, mon capitaine, voilà le moment de prouver que vous êtes de la troisième du second, sacrebleu! et il éclata de rire.

— Eh, eh, eh!... mon général .. Bonsoir, mon général.

On n'est pas bête à moitié en ces jours solennels!

Mon supérieur s'éloigna et je vois encore son gros cou dénudé qui formait par derrière un bourrelet de chair au-dessus de son cordon de commandeur. Je l'entendis monter en voiture, il riait encore par saccades... je l'aurais battu.

Enfin, me dis-je, enfin! je me regardai machinalement dans la glace — j'étais pourpre et mes bottes... j'ai honte de le dire, me gênaient horriblement. J'étais furieux que ce détail grotesque de bottes trop étroites vint en un pareil moment attirer mon attention, mais qu'y voulez-vous faire? je me suis promis d'être sincère et je vous dis là toute la vérité.

A ce moment une heure sonna à la pendule et ma belle-mère apparut. Elle avait les yeux rouges et sa main dégantée chiffonnait un mouchoir visiblement humide.

A son aspect, mon premier mouvement fut un mouvement d'impatience, et je me dis à moi-même : J'en ai au moins pour un quart d'heure.

En effet, M^me^ de C s'affaissa sur une causeuse, me prit la main et fondit en larmes. Au milieu de ses sanglots elle me disait : Georges... mon ami... Georges... mon fils!

Je sentais que je n'étais pas à la hauteur des circonstances. Voyons capitaine, me dis-je, une larme, trouve une larme, tu n'en peux sortir dignement qu'avec une larme, ou sans cela : *Mon gendre tout est rompu.*

Et quand cette bête de phrase qui venait je ne sais d'où, du Palais-Royal, je crois, se fut logée dans mon cerveau, il me fut impossible de l'en faire sortir et je sentais des accès de gaieté folle me monter aux lèvres.

Enfin je fis un effort héroïque et murmurai, ne trouvant rien de mieux :

— Calmez-vous, madame, calmez-vous.

— Le puis-je, Georges! pardonnez-moi, mon ami...

— Pouvez-vous douter, madame...

Je sentais que le madame était froid, mais je craignais de vieillir M^me^ de C en l'appelant ma mère; je la savais un peu coquette.

— Oh! je ne doute pas de votre affection!... allez, cher ami, allez; oubliez mes larmes et... rendez-la heureuse, n'est-ce pas! oh oui, n'est-ce pas? Ne craignez rien pour moi, je suis forte.

Rien n'est insupportable comme une émotion lorsqu'on ne la partage pas. Je murmurai :

— Ma mère! en réfléchissant qu'après tout elle serait sensible à cet élan; puis, m'approchant de son visage, je l'embrassai et je fis malgré moi la grimace tant les larmes avaient donné un goût salé et désagréable au visage de ma belle-mère.

II

Il avait été décidé que nous passerions la première semaine de notre mariage au château de Mme de C... On nous y avait donc organisé un petit appartement nuptial tout capitonné de perse bleue, c'était d'une fraicheur extrême. Le mot fraicheur pourrait passer ici pour une mauvaise plaisanterie, car en réalité il faisait un peu humide dans ce petit paradis à cause des papiers nouvellement collés.

Une chambre m'y était spécialement réservée et ce fut là, qu'après avoir embrassé ma belle-mère à fond, je montai quatre à quatre. Sur un fauteuil avancé près du feu, était étalé ma robe de chambre en velours marron, et tout à côté mes mules... Je n'y résistai pas et j'enlevai mes bottes avec frénésie. Quoiqu'il en soit, j'avais le cœur plein d'amour, et mille pensées tourbillonnaient dans ma tête avec une effroyable confusion. Je pris sur moi et je réfléchis durant un instant à ma situation.

Mon capitaine me dis-je, le moment qui va sonner est un solennel moment de la façon; dont tu franchiras le seuil du ménage, dépend ton bonheur futur. Ce n'est point une petite affaire que de poser la première pierre d'un édifice. Le premier baiser d'un époux, — et je sentais un frison parcourir mon dos. — Le premier baiser d'un époux est comme l'axiome fondamental qui sert de base à tout un livre. Mon capitaine, sois prudent. Elle est là, derrière ce mur, ta blonde fiancée qui veille en t'attendant, l'oreille au guet, le cou tendu elle entend chacun de tes mouvements. A chaque craquement du parquet elle frissonne, la chère âme. — Et tout en me disant cela, j'ôtai mon habit et je dénouai ma cravate. Ta conduite est tracée, ajoutai-je : sois passionné avec retenue, calme avec quelque chaleur, bon, doux et tendre, mais en même temps laisse entrevoir les vivacités d'une affection ardente et les séduisants aspects d'une nature de fer... Tout à coup je remis mon habit. J'avais honte d'entrer dans la chambre de ma femme en robe de chambre et en toilette de nuit, n'était-ce pas lui dire : Ma belle, je suis chez moi, voyez comme je suis à mon aise, c'était afficher des droits que je n'avais pas encore; je remis mon ha-

bit et après mille soins de toilette minutieuse, je m'approchai de la porte et je frappai trois petits coups discrets, je les entends encore. — Oh je vous jure, j'étais tremblant, et mon cœur battait si fort que j'appliquai ma main sur la poitrine pour en comprimer les battements. Tout ce qu'on peut mettre de tendresse soumise, de prière, de discrétion, je les avais mis dans ces trois coups. Saint Pierre lui-même qui sait ce que c'est que de laisser les gens à la porte, en eût été ému et m'eût répondu, j'en ai la conviction ; mais entrez donc, capitaine. Elle, ne me répondit rien, et après un moment d'angoise je me décidai à refrapper encore. J'avais envie de dire d'une voix émue : C'est moi chère amie, puis-je entrer? mais je sentais qu'il fallait que cette phrase fût dite avec une extrême perfection, et j'avais peur de manquer mon effet ; je restai donc le sourire sur les lèvres comme si elle eût pu me voir, et j'effilais ma moutache que j'avais un peu parfumée sans affectation.

J'entendis bientôt une petite toux sèche qui semblait me répondre et me donner accès. Or, voyez en tout ceci comme les femmes ont ce tact exquis, cette délicatesse extrême qui nous manquent absolument. Pouvait-on dire plus finement, d'une plus adorable façon ! venez, je vous attends, mon ami..., mon époux ! Saint Pierre n'eût point trouvé cela. — Cette toux, c'était le ciel qui s'ouvrait. Je tournai le bouton, la porte glissa sans bruit sur le tapis douillet, j'étais chez ma femme.

Une tiédeur délicieuse m'arriva en plein visage, et j'aspirai un vague parfum de violette ou d'iris, ou de n'importe quoi, dont la chambre était empreinte. Il y avait là un charmant désordre, la toilette de bal était jetée sur une chaise longue, deux bougies brûlaient discrètement sous un abat-jour rose, et sur la cheminée, au milieu de mille riens, et tout à côté d'un bouquet blanc un peu flétri, était posée bien en évidence une petite bouteille d'eau des carmes, — le remède souverain contre les défaillances. — Je reconnus la prévoyance maternelle dans ce détail et sincèrement j'en fus touché. Je m'approchai du lit où Louise reposait blottie tout au fond, le nez contre la muraille et la tête perdue dans l'oreiller. Immobile, les yeux fermés elle semblait dormir, mais l'animation de son teint trahissait son émotion. J'avoue que je fus en ce moment le plus embarrassé des hommes. Me dépouiller de mes vêtements et m'introduire sans façon sous ces édredons... C'était mon droit, mais je sentais la brutalité de ce procédé et je pris le parti de demander humblement l'hospitalité. C'était délicat, c'était irréprochable O vous qui avez traversé ces épreuves, fouillez dans vos souvenirs et rappelez-vous ce moment absurde et délicieux, cet instant d'angoise et de bonheur, où il faut sans répétition préalable jouer le plus difficile des rôles, où il faut à force d'adresse, de tact et d'éloquence, faire accepter la plus rude des réalités sans que le rêve s'envole, mordre la pêche sans en flétrir la peau, terrasser une ennemie qu'on adore et la faire crier sans s'en faire haïr, ou il faut refouler le sang qui vous monte au cerveau, ou votre science vous gêne comme un paquet de poudre quand on est près du feu, où il faut être tout à la fois diplomate, avocat, homme d'action, et cela en évitant le ridicule qui vous fait la grimace dans le pli des rideaux.

Seigneur ! quand j'y pense la sueur m'en vient au front.

Je me penchai donc sur le lit et cherchant dans ma voix les notes les plus suaves, les plus douces intonations, je murmurai ces mots : Eh bien mon amie, eh bien... ?

On fait comme on peut dans ces moments-là, je n'avais pas trouvé mieux, et cependant j'avais cherché.

Pas de réponse, et cependant elle était éveillée. J'avoue que mon embarras en augmenta du double. J'avais compté, — je peux bien vous le dire entre nous, sur plus de confiance et d'abandon, j'avais compté sur un premier moment d'effusion plein de pudeur et de crainte, il est vrai, mais enfin je comptais sur cette effusion et je me trouvais singulièrement désappointé ; ce silence me glaçait.

— Vous dormez donc bien fort, mon amie? J'ai pourtant bien des choses à dire, ne voulez-vous pas causer un peu ?

Ce disant, je touchai son épaule du bout du doigt et je la vis tout à coup frissonner.

— Voyons dis-je, faut-il que je vous embrasse pour vous réveiller tout à fait ?

Elle ne put s'empêcher de sourire, et je vis qu'elle rougissait.

— Oh ! ne craignez rien, mon amie, je n'embrasserai que le bout de vos doigts... tout doucement... comme cela, et voyant qu'elle se laissait faire, je m'assis sur le lit. — Elle poussa un petit cri ; — je m'étais assis sur son pied qui errait sur la couverture. Laissez-moi dormir, dit-elle d'un petit air suppliant, je suis si fatiguée !

— Et moi donc ! cher enfant, je tombe de sommeil. Voyez, je suis en habit de bal et pas un oreiller pour reposer ma tête ; pas un... si ce n'est celui-ci. — Je tenais sa main entre les miennes et je la serrais tout en l'embrassant. — Est-ce que vous seriez bien chagrinée de le prêter à votre mari, cet oreiller ?... Voyons dites-lui, refuserez-vous une pauvre petite place, je ne suis pas gênant allez ! Je crus apercevoir un sourire sur ses lèvres et tout impatient de sortir de ma position délicate, en un instant je fus debout, et sans bruit, tout en causant, j'enlevai mes vêtements à la hâte. Je brûlai mes vaisseaux. Lorsque mes vaisseaux furent brûlés, il ne me restait absolument qu'à me coucher, soulevant donc l'épaisse couverture, je recommandai mon âme à Dieu et j'avançai hardiment une jambe. L'approche d'un fer rouge n'aurait pas produit plus d'effet. Elle poussa un cri d'effroi et je vis sous le drap son pauvre petit corps qui se tordait comme un serpent, puis elle se rejeta vers le mur et j'entendis comme un sanglot.

J'avais une jambe casée, l'autre était dehors ; je restai pétrifié, le sourire aux lèvres et me soutenant tout entier sur un bras.

— Qu'avez-vous mon amie, qu'avez-vous? pardonnez-moi si j'ai pu vous déplaire..... Je me fis l'effet d'un brutal animal. J'étais dans l'état d'un cannonier qui a tiré le premier coup de canon d'une ville assiégée, j'avais honte de commencer le massacre, et pourtant je rêvais un coup d'éclat qui me procurât de l'avancement.

J'approchai ma tête de la sienne et tout en respirant le parfum de ses cheveux, je lui dis dans l'oreille :

— Je t'aime, chère enfant, je t'aime ma petite femme, ne vous en doutez-vous pas?

Elle tourna vers moi ses yeux mouillés de larmes, et me répondit d'une voix saccadée par l'émotion si douce, si faible, si tendre qu'elle me pénétra jusqu'à dans la moelle des os :

— Moi aussi je vous aime... Mais laissez-moi dormir... vous serez si bon de me laisser dormir !

Un soufflet en plein visage ne m'eut point humilié davantage. Oui j'étais un grossier traîneur de sabre et je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. J'avais mal jugé ce pauvre petit cœur aussi pur que la pétale d'un lis, je l'avais jugé à mon point de vue d'homme qui ne croit plus, j'avais fait raisonner à ses oreilles vierges des mots dont je m'étais servi déjà. J'avais, me croyant habile, fouillé dans mon passé pour y chercher des armes contre la chère petite qui me tendait ses petites mains suppliantes.

— Dormez, mon ange aimé, dormez sans crainte, mon amour, je m'en vais, je m'éloigne tandis que je veillerai sur vous.

Sur l'honneur je sentis une larme qui me montait à gorge et cependant l'idée que ma dernière phrase n'était pas mal tournée me traversa le cerveau. Je ramenai la couverture autour d'elle, je l'enveloppai comme un enfant. Je vois encore son visage rose noyé dans ce grand oreiller; les boucles de cheveux blonds s'échappaient sous la dentelle de son petit bonnet. De sa main gauche elle retenait la couverture sous son menton et j'apercevais à l'un de ses doigts l'alliance neuve et brillante que je lui avais donnée le matin. Elle était adorable, une fauvette blottie dans du coton, un bouton de rose tombé dans la neige. Lorsqu'elle fut installée, je me penchai vers elle et je l'embrassai au front.

— Je suis payé lui dis-je en riant... êtes-vous bien ma Louise?

nécessité, d'obéissance, d'holocauste, et trouve moyen de mêler à ces paroles simples mais préparées, l'espoir d'un patronage céleste et l'intercession d'une colombe ou deux, cachées dans les rideaux.

La pauvre enfant qui ne comprend rien à tout cela, si ce n'est qu'il va se passer quelque chose d'inouï, que ce jeune homme — elle n'ose l'appeler autrement dans sa pensée — va monter en vainqueur et lui adresser des paroles merveilleuses dont l'attente seule la font frissonner d'impatience et de terreur. Des paroles! ne sera-ce que des paroles? La pauvre enfant ne dit mot; elle tremble, elle pleure, elle frissonne comme une perdrix dans un sillon. Les dernières paroles de sa mère, les derniers adieux de sa famille lui bourdonnent aux oreilles, mais c'est en vain qu'elle cherche à en saisir le sens; son esprit, où est-il ce pauvre esprit?— elle n'en sait rien vraiment, mais il n'est plus à elle. — Ainsi qu'un conscrit à sa première bataille, auquel on recommanderait sur le champ de bataille de ne pas casser le verre de sa montre, elle ne peut écouter ni comprendre les avis; la fusillade prochaine envahit son esprit, peut-être songe-t-elle en ce moment suprême au calme du village, au coq du clocher, peut-être aussi une vague odeur de poudre enfle-t-elle ses narines tremblantes, et, sous sa blanche chemise, son petit cœur frémit-il d'ardeur plutôt que de crainte — qui sait! on a vu plus d'un héros dans la peau d'un conscrit.

Ah! mon capitaine, me disais-je à moi-même, que de joies cachées sous ces terreurs, car elle t'aime! Te souviens-tu de ce baiser qu'elle te laissa prendre au sortir du sermon, ce soir où l'abbé chose prêcha si bien; et ces serrements de main, et ces regards voilés, et... Heureux capitaine! des flots d'amour vont t'inonder; elle t'attend, séducteur, Don Juan, héros! Et je mâchonnais furieusement ma moustache, j'arrachais mes gants et les remettais ensuite, j'arpentais le petit salon, je déplacais la petite pendule qui ornait la cheminée, je ne tenais plus en place, J'avais éprouvé déja ces sensatisns le matin de l'assaut de Malakoff. Tout-à-coup mon général, qui continuait son éternelle partie d'écarté avec le préfet, se retourna :

— Quel train vous faites, mon cher Georges, me dit-il. — En donnez-vous, monsieur le préfet?

— Mais, mon général... c'est que j'éprouve, je ne vous le cacherai pas, une certaine émotion, et...

— Le roi — un — et quatre atouts. Mon cher ami, vous n'êtes pas en veine, fit-il au préfet, et il empocha quelques louis qui étaient sur la table en relevant avec effort son gilet blanc qui lui couvrait le ventre, puis se ravisant : Au fait, mon pauvre Georges, vous vous croyez peut-être obligé de nous tenir compagnie. — Il est tard et nous avons trois bonnes lieues d'ici à B... C'est ma foi vrai, tout le monde est parti, puis me prenant par le bras et s'approchant de mon oreille :

— Dites-moi donc, mon capitaine, voilà le moment de prouver que vous êtes de la troisième du second, sacrebleu! et il éclata de rire.

— Eh, eh, eh!... mon général .. Bonsoir, mon général.

On n'est pas bête à moitié en ces jours solennels!

Mon supérieur s'éloigna et je vois encore son gros cou dénudé qui formait par derrière un bourrelet de chair au-dessus de son cordon de commandeur. Je l'entendis monter en voiture, il riait encore par saccades... je l'aurais battu.

Enfin, me dis-je, enfin! je me regardai machinalement dans la glace – j'étais pourpre et mes bottes... j'ai honte de le dire, me gênaient horriblement. J'étais furieux que ce détail grotesque de bottes trop étroites vint en un pareil moment attirer mon attention, mais qu'y voulez-vous faire? je me suis promis d'être sincère et je vous dis là toute la vérité.

A ce moment une heure sonna à la pendule et ma belle-mère apparut. Elle avait les yeux rouges et sa main dégantée chiffonnait un mouchoir visiblement humide.

A son aspect, mon premier mouvement fut un mouvement d'impatience, et je me dis à moi-même : J'en ai au moins pour un quart d'heure.

En effet, Mme de C. s'affaissa sur une causeuse, me prit la main et fondit en larmes. Au milieu de ses sanglots elle me disait : Georges... mon ami... Georges... mon fils!

Je sentais que je n'étais pas à la hauteur des circonstances. Voyons capitaine, me dis-je, une larme, trouve une larme, tu n'en peux sortir dignement qu'avec une larme, ou sans cela : *Mon gendre tout est rompu.*

Et quand cette bête de phrase qui venait je ne sais d'où, du Palais-Royal, je crois, se fut logée dans mon cerveau, il me fut impossible de l'en faire sortir et je sentais des accès de gaieté folle me monter aux lèvres.

Enfin je fis un effort héroïque et murmurai, ne trouvant rien de mieux :

— Calmez-vous, madame, calmez-vous.

— Le puis-je, Georges! pardonnez-moi, mon ami...

— Pouvez-vous douter, madame...

Je sentais que le madame était froid, mais je craignais de vieillir Mme de C. en l'appelant ma mère; je la savais un peu coquette.

— Oh! je ne doute pas de votre affection!... allez, cher ami, allez; oubliez mes larmes et... rendez-la heureuse, n'est-ce pas! oh oui, n'est-ce pas? Ne craignez rien pour moi, je suis forte.

Rien n'est insupportable comme une émotion lorsqu'on ne la partage pas. Je murmurai :

— Ma mère! en réfléchissant qu'après tout elle serait sensible à cet élan; puis, m'approchant de son visage, je l'embrassai et je fis malgré moi la grimace tant les larmes avaient donné un goût salé et désagréable au visage de ma belle-mère.

II

Il avait été décidé que nous passerions la première semaine de notre mariage au château de Mme de C... On nous y avait donc organisé un petit appartement nuptial tout capitonné de perse bleue, c'était d'une fraîcheur extrême. Le mot fraîcheur pourrait passer ici pour une mauvaise plaisanterie, car en réalité il faisait un peu humide dans ce petit paradis à cause des papiers nouvellement collés.

Une chambre m'y était spécialement réservée et ce fut là, qu'après avoir embrassé ma belle-mère à fond, je montai quatre à quatre. Sur un fauteuil avancé près du feu, était étalé ma robe de chambre en velours marron, et tout à côté mes mules... Je n'y résistai pas et j'enlevai mes bottes avec frénésie. Quoiqu'il en soit, j'avais le cœur plein d'amour, et mille pensées tourbillonnaient dans ma tête avec une effroyable confusion. Je pris sur moi et je réfléchis durant un instant à ma situation.

Mon capitaine me dis-je, le moment qui va sonner est un solennel moment de la façon; dont tu franchiras le seuil du ménage, dépend ton bonheur futur. Ce n'est point une petite affaire que de poser la première pierre d'un édifice. Le premier baiser d'un époux, — et je sentais un frison parcourir mon dos. — Le premier baiser d'un époux est comme l'axiome fondamental qui sert de base à tout un livre. Mon capitaine, sois prudent. Elle est là, derrière ce mur, ta blonde fiancée qui veille en t'attendant, l'oreille au guet, le cou tendu elle entend chacun de tes mouvements. A chaque craquement du parquet elle frissonne, la chère âme. — Et tout en me disant cela, j'ôtai mon habit et je dénouai ma cravate. Ta conduite est tracée, ajoutai-je : sois passionné avec retenue, calme avec quelque chaleur, bon, doux et tendre, mais en même temps laisse entrevoir les vivacités d'une affection ardente et les séduisants aspects d'une nature de fer... Tout à coup je remis mon habit. J'avais honte d'entrer dans la chambre de ma femme en robe de chambre et en toilette de nuit, n'était-ce pas lui dire : Ma belle, je suis chez moi, voyez comme je suis à mon aise, c'était afficher des droits que je n'avais pas encore; je remis mon ha-

bit et après mille soins de toilette minutieuse, je m'approchai de la porte et je frappai trois petits coups discrets, je les entends encore. — Oh je vous jure, j'étais tremblant, et mon cœur battait si fort que j'appliquai ma main sur la poitrine pour en comprimer les battements. Tout ce qu'on peut mettre de tendresse soumise, de prière, de discrétion, je les avais mis dans ces trois coups. Saint Pierre lui-même qui sait ce que c'est que de laisser les gens à la porte, en eût été ému et m'eût répondu, j'en ai la conviction ; mais entrez donc, capitaine. Elle, ne me répondit rien, et après un moment d'angoise je me décidai à refrapper encore. J'avais envie de dire d'une voix émue : C'est moi chère amie, puis-je entrer? mais je sentais qu'il fallait que cette phrase fût dite avec une extrême perfection, et j'avais peur de manquer mon effet ; je restai donc le sourire sur les lèvres comme si elle eût pu me voir, et j'effilais ma moutache que j'avais un peu parfumée sans affectation.

J'entendis bientôt une petite toux sèche qui semblait me répondre et me donner accès. Or, voyez en tout ceci comme les femmes ont ce tact exquis, cette délicatesse extrême qui nous manquent absolument. Pouvait-on dire plus finement, d'une plus adorable façon ! venez, je vous attends, mon ami..., mon époux ! Saint Pierre n'eût point trouvé cela. — Cette toux, c'était le ciel qui s'ouvrait. Je tournai le bouton, la porte glissa sans bruit sur le tapis douillet, j'étais chez ma femme.

Une tiédeur délicieuse m'arriva en plein visage, et j'aspirai un vague parfum de violette ou d'iris, ou de n'importe quoi, dont la chambre était empreinte. Il y avait là un charmant désordre, la toilette de bal était jetée sur une chaise longue, deux bougies brûlaient discrètement sous un abat-jour rose, et sur la cheminée, au milieu de mille riens, et tout à côté d'un bouquet blanc un peu flétri, était posée bien en évidence une petite bouteille d'eau des carmes, — le remède souverain contre les défaillances. — Je reconnus la prévoyance maternelle dans ce détail et sincèrement j'en fus touché. Je m'approchai du lit où Louise reposait blottie tout au fond, le nez contre la muraille et la tête perdue dans l'oreiller. Immobile, les yeux fermés elle semblait dormir, mais l'animation de son teint trahissait son émotion. J'avoue que je fus en ce moment le plus embarrassé des hommes. Me dépouiller de mes vêtements et m'introduire sans façon sous ces édredons... C'était mon droit, mais je sentais la brutalité de ce procédé et je pris le parti de demander humblement l'hospitalité. C'était délicat, c'était irréprochable O vous qui avez traversé ces épreuves, fouillez dans vos souvenirs et rappelez-vous ce moment absurde et délicieux, cet instant d'angoise et de bonheur, où il faut sans répétition préalable jouer le plus difficile des rôles, où il faut à force d'adresse, de tact et d'éloquence, faire accepter la plus rude des réalités sans que le rêve s'envole, mordre la pêche sans en flétrir la peau, terrasser une ennemie qu'on adore et la faire crier sans s'en faire haïr, ou il faut refouler le sang qui vous monte au cerveau, ou votre science vous gêne comme un paquet de poudre quand on est près du feu, où il faut être tout à la fois diplomate, avocat, homme d'action, et cela en évitant le ridicule qui vous fait la grimace dans le pli des rideaux.

Seigneur ! quand j'y pense la sueur m'en vient au front.

Je me penchai donc sur le lit et cherchant dans ma voix les notes les plus suaves, les plus douces intonations, je murmurai ces mots : Eh bien mon amie, eh bien... ?

On fait comme on peut dans ces moments-là, je n'avais pas trouvé mieux, et cependant j'avais cherché.

Pas de réponse, et cependant elle était éveillée. J'avoue que mon embarras en augmenta du double. J'avais compté, — je peux bien vous le dire entre nous, sur plus de confiance et d'abandon, j'avais compté sur un premier moment d'effusion plein de pudeur et de crainte, il est vrai, mais enfin je comptais sur cette effusion et je me trouvais singulièrement désappointé ; ce silence me glaçait.

— Vous dormez donc bien fort, mon amie? J'ai pourtant bien des choses à dire, ne voulez-vous pas causer un peu ?

Ce disant, je touchai son épaule du bout du doigt et je la vis tout à coup frissonner.

— Voyons dis-je, faut-il que je vous embrasse pour vous réveiller tout à fait ?

Elle ne put s'empêcher de sourire, et je vis qu'elle rougissait.

— Oh ! ne craignez rien, mon amie, je n'embrasserai que le bout de vos doigts... tout doucement... comme cela, et voyant qu'elle se laissait faire, je m'assis sur le lit. — Elle poussa un petit cri ; — je m'étais assis sur son pied qui errait sur la couverture. Laissez-moi dormir, dit-elle d'un petit air suppliant, je suis si fatiguée !

— Et moi donc ! cher enfant, je tombe de sommeil. Voyez, je suis en habit de bal et pas un oreiller pour reposer ma tête ; pas un... si ce n'est celui-ci. — Je tenais sa main entre les miennes et je la serrais tout en l'embrassant. — Est-ce que vous seriez bien chagrinée de le prêter à votre mari, cet oreiller?... Voyons dites-lui, refuserez-vous une pauvre petite place, je ne suis pas gênant allez ! Je crus apercevoir un sourire sur ses lèvres et tout impatient de sortir de ma position délicate, en un instant je fus debout, et sans bruit, tout en causant, j'enlevai mes vêtements à la hâte. Je brûlai mes vaisseaux. Lorsque mes vaisseaux furent brûlés, il ne me restait absolument qu'à me coucher, soulevant donc l'épaisse couverture, je recommandai mon âme à Dieu et j'avançai hardiment une jambe. L'approche d'un fer rouge n'aurait pas produit plus d'effet. Elle poussa un cri d'effroi et je vis sous le drap son pauvre petit corps qui se tordait comme un serpent, puis elle se rejeta vers le mur et j'entendis comme un sanglot.

J'avais une jambe casée, l'autre était dehors ; je restai pétrifié, le sourire aux lèvres et me soutenant tout entier sur un bras.

— Qu'avez-vous mon amie, qu'avez-vous? pardonnez-moi si j'ai pu vous déplaire..... Je me fis l'effet d'un brutal animal. J'étais dans l'état d'un cannonier qui a tiré le premier coup de canon d'une ville assiégée, j'avais honte de commencer le massacre, et pourtant je rêvais un coup d'éclat qui me procurât de l'avancement.

J'approchai ma tête de la sienne et tout en respirant le parfum de ses cheveux, je lui dis dans l'oreille :

— Je t'aime, chère enfant, je t'aime ma petite femme, ne vous en doutez-vous pas?

Elle tourna vers moi ses yeux mouillés de larmes, et me répondit d'une voix saccadée par l'émotion si douce, si faible, si tendre qu'elle me pénétra jusqu'à dans la moelle des os :

— Moi aussi je vous aime... Mais laissez-moi dormir... vous serez si bon de me laisser dormir !

Un soufflet en plein visage ne m'eut point humilié davantage. Oui j'étais un grossier traîneur de sabre et je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. J'avais mal jugé ce pauvre petit cœur aussi pur que la pétale d'un lis, je l'avais jugé à mon point de vue d'homme qui ne croit plus, j'avais fait raisonner à ses oreilles vierges des mots dont je m'étais servi déjà. J'avais, me croyant habile, fouillé dans mon passé pour y chercher des armes contre la chère petite qui me tendait ses petites mains suppliantes.

— Dormez, mon ange aimé, dormez sans crainte, mon amour, je m'en vais, je m'éloigne tandis que je veillerai sur vous.

Sur l'honneur je sentis une larme qui me montait à gorge et cependant l'idée que ma dernière phrase n'était pas mal tournée me traversa le cerveau. Je ramenai la couverture autour d'elle, je l'enveloppai comme un enfant. Je vois encore son visage rose noyé dans ce grand oreiller; les boucles de cheveux blonds s'échappaient sous la dentelle de son petit bonnet. De sa main gauche elle retenait la couverture sous son menton et j'apercevais à l'un de ses doigts l'alliance neuve et brillante que je lui avais donnée le matin. Elle était adorable, une fauvette blottie dans du coton, un bouton de rose tombé dans la neige. Lorsqu'elle fut installée, je me penchai vers elle et je l'embrassau front.

— Je suis payé lui dis-je en riant... êtes-vous bien ma Louise?

CROQUIS DE CHASSE



[Gémit de sa grosseur, qui l'enchaîne au rivage.]



— Le cerf est lancé, monsieur le Comte, tous ces messieurs sont après.
—Mais je t'avais dit que je me réservais pour moi seul cette bête là, animal!!





Troisième pose.



Deuxième pose.



Première pose.

LA TRILOGIE DE L'HALLALI.— 1re pose héroïque du débutant; il y a des dames! — 2e pose, déjà moins héroïque. — 3e pose : plus d'héroïsme du tout. Aussi ces dix cors sont des lâches, de mettre ainsi dix couteaux de chasse contre un!



—Nous avions lancé un cerf dix cors jeunemens; il était de bon temps, mais il s'est méjugé, et, après un joli débuché, la bête s'est forlongée, et....
—Et vous n'avez rien pris avec tout ce baragoin?



C'est singulier, je suis le seul au rendez-vous! Après ça je suis peut-être le seul qui n'y soit pas.



UNE GALANTERIE CYNÉGÉTIQUE.
— Comment madame aime-t-elle la curée, chaude ou froide?



Ah mon Dieu! son cheval qui l'emballe sans qu'on ait eu le temps de mettre sur lui : Fragile!

— Elle ne me répondit pas, mais ses yeux rencontrèrent les miens et j'y vis un sourire qui semblait me remercier, mais un sourire si fin, si fin qu'en toute autre circonstance j'y aurais vu une nuance de raillerie.

—

Maintenant, mon capitaine, va t'installer dans ce fauteuil et bonne nuit. Je me dis cela et je fis un effort pour soulever ma malheureuse jambe que j'avais oubliée. Un effort héroïque, mais impossible d'en venir à bout, elle était tellement engourdie que je ne pus lui faire faire un mouvement. Tant bien que mal je me hissai sur l'autre jambe et clopin-clopant je gagnai mon fauteuil sans avoir trop l'air de boiter. Cette chambre à traverser me parut deux fois plus large que le Champ-de-Mars car à peine avais-je fait un pas que le froid vif de la pièce, le feu s'était éteint, nous étions en avril et le château donnait sur la Loire, que le froid dis-je me rappela la légèreté de mon costume. Quoi! traverser cette chambre devant cet ange qui me regardait sans doute, traverser cette chambre dans le plus grotesque de tous les négligés et par dessus le marché avec une jambe inerte! Pourquoi avais-je oublié ma robe de chambre? Cependant j'arrivai au fauteuil dans lequel je me laissai aller. Je saisis mon habit noir qui était à côté de moi, je le jetai sur mes épaules, puis je m'entortillai le cou dans ma cravate blanche et comme un soldat qui bivouaque je cherchai une position commode.

C'eût été bien, sans ce froid glacial qui me coupait les jambes et je ne voyais rien à ma portée qui pût m'abriter. Je me disais :

— Mon capitaine, la place n'est pas tenable, demain matin tu seras perclus, lorsque enfin j'aperçus sur la causeuse... On a parfois des hontes puériles mais je n'osais pas vraiment et j'attendis un long moment luttant contre la crainte d'un trop grand ridicule et le froid que je sentais augmenter. Enfin lorsque j'entendis la respiration de ma femme devenir plus régulière, je supposai qu'elle s'était endormie, j'allongeai le bras, j'attirai sa robe de bal qui était sur la causeuse. — Toute cette soie faisait un bruit à réveiller un mort — et, avec l'énergie qu'on retrouve toujours dans les cas extrêmes, je m'en entourai furieusement comme d'une couverture de voyage puis cédant à un accès de sibaritisme involontaire, je détachai le petit soufflet et je tâchai de rallumer le feu.

Enfin, me dis-je, en fixant les tisons noirâtres et en faisant aller le petit instrument avec mille précautions, enfin je me suis conduit en galant homme. Si mon général me voyait en ce moment-ci, il me rirait au nez mais peu importe, j'ai bien agi. Comme on se trouve timide, embarrassé, comme ou a honte de soi-même devant tant de pureté, d'innocence! Tout mon passé m'apparaissait alors et je le foulais aux pieds, je lui lançais des injures, je me disais : c'est une vie nouvelle, une vie d'innocence et de bonheur dont tu étais indigne, mon capitai... mon capitai... Si je n'avais juré d'être sincère, cher lecteur, je ne sais si j'oserais vous avouer que j'éprouvais tout-à-coup d'horribles picotements dans les régions nazales. Je voulus me contraindre mais les lois de la nature sont de celles auxquelles on ne peut se soustraire. Ma respiration s'arrêta tout-à-coup, je sentis qu'une force surhumaine me contractait le visage, que mes narines se dilataient, que mes yeux se fermaient et tout-à-coup j'éternuai avec une telle violence que la bouteille d'eau de mélisse en vibra, Dieu me pardonne! Un petit cri se fit entendre dans le lit et immédiatement après le plus argentin, le plus franc, le plus éclatant des éclats de rire lui succéda et elle, de sa petite voix naïve, douce et flutée, elle ajouta :

— Vous vous êtes fait mal.. Georges? Elle avait dit Georges après un court silence et si bas que je faillis ne pas l'entendre.

— Je suis bien ridicule n'est-ce pas, chère petite, et vous avez raison de vous moquer de moi. Que voulez-vous, je passe la nuit à la belle étoile et j'en subis les conséquences.

— Vous n'êtes point ridicule mais vous vous enrhumez; et elle se mit à rire de nouveau.

— Méchante!

— C'est cruelle que vous voulez dire et vous n'auriez pas tort si je vous laissais devenir malade. Elle disait tout cela avec une grâce adorable. Il y avait un mélange de timidité et de tendresse, de pudeur et de moquerie qu'il est impossible d'exprimer, mais qui acheva de me rendre stupide. Elle me sourit, puis je vis qu'elle se rapprochait du mur pour me faire place et comme j'hésitais à retraverser la chambre.

— Voyons, me fit-elle... voyons, pardonnez-moi.

Je soulevai les draps, mes dents claquaient.

— Comme vous êtes bon mon ami, me dit-elle au bout d'un instant, voulez-vous me dire bonsoir et elle me tendit sa joue. Je m'approchai d'elle mais comme la bougie venait de s'éteindre je me trompai de place et mes lèvres effleurèrent les siennes. — Elle frissonna, puis après un silence, elle murmura tout bas. — Il faut me pardonner, vous m'avez fait si peur tout à l'heure!

— Je voulais vous embrasser ma chérie.

— Eh bien! embrassez-moi, monsieur mon mari.

On sentait, sous la jeune fille qui tremble, la coquetterie de la femme perçant à son insu.

Je n'y teins plus; elle exhalait un parfum délicieux qui me montait au cerveau et le voisinage de cette enfant chérie que je frôlais malgré moi m'enlevaient toute ma résolution. Avez-vous mieux fait que moi, lecteur, il se pourrait : ou plus mal? la chose est bien possible; dans tous les cas ne me lancez pas la pierre, j'ai fait de mon mieux et le ciel m'en a récompensé.

Mes lèvres — je ne sais comment cela se fit — rencontrèrent les siennes et nous restâmes ainsi durant un long moment je sentais sur ma poitrine l'écho du battement de son cœur et sa respiration rapide me venait en plein visage.

— Vous m'aimez donc un peu, chérie, lui dis-je à l'oreille et je distinguai dans un soupir confus un petit oui qui ressemblait à un souffle.

— Je ne vous fais donc plus peur? je tremblais comme une feuille et elle tremblait aussi.

— Non murmura-t-elle bien bas.

— Tu veux donc être ma femme, dis ma Louise chérie, tu veux donc que je t'apprenne à m'aimer comme je t'aime?

— Je t'aime, dit-elle, mais si doucement et si lentement qu'elle semblait rêver.....

Que de fois mon Dieu, avons-nous ri en nous rappelant ces souvenirs déjà lointains pourtant!

Z.

OBSERVATIONS

Quand l'œil ne voit plus goutte, on dit c'est l'horizon. Quand l'esprit arrive à se troubler sans plus rien comprendre, on dit c'est l'infini, c'est l'éternité, etc. Tous ces mots et bien d'autres encore sont équivalents, mais vous n'arracherez pas à l'orgueil humain l'aveu qu'il n'y voit plus.

—

La fortune, comme toute courtisane, s'adresse au premier venu, mais elle ne garde pour amant que celui qui la maîtrise.

—

Mon avis c'est que les femmes sont comme les majestés constitutionnelles : il faut qu'elles règnent mais ne gouvernent pas.

—

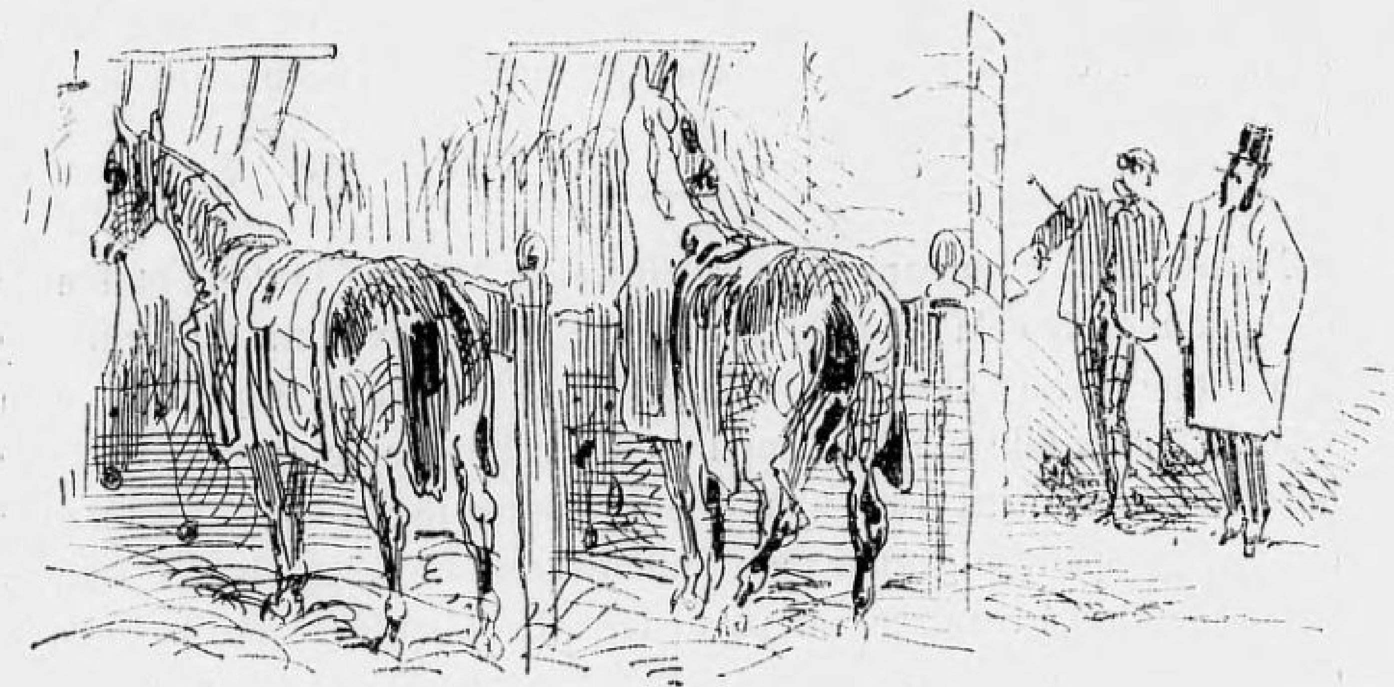
J'allais médire de l'esprit, exalter le génie, m'évanouir aux ivresses du cœur, quand je me suis aperçu que ni vous, ni moi, ni personne, ne savons au juste ce qu'il faut entendre par là.

A. B.

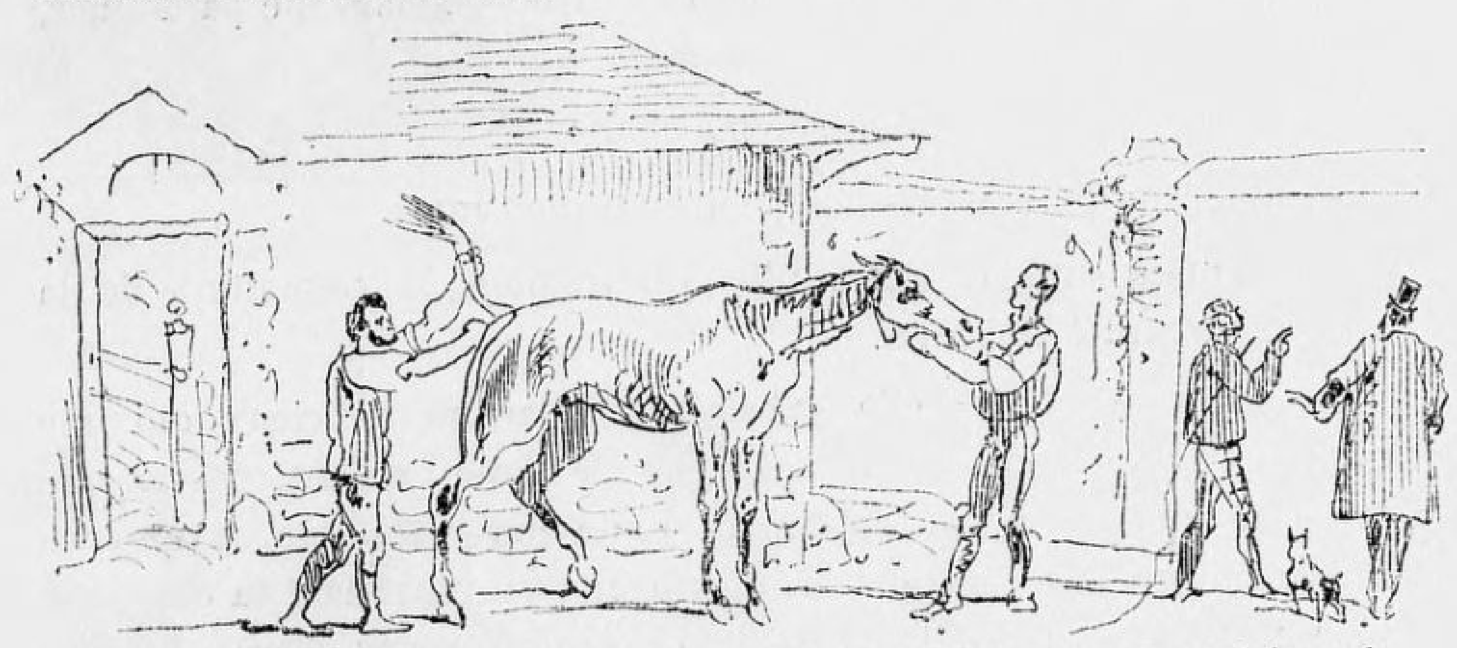
J'ACHÈTE UN CHEVAL



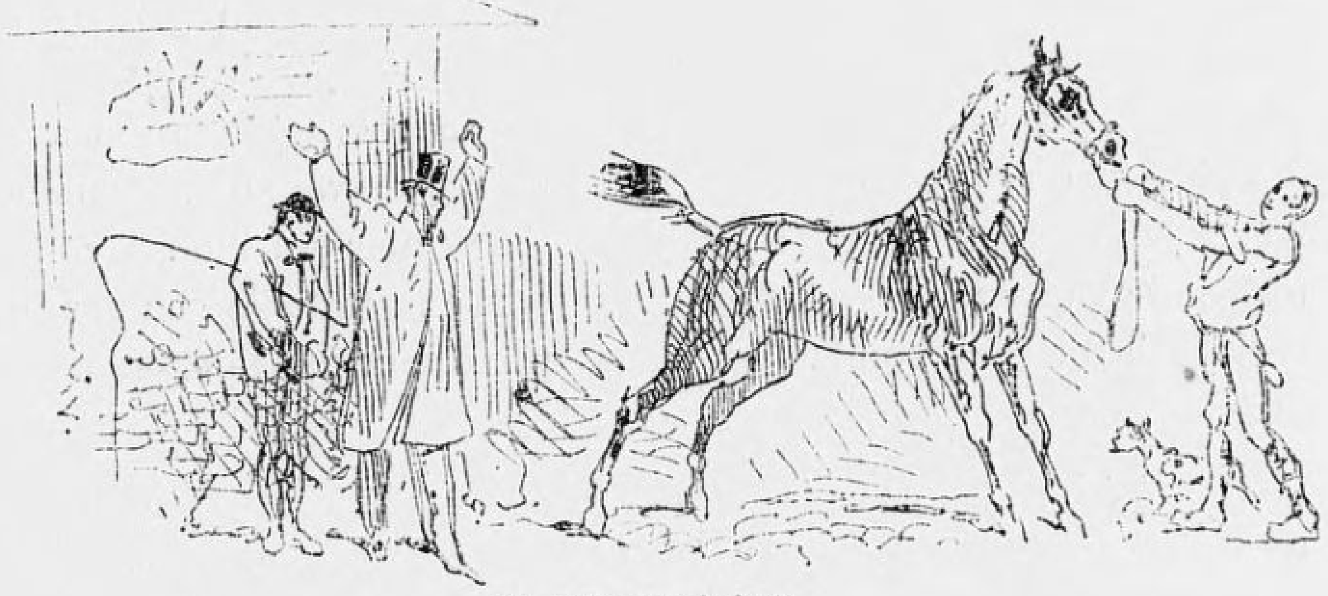
I. Désirant acheter un cheval, je me fais adresser à X... le plus célèbre marchand de chevaux de Paris.



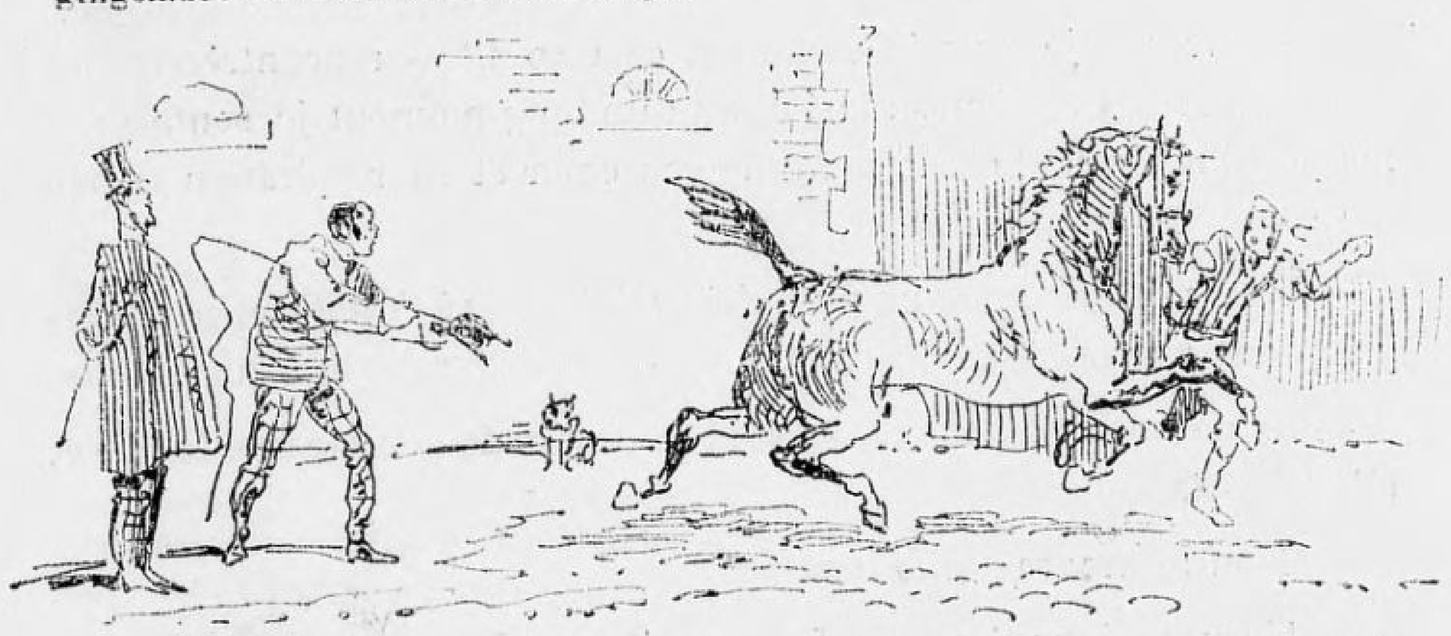
II. Nous entrons dans son écurie.



III. On en fait sortir un cheval et pendant que j'ai le dos tourné, on lui met le gingembre traditionnel où vous savez.

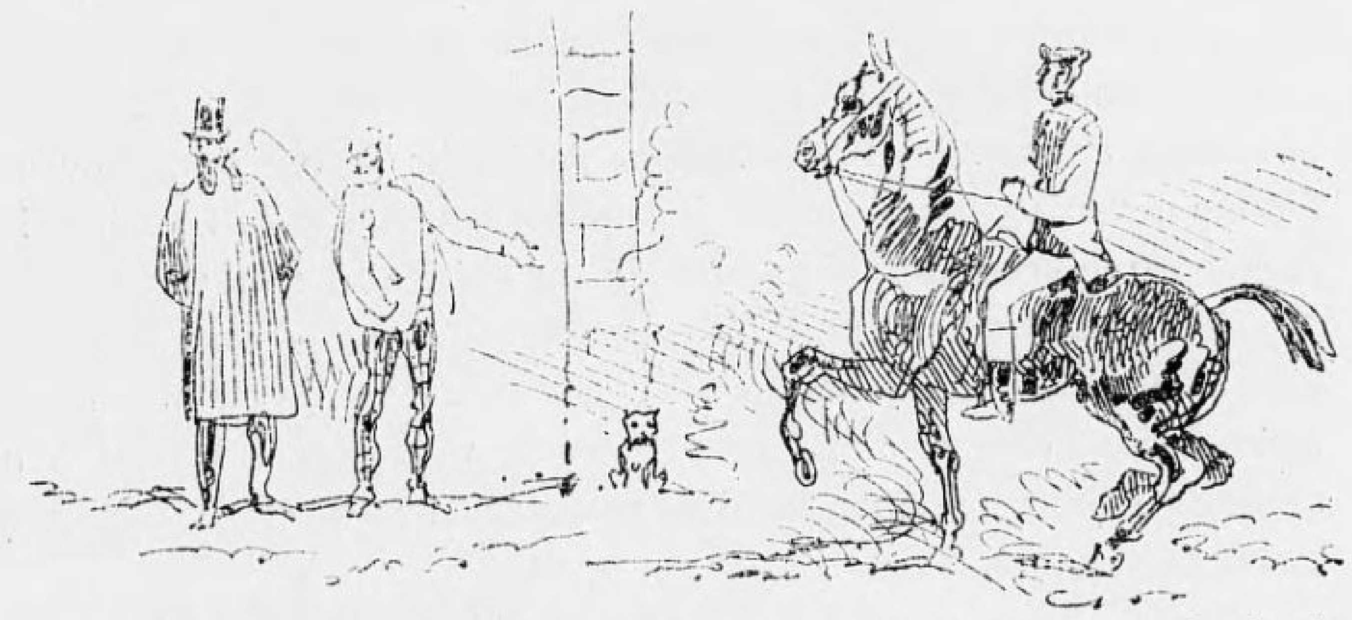


IV. Effet produit !!!

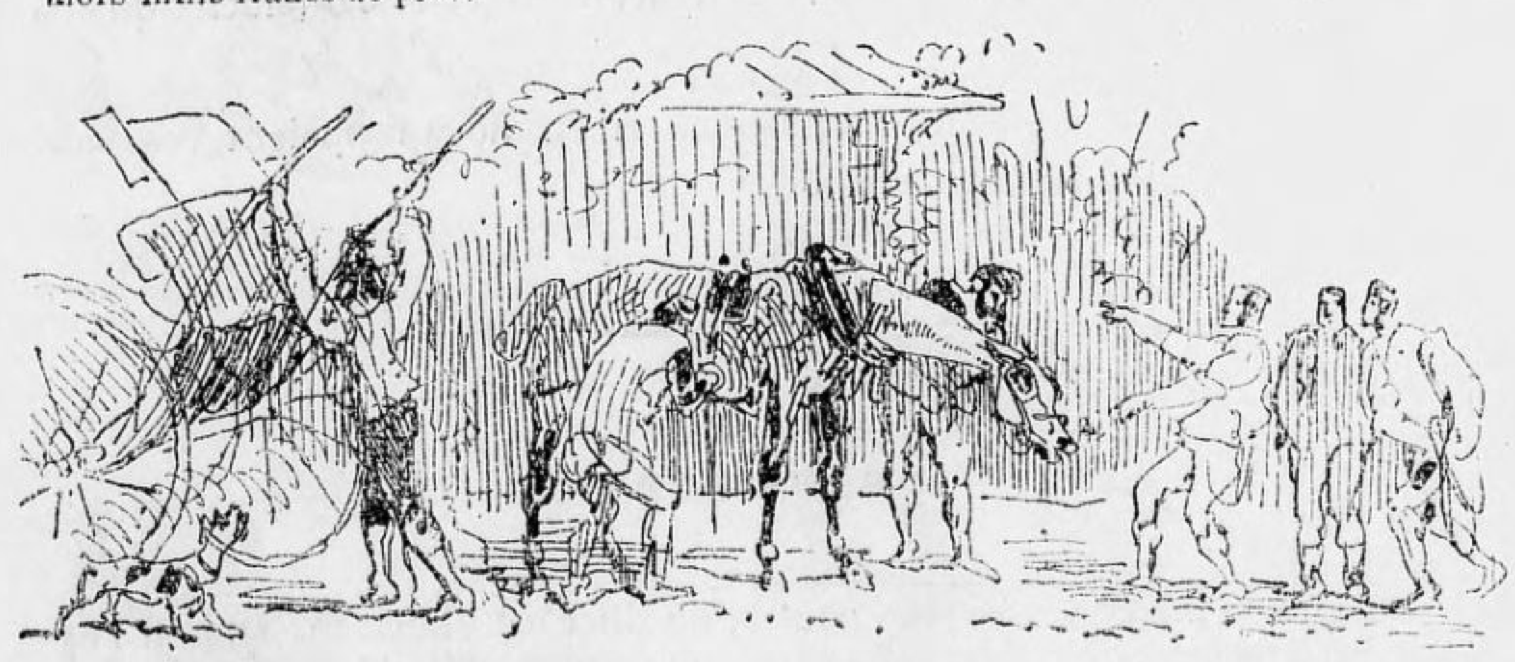


V. Puis le maquignon imite avec le manche de son fouet sur son chapeau le bruit du tonnerre et l'animal s'emporte d'une façon magnifique.

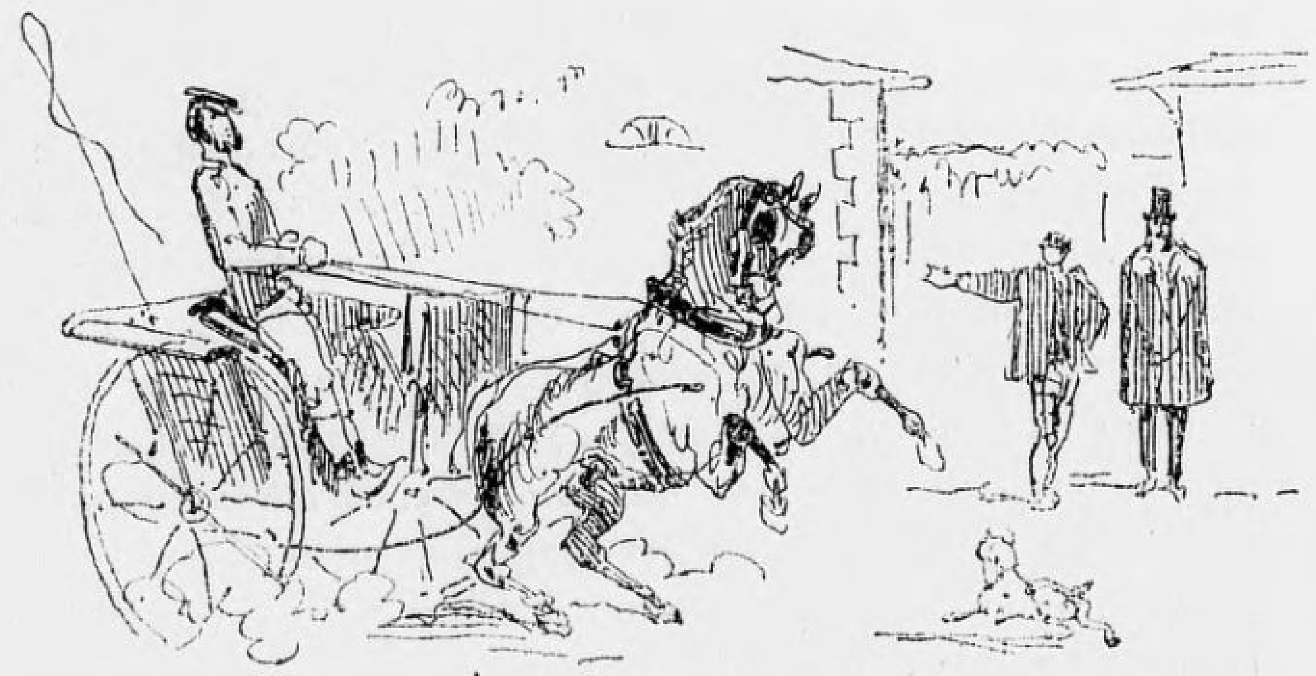
Nota. — Par un hasard fréquent, il y a un rémouleur à la porte; la bête vaut alors mille francs de plus.



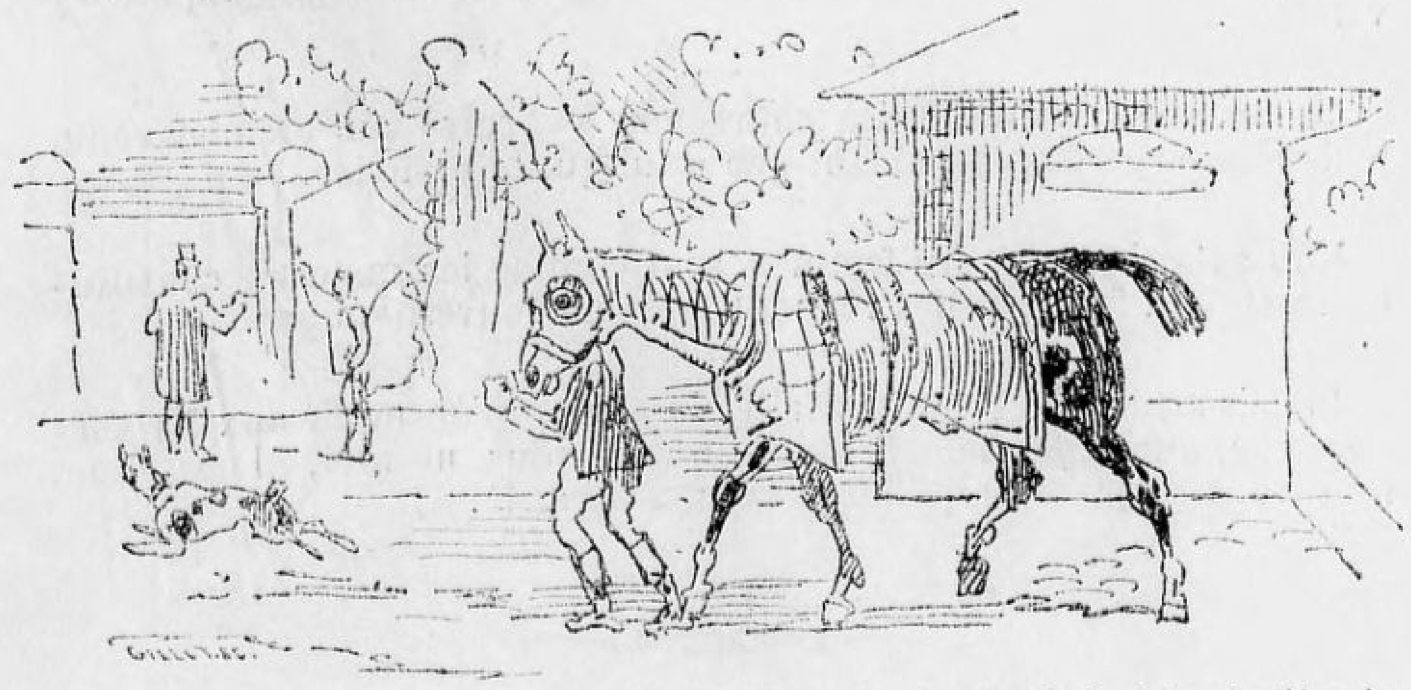
VI. Puis le cheval est monté par un piqueur expert à lui faire prendre la plus belle allure.



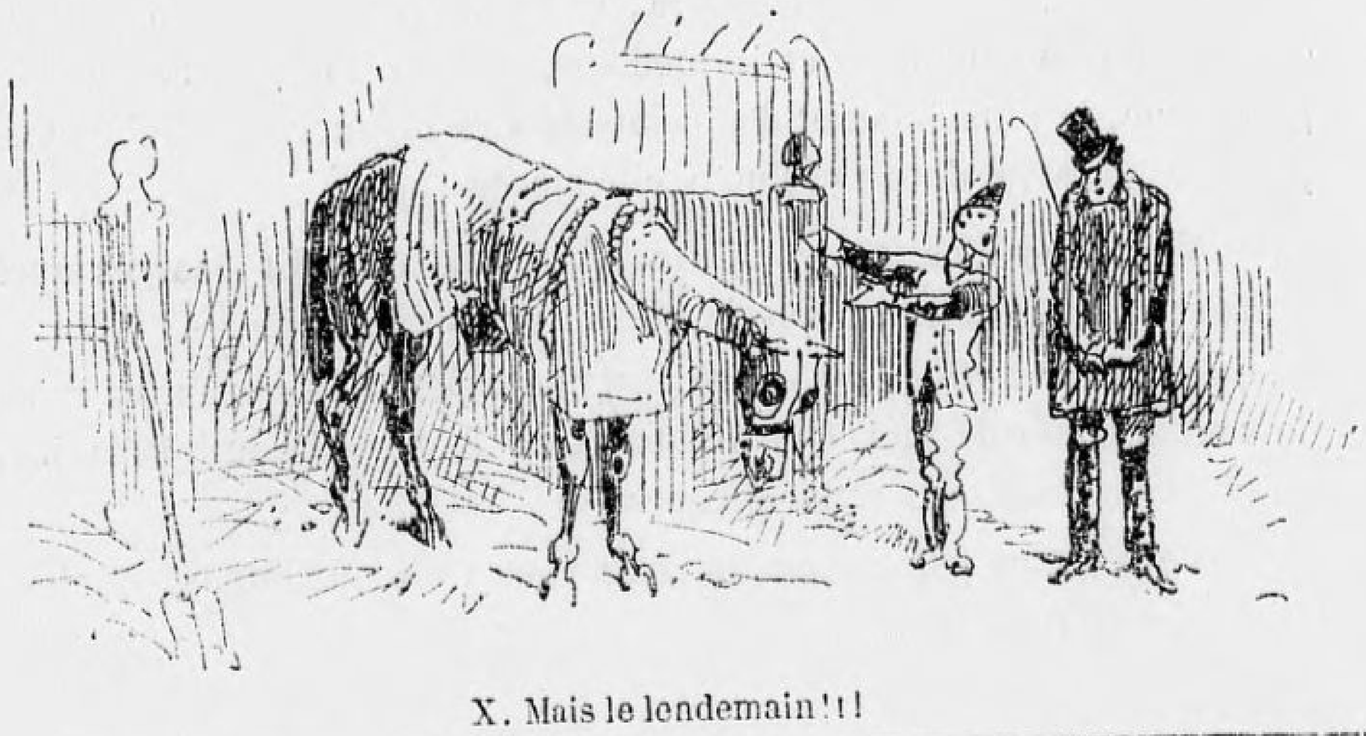
VII. Puis cinq ou six valets s'agitant bruyamment autour de l'animal pour l'atteler, l'excitent et l'ahurissent.



VIII. Aussi quel beau départ!



IX. Affaire conclue, je suis persuadé que j'emmène la plus belle bête de l'écurie.



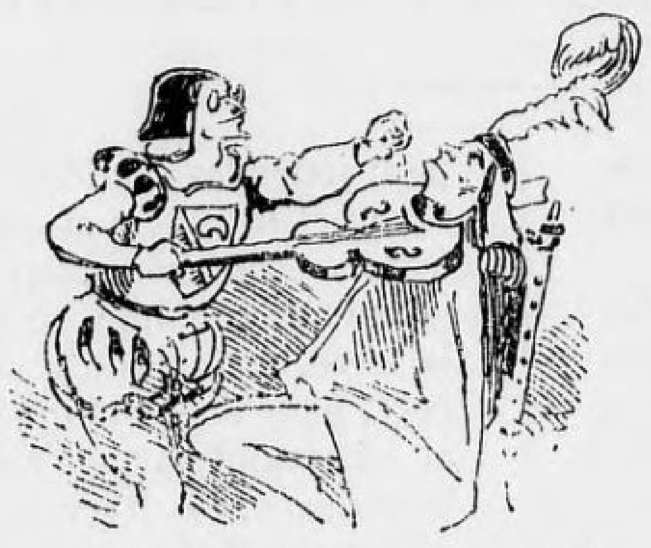
X. Mais le lendemain!!!

L'EXPOSITION DU CONSERVATOIRE. — Instruments de musique historique.

Le Musée est ouvert, mais l'Administration ne nous promet un Catalogue que pour l'année 1866. Il paraît qu'on corrige à Schang-haï les épreuves relatives aux instruments chinois. En attendant, nous avons cru pouvoir faire un classement fantaisiste. Bah ! M. Fétis est trop occupé de son Africaine pour s'en apercevoir.



LE SERPENT ECCLÉSIASTIQUE (époques antédiluviennes). — Comment le même instrument peut devenir bugle sonore, bonnet carré et éteignoir.



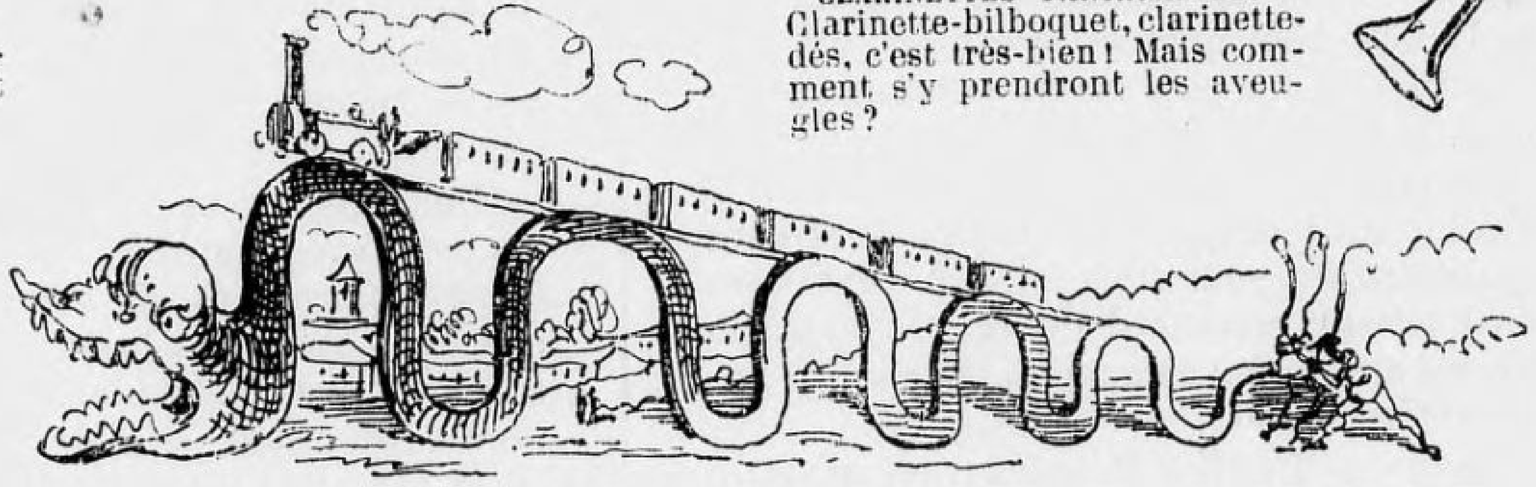
LE VIOLON PLAT-A-BARBE (moyen âge). — Son Altesse veut-elle qu'on la rase sur la cinquième corde ?



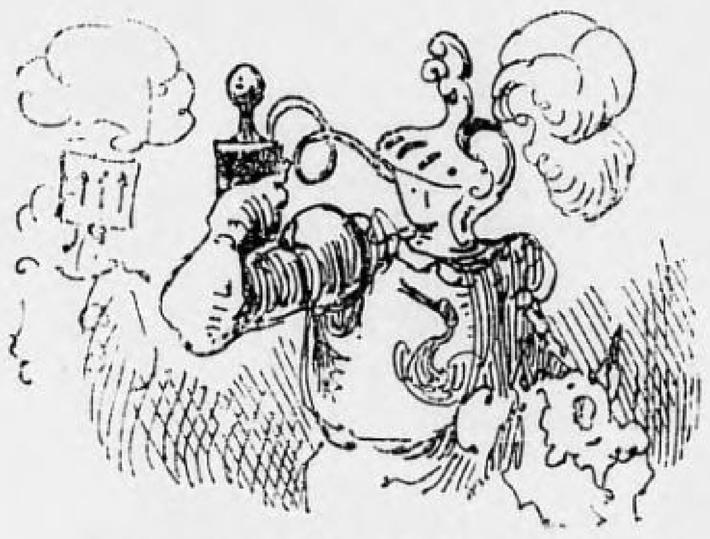
CLARINETTES FANTAISISTES. — Clarinette-bilboquet, clarinette-dés, c'est très-bien ! Mais comment s'y prendront les aveugles ?



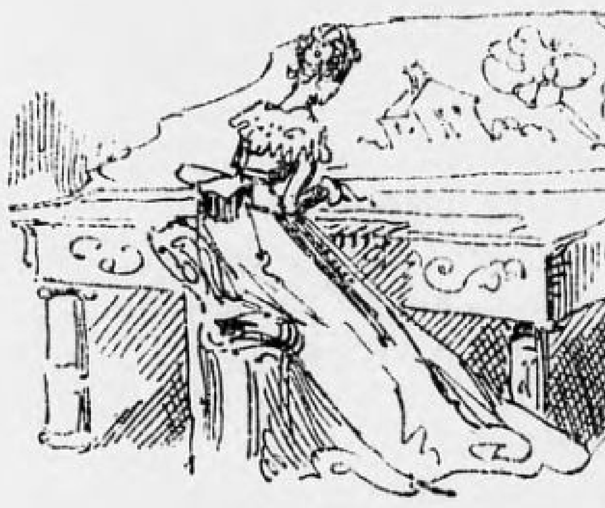
LA TROMPETTE DU JUGEMENT DERNIER. — Comme on ferait bien avec ça sur un des campanilles de Notre-Dame.



LE SERPENT CONSTRUCTEUR (Moyen âge). — Quel dommage que les chemins de fer ne fussent pas inventés.



PETITE TROMPETTE DE POCHE (Moyen âge).—Facile à jouer, même en voyage.

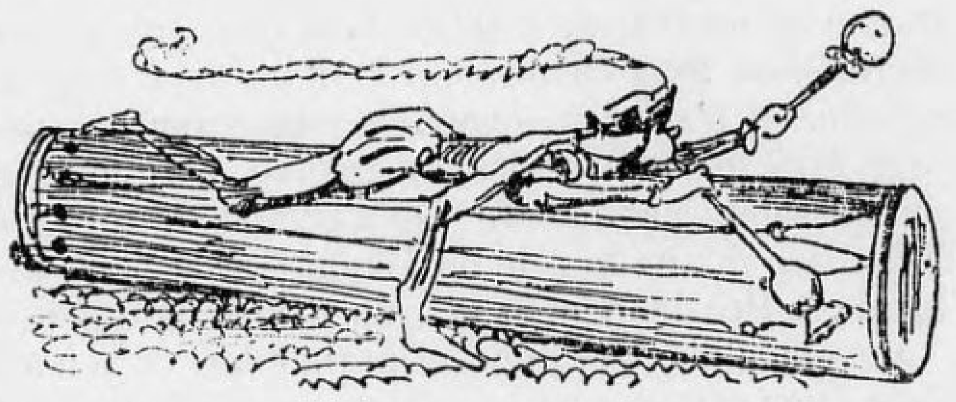


LE CLAVECIN (époque Louis XVI).

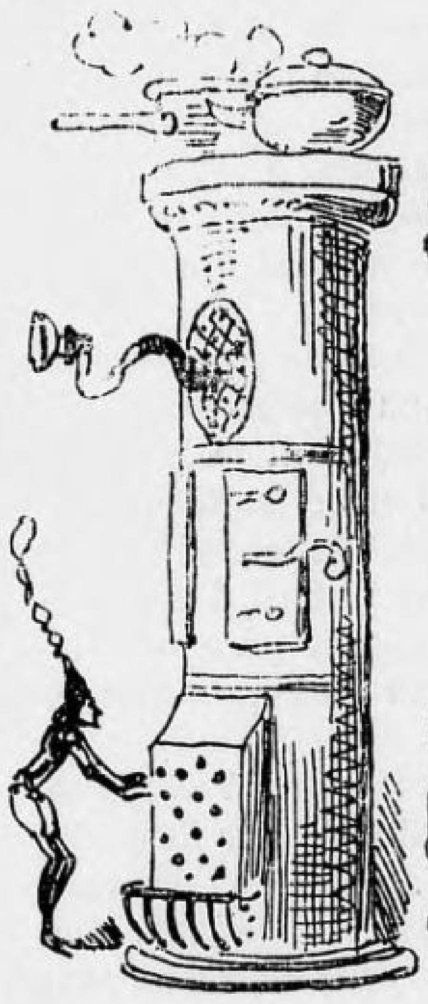
Le piano de nos grands'-mères avec de bons petits paysages à la Deshoulières.



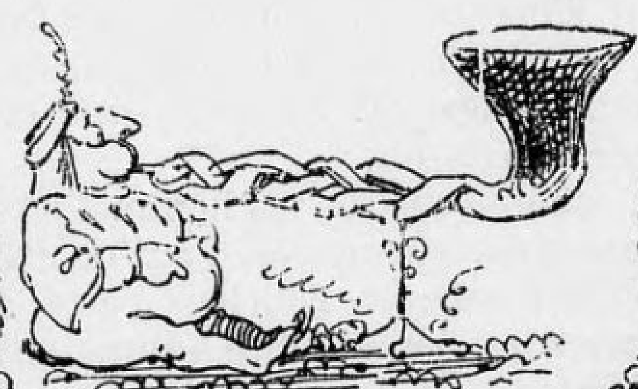
MUSIQUE CHINOISE.—Ce n'est pas cela qui nous empêchera de reprendre Pékin.



LE TAMBOURIN (Renaissance). — Un peu haut !



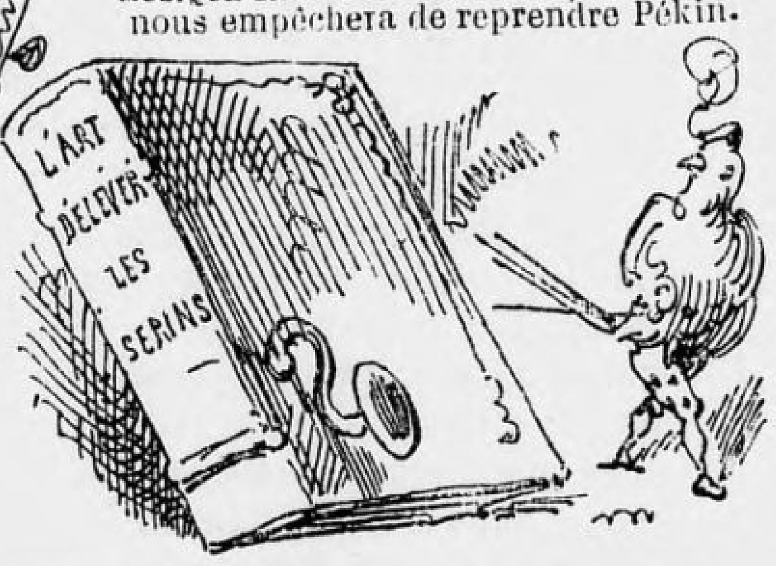
Joli bâton (Renaissance), pour salle à manger avec cheminée à la prussienne et calorifères.



LA PIPE - TROMBONNE (Renaissance).— Ça valait peut-être un londrès.



LA HACHE D'ABORDAGE ou la Trompe du Sapeur (Époque inconnue).

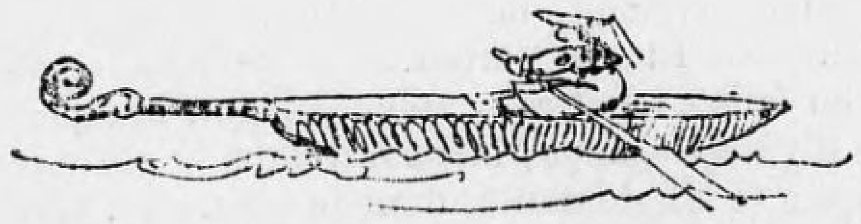


LE MANUEL DES SERINS (Dix-huitième siècle). — Débitant les airs suivants :

« Le cotillon de l'allure. »

« A Paris, les filles sont sages, etc., etc. »

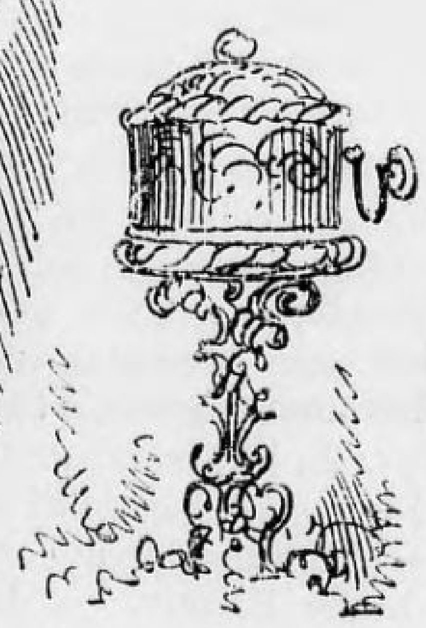
C'est l'étiquette qui le dit.



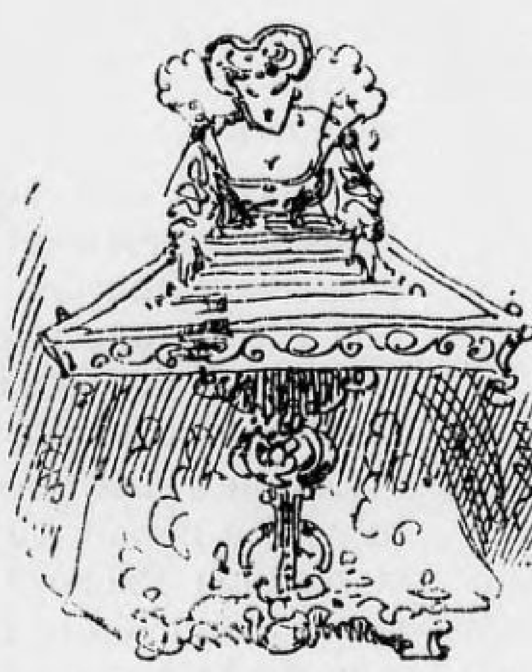
LA POCHETTE A ÉPERON. — Vous voyez que la marine était déjà perfectionnée.



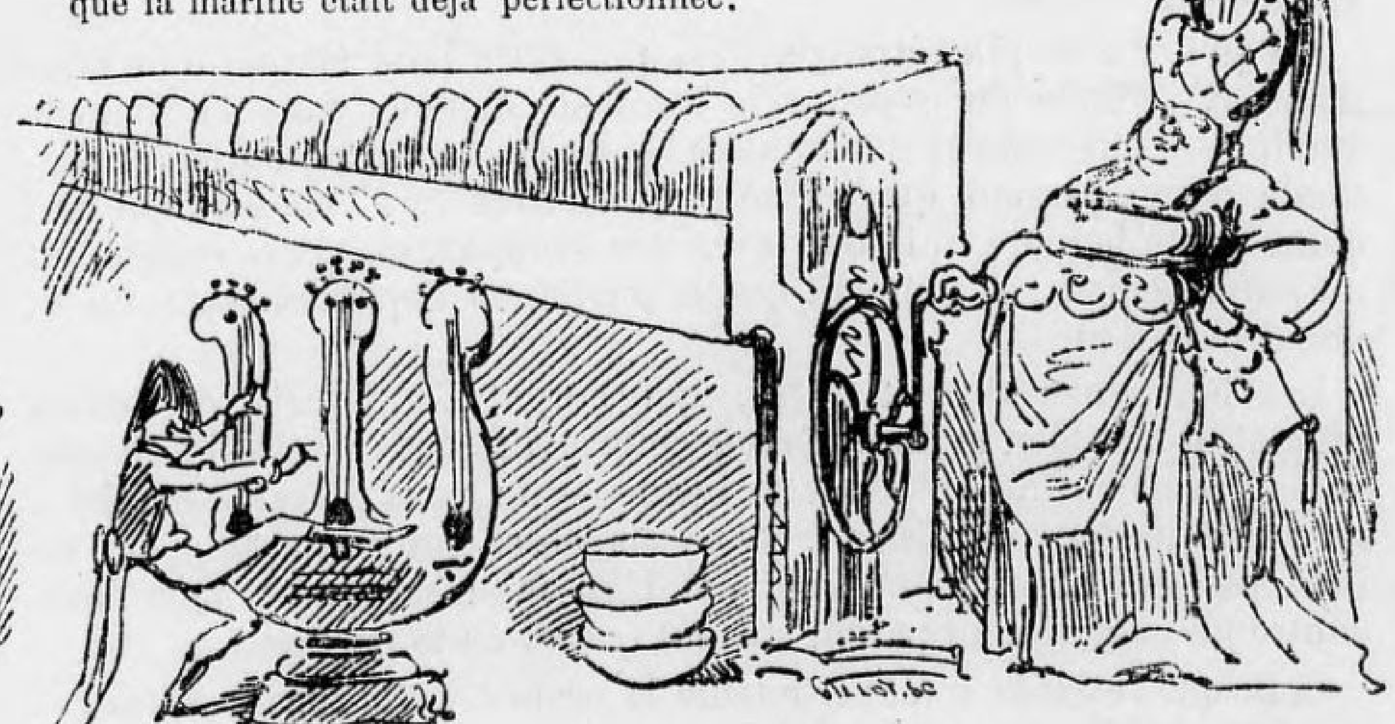
LA GUITARE TRAJANE (Renaissance).—Ce n'est pas tout que de se lever matin, il faut arriver à en pincer.



LA TOURTE DE BARBARIE remplaçant les entremêts (Renaissance).



LE PSALTÉRION ou la Lime à ongles (moyen-âge).



LA GUITARE A TROIS MAINS!!! Comment donc en pinçais-tu, ô Garat ?

INSTRUMENT MYSTÉRIEUX DU MOYEN AGE ou manière de rincer la vaisselle en musique.

LES BICHES AU THEATRE

Le nom de Mlle Juliette Beau, qui est revenu si souvent, cette semaine et l'autre, dans les conversations parisiennes, m'a rappelé son court passage au théâtre.

C'était en avril 1860. Un bruit, venu l'on ne sait d'où, se répandit mystérieusement dans Paris qu'une grande actrice nous était née. Quelques affidés s'en allaient répétant tout bas, d'un air important, à l'oreille des gens qu'ils rencontraient : « Mars est retrouvée!... vous verrez .. je ne vous dis que cela : Mars est retrouvée.» Mars, c'était Mlle Juliette Beau, une fort jolie femme du demi-monde, très connue pour sa beauté, son grand train et son esprit, mais en qui personne ne s'était jusque-là avisé de soupçonner une actrice.

Comment l'idée lui était-elle venue de monter sur les planches? Elle s'ennuyait sans doute. Il faut bien que ces créatures, qui sont rassasiées de plaisirs et de luxe, qui n'ont plus même le temps de former un désir, paient la rançon de leurs bonheurs. On sait l'histoire de cette courtisane fameuse, dont la vie n'était qu'un long bâillement, et qui n'éprouvait plus de sensation qu'à baigner ses beaux bras dans des coffres de pierreries. Le théâtre est pour elles un lieu d'émotions et de luttes; quelques-unes s'y jettent, comme d'autres prennent un amant qui les bat, comme un roi absolu fait la guerre, pour sentir encore la joie d'espérer et de craindre.

Offenbach, l'illustre impresario des Bouffes-Parisiens, ne savait à quel saint se vouer, pour ramener à son théâtre le public qui l'abandonnait. On lui parla de Mlle Juliette Beau; il fut ravi de l'occasion. Bonne ou mauvaise, il savait bien que tous les amis de la charmante habituée du Bois viendraient l'entendre. C'était quinze jours de salle comble. Il s'agissait surtout de montrer ses jambes, qui passaient pour être les plus belles du monde et que quelques personnes ne connaissaient pas encore. On s'occupa de remonter *Daphnis et Chloé*; Offenbach donna le rôle de Daphnis à la paire de jambes que lui envoyait la Providence, et les répétitions commencèrent.

Je venais d'entrer dans le journalisme et je n'avais pas grand crédit, alors Dieu sait pourtant ce qui me tomba de recommandations, de sollicitations, de prières; et toujours : « Mars est retrouvée... je ne vous dis que cela : c'est Mlle Mars. » J'ai le caractère tourné de façon que le plus sûr moyen de me prévenir contre les gens, est de me les recommander avec trop d'insistance. Tant de bruit fait autour d'une personne équivoque, qui n'avait, après tout, donné aucune preuve de talent, m'importunait, m'agaçait. J'arrivai dans ma stalle, tourné en boule comme un gros hérisson.

Elle parut; que voulez-vous, on est homme, n'est-ce pas? c'était un charme; nous fûmes tous ensorcelés. Paul de Saint-Victor fit d'elle, le lendemain, dans la *Presse*, un délicieux pastel : « Elle a, écrivait-il, une de ces figures qui feraient dire à Suzanne : Voulez-vous bien ne pas être jolie comme cela. Imaginez de grands yeux clairs, un sourire d'enfant timide, des traits délicatement chiffonnés, et cette tête exquise, nichée dans un fouillis vaporeux de cheveux blonds-cendrés. On dirait Chérubin déguisé en berger de l'Archipel. »

Comédienne, c'était une autre affaire. Elle ne savait ni marcher, ni se tenir; et la malheureuse enfant tenait toujours ses yeux fixés sur le chef-d'orchestre, qui d'un mouvement de son bâton semblait lui dire : c'est le moment, partez. — Et elle partait. Non, ce n'était pas précisément Mlle Mars; il en fallait rabattre : et cependant, elle portait son costume avec une divine élégance; elle avait dans le geste je ne sais quelle grâce allongée et languissante, dont le contraste, avec les airs enfantins et mignons de son visage, était d'un piquant irrésistible.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette jolie statuette de boudoir eut presque du style. Elle avait su mettre, dans ce rôle de Daphnis — quel rôle et quelle pièce ! — tantôt l'ardeur étonnée et profonde d'une passion qui s'ignore, et d'autres fois l'enjouement naïf d'une jeune bergère qui joue avec ses compagnes. Son succès fut un entraînement; il semblait que le public, en l'applaudissant, lui fît une déclaration.

Les bourgeois vinrent après, qui eurent l'enthousiasme moins prompt, il faut bien le dire. Mais le coup était porté; tout le monde voulut avoir deviné Mlle Juliette Beau. — Je vous l'avais bien dit... qu'est-ce que je vous disais... êtes-vous assez convaincu? — On ne l'eût pas été absolument, qu'il eût bien fallu se rendre. Que faire contre un engouement pareil, surtout quand on le partage.

Celle qui l'excitait y fut prise toute la première. Ce succès et les espérances qu'elle en conçut lui inspirèrent une résolution héroïque. Elle rompit avec le monde, s'enferma chez elle et se mit à travailler. On lui avait assuré qu'elle était merveilleusement douée par la nature pour jouer les grandes coquettes; la voilà qui apprend le rôle de Célimène et de Sylvie et qui les répète en chambre.

Son professeur était Boudeville. Encore une figure curieuse du monde dramatique, ce Boudeville si parfaitement inconnu du reste de la terre, mais dont le nom n'est prononcé qu'avec admiration et respect, dans les hauteurs cythéréennes de la Tour-d'Auvergne. Ricourt et lui se sont partagé l'empire : à Ricourt les fureurs et les plaintes de la tragédie, les Rachel, les Agar. Boudeville est plus léger; c'est lui qui gouverne Molière et Marivaux; il module les soupirs de la passion heureuse; les dépits et les colères de l'amour trahi. Il connaît les inflexions de la coquetterie féminine, il les a recueillies de la bouche même de mademoiselle Mars; quand il dit : « Mademoiselle Mars faisait trois pas ainsi » tout le monde s'incline; bon enfant d'ailleurs, grand faiseur de calembours, et disant volontiers « mes petites chattes » à ses élèves, quand il en est content. Il en est toujours content.

Il m'emmena un jour de leçon chez mademoiselle Juliette Beau, qui me joua, avec toutes sortes de petites mines effarouchées, une scène du *Misanthrope* et un acte du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Qu'elle était belle, avec ses grands yeux clairs, qui semblaient demander un conseil, ses coquettes façons de s'asseoir près de vous ; et de murmurer à votre oreille, avec des mignardises d'émotion : Ah! que vous me faites peur! Je ne pourrais pas trop dire ce qu'elle fit de la scène de *Marivaux*; mais celle qu'elle prit la peine de jouer, pour moi, devant l'impassible Boudeville, fut jouée par la comédienne la plus consommée dans l'art de séduire ses juges.

Il y a des gens qui vous offrent à dîner et vous lisent ensuite quelque poëme de leur façon ; si le dîner était bon, vous trouvez bien malaisément le poëme mauvais. Les strophes vous semblent délicieusement rissolées et les vers, cuits à point, avec un léger parfum de truffes. Un juge qui digère est un soldat désarmé. Je sortis de la rue Caumartin, dûment convaincu que je venais d'entendre mademoiselle Mars. Que le premier qui est sans péché me jette la pierre.

Elle s'essayait de temps en temps au tout petit théâtre de la Tour d'Auvergne. C'étaient des solennités clandestines, de mystérieuses agapes; on y voyait des gens de lettres, des gandins, des biches, des artistes et Delaage qui courait, affairé par les couloirs. Tout ce monde communiait là, dans la même admiration. C'étaient des cris, des ravissements, des extases ! Elle disait le *Marivaux* avec une si aimable gaucherie; naïve et rouée tout ensemble, une coquetterie raffinée, avec toutes sortes de jolis petits enfantillages. Nous sortions de là enchantés ; tout Paris, le tout Paris des premières représentations, apprenait le lendemain ce triomphe et ne parlait d'autre chose toute la journée.

Il advint, à quelque temps de là, que l'opéra eut l'idée d'organiser une représentation extraordinaire au bénéfice de mademoiselle Rameau. Les membres de la commission songèrent à profiter du bruit qui se faisait autour de mademoiselle Juliette Beau. Ils la prièrent de jouer; elle promit et le public, deux jours après, put lire sur des affiches monstres, en lettres énormes, que mademoiselle Beau jouerait Sylvie dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et que les comédiens du Théâtre-Français lui donneraient la réplique. Il faut bien convenir que l'affiche avait été rédigée par de maladroits amis. M. Thierry se piqua, il répondit d'un ton assez aigre que la Comédie-Française se suffisait à elle-même et ne prêtait son concours à personne.

L'affaire en resta là ; mais le scandale qu'excita ce petit démêlé ne fit qu'irriter l'impatience du public. — Quand donc le verrons-nous enfin?—Un très-bel esprit, qui avait eu déjà de grands succès au théâtre, se hâtait d'achever une grande pièce en cinq actes, dont il lui destinait le principal rôle. C'était l'*Attaché d'Ambassade*, dont la première représentation fut annoncée vers octobre 1861.

Vous avez sans doute vu plus d'une fois ces solennités dramatiques. Elles se ressemblent toutes : celle-là eut pourtant comme un ragoût particulier; ennemis, enthousiastes, ou indifférents, il y avait chez tous une attente, une inquiétude, et comme une sorte de frémissement. L'auteur avait voulu tirer parti de cette fièvre d'impatience. Au lieu de montrer tout de suite l'héroïne de la fête, il l'avait longtemps fait désirer.

La toile s'était levée sur un beau salon de bal ; et durant la première scène, on n'avait parlé que de la baronne Palmer. — « Avez-vous vu la baronne Palmer? — Regardez donc comme tout le monde s'empresse autour de la baronne Palmer. — La baronne Palmer est la reine du bal! — Quel est le fortuné mortel qui épousera la baronne Palmer! » Si bien que le public commençait d'en être agacé : qu'elle vienne donc enfin! — ah ! elle arrive, la voilà !

C'était elle. Il y eut un frisson de curiosité qui courut de l'orchestre aux loges. Elle s'avança lentement sur la scène, tendant son joli visage, comme une biche effarée. Elle était en toilette de bal, traînant à petits pas une ample jupe blanche, et son corsage s'élançait de cette jupe, qui bouillonnait autour d'elle :

Comme autrefois Vénus dans l'écume des flots.

Jamais on ne vit buste d'une maigreur plus fine et plus élégante; jamais plus délicieuses lèvres ne sourirent à un public, et ne semblèrent lui demander grâce. Elle tremblait de tout son cœur, et c'est à peine si elle put trouver assez de voix pour dire les premières paroles, qui se séchaient dans sa gorge. Elle avait les bras étroitement collés au corps, et l'on sentait bien, à les voir se serrer ainsi contre elle, qu'elle était prise d'une horrible peur.

Le public resta froid; on lui avait promis une comédienne; il voulait une comédienne. On eût dit l'ogre de Perrault flairant une réputation fraîche, et tout prêt à la dévorer. Veux-tu bien rentrer tes dents, grand vilain ogre! mais non, acteurs et pièce ne lui semblaient pas meilleurs l'un que l'autre. Il n'y eut qu'une scène, où il s'attendrit pour de bon : c'est quand Mlle Juliette Beau, priée de chanter une romance, s'assit au piano, et se mit à chanter *Ay Chiquita*, dont la vogue singulière date de ce jour. Elle dit ses couplets sans beaucoup d'art, mais d'une voix si harmonieuse, si pénétrante, si fraîche en même temps, que la salle éclatatoute entière en applaudissements.

Il y eut encore quelques moments où les amateurs purent reconnaître les intonations d'une vraie comédienne. Elle a, dans la pièce de M. Henri Meilhac, affaire à un jeune homme qui n'ose pas lui déclarer qu'il l'aime, et qui s'y décide enfin, après bien des tergiversations : « Croyez-vous que je ne le savais pas depuis longtemps? répond-elle. » Cela fut dit avec l'accent tendre et fin d'une vraie comédienne : Mlle Mars, puisqu'on y revient toujours, n'eût pas mieux fait.

Eh! oui, je n'en démords pas encore à présent; il y avait dans cette étrange créature l'étoffe d'une artiste remarquable. Mais elle n'avait pas réussi la première fois; le coup était porté. Elle s'abandonna elle-même. En vain Boudeville lui prodiguait-il les consolations de l'espérance; elle languit quelque temps au Vaudeville, essaya d'un travesti, dans une vieille comédie de Locroy, qu'on reprit pour elle; ne ramena pas le public, qui ayant cassé son joujou, n'en voulait plus entendre parler, se dégoûta de la scène, et finit par rentrer dans la vie privée.

Je la voyais encore de loin en loin, aux premières représentations : « C'est donc fini! lui disais-je. — Qui sait? répondait-elle..... Nous verrons..... ! » — Mais elle avait fait son deuil de la comédie. C'est vraiment dommage.

FRANCISQUE S.

LE DERNIER JOUR DE DELACROIX

AU BOULEVARD DES ITALIENS.

—Eh! mon Dieu, monsieur, tout est dit sur Eugène Delacroix. On a chanté sa gloire sur tous les tons et modes imaginables.—Il est jugé définitivement. C'est un grand homme! N'en parlons plus.

— Mais, monsieur, répondis-je, convenez avec moi qu'il s'est élevé au niveau des maîtres de Venise et d'Anvers, que ce fut un glorieux lutteur, un esprit audacieux et superbe.

— Il m'interrompit : — Il fallait dire tout cela il y a quarante ans; vous arrivez trop tard. En vérité, j'admire ces enthousiastes de sa dernière heure avec leur zèle de nouveaux convertis. Seulement, ils sont trop nombreux. Je demanderais un détracteur, un seul! pour faire repoussoir. Mais on n'en trouve pas; ils ont disparu avec le grand artiste. Il ne reste que des adorateurs plus ou moins désintéressés. Et vous-même, en ce moment, n'en avez fait l'éloge que pour lier conversation et me demander quelques renseignements ou quelques avis.

Ce diable d'homme, au teint pâle et verdâtre, semblait lire dans mon âme en clignant des yeux noirs et perçants, qui faisaient l'effet de deux charbons dans une omelette. Il avait été peintre, administrateur, écrivain, et maintenant il se reposait. — Voulant profiter de sa bienveillance, je vous avoue, lui dis-je, que j'ai un fils; il est rempli de moyens. Je veux le mettre dans la partie des beaux-arts. Je suis un bon bourgeois, mais, j'ose le dire, je suis sans préjugés, et comme aujourd'hui tous les rangs se confondent, je fais autant de cas d'un artiste, quand il a du génie, que du premier venu. Leur jour est arrivé, et tout les favorise : éducation gratuite, existence indépendante, école rajeunie, juges impartiaux, association fraternelle, appui de la littérature, enthousiasme du public qui les honore et les enrichit.

— Autant d'erreurs que de mots. Dans quel feuilleton avez vous vu cela? D'abord, au XIXe siècle, nous n'avons pas plus la dévotion au beau que la dévotion aux saints.

On achète encore les chefs-d'œuvre des grandes époques, mais ils sont devenus les objets d'un luxe orgueilleux, plutôt qu'une nourriture de l'âme ou un besoin de l'esprit. On va au Louvre pour voir non pas un Murillo, mais quelque chose qui a coûté 600,000 fr. On paye 2,500 fr. un croquis dont Delacroix n'aurait pas trouvé 250 fr. la veille de sa mort, et dont un jeune homme n'aurait rien obtenu du tout. Tel est le sort des artistes, tour à tour exaltés ou dépréciés outre mesure au gré du caprice de la foule.

— Mais les critiques, les lettrés développent le goût de cette foule; ils éclairent l'opinion.

— Dites qu'ils suivent le courant; c'est plus facile que de le diriger. Ça été la mode de s'égayer aux dépens de Delacroix. On disait que, dédaignant d'imiter la nature, il en peignait une de son invention. Les écrivains les plus spirituels, Alphonse Karr en tête, se plaignaient de voir la barque de Don Juan flotter sur une mer perpendiculaire. Ils assuraient judicieusement avoir toujours vu la Méditerranée horizontale, et jamais les chevaux roses et lilas! Aujourd'hui, les plus ignorants et les plus insensibles n'oseraient répéter ces critiques amères, qui semblaient si justes à des écrivains de mérite. En savaient-ils plus? Non. Alors il était de bon goût de les dénigrer. La mode en a passé; elle reviendra peut-être. Qu'est-ce donc que ce vrai beau, ce beau immuable qui change tous les vingt ou trente ans,— et qui est toujours révéré avec ses variations et sous toutes ses formes? Comme le couteau de Jeannot, dont on renouvella cent fois le manche et la lame, — et c'était toujours le même couteau!

— Il est certain, monsieur, que je serais fort embarrassé pour définir le beau. Je crois cependant qu'on peut toujours dire que c'est la splendeur du vrai. Cela n'engage à rien et ne peut jamais nuire. Mais convenez du moins qu'on sait aujourd'hui le reconnaître partout. On est plus équitable, plus compréhensif.

— Dites plus indifférent. — Il n'y a plus de culte pour telle école ou tel style. Naguère on se disputait sur le mérite relatif de la forme ou de la couleur. — Alors on se passionnait; à présent on est raisonnable, on admet tout parce qu'on se soucie de l'un autant que de l'autre, c'est à dire aussi peu. La mode commande, l'art obéit. Il n'y a plus de principes, — mais des intérêts — auxquels il ne faut pas nuire. On croit être impartial en couronnant des mêmes lauriers les Raphaël et les Vanloo! et l'on peut ajouter les Gresson de Fougères. On les enfume tous avec le même encens.

— Mais monsieur, la facilité des études, comptez-vous cela pour rien : L'enseignement gratuit et la réforme des écoles?

— Quel reproche adresse-t-on aux arts de ce temps? La stérilité de conception, l'originalité rare. Ignorez-vous combien les qualités intellectuelles l'emportent sur celles qui sont purement d'exécution? L'éducation de l'homme doit précéder celle de l'artiste. Il y a tels dont le talent se sent d'habitudes élégantes et du commerce de l'aristocratie; c'est en passant leur jeunesse dans la société de personnes distinguées qu'ils ont acquis l'élévation et le goût du bien. Ils ne se bornaient pas à la partie matérielle de leur art, ils étaient poussés par le besoin d'exprimer les sentiments dont ils étaient pénétrés, les idées dont ils étaient remplis. Nos artistes, pour la plupart, ont du temps de reste pour ce qu'ils ont à tirer de leur cerveau. Ce n'est pas la pratique qui leur manque, et d'ailleurs on ne possède bien dans les arts que ce qu'on a trouvé soi-même. Malheur à ceux qui vont chercher le beau dans les écoles où on l'enseigne comme on enseigne l'algèbre. L'art est bien déchu quand on en est réduit à le soutenir par des moyens factices. Un jour on met ses produits en loterie, proclamant ainsi qu'on ne peut pas les vendre. Une autre fois on en rend l'enseignement gratuit, et le public, logicien impitoyable, ne croit pas que ses produits vaillent beaucoup plus qu'il n'en coûte pour apprendre à les fabriquer.

— Mais les récompenses, monsieur, le prix de 100,000 francs?

— Oui, c'est un remède héroïque qui montre la grandeur du mal. Il n'en faut que la moitié pour la science. Mais l'argent ne suffit pas aux arts plus qu'aux lettres. C'est l'estime, c'est la considération qui est seule nécessaire à un homme de cœur. Quand le génie existe, il est assez heureux de se produire; mais ce produit-là ne s'obtient pas à volonté. La société d'acclimatation fait sagement de ne pas se livrer à l'élève des aigles, et l'on n'a jamais eu l'art d'engraisser le Phénix.

A certaines époques, l'art est un besoin pour la société, et les artistes abondent comme les généraux dans nos grandes guerres.

En d'autres temps, l'art est un luxe et n'a plus qu'une place secondaire dans la pensée de tous. Il est subordonné aux sciences, aux lettres. Heureux encore s'il peut s'égaler à l'industrie.

Voulez-vous connaître dans quel rapport l'art est à l'industrie : Celle-ci expose ses produits et verse ses recettes dans une caisse de secours; celui-là expose à son profit les œuvres payées par l'État, qui les montrait gratis. Chacun a le droit de faire ses affaires; mais la boutique est substituée au sanctuaire. — Delacroix a fermé la porte; M. Ingres emportera clef.

JACQUES.



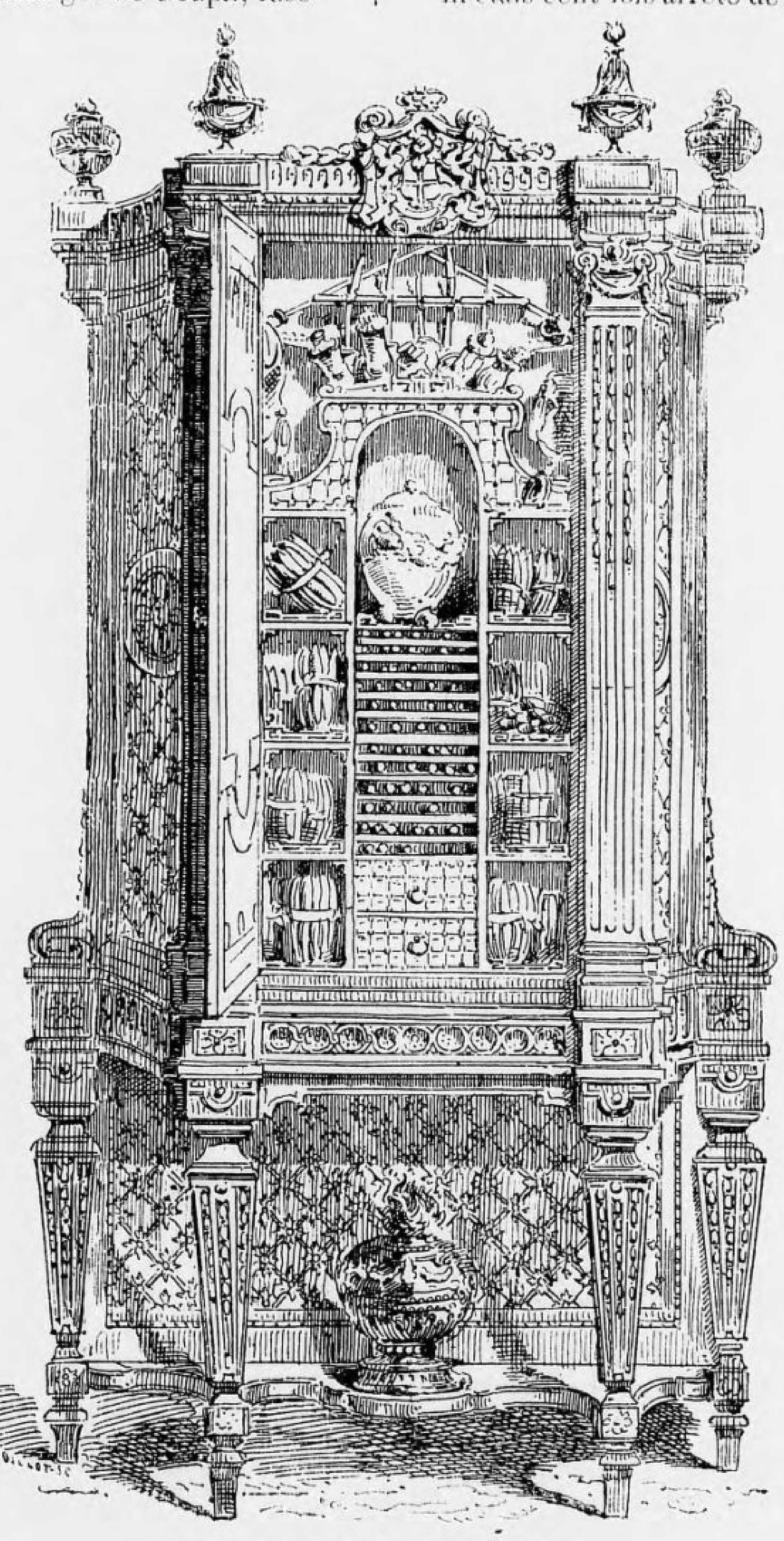
Il est un bout de boulevard où j'aime surtout flaner; il commence à la rue Vivienne, aux étalages de Goupil, rase au coin de la rue de la Paix les vitrines de Tahan et finit en face la rue Caumartin, aux magasins de Giroux. Les boursicotiers, les cafés et les cocottes, ont envahi et sali le côté opposé ; en deçà et au delà, les faubourgs commencent; ici, le faubourg Montmartre et son public un peu trop bruyant et trop affairé; là, le faubourg Saint-Honoré et son public cosmopolite. Le vrai Paris, si tant est qu'il en existe encore un, semble s'être réfugié dans cet espace restreint et ce n'est que là que vous pouvez encore espérer rencontrer, par une belle après-midi d'hiver, quelques vraies Parisiennes, emmitouflées de fourrures, perdant délicieusement leur temps à trottiner de vitrines en vitrines et se mettant en goût de quelque bijou de prix, de quelque meuble nouveau.



PORTE-BOUQUET
(Cristal et Bronze doré.)

Essayez à la suite d'une journée de fatigue, d'une heure de flanerie ici, après dîner, tout en fumant votre cigare. Vous serez reposé et renouvelé comme après une heure de bonne musique. C'est du moins l'effet que j'ai maintes fois ressenti. Tout amuse, tout intéresse dans ces étalages. Le goût, cette chose exquise, toute parisienne, éclate ici en cent manifestations différentes, gravures, bijoux, étoffes ou ameublements, et dans cet art de fantaisie réputé secondaire vous rencontrez bien autrement d'originalité, de sûreté, de distinction que dans ce grand art sérieux d'aujourd'hui, si pénible, si indécis et si commun.

En voulez-vous la preuve ? Entrons dans un de ces magasins, chez Tahan par exemple, c'est un musée qui en vaut bien un autre. Bien avant que les affaires ne nous aient mis en relation, je m'étais cent fois arrêté devant ses étalages si coquets et si discrets pourtant, attirant l'attention plus que l'œil par la sobriété et la délicatesse ; ayant à parler aujourd'hui de ces magasins dans ce journal, je n'ai voulu laisser à aucun autre le soin d'y promener nos lecteurs



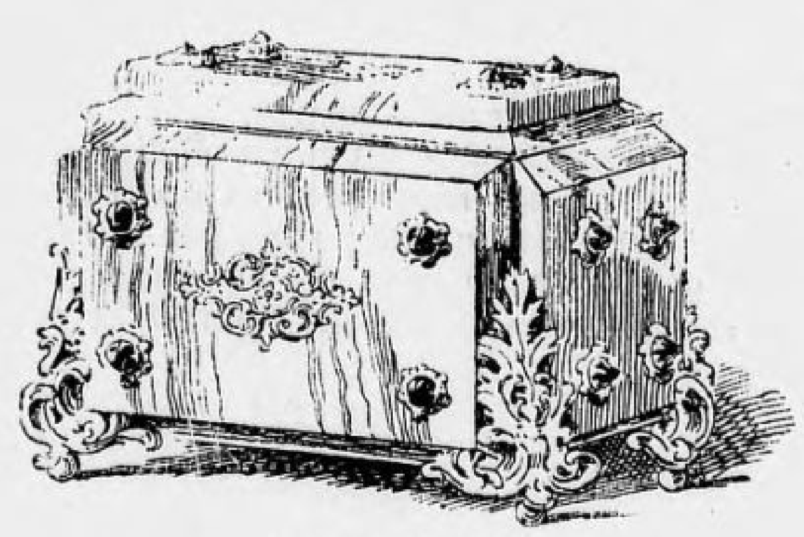
MEUBLE A CIGARES (Noyer sculpté.)

C'est qu'encore une fois tout ceci à mon sens, est de l'art et de l'art vivant. Examinons un à un ces petits chefs-d'œuvre, et jugez si j'ai tort.

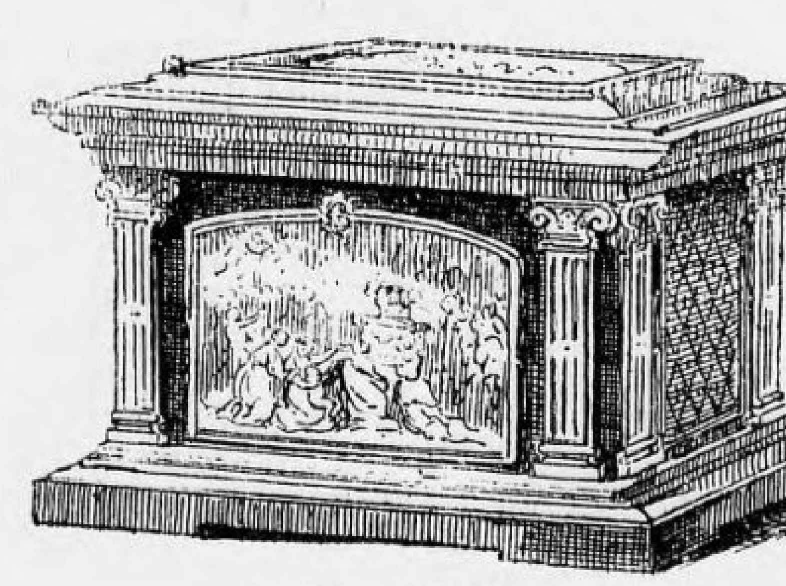
Voici d'abord un grand meuble à cigares, en noyer sculpté, une vraie bibliothèque de fumeur, mais d'un fumeur artiste, s'il vous plait qui encadre, aménage, cultive son plaisir en gourmet, dilettante qui aime à avoir d'abord bien dressés les plats qu'il va savourer. C'est un monde que ce meuble, aux fines colonnettes surmontées de vases coquets comme le secrétaire de Marie-Antoinette ou le portail de saint Thomas-d'Aquin; le pseudo-gothique a fait son temps, l'Etrusque passera vite, plat et froid qu'il est, mais vive le Louis XVI! encore pompeux comme il sied à un style aristocratique, et cependant déjà plus pur, plus ferme et plus droit, reniant les tarabiscotages insensés de l'époque précédente. Ce style de transition, semi-monarchique, semi-bourgeois est bien celui qui nous convient, ne trouvez-vous pas ?... Au centre de mon meuble dont je vous fais ouvrir le battant, voici les cases pour toute sortes de cigares, et dans toutes les positions, en paquets de réserve, entamés ou bien en tiroir pour mieux sécher; dans la niche principale, majestueux et unique, se dresse le pot à tabac en vieux Sèvres,



PORTE-BOUQUET
(Cristal et Bronze.)



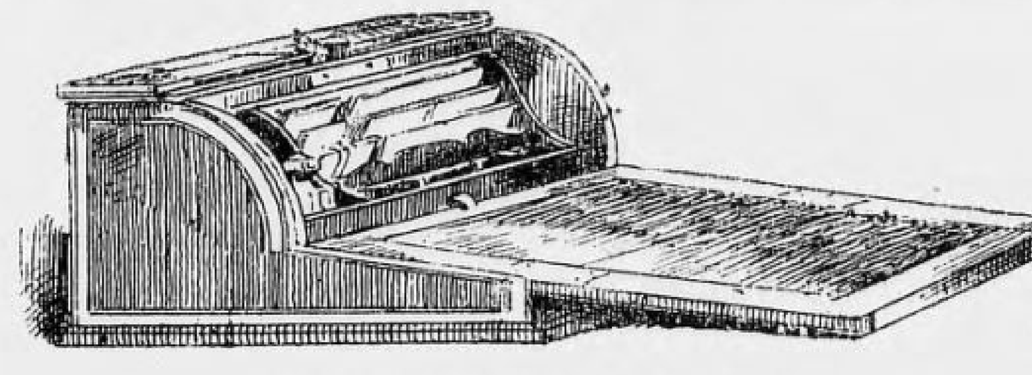
COFFRET EN ONYX

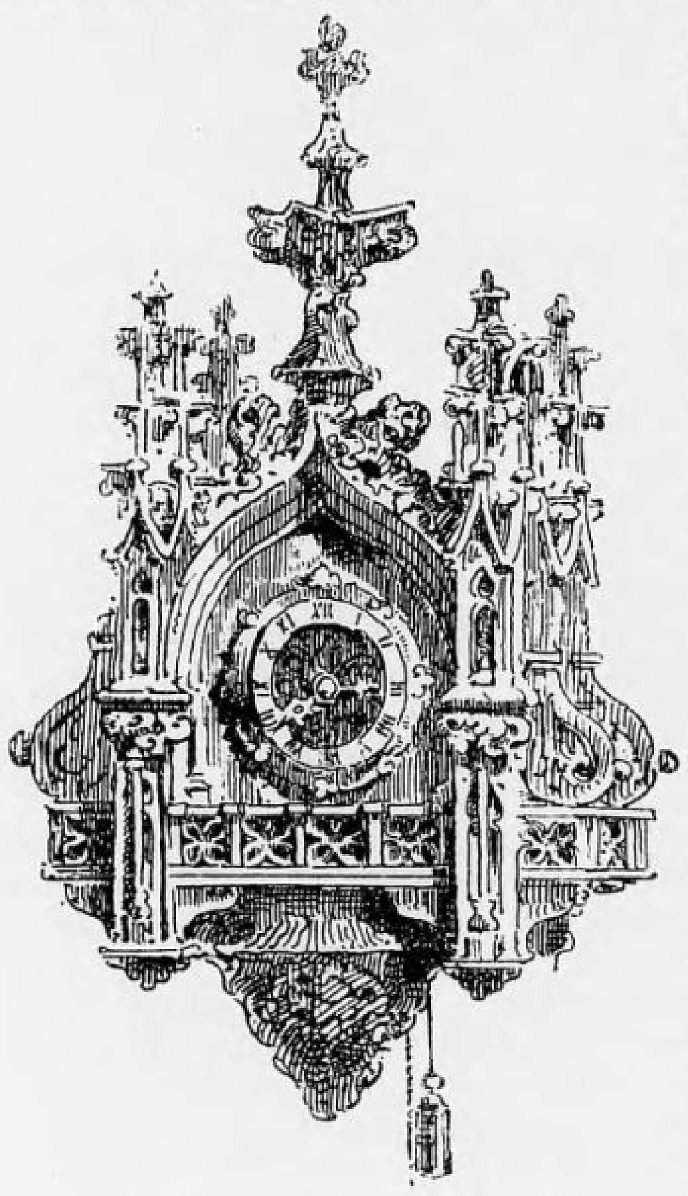


COFFRET ÉBÈNE ET ÉMAUX

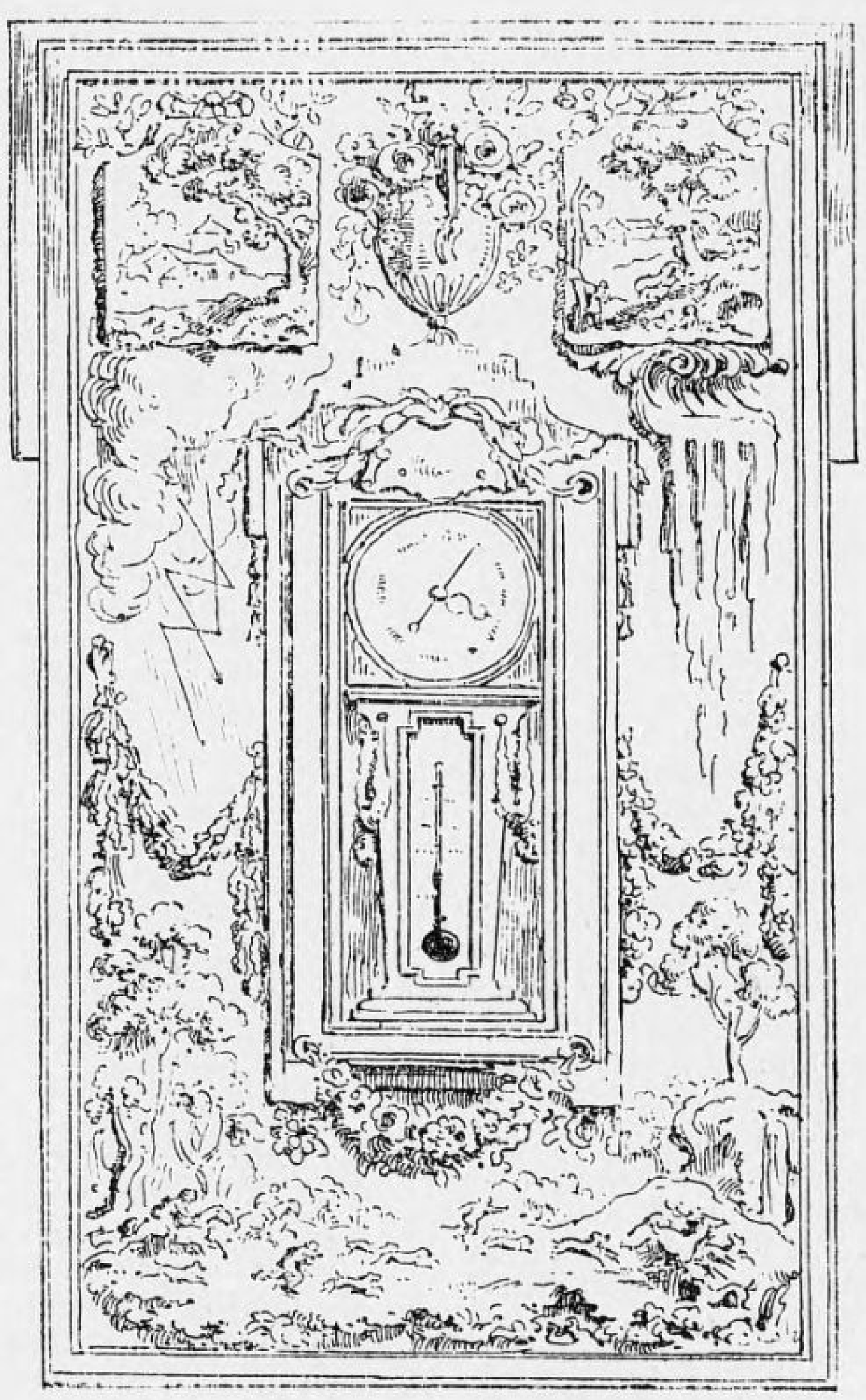
au-dessus du fronton, couronnant l'édifice, une auréole de pipes, celles des amis, pendues au ratelier soigneusement abrité.

Je décris, à la suite, dans l'ordre de nos dessins. Deux porte-bouquets à fine vasque de cristal, frêle et diaphane, soutenue par de petits polissons d'amour, souriants et potelés. Deux coffres à bijoux, l'un en onyx simple et étrange comme une tombe mérovingienne; l'autre en ébène à colonnes d'or noble, et sérieux comme un autel de la Renaissance, portant aux côtés des émaux d'après les Psychés de Raphaël. Une horloge gothique, en chêne sculpté, fouillée comme une ogive de cathédrale; puisse ce modèle nous délivrer des sempiternels chalets suisses à horloge que tout le monde a plus ou moins rapporté de Bade à présent! Un joli petit pupitre à cylindre, tout incrustations, à donner envie d'écrire à la plus paresseuse.


Pupitre à cylindre se repliant.


HORLOGE GOTHIQUE
(Chêne sculpté.)

Un aquarium-jardinière, une fantaisie poétique et en même temps une innovation vraiment pratique; il vaut d'être décrit: Un vase de cristal bleu opaque renfermé dans un coffret de bois sculpté à trois grandes ouvertures au travers desquelles on peut voir les poissons nager dans la lumière. Ces ouvertures n'ont rien de symétrique, les roseaux et les bois de couleurs s'y mêlent de façon à simuler ici une balustrade capricieuse, là un oiseau singulier, dont la silhouette se découpe sombre sur le cristal lumineux (un vrai décor que je songe sérieusement à utiliser pour une féerie). Un beau bouquet recouvre le vase, sans que les tiges vicient l'eau, sans que les feuillages privent les poissons d'air. Il y a brevet et c'est justice, pour cet ingénieux moyen de rendre les poissons si heureux. Du reste, vous devez vous rappeler cette fameuse volière aquarium-jardinière qui fut le succès de la grande exposition de 1855; elle était de Tahan; et c'est à peu près l'aquarium dont je vous parle dans de plus petites proportions.


BAROMÈTRE A SUJETS
Argent repoussé.)

Un baromètre à paysages et à figures, tout un petit drame, il y a un orage, une averse, des fabriques, des guirlandes de fleurs, une chasse à courre toute entière sur ce morceau d'argent repoussé pas plus haut que le bras, tout cela encadrant une jolie plaque d'émail où le mercure monte et descend dans son tube.

Au bas de la page un bénitier qui me rappelle un portail de Philibert Delorme; au centre, un émail de la Sainte-Famille de Raphaël; pour premier cadre un fronton à amours robustes de grand style (cette garniture est ancienne) en argent repoussé, le tout se détachant sur un petit portail d'ébène dont les méandres et les saillies épousent la forme des groupes.


AQUARIUM-JARDINIÈRE
(Bois et Cristal.)

La place manque pour énumérer toutes ces petites merveilles. J'ai vraiment raison de les appeler ainsi. En fin de compte, comparez tous nos grands travaux d'art d'aujourd'hui, depuis les casernes-théâtres du Châtelet, le nouveau tribunal de commerce avec sa verrue, le nouvel Opéra avec ce plan saugrenu qui fait aboutir cet immense développement de construction à un petit angle pour façade, examinez dans tous, ce parti pris d'ornementation maigre, sans saillie ni silhouette, voyez ensuite le goût, la variété, la franchise originale de ces petits *bibelots*, et ne serez-vous pas de l'avis des femmes et des riches qui portent ici leur argent, et se contentent de hausser les épaules à toutes ces platitudes officielles.

M



THÉATRES

—

Le Point de Mire et *les Truffes*, au Gymnase.

Le *Point de mire* a été un succès, dit-on, à Compiègne. Au Gymnase cela a été tout au plus convenable. Sans le dernier acte, je ne sais pas trop ce qui serait arrivé. On a prétendu que le public était mal disposé à l'avance parce que cette première n'était en réalité qu'une seconde, mais je crois que ce n'est pas là la vraie raison de la froideur avec laquelle on a accueilli la nouvelle comédie de M. Labiche. Pour faire avaler quatre actes et autant d'entractes l'esprit et l'entente de la scène ne suffisent pas; il faut encore de l'intérêt et des caractères bien dessinés et bien fouillés. Or, c'est ce qui manque totalement dans la pièce du Gymnase. Les mots sont jolis, bien en situation et ne sentent pas la *facture*, mais on dirait qu'on a passé un rabot sur toutes les physionomies, et c'est vraiment dommage, quand il s'agit d'aussi jolis minois que ceux de Mlles Montaland et Pierson — un Murillo et un Raphaël. C'est la pièce qui le dit; pour ma part je n'aurais jamais osé comparer ces dames à des toiles peintes même signées de ces demi-dieux.

Le sujet, par dessus le marché, n'est pas neuf. Un jeune homme, possesseur d'un million — toujours le million comme si de nos jours un million était nécessaire pour dépenser cinquante mille francs par an — est le point de mire de deux honnêtes mères de famille qui le mettent en joue avec les yeux bleus et les yeux noirs des deux personnes susmentionnées; de véritables revolvers! Le malheureux ne pouvait échapper; il ne l'essaye même pas, seulement il flotte indécis et va de la brune à la blonde. La blonde l'emporte enfin au dernier acte. Ce que c'est pourtant que la mode! Avant 1848 au beau temps du romantisme et de la littérature de cape et d'épée, c'est vous, mademoiselle Montaland, qui auriez remporté la palme. Prenez patience, mademoiselle, le règne des blondes décline, celui des rousses commence, et, après, il faudra bien en revenir aux brunes. Ce ne sera pas si long qu'on pourrait le penser.

Ce *Point de mire* millionnaire est joué par un débutant engagé pour remplacer Dieudonné que la Russie nous a enlevé. La Russie s'y connaît et elle ne nous le rendra que lorsqu'il ne pourra plus jouer que les pères nobles et les Limoureux des *Pommes du voisin*. Au lieu du frétillant gandin que vous connaissez, au lieu de ces costumes du matin inimitables, de ces *sticks* anglais qu'il manœuvrait avec toute l'éloquence d'un sportman accompli, on a un petit monsieur sans tournure, qui s'habille à la confection et porte une canne — quelle canne! une canne de plus d'un mètre de haut avec une pomme d'ivoire sculpté qui doit contenir — j'en jurerais — une photographie, et qu'il tient comme les matassins du *Malade imaginaire* tiennent leurs *armes*. Dieudonné avait l'air d'un petit jeune homme qu'on aurait pris au hasard devant le Napolitain et qu'on aurait prié de venir remplacer au pied-levé — sans changer de costume surtout — un acteur malade; son remplaçant, qui ne manque cependant pas d'une certaine intelligence est loin de le valoir; ce sera une bonne acquisition pour les Folies-Dramatiques. De ce coté-là, il est du reste assez dans son rôle : la pièce du Gymnase se passe dans la *Société* de la rue Saint-Denis; des cafetiers et des chocolatiers retirés. Comme telle, elle peut avoir l'intérêt d'une bonne étude de mœurs à la façon de *M. Dupont* et du *Cousin Raymond*, mais de la troupe de M. Montigny, on peut demander mieux. Je demande qu'on nous rende le monde, le demi-monde et même le quart de monde, si l'on veut, mais enfin le monde parisien. Gymnase oblige.

Lesueur porte seul la pièce et il l'a sauvée au quatrième acte. A côté de lui cependant, M. Victorin, dans un rôle de gandin, a prouvé que cette bonne petite graine de cocodès n'était pas perdue sans ressource. Votons-leur à tous les deux une médaille de sauvetage.

On donnait le même soir un nouveau lever de rideau. Je n'en aurais pas parlé si les *Truffes* n'étaient pas un sujet dans le genre des premiers-Paris de la *Vie Parisienne*. Deux jeunes mariés de trente jours, ennuyés des bals et des dîners qu'il leur a fallu subir depuis *leur plus beau jour*, ont résolu de fêter l'anniversaire *mensuel* de leur mariage. On a donné campo aux domestiques, et monsieur et madame se préparent à faire une *dînette* avec une poularde truffée, et à un petit bal en tête à tête. Les girandoles sont allumées, monsieur chante *Il bacio*, et la valse commence en attendant la poularde. Vous voyez cela d'ici; c'était gentil, c'était coquet, et je m'attendais à une petite scène à la fois charmante et morale — je dis *morale*, car il s'agit de jeunes mariés, ne l'oublions pas — lorsque survient un *gêneur*, un parent pauvre attiré par l'odeur des truffes. Aussi qu'avaient-ils besoin de truffes!

Dans ces cas-là, une aile de volaille froide et un baiser pour dessert, c'est tout ce qu'il faut. Hélas! à partir de ce moment-là, ce n'est plus ça! Enfin, on renvoie le pique-assiette en lui faisant cadeau des odorants tubercules, considérés sans doute comme inutiles à la petite fête, et le rideau tombe lorsque cela commençait à devenir intéressant.

J'avoue que lorsque la grosse face de Pradeau est venue s'interposer entre le joli couple Berton et Montaland, j'ai été au moins aussi vexé qu'eux et j'ai eu bonne envie de crier : à la porte, le gêneur!

CHRISTOPHE.

—

LIVRES NOUVEAUX

—

Les deux Filles de M. Plichon, par André Léo.

Le bien et le juste existent, et, si vous ne les avez pas, c'est peut-être que nous avons la volonté de les recevoir plutôt que de les gagner.

L'homme est encore sous l'influence des idées de la Genèse; il accepte le travail comme une punition au lieu de voir en lui l'instrument de ses conquêtes et la condition de son bonheur. C'est à ce point de vue que les obstacles, si naturels qu'ils soient, l'irritent et le découragent. — Le but de notre existence est de créer nous-même ce que nous rêvons.

Ce principe tombé dans une conversation entre deux des héros du roman est l'idée mère de ce livre.

La réalisation de l'idéal; la poursuite de l'exercice du bien et du juste au mépris de la vie de convention et de l'iniquité acceptée; le dédain du Dieu-Succès, la divinité d'aujourd'hui, voici la seule voie vraie, logique de l'honnête homme.

Et ne croyez pas à une série de *tartines* philosophiques. Non. Rien de cela — une action qui marche lentement, c'est vrai, mais pleine de détails de caractères d'un intérêt extraordinaire; des personnages vigoureusement dessinés; pas de monstruosités psychologiques — non! Les gens que nous connaissons tous, vous, moi, peut-être.

M. Plichon, ancien notaire enrichi, est orné de deux filles : Edith et Blanche. William de Monsalvan, un jeune homme en train de jeter les dernières épaves de son patrimoine par les fenêtres, devient amoureux de la jeune. Il se décide à se présenter, est agréé, quoique ruiné et emmené au château de Fougère où il restera dans la famille de sa fiancée jusqu'au moment où ses amis lui auront trouvé une position sociale qui lui permette d'entrer en ménage.

Blanche est bien la plus adorable petite poupée que la société ait formée pour son plus bel ornement, naïve, pure, charmante, gracieuse; d'une élégance et d'une distinction irréprochables. Sachant son monde sur le bout du doigt; un exemplaire de cette inépuisable édition de jeunes filles, qui, depuis qu'on a inventé des salons, fait tourner la tête aux jeunes gens.

Edith, au contraire, une grande fille de 24 ans, brune et frêle, au galbe et à la toilette sévères, vivant comme un ours dans sa chambre, est là pour faire ressortir toutes les brillantes qualités de sa jeune sœur.

L'idylle commence et William devient tous les jours de plus en plus amoureux. C'est un rêveur que ce William. Rien de positif dans le caractère, poursuivant sans cesse la chimère et causant le désespoir de son ami Gilbert de Valencin, sous-chef à un ministère. Il s'agit bien de trouver une position! Qu'on la lui cherche! Il ne s'est même pas dérangé pour sauver les trente mille francs qui lui restent. Il contemple et donne carte blanche à la *folle du logis*. Son imagination se monte, se monte, et sa fiancée est le clou auquel il accroche toutes les vertus qu'il a pu rêver.

Las! chaque jour l'atroce réalité est là qui arrache une plume de l'aile du séraphin et pendant ce temps cette sombre Edith se détache de plus en plus lumineuse du cadre noir. Si bien qu'au moment où il est mis en demeure d'épouser, le pauvre garçon s'aperçoit que sans douter, son amour s'en est allé s'installer à côté. Il est trop tard, sa parole est donnée. Mais dans une sortie, Blanche laisse échapper un regret, il prend acte de cette rupture et tout s'arrange. — Voici l'intrigue.

Ce n'est ni neuf ni compliqué, et c'est en lettres.

Eh bien! tout cela est d'une originalité, d'un intérêt dont on n'a pas idée.

Ce caractère d'Edith est tracé de main de maître. On n'aperçoit d'abord qu'une silhouette informe qui, peu à peu s'avance de plan en plan et n'arrive qu'à la fin en pleine lumière. Elle est pieuse à sa façon. Son père a sans cesse dénigré devant elle les choses de la religion, — c'est un Voltairien qui trouve cela bon pour les femmes et le peuple. Sa sœur qui pratique ne peut aller à la messe parce qu'elle n'est arrivée que de la veille et que ses toilettes ne sont pas encore déballées. — Où est Dieu dans tout cela? Est-ce ce croquemitaine qui fait peur à la petite femme, pourra l'empêcher de mal faire, et à ce meurt-de-faim qui aurait envie de manger? Est-ce l'hôte misérable de cette grande salle où l'on chante, l'on brûle des parfums et l'on fait assaut de dentelles et de bijou? Non, ce n'est rien de tout cela. Elle le cherche et elle le trouve dans la création, dans le travail, dans la vérité, dans la science, dans l'art; dans tout ce qui est beau, grand et juste.

Tout cela est écrit d'un style ferme et nerveux. Le côté féminin ne se trahit que par certaines finesses dans les détails, entre autres dans celui-ci : William surprend Blanche en train d'écrire sur une feuille de papier le nom qu'elle doit porter un jour. — Tout joyeux de cette petite équipée d'amoureuse, il saisit ce papier. Mais il y a une telle recherche, une si grande prétention dans cette signature *Blanche de Monsalvan*, qu'il retourne la tête avec tristesse en s'apercevant qu'on essaye son nom comme on essaierait un bijou. Elle tombe mal cette petite : *Un comte ruiné et démocrate* comme il le dit lui-même.

Dans cette bataille de la droiture, du beau, du rêve si l'on veut, contre les capitulations sociales, le convenu, la réalité — ce sont ces

derniers qui succombent et ce n'est pas là le plus mince mérite de ce livre remarquable à tant de titres.

Oui, le monde avec ses routes tracées à l'avance, avec ses poncifs de conduite pratique, reste battu à plate couture.

Deux rêveurs édifient lentement et peu à peu leur idéal, le rendent palpable, lui donnent la vie et en jouissent, pendant que ce qu'on appelle les *gens pratiques* trébuchent au moindre caillou qui se trouve sur la route et se cassent la tête.

Le moraliste Gilbert, l'homme d'expérience, le sous-chef au ministère, est heureux d'accepter à la fin une place d'instituteur dans la ferme de ce bailleur aux étoiles qu'on appelle William de Monsalvan.

Bravo! Dans notre temps de capitulation de conscience, de fièvre d'argent, de fonctions, d'embrigadement, il est beau que de temps en temps une plume vigoureuse et libre vienne prouver que la logique de la vie n'est pas là et que le bonheur complet ne se trouve que dans la dignité, la conscience et le devoir accompli.

EDOUARD S.

A LA SORBONNE

C'est lundi dernier, à huit heures du soir, qu'a eu lieu à la Sorbonne l'ouverture des cours scientifiques et littéraires, ou plutôt des lectures du soir. On n'entrait que sur la présentation d'une carte blanche, bleue ou verte. La salle, située au premier étage, forme un immense rectangle. Le professeur qui doit parler est placé seul devant une petite table munie de tous les accessoires d'une lecture, c'est-à-dire d'une lampe Carcel pour y voir clair, un cahier pour lire, et un verre d'eau sucrée pour se rafraîchir, bien que Quintilien ne fasse aucune mention de verre d'eau sucrée dans ses conseils aux orateurs. Le professeur qui a essuyé le premier feu est M. Boissier, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, et quand je dis : essuyer le premier feu, c'est une façon de parler, attendu que la partie « *indépendante* » qui trouble de sa présence ordinaire les cours de la Sorbonne était restée chez elle.

La salle forme un hémicycle de gradins étagés en amphithéâtre. Sur les côtés, aux deux extrémités de la salle, les auditeurs sont dans une sorte d'immense loge sans séparation. Voilà pour le décor. Je dois dire qu'en arrivant j'ai éprouvé une légère déception. Je m'attendais à être noyé dans un parterre tout émaillé de toilettes élégantes. Il y avait relativement beaucoup de femmes dans l'auditoire, mais peu de toilettes, et les habits noirs formaient une masse un peu sombre. Peut-être le sexe faible a-t-il redouté la foule d'une séance d'inauguration.

M. Boissier a parlé sur les *lettres de Cicéron* et les *lettres de madame de Sévigné*. Sans vouloir critiquer l'Université, je déclare n'être pas un très-chaud partisan des parallèles. Cicéron, *vir honestus*, l'honorable bâtonnier des avocats de Rome, écrivait en latin, et madame de Sévigné en français, d'après ce que j'ai cru comprendre, ce qui fait que je préfère madame de Sévigné. Entre autres reproches qu'on pourrait faire à Cicéron, ce ne serait pas encore d'avoir plaidé contre l'agitateur Catilina, mais plutôt d'avoir lancé dans la circulation ce *quousque tandem*, immortel cliché qui a traversé les siècles et qui ennuiera encore bien du monde. Les personnes qui ne savent pas le latin ne perdent pas une occasion de placer cet exorde *ex-abrupto*, mais déplorable. D'un autre côté, Cicéron partage avec ses compatriotes la manie de commencer ses phrases par la queue. Cicéron n'est pas « *amusant*. » Si le Sénat lui avait donné un avertissement, il aurait sans doute été conçu en ces termes :

« Attendu que le sieur Marcus Tullius Cicero, dans une lettre commençant par ces mots : *Litteræ tuæ me delectant*, Attic*e*, et finissant par ceux-ci : *Vale et me ama*, termine invariablement toutes ses périodes par : *nec-ne videantur* pour les rendre plus ronflantes : et attendu que cette affectation constitue un parti-pris de style désagréable aux consuls, arrête :

« Un premier avertissement est donné au journal les *Catilinaires* dans la personne du sieur M. T. Cicero, son directeur gérant. »

Quant aux lettres de madame de Sévigné, je ne vois pas le rapport direct qui amène le fameux parallèle.

J'aime assez écouter les professeurs. D'abord, ils sont tous instruits, et quelques-uns ont de l'esprit. Il est souvent confit de latin, saupoudré de grec et bourré de citations comme un pudding de raisin de Corynthe ; mais enfin, c'est encore de l'esprit. Ce qu'on pourrait leur reprocher, c'est une sorte d'affectation commune à tous ceux qui parlent au public. Ils lancent le trait, le soulignent, et cherchent les gradations calculées qui appellent l'applaudissement. J'aimerais mieux un peu plus de laisser-aller. En ce qui concerne M. Boissier, s'il ne dédaigne pas ces petits artifices oratoires, il n'en abuse pas. Il a causé une heure, tout seul, sur Cicéron et madame de Sévigné, et on l'aurait très-volontiers écouté une heure de plus.

Son discours a été simple, clair, spirituel, très-bien préparé et finement dit. Sa thèse peut se résumer par deux grandes lignes :

De la famille chez les anciens, au XVII^e^ *siècle et au* XIX^e^.

Du caractère chez les hommes de ces trois époques.

M. Boissier a voulu prouver, et il a prouvé que l'âge d'or était devant nous; que le principe de la famille est plus moral aujourd'hui qu'autrefois ; que le caractère des hommes a gagné en véritable dignité; que nous valons mieux que nos pères; qu'il ne faut pas dénigrer le présent au bénéfice du passé, et jeter les morts à la tête des vivants.

Il mérite d'être félicité sincèrement par ces conclusions imprévues. Je n'entrerai dans aucun détail. Je me bornerai à mentionner une digression charmante sur Pompéi. Les anciens, a dit encore M. Boissier, après avoir cité des inscriptions funèbres n'avaient pas la *croyance* en l'immortalité. Ils en avaient plutôt *l'espérance*. *Amice, dum vivimus, vivamus*. Ami, pendant que nous vivons, vivons. En d'autres termes, quand on est mort, c'est pour toujours. A propos de la famille, Cicéron écrivait : « *Quand on perd un enfant en bas âge, on peut le regretter*; *mais s'il est encore au berceau, on n'y fait pas attention.* » Au XVII^e^ siècle, au temps du droit d'aînesse, les enfants étaient abandonnés aux mains mercenaires. Il a encore été question de la *morale* du grand siècle, à propos des maîtresses de Louis XIV, et du *caractère* des grands, à propos de ses « *royales aumônes* » chantées par les poètes. Nous sommes loin des préfaces de Corneille. M. Boissier a glorifié le présent sans flagornerie. J'ai vu à cette soirée beaucoup de jeunes têtes, et je n'ai entendu que des applaudissements. Dans les prochaines séances qui pourront intéresser les lecteurs de la *Vie Parisienne*, je remarque une leçon sur la *Physionomie*, et une autre sur les *Visionnaires au* XIX^e^ *siècle*. Je vous tiendrai au courant.

J.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

Pastiches.

On n'a pas toujours un grand homme à mettre sous la dent. Aujourd'hui nous nous adresserons à un grand journal et nous pasticherons les

FAITS DIVERS DU *SIÈCLE*.

— L'édilité parisienne ne s'arrête pas dans sa voie. Depuis 1789, Paris a bien changé d'aspect.

— Hier, dans l'après-midi, rue Monsieur-le-Prince, un enfant de sept ans jouait sur le trottoir de la maison paternelle, quand l'omnibus qui va du Panthéon au boulevard Malesherbes vint à passer. Grâce aux sévères et prudentes mesures de l'édilité, qui exige que les trottoirs soient plus élevés que le niveau du sol, l'enfant a pu continuer ses jeux à l'abri de tout accident.

— Il vient de mourir à Senlis un vieillard âgé de cent huit ans. Il laisse une veuve âgée de cent trois ans, 16 enfants dont l'aîné a quatre-vingt-quatre ans, et le plus jeune cinquante huit, et 2,894 petits enfants et arrière-petits enfants. Il était abonné au *Siècle* depuis sa fondation, dont il professait les immortels principes que vous savez. Il est décédé avec toutes ses facultés, ce qui peut sembler extraordinaire.

— Encore une des gloires de la Terreur qui vient de s'éteindre. M*** avait su concilier ses immortels principes avec nos idées modernes. Sa perte sera vivement sentie par les braconniers dont il était le père. Les personnes qui n'ont pas reçu d'invitation peuvent considérer comme telle le présent avis à 5 fr. la ligne. Il y aura rassemblement à la maison mortuaire, demain à onze heures. — *Ne faites pas battre le rappel!*

— Dans le dernier combat de taureaux qui a eu lieu à Séville, on a essayé de présenter au peuple un bœuf pacifique. Le peuple, avec son génie a bien vite découvert cette supercherie indigne du gouvernement espagnol. Le bœuf a été lapidé. Qu'on nie maintenant l'intelligence des masses.

— Un cordonnier de Varsovie confectionne des bottes en cuir de Russie.

Toujours quelques petites convulsions.

— La perfide Albion, qui règne sur l'empire de Neptune, navigue sur un Etna liquide. (*Voir le* SIÈCLE — DE LOUIS XIV *depuis* 1789 *jusqu'à ce jour*.)

— Hier, un homme ivre a crié Vive la Répu......tation sur la place de la Concorde. Un agent de la force publique l'a conduit à son domicile, en lui disant paternellement : « *Ça ne prend plus.* »

— On a posé, la semaine dernière, la première pierre d'une petite église à Pont-à-Mousson. La foudre intelligente, on ne l'a pas oublié, avait détruit le clocher de l'ancienne.

— On a dévalisé les troncs de plusieurs petites communes du département des Landes.

Quelle joie!

— Ces jours-ci, la sœur sainte Elisabeth de Hongrie, parente de

M. de Montalembert, a été victime, dans un omnibus, du vol de son porte-monnaie gorgé d'or. Le filou a pu s'échapper.

Quelle chance!!

— Un prêtre a sauvé la vie à un homme qui se noyait; mais lui s'est noyé.

Quel triomphe!!!

AVIS.

Les abonnés qui expirent dans quinze jours sont priés d'envoyer une lettre de part avec la dernière bande imprimée.

NOTA. — *Tous les nègres adressés au journal doivent être affranchis. Ils seront rigoureusement cirés.*

Le port en sus pour l'étranger.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Dans les lycées, on vient de supprimer purement et simplement la bifurcation et l'on a rétabli les cours de mathématiques élémentaires. Ce qui revient à dire qu'on s'est aperçu que nos pères avaient été beaucoup plus sages que nous. Lorsqu'on a établi le premier système, il y avait progrès; lorsqu'on rétablit le second, il y a encore progrès. Tout va bien. C'est ainsi qu'on a remplacé les cordons de sonnettes par des timbres, en attendant qu'on remplace les timbres par des cordons sonnettes.

—

La statistique s'attaque aux émigrés français. Il paraît qu'en 1863, 5,771 de nos compatriotes ont déserté le sol de la patrie pour s'en aller en divers lieux. 5,771 sur 40 millions, cela prouve qu'on ne se trouve pas en France si mal qu'on veut bien le dire. Ce nombre est inférieur de 1029 à celui de 1862; il paraît qu'en 1862 on se trouvait plus mal; il est vrai que l'hiver avait été plus froid. Cependant ce sont les pays du Nord qui reçoivent la plus grande partie de ces émigrants; le Français n'aura jamais le sens commun. Quant aux départements qu'on abandonne le plus aisément, voici ce qui résulte de la même statistique. 379 quittent la Gironde, pays du Laffite; le département des Landes n'a pas un seul émigré!

—

Nous sommes dans la saison des banquets. Il y a comme cela un ou deux moments dans l'année où une foule de gens éprouvent le besoin de partager le pain et le sel, par pain et sel j'entends faisan truffé et toutes sortes de choses au champagne. Nous n'en sommes plus au veau de famille de 1848. Les banquets des collèges sont les plus nombreux et les plus exacts. On dirait que le temps le plus ennuyeux de l'existence est celui qu'on se rappelle avec le plus de plaisir.

—

Quand on a publié les mémoires d'une biche anglaise, le principal reproche qu'on fit au livre fut l'invraisemblance du sujet et la non-existence du personnage. Tout ce qui est invraisemblable et faux se trouve *à priori* dans la nature. C'est ce qu'a pensé la dame anglaise qui, ayant cru se reconnaître, continue son procès. On ne sait trop ce que les juges décideront. Nous avions cru jusqu'à présent que ces dames étaient du domaine public.

—

A propos de ce procès, nous trouvons que la *Biche Anglaise* n'a pas tout à fait tort. On lui fait commencer sa carrière comme releveuse de quilles dans un tapis-franc de Liverpool, et de là viendrait son sobriquet de *Skittles!* Ce nom a une origine bien plus glorieuse. Le jeu de quilles se compose de neuf pions qu'il faut abattre; or, à la suite d'un souper échevelé, elle aurait — comment dire cela? — elle aurait *tombé* neuf gentlemen, autant que de quilles, d'où son surnom de *Skittles* sous lequel elle est indifféremment connue à *Argyll rooms.*

—

Lisez-vous les annonces? Quatre fois par an, paraît le *Journal du ciel*, le *Journal du ciel* paraît quatre fois par an. Là-haut les événements ne se passent pas comme ici-bas. Quatre fois par an, nous parler du ciel, c'est beaucoup. Le bon Dieu, qui sait à quoi s'en tenir, n'envoie guère de prophètes qu'une fois tous les cinq ou six siècles, et encore ne les écoute-t-on pas.

—

M. Jules Simon vient de publier un livre intitulé: l'*École*; lire M. Jules Simon est difficile; le croire est plus aisé. Tout mystère a son *Credo.*

—

On vient de publier le relevé des prix courus et gagnés cette année par le jockey-club français. Le total est fabuleux. A eux deux, MM. de la Grange et Delamarre gagnent ce million, rêve de Mlle Leblanc. Les trente et un chevaux engagés de M. le comte de la Grange lui ont rapporté 697,000 francs, soit plus de 20,000 francs par tête.

—

En fait de raretés animales le « loup blanc » menace d'être destitué. Voici qu'on vient d'abattre dans la forêt de Crécy un loup du plus superbe noir, et il existe aussi, dit un journal fort versé dans les matières cynégétiques, un « loup nankin »; mais il est fortement à croire que ce loup-là ne se rencontre et ne se chasse qu'en été.

—

La présence récemment signalée à Paris de ce jeune Sudiste échappé miraculeusement aux chaines fédérales avec beaucoup de « dos verts » (une sorte de billets de banque de son pays, dont la spécialité est de valoir une multitude de dollars), excite un grand émoi fort concevable dans un camp qui n'est pas celui des bourgeoises. C'est à qui montrera dos blanc à cet opime étranger, et l'union non américaine en est dès à présent fort troublée. Ayant cru apercevoir le portefeuille où sont ces précieux verts dos, une cantatrice un peu foraine, Mme X..., les réclame instamment comme « dos » de poitrine, et la grosse Mme J... les veut aussi comme « dos dus ».

—

Il n'est bruit, dans le monde du théâtre, que de la passion beaucoup plus désintéressée, mais volcanique, d'une belle actrice pour un vieux comédien jouant les comiques très marqués, et au moins autant les pères nobles.

C'est presque, en action, le pendant de la *Marquise* de George Sand.

Heureux Lelio!

Au reste, on peut tout passer aux femmes en fait d'excentricités de tout genre, même d'être brunes le matin, châtaines à midi, blondes le soir, même les habits et les bottes. Quand on voit des messieurs se vêtir en plein jour de satin de couleur tendre, comme cela a été visible, cet été, à Bade, Spa et autres lieux.

—

La musique que nous annoncions dans notre dernier numéro et un banquet de près de deux cents couverts ont fêté, au milieu d'un nuage d'encens *sui generis*, produit par la fumée d'un millier de cigares, l'œuvre d'Eugène Delacroix dans le local qui le renferme.

Beaucoup de toasts ont été portés, et Théophile Gautier, que je ne savais pas sous-officier de l'état civil, a dans un speech conciliant et surtout éclectique, trouvé moyen d'unir Delacroix et M. Ingres, et de marier la *Stratonice* à *Marino Faliero.*

On n'avait oublié qu'un peu Delacroix dans cette suite de congratulations bien senties, lorsque Alexandre Dumas père s'est levé et a dit vivement:

« Je pense, messieurs, qu'il serait temps de rendre aussi un peu hommage au « tapissier » qui nous a décoré cette salle! »

Le mot a eu un succès fou et — mieux vaut tard que jamais — on s'est décidé à parler enfin un peu de Delacroix.

—

On fait entre le docteur Demme et Mme Lafarge ce rapprochement que tous deux ayant à répondre à des accusations capitales douteuses, ont été écrasés par un vol de diamants qui ne paraît guère plus faire question pour l'un que pour l'autre.

Comme on plaisante de tout en ce bon pays de France, on dit à propos de la bague soustraite à Mme de Bragha:

« Ce M. Demme était un D.-M. P. (patenté), qui avait de l'ordre et qui réglait ses comptes par « doigt » et avoir. »

—

Que de fautes nous échappent malgré nous! Dans un de nos derniers numéros, au bas d'un dessin représentant un service de table de l'Escalier de cristal, étaient des vers alexandrins, fort jolis, ma foi (ils n'étaient pas de nous). Un d'eux se trainait lourdement sur ses quatorze pieds:

. . . LE BARON.

Si fait.

LA MARQUISE.

Et tenez, regardez, prenez un peu ma tasse.

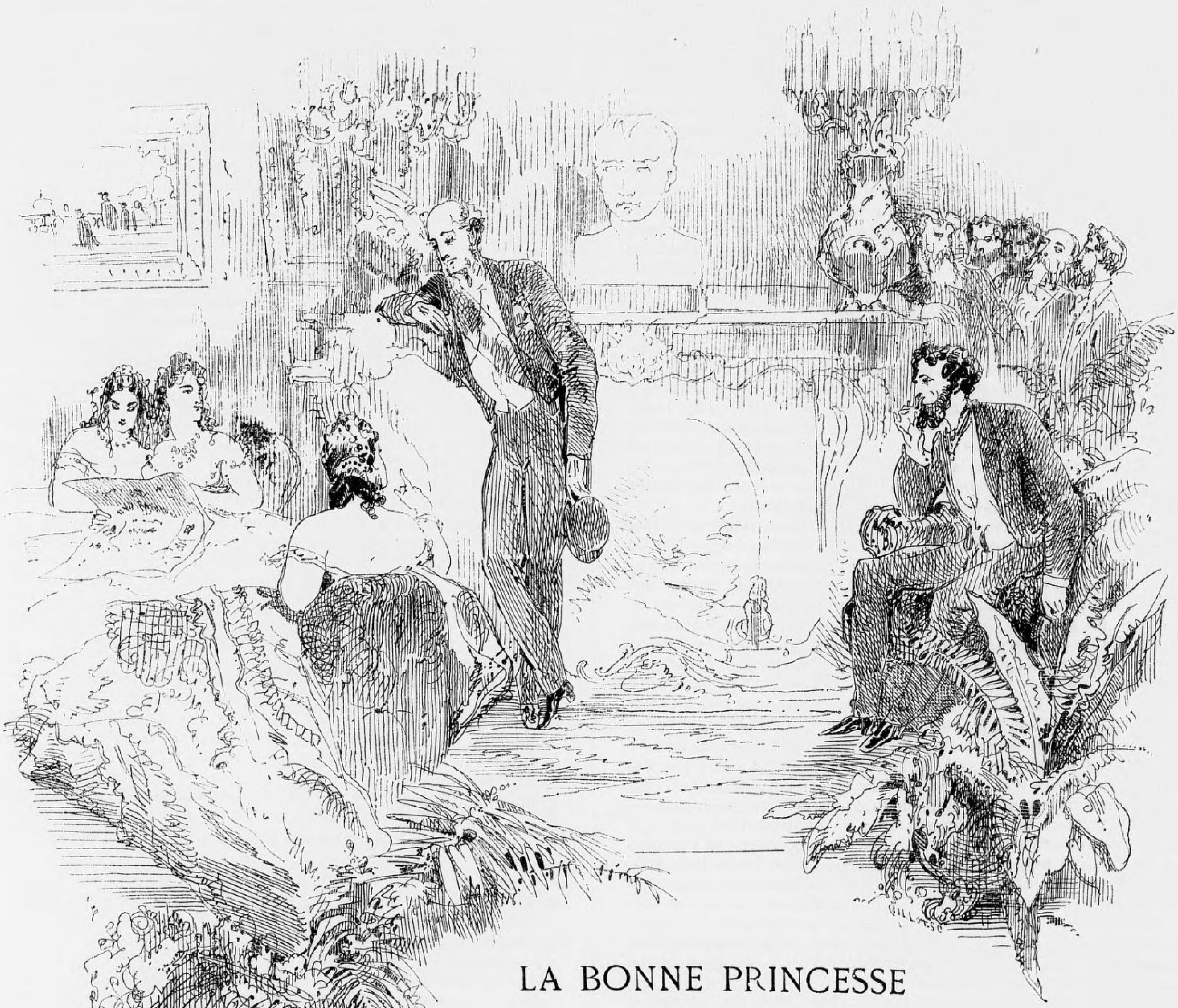
Deux de trop, nous fait observer M. L. P. lui-même, l'auteur des vers. Il a parfaitement raison. Retirons nos pieds.

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LA BONNE PRINCESSE



Ce n'est point une princesse de conte de fées, c'est la Bonne Princesse. — Voix, démarche et sourire, tout en elle révèle la bonté et elle en connaît toutes les nuances.

On la comprend vite, elle est *claire*, limpide et sans détours; elle n'entend rien aux artifices du langage, et la diplomatie proverbiale des cours n'a pu altérer en elle une absolue sincérité qui est un de ses plus grands charmes. On la sent vivre, on lui sait gré d'oublier son nuage, son char vert et or, et de combler les distances avec sa bonté.

Les hommes disent d'elle, avec une rudesse qui doit être chère à son sexe, — c'est une vraie femme! — et c'est sa meilleure gloire, elle en a les élans et les spontanéités, les audaces heureuses et les exquises délicatesses. Excessive, enthousiaste, d'un cœur ardent et passionné, elle aime ou elle n'aime pas et le dit avec franchise; elle n'a pas de demi-tendresse, et, à toutes ses prédilections artistiques, il se mêle une nuance de sensualisme italien qui les colore comme une goutte de sang vient colorer une vaste coupe d'eau limpide. — C'est le sentiment qui fait des héroïnes du Titien et du Giorgione des femmes désirables en même temps que des reines et des divinités.

Le portrait monumental a été peint par un maître, il peut affronter le jour des galeries d'apparat; en ce léger croquis cherchons la femme sous la princesse. A défaut de dextérité de touche, une main loyale n'a pas de plus sûrs guides que sa sincérité et son profond respect.

Si elle a pu vous éprouver ou vous deviner seulement, comptez sur elle à demi-mot, elle a la logique du cœur, elle aime ceux qui l'aiment, et, ni le temps ni l'absence ne peuvent altérer sa confiance qu'elle ne place qu'à bon escient. — Ses amis sont donc sûrs d'elle, — et ses ennemis aussi; ne craignez rien, chacun son compte, et comme son amitié est franche et loyale, elle saurait au besoin pressentir une belle haine, bien franche et bien loyale aussi.

Je ne crois pas que la Bonne Princesse soit femme à chercher la lutte, d'ailleurs elle aime le calme et la tranquillité, mais je pense qu'aucune d'elles ne l'accepterait avec plus de cœur si on la lui offrait. — Vous êtes oiseau! — Voyons vos ailes?

Fatalisme ou superstition, elle croit à ses pressentiments, à ses instincts, et se laisse guider par ses sympathies qui lui épargnent une longue et difficile étude. Aussi son regard clair et franc va-t-il droit au cœur. Elle possède une parfaite sérénité qui naît de la droiture de son caractère et d'un grand calme intérieur. Je cherche vainement sur ce visage, plus empreint d'affabilité que de grandeur, le signe de

cette agitation fiévreuse qui est la maladie de notre temps.— La beauté passe, les trônes s'écroulent, mais la bonté est éternelle.

Il me semble que la Bonne Princesse était née pour un cercle d'habitudes paisibles, un petit nombre d'amis délicats, épris des choses de l'intelligence, des dilettantes, des artistes, des lettrés dont elle aurait su la vie, qu'elle aurait vus souvent. Elle aurait vécu sous un ciel bleu, — à Florence, — à quelques pas de la Tribune, — dans un palais entouré de grands jardins,—beaucoup de fleurs, des marbres, des grandes peintures, du repos, de l'ombre, du travail et de longues heures passées ensemble. On se serait beaucoup vu, tous les jours, et le moindre événement heureux ou malheureux arrivé à l'un de ses familiers eût été une émotion pour chacun d'eux. — En un mot, l'imagination crée à son usage, cette société raffinée que Sthendal nous fait entrevoir.

A défaut de Florence, la Bonne Princesse a su bien organiser sa princière existence, son charmant petit palais, le milieu dans lequel elle vit, ceux qui l'entourent, tout rappelle les réunions de la cour de Ferrare.—C'est un petit coin de la Renaissance italienne égarée dans notre siècle, avec une nuance de tendresse et d'affabilité qui nous reporte à notre bonne cour de Madrid, où nos princes nous demandent des nouvelles de nos mères et de nos sœurs, s'inquiètent avec bonté de nos travaux, de nos joies et de nos chagrins pour en prendre leur part. —Doux souvenir! — Charmant milieu où les rois savent trouver la ligne idéale qui sépare la splendeur du trône de la familiarité, où le savant, l'artiste et l'écrivain marchent toujours les pairs des grands de Castille, sans embarras et sans onéreuse concession.

Le luxe des palais a sa banalité comme celui des hôtels garnis, et si la grandeur sauve souvent du mauvais goût, plus rarement elle évite ce je ne sais quoi d'impersonnel qui est le cachet de quelques demeures souveraines. Chez la Bonne Princesse le luxe est tout intime, l'art veille à la porte, et se mêlant partout au sentiment intime de la femme, imprime un cachet à chaque meuble, à chaque joli rien, aux fleurs, aux tableaux, aux torchères, aux paravents sculptés par des fées ou des Chinois ivres d'opium, aux vases repoussés, aux majoliques, aux splendides étoffes.

Ecco Fiori! — Le palais en est plein depuis les salles d'attente jusqu'à ce joli jardin sur lequel s'ouvre le mystérieux atelier que franchissent les intimes seuls, vaste salle qui respire le calme et le recueillement. Ces bananiers, ces lentisques, ces lianes, à deux pas des figures héroïques des maîtres et des Vierges des vieux coloristes, c'est une aspiration constante vers une nature plus ardente que la nôtre.— L'Italie, toujours l'Italie! Ce souvenir est au fond de sa pensée, il l'obsède et se fait jour malgré elle, elle en aime l'idiôme et s'entoure de tout ce qui rappelle le ciel implacable, la mer bleue, les grands types. C'est la dominante de cette nature. — Parcourez le palais, jetez un regard au hasard sur les toiles qui le décorent. — Ici, une *Intrigue à Venise,* des chatoiements d'étoffe, des portiques, des masques, de l'éclat et de la lumière; — une *Pasqua maria,*— des transtéverines, la campagne de Rome;—une *Procession à Naples;* — des *Séminaristes sur le Monte-Pincio;* — un Moine qui chemine.— Vous le voyez, c'est encore l'Italie, et l'Italie des patriciennes, avec de vagues influences des Médicis.

L'atelier n'est point arrangé à souhait pour le plaisir des yeux, le chevalet est là, là les pinceaux et la palette aux tons vifs, toute la jolie mise en scène de l'art professé par une femme. Ici on travaille, ici on aime l'art, et l'œuvre commencée tyrannise la pensée de celle qui l'exécute, aussi impérieusement que les œuvres militantes des artistes les obsèdent et s'imposent à eux. — Il s'agit bien de grandeurs et de préséances, de réceptions et de protocoles, — c'est un ton fin qu'on ne peut saisir, un fond dont on cherche le rapport et la nuance, une expression qu'il faut rendre et des gris qu'on va mettre dans une étoffe pour l'assouplir.— C'est beau la grandeur, mais il faut modeler sa tête dans sa séance et faire tourner cette épaule avant que le jour baisse!— Et l'artiste a sa coquetterie, elle a son petit atelier de prédilection et ne veut montrer son ébauche que bien encadrée d'un chaste papier blanc qui fait éclater l'aquarelle commencée. Et, le soir, après avoir bien travaillé, la Bonne Princesse rayonne, et la causerie s'en ressent.

Ici, le goût n'a rien de nébuleux et de mélancolique, c'est un esprit viril et franc, en elle l'artiste domine et c'est la note sur laquelle il faut insister. Il y a là un fond de naïveté qui intéresse au plus haut degré les chercheurs de types, ceux qui sont fous de tout ce qui a la vie, l'exhubérance et la race. La forme, le ton, la couleur, le son, que ce soit fleurs ou fruits, étoffe ou rayon, harmonie ou parfum, c'est la grande voix qui parle le mieux à son cœur et à ses sens, et je soupçonne au fond de ces efforts artistiques, réels et sérieux, quel que soit le résultat qu'il ne faut pas exagérer, un désir fixe d'être une personnalité artistique comme elle est une personnalité officielle et une figure féminine bien accentuée. Car la Bonne Princesse apprécie le mérite personnel plus que les écussons et professe ce libéralisme des grandes natures qui repose sur la justice et la raison.

On rencontre autour d'elle tous ceux qui se sont fait un nom à force de travail et de talent, grande aristocratie qui ne le cède à aucune autre. Ce salon est, depuis les beaux temps de l'esprit français, la restauration et l'immortelle Renaissance de 1828, celui où l'on suit le mieux le mouvement des idées, on y coudoie l'homme célèbre depuis hier, celui qui le sera demain. Il y a là de charmantes causeries, et malgré le fatal *officiel,* un entrain de grand ton que doivent envier ceux que leur grandeur attache au rivage.

Vous connaissez ces personnages de Shakespeare qui non-seulement ont de l'esprit, mais encore en donnent aux autres. — La Princesse a ce don là et quelquefois par un heureux hasard, une bonne disposition, elle rayonne, semble heureuse de vivre et de voir groupés autour d'elle ceux qu'elle aime le mieux. Alors les plus réservés s'enhardissent, tout ce qu'on dit est heureux, tout se groupe et se compose bien; le guéridon, la lampe et les jolies femmes feuilletant les keepsakes, le dernier des ambassadeurs, qui semble un beau portrait de Lawrence, tient bien sa place à la cheminée; les profils perdus s'agencent bien avec les lignes des fauteuils, et les robes blanches font valoir les habits noirs, les cordons rouges et les plaques. — Et l'air qu'on respire là est empreint de confiance et de bonté, on a à tâche de plaire et on a le bonheur de réussir.

On a vu des princesses,— il y en a encore,—qui redoutaient le voisinage des jolies femmes et les proscrivaient impitoyablement de leurs salons sous le fallacieux prétexte d'ennui; ici, on leur fait bon accueil et on les recherche. Du reste, je vous assure que les grandes coquettes se sentiraient désarmées par cette fière franchise qui reçoit en pleine lumière, sous le jour implacable d'un atelier au nord. — Et c'est un charme de voir de jolies épaules irrisées par un rayon de lumière, des boucles de cheveux retenus par des camélias, et des silhouettes élégantes qui se détachent en demi-teinte sur les fonds lumineux. — Toutes ces jolies choses-là sont la vie des artistes.

La Bonne Princesse a, pour tous ceux dont elle aime la personne et le talent, des attentions délicates et charmantes.—Une entre mille. — Un jour, un jeune écrivain, un des grand littérateurs de ce temps-ci, disait éloquemment devant elle toute son admiration pour les grandes compositions de Rubens; il évoquait les chasses héroïques, l'Epique Thermodon, les gigantesques cohues de cavaliers sur des ponts qui s'écroulent. — A quelque temps de là, il reçoit la collection complète de l'œuvre gravée du grand maître — En soi, c'est peu de chose, mais si vous saviez comme un tel souvenir et une telle attention touchent ces âmes vibrantes à tous les vents qu'on appelle des artistes!

Aussi y a-t-il, groupés autour de la Bonne Princesse, des dévouements inouis, dévouements discrets, ignorés, à l'état latent, qui ne seront peut-être jamais mis à l'épreuve, mais qu'elle doit deviner, ce me semble, à la seule clarté du regard.

Je voudrais que vous eussiez l'heureuse fortune de rencontrer la Bonne Princesse visitant un atelier d'artiste. — Voilà bien son vrai milieu, elle aime le pittoresque de l'atelier, ce calme à la fois monastique et mondain des hautes salles, où les armures luisent dans la pénombre où les torses antiques et les Niobés accusent leurs modelés sous l'estompe de la poussière, où les vieilles tapisseries s'harmonisent sous la patine du temps. — Là éclate une copie de Velasquez. Les *Lances* ou les *Borrachos.* — Elle court droit à Don Diégo comme à un ami. — Ici, c'est une ébauche furibonde, rapide, emporte-pièce, pleine de nerf et d'accent; elle cherche sous l'ombre, les fraîcheurs et les demi-tons et la voilà qui frotte la toile de son gant.

Elle veut tout voir et elle voit tout, car tout l'intéresse, la toile ébauchée, les conceptions dégagées à peine des mille tâtonnements de la pensée, les croquis légers, les notes, la palette, le panneau, les procédés, le modèle vêtu de sa grande robe rouge.

Son œil d'artiste, exercé et sûr, va chercher sous un pli d'étoffe, au mur gris de l'atelier, le cadre dans lequel rit une tête blonde.

Ceci est joli! — Franchement, spontanément! — J'aime moins ce mouvement! — Et vive, rapide, elle revient à ce qu'elle aime le mieux, le commente et le dissèque en artiste, elle veut se rendre compte des glacis et des repentirs, des effets et des causes.— Ceci lui rappelle cela, la Princesse n'est plus là, c'est l'artiste qui prend le panneau et qui se met à genoux pour regarder une toile ébauchée et oubliée dans un coin. — Voilà bien son élément.— Elle ôte son gant, frotte le bois de cette jolie main célèbre, blanche et potelée, sans bague et sans bracelet. — Elle vous prend à témoin et requiert votre impression.— Le mouchoir tombe, elle s'interrompt pour vous remercier comme d'un grand service rendu.

C'est la haute personnification de cette indéfinissable qualité que possèdent les Italiennes — *è simpatica.*

Je ne sais point faire à la Bonne Princesse un mérite de sa charité,

— il y a un mot célèbre : — *Le Ministère des Grâces*. — Mais la charité est femme — passons!

Quelques hautes et puissantes dames aussi bien douées que celle que j'ai essayé de peindre, et la Renaissance recommencerait.

MARQUIS DE VILLEMER.



MON PREMIER RÉVEILLON

Du diable si je me souviens de son nom! et pourtant je l'ai bien aimée, l'adorable fille! c'est singulier comme on se trouve riche quand on fouille dans les vieux tiroirs; que de soupirs oubliés, que de jolis petits bijoux en miette, passés de mode et couverts de poussière! Mais peu importe. J'avais alors dix-huit ans et, sur l'honneur, une grande fraîcheur de sentiment. C'est entre les bras de cette chère.... j'ai le nom sur le bout de la langue, il finissait en ine, — c'est donc entre ses bras, la chère enfant, que j'avais murmuré mon premier mot d'amour, sur son épaule rondelette, à côté d'un joli petit signe noir, que j'avais posé mon premier baiser. Je l'adorais et elle me le rendait bien — je l'habillais moi-même, je laçais son corset et j'éprouvais une émotion sans bornes lorsque je voyais, sous l'effort de ma main, sa taille s'arrondir et son corsage s'effiler.

Elle me souriait dans sa glace. Elle me souriait de son petit œil noir, brillant, tout en me disant : Mais pas si fort, mon petit chéri, tu vas m'étouffer.

Je crois vraiment que je l'eusse épousée et gaiment, je vous jure, si dans certains moments de défaillance morale son passé ne m'eût inspiré des doutes et son présent des inquiétudes. — On n'est pas parfait, j'étais un brin jaloux.

Or, un soir, c'était la veille de Noël, je vins la prendre pour aller souper chez un ami à moi, que j'aimais beaucoup et qui est mort, depuis, juge d'instruction je ne sais plus où.

Je montais l'escalier de la chère petite et fus tout surpris de la trouver prête à partir. Elle avait, je m'en souviens, un corsage décolleté carrément et un peu bas, à mon goût; mais tout cela lui allait si bien que lorsqu'elle m'embrassa je fus tenté de lui dire : Dis donc, mignonne, si nous restions ici; mais elle prit mon bras en chantonnant un air qu'elle aimait et nous nous trouvâmes dans la rue.

Vous avez éprouvé, n'est-ce pas? cette première joie de l'enfant qui devient homme lorsqu'il a sa *maîtresse* au bras. Il tremble de sa fredaine et flaire pour le lendemain une correction paternelle; mais toutes ces craintes s'effacent devant le moment présent qui est ineffable. Il est affranchi, il est homme, il aime, il est aimé, il se sent un pied dans la vie. Il voudrait que tout Paris le vît ainsi et il tremble d'être reconnu; il donnerait son petit doigt pour avoir trois poils de barbe, une ride au front, pour que le cigare ne lui fît plus mal au cœur et pour qu'un verre de punch ne le fît plus éternuer......

Quand nous arrivâmes chez mon ami, depuis juge d'instruction, il y avait déjà nombreuse compagnie; on entendait de l'antichambre des rires bruyants, des éclats de voix avec une sourdine de vaisselle qu'on remue et de couverts qu'on dresse. J'étais un peu ému; je me savais le plus jeune de la bande et j'avais peur d'être emprunté dans cette nuit de débauche. Je me disais : mon garçon, de l'entrain, sois mauvais sujet et bois ferme, ta *maîtresse* est là et les yeux sont fixés sur toi. L'idée que je pourrais bien être malade le lendemain matin me tourmentait bien un peu, je voyais ma pauvre mère m'apporter une tasse de thé et pleurant sur mes excès, mais je refoulai toutes ces pensées et vraiment tout alla bien jusqu'au souper. On avait légèrement taquiné *ma maîtresse*, une ou deux personnes l'avaient même embrassée à ma barbe, je veux dire sous mon nez; mais j'avais immédiatement inscrit ces détails au chapitre des profits et, pertes et très-sincèrement, j'étais fier et joyeux.

— Mes petits enfants, s'écria tout à coup le maître de la maison, voilà le moment de donner un violent coup de fourchette. Passons dans la salle où on mange.

Des cris de joie accueillirent ces paroles, et avec un grand désordre on se rua autour de la table, aux deux bouts de laquelle j'aperçus deux plats remplis de ces gros cigares dont il m'était impossible de fumer un quart sans avoir des sueurs froides. Je me dis : voilà qui amènera une catastrophe, de la prudence et dissimulons.

Je ne sais comment il se fit que *ma maîtresse* se trouva placée à la gauche du maître de la maison. — Je n'aimais point cela, mais que dire? Et puis ce maître de la maison avec ses 25 ans, ses moustaches en croc et son aplomb, me semblait être le plus idéal le plus étourdissant des démons, et j'avais pour lui une nuance de respect.

— Eh bien, dit-il, avec une volubilité entraînante, vous êtes tous bien, pas vrai? Vous savez que les invités qui sont gênés dans leurs habits peuvent les enlever — et ces dames aussi. Ah! ah! ah! c'est assez coquet ce que je dis là, n'est-ce pas mes petits anges? Et tout en riant, avec la rapidité de l'éclair, il lança un baiser à droite et à gauche sur le cou de ses deux voisines dont l'une d'elles, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, était ma bien-aimée.

Ventre de biche! je sentis mes cheveux se hérisser et comme un fer rougi... Du reste on éclata de rire et, à partir de ce moment, le souper eut une animation charmante.

— Mes petits enfants — c'était l'expression de ce damné juge d'instruction — qu'on attaque les viandes froides, les saucisses, la dinde, la salade! qu'on attaque les babas, le fromage, les huîtres et le raisin, qu'on attaque tout le tremblement. Esclaves! débouchez les flacons — mangeons tout à la fois, n'est-ce pas mes colombes? sans ordres, pas de symétrie, c'est oriental, c'est fou, c'est adorable. — Dans le cœur de l'Afrique on ne fait pas autrement. — Il faut de la poésie dans les plaisirs — passez-moi du fromage avec la dinde. Ah! ah! ah! je suis étrange, je suis impossible, n'est-ce pas mes mignonnes?

Et il lança encore deux baisers, mais cette fois un peu plus bas. Si je n'avais pas été un peu gris déjà, sur l'honneur j'aurais fait un éclat.

J'étais étourdi. On riait, on criait, on chantait, la vaisselle tintait. Un bruit de bouteilles qu'on débouche et de verres qu'on casse bourdonnait dans mes oreilles, mais il semblait qu'un nuage se fût élevé entre moi et le monde extérieur : il y avait un voile qui me séparait des convives, et, malgré l'évidence de la réalité, je croyais rêver. Je distinguais cependant, quoique d'une façon confuse, les regards animés des convives, leur teint coloré et surtout dans la toilette des femmes un sans-gêne tout nouveau. *Ma maîtresse* elle-même me semblait changée... Tout à coup — ce fut un éclair — ma bien-aimée, mon ange, mon rêve, celle que le matin même j'aurais épousée presque, se pencha vers le juge d'instruction et...— j'en ai encore un frisson — dévora trois truffes qui étaient dans son assiette.

J'éprouvai une véritable douleur, il me sembla que mon cœur se brisait, puis... Là s'arrêtent mes souvenirs. Que se passa-t-il ensuite? — je n'en eus point conscience. Je me souviens cependant qu'on m'accompagna dans un fiacre. Je demandai : Où est-elle? mais où est-elle?

On me répondit qu'elle était partie depuis deux heures.

Le lendemain matin j'éprouvai un véritable désespoir lorsque les truffes du juge d'instruction me revinrent en mémoire. J'eus un instant la vague résolution d'entrer dans les ordres... mais le temps — vous savez ce que c'est! — calma cette tempête. Comment diable s'appelait-elle, la petite chérie?... Çà finissait en *ine*... Au fait, non; je crois que ça finissait en *a*.

Z.

OBSERVATIONS

Où est la femme qui ne s'imagine que le monde voudrait la posséder? Comment dès lors n'être pas fière de sa vertu, quand on songe au petit nombre des élus.

—

Ne dirait-on pas que la société se meut par un mouvement de bascule? Vertu ou vice, vertu ou sottise, il faut occuper les extrêmes pour avoir chance d'atteindre au faîte.

—

Si vous avez toutes les qualités dont la politesse a les apparences, alors seulement je vous tiens quitte de ce superflu.

—

Le philanthrope aime tous ceux qu'il ne connaît pas.

ALFRED B.



CE QUE DISENT LES MEUBLES D'UNE LORETTE

... Moi, dit l'Etagère, j'ai été payée par Ernest. — Moi, dit le Coffret, par Emile. — Moi, dit le Tapis, par Anatole. — Moi, dit le Fauteuil, par Alphonse. — Moi, dit l'Armoire, par Albert. — Moi, dit la Glace, par Edgard. — Moi, dit une des Potiches, par celui-ci. — Moi, dit l'autre Potiche, par celui-là. — Et la Pendule! et les Torchères! et les Tentures! et le petit Chien! et tout!..... Bah! s'il vous fallait vous inquiéter de tout ce que ces maudits meubles vous disent d'elle, vous n'auriez de repos que lorsque vous les lui auriez fait vendre et lui en auriez donné d'autres. Soyez plutôt philosophe: dites-vous qu'en fin de compte, la plus belle fille du monde ne peut donner ce qu'elle n'a plus; aimez-la pour vous-même et pardonnez-lui en faveur de ses jolis peignoirs!

UN DINER DE NOEL A LONDRES

Revoici Noël, — Noël, le carnaval d'hiver de l'Angleterre, comme le Derby en est le carnaval d'été.

A Paris, les seuls signes extérieurs et visibles de ce grand anniversaire sont ces petites baraques, affreuses, rangées de planches qui gâtent la beauté de vos brillants boulevards. A Paris, Noël n'est que le précurseur du jour de l'an.

Mais chez nous Noël est un grand événement, jugez-en par ce programme : Nous payons nos dettes... quand nous pouvons ; nous offrons des étrennes, ou, comme nous disons, *faisons des présents*, — nous décorons notre intérieur, — nous essayons de pardonner à nos ennemis ; nous réglons nos querelles de famille, — et traitons nos amis.

La France a eu les fleurs de lis, aujourd'hui elle a l'aigle. L'Ecosse est fière de son chardon et l'Irlande de son trèfle. Quant à l'Angleterre on lui prête comme emblème naturel le *Roastbef* et le *Plum-pudding*. Après tout, ce ne serait ni si sot, ni si mauvais, — si Noël durait tout le cours de l'année.

Roastbef et Plum-pudding à Noël, — telles sont les conditions auxquelles l'Anglais accepte et supporte la vie !

Dans les *Workhouses*, c'est la bombance des pauvres, — dans les prisons, c'est le régal des voleurs ; sur mer, c'est le menu du réveillon des marins ; dans les phares, les gardiens s'en engraissent. Des sociétés de charité se forment pour distribuer aux classes pauvres une chaire délicate, des friandises toutes préparées. Si le Derby est le carnaval des courses de chevaux, — Noël est sans contredit le carnaval de la charité.

On s'aperçoit d'abord de l'approche de Noël à la devanture des boutiques — toutes ornées de guirlandes de houx et de gui. Les bouchers étalent leurs viandes fortes en graisse sous des dômes de verdure que, de leur vivant, les pauvres bêtes aimaient à brouter. Les fourreurs exposent des chapeaux, des manteaux et des bottes avec lesquels on peut affronter toutes les rigueurs des régions arctiques. Et les confiseurs ! voyez leurs magnifiques temples en sucre d'orge, — leurs gâteaux glacés, couverts d'une couche de sucre éclatante comme la neige des régions arctiques elles-mêmes ! Bœufs, moutons, dindons, porcs et oies sont offerts en sacrifice (de pleine graisse) au dieu goulu de la gastronomie.

Mais Noël a ses horreurs aussi bien que ses délices. Une belle nuit, par exemple, je suppose quelque temps avant le vingt-cinq — plongé que vous êtes dans les délices du sommeil, vous voilà éveillé en sursaut par un hurlement, un mugissement terrible et qui n'a rien de terrestre !

Qu'est-ce donc ?

Est-ce un chant, une psalmodie funèbres ?

Une lamentation nationale ?

Sont-ce les cris de terreur de vingt paisibles passants soudainement attaqués par deux cents « garrotteurs » ?

Non ! Ce sont les musiciens ambulants et nocturnes de la saison, les *Christmas waits* ! ! !...

Les waits se composent :

D'une bande de quatre musiciens plus râpés l'un que l'autre, un violon, une clarinette, un basson et un trombone.

Evidemment, — à en juger par ses sons aigres, — le violon est affligé, perclu de rhumatismes.

La clarinette est oppressée d'un catarrhe — tant elle pousse des cris aigus !

Quant au basson, c'est un gémissement, un grognement voilé. On dirait un rhume compliqué de *gin*.

L'ophicleïde cro-cro-croasse un mélange de sciatique et de bronchites.

Mais nous ne sommes pas un peuple artistique, — et plus d'un bon bourgeois, digne de respect, s'il vous plaît, — se retournera dans son lit confortable et dira :

« Ah ! que les Waits jouent bien ! »

Et puis il y a les comptes reportés à Noël, les notes à régler et...

Mais il y a des sujets par trop horrribles pour qu'on en traite. Echappons donc à ces règlements de compte grimaçants pour nous retourner vers de plus souriants objets, une bonne lettre, par exemple, telle que celle-ci :

« 15 décembre.

» Mon cher et vieux Billy,

» Venez dîner avec nous le jour de Noël. — Dîner à 6 heures,

» — Aiguisez votre appétit, et tout sera pour le mieux.

» Votre tout dévoué,

» A.-B.-C. Dee. »

Le 25 arrive : notre cher et vieux Billy endosse vaillamment de pied en cap son costume de soirée, — prend un cab, — cab, cocher et cheval tout enverdis de houx — et le voilà parti.

Tout le monde dîne en ville le jour de Noël, — à l'exception, bien entendu, de ceux qui restent chez eux pour traiter les autres. La plus grande faveur que vous puissiez accorder à un Anglais, c'est d'accepter son invitation pour ce jour-là. Avalez une tranche de son pudding, ingurgitez-vous une cuillerée de sa *sauce à l'eau-de-vie* et vous vous faites un ami pour la vie.

Me voici à la porte.

Rap-rap-ra-ra-rap ! rap ! rap !

Je paie la course, — le double ou le triple du tarif — à mon cocher, qui, portant la main à son vieux chapeau graisseux, me dit avec une grimace qui voudrait être un sourire ;

« Merci, monsieur. « A Merry Christmas and a happy new year. »

Le voilà reparti pour conduire d'autres fidèles aux saints dîners de Noël.

La porte s'ouvre — et le concierge, revêtu de sa livrée toute neuve, — une branche de houx à la boutonnière — ordre de Saint-Roastbeef et du sacré Plum-Pudding — m'accueille le sourire sur les lèvres. Brave Robert ! Je n'oublie jamais de lui donner des étrennes sa « christmas box ».

Quatre enfants, à la peau satinée, — aux « *knickerbockers* » de velours, — et aux yeux limpides, se tiennent sur l'escallier.

Dès que je suis signalé, — un cri de triomphe résonne dans le vestibule.

« Hollo ! M. Fitzbarlow dit Sack, — frais émoulu de son école, de ses latin, grec, ballon et bataille, — comment allez-vous ? Je ne suis arrivé à la maison que mardi. « Pa » et « Ma » sont au salon. Voulez-vous monter ? »

« Hollo ! Billy, s'écrie mon hôte, à mon entrée. »

« — Mon cher Fitzbarlow, dit l'hôtesse, — si enchantée de vous voir. »

Mon hôte a été autrefois grand chasseur et entretenait une meute nombreuse. Quant à mon hôtesse, c'est une splendide femme de trente ans, dont l'air resplendissant a quelque chose du rayonnement solaire, au milieu de son salon encombré de convives.

L'affreuse et inévitable entrée en matière, — conversation sur le temps, — épuisée, — des lèvres du puissant maître-d'hôtel tombe succulente, bienvenue, adorable, la phrase :

« — Le dîner est servi ! »

L'hôtesse, qui connaît les goûts de son monde, me désigne pour compagne une charmante brunette au profil grec, aux yeux d'opale et le reste à l'avenant. Nous descendons.

Cette fois, les plus grands enfants sont admis à la grande table avec la compagnie ; quant aux plus jeunes, ils ont déjà eu leur fête — dans la « Nursery », à une heure moins avancée.

Sur la table figure le menu de tous les dîners ordinaires avec l'addition de roastbeef, de plum-pudding et de « *mince près...* »

Lecteur français, — cette dernière friandise qui n'a pas d'équivalent dans la langue, — se mange mieux qu'elle ne se décrit.

Les enfants procèdent à l'attaque des plats comme s'il n'était rien survenu de sérieux depuis le déjeuner, et maman les surveille.

L'animation se répand parmi les convives après les entrées ; la gaieté et le rire bruyant éclatent à l'arrivée du pudding. Les manières de ma charmante voisine sont maintenant moins réservées qu'au début. Elle parle, — elle sourit, — elle rit des tentatives que fait son cavalier pour amener une conversation. Une vive couleur rehausse la richesse naturelle de son teint, — et ses yeux — brillent d'un éclat plus intense.

Est-ce l'effet du vin ?

Ou du roastbeef ?

Ou du pud ?

AUX ITALIENS



LA SORTIE

Qu'en pensez-vous? le plus joli moment d'une soirée aux Italiens serait-il celui où l'on en sort?

Une des dernières jolies choses qui restent encore à voir à Paris que cette sortie des Italiens! A l'Opéra, le spectacle dure trop longtemps et l'on s'en va bien avant la fiu : rien ne vous presse ici, et, avant d'aller au bal, l'on a le temps encore de se lmontrer un peu sur les marches de ce grand vestibule à hautes colonnes, à escaliers bien distribués, garnis de fleurs et de tapis, à la douce chaleur des calorifères. Un contraste avec le singulier vestibule de Covent-Garden, vous rappelez-vous, bas comme une loge de portier, avec une petite cheminée à la prussienne où le feu fume jusqu'en juilet, avec un seul escalier étranglé, que réchauffe et rehausse seul le beau ton rouge de l'uniforme du *Life's guard*, qui, de long en large, balaie le plafond de son bonnet à poil. Ici, comme là-bas, les divinés ont quitté leur Olympe, je veux dire leurs loges; un moment passager et charmant d'intimité s'établit entre elles et les simples mortels qui marchent respectueusement sur leurs jupes traînantes, tout en s'assurant jusqu'à quel point les couleurs de leur teint sont naturelles.



LINDA DI CHARABIAMOUNI ET SON SÉDUCTEUR

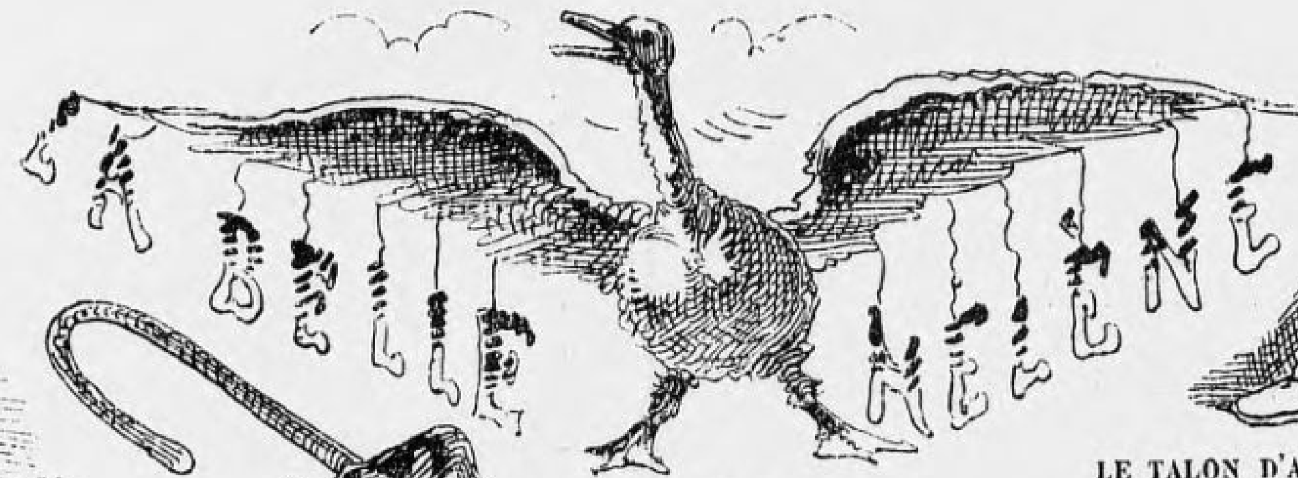
Ah! la pauvre petite!

Quant à ce qu'on chante ici, vous le savez par cœur; la serinette a quatre ou cinq airs, le *Barbier*, le *Trovatore*, *Don Pasquale*, *Rigoletto*, et elle perd des notes d'année en année. Cette année, la serinette n'a plus qu'une note, heureusement que tout le monde l'aime, c'est la Patti On a eu beau faire, on a eu beau chercher des taches dans ce petit soleil, pour ne pas dire comme tout le monde, tant de jeunesse, de beauté, surtout tant de désir de bien faire, vous désarme; l'on finit par se reprocher d'avoir peut-être fait de la peine, et l'on meurt d'envie d'apporter des dragées à l'enfant. Et pourtant..... avait-on tout à fait tort.?.... Enfin, mettons qu'elle ait renoncé aux tailles longues, mettons qu'elle sache ce qu'elle chante quand son rôle parle d'amour, mettons que sa nouvelle toilette du troisième acte de la *Traviata*, satin blanc et acier, ne ressemble pas à un de ces bibelots d'exportation sur lequel il ne manque qu'une vue de la colonne Vendôme en nacre à reflets, et parlons d'autre chose.

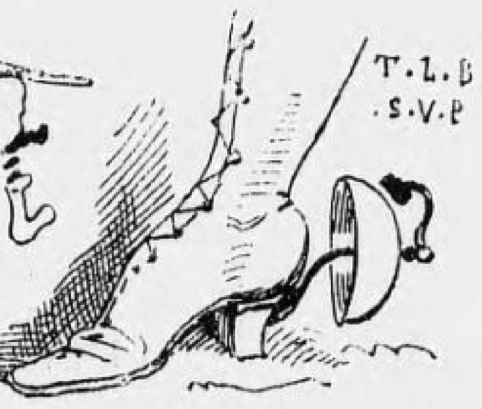
M.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA BELLE HÉLÈNE

Enlèvement-Bouffe en trois Actes.







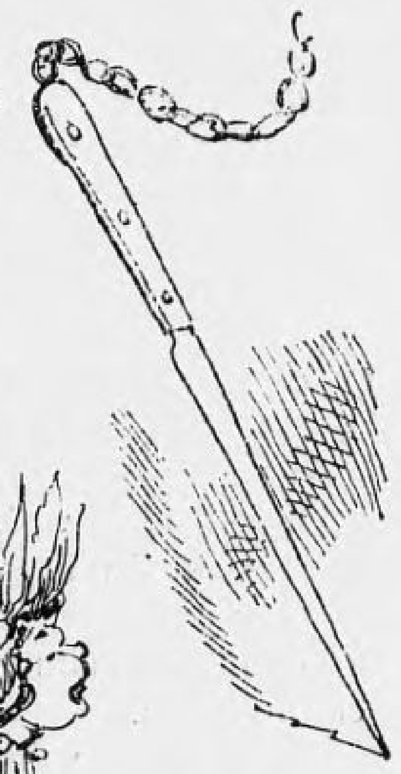
LE TALON D'ACHILLE ET SON TIMBRÉ.

Excellent, dit-on, contre les cors. Ou bien excellent pour un chef-d'orchestre (Sardeloup).



SILLY-ORESTE.

Trop de pince-nez, trop de canne, trop de poignées de mains, trop l'air de dire au public : c'est moi qui imite si bien Théresa.



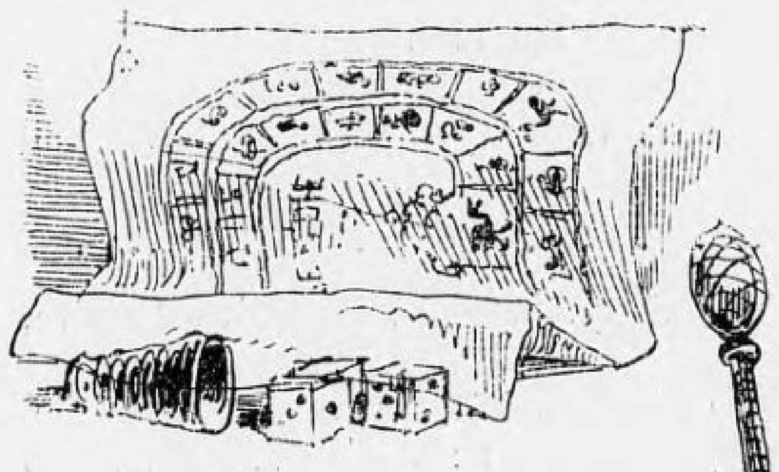
L'EUSTACHE DE CALCHAS.

On ne peut pas dire que ce soit un instrument de mauvais augure.



LE DÉPART DE MENELAS.

La valise et les bottes fourrées, une vraie trouvaille!



LE JEU DE L'OIE AU DEUXIÈME ACTE.

Un bon petit jeu renouvelé des..... imagiers d'Epinal.



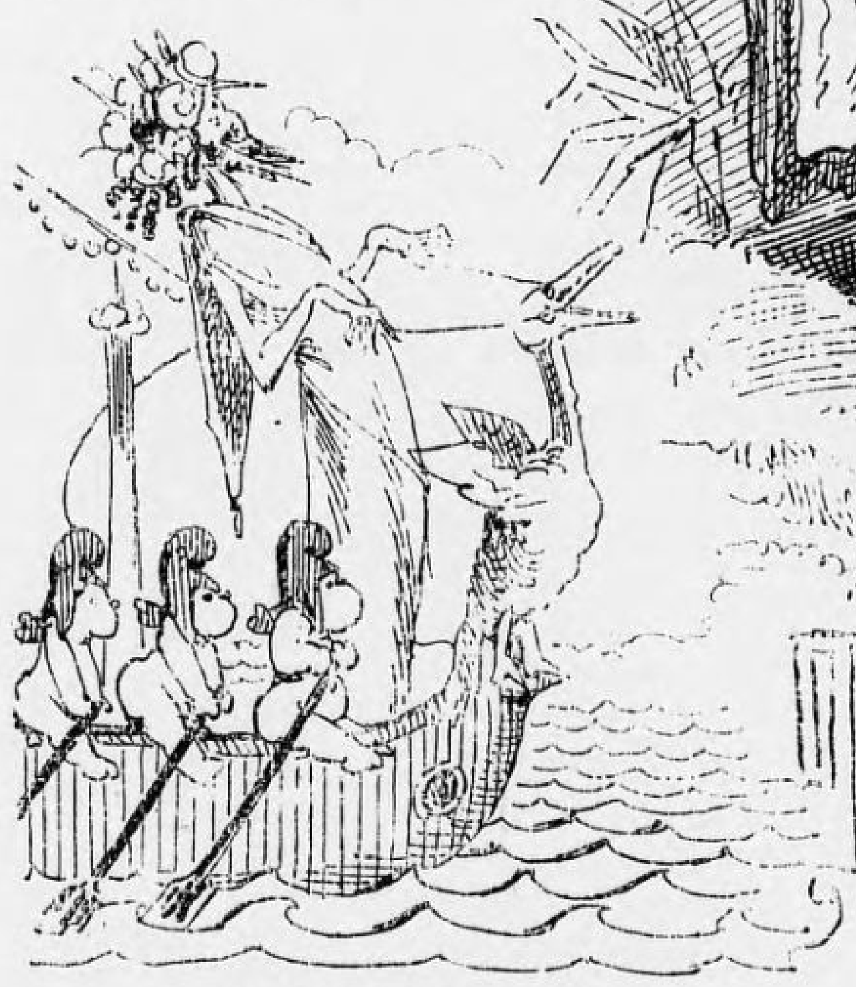
CALCHAS ET AGAMEMNON AUX BAINS DE MER DE TROUVILLOPOLIS.

Il ne leur manque que la canne et les bottes.



LES GARDES DU ROI.

Un trombonne ferait bien avec leurs petits melons.



PARIS-DUPUIS ET SA GONDOLE.

Tableau du plus pur archaïsme! C'est ça qui enfonce l'Œdipe de M. Moreau.

LES NEZ GRECS DE LA PIÈCE.

On aurait tort de croire que ce groupe est emprunté au tableau que M. Gérome doit envoyer au prochain salon. Il ne s'agit ici que de la belle Hélène-Schne der, qui se laisse séduire par les Tyroliennes du berger Pâris-Dupuis, les boucles insensées de l'augure Calchas Grenier, le cancan d'Agamemnon-Couder et la botte à musique d'Achille-Guyon. Un franc succès, des airs charmants d'Offenbach, et du rire à pleine bouche; malheureusement, on en dépense tant au premier acte, qu'il n'en reste guère pour les deux autres.



JEUNE FILLE APPORTANT SON OFFRANDE.

Des fleurs! dit Calchas! Quand vous pourriez m'offrir mieux que ça.

Ah! bah! loin de nous cette pensée!

Au dessert,—les enfants font table rase des figues, des fruits et des gâteaux, jetant les fondements d'une future indigestion avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Mais là, en toute conscience, il me semble que je tourne décidément au tendre, que ma voix a pris une douceur d'inflexion au moment où je demande à ma belle brunette si elle veut me permettre de — peler une poire pour sa gracieuse personne.

— Non, merci!

Je reviens à la charge.

— Eh bien! la partagerons-nous entre nous deux?

— Merci, *oui*.

Le succès accompagne toujours la bravoure— aussi la poire est pelée et partagée par moitié.

Est-ce que ma belle voisine penserait — comme moi — à la pomme cueillie à la dérobée par les premiers voleurs de fruits? Et, d'ailleurs, fruit partagé n'implique-t-il pas l'idée du sentiment partagé?

Mais je m'aperçois que l'hôtesse fixe sur moi un regard scrutateur. Je connais ce coup d'œil significatif, et aussitôt je reprends la réserve commandée.

La maîtresse de la maison met ses gants; à ce signal, les dames nous quittent. Les hommes se rapprochent de l'hôte, comme des soldats qui viennent remplir les brèches faites dans les rangs Je m'empare du siége tout à l'heure occupé par ma belle brunette, et si nous ne buvons pas à la façon de nos grands-pères, cependant nous buvons. Le porto est notre vin favori; et ce n'est pas mon moindre étonnement — en tout temps — de voir que des hommes de goût, — qui apprécient les vins à leur vraie valeur,—peuvent se gâter le palais et se ruiner l'estomac avec d'aussi mauvaises drogues que le curaçao, le marasquin et toute la pharmacopée des liqueurs!

Nous allons retrouver les dames : —on cause et l'on fait de la musique. Laura,—son nom est Laura,— touche du piano d'une manière charmante et chante divinement.

Observons, à ce propos, — que toutes les brunettes chantent bien.

Puis vient la danse, — où je conduis Laura, et reste son cavalier assidu jusqu'au moment où notre aimable hôtesse me l'enlève au profit d'autres danseurs.

Le fils aîné de la maison annonce alors le « *Snap dragon!* »

On nous conduit dans une chambre obscure, n'ayant d'autre lumière que les reflets tremblottants et capricieux d'un grand feu de bois. Sur la table est placé un grand bol d'argent rempli de cognac et de raisins secs. On allume le punch, la flamme bleue s'élance, et la danse fantastique de ses langues produit un effet à la Freischütz. Alors commence le jeu du « *Snap dragon.* »

Chacun ou chacune tente avec ses doigts d'arracher un raisin du milieu des flammes bleues de l'eau-de-vie brûlante. Les messieurs se sacrifient avec le plus grand dévouement, et les dames laissent échapper de petits cris aigus et des exclamations exprimant à la fois la crainte, l'enchantement, une brûlure ou la prise d'un raisin. Je me trouve aux côtés de Laura dont les yeux lancent un éclat fulgurant : c'est une charmante sorcière!

Après le « *Snap dragon* » on reprend la danse à laquelle succède le souper.

Le souper? Comment peut-on souper après avoir dîné à six heures? C'est cependant ce qui a lieu, tout comme si l'on avait dîné à deux heures.

Le souper fini,—troisième reprise du bal qui finit par une contredanse. En province, les domestiques de la maison se mêlent aux hôtes et tous dansent ensemble. Ducs et cuisinières, lords et femmes de chambre, comtesses et valets de pied. Il va sans dire que ce fait ne se passe que dans les *bonnes* familles pur sang. Nos parvenus, nos « *snobs*, « sont naturellement trop orgueilleux pour frayer avec la « valetaille. »

— Maman, — disait une petite lady de huit ans, fille de duchesse, —maman, j'espère que Henry me demandera de danser avec lui.

Henry était son valet de prédilection.

La gaieté augmente, les plaisanteries s'entrecroisent,— c'est un furieux feu de peloton. Mais tout doit avoir une fin, même une soirée de Noël.

J'ai le bonheur de draper le châle sur les épaules de Laura.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— Charmante soirée!

— Je ne l'oublierai jamais.

— J'espère bien vous revoir chez les Pallingston?

— Je l'espère aussi.

Mais suis-je bien moi-même. N'étais-je pas le jouet de mon imagination surexcitée? Ne m'a-t-elle pas rendu de sa douce et timide main la pression des miennes? Mais, je l'ai bien senti, ce frémissement, ce courant électrique, qui remontant le long du bras, est venu me frapper aux tempes! La fatuité ne va pas jusqu'à imaginer de telles sensations.

. .

Impossible de trouver un cab. Mais qu'importe? La nuit est claire, et la gelée a durci le sol.

Sur son chemin, on rencontre d'autres hôtes revenant de soirée. En passant, ils vous lancent le joyeux souhait : « *A merry christmas and a happy new year.* »

Un policeman, à l'air renfrogné, s'en vient vous souffler : « *A merry christmas and a happy new year.* »

Une mendiante vous demande l'aumône, vous la lui donnez, et, en guise de remerciement, elle vous marmotte : « *A merry christmas and a happy new year!* »

Sur le seuil de votre porte, vous trouvez un homme accroupi. Il est ivre et presque insensible.

Au conseil que vous lui donnez de s'en retourner chez lui, il répond avec force hoquets : « *All right! A merry christmas and a happy new year.* »

Allons! c'est une bonne vieille coutume. Ainsi donc, ami lecteur : « *A merry christmas and a happy new year and many of them to you.* »

WILLIAM FITZBARLOW.

SOUVENIR DE LONDRES

Il est doux d'être Anglais! et de suivre à St-James,
Sur un cheval pur sang, une miss aux yeux bleus,
Assise en sa calèche entre deux vieilles dames
Dont les dents de devant ont un aspect hideux!

Il est doux d'être Anglais! et de suivre une blonde
Aux cheveux abondants, roulés dans un filet,
D'une carnation « à nulle autre seconde » :
Trois gouttes de carmin dans un vase de lait!

Il est doux d'être Anglais! et de tailler sa barbe
Comme un joli jardin, triomphe du râteau!
Il est doux d'avaler la tartre à la rhubarbe,
La soupe à la tortue et le vin de Porto!

Il est bon de griser des électeurs intègres
Qui changent tout à coup d'idée et de couleur;
Il est beau de former des meetings pour les nègres
Devant des ouvriers à la sombre pâleur!

Qu'il est doux d'endosser la blanche «inexpressible»
Dont le col fait rougir la cangue ou le carcan!
Qu'il est doux de marcher, sec et raide au possible,
«Comfortable» et discret, soumis aux lois du Cant!

Et, de par la Bank-note, et, de par les Guinées,
Qu'il est doux d'être libre et d'être appelé — Lord!
Après avoir hanté dans ses folles années
Les colléges d'Eton, de Cambridge ou d'Oxford!

A trente ans j'aurais fait trois fois le tour du monde!
Toujours pâle et bien mis, flegmatique et rasé,
Et, de la froide Islande aux îles de la Sonde,
Promené mon binocle avec un air blasé!

J'aurais vu le Corso, le Prater et Boulogne,
Le Gange, la Néva, le Nil et l'Eurotas,
Bu du Kwas, du Xérès, de l'Arack, du Bourgogne,
Et foulé les pays du Cid et de Chactas!

Et je posséderais un musée — excentrique,
Formé de mille objets étranges ou sans nom :
Des nez de héros grecs, des girafes d'Afrique,
Un rosier de Pæstum, un « guide » à Trianon.

Je verrais réunis : une flèche de Parthe
Et des croix du Saint-Père, un Sphinx et des Guipos,
Ithaque et Sainte-Hélène, Ulysse et Bonaparte :
Une branche du Saule et l'aile d'un Eros!

Dans mon Comté natal, les canots et les livres,
Le Cricket, les patins, les « terriers » au poil ras,
Occuperaient mon temps; et, les jours blancs de givres,
Je courrais le renard avec de grands hourras!

Mais qu'il est doux surtout d'implorer une femme
Qui chante avec ardeur le — God save the Khing,
Et, pour un mot léger, chaste hermine, se pâme,
Lève sa main charmante et murmure : — *Shocking!*

Ah! qu'il est bon d'aimer une fille très pâle,
Un ange, un rêve, un souffle, une tête d'album,
Un Lawrence impossible, à candeur liliale...
Et de boire en son nom un large toast de rhum!

Miss inconnue, ô fleur du royaume du *chèque*!
Enverrons-nous jamais, comme un courrier du ciel,
A nos amis lointains un morceau du *plum-cake*
Qui chante aux amoureux : — c'est la lune de miel!

O future lady! nymphe de la théière,
Loin des boxeurs sanglants et du bruyant Derby,
Sous les houx du Christmas, à la neige première,
Qu'il serait gai d'entendre un rire de baby!

Pays où sont nés Burus, Stern, Richardson, Shakspeare,
Milton, Shelley, Byron, Dickens et Thackeray,
Pays de fiers marchands où, pudique, respire
La fille de mon cœur, tu m'es cher et sacré;

Malgré ta houille noire, ô gigantesque usine,
Malgré ton fer sonore et ton or lâche et vil,
Va, tu seras toujours, ô perfide voisine,
L'aimé berceau de ma maîtresse et du vieux Will...

. .

Mais la Réalité de sa jalouse brise,
T'efface sous mes yeux, doux mirage pâli,
Et je n'ai que rêvé bien loin de la Tamise,
Du Strand plein d'étrangers et de Piccadilly!

ERNEST D'H.

LE NÈGRE SALEM

Guerre d'Afrique.

—

Nous partions en expédition. Notre colonne volante se composait de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un escadron de spahis et de cinq cents cavaliers du *Goum*. Cavalerie essentiellement irrégulière, le *Goum* se compose des cavaliers des tribus requis par l'autorité française pour marcher à l'ennemi; montés, équipés, armés à leurs frais, et Dieu sait comment! Ces miliciens sauvages, sous les ordres d'un chef indigène, ne reçoivent de la France que des cartouches et n'ont pour solde que le pillage. Apres à la curée, mous au combat, toujours prêts à trahir, embarras ou danger, ils campent et marchent en dehors des troupes régulières, faisant bande à part, et ne sont guère bons qu'à battre l'estrade. Les derniers événements ont prouvé quel fonds il fallait faire sur leur bravoure et surtout leur fidélité.

Après quatre jours de marche, nous arrivâmes vers les trois heures du soir dans une petite vallée fraîche et ombreuse. Le camp fut bientôt installé et gens et bêtes s'ébaudissaient à l'idée de la bonne nuit que l'on allait passer dans cet Éden. Hélas! nous comptions non sans l'hôte, mais sans notre infatigable commandant, un chef d'escadrons de chasseurs d'Afrique, noir comme une taupe et dur comme un cheval.

La *turlutine* était mangée, le *frichtik* savouré, le café absorbé, et, la pipe aux dents, nous nous livrions à un *kief* plein de charmes, quand le capitaine d'un air tout aimable vint nous dire qu'il nous donnait une demi-heure pour lever le camp et monter à cheval; mais la forme ne pouvait emporter le fond et le commandant de la colonne ne fut pas précisément populaire au bivouac, pendant cette demi-heure-là. La nuit était noire et nous marchions en file indienne, gravissant par des chemins diaboliques une chaîne de montagnes âpres et nues. Le commandant fit appeler notre capitaine.

— Avez-vous, lui dit-il, dans vos spahis indigènes, un homme solide et résolu?

— Je n'en ai pas un, mon commandant, riposta le capitaine, j'en ai cent, deux cents, si vous voulez!

— Je ne doute pas, mon cher capitaine, de la bravoure de votre escadron, surtout mené par vous; mais j'ai besoin, pour mon dessein, d'un homme à part et vous allez voir que sa mission n'est pas facile : Nous allons cette nuit raser la *Smala* de Si-Lagdar et les *Douars* de ses adhérents. Le succès n'est pas douteux, mais vous connaissez comme moi les ressources et les ruses de ce bandit. Voilà cinq ans que nous le poursuivons et cinq ans qu'il nous échappe. Nous n'aurons pas cerné la *Smala* qu'il aura disparu dans la nuit. J'ai des ordres formels. Il me le faut mort ou vif et je l'aimerais mieux mort, cela m'éviterait la peine de le faire fusiller. J'ai chez lui un espion sûr. Le voilà, me dit-il, en me montrant du doigt un Arabe, qui, enveloppé dans ses burnous, était à cheval à côté de lui. Si-Lagdar est en ce moment dans la plus grande sécurité, car je l'ai trompé sur notre marche. Il est couché dans sa tente avec ses femmes. Avez-vous un homme qui aille le tuer là?

— J'en ai un, dit le capitaine.

Il appela Salem.

Salem était le seul spahis nègre de notre escadron; brave et dévoué corps et âme aux Français.

Le commandant expliqua sa mission en quelques mots.

Le nègre, impassible, écoutait :

— Tu as bien compris?

— Parfaitement.

— Penses-tu réussir?

— Oui, si l'espion n'est pas un traitre.

— Il y a ses serviteurs?

Salem fit un geste de dédain.

— Il y a les chiens?

— Seigneur commandant, dit Salem, les serviteurs ni les chiens ne sont un obstacle et, si l'espion dit vrai, Si-Lagdar est un homme mort.

— Ton coup de feu sera le signal de la *razzia!* dit le commandant.. Mais, si tu le manquais?

— On ne manque pas son homme à bout portant, dit Salem, et, le cas échéant, celui-ci, dit-il, en montrant son couteau kabyle passé à sa ceinture, celui-là ne me tromperait pas!

Une heure après, le douar était cerné. Salem était resté auprès du commandant.

— L'heure est venue! dit celui-ci.

Le nègre se déshabilla à l'instant, mit pied à terre, et, nu, le couteau aux dents, le pistolet pendu au cou, disparut en rampant dans les broussailles. La tente de Si-Lagdar était facile à reconnaître, placée qu'elle était sur une élévation au milieu des tentes de la Smala disposées en rond. Comme un serpent noir, Salem rampait vers elle. En arrivant près des tentes, une nuée de chiens s'était abattue sur lui, mais il connaissait les paroles magiques avec lesquelles les voleurs de nuit les apaisent : il avait passé au travers des chiens. Arrivé près de la tente de Si-Lagdar, il fit d'un coup de couteau une large fente dans la toile, et, retenant son haleine, il attendit.

Rien ne bougea. Tout dormait. Il se glissa silencieusement.

— Si-Lagdar! dit-il d'une voix forte.

A quelques pas de lui, un homme bondit sur sa couche.

— Lève-toi! dit la voix, les *Roumis* approchent!

L'homme se trouva debout à toucher Salem.

Celui-ci lui mit la main sur l'épaule :

— Tu es bien Si-Lagdar? dit-il.

— Oui, dit l'autre, où sont les maudits?

— Ici! dit Salem en lui déchargeant son pistolet en pleine poitrine.

Et bondissant hors de la tente, il disparut dans la nuit.

Le coup de pistolet de Salem fût le signal de notre attaque.

La smala de Si-Lagdar eut le sort du maître, et, le soir du même jour, nous campions à sa place.

UN SPAHIS.

A CHAMBORD — SOUVENIR DE CHASSE

—

Il y a des choses que l'on n'ose pas dire tant elles sont contraires à l'opinion commune; quoi qu'il en soit, je me hasarde et je risque franchement une énormité.

Je ne connais rien d'aussi laid, d'écœurant, de monotone, d'aussi languissant, d'aussi fastidieux que les bords de la Loire. Ce grand bênêt de fleuve, toujours maladif et jaunâtre, ne se trouvant jamais bien à la même place, s'étalant sur son sable avec des airs de fainéantise agaçants, me donne des crampes d'estomac, par-çi par-là une petite végétation maigrelette, qui a l'air de prendre un éternel bain de pied, et tout du long de ces rives poussiéreuses et brûlées de prétentieuses petites maisons blanches aux stores roses, flanquées sur la colline, comme un bout de craie sur un morceau de pierre ponce.

C'est un pays de paresse, d'ennui languissant, de rêvasserie stérile et molle. Les pensées coulent et s'étalent lentement comme la rivière et se noient dans des horizons immenses, seules et toujours semblables. La sensation que me fait éprouver ce pays de convalescent me rappelle les jouissances de ces balançoires immenses qui vous bercent, vous écœurent et vous endorment.

— Mais, monsieur, me dit quelqu'un à qui je soumettais mes petites impressions sur le jardin de la France, êtes-vous bien sûr de connaître les bords de la Loire? Connaissez-vous *Chenonceaux*, *Chaumont*, *Chambord?*

— Oui, monsieur, je connais tous les jolis châteaux dont vous me parlez là et je ne peux pas m'expliquer pourquoi on les a construits dans un semblable pays. Ne trouvez-vous pas, par exemple, que *Chambord*, au milieu de son désert, ressemble pas mal à un bracelet d'or tombé dans le Champs-de-Mars. A la vue de ces clochetons, de cet amas de flèches, de tourelles, de cheminées travaillées comme une merveilleuse dentelle, on se croit en face d'un délicieux tableau arraché de son cadre. Il y a dans ce palais, qui ressemble à un rêve, quelque chose qui sent le désastre, la ruine, la tristesse. C'est un grand tombeau vide.

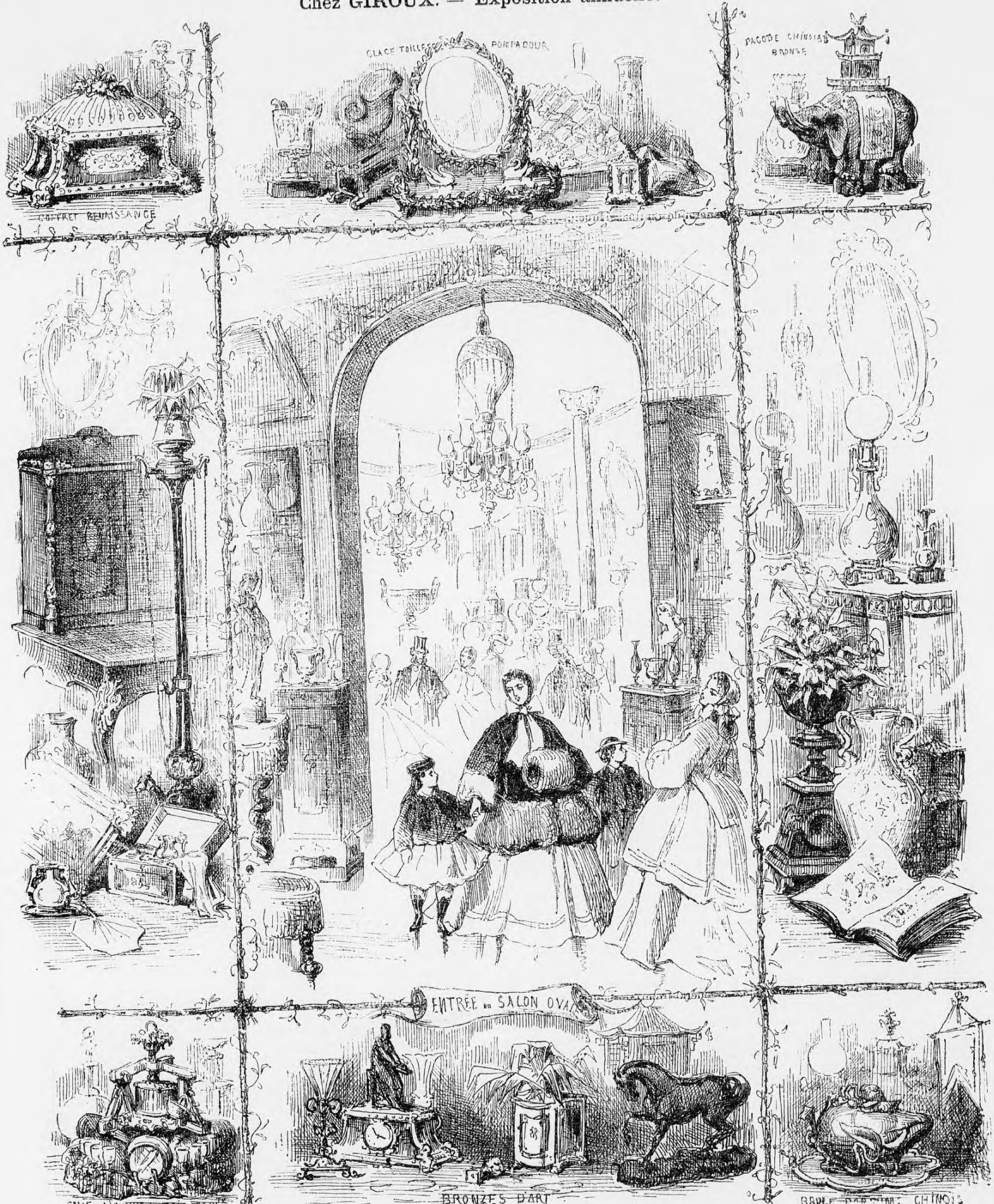
J'ai pourtant connu un Anglais, répliqua mon voisin, qui l'a habité bel et bien et très-gaiement, il n'y a pas de cela fort longtemps. Malheureusement cet Anglais, qui était grand chasseur et fort original, avait pris la mauvaise habitude de ne payer personne. Du reste, hospitalier comme un Ecossais, il invitait à déjeuner et à dîner l'huissier du pays qu'on lui dépêchait à chaque instant et lui cachait sous sa serviette, à chacun de ses repas, un louis de 20 francs. On ne saurait dire qu'il fût avare, non; il aimait simplement la conversation de l'huissier et se ménageait adroitement des occasions de le voir. Il me-

Chez GIROUX. — Exposition annuelle.



Tous les ans, vers la fin de Décembre, vous avez dû recevoir, comme moi, une invitation à visiter ces galeries. Pour ma part, c'est un petit pèlerinage que j'accomplis pieusement chaque année, tant je suis sûr de rencontrer de jolies toilettes et de jolis visages ; de jolis meubles et de jolies fantaisies, les uns si bien faits pour les autres, que c'est plaisir de les trouver réunis dans ces salons. — Le grand escalier, à lui seul, avec ses grandes glaces, ses panoplies, ses lustres est déjà une curiosité. Que dire des mille fantaisies qui s'étagent sur les tables et dans les rayons de ces salons,

Chez GIROUX. — Exposition annuelle.



surtout dans le grand salon ovale. Coffrets florentins, coupes antiques, écrans Pompadour, lampadaires Campana, reliquaires gothiques, miroirs à cadres d'argent, pagodes chinoises, cabinets d'ébène, caves à liqueurs, brûles-parfums, c'est un entassement féerique, où toutes les époques, toutes les nations, tous les arts ont été mis à contributions pour le plus grand plaisir des bons Parisiens et des jolies Parisiennes.

nait du reste le grand train que comportait sa fortune immense; son équipage de chasse était considérable, et par une bizarrerie particulière, il avait choisi la chapelle pour chenil de sa meute.

— Ce fut le dernier hôte de Chambord. Depuis, le vieux palais est rentré dans son isolement. C'est à peine si deux fois par an les vieux échos sont troublés par le son du cor.

— Je sais en effet qu'il s'y fait dans l'hiver deux chasses semi-officielles; est-ce que vous les suivez?

— Je les suis en amateur, comme la plupart de ceux qui en parlent. N'est pas invité qui veut, et le général de La Rochejaquelin, qui en a la jouissance suprême, n'admet pas le premier venu. Il y a là surtout des gentilshommes vendéens et quelques-uns de la Touraine ou du Blaisois. Dans chaque chasse, et il y en a deux par an, on courre trois cerfs; courir trois cerfs c'est l'affaire d'une dizaine de jours, car il faut le temps, vous comprenez, de laisser reposer les chevaux.

— Mais où se logent les invités durant ces dix jours, je croyais le château inhabitable à l'heure qu'il est.

— Ils se logent à l'hôtel, à l'auberge veux-je dire, qui est à droite, vous n'avez pas remarqué? Les jours où l'on ne chasse pas à courre on chasse à tir; il paraît que c'est fort gai.

— Je serais curieux de voir cela. Ces chasses doivent avoir un caractère féodal particulier, on doit y retrouver comme un reflet un souvenir des pompes de Chantilly, au temps où le dernier des Condé courrait en grand cordon, derrière ses chiens beurre frais.

— Oh! l'étiquette n'est point dans la tenue; quand on s'appelle de La Rochejaquelin et qu'on a des allures princières, on peut se permettre quelques négligences de mises, et le général ne s'en prive point. Il chasse tout simplement avec un petit chapeau en toile cirée, je crois, et, lorsqu'il fait froid, il n'hésite pas à mettre par-dessus son habit une ou deux petites vestes qui ressemblent un peu de loin à des camisoles de femme, il porte une grande trompe à deux tours, la *Dampierre* de tradition, la trompe du grand siècle, et est monté sur un cheval hongrois singulièrement harnaché. Oh! il n'attache aucune importance aux coquetteries extérieures; mais en dépit de ses gants décousus, de son petit chapeau et de ses vestes singulières, il a l'air de ce qu'il est, d'un des derniers gentilshommes de France. Il se fait suivre à la chasse par une voiture particulière, qui, dégagée de ses roues, devient un véritable bateau, et traverse sans peine les étangs et rivières. Cela est assez princier, qu'en dites-vous? Il paraît maintenant qu'en dehors de la chasse qu'il aime et qu'il connait, le général a une faiblesse. Oh! une faiblesse qui n'attaque en rien la noblesse de son caractère... Il adore faire la salade et la fait à ravir. Il faut vous dire que la chasse ayant lieu presque toujours pendant le carême, les jours maigres sont nombreux, et la salade est de tradition pour le déjeuner de ces jours-là.

— Dites-moi donc, mais ça n'est guère restaurant votre salade, un jour de chasse surtout?

— Je puis vous affirmer cependant que pas un de ces messieurs ne transige avec sa conscience, et, sous prétexte de plaisir ou de fatigue, n'oublie ses devoirs de chrétien.

— Bravo, voilà qui est bien.

— On fait donc une monstrueuse salade dans une espèce de baquet réservé à cet usage, et c'est alors que le général déploie avec une bonhomie charmante ses talents gastronomiques; des moutardiers entiers disparaissent, des montagnes de sel et de poivre, des flots d'huile et de vinaigre disparaissent aussi dans cette insatiable salade.

— Et est-elle bonne au moins?

— Il paraît qu'il n'est point de salade comparable à celle-là. Il est vrai qu'en manger étant déjà une faveur et en quelque sorte un titre de noblesse, il est assez naturel qu'on la trouve exquise.

— Et pas une côtelette, pas une tranche de filet ne vient accompagner ce frugal déjeuner?

— Une fois, m'a-t-on dit, une ou deux côtelettes commandées d'avance furent servies sur la table. Le général fronça le sourcil et dit simplement : portez cela aux chiens, et le respect qui entoure le vieux gentilhomme est tel que personne ne réclama.

Il y a plus qu'un capitaine des chasses dans le général, il y a en lui un des plus nobles représentants du passé, il y a tout un monde de souvenirs glorieux, il est le représentant d'augustes sympathies, et sur ces terres, au pied de ce château désert dont le maître est bien loin, il est le dépositaire respecté d'une hospitalité dont on connaît le prix.

Je vous conseille de suivre une de ces chasses si vous en avez l'occasion. — Il est difficile de s'y faire inviter, mais rien n'est plus simple d'y assister en amateur. Vous verrez là réunis les plus beaux noms de la vieille France, et une collection de costumes extrêmement originale, depuis la sauvage peau de bique jusqu'à l'habit, rouge depuis la cape noire jusqu'au chapeau gris, tous les costumes possibles s'y trouvent.

— J'irai certainement, d'autant mieux que parmi les invités je crois avoir un ou deux amis.

— Fâcheux pour vous, monsieur, car ces amis ne vous reconnaîtront pas et ne vous adresseront ni un sourire, ni une parole.

— Et à propos de quoi, s'il vous plaît?

— Tout simplement parce qu'ils sont invités et que vous ne l'êtes pas.

Y.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

Pastiches.

—

XII. — Les Critiques du Lundi.

—

THÉOPHILE GAUTIER.

...Tel est, en quelques traits rapides, le dessin très original de cette comédie; c'est un chef-d'œuvre. Elle aura cent représentations. Que dis-je? C'est trois cents représentations qu'elle aura. MM. Bressant, Delaunay, Got, Lafontaine, Provost et Régnier ont été tour à tour beaux, grands, nobles, harmonieux, sublimes. Jamais MMes Augustine et Madeleine Brohan, Favart, Nathalie et Arnould Plessy n'ont été plus jeunes, plus belles, plus séduisantes, plus accomplies comédiennes. Qu'on ne cherche pas lequel ou laquelle mérite la première place : il n'y a que des premiers prix, l'ordre alphabétique est le seul que l'on puisse adopter... (*Il fredonne.*)

« J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
« Portraits jaunis des belles du vieux temps. »

La mise en scène témoigne de ce soin que la Comédie française... (*Fredonnant*).

« Tenant en main des roses un peu pâles,
« Comme il convient à des fleurs de cent ans. »

Enfin cette... cette... charmante (*parlé*) charmante serait une épigramme (*écrivant*), cette éblouissante peinture des mœurs contemporaines (*parlé*). Oh! avoir la lyre à sept cordes dans le cerveau, sentir la muse battre des ailes, s'approcher du poète avec une caresse... Et à quoi bon dire la vérité à tous ces gens-là? Je leur ferai de la peine, et ils n'en profiteront pas...

« Tu vieilliras, Lydie, et ton seuil déserté ..

(*Ecrivant*) des mœurs contemporaines, le développement de l'action... (*parlé*) Je finirai cela en rentrant. Je vais aller voir le nouveau grattage des Rubens (*exit*).

—

JULIUS JANINUS.

Traductor Horatii jacet precedentibus numeris.

—

PAUL DE SAINT-VICTOR.

...L'auteur me paraît s'être légèrement écarté du sujet principal *chffff*...!!! pour se rejeter sur les épisodes *patarapalablaratapara!* J'aurais aimé trouver quelques fusées dans le dialogue *fffsss*! des chandelles romaines pleuvant en étoiles multicolores à travers les éblouissantes lueurs d'une arabescale *fantasmagoriminospriffff!*

Des boîtes *boum*! des pétards *pra-pra-ta ra-ta-ra boum!* une pièce montée représentant un palais moresque environné des flambescences, des flamboiements et des crépitences d'incendie. Au fond, les Champs-Elysées pour décor, avec les lanternes chinoises et vénitiennes, la mer de Naples cobaltienne, pleine de poissons phosphorescents, de syrènes lançant des gerbes d'étincelles électriques, boum! boum!! boum!!! le bouquet déployé comme un éventail de flammes sur le ciel sinistre, et, dans le lointain, Paris éclairé par cent trente mille soleils tournant avec des vertiges et enveloppé de vapeurs bengaliennes. Il fallait un artificier, et on a été chercher les pompiers.

—

B. JOUVIN.

(*Il est assis devant sa table de travail. Il a sous sa main des petits carrés de papiers bleus, verts, orangés, chamois, violets, etc., etc.*

(*Parlé*). Qui est-ce qui m'a dérangé mes papiers? Cette pièce est

bonne ; prenons les petits papiers roses... Où est mon papier rose!... Je n'en ai plus une feuille. Çà n'arrive qu'à moi. Si je prends mon papier chamois, la plume va gratter et je m'impatienterai .. Cette pièce n'est pas mauvaise, mettons des matelas sous les fenêtres... (*Il prend un carré de papier chamois*). Quel papier! quelle plume! quelle mauvaise encre! comme çà gratte... plus de papier rose, tant pis. (*Il écrit*). Cette tentative déplorable, nous le disons à regret, ne doit pas nous étonner de la part d'un directeur inintelligent. Un livret infect, des vers de mirliton enroulés autour d'une intrigue saugrenue, une ouverture sans couleur, aucune mélodie, des phrases construites sur pilotis, de vieux thèmes mal arrangés, des airs qu'on croirait enlevés comme une pierre de taille au bout d'une poulie (*quel chien de papier!*). Le ténor a l'air d'un singe empanaché sur un orgue de Barbarie, aucun talent, plus de voix, un médium de ventriloque, et pas de notes de tête. Le baryton est poussif; sa voix semble avoir monté cinq étages avant de sortir. Il est évident que la basse a passé la nuit les pieds dans une mare, comme un chantre du lutrin. Mlle *** est vieille, elle est laide, elle chante mal, il lui manque des dents sur le devant et elle n'a plus de cheveux. Et il m'a fallu rester là pendant cinq heures à écouter ces chanteurs. Qu'allais-je faire dans cette galère ?...

—

FRANCISQUE SARCEY.

Mes très chers frères,

Puisqu'il est bien convenu que la parole d'un homme de bon sens peut encore se faire entendre, qu'une plume sincèrement imbibée de vérité peut tracer une opinion que j'ose qualifier de nationale... que la *Comédie-Française*, entassant platitudes sur platitudes, entre dans une ère de parfaite décrépitude, que les lourds dragons de la sainte *Revue des Deux Mondes* louchent dans un style pâteux, que la France, dont le café s'en va, est lasse de cette cuisine... Eh! dites donc, vous, là-bas, élève Got?

— M'sieu ?

— Cinq cents lignes.

— Ce n'est pas moi, c'est Maubant.

— Maubant, vous copierez trente fois le récit de Théramène... Ah! çà, qui est-ce qui m'a bâti une classe comme çà? Cachez vos bouquins! c'est vieillot, c'est bête comme les rues, mangé aux vers comme une tragédie, çà sent le moisi... Elève Régnier, réveillez donc votre voisin Samson. C'est du propre de dormir, à votre âge, un vétéran, et qui redouble, qui retriple son répertoire. . Elève Augier. faites-moi passer ce que vous tenez-là.

— C'est une mécanique pour apprendre à réciter des alexandrins.

— Confisquée, la mécanique (*à part*) tiens, c'est drôle, cette machine-là, je vais m'amuser avec (*Haut*). Où est l'élève About? Il est toujours en course... Allez le chercher... Elève Coquelin, récitez le monologue de Figaro ; *O femmes! femmes!* Allez !

—

DE BIÉVILLE.

Après avoir exposé l'intrigue de Phèdre et cité les passages les plus remarquables de cette tragédie, nous déclarons que ce genre a vieilli depuis 1789. Phèdre est un monstre. *Polyte n'est pas un homme.*

On voit que les prêtres, dans les temps anciens, étaient les valets du pouvoir. Devant de pareils débordements, la plume reste en suspens, nous flétrissons cette société corrompue. Malgré l'artifice du poëte, nous le répétons, *Polyte n'est pas un homme!!!*

—

NESTOR ROQUEPLAN.

Après les entrées du premier acte, l'auteur a découpé la volaille du second, avec une dextérité dont il faut lui savoir gré. Les légumes du troisième service, je veux dire du troisième acte, étaient suffisamment assaisonnés, la salade du quatrième, artistement fatiguée, a sauvé une situation difficile. Le cinquième a terminé, par un dessert assorti, ce banquet dramatique d'où nous sommes sortis avec un estomac satisfait et reconnaissant.

—

VENET.

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle! « *On joue Tartufe!* » Et ces danses lubriques, et ces seins que je ne saurais voir, et ce dévergondage impie d'un Molière ou d'un Beaumarchais semant dans leurs livres le scandale de leur vie! Voilà, voilà les temps annoncés par les prophètes!!!

J.

LE SERPENT A PLUMES AUX BOUFFES-PARISIENS.

D'abord il n'y a pas de serpent; de plumes il n'y n'en est question que comme symbole de la légèreté... du style de cette comédie; mais il y a un grand poële que la prévoyance des auteurs a édifié en vue du sauvetage des amoureux et du couplet au public.

Devant un tel poële dites-moi
Est-il possible d'être froid.

La bonne y fait entrer un marin, Mme Croquesec sa maîtresse y a déjà caché son amant, pédicure aux gardes civiques hollandaises. Le pédicure va s'échapper quand se dessine sur le seuil de la porte, le front ravagé de Léonie le savant conservateur des Musées; il prend Mme Croquesec alors habillée en sauvagesse, pour le serpent qui lui est annoncé et lui demande sur un motif fantaisiste : As-tu déjeuné Jacquot ?

Mais le serpent direz-vous? Le serpent s'est échappé du colis de Van Croquesec. Est-il dans la guitare où dans la fontaine, dans le piano ou dans la pendule ?

Comment le rattraper; en le charmant parbleu! — Comment le charmer morbleu! en chantant sacrebleu! — en chantant quoi? le chant du serpent ventre de serpent! on l'a chanté, il n'y a eu de charmé que le public.

Dès les premières scènes, chacun a senti d'un commun accord qu'il était déjà bien tard pour reconduire les auteurs à Charenton, et qu'il valait mieux se prêter complaisamment à leur folie.

Citons un mot à titre d'échantillon.

— Mon ami, demande l'épouse *Croquesec* (la grassouillette Tostée) à son amant en lui offrant du jambon, aimez-vous le maigre ?

— L'amant (lui souriant doucement et d'un air d'intelligence). Vous savez bien que non, madame.

La pièce finit parce que M. Croquesec veut faire chauffer dans le poële le lait d'un biberon fatal. Le marin et le pédicure s'empressent d'en sortir pour donner au public des explications aussi insuffisantes que bien accueillies.

On a ri et on rira encore longtemps de ces aventures surprenantes. — Ceci est une de ces hautes fantaisies parisiennes qui perdraient probablement à être traduites en allemand; peut-être serait-ce une tragédie de l'autre côté du Rhin; mais ce qui sera également apprécié sur les deux rives, c'est la musique de Leo Delibes; ce charmant compositeur a accompli un tour de force musical en sachant garder une forme pure au milieu de ces excentricités que demande le public des *Bouffes Parisiens*. Citons outre le chœur des Commissionnaires qui a été bissé, une ballade nègre fort bien dite par toute la troupe.

Il y a un *laï lai pou laï pa pou* qui fera la fortune de Strauss.

Mentionnons le costume ébouriffant de Tayau, un uniforme impossible avec des brandebourgs finissant dans le dos; costume dessiné comme les autres par Cham.

Vous ai-je dit que le spirituel caricaturiste était l'auteur de la pièce.

On décrète qu'il n'y a plus de Parisiens; s'il était vrai, qui est-ce qui ferait rire l'univers ?

P.

CHOSES ET AUTRES

—

La télégraphie *intrà muros* commence à porter ses fruits. Michot s'étant trouvé indisposé l'autre soir, on a par ce moyen fait savoir à tous les critiques qu'il était inutile de se trouver à la représentation. Comme on n'est jamais content de rien, et qu'il faut que tout progresse, j'espère que la prochaine fois, le directeur préviendra les bourgeois et renverra le prix des loges.

—

On vient de placer. dans le Jardin des Tuileries, le groupe d'Ugolin. Il fait pendant à celui de Laocoon (le père dont les fils sont mangés par le serpent, et le père qui, pour plus de sûreté, les mange lui-même). Le public n'a qu'à choisir entre ces deux leçons de morale.

—

Je vous l'avais bien dit qu'on ferait une exposition de vins. C'est Périgueux qui, après moi, a eu cette idée-là. Cette fois, ne vous fiez pas à ce mot : exposition... il paraît qu'on boira.

—

Je vous ai déjà parlé de la teinture des chiens. Cette manie a pris la proportion qui caractérisa la collection des timbres-poste. A Vienne, en Autriche, les grandes dames ont cru montrer du goût, en donnant à leurs bichons la couleur des robes qu'elles portent. On s'orne d'un chien comme d'une coiffure. Dans peu on étendra cette mode aux laquais et à la voiture. en attendant qu'un ukase russe force tous les passants à adopter la teinte qui siéra le mieux au visage de leur impératrice. Un jour quelque brune forcera le bon Dieu à repeindre son firmament. Tout cela vous prouve que l'esprit des Français est relatif; ils ont le talent de s'arrêter dans la bêtise... voilà tout.

—

Les couleurs donnent aussi beaucoup de préoccupation au gouvernement. Voici que, pour la soixante et onzième fois depuis trois ans, on va changer le costume de l'infanterie.

—

A bientôt la *Vie de César* de S. M. Napoléon III. Des difficultés survenues

au ministère de l'Intérieur et à la Préfecture de police, ont retardé l'apparition de ce livre. Mais il paraît probable que l'auteur obtiendra l'estampille.

—

Ni l'Angleterre ni la France ne se le tiennent pour dit. La terre brave le ciel et l'Océan. Il s'agit d'un nouveau câble transatlantique... celui-là très-solide. Le dernier est toujours plus solide que les autres. J'attends qu'on en fasse un, si solide, qu'une fois achevé, on ne pourra plus le transporter, ni par conséquent l'établir. Le conte finira là.

—

Le *Courrier d'Arcachon*, journal plus parisien qu'on ne croirait, vient de donner son premier banquet semestriel. La presse de la capitale n'était représentée que par deux de ses membres. Seuls, MM. Charles Monselet et Henry Maret avaient eu l'audace de planter là le bal de l'Opéra, pour partager ces agapes lointaines. Ils ne s'en sont pas repentis. En revanche, il y avait là tout ce qui tient une plume de la Garonne aux Pyrénées. On s'est fort amusé. Des *cèpes à la Bordelaise* et les cinq grands crus ont fait bonne figure. Quelqu'un a bu à la propagation de ce système de confraternité. On annonce, pour le mois de juin, une invitation générale à toute la presse littéraire de Paris.

—

Un ami nous a fait visiter, hier, un atelier de sculpture fort intéressant, c'est celui de M. Van Clef. M. Van Clef est un de ces bons esprits qui cherchent dans la pratique des arts un délassement à leurs préoccupations d'affaires. Nous avons vu chez lui une collection de bustes et de statuettes dont quelques-uns sont parfaitement réussis. Entre autres une tête de christ, qui dénote en même temps qu'une grande sûreté de main, un juste sentiment de l'art.

A propos de ce christ, il nous a été dit une curieuse histoire. M. Van Clef aurait été prié de la faire reproduire à 200,000 exemplaires — presque autant d'exemplaires que le livre de M. Renan. Une partie du produit de la vente de ces petits bustes serait consacrée à l'édification d'un établissement de retraite pour les prêtres infirmes. On voit que le métier d'amateur a parfois son mérite.

Du reste, M. Van Clef ne se borne pas à faire de petits bustes. Sa statue équestre de Napoléon Ier visitant le port de Cherbourg, en 1807, a obtenu au concours une place honorable et mérite des éloges à son auteur, et nous avons trouvé remarquable, dans son ensemble, un projet de statue en pied du roi don Pedro IV, pour l'exécution de laquelle le roi de Portugal a demandé le concours des artistes de tous pays.

—

M. Charles Monselet, déjà nommé, a publié récemment un livre sur Fréron. Si l'ombre de ce dernier venait se promener parmi nous, elle serait étonnée de tout l'esprit dépensé en sa faveur. Je souhaite pour le salut futur de M. Monselet que l'âme de Fréron soit en Paradis.

—

Le général Mourawieff convertit. Après avoir battu, il sermonne. C'est commencer par la fin et finir par le commencencement.

—

Près de la Bastille s'élève un théâtre. On l'avait annoncé grand comme le Panthéon; il sera grand comme le *Petit Journal*. Il donnera deux représentations par jour. Les places les plus chères vaudront vingt-cinq sous... encore faudra-t-il adresser une lettre obligeante au directeur pour qu'il accepte ses vingt-cinq sous. Tout cela est bien tentant, et quand on aura établi un chemin de fer souterrain, ou que Nadar aura organisé ses machines, nous irons y faire un petit tour.

—

L'année prochaine, plus de *salon des refusés*... c'est le *Moniteur* qui l'a dit, quand il n'y aura plus de *salon des reçus*, tout sera pour le mieux dans le meilleur des *mondes*.

—

A l'une des premières représentations de la *Belle Hélène*, aux Variétés, on voyait aux avant-scènes un certain petit chapeau. Etait-ce bien un chapeau? Non, c'était un morceau de crêpe blanc chiffonné, ou plutôt aplati d'un coup de poing comme celui dont les aspirants de marine gratifient leur casquette d'ordonnance pour leur donner le chic voulu. Derrière pendait un appendice pareil aux *couvre-nuques* des officiers de l'armée des Indes. Le tout était parsemé de diamants. C'était une femme du monde, on ne pouvait s'y tromper; les impures sont en général plus jolies et n'osent pas tant.

La vue des diamants a été pour Mlle Schneider ce qu'est un coup d'éperon pour un cheval de race :

« Ah ! tu mets des brillants pour aller aux petits théâtres ! attends, je vais t'en fourrer des bijoux ! »

Et au second acte, la belle Hélène met toutes voiles dehors : diamants par-ci, escarboucles par là, un firmament de pierreries.

La femme du monde n'a pas été vaincue, c'est vrai, mais l'actrice est arrivée bonne seconde ; elle lui rendait cependant les *diamants de famille*.

X.

A PROPOS D'ETRENNES

A cette époque de l'année, vous n'auriez pas la force de passer devant la rue de la Paix sans la parcourir. Elle vous attire, elle vous éblouit. Ainsi donc vous avez dû y voir le polichinelle de Siraudin. C'est l'événement du quartier. Les bijoux d'à côté en sont éclipsés. Ce n'est pas un polichinelle ordinaire ; sa taille est celle d'un enfant de deux ans; la tête est en cire : c'est bien là le masque railleur, et cependant bonhomme, du polichinelle classique. De son élégant pourpoint en satin rose et blanc surgissent deux bosses dont — naturellement — l'une est derrière, l'autre devant. Ces deux bosses me font l'effet d'être creuses et de recéler dans leurs profondeurs quelques kilos de sucreries; vraiment, ce polichinelle fait rêver les enfants. Comme il a l'air à l'aise dans sa culotte de satin, dans ses sabots à bouffettes ! Il va partir, il va danser. Gare aux bonbons qui sont fragiles.

Siraudin nous gâte. S'il continue ainsi, chaque année, à faire de plus fort en plus fort, je tremble, je crains qu'il ne lui reste plus, bientôt, un seul cheveu. Si vous avez donné Polichinelle au petit Charles, votre aîné, à sa sœur Louise revient naturellement la bergère qui lui fait vis-à-vis dans la montre. Il ne faut pas faire de jaloux. Siraudin le comprend ainsi, car pour vous, mesdames, j'aperçois d'immenses boîtes richement ornées, grandes comme des petites malles, chinoises, japonaises, de toutes les couleurs et de toutes les nations, mais exclusivement remplies de bonbons Siraudin, que vos blanches mains iront y puiser à chaque instant, car j'ai bien envie de proclamer ces bonbons les premiers du monde.

Parmi les articles d'étrennes les plus recherchés, on doit citer ceux de la maison *Susse* (place de la Bourse), maison que l'on pourrait en quelque sorte désigner sous le nom de : *Musée des gens de goût.*

A côté des bronzes d'art les plus remarquables, on admire chez Susse toutes les fantaisies imaginables ; je n'en veux pour preuve que *la course des haies*; un bronze porte-allumettes du plus ingénieux effet.

Plus loin, ce sont des bronzes pour pendules, des porcelaines et des faïences montées, etc., etc.

La papeterie, la maroquinerie et la librairie illustrée offrent aussi de grandes ressources, et je recommande particulièrement à l'attention des amateurs l'album du marquis de Mun, à 20 ou 40 fr. Quel joli cadeau à faire à des chasseurs !

Dans le salon des jouets, ce sont de nouveaux enchantements. Voici les noms de quelques pièces remarquables que je soumets particulièrement à l'appréciation des bébés de tout âge :

La poupée qui marche. — Un déménagement de Lima. — Une bergère des Alpes. — Ecuries d'Artois (d'après modèle). — Panoplies. — Fourniment militaire. — Sacs d'artiste. — Sacs de campement. — Parc d'artillerie. — Corbeille de Compiègne. — Petits meubles de laque de Chine pour enfants. — Trousseaux javanais. — Une flotte hollandaise. — Joueur d'orgue. — Tir de Vincennes. — Costumes de jockey, etc., etc.

La part des enfants faite, parlons des jolies femmes, ces autres enfants si fantasques et plus difficiles à contenter.

A celles-ci je ne vois rien de plus charmant à offrir qu'un de ces artistiques mouchoirs de *Chapron*, élevés tout simplement, par les amateurs au rang des œuvres d'art.

Ce sont, du reste, de véritables tableaux que ces merveilleuses broderies où l'imagination tient largement sa place, et l'engouement féminin est tel à ce sujet qu'une jolie femme m'affirmait un jour que, si son mari voulait s'engager à lui essuyer les yeux avec un mouchoir *Chapron*, elle trouverait facilement des larmes !

J'ignore si son mari a compris la réticence, mais j'engage vivement ces messieurs à ne pas réduire les femmes à de si dures extrémités.

Mlles Ruffin sœurs, place de la Bourse, n'ont pas voulu laisser fuir l'année sans nous ménager une surprise. Il s'agit d'un petit renard blanc formant coussin ; avec sa faveur rose au cou, ses yeux pleins d'animation, on dirait le familier de la maison, se chauffant arrondi et couché au coin du foyer. C'est un charmant cadeau à offrir, et j'envie les petits pieds qui viendront chercher la chaleur dans cette blanche et douillette fourrure.

Nous reparlerons prochainement de Mmes Ruffin, chez lesquelles nous n'avons eu que le temps d'entrevoir une casaque en velours bleu garnie de chinchilla et d'une grande élégance, un joli petit manchon en velours de la même couleur et enfin une peau de tigre royal formant un tapis d'une beauté rare.

VICOMTESSE DE ***



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



DERNIÈRE CAUSERIE DE L'ANNÉE

I

EN MANIÈRE DE PROLOGUE

A la fin de chaque année, vers le milieu de décembre, quand il fait froid, que le vent souffle sous les portes, que la neige tombe dans la boue, j'éprouve un certain malaise moral. Je me découvre dans la glace des cheveux blancs que je n'avais pas vus. Je rencontre coup sur coup — c'est une fatalité! — trois camarades d'enfance vieillis, voûtés, raidis, et dans le fond de ma tasse de chocolat j'aperçois la date de ma naissance.

Êtes-vous comme moi? le cours de la vie me paraît insensibe : durant douze mois, les heures se succèdent égales et caressantes. A chaque saison nouvelle, on a trouvé un nouveau sourire, on a dit : Te voilà donc, mon cher printemps! Nous allons donc partir là-bas, sous les vieux chênes! Ah! viens donc vite, été de mes rêves. — Retournons à la mer, au pied des hautes falaises! Dieppe, Étretat, Trouville m'apparaissent noyés dans le soleil. — J'aperçois déjà sur la plage toutes les femmes de Paris promenant leurs jupons courts et leurs bas de soie tirés — Campées sur leurs hauts talons et la canne à la main, comme un marquis de Molière, elles s'avancent au milieu

des rires; la brise du soir soulève leurs cheveux, leur petit voile étroit se colle sur leur visage et j'aperçois sous la dentelle noire leurs dents blanches qui brillent comme la nacre.

Cependant le ciel qui se couche illumine la plage, le ciel et la mer sont comme déchirés par de longues bandes de feu, et baigneurs et baigneuses se détachent en sombre sur l'horizon brûlant comme un portrait sur un fond d'or. Ah! l'été, l'été! Et la Suisse, et Bade, et la roulette entre deux valses, et Coralie et Emma; Seigneur! que la nature est belle et que le ciel réserve de douceurs à ceux qu'il aime!

Mais l'automne arrive. Salut, automne, enfin te voilà donc! Retournons au château, peignons des paravents et jouons la comédie. Vous voilà, *Tabaro*, *Met-à-mort*, et toi, *Grisette*, et vous, *Vendée*! Comme on est bien chez soi! Grand salon, hautes tourelles. Voici le fauteuil où monseigneur Gelon veut bien s'endormir quelquefois quand il nous rend visite; voici mes bois, voici mes terres. — Voilà les portraits de mes pères qui poussent au noir, voici ma trompe de chasse, mon fouet et mon couteau, mes bottes et mes éperons. Quel adorable automne nous allons passer!

Oui, mais l'hiver arrive, j'aperçois l'Opéra éclatant de lumière. Les diamants étincellent sur les épaules nues. La Patti va chanter. Salut hiver! je t'attendais. Je vais retrouver mes longues soirées du Cercle, mes promenades au bois et le petit coupé bleu de cette endiablée mignonne... Retournons à Paris.

C'est ainsi que l'année se passe. Douze mois se sont écoulés et l'on n'a pas vieilli. — On est resté dans son fauteuil, le cigare à la bouche, tandis que la mascarade défilait devant vous; on a joui tout à l'aise sans regarder à sa montre, et voilà pourquoi, lorsque, vers la fin de décembre, l'heure sonne avec fracas, que ces 365 jours vous tombent tout à coup sur le corps comme un pot de giroflées du haut d'un toit, voilà pourquoi, dis-je, on éprouve un certain malaise. Il semble qu'une étoile se décroche du ciel.

—

J'ai l'habitude, dans ce moment de crise, de consacrer une soirée tout entière au passé — manière indirecte de faire ma cour à l'avenir; je choisis une soirée pluvieuse et froide, je ferme ma porte, je me plonge dans un grand fauteuil auprès de mon feu, et je parcours les almanachs, vous savez ces petits cahiers de toutes couleurs où l'on inscrit les faits et gestes de l'univers entier.

Alors je me promène dans les profondeurs de l'Inde, et en tournant la page, je me trouve en face de la boutique de Dusautoy. Du fin fond de l'Afrique, je reviens au Sphynx de M. Moreau. Je contemple du même regard l'empereur de la Chine et le père Enfantin, Mourawieff et Nadar; c'est un adorable cahos de faits, de paysages, de combats, de portraits. — C'est une lanterne magique folle, un cauchemar, un rêve, C'est la vie du monde entier.

Ce qu'il y a de curieux, c'est la différence d'intérêt que cause chacun de ces faits. — A mesure qu'ils se sont passés plus près de nous ils attirent plus puissamment notre attention; la jambe cassée du voisin nous préoccupe beaucoup plus que la mort de deux cents Chinois. Il est probable, au reste, que les Chinois nous le rendent bien. Comme en quelques mois les impressions s'émoussent, comme l'esprit s'habitue et les souvenirs s'égalisent. On est presque surpris en retrouvant des Polonais, les armes à la main, on les avait oubliés. L'image de M. Renan elle même n'excite plus l'indigation, on la contemple sans se signer.

On est égoïste, en vérité! Durant l'année, la Pologne a été hachée, le Mexique a été heureusement pétri, Nadar est monté en ballon et en est descendu. On a tiré le canon dans tous les coins du monde, les rivières débordées ont inondé des populations entières, M. Renan a ébranlé tous les tocsins de France, Blondin a traversé les espaces sans tomber, l'Académie, au contraire, est restée stationnaire et a fait une chute, Madame Plessy a trouvé des costumes inouïs, M. Ingres a failli être nommé pape. On a discuté, on s'est battu, on a percé l'isthme de Suez et mon bébé a mis sa première culotte.

Eh bien! j'ai beau feuilleter les almanachs, rappeler mes souvenirs, fouiller parmi mes impressions, le souvenir de cette première culotte domine la situation. Ne croyez pas que je sois un monstre d'indifférence! nous sommes tous ainsi faits : notre petit univers à nous nous intéresse infiniment plus que l'univers de tout le monde divisé en cinq morceaux. Au milieu de la lecture d'un journal annonçant le débordement du Missipipi et la mort de 15,000 personnes, si vous veniez à vous écorcher le bout du doigt, je parie que vous oublieriez immédiatement le Missipipi pour aller chercher du taffetas d'Angleterre.

—

Or, je vous le dis en vérité, chacun a son écorchure ou sa petite jouissance qui reste pour lui le point culminant, la chose intéressante de l'année et devant laquelle l'univers entier s'efface et s'estompe. Croyez-vous que M. Beulé, qui a découvert un escalier et qui s'en est fait une si jolie position, ne se considère pas comme le seul représentant de l'art français. De l'art français, c'est-à-dire de l'art du monde entier, c'est-à-dire de l'univers intellectuel. Voila donc M. Beulé qui, le soir, en se couchant, lorsqu'il dépose sur un meuble son petit dôme à bandes jaunes qu'il soutient à lui tout seul et non sans une certaine grâce naturelle, voilà M. Beulé, dis-je, qui se trouve protéger les Immortels, soutenir Apollon par ses conseils et lutter corps à corps avec ce colosse aux cent bras qu'on appelle l'administration. Comment voulez-vous, en bonne conscience, que M. Beulé attache quelque importance au débordement des rivières, aux églises qui prennent feu, aux luttes de la Pologne, au succès du *Petit-Journal*, aux malheurs du Danemark ou aux assensions de Nadar?

Croyez-vous maintenant que le colosse aux cent bras dont je viens de parler, que l'administration des Beaux-Arts n'ait pas l'intime conviction qu'elle a bouleversé le monde en retournant le royaume des arts comme on retourne un lapin? — Les poils du lapin sont en dedans au lieu d'être en dehors, mais le lapin me parait-être le même.

Croyez-vous que M. Meissonnier, qui a rendu avec grand talent et patience les vieux habits de l'état-major impérial, ne se considère pas comme le seul peintre d'histoire qu'il y ait en ce moment-ci? Croyez-vous que M. Moreau Gustave, qui a couvé pendant un état de langueur de plusieurs années, son sphynx fiévreux, ne se considère pas comme la plus puissante personnalité des temps modernes et, dans le silence de l'atelier, ne se ménage pas une jolie petite place dans l'histoire du siècle?

II

L'ACADÉMIE — LES PEINTRES

Il est assez difficile, depuis une année, de prononcer le nom de l'Académie sans que cela entraîne un petit bout de conversation.

Je trouve qu'on a été bien rude à l'endroit de l'Institut. L'Académie n'a qu'un défaut — ceci soit dit sans l'intention de lui être désagréable — c'est de ressembler fort à une assemblée de vieilles coquettes. Toutes ces dames, ou presque toutes, ont été belles, ont eu leur moment d'éclat. Il en est, cela est certain, qui n'ont eu que la beauté du diable, une lueur, un rien, mais enfin toutes ont eu leur petit succès, dont le souvenir exclusif emplit leur vie et les rend tout naturellement un peu partiales pour les générations qui les suivent. Mais, après tout, je ne vois rien là que de parfaitement naturel et je ne trouve pas dans ce sentiment tout humain une cause d'insulte ou de mépris. Le seul grand tort des vieilles dames est de ne pas être jeunes et de conserver des idées de printemps au beau milieu de l'hiver, de fredonner les romances de Garat alors qu'on chante celle de Nadaud ou celle de Paul Henrion. La mode nous aveugle et nous devenons féroces pour tout ce qui n'est pas le goût du moment.

J'ai vu souvent chez ma mère une vieille dame qui aimait à faire ses visites vers les six heures du soir, à l'heure des repas. Ses cheveux ou, si vous aimez mieux, les cheveux qu'elle portait, encadraient son visage sous forme de bandeaux noirs comme l'ébène, polis, lustrés, brillants et se réunissant à son front par l'intermédiaire bienveillant d'un petit velours noir du milieu duquel pendait un petit bijou sautillant. Elle avait été fort belle sous l'Empire, avait joué du luth sous le Directoire, s'était enrhumé maintes fois sous les orangers du pont des Arts, en compagnie de madame Récamier, et de vieux rhumatismes dont elle souffrait encore lorsqu'elle allongeait le bras pour prendre du sel, prouvaient assez qu'elle s'était autrefois décolletée trop souvent. Elle nouait, je m'en souviens, les brides jonquilles de son chapeau à l'extrémité de son menton pointu, dans la crainte de flétrir son pauvre vieux cou qui ressemblait à une colonne torse. Le soir, au jardin, après avoir dit : Mais je n'oserai jamais, et avoir sillonné l'air de petits gestes pudibonds, elle chantait avec un petit filet de voix plein de délicatesses et de nuances exquises, elle chantait : *Plaisir d'amour*, ou bien encore une douce romance, écho lointain de ce moyen âge abricot qui fut si fort à la mode vers 1820. Dans cette romance, je m'en souviens, il y avait *un preux chevalier revenant de la guerre... dont l'épée et la harpe se croisaient sur le cœur*.

Eh bien! quoique passée de mode et en réalité un peu comique, la vieille dame m'inspira toujours un certain respect. Je cherchais sous ses rides la beauté d'autrefois, dans sa voix tremblottante je devinais le timbre argentin dont elle avait été si fière. Je fouillais dans son passé au lieu de me moquer des ruines du présent. — Je lui baisais la main dont elle soulevait le petit doigt fort gracieusement, quoique avec un peu de peine, à cause des rhumatismes. Elle m'adorait et souvent

répétait à ma mère : Il est charmant, ton *fi*; ma belle, il est charmant. Toutes les fois que j'ai entendu plaisanter l'Académie je me suis rappelé la vieille dame.

N'est-ce point injuste et brutal que de reprocher aux gens d'avoir conservé les goûts et les idées de leur jeunesse, de ne pas tenir compte des influences de milieu et d'époque et de les accuser de ce que le temps a marché. — Croyez-vous que les efforts, les tendances, les sympathies de toute une existence s'effacent du cœur comme la poussière sur une paire de bottes. La partialité absolue sans doute des viellards est la preuve de leur sincérité et ne peut leur être reprochée. Nous les arrachons de leur vieux cadre, nous effaçons leur passé et nous prenons prétexte de leurs rides, que nous comptons tout haut, pour nous trouver frais, jeunes et jolis. Nous les appelons ganaches — c'est bientôt dit. Ils nous appellent jeunes insensés, c'est assez naturel. — Nous nous tenons les côtes en face de leur vieille grande peinture; ils se croient autorisés à en faire autant devant notre petite peinturlurette péniblement adorable.

Joignez à cela que les vieilles dames sont portées à se consoler par la religion et que la religion, pour les académiciens, se traduit par le culte de leur individualité. Aussi les voyez-vous, aussitôt installés sous la coupole, se construire une petite chapelle pour y caser leur fauteuil et passer leur temps à allumer des cierges autour d'eux.

Cela est un travers à coup sûr, mais j'entends que ce travers est commun à toutes les générations, et la nôtre n'en sera pas plus exempte que ses aînées.

Êtes-vous bien sûr que M. Gérôme n'ait pas un talent tout aussi conventionnel qu'a pu être celui de M. Abel de Pujol et que dans 40 ans nos petits-enfants n'auront pas l'irrévérence de traîter de ganaches nos héros de fraîche date; de ne plus voir un monde de pensées et des flots d'ineffables rêveries dans le sphynx de M. Moreau, de trouver les grandes pâleurs de M. Puvis de Chavannes tout à fait inférieures aux énergies passées de mode de M. Heim ; de considérer M. Meissonnier, qui vous peint une culotte comme un ange, comme un tout petit tout petit peintre d'histoire ne dépassant pas le talon de M. Girodet? Êtes-vous bien sûr qu'ils n'auraient pas l'audace, ces enfants terribles, de trouver M. Picot, dont on a tant ri, supérieur à M. Yvon, dont on a fait un peintre national; de prétendre que le joli plafond de M. Cogniet ferait honneur à Pils; que les langueurs aristocratiquesde M. Hébert sont des vieilleries démodées, etc, etc. Si nos petits-enfants disent cela, ils seront sévères, mais enfin nous leur aurons donné l'exemple de la partialité et de l'enthousiasme aveugle.

Oui, en vérité, je ne serais pas surpris que nos dieux d'aujourd'hui eussent quelques discussions avec la postérité, que le nom de Delacroix ne vécût pas aussi longtemps que vécut celui de Géricaut. Si maintenant on doit accuser quelqu'un en tout ceci, c'est sur nous, public, gens du monde, que doit retomber le blâme, sur nous qui n'osons pas dire franchement notre opinion, avouer ouvertement nos sympathies, qui sommes naturellement disposés à porter aux nues ce que nous comprenons le moins et avons si peur de ne point avoir d'opinion que nous exaltons follement celle que nous présente le voisin. Et cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse, le goût du public seul donne à l'art d'une époque son véritable caractère et sa véritable grandeur. Il est aussi difficile de faire un civet de lièvre avec des lapins que de faire naître dans une génération quelconque un art qui n'en soit pas l'expression absolue.

Ceux-là seuls restent parmi les artistes qui sont les enfants reconnus de leur époque, qui en ont exprimé les tendances, qui en ont satisfait les goûts, et c'est pourquoi je me permets de dire que ceux qui, à l'heure qu'il est, parlent hébreu quand nous parlons français, ou s'organisent en confrérie pour prêcher des puretés idéales de contours rêvés, ne seront plus estimés, dans 50 ans, que comme des étrangetés historiques sans aucun intérêt.

Et voyez comme ce changement dans l'opinion publique se produit en peu de temps; voyez comme l'enthousiasme, quand il est factice, s'affaisse, se dégonfle promptement, passez-moi le mot. Ces croquis informes de Delacroix, ces traits de plume, ces pâtés d'encre, qu'on s'est arraché des poignées d'or à la main, il y a quelques mois, combien croyez-vous qu'on les revendrait aujourd'hui?

Il n'est pas rare, en ce moment-ci, de vendre 300 francs une assiette en faïence de Rouen que l'on a payée 5 francs il y a une année. Il est possible, l'hiver prochain, que vous ayez cette même assiette pour 3 francs. Il m'est impossible, en songeant à ces faïences, de ne point trembler pour M. Ingres et ses vicaires; de ne point me demander ce que deviendrait la vogue de M. Gerôme, si le goût du bibelot et de la chinoiserie, si notre manie d'archéologie facile venaient à disparaître. — Mon Dieu! il suffirait peut-être que M. Gérôme entrât à l'Institut pour perdre les trois quarts de son prestige, car on ne peut nier que le prestige ne soit pour quelque chose dans son affaire.

Il est certain que le palais du pont des Arts éteint les réputations, je ne veux pas dire le talent, mais il est constant qu'on perd quelque chose en y entrant et cela se comprend : un saint qui postule est plus intéressant qu'un saint arrivé. On se bat pour celui-là, — on bâille devant la niche de celui-ci. Nous sommes jeunes encore et cependant que d'autels n'avons-nous pas vu déjà déserter, que de soleils éteints, que d'auréoles brisées? Quand je pense que nos pères se sont agenouillés devant Chateaubriand, ont applaudi le théâtre de Picard et se sont battus pour Casimir Delavigne! Quand je pense que notre poète, à nous, celui que nous avons aimé, qui a fait naître les premiers battements de notre cœur, celui qu'on emportait à la campagne au fond de sa poche pour lire dans les bois, pour réciter au bord de l'eau courante, sous le saule qui se penchait; que l'ami enfin, le Dieu de notre jeunesse, Alfred de Musset, est discuté par la génération qui nous suit! que les jeunes barbes le lisent avec indifférence, froidement et jugent son genre sans être émus. Vous rappelez-vous son enterrement? c'était à Saint-Roch et l'église était pleine. A gauche du cercueil, il y avait un vieux monsieur voûté et qui me paraissait bien laid, il se tenait fort mal et la lumière jaunâtre du cierge éclairait son visage grimaçant et pâle que cachait à moitié un petit livre luisant. Ce vieux moisieur dans le voisinage du Dieu qu'on enterrait me choquait extrêmement.

— Quel est donc cette personne ? dis-je à mon voisin.

— C'est M Villemain, parbleu!

J'ai revu depuis M. Villemain et je le juge tout autrement.

Voyez un peu, déjà nous sommes en retard, demain nous serons des ganaches. Déjà nous avons des souvenirs d'une époque qui n'est plus!... Mais, pour l'amour du bon Dieu, ne nous moquons pas des académiciens, nous le serons peut-être demain.

III

SOUVENIRS, EMBELLISSEMENTS ET BIBELOTS

Déjà nous nous disons, lorque nous nous retrouverons ensemble : Te souviens-tu? — Les uns se souviennent et d'autres cherchent en vain, car nos souvenirs datent de loin. Quand je pense que depuis que ma barbe est poussée on a refait Paris et que lorsque j'entrais dans cette petite salle de la Sorbonne qui sentait si mauvais, pour y passer mon baccalauréat, j'avais devant moi l'image de Louis-Philippe me souriant avec bienveillance. — Il y a longtemps que le bon roi ne sourit plus aux bacheliers. — Il me semble qu'hier encore je flânais sur la vieille place du Musée encombrée de ses baraques, de ses décombres, que j'errais dans ce capharnaum adorable où dans le premier enthousiasme de ma jeune liberté n juif audacieux faillit me faire acheter un tablier de sapeur, qui m'aurait bien gêné dans la suite, au lieu d'une jolie petite machine électrique un peu cassée dont j'avais grande envie.

Je ne reproche pas à notre époque d'avoir amélioré Paris si furieusement, d'avoir rasé la vieille ville pour la mettre violemment à la mode, d'avoir labouré le cimetière des souvenirs historiques pour en faire un jardin anglais. Je n'en veux pas aux grands trottoirs, à ces embellissements qui ressemblent à des désastres; je n'en veux pas à ces jolis petits kiosques qu'on installe au beau milieu des places pour que personne ne se trompe sur leur destination. Je m'en veux à moi-même que les premiers cheveux blancs aigrissent et qui pousse un soupir comme un niais à chaque pierre qui tombe.

Ce n'est pas qu'en voyant le nouveau Paris, je ne pense à ces gens qui viennent de perdre leurs parents et se hâtent de vendre le mobilier paternel pour meubler leur salle à manger en vieux chêne noirci à Montmartre.

A propos de ce goût du vieux neuf, il est certaines reconstructions qui me déplaisent tout particulièrement ce sont celles où M. Duban réussit si bien à accumuler minutieusement les échantillons de toutes les architectures connues et à vous offrir finalement un prospectus et un curieux dictionnaire au lieu d'un monument. Les travaux de M. Duban rappellent ces salades de homard où l'on met du homard d'abord, puis des œufs, puis du sel, du poivre, de l'huile, du vinaigre, du bouillon, de la moutarde, des sardines, des haricots, un verre de rhum, des fruits confits, une grappe de raisin et dont tout le monde dit, en faisant la grimace : Cette salade est d'une finesse de goût inouïe!

J'ai eu occasion de visiter cet été le château de Blois et je dois dire que les restaurations du M. Duban sentent un peu le désir d'épurer la Renaissance. On sent au milieu de tout cela un filet d'archaïsme académique qui fait l'effet d'un filet de vinaigre dans un entremets sucré. Il est vrai que ce doit être une tâche difficile de restaurer une

merveille aussi fine et aussi délicate qu'est le château de Blois. Quelle soudure peut passer inaperçue dans un pareil bijoux?

Comme on regrette, en visitant ces appartements encore tout chauds du meurtre royal, de les trouver démeublés et vides. Transportez, par l'imagination, le mobilier de Cluny dans ces longues chambres sombres, suspendez une tapisserie du temps devant cette porte basse où l'on croit voir encore le pas ensanglanté du duc de Guise, mettez des cuirs de Cordoue à filet de vieil or dans cette alcôve tapissée maintenant de toile peinte à la colle, replacez devant la fenêtre le lit du roi avec ses colonnes sculptées et ses courtines épaisses, toutes brodées d'or et de soie, ces rideaux où la victime s'accrocha en râlant, et vous aurez une merveille unique, une sorte de petit temple consacré à ce beau XVI[e] siècle dont on ne doit parler que chapeau bas.

En passant, une observation sur le tableau de Delaroche qui représente cet assassinat du duc de Guise; tout le monde le considère, à en juger par l'exécution scrupuleuse, comme un chef-d'œuvre d'exactitude historique, et pourtant il donne du lieu de la scène l'idée la plus fausse. La chambre royale, qu'a peint M. Delaroche n'a rien de commun avec la véritable chambre qu'on voit encore au château. Celle-ci est longue, étroite, deux ou trois fenêtres donnant sur des balcons l'éclairent dans sa longueur, et le lit, qui faisait face à la fenêtre, ne devait laisser qu'un étroit passage.

Un monsieur qui visitait avec moi le château donnait à chaque instant des preuves de son indignation.—Monsieur, me disait-il, le respect de l'archéologie est une chose inconnue en ce pays-ci surtout, où on a les plus grandes prétentions au culte du passé. Vous voyez dans tous les châteaux qui bordent la Loire des ameublements du XVI[e] siècle. On vous montre partout la chambre du roi couverte de salamandres, le lit du roi, le fauteuil du roi, l'oratoire de Diane, son prie-Dieu recouvert de velours noir, son livre d'heures tout ouvert, etc., et lorsque vous examinez ces objets, vous voyez que le livre d'heures n'a que trois pages authentiques, que le lit du roi a passé par le quai Voltaire ou l'hôtel des Ventes avant de venir là, que le prie-Dieu est recouvert en velours de coton, que tout cela n'est qu'un décor dont les propriétaires eux-mêmes sont peut-être dupes. L'amour du bibelotage est un faux nez qu'il est de bon goût de prendre au sérieux. Et tenez, monsieur, au milieu de tous ces bijoux anciens, dans le goût de Louis XIII, aux pierres de toutes couleurs, aux émaux tachetés, combien croyez-vous qu'il y en ait de ces bijoux qui soient vraiment du temps?

— Très-peu probablement.

— Pas un, monsieur, pas un! Le marchand de curiosités vous les tire lentement. un à un, avec mille respects. — Cette broche, il l'a acquise à la mort d'une princesse russe; ces boucles d'oreilles, il les a payées cher à la vente du duc de C.; ce collier, il a fait des prodiges de ruse pour en devenir acquéreur; et la dame qui se hâte d'acheter, pour profiter de cette occasion unique, ne se doute pas que douze douzaines de ce bijou unique sont actuellement en circulation. Les magasins de curiosités sont des boutiques à 25 sous où l'on vent des merveilles pour toutes les bourses. Ce qui est vrai pour les bijoux anciens est vrai pour les glaces de Venise à cuivres repoussés, dont regorge le quai Voltaire. Ces cuivres repoussés ont à peu près la même antiquité que les estampages qui ornent la corniche des boutiques de chapeliers et les avant-scène de l'Opéra-Comique.

Mais revenons à Paris et à ses jouissances intellectuelles.

Je trouve que nous ressemblons à un troupeau de commis voyageurs déguisés en notaires. A voir notre pruderie, nos prétentions au sérieux, au grave, au pompeux, à ne considér que les grands succès de *Lara* à l'Opéra-Comique et de *Roland* à l'Opéra, on doit dire : Voilà des notaires inintelligents.

Mais si on s'arrête devant la boutique d'un libraire et que l'on jette un regard sur cette littérature à bon marché qui s'étale sous la devanture, sur ces milliers de petits livres dont le titre vous fait *pstt* du doigt, dont le débit est une sorte de prostitution publique, on doit se dire : Voilà une population de commis voyageurs lascifs et illettrés.

J'oublie de dire qu'en passant devant les éditeurs catholiques qui envahissent certains quartiers, lorsqu'on aperçoit la *Salette vengée*, le *Tout pour Jésus, tout pour toi*, les *Délices des dames pieuses* et toute cette bibliothèque d'ineffables puretés, on ne peut retenir cette exclamation : Mon Dieu! Paris est devenu un séminaire!

Or, ces trois jugements sont justes; nous avons en effet la gravité pédante et le manque de goût qu'on acquiert au milieu des dossiers; nous avons le besoin de jouir vite et à bon marché, de rire fort et sans peine; ce goût pour l'eau-de-vie de restaurant qui fait faire *hum!* lorsqu'on l'a bue, qui n'est point bonne mais qui réveille. Autant de penchants particuliers aux commis voyageurs affairés que le chemin de fer n'attend pas. Nous avons enfin ces scrupules religieux propres aux gens qui ne croient pas, ces pudeurs orthodoxes que nous ne voulons pas analyser de peur d'en avoir honte.

Je ne sais si c'est à la littérature à descendre jusqu'au niveau de tout le monde, si c'est à elle à aller chercher ses lecteurs dans les cabarets, les cuisines, sur les omnibus et le siége des fiacres, ou bien si ce ne serait pas aux cochers, aux ivrognes, aux cuisiniers, aux nourrices, à faire toilette pour aller jusqu'à elle — Ce qu'il y a de certain, c'est que la littérature, la belle fille, a singulièrement crotté ses bas en relevant ses jupes, qu'elle a éculé ses bottines horriblement en piétinant dans la boue, et qu'à l'heure qu'il est on se dit en la voyant : Est-ce une déesse qui cherche la popularité ou une fille qui va au marché?

Au milieu de ce marché au papier noirci qui n'est qu'une dyssenterie intellectuelle, le goût se pervertit et s'il paraît un livre surnageant au milieu de ce potage pour tous, on est tout étonné de ne plus savoir lire et l'on reste indécis comme un habitué de Ramponneau devant un salmis de bécasses.

Quoi qu'il en soit, tâchons de faire honneur aux bonnes tables et passons-les en revue :

IV

LES LIVRES

Avant tous la bible de l'humanité.

A première vue, ce livre vous fait l'effet d'un tombereau de pavés qu'on vous déchargerait dans les oreilles. — On ne sait où l'on est, on songe à se garer. C'est une pétarade, un bouquet de feu d'artifice, une cascade, un torrent —Ce style saccadé, haché, arraché par morceaux, vous agace, vous inquiète. On croit lire un livre écrit dans une langue étrangère. Cela ressemble à ces vieux murs que Decamp rendait si bien dans ses tableaux. C'est rugueux, âpre avec intention. Les idées hachées menu et ponctuées bizarrement affluent, abondent, se pressent pour sortir, et l'on souffre comme on souffre de hoquets successifs qui se montent l'un l'autre sur le dos pour être plus tôt dehors. Quant au sens général, à l'intention, à l'idée mère du livre, il échappe tout d'abord. Dès le premier chapitre, on est dans un fourré épais et enchanté. Vainement on écarte les broussailles. On se frotte les yeux, on s'inquiète et on cherche; on sait qu'on va au Nord ou au Midi, mais il n'y a point de route et l'on ne voit pas le clocher. Les idées pleuvent, mais dru comme grêle, vous tombent sur la tête et le crâne résonne comme un tambour. On est au milieu d'une tempête, le soir, sans lanterne; on se dit : quel temps de chien! mais au fond on éprouve une vague émotion, un respect confus pour cet ouragan qui vous aveugle — on voudrait voir clair.

Voilà la première impression que l'on ressent à la lecture du livre de Michelet. Loin de moi la prétention de porter sur le vénéré maître un jugement absolu. C'est mon impression personnelle, rien qu'elle, que je raconte ici. Mais si après avoir fermé le livre deux ou trois fois et l'avoir rouvert sous l'empire d'un attrait indéfinissable assez semblable à celui que cause les écritures de l'obélisque, on met une bonne fois la tête dans ses mains et l'on poursuit lentement la lecture, alors le jour se fait, on saisit la pensée sous sa forme raboteuse. Tout s'éclaire; on est envahi. Les portes d'or s'entr'ouvent et l'on aperçoit des horizons immenses, des splendeurs merveilleuses. Je ne connais rien de plus éloquent, de plus saisissant, que les chapitres consacrés à la femme et au moyen âge.

Sous une forme imagéee, délicieusement poétique, la pensée profonde, nette, juste, vous fait frissonner.

Parfois encore il faut chercher pour comprendre, le mot en dit trop à lui tout seul et éblouit; il faut se frotter les yeux et s'y reprendre à deux fois.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que lorsqu'on est entré tout entier dans ces belles pages, ce style un peu rude et qui veut être dénué de tout artifice, qui ne veut exprimer que la pensée elle-même, rien de plus, et par suite paraissait concassé, sec, aride, ajoute encore par son étrangeté puissante à la séduction — on croit entendre Michelet parler, et ces cahots, ces points nombreux, ces interruptions, ces arrêts semblent être là pour exprimer les gestes et noter les intonations.

—

C'est évidemment la *Vie de Jésus* de M. Renan qui a donné à M. Michelet la première idée de son livre. M. Michelet a voulu généraliser la question, voir de plus haut, étendre l'horizon, et il a réussi : lorsqu'on sort de lire la *Bible de l'Humanité*, la *Vie de Jésus* semble un

énorme plaidoyer pour une petite discussion de mots; un scrupule de dévote analysé, développé avec un art infini; d'ailleurs une rêverie si douce qu'elle attire la sympathie et un peu la compassion, car on devine chez l'auteur des souffrances, des doutes douloureux, une lutte perpétuelle contre une crainte vague qui l'envahit sans cesse. — Il y a chez M. Renan un grand artiste et un prêtre révolté;—c'est ce dernier que l'on a poursuivi à coups de tocsin et que l'on a pieusement assommé à coups de goupillon.

Il a tout ce qu'il faut pour faire un catholique et même un catholique remarquable; s'il ne l'est pas, c'est qu'il n'a pas voulu absolument. Il a prémédité son coup, il a escaladé les murs pour sortir de là. Il a encore des bouts de soutane dans la main : — voilà ce qui indigne les personnes intéressées et pourquoi les tocsins s'ébranlent. Comprenez la chose : M. Renan a conservé l'habit et prêche l'incrédulité en costume de dévot.

—

J'ai lu aussi la *Littérature anglaise de M. Taine*, et les fragments de ce livre qui ont été publiés dans la *Vie Parisienne* ont pu vous en donner une idée et faire naître en vous le désir de le connaître. Quand on se souvient de ce qu'a pensé et écrit *ce jeune homme*, comme dit Mgr Dupanloup, avec une nuance de raillerie épiscopale, on trouve qu'en vérité *ce jeune homme* n'a point perdu son temps. Il sait tout, il a tout vu, tout étudié, tout sondé;—son esprit, avec une logique infaillible, pénètre et fouille dans l'âme des autres, comme une épée dans une botte de foin. Je ne connais pas d'individualité qui donne une plus haute idée de ce que peut l'intelligence humaine. Sa logique est si nette et si franche, sa phrase est si précise, si courte et si saisissante, qu'elle ressemble à un soufflet qu'on recevrait en plein visage.—On est ému, il faut s'y faire, monter jusqu'à lui, s'habituer à la façon de voir de ce cerveau étrange auquel rien n'échappe, qui sait décrire un paysage avec la netteté, la vérité d'expression, l'émotion d'un paysagiste qui comprend la nature, qui sait et peut être à la fois philosophe profond, artiste plein de finesse, causeur spirituel; qui serait demain, si besoin était, médecin, musicien, poète; qui a cinquante poches à ses vêtements et toutes profondes et pleines.

Il y a cependant un sentiment que j'ai toujours éprouvé en pensant à M. Taine : c'est un sentiment de frayeur. Je n'ai point l'honneur de le connaître, mais je n'aimerais point à me trouver tout à coup face à face avec lui. Il me semble qu'il lirait immédiatement dans les plus secrets recoins de ma conscience et analyserait la moelle de mes os.

Maintenant, que Monseigneur d'Orléans, qui aime à porter sur s- tête la triple couronne d'académicien, d'homme politique et de prél choisi, ait fait des pieds et des mains pour qu'un ouvrage tout littérai comme celui de M. Taine ne soit pas publiquement couronné, comme il le méritait, cela n'a rien d'étonnant.

L'Académie est une réunion de personnes âgées; l'âge entraîne parfois un peu de partialité, d'aigreur, et d'ailleurs les principes de M. Taine sont les plus gênants du monde pour les gens qui désirent continuer leur petit train-train de vie, saus secousse, sans discussion, à la faveur d'une lumière douce.

Les principes de M. Taine me font l'effet d'un tas de pavés dans une sacristie. Allez donc déranger cela. Mais le tas de pavés demeure et tous les ongles s'émoussent et se brisent sur cette masse qui ne fait point de concessions

M. Taine n'est point un chef de parti, il est tout simplement le représentant le plus éminent de tous les gens qui pensent avec leur propre cerveau, aiment le vrai avant tout, veulent acheter leur bougie eux-mêmes et s'éclairer, eux et leur famille, à leur façon,

Je ne voudrais en aucune façon blesser la susceptibilité de vos convictions, chère madame qui daignez peut-être m'écouter, mais entre nous, je crois qu'à l'heure qu'il est il se glisse dans le monde une goutte d'indépendance intellectuelle. Les éditeurs catholiques font fortune, je le sais et des milliers de presses à vapeur s'usent à fabriquer les petits livres pieux. Il y a des quartiers entiers envahis par les marchands d'ornements d'église, de saints s'habillant et se déshabillant comme des poupées Hurel, de petits Jésus couleur de chair, disant papa et maman quand on pousse un ressort, de jolies crèches avec de vraies petites veilleuses, — des bijoux! et pas trop cher vraiment, si on considère la perfection du travail. Le faubourg Saint-Germain tend à devenir un vaste couvent, je le sais encore, et l'on rencontre à chaque pas des capucins ayant une odeur particulière et les pieds nus ; mais ces pieuses ardeurs ne me paraissent pas prouver les progrès de la foi.

On achète par boisseaux ces petites images figurant une rose mystique sous la pétale mobile de laquelle se cache un cœur enflammé, mais je serais porté à voir dans ces pieux enfantillages, dont la mode croît incontestablement, un besoin de distraction chez les fidèles et comme la conséquence d'un bâillement général : ainsi que les chevelures trop abondantes dénotent le plus souvent les pudeurs d'une calvitie précoce. Ce qui distingue notre génération n'est pas — je peux me tromper pourtant, — la foi des premiers martyrs et je ne serais pas étonné, madame, que la mode et le respect des décences morales fût pour beaucoup dans vos pratiques religieuses.

Supprimez la messe de une heure, mettez les vêpres à sept heures du matin, et je suis convaincu qu'on aura à déplorer un notable refroidissement dans la piété des paroissiens.

Tout dernièrement encore vous avez éprouvé, avec la France entière, un frisson d'horreur lorsque M. Renan... ne réveillons pas ces souvenirs douloureux.

Vous auriez, j'en suis sûr, mangé volontiers un petit morceau de l'ante-Christ, mais vous vous êtes indignée sur parole, avouez-le; et vos convictions blessées n'ont point eu le courage d'affronter deux heures d'ennui pour ouvrir ce livre et éclairer votre conscience.

—

Il y a un livre, un petit roman alsacien, qui a obtenu cet hiver le succès le plus unanime; — je veux parler du *Conscrit de* 1813, de MM. Erckman et Chatrian. — J'avais tellement entendu dire autour de moi : Avez-vous lu le *Conscrit*, prêtez-moi le *Conscrit*, que j'ai fini par acheter ce *Conscrit* et le lire.

C'est un tableau de genre adorable, comme en sait faire Brion; — même adresse d'exécution, même charme de mise en scène, même affection pour le détail, vrai en apparence ou en réalité. — J'ai donc été ravi par ce côté du livre. On y voit de petits paysages délicieux, on y voit la bonne bière qui déborde, la vigne rougissante qui abrite les vieux perrons, on y voit de bons visages alsaciens au nez rouge, au petit œil brillant, et bien d'autres choses encore qui charment extrêmement; je ne parle pas du style, qui affecte des airs de bonhommie et de sincérité biblique et réussit à toucher.

Ce que je n'aime pas, c'est l'idée même du livre, et on peut dire le côté politique. C'est une page de notre histoire qui ne manque pourtant pas de grandeur, vue avec intention, par le petit côté de la lorgnette, comme le fait si bien M. Meissonnier. C'est la peur décrite avec une infinie tendresse et rendue touchante à force d'être bien présentée. Quant au héros de ce grand orage qui termina l'Empire, presque rien, — un mot. On le voit passer le soir en voiture, il est bouffi, son visage est jaunâtre; il prend une prise de tabac. Un mot de plus, ce serait un idiot trop gras. — Ce qui est nettement indiqué, c'est la peur de la lutte, c'est l'effroi de l'ennemi, c'est la crainte de la conscription, et par-dessus le marché, une nuance d'indignation contre l'autorité absolue. Comment ne pas maudire, avec ces pauvres mères, ce monstre, cet ogre, ce fou qui fait mitrailler leurs enfants; comment ne pas bénir le bon vieillard si respectable qui prêche, au soleil couchant, le calme, le bonheur domestique, la paix universelle... allons, tranchons le mot, la bonne république démocratique, sociale, honnête et pure. Voilà le livre. C'est un bonnet rouge entortillé dans du coton, le tout noué avec des faveurs roses.

Un de mes amis qui est Alsacien et qui connaît bien son pays, — si je vous disais son nom vous n'en douteriez pas, — me disait avec son bon gros accent : Mais non, mon cher, ce n'est point là l'Alsace; tous ces paysages n'ont que l'apparence; — c'est une couleur locale de convention, mais point vraie. Et si vous voulez voir les ficelles du procédé, lisez les nouvelles de ces messieurs : vous verrez l'éternelle bonne bière débordant dans le bon vieux verre, — le bon vieux bonhomme allumant sa bonne vieille pipe, pleine de bon vieux tabac, au bon vieux tison de la bonne vieille cheminée.

Voilà la couleur locale qui a obtenu tant de succès auprès de nous autres Parisiens, qui ne connaissons les provinces de France, leurs mœurs, leurs costumes et le caractère que par ce qu'a bien voulu nous en révéler l'Opéra-Comique ou les tableaux des peintres de genre.

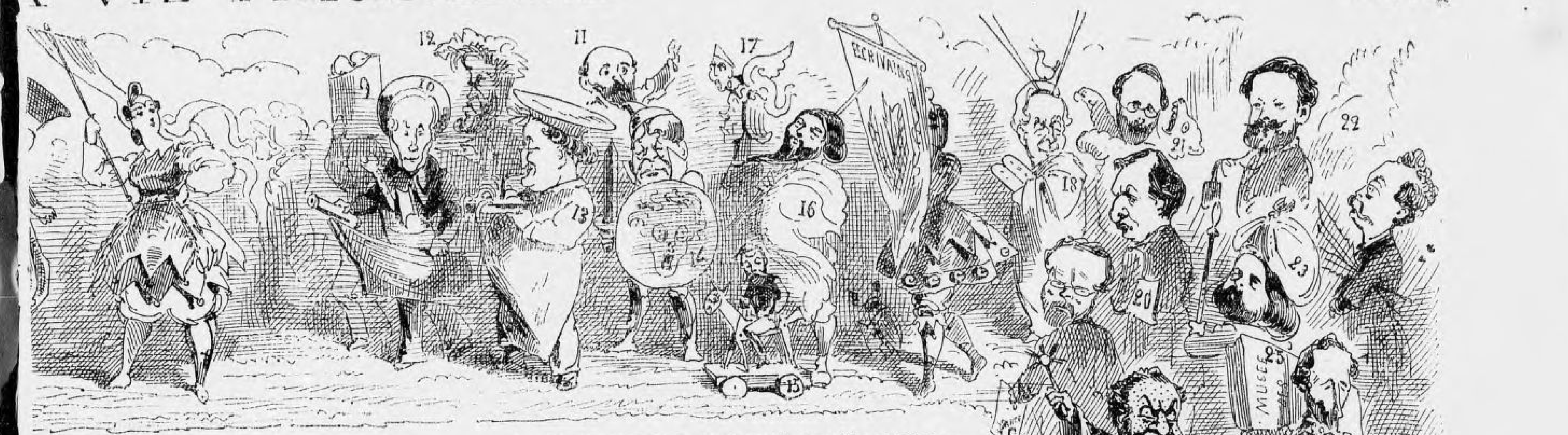
J'ai lu, pour faire plaisir à mon ami, les autres livres de MM. Erckman et Chatrian, et j'avoue que mon ravissement s'est calmé, et je doute que leur succès résiste à l'analyse sérieuse des gens qui savent lire.

Deux livres encore m'ont amusé cette année : les *Mémoires du Géant* et les *Nuits de Rome*. Que dire des *Mémoires du Géant?* Est-ce un poëme, est-ce un roman, est-ce un livre? — Ce n'est rien de tout cela et c'est tout cela à la fois. — Cela n'est point écrit, c'est raconté et raconté avec la verve, le feu, l'entrain de l'homme qui a passé par là. Cette curieuse personnalité qu'on appelle Nadar est tout entière, défauts et qualités, dans ces quatre cents pages. C'est franc et courageux. Quant aux *Nuits de Rome*, elles valent mieux que tous les ta-

ÉTRENNES DE LA VIE PARISIENNE







1. A M. Flourens : Une corde pour aller sauter aux Tuileries, un ballon et un cerceau. — 2. A M. Vitet : Le petit encensoir de poche avec lequel il brûle un encens si désagréable aux nouveaux nez immortels. — 3. A M. Viennet : Une petite fable, un poëme en vingt-quatre chants et un petit cornet acoustique.— 4. A M. Victor Cousin : Toutes les pudeurs de Mme de Longueville, et un portrait, bien décolleté, de Mme de Chevreuse, richement encadré. — 5. A M. Guizot : La partition d'*I Puritani*. — 6. A MM. Dufaure et de Carné : Un quatrain :

Dufaure et De Carné sont dans le Sanctuaire,
Pour ma part j'aurais mieux aimé M. Littré :
Mais les quarante ont craint que ce savant lettré
N'achevât seul le dictionnaire.

…7. A Leverrier : Une batterie de télescopes rayés. — 8. A M. …ilé : Pour tous les gémissements qu'il pousse au hasard dans … discours : un tableau de Delacroix grande manière, cheval …let, arbres jaunes, mer solférino, cavalier vert pomme. Gé…ssez, monsieur Beulé! — 9. A M. Desprez (chimiste) : Un bois…u de charbon pour voir s'il en fera une rivière de diamants. — … A M. le marquis de Boissy : Un projet élégant de descente sur … côtes de la perfide Albion. — 11. A M. Glais-Bizoin : Ses œu…s complètes : *Oui* — *non* — *à l'ordre* ! — 12. A M. Jules Favre : …e machine — *hum* — à scander — *hum* — ses discours — *hum* pour la veuve — *hum* — l'orphelin — *hum* — le mur mitoyen — …n — et généralement — *hum* tout ce qui concerne — *hum* l'ar…al désagréable — *hum* de cet orateur — *hum* — qui broie du chocolat; et une boite de pâte-Regnault, pour faire passer ça. — 13. A Rossini :

Le livret de l'*Africaine*
La Faridondaine.
E quand ce sera finit
Un plat de macaroni.

— 14. A M. Ingres : Un petit pain de seigle, emblème de sa couleur; un verre à éclipse, pour regarder les Delacroix; et le crâne dépoli de Raphaël. — 15. A M. Meissonnier : Une bataille de cent mille hommes dans le chaton d'une bague. — 16. A M. Courbet : Je lui vends mon petit corbillon. Qu'y met-on?... Du papier. — 17. A M. Gustave Moreau : La solution de l'énigme du Sphinx. Le Sphinx : A qui est le pied qui est au bord de ce trou? C'est le pied d'un puisatier. — 18. A. M. Michelet : La s… cette petite canaille qu'on appelle : l'*Amour*, une *femm…* colombe, un *oiseau* des canaries, un *insecte*, une *sor…* *Bible*. — 19. A M. Proudhon : Un propriétaire qui a au… loyers. — 20 A M. Renan : Un Catéchisme avec les dema… réponses, rédigé par ses bons amis du séminaire de Sai… Qui vous a créé et mis au monde? C'est Dieu. Pourquo… créé et mis au monde? Pour le démolir. — 21. A M. … ours des Pyrénées. — 22. A M. About : Un scapulaire et… gences. — 23. A M. Théophile Gauthier : Une pipe t… odalisque, un tapis de Smyrne et une portée de chats… stéréoscope pour lire ses vers coloriés en relief; *iten…*

…— Œdipe :
…tatuette de
…e-poisson-
…*ière* et une
…mentė ses
…ndes et les
…nt-Sulpice :
…i vous a-t-il
… Taine : Un
… des indul-
…urque, une
… blonds ; un
… : un vers









faux, une cheville et une rime insuffisante, le tout manquant dans ses œuvres. — 24. A M. Dumas fils : Beaucoup de pièces comme *l'Ami des femmes*, quand même. — 25. A M. Octave Feuillet : La collection du *Musée des Familles*. — 26. A. M. Veuillot : Un goupillon. — 27. A M. Thimothée Trimm : nos cœurs et des étoiles. — 28. A M. Méry : beaucoup de rimes comme ceux-ci :

Un jour un matelot couché dans son - *hamac*,
Disait à Saint-Maclou, juché dans une - *niche* :
« Grand Saint, dois-je fumer ou chiquer mon - *tabac?* »
— Fume-le, chique-le, dit le Saint je m'en - *fiche* !

— 29. A M. Léon Laya : Le livre de Job. — 30 A M. Gustave Flaubert : Un cordon de montre tressé avec les chevelures des femmes de Carthage.

Combien de biches dans le monde
N'en pourraient pas offrir autant

— 31. A M. Arsène Houssaye : Une dix-huitième édition de *Mlle Cléopatre*. — 32. A M. Gustave Aimard : Un paquet de cigarettes, un tomawack, un calumet, un révolver. = 33. A M. Legouvé : Le mérite de son papa. — 34. A M. Saint-Marc-Girardin : Une redingote en drap vert. — 35-36. A. M. Thiers : Une livre de chocolat-Dewinck. — 37. A M. Camille Doucet : ... la *Considération* la plus distinguée. — 38. A M. Jules Simon :

Jules Simon, vole vole vole,
Je ne lirai pas l'Ecole, l'Ecole

— 39. A M. Richard Cortambergt, Géographe : La Croix de Malte-(Brun).— 40. A M. de Laprade : Cette fameuse *Cime alpestre* sur laquelle il se met à cheval, et qu'il a si bien enfourchée à la *Revue des Deux-Mondes*. Ah ! cette cime alpestre, pour un joli dada, c'est un joli dada qu'il a là. — 41. A M. Emile Deschamps : Les vers suivants, *inédits*, qu'il a eu l'imprudence d'écrire sur un album :

Trône qu'aux trésors mon rêve préfère,
Le fauteuil se cabre à ma voix... Qu'y faire ?
J'aime mieux — ce n'est faux-fuyant subtil —
Qu'on dise de moi d'une voix amie :
« Comment n'est-il pas de l'Académie ? »
Que si l'on disait : « Comment en est-il ?

— 42. A M. Michel Lévy : Une petite excommunication majeure.— 43. A M. Buloz : Une paire de ciseaux et le buste de M*** en sucre candi. — 44. A M. Jules Janin : Le buste de Bressant, dont il s'obstine à ne jamais prononcer le nom. = 45. A M. Emile de Girardin : Un numéro de la *Presse*, qui en vaut deux, parce qu'il a été averti. = 46. A M. de Villemessant : Ses amis dans une main, ses ennemis dans l'autre : c'est le plus joli cadeau qu'on puisse lui offrir pour ses étrennes. = 47. A M. Gustave Bourdin : Un autographe d'Atala à Réné. — 48. A M. Millaud : Quelques abonnés de moins, il doit avoir tant à faire.— 49. A l'orchestre de la Symphonie du Lundi : 50. A Théophile Gautier, un téorbe; 51. à Paul de Saint-Victor, Une cymbale, des castagnettes et un chapeau chinois; 52. à Jules Janin, un orgue de barbarie : 53. à Nestor Roqueplan : Une caisse roulante; 54. à Sarcey, Des pipeaux champêtres; 55. à Edouard Fournier, Le vieux soulier de Corneille; 56. à Venet : Un orgue (d'Eglise); 57. à de Biéville, Une serinette; 58. à Monselet, Une flûte à Champagne; 59 à Jouvin, Une clarinette. — 60. A Mlle Augustine Brohan : Une belle petite boîte, doublée de satin, pleine des défauts de ses excellentes camarades. (*Ouvrir la boite avec précaution, et les laisser sortir.*) 61. A Mme Arnoult Plessy : Cent cinquante trois robes plus traînantes les unes que les autres, et aux frais de l'administration de la Comédie française, bien entendu, pour repasser en revue tout son répertoire. — 62. A Mme Guyon : Bien emmailloté et emmitouflé dans des langes aux initiales T. F. (Théâtre français) : L'enfant qu'on lui a volé à la Porte Saint-Martin, qu'elle cherchait à l'Ambigu, qu'elle a tant réclamé à la Gaîté, et qu'elle n'a pas retrouvé aux Français. — 63. A Mlle Favart : Une belle boîte en sapin avec une bergère, des brebis qui ont chanté les chœurs d'Esther, des bergers et des allumettes frisées. — 64. A M. Delaunay : L'art de maigrir, poëme en 24 chants.— 65. A M. Maubant : Un casque de pompier. — 66. A M. Got : Une pipe avec une faveur bleue.— 67. A M. Lafontaine : Un uniforme de sapeur — 68. A M. Verteuil : Un colis de tragédies, un colis de comédies, un colis de proverbes à diriger sur l'embranchement des lecteurs par les messageries *Laffite et Guillard*. — 69. A M. Mermet : Un cor d'ivoire pour signaler le train des voyageurs pour Roncevaux (2e serie). On craint l'encombrement. = 70. A Mlle Sax : Une trompette de ce nom. = 71. A Mlle Amina Boschetti : L'art de maigrir en se tenant sur la pointe du pied. = 72. A l'Opéra-Comique : Du safran pour sa salle atteinte de la jaunisse. — 73. A M. le directeur du Théâtre-Lyrique : Pour ses chœurs de *Faust*, une portée de petits chats. = 74. A Mlle Karoly : Un modèle de pot à tabac, et un poignard qui rentre en lui-même. = 75. A Mlle Blanche : Ces vers traduits d'Anacréon par un vieux banquier :

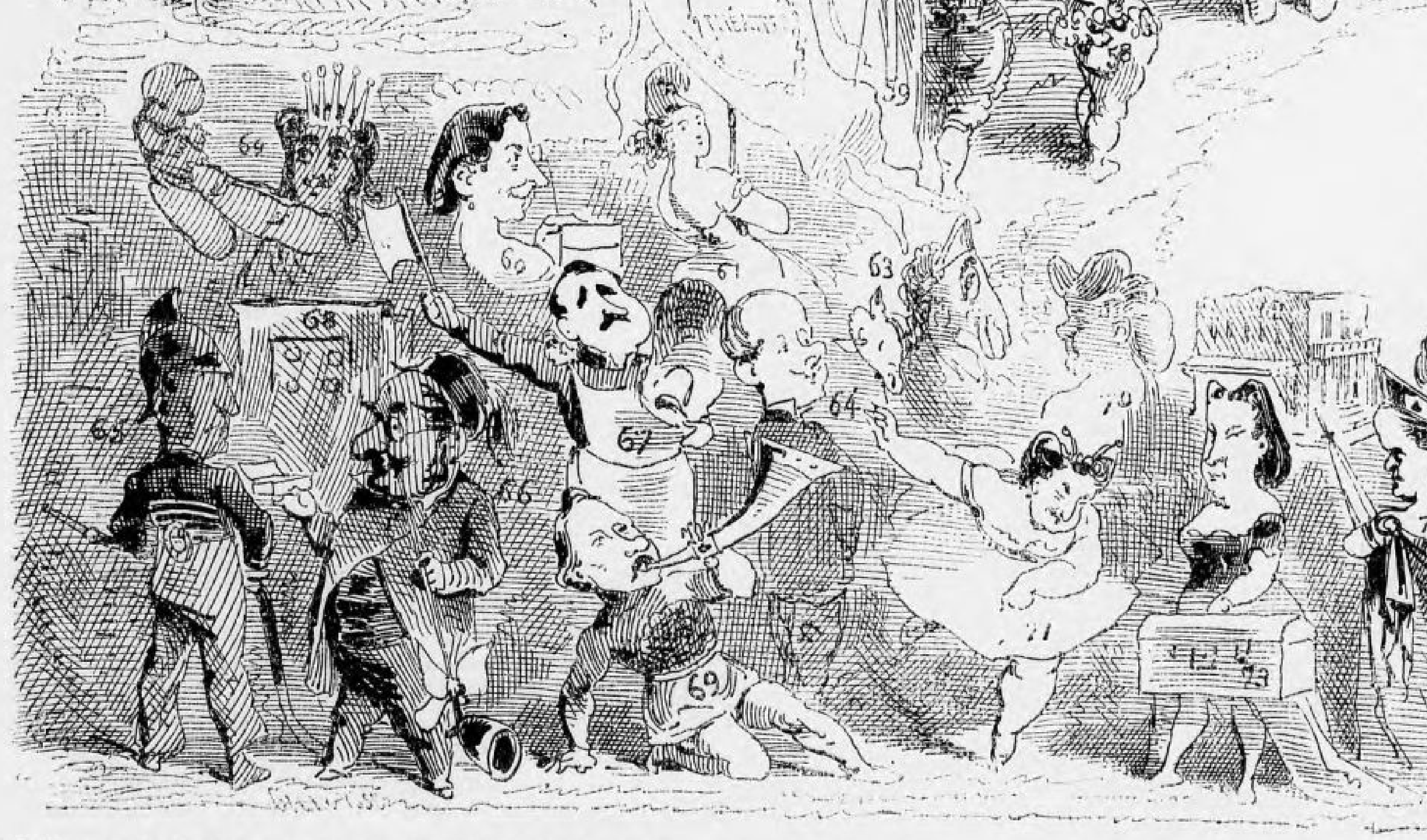
Enfant, tous les vieillards n'ont pas des airs moroses ;
O vierge, comme moi, tu vieilliras un jour,
Malgré mes cheveux blancs je sais de douces choses,
Viens unir sur mon front tes lèvres demi-clos :
C'est avec les lys et les roses
Qu'on fait les couronnes d'amour.

— 76. A Mlle Delaporte : ces vers de Musset que je voudrais avoir fait pour elle :

Je ne suis ni dévot, ni cafard, ni jésuite,
Je n'aime que le vin, j'en bois comme un routier,
Mais si vos doigts avaient trempé dans l'eau bénite,
Je m'en irais d'un trait vider le bénitier.

— 77. A Mlle Honorine (du Palais-Royal) : Un chapeau de paille d'Italie. = 78. A M. D'Ennery : La phrase suivante, extraite de ses œuvres : Ah!... pas un mot de plus, monsieur le marquis; cette jeune fille, que vous abreuvez de paroles outrageantes, sauvait celle qui lui servait de guide... A peine mère, elle gardait le silence... Ce n'est plus de la calomnie... N'achevez pas, colonel. = 79. A Mlle Anna : des lions. = 80. A Celle qui a la jambe si mince, la tête si charmante, la bouche si fine, l'œil si brillant, l'oreille si délicate, la poitrine si ferme, et qui unit à tant de grâces un sentiment politique national qui entraîne tous les cœurs français, à Vermout, un morceau de sucre et la chaise curule de Caligula. = 81. Ces Dames : Nous ne saurions terminer sans un petit dessin à leur adresse. Leurs toilettes nous ont assez occupés cette année pour que nous ne les rappelions pas ici, ces jolies petites hussardes de Dieppe, lancières de Trouville, chasseresses de la garde, dragonnes de tous lieux, etc., etc. A leur tête, Mme Lecoutellier-Plessy, qui, dans *Maître Guérin*, cette année, a sans contredit mérité la pomme.

J. TÉLIO.







bleaux de nos expositions. Pourquoi, hélas! les peintres ne trouvent-ils pas le secret de nous réconcilier, comme l'a fait M. de Saint-Félix, avec cette belle antiquité romaine en même temps si humaine, si passionnée et si poétique?

V

LES THÉATRES

Un peu de théâtre maintenant.

Quel calorifère que ce Paris, que de combustible il absorbe, que de pensées, de prose, d'idées il engloutit! Vous rappelez-vous l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas fils? — Sans doute vous vous rappelez le titre, mais il faut faire un effort et fouiller dans ses souvenirs pour se remettre en mémoire la pièce elle-même; et cependant elle est de la fin de l'hiver dernier cette pièce. Elle a fait courir tout Paris et le méritait.

Je ne crois pas que beaucoup de gens aient été plus passionnés que je ne le fus pour la *Dame aux Camélias*, le chef-d'œuvre de Dumas fils. J'ai suivi avec religion tout ce qu'a fait jouer le maître, — c'en est un, — et voici mon impression franche sur l'*Ami des Femmes*.

Plus d'esprit, de finesse et de brillant que jamais, une exécution plus sûre d'elle-même et poussée jusqu'à la perfection. Des mots par milliers, une pluie, c'est le mot, d'observations fines, délicates, imprévues. En un mot, une vraie parure complète et savamment établie de pierres adorables et finement montées; — à cette parure il n'y manque qu'une chose : le dessin. Je ne retrouve plus dans la dernière pièce de Dumas fils l'idée première, l'intention franche, le désir puissant de reproduire une impression qu'il a éprouvée en face de la nature.

Dans la *Dame aux Camélias*, il avait voulu peindre des mœurs; dans l'*Ami des Femmes*, il n'a voulu faire qu'une pièce. La nuance saute aux yeux et le public, à son insu, car il se rend peu compte de ses impressions, a fait la différence.

J'ai relu, hier au soir, l'*Ami des Femmes*, dans le double but de passer une bonne soirée et de me faire une opinion nette. Il faut relire au coin du feu, bien tranquillement, ces œuvres-là pour se rendre un compte exact de ce qu'elles renferment de talent, d'esprit et de finesse, et pour juger aussi de ce qu'il leur manque. Il est difficile, après une représentation, de juger sainement une pièce de théâtre; — au moins cela est-il vrai pour nous autres qui ne sommes point du métier et qui nous laissons impressionner souvent faussement par les détails extérieurs de la mise en scène, du jeu des acteurs et par l'opinion des autres.

En somme, je crois qu'il est impossible à un auteur qui n'est point ému d'exécuter cinq actes avec plus de talent, d'expérience, de grâce et d'esprit. Mais je songe malgré moi à ces frissons qui me passaient dans le dos devant cette Marguerite Gauthier; je songe à ce souffle de jeunesse et d'ardente observation, à cette vie, à ce je ne sais quoi d'humain et de puissant qui vivifiait cette pièce étrange, — et franchement, tout en admirant le présent, je regrette un peu le passé.

Peut-être aussi suis-je pour quelque chose dans cette différence d'impressions. — Je me fais chauve — un tant soit peu — et j'aime moins d'enthousiasme; mais je crois bien que ce qui m'arrive là arrive aussi à M. Dumas fils, et très probablement il a perdu une mèche ou deux depuis dix ou douze ans.

—

C'est précisément le contraire que je constate chez M. Augier. A mesure qu'il *grandit*, — car je n'oserai jamais dire que cet homme-là vieillit, — sa chevelure s'épaissit et de blonde et bouclée qu'elle était primitivement, devient brune et vigoureuse. M. Augier est entré à l'Académie comme dans un bain de Jouvence, — phénomène peut-être unique, — il voit mieux, de plus haut, de plus loin. Sa forme s'épure. Je ne dirai pas qu'il devient plus habile dans le sens pratique du métier; — ses maladresses scéniques sont au contraire plus visibles. — Je dis que sa forme s'épure, en ce sens qu'elle sait s'effacer devant l'idée de la pièce, et il y a toujours une idée dans ses pièces. Il se rapproche de plus en plus de la grande comédie de mœurs, il cherche et trouve des types qu'il rend avec un art et une science que personne, mais personne, ne possède au même degré que lui. Ses œuvres ressemblent à ces dessins de maître où l'on découvre avec étonnement six doigts au pied droit et quatre au pied gauche, mais ces défauts passent inaperçus tant est puissante l'impression de l'ensemble. — Tous les critiques de Paris ont constaté, avec la joie qu'entraîne une constatation facile à faire, que *Maître Guérin* était une pièce horriblement mal bâtie. — C'est reprocher à Esope d'être bossu et à Mirabeau d'avoir la peau rugueuse. — Que me fait à moi que cette pièce soit plus ou moins bien faite? Ce qui me reste dans l'esprit, c'est ce personnage de Maître Guérin, si réel qu'on croit l'avoir vu déjà, si typique et humain qu'il vous revient en rêve comme le Tartuffe ou l'Avare.

Trouvez-moi d'autres pièces modernes où il y ait, comme dans *Maître Guérin*, une véritable statue monumentale, coulée en bronze, campée sur le granit, et nous discuterons la plus ou moins grande perfection des détails pour donner la palme à qui de droit.

En attendant, M. Augier, que je salue bien bas, peut se carrer dans son fauteuil et regarder le buste de Molière; je serais bien trompé si le vieux Poquelin ne lui souriait pas.

—

Quant à M. Sardou, s'il y a un homme étourdissant, c'est bien lui. Il a dans toutes ses paroles de la poudre d'or et de diamant qu'il lance à pleines mains au visage de ses adorateurs et l'on crie encore, et ses poches que l'on croyait épuisées se remplissent comme par enchantement.

Quelques gens qui ne sont contents de rien ont dit à l'auteur des *Pattes de mouche* : Mais monsieur Sardou, pourquoi jetez-vous vos trésors en poudre aussi fine et ne gardez-vous pas, par-ci par-là, quelques diamants de grosseur que l'on pourrait monter? M. Sardou l'a déjà tenté et avec son ressort, son ardeur et son talent il est probable qu'il y arrivera.

Une des tentatives qui m'ont le plus séduit a été celle de *Don Quichotte*. L'idée était neuve, hardie et *artistique*, — soit dit dans le sens délicat, élevé du mot. En ce temps de porte cigares sculptés, le mot artistique a plusieurs sens. — Je n'ai pas vu *Don Quichotte*, j'étais malheureusement à la campagne lors de son apparition, je n'en puis donc parler que par ouï-dire, mais je trouvais extrêmement heureuse l'idée de faire une pièce à la fois pour les yeux, pour les oreilles et pour l'esprit; d'appeler à son secours toutes les ressources du théâtre pour faire bien comprendre au public une œuvre populaire.

Une féerie faite par un homme d'esprit, qui saurait utiliser avec art et talent les moyens immenses que lui fourniraient la musique, la danse, le prestige des décors et de la mise en scène, au profit d'une idée fine et d'une action bien conçue, pourrait arriver, ce me semble, à un effet prodigieux.

Je crois bien que cette idée a dû trotter dans la tête de M. Sardou et je pense, en effet, que personne mieux que lui ne serait capable d'exécuter un pareil tour de force.

Voici les *Curieuses* que j'oubliais; un petit bijou de finesse et d'étude vraie. Si maintenant on se rappelle le *Brésilien*, cette bouffonnerie d'homme d'esprit et de bonne humeur, qui a un peu trop dîné, mais n'est pas gris, on conviendra que M. Meilhac a quelque chose en lui de bien original et de bien franc. Je ne serais pas étonné, cependant, que l'émotion ne lui fût pas facile. — Il y a dans ses pièces une toute petite nuance de recherche. Mais, en vérité, si nous n'étions pas au coin du feu et en petit comité, je n'en parlerais pas, c'est presque une méchanceté gratuite.

Voilà deux ou trois fois que le nom de M. About me vient au bout de la langue à propos du *Progrès* et j'hésite encore à dire tout le bien que je pense de ce gros livre-là. Trouver un philosophe pratique, un homme de bon sens, un penseur humanitaire et par-dessus le marché un homme de cœur, dans la peau d'un homme d'esprit, c'est un fait si étrange et en même temps si agréable que....

Eh bien, non, — il vaut mieux ne pas parler des gens qu'on aime bien. D'ailleurs, M About est un peu de cette maison-ci et je ne connais rien de plus niais que de louer ses voisins de table, seraient-ils princes comme en ce cas-ci.

—

Si maintenant vous voulez vous faire une idée nette de ce qu'est le mauvais goût sans pudeur, le clinquant, le faux, le chrysocal artistique, dont un public nombreux raffole, allez voir *Lara* à l'Opéra-Comique et *Roland* à l'Opéra. — Seigneur! Seigneur! de quelle boutique à vingt-cinq sous est sortie cette bretelle à musique, cette platitude bruyante, triste conséquence de la folie qu'on a de faire de la musique pour les sourds, triste conséquence de cette application de l'art à l'industrie, dont le seul résultat a été jusqu'à présent la prostitution des belles choses, qui a amené comme conséquence finale la Vénus de Milo en zinc et le buste de Théophile Gautier en pot à tabac.

Il est probable, qu'avec le temps, les maçons économiseront pour aller aux Italiens et que les tailleurs liront en omnibus, en se rendant chez leurs clients, les lettres de Mme de Sévigné annotées par M. Patin; c'est mon plus cher désir et il n'est pas de jour où cette perspective ne m'arrache une larme; mais vraiment, avant de s'obstiner à faire manger du faisan truffé à M. Tout-le-Monde, est-ce qu'il ne serait pas plus logique de lui assurer le pain quotidien, ce bon pain du bon sens! et, par exemple, de lui apprendre à lire?

Vous ne remplacerez jamais le pain de quatre livres par la brioche et Dieu sait quelle brioche!

A ce propos, M. le surintendant des Beaux-Arts a parlé bien haut du prix de 100.000 francs, et se servant de cet appât séduisant, se complaît à enlever à la cordonnerie et à l'épicerie des milliers d'intelligences que le bon Dieu avait faites pour elles M. le surintendant sait pourtant bien, — soit dit sérieusement. — que ce sont là des milliers de bouches affamées qu'il lègue à son successeur.

Quoi! M. le surintendant ne trouve pas qu'il y ait assez d'artistes comme ça? Sac à papier! il me paraît pourtant bien embarrassé de ceux qu'il a déjà.

Répandre le sentiment de l'art dans les classes pauvres, — c'est très gentil, — mais faudrait-il avoir au moins un art à répandre.

Lequel? où est-il cet art français du dix-neuvième siècle, à la publicité duquel tant de gens intéressés, sans doute, se dévouent bruyamment? Est-ce dans la vaisselle du Musée Campana, dans les voilettes de nos merveilleuses, dans l'architecture de nos maisons et de nos théâtres qu'il faut le chercher? — L'art à notre époque : c'est la boutique de Babin.

Vous me direz peut-être que c'est pour le faire naître, cet art français du dix-neuvième siècle, que vous conviez à la lutte tous les petits portiers du royaume? Singulier moyen pour rendre une femme féconde que de lui imposer quatre ou cinq mille époux impuissants!

Il y aurait un joli petit livre à faire là-dessus, encore ce livre paraîtrait-il paradoxal et vous ferait-il beaucoup d'ennemis. Donc, n'en parlons plus. Répandez les lumières, ô vous qui êtes bien éclairés! répandez dans les campagnes et jusqu'aux fins fonds de la Bretagne le goût intelligent des chancelier artistiques,— style Pompeï,— des tabatières, — style renaissance, et des vases de nuitégyptiens en gutta-percha jouant la porcelaine. Inondez la France de produits sortant des fabriques artistiques les plus recommandées et vous aurez dans vingt ans une population singulièrement remarquable.

Songez un peu : — il y a deux ou trois ans seulement qu'on s'occupe sérieusement de les répandre et voyez déjà les résultats : la gravure en taille douce est absolument morte, on applaudit *Lara* à l'Opéra-Comique et *Roland* à l'Opéra; l'on peut se laver les mains dans la fontaine Saint-Michel, et la littérature est complétement apprivoisée.

C'est elle qui s'est répandue vite, la littérature!

Je me résume en deux mots : avant de faire naître le goût des chemises brodées avec entre-deux en dentelle, il faut vêtir les gens. Le sentiment de l'art est le hors-d'œuvre des personnes qui n'ont plus faim. Donnez une chandelle à ceux qui ne voient pas clair avant d'installer des lustres en pleine campagne, — apprenez à lire et à écrire. Enseignez-leur le bon et le vrai pour qu'ils puissent comprendre plus tard ce qui est beau et surtout, — mais ceci est fort important, — avant d'enseigner le beau, tâchez de vous entendre et ditesnous ce que c'est.

—

A propos de cette expansion des lumières, un mot de la liberté des théâtres attendue avec tant d'impatience. Elle ne me semble pas avoir amené la révolution étourdissante que l'on attendait. La fondation d'un théâtre nouveau nécessite, en effet, une mise de fonds considérable, et l'entreprise est chanceuse. Et puis, paraît-il, on aurait mis pas mal de morceaux de bois dans les roues du char ou trône la jeune liberté. Je ne crois pas qu'on ait traité cette question de la liberté des théâtres avec plus de netteté et de bon sens que l'a fait M. *Sarcey* dans l'*Opinion nationale*. Et je veux penser avec lui que, d'ici à peu de temps, l'art dramatique va se répandre aussi comme tout ce qui l'entoure.

Cependant, je trouve que s'il est bon de mettre à la portée de toutes les bourses et de tous les esprit les plaisirs du théâtre, il ne serait pas mal non plus de songer aux gourmets, aux fins connaissenrs, à ceux qui ont appris à jouir délicatement et à déguster avec tact.

Je ne vois pas le besoin de mettre au pain et à l'eau ces rares aristocrates de l'esprit. N'y aurait-il donc pas moyen de faire le bonheur du peuple et en même temps d'être agréable à cette petite minorité de gens de goût qu'on traite un peu trop en parias. Pourquoi ne pas leur réserver un théâtre, à ces pauvres diables, en dehors de toute concurrence, tellement différent et faisant si peu de bruit qu'il passerait comme inaperçu? Un petit temple de l'art dramatique où l'on ne jouerait que des chefs-d'œuvre et où les fauteuils d'orchestre vaudraient deux louis. Un théâtre unique, un sanctuaire, un salon appartenant, comme les théâtres d'Italie, à un certain nombre de grands seigneurs hommes de goût — on en pourrait trouver encore suffisamment, en cherchant un peu — Je vais passer pour un réactionnaire fieffé, mais peu importe.

VI

UN MOT A CES DAMES

Je ne veux pas terminer l'année sans vous adresser, chères lectrices, une prière à deux genoux. Voici ma prière :

Pour l'amour du bon Dieu, allez voir *Maître Guérin* et considérez avec attention les toilettes de Mme Plessy. On a déja levé ce lièvre dans la *Vie parisienne*, mais l'heure est solennelle, le danger est grand, n'hésitons pas à remettre Mme Plessy sur le tapis; point de faiblesse.

Les sauvages accoutrements de la grande actrice font rêver le philosophe; ils tendent à faire pénétrer dans vos modes, Mesdames, le culte du bizarre, de l'étrange, de l'impossible, qui n'y a déjà que trop de succès. Avec des détails adorables, des coiffures souvent charmantes, des jupes délicieuses vous arrivez cependant à composer des ensembles, qui permettez-moi de vous le dire, touchent à la folie et frisent la mascarade. Oui, les femmes élégantes et jolies peuvent se permettre des excentricités de mise, des étrangetés de coupes et de couleurs, mais à une condition : c'est que toutes les parties de leurs costumes soient réunies dans un ensemble harmonieux et bien entendu. Prenez au hasard les ajustements les plus exaltés du règne de Louis XVI, et vous verrez qu'ils ont tous été tracés par un crayon d'artistes; ils ont été *composés* dans des données folles, je vous l'accorde, mais enfin ils ont été composés. Et cela n'est pas seulement vrai pour les modes, cela est vrai pour les monuments et les carosses, la littérature et les ameublements. Il y a dans toute cette époque, pourtant singulièrement fantaisiste, une harmonie, un ensemble, un lien. Ce n'est point un amas farouche d'ornements hurlant d'être côte à côte, une exhibition parfois grotesque de rêves insensés.

Je mets au défi une intelligence saine d'examiner avec attention vos seules boucles d'oreilles sans se sentir atteinte de malaise. Vous vous pendez aux oreilles, mesdames, des cors de chasse, des étriers, des mortiers, des canons avec leurs affûts... que sais-je! des cornes immenses, des roues de voitures avec leur essieu, des vases, des meubles, des lustres... j'ai vu jusqu'à des tambours de basque; demain on se suspendra une paire de bottes à une oreille et un petit colonel de carabiuier à cheval, à l'autre. C'est fou, fou, fou. Hier, le cuir garni de clous d acier était à la mode et l'on s'étalait cette quincaillerie depuis les pieds jusqu'à la tête. — J'attends, en vérité, qu'on s'attache dans le dos des morceaux de fer-blanc, qu'on s'entoure de sonnettes, qu'on se coiffe de cimbales dissimulées dans une touffe de légumes... Vous le voyez, nous entrons à toute voile dans le royaume de la démence.

N'y aurait-il pas un homme de goût, un artiste intelligent qui pourrait mettre son crayon au service d'une aussi jolie cause? — En vérité, sauvons la mode!

Faut-il que la *Vie parisienne* se fasse journal de modes, émette des idées, dessine des toilettes? Que faire pour qu'un peu d'harmonie s'introduise dans ce chaos?

Oui, en vérité, j'aperçois dans l'avenir les femmes les plus respectables se perçant les narines pour y accrocher l'image du souverain et se peignant, sur le visage, des croix d'honneur et des soleils couchants. J'aperçois les femmes les plus respectables se promenant sur le boulevard en culotte de peau collantes, avec des prières brodées en rouge sur les coutures; car les pratiques religieuses me paraissent augmenter à mesure qu'augmente la folie de l'impossible.

Les femmes, je vous le dis, porteront des bottes à chaudron, des éperons de matamor, des maillots couleur de chair et des bonnets à poil à musique. De leurs oreilles pendront des chenêts de cheminée ou des tam-tam chinois, ou une paires de pelles et pincettes et tout le monde dira : quelle élégance! à la bonne heure! et les cafés seront de plus en plus pleins de commis voyageurs étrangers venus tout exprès pour contempler ces choses, et ces braves gens se retiendront des deux mains aux tables de marbre pour ne point s'élancer sur les élégantes promeneuses.

En ce temps-là, qui n'est pas loin, Mme Plessy figurera dans les pièces d'Emile Augier, habillée en zouave de la garde, avec une fausse barbe rousse et bouclée. Ses gros bras nus seront tatoués de signes

guerriers, et le succès de Mme Plessy sera tellement sincère et national que M. Emile Augier sera trop heureux d'en passer par là.

Voilà, chère lectrice, soit dit sans vous blesser, ce que le bon goût de notre siècle me fait pressentir. On dit que ces modes folles viennent de haut lieu — rien n'est plus faux. Les femmes de haut lieu ne sont pas de haut lieu pour rien, et nous pouvons dire avec connaissance de cause qu'elles font mieux que personne la différence entre une toilette gracieusement excentrique et une autre toilette follement horrible. Et quand même, les princesses et les duchesses accepteraient-elles dans un moment d'aveuglement coupable toutes ces naïves horreurs, elles savent les porter, elles savent y ajouter un rien, en retrancher un ruban par-çi, une broderie par-là, qui en change la nature et fait qu'on devine la grande dame sous l'accoutrement sauvage.

On a ri et l'on rit bien encore un peu des trente-cinq perruques de Mme Tallien, à vingt-cinq louis la pièce ; eh bien, madame, il est hors de doute que vous touchez à cette extravagance. Je m'explique :

Beaucoup de femmes aujourd'hui se font teindre les cheveux en rouge; demain, cette mode qui est une exception deviendra générale.

Or, pour teindre les cheveux en rouge, voici ce que l'on fait : on imbibe la chevelure avec une certaine eau — de l'eau d'or, je crois — et l'on passe ensuite à une petite distance un fer chaud, puis on imbibe encore, l'on repasse le fer chaud et ainsi de suite pendant une demi-journée. Il est certain qu'après ce travail on a les cheveux rouges, mais au bout de quelques mois ce rouge ressemble à une vieille culotte de fantassin. Les cheveux, s'ils ne tombent pas, s'étiolent, se brisent. Ils ont été brûlés, rongés, et la tête de la fausse rousse a l'air d'une tête de nègre tombée dans de l'eau de javelle.

Il ne restera qu'une ressource, on le comprendbien, aux malheureuses femmes qui auront eu une faiblesse pour le rouge ; et cette ressource sera de se faire couper les cheveux et de porter perruque. Cette perruque nécessaire se cachera sous une apparence d'élégance fantaisiste et l'on changera de perruque à tous les changement de lune et l'on arrivera, par une pente insensible, à la perruque verte, ornée de fleurs des champs et de crapauds en diamants. Cela sera délicieux. Depuis deux ou trois hivers, je suis pris de fou-rire à l'énumération des travestissements exhibés dans le meilleur monde. Pâle écho sans esprit et sans gaieté des désopilantes fantaisies de Gavarni.

Autrefois, on se déguisait en tuyau de poêle qui fume avec une botte de persil dans le nez, et l'on était drôle. Aujourd'hui, on se costume en *Vent de la montagne*, en *Espoir déçu*, en *Matinée d'automne par un temps de neige avec un petit vent frais*. On se déguise en tout cela, et l'on se trouve charmant. J'entendais dire hier qu'un de nos plus élégants gentilshommes avait déjà conçu le costume qu'il prendrait au prochain bal. Il voudrait, m'assurait-on, se travestir en machine Lenoir à double percussion, et sa femme, plus simple dans ses goûts, se déguiserait en *Vénus de Milo ayant retrouvé son bras*. Voilà bien des cancans.

O femme sauvage, princesse des Caraïbes qui porte des bracelets de dents de rhinocéros, qui mange à ton déjeuner une demi-livre de belle viande fraîche, qui te chausses en peau de serpent à sonnette, et te fais peindre dans le dos des paysages couleur de feu, que tu serais heureuse à la vue de nos modes, et quel succès tu aurais !

—

Je ne sais si on me pardonnera de parler un peu, en finissant, de cette chère petite *Vie Parisienne*, qui mérite bien sa place dans cette dernière causerie de l'année, et qui est bien d'ailleurs le plus étrange de tous les journaux.

Je me souviens que j'écrivais à Marcelin il y a quelques mois : Jamais on n'a osé plus singulière entreprise, faire un journal sans journalistes, un journal où l'on ose tout dire à la seule condition d'être bien élevé, et cela sans parti pris, sans esprit de coterie, avec la liberté, l'aisance et l'imprévu de gens du monde, étrangers au métier de critique. Faire un journal qui soit en quelque sorte un salon de gens pas bêtes où chacun apporte sa nouvelle et dit son impression sans songer à ceux qui l'écoutent, et sans se douter qu'il sera imprimé ; où l'on est tour à tour comique jusqu'à la bouffonnerie, et touchant jusqu'aux larmes; où l'on se moque des autres volontiers et de soi-même, si besoin est; où à côté d'études morales, vraiment profondes, on trouve une causerie de chiffons, une fantaisie folle ou un jugement si particulier et pourtant si juste, si osé et en même temps si vrai que l'on se dit : Mais où sommes-nous, qui a écrit cela, est-ce sérieux, est-ce bouffon? Quels sont tous ces noms qui se cachent sous toutes les lettres de l'alphabet? A tout cela, mon cher Marcelin, vous répondez comme toujours, avec votre petit sourire : cherchez. Je le veux bien; mais quel peut être le public qui correspond à votre journal? Quels peuvent être les lecteurs dont l'esprit peut saisir et goûter à la fois cette fantaisie charmante, cette bouffonnerie, cette franche gaieté et en même temps ces critiques qui ne ressemblent à aucunes critiques et ces études de mœurs en acier trempé ?

C'est une chose fort singulière à constater : c'est un public de femmes — pas les premières venues, il est vrai — qui a fait à la *Vie Parisienne* le succès auquel je ne croyais pas. Ce sont les femmes qui, les premières, ont vu que ce n'était pas là un journal ou une revue, mais une conversation, une causerie hebdomadaire, fine, railleuse ou touchante, sérieuse ou comique, traitant de tout, touchant à tout, disant avec franchise et abandon l'impression du moment, ne cherchant point à écrire des articles et à faire de la prose, mais tenant à conserver cette vie, ce charme, ce laissez-aller qu'on a le soir, au coin du feu, quand le thé fume dans la tasse et qu'on a envie de bavarder.

Pour beaucoup de gens, la *Vie Parisienne* est quelque chose d'incompréhensible, et je ne connais pas d'ouvrage sur lequel j'aie entendu émettre les opinions les plus opposées.

— Lisez-vous ce petit journal? m'a-t-on dit souvent.

— Oui, quelquefois.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est gentil, mais d'une légèreté déplorable. Jamais rien de sérieux.

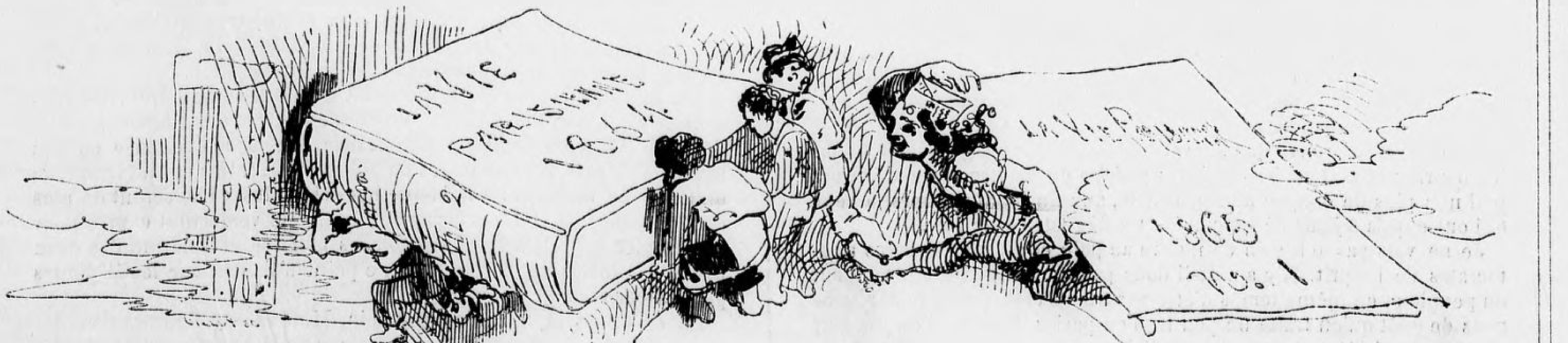
— Comment! ajoutait une dame, mais c'est adorable, nous y avons pleuré l'autre soir en lisant je ne sais plus quoi.

— J'avoue, disait une troisième personne, que je n'y ai jamais rien découvert de bien sentimental, mais pour être leger, à coup sûr ce petit journal-là ne l'est pas. Je n'en connais pas qui mette plus volontiers les pieds dans le plat. Il est parfois d'une violence extrême.

Tirez-vous de là. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces trois opinions étaient parfaitement justes. Le journal de l'ami Marcelin est indéfinissable : violent ou indulgent, indifférent ou passionné, moqueur ou ému, il ose toujours dire naïvement ce qu'il éprouve, et quand il n'éprouve rien, il ose encore se taire. Trouvez-en beaucoup de pareils. Mais je m'aperçois que mon feu s'est éteint et que ma lampe baisse. Dieu me pardonne, il est deux heures du matin.

Excusez mon long bavardage, chers lecteurs, et bonsoir.

Z.



RIMES et RAISONS



Madame et Mademoiselle de Modenville

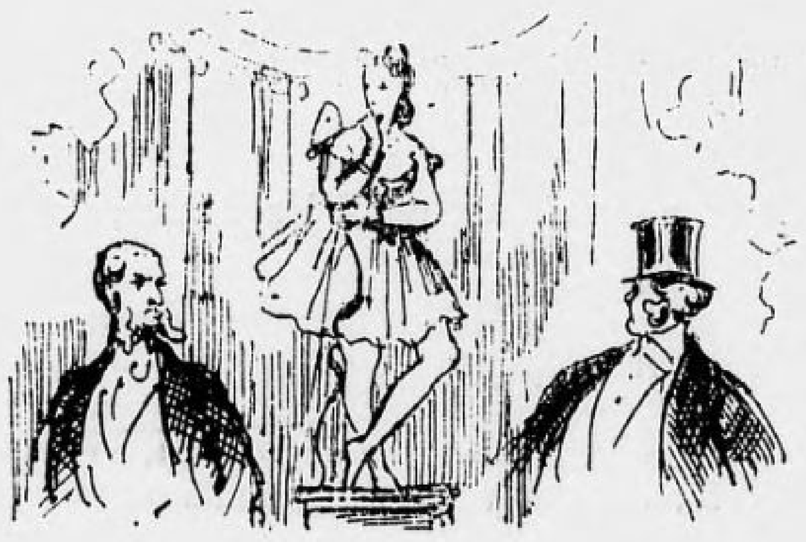
I

Quinze printemps, — un chapeau-cloche,
L'air timide de R'golboche,
Un paletot, un pantalon
Et des bottes à haut talon;
L'en-tout-cas planté dans la poche,
Une courroie en ceinturon!
Est-ce une fille? Est-ce un garçon?

II

Quelques étés — plumes, aigrettes
Perçant le ciel; des aiguillettes
Sur un habit brodé d'acier;
Des favoris à l'officier,
Des brandebourgs, des épaulettes,
Un charmant petit air troupier :
Est-ce une femme? Est-ce un lancier?

—



A l'Amour (Ballet de *Néméa*.)

Amour, pourquoi ces diamants
Dont le large collier te pare?
Serait-ce pour montrer à deux pauvres amants
La rivière qui les sépare?

—

Un Fauteuil vacant

Prendront-ils Doucet ou Janin,
La camomille ou le jasmin?
Prendront-ils Jules ou Camille?
On prétend que le médecin
— Le fait paraît même certain,
Leur a prescrit la camomille.





Acrostiche

Combien de temps m'aimera-t-on?
Oh! le vilain souci morose!
Regarde, mignonne la rose
Au vent livrant un frais bouton.
Comme elle se donne pâmée,
Oublieuse du lendemain,
Ravie, en pleurs, aimant, aimée!
Amour c'est lui, non pas demain.

—



Sur le Boulevart

— Qu'a donc, disait Chose à Machin,
Ce laideron qui passe
Et repasse?
— Du chien.
— C'est donc pour cela qu'elle chasse
Si bien!

—



Bouquet à Célimène

Le ciel vous a traité, madame,
En véritable enfant gâté;
Pas un pli dans la blanche trame
De votre éternelle beauté;
A votre front pas une ride,
Point de piqûre à votre nez,
Ni de cor à vos petits pieds;
Pas un pleur dans votre œil limpide.
Vous jouez de bonheur vraiment,
Sous votre beau sein que Giorgione
Eut rêvé pour une madone,
Pas le plus léger battement!

—



La Lionne

A MADAME LA COMTESSE DE ***

Cet été vous donniez le ton
Aux merveilleuses de la plage
Et l'on dit même qu'un triton
— Le croirait-on! —
En vedette près du rivage,
Sur un album de coquillage,
En triton très fort en dessin,
Croquait vos costumes de bain,
Qu'il expédiait au plus vite
A sa souveraine Amphitrite...
Cet hiver,—heureux coup du sort —
A la cour autant qu'à la ville,
Partout vous brillez entre mille;
Vous êtes la LIONNE, et Worth,
D'une estampille fashionnable,
Signe votre habit d'incroyable.
Vous êtes la reine du sport,
Vous jargonnez comme un turfiste,
Jouez, fumez comme un clubiste,
Et comme un jockey vous montez,
Vous tirez le sabre et l'épée,
Et chez Caron vous abattez
A chaque coup une poupée;
Vous chassez comme un garde-chasse,



Vous boxez sans doute et qui sait!
Vous jouez peut-être au criket.
Vienne la gelée et la glace,
En véritable hollandais,
Vous patinez,
Et, d'honneur! je manque de place
Pour enregistrer vos hauts faits
Et vos mille prouesses — mais
Un souci pourtant m'inquiète;
Si vous tirez le pistolet,
La carabine et le fleuret
Et la latte et le carrelet,
Le canard et la grosse bête,
— Que tirera votre mari?
Si vous portez guêtres et bottes,
Favoris, faux-cols et culottes,
— Que portera ce beau chéri?...

LOUIS V.



LE JOUR DES ÉTRENNES

La vie est un chapelet dont les années sont les grains. Après chaque Pater on éprouve le besoin de faire *ouf* et de respirer un instant. Ce *ouf*, c'est le jour de l'an, la fête universelle; c'est un moment de halte au bord de la route, c'est le coup de vin frais qu'on *boit à chaque auberge quand le sac est lourd et la route poudreuse*. Que l'aube vienne de naître, que le soleil de midi darde d'aplomb ses rayons ou que l'horizon s'empourpre et que le soir s'avance, qu'on soit enfant, homme ou vieillard, on s'arrête volontiers et le vin semble bon.

On ferait des volumes en réunissant tous les anathèmes qu'on a lancés à la tête de ce pauvre jour, et chaque année je vois se renouveler les mêmes tirades contre les tambours de la garde nationale, les concierges, les cousins qui vous embrassent, les enfants qui vous récitent des fables et vous jouent de la trompette aux oreilles; contre ce pauvre père de famille qu'on rencontre dans la rue, chargé comme un baudet, traînant sa femme parée d'un manchon neuf et ses enfants écarlates, tandis que le froid rougit son nez, fait pleurer ses yeux et que, arrêté sur le trottoir, il fait *psst* aux cochers de fiacre qui filent sans s'arrêter.

On a ri de la foule endimanchée, piétinant sur les boulevards et s'arrêtant devant les boutiques en planches où s'étalent les mirlitons. On a ri des dîners de famille, des visites au grand-papa, des compliments sans fin, des poignées de mains banales, de ces registres épais ou une foule de gens pressés viennent griffonner leur nom et faire un gros pâté au-dessous pour attirer l'attention. On a ri des réceptions officielles où 6,000 paires d'épaulettes toutes neuves défilent avec méthode devant quelqu'un qui doit avoir envie de bâiller. On a ri de l'homme en cravate blanche qui a loué huit jours avant la calèche de son mariage et, escorté de madame, abat, ce jour-là ses vingt visites, comme M. Ricord, etc., etc.

De quoi n'a-t-on pas ri?

Eh bien! tout en rendant hommage à notre gaîté intarissable, je trouve qu'on a tort de se moquer. Bienheureux ceux qui ont des étrennes à donner; plus heureux encore ceux qui en ont à recevoir. J'aime les marchands d'oranges, les boulevards encombrés, Paris grouillant, se heurtant, piétinant, jouant du mirliton et mangeant des pralines; j'aime ces milliers de faces rouges, fraîchement rasées, encadrées dans des faux-cols trop raides, épanouies pour la fête, bêtes à faire plaisir, mais heureuses et coloriées. J'aime à voir les tambours de la garde nationale festonant par les rues, tandis que leur instrument accroche les boutiques et fait *boum* en bousculant un monsieur. J'aime le jeune homme économe qui, le collet relevé, caressant d'une main dégantée le papier satiné de sa livre de marrons, sautille sur ses pointes de pavés en pavés, et coquettement, sans taches, sans souillures, le sourire aux lèvres, arrive à la porte de son supérieur et tire la sonnette en remettant ses gants. J'aime les boutiques pleines, parées comme une église au jour de Pâques; j'aime le bruit, la foule, le murmure de tout ce monde, et dans l'équipage bleu de ciel de la ville de Paris, monsieur le maire qui fait la roue à côté de son adjoint. Cent cinquante francs de broderies seulement sur cet habit splendide, qu'il a fallu, hier soir, découdre aux entournures. C'est un beau jour!

Place, place! voici la voiture officielle de Son Excellence qui se rend au palais. Voyez-vous les bas blancs des laquais, la perruque du cocher, les chevaux qui piaffent, les roues qui lancent des éclairs, et dans l'intérieur, derrière la glace polie, la tête de Son Excellence frisée avec soin. Puis, des petits messieurs coiffés d'un tricorne qui ne tient pas, cachant sous leur paletot, dont le collet est relevé, leur habit brodé d'or ou d'argent et leur épée qui passe par-dessous, fument de trop gros cigares, malgré le froid aux pieds, et cherchent en riant, dans la foule des voitures, leur petit coupé bleu dont le cocher est chez le marchand de vin.

Le marchand de vin! sa boutique est pleine: on boit! on boit! on rit, l'on chante, et le charbonnier du coin qui s'est débarbouillé, exhibe un visage nouveau qu'on ne lui connaissait pas. Cependant un gros banquier se démène dans la foule qui envahit la boutique du confiseur à la mode, une liste à la main, il joue des coudes comme à la Bourse, un jour de hausse. A son gant blanc qui s'agite en l'air au-dessus des chapeaux, la demoiselle de comptoir, trop serrée dans son corset, coiffée, lustrée, polie et les mains rouges, a reconnu monsieur le baron. Que veut monsieur le baron? Ces corbeilles japonaises, ces paniers chinois, ces pralines duchesse, ces chocolats à la crème, ces.... Portez dans la voiture de monsieur le baron! A grand'peine on se faufile vers la caisse, et par centaines les pièces d'or pleuvent et résonnent au milieu du bruit. Monsieur le baron remonte en voiture et va chez Siraudin pour acheter des fondants.

Durant ce temps, sa maîtresse avale une douzaine d'huîtres en tête à tête avec un petit jeune homme. Un tas d'écrins en velours de toutes couleurs est étalé sur la table du salon. Dans un grand plat d'argent pleuvent les cartes de visite et des sacs de bonbons se dressent en montagnes dans tous les coins de l'appartement.

Chez madame la présidente, la sonnette teinte depuis deux heures jusqu'à minuit. Avant que la nuit vienne, cent cinquante personnes y seront venues dire un mot, saluer, sourire et déposer sur la console un sac signé *Siraudin*, empli chez l'épicier. Partout ce ne sont que paquets qu'on porte, meubles qu'on déballe, diamants, parures, gros sous. — Paris s'est fait prodigue et perce ses poches en souriant. On sourit à ceux qu'on aime, on sourit à ceux qu'on n'aime pas, on embrasse sa femme de ce bon baiser, d'autrefois on souhaite une sœur à son enfant et l'on se promet d'y repenser. Le travail cesse, la vie s'arrête. — Voyez les choses en beau et faites-vous joyeux. Sur cent poignées de mains que vous donnerez demain, il y en aura bien deux qui seront douces à donner. — N'y aurait il que cela, c'est la peine de mettre une cravate blanche et d'enfiler ses bottes vernies.

Je ne m'en cache pas: j'adore ces jours de fête, je suis comme les Italiens qui ne comprennent pas le bon Dieu sans pétards et sans feux d'artifice. J'aime les trompettes, les mirlitons et je ne vois pas arriver sans une sorte d'émotion ces jours exceptionnels où l'on se rappelle les amis oubliés ou perdus, et où l'on frappe à la porte de ceux qui restent avec un bon souhait sur les lèvres, où l'on fait transporter aux quatre coins de Paris, des chevaux mécaniques et des poupées à ressort à l'adresse de ses petits amis, où le bébé en chemise vient vous réveiller en grimpant sur le lit, et vous lance dans l'oreille de sa petite voix guillerette: Petit père, je te souhaite une bonne année; et à toi aussi, mon cher petit homme, je souhaite une bonne année, des tartes interminables, des macarons divins, des gâteaux ruisselants de crème et un bon estomac pour digérer tout cela.

Et maintenant, chère lectrice, qui, demain, trouverez ce journal caché sur votre table au milieu des bonbons, ayez un bon mouvement, pardonnez-moi mes fautes de l'année et permettez, tandis qu'il n'y a personne, que je baise les doigts roses de votre charmante main.

Y

OBSERVATIONS

Il est bon que l'esprit d'économie ne commence pas trop tôt, pour n'avoir pas le temps de nous rendre avare.

Nous nous contentons de nos raisons; mais les autres, de notre exemple.

L'ingratitude est fille de la présomption.

Si l'on se lasse plus vite de la beauté que de l'esprit, c'est qu'on voit bientôt où finit celle-là, et qu'on ne sait jamais où s'arrêtera l'autre.

Il faut savourer l'amour comme les vins fins, à petites gorgées et dans des coupes choisies.

Le plus lourd des fardeaux c'est la conscience de son infériorité.

Un peu de justice tient lieu de beaucoud de bonté.

Quand, d'un commun accord, un homme est reconnu pour sot, on lui octroie la bonté par compensation; et il est bien sûr de ne pas rencontrer d'envieux.

Consentez à faire d'un homme un dieu, et il consentira volontiers à être un bon dieu.

Si pure et si sage que soit la jeune fille qu'on l'épouse, soyez convaincu qu'elle s'est fait de l'amour un idéal, rival éternel de l'amant ou du mari, et qu'elle cherchera sans cesse.

Le nom d'ami appartient à quiconque a foi dans quelqu'une de nos reliques.

ALFRED B.

SOUVENIRS DE COURLANDE

CHASSE AU COQ DE BRUYÈRE.

—

Vous autres Parisiens vous ne connaissez guère le tétras, ou coq de bruyère, que pour l'avoir aperçu à l'étalage des marchands de comestibles, et cependant vous le proclamez le roi des gibiers. Je consens à partager cette opinion et à déclarer ce citoyen de la gent emplumée, gibier de haute et puissante lignée, mais à la condition que je le verrai apparaître tout rôti sur ma table, sans avoir été obligé de lui courir sus.

Cette chasse est en effet l'une des plus fatigantes que l'on puisse faire, par la raison bien simple que le coq de bruyère habite les lieux les moins accessibles à l'homme. D'une nature essentiellement farouche, il préfère le sommet des montagnes, et encore faut-il que ces montagnes soient environnées de bois épais; de plus, non content de se tenir éloigné de toute habitation, il semble autant que possible éviter de sortir pendant le jour, de peur d'être rencontré. Le déboisement presque complet de la France a rendu le coq de bruyère fort rare dans notre pays, et ce n'est guère que dans les Pyrénées, les Alpes et les Cévennes qu'on peut, de temps à autre, espérer en tirer quelques-uns.

Dans un voyage qu'il y a quelques années je fis en Courlande, je fus invité à prendre part à une grande chasse aux tétras, fort abondants dans tous les bois qui s'étendent aux environs de Mitau.

Nous partîmes de très grand matin, montés sur ces rapides petits chevaux de l'Ukraine, et, en fort peu de temps, nous fûmes rendus dans une vaste plaine entourée de tous côtés d'immenses forêts de sapins et de chêne. Nous mîmes pied à terre à quelque distance de la forêt, laissant aux valets le soin de veiller sur les chevaux; nous nous dirigeâmes, guidés par le prince Kin, notre amphytrion, vers les bois.

Pendant que les rabatteurs, armés de bâtons, pénétrèrent d'un côté sous le couvert, nous entrions de l'autre armés de canardières et de *balvanes*, appeaux dont on se sert pour attirer le gibier. C'était, il m'en souvient, à la fin de décembre, il faisait un de ces froids brumeux qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, et la terre était couverte d'un léger givre qui crépitait sous nos pas. Habitué à nos chasses françaises où l'on poursuit bravement le gibier en le mitraillant chaque fois qu'il daigne se laisser apercevoir, je croyais bonnement que nous allions entreprendre une course au clocher, qui promettait d'être d'autant plus rude que la forêt s'adossait de tous côtés à des montagnes très escarpées, et déjà je m'adressais à moi-même un très éloquent speach pour m'encourager à soutenir dignement l'honneur du nom français, quand soudain je vis mon hôte s'arrêter, et, me montrant du doigt une hutte en feuillage, m'engager à m'y blottir et à veiller fort attentivement pour ne pas laisser perdre l'occasion de tirer le gibier.

Un valet, armé d'une balvane, reçut en même temps l'ordre de m'accompagner et de préparer l'appeau. J'avoue que cette perspective de passer de longues heures dans une attente qui pouvait être vaine, me fit faire une horrible grimace, et que je fus sur le point d'oublier les serments que je m'étais fait d'être brave quand même. Faisant néanmoins un violent effort, je me dirigeai d'un pas rapide vers la hutte, et je m'y installai le plus commodément possible.

Le valet, pendant ce temps, attachait la balvane à l'extrémité d'une branche de sapin, puis venait à son tour prendre place dans la hutte.

— Attention! monsieur, me dit il, nos rabatteurs sont à l'ouvrage, et bientôt paraîtra le gibier.

J'entendais en effet un bruit sourd, dont je cherchais vainement à me rendre compte.

— Je vais *rappeler*, continua le valet en tirant de sa poche un petit sifflet en os, un coq ne tardera sans doute pas à se montrer; ne tirez pas, attendez pour cela que les poules soient arrivées.

Approchant alors le sifflet de ses lèvres, il en tira, à plusieurs reprises, un son aigre et criard, et, bientôt après, je vis un superbe coq venir se percher au sommet d'un sapin. Son premier soin fut d'examiner tous les environs; puis, battant des ailes, il poussa un cri perçant, et qui se prolongea quelques instants.

— Cela signifie garde à vous, me souffla le valet.

Le coq, en effet, venait de se retourner et de recommencer l'examen de tout ce qui l'entourait, et, satisfait sans doute du résultat de ses investigations, il poussa un second cri, assez doux d'abord, et qui se termina par une sorte de roulement cadencé fort perçant. A cet appel répondirent plusieurs cris modulés de la même façon.

— Attention! me glissa encore mon compagnon.

J'armai sans bruit ma canardière. Un grand nombre de tétras voltigeaient en ce moment autour du coq; mon compagnon reprit son sifflet et modula une sorte de plainte. A cet appel inattendu, tous les oiseaux s'empressèrent de se poser sur les branches, et, pendant quelques secondes, parurent se consulter du regard. L'un d'eux aperçut la *balvane*, et vint voltiger autour d'elle; le sifflet jeta dans les airs une nouvelle note plus plaintive, et le coq, croyant sans doute avoir à faire à une femelle, vint se placer auprès de l'appeau, en battant violemment des ailes. Ses compagnons, jaloux sans doute de ses succès, s'empressèrent d'accourir à leur tour; le tétras poussa un cri rauque, et se précipita sur eux pour les repousser. Alors commença une lutte incroyable, à laquelle les femelles ne tardèrent pas à prendre part, et dont nous profitâmes pour mitrailler, sans distinction de sexe ni d'âge, tous les combattants, dont l'acharnement était tel que les coups de fusil ne parvenaient pas à les effrayer.

Les morts et les blessés jonchaient le sol; nous n'eûmes que la peine de les ramasser et de les remettre aux quênards.

C. D'A.

COMPLIMENT

—

Quand j'étais tout petit, le jour du nouvel an,
Dès la pointe du jour, les pieds nus, en chemise,
Comme un grand scélérat qu'on conduit à l'église,
J'allais au pied du lit de papa, de maman.
Je savais quatre vers, appris à mon école,
A grands coups de férule appliquée dans la main,
Et là, frottant mes yeux, je restais sans parole:
J'avais tout oublié, du jour au lendemain.

Ainsi, que de romans commencés dans ma tête,
Le long de ce chemin que j'ai fait bien souvent;
J'arrivais plein de fièvre et l'âme toute en fête,
Et mes rêves partaient joindre mon compliment...
Hélas! vous le voyez, je suis toujours le même,
Et le cœur gros d'amour, assis à vos genoux,
Quand vous me regardez avec vos yeux si doux,
Je ne sais que vous dire et pourtant... je vous aime.

J.

L'ALBUM DU GRAND JOURNAL.

—

On vient de m'apporter un des premiers exemplaires de cet album. Impossible de passer une heure plus agréable que celle que je viens d'employer à le feuilleter. Ce n'est pas un seul album, c'est à proprement parler 20 albums réunis ensemble et formant la plus curieuse et la plus magnifique des collectious de ce genre. Au *Monde Illustré* on a demandé par centaines, ses beaux grands dessins de cérémonies, de mœurs, de voyages, c'est un défilé des splendeurs officielles, de costumes étrangers et de mœurs de tous pays, qui va des Tuileries à St-James, du Bois de Boulogne à la Perspective Newski, de Vienne au Prado de Madrid. Au *Charivari* on a demandé par centaines aussi, ces désopilants bois de Cham, si naïfs et si fins, toujours saugrenus et toujours justes. c'est la note gaie dans ce concert de chefs-d'œuvre graves. A *la Vie Parisienne*, aussi, on a fait quelques emprunts; mais ces dessins, je les connaissais, et pour cause, et ne m'y suis point arrêté; je dois cependant dire qu'ils ont gagné à ce tirage d'un luxe exceptionnel, sur papier-carton satiné, avec grandes marges. Le tout choisi et disposé avec le goût bien connu de l'homme qui a eu le premier l'idée de cette collection, et avec la science pratique de celui qui l'a agencée, je veux parler de MM. de Villemessant et Charles Yriarte.

M.

CHOSES ET AUTRES

—

Qu'est devenu le corps de Voltaire ? On n'en sait rien. Quant à son cœur, le voilà définitivement enterré à la Bibliothèque. On se préoccupe énormément de ce cœur. M'est avis qu'un siècle qui ne croit pas aux saints fait trop de cas de ces reliques-là.

—

Noël et le premier jour de l'an tombent cette année un dimanche ; les écoliers sont dans la consternation. Un père a profité de cette circonstance pour donner à son fils une leçon de morale, et pour poser un jalon. « Mon fils, a-t-il dit, apprends à ne te fier à quoi que ce soit dans le monde. Voici le jour de l'an qui se met à venir le dimanche, tu verras que l'année prochaine il ne viendra pas du tout.

—

Parlons étrennes. Les marchands de jouets se sont surpassés. On a inventé toutes sortes de choses, qui partent toutes seules. Pour vous, mesdames, il y a mille colifichets, et les modes vont leur train. Que dites-vous du col étudiant? et de la résille Agnès Sorel? La résille Agnès Sorel est accompagnée d'un diadème, lequel est lui-même accompagné de perles et de gouttes de cristal, c'est ravissant et libéral en diable.

—

Pleurons sur l'année qui s'en va. Elle a eu deux manies innocentes (c'est peu). La première est celle des conférences, la seconde celle des expositions. On a exposé Delacroix ; on a exposé des huîtres ; on a exposé des croûtes ; on a exposé des vins : on expose des volailles ; et l'on reviendrait au pilori plutôt que de ne pas exposer du tout.

—

On vient de s'apercevoir que quarante académiciens ne suffisent pas à la France. On en va porter le nombre à soixante. C'est là une bonne mesure, mais insuffisante encore. D'après la relation préexistante, pour qu'il y ait quarante hommes d'esprit à l'Académie, il ne faudrait pas moins de cinq cents membres.

—

Renan est aux Pyramides, d'où quarante siècles le contemplent. C'est très-joli d'être considéré par quarante siècles, surtout quand le quarante-et-unième ne vous considère pas.

—

Le livre de Tacite, concernant Caligula vient, dit-on, d'être découvert. Aurons-nous de nouveaux détails sur la vie de ce monstre ? Le besoin s'en faisait sentir. L'humanité a pour les bandits l'affection d'une mère pour ses enfants les plus laids. Quelque chose sur le règne de Titus ne nous ferait pas moitié autant de plaisir.

—

L'un de ces derniers jours, à la même heure, avait lieu une conférence sur un point de littérature, une conférence sur une découverte scientifique, et une conférence sur la *chiromancie*. Personne aux deux premières, foule à la troisième.

—

La perfide Albion vient de s'aviser d'un nouveau stratagème pour rétablir ses finances. Elle met en loterie ses rectorats, c'est-à-dire ses cures. C'est bonne religion que cela. Si le gouvernement français supprimait la moitié des emplois et les mettait en loterie, quel budget prospère et quelle diminution d'impôts!

—

Avez vous été voir les curiosités chinoises de l'hôtel Drouot, avant qu'on les vendît ? Tout s'est payé un prix fou. Le même jour, à Pékin, on vendait des curiosités françaises, également un prix fou. Quand nous serons entièrement meublés à la chinoise et les Chinois tout à fait meublés à la française, il est probable que ce sera à recommencer.

—

Le Théâtre-Français cherche un petit prodige pour jouer un rôle d'enfant dans la pièce de M. Émile de Girardin. Pourquoi le Théâtre-Français n'engagerait-il pas M. Emile de Girardin lui-même ?

—

Les feuilles vertes poussent en avril, les feuilles noircies généralement en hiver. Janvier va voir éclore deux de ces dernières, deux grandes, deux timbrées, deux politiques pour tout dire. L'une s'appellera le *Bon Sens* et est fondée par M. Feydeau. Je trouve le *Bon Sens* un titre prétentieux et qui a de plus l'inconvénient d'avoir déjà servi une fois. Je ne vois pas pourquoi, à cet instar, quelqu'un n'intitulerait pas son journal : la *Sagesse*.

—

Les murailles parlent à la terre de l'autre grande feuille : l'*Avenir national*, créé par M. Peyrat. Les grandioses affiches qui tiennent ce langage ou en sont du moins l'interprète, sont disposées de façon que trois mots seulement apparaissent, ces trois ci : l'*Avenir national* — Peyrat. Là-dessus toutes sortes de plaisanterie des lecteurs, des lecteurs en blouse surtout.

— Qu'est-ce qu'il va nous payer, l'*Avenir national?* dit celui-ci.

— Bon ! dit un autre, qui vivra... Peyrat.

Et nous, souhaitant la bienvenue à un confrère, nous aimons à changer cette ponctuation et à dire :

— Qui vivra ? Peyrat.

—

Pendant ce temps, le *Petit Journal* continue sa marche géante au son des clarinettes, des tambours et des trombonnes de la foire.

Il a été mis en pièce. Il ne lui manquait plus que d'être mis en contre-danse. C'est ce qui vient d'avoir lieu, témoin le répertoire des bals de l'Opéra, où il se lit en toutes lettres ; *Quadrille du Petit Journal*. Et les danseurs, là-dessus, de *trimer* et trime donc !

On se demande quel diable de rapport il peut y avoir entre un avant-deux sur les mains et les lunettes de M. Millaud, un coup de pied dans l'œil et le doigt non dans l'œil de M. Alexandre Dumas père. Mais il en est de cela sans doute comme des causes de la férocité du pinson : on n'a jamais pu savoir.

—

Un autre quadrille, mieux nommé, est celui de la *Liberté des théâtres*. Je criois pourtant qu'il serait plus juste ici de dire : *du* que *des*.

Ah ! oui, elle règne là, la liberté, et un peu ! Ses amants passionnés n'ont qu'à s'y aller voir. Elle leur donnera des renfoncements et des tapes, mais en manière d'amitiés.

Ah ! dame, comme dit Auguste Barbier,

« C'est que la liberté n'est pas une comtesse
» Du noble faubourg Saint-Germain. »

—

On sait que l'Opéra, où nous sommes, attend un *ténor de l'avenir*, (ainsi le dénomme-t-on), un tonnelier quelconque, à cette heure au dégrossissage, et cette ambitieuse dénomination fait songer, malgré soi, à la fine réponse de Rossini à un envoyé de Wagner qui désirait avoir son opinion sur le *Tannhaüser*.

— Vous lui direz, fit le plus grand et le plus narquois des cygnes, que je suis obligé d'ajourner mon jugement, puisque c'est de la *musique de l'avenir*, mais que tout ce que je souhaite c'est de pouvoir lui en dire mon avis dans une cinquantaine ou une soixantaine d'années d'ici.

—

Au bal de l'Opéra, une jolie cocotte, s'étant fait reconnaître, sollicitait beaucoup un aimable monsieur, et pour ceci, et pour cela, pour souper, pour un bracelet, et patati et patata.

— Mais, mon Dieu, ma belle, finit par lui dire le monsieur en état de siége, pourquoi me pourchassez-vous ainsi? Il me semble que nous n'avons jamais eu de... particularités.

— Je croyais que si, lui répond-elle.

—

Samedi, 18 décembre. — Être allé aux Variétés considérer la belle Hélène. Avoir alternativement ri et baillé — avoir dit aux amis de M. Meilhac que M. Ludovic Halévy avait mis des longueurs, que M. Meilhac aurait bien dû égayer par quelques mots, et aux amis de M. Halévy que M. Meilhac, et être allé de là, en chantonnant :

Ce roi barbu qui s'avance,
bu qui s'avance (ter)
C'est Agamemnon ! !

jusqu'à l'Opéra, où dix-sept grosses femmes ont tiré la ficelle de mon lorgnon en riant aux éclats, n'en avoir reconnu aucune..., avoir trouvé dans le couloir Z, de la *Vie Parisienne* très intrigué par une femme masquée qui citait textuellement des vers d'Homère, lui en avoir appliqué un, — sur sa demande d'en expliquer un second, m'être enfui.

Dimanche... très mal au sommet de la tête !

—

Avant-hier, une rencontre a eu lieu sur le pallier de la belle demoiselle D.. entre MM. C... G... D... W... — personne n'est resté sur le carré.

—

Une annonce cueillie dans les grands journaux :

Mort aux bretelles!!

« Qui seront désormais avantageusement remplacées par les hanches postiches, etc ..

Dites maintenant, mesdames, que vous ne savez que donner pour étrennes à vos maris !

Y.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.

SUPPLEMENT A LA VIE PARISIENNE DU 31 DECEMBRE 1864



JOUETS DE LA MAISON ALPHONSE GIROUX

LA CARAVANE AU DÉSERT

LE MARCHAND CHINOIS

LES PORTEURS GIROUX

L'ARBRE DE NOEL

PANIER JAVANAIS

VOITURE

NOUVEAU SYSTÈME SE DIRIGEANT A VOLONTÉ



LA POUPÉE CAUSEUSE

LA BELLE AU BOIS DORMANT

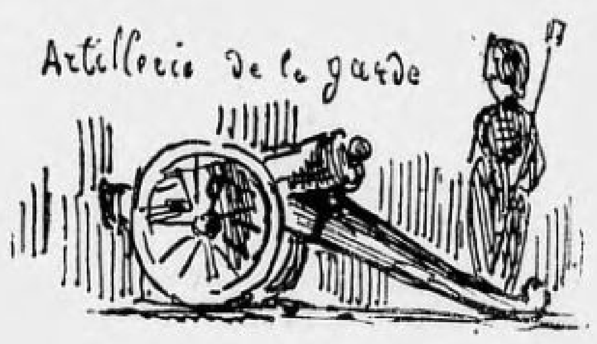
FORT A SURPRISE

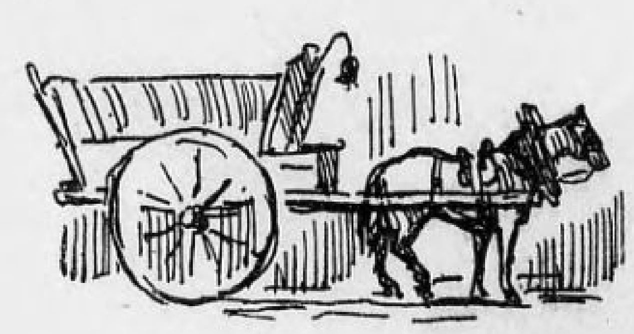
LES SABOTS DE NOEL

LA PEINTURE ORIENTALE OU CRETA POLYCOLORE

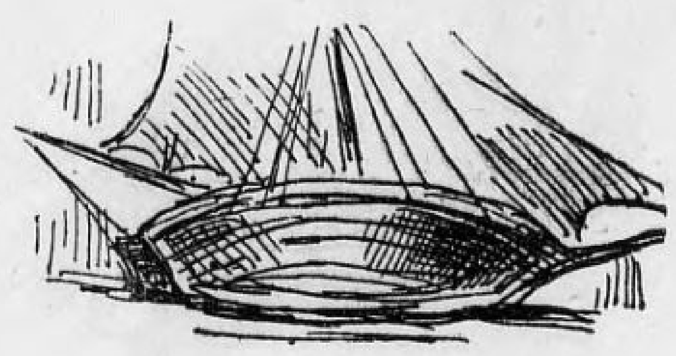
Nouvelle manière de colorier sans danger pour les enfants.

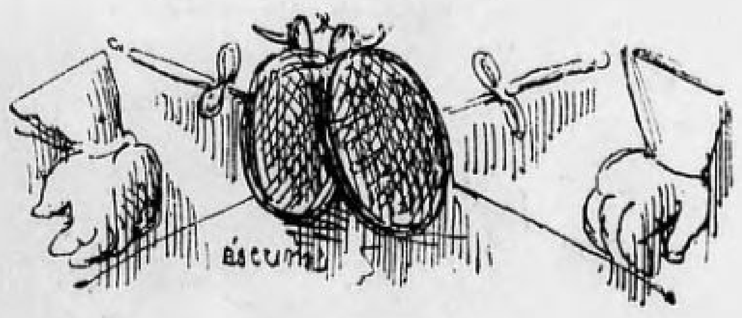
L'ÉLÉPHANT SAVANT

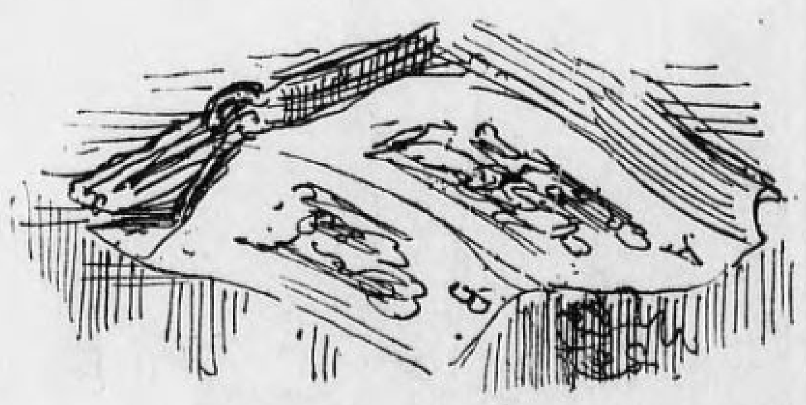












LA GALVANOPLASTIE

Appareil simplifié, sans acide, pour la reproduction des médailles et de toutes sortes de surfaces planes.

LIT-COMMODE

TROPHÉES DE JARDIN

LES MERVEILLES AQUATIQUES

Petits morceaux de sureau se développant dans l'eau et reproduisant des Figures, Animaux, Vases chinois, etc.

UNE SAISON AUX BAINS DE MER

NOUVEAU JEU DE SALON

Où Baigneurs et Baigneuses se disputent, parmi mille accidents, à qui arrivera le premier à la mer.

LE SAC DU PHOTOGRAPHE

Avec tous les accessoires pour prendre soi-même

des Portraits et des Points de vue.

BILLARD

AVEC LOTS ET SURPRISES

PANOPLIES EN TOUS GENRES

LE COQ TÉNOR

Pièce mécanique

TROPHÉES DE CHASSE

ÉCRIN ORFÉVRERIE IMPÉRIALE

BUREAU LOUIS XV

BOIS DORÉ

MALLE, TROUSSEAU et PARFUMERIE

SAINT JEAN, ARBRE DE NOEL

LES ÉTOILES DU JAPON

Allumettes merveilleuses contenant chacune plus de mille étoiles.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE

Au moyen duquel on peut correspondre d'un appartement à l'autre.

VOITURE CHINOISE

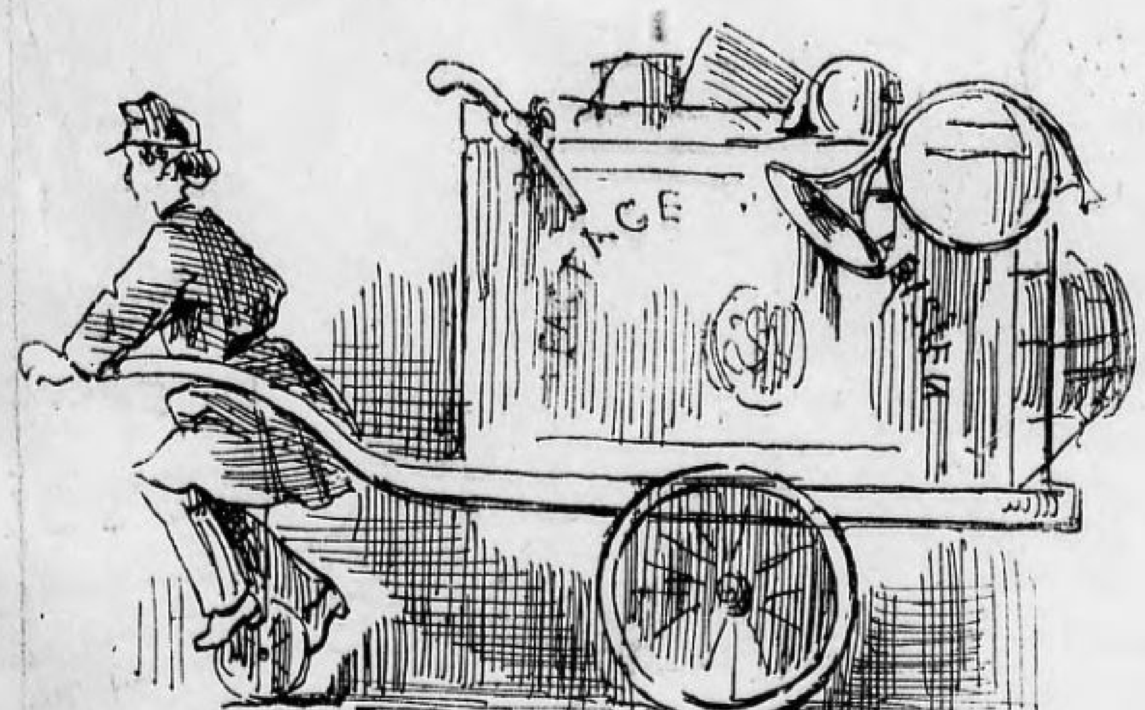
GRAND CHOIX D'ORGUES AVEC SINGES

Kiosque surprise.

LE PAYSAGISTE

SAC DU TOURISTE

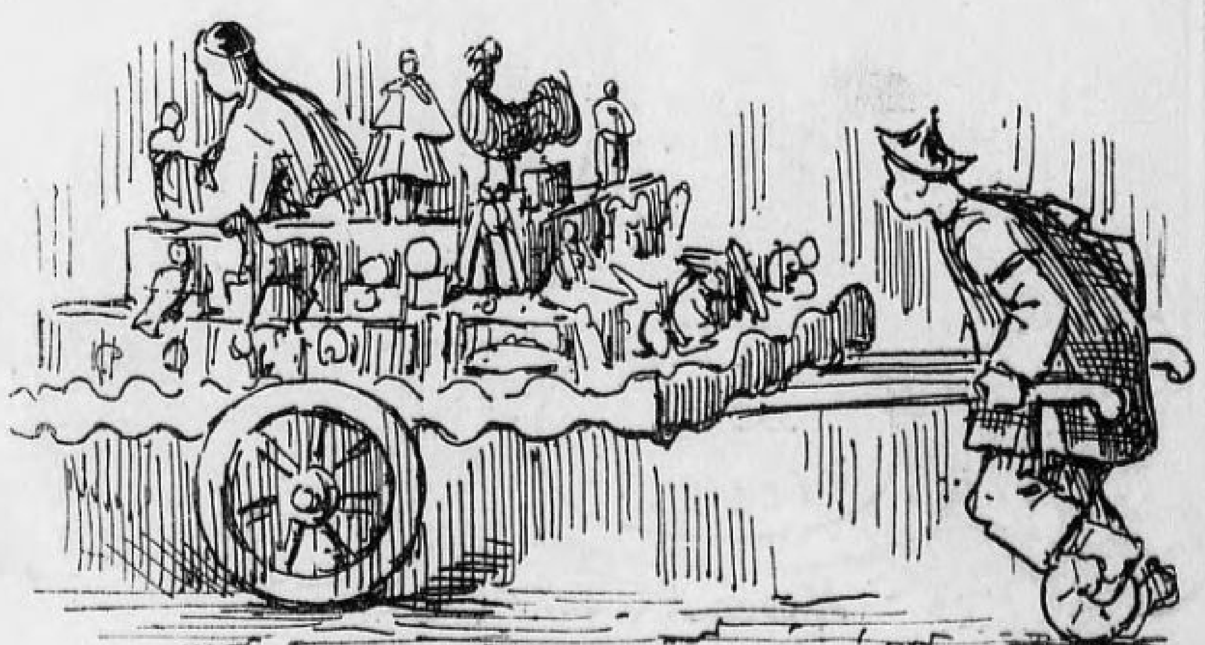
Contenant : Crayons de toutes couleurs pour prendre toutes sortes de points de vue à la campagne.



FACTAGE PARISIEN



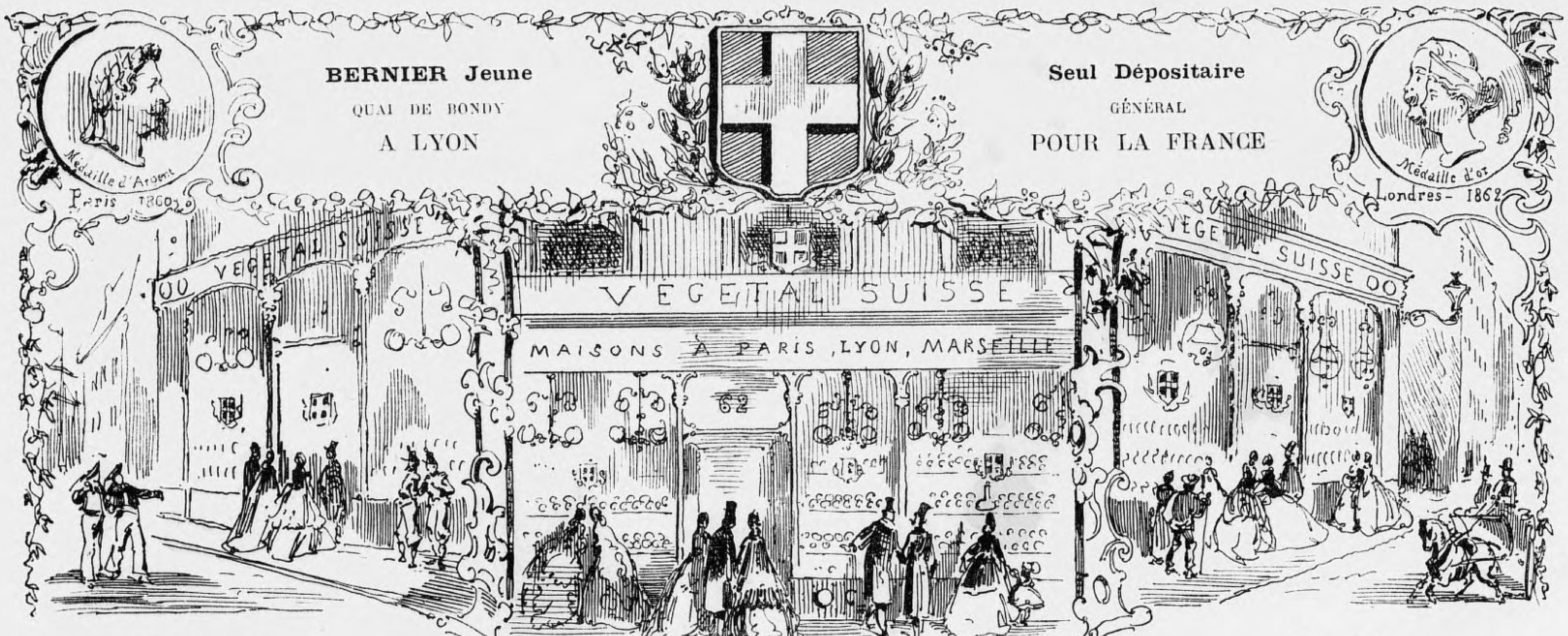




MARCHAND CHINOIS


INDUSTRIE
PARISIENNE
A LA REINE DES FLEURS
BOULEVARD DES ITALIENS
L.T. PIVER
PLACE DE LA BOURSE
PLACE VENDÔME
BOULEVARD POISSONNIÈRE
BOULEVARD DE STRASBOURG
BRUXELLES
LONDON
PERFUMERY
GLOVES
L.T.P
USINE DE LA VILLETTE
MAISON L.T. PIVER
PARFUMERIE
SAVON
DE TOILETTE
ET SES ANNEXES
USINE DE GRASSE

LE VÉGÉTAL SUISSE DE BERNIER



Maison de Marseille.

Maison de Lyon.

Maison de Paris, rue Montmartre.



Toutes les plantes sont cueillies par les plus gracieuse Suissesses.





Usine et distillerie de Chanten à Genève.



— Délicieux, délicieux et combien?
— Deux francs le flacon.
— Donnez-m'en douze alors.



UN VRAI BUVEUR

A la bonne heure, c'est meilleur que l'absinthe et pas de danger d'être abruti.



Nos pères qui savaient mieux que nous vivre bien et longtemps ne se servaint que du suc des plantes.



UNE BONNE IDÉE

— Mon mari qui digère mal! — Tiens, si je lui donnais pour ses étrennes quelques flacons de végétal suisse!



PLUS DE RHUMATISME

Jean, jette moi ces béquilles au feu. Grâce à l'élixir de Chanten, je vais faire le tour du monde.



— Le végétal Suisse, un remède?
— Fichtre! quel bon régime?

Paris.— Imprimerie de G. Kugelmann, 13, rue Grange-Batelière.



BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

A

Académie (l'), par Ch. Monselet, dessin par Edmond Morin, 105.
Achile et Thersite, par Emile L..., 394.
Achile et Thersite (suite), 408.
Achile et Thersite (suite), 423.
Achile et Thersite (suite), 436.
Adieux a la mer, 560.
Adieux a la Patti, par Marcelin, 231.
Album du Grand-Journal, par M..., 749.
Almanachs (les), par Telio, 623.
Ame (l') en peine, par Z..., dessin par Hadol, 471.
Ami des femmes (à propos de l'), dessin par Edmond Morin, 147.
Amour (l') dans la révolution, par Edmond et J. Goncourt, 384.
Anarchie (l') des chapeaux, par Z..., 191.
Anglais et Français, par Taine, dessin par Edmond Morin, 583.
Angleterre au temps (l') de Shakespeare, par Taine, dessin par Léo Saba, 245.
Année (l') 1863, par Edouard Siebecker, 11.
Année (l') qui s'en va, par J. Chantepie, 16.
A propos de bottes et de Shakespeare, 250.
A propos du drac, par Christophe, 592.
Arrivée (une) au régiment, par Frédéric d'A, 280.
Artistes (les) a la campagne, 425.
Avenir (l') des théatres avec la société nantaise, dessin par Eustache Lorsay, 110.
A vous, mesdames, par Z.., 632.
Aurore, par Albert G..., 633.
Authographes (les) de l'opéra, par Télio, 637.
Authographe (le dernier numéro de l'), dessin par Hadol, 593.
Autogaphe, par Y..., 707.

B

Bade, par J. C..., 483.
Bague (la) par R. A..., 541.
Bains de mer (les), 362.
Bains de mer (les) 383.
Bains de mer (les), 396.
Bains de mer (les), 420.
Bains de mer, les par Edmond Morin, 446.
Bains (les) de Jersey, dessin par X..., 515.
Bain (mon dernier) de mer, par V. de Q..., 572.
Bal (le) des savoisiens a l'hotel du Louvre, dessin par Hadol, 69.
Bal (un) a l'opéra, par Christophe, 46.
Bal (le grrrand) des artistes a l'opéra comique, dessin par Hadol, 139.
Bal (le) d'enfants, par Z..., 102.
Bal (le) d'enfants, dessin par Hadol, 138.
Bal (un) d'ambassade, par Z..., 107.
Ballade (la) des trente-cinq, par Siebecker, 262.
Bébés et papas, par Z..., dessin par Edmond Morin, 485.
Bébés et papas, par Z..., 555.
Bibliothèque de l'homme du monde : Michelet, 535.
— Un chapitre de George Sand, 558.
— Une page d'Alexandre Dumas fils, 608.
— Une page de Barrière, par Y, 622.
— Une page d'Alexandre Dumas, par Y..., 636.
— Veuillot, par Y..., 649.
— Une page de Renan, par Y.., 655.
— Une page de J. Janin, par Y..., 671.
— La Bible de l'humanité, dessin par Hadol, 691.
— Les critiques du lundi, par Y., 734.
Bibliothèque de l'homme du monde, par Y..., 721.
Biches (les) au théatre, par Francisque S..., 716.
Bois (le) de Boulogne le matin, dessin par Crafty, 276.
Bonne princesse (la) par le marquis de Villemer, dessin par Edmond Morin, 723.
Bossus (les) sans le savoir, par Z..., 151.
Boule (la) par Z..., dessin par Edmond Morin, 273.
Braam-Chaouch — guerre d'Afrique, par un spahis, 670.
Bulletin bibliographique, par Marcelin, 99,

C

Cabinets (les) particuliers, par Monselet, dessin par Ed. Morin, 77.
Campagne (à la) — en voyage, 348.
Campagne (à la), 392.
Campagne (à la), dessin par Coindre, 495.

Capitaine (le) fantôme, par Christophe, 200.
Caprice (un) de Célimène, par Joliet, dessin par Ed. Morin, 415.
Carême, (en), par Z, 137.
Carrousel militaire, dessin par L. de N. et Léo Saba, 574.
Cartes (les) de visite, par Y, 7.
Cartes (les) de visite, par H. de M..., 21.
Casino (un) aux bains de mer, dessin par Hadol, 533.
Cavaliers et amazones, dessin par Ed. Morin, 289.
Ce pauvre desaix, par J. C. ., 545.
Ce que disent les meubles d'une lorette, dessin par Marcelin, 726.
Chambre (la) d'ami, par Ed. About, dessin par Ed. Morin, 597.
Chasse (la) a courre, dessin par Crafty, 108.
Chasse en hiver, par Ed, About, 33.
Chasse (en temps de chasse), dessin par Coindre, 532.
Chasse (un livre de), dessin par Hadol, 579.
Chasseur (le) breton, par C. d'A..., 622.
Chatte Blanche, par William, 678.
Chateau (au), par G. Régamey, 434
Chateau (au), 448.
Chateau (au) — whist d'automne, dessin par Bertall, 628.
Chemin (le) de fer de Lille, 254.
Chemin (au) de fer, dessin par Crafty, 241.
Chenil (un), par Crafty, dessin par Morin, 29.
Cheval (à), dessin par Coindre, 508.
Chez une danseuse, par un invité, 221.
Chez M. de Saint-Rémy, par Marcelin, 287.
Chez Giroux, dessin par Fleury, 732.
Chez Vermout, par Iffezheim, 381.
Chez Juliette, dessin par Hadol, 698.
Chez Juliette, une vente de diamants, par Ed. About, 699.
Chez Tahan, par M..., 718.
Chez le patissier, dessin par Hadol, 705.
Chez une actrice, 412.
Chosse et autres, par X..., 145.
— — par X..., 173.
— — par X..., 229.
— — par X..., 256.
— — par X..., 326.
— — par X..., 341.
— — par X..., 370.
— — par X..., 385.
— — par X..., 399.
— — par X..., 413.
— — par X..., 427.
— — par X..., 440.
— — par X..., 454.
— — par X..., 469.
— — par X..., 484.
— — par X..., 497.
— — par X..., 501.
— — par X..., 525.
— — par X..., 538.
— — par X..., 553.
— — par X..., 567.
— — par X..., 580.
— — par X..., 596.
— — par X..., 609.
— — par X..., 624.
— — par X..., 636.
— — par X..., 651.
— — par X..., 665.
— — par X..., 679.
— — par X..., 693.
— — par X..., 708.
— — par X..., 722.
— — par X..., 735.
— — par X..., 750.
Choses du jour, par X..., 187.
— — par X..., 200.
— — par X..., 215.
— — par X..., 229.
— — par X..., 243.
— — et modes, 271.
— — par X..., 284.
— — par X..., 299.
— — par X..., 313.
— — par X..., 355.
— — par Hix et Fleury, 687.
Cinquantaine (la), par Champfleury, dessin par Ed. Morin, 329.
Classe (une) d'orthographe, par X..., 93.
Coiffure du jour, dessin par Hadol 249.
Ce que coute un costume de bal, par Jacques Reymond, 156.
Ce qu'on donne au jour de l'an, 4.
Ce que disent les meubles d'une lorette, par Marcelin, 726.
Commande (la) du Russe, dessin par Hadol, 282.
Comme il vous plaira, vers par B., 294.
Comédie-Française (la), par Y, dessin par Hadol, 494.
Comment on fait une féerie, dessin par Eustache Lorsay, 171.
Compagnie (la) d'alimentation, 638.
Compliment, par Jolliet, 749.
Concerts et concertants, dessin par Hadol, 125.
Concours de pêcheurs a la ligne, par Crafty, 227.
Concours régional de ..., par B., 322.
Concours général par un examinateur a St-Cyr, 450.
Confiteor (le), de Fron Fron, 419.
Conseil (mon) d'administration, par X..., 370.
Conseils aux canotieres, par Hadol, 406.
Conscrit (le) de 1813, par Erckmann, dessin par Siebecker, 594.
Correspondance par Alfred de Bougy, 130.
Correspondance, par Christophe, 149.
Correspondance, 580.
Correspondance, par William, 595.
Correspondance, 647.
Correspondance, 678.
Costumes de chasse, par M. et Leo Saba, 59.
Costumes de bal de l'opéra, dessin par Hadol, 80.
Costumes de bal, par Christophe, 99.
Coteries, par Ed. About, dessin par Leo Saba, 49.
Coulisses (les) le jour, par Muriel, dessin par Eustache Lorsay, 268.
Coulisses (les), par Muriel, dessin par Eustache Lorsay, 334.
Courses (aux), dessin par Crafty, 212.
Courses du bois de Boulogne, par Iffezheim, 256.
Courses (aux), par Iffezheim, 267.
Courses (les), par Iffezheim, 284.
Courses (les) de La Marche, par Iffezheim, 298.
Courses (les) de La Marche, 663.
Courses (les), par Iffezheim, 312.
Courses (les) par Iffezheim, 341.
Courses (les) de Porchefontaine, dessin par Hadol, 466.
Courses (les) de Porchefontaine, par A., 649.
Courses d'automne (steple chase artistique, dessin par Hadol, 578.
Croquis sur Compiègne, par Ed. Morin et Marcelin, 700.
Croquis de chasse, par Hix, 712.
Croquis sur Faustine, par Leo Saba, 142.
Croquis sur Saumur, par H. de N. et Leo Saba, 114.
Curieuses (les), dessin par Hadol, 676.

D

Danseuses et écuyères, par Marcelin, 630.
Daumier et Gavarni, par Champfleury, 205.
Debucher (un) a vue, par Crafty, 113.
Delacroix au boulevard des Italiens, par Jacques, 717.
Défauts (vos), vers, 150.
Dégel (le), par Christophe, 242.
Dernière (la) représentation de l'ami des femmes, par Champfleury, 270.
Dernière causerie de l'année, par Z..., 737.
Dernière (la) page d'une vie de garçon, dessin par X..., 58.
Devant un album, par Ed. Siebecker, 22.
Deux diners, par Z..., 290.
Deux (les) toilettes des curieuses au gymnase, 676.
Dieux (les) en exil, par J. Telio, 580.
Dimanche (le) d'un célibataire, par C. Yr., 601.
Diner (le) de mon collége, par Henri Este, 56.
Diner (un) de noel a Londres, par William Fitzbarlow, 727.
Dieppe (à), par A..., 454.
Dieppe (à), par A..., 482.
Distribution (une) de prix, par Telio, 481.
Dormeuse (la), par Z..., 35.
Domestiques (les), par Crafty, 298.

E

Eau (l') de mélisse des Carmes, de Boyer, 372.
Eaux (aux) de Royan, par Christophe, 559.
Eaux (aux) de Kissingen, par C..., 565.
Eaux (aux) de Schwalbach, par Christophe, 537.
Ecole (l') des Beaux-Arts, par Y..., 75.
En Afrique, 380.
En Bretagne, par Ed. About, dessin par Ed. Morin, 681.
En famille, 3.
En mer, par un Parisien, 405.
En route pour Arcachon, 296.
En soirée, 36.
En voyage, par Crafty, 348.
En voyage, par G. G., 413.
En voiture, dessin par Hadol, 643.
En temps de chasse : — Un rendez-vous, 658.
En temps de chasse : — Costumes de chasseurs, dessin par Ed. Morin, 659.
En temps de chasse, 673.
En wagon, par C. L., dessin par Fleury, 621.
Encore l'ami des femmes, par Ed. About, 148.
Encore un mot sur le Shakespeare, par N. Muret, 262.
Entretiens (les) littéraires de la rue de la Paix, par Y..., 67.
Entretiens du moment, par Henry M., 23.
Entretiens (les) et les entretenues de la salle Barthélemy, dessin par Hadol, 166.
Envers (l') des cercles, par un lecteur, 207.
Envers (l') des cercles, par un lecteur, (suite), 252.
Envers (l') des cercles, par un lecteur, (suite), 263.
Epernay, vingt minutes d'arret, par X..., 577.
Escalier (l'), de marbre a Versailles, d'après Eugène Lami, 488.
Esplanade (l') des Invalides le 15 aout, dessin par F. Regamey, 462.
Esther, dessin par Hadol, 421.
Etude de chats, par Champfleury, 487.
Etrennes de 1864, 8.

Etrennes de la Vie Parisienne, par Hadol et Telio, 742.
Exposition (l') des tableaux du cercle de la rue de Choiseuil, par J..., dessin par Leo Saba, 124.

F

Fantaisies humoristiques, 129.
Fantaisies sur le devin de village, par Ch. Jolliet. Dessin par Coindre, 531.
Fantaisies, 150.
Féerie, par Victor Poussin, 128.
Fête (une) a Versailles, 476.
Fêtes (deux) a Versailles, 479.
Fêtes (les) de Bruxelles, par J. C.. 566.
Fiancée (la) du corps de garde, par H. de M., 40.
Fil (de) en aiguille, par Z..., 587.
Fin (la) de la saison au chateau, dessin par Hix, 677.
Finances (un peu de), 608.
Finances (un peu de), 623.
Fraichement décoré, par C. Yr., dessin par Hadol, 611.
Fruit (le) défendu, par Jacques Reynaud, 65.

G

Gandinisme (du), par Christophe, 411.
Général (le) Tom Pouce, par Ch. Monselet, 706
Grande fête de la musique militaire au Pré Catelan, dessin par Hadol, 603.
Guerre d'Amérique : entrée en ville, par un volontaire, 427.
— — marche d'armée, par un volontaire, 220.
— — une halte en Virginie, par un volontaire, 447.
— — sur le Potomac, par un volontaire, 604.

H

Halte (une) en voyage, dessin par Hadol, 490.
Héritage de Mengin, dessin par Hadol, 68.
Henry Monnier, par C. Y., 517.
Histoire naturelle (un peu d'), par Georges G., 228.
— d'une paire de gants pareille, par H. Este, 38.
— d'une minute, par A. Marx, 671.
— Homme (un) sérieux, par Y..., 590.
Horreurs (les) du salon de 1864, dessin par Hadol, 306.
Hotel (un) a Paris au mois de juillet, dessin par Hadol, 378.
Hotel du père navrant, par P. D., 44.
Hotel (mon) a Trouville, dessin par Regamey, 551.

I

Impertinente (l') par Ben-Bar, 79.
Influence (de l') de la lettre corot dans les arts, 337.
Innovations, 174.
Inspection (une) générale, par Ed. About, dessin par Morin, 429.
Institut (l') se gratte, 336.
Invention (une) par Henry M..., 61.
Invités (mes) par Z..., 612.
Italiens (aux), dessin par Marcelin, 728.
Il ne faut jurer de rien, par J., 186.
Il pleut, par Henri Maret, dessin par Fleury, 634.
Il y a encore une province, par X..., 131.

J

Japonaiseries, dessin par F. Régamey, 648.
J'achète un cheval, dessin par Léon G... et Ed. Morin, 714.
Jeanne A..., par Crafty, 663.
Je suis prince pendant dix minutes, par Y..., 524.
Jeune (un) homme a marier, 354.
Jour (le) de l'an a paris, par Ch. Monselet 1.
Jour (le) de l'an en garnison, par F. d'A..., 10.
Jour (le) de l'an a rome, par F. d'A..., 26.
Jour (le) des étrennes, par Y..., 748.
Jour (le) de madame, par Z.., dessin par Ed. Morin, 259.
Jour (le) des morts, par Ch. Joliet, dessin par Ed. Morin, 616.
Jour (le) de paques a jérusalem, 182.
Jour (le) du terme, par V. Poupin, 228.
Journal (le grand); dessin, par Hadol, 236.
Journal (le grand) fait un appel au peuple, par J..., 692.
Journal (le) pour rien, par Hadol, 549.
Journal (le) du bord, 563.
Journée (la) d'un anglais a paris, par sir Edward, 390.
Journée (la) d'un critique en 1865, par Ch. Monselet, 163.

L

Leçon (une) de dames au manége, par Crafty, 164.
Légende (la) du comédien racle, 366.
Lettre (une) du XVIII[e] siècle, par V. Sardou, dessin par Ed. Morin, 119.
Livre (un) *ad usum* des jeunes personnes, 312.
Livres nouveaux : les deux filles de m. plichon, par Siebecker, 720.
Lolo, par W..., 576.
Longchamps (a), par Y..., dessin par Hadol, 184.
Londres en ce moment, par J. C..., 520.
Lundis (les) de madame millions, par Christophe, 303.

M

Mabille (à) dessin par Crafty, 352.
Macbeth dans un atelier de peintre, dessin par F. Regamey, 86.
Machines (les) a coudre, dessin par Ed. Morin, 509
Mademoiselle Cléopatre, par J., 480.
Mademoiselle Saule Pleureur, par lord Pilgrim, 683.
Ma femme va au bal, par Z., dessin par Ed. Morin.
Ma première fracture, dessin par Crafty, 297.
Maitre Guérin (à propos de), par Z., 669.
Maitresse (la) que j'aurai, par Victor, 363.
Magasins (les) de la pensée, dessin par Hadol, 366.
Marche (une) en Afrique, par Ed. Siebecker, dessin par Fleury, 653.
Mariage (un) par Frédérick Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 203.
Ménage (un) parisien, par Gustave Droz, 346.
Maison (la) du baigneur, dessin par Hadol, 111.
Maison du baigneur (un mot sur la), par H, 115.
Maison de campagne a louer, dessin par Hadol, 222.
Mardi (le) gras a saint-Cyr, par Frédéric d'A, 88.
Maximes (les) de la rue de la Rochefoucault, par A. Dupeuty et Leo Saba, 180.
Maquillage (le) des familles, par Z., dessin par Hadol, 213.
Maquillage (la question du), par Ed. Morin, 235.
Mémoires (les) d'une biche anglaise, par X., dessin par Hadol, 438.
Mer (au bord de la), par Camille Seldeu, 496.
Messieurs nos domestiques, dessin par Coindre, 536.
Messieurs (ces) se font la joue, dessin par Hadol, 592.
Messieurs (ces), 684.
Mireille (la vraie), dessin par Leo Saba, 206.
Misère, souvenirs de la vie militaire par Ed. Siebecker, dessin par Ed Morin, 301.
Mon maitre de musique, par Camille Seldeu, 558.
Mon mari, ma femme, par Z..., dessin par Ed. Morin, 359.
Monsieur de Pourceaugnac (à propos de), par Z..., 130.
Monsieur (le) qui aime la peinture, par Y..., 154.
Menus conseils aux orateurs manquant de facilité, par Y..., 144.
Menus conseils aux orateurs manquant de facilité par Y..., 168.
Menus conseils aux orateurs manquant de facilité, par Y..., 277.
Menus conseils aux critiques d'art, par Y..., 252.
Menus propos de courses, par Bertall, 614.
Modes du jour par la vicomtesse de..., 73.
— par la vicomtesse de..., 116.
— par la vicomtesse de..., 158.
— par la vicomtesse de..., 201.
— par la vicomtesse de.., 397.
— par la vicomtesse de .., 455.
— par la vicomtesse de..., 539.
— par la vicomtesse de..., 652.
— par la vicomtesse de..., 694.
Modes d'après un modèle de la Grande Maison de Blanc, 272.
Modes de la saison, par madame la vicomtesse de ..., 327.
Modes d'automne, 609.
Moise a l'Opéra, dessin par Eustache Lorsay, 54.
Mot (un) sérieux, par Z. ., 552.
Mot (un) sur Roland, par Marcelin, 589.
Mourmelon le grand au camp de Chalons, par Ed. Siebecker, 506.
Musique du jardin des Tuileries, dessin par Crafty, 304.

N

Nègre (le) de Salem, par un Spahis, 731.
Nez (le) et les lunettes, par N..., 538.
Nez (le) de Bressant, 441.
Nice (un mot sur), par C. Y. R., 629.
Nonne (la) sanglante à la Porte St-Martin, dessin par Eustache Lorsay, 335.
Notes sur Paris, par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 63.
— par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 161.
— par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 189.
— par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 343.
— par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 499.
— Les artistes, par Th. Graindorge, 639.
— à l'ambassade, par F. Th. Graindorge, dessin par Ed. Morin, 695.
Notes sur la visite du roi d'Espagne, par A. A..., 488.
Notes de voyage, par G. C. F..., dessin par Ed. Morin, 457.
Notes d'un volontaire sur la guerre d'Amérique, 220.
Notes d'un volontaire sur la guerre d'Amérique, 349.
Notes d'un volontaire sur la guerre d'Amérique, dessin par Ed. Morin, 91.
Notes d'un turfiste, par Werzheim, 243.
Nouveau guide de l'étranger dans Paris, dessin par Ed. Morin, 278.
Nouveaux Puppazzi, par Lemercier de Neuville, 253.
Nouveaux Puppazzi, extrait du Salon, en vers 340.
Nouvelles (les) machines a coudre, 690.

Nouvelles salles de l'École française au Louvre, dessin par Leo Saba.
Nouvelle (une) banque, dessin par Hadol, 520.
Nouveau (le) musée du conservatoire, dessin par Hadol, 775.
Nouveaux (les) noms des rues, par J. Telio 550.
Nuit (une) de noce, par N..., dessin par Ed. Morin, 709.

O

Observatoins par Alfred Bougeard, 61.
— par Alfred Bougeard, 79.
— par Alfred Bougeard, 103.
— par Alfred Bougeard, 221.
— par Alfred Bougeard 281.
— par Alfred Bougeard, 305.
— par Alfred Bougeard, 367.
— par Alfred Bougeard, 395.
— par Alfred Bougeard, 409.
— par Emile L..., 437.
— par Alfred Bougeard, 550.
— par Alfred Bougeard, 565.
— par Alfred Bougeard, 577.
— par Alfred Bougeard, 591.
— par Alfred Bougeard, 671.
— par Alfred Bougeard, 684.
— par Alfred Bougeard, 713.
— par Alfred Bougeard, 748.
Onda Argentina, vers, 136.
Opéra (à l') le libretto de la *Maschera*, dessin par Hadol, 123.
Opéra (à l') la Boschetti, dessin par Marcelin, 153.
Opéra, la *Fiancée*, 40.
Opéra-Comique (à l') l'*Eclair et Lara*, dessin par Hadol, 365.
Opéra (une représentation à l') 401.
Ordre (l') et la marche du boeuf gras, dessin par Hadol, 100.
Ouverture (l') de l'exposition des Beaux-Arts, par Y..., dessin par Hadol, 264.
Ouverture a la Sorbonne, par Y..., 721.

Œ

Œuvre de Saint-Jean, 234.

P

Papiers (les) de Monsieur, par Z..., dessin par Marcelin, 569.
Parcs et jardins, 300.
Paris, dimanche dernier, par Y..., 112.
Paris en ce moment, dessin par Grafty, 382.
Paris en ce moment, 410.
— — dessin par Hadol, 418.
— — dessin par Hadol, 435.
— — dessin par Hadol, 463.
Parfait (le) cuisinier dramatique, par Eustache Lorsay, 20.
— — par Eustache Lorsay, 70.
— — par Eustache Lorsay, 127.
— — par Eustache Lorsay, 143.
— — par Eustache Lorsay, 171.
Patinage (le) sur le grand bassin des Tuileries, dessin par C..., 28
Patinage (le) par Crafty, 27.
Patinage (le) par Christophe, 53.
Patineurs et patineuses, dessin par Hadol, 55.
Paysans (ces bons), par Victor Poupin, 468.
Pécheurs et pécheresses, dessin par Hadol, 353.
Pesage, dessin par Hadol, 586.
Petite (la) Catherine, dessin par Ed. Morin, 443.
Petite (une) demoiselle d'aujourd'hui, par Ed. et J. de Goncourt, 172.
Petits mémoires de l'Opéra, dessin par Eustache Lorsay, 320.
Petits patés (les), par Z..., 347.
Pierre et Paul, par Ed. About, 487.
Piano (le) de Miss par un Volontaire, 535.
Pluie (la) par Ch. Joliet, dessin par Ed. Morin, 625.
Philosophie de l'ami des femmes, par Lemercier de Neuville, 169.
Photosculpture, 414.
Photographie (la) dessin par F... et Coindre.
Poivre (le), par E... 513.
Premières représentations (le tout Paris des) par Ed. About, dessin par Marcelin, 81.
Premiers beaux (les) jours de l'émigration anglaise, 230.
Premier (mon) réveillon, par Z..., 725.
Premier soleil (le) par Henri Maret, dessin par Ed. Morin, 192.
Prètre (le) marié et annoté, 439.
Princesse (la) Ustuberlukoff, par..., dessin par Ed. Morin, 219.
Prix (le) Montyon, par Y..., 440.
Projets (les) par Charles Baudelaire. 464.
Progrès (le) par Ed. Aboud, 239.
Prologue (un) par Emile Barrault, dessin par Ed. Morin, 667.
Promenades au salon de 1864. — La commande du Russe, dessin par Hadol, 282.
Promenades au salon de 1864, par V..., 324.
Promenades a Versailles, par Marcelin, 474.
Province (le peu de) par Silvain, dessin d'après Eugène Lamy, 217.
— — par Silvain, 308.
Public (le) au salon, par E. Regamey, 295.
Public (le) du Jardin du Palais-Royal, dessin par Regamey, 537.
Pupazzi, par Lemercier de Neuville, 96.
Pyrénées (aux), dessin par Hix, 606.

Q

Qu'est-ce qu'il y a la-dedans, par X..., 564.
Quelques dessins sur les murs de l'hotel des haricots, par Ed. Morin, 686.
Quelques mots sur Frédéric Lemaitre, 284.
Quelques professions de foi, par sir Edward, 183.
Quelques projets de costumes de bal, dessin par H. de Hem, 52.

R

Rang (un) de stalles a l'opéra, par Albert de la Salle, dessin par Ed. Morin, 310.
Reine (la) des toqués, par A. A..., 370.
Représentation (une) au cirque de l'impératrice, 442.
Représentations gratuites, par J. Telio, 497.
Retour de courses, par Crafty, 649.
Retraite (une), par Hix, 594.
Retraite (une), 613.
Revanche de soumise, 298.
Révolution (une) dans la photographie, 470.
Revue des modes de 1863, 5.
Revue parisienne, par Jeanne d'E..., 32.
Revue parisienne, d'E..., 47.
Revue (la) de la garde nationale, dessin par Crafty, 255.
Revue (la) de l'autre jour, par Ed. Siebecker, 492.
Révision de la carte du pays du tendre, par Raoul Navery, dessin par Ed. Morin, 226.
Rendez-vous (un), costume de chasseurs, par Z..., dessin par Ed. Morin, 658.
Rimes et raisons, par Louis Villars, dessin par Fleury, 747.
Roland a Roncevaux et a l'opéra, par Marcelin, 589.
Rois (la fête des), dessin par Hadol, 24.
Route (la) de la marche, dessin par Hadol, 167.
Russe (à la) ou a la française, par Y..., 692.

S

Sainte Catherine (la) a la pension, par Mlle Gennie, 685.
Salon (un) de Paris, par Emile L..., dessin d'après Eugène Lami, 178.
— — par Emile L..., 196.
— — par Emile L..., 210.
— — par Emile L..., 224.
— — par Emile L..., 238.
Salon de 1864, dessin par Hadol, 292.
Sans trop savoir pourquoi, par Ch. Joliet.
Sculpture (la), dessin par Hadol, 325.
Séance au Corps Législatif, par Y..., 50.
Séance de réception a l'Académie française, 98.
Scènes militaires (le passage), par F. Régamey, 424.
Semaine (la), par M. d'A..., 30.
— par Pascal D..., 48.
— par Pascal D..., 76.
— par Pascal D..., 90.
— par Pascal D..., 104.
— par Pascal D..., 118.
— par Pascal D..., 132.
— dar Pascal D..., 159.
Service (un) de table, dessin par Hadol, 683.
Simplicité, par Henriette Christophe, 464.
Sociétés des gisements houilleux de France, 258.
Société internationale des courses de Porchefontaine, 467.
Soixante toilettes prises a Trouville, dessin par Hadol, 564.
Soirée en province, dessin par Léo Saba.
Soirée au cirque, dessin par Crafty, 339.
Soirée chez le colonel, par Frédéric d'A..., dessin par F. Régamey, 368.
Soirée (une) chez mon oncle, dessin par Crafty, 164.
Sonnets et souvenirs, par Beaumont, 123.
Sonnet, par Beaumont, 177.
Sonnet, par Henry Maret, dessin par Ed. Morin, 376.
Sonnet, par V. H., 548.
Sous le manteau, par Charles Monselet, 319.
Souper (le) du Figaro, par Ed. Siebecker, 95.
Souvenirs de garnison, par X..., 66.
— d'Epsom, par Marcelin, 315.
— du Caucase, par un Parisien, 465.
— de Bade, dessin par Ed. Morin, 518.
— du bal des artistes, par Ed. About, dessin par Ed. Morin 133.
— de bal, dessin par Marcelin, 157.
— du bois de Boulogne, par H. de M..., 37.
— du bois de Boulogne, dessin par Ed. Morin.

— d'une revue aux Tuileries, dessin par Marcelin, 170.
— d'Amérique. — Le piano de miss Kate, 535.
— de carême, par Z..., dessin par Léo Saba, 175.
— des courses, dessin par Hadol, 586.
— de Compiègne, par Marcelin, 700.
— de Courlande — chasse au coq de bruyères, par C. d'A.., 749.
— de Londres, par Henry d'Hervilly, 730.
— de chasse a Chambord, par Y..., 731.
Sport (le) de l'avenir, 400.
Statues (les) de grands hommes, par J. Telio, 468.
Statues (les) de madame de Sévigné, par Y.., 552.
Statue (la) de François Ier, dessin par Hadol, 635.
Steeple-chase militaire, dessin par L. de N... et Léo Saba, 208.
Sur quatre femmes vêtues de blanc, par Ch. Joliet, 643.
Sur Faustine, par Henri Maret, 131.
Surprise, sonnet, par Ch. Joliet, 503.

T

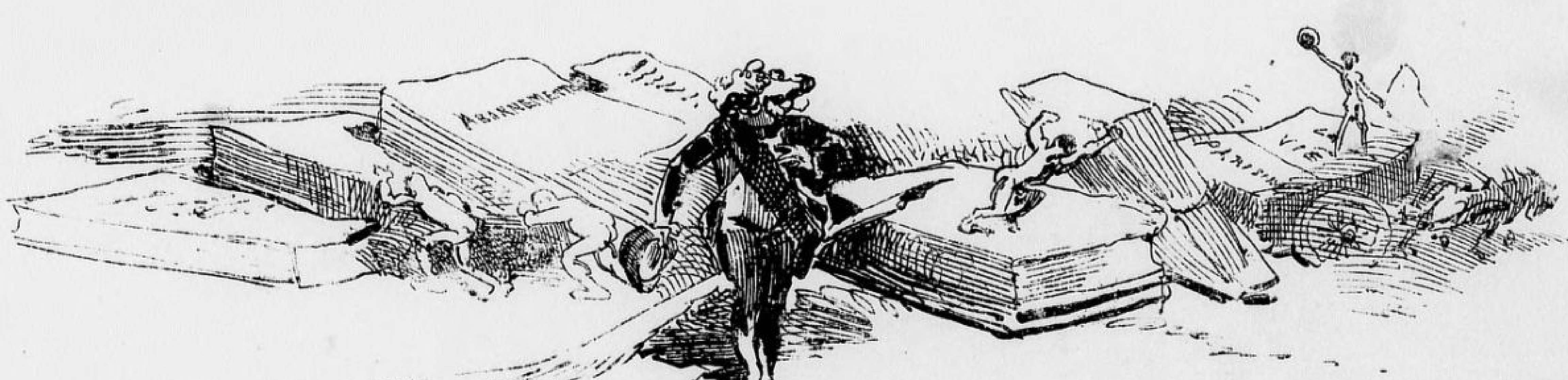
Tatoués (les), par X..., 524.
Tattersall, dessin par Crafty, 318.
Théatres (la liberté des) par Y..., 61.
— (la liberté des), dessin par Hadol, 379.
— (la liberté des), aux Variétés, par M. Desardoises, dessin par Hadol, 522.
— (en chemin de fer), dessin par Hadol, 101.
— (un peu de) par A..., 650.
Théatres. — *Monsieur et Madame Fernel*, au Vaudeville, par Christophe, 103.
— *Les Flibustiers de la Sonore*, à la Porte-Saint-Martin, dessin par Hadol, 546.
— *Faustine*, à la Porte-Saint-Martin, par Christophe, 141.
— *Norma* et l'*Avare*, à la Porte-Saint Martin, 393.
— *Mireille*, au Théâtre-Lyrique, 199.
— *Rigoletto*, au Théâtre-Lyrique, par sir Edward, 42.
— *Les Géorgiennes*, aux Bouffes-Parisiens, dessin par Hadol, 209.
— réouverture des Bouffes, par Hadol, 575.
— *Le Comte de Saulles*, à l'Ambigu, dessin par Hadol, 223.
— *Le Comte de Saulles*, à l'Ambigu, 225.
— (au) Déjazet. — *Le Dégel*, dessin par Hadol, 237.
— le nouveau foyer aux Français, par Léo Saba.
— *Moi*, aux Français, par Christophe, 186
— *Maître Guérin*, aux Français, par J..., dessin par Hadol, 644.
— *Don Quichotte*, au Gymnase, par J..., dessin par Hadol, 452.
— la Patti aux Italiens, dessin par Marcelin, 199.
— *Les Sept Châteaux du Diable*, au Théâtre du Châtelet.
— *La Sensitive*, au Palais-Royal, par C. Y. R..., 39.
— *Le Point de Mire* et *les Truffes*, au Gymnase, par Christophe, 720.
— *La Belle Hélène*, aux Variétés, dessin par Hadol, 729
Tir (le) national de Vincennes, 338.
Tirage (le) des lots du crédit foncier, dessin par Hadol, 198.
Tirage (le) au sort, par Ed. Siebecker, 214.
Trouville, par C..., 483.
Trouville (un mot sur), par X..., 510.
Tuileries (aux), dessin par Ed. Morin, 460.
Types de femmes — Frou-Frou la Parisienne, par Y..., 373.

V

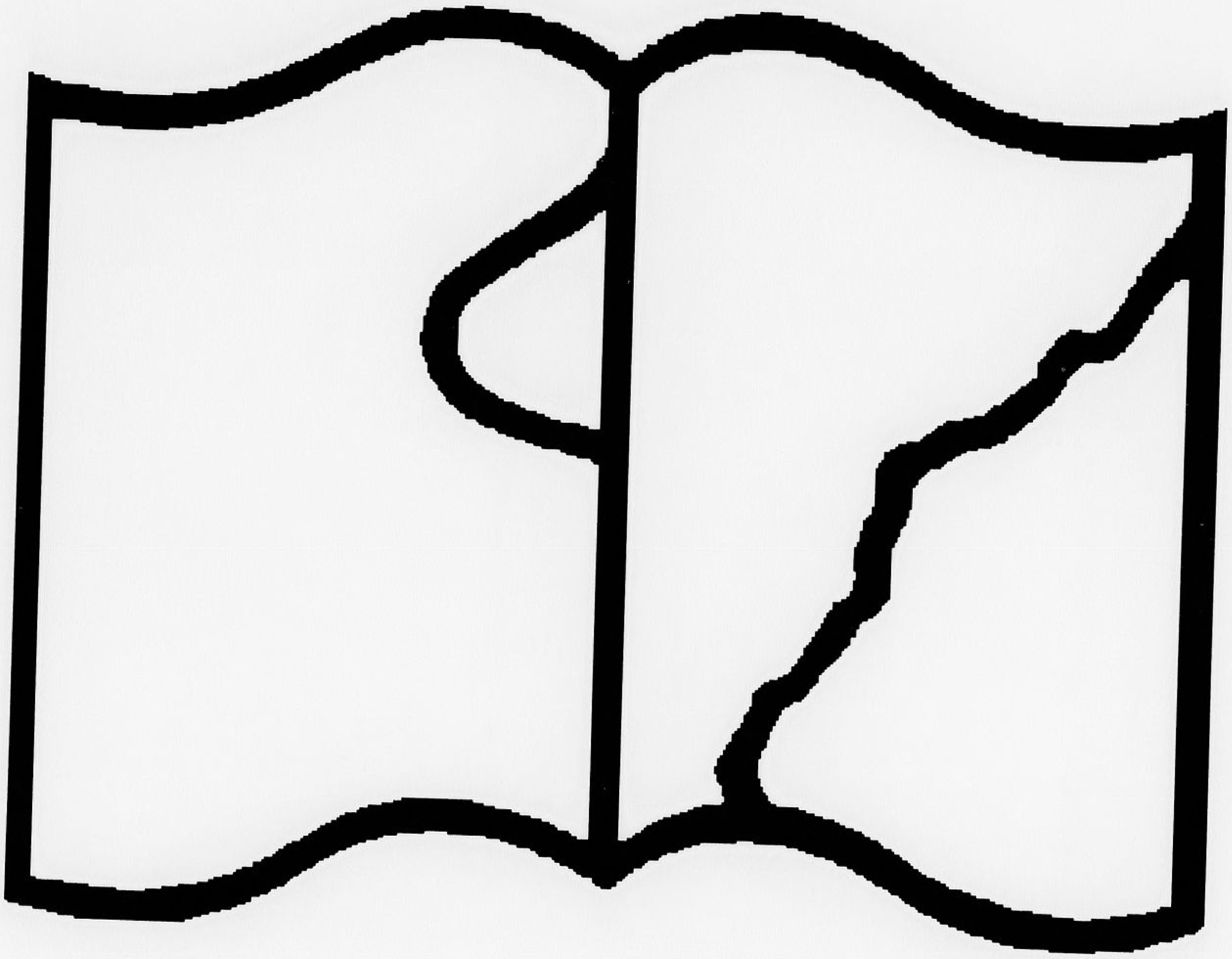
Valse (la), par Ed. Siebecker, 70.
Vapeur (la) chez soi, moteur Lenoir, 582.
Vertu (une) singulière, par Emile L..., dessin par Fleury, 656.
— — par Emile L..., 674.
— — par Emile L..., 689.
Vente (une) chez Pierre Petit, 216.
Vie (la) d'officier, dessin par L. de N..., et Léo Saba, 602.
Vie (la) d'officier, par L. de N..., et Léo Saba, 672.
Vente (la) d'Eugène Delacroix, par Jean-Pierre, 89.
Vente (la) d'Eugène Delacroix, par Champfleury, 140.
Vente (une) de charité, par Christophe, 294.
Vérité (la) sur les chevaux de courses, 323.
Voyage (un) illustré, par X..., 193.
Voyage (le) du prince Incognito, par J. Telio, 510.
Vichy, par L. de L. de N... et Hadol, 449.
Voisins (mes) de campagne, par Z..., 391.
— — par Z..., (suite) 404.
— — par Z... (suite), 417.
— — par Z... (suite), 433.
— — par Z... (suite), 461.
— — par Z... (suite), 493.
— — par Z... (suite), 502.
— — par Z.. (suite), 516.
— — par Z... (suite), 544.
— — par Z... (suite), 557.

Y

Yeux (les) des pauvres, 377.

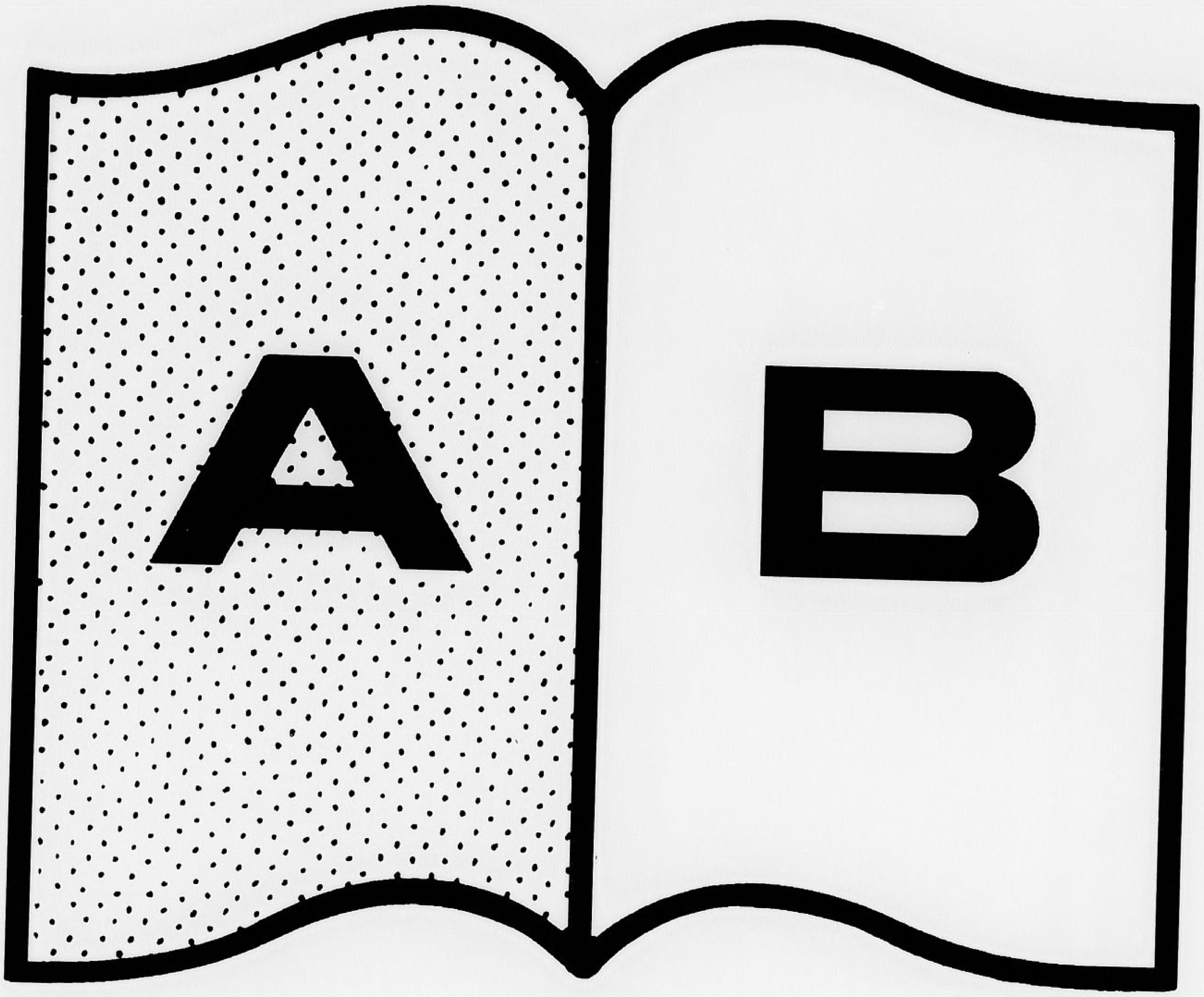


Paris. — Imp. de G. Kugelmann, 13, rue de la Grange-Batelière.



Texte détérioré - reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

R193770

Bibliothèque nationale de France. Paris

Philosophie, histoire, sciences de l'homme

FOL-LC13-81

1864/01/02 (A2,N1) -> 1864/12/31 (A2,N52)

La Vie parisienne
- 2e année, n° 1 (1864, 02 janv.) - 2e année, n° 52 (1864, 31 déc.).
- Paris : Typ. Vallée, 1864.
- 750 p..

Inclus le Supplément à la Vie parisienne du 31 décembre 1864.